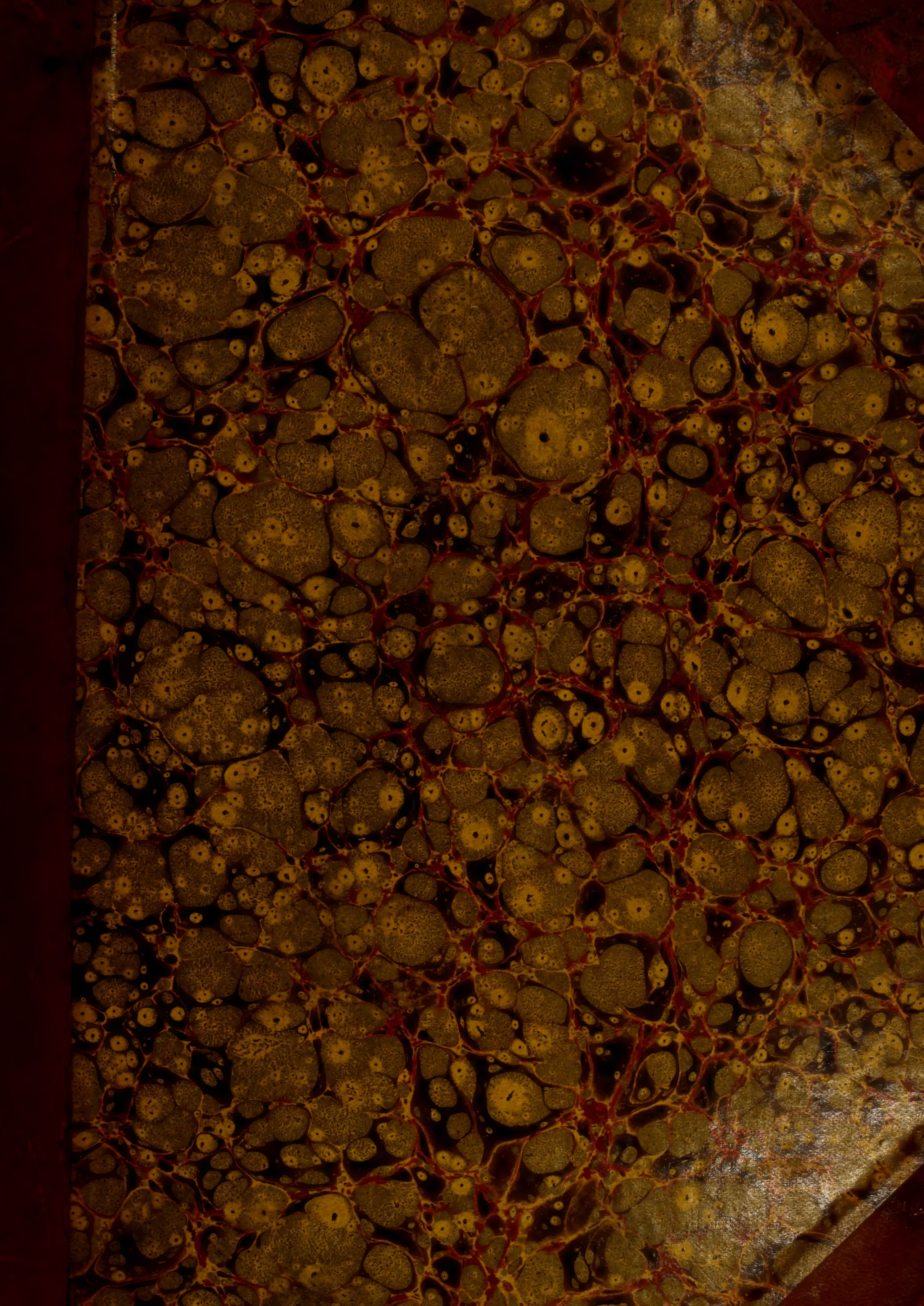
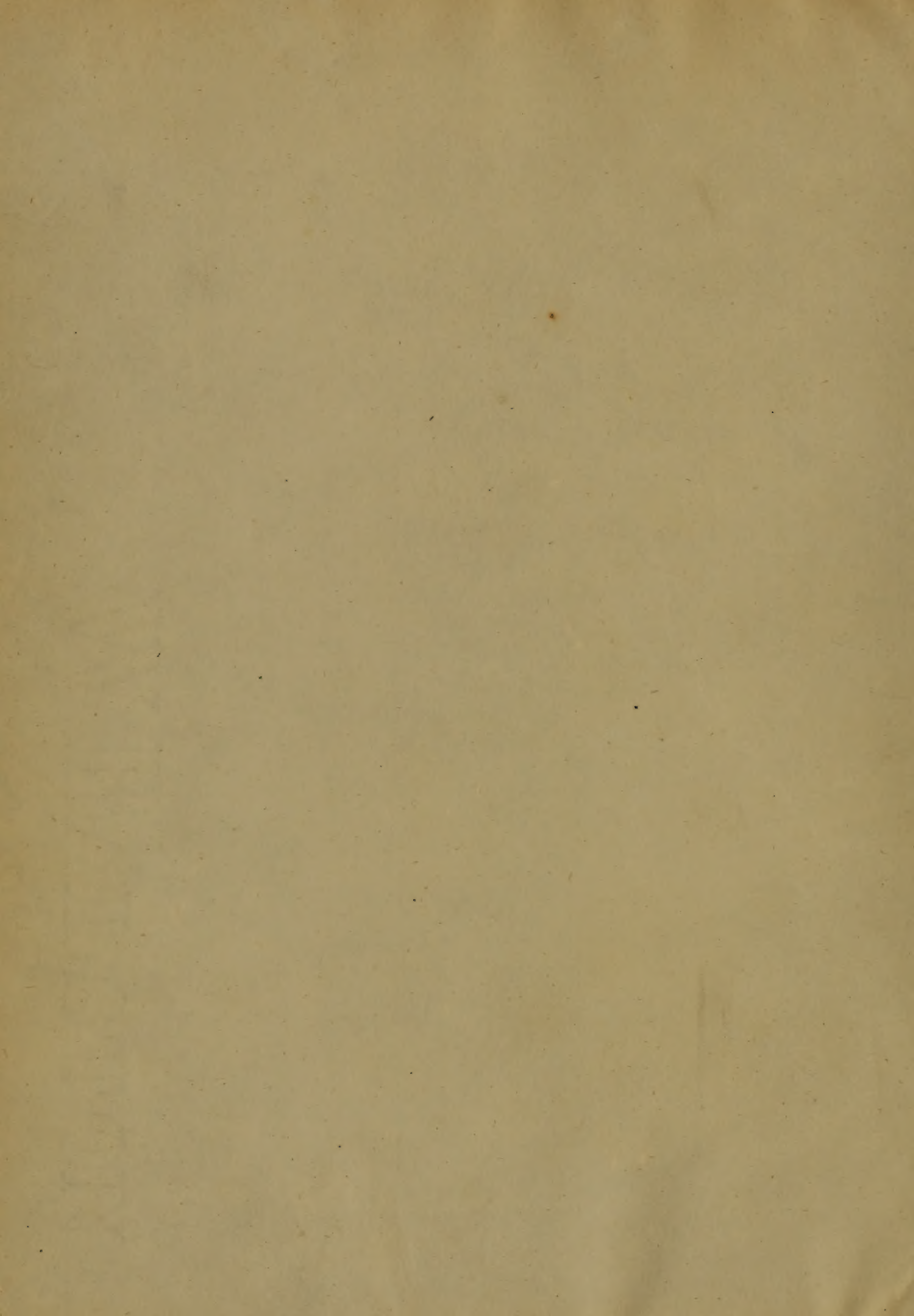
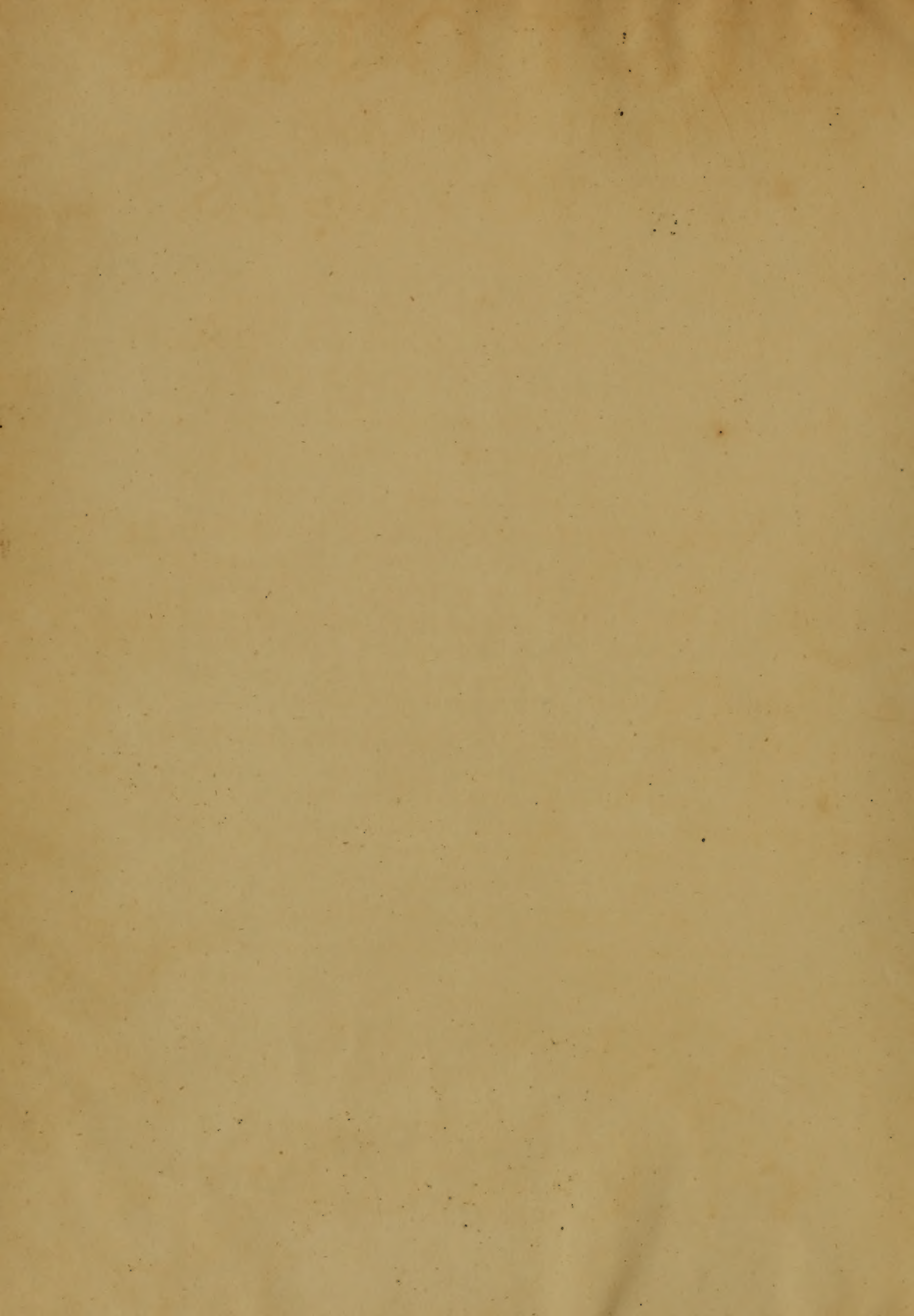



Accessions
Shelf No.
6264.49
J.2
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D. 1630
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822
JONATHAN PHILLIPS, DIED, 1860.
BOSTON PUBLIC LIBRARY
FROM THE
Phillips Fund.
Added







HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,

LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



LETTRE DE *M. BELLIN,* INGENIEUR DE LA MARINE, A *M. L'ABBÉ PREVOST.*



VOICI des Epreuves de toutes les Cartes qui doivent entrer dans le ſecond Volume de votre Recueil des Voyages. Quoique j'aye employé tous mes ſoins pour répondre à l'empreſſement que le Public a marqué pour cet Ouvrage, je n'oſerois aſſurer qu'il ne me ſoit échappé quelque choſe ; & je crains, malgré toute ma bonne volonté, de ne pas ſatisfaire aſſez parfaitement aux engagemens que vous m'avez fait prendre dans la Préface de votre premier Volume. Cependant je vous

avouerai que j'ai fait tous mes efforts pour n'être pas tout-à-fait indigne de la façon dont vous vous exprimez sur mon zèle pour le progrès d'une Science que je cultive dès ma premiere jeunesse, avec (*) des secours que personne n'a eus jusqu'ici, & qui en d'autres mains auroient sans doute un succès plus brillant que dans les miennes.

Vous serez peut-être surpris que je n'aye pas toujours suivi les Cartes & les Plans que les Auteurs Anglois nous ont donnés pour ce second Volume ; mais je ne leur ai pas trouvé l'exactitude nécessaire. Il me paroît qu'ils ont pris de côté & d'autre sans beaucoup de choix, & que leur critique s'est bornée à la narration. Ils n'ont pas même remarqué qu'il leur manquoit beaucoup de Cartes pour l'intelligence de leur Collection, & qu'il étoit impossible, avec celles qu'ils donnoient, de suivre les Navigateurs dans toutes les Parties de leurs Voyages ; que ces Cartes étoient mal distribuées, & fatiguoient un Lecteur attentif qui veut tout avoir sous ses yeux.

Ces défauts se remarquent aisément dans le premier Volume. Mais il n'a pas été possible d'y remedier assez promptement. Cette entreprise me demandoit un tems qui auroit empêché le Libraire de satisfaire aux engagemens qu'il venoit de prendre avec le Public : mais comme vous sçavez aussi-bien que moi qu'il n'épargne rien de tout ce qui peut contribuer à la perfection de l'Ouvrage, je suis convenu avec lui de donner un Supplément de Cartes pour le premier Volume, qui seront finies & délivrées au mois de Décembre prochain avec le troisiéme Volume, sans aucune augmentation de prix pour ce nouveau travail.

Parmi ces Cartes, on en trouvera une génerale de tout l'Univers, qui m'a paru absolument essentielle dans un pareil Recueil. Cette Carte ne sera pas une Mappemonde telle qu'on nous les présente ordinairement. Cette Projection circulaire embarrasse & les yeux & l'esprit du plus grand nombre, & ne leur permet pas de comparer les grandeurs & les distances des diverses Parties de la Terre & des Mers. Je me servirai de la Projection usitée pour nos Cartes marines, qui représente les Méridiens & les Paralleles par des lignes droites, en faisant du Globe de la Terre un Cylindre, qui devient alors une surface plane, dont le développement ne présente aux yeux de tout le monde qu'une Carte semblable à celles ausquelles on est accoutumé, & d'un usage facile, tant pour suivre les Journaux des Navigateurs, & pointer sur la Carte les mêmes routes qu'ils ont faites à la mer, que pour marquer celles qu'il convient de faire pour toutes les Parties connues de notre Globe.

(*) *Le Dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine.*

A l'égard de l'ordre dans lequel les Cartes du premier Volume sont distribuées, & dont je ne suis pas content, je sens qu'il ne seroit guéres possible d'y remedier, si l'on vouloit suivre dans la distribution des Cartes le cours historique du Recueil; car on trouve differens Voyages & en differens tems pour les mêmes Parties du monde, ce qui met le Lecteur dans la nécessité de revenir aux mêmes Cartes. Ainsi dans quelque endroit qu'on les plaçât par préference, on trouveroit qu'elles manquent dans d'autres, où elles sont aussi nécessaires.

On ne peut éviter cet inconvenient, qu'en retirant toutes les Cartes Géographiques (& c'est le conseil que je donne à mes amis) dont on formera un Volume separé, qui aura l'avantage d'offrir un corps de Géographie assez singulier & curieux, d'autant que dans la suite je puis donner des morceaux qui ne sont pas communs. Il sera aisé d'y arranger toutes les Parties de proche en proche, au moyen de la Carte génerale dont nous venons de parler. Nous ferons plus; nous donnerons à la fin de l'Ouvrage une Liste de toutes les Cartes, dans l'ordre qu'on les doit ranger, & l'on ajoûtera un Frontispice convenable pour un tel Volume. C'est-là l'unique moyen de lever toute difficulté sur la maniere d'arranger & distribuer les Cartes; mais il est indispensable de continuer à les mettre dans chaque Volume qui paroîtra, en y apportant le plus d'ordre qu'il sera possible (a).

Voilà, Monsieur, les observations dont j'ai cru devoir vous faire part, pour répondre à la confiance que vous avez eue en moi, en me chargeant de la Partie Géographique de votre Ouvrage, & je ne serois pas fâché que le Public en eut connoissance.

Il ne me reste plus qu'à vous prier de faire quelque attention aux additions & aux changemens que j'ai faits dans les Cartes destinées pour ce second Volume.

1°. J'ai fait cinq Cartes de parties assez considérables, & qui manquoient dans la Collection Angloise; la premiere contient le Golfe de Bengale, c'est-à-dire, l'Isle de Ceylan, les Côtes de Coromandel, de Golconde, d'Orixa, de Bengale, d'Aracan, d'Ava, de Pegu; celles de Tenasserim, & de Queda, jusqu'à la presqu'Isle de Malaca, avec la Partie septentrionale de Sumatra, & les Isles qui en sont au Nord. La seconde comprend les Isles de Sumatra, Java, Borneo;

(a) *Par la même raison, quelques Figures particulieres d'Animaux & de Plantes, qui se trouvoient dispersées sans ordre à l'occasion de quelque incident passager, sont renvoyées à l'Histoire naturelle de chaque Région, où tout ce qui appartient à la Physique est recueilli, suivant la méthode annoncée dans les Préfaces.*

les Détroits de la Sonde & de Banca, celui de Malaca & sa presqu'Isle, avec le Golfe de Siam. Cette Carte est extrémement nécessaire pour l'intelligence de plusieurs Voyages rapportés dans ce second Volume. La troisiéme contient les Côtes de la Cochinchine, celles de Tunquin, & partie de celles de la Chine jusqu'à Canton. La quatriéme comprend la suite des Côtes de la Chine, la Corée & les Isles du Japon. La cinquiéme renferme les Isles Philippines, les Moluques, l'Isle Célebes, &c. J'ai dressé ces Cartes avec tout le soin possible: les latitudes & les longitudes de beaucoup d'endroits sont déterminées par des observations astronomiques; & lorsqu'elles me manquoient, les remarques des plus habiles Navigateurs m'ont servi de guide pour ne me point égarer dans la position, le gissement & les differences de ce grand nombre d'Isles.

Ces cinq Cartes, avec les sept que les Anglois ont mises dans le premier Volume, & qui sont tirées des Cartes hydrographiques que j'ai dressées depuis quelques années pour le service des Vaisseaux du Roi, forment une suite de Côtes depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'aux Parties les plus orientales de l'Asie; au moyen de laquelle il sera facile de suivre les Voyageurs dans les divers Pays qu'ils ont parcourus; & pour rendre cette suite complette, nous joindrons une Carte des Côtes depuis le Nord de l'Europe jusqu'au Détroit de Gibraltar.

2°. J'ai dressé une Carte des Isles Canaries. Si vous la comparez avec toutes celles qui ont paru, vous serez étonné des erreurs dans lesquelles leurs Auteurs sont tombés. Ils n'ont pas placé ces Isles dans leurs latitudes. On ne trouve aucune verité dans les distances & les gissemens. Les contours & la grandeur des Isles sont sans aucunes proportions. En voici quelques exemples. Ces Cartes placent l'Isle Canarie Est & Ouest, avec l'Isle Fortavanture, au lieu qu'elles gissent Nord-Est & Sud-Ouest; Palme & Gomere à 14 lieues l'une de l'autre, au lieu de 8 à 9 lieues au plus; Sainte Croix dans l'Isle de Tenerife, & la Gate dans l'Isle de Canarie, Nord-Ouest quart de Nord, & Sud-Est quart de Sud, à 16 lieues de distance; au lieu que les relevemens faits par les Navigateurs à la vûe de ces deux lieux, donnent 10 lieues de distance de l'un à l'autre, & leur gissement Sud-Est & Nord-Ouest. Je ne finirois point si je voulois entrer dans la discussion de tous les points. C'est des Journaux de Navigation qui sont au Dépôt de la Marine, tant des Vaisseaux du Roi, que de ceux de la Compagnie des Indes, que j'ai tiré le nombre prodigieux de remarques nécessaires pour constater ma Carte, & me donner la hardiesse de m'éloigner ainsi de tous ceux qui m'ont précedé dans ce genre de travail.

3°. *J'ai donné une Carte particuliere de l'Isle de Tenerife, toute differente de celle des Anglois, qui n'est qu'un morceau très-informe, & duquel on ne peut tirer aucune lumiere, tant pour la grandeur, que pour la forme de cette Isle. Les Bayes & la configuration des Côtes y sont sans aucunes proportions, de même que le Pic & les autres Montagnes de l'Isle. Pour en être convaincu, il suffit de remarquer qu'ils n'y ont mis ni Graduation, ni Echelle.*

Ils ont traité de même l'Isle de Madere. J'en ai fait aussi une petite Carte, où j'ai tâché de rassembler toutes les connoissances que l'on en a. J'y ai ajoûté l'Isle de Porto-Santo, que les Anglois avoient oubliée, & j'ai donné aux Isles Désertes la grandeur & la position qui leur convient.

4°. *J'ai fait beaucoup de corrections & de changemens à la Carte des Isles du Cap-Verd, & à presque toutes les diverses Parties de la Côte occidentale d'Afrique.*

5°. *J'ai refait en entier la Carte du cours du Senegal que les Anglois ont tirée de ce qui en a été publié par le Pere Labat, mais qu'ils n'avoient pas bien executée. J'y ai ajoûté les degrés de latitude & de longitude, pour plus de précision, & j'ai retranché des Plans particuliers, pour les placer ailleurs. Les Anglois en avoient chargé la même Carte, ce qui faisoit une espece de confusion qu'on ne sçauroit trop éviter en Géographie.*

6°. *J'ai donné une petite Carte de l'Isle d'Arguim & de la Côte voisine, avec un détail assez précis des bancs de sable & des fonds qui l'environnent.*

7°. *J'ai donné un Plan de la Ville & du mouillage de S. Jago, ou Ribeiro Grande, Capitale des Isles du Cap-Verd, qui a été levée sur les lieux par un Ingenieur François; & je le mets ici avec d'autant plus de plaisir, que les Anglois ont donné une mauvaise petite Vûe ou Plan de la Rade & Ville de S. Jago, qu'ils ont tiré des Voyages de Dampierre, & que j'ai laissé subsister, pour que l'on puisse faire la comparaison & se convaincre de la nécessité où nous nous trouvons de ne les pas copier aveuglément.*

8°. *J'ai donné un Plan de l'Isle de Gorée & de ses fortifications. On peut y avoir quelque confiance. Il m'a été communiqué par Messieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes. On le trouvera different de celui que les Anglois ont donné, que j'ai laisse subsister dans le même esprit de comparaison dont je viens de parler. J'ai ajoûté à mon Plan, les détails de la Mer, c'est-à-dire, les Sondes & les Mouillages qui sont autour de l'Isle.*

Je pourrois pousser ce détail beaucoup plus loin, mais ceci me paroît suffisant pour prouver que je tâche d'entrer dans vos vûes, & que je n'épargne ni travail ni soins pour approcher de ce degré de perfection si desirable, & dont je sens que je suis encore fort éloigné.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier : le second Volume de l'*Histoire génerale des Voyages*, *&c.* A Paris, ce 6 Juin 1746.

SOUCHAY.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

FAUTES A CORRIGER.

Page 277. *ligne* 30. supposer du moins, *effacez* du moins.
Page 285. *ligne* 25. du Senegal, *ajoûtez* & de la Gambra.

Nota. *On avoit cru sur l'autorité de quelques gens de mer, que l'expression Angloise* by Est, by West, *&c. qu'on a traduite* par Est, par Ouest, *&c. étoit un langage usité, d'autant plus que le terme François de* quart *sembloit trop précis, pour exprimer la course d'un Vaisseau, ou la direction d'un Vent, qui est quelquefois dans l'intervalle d'un quart à l'autre. Cependant plusieurs personnes intelligentes ayant représenté qu'il falloit se conformer à l'usage de* France, *on avertit que dans tous les endroits où l'on a mis, par exemple,* Nord-Ouest par Ouest, *&c. il faut suppléer* Nord-Ouest quart d'Ouest, *&c. Dans les Volumes suivans, on se fera une loi de suivre le même usage, & pour l'expliquer mieux, on donnera une Liste des aires de vent dans les deux Langues.*

HISTOIRE



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATRIÉME.

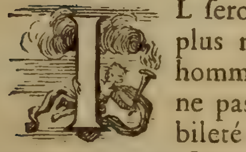
PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Sir Henri Middleton à la Mer Rouge & à Surate, en 1610.

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Motifs de ce voyage.



IL seroit inutile de supposer à l'Auteur de ce Voyage des vûes plus mysterieuses qu'il ne s'en attribue lui-même. Il étoit homme de naissance; mais assez mal avec la Fortune, pour ne pas rougir, à l'exemple de son frere, d'employer son habileté & son courage au service de la Compagnie des Indes Orientales. Il fut nommé pour commander, avec le titre d'Amiral, trois Vaisseaux que la Compagnie envoyoit aux Indes, & lui-même s'est fait l'His-

Sir Henri Middleton. 1610.

torien de son Voyage. Voilà les seuls éclaircissemens qu'il donne sur les motifs de son entreprise.

Nom des Vaisseaux de la Flotte.

Les trois Vaisseaux se nommoient *The Trade's Increase*, c'est-à-dire, l'*Accroissement du Commerce*; le *Pepper-Corn*, & le *Darling*. Le premier, commandé par l'Amiral, étoit de mille tonneaux; le second de deux cens cinquante, & le troisiéme de cent nonante. Ils avoient à leur suite une Pinace de cent cinquante tonneaux, nommée le *Samuel*, qui étoit chargée de vivres & d'autres provisions.

Elle relâche au Cap Verd, & se fournit de mâts.

La Flotte mouilla le premier de Juin 1610 dans la rade du Cap Verd, sous une Isle où l'Equipage d'un Bâtiment François de Dieppe travailloit avec beaucoup d'ardeur à fréter une petite Pinace. Le grand mât de l'Amiral paroissant demander quelque réparation, les Charpentiers qui s'y employerent furent surpris de le trouver si vermoulu, trois pieds au-dessus du pont, que si le tems eût été plus mauvais, il n'auroit pû résister au moindre orage. Sir Henri fit descendre quelques-uns de ses gens au rivage, avec ordre de chercher des arbres qui convinssent à ses besoins. Il s'en trouva de si bons, qu'il en fit couper plusieurs, pour les occasions pressantes. Mais il fallut obtenir la permission du Chef des Negres, qui vint dîner à bord avec l'Amiral. On lui fit présent d'une piéce de drap & de quelques bagatelles.

Le séjour du Cap Verd est regardé comme un préservatif contre le scorbut.

Le 15, après avoir calfeutré soigneusement les Chaloupes & les Esquifs, les ordres furent donnés pour lever l'ancre le lendemain. Sir Henri consulta *Dounton*, Capitaine du Pepper-Corn, & ses autres Officiers, sur la route qu'il devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. La plûpart frappés de la beauté du Pays, de l'excellence de la Rade, & de l'abondance des provisions, panchoient à demeurer plus long-tems dans un lieu où l'on prétendoit que les Matelots acqueroient de la force pour résister à l'air & aux maladies. Les Negres mêmes racontoient là-dessus des choses presqu'incroyables. Ils prétendoient avoir appris par le témoignage d'un grand nombre de Vaisseaux Espagnols & Portugais, que ceux que leurs nécessités ou d'autres raisons avoient fait demeurer plus d'un mois sur leur Côte, s'y étoient tellement familiarisés avec l'air d'Afrique, qu'ils n'avoient jamais connu le scorbut & les autres maladies de mer. Quoiqu'ils fussent peu capables d'en expliquer la raison, ils assuroient que leurs eaux avoient des propriétés excellentes, non-seulement dans l'usage actuel, mais long-tems après en avoir bû, sur-tout en y mêlant la poudre d'une racine qui leur servoit communément de nourriture. Sir Henri conçut fort bien qu'on pouvoit tirer quelque avantage de s'être accoutumé au climat d'Afrique par un séjour de plusieurs semaines; mais ne voyant aucun rapport entre la racine des Negres & les causes ordinaires du scorbut, qui sont les viandes salées & l'âcreté de l'air marin, il n'entra dans ces idées que pour faire renouveller entiérement sa provision d'eau. Il s'imagina même que la vûe des Negres étoit de le retenir dans leur Rade, par l'utilité qu'ils tiroient du séjour de trois Vaisseaux étrangers. Cependant le départ fut differé jusqu'au 18, pour satisfaire les Matelots, sur qui les discours des Negres avoient fait beaucoup d'impression; & l'Amiral ne refusa pas même d'acheter une provision de racines séches, pour en faire du moins l'expérience. Le plus grand avantage que la Flotte tira de ce délai, fut d'éviter une affreuse tempête, qui s'éleva la nuit du seize, & qui dura dix

Tempête furieuse.





Chedel delin. et Sculp.



heures entieres avec la même violence. Mais elle se fit peu sentir dans la Rade; & tandis que la mer étoit dans une agitation extraordinaire, le tems ne perdit presque rien de sa sérenité sur la terre.

Sir Henri Middleton. 1610.

Vaisseau Hollandois fort maltraité par la Mer.

Il arriva le 17 un Bâtiment Hollandois, qui avoit été forcé de couper ses mâts, & qui venoit se rabouber au Cap après avoir évité le naufrage. L'image de la mort sembloit peinte encore dans les yeux de tout l'Equipage. Le Capitaine, qui se nommoit *Van Tryden*, avoit fait jetter une partie de sa cargaison dans la mer; & faisant eau de toutes parts, il n'auroit pas conservé un seul ballot si la tempête avoit duré deux heures de plus. Dans le besoin où il étoit de toutes sortes de provisions, les Anglois lui fournirent ce qu'ils avoient de prêt pour eux-mêmes. Ils aiderent même au travail de son Vaisseau.

Différend entre les Anglois & les Hollandois pour quelques vols.

Cependant ils furent mal payés de leurs bienfaits & de leurs services. Quoique la nécessité justifie certains excès, ils ne purent souffrir que les Hollandois abusassent de la facilité qu'ils avoient à les recevoir sur la Flotte, pour y enlever tout ce qui leur paroissoit utile à leurs besoins. Sur les premieres plaintes, l'Amiral ordonna de fermer les yeux, & défendit même qu'on redemandât plusieurs instrumens qui avoient été dérobés. Mais cette indulgence même augmenta tellement le désordre, que plusieurs Matelots Anglois qui s'étoient vû enlever jusqu'à leurs ustenciles, employerent ouvertement la violence. Quatre Hollandois qui avoient été pris sur le fait dans le Pepper-Corn, furent jettés brusquement dans la mer. Van Tryden porta ses plaintes à l'Amiral. Les Matelots Anglois furent punis, moins pour s'être défendus contre le vol, que pour avoir manqué d'obéissance, & s'être attribué le droit d'exercer la Justice. Mais l'Equipage des trois Vaisseaux goûta si peu cette distinction, que s'étant soulevé ouvertement, il menaça de tailler les Hollandois en pieces & de brûler leur Vaisseau. Van Tryden prit le parti de venir demander grace pour les Matelots Anglois, & de faire restituer tout ce que ses gens avoient enlevé.

Espece de licorne.

Quelques Anglois, qui s'étoient exercés à la chasse, apporterent sur la Flotte une espece de Licorne; du moins si tous les animaux qui n'ont qu'une corne doivent porter ce nom. Elle avoit d'ailleurs plus de ressemblance avec le Cheval qu'avec toute autre sorte de bêtes à quatre pieds. Sa couleur étoit brune, ses dents pointues & sa queue fort courte. Sir Henri conserva précieusement sa corne, qui étoit de la longueur de trois pieds & demi, sur sept pouces de tour dans sa plus grande épaisseur.

Avant que de lever l'ancre, on revint à délibérer sur la route que la Flotte devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. Il fut résolu de porter pendant quarante lieues au Sud-Sud-Ouest, & puis au Sud-Sud-Est, jusqu'à ce qu'on se fût approché de la Ligne; ensuite d'avancer directement à l'Est. On renvoya de-là le Samuel.

Ils arrivent à la Baye de Saldanna; ce qu'ils y trouvent.

Le 24 de Juillet, la Flotte entra dans la Baye de Saldanna, où elle trouva trois Vaisseaux Hollandois qu'elle salua de cinq coups de canon. Ils y étoient pour y faire de l'huile de Veau marin, dont ils avoient déja rempli trois cens pipes. Les Anglois prirent terre le même jour. Le nom du Capitaine Keeling, qu'ils apperçurent sur les rocs, avec la datte du mois de Janvier 1609, qui étoit celle de son retour, & celui de David Middleton, frere

Sir Henri Middleton. 1610.

de l'Amiral, qui étoit parti de Saldanna au mois d'Aout de la même année, leur firent chercher quelque Lettre aux environs, comme on étoit convenu à Londres d'en laisser pour l'instruction mutuelle. Il s'en trouva une, ensevelie dans la terre, directement au-dessous du nom de Keeling; mais le caractere en étoit si alteré, qu'il fut impossible d'en lire un seul mot. Pendant le séjour qu'on fit dans la Baye, il n'arriva rien de plus remarquable que la guerison des Malades.

Difficulté de trouver des vivres dans la Baye de Saint-Augustin.

Le 6 de Septembre, à 23 degrés 30 minutes de latitude, on eut la vûe de Madagascar, & l'on jetta l'ancre avant la nuit dans la Baye de S. Augustin. On y trouva l'*Union*, qui étoit dans une grande disette de vivres. L'Amiral ayant gagné le rivage dans la Pinace, ne fut pas plus heureux à se procurer des provisions. On n'emporta de cette Côte que de l'eau & du bois.

Le 10, après avoir suivi long-tems la terre avec un bon vent Sud-Est, on compta d'avoir fait au moins vingt-six lieues; mais on ne se trouva guéres plus avancé que de vingt, parce qu'on avoit été porté vers le Sud par les courans. On eut à les combattre, avec une défiance & des efforts continuels, jusqu'au 19e degré de latitude, où l'on trouva d'autres ennemis dans les calmes. Le 20 à midi, la latitude se trouva d'onze degrés 40 minutes; & la variation, de 12 degrés 40 minutes. Dans le cours de l'après-midi, on apperçut les Isles de Queriba, qui sont basses, & dangereuses par la quantité de petits rocs & de bas-fonds dont elles sont environnées.

Isles de Queriba.

Avec des vents assez favorables, les combats furent continuels contre les courans, & les erreurs fréquentes, jusqu'au 6 d'Octobre, qu'on se trouva à 2 degrés 30 minutes de latitude du Nord. La variation y étoit de 14 degrés 2 minutes. On ne cessa point jusqu'au 16 d'essuyer encore les mêmes difficultés, avec des erreurs & des variations perpétuelles. Le 17, ayant porté droit au Nord, on fit dix-sept lieues, & l'on découvrit le matin les Isles *duas Hermanas*, ou *les deux Sœurs*. Enfin, le 18 au soir, on entra dans une Baye fort sabloneuse de l'Isle de Socotra, au 12e degré 25 minutes de latitude. Il n'y avoit que la nécessité de faire de l'eau qui pût arrêter les Anglois dans un lieu si desert & si stérile. Aussi leverent-ils l'ancre le 21, pour gagner la rade de Tamerin, principale Ville de l'Isle. Cependant le vent, qui étoit à l'Est, les empêcha d'y arriver jusqu'au 25. La latitude de Tamerin est de 12 degrés 30 minutes; & la variation de 19 degrés 18 minutes.

Rade de Tamerin dans l'Isle de Socotra.

La Ville est située au pied d'une montagne fort haute & fort escarpée. La Rade s'ouvre entre Est par Nord & Ouest par Nord-Ouest. On y mouilla sur dix brasses d'eau & sur un excellent fond. Le 25, l'Amiral fit descendre Femel, avec un cortege honorable, pour offrir au Roi quelques présens. Ils consistoient dans une piece de drap, un gobelet d'argent, & une lame d'épée, qui furent reçus avec des témoignages de reconnoissance & des offres de service.

L'Amiral visite le Roi.

Sir Henri se rendit lui-même à terre, le jour suivant, accompagné de ses principaux Marchands, & d'une Garde bien armée. Quelques Insulaires, qui s'étoient présentés pour le recevoir, le conduisirent au Palais du Roi. Ce Prince parut à la porte de sa chambre, à l'arrivée des Anglois; & les faisant entrer fort civilement, il pressa l'Amiral de s'asseoir près de lui. Après d'autres complimens, Sir Henri lui fit diverses questions sur le commerce de la

Mer rouge, ausquels il répondit par de grands éloges du Pays & des Habitans, mais sur-tout d'Aden & de Mocka. Il ajoûta que le Vaisseau Anglois l'*Ascension*, ayant porté ses marchandises dans ces deux lieux, s'en étoit défait avec tant d'avantage, qu'il étoit revenu entiérement à vuide, & qu'à son retour il avoit été obligé, pour la sûreté de sa navigation, de se lester à Socotra; ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût péri malheureusement. On peut donc compter cette raison entre celles qui causerent son naufrage. L'Amiral, échauffé par les espérances qu'on lui donnoit pour le Commerce, demanda au Roi la permission de calfeutrer sa Pinace. Elle lui fut refusée dans la Rade où il étoit, parce que le Roi craignoit beaucoup que la presence d'une Flotte Angloise n'éloignât les Etrangers de sa Capitale; mais la premiere Rade où il étoit entré lui fut offerte, avec l'assurance de toutes sortes de secours. Enfin ce Prince voyant l'Amiral peu disposé à profiter de cette offre, s'efforça d'adoucir son refus par d'autres faveurs. Il lui accorda de l'eau, sans la lui faire payer, quoique tous les Etrangers la payassent fort cher. Il lui dit qu'il ne lui restoit point d'aloes à lui offrir, parce qu'il avoit envoyé toute sa provision à son pere, qui étoit Roi de Fartak dans l'Arabie heureuse, & qui faisoit sa résidence à *Kuschem;* mais lui faisant appréhender de n'y être pas reçu favorablement, il lui conseilla de tourner ses vûes de Commerce du côté de la Mer rouge. L'Amiral & tout son cortege eurent l'honneur de dîner avec le Roi.

Sir Henri Middleton. 1610.

Circonstances de cette visite.

Fartak dans l'Arabie heureuse.

Le 7 de Novembre, la Flotte ayant levé l'ancre, prit à l'Ouest par Sud & à l'Ouest Sud-Ouest en suivant la Côte. A peine étoit-il dix heures du matin, lorsqu'elle apperçut une terre haute, qu'elle prit pour Aden. C'étoit dans l'éloignement une sorte de Promontoire, qui s'élevoit comme *Abba del Curia*. Le soir, à six heures, on jetta l'ancre sur vingt brasses de fond, à la vûe d'une Ville située dans une Vallée au pied d'une montagne; ce qui forme une perspective fort agréable. On fut assuré dès le même jour que c'étoit Aden. Une Barque, partie du port, vint s'informer des intentions de l'Amiral, & lui offrir tout ce qui convenoit à ses besoins s'il étoit amené par le Commerce. Mais tandis qu'il écoutoit ces offres, le vent qui s'éleva à l'Est-Sud-Est, & la force extraordinaire du courant, l'emporterent à plus de vingt lieues. Cependant s'étant rapproché le 8, il lui vint une seconde Barque, montée par trois Arabes, qui portoient le Pavillon du Gouverneur, & qui lui demanderent, de sa part, de quelle Nation il étoit, quelles vûes l'avoient amené, & s'il se proposoit de s'arrêter long-tems dans le Pays. Ils ajoûterent, que s'il étoit Anglois, il seroit reçu volontiers; que l'année d'auparavant le Capitaine Sharpey étoit venu dans leur Port, & que de-là il s'étoit rendu à Mocka, où il avoit trouvé à se défaire de toutes ses marchandises.

La Flotte Angloise se rend à Aden.

L'Amiral leur demanda le nom & le caractere du Bacha. Ils répondirent que son nom étoit *Jaffer;* que son Prédecesseur avoit été un fort méchant homme; que celui-ci n'étoit pas beaucoup meilleur, & qu'en géneral les Turcs ne valoient rien.

Bachas Turcs & leur caractere.

Sir Henri envoya sa Pinace au rivage, sous les ordres de *Jean Williams*, un de ses Facteurs, qui parloit Arabe. Elle fut reçue civilement; mais on refusa au Facteur un Pilote qu'il demandoit pour conduire la Flotte jusqu'à

Sir Henri Middleton. 1610.

Mocka. On voulut du moins qu'il reſtât trois Marchands Anglois pour ôtages. Cependant cette difficulté fut terminée par une autre voye. A la vûe des trois Vaiſſeaux qui levoient l'ancre pour ſe rendre à Mocka, les Marchands de la Ville demanderent en grace à l'Amiral de leur en laiſſer un; promettant d'en acheter toutes les marchandiſes, & d'accorder aux Anglois toutes les faveurs qu'ils pouvoient deſirer. Il conſentit à leur laiſſer le *Pepper-Corn*, ſans abandonner le deſſein qu'il avoit de ſe rendre à Mocka. Mais le Pilote qu'il attendoit ne paroiſſant point auſſi-tôt qu'il l'auroit ſouhaité pour profiter du vent, il mit à la voile le 12 ſans ce ſecours.

Les Anglois laiſſent un Vaiſſeau à Aden.

Son eſpérance étoit de ſuivre un petit Bâtiment Indien, qui faiſoit la même route. Après avoir cotoyé le rivage pendant le reſte du jour, tantôt Oueſt-Sud-Oueſt, tantôt Oueſt par Nord, en trouvant toujours vingt-huit à trente braſſes de fond, vers le ſoir il perdit de vûe ſon guide. Le 13 il continua de ſuivre la Côte, portant entre Oueſt par Nord, & Sud, quoique ſon véritable point dût être l'Oueſt. Le jour ſuivant, il découvrit de grand matin, à trente lieues d'Aden, le Promontoire qui eſt à l'entrée de la Mer rouge, & qui s'éleve avec l'apparence d'une Iſle. A l'oppoſite eſt une Iſle baſſe & platte, qui ſe nomme *Babelmandel.* Elle a du côté du Sud un Canal aſſez large, qui ſert d'entrée. L'Amiral paſſa ce Détroit. Enſuite il envoya ſa Pinace pour demander un Pilote, dans un Village qui eſt ſur la Côte du Nord, à l'entrée d'une Baye ſabloneuſe. Il lui vint deux Arabes, dont on lui vanta beaucoup l'habileté. La profondeur de l'eau dans le Détroit eſt entre huit & onze braſſes. Ayant ſuivi la Côte, Nord par Oueſt & Nord-Nord-Oueſt, ſur dix-huit & vingt braſſes de fond, il découvrit vers quatre heures après midi la Ville de Mocka; & dans l'eſpace d'une heure il arriva proche du Port; mais le vent devint ſi gros, que ſes deux grands mâts ſe fendirent, & que le Pilote Arabe qui conduiſoit le Trade's Increaſe, le fit échouer, avec autant d'imprudence que de malheur, ſur un grand banc de ſable. Comme l'orage ne diminuoit pas, & que les flots étoient fort agités, on craignit beaucoup de ne pouvoir ſe délivrer d'un embarras ſi preſſant.

Entrée de la Mer Rouge.

Un Vaiſſeau Anglois échoue près de Mocka.

Au milieu du péril, & lorſque l'arrivée des ténébres ſembloit devoir l'augmenter, on vit paroître une Barque qui venoit du Port, avec un Turc de fort bonne mine, que le Gouverneur envoyoit à la découverte. L'Amiral répondit à ſes queſtions, qu'il étoit Anglois, & qu'il venoit pour le commerce. On l'aſſura qu'il ſeroit vû de bon œil à ces deux titres, & que pour l'accident du Navire échoué, il devoit peu s'allarmer, parce qu'il n'arrivoit guéres de grand Bâtiment à Mocka, qui ne courût le même péril & qui n'en ſortît heureuſement. Après ces explications, le Turc ſe hâta de retourner au Port, dans l'impatience d'informer l'Aga de ce qu'il avoit appris; mais il promit de revenir le lendemain avec des Barques, pour ſoulager le Vaiſſeau. On le nommoit en Arabe *Amir al Bahr*, c'eſt-à-dire, *Seigneur de la Mer*, & ſon Office conſiſtoit à viſiter les Vaiſſeaux, pour empêcher les fraudes du Commerce, & pour faire décharger les marchandiſes. Malgré le faſte de ſon titre, ſes appointemens ſe réduiſoient à certains droits d'entrée & de ſortie.

Premieres explications avec les Turcs.

Il revint le 14, avec trois ou quatre autres Turcs, deux deſquels parloient la Langue Italienne. Ils apporterent à l'Amiral un préſent de la part de l'Aga,

& l'offre de tout ce qui pouvoit être utile à ses besoins. Il pouvoit s'assurer, lui dirent-ils, de trouver à Mocka les mêmes commodités qu'on vante à Constantinople, à Alep & dans les meilleurs Ports de l'Empire Ottoman. Quatre ou cinq Barques legeres, dont ils furent suivis, s'approcherent du Vaisseau échoué pour recevoir les marchandises qu'on y voudroit décharger. Les Anglois y jetterent d'abord tout ce qui se trouva sous leurs mains : Femel, sans consulter l'Amiral, y mit tout ce qui lui appartenoit, & prit le parti de se rendre au rivage avec les Turcs. L'argent, les dents d'éléphans, la poudre & le plomb furent transportés sur le Darling. Ensuite, on employa toute la soirée à donner quelque mouvement au Vaisseau, en le tirant à force de bras avec tous les cables; mais tous les efforts furent inutiles.

On décharge le Vaisseau échoué.

On continua le lendemain de décharger tout ce qui pouvoit augmenter le poids d'une si grosse masse, & d'envoyer successivement les ballots & les tonneaux au rivage. L'Amiral reçut une lettre de Femel, qui lui rendoit compte des civilités qu'il avoit reçues de l'Aga, & d'un Traité qu'il avoit fait avec lui, suivant lequel les Anglois devoient payer cinq pour cent de tout ce qui seroit vendu, avec la liberté de remporter à bord les marchandises dont ils ne pourroient se défaire. L'Aga lui écrivit aussi, pour lui renouveller ses offres par une lettre de sa propre main, & signée de son sceau. La fin de cette journée fut heureuse. On réussit enfin, par le secours des Cabestans, à tirer le Vaisseau du sable; & l'on eut avant la nuit la satisfaction de le voir à flot.

Traité avec les Turcs.

Le Vaisseau est remis à flot.

Le 19, on vit arriver deux Barques avec une lettre de Femel, qui demandoit du fer à l'Amiral. En lui envoyant ce qu'il désiroit, Sir Henri lui déclara par écrit qu'il ne permettroit plus qu'on transportât des marchandises à terre, avant que celles qui s'y trouvoient déja fussent entiérement vendues. A cette réponse, Femel en fit une autre qui surprit beaucoup tous les Anglois de la Flotte. Il marquoit à l'Amiral que s'il pensoit à faire quelque commerce, il falloit, suivant l'usage du Pays, qu'il descendît lui-même au rivage; sans quoi les Infidéles ne se persuaderoient jamais qu'il ne fût pas venu avec de mauvaises intentions. L'Interprête étoit chargé de lui déclarer aussi par l'Ordre de l'Aga, que s'il étoit ami des Turcs & disposé à commercer de bonne-foi, il ne devoit pas faire difficulté de descendre. Il lui cita l'exemple de Sharpey & de tous les Capitaines Indiens, qui n'avoient pas refusé aux Turcs ce témoignage d'estime & de confiance. Malgré la résistance de son propre cœur & les allarmes de ses gens, Sir Henri se détermina le 20 à se rendre à terre avec une suite moins nombreuse que choisie. Il trouva sur le rivage plusieurs personnes de distinction assemblées pour le recevoir, & des Musiciens qui le conduisirent au bruit de leurs instrumens jusqu'à la maison de l'Aga. Il y fut reçu avec toutes les marques possibles d'amitié & de considération. On le fit asseoir près de l'Aga, tandis que tout le reste de l'Assemblée étoit debout. Il présenta la Lettre du Roi, avec un present qu'il avoit apporté pour le Bacha, & qu'il pria qu'on lui fît remettre incessamment. Il fit aussi un present à l'Aga, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction, en l'assurant qu'il ne seroit pas troublé dans l'exercice de son commerce, & que ceux qui entreprendroient de le chagriner seroient punis séverement. Après ces complimens, l'Aga le pria de se lever, & l'ayant fait revêtir d'une robbe de soye pourpre, brochée d'argent; il lui protesta qu'étant désormais sous la protec-

L'Aga exige que l'Amiral descende.

Accueil qu'il y reçoit.

Sir Henri Middleton. 1610.

tion du Grand-Seigneur, il n'avoit à craindre aucune insulte. En sortant de l'Audience, on lui presenta un beau cheval, richement paré, & conduit par un homme d'apparence. Il monta dessus, pour se rendre au logement des Anglois, couvert de sa nouvelle robbe, & toujours escorté par les Musiciens de la Ville. Après avoir dîné avec les gens de sa Nation, il partit pour se rendre à bord. Mais l'Aga le fit presser fort instamment de s'arrêter sur le rivage. Il y consentit pour voir calfeutrer sa Pinace, d'autant plus que le tems devint fort mauvais.

Il retourne au rivage où il s'arrête.

Il ne se passa point un jour où l'Aga ne fît quelque civilité ou quelque present à l'Amiral. Le 28 il le fit prier deux fois de se réjouir, & de se préparer, après le jeûne des Turcs, qui étoit prêt d'expirer, à l'accompagner dans une promenade qu'il vouloit faire à sa maison de campagne & dans d'autres lieux de plaisir. Le même jour, Pemberton, qui étoit logé dans la Ville, étant venu se promener au rivage, Sir Henri le retint à souper; après quoi l'envie leur prit à tous deux de retourner à bord. Les Turcs qui leur servoient de cortége, les prierent de remettre leur départ au lendemain, sous prétexte que la nuit étoit trop avancée. L'Amiral, quoiqu'offensé de cet obstacle, n'en conçut aucune défiance; & supposant qu'ils agissoient sans ordre, il résolut d'en faire le lendemain ses plaintes à l'Aga. Le matin, tandis qu'il prenoit l'air à sa porte avec Femel & Pemberton, il lui vint un Janissaire avec quelque commission de l'Aga. Comme il ignoroit la langue Turque, il fallut attendre quelques momens, jusqu'à l'arrivée de l'Interprête. Le sujet du Message étoit un nouveau compliment. L'Aga le prioit de se livrer à la joie, sur les réponses favorables qu'il avoit reçues du Bacha, à qui il avoit envoyé les présens. Au même instant un Anglois de la suite de l'Amiral accourut avec effroi, pour l'avertir qu'il étoit trahi, & que les Turcs étoient aux mains avec les Anglois de l'autre côté de la maison. Le Messager de l'Aga, qui étoit encore présent feignit beaucoup de surprise, & se fit montrer le lieu du combat. Il s'y rendit aussi-tôt. Les Anglois le suivirent; & l'Amiral s'avança lui-même, en appellant ses gens à haute voix, & les exhortant à se rassembler autour de lui, pour se défendre dans la maison.

Les Turcs commencent à l'inquieter.

Ils attaquent les Anglois.

Tandis qu'il parloit avec cette chaleur il reçut de quelques Turcs, qui s'avancerent près de lui, un coup furieux qui le fit tomber sans connoissance. Mais la douleur qu'on lui fit souffrir, en lui liant les mains derriere le dos, lui fit bientôt rappeller ses esprits. Lorsqu'on le crut capable de marcher, deux Turcs, l'escortant de chaque côté, le conduisirent dans cet état à la Ville, où il trouva plusieurs de ses Compagnons traités avec la même barbarie. En chemin on lui prit son argent & trois bagues de prix, dont l'une étoit son cachet. Il fut enfermé dans une étroite prison avec sept autres Anglois qui étoient échappés au carnage, & chargé de chaînes fort incommodes & fort pesantes. Ses gens lui apprirent qu'ayant été surpris sans défense, par une troupe de Turcs bien armés, huit d'entre eux avoient été tués des premiers coups, quatorze blessés dangereusement, & le reste fait prisonnier.

Perte des Anglois, & traitement qu'ils essuient.

Après le succès de cette premiere trahison, les Infidéles chercherent le moyen de se saisir des Vaisseaux & des marchandises. Ils mirent dans trois grandes Barques, cent cinquante Soldats, pour surprendre d'abord le *Darling*, qui étoit à peu de distance du rivage. Ils ôterent leur turban, dans l'es-

perance

pérance de n'être pas reconnus & de passer pour des Chrétiens. A la faveur de cette ruse, ils aborderent en effet le Bâtiment; & la plûpart y étant montés avant que les Anglois se fussent défiés du péril, ils firent main basse sur les premiers. Cependant les autres sautant sur leurs armes, se mirent en état de disputer courageusement leur vie. Un Matelot eut la présence d'esprit de prendre un baril de poudre, qu'il jetta au milieu des traîtres, avec une méche allumée si juste, que plusieurs furent brûlés sans pouvoir être secourus. Les autres effrayés de cette exécution, se retirerent vers la poupe pour se reconnoître. Mais la mousqueterie & d'autres barils de poudre qui furent jettés parmi eux avec le même succès, augmenterent tellement leur consternation, que la plûpart se précipiterent dans les flots, tandis que le reste descendant autour du Vaisseau pour regagner leurs Barques, demandoient quartier avec de grands cris. Ils se flattoient en vain de l'obtenir. Les Anglois massacroient sans pitié tout ce qui tomba sous leurs coups. Il n'en échappa qu'un, qui avoit eu l'adresse de se cacher, & qui obtint grace après la fin du carnage.

Sir Henri Middleton. 1610.

Les Turcs attaquent un Vaisseau Anglois.

Ils sont fort maltraités.

Pendant cette furieuse action, une des Barques, qui sur quelques ordres mal conçus étoit retournée d'abord au rivage, y avoit déja publié que l'Amiral Bahr s'étoit saisi du Vaisseau. On y fit de grandes réjouissances, & l'Aga fit partir aussi-tôt d'autres Barques pour amener une si belle prise jusqu'à la Ville. La surprise de ses gens fut extrême, en voyant venir à leur rencontre quelque reste de Turcs qui étoient échappés à la vengeance des Anglois. Malgré le chagrin que l'Aga ressentit de cette nouvelle, il fit dire à l'Amiral, par son Interprête, que les Musulmans avoient jugé à propos de s'emparer d'un de ses Vaisseaux, & le lendemain il se le fit amener avec les sept autres prisonniers.

L'Aga se fait amener l'Amiral & les autres Prisonniers.

En les voyant paroître, il s'avança au-devant d'eux d'un air irrité; &, d'un ton qui ne l'étoit pas moins, il demanda à l'Amiral comment il avoit eu la hardiesse de venir dans le Port de Mocka, si voisin de la sainte Ville de la Mecque. L'Amiral répondit que son arrivée n'avoit pas été inconnue, puisqu'il avoit pris soin d'en donner avis aux Turcs, & qu'il n'avoit consenti d'ailleurs à descendre au rivage qu'après des instances redoublées & sur l'engagement qu'ils avoient pris de traiter favorablement les Anglois. L'Aga reprit, qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'approcher de la sainte Ville, dont Mocka étoit le Port ou la Clé; & que le Bacha avoit ordre du Grand-Seigneur de faire esclaves tous ceux qui oseroient entrer dans cette Mer. Sir Henri répliqua que c'étoit sa propre faute, puisqu'il avoit arrêté les Anglois par ses instances & par de belles promesses. Alors l'Aga le pria d'écrire à bord du Darling, pour sçavoir combien il y restoit de Turcs prisonniers. L'Amiral lui dit que c'étoit prendre un soin fort inutile, puisque ce Vaisseau étoit entre les mains des Turcs. Il est vrai, répondit l'Aga, que mes gens s'en sont saisis, mais votre grand Vaisseau est venu me l'enlever. Cet artifice, par lequel il s'efforçoit de déguiser la verité, servit du moins à consoler Sir Henri de la premiere nouvelle. Après avoir varié plus d'une fois dans ses discours, l'Aga lui proposa enfin d'envoyer par écrit au grand Vaisseau l'ordre de se rendre, & lui promit de lui accorder l'autre pour se retirer avec tous ses gens. Une proposition si ridicule ne pouvoit causer que

Propositions & menaces de l'Aga.

Sir Henri Middleton. 1610.

Constance de l'Amiral.

de l'indignation à l'Amiral. Il se fit violence pour répondre tranquillement, que ses gens n'étoient pas des insensés, qui fussent capables sur un ordre simple, de venir se précipiter volontairement dans l'esclavage. Je suis sûr, reprit l'Aga, que si vous leur écrivez, ils n'oseront pas vous désobéir. Eh bien, répondit Sir Henri d'un ton ferme, je ne veux pas leur écrire.

L'Aga voyant toutes ses instances inutiles, lui demanda quelle somme d'argent il avoit sur ses Vaisseaux. L'Amiral répondit qu'il avoit peu d'argent, & que ce qu'il avoit apporté étoit moins pour acheter des marchandises que des vivres. L'Aga continua de demander si les deux Vaisseaux avoient à bord beaucoup d'eau & de provisions. L'Amiral répondit qu'ils en avoient assez pour deux ans. Cette réponse étoit peu vraisemblable; mais il parut qu'elle n'en faisoit pas moins d'impression sur les Turcs, car avec beaucoup de mauvaise foi ils étoient assez grossiers pour croire les autres plus sinceres. Enfin l'Aga revenant à ses premiéres vûes, menaça l'Amiral de lui faire couper la tête, s'il refusoit d'écrire au grand Vaisseau. J'y consens, lui répondit Sir Henri. Les fatigues de la mer & les désagrémens du Commerce me rendent la vie fort ennuyeuse. Les offres faisant aussi peu d'impression sur lui que les menaces, l'Aga donna ordre qu'il fût séparé de ses compagnons, & chargé de nouvelles chaînes, avec les fers aux pieds & aux mains. On le logea pendant le reste du jour, dans une étable à chiens, fort obscure & fort sale. La nuit, sur les instances de *Schermal*, Consul des Banians, il fut conduit dans un lieu plus commode, avec un de ses Matelots qui parloit la Langue Turque. Cependant il n'eut que la terre pour lit, & qu'une pierre pour chevet.

Il est traité avec beaucoup de barbarie.

Vers le milieu de la nuit, il reçut la visite du Lieutenant de l'Aga, & du *Drogueman*, ou de l'Interprête, qui le prierent avec beaucoup de douceur d'écrire à bord, pour sçavoir le nombre & les noms des prisonniers Turcs. Mais ils lui recommanderent absolument de ne rien dire dans sa Lettre de sa propre situation, & des violences qu'il avoit essuyées. Au contraire ils exigerent qu'il se louât du traitement qu'il avoit reçu, & que pour colorer son retardement, il leur écrivît qu'il attendoit la réponse du Bacha dans une maison où l'on prenoit soin qu'il ne lui manquât rien. Il consentit à faire cette Lettre; mais il y donnoit ordre à ses gens de veiller sur les deux Vaisseaux, & de n'en laisser sortir personne pour venir au rivage. Elle fut montrée séparément à plusieurs des prisonniers, avec des observations pour reconnoître si elle étoit conforme aux instructions du Lieutenant.

On l'engage à faire une Lettre sincere pour ses gens.

Il se passa quelque tems, sans qu'elle pût être envoyée à bord, parce qu'il ne se trouvoit personne qui eût la hardiesse de la porter. A la fin, un homme de Tunis en Barbarie, qui parloit fort bien la Langue Italienne, s'offrit pour cette entreprise, à condition que l'Amiral écrivît à ses gens de le bien traiter. Sir Henri ne se fit pas presser pour y consentir. Cette seconde Lettre fut examinée avec autant de soin que la premiére, & partit le jour suivant. On reçut pour réponse que tous les Turcs avoient été tués ou noyés, à la réserve d'un seul, qui se nommoit *Rusuan*; & que les Anglois des deux Vaisseaux apprenoient avec d'autant plus de joye des nouvelles de leur Amiral, que Rusuan les avoit assurés de sa mort & de celle de tous les gens de sa suite. Ce prisonnier Turc étoit un Soldat du commun.

Réponse des gens de l'Amiral.

Sir Henri & les ſept Anglois de ſa ſuite demeurerent dans cette miſérable ſituation juſqu'au 15 de Décembre, ſans recevoir aucune nouvelle des deux Vaiſſeaux, & ſans pouvoir les informer de leur miſere. L'Aga viſita pluſieurs fois l'Amiral, en renouvellant toujours ſes promeſſes ou ſes menaces, pour tirer de lui l'ordre qu'il deſiroit. Ses réponſes furent les mêmes. On le preſſoit particuliérement ſur la quantité des proviſions, parce que l'Aga comprenant enfin que les deux Vaiſſeaux n'en pouvoient être fournis pour deux ans, ſe promettoit que la néceſſité forceroit les Anglois de ſe rendre. Le vent ne leur permettoit pas de quitter cette mer avant le mois de Mai, & les Côtes ſont ſi ſtériles qu'ils avoient peu de ſecours à tirer des lieux voiſins. En effet, quoiqu'ils fuſſent libres dans une Rade fort large & fort ouverte, l'eau commençoit à leur manquer; d'autant plus qu'ils avoient été forcés de ſe défaire de cinquante tonneaux, pour ſoulager les deux Bâtimens dans leur premiere diſgrace. D'ailleurs ne recevant aucune nouvelle de la terre, ils avoient autant d'embarras ſur la conduite que ſur la courſe qu'ils devoient tenir. Après beaucoup d'incertitudes, un Matelot, nommé Jean Shambert, entreprit de ſe rendre à terre, pour éclaircir aux riſques de ſa vie le ſort de ſes compagnons & le ſien. Il ſe mit dans une Chaloupe, avec un Indien de ſon Vaiſſeau pour lui ſervir d'Interprête; & gagnant à la rame une petite Iſle qui eſt à la vûe de la Ville, il y arbora le Pavillon de paix. Une Barque Turque vint le prendre au même moment. L'Aga, qui ſe le fit amener, lui demanda bruſquement d'où lui venoit l'audace d'approcher du rivage ſans ſa permiſſion. Il répondit qu'il étoit chargé d'une Commiſſion; & qu'avec la qualité de Meſſager & l'Enſeigne de paix qu'il avoit arborée, il ſe croyoit en droit de pénétrer juſqu'au milieu de ſes Ennemis. On l'interrogea beaucoup ſur l'état des deux Vaiſſeaux. Ses réponſes s'accorderent heureuſement avec celles de l'Amiral; & pour le ſujet de ſa Commiſſion, il proteſta qu'il n'en avoit point d'autre que de s'informer par ſes propres yeux de la ſituation de l'Amiral.

Sir Henri Middleton. 1610.

Leur embarras dans la Rade.

Hardieſſe d'un Matelot Anglois.

On ne fit pas difficulté de le conduire dans la chambre obſcure où Sir Henri n'avoit pas ceſſé d'être lié fort étroitement. Sortant du grand jour, il fut long-tems ſans pouvoir le diſtinguer. Il lui remit, les larmes aux yeux, une Lettre qu'il avoit apportée pour lui. L'Amiral apprenant de quelle maniere il étoit venu & toutes les interrogations qu'il avoit eſſuyées, douta beaucoup qu'on lui permît de retourner à bord. Quelques jours auparavant le Capitaine du Pepper-Corn lui avoit envoyé d'Aden un Meſſager, que l'Aga avoit retenu dans les fers. Shambert répondit que ſi l'on portoit la perfidie juſqu'à l'arrêter, lui qui s'étoit mis à couvert ſous le droit des gens, il étoit venu dans la résolution de partager les ſouffrances de ſon Maître & de ſon Amiral. Cependant, contre ſon attente, il obtint, le 16, la liberté de retourner à ſon Vaiſſeau, & même la permiſſion de revenir le lendemain, ſi Sir Henri demandoit quelque choſe qu'on lui voulût envoyer. C'étoit un artifice pour ſe ſaiſir de quelques bagatelles dont l'Amiral avoit beſoin. Shambert les ayant apportées le jour ſuivant, elles lui furent enlevées à ſon approche, & l'Aga les prit pour ſon uſage.

Etat de l'Amiral dans ſa priſon.

Il ſembloit que cette tyrannie dût être perpétuelle, lorſqu'on vit arriver de Zenan un Aga, Chef des Chaoux, avec des ordres du Bacha, pour éclaircir

Le Bacha prend connoiſſance des priſonniers Anglois.

Discours d'Ismael Aga.

l'affaire des Prisonniers Anglois. A peine fut-il entré dans la Ville, qu'il se fit amener l'Amiral & ses compagnons. Il avoit fait placer dans sa chambre trois siéges, sur lesquels deux autres Agas, *Reghis* & *Jaffar*, parurent avec lui. Il se nommoit *Ismael*. Sa premiere question fut celle qui avoit été renouvellée tant de fois. Il voulut sçavoir comment les Anglois avoient été assez hardis pour venir si près de la sainte Ville sans un passeport du Grand-Seigneur. L'Amiral répondit que le Roi son Maître avoit un Traité d'alliance avec la Turquie, suivant lequel il étoit permis aux Anglois d'exercer le Commerce dans tous les Etats du Grand-Seigneur, dont Mocka faisoit une partie. Il ne faut que les lumieres de la raison, lui dit l'Aga, pour excepter de toutes sortes de Traités la sainte Ville, dont les Profanes ne doivent jamais approcher. Ne sçaviez-vous pas, reprit-il, que l'épée du Grand-Seigneur est fort longue? Vous ne m'avez pas pris par l'épée, répliqua l'Amiral, mais par trahison; sans quoi je n'aurois craint ni vos épées ni celles de personne. L'Aga se plaignit qu'il parloit avec trop d'orgueil. Ensuite il le pressa, comme Jaffar, d'envoyer à ses gens l'ordre de livrer les deux Vaisseaux.

L'Amiral & les autres Prisonniers sont conduits au Bacha.

Tous ces discours ayant produit peu d'effet, Ismael les interrompit, pour déclarer à l'Amiral qu'il étoit venu de la part du Bacha, avec l'ordre exprès de le conduire à Zenan. En même tems il lui conseilla de faire venir de son Vaisseau des habits plus épais, parce qu'il sentiroit le froid en traversant les Montagnes. Sir Henri ne marqua point d'éloignement pour ce voyage; mais offrant de se contenter d'un fort petit cortege, il demanda en grace que ses gens fussent renvoyés à bord. Ismael répondit qu'il doutoit si cette faveur ne surpassoit pas son pouvoir, parce que l'ordre du Bacha étoit de le conduire avec tous ses gens; mais qu'il prenoit sur lui de le satisfaire en partie, & qu'il ne l'obligeoit à se faire accompagner que de cinq Anglois, tandis que les autres demeureroient à Mocka jusqu'à nouvel ordre. Ainsi quelques malades qui n'étoient point en état de supporter le voyage, furent dispensés de cette fatigue. Avant le départ, Sir Henri reçut une Lettre de Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, qui lui apprenoit son arrivée dans la Rade de Mocka. Il lui fit réponse aussi-tôt, pour lui donner des ordres & des conseils propres aux circonstances.

Pemberton s'échappe dans la route.

Ismael fit partir ses Prisonniers à cheval, le 22 de Décembre. La Caravane étoit de trente-quatre hommes. Dès le soir du même jour, Pemberton trouva le moyen de s'échapper, sans avoir communiqué son dessein à l'Amiral. Il s'étoit imaginé que le terme d'un tel voyage ne pouvoit être que la mort ou la servitude. Le lendemain, en montant à cheval, l'Aga fit la revûe de sa Troupe, & croyant trouver un Anglois de moins, il demanda ce qu'il étoit devenu. L'Amiral lui répondit que n'ayant pas compté ses gens à son départ, il ne sçavoit s'il lui manquoit quelqu'un.

Honnêtes gens parmi les Turcs.

Malgré les injustices des Turcs, Sir Henri avoit trouvé à Mocka plusieurs honnêtes gens qui l'avoient traité avec amitié. Un Aga, nommé *Hamed*, lui avoit fait divers présens dans sa prison, en l'exhortant à ne pas se décourager, parce que sa cause étoit bonne. Le jour de son départ, le même Aga lui avoit envoyé, pour lui & pour ses compagnons, une provision de pain, avec des Lettres de recommandation adressées à *Chelabi-Abdallah*, un des

principaux Officiers du Bacha. Le Consul des Banians n'avoit pas laissé passer un jour sans le visiter dans sa prison, & ses visites avoient toujours été accompagnées de quelque présent. *Toukcar*, riche Négociant, avoit aussi marqué de la considération pour les Anglois & de la pitié pour leurs peines. Etant parti de Mocka pour Zenan, deux jours avant eux, il leur avoit promis de leur rendre service auprès du Bacha, & l'Amiral rend témoignage qu'il exécuta fidellement ses promesses.

Sir Henri Middleton. 1610.

La Caravane arriva le jour de Noel dans une Ville nommée *Tayes*, à quatre journées de Mocka. L'Amiral & ses gens furent regardés avec admiration d'une foule de Peuple, qui vint assez loin au-devant d'eux; & l'Aga prenant un air de triomphe, les fit ranger deux à deux en entrant dans la Ville, comme s'il eût voulu les faire passer pour des Prisonniers de guerre. Il observa la même méthode dans toutes les Villes qui se trouvoient sur la route. Un jeune homme qui servoit de Sécretaire à l'Amiral, étant tombé malade à Tayes, fut laissé à la garde du Gouverneur; & cet accident fit interrompre pendant plusieurs jours le Journal de la route. Mais Sir Henri se souvient qu'il trouva l'air très-froid jusqu'à Zenan, & que dans tous les lieux où l'on passa la nuit, il n'eut point d'autre lit que la terre. Comme la plûpart de ses gens avoient des habits fort legers, il fut obligé de leur acheter des robbes fourrées, sans quoi ils seroient morts de froid. Il étoit lui-même assez mal couvert, parce qu'ayant pris à Mocka le conseil de l'Aga pour une raillerie, il n'avoit pû se persuader que l'air fût si rude dans les Montagnes. Chaque jour au matin, la terre étoit couverte de frimats; & dans les environs de Zenan, qui est à 16 degrés 15 minutes de la Ligne, la glace avoit chaque nuit l'épaisseur d'un doigt. Sir Henri ne l'auroit pas cru, s'il ne l'avoit éprouvé.

Route des Anglois.

Il y a quinze journées de route entre Mocka & Zenan. Le 5 de Janvier 1611, on arriva deux heures avant le jour à deux milles de cette Ville, où les Anglois furent gardés à terre jusqu'au lever du Soleil, & souffrirent un froid si vif, qu'au départ ils pouvoient à peine se remuer. A quelque distance de la Ville, ils rencontrerent un Officier du Bacha, à la tête de deux cens hommes, avec leurs trompettes & leurs tymbales. On s'arrêta quelque tems encore, pour former l'ordre de la marche. La Troupe de Zenan se divisa en deux parties, dans l'intervalle desquelles les Anglois furent placés. On leur ôta leurs robbes & leurs chevaux, pour les faire marcher à pied. L'Amiral & Femel furent les seuls qui conserverent leurs montures, mais ils furent forcés de suivre l'ordre de la marche. Ils traverserent ainsi toute la Ville jusqu'au Château, en essuyant les regards d'une foule d'Habitans qui rendoient le passage fort étroit. A la premiere porte, ils trouverent une Garde nombreuse. La seconde étoit défendue par deux grosses pieces d'artillerie sur leurs affûts, & la cour qui étoit entre deux leur parut fort spacieuse. Les Soldats qui les avoient escortés firent une décharge de leurs mousquets à la premiere porte; après quoi ils se mêlerent avec le reste de la Garde. L'Amiral & Femel furent avertis de mettre pied à terre, en entrant dans la cour, & de se placer à la tête de leurs gens. Ils n'y furent pas long-tems sans être appellés par quelques Officiers qui les conduisirent devant le Bacha. C'étoit un jour de Divan, ou de Conseil. On leur fit monter à l'extré-

1611. Ils arrivent à Zenan.

Reception des Anglois à Zenan.

Sir Henri Middleton. 1611.

mité de la cour un escalier de douze marches, au sommet duquel deux hommes d'une taille extraordinaire prirent l'Amiral par les bras, en les serrant de toute leur force, & l'introduisirent dans une longue gallerie où le Conseil étoit assemblé. Il y avoit de chaque côté un grand nombre de spectateurs assis; mais le Bacha étoit dans l'enfoncement, seul sur un sopha, avec un certain nombre de Conseillers qui étoient à quelque distance de lui. Le plancher étoit couvert de tapis fort riches; & tous ces objets ensemble formoient une assez belle perspective.

L'Amiral est conduit devant le Bacha.

A cinq ou six pas du Bacha, les deux Guides de l'Amiral l'arrêterent brusquement. Il demeura pendant quelques minutes exposé aux regards de l'Assemblée. Enfin le Bacha lui demanda d'un air sombre & dédaigneux de quel Pays il étoit & ce qu'il venoit chercher dans celui des Turcs. L'Amiral répondit qu'il étoit un Marchand Anglois, & que se croyant ami du Grand-Seigneur en vertu des Traités du Roi son Maître, il étoit venu pour exercer le Commerce. Il n'est permis à aucun Chrétien, lui dit gravement le Bacha, de mettre le pied dans cette Contrée; & j'ai moi-même averti le Capitaine Sharpey de déclarer là-dessus les ordres du Grand-Seigneur aux Marchands de sa Nation. L'Amiral répliqua que le Capitaine Sharpey ayant eu le malheur de périr par un naufrage sur la Côte de l'Inde, n'avoit pû communiquer cet avis aux Marchands d'Angleterre; & que pour lui, s'il eût été mieux informé, il n'auroit pas pris plaisir à se précipiter dans la situation où son malheur l'avoit conduit. Il ajoûta que l'Aga de Mocka l'avoit trompé, en l'assurant que les Anglois seroient vûs de bon œil dans le Pays, & qu'ils y seroient aussi libres que dans tout autre lieu de la Turquie; qu'il leur avoit fait quantité d'autres promesses par rapport à leur sûreté; mais que violant aussi-tôt sa parole, il les avoit fait attaquer par des gens armés, il en avoit massacré plusieurs, & l'avoit fait prisonnier lui-même avec le reste.

Circonstances de l'Audience.

Le Bacha répondit que l'Aga n'étoit que son Esclave, & n'avoit pas eu droit de prendre des engagemens sans sa participation : mais que tout ce qu'il avoit entrepris contre les Anglois s'étoit fait par ses ordres, ou plutôt suivant ceux du Grand-Seigneur même, qui vouloit que les Chrétiens fussent châtiés lorsqu'ils osoient approcher de la sainte Ville. Nous ne le sommes que trop, repartit l'Amiral; & si vôus nous accordez la liberté de remonter sur nos Vaisseaux, cette avanture nous servira de leçon pour l'avenir. Non, lui dit le Bacha, vous demeurerez ici, d'où vous pourrez écrire à l'Ambassadeur que vous avez à Constantinople; & de mon côté j'écrirai au Grand-Seigneur, pour consulter ses volontés sur votre sort, & sçavoir s'il vous permet ici le Commerce.

Sentence du Bacha.

L'Amiral fut congédié après cette explication, & conduit avec cinq ou six de ses gens dans une prison assez commode, tandis que tous les autres furent précipités dans un noir cachot & chargés de chaînes. Un jeune homme de sa suite, s'étant imaginé en le voyant conduire devant le Bacha, qu'il y alloit recevoir la mort, & qu'on ne lui feroit pas attendre long-temps le même sort après son Maître, tomba dans un évanouissement si profond qu'il n'en revint que pour expirer peu de jours après.

Les Anglois rentrent en prison.

Le *6* de Janvier, Sir Henri fut étonné de recevoir un Messager du Kiahia, ou du Lieutenant Géneral du Bacha, qui l'invitoit à déjeûner avec lui. Les

Faveurs qu'ils reçoivent du Kiahia.

portes de sa prison lui furent ouvertes. Après avoir déjeûné familiérement avec ce Seigneur, il lui raconta dans des termes fort touchans les trahisons & les injustices qu'il avoit essuyées à Mocka. Le Kiahia l'exhorta beaucoup à prendre courage, en lui faisant espérer que ses affaires prendroient bientôt une meilleur face, & lui promettant du moins tous ses services. *Shermal*, Consul des Banians de Mocka, avoit mis cet honnête Turc dans les intérêts de l'Angleterre. L'Amiral s'en apperçut encore plus aux civilités qu'il reçut de son Geolier, & aux nouvelles commodités qu'on lui fournit dans sa prison.

Sir Henri Middleton. 1611.

Deux jours après, il fut invité par le Kiahia à l'accompagner avec Femel, dans une promenade à sa maison de campagne. Là, ce génereux Musulman l'assura sans restriction qu'il obtiendroit bientôt la liberté avec tous ses compagnons, & qu'il seroit renvoyé à Mocka, où ses Ennemis seroient forcés de réparer tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il lui promit que son amitié pour les Anglois se soutiendroit avec constance; & prenant à témoins quelques Turcs & quelques Arabes, qui composoient son cortege, il protesta que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors n'étoit que dans la vûe de plaire à Dieu. Sir Henri n'en jugea pas moins que son premier motif étoit l'espérance d'un présent considérable. Hamed Aga, qui avoit écrit en faveur des Anglois, les avoit prévenus sur les principes de la Cour de Zenan. Le même jour il y arriva un More du Caire, qui étoit ancien ami du Bacha, & qui lui avoit prêté des sommes considérables avant sa fortune. Ce More avoit eu dans la Rade de Mocka un Vaisseau prêt à faire voile pour les Indes lorsque les Anglois avoient été trahis; & s'attendant à quelque effet de leur ressentiment, il n'avoit pas douté que la vengeance ne les portât d'abord à se saisir de son Bâtiment. Mais ils l'avoient laissé partir avec tant de liberté, que dans la reconnoissance qu'il avoit cru leur devoir, il leur avoit offert solemnellement son amitié. Il avoit écrit en leur faveur au Bacha; &, ne ménageant point les termes, il lui avoit représenté qu'il s'exposoit au risque de ruiner le Pays, en y détruisant le Commerce. Dans la visite qu'il lui faisoit à Zenan, il joignit toutes sortes d'instances à cette raison; &, personne n'osant parler avec la même liberté, il lui conseilla de renvoyer les Anglois avec toutes leurs marchandises. L'Amiral confesse dans sa Relation qu'il fut redevable de son salut à de si puissantes sollicitations. Il apprit ensuite de Shermal & de Hamed que le dessein du Bacha, en le faisant amener à Zenan, avoit été de lui faire couper la tête, & de réduire tous ses gens à l'esclavage. Hamed, surnommé *Vaddi*, étoit un riche Négociant d'Arabie, qui faisoit sa demeure ordinaire à Zenan, & qu'on appelloit le Marchand du Bacha. Son amitié se soutint avec la même fidélité jusqu'au départ des Anglois.

Espérances qu'on leur donne, & secours qu'ils reçoivent de plusieurs amis.

L'Amiral encouragé par tant de motifs, fit présenter au Bacha une Requête assez hardie. Il exposoit qu'en se rendant à Mocka il avoit donné ordre aux Commandans de ses Vaisseaux de suspendre les hostilités pendant vingt-cinq jours, & d'en user ensuite à leur gré, si dans cette espace ils ne recevoient aucune nouvelle de lui. Le tems étant expiré, il prenoit la liberté d'en avertir le Bacha, afin qu'il daignât se hâter de terminer son affaire, ou de lui donner quelques favorables assurances qu'il pût communiquer à ses

Requête hardie de l'Amiral.

Sir Henri Middleton. 1611.

gens ; ſans quoi il ne pouvoit répondre que ſe voyant ſans Chef ils ne ſe portaſſent à la violence. Cette ruſe produiſit tant d'effet, que deux jours après on déclara poſitivement à l'Amiral que toutes les difficultés étoient finies ; & que s'il étoit encore retenu à Zenan, c'étoit pour attendre l'arrivée de quelques Anglois qui avoient été arrêtés auſſi à Aden, & que le Bacha faiſoit venir, dans le deſſein de les renvoyer tous enſemble à Mocka.

Les Priſonniers Anglois d'Aden ſont envoyés à Zenan.

En effet, on vit arriver le 17 M. Fowler & dix-huit autres Anglois, qui ſortoient des priſons d'Aden. Ils furent préſentés au Bacha, qui leur fit les mêmes queſtions qu'à l'Amiral, & qui les envoya dans une priſon ſans les y faire maltraiter. Quelques jours après, le Kiahia fit inviter l'Amiral à l'accompagner dans ſes jardins. Il lui dit que le Bacha avoit deſſein de le voir auſſi dans ſa maiſon de plaiſance, & qu'il lui conſeilloit d'employer des termes doux & ſoumis pour l'appaiſer entiérement. Sir Henri lui demanda s'il croyoit que le Bacha lui rendît ſes marchandiſes & ſa Pinace. Il répondit qu'il l'ignoroit ; mais que ſi les Anglois ſuivoient ſon conſeil, ils ne toucheroient point à cet article, pendant leur ſéjour à Zenan. Ecrivez-moi de Mocka, ajoûta-t'il, & je vous ſervirai de tout mon crédit. On a déja fait remarquer que le motif du Kiahia étoit l'eſpérance d'une groſſe ſomme d'argent. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit engagé Shermal à prévenir l'Amiral par ſes bienfaits, & l'on avoit déja déliberé à quoi la ſomme devoit monter. Le Kiahia ne fit aucune difficulté d'en parler ouvertement. Il exigea une promeſſe de 500 écus Vénitiens ; & l'ayant obtenue, il partit à cheval, après avoir chargé l'Interprête d'amener ſur ſes traces l'Amiral & Femel au jardin du Bacha.

Récompenſe promiſe au Kiahia.

On les fit attendre une heure à la porte. Enfin l'Interprête ayant reçu ordre de les introduire, ils trouverent le Bacha dans un cabinet d'Eté avec le Kiahia debout à ſa droite, & dix ou douze autres Turcs derriere lui. L'Amiral fut conduit par deux hommes, qui tenoient les deux côtés de ſon habit ; & Femel, qui le ſuivoit, eut la liberté de s'avancer ſans Guide. Le Bacha, les voyant à deux pas de lui, leur fit ſigne de s'arrêter : mais prenant un viſage riant, il fit diverſes queſtions à l'Amiral, ſur ſa ſanté, ſur la vie qu'il menoit à Zenan, & ſur le goût qu'il avoit pour les uſages du Pays. Enfin il l'aſſura que dans peu de jours il ſeroit renvoyé à Mocka avec tous ſes gens, & que la plus grande partie auroit la liberté de retourner à bord, tandis qu'il attendroit dans la Ville, avec les autres, que les Vaiſſeaux de l'Inde fuſſent entrés dans le Port : après quoi il ſeroit libre lui-même de remonter ſur les ſiens, & de tourner ſes voiles où il voudroit. L'Amiral, malgré le conſeil du Kiahia, voulut ſçavoir ſi ſes marchandiſes & ſa Pinace lui ſeroient rendues. On lui répondit qu'elles ne le ſeroient pas, parce qu'elles avoient été confiſquées au profit du Grand-Seigneur. Il demanda ſi quelques materiaux du moins qu'il avoit à Mocka, & qui lui étoient néceſſaires pour la navigation, ſeroient reſtitués. On lui promit de les rendre ; & l'on s'engagea par de nouvelles promeſſes à lui accorder la liberté de rentrer dans ſon Vaiſſeau lorſque ceux de l'Inde ſeroient arrivés.

Promeſſes que le Bacha fait aux Anglois.

Enſuite le Bacha prétendant juſtifier ce qui s'étoit paſſé, loua beaucoup ſon propre caractere & la douceur avec laquelle il avoit traité les Anglois. Il les félicita même du bonheur qu'ils avoient eu de tomber entre ſes mains, les aſſurant que ſous un Gouverneur auſſi rigide que ſon prédéceſſeur, il leur en

Eloge qu'il fait de lui-même.

en auroit coûté la tête pour s'être approchés de la sainte Ville. Il leur déclara qu'il ne leur étoit rien arrivé que par l'ordre exprès du Grand-Seigneur, à qui les Bachas du Caire & de Swaken, aussi-bien que le Cherif de la Mecque, avoient representé que le Vaisseau Anglois l'*Ascension* avoit acheté à Mocka les plus fines marchandises de l'Inde; ce qui avoit fait un tort considérable au Commerce de la Turquie; sur quoi le Grand-Seigneur avoit envoyé à tous ses Commandans l'ordre de confisquer tous les Vaisseaux Anglois ou des autres Pays Chrétiens, qui viendroient dans cette Mer, & de tuer ou faire Esclaves tous les hommes qui tomberoient entre leurs mains. Le Bacha voulut persuader à l'Amiral que c'étoit le traiter avec beaucoup de bonté, malgré des ordres si sévéres, que de lui accorder la permission de retourner sur ses Vaisseaux. Il ajoûta que les Anglois & les autres Nations Chrétiennes apprendroient sans doute à ne pas s'approcher désormais de la sainte Ville.

Sir Henri Middleton. 1611.

Le premier de Février, l'Amiral fut averti par le Kiahia que les Anglois devoient un compliment au Bacha sur le choix que le Grand-Seigneur avoit fait de lui pour son Visir. En effet ce Gouverneur venoit de recevoir les plus hautes marques de distinction & de faveur. Outre la Lettre du Grand-Seigneur, qui étoit dans des termes fort honorables, on lui avoit apporté de Constantinople une épée fort riche & les autres marques de sa nouvelle dignité. Il reçut ces présens avec beaucoup de solemnité. Etant allé au-devant, jusqu'à deux lieues de la Ville, on y dressa une tente où il se revêtit du Caffetan & des autres ornemens qu'on lui apportoit. Il revint ensuite à la Ville, accompagné de tout ce qui pouvoit donner de l'éclat à sa marche. L'Amiral & ses principaux compagnons eurent des places marquées pour assister à ce spectacle. De-là, ils furent conduits par leur Interprête au Palais du Visir, où ils furent admis à l'Audience sans l'avoir long tems attendue. Sir Henri lui protesta qu'il n'avoit point d'autre vûe dans cette visite que de prendre une vive part à sa joye & de lui souhaiter toutes sortes de prospérités. Le Visir le remercia fort affectueusement, & l'assura que toutes ses promesses seroient bientôt remplies. Il parut si sensible au compliment des Anglois, qu'il leur accorda, comme une insigne faveur, la permission de baiser sa main.

Le Bacha de Zenan est créé Visir.

Il reçoit les présens du Grand-Seigneur.

Cependant la plus grande partie des Prisonniers se ressentoient de la misere de leur situation. L'ennui, le froid, la pesanteur des fers, le mauvais air & la mauvaise nourriture en avoient fait tomber plusieurs dans des maladies dangereuses. A force de sollicitations, Sir Henri obtint qu'ils fussent délivrés de cette affreuse prison. On lui donna dans la Ville une assez grande maison, pour les y rassembler tous, avec la permission de prendre l'air & de se promener. Pour comble de faveurs le Kiahia lui envoya six bœufs, & d'autres rafraîchissemens, qui rendirent la santé & les forces aux Malades.

Les Anglois sont élargis.

Enfin l'ordre, ou la permission du départ arriva le 17. Le Kiahia se chargea lui-même de conduire l'Amiral & Femel à l'Audience du Bacha. Ils en furent reçus avec des marques extraordinaires de bonté, mais qui furent accompagnées d'avis & de menaces. Il leur répeta qu'ils ne devoient leur salut qu'à sa clémence; que l'épée du Grand-Seigneur étoit longue, & qu'il lui avoit rigoureusement défendu de souffrir les Chrétiens dans ces Mers: que la porte seroit fermée désormais au pardon, & que c'étoit aux Anglois à

Ils obtiennent la liberté de retourner à Mocka.

Sir Henri Middleton. 1611.

donner cet avis aux autres Nations Chrétiennes. L'Amiral le supplia du moins que s'il arrivoit quelques Vaisseaux Anglois dans le Pays avant qu'il eût le tems d'avertir sa nation des ordres du Grand-Seigneur, on ne les trahît point par de fausses promesses, & qu'on leur déclarât nettement qu'ils ne devoient espérer aucun commerce avec les Turcs. Cette priere fut rejettée. Il se réduisit à demander que le Bacha prît la peine d'écrire à Mocka, pour donner plus de force à ses ordres; dans la crainte que l'Aga, dont la haine étoit connue pour les Anglois, ne recommençât ses injustices. Tout l'orgueil du Visir s'émut à cette proposition. Un mot de ma bouche, répondit-il, n'est-il pas suffisant pour renverser une Ville de fond en comble? Si l'Aga vous fait tort, je le ferai écorcher jusqu'aux oreilles, & je vous ferai présent de sa tête. N'est-il pas mon Esclave?

Orgueilleuse réponse du Bacha.

Cependant, après ce transport d'orgueil & de colere, il donna ordre au Kiahia d'écrire quelques mots favorables à l'Amiral; mais il fut plus constant dans le refus qu'il fit de répondre à la Lettre du Roi d'Angleterre. En sortant de l'Audience, l'Amiral dit au Kiahia qu'il étoit sans épée, & qu'il demandoit la permission d'en acheter une, afin de ne pas retourner dans la condition d'un Prisonnier, comme il étoit venu. Cette demande alla jusqu'aux oreilles du Bacha, qui lui envoya une de ses propres épées. Le Kiahia jugeant que sa bourse étoit mal remplie après un si long séjour à Zenan, lui prêta cent sequins d'or, pour payer les frais de sa prison & d'autres dettes. Ce qu'on a dit des vûes interessées du Kiahia n'empêchoit point qu'il ne fût capable d'une action libérale; au lieu que l'avarice du Bacha étoit extrême. Les riches Négocians avoient besoin de s'observer beaucoup pour ne lui donner sur eux aucune prise. Il avoit fait tuer depuis peu un Aga qui avoit amassé d'immenses trésors; &, sans aucune forme de Justice, il s'étoit mis en possession de ses richesses.

Son avarice.

Enfin l'Amiral prit congé de ses Bienfaicteurs, & reçut deux Lettres du Kiahia; l'une pour le Gouverneur d'Aden, qui lui ordonnoit de restituer la Chaloupe du *Pepper-Corn*, l'autre pour celui de Tayes, qui portoit ordre de rendre aux Anglois le jeune homme qu'ils avoient laissé malade dans cette Ville, & qui avoit été forcé d'embrasser le Mahométisme. Quoique le chagrin de leur situation ne leur eût pas laissé beaucoup de goût pour les objets de curiosité, ils avoient fait quelques observations qu'ils nous ont conservées. Zenan, que d'autres nomment *Sina*, leur parut un peu plus grand que Bristol. Les maisons y sont de pierres liées avec du ciment. Il ne s'y trouve que de l'eau de puits, & le bois y est fort cher, parce qu'il y est apporté de loin. La Ville est entourée de murs; & pour Forteresse, elle n'a qu'un Château à l'Est, où le Bacha fait sa demeure. Au long des murs, & fort près de la prison où l'Amiral avoit été enfermé, on a ménagé un grand enclos, dans lequel on tient, sous une sure Garde, les femmes, les enfans & les proches parens de ceux dont la fidélité est suspecte au Gouverneur. Les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans cet espace; mais si les raisons qu'on a de les retenir durent assez long-tems pour laisser aux enfans le tems de croître, on les met alors aux fers dans une prison plus étroite, pour y demeurer aussi long-tems qu'il plaît au Bacha.

Observations sur la Ville de Zenan.

Retour des Anglois à Mocka.

Les Anglois partirent de Zenan le 18 de Février, montés sur des ânes ou

Sir Henri Middleton. 1611.

des chameaux, à l'exception de l'Amiral & de Femel qui obtinrent des chevaux. Ils avoient pour Conducteurs deux Chaoux, l'un à cheval l'autre à pied. Dans une si longue route, ils ne rencontrerent que treize lieux habités, dont l'Amiral écrivit les noms. *Siam*, petite Ville avec un Château sur le revers d'une montagne, à 16 milles de Zenan. *Surago*, Village, 18 milles plus loin. *Damare*, petite Ville, 20 milles au-delà. *Ermin*, Village, 15 milles. *Nakhel Sammar*, Caranvanseras ou Hôtellerie, sur une montagne du même nom, 14 milles. *Mohader*, Village, 13 milles *Rabatamaine*, Caravenseras, 16 milles. *Merfadin*, 16 milles. *Tayes*, Ville moins grande que Zenan de la moitié. *Eufras*, Ville, 16 milles. *Assambine*, Caravanseras, 11 milles. *Akkamot*, Caravanseras, 13 milles. *Mousa*, Ville, 17 milles. *Mocka.*

On s'arrêta deux jours à Damare, par l'ordre d'Abdalla Chelabi, Lieutenant du Bacha dans cette Province. Les montagnes escarpées qu'on traverse dans cette route, ont pour habitans des Arabes qui ne peuvent souffrir l'orgueil & l'insolence des Turcs, & qui ne les laisseroient pas voyager sans insulte, s'ils n'apportoient un passeport de la Province d'où ils sont partis. A Mohader, un des Chaoux ayant pris quelques ânes pour suppléer à ceux qui étoient fatigués du voyage, les Arabes s'attrouperent aussi-tôt à la suite de la Caravane, & reprirent ces animaux, sans qu'aucun Turc eût la hardiesse de s'y opposer. On passa deux jours à Tayes, pendant lesquels Sir Henri n'épargna rien pour délivrer le jeune Anglois des mains du Gouverneur. On l'avoit forcé par toutes sortes de menaces d'embrasser la Religion de Mahomet. Un Matelot Anglois, qui parloit la langue du Pays, obtint la permission de le voir dans une chambre où il étoit avec plusieurs jeunes gens de son âge. Ce malheureux jeune homme versa beaucoup de larmes à la vûe de son Compatriote, & protesta qu'il n'étoit pas Mahométan dans le cœur. Il ajoûta qu'il avoit été trompé par de fausses assurances de la mort des Anglois à Zenan, & qu'on ne lui avoit laissé que le choix du Turban pour sauver sa vie; ce qui ne l'auroit pas même ébranlé, si plusieurs Domestiques de l'Aga ne l'eussent mené malgré lui dans un bain chaud, où l'ayant dépouillé avec violence, ils l'avoient circoncis. L'Amiral eut en vain recours à la Lettre du Kiahia. Elle portoit bien qu'on eût à rendre le jeune Anglois, mais supposé qu'il n'eût pas changé de Religion. Ainsi dans l'état où il se trouvoit, elle devenoit au contraire un ordre pour le retenir. Sir Henri s'étoit défié en la recevant, qu'elle étoit conçue dans ces termes; & cette raison l'avoit porté à ne la montrer qu'après avoir employé inutilement toutes les autres voyes.

Haine des Arabes contre les Turcs.

Un jeune Anglois se fait Mahometan.

L'Amiral avoit été traité fort civilement à son premier passage par le Gouverneur d'Eufras, qui étoit néanmoins Turc de naissance & de Religion. Il en reçut les mêmes civilités à son retour, jusqu'à trouver à six milles de ce lieu un Messager de sa part, qui venoit le féliciter de la fin de ses peines, & qui ne le quitta point jusqu'à la Ville, où les Anglois furent bien logés & bien servis. Ils mirent seize jours dans cette pénible route. Le 5 de Mars ils arriverent à Mocka vers huit heures du matin, au milieu d'une foule d'Habitans Arabes, qui marquerent beaucoup de joie de leur retour. Quelques Anglois qui y étoient restés prisonniers, avoient été mis en liberté le jour d'auparavant, & ne manquerent point de venir au devant de leurs Compa-

Civilité d'un Gouverneur Turc.

Sir Henri Middleton. 1611.

gnons & de leurs Chefs. L'Amiral apprit d'eux que le Ciel avoit favorisé la hardiesse de Pemberton. Il étoit rentré heureusement dans Mocka, où il avoit trouvé le moyen de se saisir sur le rivage d'un Canot, dans lequel il étoit retourné à bord.

Les Anglois arrivent à Mocka. Dissimulation de l'Aga.

La Caravane alla descendre à la porte de l'Aga, qui consentit sur le champ à recevoir l'Amiral & ses principaux Compagnons. Après avoir lû les Lettres qu'ils lui avoient apportées, il composa son visage à la dissimulation, & ses complimens furent aussi vifs que l'amitié les auroit pû dicter. Il protesta qu'il étoit charmé de leur retour, qu'il en remercioit le ciel, & qu'il avoit autant de chagrin que de honte de tout ce qui s'étoit passé. Il pria l'Amiral de lui pardonner, & de le mettre au nombre de ses amis. Enfin rejettant sa conduite sur l'ordre de ses Maîtres, il jura qu'il avoit fait violence à son inclination. Sir Henri feignit de le croire sincere, & lui demanda si les ordres du Bacha seroient exécutés. Les protestations recommencerent avec la même chaleur. Elles furent même soutenues d'un déjeûner, que l'Aga le força d'accepter & qu'il prit avec lui. Ensuite le faisant conduire avec tous ses gens dans une maison voisine du rivage, il lui laissa autant de liberté que de repos pendant le reste du jour. Mais soit qu'il eût manqué de bonne foi dès le premier moment, ou qu'il fût échappé quelqu'indiscrétion aux Anglois, il les mit le lendemain dans un lieu plus éloigné du Port, & presqu'au centre de la Ville, comme s'il eût craint qu'ils ne pensassent à s'échapper. Il leur donna des Soldats pour gardes pendant la nuit; & lui-même, il se promenoit autour de leur maison pendant le jour, comme s'il ne s'étoit fié qu'à ses propres yeux pour les observer.

Grandeur & situation de Mocka.

Mocka est d'un tiers moins grand que Tayes. Ce n'est point une Ville défendue par des fortifications, mais elle est extrêmement peuplée. Sa situation est sur le bord de la Mer, dans un terrain fort sabloneux. La maison du Gouverneur touche au rivage, & n'a plus loin qu'une grosse jettée qui s'avance beaucoup dans la Mer. C'est où les Vaisseaux sont obligés d'aborder pour empêcher la contrebande. La tête de la jettée est une platte-forme, sur laquelle on a placé une douzaine de canons. Du côté de l'Ouest on a rebâti un Fort qui avoit été détruit par les Anglois dans le premier voyage qu'ils firent dans cette Mer; &, dans l'état même où l'on s'est efforcé de le rétablir, il n'est pas capable d'une longue défense.

L'après-midi du 5, le *Darling* entra audacieusement dans la Rade, & vint assez près de la jettée pour faire assurer l'Amiral par quelques Anglois qui se trouvoient sur le rivage, que tout étoit en bon état sur les trois bords. Le lendemain, Nakada Malek Ambar, Capitaine d'un grand Vaisseau de Dabul, qui étoit arrivé dans la Rade deux jours avant les Anglois, prit terre avec un grand nombre de Marchands, & fut conduit solemnellement dans la Ville. L'Aga s'étant préparé à le traiter, invita l'Amiral à cette Fête.

Serment de l'Aga en faveur des Anglois.

Là, devant toute l'Assemblée, il se fit apporter l'Alcoran, qu'il baisa d'abord avec beaucoup de respect; & de son propre mouvement il jura qu'il ne souhaitoit pas de mal aux Anglois, qu'il feroit tout ce qui dépendoit de lui pour le succès de leurs affaires, & qu'il avoit beaucoup de regret des peines qu'ils avoient essuyées. L'Amiral lui fit des remercimens fort vifs, en laissant au Ciel à juger de sa bonne foi. Le jour suivant, l'Aga donna

une autre Fête aux Marchands de Dabul dans sa maison de campagne, où l'Amiral fut encore invité. Les Dabuliens étoient montés sur des chevaux d'une beauté admirable, & parés fort richement, tandis que Sir Henri & Femel avoient peine à marcher sur ceux qu'ils avoient amenés de Zenan.

Sir Henri Middleton. 1611.

Le huit, tous les Anglois qui étoient à Mocka, reçurent ordre de s'assembler chez l'Aga. Ils étoient au nombre de soixante-dix, dont trente furent réservés avec l'Amiral pour attendre l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde, & le reste eut la liberté de retourner à bord. Le Darling qui les vint prendre au rivage, obtint la permission d'acheter diverses commodités; & mettant aussitôt à la voile, il alla rejoindre les deux autres Bâtimens qui s'étoient retirés dans une fort bonne Rade, nommée *Assab*, sur la Côte des Abyssins. Ils y avoient trouvé du bois & de l'eau en abondance. Les Habitans du Pays sont aussi noirs que les Négres de Guinée. Sur les bords de la Mer, ils sont tous Mahométans; mais dans l'intérieur des terres il ne se trouve que des Chrétiens, Sujets du Prête-Jean. Ils vont nuds jusqu'à la ceinture, où ils sont couverts d'une sorte de pagne qui leur tombe sur les genoux. L'arrivée des Anglois leur causa d'abord beaucoup de frayeur. Mais lorsqu'on eut formé quelque liaison, & qu'elle fut ensuite confirmée par des sermens mutuels, ils s'empresserent de paroître avec des bœufs, des moutons & des chevres. Les payemens se firent pendant quelques jours en argent. A la fin ils demanderent eux-mêmes, pour échange, de la toile grossiere que les Anglois avoient achetée à Mocka, & ce commerce devint fort avantageux aux trois Vaisseaux. Le Prince du Pays, sous l'autorité du Monarque des Abyssins, fait sa résidence dans une Ville peu éloignée de la Côte, à quarante milles au Sud d'Assab; c'est-à-dire, assez proche du Détroit. Cette Ville se nomme *Rahaita*, & passe pour une des plus peuplées du Canton. La Langue qu'on y parle n'est point entendue des Arabes, quoique tous les gens au dessus du commun entendent celle d'Arabie. Les Commandans des trois Vaisseaux furent surpris de voir arriver des Députés du Prince qui leur envoyoit des présens, avec l'offre de tout ce que le Pays produisoit. Ils témoignerent une profonde vénération pour un Prince si généreux, & leur reconnoissance se signala par diverses galanteries dont ils chargerent ses Messagers.

Une partie des Anglois est renvoyée à bord.

Les trois Vaisseaux se retirent à Assab.

En partant de Mocka, le Darling avoit obtenu la permission d'y retourner tous les dix jours, pour donner aux yeux des Infideles, cette marque de respect & d'attachement à l'Amiral. Il ne parut point impossible aux Prisonniers Anglois de profiter de cette occasion pour se mettre en liberté. Tandis qu'ils s'occupoient d'un projet si hardi, ils eurent le spectacle continuel d'un grand nombre de Bâtimens, qui arrivoient de toutes les parties de l'Afrique & de l'Inde. Ce détail peut faire prendre quelque idée du commerce de Mocka. Il arriva le 2 d'Avril, un second Vaisseau de Dabul, extrêmement chargé d'hommes & de marchandises. Le Capitaine ou le Nakada, fit une marche solemnelle dans la Ville, en robbe peinte, suivant l'usage. Ces robbes qui se gardent à Mocka pour ces occasions, sont louées un certain prix, & rendues fidélement après la Fête. Le 3, il arriva d'Aden une sorte de Bâtiment nommée *Jelba*, qui amenoît la Chaloupe du Pepper-Corn. Le 4, on vit entrer dans le Port un troisiéme Vaisseau de Dabul, qui re-

Projet de l'Amiral pour s'échapper.

Détail du commerce de Mocka.

Sir Henri Middleton. 1611.

venoit d'Achin avec sa cargaison de poivre. Ces trois gros Bâtimens de la même Ville appartenoient au Gouverneur, qui étoit Persan, & fort célébre par l'étendue & le succès de son commerce. Capitaines & Matelots, tous les hommes qu'il employoit à son service étoient ses Esclaves. Maleck Ambar qui commandoit les trois Vaisseaux, & que l'Aga traitoit avec tant de distinction, n'étoit pas d'une condition plus relevée. Il n'avoit pas coûté plus de quinze ou seize pieces de huit à son Maître : mais ayant mérité son amitié & sa confiance, il disposoit de toutes ses richesses, & jamais on ne le voyoit partir sans une suite aussi nombreuse que celle d'un Bacha. Le 7 il arriva de l'Inde un Vaisseau chargé de coton. Le 10, deux grandes & riches Barques des Maldives, dont le Commandant rendit plusieurs visites à l'Amiral. Le 12, deux autres Barques de la Côte de Malabar. Le 14, une Barque chargée de cotton, pour les Bannians, & le lendemain une autre Barque de Bassanor. Le 17, il vint par terre une nombreuse Caravane de Marchands de Damas, de Suez & de la Mecque, pour commercer avec ceux de l'Inde. Le 19, un Vaisseau & une Barque de Cananor. Le Capitaine de ce Vaisseau ayant marqué de l'empressement pour voir l'Amiral Anglois, cette politesse déplût si fort à l'Aga qu'au milieu de la visite, il leur fit défendre par un de ses gens de continuer leur correspondance. Le 20, il arriva un Vaisseau de Calecut. Le 23, une grande Barque qui appartenoit au Roi de Sokotra, & qui revenoit de Goa.

L'Amiral se sert d'un Guzarate pour écrire en Angleterre.

Sir Henri cherchoit depuis long-tems l'occasion de faire passer des Lettres en Angleterre, pour informer sa Compagnie du traitement qu'il avoit reçu à Mocka. Le 2 de Mai, un Guzarate qui entreprenoit le voyage du Caire, se chargea des deux copies de la même Lettre, l'une pour le Consul François du Caire, l'autre pour le Consul Anglois d'Alep. Son espérance étoit que l'une ou l'autre passeroit heureusement : mais c'étoit se fier beaucoup au hasard. Le 10 il arriva une Barque de Suabell ou Magadoxa, chargée de dents d'éléphans, d'ambre & d'autres richesses de l'Afrique. Chaque année il venoit quatre Barques du même Pays ; mais il étoit alors troublé par la guerre, & les Portugais y avoient brûlé tant de Bâtimens que le courage avoit manqué aux Marchands pour en faire partir un plus grand nombre. L'ambre venoit de Kankamara dans l'Isle de Madagascar, c'est-à-dire, du même lieu où le Capitaine Rowles, qui commandoit l'*Union*, avoit été lâchement trahi. L'Amiral s'informa de son sort, mais sans pouvoir obtenir d'éclaircissement.

Le Darling étoit déja venu au Port de Mocka, dans l'unique vûe d'en reconnoître la situation, & de recevoir les ordres de l'Amiral. Il y revint le 10 de Mai vers midi ; & suivant sa coutume, il tira un coup de canon, pour avertir qu'on lui envoyât une Chaloupe à bord. Le boulet glissa sur l'eau, du côté de la Ville ; ce qui déplût beaucoup à l'Aga. Cependant il ne refusa point à Sir Henri la permission d'envoyer au Vaisseau. Mais il fit porter au Capitaine Pemberton la défense de revenir dans la Rade, & celle même d'envoyer sa Chaloupe au rivage, sans avoir reçu de nouveaux ordres.

L'Amiral Anglois pense sérieusement à se sauver.

Le lendemain au point du jour, l'Aga étant parti pour sa maison de campagne avec les principaux Habitans de la Ville, Sir Henri résolut de saisir cette occasion pour exécuter le projet qu'il méditoit depuis long-tems de se

mettre en liberté. Hamed Aga, & d'autres Turcs aussi-bien disposés pour les Anglois, lui avoient dit plus d'une fois que le Bacha n'exécuteroit point ses promesses s'il n'y étoit forcé. Enfin, l'ennui de sa prison fortifiant son courage, il écrivit à Pemberton qu'il croyoit pouvoir se sauver dans un coffre vuide, & qu'il le prioit de lui envoyer promptement la Chaloupe, avec quelques Matelots résolus, & des liqueurs fortes pour enivrer ses Gardes. Avant que de communiquer son dessein à Femel, il le fit jurer, non seulement de garder le secret, mais de ne faire aucune objection contre une entreprise à laquelle il étoit déterminé. Ensuite lui ayant lû ce qu'il écrivoit à Pemberton, il le chargea de faire la garde, avec quelques autres, dans un certain endroit du rivage; avec promesse de les attendre, s'il pouvoit gagner la Chaloupe, & de les prendre avec lui. D'un autre côté, il donna ordre à ses Charpentiers & à d'autres Artisans de sa suite, de se saisir d'une Barque qui étoit au Sud de la Ville, & qui ne manquoit de rien pour mettre à la voile; mais il leur défendit absolument de s'y embarquer avant qu'ils eussent vû la Chaloupe s'éloigner de la jettée.

Mesures qu'il prend pour son évasion.

Tout parut d'accord à favoriser l'entreprise de l'Amiral. L'Officier qui le gardoit s'arrêta long-tems à boire dans un cabaret de la Ville; ce qui étoit sans exemple, car les yeux de cet incommode Géolier ne s'étoient pas fermés un moment sur le Chef des Anglois. On laissoit aux autres la liberté de se promener & d'aller jusqu'au rivage sans être observés; mais Sir Henri l'étoit si continuellement que le tems de son sommeil n'étoit pas excepté. Il profita de l'absence de l'Officier pour distribuer entre ses autres Gardes les liqueurs fortes qu'il avoit reçues de Pemberton. Ils ne furent pas long-tems à s'enivrer. L'Officier étant revenu à minuit se retira dans sa chambre, qui n'étoit séparée de celle de l'Amiral que par un mur. Ce fut alors que les Anglois du complot sortirent deux à deux pour se rendre aux lieux que Sir Henri leur avoit marqués. Pour lui, se mettant dans le coffre qu'il tenoit prêt, il fut porté directement au rivage, où il sortit de cette cage pour entrer heureusement dans la Chaloupe. Onze personnes qui l'avoient suivi avec le même bonheur, & qui avoient servi à le porter y entrerent avec lui. Mais Femel & ceux de sa troupe perdirent trop de tems à vouloir se charger de mille choses moins précieuses qu'embarrassantes. Le bruit de leur fuite se répandit dans la Ville, & mit en mouvement quantité de Turcs pour les poursuivre. Cependant les Traîneurs auroient pu se sauver, si se hâtant moins de gagner la Chaloupe, ils eussent été l'attendre à la pointe de la jettée; mais avant qu'elle pût se mettre en état de les recevoir, les Turcs eurent le tems de s'approcher.

Il se fait porter au rivage dans un coffre.

L'Amiral desespéré de voir ses gens à la merci des Infideles, fit tous les efforts imaginables pour les secourir, jusqu'à retourner fort près du rivage. Leur malheur voulut que dans cette précipitation, il heurta rudement contre le sable; ce qui l'empêcha de s'avancer plus loin: mais il fit mettre quelques-uns de ses gens à la nage, pour sauver du moins Femel. Ils n'étoient plus éloignés de la terre de la longueur d'une pique, lorsqu'ils virent les Turcs qui se saisissoient de lui & de ses Compagnons. Femel, vivement poursuivi par un homme fort vigoureux, lui tira au visage un coup de pistolet, qui le blessa mortellement. Sir Henri conçut alors qu'il n'y avoit rien à se promettre

Malheur d'une partie de ses gens.

Femel est arrêté avec ses Compagnons.

Sir Henri Middleton, 1611.

de la force ni de l'adresse. Il voyoit toute la Ville en allarme & le rivage couvert de gens armés. D'ailleurs, il avoit encore à traverser un espace dangereux, & si resserré par la petite Isle qui partage le Port, qu'il y auroit eu de la folie à s'arrêter plus long-tems. Il donna ordre à ses Rameurs de gagner le grand Canal; & se trouvant bientôt en pleine eau, il ne lui resta plus rien à craindre de ses ennemis.

L'Amiral & d'autres Anglois échappent aux Turcs.

Pendant ce tems là, on veilloit exactement sur le Darling; & lorsqu'on vit approcher la Chaloupe, on se mit en état de la secourir si elle étoit poursuivie. Les Artisans qui s'étoient saisis de la Barque, ayant conduit leur entreprise avec beaucoup de bonheur, parurent presqu'en même tems, & n'eurent pas plus de peine à gagner le Vaisseau. Tolbot fut le seul qui périt à la vûe de ceux qui s'éloignoient du rivage. Il s'étoit arrêté trop long-tems; & les autres ayant mis à la voile, sans s'être apperçu qu'il manquoit, il n'eût pas d'autre ressource que de se jetter à la nage pour les rejoindre. Mais ses habits, ou d'autres obstacles, causerent sa perte & le firent disparoître en un moment.

Sir Henri ne laissa pas de conserver jusqu'au jour l'espérance de voir arriver quelques-uns des malheureux qu'il laissoit derriere lui. On découvrit en effet un Canot qui s'avançoit lentement, & qui portoit deux hommes: mais c'étoient deux pauvres Arabes, & la crainte causoit leur lenteur. Ils parurent balancer long-tems à s'approcher du Vaisseau. Enfin le plus hardi s'étant déterminé à monter à bord, présenta une Lettre, dont on reconnut aussitôt le caractere. Elle étoit de Femel, qui exprimoit avec beaucoup de force le péril qu'il avoit essuyé, & celui dont il se croyoit encore menacé. Ceux qui l'avoient arrêté, avoient voulu d'abord lui ôter la vie; mais quelques Soldats, qui avoient été caressés par les Anglois, s'étoient empressés de le secourir, & l'avoient conduit avec ses Compagnons dans la maison de l'Aga, dont il attendoit le retour en tremblant.

Triste situation de Femel & des autres Prisonniers.

On apprit ensuite que l'Aga trouvant à son arrivée cette troupe de Prisonniers, devint aussi pâle que son Turban, & que dans le premier transport de sa colere, il protesta qu'il leur en coûteroit la tête. Il leur demanda comment ils avoient eu la hardiesse de vouloir le tromper. Femel répondit qu'étant venu d'Angleterre sous l'autorité de leur Amiral, ils n'avoient rien entrepris que par ses ordres, ausquels il ne leur étoit pas permis de désobéir. Cette réponse ne l'ayant point appaisé, il les fit charger de chaînes, en répetant qu'il leur feroit abbatre la tête. Mais il parut s'appaiser dès le lendemain, à la priere de Nakada Maleck Ambar, & des autres Capitaines Etrangers, qui se portoient à servir les Anglois par la crainte qu'ils n'attaquassent leurs Vaisseaux dans la Rade. Cependant ils furent gardés plus étroitement que jamais.

Fierté de l'Amiral Anglois.

D'un autre côté l'Amiral fit déclarer à l'Aga que s'il continuoit malgré l'ordre du Bacha, de retenir ses gens, & ce qui appartenoit à ses Vaisseaux, il brûleroit tous les Bâtimens qui étoient dans le Port, & qu'il étendroit sa vengeance jusqu'à la Ville. Il fit avertir en même tems tous les Capitaines étrangers de n'envoyer aucune Chaloupe à leurs Vaisseaux qui ne se présentât au sien, pour y rendre compte de leur commission, & de n'en rien faire venir sans son consentement ou sans son ordre. Un procédé si ferme jetta

le

le trouble & la consternation dans la Ville. L'Aga fort embarrassé lui-même craignit qu'il ne lui en coutât la tête. L'Officier, qui avoit été chargé de la garde de l'Amiral, étoit encore plus allarmé. L'Emir al Bahr accusé d'avoir consenti à la fuite des Anglois, fut obligé de se mettre à couvert; & leur Geolier ne trouva point d'autre azile qu'une Mosquée, d'où il ne voulut sortir qu'après avoir obtenu sa grace. La plûpart des Capitaines & les Marchands, fort inquiets pour leurs Navires, envoyerent des vivres & d'autres présens à Femel.

La Flotte Angloise se rend dominante dans le Port.

La nuit suivante, Sir Henri envoya sa Chaloupe à la Rade d'Assab, pour faire venir les deux autres Vaisseaux. Ils arriverent le lendemain dans celle de Mocka; & dès la premiere marée, toute la Flotte s'approcha du Port. Le 12, Mohammed, Capitaine d'un Vaisseau de Cananor, vint à bord de l'Amiral, avec des Lettres de Femel, & l'ordre de l'Aga, pour lui déclarer que l'Aga étoit extrêmement affligé de la maniére dont il étoit parti; que son dessein avoit été de lui rendre la liberté; qu'il étoit encore disposé à lui restituer ce qui appartenoit à ses Vaisseaux; mais qu'il ne pouvoit lui envoyer le reste de ses gens sans la permission du Bacha; qu'il lui demandoit quinze jours de délai, & que si dans cet intervalle tous les Prisonniers n'étoient pas à bord, il ne souhaitoit aucune grace. L'Amiral répondit qu'il vouloit d'abord sa Pinace, parce qu'il ne pouvoit s'éloigner autrement de la Rade. Cependant il se rendit aux instances du Nakada pour accorder le terme qu'on lui demandoit; & sans s'expliquer sur ses desseins, il remit à prétendre des satisfactions après qu'on lui auroit rendu ses gens & sa Pinace.

Convention entre l'Amiral & les Turcs.

Mohammed étant retourné à la Ville rassura les Habitans par la réponse des Anglois. Cependant l'Aga parut fort irrité de se voir redemander la Pinace. Il se fit amener Femel, pour apprendre de sa bouche quelles pouvoient être les intentions de l'Amiral, lorsque par ses conventions avec le Bacha, la Pinace & ses marchandises devoient rester au Grand-Seigneur. Femel répeta ce qu'il sçavoit que l'Amiral avoit répondu; c'est-à-dire, que les Anglois ne pouvoient partir sans leur Pinace: mais il ajoûta que jamais ils ne redemanderoient les marchandises. L'Aga consentit le lendemain à faire transporter sur la Flotte les cables, les ancres, le godron & d'autres biens qui appartenoient au Darling. Ensuite affectant de marquer plus de satisfaction, il laissa passer peu de jours sans envoyer à l'Amiral des vivres & d'autres rafraîchissemens: ce qui n'empêcha point qu'une Chaloupe partie du rivage ayant voulu se rendre à quelque bord étranger sans s'approcher des Anglois, l'Amiral ne lui fit tirer deux coups de canon qui la forcerent de venir prendre ses ordres. Il menaça les Matelots de les faire pendre, s'ils avoient la hardiesse de retomber dans la même faute.

Variations de l'Aga.

Hauteur avec laquelle les Anglois se conduisent.

Il arriva le 18 un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises des Indes, qui appartenoient à ce même Schermal, dont les Anglois avoient reçu plusieurs services. L'Amiral le força de jetter l'ancre près de la Flotte; mais respectant le nom de son ami, il traita l'Equipage avec douceur, & laissa la liberté de gagner la terre à ceux qui la demanderent. Cette fermeté fit sans doute une vive impression sur les Infideles; car Mohammed fut envoyé le 25 pour déclarer que le Bacha consentoit à restituer les Prisonniers & la Pinace. Il s'engagea même à cette restitution pour le lendemain. Cependant les Anglois

Sir Henri Middleton. 1611.

qui étoient à terre furent enchaînés le soir du même jour par le col, & délivrés le lendemain de leurs chaînes, sans qu'on ait pû sçavoir la cause de cette bizarrerie.

Nouvelles propositions de la part de l'Aga.

Dans le cours du 26, Mohammed fut renvoyé à l'Amiral, pour lui dire que la Pinace étoit prête à partir du rivage, mais que l'Aga ne pouvoit la rendre, non plus que les Prisonniers, sans un écrit signé de l'Amiral & de quatre ou cinq des principaux Anglois, par lequel ils s'engageassent à conserver la paix avec les Turcs, sujets de l'Aga, & avec les Indiens du Port; à ne troubler la navigation d'aucun Vaisseau qui arriveroit à Mocka, ou le repos de ceux qui étoient déja dans le Port & dans la Rade; enfin, à ne demander aucune satisfaction pour les peines qu'ils avoient essuiées, ni pour les marchandises qu'on leur avoit enlevées. Cette promesse devoit être confirmée par un serment solemnel. L'Amiral répondit qu'il se trouvoit fort offensé de cette variation continuelle, qui l'exposoit tous les jours à recevoir de nouvelles demandes; qu'après l'engagement où l'on s'étoit mis, la veille, de lui renvoyer ses gens & sa Pinace, il avoit du s'attendre à plus de fidélité; mais que Mohammed observant si mal ses promesses, les Anglois pour leur sûreté, prenoient le parti de l'arrêter avec tout son cortege, sans aucun dessein de leur nuire, mais comme autant d'Otages jusqu'à l'exécution du Traité. Il lui conseilla là-dessus de donner avis à l'Aga de la résolution des Anglois. Mohammed, après avoir marqué autant de confusion que d'embarras, eut recours aux supplications. Il représenta qu'étant entré dans cette affaire par le seul desir d'obliger l'Amiral, il ne devoit pas porter la peine des infidélités de l'Aga; qu'il ne pouvoit donner l'avis qu'on lui conseilloit, sans s'exposer à la raillerie du Public. Enfin, qu'il n'y avoit point de périls ni de mauvais traitemens qui pussent l'y faire consentir: mais que si l'Amiral vouloit donner l'écrit qu'il lui demandoit & le renvoyer à terre, il promettoit de lui amener sa Pinace & ses gens avant la nuit.

Conduite de l'Amiral.

Il employe l'artifice pour delivrer ses gens.

Après quelque délibération, Sir Henri, n'espérant pas d'autre fruit de la violence que de nouvelles longueurs, prit le parti d'employer l'artifice. Il feignit de céder aux raisons de Mohammed, & de consentir à lui donner l'écrit: mais, au lieu de la promesse qu'on exigeoit, il fit l'exposé des outrages & des sujets de plainte qu'il avoit reçus des Turcs. Ce Mémoire fut signé de sa main, & de celle de quatre ou cinq Anglois, qui prirent la qualité de Témoins. En même tems il écrivit à Femel ce qu'il avoit à dire pour l'expliquer. A l'égard du serment, il rejetta une proposition dont il se plaignit d'être offensé, en disant que sa parole valoit mieux que tous les sermens des Turcs. Mohammed retourna au rivage; mais il laissa les principales personnes de sa suite en ôtage; & renouvellant sa promesse, il dit à l'Amiral qu'il étoit le maître de les faire pendre, s'il ne lui ramenoit pas ses Compagnons avant la nuit.

Le reste des prisonnier Anglois est renvoyé à l'Amiral.

En effet il pressa si vivement l'Aga, que vers la fin du jour il obtint la liberté des Prisonniers, & la permission de les conduire lui-même sur la Flotte. Ils étoient au nombre de neuf. *Femel*, *William* & *Cunningham* reçurent de l'Aga chacun leur caffetan. Mohammed fut chargé d'en porter un à l'Amiral, & lui dit, en le presentant, qu'il venoit de la part du Bacha. Mais l'Amiral, ne se contentant pas de le refuser, protesta d'un ton méprisant qu'il ne vouloit rien de la part d'un misérable, sans foi & sans honneur,

Sir Henri Middleton. 1611.

ennemi de sa Nation, par l'ordre duquel il avoit essuié tant d'outrages. Mohammed prit le parti de laisser le caffetan à quelques gens de l'Equipage. On lui rendit le Prisonnier Turc, qui avoit été gardé jusqu'alors sur l'Inercase. Il ne restoit à restituer que la Pinace, qu'il promit d'amener lui-même le lendemain.

Il redemande le jeune prisonnier de Tayes.

Elle parut enfin le 27. Mohammed fort satisfait de sa négociation demanda aux Anglois s'il n'étoit pas fidele à ses promesses. L'Amiral répondit qu'il lui manquoit encore un jeune homme qui étoit resté à Tayes, & que les Turcs avoient forcé de changer de Religion. En même tems il déclara que si ce Prisonnier n'étoit pas rendu, les Anglois ne relâcheroient pas les Vaisseaux dont ils s'étoient saisis. La réponse de Mohammed fut qu'il en parleroit à l'Aga, & qu'il reviendroit avec des explications. Après son départ, Sir Henri assembla son Conseil & mit en délibération s'il rendroit la liberté aux Vaisseaux Indiens, ou s'il les retiendroit jusqu'à la restitution du jeune Prisonnier. On conclut de relâcher les Vaisseaux des Indes, parce qu'ils appartenoient aux amis de la Nation Angloise, & de se dédommager par la prise du Vaisseau que les Turcs attendoient de Suez. On examina aussi quelle étoit la meilleure voie pour hâter la restitution du jeune homme. Les uns persuadés que toutes les instances seroient inutiles, proposerent d'arrêter quelque Turc de distinction, dont on offriroit de faire une échange. L'Amiral fut d'un avis opposé, & jugea qu'il valoit mieux prendre le parti des sollicitations dans un tems où les Anglois avoient à Mocka des amis qui les secondoient. On s'arrêta donc à la résolution d'insister sur le retour du jeune Prisonnier, & de ne pas parler de la restitution des marchandises.

Promesse des Turcs.

Le 28, on apporta, de la part de l'Aga, un Ecrit par lequel Nakada, Mohammed & Schermal consentoient à la perte de leurs Vaisseaux & de leur cargaison, si le jeune homme n'étoit pas délivré dans douze jours, à la seule condition que les Vaisseaux fussent relâchés sur le champ. Sur cette promesse l'Amiral leur permit de décharger le Vaisseau de Diu, & de visiter librement les autres. La nuit suivante Femel mourut de la *calenture*, ou suivant l'opinion des Chirurgiens, de quelque dose de poison que les Turcs lui avoient fait avaller par surprise.

Mort de Femel.

Vents brûlans dans la Mer Rouge.

Au commencement du mois de Juin, le vent devint si chaud, que les Anglois ne pouvant le supporter, furent obligés pendant plusieurs jours de se tenir renfermés sous leurs écoutilles. On raconte d'étranges effets de ces vents enflammés, qui regnent quelquefois assez longtems sur cette Mer. Ils coupent la respiration & portent dans les entrailles une chaleur que tous les rafraîchissemens ne sont pas capables d'éteindre. Après avoir évité ce danger, Sir Henri écrivit en Italien une Lettre au Bacha. Il lui demandoit la restitution des marchandises Angloises, & des satisfactions pour tant de dommages qu'il avoit essuiés. On lui répondit que faute d'Interprête le Bacha ne pouvoit entendre sa Lettre. Mais il crut cette réponse peu sincere, & n'écoutant plus que son ressentiment, il fit reprendre le Vaisseau de Diu, dont on n'avoit encore déchargé que quelques ballots de cotton, en déclarant qu'il n'en sortiroit plus rien avant que le Bacha eût payé aux Anglois, pour dédommagement, soixante dix milles pieces de huit. Il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit plus d'autre voie pour obtenir quelque satisfaction, & qu'il y avoit

Les Anglois demandent des satisfactions.

Sir Henri Middleton. 1611.

peu de fond à faire sur le Vaiſſeau de Suez, parce qu'au moindre avis qui pouvoit être donné par terre, il ne falloit plus compter ſur ſon arrivée.

Députation d'Aly Kaskins.

Aly Kaskins, qui avoit ſervi d'Interprête à l'Amiral pendant ſon ſéjour à Zenan, vint un jour à bord, avec des complimens de la part du Bacha. Il proteſta que ſon Maître avoit été fort affligé de la fuite précipitée de l'Amiral, parce qu'il s'étoit propoſé de lui donner toutes ſortes de ſatisfactions & de le congédier avec honneur. Aly apportoit auſſi des complimens du Kiahia, qui faiſoit prier Sir Henri de ne pas employer la violence, & d'avoir plutôt recours à la Juſtice de Conſtantinople, parce qu'ayant rendu tant de ſervices aux Anglois, il appréhendoit beaucoup qu'on ne lui fît payer leurs hoſtilités de ſa tête. Enfin le même Aly déclara qu'il avoit amené de Tayes, par ordre du Bacha, le jeune Priſonnier Anglois; & que ſi l'Amiral laiſſoit au Vaiſſeau de Diu la liberté de décharger ſes marchandiſes, ce jeune homme ſeroit amené à bord le jour ſuivant. Sir Henri fit une réponſe civile aux politeſſes; mais il aſſura le Député que les marchandiſes de Diu ne ſeroient relâchées qu'après la reſtitution des ſiennes.

Deux jours après on reçut un autre Meſſager de la part de l'Aga, qui faiſoit demander une treve de douze jours, pour communiquer au Bacha les prétentions de l'Amiral; & le lendemain, Aly Kaskins accompagné d'un Bannian nommé *Tokorſi*, & de pluſieurs autres, vint prier les Anglois de lui donner un Mémoire de leurs dommages, ſur lequel on pût faire des reflexions dans la Ville. Il leur accorda leur demande, & dans le Mémoire qu'il leur donna, il faiſoit monter ſes pertes à 70 mille piéces de huit. Mais les douze jours étant expirés, ſans qu'il eût reçu la moindre réponſe, il fit dire de ſon côté a l'Aga, qu'après avoir été capable de le trahir, malgré ſes invitations & ſes promeſſes, de tuer pluſieurs de ſes gens qui ne l'avoient point offenſé, de l'empriſonner lui-même avec les derniers outrages, de ſe ſaiſir de ſes marchandiſes juſqu'à la valeur de 70 milles pieces de huit, & de lui cauſer d'autres dommages, dans leſquels il ne comprenoit point la perte du tems, il ne devoit pas être ſurpris que ſur le refus qu'il faiſoit aux Anglois de leur accorder des ſatisfactions, ils priſſent la réſolution de battre ſa Ville à ſes yeux, d'enlever les marchandiſes du Vaiſſeau de Diu, & de brûler tous les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans la Rade. Il fit ajoûter que les Turcs ne l'accuſeroient pas d'avoir violé ſa parole, puiſque le tems de la treve étoit expiré, & qu'ils devoient eux-mêmes ſe reprocher d'avoir mal rempli leurs promeſſes.

Menaces des Anglois portées à l'Aga.

Réponſe fiere de l'Aga.

Tous les Anglois attendirent avec impatience comment cette déclaration ſeroit reçue. La réponſe fut beaucoup plus ferme qu'ils ne l'avoient jugé. L'Aga leur fit demander d'où leur venoit le droit d'entrer dans ces Mers; & prétendant qu'ils n'avoient pû le recevoir de perſonne, il fit ajoûter nettement qu'il ne leur étoit arrivé aucune diſgrace qu'ils n'euſſent bien méritée. A l'égard des marchandiſes qu'ils ſe plaignoient d'avoir perdues, il déclara qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du Bacha. Si les Anglois ſe croyoient bleſſés, ils n'avoient qu'à porter leurs plaintes à Conſtantinople. Etoient-ils réſolus de battre la Ville: il ne manquoit pas d'artillerie pour battre auſſi leurs Vaiſſeaux. Les Bâtimens & les marchandiſes qui étoient dans la Rade n'appartenoient ni au Bacha ni à lui. Mais ſi la Flotte Angloiſe attaquoit

la Ville ou les biens qui étoient sous la protection des Turcs, le Grand-Seigneur, qui en seroit bientôt informé, trouveroit mille moyens de s'en faire raison.

Sir Henri Middleton. 1611.

Replique de l'Amiral Anglois.

L'Amiral repliqua que pour entrer dans ces Mers il ne lui falloit pas d'autre permission que celle de Dieu & de son Roi : mais que pour descendre sur la Côte, l'Aga lui avoit donné la sienne en y joignant les plus fortes prieres; qu'à l'égard des marchandises, ne devant rien au Bacha, n'étant point son Facteur, ne lui ayant fait aucun tort, & n'ayant jamais rien reçu de lui, il ne voyoit pas quelle raison il avoit eue pour se saisir de son bien par voie de réparation : qu'il devoit par conséquent redemander ses marchandises dans le lieu où elles etoient, & se faire rendre justice où il avoit reçu l'outrage; qu'il doutoit d'ailleurs que le Bacha ou l'Aga osassent paroître à Constantinople quand leurs injustices y seroient connues, & répondre à ses plaintes devant le Sultan : mais que s'ils se croyoient offensés l'un ou l'autre, il leur conseilloit de porter leurs griefs à la Cour d'Angleterre.

Dans l'intervalle de ces déclarations, Sir Henri envoya le Capitaine Pemberton dans la Rade d'Assab, pour en apporter des rafraîchissemens. La plûpart de ses gens étoient malades à bord, & les amis qu'il avoit à Mocka l'avoient averti de se defier des provisions de la Ville, qui pouvoient être empoisonnées.

Accommodement proposé par les Turcs.

Enfin le 18 de Juin, Schermal, Aly, Tokorsi & plusieurs Chefs des Banians vinrent à bord de l'Amiral, pour lui proposer des voies d'accommodement. Ils amenoient le Prisonnier de Tayes, décemment vêtu à la Chrétienne, par la générosité de Schermal qui avoit fait volontairement la dépense de ses habits. Après quelques honnêtetés mutuelles, Schermal pria Sir Henri de se rappeller les marques d'estime & d'affection qu'il avoit toujours données à la Nation Angloise. Il avoit vu les chagrins des Anglois avec autant de douleur que s'il eût été question de ses propres gens. Mais c'étoit de ce sentiment même, & des services qu'il leur avoit rendus, qu'on lui faisoit un crime. Le Bacha lui avoit ordonné de trouver quelque moyen de les satisfaire, & l'avoit menacé de le faire étrangler s'il ne reussissoit pas dans cette entreprise. Il se remit là-dessus à la générosité de Sir Henri, en lui protestant que ses vûes étoient sinceres & qu'il n'y entroit aucune feinte. Enfin il le supplia de lui déclarer ses véritables intentions, avec plus d'ouverture & de bonne foi qu'il n'en devoit avoir pour le commun des Turcs.

Il est accepté, après de longues discussions.

L'Amiral, après l'avoir remercié des sentimens qu'il avoit pour lui & pour sa Nation, lui répondit qu'il ne devoit pas ignorer ses demandes, puisqu'elles avoient été portées au rivage en Langue d'Arabie. Je les connois, lui dit Schermal; mais si vous insistez sur des prétentions si excessives, il faut donc renoncer à toute espérance d'accommodement; car il est impossible qu'elles soient accordées. Sir Henri touché de sa tristesse consentit à faire avec lui-même un second état de ses pertes, & une nouvelle estimation des marchandises dont les Turcs s'étoient saisis. La somme totale fut réduite à 18 mille pieces de huit, avec une stipulation particuliere pour le fer & le plomb, qui devoit être restitué en nature. On conclut sur ces fondemens, une paix de deux ans entre les Anglois & les Turcs, depuis Mocka, jusqu'à Cananor sur la Côte de l'Inde; mais à condition que le Bacha la confirmeroit par un

Sir Henri Middleton. 1611.

Ecrit signé de sa main & scellé de son sceau. Schermal partit fort satisfait de ce Traité; & pendant quelques jours, qui furent employés, sans doute à le communiquer au Bacha, les apparences furent si paisibles du côté de la Ville, que l'Amiral ne douta plus du succès de ses articles. Les Anglois commençoient à sentir vivement la nécessité de quitter une Côte si pernicieuse à leur Nation. Il s'étoit répandu sur les trois Vaisseaux une maladie dangereuse, dont presque personne ne fut exempt. Elle commençoit par de violentes douleurs de tête & d'estomac, & par une insomnie qui duroit nuit & jour. La fievre, qui ne tarda point à succéder, achevoit d'abbatre les Malades. Cependant il en mourut peu; mais ceux qui n'avoient pas recours d'abord aux vomitifs & à la saignée, languirent longtems dans un état fort triste.

Maladie dangereuse.

Conclusion du differend des Anglois avec les Turcs.

Le 2 de Juillet, Sir Henri reçut de Schermal le dernier payement de la somme dont on étoit convenu, & termina tous les comptes avec lui. On ne manqua pas de lui faire demander les mille écus Vénitiens qu'il avoit promis au Kiahia. Mais il se crut dispensé de sa parole par les infidélités perpétuelles des Turcs. Schermal & son cortege l'ayant quitté vers la nuit, il les salua de trois coups de canon pendant qu'ils retournoient au rivage. Le lendemain Tokorsi & Aly revinrent à bord, pour acheter du vermillon, qu'on ne fit pas difficulté de leur donner à crédit. Ils promirent de se rendre sur la Flotte avant quinze jours, dans la Rade d'Assab, où elle se proposoit de retourner, & d'y porter, avec l'argent qu'ils devoient, une petite provision de grain que l'Amiral les avoit chargés de lui acheter à Mocka, & la ratification du Traité par le Bacha. Dans le cours de l'après-midi, on leva l'ancre pour retourner à la Rade d'Assab; mais on n'y put arriver que le 5 au matin. Le jour suivant on commença par vuider & nettoyer les puits, sur quelques avis que l'Amiral avoit reçus que les Turcs avoient proposé aux Habitans de cette Rade d'empoisonner les eaux.

Ils quittent la Rade de Mocka.

Pendant que les Anglois profitoient d'une station si commode, pour se fournir de toutes sortes de provisions, le Prince du Pays qui n'avoit point ignoré les injustices des Turcs, envoya trois de ses principaux Officiers à l'Amiral, avec une escorte de trente Soldats, pour le féliciter de son heureuse délivrance & lui porter divers présens. Il lui faisoit offrir toutes les productions de son Pays, sans que les Anglois pussent juger s'ils devoient tant de politesse & de générosité à la haine des Abyssins pour les Turcs, ou à la qualité de Chrétiens, que le Prince faisoit profession de respecter. L'Amiral traita les Messagers avec autant d'affection que de magnificence, & les chargea pour leur Maître d'un habit de fort beau drap & d'un grand miroir.

Politesse d'un Prince Abyssin.

Le 17, on vit arriver de Mocka, Tokorsi avec un autre Bannian, qui apportoit à l'Amiral la provision qu'il leur avoit demandé & l'argent qu'ils lui devoient; mais n'ayant point la ratification du Bacha, ils s'excuserent sur la multitude de ses affaires, qui ne lui avoit pas laissé le tems d'écrire. Les Anglois en conclurent qu'il ne vouloit garder aucune mesure avec leur Nation. Il n'y en eut pas un qui n'applaudit au dessein de l'Amiral, lorsqu'il leur proposa le 24 de s'avancer jusqu'à l'Isle de Camaran, & d'y attendre le grand Vaisseau qui vient tous les ans de Suez, dans cette saison, avec une riche cargaison pour Mocka. C'étoit la plus sûre vengeance qu'ils pussent tirer de tous les outrages des Turcs; & leur empressement augmentoit par la certi-

Projet des Anglois pour se venger des Turcs.

tude que l'Amiral même avoit eue à Zenan & à Mocka, que le Bacha & l'Aga étoient interessés dans la meilleure partie de cette cargaison. Ils s'employerent jusqu'à la fin du mois à l'exécution de leur projet. Mais le vent leur fut toujours si contraire que dans une Mer fort étroite, ils eurent sans cesse à se deffendre contre toutes sortes de dangers. S'ils faisoient voile pendant le jour, ils étoient obligés de mouiller l'ancre à l'entrée de chaque nuit; & fort souvent, dans les lieux mêmes qu'ils avoient crû les plus sûrs, ils se trouvoient exposés dans les ténébres à quelques malheurs qu'ils n'avoient pas prévus. Enfin, reconnoissant qu'ils n'avoient que des disgraces à se promettre sans un Pilote du Pays, ils retournerent vers les Détroits, où ils jetterent l'ancre le 9 d'Août, à trois lieues de Bal-al *ou* Mandel. Le 10, le Darling & l'Inercase sortirent par le Canal de l'Ouest, qui est beaucoup plus commode & plus profond que les Turcs & les Indiens ne le publient, dans la vûe de porter tous les Navigateurs à prendre l'autre passage, parce qu'il est si étroit qu'en le fortifiant, ils pourroient le commander par leur artillerie. En effet il n'a pas plus d'un mille & demie de largeur depuis le rivage d'Arabie jusqu'à l'Isle; & du côté de la terre il est parsemé de rocs & de basses, qui s'étendent assez loin. Cependant l'Inercase & le Pepper-Corn prirent cette voie, de concert avec les deux autres Bâtimens, & pour se mettre en état de juger des deux passages. Ils se rejoignirent tous hors des Détroits, à quatre heures après midi, sur dix-neuf brasses de fond, sans être à plus de quatre milles de la Côte d'Arabie. Pendant la nuit suivante, ils firent voile au long de la terre. Depuis le 12 jusqu'au 27, ils eurent beaucoup de vent, mais presque toujours contraire; & souvent des calmes, avec un courant si rapide que dans le calme même il les emportoit quelquefois au Sud-Ouest l'espace de quatre milles en moins d'une heure: ce qui retarda extrêmement leur navigation. Le 27, un vent favorable les servit si bien qu'à six heures du soir ils eurent la vûe du Mont Felix, Promontoire à l'Ouest du Cap de Guardafu.

Sir Henri Middleton. 1611.

Ils abandonnent leur entreprise.

Ils repassent les Détroits.

A dix heures ils furent arrêtés par un calme qui dura deux heures, quoique la Mer fut fort grosse; d'où ils conclurent qu'ils avoient passé la hauteur du Cap de Guardafu, car ils n'avoient pas trouvé de Mer si forte tandis qu'ils avoient été couverts de ce côté-là par la terre.

Le 30, ils entrerent dans la Rade de Dellischa, où ils jetterent l'ancre vers midi. Il s'y trouvoit un grand Navire de Diu, & deux petits Bâtimens de l'Inde, qui étoient partis pour la Mer Rouge, mais qui avoient manqué la Mousson. Le Capitaine de Diu vint à bord de l'Amiral, & lui raconta que les Anglois étoient fort bien traités à Surate; qu'on y attendoit de jour en jour plusieurs Vaisseaux d'Angleterre; que le Capitaine Hawkins étoit dans une grande distinction à la Cour, où le Roi le considéroit beaucoup & lui avoit fait une grosse pension; enfin que ce Prince avoit donné au Capitaine Sharpey une somme d'argent pour se construire un Vaisseau qui devoit être lancé au premier jour. Quoique ces nouvelles fussent trop agréables pour être crues légérement, l'Amiral accepta les civilités & les offres du Capitaine. Il employa même ses services, pour se procurer de l'eau, & pour former quelque liaison avec le Prince du Pays, dont il espéroit de tirer de l'aloes. Mais il le paya plus cher que le Capitaine Keeling, parce que les Indiens en avoient enlevé de grosses provisions, & que la rareté en

La Flotte entre dans la Rade de Dellischa.

Sir Henri Middleton. 1611.

augmentoit le prix. Il laissa une Lettre au Prince pour le premier Navire Anglois qui relâcheroit dans cette Rade.

Les politesses & les services du Capitaine de Diu n'avoient pas d'autre motif que de faire hâter leur départ aux Anglois; mais l'Amiral, qui pénétroit ses intentions, en profita fort adroitement pour obtenir de lui un Pilote Indien. Ce secours, dont il sentoit le besoin depuis long-tems, le fit partir avec beaucoup de joie le 3 de Septembre. Il arriva heureusement le 26 dans la Rade de Surate, où il jetta l'ancre sur sept brasses de fond, à côté de trois Vaisseaux de l'Inde. Il voyoit dans la même Rade, à la distance d'un mille, sept autres Bâtimens qu'il reconnut bientôt pour des Vaisseaux de l'Europe. Mais sa surprise fut extrême en apprenant qu'ils étoient Portugais, & qu'il y en avoit actuellement treize autres dans la riviere de Surate. Dom Francisco de Soto-Major, Commandant Portugais, qui portoit le titre de Grand Amiral du Nord, avoit appris depuis long-tems que les Anglois étoient dans la Mer Rouge, & s'étoit rendu à Surate dans le seul dessein de s'y opposer à leur commerce. Il y tiroit de grands avantages du droit qu'il s'attribuoit de visiter tous les Bâtimens étrangers, & de confisquer ceux qui entroient dans la Rade sans passeport. Cependant Sir Henri se croyant à couvert de toute insulte dans un tems où l'Espagne n'avoit pas de guerre avec les Anglois, prit le parti de lui écrire une lettre civile, dont il chargea son Pilote Indien. Il lui donna aussi quelque commission pour les Anglois de Surate; car ayant pris peu de confiance au récit du Capitaine de Diu, il souhaitoit impatiemment de sçavoir quel étoit leur nombre & leur situation dans cette Ville.

Elle se rend à Surate.

Elle y trouve une nombreuse Flotte de Portugais.

Sir Henri écrit à l'Amiral de cette Nation.

Le 29, il vit venir de l'Armada une petite Frégate, chargée de plusieurs Portugais, qui lui apportoient la réponse de leur Chef à sa lettre. Après quelques complimens, elle portoit en substance que le Grand Amiral se réjouissoit beaucoup de l'arrivée d'une Flotte Angloise, & qu'il étoit disposé à lui rendre toutes sortes de services; à condition néanmoins qu'étant venue pour le commerce, elle eût quelque passeport ou quelque ordre du Roi d'Espagne; sans quoi il étoit obligé de garder un Port dont la défense étoit commise à ses soins, parce que le Roi son Maître y entretenoit un Comptoir.

Réponse qu'il en reçoit.

Sir Henri répondit de bouche qu'il n'avoit aucun passeport du Roi d'Espagne ni de ses Vice-Rois; mais qu'il ne croyoit pas en avoir besoin, parce qu'il étoit envoyé au Grand-Mogol, de la part du Roi d'Angleterre, avec des Lettres & de riches présens, pour établir dans ces Régions un commerce que les Anglois y avoient déja commencé; qu'il ne pensoit pas à nuire au Comptoir Portugais, mais qu'il ne connoissoit point aussi de raison qui dût porter les Portugais à traverser l'établissement des Anglois, puisque l'Inde étoit un Pays libre, & que le Grand-Mogol ni ses Sujets n'avoient aucune dépendance du Portugal. Sir Henri ajoûta qu'il demandoit au Grand-Amiral, pour les Anglois qui étoient à Surate, la liberté de venir sur la Flotte de leur Nation, & qu'il se flattoit qu'on ne le mettroit point dans la nécessité d'employer la force pour se procurer une satisfaction si juste, parce qu'à toute sorte de prix il étoit résolu de les voir. Ensuite il fit présent au Messager Portugais, d'un habit de drap d'Angleterre.

Replique de Sir Henri.

Sir Henri Middleton. 1611.

Le ſoir du même jour, il reçut une Lettre de Nicolas Bangham, Anglois de Surate, qui lui apprit que la Nation Angloiſe n'avoit pas de Comptoir dans cette Ville. Bangham y avoit été envoyé d'Agra par le Capitaine Hawkins, pour y recevoir quelques ſommes qui lui étoient dûes. Il ne parloit point des marchandiſes Angloiſes, ni de ce qu'étoient devenus les anciens Facteurs; mais il ajoûtoit qu'étant chargé de quelques Lettres du Capitaine Hawkins, il n'oſoit les envoyer ſur la Flotte, dans la crainte qu'elles ne fuſſent interceptées par les Portugais. Sir Henri lui répondit ſur le champ qu'il pouvoit envoyer les Lettres, parce que n'ayant aucun deſſein de nuire aux Portugais, il comptoit de les trouver dans la même diſpoſition. Le 3 d'Octobre, Koja Naſſan Gouverneur de Surate & frere du Gouverneur de Cambaye, envoya un Mogol à l'Amiral Anglois avec des rafraîchiſſemens & des offres de ſervice. Il fit ajoûter que du côté de ſon Pays on déſiroit beaucoup d'entrer en commerce avec les Anglois, mais qu'il y avoit peu d'apparence de le pouvoir, auſſi long-tems que l'Armada Portugaiſe ſeroit ſi près de leur Flotte; qu'il leur conſeilloit par cette raiſon de ſe rendre à Gogo, qui étoit un lieu plus commode & plus voiſin de Cambaye, où les Négocians étoient en plus grand nombre qu'à Surate, les marchandiſes de meilleure qualité, & le débarquement plus ſûr. Après cette explication, le Meſſager ſouhaita de ſçavoir à quel parti les Anglois vouloient s'arrêter. L'Amiral répondit qu'il n'avoit point encore reçu les Lettres qu'il attendoit du rivage, & qu'ignorant ce qu'étoient devenus ſes Compatriotes, & les marchandiſes Angloiſes qu'il y avoit laiſſées dans un autre tems, il ne pouvoit former aucune réſolution; mais que ſi le Mogol vouloit conduire ſes Vaiſſeaux près de la Ville, & faciliter à quelque Anglois de Surate la liberté de venir à bord, il s'expliqueroit plus poſitivement. Ce Meſſager & ſon Interprête furent renvoyés avec un petit préſent,

Il reçoit des informations de Surate.

On conſeille aux Anglois de ſe rendre à Gogo.

Ce qui les arrête.

Deux jours après, l'Interprête qui étoit un Bramine, c'eſt-à-dire, un Prêtre des Bannians, reparut dans une Chaloupe, avec des Lettres de Nicolas Bangham, & celle du Capitaine Hawkins, écrite d'Agra au mois d'Avril, qui contenoit la maniere dont il étoit parvenu à la faveur du Grand-Mogol, qu'il avoit perdue enſuite par l'inconſtance de ce Monarque, & par l'adreſſe des Portugais à ſe procurer tous les droits du commerce. Le même Meſſager apporta deux autres Lettres d'une datte plus récente, écrite de Lahor, par William Finch; l'une au Commandant du premier Vaiſſeau Anglois qui arriveroit à Surate; l'autre à la Compagnie en Angleterre. Finch y rendoit compte de ſa conduite & de l'entrepriſe qu'il avoit formée de retourner par terre en Europe; de l'inconſtance du Roi & de la Nation; des intrigues des Portugais, & de quantité d'autres circonſtances. Il avertiſſoit les Capitaines de ne pas débarquer leurs marchandiſes, & de prendre peu de confiance au commerce dans tous ces Cantons, parce que le Roi & le Peuple, qui étoient également legers & inconſtans, craignoient beaucoup d'offenſer les Portugais.

Sir Henri reçoit des Lettres de Surate.

Sir Henri, après avoir lû ces Lettres, perdit l'eſperance de faire aucun commerce à Surate. Cependant il réſolut de tout tenter dans cette vûe, avant que de quitter la Rade. Il avoit appris par les Lettres de Bangham, que le Capitaine Sharpey, Jordayne, & d'autres Anglois qui étoient à Cam-

Sir Henri Middleton. 1611.

Précautions qu'il prend contre les Portugais.

baye, s'étoient mis en chemin pour le venir voir à bord. Il se promit du moins la satisfaction de les y recevoir. Ce fut pour s'en assurer plus facilement qu'il refusa au Bramine la liberté de faire rentrer dans la riviere les trois Vaisseaux Indiens auprès desquels il avoit jetté l'ancre, & qui ayant manqué la Mousson s'étoient déterminés à renoncer au voyage du Sud. Il le chargea de dire au Gouverneur que sans aucun dessein de leur nuire, il étoit important pour lui de les retenir près de sa Flotte, parce que les Portugais interceptant ses Messagers & ses Lettres, l'éloignement de ces trois Vaisseaux lui feroit perdre tous les moyens de recevoir des nouvelles de Surate & d'y donner des siennes.

Les Anglois sont attaqués & s'échappent heureusement.

Mais le dessein des Portugais n'étoit pas de se borner à de si legers outrages. Le 22, ayant vû partir une Frégate Angloise pour gagner la terre; deux de leurs Vaisseaux qui se tenoient en embuscade l'attaquerent avant que tous les Anglois fussent débarqués. A juger du nombre des Ennemis par le bruit de leur mousqueterie, ils devoient être plus de trois cens. Les Anglois qui étoient déja descendus & ceux de la Frégate leur rendirent leur décharge. De part & d'autre il n'y eut aucun coup mortel. La Frégate Angloise rejoignit sa Flotte, en suivant de fort près le rivage; & l'Ennemi se retira vers le gros de la sienne. Mais cinq autres Vaisseaux Portugais, cachés derriere une petite montagne qui s'avançoit en forme de Cap, s'approcherent bien-tôt pour canoner les Anglois qui étoient demeurés à terre; entreprise inutile, & tentée uniquement pour leur inspirer de la frayeur. Aussi ne leur fut-il pas difficile d'éviter les coups, & de gagner au long de la Côte un endroit où leur Frégate vint les reprendre, & d'où elle rejoignit heureusement la Flotte.

Arrivée d'un grand nombre de Frégates Marchandes à Surate.

Le 8 de Novembre, Bangham vint de Surate dans une Barque Indienne, pour visiter l'Amiral, & lui apporter quelques rafraîchissemens. On apprit de lui que Moghreb Kam, Gouverneur de Cambaye étoit attendu dans peu de jours à Surate. Avant la nuit, on vit entrer dans la riviere environ cent petites Fregates, dont la plupart étoient Marchandes & faisoient voile à Cambaye. Elles avoient à leur tête le Fils du Vice-Roi. Quoiqu'elles n'eussent menacé les Anglois d'aucune insulte, Sir Henri rappella autour de lui un de ses Bâtimens qui avoit jetté l'ancre à quelque distance, dans la crainte qu'il n'eût quelque chose à souffrir dans l'obscurité. Le lendemain, Koja Nassan parut sur le bord du rivage; & Sir Henri se détermina aussi-tôt à s'approcher de lui avec deux Chaloupes soutenues d'une Frégate. Leur conférence fut courte, mais civile. Le Gouverneur promit aux Anglois d'envoyer, dans deux ou trois jours au plus tard, des marchandises sur le rivage, pour y commencer le commerce, & de faire apporter aux Anglois par les gens du Pays tous les rafraîchissemens dont la Flotte avoit besoin. Cependant il ne vint rien jusqu'au 18, que l'Amiral reçut une Lettre de Bangham, dans laquelle il trouva de nouveaux avis sur l'inutilité de ses espérances. Cette confirmation, jointe à l'oubli que Nassan marquoit de ses promesses, lui fit conclure qu'on n'avoit pensé jusqu'alors qu'à l'amuser, dans la double crainte d'offenser les Portugais, en lui permettant le commerce, & de le désobliger lui-même par un refus trop ouvert. Après cette réflexion, il résolut de partir; & dans cette vûe il écrivit à Bangham de se rendre à bord. Mais Koja

L'Amiral est amusé par le Gouverneur.

Nassan lui en refusa la permission. Bangham, après l'avoir envoyé solliciter, se déroba secrettement & trouva le moyen de sortir de la Ville. Une démarche de cette nature faisant connoître au Gouverneur que le départ des Anglois étoit certain, il se hâta d'envoyer à l'Amiral un Marchand Indien, nommé *Jadda*, avec deux Lettres, l'une de sa propre main, l'autre de Moghreb Kam son frere, par lesquelles ils lui promettoient tous deux de lui rendre bientôt une visite sur son bord. L'offre d'une faveur si extraordinaire eut la force de faire suspendre sa résolution à l'Amiral, quoiqu'il eût appris à compter peu sur la parole des deux Freres.

Sir Henri Middleton. 1611.

Piége que les Portugais dressent aux Anglois.

Dans l'intervalle, les Portugais qui étoient entrés dans la riviere n'ayant point entrepris d'insulter les Anglois sur leur Flotte, s'efforcerent de leur dresser un piége sur le rivage. Ils se cacherent derriere quelques monts de sable, proche du lieu où ils les voyoient souvent aborder; & paroissant tout d'un coup, au moment qu'ils touchoient la terre, ils se flatterent de les surprendre & de les accabler. Mais ils furent reçus de si bonne grace par des Ennemis bien armés, & préparés à tout événement, qu'ayant été forcés de prendre la fuite, ils laisserent sur le sable un de leurs gens blessé à mort, que les Anglois transporterent sur leur Flotte.

Conférence sur le rivage entre l'Amiral Anglois & les Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

Le 24, qui étoit un Dimanche, Jadda vint à bord de l'Amiral, & lui annonça que Moghreb Kam étoit dans la Rade. Aussitôt les Anglois firent divers préparatifs; & Sir Henri, se mettant dans sa Frégate avec un cortege honnête & quelques présens, se hâta de se rendre au rivage. Il y trouva le Gouverneur de Cambaye & celui de Surate, qui attendoient tous deux son arrivée. On s'embrassa de part & d'autre, avec de grands témoignages d'estime & d'amitié. Les Vaisseaux Anglois firent en même tems une décharge de toute leur artillerie, & les deux Freres parurent fort sensibles à cet honneur. L'Amiral leur ayant offert ses présens, ils s'assirent tous sur un grand tapis, étendu par terre. La conférence dura jusqu'au soir. Enfin, Sir Henri voyant le Soleil prêt à se cacher, leur proposa de venir passer cette nuit sur son bord. Moghreb Kam y consentit, avec son fils & celui de Koja Nassan, accompagnés tous trois de plusieurs personnes de distinction : mais Nassan déclara que ses affaires le rappelloient à la Ville. Les Anglois furent charmés de recevoir une si glorieuse marque de confiance de la part d'un homme aussi distingué que le Gouverneur de Cambaye. Ils le traiterent avec toute la magnificence dont ils furent capables dans un espace si court. Les Indiens firent honneur au festin par leur bonne humeur & leur appetit. Après qu'ils eurent cessé de boire & de manger, l'Amiral présenta au Gouverneur une Lettre du Roi d'Angleterre qui lui étoit adressée, & lui en expliqua le sens. Il parut extrêmement flatté de l'honneur qu'il recevoit d'un grand Roi; & dans le mouvement de sa reconnoissance, il promit de rendre toute sorte de services aux Anglois, non seulement dans les affaires présentes du commerce, mais pour leur procurer même une établissement dans la Ville ou le Port qu'ils voudroient choisir, avec la permission d'y bâtir un Fort. Enfin, l'Amiral n'auroit fait, dans ce moment de faveur, aucune demande qui ne lui eût été accordée. Mais il comprit ce qu'il devoit rabattre de cet excès d'offres & de promesses. La nuit étant fort avancée, il laissa au Gouverneur la liberté de se reposer.

Le Gouverneur de Cambaye va passer la nuit sur la Flotte Angloise.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Careſſes qu'il y reçoit, & ſon avidité.

Le 25 au matin, Moghreb Kam ſe fit un agréable amuſement d'acheter des couteaux, des miroirs, & d'autres bijoux qui ſe trouvoient entre les Anglois de l'Equipage. L'Amiral lui fit voir toutes les parties du Vaiſſeau, dont il admira l'ordre & la propreté. Tout ce qui parut lui plaire lui fut offert gratuitement; & quoique de lui-même il fut aſſez porté à marquer du goût pour quantité de bagatelles, Sir Henri qui vouloit aller au devant de tous ſes deſirs, acheta de ſes gens pluſieurs choſes de cette nature qu'il lui fit accepter. Il lui montra des eſſais de toutes ſes marchandiſes; &, pour ſatisfaire ſa curioſité, il fallut ouvrir toutes les armoires & tous les coffres. On lui ſervit enſuite un grand dîner, après lequel il ſouhaita de viſiter de même les autres Vaiſſeaux.

Les Anglois ſont mal récompenſés.

Il ſembloit que ſans former des prétentions téméraires, on pouvoit ſe flatter, ſur de ſi belles apparences, d'obtenir du moins les avantages ordinaires du commerce. Le 30 & le 31, Sir Henri envoya Fowler, Jordayne, & d'autres Facteurs de ſa Flotte pour examiner les marchandiſes que les deux Gouverneurs avoient promis de mettre en vente. Ils rapporterent des eſſais, auſquels tous les prix étoient attachés. Les Anglois marquerent leurs choix, & juſqu'où ils vouloient aller pour la quantité & pour le prix. Ils preſſerent les Marchands Indiens de faire la même choſe pour les marchandiſes de la Flotte. Mais ils s'apperçurent bientôt qu'en les remettant d'un jour à l'autre on ne penſoit point à conclure. On n'offroit rien pour leurs marchandiſes, & l'on ne vouloit rien rabatre du prix de celles de l'Inde. Les Anglois avoient vendu à Moghreb Kam un grand nombre de lames d'épées, & les avoient laiſſées à fort bon marché, parce qu'ils ſe flattoient que dans la multitude, les médiocres paſſeroient avec les bonnes. Mais après les avoir reçues, il eut grand ſoin de les faire examiner rigoureuſement & de renvoyer les mauvaiſes; ce qui rendit preſque ſans valeur celles qui furent renvoyées; & loin de les faire payer ſur le champ, il ne fixa même aucun terme pour le payement. Enſuite, paroiſſant lui-même choqué de la lenteur des Anglois, il fit remporter à Surate les marchandiſes qu'ils avoient préſentées; & pour comble d'infidélité, il publia, ſous de groſſes peines, une défenſe de porter des vivres ou d'autres commodités à l'Amiral. Tel fut le ſalaire de toutes ſes libéralités & ſes promeſſes.

Le commerce ſe fait ſur le rivage.

Cependant, le 8 de Décembre au matin, Moghreb Kam revint au rivage avec une ſuite nombreuſe & quarante balles de marchandiſes. L'Amiral s'y rendit, bien eſcorté, & fut conduit ſous ſa tente. Les civilités & les careſſes ne lui furent point épargnées; mais il abrégea les ſiennes pour traiter ſérieuſement. On convint de prix pour le plomb, le vif-argent & le vermillon. Il fut reglé de même pour les marchandiſes qui devoient ſe prendre en échange. Celles de Surate n'appartenoient pas uniquement aux deux Gouverneurs: le Scha Bandar & divers autres Négocians y avoient beaucoup de part; mais Koja Naſſan ne laiſſoit pas de ſe rendre l'arbitre de tous les prix, parce que ſa permiſſion étoit néceſſaire pour acheter & pour vendre. Il abuſoit de cette autorité pour hauſſer à ſon gré le prix des marchandiſes de la Ville, & pour diminuer celui des Anglois, ſans paroître ému des murmures mêmes de ſes gens, qui voyoient à regret combien cette tyrannie étoit nuiſible à la vente.

L'Amiral ne laissa pas de faire débarquer le 9, une partie de son plomb. Il reçut aussi quelques marchandises dont les échanges avoient été reglées. Moghreb Kam assistoit à ce commerce, avec une ardeur & des témoignages de joie qui faisoient assez connoître combien il croyoit y trouver d'avantages; lorsqu'on lui apporta, de la part de son Roi, une Lettre qui changea tout d'un coup sa bonne humeur dans une profonde tristesse. Il s'assit d'un air pensif. Ensuite s'étant levé brusquement, il quitta Sir Henri qui étoit assis à son côté, sans lui dire un mot, ni jetter les yeux sur lui. Cependant avant que de monter à cheval, il parut revenir à lui-même; & se tournant vers le Géneral, il l'embrassa en lui disant qu'il étoit son frere, & qu'il le prioit d'excuser un départ si brusque, parce qu'il étoit appellé par des affaires de la derniere importance. Il ajoûta qu'il laissoit Koja Nassan, pour recevoir & délivrer les marchandises sur lesquelles on étoit déja d'accord, & pour faire de nouveaux marchés. Peu de jours après, les Anglois furent informés qu'il avoit été dépouillé de son Gouvernement de Cambaye, comme Nassan son frere le fut bientôt aussi de celui de Surate; ce qui leur fit juger que c'étoit la nouvelle de sa disgrace qu'il avoit reçue pendant la conférence qu'ils avoient avec lui. Dans ces Pais barbares, rien n'est si glissant que la faveur. Moghreb Kam, qui s'étoit vû Gouverneur d'une grande Province, se trouva réduit à l'Office de Directeur de la Douanne à Surate.

Sir Henri Middleton. 1611.

Disgrace des Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

Le nouveau Gouverneur de Surate eut la curiosité de se rendre à bord du Pepper-Corn, pour visiter la Flotte Angloise. Pendant qu'il s'occupoit de ce soin avec l'Amiral qui lui servoit de Guide, les Facteurs Anglois étoient au rivage pour y faire peser le plomb, dont une partie étoit déja débarquée, & l'autre prête à l'être, dans les Chaloupes qui l'avoient apporté. Ils demandoient qu'on se servît des poids Anglois; mais Koja Nassan, qui paroissoit conserver encore la même autorité dans le commerce, ne vouloit pas d'autres poids que ceux de Surate, & les avoit fait apporter dans cette vûe. Ils furent obligés d'y consentir; mais après quelques essais, ils souhaiterent du moins qu'on leur accordât la liberté d'examiner la différence des poids, parce que rien ne les obligeoit de se fier aux Indiens, qui pouvoient donner les noms qu'il leur plaisoit à leurs propres poids. En effet ayant pesé avec les poids Anglois ce qui l'avoit déja été avec ceux de Surate, ils trouverent dans cinq quintaux une différence de dix ou onze *mandes*, c'est-à-dire de plus de trente-trois livres Angloises. Nassan qui avoit ses avantages à tirer de cette inégalité, commença d'autres chicanes, & demanda d'être payé, moitié en argent, moitié en échanges de marchandises, sans quoi il protesta que les Anglois n'avoient rien à prétendre. Il donnoit déja ordre aux Voituriers de retourner à la Ville avec leurs charges, en déclarant qu'il ne vouloit rien non plus de ce qui appartenoit aux Anglois. Les Facteurs se hâterent de faire avertir l'Amiral, qui étoit encore à bord avec le Gouverneur & le Scha Bandar. L'expérience avoit déja fait connoître à Sir Henri que Nassan étoit capable d'exécuter ses menaces. Il sçavoit aussi que l'usage du Pays, & d'une grande partie de l'Inde, est que les Traités de commerce peuvent être revoqués dans l'espace de vingt-quatre heures, en rendant les arrhes, & même les marchandises après qu'elles ont été livrées. C'étoit dans la crainte de ce traitement qu'il avoit envoyé Fowler & d'au-

Le nouveau Gouverneur de Surate visite la Flotte Angloise.

Chicanes de Koja Nassan dans le commerce.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

tres Facteurs au rivage, pour sçavoir de Nassan s'il vouloit se tenir aux conditions, & pour lui déclarer que les Chaloupes ne partiroient pas sans cette certitude. Nassan s'étoit engagé devant plusieurs Témoins à remplir toutes ses promesses, & n'avoit marqué d'empressement que pour l'arrivée des Chaloupes.

Les Anglois arrêtent sur leur Flotte le Gouverneur de Surate.

Dans le chagrin d'être trompé, Sir Henri, après avoir consulté les Anglois qui restoient autour de lui, ne vit pas de moyen plus sûr pour mettre les Indiens à la raison, que d'arrêter sur son Vaisseau le Gouverneur de Surate & le Scha Bandar. Il leur expliqua civilement les sujets de plainte qu'il recevoit de Nassan, & le regret qu'il avoit de se voir forcé, par tant d'injustices, de les retenir pour garans du Traité. Le Gouverneur, sans condamner la conduite des Anglois, les pria d'envoyer ordre de sa part à Koja Nassan de le venir trouver sur la Flotte. Il n'osa refuser d'obéir. Aussitôt qu'il fut arrivé, le Gouverneur s'adressant à l'Amiral, lui dit qu'il avoit entre les mains l'Auteur des difficultés, & qu'il lui conseilloit de se faire rendre justice. Le sens de ce discours ne parut obscur à personne. L'Amiral laissa au Gouverneur & au Scha Bandar la liberté de retourner à terre, après lui avoit fait un présent, & garda pour ôtages, sur le Pepper-Corn, Koja Nassan & plusieurs personnes de son cortége.

Ils le relâchent & gardent Nassan pour Otage.

Quelques jours après, le Scha Bandar, qui se nommoit Hassan Aly, vint à bord de l'Amiral, & lui montra deux Lettres du Vice-Roi de Goa; l'une adressée à lui-même, l'autre qui étoit venue sous son enveloppe, & qui étoit pour le Grand-Amiral du Nord, commandant la Flotte Portugaise. Le Vice-Roi écrivoit dans celle-ci au Grand-Amiral, qu'il avoit reçu la sienne, où il avoit lû avec beaucoup de satisfaction le service qu'il venoit de rendre à l'Espagne, en forçant l'Amiral Anglois & ses gens de se jetter à la nage pour regagner leurs Vaisseaux, sans quoi il les auroit fait prisonniers. Il relevoit cette action par de grands éloges; & pour la recompenser avec éclat, il lui faisoit présent de quelques Frégates qu'il avoit enlevées depuis peu sur la Côte de Malabar. En même tems il lui donnoit avis qu'il avoit envoyé son Fils sur sa Flotte, pour y apprendre le métier des armes; & le recommandant à ses soins, il le prioit de lui enseigner le chemin de la gloire. Cette Lettre, que le Scha Bandar prenoit plaisir à faire lire aux Anglois avant que de la remettre au Grand-Amiral, marquoit combien le Vice-Roi étoit trompé par les fausses relations & les vaines bravades de ses Officiers. Dans celle qui étoit adressée au Scha Bandar, il le remercioit d'avoir employé ses soins pour empêcher le commerce des Anglois à Surate, & le prioit de les continuer avec le même zèle, en l'assurant que la Cour de Portugal le récompenseroit libéralement de ses services.

Lettres du Vice-roi de Goa lues à l'Amiral Anglois.

La fermeté plus utile aux Anglois que la politesse.

La fermeté de Sir Henri avoit produit plus d'effet que ses civilités & ses présens. Il vint le même jour au rivage plusieurs chariots de provisions que Bangham avoit eu la liberté d'acheter à Surate. Toutes les affaires du commerce furent terminées le 24, & les comptes réglés à la satisfaction des Parties. Alors Sir Henri ne fit pas difficulté de renvoyer ses Otages, qui lui promirent plus de fidélité.

Arrivée de Floris à Massulipatan.

Le 27, il vint à bord un Juif de Massulipatan, qui en apportoit une Lettre, dattée le 8 de Septembre, d'un Danzikois, nommé *Peter Floris*, qui

étant employé par la Compagnie d'Angleterre, donnoit avis à l'Amiral de son heureuse arrivée au commencement de Septembre. Il étoit parti de Londres au mois de Février.

Sir Henri Middleton. 1612.

Il y avoit long-tems que Sharpey étoit arrivé sur la Flotte. Sir Henri le chargea, avec Hugues Fraine & Hugues Greet, de faire le voyage d'Agra, pour rendre au Capitaine Hawkins une Lettre qu'il se crut obligé de lui écrire. Il étoit peu satisfait de la conduite d'Hawkins, & sa qualité d'Amiral le mettoit en droit de lui expliquer ses sentimens. Sharpey partit le 2 de Janvier, avec ordre aussi d'acheter quelques etoffes des Indes, & d'autres commodités s'il s'en trouvoit à des prix raisonnables.

Sharpey est envoyé à Agra par l'Amiral.

Il revint plutôt qu'on ne s'y étoit attendu, & la surprise des Anglois fut extrême de le voir sur le rivage, avec le Capitaine Hawkins. Ils avoient laissé leurs voitures à cinq milles de la mer, dans la crainte qu'elles ne fussent enlevées par les Portugais. Sir Henri se rendit lui-même à terre avec deux cens hommes armés, pour les mettre à couvert. Elles furent amenées jusqu'au rivage, & transportées sur les Vaisseaux, sans que les Portugais s'en apperçussent.

Son retour avec le Capitaine Hawkins.

Moghreb Kam avoit conservé depuis sa chûte, une sorte d'autorité qui le faisoit encore respecter de ceux qui avoient été témoins de sa grandeur. Etant sorti de la Ville pour aller au devant d'un Géneral qui revenoit des guerres du Dekan, & qui devoit passer par Surate, il avoit chargé à son départ Jordayne de faire des civilités de sa part à Sir Henri, & de lui dire qu'il partoit pour revenir incessamment, disposé à remplir avec fidélité les promesses qu'il avoit faites aux Anglois pour leur Comptoir. A son retour il changea extrêmement de langage, car ayant fait appeller Jordayne, il lui demanda d'un air sombre, ce qu'il faisoit à Surate, & pourquoi tous les Anglois n'étoient pas partis. Jordayne répondit qu'ils étoient arrêtés par la confiance qu'ils avoient à sa parole, & par l'espérance d'établir un Comptoir, sans quoi ils n'auroient pas tardé à mettre à la voile. Moghreb protesta qu'ils n'obtiendroient jamais de Comptoir à Surate, & se plaignit que le long séjour qu'ils avoient fait dans la Rade, avoit fait perdre à sa Douane plus d'un million de manureys; après quoi il leur ordonna de la part du Roi de partir immédiatement. Cet ordre surprit l'Amiral sans lui causer beaucoup de chagrin. Il rappella aussitôt tous les Facteurs qu'il avoit à Surate, dans la résolution de mettre promptement à la voile.

Moghreb change de sentimens pour les Anglois & les force de partir.

La Rade où les Anglois étoient depuis si longtems n'étoit pas celle de Surate, qu'ils avoient quittée après avoir vû arriver le Fils du Vice-Roi. Ils s'étoient retirés dans celle de Soually au 20e degré 57 minutes de latitude, 16 degrés 30 minutes de variation. Mais étant déterminés à partir, ils leverent l'ancre le 11 de Février, & se rapprochant de la Rade de Surate pour faire connoître que la crainte n'avoit point de part à leur résolution, ils mouillerent le soir, près d'un Vaisseau de la Ville qui avoit été lancé nouvellement, & qui étoit sorti le même jour de la Riviere, pour faire voile vers la Mer Rouge. La latitude de cette Rade, est de 20 degrés 42 minutes. Enfin s'étant mis en mer le 12, ils allerent jetter l'ancre à deux lieues de la Rade, près d'un Vaisseau de Calecut, qui arrivoit à Surate, & qui leur accorda un Pilote pour les conduire à Dabul. Le 13 ils avancerent avec toutes

Rade de Soually & sa latitude.

Latitude de la Rade de Surate.

Sir Henri Middleton. 1612.

leurs voiles Oueſt par Sud, l'eſpace d'environ dix lieues; mais alors le vent leur manquant tout-à-fait, ils demeurerent immobiles pendant trois heures ſur un fond de vingt braſſes. A peine l'air eut-il recommencé à s'agiter que portant au Sud-Sud-Oueſt, ils découvrirent la terre, avec deux petites montagnes, qui leur firent juger qu'ils étoient proches de Daman. A ſix heures du ſoir, un calme qui les ſurprit encore, leur fit paſſer une partie de la nuit dans l'immobilité. Ils employerent plus heureuſement le reſte en ſe laiſſant conduire par le vent qui les portoit au Sud par Oueſt. Le matin ils ſe trouverent à 19 degrés 50 minutes de latitude, éloignés d'environ cinq lieues du rivage. Le vent les ſervit peu juſqu'à midi; mais il devint plus favorable juſqu'au ſoir, que ſe trouvant ſur treize braſſes de fond à quatre ou cinq lieues du rivage, ils jugerent à l'entrée de la nuit qu'ils étoient vis-à-vis de Chaul. Ils porterent au Sud pendant toute la nuit avec un fort bon vent. Le 16, ils dirigerent leur courſe au long de la Côte, Sud, & par Eſt, juſqu'à ſix heures après midi, ne trouvant nulle part moins de dix braſſes; enfin ils entrerent avant la nuit dans la Rade de Dabul, qui eſt à 17 degrés 42 minutes de latitude; 16 degrés 30 minutes de variation.

Les Anglois arrivent à Dabul, & y ſont bien reçus.

Le jour ſuivant, l'Amiral envoya au rivage, dans une Barque de Pêcheur, le Pilote qu'il avoit reçu du Vaiſſeau de Calecut, avec une Lettre pour le Gouverneur, qu'il avoit obtenue à Mocka, de Maleck Amber, Capitaine d'un grand Vaiſſeau de Dabul. Il ſe trouva heureuſement que ce Capitaine étoit arrivé depuis quelque tems avec ſon Vaiſſeau. Dans le cours de l'après-midi, l'Amiral reçut de ſa part & de celle du Gouverneur quelques rafraîchiſſemens, avec des aſſurances d'amitié, des offres de ſervice, & la permiſſion d'envoyer au rivage, s'il avoit deſſein d'y faire quelque commerce. Les Anglois ne balancerent point à faire deſcendre deux Facteurs, qui furent reçus avec beaucoup de careſſes, & traités fort civilement pendant le ſéjour qu'ils firent dans la Ville.

Ils y font peu de commerce.

Les trois jours ſuivans furent employés à vendre une petite quantité de marchandiſes; mais l'Amiral s'appercevant qu'il ne pouvoit ſe promettre un commerce plus conſidérable, prit dès le 24 la réſolution de partir. Il aſſembla le Conſeil pour délibérer s'il feroit voile à Priaman, à Bantam, & dans d'autres parties de l'Inde; ou s'il devoit retourner dans la Mer Rouge, dans l'eſperance d'y faire un commerce plus utile avec les Vaiſſeaux Indiens. Il repréſenta qu'ayant trouvé juſqu'alors ſi peu de facilité à ſe défaire des marchandiſes que la Flotte avoit apportées, il ne falloit pas compter qu'on en trouvât davantage dans des lieux plus éloignés; & que perſonne ne les accuſeroit d'injuſtice, lorſque pour prix d'un ſi long & ſi pénible voyage ils forceroient les Vaiſſeaux Indiens de leur donner en échange les marchandiſes de l'Inde, pour celles qu'ils leur offriroient. Ce raiſonnement parut ſi bien fondé, qu'on ſe détermina pour la Mer Rouge par cette ſeule raiſon, à laquelle néanmoins Sir Henri voulut qu'on joignît l'obligation de tirer vengeance des outrages des Turcs. C'étoit déclarer ouvertement qu'on alloit prendre la qualité de Pirates avec celle de Marchands. Mais pour la déguiſer un peu, on apprit par la voie de Maſſulipatan, que le Vaiſſeau Anglois qui y étoit arrivé quatre mois auparavant ſous la conduite du Capitaine Floris, étoit parti dans le deſſein de gagner auſſi la Mer Rouge, & l'on ſe crut

Raiſon qui les détermine à retourner dans la Mer Rouge.

autoriſé

autorisé à ne rien épargner pour le sauver de la trahison des Turcs, entre les mains desquels il alloit se jetter imprudemment.

Sir Henri Middleton. 1612.

Depuis ce jour jusqu'au 27, on ne s'occupa qu'à renouveller la provision d'eau. Le soir du 26, on apperçut un Vaisseau à quelque distance; & deux ou trois petits Bâtimens Malabares qui étoient venus du même côté, assurerent l'Amiral que c'étoit un Vaisseau Portugais de Cochin, qui étoit parti pour Chaul. Le Pepper-Corn, le Darling, & la Frégate furent envoyés aussi-tôt à sa rencontre, & n'eurent pas de peine à s'en saisir. Mais les gens de la Frégate excedant leurs ordres, pillerent l'Equipage Portugais. L'Amiral fit restituer aux Matelots ce qui leur avoit été enlevé, & se contenta de prendre ce qu'ils avoient de meilleur & de plus frais dans leurs provisions, pour se dédommager un peu des pertes que la Flotte Portugaise de Surate avoit fait essuier à la sienne. La Lettre du Vice-Roi, dont le Scha Bandar avoit procuré la lecture aux Anglois, leur avoit fait assez connoître que si l'Amiral Soto Major ne leur avoit pas causé plus de mal, c'étoit moins l'inclination que le pouvoir qui lui avoit manqué. Cependant Sir Henri eut soin de faire signer aux Commandans de l'Equipage, un Mémoire exact de ce qu'il leur avoit enlevé.

Ils prennent un Bâtiment Portugais, & s'accommodent de ses provisions.

Le 25 Mars, la Flotte Angloise eut la vûe de l'Isle de Sokotra. A quatre ou cinq lieues de la pointe de Dellischa, la variation se trouva de 16 degrés. Depuis midi jusqu'à quatre heures au matin du jour suivant, on suivit la Côte avec fort peu de vent; & le calme survenant tout d'un coup, on fut emporté par le courant sur un Roc qui est à quatre ou cinq lieues de la partie Occidentale de l'Isle, où l'on fut forcé de mouiller, pour attendre le vent. Il se leva deux heures après à l'Est; de sorte que vers midi on se trouva éloigné du Roc d'environ quatre lieues, après lesquelles on retomba dans un autre courant, qui n'étoit pas moins impétueux vers le Nord. Le 27, en portant à l'Ouest-Sud-Ouest, on trouva encore un courant, dont la direction étoit aussi vers le Nord. Mais après s'en être dégagé aussi heureusement que des deux autres, on se trouva le matin, vis à-vis d'Abba del Kuria, & le soir, on eut la vûe du Cap de Guardafu, à sept ou huit lieues de distance. Depuis le midi du jour précédent jusqu'à l'heure où l'on étoit, on avoit fait environ vingt-huit lieues, Ouest-Sud-Ouest; quoique la véritable direction fût à l'Ouest, en tirant beaucoup moins vers le Sud. L'Amiral fit jetter l'ancre jusqu'à minuit. Le lendemain à huit heures, il se trouva entre les deux Caps de *Guardafu* & *Felix*.

Calmes & dangereux courans près de Sokotra.

Le Darling s'étoit arrêté à Sokotra, avec les ordres de Sir Henri. Pemberton qui commandoit ce Vaisseau, revint le 2 d'Avril, & rapporta qu'il avoit vû entre les mains du Roi un Ecrit de Jean Saris, Commandant de trois Vaisseaux Anglois, qui contenoit le tems de son départ d'Angleterre, le nom des lieux où il avoit relâché dans sa route, son arrivée à Sokotra & le dessein dans lequel il étoit parti de pénétrer dans la Mer Rouge, pour y exercer le commerce. Pemberton ajoûta qu'on avoit fait lire à Saris l'Ecrit que Sir Henri avoit laissé dans la même Isle, & les raisons qui devoient le faire renoncer au voyage de la Mer Rouge; mais que se fiant au Passeport qu'il avoit du Grand-Seigneur, il esperoit d'être reçu plus favorablement que Sir Henri. Sur ce recit, le Conseil fut assemblé; &, sans la moindre

Informations touchant l'arrivée d'une nouvelle Flotte Angloise dans la Mer Rouge.

Sir Henri Middleton. 1612.

opposition de sentimens, on se confirma dans la résolution d'exécuter le dessein qu'on s'étoit proposé. D'ailleurs, il auroit été difficile d'en former un autre. Le vent ne permettoit plus de retourner en arriere, jusqu'à la Mousson de l'Ouest qui ne devoit revenir qu'au mois de May. Ainsi l'Amiral prit le parti de laisser le Capitaine Dounton avec le Pepper-Corn, pour croiser aux environs d'Aden; tandis qu'avec l'Inercase & le Darling, il s'avanceroit lui-même jusqu'aux Détroits de Babalmandel. Ils allerent ensemble jusqu'à sept lieues du Promontoire d'Aden, & lorsqu'ils se crurent vis-à-vis de cette Ville, à 12 degrés 47 minutes de latitude, Pemberton demeura derriere l'Amiral qui continua sa navigation. La variation fut, cet après-midi, de 13 degrés 40 minutes.

Résolution de l'Amiral.

Depuis quatre heures du soir jusqu'à trois heures du matin, l'Amiral eut peu de vent. Il suivit le Canal en portant à l'Ouest par Nord & à l'Ouest-Nord-Ouest. Vers le milieu du jour, un bon vent, qui se leva tout d'un coup, le fit avancer si légerement jusqu'au soir, qu'au soleil couchant il jetta l'ancre à quatre lieues de Babalmandel. Le 4, à huit heures du matin, il remit à la voile pour entrer dans le Détroit. Deux heures après, il se trouva dans Babalmandel même, entre l'Isle de ce nom & l'Arabie. Il y mouilla sur un fond de huit brasses. Le Canal n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur. A peine y fut-il arrêté qu'il vit venir à son bord une Barque conduite par un Turc & trois ou quatre Soldats Arabes. Ce Turc étoit le Commandant d'un Château voisin, sous l'autorité de l'Aga de Mocka. Il offrit à l'Amiral de se charger de ses Lettres pour Mocka, s'il y vouloit écrire, & de lui remettre les réponses dans l'espace de trois jours. L'occasion étoit trop belle, par quelque motif qu'elle fût offerte. L'Amiral prit le parti d'écrire au Capitaine Saris, pour lui communiquer les raisons qui le ramenoient dans cette Mer.

Il jette l'ancre dans les Détroits.

Le 6, il lui vint de Zeyla, Ville maritime du Détroit, sur la Côte d'Abyssinie, une Jelbe qui alloit à Mocka, chargée de nattes. Il acheta du Patron douze moutons; & loin de l'arrêter dans sa route, il lui recommanda de publier qu'il avoit rencontré des Anglois. Le 7 avant le jour, il vit passer un Vaisseau de Basanor, qui sembloit fort empressé pour l'éviter. Il le força de jetter l'ancre près de lui, en le menaçant de le couler à fond, s'il résistoit à ses ordres. Le même jour, *Richard Wickam*, un des Capitaines de Saris, lui apporta des Lettres dont le sujet n'est pas marqué dans la Relation. Mais l'Amiral retint Wickam, de peur que les Turcs ne se crussent en droit de l'arrêter lorsqu'ils apprendroient à son retour que les Vaisseaux Indiens ne passoient plus librement dans le Détroit. Il ne laissa pas de faire réponse à Saris, mais par un Turc qui avoit accompagné Wickam. Le huit, après midi, il arriva un Vaisseau de Diu, qui fut fort surpris de recevoir des Anglois, l'ordre de jetter l'ancre auprès d'eux. C'étoit le même Bâtiment que Sir Henri avoit arrêté l'année précédente dans la Rade de Mocka. Il fit prendre sur les deux Navires Indiens toutes les marchandises qui convenoient à ses vûes, & les fit transporter à bord de l'Inercase. Le 9, il se saisit d'une petite Frégate arrivée de Sael, & chargée d'Ollibanum, dont les Anglois acheterent une partie, qu'ils payerent à la satisfaction des Infideles. Deux jours après ils arrêterent une Barque de Sinde.

Il reçoit des lettres du Capitaine Saris, alors à Mocka.

L'Amiral commence à se saisir des Vaisseaux Indiens.

Sir Henri Middleton. 1612.

Il est remarquable que depuis le jour qu'ils étoient entrés dans les Détroits jusqu'au 12, le vent demeura constamment au quart du Sud-Est, & qu'ensuite il changea au Nord-Ouest. L'année d'auparavant, il avoit tourné aussi le même jour au Nord-Ouest, où il étoit demeuré trois jours. Ce changement arrive tous les ans avec la même régularité.

Observation sur le vent dans les Détroits.

Le 14, Saris arriva sur les huit heures du matin à la vûe de Sir Henri avec ses trois Bâtimens. Après qu'ils se furent salués de toute leur artillerie, Saris, accompagné du Capitaine Towson, & de Cox son principal Facteur, se rendit à bord de l'Inercase, où il passa tout le jour avec l'Amiral. Il l'invita, pour le jour suivant, à dîner sur son Vaisseau, qui se nommoit le *Clove*. Sir Henri s'y étant rendu avec ses meilleurs amis, pria le Capitaine de lui faire lire le Passeport du Grand-Seigneur; sur quoi Saris lui déclara que s'étant promis un heureux Commerce à Mocka, il n'attribuoit la perte de ses espérances qu'à la détention des Vaisseaux Indiens. L'Amiral, quoique fort persuadé qu'il s'étoit flatté mal-à-propos, crut devoir le consoler par une offre dont les avantages devoient surpasser beaucoup ceux du commerce ordinaire. Il convint par un Ecrit formel que le Capitaine auroit le tiers de toutes les marchandises qui seroient prises aux Indiens, en payant comme lui le prix en argent ou par des échanges, & que les Bâtimens demeureroient ensuite à la disposition de celui qui avoit cru devoir cette conduite à sa vengeance. Etrange Traité, par lequel ils disposoient du bien d'autrui sans aucun droit. Saris ne se crut point obligé d'en examiner la justice, parce qu'il regarda les fruits qu'il en devoit tirer, comme un salaire bien acquis par les services qu'il alloit rendre à l'Amiral.

Saris joint l'Amiral Middleton.

Etrange traité pour piller le bien d'autrui.

En effet, deux Vaisseaux ayant paru le 16, l'un de Calecut, chargé de riz, l'autre de Karapatan près de Dabul, chargé de poivre, Saris fut le plus ardent à les forcer de jetter l'ancre. Le 18, il en vint un de Cananor, à Mocka. Le lendemain, on en arrêta deux de Surate, l'un nommé le *Hassani*, qui appartenoit à Abdal Hassan, & qui alloit à Joddah; l'autre à Koja Nassan, cet ancien ami de l'Amiral. Ils furent forcés de mouiller près de son Vaisseau, sur lequel il fit monter les Commandans Indiens, pour les faire garder sous ses yeux. Il apprit d'eux que le principal Navire du Grand-Mogol, nommé le *Rhemi*, devoit bientôt arriver. Le 20, il prit un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes; & le même jour, une grande Barque de Dabul qui lui auroit échappé si la Pinace n'eût fait beaucoup de diligence pour la joindre. L'Amiral fit conduire à terre, le lendemain, tous les Passagers des deux Vaisseaux de Surate. Vers midi, il arriva un Vaisseau de Calecut, qui fut arrêté avec tous les autres. Le 22, on arrêta une Frégate de Sael, qui apportoit à Joddah de l'ollibanum, qu'elle avoit été charger à Goa. Dans le même tems, le Darling poursuivit un grand Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes pour Suaken, qui avoit pris sa route par le grand Canal, mais que cette précaution ne put garantir du sort commun.

Grand nombre de Vaisseaux Indiens arrêtés par les deux Chefs Anglois.

Enfin le 23, on vit arriver le Rhemi de Surate, Vaisseau du Grand-Mogol, qui étoit chargé pour la Reine, Mere de ce puissant Monarque. Il comptoit de se rendre à Joddah; mais il fut arrêté avec tous les autres. Son Equipage étoit de quinze cens personnes. Sir Henri, satisfait d'une proie si riche, donna ordre à cette multitude de Captifs de se préparer pour le

Arrivée du Vaisseau du Grand-Mogol.

Sir Henri Middleton. 1612.

ſuivre le lendemain dans la Rade d'Aſſab, où il ſe propoſoit de faire la diſtribution de ſon butin. Il partit en effet le 24, en laiſſant derriere lui le Darling, & le Thomas, Vaiſſeau de Saris, pour croiſer dans les Détroits.

L'Amiral ſe retire avec ſa proye dans la Baye d'Aſſab.

Il jetta l'ancre, à l'entrée de la nuit, ſous l'Iſle des Crabbes; & le jour ſuivant il entra dans la Rade, accompagné de tous ſes Captifs.

Remarque.

On doit trouver fort étrange que l'Amiral interrompe ici ſa Relation, ſans nous apprendre comment il uſa de l'aſcendant qu'il avoit ſur les Indiens, & quelles bornes il mit à ſa vengeance. On ne comprend pas mieux ſur quels principes il ſe croyoit en droit de punir les Indiens des outrages qu'il avoit reçu des Turcs. Mais le voyage ſuivant étant lié au ſien, par la dépendance où le Capitaine Dounton étoit de ſes ordres en qualité de ſon Lieutenant, on fait remonter ici le Lecteur juſqu'à l'année de leur départ commun, pour tirer du Journal de Dounton quantité d'éclairciſſemens qui manquent à la Relation de l'Amiral. Ce n'eſt pas néanmoins ſans avoir eu l'attention de recueillir les latitudes.

LATITUDES.

Lieu		
Iſles de Queriba	11	10 S.
Baye ſabloneuſe de Sokotra	12	25 N.
Ville de Tamarin	12	30
Variation	19	18
Ville de Zenan	16	15
Rade de Soually	20	57
Variation	16	30
Rade de Surate	20	42
Rade de Dabul	17	42
Variation	16	30
Aden en Arabie	12	47
Variation	13	40

JOURNAL

De NICOLAS DOUNTON, Capitaine du Pepper-Corn; dans la Flotte de Sir HENRI MIDDLETON.

Dounton. 1610.

Voyage de avec le précédent.

LE 22 de Juillet 1610, à quatre heures après-midi, on eut la vûe de *La-Table*, Montagne fort élevée, & celle de la Baye de Saldanna, à la diſtance d'environ douze lieues. Mais les calmes & la variété des vents ne permirent point d'entrer dans la Rade avant le 24. On y trouva trois Bâtimens Hollandois, dont l'un faiſoit voile à Bantam, commandé par Peter-Gat, qui étoit parti de Hollande avec treize Vaiſſeaux que la tempête avoit diſperſés, & qu'il attendoit dans cette Baye. Les deux autres étoient venus faire leur proviſion d'huile dans l'Iſle des Pengouins, & devoient retourner directement en Europe.

Situation de la Baye de Saldanna.

La Baye de Saldanna eſt à (a) quatre lieues, Nord-Nord-Eſt, du Cap de Bonne-Eſpérance; &, Nord par Oueſt, à dix lieues du Cap *Falſa*. Ces deux Caps qui peuvent être vûs de Saldanna, ſont diviſés par une autre grande Baye,

(a) Les Relations ne s'accordent pas ſur cette diſtance; mais voyez la Carte.

entre laquelle & celle de Saldanna, il n'y a qu'un eſpace de trois lieues, d'un terrain bas & marécageux, qui s'étend Sud & Nord, & qui des deux côtés eſt environné de hautes montagnes. Quand on eſt aſſez avancé pour avoir la pointe de la Baye de Saldanna à l'Oueſt-Nord-Oueſt, au Nord-Oueſt & par Oueſt, vis-à-vis la terre qui eſt entre les deux hautes montagnes de La-Table, & du Sugar Loaf, ou du Pain-de-ſucre, on ſe trouve dans une ſituation ſûre & commode, ſur un fond de ſix, cinq, & quatre braſſes, ſuivant l'eau que prend le Bâtiment. L'Iſle des Pengouins en eſt à trois lieues, portant Nord-Nord-Oueſt, demi-Oueſt, & s'étendant au Nord par Oueſt de l'endroit de la Rade où vous êtes. (*a*) Le Continent du fond de la Baye, quoiqu'éloigné de 13 lieues, ſert auſſi à couvrir cette ſtation, parce que tirant ſur le Nord, Oueſt par Oueſt, il ne laiſſe gueres plus de trois points ouverts du côté de la Mer du Nord-Oueſt, d'où viennent les plus grandes tempêtes.

DOUNTON, 1610.

La Baye de Saldanna avoit été juſqu'alors une retraite favorable pour les Anglois. Outre la bonté de l'air, qui les retabliſſoit de toutes leurs maladies, ils y avoient toujours trouvé une grande abondance de bœufs & de moutons, qu'ils achetoient à fort bon compte. Un bœuf ne leur coûtoit qu'un crochet de fer de douze ou quinze pouces de longueur. Mais le Capitaine Dounton trouva beaucoup de changement, ſans pouvoir en pénétrer la cauſe, parce que la Flotte Angloiſe n'avoit perſonne qui entendît les langues du Pays. Ses conjectures ſont, que le mal avoit pu venir des Hollandois, qui, ſans faire attention à l'avenir, ravageoient & détruiſoient tout, dans les lieux où le hazard les faiſoit arriver : ou que les beſtiaux qu'on y avoit vûs en ſi grand nombre, n'étoient pas une production du Pays; mais qu'étant pris dans les guerres que les Habitans avoient alors, & qui leur faiſoient rechercher avec tant d'avidité les moindres morceaux de fer, pour armer leurs dards & leurs lances, la paix qui avoit peut-être ſuccedé à leurs diviſions, leur avoit fait perdre tout à la fois le goût du fer & l'occaſion d'enlever des beſtiaux. Ils ne laiſſoient pas de venir chaque jour aux tentes des Anglois; mais les prieres & les préſens ne purent tirer d'eux que quatre vaches & ſix brebis, pour le ſoulagement des Malades de la Flotte. Ces vaches étoient mêmes ſi vieilles & ſi maigres, que leur chair ne faiſoit point un mets fort piquant. Et ce ne fut pas du fer que les Sauvages demanderent en payement; ils ne voulurent prendre que de petites plaques de cuivre, de ſix pouces quarrés; pour chacune deſquelles ils donnoient volontiers une brebis. On fut obligé de couper en pieces un chaudron de cuivre, dont ils regardoient les morceaux avec admiration. Ils s'en font des ornemens pour leur parure, avec un ſoin extrême de les rendre clairs & luiſans; & Dounton en vit pluſieurs qui portoient ſix ou ſept de ces précieux bijoux au long des bras.

Changemens arrivés dans cette Baye.

Cauſe du changement.

Ces Afriquains ſont les plus ſales Créatures que l'Auteur ait jamais vûes. A la malpropreté naturelle de leurs corps, qui vient de la ſueur ou d'autres cauſes, ils joignent une onction, qui eſt apparemment le jus de quelques herbes, mais qui reſſemble beaucoup à la fiente de vache; & leur chevelure, ou plutôt la laine de leur tête, qu'ils ont ſoin de bien enduire de cette affreuſe pomade, a l'air d'une pâte compoſée d'herbes pilées. Pour habits, ils ont

Uſages & caractere des Afriquains de Saldanna.

(*a*) L'Editeur Anglois remarque qu'il faut qu'il y ait ici quelque erreur, & que cette Deſcription ne peut convenir qu'à la Baye de La-Table. Elle eſt d'ailleurs fort obſcure & ſemble ſe contredire.

DOUNTON. 1610.

des peaux de bêtes, qui leur tombent jufqu'au milieu des cuiffes, mais fans être liées par aucune couture; & leurs parties naturelles font couvertes, dans les deux fexes, d'une queue de chat, ou de quelqu'autre petit animal. Leurs moutons, au lieu de laine, ont une forte de poil qui reffemble à celui des veaux, & qui eft auffi de diverfes couleurs. Ils ont les jambes plus longues, & le corps plus gros que les moutons d'Angleterre; mais ils font beaucoup moins gras.

Les Chefs de la Nation font diftingués par une plaque d'yvoire mince & fort poli, d'environ feize pouces de grandeur, qui leur couvre le bras au deffus du coude; & depuis le coude jufqu'au poignet, ils portent fix, huit, & jufqu'à douze petites pieces de cuivre, qui font ou féparées, ou jointes enfemble, fuivant la facilité qu'ils trouvent à les ajufter, avec des bracelets de verre bleu, & de nacre de perles, qui leur viennent des échanges qu'ils font avec les Matelots Hollandois pour des œufs d'autruche & des porcs-épics. Ils ont une autre forte de parure, qui eft peut-être ce qu'il y a de plus dégoutant dans l'univers; ce font les boyaux des Bêtes qu'ils ont tués, ou qu'ils voyent tuer aux Anglois. Ils fe les paffent autour du col, en les faifant defcendre jufqu'à la ceinture au long de l'eftomach; ce qui joint à l'horreur du fpectacle une odeur que les Européens ont peine à fupporter. Ils ont l'ufage des fleches & des arcs; mais lorfqu'ils s'approchent des Voyageurs de l'Europe, ils laiffent ces armes dans quelque buiffon, pour ne conferver qu'une forte de lance fort courte, ou de dard armé d'une petite pointe de fer; & quelques plumes d'autruche, dont ils fe fervent comme d'évantails, contre la chaleur du Soleil. Ils ont la taille fort belle, & le corps extrêmement dégagé. On croit avoir remarqué qu'ils changent de tems en tems d'Habitations, pour la commodité des pâturages. Les lieux qu'ils préférent font les vallées entre les montagnes. De la Baye, on découvre dans l'éloignement, des fommets chargés de neige; mais les monts qui font vers la Côte, n'ont rien qui fente l'Hiver, malgré leur extrême hauteur.

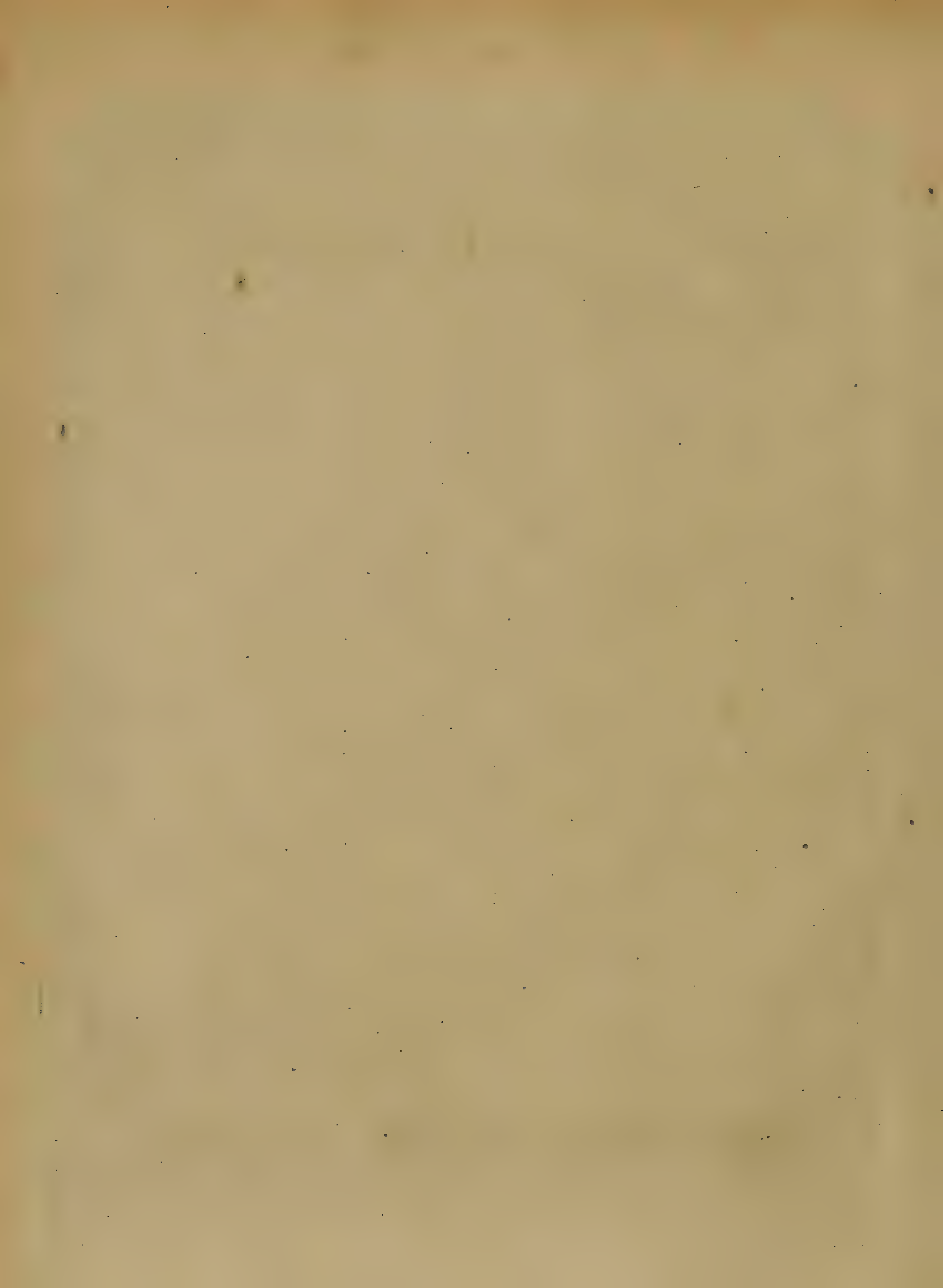
Monts chargés de neige, en Affrique.

Obfervations de Dounton fur les animaux.

Dounton, plus capable d'obfervations que la plupart des Marchands Anglois, remarqua différentes efpeces de ferpens & d'araignées, mais fans entreprendre d'en laiffer la defcription. Il vit quantité de bêtes farouches. Les Hollandois l'affurerent qu'ils avoient vû des lions; mais il chercha inutilement l'occafion d'en voir. Les chevreuils, les antilopes, les porcs-épics, les tortues de terre, les finges, les oyes, les canards, les pélicans, les *paffeas*, les *flemingos*, les corbeaux, qui ont tous un collier blanc autour du col, quantité de petits oifeaux de différentes efpeces, fans parler de ceux de mer dont la variété eft innombrable, rempliffent tellement l'air, les arbres & la terre, qu'on ne peut fe remuer fans en faire partir un grand nombre. Les cormorans font en troupes au long des côtes, & ne l'emportent pas néanmoins par la multitude, fur certains oifeaux gris, avec les aîles noires, que les Portugais appellent *alcantraffes*.

Le poiffon n'y eft pas moins abondant. On y trouve la plupart des efpeces qui font connues en Europe. Mais Dounton parle avec étonnement de la multitude des veaux marins, & des petites baleines qu'il vit plufieurs fois autour de l'Ifle des Pengouins. L'air, fur toute la côte, eft fort fain, & l'eau excellente. On voit defcendre des montagnes une infinité de petits ruiffeaux,


7. Montagne de la table.
8. Montagne du Diable.
9. Montagne du Lion.
10. Queue du Lion.
11. Habitations Hollandoises.
12. Le Fort.
13. Pont du debarquement.
14 Lieu de l'Aguade.
XXX Rocs cachés.
Ile robin
Fort
Baye de la Table.
lieu du mouillage
Vuë du Cap de Bonne Esperance
A. Montagne du Diable.
B. Montagne de la table.
C. Montagne du Lion.
D. Queue du Lion.
E. Fort des Hollandois.
F. Jardin de la Compagnie
G. Cabanes des Hottentots.
H. Maison des Hollandois
I. Eglise K Hopital.
L. Pont du debarquement long. de 50. pas.
M. Lieu de l'aguade



qui se reunissent dans plusieurs endroits, & qui fournissent abondamment à la provision des Vaisseaux.

DOUNTON. 1610.

Voyage téméraire & infructueux de l'Amiral Anglois.

Un jour au matin, le Capitaine Dounton & l'Amiral accompagnés de treize hommes, entreprirent de chercher quelque lieu d'où ils pussent faire apporter du bois. Après avoir fait trois milles sans en découvrir aucune apparence, à la réserve de quelques feuilles vertes, que la nécessité fit couper aux gens du Pepper-Corn, Sir Henri qui cherchoit en même tems quelques rafraîchissemens pour ses malades, prit la résolution de s'avancer autour de La-Table, dans l'esperance d'y trouver quelques bestiaux qu'il se proposoit d'acheter. Il ne prévoyoit pas dans quelles difficultés il alloit s'engager. Ils traverserent d'abord un grand terrain pierreux, inégal, sans aucune trace de chemin, obligés fort souvent de descendre & de remonter, pour franchir un grand nombre de ravines que les torrens, formés par la pluie, n'avoient pas cessé de former depuis un grand nombre de siecles, en se précipitant du sommet de La-Table. Enfin, ils trouverent un sentier battu, au long duquel ils marcherent quelque tems, guidés par quelques plumes qu'ils rencontroient d'espace en espace & par d'autres traces d'oiseau ou de bétail. Cependant, en ayant trouvé la fin, ils jugerent que cette route avoit été frayée par les équipages de divers Vaisseaux. Ils la quitterent, pour prendre sur la droite, où ils recommencerent à marcher dans un lieu triste & fatiguant, jusqu'à ce qu'ils découvrirent un autre sentier, qui sembloit conduire vers la rade au long des montagnes. Ils le suivirent assez longtems, au travers des rocs & des ravines; & se trouvant avec beaucoup de surprise entre le Pain-de-sucre & La-Table, ils découvrirent le rivage, au long duquel ils avoient marché, entre des monts qui leur en déroboient la vûe. Ils continuerent d'avancer entre le Nord du Pain-de-sucre & La-Table, sans qu'on nous dise quelle étoit leur ressource contre la faim & la fraîcheur de la nuit. Enfin, après s'être fortifiés le matin, en faisant un peu de feu, ils marcherent encore une partie du jour, & vers le soir ils arriverent à leurs tentes. Une si longue absence y avoit déja répandu l'allarme. Pemberton, inquiet pour le sort de son Amiral, se disposoit à partir avec un corps d'Anglois bien armés, pour le chercher d'un côté de la Montagne, tandis que Thornton en feroit le tour du côté opposé avec une autre troupe. La joye de le voir arriver fut si vive, qu'elle éclatta dans toute la Flotte par une fête publique.

Son retour, & ses observations.

Sir Henri, dans cette marche, avoit eu pendant tout le jour *La-Table* à sa droite; & sur sa gauche, des marais, qui étant près des montagnes, se trouvoient remplis de rocs, tombés en divers tems du sommet. Le fond en est humide, & paroît propre à faire d'excellens pâturages. On y voit par intervalles des arbres fort bas, quoique larges & touffus par leurs branches, qui portent un fruit de la figure & de la grosseur des pommes de pin, mais dont la peau n'est pas si rude: les oiseaux se nourrissent de la semence. Les feuilles ont à peu près la forme de celles du Houx; mais elles sont moins épaisses.

Utilité de porter des semences dans les voyages de mer.

Cette saison étant le printems du pays, l'herbe & les arbres étoient en fleurs de tous côtés. Dounton, charmé de ce spectacle, regreta de n'avoir pas apporté les meilleures semences de nos jardins, pour les laisser dans une terre qui lui paroissoit fort propre à les recevoir. Quoique les Sauvages eussent pû ruiner une partie de son travail, il jugea qu'il s'en seroit sauvé quelque partie; & que les Commandans de chaque Vaisseau, qui seroit entré dans la Baye,

DOUNTON. 1610.

recueillant le fruit de ses soins, auroient été portés par son exemple à soutenir & à perfectionner son entreprise.

Départ des Anglois.

Après avoir renouvellé la provision d'eau, & rétabli les malades avec des rafraîchissemens d'une bonté médiocre, puisqu'ils consistoient principalement dans l'abondance du poisson & dans une prodigieuse quantité de moules, on se disposa le 9 d'Août, à remettre à la voile. Mais le vent devint contraire jusqu'au 13, que soufflant au Sud-Sud-Est il fit doubler avant la nuit le Cap de Bonne-Espérance. On ne passa pas moins heureusement celui *Das-Agulhas* ou des Aiguilles. Les jours suivans furent variés par des tems fort divers, jusqu'au 6 de Septembre qu'on découvrit à trois heures après midi l'Isle de Madagascar, ou de Saint-Laurent, à 23 degrés 38 minutes de latitude. Vers le soir, on jetta l'ancre dans la Baye de Saint-Augustin, où l'on trouva l'*Union* de Londres, Vice-Amiral du quatriéme voyage, que le défaut de provisions tenoit dans cette Baye avec beaucoup d'embarras & d'inquiétude. On apprit du Capitaine qu'il avoit été séparé de son Amiral & de la Pinace entre le Cap de Bonne-Espérance & la Baye de Saldanna, sans avoir pû se procurer la moindre information sur leur sort, & qu'il étoit entré dans cette Baye, pour les chercher. Ensuite ayant fait voile vers l'Isle de Zanzibar, il s'étoit laissé engager par les fausses caresses des Portugais à tenter le commerce dans cette Isle; mais quelques-uns de ses gens, qu'il leur avoit envoyés, avoient eu beaucoup de peine à se sauver de leurs mains, & n'avoient pu regagner leur Chaloupe qu'en perdant trois de leurs compagnons. Les vents contraires ne lui permettant point de choisir un port commode, il avoit été forcé par le besoin d'eau, de retourner vers Madagascar, dans le dessein de gagner la Baye d'Antongile, qui est sur la Côte Est-Nord-Est : divers obstacles l'avoient mis dans la nécessité d'entrer dans celle de Konguomorro au coin Nord-Ouest de l'Isle. Il s'y étoit arrêté quelques jours, excité à la confiance par les caresses & les offres du Roi. Le principal Facteur du Vaisseau avoit conçu une si bonne opinion de ce Prince barbare, que dans l'espérance d'en tirer de l'ambre gris & d'autres richesses, il s'étoit déterminé à descendre au rivage avec plusieurs Marchands du Vaisseau. Il s'étoit présenté au Roi qui avoit souhaité de voir aussi le Chirurgien, le Trompette, & le Tambour. Mais ces trois hommes, qui avoient accompagné les Marchands dans la Chaloupe ayant refusé d'en sortir, on vit aussitôt paroître un grand nombre de Sauvages armés de dards, de fléches & de lances, qui entreprirent de forcer la Chaloupe. Les Matelots Anglois repousserent ces furieux à coups d'arquebuses, mais il en sortit d'autres de la riviere dans une multitude de Canots, qui eurent la hardiesse de s'avancer jusqu'au Vaisseau, d'où le bruit de l'artillerie les éloigna bientôt. Cependant, ils formerent le dessein, quelques jours après, d'attaquer le Vaisseau même, qui attendoit des nouvelles de son Capitaine & de ses Marchands. Plus de cent Canots s'approcherent en forme de croissant, & mirent les Anglois dans la nécessité de se retirer. Ils avoient repris leur course vers l'Inde; & n'ayant pû gagner Sokotra, ils avoient fait voile au Port d'Achin, où ils avoient trouvé quelque avantage à commercer avec les Guzarates. De-là, ils s'étoient rendus à Priaman, pour y charger du poivre; mais après y avoir fait leur convention pour le prix, à treize pieces de huit le *bahar*, on leur avoit livré la marchandise dans l'Isle de Tékou, qui est à trois lieues de Priaman.

Ils rencontrent l'Union à Madagascar. Ses avantures.

Sir

Sir Henri se chargea volontiers de procurer des vivres à l'Union, par les mêmes moyens qu'il employa pour lui-même, & cette entreprise rendit son séjour plus long dans la Rade. Il accorda aussi les différends qui s'étoient élevés dans l'Equipage. Pendant quatre jours qu'il passa dans cette Baye, il observa que l'eau y est partout fort profonde, mais inégale dans sa profondeur, qui surpasse quelquefois deux cens brasses. Tout le rivage du Sud, depuis la pointe de l'Ouest jusqu'aux montagnes, est parsemé de rocs & de basses, que le retour de la marée laisse à découvert. L'Amiral avoit fait jetter l'ancre à l'extrêmité de ces rocs proche des montagnes, sur douze brasses de fond; mais il auroit pu s'approcher encore plus de la terre, sur sept brasses. Il étoit entré dans la Baye avec un vent très fort qui souffloit au Sud-Sud-Ouest, & qui cessa tout d'un coup lorsqu'on fut près de la terre. Cependant il recommença tous les jours, jusqu'à la nuit, qui étoit toujours fort calme. L'Auteur remarque qu'on avoit alors la nouvelle Lune, ce qui rend le tems plus difficile dans ces contrées; de sorte qu'il ne put juger de ce qu'il est dans un autre cas. Il lui parut que la chaleur est toujours extrême sur ces terres, surtout lorsque le Soleil est au Sud de la ligne.

DOUNTON. 1612.

Secours accordés à l'Union.

Propriétés de la Baye de saint-Augustin.

Les Anglois trouverent, dans cette partie de l'Isle, des arbres aussi résineux que le sapin jaune. Ayant essayé d'y mettre le feu, ils furent surpris de le voir gagner avec une vîtesse prodigieuse de la racine jusqu'aux branches. Le bois de ces arbres est aussi fort tendre; mais ils en trouverent une autre espece dont le bois est aussi dur que le *lignum-vitæ*, & la couleur très blanche jusqu'au cœur, qui tire un peu sur le brun. Les arbres qu'on coupa pour le chauffage des Vaisseaux, furent de ceux qui parurent les plus communs, & dont les branches sont chargées d'un fruit qu'on appelle tamarin. Il est dans des cosses, de la grandeur de celle de nos féves. Le goût en est fort aigre, & les Apothiquaires le croyent bon contre le scorbut. On trouve aussi dans le même lieu une grande quantité de cette herbe, dont on fait l'espece d'aloes qu'on appelle *Sokotrine*. Pour la forme, on auroit peine à la distinguer de la *Semper-vive*. Mais l'Auteur ne put être informé si les Habitans de l'Isle la connoissent, & s'ils en font usage. Il ne découvrit pas mieux pourquoi ils marquoient tant d'éloignement à converser avec les Anglois. On eut beaucoup de peine à se procurer des rafraîchissemens. Un bœuf se donnoit autrefois dans cette Baye pour une piece de huit; & l'Amiral en pouvoit à peine obtenir pour le double. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'Union même qui avoit causé ce changement, depuis qu'étant sans Chef, & cherchant peut-être à se venger, tout l'Equipage avoit commis divers désordres sur la Côte. On prétend que les Insulaires de Madagascar sont naturellement perfides; mais leur entremise à Konkomorre, & l'ordre dans lequel ils s'étoient avancés pour combattre, doit faire juger aussi qu'ils sont braves, & qu'ils n'ignorent pas la discipline militaire. Leurs armes sont l'arc & les fleches, la lance & de petits dards qu'ils portent en faisceaux, & qu'ils jettent fort adroitement.

Arbres & plantes.

Changement de manieres dans les Habitans.

Le 9 de Septembre, à quatre heures après midi, la Flotte leva l'ancre; & laissant l'Union dans la Baye, elle en sortit avec un fort bon vent. Le 21, entre 10 & 11 degrés de latitude, le vent étant à l'Est-Sud-Est, & les Courans au Sud-Ouest, on se trouva fort près d'une Côte très basse au milieu d'une infinité de petits rocs, qui ne s'apperçoivent que par le battement de la mer.

Départ de la Flotte.

DOUNTON. 1612.

Isles de Queriba.

Rocs & courans dangereux.

On distingua plusieurs petites Isles, qui sont celles de *Quériba*, & l'on employa six jours à s'en dégager. La Côte, dont on avoit été surpris de se trouver si proche, est, au jugement de Dounton, environ 70 lieues au Nord de Mozambique. Comme le soin d'éviter les rocs occupoit uniquement les Anglois, ils ne firent point d'observations sur la terre qu'ils avoient devant les yeux, ni sur la distance des Isles entr'elles. Le plus grand danger venoit des Courans, qui étant d'une grande violence, empêchoient de jetter l'ancre au milieu des rocs, & même d'approcher du rivage quoiqu'ils n'en fussent qu'à deux lieues. Tous les soirs ils voyoient des feux allumés par les Habitans; mais ces foibles secours ne diminuoient pas le péril, & ne leur inspiroient pas l'envie de s'approcher. Ce qui leur causa un nouvel étonnement, ce fut qu'après s'être dégagés des rocs, ils se trouverent jettés au Nord par les Courans, presqu'au même point d'où ils étoient venus.

Isles nommées les Duas Hermanas.

Enfin les Courans cesserent le 9, ou du moins la Flotte s'en trouvant délivrée, sans pouvoir distinguer de quel côté ils prenoient leur direction, le 17, au lever du Soleil, on découvrit les Isles qui se nomment *Duas-Hermanas*, ou les deux Sœurs, & qui tirent ce nom de leur parfaite ressemblance. Leur situation, l'une à l'égard de l'autre, est Ouest par Sud, & Est par Nord. Elles sont à sept ou huit lieues de la pointe Ouest de Sokotra, vers laquelle on continua de s'avancer. La sonde fit trouver, à trois lieues & demie de cette pointe, vingt-trois, vingt-quatre & vingt six brasses d'eau. Mais le vent, qui avoit été très favorable dans cet espace, venant tout d'un coup à manquer, on ne put surmonter le Courant pour s'approcher des Côtes. L'Amiral & le Darling jetterent l'ancre sur douze brasses de fond, près d'un Ville nommée *Gallanza*. A la fraîcheur du soir, le Capitaine Dounton gagna dans la Pinace une pointe sabloneuse, pour en tirer quelques rafraîchissemens de poisson ou d'autres vivres. Il y apprit, comme il le craignoit déja, que la Mousson de l'Est étoit arrivée, & par conséquent qu'il falloit renoncer pour neuf mois à l'espérance de se rendre à Cambaïe. Cependant il leur restoit celle de recevoir à Tamarin des informations plus certaines de la bouche du Roi.

On aborde à l'Isle de Sokotra.

Villes de Gallanza & de Tamarin.

Le 20, qui étoit un samedi, ils allerent mouiller le soir contre une pointe, à six lieues de Tamarin, & cinq de Gallanza. Mais au lieu d'y passer la nuit, s'étant flattés de pouvoir avancer à la faveur d'un petit vent frais de terre, ils furent entraînés avec tant de force par le Courant, que le lendemain ils se retrouverent vis-à-vis de Gallanza, mais à beaucoup de distance du rivage. Le 22, l'Amiral & le Darling se rapprocherent de la terre dans un lieu que les rocs & les basses rendoient assez dangereux; & vers midi, le Pepper-Corn qui avoit failli d'être tout-à-fait écarté de l'Isle, mouilla aussi dans la Baye, à l'Ouest de Gallanza sur un fond de six brasses. Dounton se rendit aussi-tôt au rivage dans la Pinace, où il avoit mis quantité de barrils pour rapporter de l'eau. Il s'étoit muni d'une enseigne de paix, dans l'espérance que les Habitans viendroient à lui avec quelques boucs & d'autres rafraîchissemens. Il en vit effectivement plusieurs troupes, qui s'étoient rassemblées à quelque distance : mais personne n'osant s'approcher, il jugea que ces pauvres Insulaires étoient arrêtés par la crainte de déplaire au Roi, qui ne vouloit pas que ses Sujets eussent la moindre intelligence avec les Etrangers, ni qu'ils leur fournissent aucun secours de vivres sans sa permission. Dounton se contenta de remplir d'eau

treize de ses barrils, & revint tranquillement à bord.

DOUNTON. 1612.

La Lune étant pleine & la marée haute à neuf heures du soir, on trouva par diverses observations que l'eau s'étoit élevée de douze pieds. Elle se retira directement au Nord, c'est-à-dire, en suivant le rivage. Un vent frais, qui prit le même cours, servit encore à faire avancer les Anglois au long des Côtes, jusqu'à l'entrée d'une Baye sabloneuse, où ils employerent le reste de la nuit à la pêche; & s'appercevant que le Courant les repoussoit à l'Ouest, ils mouillerent l'ancre, pour attendre la marée suivante ou le secours d'un autre vent. Le 25, ils obtinrent le vent qu'ils avoient desiré; & vers le milieu du jour ils jetterent l'ancre à moins d'un mille du rivage, vis-à-vis de Tamarin, où le Palais du Roi se fait voir sur une éminence au-dessus de la Ville. L'Amiral salua ce Prince de six coups de canon, le Pepper-Corn de trois, & le Darling d'un seul. Femel, un des principaux Marchands de la Flotte, fut envoyé au rivage dans la Pinace, avec un present, qui consistoit dans une coupe d'argent doré du poids de dix onces, une lame d'épée & trois aunes de beau drap. Le Roi le reçut sur le bord de la mer, dans une tente couleur d'orange, où il étoit assis avec ses principaux Courtisans & une garde de quelques Arquebusiers. Il entretint Femel pendant plus d'une heure. Il marqua beaucoup d'envie de voir l'Amiral, en promettant de lui accorder gratuitement de l'eau, & la liberté du Commerce; quoique la sécheresse & la stérilité qui regnoient depuis deux ans dans son Isle, en eussent tellement banni l'abondance, qu'ayant envoyé dans la Mer Rouge, sur sa propre Fregate, tout ce qu'il avoit pû recueillir d'aloes, il ne lui en restoit pas une livre. Il ajouta que le Vaisseau Anglois, *l'Ascension*, étoit arrivé pour la premiere fois sur sa Côte au mois de Février, & qu'ayant trouvé dans la Rade de Tamarin un Bâtiment Guzarate, il étoit parti avec lui pour la Mer Rouge; que sa Pinace, qui étoit arrivée quelques jours après, avoit suivi la même route; qu'au mois de Juillet, l'Ascension & la Pinace étoient revenus de la Mer Rouge, & qu'après avoir fait de l'eau à Sokotra, ils avoient fait voile vers Cambaye; mais que sa Fregate se trouvant au Port de Bazaïn, près de Daman, avoit été informée que pour s'être trop hâtés d'arriver sur cette Côte avant la fin de l'Hyver & du mauvais tems, ces deux malheureux Bâtimens avoient péri, sans qu'on en eût pu sauver autre chose que l'Equipage.

Les Anglois jettent l'ancre à Tamarin.

Visite qu'ils font au Roi; informations qu'ils en reçoivent.

Le Roi joignit à ses civilités un present pour l'Amiral, qui ne fit pas difficulté de descendre le lendemain avec une bonne Escorte, au bruit de son artillerie. Il fut reçu de ce Prince avec des marques particulieres de distinction; mais on lui fit entendre que sa Flotte étant capable d'effrayer les Vaisseaux Indiens qui étoient attendus dans le Port, il n'y devoit pas faire un trop long séjour. Dounton s'imagina que cet avis pouvoit venir d'une autre cause. Le Roi, qui vouloit donner une haute idée de sa puissance aux Anglois, avoit fait assembler de toutes les parties de l'Isle, un grand nombre de ses Sujets, qu'il étoit obligé d'entretenir à ses frais, pendant qu'il les retenoit près de lui; & le retardement des Anglois lui auroit rendu cette dépense fort incommode. Ils acheverent, deux jours après, de se fournir d'eau, d'un étang formé par quantité de ruisseaux qui descendent des montagnes, & le 7, qui étoit un Dimanche, la plus grande partie des Matelots eut la permission de descendre à terre pour s'y réjouir.

Le Roi se lasse du séjour des Anglois.

DOUNTON. 1612.

Nom & naissance de ce Prince.

Le nom du Roi de Sokotra étoit *Muley-Amar-Eben-Sayd*. Ce Prince n'étoit proprement que le Lieutenant de son pere, qui regnoit à Tartack en Arabie, vers le Canton d'Aden, & dont les terres touchoient à la Mer du côté de *Carasem*, autrement nommé Kushem ou Cassan. Il raconta aux Anglois que le Roi son pere étoit alors en guerre avec les Turcs d'Aden; & ce fut l'excuse qu'il leur apporta pour se dispenser de les recommander par une Lettre au Gouverneur de cette Ville. Il n'a que des Arabes pour sa garde & pour la défense de l'Isle. Les anciens Habitans du Pays, qui sont des Chrétiens Jacobites, vivent dans le dernier esclavage.

Principales propriétés de l'Isle de Sokotra.

Les principales Marchandises de l'Isle sont les Sokotrines, qui se font au mois d'Août, du suc d'une herbe fort semblable à la *Semper-vive* d'Espagne: mais ce qu'on en fabrique tous les ans ne va guéres plus loin qu'un tonneau. On y trouve aussi une petite quantité de *Sang-de-Dragon*, dont les Anglois acheterent quelques livres, à douze sols de leur monnoye; des dattes, dont les Habitans composent leur pain, & que le Roi vend aux Etrangers cinq reaux de huit le quintal; des bœufs & des vaches, qui se vendent jusqu'à douze reaux de huit; des boucs & des chevres, pour une réale; des moutons & des poules, pour une demi-réale. Toutes ces especes d'animaux sont de petite stature, à cause de la sécheresse du terroir. Le bois y est si cher que la charge d'un homme revient à douze sols d'Angleterre. Dounton ne put découvrir si l'Isle produit d'autres richesses; mais tout ce qui s'offrit à ses yeux lui ayant fait juger qu'elle n'est composée que de rochers & de pierres, il prit fort mauvaise opinion de sa fécondité.

Départ de cette Isle au Cap de Guardafu.

La Flotte Angloise partit de Sokotra le 7 d'Octobre, & tourna ses voiles vers Aden, dans la Mer Rouge. Elle prit sa course par Abba-del-Kuria, pour gagner le Cap de Guardafu, qui fait la pointe la plus Orientale de l'Abyssinie, à trente-quatre lieues de la pointe Occidentale de Sokotra. On compte de cette extrêmité de Sokotra jusqu'à la pointe Orientale d'Abba-del-Kuria quatorze lieues. La longueur d'Abba-del-Kuria qui est une Isle longue & etroite, a cinq lieues de l'Est à l'Ouest; & de cette pointe Ouest jusqu'au Cap de Guardafu, il n'y a pas moins de quinze lieues. Le Roi de Sokotra a, dans l'Isle d'Abba-del-Kuria, quelques Pâtres qui lui nourrissent des troupeaux de chevres. A trois lieues au Nord du centre, on voit deux grands rochers blancs, fort près l'un de l'autre, qui ont un demi-mille de longueur. Ce n'est pas la nature qui les a rendus blancs; mais la fiente d'un prodieux nombre d'oiseaux dont ils sont couverts.

Route des Anglois jusqu'au Port d'Aden.

Le 31, à dix heures, on étoit vis-à-vis la pointe Occidentale de Sokotra. A deux heures après midi on laissa le rocher blanc, qui se nomme *Saborna*, quatre lieues Nord-Ouest par Ouest de cette pointe. A trois heures on avoit à dix lieues, Ouest-Sud-Ouest, les deux plus hautes montages d'Abba-del-Kuria. Le 5 de Novembre au lever du Soleil, on étoit entre Abba-del-Kuria & les deux rocs. A midi, la latitude étoit de 12 degrés 17 minutes du Nord, & la variation de 17 dégrés 35 minutes. Dans l'après midi, on découvrit le Cap de Guardafu; mais comme il étoit nuit lorsqu'on s'en approcha, on le passa sans y pouvoir faire aucune observation. Le 2, au matin, on se trouva vis-à-vis d'une haute montagne, neuf lieues à l'Ouest du Cap; entre laquelle & une autre pointe qui en est à cinq lieues, Ouest par Sud, on apperçoit une basse

langue de sable qui s'avance environ cinq quarts de lieues dans la Mer. On jetta l'ancre trois lieues plus loin à l'Ouest, & les Chaloupes furent envoyées à terre pour couper du bois. Les Ouvriers y trouverent quelques Habitans, de qui ils apprirent que le dernier Mont qu'ils avoient passé se nommoit *Baba-Feluc*, quoique les Portugais l'ayent nommé le Mont-Felix. Mais ces Barbares prirent la fuite en apprenant qu'ils parloient à des Chrétiens.

Dounton. 1612.

Baba-Feluc, ou Mont-Felix.

Le 3, on descendit encore au rivage, & l'on y trouva le bois en plus grande abondance. L'après-midi, on tourna les voiles vers la Mer Rouge. Le 5, à dix heures, on découvrit à douze lieues la Côte d'Arabie, Nord-Nord-Ouest & Nord par Est. A midi, la latitude étoit de 13 degrés 28 minutes. On se trouva le soir à douze lieues du rivage. Toutes les montagnes dans les terres, paroissoient fort hautes, & fort escarpées, sans aucune trace d'herbe, de bois & d'autre verdure. On prit alors au long de la Côte, Ouest par Sud, dans l'attente de découvrir bientôt Aden. Lorsque Dounton recommença à s'approcher de la terre, il compta de n'être pas à plus de vingt-quatre lieues de cette Ville, supposant que la course de son Vaisseau dans le Golphe étoit Nord-Ouest par Nord ; mais la force imperceptible des Courans l'avoit porté presqu'entiérement au Nord, de sorte qu'en tombant vers la terre on se trouvoit encore à soixante lieues d'Aden. On continua de suivre la Côte pendant tout le jour ; &, vers la nuit, on serra les voiles, de peur de manquer le Port dans l'obscurité. On eut dans la plus grande partie de cet espace vingt-cinq, vingt, quinze, douze, dix, & huit brasses d'eau.

Le mercredi au soir, on se trouva fort près de la montagne d'Aden, d'où l'on apperçut tout d'un coup la Ville, qui est située au pied. Cette montagne est si rude & si stérile qu'on ne s'imagineroit pas qu'il y eût une Ville si près ; mais on a choisi apparemment cette situation pour en faire un lieu de défense. En effet la Place est très forte ; & Dounton ne croit pas qu'elle puisse être prise aisément du côté de la Mer, quoique les environs soient à sec dans les basses marées. Elle est défendue par un rocher fort haut, qui n'est pas beaucoup plus gros que la Tour de Londres ; mais dont l'approche est très difficile. Comme il n'y a point d'autre ouverture, pour gagner le Fort, qu'un chemin fort étroit & composé de degrés tortueux, quatre hommes seroient capables d'y arrêter une Armée. Ce rocher est taillé avec tant d'avantage, & muni d'une si bonne artillerie, qu'il paroît commander la Ville & la Rade. Cependant on peut jetter l'ancre sur neuf brasses, hors de la portée du canon. Un peu au Nord de ce roc, la nature en a placé un autre presqu'à fleur d'eau, où l'on a bâti un Fort. Dounton ne put être informé quelle étoit la Garnison d'Aden ; mais il apprit que suivant les besoins, on y tire des gens de guerre des Villes qui sont dans les terres. Elle reçoit ses provisions, partie des Cantons voisins, partie de Barbara, qui est une Ville à l'opposite, sur la Côte d'Abyssinie, d'où elle se fait apporter dans ses Barques, des bestiaux & des fruits, outre de la myrrhe, de l'encens & d'autres marchandises. Aden est à 12 degrés 35 minutes de latitude. La variation de 12 degrés 40 minutes, Ouest. Dans les marées, l'eau s'éleve entre six & sept pieds, le jour du changement de la Lune. La montagne au pied de laquelle Aden est située est une Peninsule, qui s'avance assez dans la Mer. L'Isthme, qui la joint à la terre, n'est qu'une langue de sable, au bout de laquelle on trouve un vaste espace de marais sabloneux,

Ils arrivent dans la Rade d'Aden.

Situation de cette Ville.

D'où elle tire ses provisions.

qui s'étendent jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire, l'espace de 18 ou 20 milles.

DOUNTON. 1612.

Accueil que les Anglois reçoivent des Turcs.

Aussi-tôt que les Anglois eurent mouillé l'ancre, ils virent approcher, dans un Canot, un Arabe qui observa leurs Vaisseaux, mais qui refusa de venir à bord. Le jeudi au matin, le même Arabe vint se presenter à l'Amiral, de la part de l'Emir, ou du Gouverneur, pour lui demander qui il étoit, & lui déclarer que s'il étoit ami des Turcs il seroit bien reçu au rivage. L'Amiral fit préparer aussi-tôt un present, qui consistoit dans un mousquet curieusement travaillé & une lame d'épée. William & Walter, qui sçavoient les langues Turques & Arabes, furent chargés de la députation. Ils n'obtinrent point la permission d'entrer dans la Ville; mais l'accueil qu'ils reçurent sur le rivage fut civil & plein d'affection. Les Turcs firent l'éloge de la Nation Angloisse, avec laquelle ils témoignerent qu'ils étoient fort liés à Constantinople, à Alep, & dans d'autres Villes. Cependant, au lieu de parler de commerce, ils firent entendre tendrement qu'ils attendoient bientôt dans Aden un Corps de trente mille hommes. Il parut si peu vraisemblable aux Anglois qu'un lieu tel qu'Aden pût recevoir une Armée si nombreuse, que prenant ce discours pour une marque de crainte, ils se hâterent de répondre, qu'ils demandoient pour toute grace, au Gouverneur, un Pilote qui fût capable de les conduire à Mocka, & qui seroit payé libéralement. Les Turcs s'excuserent sur l'absence du Gouverneur. Il étoit sorti de la Ville & n'y devoit retourner que le lendemain. Ils promirent d'envoyer sa réponse à l'Amiral; &, pour present, ils lui firent porter deux moutons, avec quelques fruits.

Artifices que les Turcs employent pour les tromper.

Le lendemain l'Amiral renvoya de bonne heure les deux Interprêtes, pour demander un Pilote. Ils furent conduits à la Maison de l'Emir; mais le Gouverneur n'étant point encore revenu à la Ville, on les amusa par de belles promesses, & l'Emir fâché que la Flotte eût ses voiles tendues, comme si elle eût marqué de l'empressement pour partir, envoya prier l'Amiral de laisser du moins un de ses Vaisseaux dans la Rade, pour fournir la Ville de plusieurs commodités dont elle avoit besoin. Quoiqu'il ne parût point de Pilote, cette amorce prit merveilleusement parmi les Anglois, qui étoient échauffés par l'espérance d'obtenir de l'indigo, de l'ollibanum, de la myrrhe & d'autres richesses. Cependant, avant que le Député de l'Emir arrivât sur la Flotte, elle avoit déja doublé la pointe de la Rade; & le Courant ne lui permettant point de revenir, elle jetta l'ancre vis-à-vis la Baye, au Sud de la Ville.

L'Emir s'offense de la hardiesse de l'Amiral.

L'Amiral découvrit de ce lieu plusieurs personnes de distinction qui l'observoient. Il ne fit pas difficulté de se mettre dans sa Pinace, & de se rendre au rivage, pour leur demander quand le Courant changeroit, dans la vûe de retourner à son premier poste. L'Emir parut mécontent de cette hardiesse, & prétendit que le dessein des Anglois étoit de reconnoître les forces de la Ville. Mais le Gouverneur, qui étoit enfin revenu, prit leur curiosité dans un sens plus favorable; ou du moins, employant la dissimulation, il s'en expliqua avec plus de douceur & leur accorda un Pilote pour Mocka. En même tems il les pria de laisser un de leurs Vaisseaux dans la Rade, en se plaignant de ses prédécesseurs qui avoient ruiné le Commerce d'Aden par la rigueur avec laquelle ils avoient traité les Etrangers, & témoignant beaucoup d'envie de le rétablir. Il ajouta que si la Flotte Angloise partoit sans avoir fait

quelque commerce avec la Ville, il feroit blâmé par le Bacha, fon Supérieur, qui l'accuferoit d'avoir maltraité les Anglois.

Les Anglois consentent à laisser un de leurs Vaisseaux dans la Rade.

L'Amiral qui n'ignoroit pas que la premiere partie de ce difcours étoit vraie, s'imagina facilement que la derniere l'étoit auffi, & ne fit pas d'autre objection à la demande du Gouverneur, que de reprefenter la néceffité d'un ancrage fûr pour fes Vaiffeaux contre la Mouffon de l'Eft qui eft fort dangereufe au long de cette Côte. Comme on penfoit bien moins à fa fûreté qu'à fa ruine, on s'efforça de le guérir de fes craintes. Le Pilote n'étoit pas venu, malgré l'ordre du Gouverneur. William ayant été renvoyé, pour preffer fon arrivée, on lui répondit que la femme du Pilote refufoit de laiffer partir fon mari, à moins que les Anglois ne laiffaffent pour caution jufqu'à fon retour quatre de leurs principaux Marchands. Ce changement leur donna quelque défiance de l'inconftance des Turcs; cependant l'Amiral, plus fidele à fes promeffes, réfolut de laiffer le Pepper-Corn dans la Rade. Mais au lieu de permettre qu'il déchargeât une partie de fes Marchandifes au rivage, pour la facilité du Commerce; il déclara que les Turcs manquant de confiance pour fa bonne foi jufqu'à lui refufer un Pilote, il n'en auroit pas plus pour eux. En effet il donna ordre fur le Pepper-Corn, que fi les Turcs étoient férieufement difpofés à faire quelque commerce, on attendît leurs Marchands à bord, & qu'on ne leur livrât rien qui ne fût payé fur le champ; avec une recommandation expreffe au Capitaine Dounton de lever l'ancre immédiatement pour fuivre la Flotte à Mocka, s'il fe voyoit chagriné par quelque mauvaife objection. Il partit enfuite avec fes deux autres Vaiffeaux. En mettant à la voile il apperçut un Bâtiment qui entroit dans la Baye, & qu'il prit pour un Guzarate. Il lui fit demander un Pilote; mais fans être plus heureux à l'obtenir.

Précautions de l'Amiral.

Ainfi Dounton demeura feul dans la Baye d'Aden, expofé à toutes les perfidies des Turcs. Il eut d'abord beaucoup de peine à fe rapprocher de la Rade, contre la double oppofition du vent & du courant. Enfin, ces deux obftacles étant furmontés, l'Emir d'Aden lui fit témoigner qu'il fouhaitoit de parler aux Marchands du Vaiffeau, pour apprendre d'eux-mêmes quelle forte de Commerce ils vouloient faire avec la Ville. Trois Marchands, Fowler, William, & le Treforier fe rendirent à terre, & déclarerent leurs intentions. L'Emir parut peu fatisfait de la méthode qu'ils lui propoferent. Tant de précautions lui faifant connoître qu'on étoit en garde contre fes artifices, il ne douta point qu'au premier fujet de plainte le Vaiffeau ne levât l'ancre; & dans cette crainte il réfolut d'arrêter les trois Marchands pour tirer du moins quelque avantage de leur captivité. Son prétexte fut le droit d'ancrage & quelques autres droits qu'il fit monter à cinq cens *venetianos* d'or; chaque piece de cette monnoye valant une réale & demie de huit.

Le Capitaine Dounton demeure seul dans la Rade d'Aden.

L'Emir arrête trois Marchands Anglois.

La furprife de Dounton fut extrême. Cependant comme on ne le menaçoit d'aucune violence, il continua de recevoir civilement plufieurs Turcs, qui venoient l'exhorter à faire décharger fes marchandifes au rivage. L'Emir, loin de paroître choqué de fes refus, affectoit d'envoyer à Mocka Meffager fur Meffager, pour obtenir la permiffion de l'Amiral. Il lui faifoit dire qu'Aden fe rempliffoit de Marchands qui venoient de tous les Cantons voifins dans cette efpérance, & que l'opiniâtreté de Dounton faifoit perdre aux Anglois des avantages confidérables. Dounton, qui n'efpéroit plus de bonne foi ni d'hon-

DOUNTON. 1612.

nêteté de la part des Turcs, ne laissoit pas de tenir ses marchandises prêtes pour ceux qui viendroient les acheter à bord, & ne manquoit de les faire voir à ceux qui le visitoient; mais l'expérience prouva qu'ils ne pensoient à rien moins qu'au commerce.

Embarras de Dounton.

Avec la défiance continuelle de quelque trahison, il eut à craindre jusqu'au 16 de Décembre, les orages qui sont fréquens dans toutes les parties de cette Mer pendant cette Mousson. Il envoyoit, de deux jours l'un, sa Pinace à terre, avec deux hommes, pour s'informer de la situation & de la santé de ses Marchands. Ils étoient toujours reçus civilement. Les gens de guerre, surtout, s'empressoient de les bien traiter; & si, dans le besoin qu'ils avoient d'acheter des rafraîchissemens, quelque Juif ou quelque Bannian entreprenoit de leur surfaire ou de les tromper, on étoit toujours disposé à leur rendre justice. Dounton jugea que ces apparences de sincerité étoient autant d'artifices pour le faire tomber dans le piége. Les Marchands prisonniers n'étoient pas moins caressés. Ils recevoient continuellement les visites des Turcs, mais c'étoit de ceux que l'Emir avoit chargés de conduire son intrigue. D'un autre côté il avoit expressément défendu qu'aucun Arabe s'approchât du Vaisseau Anglois, depeur que le Capitaine n'en tirât des informations.

Observations sur l'état de la Ville d'Aden.

Les deux Matelots, qui alloient à terre dans la Pinace, observerent que la Ville d'Aden avoit été beaucoup plus grande & plus peuplée, mais qu'elle étoit alors assez déserte, & qu'une partie des maisons tomboit en ruine dans tous les quartiers. Il n'y avoit pas même de boutiques où l'on trouvât des marchandises de prix, ni le moindre Négociant qui entendît le Commerce. L'argent y étoit si rare, que si les Anglois avoient besoin de changer une piece de huit pour des âpres, il falloit qu'elle courut longtems dans la Ville, où tout le monde la regardoit avec admiration.

Adresse de l'Emir pour tromper les Anglois.

Le Gouverneur, qui étoit à la veille de quitter son emploi, souhaittoit beaucoup, avant son départ, de tromper les Anglois par quelque artifice. Il leur faisoit souvent l'éloge du Capitaine Sharpey, qui avoit abordé au même lieu, six mois auparavant, & qui s'étoit fié sans réserve à la bonne foi des Turcs. Il avoit fait débarquer ses Marchandises, disoit-il, sans aucune précaution. Il avoit pris plaisir à faire retentir de ses trompettes les murs de la Ville. Ses gens étoient descendus librement au rivage, comme des Marchands qui n'ont pas d'autre vûe que le Commerce; & puisque les Anglois qui étoient alors dans la Rade faisoient difficulté de les imiter, on devoit conclure qu'ils n'étoient pas venus avec les mêmes intentions. Le Capitaine ne cessa point de regarder ces discours comme autant de piéges. Il ne put se persuader que Sharpey eût été plus imprudent que lui; & s'il avoit eu le malheur de l'être, il jugea qu'il avoit eu sujet de s'en repentir. Les circonstances lui avoient déja fait pénétrer le dessein des Turcs. Ils s'étoient flattés d'abord, non seulement de pouvoir acheter les marchandises Angloises sans argent & par des échanges avantageux, mais qu'aussi-tôt qu'elles seroient débarquées ils se rendroient maîtres de toutes les conditions. Ensuite voyant que les Anglois répondoient mal à leurs espérances, ils avoient souhaité qu'un de leurs Vaisseaux demeurât dans la Rade, parce qu'ils se promettoient plus de facilité contre un seul, & que les Turcs de Mocka en maltraiteroient deux plus facilement que trois; car les deux Villes étoient d'intelligence pour le profit du Bacha, dont elles

Esperances des Turcs.

dépendoient

dépendoient également. L'Emir étoit persuadé d'ailleurs, que des Etrangers, tels que les Anglois, ne pouvoient sçavoir que cette Mer est fort dangereuse, & si peu favorable au Commerce pendant l'Hyver, que les Vaisseaux n'y peuvent passer cette saison sans le secours des Turcs, ne fût-ce que pour en recevoir de l'eau, qu'on ne peut s'y procurer qu'avec leur consentement. Ils s'attendoient que dans l'endroit où le Pepper-Corn avoit jetté l'ancre, quelque coup de vent le forceroit tôt ou tard de s'approcher sous le canon du Château, d'où il lui seroit impossible de se retirer sans s'exposer à sa perte. Cependant, comme toutes ces suppositions dépendoient d'un avenir incertain, il avoit pris le parti de caresser les Anglois, dans la vûe d'en attirer un grand nombre au rivage, & de s'en saisir, pour les mettre dans la nécessité de se racheter avec les marchandises de leur Vaisseau. Dounton confesse qu'il auroit évité difficilement quelqu'un de ces dangers, si l'Emir ne s'étoit pas trahi lui-même en se hâtant trop de faire arrêter les trois Marchands.

Feintes caresses & autres dissimulations.

Le Gouverneur d'Aden sortit de la Ville & fut absent jusqu'au premier jour de Décembre. Après son départ, les Prisonniers Anglois furent resserrés plus étroitement & traités avec plus de rigueur. Ils demanderent la liberté de porter leurs plaintes à l'Emir. On leur répondit qu'il étoit aussi à la campagne. Cependant il parut deux jours après, & se transportant à leur prison, il leur tint un langage fort civil. Il leur accorda la permission de se procurer toutes sortes de soulagemens à leurs propres frais. Il leur promit qu'aussi-tôt que le Commerce seroit commencé, les Anglois n'auroient qu'à se louer de ses manieres, & qu'il les rendroit tous libres, sans autre condition que le payement de quinze cens Venetianos. Il ajouta que les droits de la Douane n'iroient qu'à cinq pour cent, que toutes les autres charges seroient aussi moderées, & que toutes les marchandises seroient payées argent comptant. Enfin il les pria d'écrire à l'Amiral, en les assurant qu'il l'avoit déja fait lui-même sans en recevoir de réponse, mais qu'un Messager de leur part seroit sans doute plus heureux.

Les Anglois commencent à donner dans le piege.

Dounton feignoit de se préparer au départ, lorsqu'il fut informé de ce détail par une lettre des Prisonniers. Ils le pressoient de prendre sur lui-même le soin d'écrire à l'Amiral, & de lui demander la permission de débarquer les marchandises. Quoiqu'il fût persuadé que les discours & la conduite de l'Emir couvroient quelque nouvel artifice, il fit réflexion que la Mousson de l'Est durant jusqu'au mois de Mai il ne pouvoit se rendre plutôt à Mocka ; & comme il ne souhaitoit pas moins d'apprendre des nouvelles de l'Amiral que de lui donner des siennes, il lui dépêcha par terre un de ses Anglois qui se nommoit *Caulker*, avec une lettre, qui devoit être pour lui, dit-il dans son Journal, une nouvelle source de peines. Pendant l'absence du Courrier, les Turcs redoublerent leurs caresses, & marquerent un extrême empressement de le voir revenir, pour commencer aussi-tôt un heureux Commerce.

Ils sont trahis & perdent vingt hommes, qui sont arrêtés par les Turcs.

Malgré tant de réflexions & de défiance, Dounton fut enfin trompé par cette dissimulation. Il manquoit de gros & de petits cordages. Ses gens lui representerent que dans leur oisiveté ils pouvoient en faire eux-mêmes sur le rivage, au long des murs de la Ville, & que ce travail n'ayant point de rapport avec les affaires du Commerce, les Turcs n'auroient aucun prétexte pour s'y opposer. Il en fit demander la permission à l'Emir, qui assigna lui-même

DOUNTON. 1612.

un lieu commode pour les Ouvriers, & qui leur donna, dans le voisinage, une maison, où leurs instrumens devoient être à couvert pendant la nuit. Ils descendirent l'après-midi avec une parfaite confiance. Mais à peine furent-ils à terre qu'ils se virent saisis par un grand nombre de Soldats. Ils furent maltraités, pillés, chargés de fers, & conduits dans une obscure prison. La Pinace tomba aussi entre les mains des Turcs. Il y eut vingt Anglois de pris dans cette occasion, entre lesquels se trouvoient deux Marchands, le Trésorier, & l'Apothiquaire, qui étoient descendus par curiosité, ou par amusement. Les autres étoient les Ouvriers les plus nécessaires au Vaisseau, tels que le Charpentier, le Canonier, &c.

Dounton sort de la Rade d'Aden.

Une si triste avanture fit prendre au Capitaine la résolution de lever l'ancre. Il sortit de la Rade, du côté le plus Méridional, pour tourner ses voiles vers Mocka par les détroits de Bab-al-mandel, qui forment l'entrée de la Mer Rouge à trente-deux lieues d'Aden.

Deux jours après, vers quatre heures du matin, il y eut une éclipse de Lune. On passa le Détroit dans l'après-midi du même jour. La longueur du Canal est d'environ deux milles. Comme il ne se trouvoit personne à bord qui sçût combien Mocka en est éloigné & qui connut sa situation, on prit au long de la Côte d'Arabie sur neuf & dix brasses de fond. Le soir on jetta l'ancre sur huit brasses, à neuf lieues du Détroit, vis-à-vis un petit mont qui se présente seul sur le rivage.

Il arrive à Mocka & joint l'Amiral.

Le lendemain on s'approcha de Mocka, qui n'est qu'à dix-huit lieues des Détroits, situés dans un terrain bas, sabloneux & stérile. Dounton découvrit bientôt l'Amiral, qui étoit seul à l'ancre, environ quatre milles en mer, avec sa Pinace au long de son Vaisseau. Le tems étoit si mauvais que Thornton, qui commandoit la Pinace, n'osa s'éloigner de son poste, dans la crainte de ne pouvoir regagner le dessus du vent & des courans. Mais à la vûe du Pepper-Corn, qui continuoit de s'approcher, les gens de l'Amiral baisserent leur pavillon; ce qui fit comprendre à Dounton qu'ils avoient essuyé quelque disgrace. Aussitôt qu'il eut jetté l'ancre, Thornton vint à bord. Leurs premiers discours furent des témoignages de douleur. Je ne répeterai point ici ce qu'on a lu dans la Relation de Sir Henri; mais il se trouve dans celle-ci diverses circonstances qui peuvent jetter du jour sur la premiere.

Récit que Thornton lui fait des disgraces de l'Amiral.

Thornton raconta que le passage de l'Inercase & du Darling avoit été fort prompt depuis Aden jusqu'à Mocka; ils n'y avoient mis que trente heures. Mais un de ces deux Vaisseaux ayant eu le malheur de donner sur le banc de sable, à l'entrée de la Rade, & le secours du vent, joint à tous les efforts de l'Equipage, n'ayant point été capable de le dégager, il avoit fallu le soulager d'une partie de sa cargaison, & se fier aux Turcs, qui n'avoient rien épargné pour inspirer de la confiance aux Anglois. Femel, aveuglé par la crainte, avoit été le plus ardent à transporter à terre tout ce qu'il avoit de précieux sur le Vaisseau. Cette partie de l'Arabie, depuis l'Est d'Aden jusqu'à Camaran dans la Mer Rouge, c'est-à-dire, environ soixante-dix lieues au-delà du Détroit de Bab-al-mandel, s'appelle la Terre d'Yaman, & se trouvoit alors gouvernée par un Bacha, qui faisoit sa résidence à Zenan, Ville dans les terres à quinze journées de Mocka. C'est ce Bacha qui choisit annuellement les Gouverneurs particuliers de Mocka & d'Aden. Regib Aga, qui l'étoit alors

de Mocka, l'avoit été d'Aden l'année d'auparavant, lorsque le Capitaine Sharpey y étoit venu avec l'Ascension. Il étoit esclave du Bacha; mais ayant obtenu son affection & sa confiance par toutes sortes de lâchetés, il s'élevoit ainsi chaque année à quelque nouveau degré de puissance & de considération.

A l'arrivée des Anglois, Regib Aga avoit dépêché à Zenan, pour sçavoir les intentions de son Maître. Dans l'intervalle, il avoit dressé ses batteries contre des Etrangers dont son avidité lui faisoit déja dévorer en idée toutes les marchandises. Ayant fait venir des Cantons voisins un nombre de Soldats convenable à ses vûes, il les avoit remplis des plus odieuses préventions, en leur representant les Anglois comme des Pirates & des Chrétiens ennemis de la Religion de Mahomet, qui n'étoient venus que pour détruire les Temples de la Mecque & de Médine. Il leur avoit persuadé que la destruction d'une Flotte Chrétienne étoit un service qu'ils devoient à Dieu & à leur Patrie. Enfin, pour exciter leur avarice avec leur haine, il les avoit assurés que les deux Vaisseaux Anglois étant remplis de richesses, il y auroit de quoi payer libéralement ceux qui contribueroient à leur ruine.

Confiance imprudente des Anglois.

Pendant ce tems-là, les Anglois qui ne se défioient de rien, avoient loué une Maison, & préparoient toutes leurs marchandises pour le retour du Courtier qui avoit été dépêché à Zenan. L'Aga les flattoit de toutes sortes d'espérances, & leur promettoit des facilités extraordinaires pour le Commerce. Cependant il employoit aussi l'adresse, pour leur faire débarquer de jour en jour quelque nouvelle partie de leurs richesses. Il paroissoit étonné que deux Vaisseaux si grands ne continssent pas plus de marchandises qu'il n'en avoit vû transporter au rivage, & lorsqu'on lui répondoit que le nombre en étoit beaucoup plus grand, il se plaignoit de la crainte qui empêchoit l'Amiral de les débarquer. Pour soutenir cette comédie, il déclara, de son propre mouvement, que c'étoit l'usage du Grand-Seigneur, lorsqu'il vouloit favoriser les Etrangers, de leur donner par les mains de ses Gouverneurs, une robbe, que les Turcs nomment Caffetan; & que c'étoit en effet la seule marque de protection qui pût les mettre à couvert des insultes du Peuple. Ensuite faisant entendre qu'il étoit résolu d'accorder cette faveur à l'Amiral, il feignoit d'être surpris qu'il ne pensât pas lui-même à la solliciter. Il ajouta qu'elle ne pouvoit être accordée qu'à terre, & qu'apparemment l'Amiral avoit peu d'affection pour les Turcs, puisqu'il ne daignoit pas descendre pour la recevoir; que sa froideur sur un point de cette importance devoit faire douter de ses intentions; enfin qu'il sentoit quelque scrupule à lui accorder la liberté du Commerce, parce que répondant, sur sa tête, de tous les maux qui pouvoient arriver aux Sujets du Grand-Seigneur, il ne sçavoit si la prudence lui permettoit de se fier aux Anglois.

Artifices étudiés & bien conduits par les Turcs.

L'Amiral ne se laissa pas persuader tout d'un coup par cet artificieux langage. Cependant ses Vaisseaux étoient engagés dans un lieu, d'où il y avoit peu d'apparence qu'ils pussent sortir avant sept ou huit mois. Il ne s'en appercevoit point encore, par une autre imprudence, qui avoit été jusqu'alors commune aux Anglois, & qui les avoit amenés dans cette Mer sans être bien informés de la direction des vents & des courans. D'un autre côté Femel, qui étoit dans la Ville, où l'on n'épargnoit rien pour gagner son esprit, lui rendoit compte de tous les discours de l'Aga, & le sollicitoit même de profiter de ses

DOUNTON. 1612.

offres. Sur toutes ces raisons, l'Amiral, quoique bien informé du caractere des Turcs & de leur haine pour les Chrétiens, se crut obligé, pour l'intérêt du Commerce, de descendre à terre, où sa presence lui paroissoit nécessaire. Ainsi, Dounton s'efforça de justifier Sir Henri, sur le témoignage de ses Compagnons mêmes, qui n'auroient pas été si ardens à faire l'apologie de sa conduite s'ils l'avoient cru coupable de leurs pertes & de leurs infortunes. Il y avoit alors environ trois semaines qu'ayant été arrêté par les Turcs, avec les violences qu'on a lues dans sa propre Relation, il étoit prisonnier à Mocka, où Chambers, Matelot de son Vaisseau, avoit eu la hardiesse de le visiter depuis peu, & d'où il étoit revenu le 17, c'est-à-dire, deux jours avant l'arrivée du Pepper-Corn.

Dounton envoye de ses nouvelles à l'Amiral.

Le 21, Dounton renvoya Chambers à Mocka, pour apprendre à l'Amiral toutes les disgraces qu'il venoit d'essuier à Aden. Sir Henri lui fit aussi le recit des siennes, dans une Lettre fort courte. Il lui conseilloit en même-tems de sortir, à toutes sortes de prix de la Mer Rouge, & de se retirer aux environs d'Aden, où il le croyoit moins en danger. Il ajoûtoit que devant partir pour Zenan avec quelques autres Anglois, il lui avoit envoyé le Darling, dans la seule vûe de prévenir son arrivée à Mocka.

Etrange résolution de Pemberton.

Ce fut dès le lendemain, que l'Amiral fut conduit à Zenan. Il étoit gardé par un grand nombre de Soldats, qui avoient ordre de veiller soigneusement sur lui & sur les gens de sa suite. Cependant toute leur attention n'empêcha point que le même soir, Pemberton ne se dérobât de la Caravane, & que foible & malade comme il étoit, il n'eût le bonheur de regagner furtivement le rivage, où il trouva encore plus heureusement un Canot, dans lequel il ne fit pas difficulté de s'abandonner aux flots. Il employa toutes ses forces à s'éloigner de la terre avec la rame : & ce pénible exercice, qui l'occupa toute la nuit, le jetta dans un tel abbattement, que n'ayant rien pour se remettre, il ne trouva point d'autre ressource que d'avaller son urine. A la pointe du jour, les gens de l'Inercase apperçurent le Canot, qui sembloit venir vers eux ; & le vent étant assez doux, ils envoyerent la Pinace, qui leur causa une surprise extrême en leur amenant Pemberton. Il étoit si foible, qu'il passa plusieurs heures sans pouvoir ouvrir la bouche pour leur raconter le départ de l'Amiral & sa propre avanture.

Les trois Vaisseaux Anglois souffrent beaucoup de la tempête.

Depuis ce jour jusqu'au 27, le tems fut sans cesse orageux. Le Darling, qui avoit eu beaucoup à souffrir en s'efforçant d'exécuter les ordres du Géneral, revint dans la Rade de Mocka, après avoir perdu une de ses ancres avec le cable. Mais l'air devint si tranquille au commencement de Janvier, que les trois Vaisseaux prirent la résolution de retourner vers Bab-al-mandel. Ils avoient deux vûes, l'une de chercher de l'eau, qui commençoit à leur manquer ; l'autre d'arrêter les Vaisseaux Indiens qui arriveroient dans cette Mer, pour forcer les Turcs de relâcher leur Amiral & leurs marchandises. Ils s'arrêterent d'abord sur la Côte des Abyssins. Ensuite laissant derriere eux le Darling, qui vouloit chercher son ancre & son cable dans le lieu où il l'avoit perdu, l'Inercase & le Pepper-Corn passerent de l'autre côté vers le rivage de l'Arabie, où ils mouillerent à trois lieues de Mocka, & quatre milles en mer. Le 3 au matin, ils remirent à la voile avec la marée ; & s'avançant jusqu'au soir, ils s'arrêterent pour attendre le Darling. Mais le

vent devint si violent pendant la nuit, que l'Inercase ayant été enlevé de dessus ses ancres fut séparé du Pepper-Corn, & courut les derniers dangers. Le 4 de Janvier, le Pepper-Corn fut poussé lui-même avec tant de violence, qu'il perdit aussi une de ses ancres. Il apperçut dans l'après-midi l'Inercase qui étoit entrainé vers Mocka ; & vers le soir, le Darling qui étoit tranquille à l'ancre, dans le premier lieu où il l'avoit laissé. Il ne lui auroit pas été difficile de se rapprocher du Darling ; mais jugeant que l'Inercase pouvoit avoir besoin de son secours, il s'efforça de le suivre, avec des vents si furieux qu'une de ses voiles fut presqu'emportée. Il arriva ainsi, à l'entrée de la nuit, dans la Rade de Mocka, où il trouva effectivement l'Inercase si maltraité, qu'il fut obligé de lui envoyer la plûpart de ses Ouvriers. Depuis le 6 jusqu'au 12, les deux Vaisseaux reçurent continuellement des nouvelles de la Ville, par quelques Canots que les Prisonniers Anglois leur envoyerent avec la permission de l'Aga.

DOUNTON. 1613.

Ils se rejoignent dans la Rade de Mocka,

Le Darling profita d'un vent favorable pour revenir le 12 dans la Rade de Mocka. Il brûloit d'informer les deux autres Bâtimens qu'il avoit non-seulement retrouvé son cable & son ancre, mais découvert une Rade extrêmement commode, avec un lieu pour faire de l'eau. Tandis qu'il contribuoit aussi à réparer les desordres de l'Inercase, il leur vint de la Ville quelques rafraîchissemens, mais sans la moindre nouvelle de l'Amiral, qui étoit toujours à Zenan. Ils se déterminerent encore à lever l'ancre pour retourner sur la Côte des Abyssins ; & le soir, ils mouillerent à trois lieues de cette Côte, sous une Isle qu'ils nommerent l'Isle des Crabbes, parce qu'ils y en apperçurent un grand nombre. Le 19 ils entrerent dans la Baye d'Assab, qui étoit celle que le Darling leur avoit vantée, & les trois Vaisseaux y jetterent l'ancre à un mille du rivage, vis-à-vis le lieu même d'où ils esperoient de l'eau. Dounton envoya quelques-uns de ses gens au rivage, pour tenter quelque liaison avec les Habitans. A peine eurent-ils touché la terre, qu'ils virent paroître environ cent hommes, armés de lances. Un de ces Barbares s'étant approché sans aucune marque de crainte, parla civilement aux Anglois & demanda d'être conduit sur leur Flotte. En montant à bord, il apprit au Capitaine, que les Turcs avoient fait informer tous les Habitans du Canton de la maniere dont ils avoient traité les Anglois, avec des exhortations à ne pas traiter mieux tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Cet Abyssin étoit un jeune homme de distinction, qui ne relâcha rien de ses civilités & de ses bons offices pendant le sejour que les trois Vaisseaux firent dans la Baye. Il passa cette nuit à bord de l'Inercase, où l'on n'épargna rien pour le confirmer dans les sentimens qu'il avoit déclarés.

Ils se rendent ensemble à la Baye d'Assab.

Civilité d'un jeune Abyssin.

Le 21, Dounton descendit au rivage avec la plus grande partie de ses gens. Les uns furent employés à creuser des puits, & d'autres à couper du bois, tandis que le reste faisoit la garde autour d'eux sous les armes. Il leur vint un Prêtre Abyssin, avec le pere & les freres du jeune homme qui marquoit tant d'inclination à les servir. Ils presenterent un bouc au Capitaine, qui leur offrit en retour quatre chemises. Ils promirent de revenir le lendemain & d'apporter d'autres rafraîchissemens. Dounton trop bien instruit par sa propre expérience & par celle de l'Amiral, pour se fier légerement aux apparences, fit continuer la garde pendant la nuit, & veiller sur-tout à la

DOUNTON. 1613.

ſûreté des puits, que les Turcs étoient capables de faire empoiſonner. Le lendemain il fit recommencer le travail, en attendant le retour des Abyſſins; mais le tems fut ſi mauvais qu'il ne fut pas ſurpris de n'en voir paroître aucun. Ils revinrent le jour ſuivant, accompagnés de pluſieurs Pâtres qui conduiſoient des boucs & d'autres beſtiaux. Le Capitaine acheta d'eux tout ce qu'ils avoient amené, ſans conteſtation pour le prix. Ils continuerent pendant quelques jours de lui fournir toutes ſortes de proviſions.

La Flotte ne peut gagner les Détroits.

Le 29, après avoir renouvellé entiérement leur eau, trois Vaiſſeaux profiterent d'un vent Nord-Nord-Oueſt pour tourner leurs voiles vers les Détroits, dans le deſſein d'arrêter tous les Bâtimens Indiens qui entreroient cette année dans la Mer Rouge : mais à la hauteur de l'Iſle des Crabbes, ils furent ſurpris par le calme. Dans l'après midi, ils apperçurent deux Jelbes qui traverſoient le Golphe; & lorſqu'ils ſe diſpoſoient à faire quelque mouvement pour les arrêter, ils en virent une qui venoit directement vers l'Inercaſe. Elle apportoit à la Flotte une Lettre de l'Amiral, dattée le 15 de Janvier, qui contenoit le recit de ſon voyage à Zenan. Il parloit de ſon élargiſſement avec beaucoup d'incertitude, malgré les promeſſes qu'on ne ceſſoit pas de lui faire tous les jours. Mais il ajoûtoit que Fowler & les autres Anglois du Pepper-Corn, qui avoient été retenus par l'Emir d'Aden, étoient arrivés à Zenan, & que le Ciel au milieu de tant de diſgraces, lui avoit procuré quelques amis puiſſans, dont il eſpéroit beaucoup de ſervices auprès du Bacha. Il prioit auſſi les Commandans de la Flotte de ſuſpendre leurs entrepriſes contre les Vaiſſeaux Indiens, parce qu'il étoit encore important pour ſa ſûreté & pour l'avantage même du commerce d'Angleterre dans la Méditerranée, de ne pas donner aux Turcs de juſtes ſujets de plainte avant qu'ils euſſent confirmé ouvertement leurs injuſtices. Enfin il apprenoit à ſes Commandans que le Bacha de Zenan avoit juſtifié l'Aga, en déclarant qu'il n'étoit rien arrivé à Mocka que par ſes propres ordres. Dounton écrivit, pour réponſe à cette Lettre, que la Flotte avoit trouvé une Rade commode & de l'eau ſur la Côte des Abyſſins, vis-à-vis de Mocka, à treize lieues de diſtance.

Il lui vient une Lettre de l'Amiral.

Elle reçoit d'heureuſes informations.

Le 7 de Février, Thornton, qui avoit été envoyé vers l'Aga pour lui demander des nouvelles de l'Amiral, revint avec une Lettre de l'Amiral même. Il recommandoit encore à Dounton de ſuſpendre ſa vengeance, & lui apprenant enfin que ſes affaires étoient dans une ſituation plus heureuſe, il paroiſſoit compter de quitter Zenan peu de jours après, pour retourner à Mocka. Il ſe paſſa néanmoins juſqu'au 5 de Mars avant qu'on reçût la nouvelle de ſon retour. Le Darling fut envoyé exprès dans la Rade de cette Ville, pour éclaircir les raiſons d'un ſi long ſilence. Il y trouva un grand Vaiſſeau de Dabul, nommé le *Mohammed*, & les civilités qu'il reçut des Turcs, apprirent bientôt aux Anglois que les diſpoſitions étoient changées en leur faveur. Cependant l'avis qu'il en fit donner aux deux autres Vaiſſeaux ne les empêcha point de le ſuivre, dans la crainte qu'il ne fût menacé de quelque nouvelle perfidie. Mais avant qu'ils euſſent doublé l'Iſle des Crabbes, ils l'apperçurent à la voile; & retournant enſemble à la Baye d'Aſſab, ils réſolurent d'y attendre de nouveaux ordres de l'Amiral. Thornton fut envoyé dans la Pinace pour obſerver les environs de la Ville. On le vit revenir le ſoir, avec vingt-deux des Priſonniers de Mocka & quatorze du Pep-

DOUNTON. 1613.

per-Corn. La surprise des Anglois fut aussi grande que leur joie. Thornton leur offrit avec les Prisonniers, une Lettre de l'Amiral, qui parloit des nouvelles assurances que les Turcs lui avoient données de le rendre libre, aussitôt que les Vaisseaux annuels de l'Inde seroient entrés dans la Rade. Il consultoit aussi Dounton sur le dessein qu'il avoit formé de s'échapper par la fuite; en le priant, s'il l'approuvoit, d'envoyer le Pepper-Corn dans la Rade de Mocka, pour favoriser son évasion. Dounton ne balança point à louer son projet. Il mit à la voile aussi-tôt pour Mocka; mais un calme qui le surprit à trois lieues de la Baye d'Assab, & la marée qui se trouvoit contraire à sa course, l'obligerent de jetter l'ancre contre un banc où il passa la nuit.

Projet de l'Amiral pour se sauver par la fuite.

Le 19 au matin, il entra dans la Rade, où il n'étoit encore arrivé que le grand Vaisseau de Dabul. Mais sans avoir eu le tems de jetter l'ancre, il reçut une Lettre de l'Amiral qui lui conseilloit de retourner sur le champ à la Baye d'Assab, parce que son arrivée ayant effrayé les Dabuliens, l'Aga même en paroissoit mécontent. Cet ordre déplût à Dounton, qui étoit parti avec de meilleures espérances. Il prit le parti d'écrire deux Lettres, qu'il envoya par un de ses gens dans sa Pinace. L'une qui étoit pour l'Amiral, exposoit non-seulement les besoins de la Flotte, mais l'opinion que les Anglois devoient prendre des Turcs, après tant de trahisons & d'infidélités. L'autre, composée dans une autre sens, devoit être montrée à l'Aga. Dounton feignoit de ne vouloir plus reconnoître l'autorité de l'Amiral. Il lui déclaroit qu'étant prisonnier, son pouvoir ne pouvoit plus s'étendre sur des hommes libres, & par conséquent que tous ses ordres n'empêcheroient point la Flotte Angloise d'entrer dans la Rade de Mocka & dans tout autre lieu où elle seroit appellée par ses affaires ou par ses besoins. L'Amiral fit la réponse suivante à ces deux Lettres.

Dounton s'approche de Mocka avec le Pepper-Corn.

Deux Lettres à double sens.

Réponse de l'Amiral à Dounton.

» CApitaine Dounton, l'excès de votre prudence peut vous causer beau-
» coup de mal sans m'apporter aucun avantage. Ne poussez donc pas
» vos soins au-delà du nécessaire. Je n'ai eu jusqu'à present que trop de pei-
» nes, & je n'en suis point encore délivré. Vous seriez fâché, dites-vous,
» de quitter cette Rade sans moi : mais vous ne devez pas douter qu'il ne fût
» bien plus triste pour moi d'y rester après vous, si ce malheur devenoit né-
» cessaire. Je me suis vû forcé de convenir avec le Bacha de Zenan, que
» notre Flotte ne demeureroit point à l'ancre trop proche de Mocka jusqu'à
» l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde; & qu'à la Mousson de l'Ouest je serois
» mis en liberté avec tous mes Compagnons. Si l'on manque à l'observation
» de ce Traité, je vous demande alors secours & vengeance. Mais jusqu'au
» tems de l'exécution, il faut que vous preniez patience comme moi. Je se-
» rois fâché qu'un engagement si solemnel fût violé de notre part, sans
» que les Turcs nous y eussent autorisés par leur exemple. Ne soyez pas
» surpris de n'avoir pas reçu les provisions que l'Aga vous a fait esperer.
» C'est ma faute de ne l'avoir pas pressé, & j'aurai soin de la réparer. En-
» fin je ne doute pas que les Turcs ne remplissent leurs promesses, parce
» que mon Traité est avec le Bacha, & non avec l'Aga. Si je me défiois
» de quelque nouveau stratagême, j'entreprendrois de m'échapper avant le
» tems. J'en ai trouvé plusieurs moyens, que je pourrois tenter encore, si je

» ne craignois de laisser la vie de mes gens fort en danger. Mais si la pa-
» role du Bacha demeure sans exécution après l'arrivée des vents de l'Ouest,
» je vous assure que je profiterai des occasions. Et je vous confesse même que
» je l'aurois déja tenté, si j'avois pû faire entrer dans mon projet Femel, qui
» ne veut rien hazarder jusqu'au terme, parce qu'il est persuadé qu'on nous
» rendra libres à la Mousson de l'Ouest, lorsque vous viendrez nous rede-
» mander. Vous pouvez demeurer tranquillement à l'ancre dans votre Rade
» jusqu'à cet heureux jour, à moins que le vent ne vous permette d'envoyer
» un de vos Bâtimens jusqu'aux Détroits, pour observer ce qui s'y passe. Je
» comprends que vous manquez de quantité de choses; mais j'espere que je
» me trouverai bientôt en état de vous les procurer.

Raison qui empêchoit l'Amiral de s'échapper.

On a cru devoir ici rapporter cette Lettre, pour faire voir qu'au milieu de toutes ses espérances, l'Amiral avoit des soupçons qui lui auroient fait prendre tout d'un coup le parti de la fuite s'il n'avoit été retenu par les craintes & les representations de Femel. Le 27, Dounton retourna dans la Rade d'Assab, où il trouva des provisions assez abondantes, par le soin que les Habitans du Pays avoient eu d'en apporter dans son absence. Le Darling continua d'aller à Mocka, de deux jours l'un, suivant l'accord qu'on avoit fait avec les Turcs; & pendant plus d'un mois les Anglois demeurerent tranquilles dans la Baye d'Assab. Mais les Vaisseaux de l'Inde ayant commencé à paroître sans que les Turcs marquassent plus d'empressement pour l'exécution du Traité, l'Amiral prit enfin le parti de s'échapper le 11 de Mai, dans le Darling, avec quinze de ses Compagnons; & le jour suivant, il envoya la Pinace à Dounton, pour le presser de le venir joindre dans la Rade de Mocka, avec les deux autres Vaisseaux.

Il s'y détermine enfin.

Cet événement fit changer de face aux affaires. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la Mer, jusqu'à défendre aux Vaisseaux Indiens, qui étoient arrivés dans la Rade, d'entretenir aucune communication avec la Ville, Regib Aga se vit forcé de changer de ton, & de chercher les moyens de se reconcilier avec les Anglois. Il employa la médiation du Nackada Mohammed & de plusieurs autres Etrangers. Il envoya des présens à l'Amiral, avec la promesse de lui rendre incessament Femel, qui n'avoit pas eu le même bonheur dans sa fuite. S'il le retint pendant quelques jours, ce fut pour le traiter à sa maison de campagne, où il ne dédaigna plus de boire & de manger avec lui. A son départ, l'Aga lui dit en souriant, qu'ils pourroient se revoir à Constantinople. Ce discours sembloit se rapporter à la menace que Femel lui avoit faite autrefois, de porter ses plaintes à la Cour du Grand-Seigneur; mais l'effet montra bientôt qu'il renfermoit une noire & funeste ironie. Femel étant retourné à bord parut extrêmement joyeux les deux premiers jours. Le troisiéme au matin, il mourut presque subitement; & les Chirurgiens, qui ouvrirent son corps, jugerent qu'il avoit été empoisonné. Dans la douleur d'un si cruel soupçon, l'Amiral se saisit aussi-tôt de tous les Vaisseaux Indiens qui étoient dans la Rade.

Les Turcs sont forcés à leur tour d'appaiser les Anglois.

Négociations des Turcs avec l'Amiral.

Le 2 de Juin, on vit arriver à bord quelques Députés de l'Aga, qui venoient demander aux Anglois quelles étoient leurs intentions. L'un étoit Aly Haskins, Portugais d'origine, qui avoit abandonné le Christianisme pour obtenir la dignité de Capitaine. Comme il avoit servi d'Interprête à l'Amiral

ral pendant ſon ſéjour à Zenan, & qu'il avoit fait avec lui une liaiſon fort étroite, l'Aga l'avoit choiſi pour négocier la paix. Il étoit accompagné d'un jeune Bannian nommé Tokorſi. L'Amiral leur déclara que pour réparation de toutes les pertes qu'il avoit eſſuyées, il demandoit aux Turcs la ſomme de cent mille pieces de huit. Le 19, Schermal, Scha-Bandar de Mocka, accompagné d'Aly-Haskins, de Tokorſi & de pluſieurs riches Marchands Indiens, s'approcha de l'Inercaſe dans une Barque fort ornée, au bruit des inſtrumens de muſique, pour terminer l'affaire des ſatisfactions. On conclut enfin qu'outre la reſtitution du plomb & du fer, qui avoient été ſaiſis, & celle des préſens mêmes qui avoient été faits à l'Aga, les Turcs payeroient aux Anglois la ſomme de dix-huit mille pieces de huit. L'Amiral ſe réduiſit à cette ſomme, parce qu'il n'ignoroit pas qu'elle devoit ſortir de la bourſe du Scha-Bandar des Bannians, de qui il avoit reçu beaucoup de ſecours & de conſolation dans ſa captivité. Comme une ſi groſſe ſomme ne put être payée tout d'un coup, l'Aga fit prier les Anglois de prendre dans le Vaiſſeau de Diu une certaine quantité de marchandiſes pour caution, & promit de les racheter par degrés, à meſure qu'il pourroit faire de l'argent dans l'eſpace de quatorze jours. L'Amiral facilita beaucoup le payement, en prenant pour ſes Vaiſſeaux une groſſe proviſion de riz & d'autres grains. Après cet heureux accommodement, il ſe rendit le 3 de Juillet avec ſes trois Vaiſſeaux & ſa Pinace, dans la Rade d'Aſſab, où la bonté de l'eau & les rafraîchiſſemens, qu'il acheta des Badwis ſervirent à rétablir un grand nombre de ſes gens, parmi leſquels il s'étoit répandu de fâcheuſes maladies. Les civilités & les preſens qu'il reçut du Roy de Rahayta, pays voiſin de la Baye, & du Prince Abdalla ſon neveu, contribuerent auſſi à lui rendre ce ſéjour fort agréable juſqu'à la fin du mois.

Convention qui termine leurs differends.

Il mit à la voile le 24, vers Camaran, Iſle ſur la Côte d'Arabie, à quarante lieues au Nord de Mocka, vers le 15ᵉ degré de latitude. Comme elle a une Ville & une Fortereſſe, les Anglois s'imaginerent que le Vaiſſeau de Suez, qui vient chaque année à Mocka, auroit choiſi cette retraite pour attendre le départ de leur Flotte. Il y a peu de Bâtimens qui oſent faire voile dans cette Mer, vers le Nord, pendant la Mouſſon de l'Oueſt. L'Amiral avançoit pendant le jour, & ne manquoit pas de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Cette précaution ne l'empêcha point de donner ſur des braſſes fort dangereuſes, dont il ne ſe dégagea qu'avec une peine extrême. Il paſſa deux jours dans cette allarme. La Flotte n'avoit pas de Pilotes qui connuſſent ces Mers, & le Courant étant incertain, on ne pouvoit avancer ſans témerité pendant la nuit. L'Amiral que tous ſes gens avoient prié pluſieurs fois d'abandonner la pourſuite du Vaiſſeau Turc, ſe crut obligé lui-même de renoncer à cette entrepriſe.

La Flotte Angloiſe met à la voile vers l'Iſle de Camaran.

On prit vers l'Iſle de *Jubal-Suckar*, qui eſt aſſez grande & fort élevée. Elle a au Sud une autre grande Iſle, qui n'eſt pas moins haute, & qui ſe nomme *Jubal-Arry*. Toutes deux ſont environnées d'un grand nombre de petites Iſles du côté du Sud, &, dans pluſieurs endroits, par des chaînes de petits rocs qui ne ſe découvrent que par le battement de la mer. Cette rangée d'Iſles peut avoir dix lieues de longueur. Elles ſont au Nord-Nord-Oueſt de Mocka, d'où elles peuvent être facilement apperçues dans le beau tems. Mais rarement l'eſt-il aſſez

Iſles de Jubal-Suckar & de Jubal-Arry.

DOUNTON. 1613.

pour cela. Depuis la partie Oueſt de Jubal-Suckar juſqu'à Beloula, la diſtance eſt de douze lieues, Sud-Oueſt par Sud, au long des mêmes Iſles. Il ſe trouve dans cette direction deux rochers abîmés, que le battement des flots fait reconnoître. Au Sud par Oueſt de Jubal-Arry, on apperçoit deux Iſles & un roc, entre lequel & la Côte d'Afrique, au Sud-Oueſt, ſont quatre autres petits rocs plats, éloignés du premier d'environ quatre milles & demi. Il n'y a point de péril à s'en approcher, parce que l'eau eſt fort profonde juſqu'à celui qui eſt le plus Sud-Oueſt & le plus proche de la Côte d'Afrique.

Les Anglois reviennent dans la Rade de Mocka.

Le 6 d'Août, à quatre heures du matin, on revint jetter l'ancre dans la Rade de Mocka, où l'on apperçut le Vaiſſeau de Suez, qui avoit trouvé le moyen de paſſer fort heureuſement. Il étoit amarré fort proche de la Ville, & déja déchargé. Dounton apprit qu'il étoit arrivé cinq jours auparavant, accompagné d'une Galere, & qu'au premier jour il devoit en arriver trois autres. La Flotte Angloiſe s'approcha le 7, auſſi près de la Ville qu'il fut poſſible, pour terminer quelques reſtes d'affaires & pour ſe mettre à portée de commander tous les Vaiſſeaux qui étoient dans la Rade. Tokorſi, l'ancien ami des Anglois, & Sabrago vinrent à bord, avec un preſent de la part de Schermal.

Ils repaſſent les Détroits pour retourner à Sokotra.

Le 10, vers onze heures du matin, la Flotte repaſſa le Détroit de Bal-almandel, en ſe diviſant par les deux Canaux. Le lendemain on découvrit la haute tour d'Aden, à la diſtance d'onze lieues; & ſuivant les calculs, on ſe crut à trente-ſix lieues des Détroits. On avança peu juſqu'au 21, puiſqu'on n'apperçut que ce jour-là le Mont-Felix qui ſe preſentoit Eſt par Nord à dix lieues de diſtance. Les calmes retarderent la Flotte juſqu'au 26, qu'un vent frais de terre lui ſervit à remettre à la voile.

Le 27, on fit quatorze lieues Eſt-Nord-Eſt, & vers quatre heures après midi on ſe trouva ſeize lieues à l'Oueſt du Cap de Guardafu. Le ſoir, en s'approchant de la pointe du Cap, on remarqua dans le mouvement de la mer une différence ſenſible, qui annonçoit l'ouverture de l'Océan Méridional. Le 29, on découvrit l'Iſle de Sokotra. Dans ce paſſage d'Aden à Sokotra, les Courans ne ceſſent pas de rendre la navigation fort incertaine, car on ſe trouve entraîné en arriere lorſqu'on croit avancer.

Ils y laiſſent des avis pour les Capitaines Anglois.

L'Amiral fit relâcher a Sokotra, pour y prendre des rafraîchiſſemens & tout l'aloes qu'on y avoit ramaſſé depuis ſon paſſage. Il laiſſa entre les mains du Roi des Lettres d'avis pour tous les Capitaines Anglois, qui viendroient dans cette Iſle avec le deſſein de pénétrer dans la Mer Rouge. Le 4 de Septembre, il partit de la Rade de Deliſcha; mais étant arrêté preſqu'auſſi tôt par un calme, qui fut ſuivi d'une continuelle variété de vents, il n'arriva que le 23 à la hauteur de Soually. La vûe des arbres, qui ſe preſentent au Nord & au Sud de la Baye, lui ſervit de direction pour avancer avec la marée; & s'approchant toujours de la terre au Nord, il ſe garantit de pluſieurs écueils dangereux. Enfin il jetta l'ancre ſur un fond limoneux. Pendant les mois de Juin, de Juillet, & d'Août, qui ſont l'hyver de ce Pays, Dounton eſt perſuadé qu'il n'y a point d'ancres ni de cables, qui puiſſent y réſiſter à la violence des marées.

La Flotte prend vers Surate.

L'Amiral envoya auſſi-tôt ſa Pinace au rivage; mais elle rencontra une Barque, qui venoit de Surate, chargée de riz pour Gogo; & l'ayant amenée à l'Amiral il apprit de ceux qui la conduiſoient qu'il avoit paſſé de ſept ou huit lieues le Port de Surate. Il retint cette Barque, pour ſe ſervir du Patron

en qualité de Pilote. Le 24, il lui vint du rivage une autre Barque, dont le Patron ne consentit pas moins volontairement à lui rendre le même service. Les Anglois apprirent de ces deux Indiens qu'il se trouvoit actuellement à la Barre de Surate, quinze Frégates Portugaises, dans le dessein apparemment d'interrompre le Commerce de toutes les autres Nations, car la paix qui regnoit entre l'Angleterre & l'Espagne ne permettoit pas de croire que cet armement regardât directement les Anglois. Cependant l'Amiral se croyant obligé de garder des précautions, employa jusqu'au 25 à s'approcher de Surate; & vers sept heures du soir il mouilla tranquillement à une lieue de la Rade, au Sud de la Barre, où il découvrit trois Vaisseaux Indiens à l'ancre. Le 26 au matin, il entra dans la Rade avec la marée, & il jetta l'ancre fort près des trois Indiens. C'étoient des Bâtimens de Surate même, qui avoient été chargés pour Sumatra, mais qui sur le bruit & par la crainte de l'approche des Anglois, autant que par la tyrannie des Portugais, avec lesquels ils n'avoient pu s'accorder pour les Passeports, avoient abandonné le dessein de leur voyage. L'Amiral reconnut, suivant l'information de ses nouveaux Pilotes, qu'il y avoit dans la Rade jusqu'à dix-huit Frégates, qui se faisoient voir en plus ou moins grand nombre. Elles avoient pour Commandant Dom Francisco de Soto-Major, Amiral de Daman & de Chaul, accompagné de l'Amiral & des forces de Diu. Cette armée fit pendant quelque tems une garde fort exacte à l'embouchure de la Riviere, pour empêcher qu'il ne vînt aux Anglois des lettres ou des provisions; & sous prétexte de visiter les Barques, elle pilloit indifféremment tout ce que les Indiens y apportoient sans une permission par écrit de l'Amiral Soto.

DOUNTON. 1613.

Elle entre dans la Rade.

Elle y trouve une Armée Portugaise.

Cette inaction, où les Anglois furent long-tems, sans pouvoir se procurer aucune sorte de rafraîchissemens, fit naître parmi eux des maladies dangereuses. Le scorbut devint celle de tout le monde sur les trois Bords. Enfin la Chaloupe d'un des Vaisseaux de Surate leur apporta de la Ville des informations fort obscures, dans une lettre de Nicolas Bangham, que l'Hector y avoit laissé pour veiller à la conservation de quelques marchandises Angloises. Quelques jours après, ils reçurent par lui deux autres lettres; l'une du Capitaine Hawkins qui étoit alors à Agra; l'autre de William Finch à Lahor. L'Amiral apprit par ces deux voies qu'il n'y avoit pas beaucoup d'espérance pour le Commerce, dans une Nation qui avoit peu de fidélité pour ses engagemens. Bangham lui écrivoit encore que le Capitaine Sharpey, Jean Jordayne & quelques autres Anglois étoient attendus de jour en jour à Surate, par la voie de Cambaye, qu'ils avoient prise pour revenir d'Agra. Cette nouvelle jetta beaucoup de joie dans la Flotte.

Maladies qui affligent les Anglois.

Le 30, Dounton, par l'ordre de l'Amiral s'avança avec le Pepper-Corn & le Darling vers l'embouchure de la Riviere, dans la vûe de chercher le passage de la Barre; mais la vigilance des Portugais à couper les Chaloupes qui sondoient devant les deux Vaisseaux, & la multitude des bas fonds, que les Anglois ne connoissoient pas, firent manquer cette entreprise. Dounton pensant retourner dans la Rade, fut jetté vers l'Ouest à quatre milles, par le vent & la marée; de sorte qu'il ne put rejoindre l'Amiral que le 3 d'Octobre. Le Conseil s'assembla pour déliberer sur les embarras d'une si fâcheuse situation. On résolut d'écrire à l'Amiral Portugais, pour lui demander du moins la per-

Ils s'efforcent inutilement de passer la Barre de Surate.

DOUNTON. 1613.

miſſion de prendre à bord les Anglois qui étoient à Surate, en lui promettant de quitter auſſi tôt la Côte. Mais les Portugais rejetterent même cette priere, & répondirent qu'ils ſe chargeoient de conduire ces Anglois à Goa, d'où ils auroient la liberté de retourner en Europe. Dans le tems qu'ils affectoient tant de fierté, le Capitaine Sharpey, qui étoit arrivé à Surate, s'étoit adreſſé dans cette Ville à quelques-uns de leurs principaux Négocians, pour obtenir de l'Amiral Soto-Major un ſauf-conduit juſqu'à la Flotte. Cette grace lui fut accordée, mais à condition qu'il ſeroit tranſporté ſur une Galiotte Portugaiſe. Sharpey auroit pu ſe fier à cette propoſition, ſi l'on n'y eût ajouté l'offre de le mener à Goa, en lui promettant d'un ton ironique qu'il y ſeroit regardé d'auſſi bon œil que les Turcs, les Mores & les Juifs. Il comprit à quoi il devoit s'attendre, s'il ſe livroit à des ennemis qui ne eherchoient pas même à déguiſer leur mépris & leur haine.

Réponſe que les Portugais ſont au Capitaine Sharpey.

L'Amiral Anglois, dans l'impatience de procurer la liberté à ſes compatriotes, leur écrivit de ſe mettre en chemin par terre, & de le venir joindre à Debul. Mais cette route étoit trop pénible, ſans compter que les guerres du Dekan la rendoient fort dangereuſe. Le tems ſe perdoit ainſi, avec autant d'incommodité que de chagrin pour les Anglois. L'eau & les vivres leur manquoient, ſans aucune eſpérance d'en envoyer prendre ou de s'en faire apporter. Sharpey avoit acheté pour eux à Surate diverſes ſortes de rafraîchiſſemens; mais il n'oſoit en riſquer le tranſport à la vûe des Portugais, qui obſervoient continuellement le paſſage. L'ayant tenté néanmoins, il eut le chagrin de voir enlever ſa Barque; & Soto-Major, joignant l'inſulte à l'injuſtice, fit dire aux Anglois qu'il les remercioit beaucoup de lui avoir procuré des proviſions ſi fraîches.

La Flotte Angloiſe cherche à s'approcher de la terre.

Sir Henri Middleton, fort inquiet de la ſituation de ſa Flotte, leva l'ancre pour chercher vers le Nord, au long de la Côte, quelqu'endroit où non ſeulement il pût ſe faire une retraite commode, mais d'où il pût commander aſſez la terre pour aſſurer le paſſage de ſes Chaloupes juſqu'au rivage. Il fut forcé par le vent de s'arrêter vers la fin du jour à la pointe du Nord, vis-à-vis la Barre. Le matin, il remit à la voile avec la marée. Comme le Courant étoit fort rapide, & qu'il ne connoiſſoit pas la Côte, il fit toujours avancer devant lui le Bâtiment qui prenoit le moins d'eau, avec ordre de tenir les ancres prêtes, pour les jetter à la premiere apparence de bas-fond. Il s'apperçut bientôt que la Flotte Portugaiſe avoit mis auſſi à la voile, & qu'elle le ſuivoit avec tous ſes pavillons déployés, & faiſant entendre quelquefois ſon artillerie, comme ſi elle s'étoit préparée à l'attaque. On découvrit Soto-Major qui alloit de Vaiſſeau en Vaiſſeau dans une petite Frégate, pour encourager ſes gens. Enfin, la Chaloupe du Darling étant à ſonder vers la terre à quelque diſtance de ſon Bâtiment, deux Fregates Portugaiſes des plus legeres, entreprirent de lui couper le paſſage dans ſa retraite. Le Capitaine du Darling, qui vit ſa Chaloupe & ſes gens en danger, ne balança point à faire feu. Une des Fregates ſe retira heureuſement; mais la ſeconde, ayant eſſuyé quelques coups qui la mirent en deſordre, ſe fit échouer ſur le rivage, & ſes gens ne réſiſtant point à leur frayeur ſauterent à terre pour ſe ſauver par la fuite. L'Armada parut faire quelque mouvement, dans le deſſein de s'approcher à leur ſecours. Cependant comme ſes forces ne conſiſtoient point en artillerie, elle n'oſa s'expoſer à

Petit combat où les Anglois ſe ſaiſiſſent d'une Frégate.

celle des Anglois, & la Fregate demeura ainsi entre leurs mains. Ils y trouverent une petite quantité d'indigo, de canelle, de cotton, de mirabolans, dépouilles d'une Barque Baniane dont les Portugais s'étoient saisis nouvellement. Cet avantage en procura un autre aux Anglois, par l'occasion qu'ils en prirent de s'avancer jusqu'à l'embouchure de la Riviere de Surate, & si près de la terre qu'ils jetterent à l'ancre sur cinq brasses, à la portée du mousquet.

DOUNTON. 1613.

Bravade de quelques Portugais.

Le 13 au matin, s'étant encore avancés plus près du rivage, sur six brasses de fond, ils apperçurent à terre plusieurs personnes vers lesquelles ils ne firent pas difficulté d'envoyer une Chaloupe avec le pavillon de paix. Jesse & Bagge, qui furent chargés de cette députation, reconnurent en s'approchant que c'étoient des Portugais, & s'en crurent encore plus certains lorsqu'ils leur virent tirer l'épée avec des signes fort menaçans. Ces bravades furent si mal soutenues, qu'à l'arrivée des Anglois, qui n'en parurent point effrayés, leurs ennemis prirent le parti de se retirer. L'Inercase étant resté à quelque distance, dans la Rade, Sir Henri lui envoya ses ordres par le Darling, qui revint presqu'aussi-tôt avec une Barque Indienne qu'il avoit rencontrée, & sur laquelle dix-sept Indiens, qui avoient été envoyés successivement à Surate avec des lettres pour le Capitaine Sharpey, avoient eu la hardiesse de risquer le passage à la vûe des Portugais. Sir Henri les récompensa noblement, & leur promit, à son retour, d'autres marques de sa reconnoissance.

Entreprise des Anglois pour se procurer des vivres.

Le 20 au matin, il envoya au rivage, dans la Pinace, Thomas Glenam, pour engager les Paysans du Canton à lui apporter des vivres. Glenam avoit ordre de faire tirer trois coups de mousquet, pour avertir la Flotte du succès de sa negociation. En abordant, il fit monter un de ses gens sur la hauteur, dans la vue d'assurer sa marche par de sages observations. Elles étoient si nécessaires, que dès la premiere vue l'espion découvrit une troupe de Portugais, qui sortirent tumultueusement de leur embuscade. Il eut besoin d'employer toute sa legereté pour regagner la Pinace, qui s'éloignant aussi-tôt, jetta l'ancre à quelque distance du rivage. Les Portugais n'accoururent pas moins jusqu'au bord de l'eau, d'où ils firent leur décharge sur la Pinace; mais elle fut moins heureuse que celle des Anglois, qui leur blesserent quelques hommes.

Ils sont interrompus par les Portugais.

Les Ennemis s'étant retirés, on apperçut de la Pinace un homme à cheval, qu'on prit pour un Indien. On lui fit quelques signes, qui le firent avancer jusqu'au rivage; & Glenam persuadé que c'étoit l'occasion qu'il cherchoit pour se procurer des vivres, fit tirer les trois coups dont il étoit convenu avec l'Amiral. La Fregate dont les Anglois s'étoient saisis, & qu'ils avoient rendue propre à leurs usages, fut envoyée aussi-tôt pour seconder la Pinace. Mais le Cavalier Indien se retira dans cet intervalle, sans qu'on put juger du motif qui l'avoit amené. Seulement, vers le soir, il se presenta quelques pauvres Habitans du Canton, avec certains fruits que l'Amiral fit acheter. Tandis que les Anglois rentroient dans la Fregate, il leur vint trois Déserteurs de l'Armée Portugaise; l'un né à Lisbonne, mais Hollandois d'origine; les deux autres, Portugais & mécontens de leurs Chefs.

Avis qu'ils reçoivent de l'arrivée de Sharpey.

L'Amiral s'étant approché de la terre, le jour suivant, y reçut, par le ministere d'un Indien, une lettre du Capitaine Sharpey, qui lui donnoit avis que le 22 il étoit résolu de faire transporter toutes les marchandises Angloises au rivage, sous une escorte de cent Cavaliers bien armés. Il le prioit

de seconder son entreprise par l'adresse ou par la force, car il ne doutoit pas qu'étant observé par les Portugais, il ne dût trouver quelqu'obstacle du côté de la terre ou de la mer. Un jeune Malabare, qui avoit été cinq ou six ans leur esclave, vint se rendre aux Anglois dans le même lieu, & leur demander la liberté ou des Maîtres plus humains.

Le 22, à la pointe du jour, Sir Henri se rapprocha du rivage, avec la Fregâte & la Pinace, pour attendre Sharpey & les marchandises. Il débarqua trente hommes, armés de sabres & de mousquets, dont l'un fut placé d'abord au sommet de la hauteur pour n'y pas interrompre un moment ses observations, tandis que tous les autres se posterent avantageusement sur le rivage. L'Espion découvrit bientôt deux Banians, qui venoient du côté du Nord. Ils apportoient à vendre, du tabac & d'autres bagatelles. Etant conduits à l'Amiral, ils lui apprirent que la nuit précédente cinq Anglois s'étoient rendus de Surate dans un Village à quatre milles de la mer, & que vraisemblablement ils arriveroient dans le cours de l'après-midi. Pendant que l'Amiral recevoit ces informations, sept Compagnies Portugaises se firent voir entre deux Collines, enseignes déployées. A cette vûe les Anglois se disposerent au combat. Mais l'inégalité du nombre porta Sir Henri à les faire rentrer dans leurs Bâtimens; & les Portugais, qui s'étoient d'abord arrêtés, ne balancerent point alors à s'approcher du rivage. Ils avoient avec eux cinq ou six petites pieces de campagne, dont ils firent quelques décharges inutiles. Les Anglois à qui il étoit plus facile d'ajuster leurs coups, firent plus de ravage dans leurs rangs, & les forcerent enfin de se mettre à couvert : l'inquiétude de l'Amiral n'en fut pas moindre pour le convoi qu'il attendoit. Après avoir passé plusieurs heures dans l'impatience, il jugea que l'arrivée des Portugais auroit fait abandonner son dessein au Capitaine Sharpey; & retournant à bord du Pepper-Corn, il pensoit à remettre le soir à la voile pour rejoindre l'Inercase. Mais lorsqu'on se disposoit à lever l'ancre, on découvrit quelques hommes, qui venoient du côté du Nord. L'Amiral se rapprocha aussi tôt de la terre, où sans voir paroître les Portugais il eut la satisfaction de recevoir trois Anglois qui lui annonrent, pour le lendemain, l'arrivée de Sharpey & de son convoi. En effet, on apperçut, le jeudi, cent Cavaliers armés d'arcs & d'épées, qui conduisoient les marchandises au centre de leur Troupe; & Sharpey, qui faisoit l'arriere-garde avec quelques autres Anglois. Le convoi fut transporté à bord sans aucune opposition.

Nouvelle attaque des Portugais.

Sharpey amene heureusement les marchandises à bord.

Avec les marchandises & quelques provisions, Sharpey apportoit à Sir Henri l'heureuse nouvelle d'un changement fort imprévu dans les dispositions du Gouverneur de Surate. Khoja-Nassan, qui occupoit cet emploi, avoit promis de se rendre lui-même au rivage pour conférer avec l'Amiral Anglois sur les intérêts du Commerce. Cette faveur n'étant remise qu'au lendemain, on fit des préparatifs pour la recevoir avec éclat. L'Amiral se mit dans la Frégate, avec ses principaux Officiers, & s'approcha de la terre au bruit des instrumens. Khoja-Nassan, qui s'y étoit déja rendu, l'envoya prendre à la descente du Vaisseau, par quatre de ses gens, qui le transporterent sur leurs épaules dans un Palanquin. Un superbe tapis, que les Indiens avoient étendu dans un lieu commode, servit de siége pour la conférence. Après quelques discours, sur les motifs qui avoient amené l'Amiral à Surate, & sur le chagrin que les Habitans

Le Gouverneur de Surate accorde une conférence aux Anglois.

Dounton. 1613.

ressentoient de se voir tyrannisés dans leur propre Ville par les forces supérieures des Portugais, Khoja-Nassan conseilla aux Anglois de se rendre à Gogo, Port de la partie Occidentale du Golphe, & plus voisin de Cambaye, en leur offrant des Pilotes pour les conduire. Il leur restoit à se faire expliquer les motifs de ce conseil, lorsqu'une pluye violente, qui survint tout d'un coup, mit Khoja-Nassan dans la nécessité de se retirer. La conférence fut remise au jour suivant.

Le 26, Khoja-Nassan envoya au Géneral Anglois, dans une de ses Chaloupes, un present de quelques provisions, & deux Pilotes pour le conduire à Gogo. On se rejoignit sur le rivage, pour recommencer la conférence. Les Pilotes mêmes ayant representé que Gogo n'étoit pas un Port aussi commode pour les Anglois que Nassan l'avoit prétendu, on convint qu'ils mettroient en Mer pendant cinq ou six jours, en feignant de quitter tout-à-fait la Côte, dans l'espérance que les Portugais la quitteroient aussi après leur départ; & Nassan promit de les faire avertir. Suivant cette résolution, l'Amiral fit lever l'ancre pour rejoindre l'Inercase, & partit dès le lendemain dans ce Bâtiment: Mais s'étant arrêté au-dessus de la Rade, pour attendre le reste de sa Flotte, il écrivit dans cette intervalle à Dom Francisco de Soto Major. En faisant comprendre aux Portugais qu'il étoit prêt à s'éloigner, il rappelloit dans sa lettre tous les sujets de plaintes qu'il avoit reçus d'eux, tels que de s'être opposés à son débarquement, d'avoir empêché les Anglois qui étoient à Surate de se rendre sur sa Flotte, d'avoir intercepté ses lettres & saisi ses provisions. Il leur reprochoit particuliérement d'avoir coupé le passage à ses Chaloupes & de les avoir forcées d'employer la violence pour s'échapper de leurs mains. Il ajoutoit qu'ayant terminé toutes ses affaires, il étoit disposé à leur restituer leur Frégate, s'ils vouloient envoyer quelqu'un à qui les Anglois pussent la remettre.

Les Anglois feignent de partir, pour tromper les Portugais.

Reproches qu'ils font à leur Commandant.

Après avoir attendu inutilement leur réponse, il mit à la voile le 29; mais il fut surpris de se voir suivi à quelque distance par l'Armée Portugaise; ce qui ne l'empêcha point d'arrêter une Barque chargée de cocos pour Cambaye. Il en acheta soixante-dix mille, qu'il distribua entre ses gens. Le 31, s'appercevant que les Portugais ne cessoient pas de le suivre, il prit la résolution de ne pas pousser plus loin sa course, & de retourner, en dépit d'eux, pour achever ses affaires. En effet, il reprit brusquement vers le Nord; & gagnant la Rade de Soually il descendit aussi-tôt au rivage; mais sans pouvoir s'y procurer aucunes nouvelles de Surate. Les Portugais, qui s'étoient rapprochés en même tems de la Riviere, firent entendre la même nuit un grand bruit d'artillerie, & publierent parmi les Indiens que c'étoit pour se réjouir de l'approche d'une nouvelle Flotte qui venoit à leur secours. Ils se flattoient d'inspirer de la frayeur aux Anglois, dont ils avoient jusqu'alors éprouvé la résolution, & qui étoient mieux disposés que jamais à les recevoir.

Ils reviennent à Soually.

Le 5, Sir Henri ayant envoyé Pemberton, Capitaine du Darling, avec son Vaisseau & la Frégate pour chercher une autre Rade vers le Nord, eut la satisfaction d'apprendre à son retour qu'il en avoit trouvé une, avec une Barre, sur laquelle non seulement les petits Vaisseaux, mais l'Inercase même, en le soulageant un peu, pouvoient passer surement dans la haute marée, & jetter l'ancre à dix toises du rivage. Toute la Flotte partit le 6 pour gagner cette nouvelle Rade, & passa heureusement la Barre avec la marée. Elle fut

Autre Rade qu'ils découvrent.

DOUNTON. 1613.

immédiatement suivie par douze Fregates Portugaises, qui mouillerent vis-à-vis d'eux, mais hors de la portée du canon. Sir Henri, accompagné du Capitaine Dounton & de quarante Fusiliers, descendit à terre dans le cours de l'après midi, pour chercher de l'eau fraîche. Il fut obligé de parcourir un terrain marécageux, dans lequel il découvrit enfin une sorte d'eau mêlée, dont la nécessité le força de se contenter. Mais ce désagrément fut compensé par l'occasion qu'il trouva d'acheter cinq ou six chevres, une brebis, & quelques fruits pour le soulagement de ses malades. Comme il étoit résolu de ne rien épargner pour les rétablir, & que sa Pinace demandoit d'ailleurs des réparations qui ne pouvoient se faire que sur le rivage, il y fit élever une tente, où le Capitaine Dounton s'établit avec une garde nombreuse, pour se précautionner contre les Portugais. Il y reçut de Surate des rafraîchissemens que l'Amiral y fit acheter par Bangham. Les Paysans du Canton s'empresserent aussi de lui apporter tout ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres besoins. Quelques jours après, on reçut avis, par la Flotte, qu'il étoit arrivé dans la Riviere deux Galeres & huit Fregates. Cette nouvelle fit changer de résolution à l'Amiral, qui se crut obligé, pour sa sureté, de réunir toutes ses forces. Il fit rentrer tous ses gens à bord, & les réparations de la Pinace furent différées. On repassa aussi-tôt la Barre, pour retourner dans la Rade de Soually, où la résolution de l'Amiral étoit de reconnoître les intentions de la nouvelle Flotte Portugaise. Il y entra le premier; & dès le lendemain il vit arriver de Surate Khoja-Nassan, au-devant duquel il s'empressa de descendre sur le rivage. Cette entrevue fut remplie d'affection & de civilité. Le Gouverneur Indien lui promit qu'aussi-tôt que ses autres Vaisseaux seroient entrés dans la Rade, les Négocians de la Ville apporteroient des marchandises sur le bord de la Mer, & qu'ils y établiroient un Marché où les Anglois pourroient se fournir de toutes sortes de commodités. Il apprit aussi à l'Amiral que les Fregates qui étoient arrivées dans la Riviere, étoient un *Kaffilath*, c'est-à-dire, une Flotte de Marchands Portugais, qui faisoit voile à Cambaye. Pour confirmation de ses promesses, le Gouverneur emmena Bangham avec lui jusqu'à Surate.

Arrivée d'une nouvelle Flotte Portugaise.

Elle n'est composée que de Marchands.

Trois jours après, on vit naître en effet sur le rivage un Marché de toutes les provisions qui sont propres au Pays. Les Anglois descendirent librement, pour satisfaire leurs besoins ou leurs goûts à des prix fort raisonnables. Mais la tranquillité de ce commerce fut interrompue par un Espion qu'ils avoient placé sur une hauteur, & qui ayant découvert environ cinq cens Portugais, vint répandre l'allarme dans le Marché. On ne pensa plus qu'à regagner les Chaloupes, pendant que l'Ennemi désesperé d'avoir été reconnu, s'avançoit tumultueusement pour couper la retraite à ceux qu'il voyoit fuir. Cependant, comme la plupart étoient bien armés, ils ne rentrerent point dans leurs Chaloupes sans avoir fait une décharge, qui devint funeste à plusieurs Portugais. Quelques uns furent blessés, & ne penserent qu'à se retirer. Les autres se trouvant arrêtés par une ravine, qui leur fit craindre d'essuyer une seconde grêle de mousqueterie, se hâterent aussi de retourner sur leurs pas. Dans une retraite si précipitée ils laisserent derriere eux Antonio de Souza, Gentilhomme de Chaul, qui étoit tombé d'un coup mortel à la tête : les Anglois, plus pitoyables que ses compatriotes, ne virent pas plutôt le champ libre,

Marché ou Foire des Indiens sur le rivage.

Les Portugais viennent l'interrompre.

bre, qu'ils allerent le relever ; & l'ayant transporté à bord, tous leurs secours ne l'empêcherent point de mourir avant la nuit. Ils l'enterrerent honorablement sur le rivage. On apprit ensuite du Mockadan, ou du Gouverneur de Soually, que les Portugais avoient eu neuf de leurs gens tués ou blessés dans cette occasion.

Le Gouverneur de Cambaye rend visite à l'Amiral Anglois.

Les Indiens prenoient si peu de part à toutes ces violences, que le 24, après midi, Mokrib-Kham, Gouverneur de Cambaye, vint au rivage avec cent chevaux, & de l'infanterie en plus grand nombre, cinq éléphans, plusieurs chameaux & des chariots pour le transport de ses provisions. Il avoit aussi plusieurs léopards dressés à la chasse, pour faire montre de sa grandeur. On vit aussi-tôt élever une Ville de tentes. Sir Henri, qui descendit à terre pour faire honneur à Mokrib, y fut reçu avec une décharge de la mousqueterie Indienne, tandis que l'artillerie de ses Vaisseaux faisoit retentir aussi le rivage. Ensuite l'Amiral presenta au Gouverneur de Cambaye la Lettre & les presens du Roi d'Angleterre, qui furent acceptés avec de grandes apparences d'amitié. Il le pressa de lui faire l'honneur de monter sur son Vaisseau. Mokrib y consentit sans aucune marque de défiance ; & laissant sur le bord de la Mer Khoja-Nassan, Khoja-Arsan-Aly, & les autres Seigneurs de son cortege, il se rendit hardiment sur l'Inercase avec six hommes choisis. Les Anglois s'efforcerent de le bien traiter. Il y passa la nuit & la moitié du jour suivant, occupé à considérer les bijoux & les bagatelles qui pouvoient plaire au Roi son maître, mais écartant les propositions sérieuses de commerce, ou les remettant à d'autres occasions. Après avoir satisfait sa curiosité sur le Vaisseau de l'Amiral, il souhaita aussi de visiter les autres, sur lesquels il continua de jouer le même rolle. Cependant il y acheta toutes les caisses de lames d'épées, & son ardeur fut si grande pour s'en assurer la possession, qu'il les fit transporter sur le champ au rivage. Quelques jours après, ayant mis à part celles qui lui parurent moins belles, il les renvoya d'un air dédaigneux, suivant l'usage de ces Nations, où l'on ne fait pas difficulté de rompre un marché après l'avoir conclu. L'Amiral lui renouvella ses propositions de commerce, qu'il remit encore à d'autres tems, sous divers prétextes. Enfin, dans l'incertitude de ce qu'on devoit s'en promettre, le Conseil s'assembla sur l'Inercase, & l'on prit la résolution de s'expliquer avec autant de force que de netteté. Le 26, l'Amiral retourna au rivage dans cette vûe ; mais il y apprit que Mokrib étoit parti ; & que pour garder quelque ménagement avec les Anglois, il avoit déclaré qu'il alloit travailler à les mettre en bonne intelligence avec les Portugais. Sir Henri jugea fort bien que c'étoit une comédie, & qu'après avoir tiré des présens de la Flotte Angloise, il alloit employer les mêmes artifices sur la Flotte Portugaise. Cependant, comme Nassan étoit demeuré au rivage, & qu'il témoignoit quelque envie d'acheter les marchandises, on y mit le prix. Le reste du jour fut employé à cet arrangement, & le commencement du commerce fut remis au lendemain.

Les mauvais procedés succédent à la politesse.

Incertitudes de part & d'autre pour le commerce.

Le 27, au matin, Mokrib envoya au Géneral Anglois un de ses principaux Officiers & son Facteur, avec une Lettre, pour le prier de lui accorder quelques bijoux qu'il avoit vus à bord & qu'il regrettoit de n'avoir pas emportés. Il demandoit aussi que les Serruriers de la Flotte fissent pour lui

DOUNTON. 1613.

le modéle d'une chaîne de pompe. Sir Henri refusa honnêtement la premiere de ces deux demandes, & se rendit volontiers à la seconde. Il se passa plusieurs jours, pendant lesquels Sharpey & Jordayne conférerent souvent avec les Facteurs Indiens sur le prix des marchandises. Mokrib & Nassan firent plusieurs fois le voyage de Surate, allant & revenant avec diverses marques de mécontentement ou d'incertitude. Enfin, le 8 de Décembre, ils arriverent tous deux au rivage, suivis d'un grand nombre de chariots, qui déchargerent d'abord quarante ou cinquante balles de calicots. Ils en étalerent ensuite jusqu'à cent vingt. Les Marchands Indiens marquerent beaucoup d'empressement pour le vif-argent & le vermillon des Anglois; & Mokrib-Kham, pour leurs velours. Mais ne pouvant obtenir que ces marchandises fussent vendues séparément, ils consentirent à prendre en même tems du plomb. Leur injustice fut telle, qu'ils s'obstinerent à vouloir gagner cinquante pour cent sur les biens qu'ils mettoient en vente à leur porte, tandis qu'ils n'accordoient aux Anglois qu'un profit médiocre pour ceux qu'ils avoient apportés de si loin. Cependant le 9 au matin, Sir Henri revint à terre; & s'étant fait confirmer par les Indiens qu'ils s'en tiendroient du moins aux prix convenus, il commença sérieusement à faire décharger son plomb. Mais, vers midi, Mokrib-Kham reçut des Lettres du Grand-Mogol, qui le jetterent dans une profonde consternation. A peine lui échappa-t-il une parole; & partant presqu'aussi-tôt, il laissa Khoja-Nassan & les Facteurs pour achever le commerce. L'Amiral, à qui cet incident fit naître de fâcheux soupçons, ne retourna sur son bord que pour se donner plus de liberté à faire demander encore à Khoja-Nassan s'il étoit fidéle à ses engagemens. La réponse fut si nette & si positive que les Anglois ne pouvant plus conserver de défiance s'empresserent de décharger leurs marchandises.

Les Indiens font plusieurs insultes aux Anglois.

Le nouveau Gouverneur de Surate se rendit le lendemain sur la Flotte avec Khoja-Arsan-Aly, pour satisfaire leur curiosité. Tandis qu'ils étoient à bord de l'Inercase, l'Amiral fut averti par un Exprès dépêché du rivage, que Khoja-Nassan, après avoir reçu le velours & quelques autres marchandises qu'il avoit desirées, avoit commencé à faire de nouvelles chicanes aux Anglois; qu'il avoit entrepris de les tromper sur les poids; & que pour réponse à leurs plaintes, il les avoit menacés de faire remporter ses marchandises à la Ville. Cette conduite causa tant d'indignation à l'Amiral, que n'écoutant plus que son ressentiment, il arrêta sur le champ le Gouverneur de Surate & Khoja-Arsan-Aly. Cependant il continua de les traiter si civilement, que le Gouverneur entrant dans ses intérêts, lui conseilla d'envoyer de sa part au rivage, pour y porter à Nassan l'ordre de le venir joindre sur la Flotte Angloise. Nassan n'osa désobéir. Mais à peine fut-il arrivé que le Gouverneur s'adressant à l'Amiral, lui dit qu'il pouvoit garder pour caution celui qu'il accusoit d'injustice, & ne lui rendre la liberté qu'après l'exécution des articles. Ainsi Nassan fut humilié jusqu'à demeurer captif sur l'Inercase, du consentement même de son Gouverneur, à qui les Anglois permirent aussi-tôt de retourner au rivage. On continua la vente des marchandises avec plus de tranquillité & de succès. Cependant, pour ne refuser aucune satisfaction aux Indiens, l'Amiral leur donna de son côté deux Otages, qui furent Jean Williams & Henri Boothly.

L'Amiral arrête à bord le Gouverneur de Surate.

Dounton. 1613.

Les Portugais ne purent ignorer long-tems que le commerce s'exerçoit enfin avec beaucoup de franchise entre les Négocians de Surate & la Flotte Angloise. N'ayant pu l'empêcher, ils résolurent de l'interrompre. L'Amiral, qui ne quittoit plus son bord, reçut avis qu'on découvroit du côté du Sud, cinq Compagnies Portugaises, qui s'approchoient avec leurs enseignes déployées. Il ne put douter que leur dessein ne fût de s'approcher de la Mer, pour se saisir de ses marchandises & brûler les Chaloupes. Il fit transporter aussi-tôt sur le rivage, dans la Frégate & la Pinace, deux cens hommes armés de mousquets & de piques, avec ordre de ménager si peu les Ennemis, que cette avanture devînt pour eux une leçon. Mais à la vûe de tant de monde, qui étoit disposé à les recevoir, ils prirent le parti de se retirer. Les Anglois, ayant marché quelque tems à leur poursuite, rencontrerent près de Soually plusieurs Négocians de Surate, qui venoient à la Mer avec vingt nouvelles balles de marchandises.

Le commerce est interrompu par les Portugais.

Ils se retirent en désordre.

Le 19, Sir Henri reçut, par un Juif, une Lettre de *Peter-Floris*, Capitaine Hollandois au service de la Compagnie d'Angleterre. Elle étoit dattée de Masulipatan, où la Compagnie avoit un Comptoir; & Floris y donnoit avis à l'Amiral qu'il étoit parti trois Vaisseaux d'Angleterre, dont l'un étoit destiné pour la Mer Rouge. Cette nouvelle lui causa d'autant plus de chagrin, qu'après les différens qu'il avoit eus avec les Turcs, esperant peu de faveur de leur Nation pour tout ce qui paroîtroit dans cette Mer avec le nom Anglois, il craignoit que la Compagnie d'Angleterre ne lui reprochât d'avoir attiré la tempête sur son commerce. Cependant, comme il ne doutoit point que le Capitaine ne relâchât dans l'Isle de Sokotra, il le crut assez averti du péril par la Lettre qu'il avoit laissée entre les mains du Roi.

Lettre de Peter-Floris.

Quoique le commerce eût été poussé avec assez d'avantage sur le bord de la Mer, Jordayne fut envoyé à Surate, pour engager les Indiens à mettre en vente une plus grande quantité de leurs étoffes, & pour leur faire prendre d'autres marchandises de la Flotte. Il avoit l'esprit insinuant; & le long séjour qu'il avoit fait dans les Indes, depuis le naufrage de l'Ascension, lui ayant donné l'occasion d'apprendre la langue du pays, il se lia fort étroitement avec un Marchand d'Esclaves, qui s'étoit fort enrichi par ce commerce. Dounton, Auteur de cette Relation, & depuis long-tems ami de Jordayne, regrete qu'il n'eût point employé le talent qu'il avoit de plaire, à se mettre aussi-bien dans l'esprit de quelques Négocians, dont l'amitié pût être plus utile aux Anglois. Il raconte, sur le témoignage de son ami, que le Marchand d'Esclaves porta la confiance & l'affection jusqu'à vouloir l'associer à son commerce, & qu'il lui en découvrit tous les ressorts. Il avoit à Surate une fort grande maison, qui ressembloit par la distribution des logemens, aux Couvents de l'Eglise Romaine, dans laquelle il entretenoit plus de cent jeunes filles, qu'il achetoit en sortant du berceau, & qu'il faisoit élever suivant le jugement qu'il portoit de leur beauté, à mesure qu'elles avançoient en âge. Les Esclaves de l'autre sexe étoient en beaucoup plus grand nombre, mais logés & nourris comme il convenoit à leur misérable sort; au lieu qu'il ne manquoit rien aux filles pour les commodités de la vie & pour l'instruction. Le Marchand fournissoit non-seulement les principaux Serrails d'Agra & des plus grandes Villes de l'Indostan; mais quantité de

Jordayne se lie avec un Marchand d'Esclaves.

Détail de ce commerce.

DOUNTON. 1613.

Turcs qui venoient prendre tous les ans, dans son séminaire, de quoi fournir eux mêmes les Serrails du Caire & de Constantinople. Il fit voir à Jordayne des beautés de divers prix, depuis cent pieces de huit jusqu'à douze & quinze mille. Mais, ce qui doit paroître assez étrange, il en tiroit des Marchands Turcs pour les divers pays de l'Inde, comme il vendoit celles de l'Inde pour la Turquie.

Hawkins est tenté de passer à Goa.

L'Amiral reçut une Lettre du Capitaine Hawkins, qui étoit retourné à Cambaye, & qui lui marquoit qu'après avoir fait des réflexions sérieuses sur les offres des Portugais, il étoit résolu de se rendre à Goa avec toute sa famille, pour retourner de-là en Angleterre. De quelque source que pût venir ce dessein, Sir Henri se crut obligé de lui representer avec force qu'une entreprise si témeraire l'exposoit à perdre ses biens & sa vie. En lui faisant cette réponse par le même Messager, il l'exhortoit à prendre l'occasion de sa Flotte, pour retourner dans sa Patrie avec plus de douceur & de sûreté. Ce ne fut néanmoins qu'après des instances redoublées, qu'Hawkins prit cette résolution. Il arriva le 26 de Janvier, à Soually, avec le Capitaine Sharpey, Fragne & quelques autres Anglois qui l'avoient accompagné à Cambaye; & l'Amiral alla trois milles au-devant de lui avec un corps de deux cens hommes, pour le garantir de l'insulte des Portugais, qui n'étoient pas éloignés de son passage avec leur armée.

1614.

Pendant le séjour de Jordayne à Surate, ses manieres douces & insinuantes sembloient avoir disposé le Gouverneur à lui accorder pour sa Nation un Comptoir dans cette Ville. Il donna lui-même cette esperance à l'Amiral, qui avoit déja nommé ceux qui devoient être chargés de cet établissement. Mais ayant envoyé le 26 Jean Williams, pour sçavoir les dernieres résolutions du Gouverneur, il le vit revenir le 29 avec un refus & des marques d'éloignement qui ne regardoient pas moins le fond du commerce que la proposition du Comptoir. Ce changement ne put être attribué qu'à la jalousie & aux pratiques des Portugais. Après une déclaration si rigoureuse, il ne restoit aux Anglois de Surate qu'à prendre les ordres de leur Amiral, sur le tems de leur retour à la Flotte. Il leur écrivit, dès le jour suivant, de partir sans délai; de sorte qu'ils furent rendus à bord le 31 avec toutes leurs marchandises.

Les Anglois se flattent en vain d'obtenir un Comptoir à Surate.

Kafilath de 500 voiles.

Le 6 de Février, les Anglois virent passer un Kafilath, c'est-à-dire une Flotte Marchande, d'environ cinq cens Frégates Portugaises qui alloient à Cambaye. Il leur étoit venu sur leurs trois Vaisseaux quelques Déserteurs de cette Nation, qui n'y avoient été reçus que par le seul mouvement de l'humanité; mais ils éprouverent à leur tour que la Religion & l'amour de leur Patrie ne sont pas toujours capables de retenir les Anglois; car plusieurs Matelots, gagnés apparemment par des caresses & des offres, abandonnerent leur bord pour se rendre sur la Flotte Portugaise. On accusa de leur désertion un Portugais nommé Pierre *Rosemary*, qui étant passé du Portugal en Angleterre pour y embrasser la Religion Protestante, avoit offert à l'Amiral de l'accompagner dans son voyage. Il avoit servi d'Interprête dans tous les lieux où l'on avoit eu besoin des Langues Portugaise & Arabe, & celle-ci lui étoit presqu'aussi familiere que l'autre. Ensuite étant arrivé dans la Rade de Surate, il n'avoit pu se voir si près d'une Flotte de sa Nation sans rap-

Déserteurs Anglois, débauchés par Pierre Rosemary.

peller les idées & les sentimens de sa naissance, qui l'avoient porté à rejoindre ses Compatriotes. Mais quoiqu'il fût parti seul, dans une occasion qu'il trouva sur le rivage, pendant que les Indiens y tenoient leur marché, on fut surpris de voir déserter après lui tous les Matelots avec lesquels il avoit eu quelque familiarité; comme si la peinture qu'il leur avoit apparemment tracée de sa Nation & des avantages qu'ils y pouvoient esperer, leur avoit fait perdre l'amour & le goût de leur propre Patrie. Dans la premiere indignation que l'Amiral ressentit de leur fuite, il fut tenté de les faire redemander à Dom Soto-Major, en lui offrant pour échange les Portugais qui étoient passés sur la Flotte Angloise : mais il craignit qu'on ne l'accusât d'avoir violé, à l'égard des derniers, sa parole & le droit sacré des aziles.

Cause des obstacles que les Anglois avoient trouvés à Surate.

La Flotte Angloise avoit passé dans ce pays l'espace de cent trente-huit jours, pendant lesquels elle avoit essuié de la part des Gouverneurs de Surate, des infidélités & des délais fort pernicieux à son commerce. Le refus d'un Comptoir, après lui avoir fait esperer si long-tems cette faveur, étoit une autre injustice dont elle étoit d'autant plus blessée, qu'ayant reçu l'ordre de partir immédiatement, il ne lui restoit aucun moyen de se faire payer de plusieurs sommes qui lui étoient dûes par les Marchands de la Ville. L'Amiral apprit ensuite d'où venoit cette mauvaise disposition des Indiens. Pendant qu'ils délibéroient s'ils devoient lui accorder la permission d'établir un Comptoir, Mokrib-Kham avoit reçu une Lettre de *Dangier*, Banian de Cambaye, qui lui déclaroit, à l'instigation des Missionnaires, que s'il souffroit l'établissement des Anglois à Surate, les Portugais étoient résolus de bruler toutes les Villes de la Côte & de se saisir de tous les Vaisseaux Indiens qui tomberoient entre leurs mains. Sur quoi Mokrib avoit jugé que la prudence devoit lui faire rejetter toutes sortes de liaisons avec l'Angleterre.

Position de la Rade de Soually.

La Rade de Soually, où les Anglois étoient à l'ancre, est au 20e degré 55 minutes de latitude du Nord, & la variation de 16 degrés 40 minutes à l'Ouest. Dounton observa que dans les marées de la pleine lune, la hauteur de l'eau surpasse de quatre pieds celle des marées communes; & qu'ordinairement les marées de nuit sont plus hautes de trois pieds que celles du jour.

Les Anglois se payent par leurs propres mains, & quittent Surate.

Le 10, après avoir reglé tous les comptes du commerce, avec deux Facteurs de la Ville, nommés *Jaddan* & *Narran*, l'Amiral se saisit d'une Frégate Indienne, qui faisoit voile à Gogo; & s'étant accommodé d'une partie de sa cargaison, qui étoit composée de chandelles faites d'un mêlange de riz & de poix, il donna aux Patrons, des billets payables par ses Débiteurs de Surate. La Flotte leva l'ancre, le 11, avec la marée; & s'étant avancée au Sud de la Barre de Surate, près d'un Vaisseau Indien, nommé le *Hassani*, qui étoit prêt à faire le voyage de la Mer Rouge, elle prit aussi quelques marchandises, dont elle lui assigna le payement sur ce qui restoit dû aux Anglois par les Négocians du pays. Le 14, à une heure du matin, elle tomba sur un grand banc, où l'eau se trouva toujours assez haute pour ne pas lui causer beaucoup d'inquiétude; après quoi, suivant la terre à la distance d'environ dix lieues, & forcée par le vent de porter au Sud-Sud-Est, elle se trouva le lendemain à 19 degrés 37 minutes de latitude. Depuis midi

Leur route jusqu'à Dabul.

DOUNTON. 1614.

jusqu'au soir, elle ne fit que cinq lieues, avec beaucoup d'embarras pour se dégager d'un dangereux courant. Un calme, qui dura une partie de la nuit suivante, lui fit entendre fort distinctement plusieurs coups de canon, dont le bruit venoit du rivage; &, le matin, sans appercevoir aucun Vaisseau, ils découvrirent la terre, qui présentoit un mêlange de montagnes & de vallées fort agréables. La latitude à midi étoit de 19 degrés 4 minutes. Vers le soir, ils se trouverent à trois lieues du rivage sur un fond de douze brasses, qui diminua jusqu'à six. Enfin, le 16 à midi, ils virent une terre haute, divisée par plusieurs Bayes, qui sembloient offrir d'excellentes Rades, avec un fond excellent de cinq ou six brasses à quatre milles du rivage, & de neuf ou dix brasses à trois lieues en Mer; la latitude de 18 degrés une minute. Ils ne purent douter, sur les indications de leurs Cartes, qu'ils ne fussent proches de Dabul. En effet, ils jetterent l'ancre près de la Barre, à l'entrée de la nuit, sur un fond de sept brasses.

Situation de Dabul.

L'Amiral, qui s'étoit proposé de se défaire dans ce Port de quelques marchandises Angloises, s'avança le lendemain dans sa Frégate, pour sonder la profondeur de la Barre. Il trouva cinq brasses à la pointe du Sud; mais un peu plus loin au Nord, vers le milieu de la Barre, il ne trouva que deux brasses. La latitude de cette pointe du Sud est de 17 degrés 34 minutes; & la variation, 15 degrés 34 minutes.

Politesses & offres du Gouverneur.

Le même jour, après midi, on vit arriver, de la part du Gouverneur deux Barques, dont l'une ramenoit le Messager que les Anglois lui avoient envoyé pour l'informer de leur arrivée, & l'autre apportoit à l'Amiral un present de trois veaux, & d'un mouton, avec quelques fruits & des melons d'eau. Le Vaisseau de Dabul que les Anglois avoient trouvé à Mocka, étant revenu dans le pays, le Capitaine faisoit témoigner à l'Amiral la satisfaction qu'il avoit de son arrivée; & joignant, à la maniere des Indiens, beaucoup de complimens aux promesses d'amitié, il ajoûtoit; que pour les marchandises Angloises, les Négocians de Dabul donneroient ou de l'argent comptant, ou de l'indigo, des étoffes & du poivre. C'étoit plus qu'ils n'avoient dessein d'exécuter & que les Anglois ne s'étoient promis; car tout l'indigo, les étoffes & le poivre du pays s'embarquent ordinairement sur leurs propres Vaisseaux pour être transportés dans la Mer Rouge. Cependant, sur de si belles offres, l'Amiral ne balança point à faire descendre ses Facteurs, avec un present pour le Gouverneur & des essais de leurs marchandises. Ils furent traités civilement, mais à peine vendirent-ils quelques pieces de drap & d'étamine. Le Gouverneur, après avoir acheté une certaine quantité de plomb, ne fit pas difficulté de le renvoyer à bord, & de rompre son traité, suivant l'usage de Surate, dont les Anglois avoient déja fait une triste expérience. A l'égard du bled, de l'eau & des autres provisions, ils obtinrent facilement tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils changerent une de leurs ancres contre un gros cable Indien, de dix-huit pouces d'épaisseur, & long de 96 brasses, qui fut estimé douze livres sterling. Dounton déclare qu'il ne put juger si toutes ces facilités venoient de l'inclination du Gouverneur à favoriser les Etrangers, ou de la crainte que lui pouvoit inspirer le récit de tout ce qui s'étoit passé à Mocka.

Le Commerce se réduit presqu'à rien.

Outre plusieurs Bâtimens Malabares, qui étoient à l'ancre dans la Rade,

les Anglois virent arriver, le 26 après-midi, un grand Vaiſſeau Portugais accompagné d'une Frégate. L'Amiral envoya, deux heures avant la nuit, le Darling pour le reconnoître ; & craignant enſuite qu'il ne trouvât le moyen de s'échapper dans les ténébres, il fit avancer auſſi le Pepper-Corn & ſa Frégate, avec ordre de s'en ſaiſir. On s'apperçut bientôt que cette précaution avoit été néceſſaire ; car à l'entrée de la nuit, les deux Bâtimens leverent l'ancre & commencerent à s'éloigner. Mais un coup de canon les força de baiſſer leurs voiles. Ils ſe hâterent d'envoyer un canot avec trois hommes, pour faire les excuſes de leur Capitaine, à qui ſon âge & ſes infirmités, dirent-ils, n'avoient pas permis de venir lui-même à bord. Ils ajoûterent que leur grande Chaloupe étoit ſi chargée, qu'ils n'avoient pû la détacher du Vaiſſeau pour la mettre en mer. Là-deſſus, Dounton ſe trouva obligé de faire avancer ſa Pinace, avec quelques-uns des principaux Marchands & pluſieurs Soldats, mais contre ſon inclination, parce qu'il prévoyoit combien il ſeroit difficile d'empêcher le pillage. Il défendit fort rigoureuſement au Patron de laiſſer monter aucun Soldat dans le Vaiſſeau Portugais, s'il n'y étoit forcé par les circonſtances ; ſon deſſein n'étant que de s'en aſſurer, & d'attendre l'Amiral à qui il vouloit laiſſer l'honneur d'y entrer le premier. D'un autre côté la Frégate Angloiſe, qui après avoir tué un Portugais du coup de canon qu'elle avoit tiré, avoit pourſuivi leur Frégate, la ramena comme en triomphe, & vint prendre les ordres de Dounton. Il fit paſſer ſur ſon bord une partie de l'Equipage, & donna ordre au reſte d'entrer dans la Rade. Mais s'appercevant qu'ils prenoient un détour, & craignant que s'ils gagnoient le vent, il ne lui fût impoſſible de les rejoindre avec toutes ſes voiles, non ſeulement il les fit arrêter, mais s'étant fait apporter leurs voiles, il les força de jetter l'ancre près de lui. Enſuite il prit dans ſa chambre leur Patron pour ſe faire expliquer en quoi leur cargaiſon conſiſtoit.

Les Anglois ſe ſaiſiſſent de deux Bâtimens Portugais.

Dounton ne peut empêcher le pillage.

Pendant ce tems là le Patron de la Pinace feignant de douter ſi les Portugais du Vaiſſeau étoient diſpoſés à la ſoumiſſion, monta ſur leur bord avec quelques Soldats, qui ne balancerent point à piller tout ce qui excita leur avarice. Dounton, qui n'en étoit pas aſſez éloigné pour ne pas s'appercevoir du deſordre, les fit rappeller pluſieurs fois ſans leur trouver beaucoup d'obéiſſance pour ſes ordres. Enfin, les voyant revenir, il chargea quatre de ſes principaux Officiers de ſe tenir prêts à la lanterne, pour les fouiller l'un après l'autre à leur retour. Tout le butin qu'ils apportoient fut jetté ſucceſſivement dans la Chaloupe, & Dounton le renvoya ſur le champ aux Portugais, en leur faiſant dire que s'il leur manquoit quelque choſe de plus, on leur accorderoit toutes ſortes de ſatisfaction, aux dépens de ceux qui étoient montés ſur leur bord, ſans aucun ordre. Mais tandis qu'il en uſoit ſi généreuſement, la Frégate Angloiſe, qui n'avoit alors pour Commandant qu'un certain *Terrie*, valet de Thornton, ſe rapprocha de la Frégate Portugaiſe ; & les Matelots Anglois montant à bord briſerent les armoires, forcerent les coffres, & prirent tout ce qu'ils jugerent à propos. Dounton, fort irrité de ce brigandage, preſſa Pemberton, Capitaine du Darling, d'en informer promptement l'Amiral.

Il reſtitue aux Portugais ce qu'on leur avoit pris.

Il paroiſſoit aſſez difficile d'arrêter un penchant ſi général au pillage. Cependant l'Amiral, ſans perdre un moment, envoya des ordres ſevéres à

Le deſordre augmente & l'Amiral y remédie.

tous les Anglois, de rentrer chacun sur son bord. Ensuite s'étant mis dans sa Chaloupe avec les principaux Marchands du Navire Portugais, il fit la visite de tous les Vaisseaux de sa Flotte, avec une ardeur extrême à fouiller dans les coins les plus détournés. Après avoir donné cette satisfaction aux Officiers Portugais, il fit mettre à leurs yeux, dans sa Frégate, tout ce qui leur avoit été enlevé, & le fit transporter avec eux sur leur Bâtiment. Ils venoient de Cochin, pour se rendre à Chaul. Leur Navire, qui étoit d'environ trois cens tonneaux, se nommoit le Saint-Nicolas. Sa cargaison consistoit principalement en noix séches de cocos, noix de Racka, sucre noir, étain, étoffes & porcelaines de la Chine, cayro, sacs d'Alun, & divers cordages. En vain les Anglois presserent le Capitaine de leur communiquer le Mémoire de toutes ses marchandises. Ils ne purent ni l'obtenir, ni le trouver par toutes leurs recherches. Mais après lui avoir fait restituer ce qui lui avoit été pris sans ordre, l'Amiral se crut en droit de prendre lui-même de quoi se dédommager d'une partie des pertes que les Portugais lui avoient causées à Surate. Il fit transporter du Saint-Nicolas sur l'Inercase quelques balles de soie crue, de la Chine, plusieurs caisses de girofle & de canelle, avec une certaine quantité de belle cire; foible réparation, dit l'Auteur, pour tous les outrages, & les torts que la Flotte Angloise avoit reçus des Portugais.

Il prend lui-même une partie des marchandises Portugaises.

La Frégate appartenoit aux Portugais de Chaul, & faisoit voile pour Ormuz. Sa charge étoit d'environ 60 tonneaux, & ses marchandises consistoient en riz & en tamarins. L'Amiral prit quelques sacs de riz pour sa provision. Il consentit à laisser passer sur les deux bords Portugais, les Déserteurs de cette Nation, qu'il avoit reçus à Surate, & qui lui demanderent volontairement cette faveur. Ensuite ayant fait quelques présens aux deux Capitaines, il leur accorda la permission de continuer leur course.

Cet incident avoit interrompu le commerce des Anglois avec Dabul; ce qui n'empêcha point le Gouverneur de les faire avertir que le grand Kafilath, qui avoit passé le 6 de Février aux environs de Surate pour se rendre à Cambaye, devoit repasser le lendemain ou la nuit suivante, en retournant à Goa. Les Anglois n'en découvrirent aucune trace. Mais l'Amiral assembla son conseil, pour déliberer sur plusieurs partis qu'il avoit à choisir. Il proposa d'abord de faire voile à Goa, pour demander des réparations aux Portugais; dans le dessein de se faire un droit de leur refus pour exercer des représailles sur tous les Vaisseaux de cette Nation qui tomberoient entre ses mains. Cette proposition parut fort raisonnable à l'Assemblée; mais comme c'étoit s'exposer à des délais, & à des subterfuges; en un mot, à quantité de nouveaux artifices, dont le seul effet certain seroit de faire perdre un tems qui pouvoit être mieux employé, on conclut qu'il valoit mieux retourner vers la Mer Rouge, non seulement pour tenter de se remettre en possession de tout ce qu'on avoit perdu, mais par trois autres raisons, dont la plus foible n'étoit pas sans force: 1°. Pour se dédommager sur les sujets du Grand-Mogol, des pertes qu'on avoit essuiées dans les Rades de Soually & de Surate. 2°. Pour tirer quelque vengeance de la trahison des Turcs à Aden & à Mocka. 3°. Pour garantir ou sauver du péril le Vaisseau Anglois qui devoit arriver dans cette Mer, comme on l'avoit appris de Masulipatan, par la Lettre du Capitaine Floris. Malgré les excuses & les déguisemens

Délibération des Anglois.

Motifs qui les déterminent à retourner dans la Mer Rouge.

ſemens de l'Auteur, il faudroit ici s'aveugler pour donner à l'entrepriſe des Anglois un autre nom que celui de pyraterie. C'eſt une remarque que j'ai faite à l'occaſion du même voyage, dans la Relation précédente.

Dounton. 1614.

Le 5 Février, à ſix heures du matin, la Flotte mit à la voile, en ſuivant la Côte au Nord-Nord-Oueſt. L'Amiral, qui vouloit garder au fond quelques meſures avec les Portugais, étoit bien aiſe de voir le Vaiſſeau de Cochin en ſûreté, & de lui ſervir comme d'eſcorte juſqu'à Chaul contre les Malabares, alors ennemis de la Nation Portugaiſe. Il mouilla l'ancre, le ſoir, à une lieue de la terre, à ſix de Dabul, & neuf de Chaul.

Le lendemain, ayant remis à la voile avec un vent favorable, la Flotte éprouva de jour en jour qu'elle étoit pouſſée plus loin au midi qu'elle ne devoit s'y attendre ſuivant la direction de ſa courſe, ſur-tout après avoir paſſé l'embouchure du Golphe Perſique. Dounton croit que cette erreur ne peut être attribuée qu'aux courans, quoiqu'ils ne ſoient pas toujours ſenſibles. Le 24 de Mars étant à la vûe de l'Iſle de Sokotra, l'Amiral envoya devant lui Pemberton, dans le Darling, pour s'informer ſi le Vaiſſeau Anglois, qui devoit entrer dans la Mer Rouge, avoit déja paru ſur cette Côte. Pour lui, continuant ſa courſe, il ſe trouva le 25 au matin devant la pointe de Deliſcha; & le jour ſuivant, un calme, dont il fut tout d'un coup ſurpris, le força de mouiller l'ancre ſur vingt braſſes de fond, à un mille du roc de Saboyna, pour ſe garantir du courant, qui l'auroit pouſſé au Nord ſur ce roc. L'abondance de poiſſons, dont la Flotte ſe vit environnée, ſervit à l'amuſement des Anglois. Le 27, ils paſſerent les rocs, qui ſont à trois milles au Nord d'Abba-Kuria, &, ſuivant le calcul de Dounton, à vingt lieues Oueſt par Sud de la pointe Occidentale de Sokotra. Le matin du 28, ils ſe trouverent à ſept lieues du Cap de Guardafu, & à neuf du mont-Felix. Vers trois heures après-midi, le vent, qui devint contraire, leur fit prendre le parti de jetter l'ancre ſur un fond de ſept braſſes, mais fort rude à un mille & demi du mont-Felix. L'Amiral reconnut toute cette Côte avec ſa Frégate. Trois Habitans, qui ne ſe firent pas preſſer pour venir à bord, ſe chargerent d'une Lettre pour le Darling s'il s'approchoit de la même Côte. Ils apprirent à l'Amiral que trois jours avant ſon arrivée, ils avoient vû paſſer quatre Vaiſſeaux Indiens vers la mer Rouge.

L'Amiral envoye le Darling à Sokotra.

L'eſperance de voir paroître le Darling retint l'Amiral à l'ancre juſqu'au 29, & ce délai lui procura des rafraîchiſſemens, qui lui furent apportés de toutes les parties du Canton. Il acheta même, à juſte prix de l'ollibanum & diverſes ſortes de gommes Arabiques. Les Habitans le prirent pour un Mahometan, & lui repeterent pluſieurs fois, qu'ils ne l'auroient pas ſi bien traité s'ils l'avoient cru *Franghis;* c'eſt le nom qu'ils donnent aux Chrétiens. Enfin ne comptant plus de voir arriver le Darling, on tourna les voiles vers Aden. Le 30, on découvrit la Côte de l'Arabie heureuſe, qu'on ne perdit plus de vûe que la nuit, juſqu'au 2 d'Avril, que ſe trouvant à dix-huit lieues d'Aden, on tint Conſeil ſur la ſéparation de la Flotte. Il fut réſolu que le Pepper-Corn demeureroit à croiſer devant le Port d'Aden, pour empêcher les Bâtimens Indiens d'y entrer, & leur faire prendre le parti de s'avancer vers la Mer Rouge, où l'Amiral ſeroit prêt à les recevoir avec le *Trade-Increaſe*, ſa Fregate & les Pinaces.

Il relâche ſur la côte de l'Arabie heureuſe.

DOUNTON, 1614.

Le Darling apporte des informations à l'Amiral.

Le jour suivant, à huit heures du matin, lorsqu'ils étoient prêts de se séparer, ils trouverent le Darling à l'ancre, au-dessus d'Aden, à la distance d'environ sept lieues. Leur retardement sur la Côte d'Arabie lui avoit donné le tems de les devancer de deux jours. Pemberton, qui le commandoit, avoit reçu du Roi de Sokotra une lettre que le Capitaine Saris avoit laissée au Prince en passant dans son Isle avec trois Vaisseaux, le *Clove*, l'*Hector* & le *Thomas*. Quoiqu'il y eût trouvé la Relation des disgraces que ses Compatriotes avoient essuiées dans la Mer Rouge, il s'étoit obstiné à suivre la même route avec ses trois Bâtimens, par la seule raison qu'étant muni d'un Passeport du Grand-Seigneur, il se flattoit d'être reçu plus favorablement. L'Amiral partit immédiatement avec le Trade-Increase, le Darling & la Fregate, laissant Dounton à l'ancre pour exécuter ses ordres.

Dounton demeure seul à croiser près d'Aden.

Le 3 au matin, Dounton, mit à la voile & s'avança au Sud pour donner plus d'étendue à ses observations. Il découvrit bientôt trois Navires; mais le vent, qu'il avoit contraire, ne lui permit pas de les joindre; & le tems n'ayant pas changé, vers le soir, il lui fut impossible de jetter l'ancre pendant toute la nuit. Le 4, il s'approcha jusqu'à trois milles d'Aden, & trouvant un fond commode, il y mouilla sur douze brasses. Huit jours, qu'il passa dans cette situation, lui étoient devenus fort ennuyeux, lorsque le 12 au matin il apperçut un gros Bâtiment, qui n'épargna rien pour éviter sa rencontre. L'effort des Anglois pour lui couper le passage ne l'auroit point empêché de gagner le Port, s'ils n'eussent pris le parti de lui lâcher quelques boulets, qui lui firent baisser aussi-tôt ses voiles. Il envoya sa Chaloupe, avec quelques Indiens, de qui Dounton apprit qu'ils appartenoient au Samorin de Calecut; & qu'étant partis de cette Ville pour Aden, ils avoient employé quarante jours dans leur voyage. Ils avoient passé à Sokotra, & s'étant ensuite arrêtés sur la Côte du mont-Felix, ils avoient vû la Lettre que l'Amiral y avoit laissée pour le Darling. Leur Capitaine, ou leur Nackada, se nommoit *Ibrahim-Abba-Sinda*. Leur cargaison qui étoit de deux cens tonneaux, consistoit, suivant leur déclaration, en trois tonneaux de tamarins, deux mille trois cens quintaux de riz, quarante bahars de Jagazza ou de sucre brun, sept bahars de cardamome, quatre quintaux & demi de gingembre sec, un tonneau & demi de poivre, & trente & une balles de coton. L'Equipage étoit composé de soixante treize personnes pour les usages suivans: vingt pour le service des pompes & la manœuvre intérieure, huit pour le gouvernail, quatre pour les mâts & vingt pour les alimens & la cuisine. Le reste étoit des Passagers, Pelerins ou Marchands.

Il arrête un vaisseau de Calecut.

Sa conduite à l'égard de ce bâtiment.

Comme ils étoient d'une Ville qui n'avoit jamais causé de tort aux Anglois, Dounton n'eut aucune envie de les chagriner, & borna ses demandes à deux barils d'eau qu'ils lui accorderent volontiers. Cependant, sur la défense qu'il leur fit d'entrer dans le Port d'Aden, ils parurent si mécontens, que pour se faire obéir, il les menaca de les couler à fond, & de ne leur laisser que leur Chaloupe pour sauver leur vie. Leurs objections continuant encore, il ajouta que s'ils ne partoient avant qu'il parût quelqu'autre Bâtiment, il seroit forcé de les abîmer, pour empêcher leurs correspondances avec les Turcs ses ennemis. Ils se déterminerent enfin à mettre à la voile, mais en portant vers la Côte; de sorte que les Anglois prirent la résolution

de les ſuivre nuit & jour, de peur qu'ils ne profitaſſent des ténébres pour ſe gliſſer dans le Port. Dounton fait obſerver qu'à chaque Vaiſſeau qui paroiſſoit à la vûe d'Aden, les Turcs ſe hâtoient de donner avis qu'il y avoit un Vaiſſeau de l'Europe ſur leur Côte. Ils avoient voulu rendre le même ſervice au Navire de Calecut; mais quelques Arabes & deux Soldats Turcs qu'ils avoient envoyés dans une Barque, tomberent comme lui entre les mains des Anglois. Leur frayeur fut égale à leur ſurpriſe lorſque paroiſſant devant le Capitaine, ils le reconnurent pour celui qu'ils avoient traité l'année précédente avec tant de mauvaiſe foi & de barbarie. Ils ſe ſeroient jettés à la nage, s'ils avoient été moins éloignés de la terre, ſur-tout lorſque Dounton leur rappella leur ancienne conduite, avec des reproches de leur injuſtice & de leur cruauté. Cependant, après les avoir effrayés, il leur dit que malgré de ſi juſtes ſujets de reſſentiment, il vouloit leur faire connoître que ſa Nation étoit plus capable d'humanité de les Turcs, & les renvoyer dans leur Ville ſans leur nuire. Ils partirent fort ſatisfaits, en promettant d'apporter des vivres & des rafraîchiſſemens. En effet, ils envoyerent une barque chargée de poiſſon, qui devoit être ſuivie le lendemain de beaucoup d'autres proviſions. Mais le Pepper-Corn étant alors à la ſuite du Bâtiment de Calecut, ils n'oſerent ſe hazarder ſi loin pour le joindre.

DOUNTON. 1614.

Traitement qu'il fait à quelques Turcs.

Le 14 au matin, Dounton découvrit un autre Vaiſſeau de la même grandeur, qui s'avançoit auſſi vers Aden. L'ayant forcé de mettre à l'ancre, il s'en fit amener quelques Indiens, tandis qu'il faiſoit faire la viſite de leurs marchandiſes. Il apprit d'eux qu'ils étoient de *Pormean*, Ville peu éloignée de Kuts Nagone, & Tributaire du Grand-Mogol, qui avoit maltraité la Nation Angloiſe. Le Capitaine étoit Bannian. Dounton, ſans prendre la peine d'examiner plus long-tems leur Commiſſion, fit enlever quelques balles de coton & de calicos qui faiſoient la plus précieuſe partie de leur cargaiſon, & leur accorda la liberté de porter le reſte aux Turcs. Cette violence n'empêcha point que le même jour Manharim, Aga d'Aden, ne lui envoyât, par quatre Arabes, un preſent d'œufs de poules & de fruits. Mais il ne daigna pas même le regarder. Après avoir laiſſé pendant quelques momens les Meſſagers ſans leur répondre, il leur déclara que c'étoit le reſſentiment des outrages que ſa Nation avoit reçus des Turcs qui l'avoit ramené dans cette Mer, pour en tirer vengeance par tous les chagrins qu'il trouveroit l'occaſion de leur cauſer; qu'étant ſi éloigné de vouloir mériter leurs faveurs, il mépriſoit auſſi leurs artificieuſes politeſſes; enfin qu'ayant égorgé les Anglois lorſqu'ils étoient venus chez eux avec la qualité d'amis, ils n'en devoient point attendre des témoignages d'affection lorſqu'ils venoient avec le deſſein de ſe vanger. A l'égard du preſent, il conſentit que ſes gens le priſſent pour leur uſage, mais en payant la valeur; afin qu'ils ne s'engageaſſent à rien par une autre acceptation. Il en uſa de même pour des rafraîchiſſemens de poiſſons qui lui furent envoyés; c'eſt-à-dire, que faiſant payer tout ce que les Turcs lui apportoient, il les retenoit encore pour manger avec ſes gens une partie de ce qu'ils avoient apporté.

Diverſes Bâtimens arrêtés par les Anglois.

Fierté de Dounton à l'égard des Turcs.

Le 26, il apperçut au Sud d'Aden un Bâtiment qui faiſoit voile vers l'Eſt. La Pinace qu'il envoya auſſi-tôt à ſa pourſuite, le lui amena dans l'après-midi. C'étoit une Jelbe de Xaer ou Schaer, chargée de grains, d'opium &

DOUNTON. 1614.

d'autres commodités. Il en tira ce qui convenoit à ses besoins ; & s'il le paya ; comme il affecte de le répeter, il y a peu d'apparence que le payement répondît à la valeur des marchandises. Le 29, il vit tomber entre ses mains deux grandes Barques qui venoient d'une Ville des Abyssins, nommée Bandar-Zeada. Leur cargaison, en marchandises, n'étoit composée que de nattes ; mais elles portoient aussi soixante huit moutons à grosse queue, qu'il acheta, sans consulter apparemment ceux à qui il en fit agréer le prix.

Il abandonne Aden pour se rendre aux Détroits.

Il ne paroît pas que dans ces petites expeditions le Pepper-Corn eut répondu fort avantageusement aux esperances de l'Amiral. Mais le vent devint si favorable pour gagner les Détroits, que Dounton ne pouvant résister à l'occasion, tourna ses voiles vers Bab-al-mandel. Après avoir découvert à dix heures du matin la Côte d'Abyssinie, qui se présente dans l'éloignement avec l'apparence d'une Isle, il porta au Nord-Ouest vers les Détroits, dont il se jugea éloigné d'environ dix lieues ; &, vers quatre heures après midi, il commença distinctement à les appercevoir. Ayant jetté l'ancre à l'entrée pour y passer la nuit, il vit arriver, le jour suivant, un petit Vaisseau dont sa Pinace se saisit sans résistance. Le Nackada qui lui fut amené, se déclara Sujet du Grand-Mogol, & parti d'une Ville nommée *Larri* ou *Lourri*, à l'embouchure de la riviere de Sinde. Il en tira plusieurs balles d'étoffes précieuses, de l'huile & du beurre pour l'usage de son propre Vaisseau, après quoi il lui laissa la liberté de continuer sa course vers Mocka. Mais à peine avoit-il fait transporter des marchandises qui lui coûtoient si peu, qu'il vit paroître, à l'Est du Détroit, un Navire de deux cens tonnneaux, immédiatement suivi d'un autre Bâtiment beaucoup plus gros, dont le grand mât avoit quarante trois (*a*) *verges* de longueur. Ces deux Vaisseaux n'ayant été découverts que de fort près, parce qu'ils étoient cachés par la situation de la terre, le premier, qui avoit pour lui le vent & la marée, passa si légerement, que Dounton n'ayant pû le couper, fut réduit à lui donner la chasse par derriere. En le suivant d'assez près, Dounton le reconnut pour le Vaisseau de Mahammed de Dabul, l'ami des Anglois. C'étoit perdre l'esperance d'en faire sa proye. Cependant il se ressouvint de la fierté de ce Nackada, qui avoit refusé de visiter l'Amiral Anglois sur son bord, pendant le séjour qu'il avoit fait à Mocka & à Dabul, & cette pensée lui auroit fait souhaiter de pouvoir exercer sur lui quelque autorité. Mais, le Navire ayant trop d'avance, il se contenta de lui envoyer une volée de canon, dans la crainte de manquer aussi celui qui le suivoit. En effet, celui-ci, qui avoit vû les Anglois attachés à la poursuite du premier, jetta l'ancre aussi-tôt, avec l'esperance de pouvoir s'échapper à la faveur des ténébres. La nuit n'étoit pas éloignée ; mais c'étoit dans la même idée que Dounton avoit abandonné son autre chasse ; de sorte que s'étant bientôt rapproché, il n'eut point de peine à se saisir d'une proye qu'on ne pensoit point à lui disputer. S'il y a quelque chose d'étonnant dans cette multitude de prises, c'est la facilité avec laquelle on voit abandonner aux Indiens leurs Vaisseaux & leurs marchandises. Ce dernier Bâtiment que les Anglois avoient pris pour un Navire de Diu, étoit de *Kutsnagone*, chargé de coton, de calicos, de beurre & d'huile. Dounton, qui vouloit se donner le tems de le visiter, fit passer sur son bord les principales personnes de l'Equipage ; &

Diverses prises qu'il y fait.

Il manque un grand Vaisseau.

Il en prend un beaucoup plus grand.

(*a*) Mesure Angloise, qui revient à l'aune de France.

le conduisant sur la Côte d'Arabie, dans un lieu parsemé de basses, il attendit le matin pour ne laisser rien échapper à ses observations. Les richesses qu'il en tira furent la plus grande partie des étoffes, avec quelques provisions d'huile & de beurre. Cependant comme il étoit naturel qu'il rendît en échange quelques marchandises Angloises, ne fut-ce que pour faire place sur son bord à tant de richesses dont il s'étoit déja saisi, il fut surpris de voir rejetter ses offres aux Indiens, sous prétexte qu'ils n'avoient aucun usage à faire des marchandises qu'il vouloit leur faire accepter. Ce qui n'étoit apparemment dans ces Infidelles qu'un effet de leur dépit ou de leur haine, ne laissa pas de tourner à leur avantage, par le scrupule que Dounton se fit de prendre leur bien sans aucune sorte de compensation. Il leur rendit quelques balles, avec une partie de leur beurre & de leur huile; après quoi remettant sur leur bord les Pelerins & les Passagers qu'il en avoit fait sortir, il leur donna une Lettre pour l'Amiral, dans la persuasion qu'ils ne manqueroient pas de le rencontrer. Mais avant leur départ les Anglois apperçurent une Jelbe, qui venoit vers eux de Bal-al-mandel, & que leur seule chaloupe arrêta. Le Patron apprit au Capitaine qu'il appartenoit à Bandar Zeada, Ville de la Côte d'Abyssinie, éloignée d'une demie journée à l'Ouest de Bandar-Kassum; qu'il alloit à Mocka avec des nattes; que rangeant la Côte au passage du Détroit il avoit appris d'un homme du Canton que l'Amiral Anglois s'étoit retiré dans la Baye d'Assab avec huit ou neuf Vaisseaux Indiens, & lui avoit laissé une Lettre pour le Capitaine Dounton, mais qu'il ne vouloit la remettre à personne, parce qu'esperant que Dounton retourneroit au Détroit, il comptoit d'en recevoir une récompense. Sur cet avis, le Capitaine mit à la voile le même jour; mais le vent, qui changea tout d'un coup, l'obligea de remettre à l'ancre. Comme il se disposoit à partir le jour suivant, il vit arriver, dans une Pinace, Gilles Thornton, Lieutenant de l'Increase, qui venoit le feliciter de la part de l'Amiral sur son heureuse arrivée, & l'informer que la Flotte étoit effectivement dans la Baye d'Assab avec celle de Saris & quantité de Vaisseaux Indiens dont les deux Flottes Angloises s'étoient saisis. Il lui nomma le *Rehemi*, de cinq cens tonneaux; le *Hassani*, de six cens; le *Mahmudi* de Surate, de cent cinquante; le *Sallamita*, de quatre cens cinquante; le *Kadri*, de deux cens; l'*Azum-Khani*, de deux cens; tous Bâtimens de Diu; outre trois Vaisseaux Malabares, de deux à trois cens; le *Kadri*, de Dabul, de quatre cens, & le grand Navire de Cananor. Dounton ayant levé l'ancre aussi-tôt, Thornton ajoûta qu'il lui seroit difficile de gagner assez promptement la Baye d'Assab, pour assister à la réception du Roi de *Rahita*, qui devoit venir le même jour au rivage avec sa Noblesse & ses Gardes, & que les deux Generaux Anglois se proposoient de traiter magnifiquement. En effet le Pepper-Corn n'entra dans la Baye qu'au retour des deux Generaux, qui revenoient souper ensemble sur l'Increase. Dounton apprit d'eux que par une convention mutuelle ils étoient venus à Assab pour y faire l'échange de toutes leurs marchandises Angloises contre les richesses Indiennes dont ils s'étoient saisis; ou, si l'on veut des termes plus clairs, pour y faire ensemble le partage de leur proye.

Pendant que toutes les forces des Anglois étoient rassemblées dans cette Baye, le Gouverneur de Mocka leur envoya *Mammi*, un de ses principaux

DOUNTON, 1614.

Scrupule de Dounton.

Dounton apprend des nouvelles de l'Amiral.

Il en reçoit directement par un député, & le rejoint à Assab.

Propositions du Gouverneur de Mocka.

DOUNTON. 1614.

Officiers, quelques autres Turcs, pour capituler avec l'Amiral; c'est-à-dire, pour lui demander à quoi se borneroient enfin les satisfactions qu'il continuoit d'exiger. Sir Henri insistant sur cent mille pieces de huit, les Députés le prierent de leur accorder du tems, pour faire connoître ses prétentions au Bacha de Zenan. Lorsqu'ils furent partis, les deux Généraux Anglois détacherent chacun un Vaisseau de leurs Flottes, le Darling & le Thomas, pour les envoyer à Tekou. Sir Henri congédia le même jour l'Azum Khani, en faveur de Schermal, Scha Bandar de Mocka, à qui ce Navire appartenoit.

Adresse des Turcs pour se dispenser du payement.

Le 30, tandis que tous les Officiers des deux Flottes étoient à dîner sur l'Inercase, où ils s'étoient assemblés pour le Conseil, on vit arriver de Mocka le Scha Bandar, avec Manci & un Aga, députés tous trois par le Gouverneur, pour conferer avec l'Amiral Anglois. Le trouvant déterminé à ne rien rabattre de ses prétentions, ils lui demanderent la liberté d'entretenir particuliérement les Capitaines des Vaisseaux Indiens. L'Amiral pénétra leur dessein, qui étoit de faire entrer ces Capitaines dans le payement d'une partie de la somme; & loin de nuire à leurs vûes, il fit dresser sur le rivage une Tente pour leur conference. Mais les Nakadas, qui avoient eux-mêmes des plaintes à faire contre les Turcs, & qui ne craignoient plus que leur sort pût empirer entre les mains des Anglois, fermerent l'oreille à toutes sortes d'instances & de propositions. Il fut impossible aux Députés de déguiser leur chagrin. Cependant ils promirent encore à l'Amiral de lui faire sçavoir la réponse du Bacha, aussi-tôt que leur Gouverneur l'auroit reçue. Les Anglois s'occuperent, jusqu'au neuf de Juin, à choisir entre les richesses Indiennes celles qui leur convenoient le mieux, à les nettoyer, les emballer, en faisant transporter à leur place différentes parties de leurs propres marchandises qu'ils donnoient en échange.

Les Anglois rentrent dans la Rade de Mocka.

Le 11, Sir Henri Middleton, avec l'Increase, & le Capitaine Saris avec le Clove & l'Hector, quitterent la Baye d'Assab pour retourner dans la Rade de Mocka. Ils menerent comme en triomphe tous les Vaisseaux Indiens qu'ils avoient dépouillés; & le Pepper-Corn resta seul dans la Baye, avec un petit Bâtiment de Surate, nommé le *Jungo*, dont les échanges n'étoient point encore achevées. Après cette operation, il rejoignit la Flotte, qui attendoit impatiemment la réponse des Turcs à la vûe de leurs propres murs. Comme il s'étoit passé plus d'un mois depuis qu'ils l'avoient fait esperer, & qu'abusant de la patience des Anglois, ils ne paroissoient occupés qu'à décharger un Vaisseau de Kuts-Nagone, qui avoit trouvé le moyen d'échapper aux deux Flottes, Sir Henri prit la résolution de troubler du moins leur travail jusqu'à l'arrivée de la réponse du Bacha. Il fit avancer le Capitaine Dounton, avec ordre de leur envoyer quelques volées de son artillerie, qui les forcerent bientôt de se retirer.

Déclaration de l'Amiral Anglois aux Capitaines Indiens.

Après avoir encore attendu jusqu'au 26, les deux Generaux Anglois ne pouvant plus résister à leur indignation, se rendirent à bord du Mahmudi de Dabul, où ils firent assembler tous les Nakadas des autres Vaisseaux Indiens. Là, Sir Henri, après avoir répeté les justes sujets de plaintes qui l'animoient contre les Turcs, déclara ouvertement que tout satisfait qu'il croyoit être pour les injures qu'il avoit reçues dans l'Inde, il ne permettroit point

aux Indiens de commercer dans la Mer rouge avant qu'il eût reçu la satisfaction qu'il exigeoit du Bacha; & que sa résolution étoit, par conséquent, d'emmener avec lui tous leurs Vaisseaux hors de cette Mer, pour faire du moins perdre aux Turcs le profit du commerce de cette année. En effet, il ne lui restoit plus d'autre moyen de leur nuire. Mais les Nakadas n'étoient pas disposés à retourner chez eux avec leurs marchandises, sans avoir tiré aucun fruit de cette mousson. Ils proposerent à l'Amiral une autre sorte de composition, qui seroit de payer une somme pour chaque Vaisseau, & d'acheter ainsi la liberté du Commerce. Peut-être n'avoit-il pas d'autre vûe que de les amener à cette résolution. Il se fit presser néanmoins pour y consentir; mais dès le même jour il convint avec Mir Mohammed Takkey, Nakada de Zehemi, pour la somme de quinze mille pieces de huit. Tous les autres vaisseaux consentirent à ce Traité. Une partie de la somme ayant été payée le 6 d'Août, Saris fit partir immédiatement Towtson, son Vice-Amiral, avec l'Hector, & ne remit à le suivre que jusqu'au 13. Sir Henri & Dounton abandonnerent aussi la Rade de Mocka, trois jours après, & repasserent les Détroits dès le lendemain.

Accommodement entre les Anglois & les Indiens.

Ils n'arriverent que le 29 à la hauteur du Cap de Guardafu. Ensuite, ayant tourné leurs voiles vers l'Inde, ils se trouverent le premier de Septembre à 13 dégrés 35 minutes de latitude, trompés souvent dans leur course par l'action continuelle des Courans. La pluie fut continuelle pendant les huit jours suivans. Le 12, ils apperçurent plusieurs serpens, qui n'âgeoient sur la surface de l'eau; ce qui n'arrive guéres dans les tems orageux, & qui marque toujours dans ces mers qu'on n'est pas éloigné de la terre. Le 13, ils en découvrirent encore un plus grand nombre, & le fond se trouva de cinquante-cinq à quarante brasses. Enfin, le 14, au lever du Soleil, ils reconnurent la terre, qui leur parut fort haute, à la distance d'environ seize lieues. Ils porterent Est par Sud jusqu'à quatre heures après-midi qu'ils découvrirent plus distinctement la Côte à huit lieues. Ayant pris le parti de la suivre, ils trouverent assez long-tems l'eau épaisse & bourbeuse, avec quelques taches claires par intervalle. La profondeur en portant Est par Sud étoit de vingt à trente brasses; mais vers le Sud, ils ne la trouvoient que de seize à vingt-trois.

Les deux Flotes Angloises sortent de la Mer Rouge.

Le 15, ils cesserent d'appercevoir des serpens. Le 16, en continuant de suivre la Côte de Malabare, sur vingt & seize brasses de fond, ils se trouverent au milieu du jour à l'Ouest d'une haute montagne, qui s'avance en pointe dans la Mer, & qui est entourée de terres basses. Au côté du Sud on découvre une Baye. La plus haute partie de la montagne est à 12 dégrés 10 minutes de latitude; & cette position fit juger aux Anglois que ce devoit être la terre de Magisilan. Le lendemain ils eurent le vent si contraire avec un tems si sombre & si pluvieux qu'ils perdirent pendant quelques heures la compagnie de l'Amiral; mais l'ayant retrouvé avant midi ils porterent directement au Sud. Le 18, la terre se couvrit d'un brouillard si épais, que pendant tout le jour ils ne purent l'appercevoir. Le fond étoit toujours entre vingt-cinq & vingt-neuf brasses. Le 19, ils furent poussés par un vent Sud-Ouest à quatorze lieues de la terre, où ils ne trouverent pas de fond à moins de quarante brasses. Enfin s'étant avancé jusqu'au 22 avec des vents fort variables, ils découvrirent avant midi le Cap de Comorin. Le jour suivant ils apperçurent la

Elles prennent leur course vers l'Inde.

Cap de Comorin.

DOUNTON. 1614.

terre haute qui est à l'Est de ce Cap. Le 24, ils eurent la vûe de Ceylan ; & le 26 ils en reconnurent la pointe méridionale, qui porte le nom de Cap de Galle. Sa latitude est de 5 dégrés 50 minutes. Ils continuerent leur course Est-Sud-Est, avec un vent qui ne cessa point de se soutenir entre Sud-Ouest & Ouest-Sud-Ouest. La pluie les abandonna si peu, qu'une partie de leurs grains se trouva corrompue par l'humidité.

Les Anglois arrivent à Tekou; ils y retrouvent le Darling.

Enfin le 19, à trois heures après-midi, ils jetterent l'ancre dans la Rade de Tekou, où ils trouverent le Darling, qui y étoit arrivé dès le mois de Juillet. Pemberton, qui le commandoit, avoit eu le chagrin d'y perdre trois de ses Marchands & trois Matelots. Le reste de son Equipage étoit accablé de maladies. Il s'étoit trouvé peu de poivre dans l'Isle, avec peu d'esperance d'en recueillir davantage jusqu'à la saison suivante, qui ne devoit arriver qu'aux mois d'Avril & de Mai. D'ailleurs les guerres civiles mettoient un fâcheux obstacle au Commerce. Le *Thomas*, Vaisseau de Saris, étoit aussi dans le même Port : il étoit revenu depuis peu de Priaman, où il n'avoit pas mieux réussi que le Darling à Tekou.

L'Amiral part pour Bantam sur le Pepper-Corn.

Le 22, Sir Henri peu satisfait des esperances qu'on lui faisoit concevoir, mit à la voile sur le Pepper-Corn, pour se rendre à Bantam, & laissa l'Increase à Tekou sous le commandement de Dounton, pour y demeurer jusqu'au 16 du mois suivant. Cette Ville devint fort déserte au mois de Novembre, par l'ordre que tous les Habitans reçurent de se rendre à l'Armée. Raja Buncha (c'étoit le nom de leur Prince) étoit en guerre contre un Raja voisin, dont l'Auteur vante le courage & l'habileté, sans nous apprendre quelle étoit la cause de leur division. Le 20, après avoir trouvé beaucoup de mauvaise foi dans les Négocians du Pays qui avoient livré du poivre aux Anglois, Dounton sortit du Port à la clarté de la Lune, avec un vent Nord-Ouest. Il eut besoin de beaucoup de précautions, pour éviter deux rocs fort connus, qui sont à trois lieues de l'Isle ; l'un Sud par Ouest, l'autre Sud par Est ; & qui ne sont jamais sans danger, quoique dans l'espace qui les sépare le fond soit par-tout de vingt-six brasses. Les mêmes vents qui sont favorables pour sortir du Port, & les Courans, dont la violence est presque toujours égale, exposent les Vaisseaux à se briser contre l'un ou l'autre de ces deux écueils. Heureusement pour Dounton, le tems devint si calme & la mer si tranquille, que la seule action du Courant le mit bientôt en sureté ; &, pour comble de bonheur, un vent frais d'Ouest, qui se leva aussi-tôt, l'éloigna tout d'un coup des deux rocs. Il jetta l'ancre à deux milles, pour attendre sa Chaloupe, qui apportoit quelque reste de marchandise après lui ; mais il reconnut la faveur du Ciel dans le parti qu'il avoit pris de s'arrêter, lorsque profitant de cet intervalle pour visiter son Bâtiment, il découvrit une voie d'eau, que la précipitation de l'Amiral à partir pour Bantam lui avoit fait négliger. Le mal, qui parut d'abord assez léger, augmenta tout d'un coup avec tant de violence, que tout l'Equipage fut assemblé pour déliberer sur une situation si pressante. On considera le danger sous plusieurs faces. Premierement, l'ouverture étoit déja si grande, qu'elle employoit continuellement un grand nombre de personnes, dont le travail n'empêchoit pas l'eau de gagner avec beaucoup de vîtesse. 2°. Le Vaisseau étant sans fer, on ne trouvoit rien qui pût suppléer à la chaîne de la pompe, qui s'étoit déja brisée plusieurs fois ; & l'eau d'ailleurs commençoit à s'élever

Dounton part après lui ; dangers qu'il essuye.

s'élever avec tant de force qu'il paroissoit impossible de porter le travail au bas des pompes. 3°. La plus grande partie de l'Equipage étoit dans un état de foiblesse & de langueur, causée par la mauvaise qualité des alimens, qui ne permettoit pas d'en esperer beaucoup de secours. 4°. La bonté du Vaisseau & la richesse de sa cargaison méritoient toutes sortes de soins pour le conserver. Enfin le naufrage de l'Ascension, les infortunes de Sharpey, & les mauvais procedés de son Equipage étoient des exemples capables d'allarmer.

Doun. on. 1614.

Après avoir pesé des raisons si fortes, Dounton jugea que le seul parti qu'il eut à prendre étoit de retourner à Tekou, pour s'y procurer des secours qu'il ne pouvoit esperer au milieu des flots. Le vent seconda ses intentious. Ayant abordé au rivage vers la fin du jour, avec une peine incroyable à faire jouer continuellement les deux pompes, il n'eut rien de si pressant que de soulager le Vaisseau en déchargeant une partie de sa cargaison. La réparation des voies d'eau dura jusqu'au 8 de Décembre; après quoi l'Inercase remit à la voile, avec la précaution de se faire précéder par sa Chaloupe pour sortir du Port. Les deux rocs furent évités d'autant plus heureusement que la Mer étant fort tranquille, les gens de la Chaloupe enrent peine à les appercevoir. On porta ensuite, pendant toute la nuit, au Sud, & au Sud par Ouest, avec un petit vent frais, qui rendit la navigation fort légere. Le lendemain au lever du Soleil, on suivit directement le Sud-Ouest, l'espace d'environ dix lieues, après lesquelles on découvrit du même côté quelque partie d'une grande Isle, & l'on recommença à porter au Sud. La pluie & l'orage furent terribles la nuit suivante; ce qui n'empêcha point de faire huit lieues avant le jour; & la clarté du Soleil naissant fit découvrir la haute terre de Sumatra, à vingt lieues de distance. La latitude, à midi, étoit de 2 dégrés 11 minutes du Sud. On arriva le 20 à Pulo-Panian.

Dounton est forcé de retourner à Tekou.

Il se remet en mer.

Pulo-Panian.

Sir Henri Middleton, que la nécessité de radouber le Pepper-Corn avoit arrêté dans cette Isle, n'eut pas moins d'inquiétude en apprenant le malheur qui étoit arrivé à l'Inercase, que de satisfaction à la vûe de ce précieux Vaisseau. Il assembla aussi-tôt le Conseil pour déliberer sur les moyens de le garantir du même danger. Le résultat fut qu'il devoit être fortifié & carené avant que de retourner en Europe. Mais comme cette entreprise demandoit beaucoup de tems, on résolut aussi de renvoyer immédiatement le Pepper-Corn en Angleterre, pour donner quelque satisfaction à la Compagnie. La séparation des deux Vaisseaux devint funeste à Sir Henri qui mourut le 25 de May à *Machian*, du chagrin d'avoir vû échouer le sien & d'avoir perdu une partie de son Equipage. On lira cette triste avanture dans les relations de Floris & de Saris.

Dounton rejoint l'Amiral dans cette Isle.

1615.

Ainsi, Dounton, après avoir achevé de charger le Pepper-Corn à Pulo-Panian, mit à la voile pour l'Europe le 4 de Février. Il mouilla le 10 de Mai dans la Rade de Saldanna, où il s'attendoit de trouver tous les Bâtimens Anglois qui étoient partis de l'Inde pour reprendre la même route. Mais il n'y trouva que l'Hector & le Thomas, deux Vaisseaux du Capitaine Saris, & l'*Expedition*, commandé par le Capitaine Newport qui étoit parti de Londres depuis six semaines pour le douziéme voyage de la Compagnie. Le Thomas & l'Hector devant lever l'ancre dans peu de jours, Dounton aima mieux se priver des rafraîchissemens & du repos, qu'il étoit venu chercher

Le Pepper-Corn est renvoyé en Angleterre.

Vaisseaux qu'il trouve dans la Baye de Saldanna.

DOUNTON. 1615.

dans la Baye, que de manquer l'occasion de retourner avec eux. Ils leverent l'ancre le 15, tandis que l'Expédition alloit doubler le Cap de Bonne-Esperance, pour relâcher dans sa course au Golphe Persique, où il devoit laisser Sir Robert Sherly & Sir Thomas Powell avec leurs femmes.

Les vents contraires retarderent long-tems cette nouvelle Escadre, & la pousserent ensuite vers le Sud. Le Pepper-Corn, qui étoit bon voilier, profita si adroitement des premiers souffles dont il put tirer le moindre avantage, que laissant les deux autres fort loin derriere lui, il les perdit enfin de vûe. Le 6 de Juin, étant à la hauteur de la pointe du Nord-Est, il s'approcha de l'entrée de la Baye dans le dessein d'y jetter l'ancre pour les attendre. Mais il y apperçut deux Caraques Portugaises, dont le premier mouvement d'une juste défiance ne lui permit pas d'approcher. Il tint quelque tems contre le vent, pour déliberer sur les périls de cette rencontre. Cependant il prenoit la résolution d'en courir les risques, persuadé que les Portugais ne le croiroient pas seul; lorsqu'il se sentit entraîné par les Courans avec tant de violence, qu'il n'y trouva pas d'autre remede que de tourner sa proue vers l'Angleterre. Il perdit ainsi la double espérance de rafraîchir ses gens, qui étoient accablés de maladies, & de rejoindre le Thomas & l'Hector. Le 15 & le 16, il essuya des pluies d'une grosseur surprenante. Le 18, il passa la Ligne.

Il rencontre deux Caraques Portugaises.

Le reste de sa navigation n'auroit eu que de l'agrément, avec le plus beau tems du monde & la flateuse idée d'une riche cargaison, si le scorbut & d'autres maladies n'eussent continué de troubler l'Equipage. Le 10 de Septembre, après avoir doublé les Caps d'Espagne, le vent devint si difficile à gouverner, que Dounton n'esperant point de pouvoir aborder dans aucune partie Méridionale de l'Angleterre, dirigea sa course au Nord-Est, pour gagner Milford-Haven dans le Pays de Galle, d'où il se promettoit plus de facilité à donner de ses nouvelles à la Compagnie. Le lendemain, à cinq heures après-midi, on découvrit tout à la fois la Côte de Galles & celles d'Irlande, qui se présente par une haute montagne entre Wexford & Waterford. On passa la nuit à l'ancre, dans la crainte d'être jetté contre les rocs, par un vent qui étoit encore devenu plus impétueux. Il continua, le jour suivant, avec tant de furie, que perdant toute esperance de pouvoir s'approcher de Milford-Haven, Dounton se détermina tout d'un coup à se réfugier dans la Riviere de Waterford. Le 13 au matin, il reconnu la Tour de Whooke, seule marque à laquelle on distingue cette Riviere, qui n'en est qu'à trois lieues. A huit heures, on apperçut une petite Barque, qui sortoit de la Riviere, à qui l'on fit signe de venir à bord. C'étoit une Barque Françoise, qui alloit à Wexford, & que le Capitaine loua pour aller porter la nouvelle de son arrivée au Commandant du Fort de Dungannon, parce que l'entrée du Canal étant fort étroite, il craignoit que son Vaisseau ne souffrît du moindre retardement, s'il étoit forcé de jetter l'ancre. A midi, il remonta la Riviere jusqu'au lieu qui se nomme *Passage*, où il trouva un Pêcheur de Lime, nommé Stephen *Bonner*, qui vint au-devant de lui dans sa Barque avec quelques autres Matelots, & qui entreprit avec beaucoup de zele de rendre toutes sortes de services aux malades du Vaisseau.

Il arrive à Waterfort en Irlande.

Le 18, Dounton dépêcha Bonner à Londres, avec une lettre à la Compa-

gnie, par laquelle il lui rendoit compte de son arrivée & de ses besoins. Il reçut, le même jour, la visite du Docteur Lancaster, Evêque de Waterford, qui signala sa politesse par un grand festin qu'il fit préparer à bord, & son zele par un sermon qu'il prêcha devant l'Equipage.

DOUNTON. 1615.

Dounton est arrêté en qualité de Pirate.

Le 22, il arriva au Capitaine Dounton une disgrace qui non seulement lui rappella les trahisons & la Barbarie des Turcs, mais qui lui fit douter si c'est avec raison que ses Compatriotes s'attribuent l'honneur d'être plus humains & de meilleure foi que ces Infidéles. Il avoit congédié un de ses Matelots pour quelques crimes notoires. Ce miserable, qui devoit se croire heureux d'avoir évité le dernier supplice, s'engagea au service de Stratford, Commandant du Fort de Dungannon, & ne tarda point à lui raconter toutes les expéditions de son Vaisseau dans la Mer Rouge. Stratford n'étoit point assez riche pour vivre content de sa fortune, ni assez honnête homme pour rejetter l'occasion de s'enrichir par une injustice. Il crut pouvoir abuser du Statut contre la Piraterie, pour arrêter le Pepper-Corn, & se saisir de toutes les marchandises au nom du Comte d'Ormond, dont il eut l'adresse d'obtenir un plein pouvoir. Il vint à Passage avec cette autorité; & faisant dire à Dounton qu'il avoit dessein de le visiter sur son Bord, il le pria de lui envoyer sa Chaloupe. Elle lui fut envoyée sur le champ; mais il fit arrêter ceux qui la conduisoient, & prenant ses propres Matelots avec quelques gens armés pour se rendre sur le Vaisseau, il arrêta aussi le Capitaine & son Bâtiment à titre de piraterie. Dounton fut renfermé dans le Fort de Dunganon, avec des ordres rigoureux pour lui retrancher toutes sortes de communication; ou si quelqu'un obtint la liberté de le visiter, ce ne fut que pour se voir forcé, en le quittant, de répéter sous la foi du serment tous les entretiens qu'il avoit eus avec le Prisonnier. Ses gens furent examinés avec la même rigueur, & l'on employa les détours les plus captieux pour rendre leurs dépositions nuisibles au Capitaine. Sa prison dura près d'un mois, sans qu'il eût la liberté de se défendre ni de se plaindre. Cependant le cri public s'étoit fait entendre en sa faveur, & le Comte d'Ormont mieux instruit par les informations de quantité d'honnêtes gens, envoya à Passage Sir Lawrence Esmond pour approfondir cette affaire. Dounton fut délivré de la tyrannie de Stratford, & conduit à Passage, où dans la présence de l'Evêque de Waterford & d'Esmond, il prouva aisément la vérité de sa Commission & la justice de sa conduite. Ayant été remis en possession de son Vaisseau, il vit arriver le 26 de Septembre, dans un petit Bâtiment de Bristol, un Député de la Compagnie des Indes Orientales, qui lui apportoit de l'argent avec des hommes & des provisions pour achever son voyage.

Il est renfermé dans le Fort de Dunganon.

Il obtient la liberté & retourne en Angleterre.

Il sortit, le 6 d'Octobre, de la Riviere de Waterford. Le 12 au matin, il étoit à la hauteur de Beachy, & quelques heures après il entra dans la Rade de Douvres. Il en parti le 13 pour aller jetter l'ancre aux Dunes, où se trouvant près d'un Vaisseau de guerre, nommé *l'Assurance*, il eut encore le chagrin, sur diverses indiscrétions de ses gens, de se voir arrêté par les Officiers de ce Bâtiment jusqu'à l'arrivée des ordres de l'Amirauté. Son Contre-maître, qu'il dépêcha aussi-tôt à la Compagnie des Indes, apporta immédiatement l'ordre de le relâcher; mais l'opinion même qu'on sembloit avoir prise, en Angleterre, de son voyage & de la nature de son Commerce, justifie quel-

Dounton: 1615. Remarques sur son voyage.

ques réflexions qui me sont échappées sur son propre état. Ajoutons qu'en reconnoissant, dans sa Relation, qu'il fut accusé de piraterie, il rapporte bien qu'il se mit à couvert de cette imputation; mais il ne prétend nulle part qu'elle fut sans fondement.

Latitudes.

Aden en Arabie	12	35	Dabul (entrée de la Rade)	17	34
Variation Ouest	12	40	Variation	15	34
Isle de Cameran	15	00	Masigilan	12	10
Baye de Soually	20	55	Cap de Galle dans l'Isle de Ceylan	5	40
Variation Ouest	16	40			

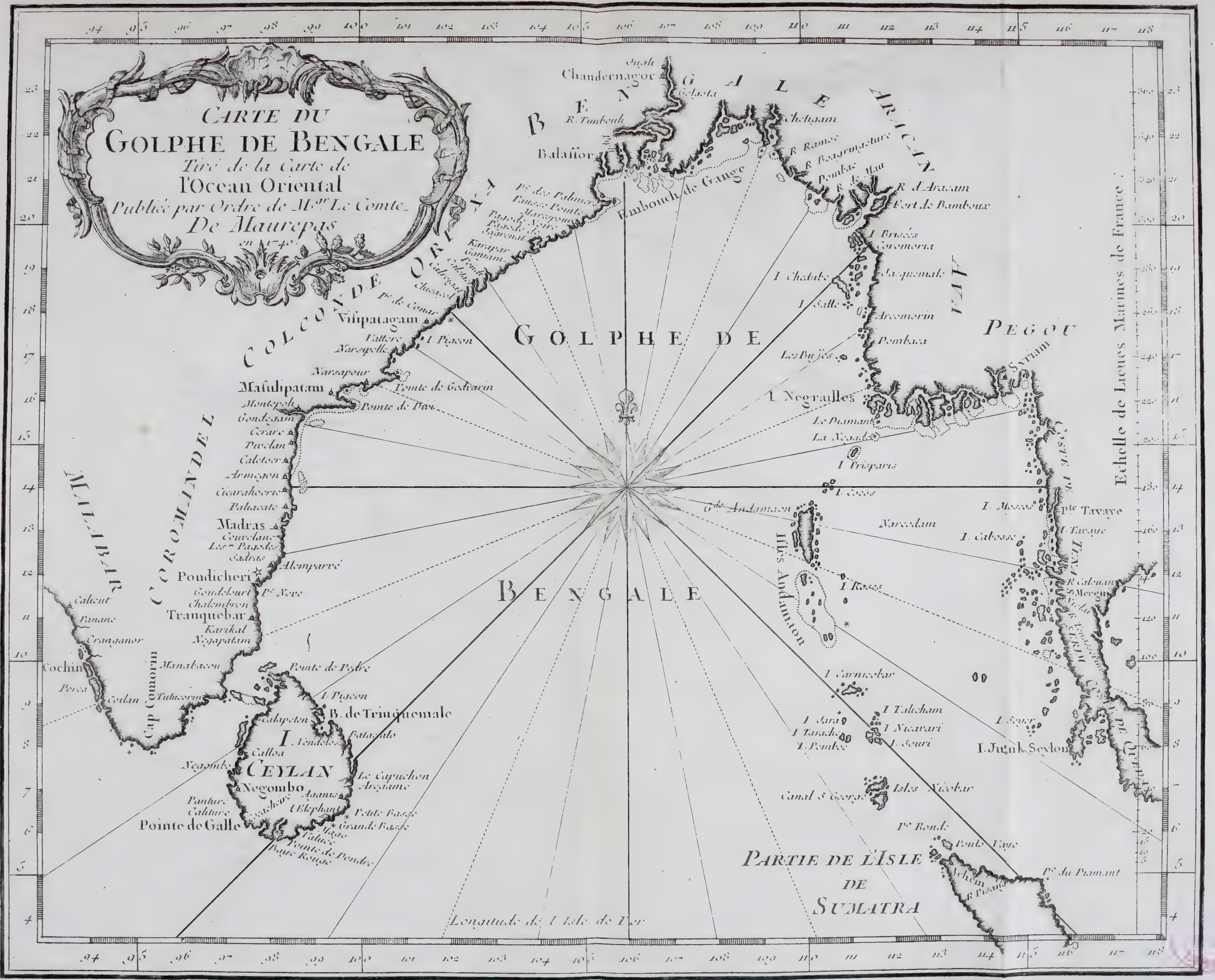
CHAPITRE II.

Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en 1611.

Hippon. 1611. Remarques préliminaires sur cette Relation.

On trouve dans Purchass deux Relations de ce Voyage, l'une par Nathaniel *Marten*, Contre-Maître du Vaisseau nommé *le Globe*, qui fut envoyé seul dans l'Inde, en 1611, sous le commandement du Capitaine Hippon, l'autre par Floris. Celle-ci, qui est de Marten, ne contient guéres que des remarques nautiques & des observations de latitude, lecture plus utile qu'agréable, & qu'on offre ici presqu'uniquement aux Navigateurs & aux Géographes. Aussi Purchass même a-t-il supprimé une grande partie du Journal de Marten, & n'y a-t-il joint celui de Floris que pour dédommager le Lecteur de la sécheresse du premier. Cependant, comme le dessein de ce Recueil est de donner un corps de tous les Voyages, ceux qui prennent la peine de le composer ne doivent pas craindre qu'on leur fasse un reproche d'avoir apporté trop de soins à le rendre complet; surtout lorsqu'avec une fidélité constante pour leur plan ils n'y admettent rien qui ne porte le caractere de la vérité. Qu'on y fasse réflexion : ce ne sont pas les voyages les plus estimés dont la lecture a le plus d'agrément. Les premiers Navigateurs de chaque Nation se sont d'abord attachés à découvrir des Côtes inconnues, & n'ont guéres écrit que pour l'instruction de ceux qui visiteroient les mêmes lieux, dans la vûe d'y faire d'autres sortes de découvertes. C'est ce qui rendra bientôt les Relations plus agréables, à mesure que les années vont augmenter. D'ailleurs il faut se rappeller ce qu'on a pris soin de répeter ici plusieurs fois, & ce que chaque Lecteur doit avoir vérifié lui-même; que les Marchands Anglois, dans l'origine de leur Commerce, étoient conduits par l'unique espoir du gain, sans aucune vûe de curiosité ou de plaisir, & j'ose dire, avec aussi peu de lumieres que de goût. L'avidité des richesses a fait entreprendre aux Anglois les voyages de Commerce; & le succès du Commerce, qui a produit avec les richesses le goût des sciences & du plaisir, les a fait penser ensuite à tirer de leurs voyages autant d'agrément que d'utilité.

Réflexion sur les premiers Navigateurs Anglois.


CARTE DU
GOLPHE DE BENGALE
Tiré de la Carte de
l'Ocean Oriental
Publiée par Ordre de M.gr Le Comte
De Maurepas
en 1740
GOLPHE DE
BENGALE
BENGALE
COLCONDE
ORIXA
COROMANDEL
MALABAR
ARACAN
AVA
PEGOU
Chandernagor
Balassor
Embouch. de Gange
Visipatagam
Masulipatam
Madras
Pondicheri
Tranquebar
Cochin
Cap Comorin
I. DE CEYLAN
Negombo
Pointe de Galle
B. de Trinquemale
I. Negrailles
Isles Andaman
Isles Nicobar
Canal S. George
Pte Tavaye
I. Junk Seylon
PARTIE DE L'ISLE DE SUMATRA
Echelle de Lieues Marines de France
Longitude de l'Isle de Fer



On ne se plaindra point de trouver, dans la Relation de Marten, une ennuyeuse répétition de la route d'Afrique. Etant parti de Blackwall le 3 de Janvier 1611, il se transporta tout d'un coup à la hauteur du Cap de Galle, dans l'Isle de Ceylan, où il se trouva le dernier jour du mois de Juillet. Le 4 d'Août, au matin, l'Auteur observe que la variation étoit de 13 dégrés 7 minutes. A midi, le Vaisseau étant à six lieues de la terre, qu'on appercevoit distinctement du tillac, on eut pour latitude 9 dégrés 15 minutes. A trois lieues du rivage, on trouva neuf brasses de fond, & l'on jugea que la Côte se présente Nord-Ouest, & Nord-Ouest par Nord.

HIPPON. 1611.

Départ & route d'Hippon.

Le 6, au matin, on s'apperçut que le Vaisseau étoit engagé dans un grand Courant, dont la direction étoit Nord par Ouest. Cependant la vûe de plusieurs Pêcheurs, qu'on découvrit du haut des mâts, fit juger aussi qu'il y avoit peu de risque à les suivre; & la terre qui se fit voir presqu'aussi-tôt à sept ou huit lieues vers l'Ouest-Nord-Ouest, acheva de rassurer les Matelots. On y tourna la proue, sur vingt brasses de fond. A mesure qu'on avança, l'eau se remplissoit de rocs & de basses. Vers trois heures après-midi, on apperçut la Tour de Negapatan, & un Vaisseau, qui étoit à l'ancre au Nord-Ouest. On mouilla sur huit brasses, à trois lieues du rivage.

Tour de Negapatan.

Hippon, qui n'explique point ses projets, remit à la voile le soir, & fit seize lieues jusqu'au lendemain à midi, portant Nord par Est, sur un fond qui se soutint sans cesse entre douze & quatorze brasses. La latitude, de 11 dégrés 57 minutes. Depuis le 7 jusqu'au 8 à midi, il continua de porter Nord par Est, & l'on fit environ vingt lieues, à la vûe de la haute terre, qui s'éleve de collines en collines. On prit ce jour-là une Barque de Saint-Thomas. Le 9 à midi, on découvrit la Ville de Meliapor à deux lieues. La marque, pour la reconnoître, est une montagne fort haute, qui est dans les terres. A deux lieues au Sud de Paleakate, on trouve un banc qui n'est guéres à plus d'un mille du rivage, mais dont la pointe Nord-Est s'en écarte de plus d'une lieue. On s'en approcha imprudemment jusqu'à ne trouver que trois brasses de fond; ce qu'on peut éviter sans peine en se tenant toujours sur dix ou douze brasses. Le 9, à quatre heures après-midi, on mouilla vis-à-vis la Ville. Elle a, au Nord, une croix qui peut être apperçue à deux ou trois milles du rivage; mais, de ce lieu, on ne peut découvrir la Ville même. Hippon, ne trouvant point cette rade commode, s'avança plus au Nord, & jetta l'ancre sur huit brasses. Le 10 à midi, ils virent paroître uue Barque, qui vint à bord de la part du Gouverneur. Browne & Floris prirent le parti de descendre au rivage, mais dans la Chaloupe du Vaisseau, qui fut malheureusement renversée par une vague en passant la barre, sans qu'il y eut néanmoins personne de noyé. Paleakate est située au 13e dégré 13 minutes de latitude. L'Auteur trouva la variation d'un dégré 15 minutes par le demi-cercle.

Meliapor.

On arrive à Paliakate, qu'on quitte aussi-tôt.

Le 15, Hippon descendit lui-même à terre, pour conferer avec la Gouvernante; mais il revint à bord le jour suivant, sans avoir pû s'accorder sur les articles du Commerce. Dès le même jour il leva l'ancre pour gagner Petapoli. Il s'avança l'espace de trente lieues jusqu'au 17 à midi, à la latitude de 14 dégrés 15 minutes, en portant sans cesse Nord par Est. Du 17 au 18, il fit environ vingt-trois lieues, vers le Nord, mais d'un si mauvais tems qu'il fut obligé de renoncer aux observations. Le 18 aux matin, il changea sa course du

HIPPON. 1611.

Nord-Nord-Eſt à l'Eſt-Nord-Eſt & à l'Eſt par Nord ; mais trouvant peu d'eau jusqu'au-delà d'une ouverture d'environ deux lieues, qui forme une petite Baye dans les terres. Le 18, depuis midi jusqu'à cinq heures, il porta Nord-Eſt par Eſt, pour trouver plus d'eau, parce que la Côte s'avance ici beaucoup plus à l'Eſt. A cinq heures, on apperçut, à la diſtance d'environ ſix lieues, une touffe d'arbres, qui eſt proche de Petapoli, la terre eſt fort haute au Nord-Oueſt de cette Ville. A ſept heures on mouilla ſur neuf braſſes. Le lendemain au matin on s'avança vers les arbres ; &, vers neuf heures, on jetta l'ancre ſur cinq braſſes, à deux milles du rivage.

Hippon entre dans la Rade de Petapoli.

Deux Barques, qui portent dans ce lieu le nom de *Gingathes*, apporterent à bord une lettre des Marchands de la Ville. Elles furent ſuivies preſqu'auſſi-tôt d'une autre Barque & d'un Meſſager de la part du Scha-Bandar. C'étoient des invitations à deſcendre pour le Commerce. On y répondit civilement ; & le lendemain, Hippon reçut un préſent du Scha-Bandar, avec deux nouvelles Barques pour les Facteurs du Vaiſſeau qui voudroient deſcendre à terre. Cinq Anglois, Floris, Lucas, Eſſington, Adam Dounton & Leman, s'offrirent les premiers. Ils furent ſi bien reçus par le Scha-Bandar & les Marchands, qu'ayant renvoyé à bord le 21, pour marquer leur ſatisfaction, le Capitaine ne fit pas difficulté d'entrer le même jour dans la rade. La marque, pour paſſer la Barre ſans danger, eſt un petit palmier ſur le bord de la Côte, vers la pointe Nord de la colline. L'Auteur trouva la variation de 12 dégrés 27 minutes.

Il eſt invité au commerce.

Le 28, Floris & Eſſington revinrent à bord ; &, le ſoir, on partit pour Maſulipatan, avec le vent au Sud-Eſt : On y arriva le 30. Je ſupprime les obſervations de la route, parce qu'elles ne regardent que les vents, qui ne ſont pas toujours les mêmes. On ne trouva nulle part plus de cinq braſſes dans ces deux jours de navigation ; & la rade de Maſulipatan, où l'on jetta l'ancre à cinq heures, n'a pas plus de trois braſſes & demie. Le 31, les Facteurs deſcendirent à terre, pour y demeurer au nombre de cinq ; Floris, Eſſington, Simon Evans, Cuthbut, Whitfield & Arthur-Smith. L'Auteur obſerva le 28 de Décembre que la variation étoit de 12 dégrés 22 minutes.

Il ſe rend à Maſulipatan.

On remit le 30 à la voile pour retourner à Patapoli où l'on arriva le même jour à 8 heures du ſoir, après être parti à 7 du matin. Marten obſerva, le 4 de Janvier, la latitude de cette rade, qu'il trouva de 15 dégrés 36 minutes. Le 25 & le 26 ayant renouvellé ſes obſervations, il trouva 15 dégrés 4) minutes.

1612.

Le 7 de Février, les Facteurs revinrent à bord avec les marchandiſes qu'ils avoient achetées ; &, le 11 à ſix heures du matin, on ſortit de la rade de Petapoli avec le vent au Nord-Nord-Oueſt. On eut ſi peu de vent juſqu'au 14, que la crainte des Courans, qui portoient au Nord-Eſt, fit demeurer à l'ancre à ſix lieues de la rade. Le 14, à quatre heures du matin, on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Eſt, & l'on porta avec aſſez de peine au Sud Eſt & au Sud-Eſt par Sud. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hippon repris vers Maſulipatan, & qu'ayant paſſé quelques ſemaines dans ce Port, il y reprit les Facteurs qu'il y avoit laiſſés ; car la Relation nous tranſporte tout d'un coup au 20 de Mars, ſans aucune trace de ce qui s'eſt paſſé dan l'intervalle, & les mêmes Facteurs reparoiſſent pluſieurs fois dans le voyage.

Il revient à Petapoli, & part apres ſon commerce.

Le 28 de Mars, on fut ſurpris par le calme. Le lendemain à midi, après

avoir fait sept lieues, on se trouva à 2 dégrés 26 minutes de latitude. La variation étoit le soir de 13 dégrés 57 minutes par le demi-cercle; & l'amplitude, de 4 dégrés 27 minutes, qui étant soustraits de 13 dégrés 57 minutes, faisoient, pour la variation, 9 dégrés 25 minutes. Depuis le 21 à midi, jusqu'au 22 à la même heure, on fit quinze lieues, & la latitude se trouva d'un dégré 34 minutes. Au soir, la variation étoit de 10 dégrés 10 minutes; ce qui fit voir qu'on avoit été emporté à l'Ouest par un grand courant. Le lendemain à midi, après avoir fait sept lieues Sud par Est, on trouva la latitude de 57 minutes, &, le soir, la variation de 10 dégrés. L'Azimuth magnetique étoit de 15 dégrés 15 minutes; & l'amplitude, 5 dégrés 13 minutes. Depuis le 23 jusqu'au 24 à midi, on fit vingt-trois lieues Sud par Est, avec le vent entre Ouest & Sud-Ouest; après quoi, suivant les informations, on se trouva sous la Ligne.

Continuation de la route & des observations.

Depuis le 24 jusqu'au 25 à midi, on avança au Sud-Sud-Est, l'espace de vingt & une lieues, jusqu'à 57 minutes de latitude du Sud. L'Auteur ayant observé la variation trouva l'Azimuth magnetique de 17 dégrés 40 minutes, & l'amplitude de 6 dégrés; ce qui donnoit pour la variation 9 dégrés 40 minutes.

Depuis le 25 à midi jusqu'au 26 à la même heure, on fit quinze lieues au Sud-Sud-Est, avec un vent variable entre le Nord-Nord-Oeust & l'Ouest-Sud-Ouest. La latitude se trouva d'un dégré 30 minutes. Au soir l'Azimuth magnetique portoit 15 dégrés 5 minutes; & l'amplitude, 6 dégrés 21 minutes: par conséquent la variation 8 dégrés 54 minutes.

Depuis le 31 à midi jusqu'au premier d'Avril à midi, le vent Sud-Sud & très-foible. On fit douze lieues en portant à l'Est-Sud-Est, & la latitude fut de 4 dégrés une minute. Du premier au second, vingt & une lieues & deux tiers Sud-Est par Est, & la latitude 4 dégrés 24 minutes. Suivant le calcul de l'Auteur, qui se trouva d'abord avec ses observations, on avoit douze lieues Est-Sud-Est, & deux lieues Sud & par Est. Au matin, l'Almicanter & l'Azimuth magnetique portoit un dégré 30 minutes, l'amplitude 8 dégrés 47 minutes; ce qui faisoit pour la variation 7 dégrés 27 minutes. Vers deux heures du matin, la mort enleva un Marchand, nommé Adam Douglas. Du 2 au 3, on fit trente-deux lieues, & l'on se trouva vis-à-vis la partie la plus Occidentale de l'Isle d'Engam. Le 26, a 4 heures après-midi, on jetta l'ancre dans la rade de Bantam, sur quatre brasses & demie de fond. Pulopanian porte Nord, Pulotando Nord-Ouest par Nord, Puloduo Est-Sud-Est, & la pointe la plus Occidentale de Puloranzo Nord-Ouest par Nord. La pointe la plus Orientale de Pulolimo touche presque à la pointe Occidentale de Java. Aussi-tôt qu'Hippon eut mouillé l'ancre, Spalding Facteur Anglois de Bantam, vint à bord avec deux autres Anglois du Comptoir.

Isles voisines de Bantam.

Le 31 de Mai, à quatre heures après-midi, les Marchands qui étoient descendus à terre, rentrerent dans le Vaisseau; & vers neuf heures on remit à la voile en portant au Nord-Nord-Est avec le vent au Sud. Le premier de Juin, on eut un si mauvais tems, qu'on prit le parti de mouiller contre l'Isle de Pulotando, sur un fond de dix-neuf brasses. Le lendemain, on partit avec le vent au Sud-Est, & l'on ne trouva bientôt que cinq brasses, qui diminuerent encore jusqu'à quatre. L'Isle est couverte de bois, & sa longueur paroît d'environ

HIPPON. 1612.

Lukapara.

quatre milles. On apperçoit à peu de distance une chaîne de rocs & de sables. Depuis six heures au matin qu'on avoit mis à la voile, jusqu'à midi, on fit sept lieues Nord par Ouest. Vers huit heures on découvrit du haut des mâts Lukapara, à huit ou neuf lieues de distance. Le 7, on fit encore sept lieues jusqu'à midi, en portant au Nord-Ouest. Vers dix heures on apperçut la montagne de Mompine, au Nord-Est, à la distance au moins de huit lieues; après quoi l'on ne trouva jamais moins de dix brasses aux langues basses de Sumatra. Le 9 à cinq heures du matin, on porta au Nord-Ouest par Nord, comme la Côte s'étend elle-même, mais on ne s'approcha pas à plus de trois ou quatre lieues de la pointe de Mompine, parce qu'il se présente une chaîne de rocs à deux lieues de la pointe Orientale de Sumatra, qui est la septiéme pointe des Détroits. La profondeur de l'eau augmenta de dix jusqu'à quatorze brasses. Quand on a Mompine au Sud-Est, on est délivré des rocs. La latitude étoit ce jour-là d'un dégré 39 minutes.

Montagne de Mompine.

Le 10, vers trois heures du matin, on découvrit à trois lieues au Nord-Nord-Ouest, une Isle de petite étendue. Depuis midi jusqu'à six heures du soir, on fit six lieues au Nord; & depuis six heures du soir jusqu'au lendemain à midi, on fit dix-huit lieues en continuant la même course. On se trouva alors à un dégré de latitude du Nord, à la vûe de deux Isles; l'une éloignée de sept lieues au Sud-Ouest par Ouest; l'autre de sept lieues aussi, mais à l'Ouest-Sud-Ouest. Le fond étoit de vingt-cinq brasses. L'Auteur découvrit du haut des mâts une haute terre à douze lieues, qu'il prit pour la haute terre de Bantam. Depuis midi jusqu'à six heures, on fit sept lieues Ouest par Nord Le fond se trouvra de vingt-cinq brasses, & la haute terre de Bantam ne parut plus alors qu'à six lieues. On apperçoit trois petites Isles à l'extrémité Sud-Est de cette Isle.

Isles diverses, fonds & latitudes.

Le 12, on fit cinq lieues, Nord par Est. La latitude se trouva d'un dégré 35 minutes & le fond de vingt-cinq brasses. Dans l'après-midi, l'Auteur découvrit à neuf lieues au Nord-Ouest, une Isle assez haute. Le 13, depuis six heures du soir jusqu'au 14 à midi, on avança neuf lieues au Nord-Ouest par Nord, à cause du Courant. Les calmes, qui étoient fréquens, servoient non-seulement à retarder la navigation, mais à rendre l'action des Courans plus difficile à surmonter. On se crut pendant cette nuit dans un grand danger, lorsqu'ayant jetté la sonde on ne trouva qu'une brasse de fond. Mais après s'être avancé en tremblant, on se trouva sur dix & onze brasses. Depuis six heures au matin du 15 jusqu'à midi, on fit dix lieues Nord-Nord-Est. La latitude étoit de 4 dégrés 48 minutes, & le fond de trente brasses. A huit heures on apperçut une Isle au Nord-Ouest, à quatre milles. La nuit ayant été fort calme, on n'avoit remarqué qu'un courant, qui alloit vers le Nord. Depuis midi jusqu'à six heures du soir, on porta au Nord-Nord-Ouest, & l'on fit huit lieues, après lesquelles on découvrit une autre Isle à l'Ouest par Nord. On n'étoit qu'à cinq ou six lieues du Continent, dont cette Isle n'est éloignée que d'une lieue. Depuis le 16 à midi jusqu'au dix-sept à la même heure, on fit douze lieues au Nord-Nord-Ouest; mais on découvrit tout d'un coup devant le Vaisseau un roc abîmé, qui dans l'effroi dont on ne pût se défendre, quoiqu'on eût encore onze brasses d'eau à moins d'une lieue du rivage, fit prendre le parti de tourner promptement au Nord-Est; sans compter qu'on voulut éviter

Danger du Vaisseau Anglois.

éviter deux petites Isles à l'Est, qui ne paroissoient pas non plus sans danger. La latitude étoit ce jour-là de 5 degrés 54 minutes.

HIPPON. 1612.

Depuis le 17 à midi, jusqu'au lendemain à la même heure, on fit huit lieues Nord-Ouest; & le même nombre depuis le 18 jusqu'au 19, dans la même direction. Le matin à sept heures, Marten apperçut un petit roc à trois lieues du Vaisseau. Comme on s'en trouva fort près vers midi, il descendit dans la Chaloupe pour s'assurer du fond, qu'il trouva de 12 brasses à la portée d'un jet de pierre, & de 6 brasses contre le roc. Cet écueil est entre la pointe Ouest & la pointe Sud de la terre, à trois ou quatre lieues de la premiere, & à deux ou trois lieues de l'autre. Depuis le 20 jusqu'au 21 à midi on porta au Nord-Ouest pendant six lieues. Le calme obligea de mouiller deux fois dans le cours de la nuit. Depuis le 21 jusqu'au 22, on côtoya le Rivage, avec le vent à l'Ouest; après quoi l'on apperçut la basse pointe de sable de la Rade de Patane, à deux lieues au Sud du Vaisseau.

Roc dangereux & sa situation.

On s'arrêta dans cette Rade jusqu'au 4 d'Août, qu'on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Ouest; & l'on porta successivement au Nord-Ouest, au Nord-Ouest par Ouest, & au Nord-Ouest par Nord. Suivant le calcul de l'Auteur, depuis neuf heures jusqu'à midi, on fit dix lieues Nord-Ouest. Depuis midi jusqu'à six heures, dix lieues; & huit lieues, Nord-Nord-Ouest, jusqu'à six heures du matin. Les vents furent variables dans cet espace. Le matin on découvrit la terre à dix lieues.

Depuis le 6 au matin jusqu'à midi, on fit cinq lieues Nord-Nord-Ouest, & la latitude étoit de 8 degrés 7 minutes. Le fond de dix-sept brasses. Depuis midi jusqu'au 7 à la même heure, on porta au Nord-Nord-Ouest avec fort peu de vent. L'Auteur juge qu'on ne fit pas plus de six lieues : cependant la latitude se trouva de 8 degrés 3 minutes. Du 7 au 8, le vent fut encore très-foible; ce qui n'empêcha point de faire huit ou dix lieues Nord-Nord-Ouest, sur dix-huit & vingt brasses de fond. Latitude, 9 degrés 40 minutes. Au matin, l'on apperçut deux Isles. Depuis le 9 jusqu'au 10 à midi, le calme rendit le Vaisseau presqu'immobile. On fit néanmoins deux lieues dans cet espace. Le vent recommença le jour suivant, mais pour devenir fort variable, & l'on ne fit jusqu'au 12 que huit lieues Nord par Ouest, sur vingt-cinq & vingt-six brasses. Du 12 à midi jusqu'au 13, on fit Nord par Est vingt-quatre lieues, avec le vent au Sud-Sud-Ouest & au Sud-Ouest. On n'étoit qu'à sept ou huit lieues du Rivage.

Suites d'observations nautiques.

Du 13 au 14, on fit seize lieues Nord par Ouest, avec un vent Sud-Ouest, & depuis vingt-deux jusqu'à vingt-cinq brasses de fond, à cinq ou six lieues du Rivage. Du 14 au 15, on fit seize lieues Nord par Ouest avec le vent à l'Ouest, & le même fond, à six lieues de la Côte. Du 15 au 16, dix lieues Nord par Ouest; mais le fond diminua jusqu'à neuf & huit brasses à quatre lieues du Rivage. Ensuite on porta jusqu'à minuit à l'Est & à l'Est-Sud-Est, jusqu'à ce que la sonde ne faisant trouver que quatre brasses, on se hâta de baisser les voiles; mais le fond diminuant encore jusqu'à trois brasses, on prit le parti de jetter l'ancre jusqu'au jour suivant. Le 18, on avança sur cinq brasses, ayant au Sud par Ouest la partie la plus Méridionale de l'Isle, & l'embouchure de la Riviere de Siam *(a)* au Nord.

(a) Comme rien n'a dû paroître si informe que cette Relation de *Marten*, on ne doit pas

HIPPON. 1612.

Le 3 de Novembre on quitta cette Baye, & l'on prit au Sud-Sud-Eſt pour ſe dégager de l'Iſle. Le 4 à midi, la latitude étoit de 12 degrés 33 minutes, après avoir fait vingt cinq lieues dans l'eſpace de vingt-trois heures. On porta enſuite au Sud par Oueſt, & l'on arriva le 11 à Patane.

Concluſion & remarque de Purchaſs.

Purchaſs, ſe laſſant ici de ſuivre l'Auteur dans ce détail, abrege tout d'un coup ſa Relation. Il ajoute ſeulement que le Capitaine retourna de Patane à Siam, où il avoit laiſſé quelques-uns de ſes gens, & de Siam à Patane; qu'il fit un ſecond voyage de Maſulipatan à Bantam en 1614, & qu'il retourna en Angleterre en 1615. La ſeule remarque qu'il ait conſervée, & qui paroît aſſez importante, c'eſt que l'Iſle de Sainte-Helene eſt cent lieues plus à l'Oueſt qu'elle n'eſt marquée dans les Cartes.

LATITUDES.

Paleakate	13	30
Maſulipatan, Pointe du Sud	15	30
Variation	12	22
Petapoli	15	49

CHAPITRE III.

Journal de Peter Williamſon Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage.

FLORIS. 1611.

Remarques ſur ce Journal.

SI la Relation de Marten eſt entiérement nautique, celle de Floris ſe borne preſqu'uniquement aux tranſactions, aux avantures, en un mot, aux faits hiſtoriques qu'il a pris ſoin de recueillir dans le cours du voyage. Purchaſs avoue néanmoins qu'il en a ſupprimé une partie, & n'appelle ce qu'il a conſervé qu'un extrait, en nous apprenant que c'eſt la traduction de l'Original Hollandois; mais il n'explique point ſi cet Original étoit imprimé ou manuſcrit, ni ſi c'eſt lui-même qui a pris ſoin de le traduire. Pour la perſonne de Floris, il obſerve que c'étoit un Négociant Hollandois, qui ſuivit Hippon avec la qualité de premier Facteur, & qu'étant revenu en Angleterre en 1615, il mourut à Londres deux mois après ſon retour. Les Anglois eſtiment ſa Relation, non ſeulement parce qu'elle contient des particularités intéreſſantes, mais encore parce que la liberté avec laquelle Floris cenſure les Hollandois, ſes compatriotes, eſt une preuve continuelle de ſa bonne foi.

Départ du Globe.

Le Globe ayant mis à la voile le 5 de Février 1610, arriva le 21 de May dans la Baye de Saldanna. Il y trouva trois Vaiſſeaux, deux deſquels commandés par Iſaac Lemaire, & par Henryke Brower, l'envoyerent ſaluer par leurs Chaloupes. Il n'y avoit pas beaucoup de rafraîchiſſemens à ſe promettre dans

être ſurpris qu'elle ne ſoit pas moins obſcure pour le terme que pour le progrès du Voyage. Peut-être ce défaut vient-il de l'Abbréviateur, à qui on le reproche dans pluſieurs autres Journaux.

cette saison, qui étoit l'Hyver du Pays, sur-tout après des pluyes violentes, dont les traces paroissoient encore dans les campagnes, quoique les monts fussent couverts de neige. Les Anglois firent beaucoup de recherches, pour découvrir la racine de Ginseng, dont les deux Vaisseaux Hollandois avoient apporté la connoissance dans ce pays, en revenant du Japon où les Européens avoient commencé à connoître cette plante. Mais les nouvelles feuilles ne faisant alors que pousser sans être encore développées, ils n'auroient pas tiré beaucoup de fruit de leurs recherches, s'ils n'eussent reçu des explications plus capables de les instruire. La véritable saison, pour recueillir le Ginseng, est le mois de Décembre, & ceux de Janvier & de Février, parce que c'est le tems de sa maturité. Les Habitans de la Baye le nomment Karena.

FLORIS. 1611.

Le Ginseng apporté à Saldanna par les Hollandois.

Après avoir pris sa provision d'eau, le Globe se remit en Mer, & continua sa navigation jusqu'au 10 de Juin, qu'une furieuse tempête, accompagnée d'un tonnerre épouvantable, faillit de le submerger près de *Tierra* de Natal. Le premier d'Août, il se trouva à la hauteur de la pointe de Galle dans l'Isle de Ceylan. Il suivit la Côte jusqu'à Negapatan, dont il eut la vûe le 6. Mais les observations firent trouver dans ce lieu une erreur de 28 lieues sur la carte. Les Hollandois qu'on avoit rencontrés dans la Rade de Saldanna, avoient remarqué la même chose. On ne trouva pas non plus l'Isle de Ceylan aussi large que les Géographes le prétendent. M. Mulleneux a placé le Cap ou la Pointe de Galle à 4 degrés de latitude, au lieu de 6, qui est sa véritable position. Vers le soir, on passa devant la Rade de Negapatan, & l'on apperçut distinctement la ville & les maisons.

Erreur des cartes sur l'Isle de Ceylan.

Le 8, on se trouva vis-à-vis Saint-Thomé, & le 9 à Paleakate, où l'on n'aborda qu'après avoir passé sur une basse d'un demi-mille de longueur, qui n'a guéres que trois brasses de fond. Il vint deux Chaloupes au-devant du Vaisseau, l'une de la part des Hollandois, l'autre du Scha-Bandar, avec un sauf-conduit pour s'approcher du Rivage. L'Auteur descendit avec M. Brown; mais la mer devint si grosse, que leur Chaloupe fut renversée par une vague, si heureusement néanmoins qu'il ne se noya personne. Le Scha-Bandar étant venu lui-même à leur secours, leur offrit une maison pour les loger, & leur promit une lettre du Roi pour la Gouvernante Konda-Maa. Le 11, Jean Van-Wersicke, Président Hollandois de la Côte de Coromandel, leur fit voir un *Kaul*, c'est-à-dire, un ordre de Venkapati-Raja, Roi de Narsingue, qui défendoit le Commerce à tous les Vaisseaux de l'Europe, s'ils n'avoient une Commission du Comte Maurice. Ils répondirent que celle du Roi d'Angleterre leur suffisoit; sur quoi les expressions devinrent si vives, que le Scha-Bandar employa tous ses efforts pour calmer les esprits, en assurant que la Gouvernante devoit arriver dans trois jours.

Paleakate. Les Anglois y descendent.

En effet, Konda-Maa fit son entrée dans la Ville le 17, & le Capitaine Anglois descendit au Rivage pour lui faire sa cour. Mais lorsqu'il s'avançoit vers elle, il reçut l'ordre de remettre sa visite au lendemain. Les Anglois attribuerent cet incident aux mauvais offices des Hollandois, & n'ayant pas reçu le nouvel ordre qu'ils attendoient le jour suivant, ils en firent demander la raison au Scha-Bandar, qui leur fit répondre que les Hollandois avoient reçu du Roi un privilege exclusif, & qu'il falloit par conséquent s'adresser à ce Prince pour obtenir la liberté du Commerce. Comme cette négociation de-

Ils n'obtiennent rien du Gouvernement.

FLORIS. 1612.

mandoit plus de deux mois, & leur auroit fait perdre la Mousson pour Patane; sans compter l'incertitude du succès contre des ennemis qui préparoient déja pour le Roi de Narsingue un présent de deux Eléphans, ils résolurent de continuer leur course vers Petapoli & Masulipatan.

Ils se rendent à Petapoli.

Ils arriverent le 20 à Petapoli. Le Gouverneur leur ayant envoyé un Kaul, ils convinrent avec lui que les droits de la Douanne se réduiroient à trois pour cent; & sur cette convention ils ne firent pas difficulté de décharger quelques marchandises, dans la résolution de laisser deux Facteurs pour le Commerce, & de conduire leur Vaisseau à Masulipatan, où la Rade est beaucoup plus commode. Ils résolurent aussi d'envoyer un present à Mir Sumela, un des principaux Officiers du Roi, & Président de ses Revenus à Kondapoli, pour s'assurer de sa protection contre la mauvaise foi des Officiers inférieurs. Le 20 de Janvier, on apprit la mort de Kotohara, Roi de Badaga & de Masulipatan. Il étoit à craindre qu'elle ne fût suivie de beaucoup de desordres; mais ils furent prévenus par la prudence de Mir Masunim, qui fit élire aussi-tôt Madmud-Unim Kotohara, neveu du Roi, mort sans enfans. Sous le dernier régne, les Persans avoient eu dans le Royaume une autorité sans bornes, par l'infidélité de Mir-Sumela, qui aspiroit à la Tyrannie. Le jeune Monarque prit une conduite tout à fait opposée.

Mort d'un Roi Indien & ses suites pour les Anglois.

Le Gouverneur trompa les Anglois dans un marché de draps & de plomb. Il prétendit s'être accordé avec Floris pour la somme de quatre mille pagodes, & sa seule preuve contre ce Marchand qui desavouoit le traité, fut qu'étant Mir & descendu de Mahommed, son témoignage devoit l'emporter sur celui d'un Chrétien. Floris, qui n'avoit pas le tems de porter ses plaintes au nouveau Roi, auroit eu peine à se garantir de cette injustice, si les Marchands du Pays n'eussent employé leur intercession en sa faveur.

Les affaires du Commerce étant terminées à Petapoli, & la Mousson devenant favorable, on mit à la voile pour Bantam, où l'on arriva le 26 d'Avril 1612. Les nouvelles exactions qui s'introduisoient dans cette Ville, avoient fait prendre aux Hollandois la résolution de se retirer à Jakatra, & les préparatifs se faisoient pour leur départ: ce qui n'empêcha point les Anglois, qui n'avoient pas alors de Maison à Bantam, de s'accorder avec le Gouvernement pour le droit d'Entrée, qui fut reglé à trois pour cent. David Middleton avoit entrepris, dans ce tems-là, d'établir un Comptoir à Sukkadonia, & Spalding travailloit encore à le soutenir; mais on reconnut ensuite que l'intérêt particulier avoit eu plus de part à cet établissement que le zéle du bien public.

Ils se rendent à Bantam, & profitent du mécontentement des Hollandois.

On partit de Bantam le premier de Juin, & l'on arriva le 22 dans la Rade de Patane, où se trouvoit alors le *Bantam*, Navire d'Enckuysen, qui apprit aux Anglois les usages du Pays. Ils descendirent à terre le 26, avec beaucoup d'appareil, & un présent de six cens pieces de huit, dont la lettre du Roi d'Angleterre devoit être accompagnée. On n'épargna rien pour leur faire un accueil honorable. La lettre fut mise dans un bassin d'or, & portée sur un éléphant couvert de riches parures. La Cour de la Reine étoit d'une magnificence étonnante. Cette Princesse ne se fit pas voir aux Anglois; mais elle lut leur lettre & leur accorda la permission d'exercer le commerce en payant les mêmes droits que les Hollandois. Après cette mistérieuse audience, ils furent

Ils vont à Patane.

Audience de la Reine.

conduits chez Daton Laxmena, Scha Bandar, dont l'office étoit de traiter avec les Etrangers, & qui leur fit servir un rafraîchissement de fruits. Ils virent ensuite Oran-Raga-Sirnona, qui ne les reçut pas avec moins de politesse. Le jour suivant, la Reine leur envoya des vivres & des fruits en abondance. Le 3 de Juillet, une Pinace Hollandoise nommée le *Lévrier*, qui avoit apporté des lettres de Bantam aux Anglois, mit à la voile pour le Japon, sans oser confier son dessein à d'autres qu'à Floris, parce que les Japonois étoient alors en guerre avec Patane, & l'avoient brûlée deux fois dans l'espace de six ans. Cette haine d'une Nation si puissante & si hardie fit délibérer aux Anglois s'ils devoient user de la liberté que la Reine leur accordoit de bâtir un magasin dans la Ville. Il falloit du moins le faire à l'épreuve du feu, ou dans quelque lieu dont il ne pût approcher. Ils demanderent une place qui leur fut accordée, proche du Comptoir Hollandois, mais qui leur fut vendue bien cher. Quatre mille pieces de huit, que leur coûta le terrain, joint aux frais d'un bâtiment de quatre-vingt toises de long sur quatre de largeur, leur auroient paru une somme exorbitante, si leur courage n'eût été soutenu par l'espérance d'en recueillir les fruits. Les maladies qui se répandirent dans le Vaisseau, y causerent beaucoup de ravage. Le Capitaine Hippon fut une des premieres victimes de cette contagion. Les boetes furent ouvertes suivant la methode dont on a déja vû l'exemple. Brown, qui se trouvoit nommé dans la premiere, étoit déja mort. La seconde nommoit Thomas Essington, qui prit aussi-tôt possession de son emploi. Pour augmenter la consternation des Anglois, leur nouvelle Maison fut volée pendant la nuit. Ils y étoient au nombre de quinze; ils avoient une lampe allumée, un homme armé, & deux dogues d'Angleterre, qui faisoient la garde; ce qui n'empêcha point qu'on ne leur enlevât deux cens quatre-vingt-trois pieces de huit. Mais un événement si extraordinaire fit soupçonner que le vol venoit de quelqu'Anglois même, quoiqu'on n'en ait jamais pû découvrir les Auteurs.

FLORIS. 1612.

Les Anglois bâtissent un magasin à Patane.

Il leur coute fort cher.

Malheurs qu'ils essuient.

Floris, Jean Persons, & six autres Marchands furent laissés à Patane pour la vente des marchandises & le soutien du Comptoir, tandis que le Vaisseau remit à la voile au mois d'Août, dans la résolution de faire le voyage de Siam. Essington avoit pensé à s'en ouvrir les voyes par ses lettres; mais il n'avoit point eu d'occasion pour les envoyer par mer; & la route, par terre, étoit infestée par les tigres, traversée par un grand nombre de Rivieres, qui ne permettoient point aux Habitans mêmes du Pays de l'entreprendre, sans être bien accompagnés.

Le Globe part pour Siam. Floris est laissé à Patane.

Pendant son absence, qui dura jusqu'au mois de Novembre, le Roi de Jahor, ou de Jor, vint brûler les fauxbourgs de Pahan & Camponsina; ce qui causa une disette extrême dans tout le Pays. Floris qui avoit fait, quatre ans auparavant, le voyage de Patane sur un Vaisseau de sa Nation, se souvenoit d'avoir vendu si promptement toutes ses marchandises, qu'il sembloit alors, pour me servir de ses expressions, que l'Europe entiere n'auroit pû fournir de quoi rassasier l'avidité des Indiens. Mais les tems étoient changés. A peine la curiosité lui amenoit-elle des spectateurs, au lieu de Marchands. La raison qu'il en donne est que les Portugais apportoient tous les ans de Malaca une quantité réguliere de marchandises de l'Europe, & que les Hollandois en avoient rempli Bantam & les Moluques; sans compter que les

Changement du commerce.

FLORIS. 1612.

Mores faisoient eux-mêmes une partie de ce Commerce à Tanasserim, à Siam, & à Tarangh, Port nouveau dans le voisinage de Queda. Floris avoit peine à faire cinq pour cent de ses marchandises, tandis qu'autrefois ses profits montoient à quatre cens pour cent. Il envoya le 8 d'Octobre une petite cargaison à Macassar, sur un jonc d'Empan, & sous la conduite de Jean Persons.

Le 9, deux joncs arrivés de Siam, lui apporterent une lettre du Capitaine Essington, qui lui peignoit fort vivement les peines qu'il avoit essuyées à Siam, & qui se louoit fort peu de son Commerce. Outre les raisons qu'on vient de lire, il attribuoit sa disgrace aux guerres qui ravageoient ce Pays, depuis que les forces de Camboya, de Laniam, & de Jangoman s'étoient liguées pour y faire diverses invasions. Le 25, Floris vit sortir du Port de Patane les joncs destinés pour Borneo, Jambi, Java, Macassar, Jorthan, & pour d'autres lieux. Entre ces Bâtimens il s'en trouvoit un qui partoit pour Bantam, & qui devoit aller de-là à Macassar, à Amboyne & à Banda. Il appartenoit à Orankaja Raja-Indramouda, un des plus riches Négocians de Patane. L'Auteur admire que les Hollandois accordent ainsi la liberté du Commerce aux Malayens, aux Chinois, aux Mores, & qu'ils leur prêtent même leur assistance; tandis que non seulement ils réfusent la même faveur aux Nations Chrétiennes, à leurs amis, à leurs freres, mais qu'ils l'interdisent même sous peine de confiscation & de mort; terrible effet, dit il, de l'avarice ou de l'envie. Il ne faut pas oublier, en lisant cette réflexion, que Floris étoit Hollandois.

Départ des Joncs de Patane.

Réflexion sur les principes des Hollandois.

Le Globe revint de Siam vers le milieu de Novembre. Il y étoit arrivé le 15 d'Août; &, jettant l'ancre à quatre milles de la Barre, Essington avoit été surpris de s'y trouver sur trois brasses de fond pendant la haute marée. Il s'étoit hâté d'entrer dans la Rade, qui est sure & commode, excepté pendant les vents Sud-Sud-Ouest. La Ville est à trente lieues dans la Riviere. Il y envoya la nouvelle de son arrivée. Le Scha-Bandar, & le Gouverneur de Bankok, Place située à l'embouchure de la Riviere, accompagnerent les Députés Anglois à leur retour, pour recevoir les lettres & les présens du Roi d'Angleterre. Essington consentit à se rendre à la Ville avec eux. Il y fut presenté au Roi, qui lui promit la liberté du Commerce, & qui lui fit présent d'une petite coupe d'or, avec une piece d'étoffe du Pays. Les Mandarins, qui sont les Seigneurs & les Officiers de l'Etat, respecterent si peu l'ordre du Prince, qu'ils voulurent fixer arbitrairement le prix des marchandises & ne payer que suivant leur commodité ou leur caprice. Les Anglois n'avoient encore vû dans l'Inde aucun exemple d'une si odieuse tyrannie. Mais ils trouverent le moyen de faire pénétrer leurs plaintes jusqu'aux oreilles du Roi, qui établit en leur faveur des regles plus fermes & mieux exécutées; il leur accorda, près du Comptoir Hollandois, une Maison de briques, la meilleure qu'il y eût à Siam, où leurs marchandises furent transportées.

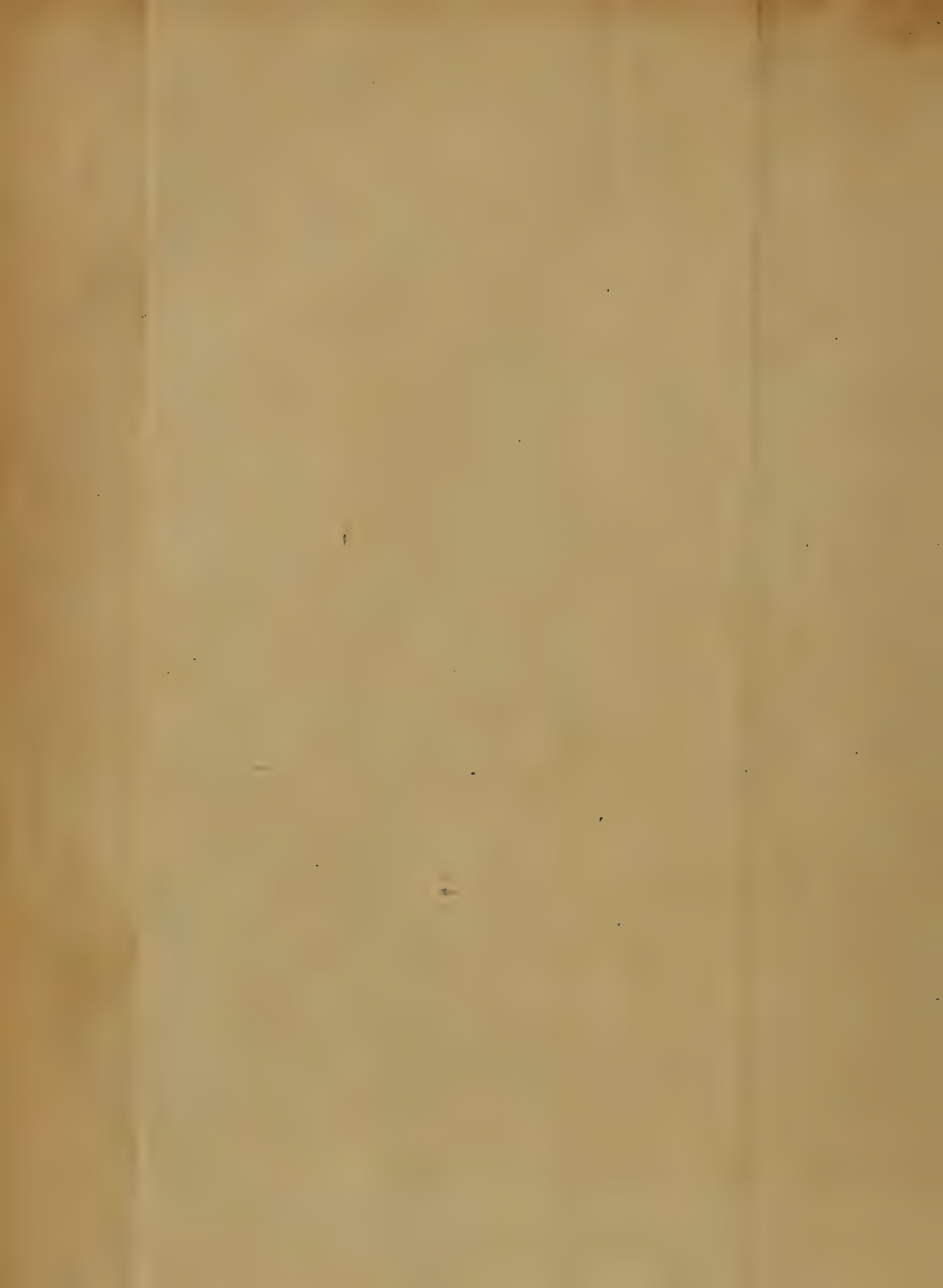
Essington arrive à Siam. Il y fait le commerce.

On étoit malheureusement dans la saison des pluyes, qui sont d'une abondance & d'une force extraordinaire à Siam. Tout le pays se trouva couvert d'eau. Le 26 d'Octobre, il s'éleva une tempête si furieuse, que les Habitans n'avoient rien vû qui leur eût causé tant de frayeur. Les arbres furent enlevés jusqu'aux racines. Un magnifique monument que le Roi avoit élevé pour honorer la mémoire de son pere, fut renversé de fond en comble. Le Vaisseau

Tempête furieuse.



CARTE
Des Isles de
JAVA, SUMATRA
BORNEO &a.
Les Détroits de la Sonde
Malaca et Banca
GOLPHE DE SIAM &c.
Par N. Bellin Ingr. de la Marine
ROYE DE SIAM
GOLFE DE SIAM
COSTE DE CAMBODIA
Cambodia
TSIOMPA
I. Mindoro
Les Calamianes
Panay
I. de Paragoa
I. Balaba
Mont S. Pierre
Borneo
ISLE DE BORNEO
I. Nattuna
I. Anambas
Malaca
PRESQUISLE DE MALAYE
DETROIT DE MALACA
ISLE DE SUMATRA
Achem
I. des Cochons
I Nias
I. Mintac
Gde. I. Fortune
I. de Bergh
I. Nassau
I. Triste
I. Trompeuse
Détroit de la Sonde
Détroit de Banca
Banca
Batavia
Bantam
ISLE DE JAVA
I. Bali
I. Lomboc
Combava
I. Ende
Macassar
ISLE DE CELEBES
I. Madura
Carimon Java
I. Lubec
Somonbo
Les Pater noster
Succadana
Pointe Sambor
R. Benjarmassen
Poulo ou Isle Laut
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Basse de Mildebourg
Polsapate
P.o Condor
Sambas
Tanjong
R. Copam
B. Dravel
Pointe de Sade
Bes. Ste. Anne
Bes. Ste. Lucie
I. Taba
Pointe de Stroom
Dondo
Pe. St. Antoine
Cocu
Talahor
I. Seyer
I. Seyer
I. Junk Seilon
I. Cabosse
Pe. Tavaye
I. Bardia
I. Sancori
I. Cornon
P.o Vay
P.o Pajan
Poulo Ube ou I. Ubi
P.o Ronde
I. Pera
I. Pinang
I. Ridang
P.o Capas
Poulo ou I. Timon
I. Lingen
Les 7 Isles
Monopin
Padong
Priaman
Ticou
Indrapour
Bancoul
Sellebar
Manna
R. Palimban
Lucepara
I. du Prince
I. Trowers
Pe. Winerou
Mandali
Tom II No. 2.



Anglois ne fut ſauvé que par une faveur du Ciel. Il avoit été détaché de deſſus deux ancres, & pouſſé à moins d'un mille de la terre, où il ne pouvoit ſe garentir d'un triſte naufrage ; mais Skinner, au riſque de ſa vie qu'il faillit de perdre dans les flots, trouva le moment de jetter une troiſiéme ancre, qui le fixa derriere une colline, où l'on ſe trouva un peu à l'abri. Il étoit tombé, avec cinq hommes qui l'aidoient à ce travail, & qui périrent tous ſans pouvoir être ſecourus. On ne douta point qu'une baleine, qui parut au même inſtant, n'en eût dévoré un. Skinner fut le ſeul qui échappa au péril, avec autant d'adreſſe & de réſolution qu'il en avoit eu à ſauver le Vaiſſeau. La tempête dura quatre ou cinq heures ; après leſquelles la mer redevint auſſi calme que ſi elle n'eut jamais ſouffert d'agitation. Mais il s'éleva une autre ſorte d'orage ſur le Vaiſſeau, par la perverſité du Contre-maître, qu'on fut obligé de charger de fers, en nommant Skinner à ſa place. Du côté du Commerce, le calme ne fut que trop profond, pour une Ville qui tenoit le troiſiéme rang dans les Indes après Bantam & Patane. Floris a pris ſoin d'expliquer les cauſes de ce changement.

FLORIS. 1612.

Adreſſe & courage de Skinner.

Révolution de Siam.

Siam étoit un ancien & puiſſant Royaume ; mais il avoit été conquis depuis peu & rendu tributaire du Pegu. Cette premiere révolution néanmoins n'avoit pas duré long-tems. Le Roi de Siam avoit laiſſé, en mourant, deux fils, qui furent élevés à la Cour de Pegu. L'aîné, qui ſe nommoit en langue Malayenne Raja-Api, c'eſt-à-dire, le Roi Terrible, & que les Portugais ont nommé le Roi Noir, trouva le moyen de s'échapper & de remonter ſur le Trône de ſes peres. Le Roi de Pegu fit marcher contre lui une armée redoutable, commandée par ſon propre fils, qui périt malheureuſement dans cette guerre, & dont la mort attira dans le Pegu tous les ravages dont Siam avoit été menacé. Le Roi deſeſpéré de la mort de ſon fils, tourna ſa vengeance ſur ſes principaux Officiers & ſur un grand nombre de Soldats, qu'il accuſoit de l'avoir mal défendu. Cette ſéverité fit tant de mécontens & de rebelles, qu'il ſe vit abandonné de jour en jour par les Rois tributaires de ſa Couronne, qui étoient au nombre de vingt. L'affoibliſſement de ſes forces encouragea le Roi Noir à lever une groſſe armée, avec laquelle il s'avança devant Pegu. Cependant, après deux mois d'un ſiége pénible & ſanglant, il fut obligé de retourner à Siam ſans avoir exécuté ſes deſſeins. Enſuite le Roi de Pegu ſe voyant épuiſé de Sujets & de munitions, & menacé de tomber entre les mains du Roi d'Artakan qui venoit contre lui avec toutes ſes forces, prit le parti de ſe ſoumettre au Roi de Tangu avec tous ſes tréſors : ce qui n'empêcha point que le Roi d'Artakan ne ſe rendît maître de ſa Capitale & d'une partie de ſes Etats, où il porta la déſolation & la famine. Ce furieux vainqueur menaçoit enſuite le Roi de Tangu, qui lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui offrir une partie des tréſors de Pegu, l'éléphant bleu & la Princeſſe fille du Roi. L'Auteur rend témoignage qu'il avoit vû en 1608 la Princeſſe & l'éléphant. A ces offres, le Roi de Tangu joignoit celle de livrer le Roi même, ou de lui donner la mort. Floris ne rapporte point comment ces propoſitions furent reçues du Roi d'Artakan ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en profita pour établir ſon pouvoir ; car l'Auteur ajoute que le Roi de Tangu tua celui de Pegu d'un coup de pilon, afin qu'il ne parût aucune marque de ſon crime par les traces du ſang & les bleſſures ; que le Roi d'Artakan donna le Fort de Siriam, ſitué ſur la même Riviere que Pegu, à Philippe Britto de Nicote & aux Portugais, en

Ruine du Royaume de Pegu.

FLORIS. 1612.

Présent mal récompensé.

accordant à Britto le titre de *Changa*; faveur néanmoins qui fut si mal récompensée dans l'espace de deux ou trois ans, que les Portugais se saisirent du fils du Roi, & l'obligerent de payer pour sa rançon onze cens mille tangans & dix Barques chargées de riz. Britto s'étoit acquis une autorité dont il jouissoit encore tandis que Floris étoit aux Indes.

Ainsi, la destruction de Pegu avoit servi à rétablir Siam dans toute sa puissance & son éclat. Le Roi Noir s'étoit assujetti les Royaumes de Camboya, de Laniang, de Jangoma, de Lugor, de Patane, de Tanasserim & plusieurs autres. Etant mort en 1605, sans laisser d'enfans, il eut pour Successeur son frere, qu'on appella le Roi Blanc. Ce Prince se rendit odieux par son avarice, ce qui ne l'empêcha point de jouir d'un régne tranquille. Il mourut en 1610, laissant après lui plusieurs enfans, qui donnerent naissance à de nouveaux desordres; car dans son lit de mort il en fit tuer l'aîné, à l'instigation de Jockromeoua, un des principaux Seigneurs de Siam, qui soutenu par un prodigieux nombre d'Esclaves, aspiroit lui-même au Trône. Cependant le second fils du Roi Blanc avoit été couronné avec les acclamations de la plus grande partie de ses Sujets, & c'étoit lui qui régnoit à Siam en 1612, âgé d'environ vingt-deux ans. Il s'étoit défait de l'ambitieux Jockromeoua; mais ce perfide avoit entre ses Esclaves deux cent quatre-vingt Japonois, qui entreprirent de venger sa mort. Ils coururent au Palais, dont ils eurent l'audace de se saisir; &, forçant le Roi de leur livrer quatre de ses principaux Mandarins, qu'ils accusoient d'avoir contribué à la mort de leur Maître, ils les tuerent avec des circonstances cruelles. Ensuite, après avoir profité quelque tems de l'éloignement des troupes & de la consternation du Peuple, pour commettre toutes sortes de desordres, ils forcerent le Roi de signer de son propre sang un certain nombre de conditions qu'ils lui imposerent; ils emmenerent les principaux Talapoins pour ôtages, & partirent chargés de tresors, au prix desquels les Siamois se crurent trop heureux d'acheter le repos & la liberté. Mais le plus fâcheux effet de ce brigandage fut d'avoir porté quelques Royaumes tributaires à se révolter. Le Roi de Laniang entra dans les Etats de Siam, & croyant la Capitale encore troublée par les Japonois, il s'en approcha si brusquement qu'il n'en étoit plus qu'à deux journées. Deux autres Rois devoient le joindre avec leurs forces. Mais ne s'étant pas donné le tems de les attendre, sa précipitation devint un avantage pour le Roi de Siam, qui ne balança point à marcher au-devant de lui avec les troupes qu'il put rassembler. Cette vigoureuse résolution démonta le rebelle, & lui fit prendre le parti de la retraite. Telle étoit la résolution des affaires de Siam, lorsqu'Essington y étoit arrivé: des conjonctures si tumultueuses n'avoient pû faire trouver aux Anglois beaucoup de facilité pour le Commerce.

Hardiesse singuliere d'une troupe de Japonois.

Siam troublé par des guerres.

La Reine de Patane favorise les Anglois.

On prit la résolution de passer l'Hyver à Patane; & l'on s'y trouvoit forcé par diverses raisons. Le 31 de Décembre, la Reine, accompagné de six cens Pras, sortit pour se procurer de l'amusement. Elle s'arrêta d'abord à Sabrangh, où les Anglois se rendirent pour la saluer, de concert avec les Hollandois. C'étoit une femme de fort belle figure, âgée d'environ soixante ans, grande & pleine de majesté. Floris en avoit peu vû, dans l'Inde, qui eussent l'air aussi noble. Elle avoit près d'elle sa sœur, qui étoit destinée à lui succéder, & la fille d'une autre sœur, mariée au Raja-Siack, frere du Roi de Jahor. Cette

sœur,

sœur, que le droit de succession faisoit déja nommer la jeune Reine, n'avoit jamais été mariée, quoiqu'elle n'eût pas moins de quarante-six ans. Après une courte audience, où la Reine se laissa voir à découvert, un rideau qui la déroba tout d'un coup, fit connoître aux Anglois qu'ils devoient se retirer; mais on leur dit qu'ils avoient la liberté de revenir le jour suivant. Ils ne manquerent pas d'accepter cette faveur, & l'on n'épargna rien pour les bien traiter. Douze femmes & douze enfans danserent devant eux, avec tant d'art & de grace qu'ils furent charmés de cette galanterie. Ensuite les Nobles du cortege reçurent ordre de danser à leur tour. Les Anglois & les Hollandois, invités aussi à danser, ne purent refuser cette marque de respect à la Reine, qui parut prendre beaucoup de plaisir aux danses de leur Pays. Il y avoit sept ans qu'elle n'étoit pas sortie de son Palais. Elle alloit à la chasse des buffles & des taureaux sauvages, qui sont en grand nombre, aux environs de Patane. Dans son passage entre les Vaisseaux & la Maison des Anglois, elle fut saluée de quelques coups de canon à bord, & de la mousqueterie sur le Rivage.

FLORIS, 1612.

Elle leur procure des amusemens.

Pendant l'Hyver, qui tombe dans ce Pays au mois de Novembre & de Décembre, la pluye rendit les eaux si grosses, qu'elles emporterent quantité de Maisons, & firent périr un grand nombre de bestiaux. Le 25 de Janvier 1613, on reçut avis par un Bâtiment Hollandois, arrivé de Siam, que les Facteurs Anglois, qu'Essington y avoit laissés, avoient vendu plus de la moitié de leurs marchandises, & que le Roi même en avoit acheté une grande partie. Ce Prince avoit porté ses soins, pour la sureté des Facteurs, jusqu'à défendre que ses propres Officiers emportassent, sans une permission de sa main, les marchandises mêmes dont ils avoient déja payé le prix. On apprit aussi par la voie de Queda, que les Portugais de Saint-Thomé, au nombre de quinze cens, s'étoient saisis de la Maison des Hollandois à Paleakate; qu'ils avoient fait main basse sur tout ce qu'ils y avoient rencontré, & qu'ils en avoient enlevé tous les effets. Au mois de Mars, Essington, laissant Floris à Patane, se remit en mer pour Siam, avec de nouvelles marchandises.

1613.

Tristes avis qu'ils reçoivent de Queda.

Pendant son voyage, le Roi de Pahan épousa la seconde sœur de la Reine de Patane, après l'avoir fait enlever sans doute avec quelque violence; car la Reine la redemanda par des ambassades solemnelles; & n'ayant pu l'obtenir, elle prit le parti non-seulement de faire arrêter tous les Joncs de Siam, de Camboia, de Bordelongh, de Lugor & les autres Navires chargés de riz pour Pahan, mais encore de mettre en Mer toutes ses forces, qui étoient composées de plus de soixante & dix Voiles & d'environ quarante mille hommes, sous la conduite de Maha Raja, de Daton-Bassar & d'Oran Raja-Sirnora. Dans l'excès de son ressentiment, elle avoit donné ordre que par force ou par adresse sa sœur fût ramenée morte ou vive; de sorte qu'au jugement de l'Auteur, il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pahan, déja fort embarassé par la perte de ses provisions & par ses guerres avec le Roi de Jahor, fût capable de se défendre contre une attaque si puissante.

Guerre entre Patane & Pahan.

Au mois d'Avril 1613, il arriva plusieurs Joncs de Camboya & de la Chine. Dans le cours du mois de Mai, Floris reçut des Lettres de Siam, avec avis que le Globe y étoit arrivé fort heureusement, & que le Commerce s'y faisoit avec le même bonheur. Cette agréable nouvelle augmenta l'empressement avec lequel il travailloit à charger un Bâtiment pour le Japon; & jugeant qu'il

Heureuses nouvelles de Siam.

FLORIS. 1613.

y avoit beaucoup d'avantage à tirer des marchandises de la Chine, il emprunta de la Reine de Patane trois mille pieces de huit, à six pour cent d'intérêt pour trois ou quatre mois, dans la vûe de remplacer celles dont il espéroit de se défaire au Japon. Mais sa joye fut modérée par les tristes avis qu'il reçut de Bantam. Campon China ayant essuyé deux incendies, la Maison des Anglois, qui étoit remplie d'étoffes, & celle des Hollandois, n'avoient pû échapper aux flammes. D'un autre côté, le Trade-Increase, grand Vaisseau Anglois commandé par Sir Henri Middleton, avoit beaucoup souffert à Pulo-Panian, & la moitié de l'Equipage avoit été enlevé par les maladies. Enfin, les Achinois avoient assiégé Jahor.

Fâcheux avis de Bantam.

Réconciliation du Roi de Pahan avec la Reine de Patane.

Le 12 de Juillet, on vit arriver à Patane, avec autant de joye que de surprise, le Roi de Pahan & sa femme, sœur de la Reine. Ce Prince cédoit à la nécessité plutôt qu'à son inclination. Il avoit laissé son Pays en proie au feu, à la guerre, à la famine, & aux trahisons de ses principaux Sujets, qui avoient formé contre lui diverses conspirations. Il raconta que la Flotte d'Achin s'étoit emparée de Jahor, après vingt-neuf jours de siége; qu'elle en avoit emporté l'artillerie, les esclaves, & tout ce qu'elle y avoit trouvé de précieux; que Raja-Bunghsum un des principaux Seigneurs du Pays avoit été fait prisonnier avec ses femmes & ses enfans; que le Roi n'ayant trouvé de ressource que dans la fuite, étoit allé chercher une retraite à Bantam; enfin, que plusieurs Hollandois qui étoient dans la Ville, avoient été massacrés par les Vainqueurs.

Quelque satisfaction que la Reine eût ressentie à l'arrivée du Roi de Pahan, elle affecta de le recevoir avec froideur; vengeance pardonnable, après la dépense & les chagrins qu'il lui avoit causés. Elle ne voulut pas même que les Seigneurs de sa Cour parussent trop empressés à le visiter. Cependant elle eut la complaisance de faire tuer tous les chiens de la Ville, parce qu'il avoit de l'aversion pour ces animaux. Les Anglois, qui n'avoient reçu d'elle aucun ordre, se crurent obligés de faire honneur à l'arrivée du Roi par une décharge de leur artillerie. Il parut si sensible à cette politesse, que s'étant arrêté quelques momens pour les entretenir, il les pria de le voir souvent, & de se disposer dans la suite à porter une partie de leur commerce dans ses Etats.

Fête que la Reine donne à ce Prince.

La Reine s'étant enfin réconciliée avec son beau frere, fit faire les préparatifs d'une grande fête qui fut célébrée le premier jour d'Août. Elle fit l'honneur aux Marchands Anglois de les y inviter. Il y eut une comédie représentée par des femmes, à la maniere des Javans; c'est-à-dire, sur un sujet de l'Antiquité, avec des habits tels qu'on suppose dans l'Inde que l'usage étoit anciennement de les porter. Le Roi de Pahan quitta Patane, après y avoir passé plus d'un mois. Sa femme, à qui la Reine offrit la liberté de demeurer avec elle, se détermina volontairement à retourner avec son mari, & justifia par cette constance la facilité, avec laquelle il paroissoit qu'elle avoit consenti à son enlevement.

La guerre nuisible au commerce.

Le 16, Floris reçut une lettre de Thomas Bret, à Macassar, qui lui peignoit le Commerce de cette Ville avec de tristes couleurs. La guerre avoit causé dans l'Isle de Celebes les mêmes desordres qu'à Patane. Jean Persons y étoit devenu fol. Les Anglois rebutés du mauvais succès de leurs entreprises, y avoient acheté un Jonc, dans le dessein de quitter l'Isle; mais, dans le même tems, le Darling y étoit arrivé avec sa cargaison de draps, dans le dessein d'y établir un Comptoir.

Le 18 de Septembre, Raja-Indramonda revint à Patane, d'où il partit le 25 d'Octobre pour se rendre à Macassar & de-là aux Isles de Banda, où il fit un commerce si avantageux, qu'il en apporta deux cens sockes de fleur de muscade avec une grande quantité de noix. Il s'étoit chargé pour Floris d'une lettre de Richard Walden, qui contenoit la situation presente de Banda. Peter de Bot, Géneral des Hollandois, ayant traité ses gens avec trop de rigueur, jusqu'à faire pendre sur une Galere voisine du Château quelques Sentinelles, pour s'être endormis dans leur poste, plusieurs Hollandois avoient pris le parti de déserter chez les Bandanois & d'y embrasser le Mahométisme. Tous les efforts du Géneral avoient été inutiles pour les rappeller, parce que n'ayant aucune autorité sur les Habitans de l'Isle, tout son pouvoir se bornoit à forcer les Joncs & les autres Bâtimens de venir jetter l'ancre sous le Château. Enfin, quoique les Hollandois fussent les maîtres de la Mer aux environs de ces Isles, ils n'osoient entreprendre d'exercer leur empire sur les Habitans.

Situation des Hollandois à Banda.

Le 23, le Globe arriva de Siam, avec une lettre des Facteurs pour Floris. Ils lui marquoient qu'ils n'avoient appris aucune nouvelle de la cargaison qui étoit partie pour Jangoma, parce que la guerre qui étoit allumée entre Ova & Laniang, avoit fermé tous les passages. On racontoit que le Roi d'Ova s'étoit emparé de Siriang, & qu'il avoit fait empaler Brito de Nicote & son fils. La poudre ayant manqué aux Portugais de Siriang, ils avoient été forcés de se rendre, & le Vainqueur, après s'être défait de Brito par un cruel supplice, avoit voulu mettre sa femme au rang de ses concubines; mais sur le refus qu'elle avoit fait de se rendre à ses desirs, il lui avoit fait écorcher les jambes, & l'avoit réduite à la condition des Esclaves. Cette femme avoit à se reprocher sa propre disgrace & celle de son mari. Elle vivoit depuis longtems dans un commerce scandaleux avec un Officier de sa Nation; & tous les Portugais de la Garnison de Siriang ayant tenu des discours trop libres sur une intrigue dont l'éclat leur paroissoit choquant, elle avoit persuadé à son mari, qui ignoroit seul sa honte, qu'une si grosse Garnison étoit inutile, & qu'il pouvoit s'en épargner les frais; de sorte que le Roi d'Ova l'avoit trouvé presque sans défense. Les ambitieux projets de ce Prince sembloient menacer aussi le Royaume de Siam. Mais il trouva les frontieres de cet Etat si bien gardées, qu'il n'eut point la hardiesse de s'en approcher.

Brito Nicote est empalé à Siriang.

Sort de sa femme.

Le 4 d'Octobre, qui étoit le premier jour du Carême des Mahométans, le feu prit avec une violence extrême dans la Ville, ou plutôt dans le Fort & le Palais Royal de Patane. La cause de cet accident venoit d'une foule d'Esclaves Javans révoltés, qui n'avoient pas trouvé de moyen plus sur que l'incendie pour se venger de leurs Maîtres. Ils étoient environ cent, qui coururent vers la grande porte, nommée *Punta Gorbangh*, en mettant le feu des deux côtés à tous les édifices; de sorte, qu'à la réserve de quelques Maisons, tout fut consumé par les flammes. Dans leur passage ils enleverent les plus belles femmes, qu'ils emmenerent avec eux. Le desordre dura depuis le milieu de la nuit jusqu'à deux heures après-midi, sans que personne osât s'approcher des Rebelles.

Terrible incendie à Patane.

Pendant ce tems-là, les Anglois n'étoient pas sans inquiétude dans leur quartier. Ils étoient informés que le dessein de ces furieux étoit de tomber sur les Etrangers; & leur premier soin fut de se garantir d'abord par une forte

Les Anglois & les Hollandois délivrent Patane.

FLORIS. 1613.

garde. Mais lorſqu'ils ſe furent aſſurés contre toutes ſortes de ſurpriſe, ils réſolurent, de concert avec les Hollandois, de marcher au-devant d'un ennemi ſi mépriſable; & s'étant armés de fuſils & de ſabres, ils s'avancerent en bon ordre. Les Eſclaves, informés par leurs eſpions, de l'attaque qui les menaçoit, penſerent moins à la réſiſtance qu'à la fuite. Ils ſe retirerent à travers-champs au Village de Qualbouka, & de-là juſqu'à Bordolongh & Sagnora dans l'intérieur des terres. Ainſi, ſans eſſuyer aucune perte, les Marchands des deux Nations mériterent le titre de défenſeurs du Pays. La Reine fit pourſuivre les fugitifs, dont on ne prit que cinq ou ſix traîneurs, arrêtés par la maladie. Floris ignora ce que devint le reſte; mais cet incendie étoit le troiſiéme qui avoit affligé Patane depuis un petit nombre d'années.

Départ des Anglois.

Le 21, les Anglois prirent congé de la Reine, qui fit preſent à l'Auteur & au Capitaine Eſlington, d'un poignard d'or à chacun. Ils laiſſerent trois Facteurs dans leur magaſin, William Ebert, Robert Liltleword, & Ralph Cooper, avec des lettres pour John Lucas, qui étoit demeuré à Siam. Le même jour, les Hollandois virent arriver leur Vaiſſeau *le Hope*, qu'ils attendoient de Jahor pour remettre auſſi à la voile. Ils s'étoient déja rendus au Rivage, lorſque la Flotte d'Achin, qui venoit aſſiéger Patane, entra dans la Riviere, & leur coupa le paſſage avant qu'ils euſſent pû ſe rendre à bord. Dans le deſeſpoir d'un ſi fâcheux contretems, ils écrivirent aux gens du Vaiſſeau de faire deſcendre à terre trente hommes bien armés, & de s'avancer dans la Riviere, auſſi loin qu'il leur ſeroit poſſible, pour combattre les Achinois. Mais le Vaiſſeau ne trouvant point aſſez de fond, ne put ni s'avancer, ni débarquer un ſeul homme. Douze des Hollandois du Rivage trouverent le moyen d'aller à bord, tandis que les autres, au nombre de vingt-trois, furent obligés de rentrer dans la Ville. Elle ſe rendit par compoſition après vingt-neuf jours de ſiége, & les vingt trois Hollandois furent faits priſonniers. Le Capitaine du Vaiſſeau tenta mille moyens pour les ſecourir; mais au milieu de ſes efforts il s'éleva un orage qui le pouſſa ſur le banc de Bornes, d'où il fut jetté par un autre vent vers Pulo Kondor. Ayant perdu l'eſpérance de regagner Patane, il alla chercher des rafraîchiſſemens dans la Baye de Varellas, Rade aſſez commode, mais dont il tira peu de ſecours, parce qu'il y trouva les Habitans mal diſpoſés pour lui. Son Vaiſſeau étoit chargé de quinze mille pieces de huit, & de vingt-neuf balles d'étoffes des Indes.

Patane eſt aſſiégée par la Flotte d'Achin, & les Hollandois faits priſonniers.

[illegible] du Vaiſſeau Anglois.

Les Anglois, en quittant Patane, avoient trouvé le vent ſi favorable, que le 25 ils étoient à la vûe des Iſles de Ridangh, qui ſont au nombre de dix-huit ou vingt, au ſixiéme degré de latitude. Ils paſſerent le ſoir au long des trois Iſles de Kapas, à treize lieues de celles de Ridangh & deux du Continent. Le 26, ils virent Pulo Tiama à vingt-huit lieues au Sud des Iſles Kapas. Le 29, ils arriverent à Pulo Tingi, où ils furent ſurpris par le calme: il n'y a point de danger dans toute cette courſe, lorſqu'on ſe tient conſtamment ſur dix-huit braſſes de fond.

Le premier de Novembre, on vit la Pointe de Jantana, ou Jahor. Le lendemain, on eut la vûe de Pedra Branca; & vers dix heures on ſe trouva contre la dangereuſe chaîne de rocs qui s'étend, de la Pointe de Jahor, l'eſpace de quatre lieues dans la Mer. Linſchoten; Voyageur Hollandois, a fait une deſcription fort exacte de cet écueil, après l'avoir paſſé avec beaucoup de danger.

Pedra Branca est un roc, couvert d'oiseaux de Mer, dont la fiente en a tellement blanchi le sommet qu'il en a tiré son nom. Les Anglois employerent jusqu'au 7 à combattre les courans, jusqu'à ce qu'ils eurent passé à l'embouchure de la Riviere de Jahor & qu'ils furent à deux lieues de Sincapur. Le 8, il leur vint plusieurs Paves, conduits par des Sujets du Roi de Jahor, qui n'ont pas d'autre habitation avec leurs femmes & leurs enfans, & qui s'y nourrissent de leur pêche. Floris apprit d'eux, que le Roi d'Achin avoit renvoyé avec beaucoup d'honneurs Raja Bournysoc, frere de leur Roi, pour rebâtir le Fort & la Ville de Jahor, & que lui ayant donné sa sœur en mariage, il vouloit le placer sur le trône au lieu de l'ancien Roi. Les Anglois prirent ici un Pilote pour les conduire au travers des Détroits.

FLORIS. 1613. Roc de Pedra-Branca.

Rétablissement de Jahor.

Le 19 de Décembre, ils arriverent à Masulipatan, où ils trouverent un Vaisseau de leur Nation & deux Hollandois. L'Anglois, qui se nommoit *le James*, avoit été envoyé pour les seconder dans leur voyage. Marlou, Davis, Gumeg, & Cob, ses principaux Facteurs, vinrent à bord du Globe, & remirent au Capitaine & à ses gens quantité de lettres dont ils étoient chargés. Le 21, Floris descendit au Rivage. Il y trouva le gouvernement changé par une révolution, qui avoit dépossedé Mirsadardi, & qui lui avoit fait donner pour successeurs Atmakan & Busebulleran. Wentakadra, fils de Busebulleran, vint au-devant de lui, avec le Scha-Bandar & d'autres Mores. Ils lui firent divers présens, entre lesquels étoit un fort beau cheval, qu'il refusa d'accepter, dans la crainte que cette apparence de génerosité ne fût le voile de quelque trahison. Mais il y fut forcé par les instances de Wentakadra, de qui il obtint aussi un Kaul, ou une permission pour le débarquement de quelques marchandises, en payant cinq pour cent.

Changement à Masulipatan.

Le 25 de Janvier 1614, le James mit à la voile pour Petapoli, dans le dessein de se rendre ensuite à Bantam. Floris partit le 18 pour Narsapur Peka. Le 19, il entra dans la Riviere, où il trouva neuf brasses d'eau, & jusqu'à dix & demie, contre le rapport de quelques personnes qui cherchoient à refroidir les Anglois par de fausses descriptions. Le 23, l'Auteur revint à Masulipatan; & dépêcha un *Peon*, c'est-à-dire, un Courier Indien, à Surate, pour y porter de ses nouvelles au Facteur Alworth. Le même jour, il arriva un petit Bâtiment de Pegu, sur lequel étoit Cornelius Franke, Marchand Hollandois, qui confirma la prise de Siriang par le Roi d'Ova, le massacre des Portugais, & la mort tragique de Brito. Le Roi avoit donné des ordres pour faire relever Pegu de ses ruines. Ensuite s'étant avancé vers Tenasserim, il y avoit été joint par Banza Dela, à la tête de cinquante mille Peguriens, qui l'avoient reconnu pour leur Vainqueur & leur Maître. Cette conquête avoit causé beaucoup de joie aux Mores de Masulipatan, parce qu'ils se flattoient que le Commerce de Pegu tomberoit bientôt entre leurs mains; & dans cette espérance ils firent équiper deux Vaisseaux, pour les y envoyer au mois de Septembre.

1614. Narsapur Peka.

Rétablissement de Pegu.

Dans le cours du mois de Mars, les Anglois apprirent qu'il étoit arrivé onze Vaisseaux à Goa, huit de la Chine & trois de Malaca. Cette abondance de marchandises auroit causé beaucoup de préjudice à l'Auteur, s'il n'eût déja vendu la plus grande partie des siennes. Au mois d'Avril, Atmakan partit pour Golkonde, où le tems étoit venu d'aller rendre ses comptes; & ce voyage ne pouvoit tomber dans une conjoncture plus heureuse, parce que Maleck

FLORIS. 1614.

Avantages pour les Anglois.

Tusa, son ami, fut alors nommé par le Roi à l'office de Grand-Tresorier. Les Anglois y trouverent aussi des avantages considérables, non-seulement par la faveur d'Atmakan, qui leur étoit affectionné, mais encore parce que les dettes d'un Gouverneur Indien sont mal assurées, lorsqu'il perd son emploi.

Mort du Capitaine Essington.

Le 18 de Mai fut un jour funeste aux Anglois, par la mort du Capitaine Essington, dont le caractere étoit géneralement estimé. Il fut emporté par une fiévre subite, qui le prit en sortant de table. Floris prit soin aussitôt de mettre le Vaisseau en bon ordre; mais quoique tout l'Equipage le pressât d'accepter le commandement, il refusa cet honneur, & consentit seulement à nommer M. Skinner, en laissant esperer qu'il pourroit quelque jour reprendre cette place. Sa vûe, dans une promesse si vague, étoit de soutenir & l'Equipage & le nouveau Capitaine dans l'exercice de leur devoir. Etant retourné au Rivage, il trouva dans la Ville trois députés de la Reine de Paleakate, & des lettres de cette Princesse, pour l'inviter à faire le Commerce dans sa Ville, avec promesse de lui donner un terrain vis-à-vis le Fort, & de lui accorder plusieurs faveurs. Floris, qui se ressouvenoit de la maniere dont il y avoit été reçu l'année précédente, ne fit pas beaucoup de fond sur ces offres. Cependant il convint avec les Députés qu'un d'entr'eux demeureroit près de lui à Masulipatan, & que les deux autres retourneroient à Paleakate avec Vengali, un de ses gens, qu'il chargeroit de sa réponse. Dans sa lettre il rappelloit à la Reine le mauvais accueil qu'elle avoit fait aux Anglois; & si elle étoit résolue de les traiter mieux, il la prioit de lui envoyer un Kaul, ou un sauf-conduit, qui pût faire naître leur confiance.

Divers Princes invitent les Anglois au commerce.

Députation du Roi de Narsingue à Floris.

Vingali revint à la fin de Juillet, accompagné de quatre nouveaux Députés, l'un du Roi de Narsingue, qui apportoit un Kaul à Floris, avec l'*abestiam* de ce Prince, faveur Indienne, qui consiste dans un morceau d'étoffe blanche, sur lequel la main du Roi est empreinte en sandal, ou en saffran. Le second Député apportoit aussi le Kaul de la Reine de Paleakate : & les deux autres étoient chargés des lettres de quelques petits Princes, tels que Jaga Raja, Time Raja, Apokandora Raja, &c. qui invitoient les Anglois au Commerce. La lettre du Roi de Narsingue étoit écrite sur une feuille d'or. Il faisoit des excuses à Floris, du traitement qu'il avoit reçu à Paleakate, & le pressant de se rendre dans ses Etats, il lui offroit le choix d'un lieu pour bâtir une Maison, ou un Fort, avec d'autres privileges. Enfin, pour gage de sa bonne foi, il faisoit présent à Floris d'une petite Ville, dont le revenu annuel étoit d'environ quatre cent livres sterling, en lui promettant à son arrivée d'autres marques de son affection. Les Hollandois, jaloux d'une faveur si éclatante, s'efforcerent d'en écarter les suites; mais leur influence étoit trop foible à la Cour du Roi. Ses propres Sujets, affligés de voir passer chaque année sur leur Côte tant de Vaisseaux Anglois, sans en tirer aucun fruit, avoient fait retentir son Palais de leurs plaintes, & s'étoient rendus comme les Avocats de la Nation Angloise. Cependant une juste précaution porta Floris à retenir le Député du Roi, qu'il entretint aux frais de la Compagnie jusqu'à l'arrivée de son Vaisseau dans la Rade. Ses défiances acheverent de se dissiper, lorsqu'il eut appris que Vengali avoit été reçu avec autant d'affection que de civilité, & que le Roi pour confirmer ses promesses, avoit mis solemnellement la main sur sa tête.

Inondation à Narsapur Peka.

Au mois d'Août, Narsapur Peka & tous les lieux voisins furent desolés par

une si furieuse inondation, que le riz, les salines, les bestiaux, les hommes & les villes entieres, furent enveloppés dans la même ruine. Dans les grands chemins l'eau s'élevoit de six pieds au-dessus de la terre. A Golkonde, qui est joint à ce Canton pour une branche de la même Riviere, il y eut plus de cinq mille Maisons entraînées. Deux Ponts de pierre, l'un de 19 arches, l'autre de 15, aussi-bien bâtis qu'il y en ait en Europe, se trouverent couverts de 3 pieds d'eau, quoiqu'au jugement de Floris leur hauteur fût ordinairement de 18 pieds au-dessus de la surface; & 6 arches des 19 furent emportées par le torrent.

Floris. 1614.

Le 4 d'Octobre, les Anglois prirent congé du Roi de Narsingue, après lui avoir trouvé toute la fidélité qu'il leur avoit fait esperer dans ses promesses. Floris ayant pris occasion de tant de faveurs pour supplier ce Prince de lui faire toucher quelques sommes, dont le payement commençoit à traîner en longueur, le Secretaire de la Cour eut ordre d'en écrire à Mir Mahmud-Rasa & au Scha-Bandar. Mais le 25, c'est-à-dire, peu de jours après le retour du Vaisseau à Masulipatan, on y reçut la triste nouvelle de la mort de Vancatad Raja, Roi de Narsingue. Il avoit regné cinquante-cinq ans. Ses trois femmes, dont Obiama, Reine de Paleakate étoit une, se brûlerent avec son corps. On appréhenda que cet incident ne produisît de grands troubles; & les Hollandois particuliérement craignirent beaucoup pour le nouveau Fort qu'ils avoient obtenu la permission de construire à Paleakate. Floris s'appercevant que la mort du Roi faisoit chercher au Gouverneur de Masulipatan des prétextes pour differer le payement de ses dettes, & craignant d'être renvoyé au-delà de l'année, prit la résolution de l'enlever, lui ou son fils, & de le garder à bord aussi long-tems qu'il refuseroit de payer. L'entreprise étoit dangereuse, mais tout l'Equipage lui promit de le seconder. Il envoya la Chaloupe à bord, pour en amener six mousquetaires, qui vinrent enveloppés dans des voiles, parce qu'il n'étoit pas permis aux Etrangers de descendre à terre avec des armes, & qui se cacherent d'autant plus facilement dans un endroit obscur de la Douane, que ce bâtiment touchoit presqu'au Rivage. Il donna ordre en même tems aux gens qu'il avoit près de lui, de se tenir prêts à le suivre, lorsque le Gouverneur, ou son fils, prendroient le chemin de la Douane; ce qui ne pouvoit tarder long-tems, suivant l'habitude qu'ils avoient d'y aller tous les jours. Le soin dont il chargea ses gens, fut de se saisir des piques de la garde, qui demeuroient négligemment appuyées contre un mur, tandis que le Gouverneur étoit occupé dans le bâtiment. Avec quelque secret que ce dessein eût été formé, il alla jusqu'aux oreilles des Hollandois; mais le regardant comme une menace peu sérieuse, ils ne furent pas tentés de le découvrir.

Mort du Roi de Narsing. Ses trois femmes se font brûler avec son corps.

Etrange projet de Floris.

Cependant Floris étant allé voir le Gouverneur, prit un ton fort emporté pour lui demander son argent & pour se plaindre qu'on le leur fît attendre depuis sept mois. Il vit aussi Mir-Mahmud Raja, pour lui reprocher d'avoir eu si peu d'égard aux ordres de la Cour. Ils lui répondirent tous deux, avec quelques railleries, qu'on parleroit d'affaires à la Douane, lorsque sa colere seroit passée. Floris reprit qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser jouer plus long-tems, & que s'il ne recevoit pas sur le champ une promesse formelle, avec des assurances pour l'exécution, il sçauroit prendre quelque parti qui conviendroit à ses intérêts & à l'honneur du Roi son Maître. On ne fit que sourire de sa menace. Il se rendit sur le champ à la Douane, où il sçavoit que le fils du Gouver-

Il l'exécute & se saisit du Fils du Gouverneur.

FLORIS. 1614.

neur étoit déja, avec une garde peu nombreuse. Les piques étoient dressées contre la porte, & la marée haute, deux circonstances dont il avoit toujours jugé que le succès de son dessein pourroit dépendre. Aussi se confirma-t-il dans la résolution d'en profiter. Ses gens, qui le suivoient à l'œil, à l'exception de trois, qu'il avoit laissés pour garder sa maison, se saisirent des piques, entrerent dans la Douane, & fermerent la porte sur eux. Les Mousquetaires parurent aussi-tôt. Floris prenant lui-même le fils du Gouverneur par le bras, le remit à trois ou quatre de ses gens, qui le conduisirent à la Chaloupe, tandis que lui & le reste des Anglois faisant l'arriere-garde, écarterent le peuple qui commençoit à s'assembler, & gagnerent ainsi le Rivage. Le Gouverneur & Mir Mahmud-Rasa arriverent immédiatement, mais la Chaloupe avoit déja quitté la terre. Cependant comme le vent étoit assez fort, & qu'elle fut obligée de suivre quelque tems le Rivage, à peu de distance, pour arriver au grand Canal, les Indiens se hâterent d'entrer dans quelques Canots, & se mirent à la poursuivre. Il étoit déja trop tard. Floris, qui n'avoit pas manqué de prendre ses plus habiles rameurs, avoit passé la Barre avec une legereté incroyable; & deux ou trois coups de mousquets, qu'il fit tirer dans l'air, refroidirent ceux qui auroient entrepris de le suivre plus loin. Chancey, un des trois Anglois, qu'il avoit laissés dans la Ville pour justifier sa conduite & recevoir l'argent qui lui étoit dû, eut l'imprudence de sortir de la maison par un mouvement de curiosité. Il tomba dans un gros d'Indiens, qui le maltraiterent beaucoup. Mais le Gouverneur craignant des represailles sur son fils, se le fit amener aussi-tôt & le prit sous sa protection.

Vains efforts des Indiens pour les tirer de ses mains.

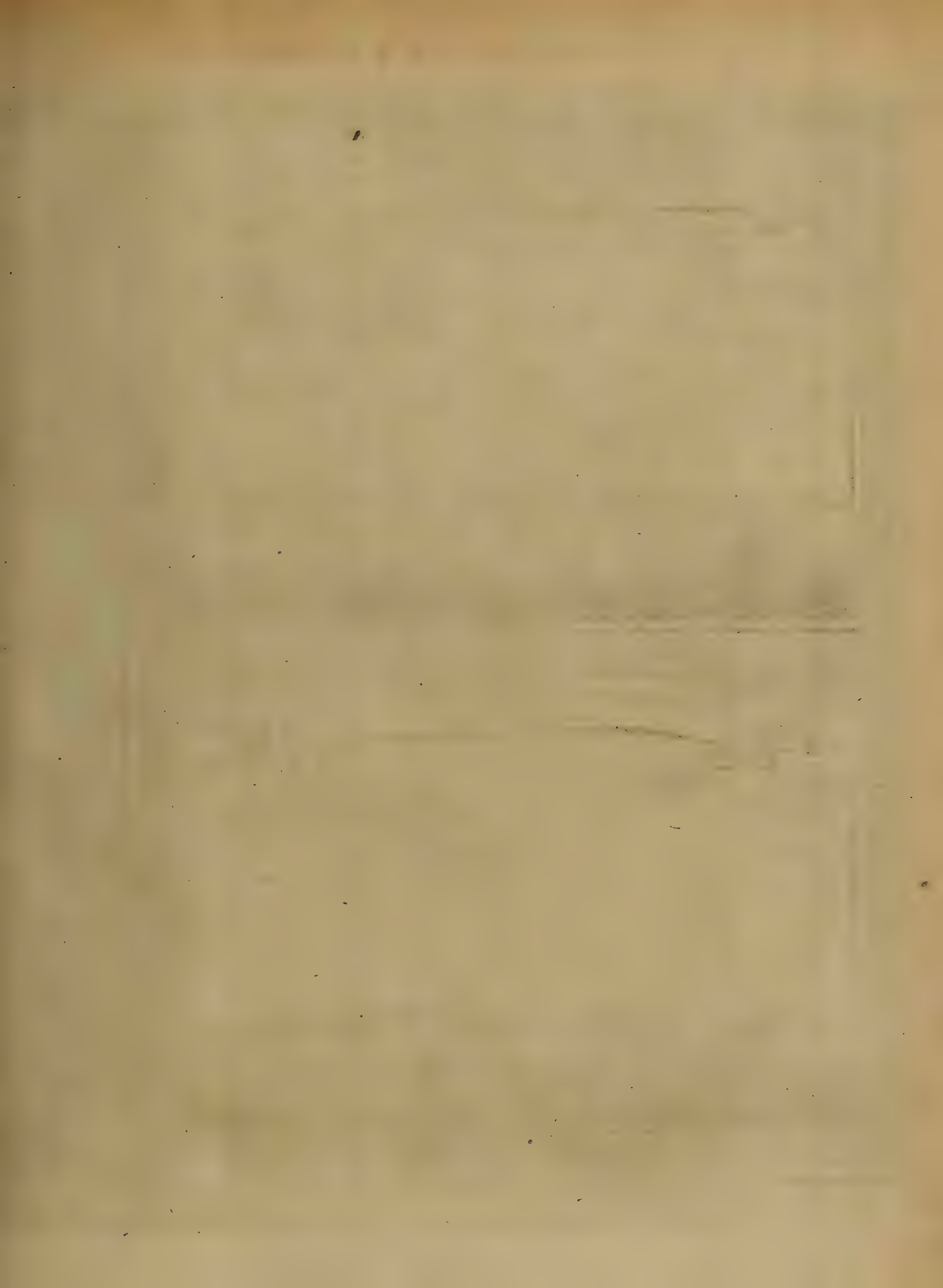
Fermeté de Floris.

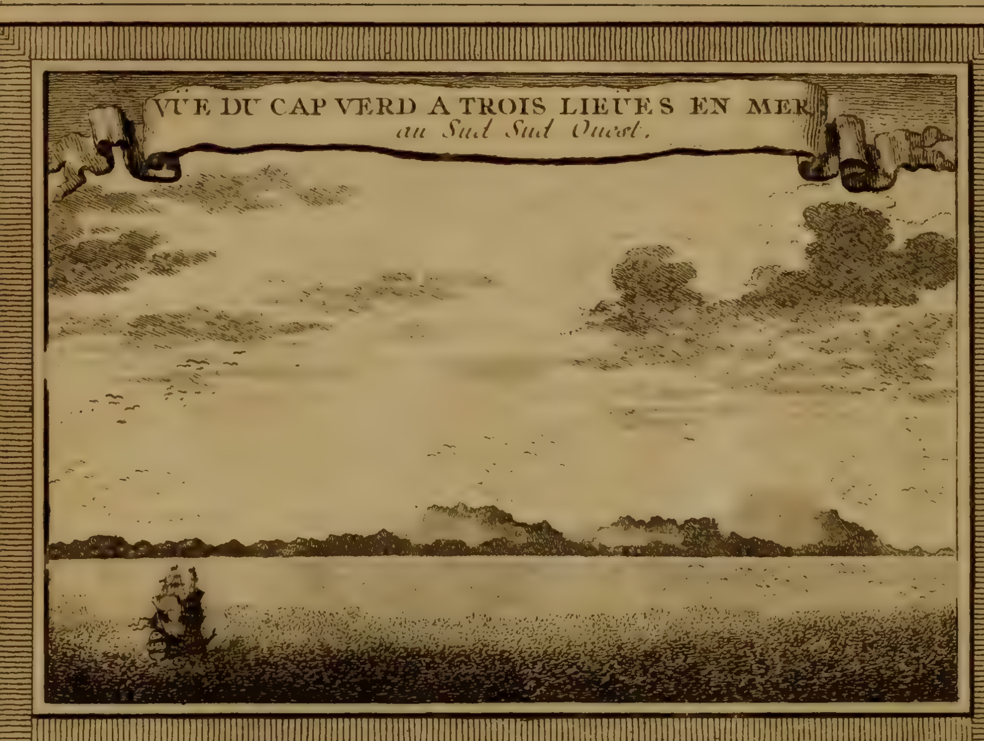
Dans le cours de l'après-midi, Werner Van-Berchem, Marchand Hollandois, vint à bord du Globe avec l'Interprête du Gouverneur, pour demander la cause d'une entreprise si violente. Floris leur répondit qu'il trouvoit surprenant qu'ils parussent l'ignorer, après avoir été si souvent témoins de ses plaintes; & que d'ailleurs il avoit laissé trois de ses gens dans la Ville pour expliquer ses intentions. Ensuite apprenant que celui qu'il avoit chargé principalement de ses ordres, avoit été maltraité par le peuple, il feignit de vouloir s'en venger sur le fils du Gouverneur; & quoiqu'à la priere de Berchem il promît de suspendre les effets de son ressentiment, il jura de faire étrangler ce jeune homme, si le moindre de ses gens recevoit quelque injure. Non seulement il écrivit la même chose au Gouverneur, mais il lui déclara, que s'il venoit au Vaisseau Anglois quelque Barque de la Ville, sans une lettre de Chancey, elle seroit coulée à fond sans pitié.

Van-Berchem revint le jour suivant avec l'Interprête. Il apportoit la dette du Gouverneur. Floris lui répondit que pour satisfaire les Anglois, il falloit que le Gouverneur leur fît payer ou leur payât lui-même la dette de Kalipa Marchand Indien, dont il s'étoit rendu caution, & qu'il envoyât sur le Vaisseau, les autres Marchands qui refusoient de les payer. Berchem choqué de cette fermeté, protesta contre le procédé de Floris, en ajoutant que les Anglois répondroient du tort que leur conduite avoit causé & qu'elle pouvoit causer encore aux Hollandois. Mais Floris, sans paroître embarrassé de cette protestation, y répondit par un acte public qu'il fit signer à tous ses Facteurs. Le Bâtiment Hollandois partit la même nuit pour Patane.

Floris insiste sur ses prétentions.

Pendant ce tems-là le fils du Gouverneur étoit demeuré à bord sans prendre aucune







Chedel Sculp.

T. II. N. VI.

aucune sorte de nourriture, parce qu'étant Bramine, il ne lui étoit pas permis de boire ni de manger chez autrui, s'il n'avoit préparé ses alimens lui-même. Floris ayant pitié de sa situation, offrit de le rendre à son pere, pourvu que deux Mores de qualité vinssent prendre sa place. Mais il ne se trouva personne qui fût tenté d'accepter cette condition. Enfin le Gouverneur consentit à payer la dette de Kalipa, & força les autres Marchands de payer, à l'exception de Miriapeck & de Datapa, deux Indiens qui faisoient leur résidence à Golkonde. Ainsi le prisonnier fut remis en liberté le 30 de Novembre.

FLORIS. 1614.

Accommodement avec le Gouverneur.

Après cet accommodement, plusieurs Mores, qui visiterent Floris sur son Vaisseau, lui promirent de rendre un compte fidéle au Roi de tout ce qui s'étoit passé, & le prierent de n'en pas prendre droit de nuire aux Bâtimens de leur Nation. Il leur répondit qu'il se bornoit à la satisfaction qu'il avoit reçue, mais qu'à l'avenir il leur conseilloit de prêter plus facilement l'oreille aux plaintes des Anglois, ou plutôt de ne leur donner aucun sujet d'en faire. Il écrivit dans le même sens au nouveau Roi. Les différends qu'il avoit eus avec les Officiers de Masulipatan ne lui avoient pas permis de profiter des bienfaits de son prédécesseur; mais il se crut obligé d'en faire des excuses au nouveau Gouvernement & de promettre dans une autre occasion plus d'empressement pour de si grandes faveurs. Il laissa aussi des lettres à quelques Marchands fideles & affectionnés pour l'instruction des Anglois, qui viendroient dans le même Port après lui.

Excuses de Floris au Roi de Narsingue.

Le 7 de Décembre, Chancey revint à bord avec les deux autres Anglois, & Floris ordonna aussi-tôt que l'ancre fût levée la nuit suivante. Il offrit de descendre encore une fois au Rivage pour faire civilement ses adieux; mais le Gouverneur apprehendant qu'il ne pensât à lui rendre quelque mauvais office à la Cour par le moyen des Mores, lui fit répondre avec une modestie affectée, qu'après les sujets de plainte qu'il avoit donnés aux Anglois, il n'auroit pas la force de soutenir ses regards.

On mit à la voile avant la fin de la nuit; &, le 3 de Janvier, on arriva au Port de Bantam, où l'on trouva le James, venu nouvellement de Patane, le Hosiander & la Concorde. Floris descendit à terre. Jordayne, alors premier Facteur de Bantam, lui remit plusieurs lettres de différens Comptoirs, tels que ceux de Macassar, de Paleakate, de Siam, &c. Dans tous ces lieux, on paroissoit encore allarmé par les desordres de la guerre; mais comme le Darling y devoit passer successivement, Floris se flatta que les Facteurs de chaque Pays en recevroient quelque consolation. Il convint avec Jordayne que les marchandises de l'Hosiander seroient transportées sur le Globe, & que les deux Capitaines, Edouard Christian & Skinner, prendroient aussi la place l'un de l'autre; que le Globe auroit cinquante hommes d'équipage; le James cinquante-cinq; le Hosiander, qui devoit rester aux Indes, vingt-huit; & la Concorde vingt-quatre. Le James partit le 30, avec ordre de s'arrêter au Cap de Bonne-Espérance ou à Sainte-Helene, pour y attendre les autres. Comme l'Hosiander ne pouvoit être prêt assez tôt pour les entreprises ausquelles il devoit être employé, on prit le parti d'envoyer la Concorde à Amboyne, avec Georges Bale pour Facteur, & Georges Chancey, qui devoit s'arrêter à Macassar. Avant leur départ, le Vaisseau Hollandois la *Zelande*, arrivant du Japon, apporta des lettres de Cocks, qui apprirent aux Comptoirs des deux Nations, que M. Pen-

1615. Le Globe se rend à Bantam.

Séparation de plusieurs Vaisseaux Anglois.

FLORIS. 1615.

cok, Anglois, & tous les Hollandois qui étoient à la Cochinchine, avoient été maſſacrés par les Habitans du Pays, & que cinq Anglois, échappés au carnage, s'étoient retirés à Siam.

Effroi de David Middleton, en apprenant la mort de son frere.

Le 14 de Février, le Capitaine David Middleton arriva au Port de Bantam avec trois Vaiſſeaux, *le Samaritain, le Thomas & le Thomaſſin*, qui, par un bonheur preſque ſans exemple, n'avoient point un ſeul malade dans les trois Equipages. Middleton apprenant la mort de Sir Henri ſon frere, & la perte de ſon Vaiſſeau, fut ſi troublé par cette nouvelle, qu'il prit la réſolution de retourner en Angleterre. Le Conſeil s'aſſembla pour régler la route des quatre Bâtimens qui ſe trouvoient à Bantam. Le Samaritain fut nommé pour retourner avec Middleton; le Thomas, pour Sumatra; le Thomaſſin, pour joindre la Concorde à Amboyne; & l'Hoſiander pour Patane & le Japon.

Il retourne en Europe avec Floris.

Le Globe & le Samaritain mirent à la voile le 22 de Février. Ils arriverent le 30 d'Avril dans la Baye de Saldanna, où ils trouverent, avec le James, l'Advice & l'Attendant, deux Vaiſſeaux Anglois qui faiſoient le voyage de l'Inde. Le 17 de Mai, ils quitterent Saldanna, accompagnés du James; & le premier de Juin ils relâcherent à Sainte-Helene.

CHAPITRE IV.

Voyage de Samuel Caſtleton à Priaman, en 1612.

CASTLETON. 1612.

Remarques préliminaires.

ENTRE les voyages qui ſe faiſoient au nom de la Compagnie des Indes, il s'en trouve toujours quelques-uns qui n'étoient que les entrepriſes de divers particuliers, ſans qu'on ſoit informé de qui ils recevoient leur commiſſion, & s'ils étoient autoriſés par le Gouvernement, ou par la Compagnie. Celui-ci dont John Tatton, Pilote du Vaiſſeau, nous a laiſſé la Relation, paroît ne s'être fait qu'aux dépens du Capitaine Caſtleton, & de Georges Bathurſt ſon Lieutenant. Mais on ignore quelle étoit leur cargaiſon, & de quel nombre d'hommes leur Equipage étoit compoſé. Auſſi Purchaſs, qui nous a conſervé le Journal de Tatton, déclare-t'il qu'il n'a pris ce ſoin que pour l'utilité de la navigation. Il ſemble même qu'il en ait retranché quelques endroits, qui lui ont paru ſans doute moins convenables à cette vûe.

Départ.

Caſtleton, Capitaine de la *Perle*, partit de Blackwall le 22 d'Août 1612; mais les vents lui devinrent ſi contraires, qu'ayant relâché de Port en Port au long des Côtes d'Angleterre, il ne put gagner Landſend avant le 5 de Novembre. Le 27, il arriva devant Lancerota, une des Canaries, ſans pouvoir entrer avant le 3 de Décembre dans la Rade de Lauratavi qui appartient à cette Iſle. Il y trouva un petit Bâtiment de Londres, que le mauvais tems avoit auſſi forcé de s'y mettre à couvert. Le 5, ils en furent chaſſés tous deux par la force du vent, & pendant le reſte du mois ils ſe virent contraints d'errer aux environs de cette Iſle & de celle de Terſerife, d'où ils trouverent pourtant le moyen de tirer ſeize pipes de vin. Le 31, Caſtleton, qui avoit perdu de vûe le petit Bâtiment depuis le jour précédent, l'apperçut à l'ancre, près d'un Vaiſſeau de guerre Hollandois, qui s'en étoit ſaiſi; mais les Matelots de Hollande s'étant

enyvrés pendant toute la nuit, il fut facile aux Anglois de se dérober dans les ténébres, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de trois. Castleton leur donna deux hommes de plus, avec un Facteur, qu'il les pria de mettre à terre dans la Grande Canarie. Le vent n'ayant pas cessé de les en écarter, il convint avec eux qu'ils le suivroient jusqu'à l'Isle de Palme, où il promit de leur faire trouver de meilleures provisions; & tous deux se trouverent fort bien de s'être arrêtés à ce parti.

Castleton. 1612. L'yvresse des Matelots Hollandois, leur fait perdre un Bâtiment qu'ils avoient pris.

Le 15 de Janvier, Castleton mouilla dans la Rade du Cap-Verd, où il se procura quelques bœufs, avec une nouvelle provision d'eau. Le 21 ayant remis à la voile, il s'avança jusqu'à Rosisko, dans l'espérance d'y trouver des bestiaux en plus grand nombre. Il y jetta l'ancre à cinq heures du soir, sur onze brasses, profondeur qui est à peu près la même dans toutes les parties de la Rade, sur-tout à l'Est par Nord, qui est la position de Rosisko à l'égard de l'Isle qui forme la Rade du Cap-Verd. Les Anglois s'y procurerent sept bœufs. Le 23 au matin, ils quitterent Rosisko, & faisant voile avec un bon vent, ils se trouverent le 28, à 6 degrés 32 minutes de latitude. Le 20 de Février, ils passerent la Ligne, & prirent leur course au Sud-Sud-Est. Le 15 d'Avril, étant à 32 degrés 39 minutes, ils porterent à l'Est-Sud Est, avec un vent Sud-Ouest. A mesure qu'ils continuerent d'avancer, ils remarquerent du changement dans l'eau, jusqu'à cinq heures du soir, qu'ils découvrirent la terre entre l'Est-Sud-Est & l'Est-Nord-Est. Ils suivirent l'Est pendant toute la nuit jusqu'à sept heures du matin, qu'ils se trouverent vis-à-vis la pointe de Sainte-Lucie à quatre lieues en mer. Cette pointe est un peu au Sud du Cap de Saint-Martin. Ils jetterent la sonde, qui leur fit trouver 43 brasses sur un fond fort pierreux. Le 16 à midi, la latitude étoit de 33 degrés; & vers cinq heures après midi, ils furent jettés si loin dans la Baye, qu'ils se trouverent contre une chaîne de rocs qui est au Sud-Sud-Ouest. Ils eurent tant de peine à s'en dégager, que le jour suivant à sept heures du matin, ils n'étoient avancés que de trois lieues au Sud. A deux milles de la terre, qu'ils cotoyerent pendant le reste du jour, ils ne trouverent nulle part moins de neuf brasses.

1613. Rosisko au Cap-Verd.

Dangereuse chaîne de rocs.

Le 18 au matin, ayant envoyé la Chaloupe & l'Esquif au rivage, l'Esquif revint aussi-tôt pour leur annoncer que les Habitans étoient d'un caractere traitable. Vingt de ces Barbares s'étoient presentés avec diverses sortes de bestiaux. Castleton renvoya l'Esquif à terre avec plusieurs morceaux d'un croc de fer coupé en pieces, & quelques haches. Pour un morceau de croc, les Anglois acheterent un veau; & pour une petite hache, ils obtinrent un excellent mouton. Il est étrange que l'Auteur ne fasse pas connoître cette Baye par son nom; mais, ce qui ne permet pas de croire que ce fût celle de Saldanna, c'est qu'on n'y trouva point d'eau, à la réserve de celle que les Habitans montrerent dans quelques marais bourbeux, en faisant comprendre par leurs signes qu'ils en faisoient usage, & que le pays n'en avoit pas d'autre. La Chaloupe remonta, l'espace de plus d'un mille, une fort belle riviere qui est au fond de la Baye; mais l'eau en étoit aussi salée que celle de mer. Tous les environs parurent fort steriles.

Baye avantageuse que l'Auteur néglige de nommer.

Le 24 d'Août, la Relation nous transporte à Priaman, d'où elle fait partir le Vaisseau pour Tekou; mais ce n'est pas sans observer que la premiere de

CASTLETON. 1613.

ces deux Villes est à 38 minutes du Sud, & que la variation y est de 4 degrés 50 minutes Nord-Ouest. La latitude de Tekou est de 25 minutes du Sud. On rencontre entre ces deux Places trois ou quatre basses qui sont sans danger pour ceux qui se tiennent au large, à quatre lieues du rivage. Le 31, Castleton entra dans une Baye qui se nomme Ayre-Bangye, du nom d'une petite Ville qui en est fort proche au Sud. La latitude de cette Baye est de huit minutes du Nord. A deux milles du rivage, vis-à-vis la pointe Ouest, c'est-à-dire au Nord d'Ayre-Bangye, il se trouve une chaîne de rocs, sur lesquels l'eau n'a pas plus de huit ou neuf brasses; mais plus loin, entre la terre & une longue Isle qui en est à sept lieues, on n'a guéres moins de vingt-huit ou trente brasses.

Baye d'Ayre-Bangye.

Isle de Pattahan & sa situation.

Le 10 de Septembre, on jetta l'ancre à deux milles de Pattahan, parce qu'on avoit à combattre le vent qui venoit du rivage. Le lendemain au matin, on s'avança à l'extrêmité Sud-Ouest de cette Isle, où l'on mouilla sur 14 brasses; & vers deux heures après midi, s'étant approché de la Riviere, on y mouilla sur cinq brasses. Le fond, sur toute cette Côte, est fort bourbeux au long du rivage, excepté sur quelques basses qui paroissent d'un sable fort pur. L'eau de la riviere est excellente, & l'on y trouve six ou sept pieds de fond au-delà de la Barre. Elle est à 28 minutes du Nord. Le 14 on partit de Pattahan avec deux Pilotes du pays, pour s'avancer vers Barons & Achin. On se trouva, le 16, fort près d'une grande Isle qui est à vingt-cinq ou vingt-six lieues de Pattahan vers le Nord, & qui n'est qu'à deux mille du Continent. Sa latitude est un degré 40 minutes. Elle a du côté Nord-Ouest un torrent qui tombe d'un mont escarpé, & qui est si blanc de son écume, qu'il se fait appercevoir de sept ou huit lieues. Du côté du Nord, on découvre une belle Baye, près de laquelle le fond est bourbeux sur trente brasses. Au Sud-Ouest, à quatre lieues de l'Isle, on rencontre une basse qui demande des précautions.

Grande Isle que l'Auteur ne nomme pas.

Le dernier jour d'Octobre, la Relation fait partir le Vaisseau de Nicobar, sans nous avoir appris qu'il y fût arrivé. C'est la methode insuportable de Purchas, quand il entreprend d'abreger. Il supprime une partie de son texte au lieu de le resserrer par des extraits. Le dessein des Anglois étant de se rendre à Ceylan, où les Habitans de Nicobar ne font pas difficulté d'aller dans leurs canots, comme s'ils en étoient fort voisins, ils se trouverent le 12 de Novembre à 5 degrés 35 minutes de latitude; & suivant cette observation, l'Auteur conclut qu'en deux jours le Vaisseau étoit avancé, de quarante lieues au Sud plus qu'il n'avoit pu juger par sa navigation. On avoit eu le même jour, à huit heures du matin, la vûe de la haute terre du Cap de Galle, à plus de douze lieues du rivage. Dans cet endroit, la sonde ne trouva point de fond. Le 13 à midi, la latitude étoit de 5 degrés 32 minutes; & le soir, la variation de 13 degrés 24 minutes. Ayant porté au Nord pendant la nuit, avec des vents fort variables & beaucoup de pluie, la terre se presentoit le matin à l'Est-Nord-Est. A midi, la latitude étoit de 6 degrés, & l'on avoit à l'Est la partie méridionale de Ceylan, qui s'appelle *Dondera*.

Les Anglois arrivent dans l'Isle de Ceylan.

Le 16 après-midi, on entra dans la Baye de Billigam, avec le dessein d'y faire de l'eau, & l'on y jetta l'ancre sur un fond de sept brasses, d'excel-

Baye de Billigam, ou Velagam.

lent sable, à un quart de mille du rivage. Des deux pointes de cette Baye, l'une est à l'Ouest-Nord-Ouest; & l'autre, au long de laquelle on entra, est au Sud-Sud-Ouest. Castleton envoya le soir son Esquif au rivage, avec un Pavillon de paix; mais aucun de ses gens ne hasarda d'y descendre, parce que les Habitans leur firent connoître par des signes, qu'ils n'entendoient pas la langue Portugaise. Le 17, la Chaloupe s'étant approchée de la terre de l'autre côté de la Baye, où les Portugais avoient plusieurs maisons, un Insulaire qui s'avança dans l'eau, parla fort bon Portugais. Quoiqu'il fût vêtu à la mode du Pays, les Anglois jugerent qu'il n'en étoit pas. Il répondit à leurs questions, qu'il ne pouvoit leur donner aucune assurance positive, jusqu'à ce que le Roi fût instruit de leur arrivée, & que s'ils vouloient revenir le lendemain au même lieu, ils y apprendroient les intentions de ce Prince. Leur résolution n'en étoit pas moins de descendre; mais appercevant les Portugais qui commençoient à se rassembler, ils prirent le parti de retourner au Vaisseau. Le 22, Castleton ne pouvant se persuader qu'on lui refusât la liberté de chercher de l'eau, renvoya au même rivage sa grande Chaloupe & son Esquif. La Chaloupe avoit ordre de ne pas s'approcher trop de la terre, mais de se tenir à portée de secourir, s'il en étoit besoin, l'Esquif, qui étoit conduit par six hommes. Il ne parut sur le rivage qu'un seul Insulaire, à qui les Anglois demanderent s'ils pouvoient obtenir de l'eau. Il leur répondit qu'ils en obtiendroient en la payant. Leur Capitaine, repliquerent-ils, consentoit à donner le prix qui seroit demandé. Ils ajoûterent qu'ils alloient à Marikalo (que d'autres appellent Balikala,) une des principales Villes de l'Isle. Pendant cet entretien, l'Espion des Portugais s'avançant vers l'Esquif, affecta de la timidité, & dit aux Anglois qu'ils avoient sans doute des armes à feu, dont il craignoit qu'ils ne se servissent contre lui. Ils l'assurerent qu'ils étoient sans armes, & Castleton effectivement n'avoit fait armer que la Chaloupe. L'Espion continua de leur parler, avec de grandes apparences de bonne foi. Mais s'étant retiré brusquement, une décharge surprenante de mousquets, qui ne pouvoit être moins de deux cens, blessa les six Anglois, & leur fit regarder comme un bonheur extrême d'en être quittes pour des blessures. Au même instant, il sortit d'entre quelques bruyeres un grand nombre de Portugais mêlés d'Indiens, dont plusieurs s'avancerent dans l'eau jusqu'au cou, pour se saisir de l'Esquif. Mais deux Matelots Anglois, suppléant aux quatre autres, qui ne pouvoient se servir de leurs bras, s'éloignerent de la terre à force de rames; tandis que la Chaloupe, avec quelques petites pieces de canon & sa mousqueterie, força leurs Ennemis de regagner leur embuscade.

Castleton. 1613.

Ils conferent avec un Insulaire.

Trahison des Portugais.

Les Anglois s'en sauvent heureusement.

Le 24, Castleton alla jetter l'ancre sept lieues à l'Est de Dondera, qui forme la pointe méridionale de l'Isle. La nuit, dans une paix profonde, tout l'Equipage fut reveillé par un bruit effroyable, qu'on auroit pris pour les cris d'une multitude d'animaux si l'on eût été moins éloigné de la terre. Les Sentinelles du Vaisseau ne distinguant rien autour d'eux à la seule lueur de la lanterne, Castleton effrayé lui-même d'un bruit qui n'étoit point interrompu, fit allumer quantité de feux, qui devoient jetter une grande lumiere dans une nuit fort obscure. C'étoit plutôt, comme il commençoit à le concevoir, pour être de quelque secours à des malheureux, que pour éloi-

Secours qu'ils accordent à des malheureux.

CASTLETON. 1613.

gner ses propres dangers; car le bruit devenant plus distinct à mesure qu'il s'approchoit, tout le monde croyoit entendre des voix d'hommes & de femmes qui étoient apparemment dans quelque extrêmité pressante. Enfin la lumiere du Vaisseau les attira bientôt à si peu de distance, qu'on les reconnut pour une troupe d'Indiens qui étendoient les bras en demandant d'être assistés. Ils étoient quinze dans une Barque de l'Isle. Quoiqu'ils ne sçussent pas le Portugais, leur crainte, qui s'exprima d'une maniere sensible, & la vûe même de leur situation, apprirent aux Anglois, que passant le soir d'un endroit de l'Isle à l'autre, ils avoient été jettés en mer par un vent impétueux & poussés contre un roc qui avoit fait plusieurs ouvertures à leur Barque. L'eau qui les gagnoit sans cesse étoit un mal d'autant plus dangereux, que n'ayant ni pompe ni pelles, ils étoient réduits au secours de leurs mains, dont le service ne pouvoit être si prompt que l'augmentation du péril. Aussi fut-il impossible de sauver la Barque. Mais la plupart s'étant jettés à la nage pour monter sur le Vaisseau Anglois, éviterent la mort à la faveur de la Chaloupe, que Castleton envoya au-devant d'eux.

Riviere de Vallouay.

Le lendemain, les Anglois s'approcherent du rivage, & jetterent l'ancre à midi devant la Riviere de Vallouay, sur huit brasses de fond. Elle leur parut fort large; mais l'entrée en est défendue par un roc, contre lequel l'eau bat avec beaucoup de violence, & qui avoit causé vraisemblablement le malheur des quinze Insulaires. Castleton les fit mettre à terre dans la Chaloupe. A peine leur avoit-on rendu ce dernier service, que le vent devenant orageux, força non seulement la Chaloupe de retourner à bord, mais le Vaisseau même de faire une manœuvre fort difficile pour éviter plusieurs rocs qui se présentoient au long de la Côte. On s'en éloigna jusqu'à six milles; & l'on fut obligé de jetter trois ancres, & de passer le reste du jour & la nuit suivante à cordes & à mâts.

Orage & perils de mer.

Le 28, après s'être avancés cinq ou six lieues à l'Est, en se tenant toujours à six ou sept milles du rivage, on rencontra un autre écueil, qui consiste en plusieurs petits monts de sable; mais à la distance de deux ou trois milles, où le Vaisseau les laissa, le fond ne cessa point de donner cinq ou six brasses. En se rapprochant du rivage, on apperçut quelques rocs, qui faisoient la pointe d'une belle riviere, & l'on mouilla sur neuf brasses à l'Est de cette pointe, qui se présente au Sud-Ouest par Sud. Là, Castleton fit descendre sur les rocs trente hommes armés de mousquets, pour garantir ceux qui furent occupés à prendre de l'eau. Il leur vint plusieurs Habitans, qui donnerent d'abord quelques marques d'effroi, mais qui s'apprivoiserent ensuite jusqu'à devenir fort caressans. Ils ressembloient peu à ceux qui avoient été secourus par le Vaisseau; c'est-à-dire, qu'au lieu d'avoir, comme eux, les cheveux courts & les oreilles percées d'un grand trou, ils avoient les oreilles entieres, & les cheveux noués sur le haut de la tête, à la maniere des Chinois. Les uns & les autres étoient nuds, avec un grand pagne, composé d'une piece d'étoffe qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Il s'en trouva deux qui parlant fort bien la Langue Portugaise ne firent pas difficulté d'aller à bord. Ils y firent beaucoup de promesses qu'ils n'executerent pas. Les Anglois se voyant trompés dans l'esperance d'obtenir quelques rafraîchissemens, en retinrent un, & renvoyerent l'autre à terre, avec un mélange de promesses & de menaces.

Belle riviere où les Anglois font de l'eau.

Ils reçurent le lendemain un mouton & deux veaux.

CASTLETON. 1613.

Pendant plus de deux mois que les Anglois passerent sur les Côtes de Ceylan, on est embarrassé à découvrir le motif qui pouvoit les avoir amenés dans une région si éloignée. On ne les voit occupés qu'à changer de station, à mesurer les profondeurs, à tenir compte des basses & des rocs, à s'écarter & à se rapprocher de la riviere de Vallouay, de Dondera, & de la pointe de Galle. Il ne paroît pas la moindre trace de commerce dans leur Journal, & l'Auteur n'annonce nulle part d'autres vûes. Il y a beaucoup d'apparence que leur voyage n'étoit qu'une entreprise de Pirates, & qu'ils pensoient moins à s'enrichir par le commerce que par les dépouilles de ceux qui l'exerçoient. Matton confesse du moins que le 13 de Février ayant découvert un Vaisseau qui passoit sans défiance, ils lui donnerent la chasse, & le prirent dans l'espace de trois heures. La Nation n'est pas nommée. Ensuite ayant jetté l'ancre à deux milles du rivage, dans un lieu où ils se crurent bien à couvert, ils déchargerent leur prise. Ce Bâtiment devoit être d'une grandeur & d'une richesse extraordinaire, puisqu'après s'être comblés de ses dépouilles, les Anglois lui laisserent encore près de cent tonneaux de poivre, & je ne sçais quelle quantité de bois de Sandal. A juger par ce récit, & par la longueur de leur retardement, ils attendoient cette proie, qui étoit peut-être quelque Vaisseau annuel des Indes ou des Portugais; & soit que leurs desirs fussent remplis d'un seul coup, soit que ce ne fut pas leur unique brigandage, ils ne penserent ensuite qu'à retourner en Europe.

Le Vaisseau de Castleton n'étoit qu'un Pirate.

1614.

Il fait une prise fort riche.

Ils partirent le 3 de Février, immédiatement après avoir fait passer leur butin à bord; ce qui confirme encore qu'ils n'avoient cherché que cette occasion de s'enrichir. A six heures du soir, ils étoient déja vis-à-vis d'une Isle qui est à sept ou huit lieues, au Sud, du Fort Portugais de Ceylan, qui se nomme Columbes. La précipitation de l'Ecrivain ne le céde point ici à celle de la course; car se transportant tout d'un coup au mois de Mars, il dit qu'on se trouva ce jour-là à 13 degrés 7 minutes de latitude, & que la variation étoit de 24 degrés 26 minutes. Il ajoûte que cette variation est la plus grande qu'il ait trouvé dans le voyage. A la même hauteur, on porta au Sud-Ouest, sans s'appercevoir d'aucun courant: sur quoi Matton fait observer, que depuis 4 degrés 30 minutes de latitude jusqu'à 13 degrés sans minutes, on avoit trouvé quantité de courans & de tournans, sur-tout dans les parallelles de Pedras Brancas, du côté de l'Ouest. Les tournans y produisoient quelquefois un bruit semblable à celui de l'eau qui s'abîme tout d'un coup en terre.

Son retour en Europe.

Courans & tournans.

Le 24, 16 degrés 50 minutes de latitude, & 23 degrés 10 minutes de variation. On continua de porter au Sud-Ouest. Le 27, étant au 21e degré, on découvrit à quatre lieues de distance, Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest par Ouest, une Isle dont la terre parut fort haute. A six heures du soir, on jetta l'ancre à un mille du rivage, sur dix brasses d'un fond d'excellent sable, & l'on s'apperçut avec étonnement que près du rivage même, le fond varie depuis quarante jusqu'à quatre brasses. La Chaloupe, qui fut envoyée à terre, y trouva une prodigieuse quantité de tortues, dont chacune feroit la charge d'un homme. C'est une nourriture fort agréable & fort saine. La

CASTLETON. 1614.

pointe Nord-Eſt de l'Iſle eſt très haute ; mais, un peu au Sud-Eſt, la terre eſt baſſe & arroſée d'une belle eau qui a l'apparence d'une riviere. Quoiqu'une chaloupe n'y puiſſe point entrer, on peut y faire aiſément ſa proviſion.

Iſles Maſcarenbas, aujourd'hui l'Iſle de Bourbon.

Cette Iſle, que les Portugais ont appellée Maſcarenhas, & que les *François nomment aujourd'hui l'Iſle de Bourbon*, étoit alors inhabitée ; mais elle étoit remplie d'oiſeaux de terre de toutes les eſpeces, de pigeons, de grands perroquets, d'une autre ſorte d'oiſeaux de la groſſeur d'une oye, fort gras, avec des aîles courtes qui ne lui permettent pas de voler. On l'a nommé depuis le geant ; & l'Iſle Maurice, (aujourd'hui l'Iſle Françoiſe,) en produit auſſi beaucoup. Il eſt blanc, & naturellement ſi privé qu'il ſe laiſſoit prendre à la main ; ou du moins, s'effrayant peu de la vûe des Matelots, il leur étoit aiſé d'en tuer un grand nombre à coups de bâtons & de pierre. En géneral les oiſeaux ſont en ſi grande abondance dans cette Iſle, que dix hommes en peuvent ramaſſer dans un jour pour la nourriture de quarante. Quelques Anglois s'étant répandus dans les terres y trouverent une autre riviere, couverte d'oyes & de canards, & remplie de groſſes Anguilles, du meilleur goût du monde. Tatton admirant leur groſſeur eut la curioſité d'en peſer une, qui ſe trouva du poids de 25 livres. Lorſqu'elles ſont frappées d'un coup de picque, elles fuyent l'eſpace de deux ou trois braſſes, après quoi s'arrêtant d'elles-mêmes, elles ſe laiſſent prendre aiſément. L'Auteur répete avec complaiſance que c'eſt le plus agréable poiſſon qu'il ait jamais mangé. Comme il n'y a d'ailleurs aucun danger pour les Bâtimens aux environs de l'Iſle, il conclut que c'eſt un lieu admirable pour le rafraîchiſſement des Voyageurs.

Agrémens & propriétés de cette Iſle.

Le premier d'Avril, on remit à la voile, & doublant la pointe Nord-Eſt dont on a parlé, les yeux des Anglois ſe promenerent avec une ſatisfaction extrême ſur la Côte du Nord, qui eſt une belle terre, couverte d'arbres, & dont la perſpective eſt beaucoup plus agréable que celle de la Côte du Sud. Le lendemain, étant à cinq lieues de l'Iſle qu'on laiſſoit au Sud-Eſt par Eſt, la latitude ſe trouva de 20 degrés 58 minutes. Le ſoir, la variation étoit de 22 degrés 48 minutes. Le premier de Mai, à 38 degrés 47 minutes de latitude, qui étoit la plus grande qu'ils euſſent jamais eue au Sud, ils commencerent à porter Oueſt-Nord-Oueſt. Le 21 à midi, la latitude étoit de 33 degrés 58 minutes. L'Auteur, par cette obſervation, découvrit un courant au Nord, & trouva qu'on étoit à l'Oueſt du Cap de Bonne-Eſperance.

Combat à Sainte-Helene.

Le premier de Juin, ſans avoir parlé de l'Iſle de Sainte-Helene, il nous apprend qu'il en partit un Vaiſſeau Anglois, nommé le *Salomon*, & quatre grands Bâtimens Hollandois. Quatre heures après leur départ, & lorſqu'ils étoient encore à la vûe de l'Iſle, il y arriva deux grandes Caraques Portugaiſes. Caſtleton n'avoit pas dix hommes à bord. La plus grande partie de ſon Equipage, qui étoit arrivée fort malade, ſe rafraîchiſſoit dans l'Iſle, où elle s'étoit diſperſée. Cependant il envoya auſſi-tôt la Chaloupe au rivage, d'où elle ramena ſeize hommes, de cinquante qui étoient à terre. On ſe hâta de dépêcher après l'Amiral Hollandois, pour l'avertir de l'occaſion que la fortune leur offroit. Le plus gros Vaiſſeau de l'Eſcadre Hollandoiſe & le plus capable de défenſe & d'attaque, s'étoit déja éloigné avec le Salomon ; ce qui n'empêcha point l'Amiral de revenir avec les trois qui lui reſtoient,

restoient, & de se joindre à Castleton dans la Rade.

Vers midi, l'Amiral fut le premier qui allant jetter l'ancre au flanc de la principale Caraque, commença par une canonade si vigoureuse qu'il l'auroit coulé à fond, si l'avarice ne l'eût fait penser à conserver sa proie. Mais les Portugais, qui avoient été surpris d'une attaque si brusque, se remirent bientôt de leur effroi. Ils étoient beaucoup mieux en artillerie que des Vaisseaux Marchands. Ils firent à leur tour un feu si terrible, que l'ardeur des Anglois & des Hollandois ne fut pas longtems à se refroidir, & le Ciel, qui les favorisoit, permit qu'une piece du Lion Blanc, un des Vaisseaux Hollandois, crevant sur la chambre des poudres, y mit le feu, fit sauter le Bâtiment en pieces & l'abîma sur le champ. Les deux autres, assez maltraités par l'artillerie Portugaise, n'eurent point d'autre ressource que de sortir successivement de la Rade; & Castleton, contraint d'abandonner dans l'Isle quinze de ses gens, qui étoient dispersés sur les montagnes, quoique la Chaloupe eût ramené le reste pendant le combat, se hâta aussi de gagner la Mer & de prendre le large avec toutes ses voiles.

CASTLETON. 1614.

Un Vaisseau Hollandois saute & les autres prennent la fuite avec Castleton.

Le 28 de Juillet, les Anglois & les Hollandois réunis se trouverent dans une Mer couverte d'herbe à longues feuilles, qui porte un petit fruit blanc de la grosseur d'un grain de poivre. Un Pilote Hollandois, qui avoit pénétré plus loin du côté de l'Ouest, assura que dans plusieurs endroits, l'eau en est assés chargée pour retarder la navigation des plus gros Vaisseaux. Cette Mer, qui est entre les Açores & le Cap-Verd, ou pour la marquer avec plus de précision, entre le 22e & le 32e degré de latitude, est nommée par les Espagnols *Mare de Sargosso*, & par d'autre la Mer Verte, ou la Mer des herbes. Le 19, nos Voyageurs passerent le Tropique du Cancer.

Mare de Sargosso ou Mer des herbes.

LATITUDES.

Priaman	0	38 S.	Baye d'Ayre Bangye	0	8	N.
Variation Nord-Ouest	4	50	Riviere de Pattahon	0	28	
Tekou	0	25	Grande Isle sans nom	1	40	
			Isle Mascarenhas ou de Bourbon	21	0	S.

CHAPITRE V.

Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques & au Japon, en 1611.

CE Voyage qui tient le huitiéme rang entre ceux de la Compagnie, mérite d'autant plus de curiosité, qu'il est le premier que les Anglois ayent fait au Japon: on doit entendre, sur un Vaisseau de leur Nation; car William Adams étoit arrivé quelques années plutôt dans cette Isle, sur un Navire Espagnol. L'Auteur de la Relation, qui est Saris même, n'ayant jamais publié son ouvrage, Purchass, entre les mains duquel il étoit tombé, nous

SARIS. 1611.

Introduction.

SARIS. 1611.

en a conservé le fond dans un extrait. Les observations en sont generalement curieuses, sensées, & d'une varieté fort agréable. Saris étoit Facteur à Bantam en 1608. Il nous a laissé la continuation des événemens de cette Ville, depuis le tems où Scot finit son Journal. Dans ce voyage, il avoit trois Vaisseaux sous ses ordres; le *Clove* qu'il commandoit lui-même, l'*Hector* & le *Thomas*.

Départ.

Etant parti des Dunes le 18 d'Avril 1611, il passa la Ligne le 6 de Juillet; & le premier d'Août, il mouilla dans la Baye de Saldanna, où s'étant rafraîchi pendant huit jours, il leva l'ancre le 9, & vers quatre heures après midi, il doubla le Cap de Bonne-Esperance. Le 2 de Novembre, il se vit à 24 degrés 21 minutes de latitude du Sud. Il observe que depuis le Cap, il ne trouva point de Moussons de vents d'Ouest, comme on l'en avoit averti; mais au contraire des vents Nord-Est, Sud-Est, & Est, avec de violents orages, des pluies, du tonnerre & des éclairs surprenans. Cependant le tems étoit si beau, ce jour-là, & la chaleur si excessive, qu'on se crut menacé d'un long calme.

Route de la Flotte Angloise.

Le 3, la latitude étoit de 23 degrés 50 minutes. Vers le soir, on découvrit l'Isle de Madagascar, & la Baye de Saint-Augustin à six lieues Est par Nord. On porta au Nord-Nord-Est. La variation se trouva le soir de 15 degrés 11 minutes Ouest. La sonde n'y donna pas de fond à cent brasses. On passa ensuite le Tropique du Capricorne; & le 10 de Septembre, on eut pour latitude 17 degrés 3 minutes. Ayant porté de-là au Nord-Nord-Est, la variation se trouva, au lever du Soleil, de 13 degrés 54 minutes Ouest. Un courant impétueux emporta les trois Vaisseaux au Sud-Sud-Ouest, & dans l'espace d'un petit nombre d'heures, ils ne firent pas moins de vingt-quatre lieues; mais ayant avancé peu dans leur direction, ils se trouverent le soir à quatre lieues Ouest par Nord de l'Isle Primeiras. Ils s'approcherent le soir du Nord de l'Isle, d'où elle leur parut plus longue qu'auparavant, car son étendue est du Nord-Ouest au Nord. La sonde donna vingt & trente brasses. Comme l'impétuosité du vent pouvoit faire craindre l'approche du rivage, & que les besoins de la Flotte n'étoient pas pressans, on continua de voguer jusqu'au 15, que se trouvant à 16 degrés 46 minutes de latitude, on remarqua que la violence du courant étoit fort diminuée. Saris en donne pour raison qu'entre le courant & la Flotte, il avoit l'Isle de Juan de Nueva, à dix-huit lieues Est par Nord, suivant son calcul. La variation étoit, le soir, de 12 degrés 8 minutes Ouest. Le 17 au matin, on découvrit à la distance de 7 lieues les Isles d'Angadoxa au Sud de Mozambique. Le côté Occidental de ces Isles parut fort blanc. On porta Nord-Est par Est, & l'on apperçut, le soir, la terre du Continent qui s'étendoit au Nord. Elle sembloit couverte d'arbres vers la Mer. Ici le courant prenoit sa direction au Nord-Nord-Ouest, car à la vûe de la terre on remarqua que sans beaucoup de vent, la Flotte étoit emportée fort rapidement vers le Nord. La sonde ne donna point de fond à cent brasses. Après avoir combattu deux jours contre le courant, on se trouva le 21 fort près de la plus Septentrionale des Isles d'Angadoxa, à 16 degrés 20 minutes de latitude du Sud. Ces Isles, suivant l'observation redoublée de Saris, ont été placées mal-à-propos dans les cartes à 15 degrés 40 minutes. La variation y étoit de 13 degrés Ouest.

Isle Primeiras.

Embarras causé par les courans aux Isles d'Angadoxa.

Fausse position de ces Isles dans les cartes.

Dans la difficulté de se dégager des courans, Saris profita, le 22, d'un vent favorable, pour retourner vers l'Isle de Madagascar, en observant avec soin, l'Isle de Juan de Nueva, dont Van-Linschoten avertit les Matelots de se défier beaucoup, & de ne pas trop approcher dans les petites lunes.

Cependant il fallut en courir tous les dangers, pour se délivrer des courans. Le 25 au matin, après s'être crus fort avancés à l'Est-Nord-Est, les Anglois des trois Vaisseaux furent extrêmement surpris de revoir la terre à cinq lieues vers l'Ouest. A mesure que le jour s'éclaircit, ils reconnurent la même Isle d'Angadoxa qu'ils avoient quittée le 22; ce qui causa tant de chagrin & d'épouvante aux Matelots, qu'ils desespererent de trouver un passage par cette voie. Ils jugerent que la cause de leur erreur venoit d'un contre-courant, qui part Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest de la pointe du rivage, & qui remontrant le courant Nord-Nord-Est, les avoit jettés à l'Ouest avec beaucoup de violence, malgré le vent qui les avoit fort bien servis, & qui fut suivi ce jour-là d'un profond calme.

Erreur surprenante.

Si l'Isle de Juan de Nueva existe, dit Saris, elle doit être bien moins à l'Ouest qu'on ne l'a placée dans les cartes, & beaucoup plus proche de l'Isle de Madagascar; sans quoi il lui paroît impossible qu'il ne l'eût point apperçue dans cette course. Les Anglois qui avoient fait le quatriéme voyage de la Compagnie dans le Vaisseau de l'Ascension, comptoient d'avoir passé vers l'Est, entre cette Isle & celle de Madagascar; ce que les Portugais de ce temslà, soutenoient impossible, parce qu'ils prétendoient que l'Isle de Juan de Nueva est si proche de Madagascar, qu'elle n'en est séparée que par un canal fort étroit. Cependant comme ils l'ont placée ensuite, fort à l'Ouest, dans leurs cartes, Saris en conclut qu'ils ont eu dessein de tromper les Navigateurs des autres Nations, & de les faire tomber dans ces courans impétueux, qui suivant ses observations, tournent beaucoup plus à l'Ouest qu'au Nord-Est & au Sud-Est. Il exhorte par conséquent ceux qui doivent naviguer de ce côté-là, à se rendre sur la Côte de Madagascar, pour le premier de Juin; &, du Cap de Saint-Augustin jusqu'au 12e degré, à porter vers l'Est, en se gardant bien de prendre leur route à l'Ouest du Nord ou au Nord par Ouest; dans la crainte des courans du Sud-Ouest, qui, avec les calmes & 14 degrés 2 minutes de variation Ouest, les jetteroient infailliblement sur la Côte de Sofala, fond brisé, Mer profonde, où l'on n'est guéres le maître de garder ses latitudes. D'un autre côté, si l'on veut prendre au dessus de Madagascar, on ne le peut guéres, sans courir le danger de tomber sur les basses de l'Inde, sur-tout si l'on passe au Nord de ces basses, parce que le courant prend les Vaisseaux en flanc, sur-tout au mois d'Août & de Septembre, où l'on trouve des vents de Nord-Ouest fort violens.

Observations curieuses & utiles de Saris.

Avis important pour les Navigateurs.

Le 3 d'Octobre, la Flotte Angloise alla jetter l'ancre, avec beaucoup de difficultés, entre Sofala & Mozambique, sur treize & quatorze brasses. La latitude de 16 degrés 32 minutes; la longitude de 76 degrés 32 minutes, & la variation d'onze degrés 50 minutes Ouest. On mouilla sous une Isle qui est proche de la Côte, mais si deserte & si stérile, qu'on n'y trouva point d'Habitans ni d'eau, quoiqu'on y fît de profondes ouvertures dans le sable. L'inquiétude des Anglois ne faisant qu'augmenter, Saris prit la résolution de gagner Madagascar, au dessus de l'Est par Nord, dans l'espérance de se dé-

La Flotte mouille entre Sofala & Mozambique.

SARIS. 1611.

Moyella, une des Isles de Comore.

gager des courans par cette voie. Il remit à la voile; mais après avoir été fort embarrassé jusqu'au 26 par un courant qui venoit du Nord-Est, il se trouva heureusement à Moyella, une des Isles de Comore, à 12 degrés 13 minutes de latitude du Sud. Les rafraîchissemens y étant en abondance, il y passa huit jours, pendant lesquels, avec quelque mercerie & peu d'argent, il se procura des cabris, des veaux, des poules, des limons, des cocos, des cannes de sucre, des tamarins, du riz, du lait, d'excellentes racines, des œufs & du poisson. Le soin qu'il eut sans cesse de tenir ses gens sur leurs gardes, soutint les Habitans dans la disposition de le servir avec beaucoup de civilité & d'affection.

Le Roi de Moyella visite Saris à bord.

Il invita le Roi de l'Isle, qui étoit Mahométan, à le visiter à bord, où il le reçut au bruit des trompettes & de plusieurs instrumens. Ce Prince refusa de toucher aux viandes des Anglois, parce qu'il étoit au carême de sa Religion, qu'il nommoit *Ramadan*, comme les Turcs. Mais il en prit ce qu'il trouva de meilleur pour le porter à la Reine sa mere, en promettant d'en manger lui-même après le coucher du Soleil. Il se nommoit Cherif-Abubeker; & la Reine Sultane, Manangalla. A son retour au rivage, le Roi pria Saris de lui laisser une Lettre qui rendît témoignage de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Anglois, afin qu'il pût la montrer aux Bâtimens de leur Nation, qui viendroient après eux. Il en avoit une de l'Amiral Hollandois Stephen Verhagen, dattée de l'année 1604, qu'il fit voir avec complaisance, & que Saris accompagna de la sienne; mais avec un avis aux gens de sa Nation de ne pas se fier trop à ces Insulaires, s'ils n'étoient les plus forts.

Caractere du Roi & des Habitans.

Les Habitans de l'Isle Moyella sont Négres. Leurs cheveux sont naturellement frisés, & leur unique habillement est une piece d'étoffe peinte, qui leur couvre le milieu du corps. Sur la tête, les uns ont un bonnet blanc ou rayé, d'autres un turban. Cependant avec le turban & le pagne, le Roi avoit les épaules couvertes d'un manteau de cotton. Sa taille étoit fort basse, son visage maigre, & presqu'aussi noir que celui de ses plus vils sujets. Il parloit peu; mais il sçavoit quelques mots d'Arabe, qu'il avoit appris dans un pélerinage de la Mecque, d'où il avoit aussi rapporté le nom de Cherif. Il donna au Géneral Anglois un certificat d'amitié, signé de sa main, dont Purchass nous a conservé les caracteres. Les Habitans aimerent mieux recevoir le payement de leurs denrées en argent qu'en marchandises. Cependant pour du drap écarlate, des calottes rouges, des étoffes de Cambaye & des lames d'épée, on est sûr de tirer de l'Isle toutes les provisions dont on a besoin.

Baye Formosa, sur la Côte de Melinde.

Le 4 de Novembre, on leva l'ancre; & le 7 au matin, on découvrit la terre de Melinde, & la Baye, ou le Golphe, qui s'appelle *Formosa*. La Côte s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. A quatre lieues du rivage, la sonde donna trente brasses d'eau. La direction des courans étoit au long du rivage vers le Nord-Est. On eut pour latitude 2 degrés 10 minutes; & le soir, pour variation, 12 degrés 37 minutes Ouest. Cette terre est plus à l'Est qu'elle n'est placée dans les cartes, sans quoi on n'auroit pu l'appercevoir sitôt; car suivant les calculs fondés sur les cartes, Saris s'en croyoit encore à plus de quarante-huit lieues. Le 29, la latitude étoit de 4 degrés 44 minutes du Sud, & la variation de 17 degrés 34 minutes Ouest. A la distance

d'environ douze lieues des Basses, nommées par les Portugais Baxos de Malhina, Est par Sud, on trouva un grand tournant, ou un gouffre d'eau, auprès duquel la sonde ne trouva point de fond à cent brasses.

SARIS. 1611.

Baxos de Malhina.

En portant au Nord-Est, on se vit le premier de Décembre à trois degrés 40 minutes du Sud, & l'on apperçut un autre tournant d'une grandeur & d'une violence surprenantes. La variation étoit de 16 degrés 15 minutes Ouest. Le 6, 5 degrés 5 minutes de latitude. Depuis le 31 de Novembre jusqu'à ce jour, on avoit fait, Sud-Est par Sud, suivant les calculs, soixante-douze lieues, malgré la force d'un courant qui alloit au Sud, & la frayeur continuelle dont on ne pouvoit se défendre à la vûe des tournans. On étoit averti pendant la nuit par le bruit de l'eau; & cet indice même devenoit un sujet d'épouvante, parce qu'étant loin de la terre, on ne pouvoit concevoir la cause de ce Phénomene. On eut aussi des pluies, des tonnerres, & des éclairs épouvantables, avec un déluge de vapeurs soudaines qui coupoient la respiration. Saris y joint des calmes fréquens, qui achevoient de desesperer les Matelots.

Tournans terribles.

Le 25, étant à une minute de latitude du Nord, & fort près du rivage, on trouva, par le calcul du tems & de la navigation, qu'on avoit été reculé de 5 degrés 26 minutes. Sur quoi l'Auteur observe que ceux qui vont à Sokotra dans cette saison, doivent tenir course l'espace d'environ deux cens lieues vers l'Est de Pemba, où la variation augmente sans cesse à l'Ouest; ce qui ne manquera point de les avancer plus au Nord. Ainsi, tenant toujours l'Isle de Sokotra ouverte entre le Nord par Est & le Nord-Nord-Est, ils tireront le meilleur parti qu'on puisse esperer de tous ces vents, qui près du Continent se soutiennent sans interruption entre Est par Nord & Nord par Sud, mais qui ne cessent point en Mer de souffler au Nord-Est, au Nord, & quelquefois au Nord-Ouest, à l'Ouest, & à l'Ouest par Sud, avec des mélanges, néanmoins, de calmes, de tournans, de tonnerres & d'éclairs. Et quoique les vents Nord-Est & Nord ne soient pas d'un grand secours pour ceux qui vont au Nord, on en tire néanmoins cet avantage, qu'à proportion qu'on avance plus à l'Est, on s'approche plus du Nord de la ligne, avant que de rencontrer le Continent, dont Saris recommande sur-tout qu'on se tienne hors de vûe autant qu'il est possible, pendant ce tems de la Mousson d'Est, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à 10 degrés de latitude du Nord. Au contraire, dans la Mousson de l'Ouest, suivez hardiment le rivage, car il est par tout fort sûr; mais il est beaucoup plus à l'Est qu'il n'est representé dans les cartes.

Observations nautiques.

Le premier de Janvier, à 3 degrés 38 minutes de latitude du Nord, on découvrit la terre de Magadoxa, & le Cap das-Baxas, à la distance de huit lieues. Le 18, après avoir été fort tourmenté par un courant, on eut, à six degrés 27 minutes du Nord, la vûe des terres de Doara qui parut sabloneuse & fort stérile. Quoiqu'il y ait peu de régularité dans la variation, on trouva par l'experience, qu'en avançant vers l'Est, elle augmente à l'Ouest, & qu'en suivant le rivage au Nord-Ouest, elle diminue au contraire fort sensiblement à l'Ouest: de sorte qu'en consultant les cartes, on se croyoit toujours plus loin de la terre qu'on ne l'étoit effectivement, au lieu que la variation en faisoit juger sans aucune erreur. Ainsi c'est une regle sur laquelle

1612.

Incertitude de la navigation, dans certaines saisons.

SARIS. 1612.

on peut faire fond ; & l'on n'en doutera pas, quand les observations seront faites par un homme d'expérience, avec un instrument exact. Saris acquit cette connoissance à force d'être repoussé sur cette Côte. La variation éto.t, le 18 au Soleil levant, de 17 degrés 36 minutes Ouest, & le soir de 17 degrés 20 minutes.

Cap Dorful.

Le premier de Février, on eut la vûe du Cap Dorful, à sept lieues de distance ; terre haute & fort stérile en apparence au long de la Mer. Le 9, à 10 degrés 37 minutes du Nord, on apperçut encore le même Cap, contre l'attente de tout le monde ; mais il portoit Nord-Ouest, au lieu que la premiere fois c'étoit Nord-Est par Nord. La cause de l'erreur fut un courant Ouest-Nord-Ouest, dont on se défioit si peu, qu'on se croioit à 45 ou 50 lieues de la terre. La sonde, à cinq lieues du rivage, donna cinquante brasses, sur un fond de beau sable. On n'apperçut que des terres hautes & quantité de montagnes. Le 10, à onze degrés 20 minutes du Nord, après avoir fait seize lieues Nord-Est par Est, on vit la haute terre du Cap de Guardafu, dont on n'étoit guéres qu'à la distance de huit lieues. Saris fit faire l'essai du courant, avec la Pinace, & l'on trouva que son cours étoit Nord par Est. Vers le soir du même jour, on eut la vûe de l'Isle d'Abda-del-Kuria, d'environ dix lieues. C'est une terre haute, qui presente l'apparence de deux Isles. Le 14, à 11 degrés 32 minutes du Nord, on crut appercevoir de six lieues la plus orientale des Isles Hermannas, dont la terre parut basse. Le 15, à 11 degrés 27 minutes, n'ayant fait que six lieues à l'Est-Sud-Est, on se persuada qu'une Isle qu'on découvroit de huit lieues, étoit encore la plus orientale des deux Hermannas ; mais on reconnut que c'étoit Abda-del-Kuria, & que les deux Hermannas étoient à douze lieues au Nord-Est. La variation se trouva le soir de 17 degrés 23 minutes Ouest. Le lendemain à la pointe du jour, on vit de six lieues l'Hermanna occidentale, qui se presentoit Est-Sud-Est ; & l'on découvrit Sokotra à dix lieues de distance. A midi la latitude étoit de 12 degrés 19 minutes ; la variation de 17 degrés 22 minutes Ouest. On s'approcha de la pointe occidentale de l'Isle de Sokotra. Vers le soir, on eut la vûe du rocher blanc qui est à l'extrêmité de cette pointe. Mais quoiqu'on n'en fût qu'à quatre lieues, un courant impétueux, qui suivoit la terre, ne permit que le lendemain au soir de jetter l'ancre à une lieue & demie de Tamerin, Ville où le Roi fait sa résidence. Le 18, on entra dans la Rade, & Saris ne fit pas difficulté de mouiller vis-à-vis du Palais Royal, sur un fond de sable d'environ neuf brasses.

Erreurs des lieux.

Rade de Tamerin dans l'Isle de Sokotra.

Il envoya immédiatement dans l'Esquif, Richard Cockes son principal Facteur, pour informer le Roi de quelle Nation étoient ses trois Vaisseaux, quels étoient les motifs de leur voyage, & pour lui demander des rafraîchissemens. Cockes & ceux qui l'accompagnoient, furent reçus avec affection. Le Roi fit porter aussitôt des provisions fraîches à la Flotte, avec une Lettre de Sir Henri Middleton, dattée le premier Septembre 1611, à bord du Trade-Inercase, dans la Rade de Delischa. Saris garda l'orignal de cette Lettre, & pour l'utilité des Anglois qui viendroient après lui, il en fit tirer une copie qui fut renvoyée au Roi.

Saris passe la nuit avec le Roi.

Le 19, il descendit au rivage avec beaucoup de pompe, & le Roi l'ayant traité pendant toute la nuit, ils ne se séparerent que le matin. Ce Prince

étoit vêtu d'une robbe de velours cramoisi, brodée en or. Le Palais est bâti de pierres de taille, & presente l'apparence d'un Fort. De plus de cent hommes qui composoient le Cortege Royal, il n'y en avoit pas plus de cinquante qui fussent vêtus honnêtement, à la façon des Mores. Tout le reste paroissoit une troupe de misérables Insulaires, dont la plupart étoient presque nuds. Le Roi qui se nommoit Sultan-Amir-Ebensaid, étoit fils du Roi de Caschem sur la Côte d'Arabie.

SARIS. 1612.

Cherté des provisions.

Les Habitans de l'Isle, accoutumés depuis long-tems au passage des Vaisseaux de l'Europe, avoient pris aussi l'habitude de leur faire payer les rafraîchissemens fort cher. Un bœuf coûta aux Anglois douze pieces de huit, un mouton, trois schellings, & chaque chevreau, une piece de huit. Mais la cherté leur parut encore moins rebutante que la saleté de ces viandes, qui se vendant toutes préparées par les Insulaires, étoient capables de dégoûter les Matelots les plus affamés. Le riz se vendoit trois sols la livre; les dattes, le même prix; les poules, jusqu'à deux & trois schellings (*a*). Le tabac, une piece de huit pour soixante-dix feuilles; les œufs, un sol piece. Le Roi, pour ses marchandises particulieres, ne voulut pas recevoir d'autre monnoye que des pieces de huit.

Saris assemble le Conseil pour déliberer sur la route.

Le 27, Saris assembla le Conseil, pour lire en commun les instructions de la Compagnie & la Lettre de Middleton. Après quoi representant que d'un côté il n'y avoit pas d'espérance d'obtenir de l'aloes à Sokotra, parce que le Roi qui en étoit absolument dépourvu, ne promettoit d'en fournir qu'au mois d'Août, & que d'une autre part la Lettre de Sir Henri Middleton ne leur conseilloit pas d'entrer dans la Mer Rouge, où leur dessein avoit été de s'arrêter s'ils ne trouvoient pas la Mousson favorable pour Surate, il sembloit qu'on fût réduit à la nécessité de passer six mois dans la Rade où l'on étoit, ou dans celle de Delischa, pour attendre la saison. Cependant quelle apparence de perdre un tems si considérable, sans aucun espoir de former la moindre entreprise; car il ne falloit pas se promettre de pouvoir gagner la Côte de Cambaye avant la fin de Septembre. Saris revint donc, malgré les avertissemens de Sir Henri, à proposer le voyage de Mocka, parce qu'on avoit du moins un Passeport du Grand-Seigneur; ce que les autres Vaisseaux n'avoient jamais eu. Il ajouta, pour fortifier son opinion, que c'étoit le seul moyen de reconnoître une fois, s'il y avoit quelque fond à faire sur ces Passeports; qu'on en seroit quitte pour se tenir continuellement sur ses gardes, & pour ne risquer la sûreté de personne sans une bonne caution; de sorte qu'on pourroit se tenir tranquillement à l'ancre, & sans descendre au rivage exercer le commerce avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit aucun Port d'où l'on pût faire sortir assez de forces pour allarmer la Flotte : que si les voies du commerce leur étoient fermées, il étoit résolu en vertu de la Commission du Roi, de tirer vengeance des outrages que Sir Henri avoit essuiés de la part des Turcs, soit en les forçant d'acheter les marchandises Angloises, soit par la ruine de leur propre trafic, en fermant l'entrée de la Mer aux Bâtimens Indiens qu'ils attendoient vers le 5 de Mars. Enfin, il conclut que cette résolution devoit plaire à tout le Conseil, parce qu'elle ne demandoit pas que les trois Vaisseaux se sépa-

Ses motifs pour entrer dans la Mer Rouge.

(*a*) Monnoye d'Angleterre, qui vaut douze sols du Pays.

SARIS. 1612.

raſſent, & que pouvant faire voile enſemble de la Mer Rouge à Surate, ils en ſeroient plus capables de réſiſter à toutes les entrepriſes de leurs ennemis. L'aſſemblée goûta de ſi fortes raiſons, & le jour du départ fut fixé au premier de Mars. Le Roi de Sokotra, qu'ils conſulterent ſur leur route, leur conſeilla de prendre au Sud d'Abda-del-Kuria, parce qu'en prenant au Nord, ils s'expoſoient à ſe voir jettés ſur le rivage d'Arabie, d'où ils auroient beaucoup de peine à gagner le Cap de Guardafu. En effet, ils trouverent par l'expérience qu'il vaut mieux ſuivre le rivage des Abyſſins.

Avis utile du Roi de Sokotra.

Départ pour la Mer Rouge.

Ils quitterent Tamerin le jour qu'ils s'étoient propoſé. Cette Baye eſt à 12 degrés 35 minutes de latitude du Nord, & la variation y eſt de 18 degrés 42 minutes Oueſt. Le 4 au matin, on apperçut, à huit ou neuf lieues à l'Oueſt, le Cap de Guardafu, ſans trouver de fond dans cet endroit (12 degrés une minute de latitude) à plus de cent braſſes. Le ſoir, on s'approcha du rivage pour chercher la Baye du Mont-Felix, & l'on y trouva un fort bon fond ſur vingt-ſix, dix-huit & dix-ſept braſſes. Ce fut là qu'après avoir conſideré qu'Aden étoit une Ville de Guerre, où le commerce étoit peu conſidérable, ſans compter les droits & les exactions, qui n'ont pas de bornes, on prit la réſolution de ſe rendre à Mocka. La Baye du Mont-Felix fournit aux Anglois d'excellent poiſſon, qu'ils ſe firent un amuſement de prendre à la ligne. Ils y trouverent auſſi pluſieurs ſortes de gommes odoriférantes, qui leur étoient apportées à bord par les Habitans, & quantité de ces belles nattes qui ſont recherchées à Aden, à Mocka & dans toutes les Indes. Les moutons, le beurre & les autres vivres ſont à ſi bon marché dans la Baye du Mont-Felix, que les Vaiſſeaux Indiens y relâchent exprès, comme dans le lieu d'où Aden & Mocka tirent la plus grande partie de leurs proviſions. Mais les Habitans ne veulent recevoir que du linge en échange. La Ville de Felix (c'eſt le nom qu'elle porte dans toutes les Relations de l'Europe, par corruption de Feluk qui eſt ſon véritable nom) eſt ſituée ſi avantageuſement pour l'approche des Vaiſſeaux, qu'il en peut paſſer trois de front ſans danger, dans le Canal qui eſt entre une baſſe Pointe de ſable & une Colline aſſez élevée. L'eau & le bois ſont en abondance aux environs de la Ville; mais il ne s'en trouve point au fond de la Baye.

Abondance de vivres au Mont-Felix.

Le 9, on fit vingt-cinq lieues à l'Oueſt, en ſuivant le rivage à la diſtance de ſept ou huit lieues. Le 10 au matin, en portant Oueſt par Nord, on eut la vûe de deux petites Iſles, à une lieue de la haute terre de Demeti, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Le lendemain, on vit à huit lieues la haute terre de Darſina en Arabie. Un Courant d'Eſt cauſa quelque embarras à la Flotte, & la porta contre ſon attente au Nord par Oueſt, au lieu du Nord-Nord-Oueſt qui étoit ſa direction; mais lorſqu'elle eut été pouſſée à douze lieues du rivage, elle fut délivrée de cet obſtacle; ce que Saris attribua au Cap ou à la Pointe d'Aden qui rompoit le courant.

Courant.

En s'approchant des Détroits, il donna des inſtructions par écrit au Capitaine Towtſon & à Davis, pour régler leur conduite en arrivant dans la Rade de Mocka. Elles avoient deux vûes; l'une de ſe concilier les Turcs par de bons procedés; l'autre de ſe garantir de leurs trahiſons, dans l'idée que les Anglois devoient avoir d'une Nation ſi perfide. Le 13 au ſoir, ils ſe trouverent à quatorze lieues à l'Eſt de l'entrée des Détroits, & ſeize à l'Oueſt d'Aden,

Inſtruction de Saris à ſes Officiers.

d'Aden. On y jetta l'ancre, parce qu'on ne croyoit pas connoître assez la Côte; & par la même raison on l'avoit suivie pendant tout le jour à trois ou quatre lieues de distance, la sonde sans cesse à la main, pour ne rien donner au hasard. Le fond s'étoit trouvé de sable, depuis quarante jusqu'à quinze brasses. Le soir du jour suivant, après une pluie abondante, qui étoit la premiere depuis quatre mois, on se crut si près des Détroits, que l'obscurité faisant tout paroître dangereux, on aima mieux s'avancer vers la Côte d'Arabie. Le 15, on fit six lieues Ouest par Sud, & l'on apperçut à l'Est trois petites Isles, dont la plus grande & la plus Orientale est défendue par un Château. Il fallut des soins & des efforts pour se dégager d'un Courant, qui venoit du Sud-Est. Enfin, vers midi, on entra dans les Détroits, en trouvant depuis trente jusqu'à neuf & sept brasses; & vis-à-vis une Maison blanche qu'on découvre dans une petite Baye sabloneuse au Nord-Est, on eut six brasses sur un fond de sable fort blanc. La latitude fut de 12 degrés 56 minutes. Le fond n'ayant pas cessé d'être excellent, on jetta l'ancre le soir, sur quinze brasses & demie, à trois lieues du rivage d'Arabie, & dix de celui des Abissins; car le tems se trouvant fort clair, on distinguoit parfaitement les deux Côtes. Le 16 au matin, on porta Nord par Ouest, sur dix-huit, seize & quinze brasses, jusqu'à quatre lieues de Mocka. Ensuite on prit Nord & Nord par Est, sur neuf, dix, huit & sept brasses. Mais découvrant une basse, ou plutôt un banc, qui est au Sud-Est de la Ville, ils avancerent Nord-Nord-Ouest, tirant vers le Sud, jusqu'à ce qu'ils eurent mis la Ville Est par Sud à l'égard de la Flotte. Là, ils jetterent l'ancre, à la vûe du Mimaret & de la grande Mosquée, qu'il faut avoir Est-Nord-Est pour être tout-à-fait délivré du banc. C'est le seul danger qu'il y ait en entrant dans la Rade; mais il est si redoutable qu'il y a peu de Bâtimens qui l'évitent, quoiqu'avec un peu d'attention cet écueil puisse être apperçu à la couleur de l'eau.

SARIS. 1612.

Pluie rare.

La Flotte passe les Détroits.

Danger de la Rade de Mocka.

Aussi-tôt que la Flotte fut à l'ancre, le Gouverneur de la Ville envoya un pauvre vieil Esclave dans un petit Canot, pour s'informer des motifs qui l'avoient amenée. On le reçut civilement. Il déclara de son propre mouvement qu'un Géneral Anglois qui étoit venu depuis peu dans ce Port y avoit été fort maltraité par Regib Aga; mais que le nouveau Gouverneur, qui se nommoit Ider Aga, Grec de Nation, étoit ami des Etrangers & du Commerce. Saris fit donner deux pieces de huit à l'Esclave, & répondre au Gouverneur par sa bouche que lui & ses gens étoient Anglois, amis du Grand-Seigneur, & que s'il vouloit leur envoyer quelqu'un avec qui ils pussent conferer, ils expliqueroient mieux les causes de leur arrivée. Presqu'aussi-tôt il leur vint un Renegat Italien, vêtu proprement, qui leur renouvella les mêmes questions, & qui leur demanda s'ils avoient un Passeport du Grand-Seigneur. Saris répondit que non seulement ils avoient ce Passeport, mais encore des Lettres du Roi d'Angleterre pour le Bacha. L'Italien souhaitant de les voir, Saris refusa de les lui montrer, par mépris pour un homme qui avoit abandonné sa Religion; mais il le chargea de faire ce récit au Gouverneur, & de lui dire que pour faire honneur à leur Passeport, les Anglois alloient saluer la Ville d'une décharge de cinquante pieces de canon. En le congédiant il lui fit donner cinq pieces de huit. Aussi-tôt l'artillerie de la Flotte s'étant fait entendre, celle de la Ville lui répondit de cinq coups; & deux

La Flotte y jette l'ancre. On vient la reconnoître.

SARIS. 1612.

Galeres, qui étoient dans le Port, en tirerent six. Ces deux Bâtimens étoient bien équipés; leur Commandant se nommoit Maami.

Présens mutuels des Turcs & des Anglois.

Le 17, Saris reçut d'Ider Aga un present de trois veaux, vingt poules, un panier de fruits & deux de limons, avec beaucoup de complimens, par lesquels il le prioit de descendre au rivage. Il lui envoya de son côté un bon fusil de chasse, en lui faisant dire par le Messager Turc qu'il descendroit volontiers, pourvû qu'on lui donnât des ôtages convenables, & que les motifs qui l'obligeoient à cette précaution ne pouvoient être inconnus au Gouverneur. Il arriva au même moment un autre Messager avec une Lettre d'Ider Aga, par laquelle il demandoit aux Anglois quelle réponse ils avoient faite au Renegat Italien, qui se nommoit Mustafa Tarziman, parce qu'ayant reçu d'eux une bouteille de vin, il s'étoit tellement enivré avant que de retourner à la Ville, qu'il se trouvoit hors d'état de parler. Ce nouveau Messager Turc étoit un Sécretaire de la Ville ou du Gouverneur. Son titre & sa suite marquant un homme de quelque distinction, Saris lui proposa de demeurer à bord, tandis qu'il feroit descendre deux de ses gens, Cocks & Bolton, qui sçavoient la langue du Pays. Cette proposition fut acceptée. Le Sécretaire ne se fit pas presser pour manger les alimens que les Anglois lui offrirent, mais il voulut qu'ils fussent préparés par les gens de sa suite.

Députation des Anglois à l'Aga Turc.

Cocks & Bolton furent reçus à terre avec de grands témoignages de joye, & conduits dans la Ville au son des instrumens, pour faire connoître au Peuple qu'ils étoient amis du Grand-Seigneur. Ils avoient ordre de déclarer au Gouverneur que le Géneral Anglois étoit amené par des vûes de commerce, & qu'il étoit prêt à venir dans la Ville lorsqu'il auroit reçu des ôtages pour la sûreté de son retour. Ils devoient ajoûter que les Anglois n'ignoroient pas les torts que Sir Henri Middleton avoit reçus de Regib-Aga; mais que s'ils trouvoient les Turcs mieux disposés, ils promettoient d'ensevelir le passé dans l'oubli, & de faire avec eux, suivant le Passeport du Grand-Seigneur, un commerce également avantageux aux deux Nations. Le Gouverneur leur fit une courte réponse, & leur donna pour le Géneral Saris une Lettre où ses intentions étoient mieux expliquées. Avant que de quitter la Ville, on leur ôta les robbes dont ils avoient été revêtus pour la cérémonie de leur marche. A leur retour, Saris apprit du Sécretaire que cet usage s'observoit à l'égard de tous les Etrangers. Il affecta d'en user plus génereusement, en lui faisant present d'une demi-piece de camelot violet; ensuite, remettant à lire la Lettre du Gouverneur après son départ, il le congédia avec beaucoup de politesses. Purchass nous a conservé cette Lettre, dont on lira volontiers la traduction (*a*).

Lettre de l'Aga, écrite d'après les paroles de sa propre bouche.

Lettre de l'Aga à Saris.

» TRès digne & très honorable ami, j'ai parlé à ceux que vous m'avez
» envoyés, & je les ai reçus avec tous les honneurs possibles, suivant
» les usages de ce Pays, les ayant fait revêtir de robbes & conduire avec la
» musique de la Ville, afin que les Habitans pussent reconnoître que vous ar-
» rivez & que nous vous recevons avec des sentimens d'amitié. Si votre plai-

(*a*) Purchass a conservé aussi la figure du cachet, qui n'étoit pas de cire, mais de papier, gravé de quelques caracteres.

Saris. 1612.

» sir est de me venir voir demain, je vous offrirai tous les divertissemens qui
» pourront se trouver ici, avec un cœur exempt d'artifice & de dissimulation,
» & je vous envoyerai pour ôtage mon Sécretaire, ou toute autre personne
» qu'il vous plaira de me faire nommer par mon Interprête, que je charge,
» dans cette vûe, de se rendre sur votre bord avec les vôtres. Faites-moi dire
» aussi à quelle heure vous souhaitez de descendre à terre. J'écrivis hier à
» Jaffar Bacha, mais il se passera quatorze ou quinze jours avant que je puisse
» recevoir sa réponse. Cependant s'il vous plaît, dans cet intervalle, d'en-
» voyer vos gens au rivage, pour acheter des provisions fraîches, ou toute
» autre chose que vous desirerez dans cette Ville, ils y seront bien reçus &
» n'y recevront aucun sujet de plainte. Ainsi, je finis en attendant votre ré-
» ponse. De Mocka, le 25 de Moharam, 1021 de Mohamed. Ous como
» bono amico, (a) HAYDAR AGA, Aga de Mocka.

Les Turcs envoyent des Otages sur la Flotte.

Malgré le silence de la Relation, il faut supposer que Saris fit sur le champ, une réponse convenable à cette lettre; car le lendemain on vit arriver à bord Mohammed Aga, Amiral de cette Mer & Commandant particulier de la Rade, avec Nasuf, Turc d'un âge avancé & d'une figure fort grave, qui venoient, accompagnés de quelques Esclaves, pour servir d'Otages. Saris se prépara aussi-tôt à descendre avec tous ses Marchands, dans les trois Esquifs, qui furent ornés de ce qu'il y avoit de plus galant sur la Flotte. On fit à son départ une décharge génerale de l'artillerie. Il trouva sur le Rivage le Capitaine des Galeres & plusieurs autres Officiers, qui le conduisirent dans la Ville au travers d'une prodigieuse foule de peuple, précedés des trompettes & des instrumens de musique, tandis que les canons du Château se firent entendre à plusieurs reprises. Après avoir passé deux gardes, à l'entrée du Château, il fut introduit dans la Maison du Gouverneur, qui est bâtie de fort belles pierres, avec un fort bel & grand escalier, & reçu dans une chambre, dont le plancher étoit couvert d'un riche tapis. Les fenêtres étoient à l'Angloise, depuis le séjour apparemment que Sir Henry Middleton avoit fait à Mocka, pendant lequel il avoit pu communiquer aux Turcs quelques-uns de nos usages. On étendit aussi-tôt sur le tapis un autre drap de soye beaucoup plus précieux, sur lequel on mit deux grands coussins, & les Anglois furent priés de s'asseoir. Mais le Gouverneur sortit bien-tôt d'une chambre voisine, accompagné de cinq ou six personnes, richement vêtues, & paré lui-même d'una robbe de brocard d'or, bordée de martre. Il prit le Géneral par la main, & baisant la sienne, qu'il mit sur sa tête, il le conduisit vers la fenêtre, où ils s'assirent ensemble. Après quelques complimens, Saris lui presenta les lettres du Roi d'Angleterre. Elles furent lues par Cocks, & expliquées par Bolton au Commandant des Galeres, qui les rendoit ensuite à l'Aga. Le Passeport du Grand-Seigneur fut donné à lire au Sécretaire; après quoi, le Gouverneur le prit respectueusement, le baisa & le mit sur sa tête. Purchass a cru nous devoir conserver la traduction de ce Passeport.

Maison de l'Aga & cérémonies de l'Audience.

Passeport du Grand-Seigneur.

» A Vous mes très dignes, mes heureux, mes riches & grands Vice-rois
» & Beglierbeys, qui êtes établis par mer & par terre depuis mon trône

(a) Il est étonnant qu'ayant cette signature pour regle on ait mis dans le texte Ider au lieu de Haydar, d'autant plus que Haydar est connu pour un mot Arabe qui signifie *Lyon*.

SARIS. 1612.

» impérial & glorieux, jusqu'aux confins des Indes Orientales, qui êtes en
» possession de quelque portion de notre dignité, & à qui il appartient de
» donner aide & secours, au premier signe de notre volonté, dans la cause
» de Dieu & de la Religion Musulmane, dont la puissance & la grandeur
» puissent durer à jamais. A vous mes très dignes & vaillans Sangiacs, Beys,
» subordonnés ausdits Beglierbeys, qui êtes dans la possession & l'attente de
» grandes dignités & charges, &c. A vous, mes très dignes, très sages &
» très prudens Juges & Ministres de Justice, qui êtes sous l'autorité desdits
» Sangiacs, Beys, & de qui la sagesse, la prudence & la justice coulent com-
» me d'une source; que la grandeur & le mérite de votre fonction puissent à
» jamais continuer. A vous, mes renommés, mes grands, mes très dignes Ca-
» pitaines & Beys de mes Navires & Bâtimens qui nâgent sur la surface de
» l'eau. A vous, mes très dignes Commandans des Châteaux, Villes & Cités.
» A vous, dignes Officiers de nos douanes, demeurans sur les Côtes de Mer,
» sur les Rivieres, Ponts, & autres parts de nos domaines & des pays appar-
» tenans. A vous tous enfin, qui sur la vûe de mon impérial commandement
» êtes obligés par le plus étroit devoir, de vous lever pour lui rendre l'o-
» béissance & le respect qui lui appartiennent.

» Cette Lettre est pour vous faire entendre, que l'Ambassadeur de la Grande-
» Bretagne, résidant actuellement à notre très heureuse & très sublime Porte,
» nous a fait les representations suivantes; Que quelques Sujets du Roi de la
» Grande-Bretagne ayant, avec beaucoup de dépense & de travail, décou-
» vert un commerce aux Indes Orientales, & d'ailleurs étant informés qu'il
» y a dans quelques parties de nos domaines de grandes richesses & des espé-
» rances de commerce, souhaitent, dans leur passage, de pouvoir visiter ces
» places pour l'utilité & l'aggrandissement dudit commerce; & dans cette
» vûe, afin que lesdits Sujets du Roi de la Grande-Bretagne puissent obtenir
» toutes sortes de faveurs & d'assistance dans une si bonne & si louable entre-
» prise, ledit Ambassadeur nous a prié, au nom de son Maître, le Roi de la
» Grande-Bretagne, de daigner leur accorder notre sauf-conduit & notre
» recommandation. En conformité de cette demande, & en considération
» de ce que nous & nos prédécesseurs, depuis l'espace d'un grand nombre
» d'années, sommes & avons été dans une alliance & une amitié très étroite
» avec ledit Roi de la Grande-Bretagne & les Sujets de ce Royaume, qui ont
» actuellement, comme ils ont eu depuis long-tems, la permission & la liberté
» du trafic dans tous nos domaines & nos provinces des Mers Méditerrannées;
» nous vous enjoignons & ordonnons très expressement, à vous tous nos Sujets
» & Officiers ci-dessus mentionnés, non seulement de recevoir & traiter avec
» amitié & civilité les Marchands & Sujets de la Grande-Bretagne venans &
» passans dans nos domaines, & sur-tout avec l'intention de commercer dans
» les Cantons d'Yaman, d'Aden & de Mocka, ou pays appartenans, en les ai-
» dant & les secourant de tout ce qui leur est nécessaire pour leurs personnes &
» pour leurs Vaisseaux, mais encore de leur laisser la liberté de passer par
» mer & par terre, d'aller, de revenir, suivant que leurs affaires & leurs
» besoins peuvent le demander, & de s'arrêter dans nos Domaines, nos
» Villes & nos Cités, en leur accordant toutes sortes de priviléges & de li-
» berté raisonnables pour le Commerce, sans leur causer, ou souffrir qu'on





Feslin du Gouverneur de Mocka. N.° XVIII.

» leur cause aucun empêchement, aucune injure & aucun trouble. Au contraire, vous leur rendrez tous les bons offices & tous les témoignages de » bienveillance & d'humanité qu'il est juste & convenable d'accorder à d'hon» nêtes Etrangers, qui auront entrepris un si long & si pénible voyage. Et si » nous apprenons que, contre nos ordres, & contre l'alliance & l'amitié qui » est entre nous & le Roi de la Grande-Bretagne, vous fassiez le moindre tort » ou vous causiez la moindre peine & le moindre sujet de plainte ausdits » Marchands dans leur commerce, ou autrement, apprenez certainement que » non seulement vous encourrez notre indignation, mais que vous serez pu» nis pour l'exemple des autres. Obéissez donc à notre impérial commande» ment, & reconnoissez ici notre seing impérial. Donné à Constantinople le » 15e jour de la Lune nommée Qulbajjah, l'an 1019.

Discours obligeans du Gouverneur.

Le Gouverneur remit l'original de ce Passeport à Saris, après en avoir fait tirer une copie & l'assura que son arrivée étoit agréable à tous les Turcs. Il le pria d'oublier tout ce qui s'étoit passé à l'égard de Sir Henri Middleton, cette querelle n'étant venue que de deux personnes yvres, & le Gouverneur de ce tems-là, qui n'en avoit pas mieux ménagé les suites, ayant été déplacé pour cette faute. A l'égard du Commerce, il lui dit qu'on ne pourroit pas l'avancer beaucoup avant la réponse qu'il attendoit du Bacha de Zenan, & qu'il ne pouvoit recevoir que dans dix ou douze jours; mais que les Anglois n'en auroient pas moins la liberté de venir au Rivage, d'acheter tout ce qui leur seroit nécessaire, & de regler d'avance une partie des affaires, afin que les Habitans de la Ville s'apperçussent qu'on étoit dans une paix parfaite & que tous les anciens ressentimens étoient oubliés. Saris jugea que les politesses du Gouverneur venoient de la crainte de perdre les droits du Commerce, soit avec les Anglois, soit avec les Indiens, à qui la Flotte Angloise pouvoit fermer l'entrée du Port. Aussi Saris avoit eu dessein de causer cette inquiétude aux Turcs en approchant si près du Rivage; &, maître de la Rade comme il étoit, il ne crut pas qu'il y eût beaucoup de péril à laisser descendre quelques-uns de ses gens dans les Esquifs, pour acheter leurs besoins.

Sa politique.

Festin que l'Aga donne aux Anglois.

Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner, avec toutes sortes de gibier, de volaille, de grosse viande, de confitures & de pâtisseries. On fut servi en vaisselle d'étain, & tous les mêts furent presentés dans un seul service, avant qu'on se fut mis à table. Il est assez difficile de comprendre quel en étoit l'arrangement, lorsque l'Auteur ajoute que tous les plats furent placés l'un sur l'autre, sans qu'on y touchât moins librement, & qu'ils formoient une pyramide de quatre ou cinq pieds de hauteur. Il ajoute à la verité qu'ils avoient tous un pied, comme nos soucoupes; ce qui peut faire juger qu'il restoit quelque vuide dans l'intervalle; mais dans l'abondance de mêts qu'il represente, & servis tout à la fois, la hauteur de la pyramide devoit surpasser la mesure qu'il lui donne. On ne presenta, pour liqueur, que de l'eau simple, ou bouillie avec du caffé, que les Anglois ne connoissoient point encore, & dont le goût leur parut fort amer. Les convives étoient assis à terre, avec les jambes croisées, sans table & sans siéges.

Cérémonie des parfums.

Après le festin, Saris fut conduit dans une chambre intérieure, où le Gouverneur & lui étoient attendus par quatre jeunes garçons, dont l'un tenoit un réchaud avec du charbon allumé, le second quelques serviettes, & les deux

SARIS. 1612.

autres un plat couvert d'ambre-gris, de bois d'aloës, & d'autres parfums. Le Gouverneur ayant fait asseoir Saris sur un riche tapis, le pria de recevoir le service des quatre enfans. Ils lui mirent une serviette sur la tête, & tinrent dessous pendant quelques momens le réchaud parfumé, dont l'odeur lui parut fort agréable. Ils rendirent ensuite le même office au Gouverneur & à deux de ses principaux Officiers. Cette cérémonie est en usage parmi toutes les personnes riches du pays.

Présens du Grand-Seigneur à Saris.

La conférence ayant duré quelque tems entre le Gouverneur & Saris, trois des quatre enfans revinrent chargés, l'un d'une robbe, ou d'un caffetan, de drap d'or, enveloppé d'un taffetas teint dans le saffran, pour conserver la couleur de l'or; l'autre d'un turban broché d'or; & le troisiéme d'un sabre de Damas monté en argent. Le Gouverneur revêtit lui-même Saris de la robbe & lui mit le sabre au côté, en lui déclarant que ce present ne venoit pas de lui, mais du Grand-Seigneur. Ensuite il le pria de faire un tour de promenade dans la Ville avec le Cadi, qui est le chef de la Justice parmi les Turcs, & le Commandant des Galeres, afin que le Peuple n'ignorât point qu'on étoit liés d'une sincere amitié. On amena sur le champ un cheval richement équipé; mais Saris demanda la liberté d'aller à pied, pour se procurer plus aisément la vûe de la Ville. Il se promena ainsi pendant plus d'une heure, & il choisit même une Maison pour en faire un Comptoir. A son retour, le Commandant des Galeres lui fit accepter des rafraîchissemens avec beaucoup de galanterie & de magnificence; après quoi il retourna chez le Gouverneur, qui vint le recevoir sur son escalier. On s'y renouvella mutuellement la promesse d'oublier tout ce qui s'étoit passé dans le voyage de Sir Henri, & le Gouverneur en demanda pour preuve, à Saris, d'envoyer souvent les Anglois au Rivage. Enfin, l'on ne se sépara que le soir, au bruit du canon de la Flotte & de la Ville. Saris étant retourné à bord, renvoya aussi-tôt les Otages Turcs, après leur avoir fait divers présens.

Il se promene dans la Ville.

Hypocrisie du Gouverneur Turc.

Le 21, Cocks fut envoyé au Rivage, avec quelques flacons de *Rosasolis*, ou de *Rossolis*, que le Gouverneur avoit demandés à Saris, mais qu'il l'avoit prié de lui faire apporter avec tant de précautions, qu'ils ne pussent être apperçus des Turcs. On lui envoya de même deux robbes de drap violet pour ses Eunuques. Cocks avoit ordre de s'informer des droits d'entrée & de sortie, des poids, des mesures, de la valeur des monnoyes, du prix des toiles Indiennes, des étoffes de cotton, & des autres marchandises dont la Flotte pouvoit se charger. Il devoit aussi tâcher adroitement d'engager un Juif, qui s'étoit trouvé sur l'Ascension, lorsque ce Bâtiment avoit fait naufrage, à venir à bord pour y faire quelque liaison avec les Anglois, & leur apprendre les circonstances du séjour de Sir Henri à Zenan & à Mocka.

Faux avis que les Turcs donnent aux Anglois.

Enfin, le 31, Saris apprit du Commandant des Galeres, que le Gouverneur avoit reçu la réponse du Bacha; & qu'elle lui ordonnoit non seulement de permettre le commerce aux Anglois, mais de leur faire toutes sortes de caresses. Cette heureuse nouvelle leur parut d'autant plus suspecte, que deux heures auparavant Cocks avoit vû le Gouverneur, qui ne lui en avoit rien dit. Le Commandant des Galeres, à qui ils ne manquerent pas de faire cette objection, répondit que le Gouverneur avoit eu des raisons pour se taire, parce qu'une Jebbe, qui se trouvoit dans le Port, devant partir au même instant

pour la Mecque, il avoit craint que si cette nouvelle étoit portée à la Mecque, le Chérif de cette Ville ne se hatât d'écrire au Grand-Seigneur, pour faire révoquer la faveur du Bacha. Cependant un Arabe, nommé Ashraf, qui avoit toujours eu de l'affection pour les Anglois, fit avertir Saris qu'il devoit bien se garder de descendre à terre, sans avoir exigé les ôtages; qu'il ne falloit pas se fier au Gouverneur, quand il auroit juré par l'Alcoran; que lui & toute sa Cour étoient des Soldats, qui respectoient peu les sermens; que jusqu'alors la réponse du Bacha n'étoit pas favorable aux Anglois; mais que le Passeport du Grand-Seigneur ne pouvant encore être arrivé à Zenan, la prudence les obligeoit d'attendre cinq ou six jours, après lesquels tout seroit éclairci.

SARIS. 1612.

Ils sont exhortés à la défiance.

Le 2 d'Avril, la Caravane du Grand Caire arriva dans la Ville, avec un grand nombre de Marchands, qui furent charmés de trouver une Flotte Angloise au Port de Mocha. Le 3, deux Vaisseaux Indiens entrerent dans la Rade, l'un de Chaul, l'autre de Cananor, chargés tous deux d'indigo, de calicos & d'autres toiles des Indes, d'ambre gris, d'étoffes de cotton, & d'environ quatre cens Passagers, qui apportoient d'immenses richesses. La Flotte Angloise les salua de neuf coups de canon, ausquels ils répondirent de trois coups, parce qu'entre deux ils n'avoient que trois pieces d'artillerie. Saris leur envoya son Esquif, pour s'informer de ce qui se passoit sur la Côte de Surate; mais on apprit d'eux seulement qu'il y étoit arrivé trois Vaisseaux Anglois pour le Commerce. Vers le soir, le Commandant des Galeres, accompagné de cinq Janissaires, vint déclarer pour la seconde fois, que le Gouverneur avoit reçu ordre du Bacha de traiter favorablement les Anglois, & de leur accorder la liberté du Commerce; sur quoi il invita Saris à descendre le lendemain au Rivage, en lui promettant qu'il y recevroit des explications dont il seroit satisfait. Le souvenir des avis d'Ashraf rendit le Géneral Anglois fort défiant. Il promit néanmoins de descendre, mais à condition qu'on lui envoyât des Otages; & ne relâchant rien de ses civilités pour le Commandant, il fit tirer vingt coups de canon à son déparr. Cet Officier fut si sensible à l'accueil des Anglois, qu'il leur fit promettre sur le champ ses plus ardens services dans toutes sortes d'occasions.

Arrivée d'une Caravane & de deux Vaisseaux Indiens.

Le 4 au matin, dans l'impatience d'apprendre les intentions du Bacha, le Capitaine Tourson se rendit à terre sans attendre l'arrivée des Otages; il se fioit à la seule garantie des deux Vaisseaux Indiens, qui avoient jetté l'ancre près de la Flotte, & qui étoient commandés par l'artillerie Angloise. Le Gouverneur parut charmé de le voir, & lui fit present d'une robbe; mais l'affaire principale n'étoit pas terminée. Cependant, on lui conseilla d'engager Saris à faire partir pour Zenan deux de ses principaux Facteurs avec la lettre & les présens du Roi d'Angleterre, en faisant entendre que c'étoit le seul moyen d'abréger les difficultés. Saris approuva ce conseil, & se dispofa à l'exécuter le jour suivant. Mais lorsque ses Députés furent prêts à partir, il reçut, par les soins du Commandant des Galeres, trois lettres de Sir Henri Middleton & du Capitaine Sharpey, qui croisoient alors aux Détroits de Babalmandel. Ils lui marquoient qu'après avoir tenté le Commerce à Surate, avec peu d'avantage & de satisfaction, ils avoient pris le parti d'abandonner cette Côte; que le Capitaine Hawkins, sa femme, & tous les Anglois qui étoient à Agra, où ils avoient essuyé les mêmes dégoûts, s'étoient déterminés à s'embarquer sur la Flotte, à

Lettres de Sir Henri à Saris, & conseil qu'il lui donne.

SARIS. 1612.

l'exception d'un seul, qui avoit entrepris de retourner par terre en Europe; qu'ils s'étoient rapprochés de la Mer Rouge, pour chercher l'occasion de se venger des Turcs, & qu'ils le prioient, s'il n'étoit pas trop engagé, de faire rentrer à bord tous ses gens & ses marchandises. Un avis de cette importance fit changer toutes ses vûes à Saris. Il dépêcha sur le champ un de ses Facteurs aux Anglois de Babalmandel pour leur rendre compte de son voyage & de l'accueil qu'il avoit reçu à Mocka. La députation de Zenan fut suspendue. Enfin la résolution à laquelle on s'arrêta fut d'attendre les explications des Turcs, & de se régler sur leur conduite.

Cargaison de deux Vaisseaux Indiens.

Les deux Vaisseaux Indiens déchargerent sur le Port soixante quintaux de bois d'aloes & six cens churles d'indigo; cent cinquante bahars de canelle de Ceylan, chaque Bahar revenant à trois churles & demie; de l'osfar, qui est une teinture rouge; du girofle, des toiles & des étoffes des Indes. Le prix de l'indigo étoit de trente à trente-cinq réaux le churle.

Le bruit s'étant répandu que Sir Henri avoit arrêté deux ou trois Jelbes, qui venoient de la Côte des Abissins avec des vivres, on en conçut tant d'effroi dans la Ville, qu'il n'y avoit plus une Barque ni un Canot qui osassent quitter le rivage; ce qui n'empêcha point Saris d'écrire au Gouverneur que s'il vouloit lui procurer des marchandises Indiennes à des prix raisonnables, il en chargeroit un de ses Bâtimens. Il ajoûta que cette marque d'intelligence serviroit à convaincre Sir Henri de la bonne foi des Turcs & pourroit lui faire cesser les hostilités. Mais pour réponse à sa Lettre, il en reçut une qui lui apprenoit les intentions du Bacha. Elles étoient si favorables en apparence, que pour faire sentir aux Anglois toute l'étendue de cette grace, le Gouverneur lui envoyoit la copie des ordres mêmes qu'il avoit reçus : » Haydar Aga, » vous m'avez écrit qu'il est arrivé à Mocka trois Vaisseaux Anglois avec le » Passeport du Grand-Seigneur. Mon plaisir est que vous leur engagiez ma » parole pour leur sûreté, & que vous leur accordiez la liberté de prendre » une maison dans la Ville, pour y exercer le commerce pendant cette Mous- » son. Vous m'écrivez aussi qu'ils veulent m'envoyer ici deux de leurs gens; » donnez-leur tout ce qui est convenable pour le voyage.

Ordre du Bacha de Zenan.

Proportions des poids de Mocka à ceux des Anglois.

A l'égard de la proposition de Saris, on lui répondoit, qu'il obtiendroit tout par amitié, rien par force; & qu'on étoit aussi disposé à charger ses trois Vaisseaux qu'un seul. Saris eut en même tems l'information qu'il avoit desirée pour les poids. L'*inen* contient deux *rottales*, & le rottale est une livre de Mocka. Dix inens, qui font vingt livres, reviennent un peu plus qu'à vingt-trois livres Angloises, & même à vingt-quatre avec un peu de faveur. Un churle d'indigo fait cent cinquante livres de leur poids; &, de celui d'Angleterre, entre cent soixante-six & cent septante. Le coton se vend par bahard, à dix-huit réaux chaque bahar, quand il est bon & bien nettoyé; & le bahar fait trois rottales, c'est-à-dire, entre trois cens quarante-quatre & quatre cens trente-deux livres du poids Anglois. La mesure de Mocka, pour les longueurs, s'appelle *Pik*, & contient vingt-sept pouces, ou trois quartiers de la verge Angloise; ce qui revient à l'aune de Flandres.

Le Gouverneur envoya le 9 un Canot à bord, pour proposer à Saris de faire descendre quelques-uns de ses gens au rivage, où il promettoit de faire voir l'original des ordres du Bacha, & de leur donner un ordre en vertu

duquel

duquel tous les Joncs Indiens qui échapperoient à Sir Henri seroient obligés d'entrer dans le Port de Mocka pour y commercer tranquillement avec les Anglois. Il ajoûtoit que si Saris pensoit sérieusement au commerce, il ne devoit pas faire difficulté d'envoyer ses Facteurs à terre, parce que les Marchands Turcs & Indiens, effrayés des hostilités de Sir Henri, n'avoient pas la hardiesse de se rendre sur la Flotte. Cocks descendit le lendemain. Il eut une conférence avec le Gouverneur & le Capitaine Maami, qui lui déclarerent encore qu'aucun Marchand ne vouloit risquer d'aller sur la Flotte, & que le Cadi même s'y opposoit depuis que les Turcs étoient offensés par la conduite de Sir Henri; que les Facteurs du grand Caire, arrivés avec la Caravane pour acheter les marchandises des Indes, ne commenceroient pas le commerce avant que de sçavoir combien il en viendroit cette année dans le Port; que les Banians, Facteurs ordinaires des Vaisseaux Indiens, ne se presseroient pas non plus de vendre, parce qu'ils prévoyoient infailliblement une cherté; enfin que si les Anglois vouloient vendre leurs propres marchandises, il ne falloit pas moins nécessairement les apporter au rivage.

SARIS. 1612. Objections & difficultés du Gouverneur de Mocka.

Outre le motif de la crainte, qui faisoit souhaiter au Gouverneur de connoître les intentions de Saris, il avoit celui de l'intérêt; car, suivant l'aveu qu'il fit à Cocks, la Douane de Mocka valoit alors chaque année quinze cens mille sequins, qui, évalués à cinq schellings piece, faisoient la somme de trente-sept mille cinq cens livres sterling.

A quoi monte le revenu de la Douane à Mocka.

Saris assembla son Conseil, pour déliberer sur les conjonctures. Après avoir consideré qu'il n'y avoit rien d'heureux à se promettre pour le commerce, tandis que Sir Henri continueroit d'arrêter les Vaisseaux Indiens, on résolut de demeurer dans l'inaction jusqu'au retour de la Mousson, pour se rendre dans quelque autre lieu avec de meilleures esperances, & de vivre néanmoins en bonne intelligence avec la Ville, comme on l'avoit fait jusqu'alors. Mais le 12, Saris reçut une Lettre de Sir Henri, avec des témoignages si vifs de son affection & du desir qu'il avoit de lui communiquer ses desseins, que ne pouvant se défendre de tant d'instances, il résolut de profiter du premier vent pour gagner Bal-al-mandel. Cependant il communiqua sa résolution au Gouverneur; &, pour entretenir l'amitié, il prit une Lettre de lui pour Sir Henri.

Saris se détermine à joindre Sir Henri.

Il arriva le 14 aux Détroits, où il trouva le Trade-Inercase & quatre Vaisseaux Indiens. Après avoir conferé avec Sir Henri, il assembla son Conseil, pour lui representer que les différends de Sir Henri avec les Turcs & les Cambayens ne lui laissant pas plus d'espérance pour le commerce à Surate & à Cambaye qu'à Mocka, le parti qu'il croyoit le plus avantageux étoit de faire croiser l'Hector & le Thomas entre Aden & Bal-al-mandel, tandis qu'avec le Clove il garderoit le Canal des Abissins, pour couper le passage aux Bâtimens Indiens pendant la nuit; qu'à mesure qu'ils en arrêteroient quelques-uns, ils se déferoient de leurs draps, de leur plomb, de leur étain, de leur fer & de leurs dents d'éléphans, en les faisant prendre aux Indiens pour des épices & des étoffes des Indes. Il ajoûta que Sir Henri lui avoit annoncé l'arrivée de deux grands Vaisseaux, nommés le *Rhemi* & le *Hassani*, dont le moindre avoit assez de richesses pour charger entierement l'Hector.

Il le trouve aux Détroits.

SARIS. 1612.

Cette propoſition ayant été approuvée de tout le monde, on ne penſa plus qu'à l'exécuter au premier vent favorable.

Etrange traité qu'ils font enſemble.

Cependant il reſtoit un Traité à faire entre les deux Géneraux Anglois pour le partage des marchandiſes échangées. On convint que les deux Flottes s'attacheroient également à fermer le paſſage aux Bâtimens de l'Inde; que les deux tiers des marchandiſes appartiendroient à Sir Henri, & la troiſiéme part à Saris; & que les droits du Grand-Seigneur ſeroient payés fidélement. Cette convention fut écrite & ſignée reſpectivement. On y ajoûta une défenſe rigoureuſe à tous les Anglois des deux Flottes de s'attribuer particuliérement la moindre part au butin, & de commettre la moindre injuſtice ou la moindre violence.

Saris retourne à Mocka. Eſperances qu'on lui donne.

Le 18 au ſoir, il arriva un Vaiſſeau de Cananor, chargé d'épices, de drogues & d'autres commodités. Saris, qui ne vouloit pas quitter Mocka ſans ſçavoir ſur quoi il pouvoit compter de la part des Turcs, retourna le même jour dans la Rade; & le Gouverneur ſurpris de le revoir, le fit prier de lui envoyer ſon Interprête, pour l'informer de ce qui ſe paſſoit aux Détroits. On ne lui diſſimula rien. Cette ouverture, qui ſembloit devoir l'irriter, ſervit au contraire à le rendre plus traitable. Il envoya aux Anglois quantité de rafraîchiſſemens, & leur fit demander des eſſais de leurs marchandiſes, que Saris lui fit porter ſur le champ. Il marqua du goût pour des draps de diverſes couleurs. Il promit d'en prendre, avec de l'étain & du plomb, juſqu'à la ſomme de mille pieces de huit : mais il ajoûta que pluſieurs Négocians de la Ville ſouhaitoient du plomb & du fer; ſur quoi il pria inſtamment les Facteurs Anglois d'en faire débarquer une certaine quantité, parce qu'à peine auroient-ils commencé, leur dit-il, que le commerce prendroit une meilleure forme & ſe continueroit à la ſatisfaction de tout le monde. Il envoya de ſon côté ſur la Flotte trois eſſais d'indigo, mais dont aucun n'étoit de Lahor, qui paſſe pour le meilleur terroir. Il mit le prix du churle à cent pieces de huit, ce qui étoit fort au-deſſus de l'eſtimation des Anglois, qui ne croyoient pas qu'aucune des trois eſpeces valût plus de trente, quarante & quarante-cinq pieces le churle.

Il tente le commerce avec les Turcs.

Cependant Saris s'imagina qu'un excès de défiance étoit fort ſouvent nuiſible au commerce; & dans cette idée il conſentit à faire tranſporter au rivage huit balles de drap, une tonne de fer, une tonne de plomb & deux caiſſes d'étain du poids de ſix cens livres. Les Turcs offrirent pour le meilleur drap trois demi-pieces de huit le pik; pour le bahar d'étain, cent vingt pieces de huit; douze, pour le bahar de fer, & quinze pour le plomb. Ces prix n'ayant pas ſatisfait les Facteurs de la Flotte, ils prirent le parti de retourner le ſoir à bord, avec leurs marchandiſes.

Il ſe rend à la Baye d'Aſſab.

Les eſperances de Saris s'évanouirent entiérement, après cette tentative. Il mit à la voile dès le 25 pour la Baye d'Aſſab, où il trouva l'Inercaſe & l'Hector, avec onze Bâtimens Indiens de divers Cantons. En arrivant dans la Rade, il envoya ordre aux Indiens de ne pas s'en écarter ſans ſa permiſſion. De leur côté, ils le ſupplierent de s'accommoder promptement de ce qui lui conviendroit dans leurs marchandiſes, & de ne pas les expoſer par de trop longs délais à manquer la Mouſſon pour Jeddah. Ils lui offrirent même de lui apporter à bord les balles qu'il voudroit avoir. Cette ſatisfaction leur

fut accordée. Saris eut la curiosité de faire mesurer leurs deux plus grands Vaisseaux. Le Rhemi, dans toute sa longueur, avoit cent cinquante-trois pieds; quarante-deux de largeur, & trente-un de profondeur. Le Mahmudi étoit long de cent trente-six pieds, large de quarante & un, & profond de vingt-neuf. La hauteur du grand mât, dans le Rhemi, étoit de cent trente-deux pieds. Le 10 de Mai, Maami arriva dans la Rade d'Assab, chargé par le Gouverneur de Mocka d'une espece de négociation avec Sir Henri. Il vint d'abord sur le Clove, où Saris, qui ne lui devoit que de la reconnoissance, le reçut avec beaucoup d'amitié. Ensuite s'étant rendus ensemble à bord de l'Inercase, Maami presenta deux Lettres à Sir Henri, l'une du Bacha de Zenan, l'autre du Gouverneur de Mocka, qui demandoient quelle pouvoit être la cause de tant d'hostilités, ausquelles ils prétendoient n'avoir pas donné d'occasion; car s'ils avoient offensé les Anglois, disoient ils, ils leur avoient donné des satisfactions. Là-dessus ils prioient Sir Henri de rendre la liberté aux Vaisseaux Indiens.

SARIS. 1612. Mesure des Vaisseaux Indiens.

Plaintes des Turcs.

Il répondit que loin d'avoir reçu des satisfactions, c'étoit le ressentiment de n'avoir pû les obtenir qui l'avoit ramené dans ces Mers; & qu'il en demandoit d'éclatantes pour le meurtre de ses gens, pour les outrages personnels qu'il avoit essuyés, & pour la perte de la Mousson qui avoit ruiné toutes les esperances de son voyage. Maami le pria de mettre ses prétentions par écrit, en promettant que dans l'espace de quinze jours il lui apporteroit la réponse du Bacha. Sir Henri le satisfit aussi-tôt.

Réponse des Anglois.

Les Anglois eurent, le 15, un spectacle qui ne fut pas sans agrément au milieu de tant de chagrins & de tant de fatigues. Le Roi de Rahaita, petit Prince sur la Côte d'Abissinie, vint les visiter avec son cortege Afriquain. Il étoit monté sur une vache; nud, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle il portoit un fort beau pagne d'étoffe des Indes; & de la tête, qui étoit couverte d'un turban, avec une grande nacre de perle qui lui tomboit sur le front. Sa Garde étoit composée de quinze hommes, armés de dards, d'arcs & de fléches, d'épées & de targettes. Les deux Géneraux Anglois allerent au-devant de lui, avec cent Mousquetaires & un bon nombre de Piquiers; car ils n'étoient pas sans défiance; & n'ignorant pas que les Turcs avoient employé divers artifices pour soulever contre eux les Habitans du Pays, ils doutoient si cette civilité du Roi ne couvroit pas quelque trahison. D'un autre côté ils ne pouvoient se dispenser de lui rendre des honneurs, parce qu'ils avoient besoin des rafraîchissemens de la Rade d'Assab qui étoit sous sa domination. Aussi le traiterent-ils suivant son goût, en lui offrant quelques bouteilles d'eau-de vie, dont il but jusqu'à ne pouvoir plus se soutenir sans secours. Ce Prince dépendoit de l'Empereur des Abissins, quoique trop éloigné de sa résidence pour en recevoir des loix fort gênantes. Il fit present aux Géneraux de cinq veaux gras.

Visite comique d'un Prince Abissin.

Le même jour, Sir Henri eut la satisfaction de voir arriver le Pepper-Corn, un des Vaisseaux de sa Flotte, pour lequel il n'étoit pas sans inquiétude. Dounton, qui le commandoit, s'étoit saisi près d'Aden, d'un Jonc de Sindi, chargé de beurre, d'huile & d'étoffes de Cambaye. Il raconta que le grand Navire de Diu, commandé par Malek-Amber, lui étoit échappé, quoiqu'il lui eût donné quelque tems la chasse & qu'il lui eût envoyé quel-

SARIS. 1612.

Accommodement des Anglois avec les Turcs.

ques volées de canon. C'étoit précisément le Vaisseau qu'il avoit ordre d'arrêter, & que le Thomas & le Darling avoient attendu si long-tems aux Détroits. Tous les jours suivans furent employés aux échanges des marchandises Indiennes, jusqu'au 31, que le Messager du Bacha de Zenan, le Scha Bandar des Banians de Mocka, & le Capitaine de Maami arriverent dans la Rade, pour terminer les différends de Sir Henri avec les Turcs. Il est inutile ici de répeter les conditions de cet accommodement, qu'on peut lire dans les Relations précédentes.

Saris se rend à Bantam.

Enfin les deux Flottes Angloises repasserent les Détroits, aussi satisfaites de leur butin que de leur vengeance; & chaque Vaisseau prit une course différente, suivant les vûes & les ordres de leurs Géneraux, pour se rassembler à Bantam. Saris, après avoir passé à Sokotra, où il acheta du Roi une médiocre quantité d'aloes, arriva au Port de Bantam le 24 d'Octobre. Il y revit les autres Bâtimens, qui n'avoient pas fait moins heureusement leur course. Une Lettre de William Adams, où les richesses du Japon & la facilité du commerce dans cette grande Isle, étoient representées avec beaucoup d'avantage, lui fit prendre la résolution d'entreprendre un si long voyage. Il mit sur le Thomas & sur l'Hector toutes les marchandises qu'il avoit pour l'Europe; ces deux Vaisseaux retournerent directement en Angleterre. Pour lui, s'étant parfaitement radoubé jusqu'au commencement de l'année suivante, il partit le 13 de Janvier dans le Clove, pour aller faire l'essai d'un commerce qui n'étoit point connu des Anglois.

1613.

Il entreprend le voyage du Japon.

Il avoit pris, avec ce qui lui restoit de marchandises d'Angleterre, sept cens sacs de poivre à Bantam. Son Equipage n'étoit composé que de vingt-quatre Anglois, un Espagnol, un Japonois & cinq Indiens. Le matin du jour suivant, il porta Est par Sud & Est-Sud-Est, en laissant à droite Pulo-Lack, & dix ou onze petites Isles à gauche. Mais en s'avançant entre deux autres Isles, qui sont à l'Est de Pulo-Lack, il donna malheureusement sur une basse, où il demeura plus de trois heures dans un étrange embarras; & lorsqu'il s'en fut dégagé avec le secours d'un vent fort impétueux, il s'apperçut d'une voye d'eau si terrible, que toutes les mains du Bâtiment suffirent à peine pour en arrêter les progrès. Cependant l'habileté du Charpentier répara le desordre. Une triste expérience apprit à Saris que pour éviter cet écueil, il faut suivre l'Isle aussi près qu'il est possible.

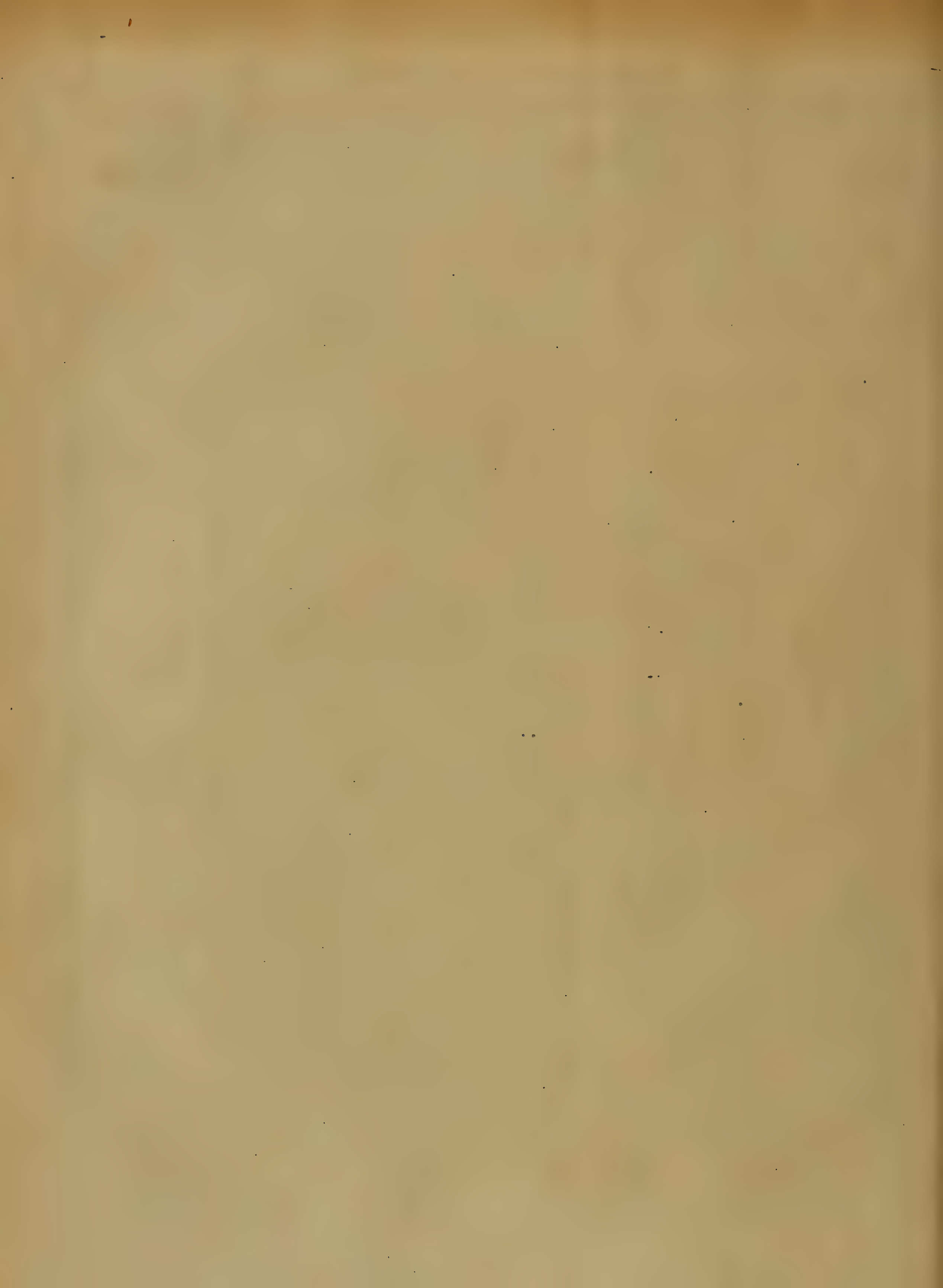
Civilités qu'il fait & qu'il reçoit à Jakatra.

Le 16, il mouilla contre le rivage, sur cinq brasses, près d'un lieu nommé *Tingo-Java*, où l'eau est excellente, à quatorze lieues de Bantam, & trois & demie à l'Ouest de Jackatra. Il envoya de là quelques presens au Roi de Jackatra & à son Scha Bandar, en leur faisant demander la permission d'acheter ce qui lui étoit nécessaire. Cette politesse fut si bien reçue, que le lendemain il vit arriver un des principaux Officiers de cette Cour, avec des remercimens & des presens de la part du Prince. Il usa, pour ses besoins, de la liberté de descendre qui lui fut accordée; &, le 21, il remit à la voile, en portant Est-Nord-Est, près de la plus orientale des deux Isles qui sont vis-à-vis Tingo-Java. Bien-tôt il trouva un courant si impétueux, qu'il fut obligé de mouiller vers le soir, trois petites lieues à l'Est de Jackatra.

Isles de Cherribon.

Après s'être mis au large le lendemain, sur quatorze brasses, on reprit à l'Est-Nord-Est, & le 23 au matin on eut la vûe des Isles de Cherribon, à


CARTE
Des Isles
PHILIPPINES
CELEBES
ET MOLUQUES
Echelle de Cent Lieues Marines de France
Nota
Quoique cette Carte soit dressée avec toute l'exactitude possible on a supprimé les noms de beaucoup de petites Isles pour éviter la confusion n'ayant besoin icy que de la position generale le detail viendra ensuite.
C. Bajador
I.
LUCON
I. Polo
Baye de Manille
I. Luban
I. Mindor
LES
ISLES
I. Samar
I. Panay
I. des Negres
I. S. Jean
PHILIP
MINDANO
PINES
I. Jolo
Borneo
ISLE
DE
Equateur
BORNEO
I. Morotai
I. Gilolo
Ternate
ISLE
DE
CELEBES
LES
ISLES
I. Bouro
I. Ceram
Nlle Guinée
Macassar
Balanga
I. Bouton
MOLUQUES
I. Banda
Lucaparos
I. du Volcan
I. Madura
JAVA
Combava
I. Bali
I. Ende
I. Timor
Longitude de l'Isle de Fer.
130
135
140
145
150
15
10
5



6 degrés 10 minutes de latitude du Sud. Le 26, on eut celle de Pulo-Labuk, éloignée d'environ huit lieues. On porta Est par Sud sur trente-cinq brasses, & vers cinq heures après-midi on découvrit le Continent, qui se presentoit Sud Est & Sud-Est par Sud. Le 27, à 6 degrés 4 minutes du Sud, on apperçut une isle au Nord Nord-Est.

Le 30, la latitude se trouva de 5 degrés 57 minutes, & l'on se crut par les calculs à deux cens vingt-quatre lieues de Bantam. Vers trois heures après midi, on vit à cinq ou six lieues une Isle basse & plate, qui parut couverte d'arbres. On continua de porter Est par Sud, & le 31 au matin, on reconnut l'Isle Celebes, dont la pointe occidentale s'éleve comme une Isle séparée. Le soir on serra les voiles pour s'approcher des Détroits de Desolam, que les Habitans du Pays nomment *Solar;* pendant toute la nuit on eut la sonde à la main, dans la crainte d'une basse qui n'est qu'à deux tiers de lieue de Celebes, & sur laquelle on voit battre l'eau dans la basse marée. Tout le côté de Celebes est fort dangereux, par la multitude de basses ou de terres abîmées qu'on y rencontre; mais quoique le plus sûr soit de se jetter du côté de Desolam, on peut sans crainte suivre le Nord entre les deux Isles, elles sont éloignées l'une de l'autre de cinq petites lieues, qui font la largeur du Détroit.

Isle Celebes & son Détroit.

Le 2 de Février, à 5 degrés 52 minutes, lorsqu'on ne voyoit plus que la partie Méridionale de Desolam éloignée d'environ dix lieues, on porta librement à l'Est par Nord. Le 3, au matin, on vit la pointe Sud de l'Isle Cambine, à neuf lieues; & le lendemain après midi, une Terre qu'on prit pour l'Isle Button ou Botun. Le 5, étant à trois ou quatre lieues de Cambine, on trouva que le courant portoit au Nord : mais à la faveur de l'Isle même, on s'en dégagea facilement. Le 8 au matin, on apperçut une autre Isle, nommée *Tingabasse*. Le 9, on rencontra deux Bâtimens Indiens, qui portent le nom de *Kurrakures* ou *Caricoles*. L'Esquif, qui leur fut envoyé, amena aussi-tôt deux hommes, qui se firent connoître, l'un pour un Anglois, nommé *Welden*, de l'Equipage du Vaisseau Anglois l'*Expedition*, & l'autre pour un Flamand. Welden s'étant arrêté dans l'Isle de Button, faisoit le commerce du Roi aux Isles de Banda, & commandoit actuellement les deux Caricoles. Il se loua beaucoup de sa situation & de ses espérances de fortune. Son dessein, après s'être enrichi, étoit de retourner en Europe sur le premier Vaisseau Anglois qui relâcheroit à Button. Le Flamand, moins heureux que lui, ne se soutenoit à cette Cour que par sa protection. Il y étoit venu de Makassar, où s'étant attiré la haine d'un puissant Facteur Hollandois, il avoit mieux aimé se retirer dans une Isle peu fréquentée des Européens, que de demeurer exposé aux persécutions de son Ennemi.

Isle de Tingabasse.

Deux Européens au service du Roi de Button.

On étoit à 5 degrés 20 minutes du Sud. Saris raconte que voyant encore la pointe Orientale de Button, il remarqua que cette terre s'affaisse tout d'un coup & s'ouvre au Nord-Ouest par deux ou trois grandes Bayes, qui avec trois Isles qu'elles ont au Nord, forment les Détroits de Button. Ces Détrois n'ont pas plus d'une lieue de largeur.

Détroits de Button.

Le 31 au matin, à 3 degrés 41 minutes, on vit l'Isle de Burro, qui est une haute terre, mais peu habitée, parce que le fond en est extrémement sabloneux & que l'eau y est fort rare. Elle a au Sud-Ouest une autre Isle nommée *Sula*, qui en est à 14 lieues.

Isles de Burro & de Sula.

SARIS. 1613.

Le 25 au matin, on étoit à quatre ou cinq lieues de Boa de Bachian, que les Mariniers nomment *Halcboling*, Isle fort haute, & ronde dans sa forme. Sa latitude est un degré 16 minutes du Nord. Sept lieues plus loin au Nord par Est, on apperçut, de la 55ᵉ minute de latitude, l'Isle de Machian. La variation, au soir, étoit de 4 degrés 12 minutes.

Situation de l'Isle de Bachian.

Le lendemain, étant à trois lieues de la pointe Ouest de Bachian, Saris découvrit trois ou quatre autres Isles à l'Est, qu'on ne peut distinguer aisément si l'on n'en est fort près. Elles font face à l'Est-Sud-Est; mais la terre s'ouvre à la pointe du Sud, qui est éloignée d'environ quatre lieues de la pointe de l'Ouest. Ensuite il se presente au Nord-Est une grande Baye, qui est environnée de tous côtés par la terre, & qui a par-tout beaucoup de profondeur. L'Isle de Bachian est abondante en girofle. Mais Saris la trouva ruinée par les guerres civiles, que les artifices des Flamands & des Espagnols y entretenoient, dans la vûe d'affoiblir une Nation qu'ils vouloient reduire à l'esclavage. A deux milles de la pointe, Saris envoya sa Chaloupe au rivage, pour chercher de l'eau. On n'en trouva point, & le besoin pressant qu'il en avoit lui fit prendre le parti d'entrer dans la Baye, où il découvrit tout d'un coup la Ville & le Fort des Hollandois. Le Fort est bâti régulierement. Il commande la Ville, qui paroît fort petite. Les Anglois jetterent l'ancre à la portée du canon de la terre. La Rade se nomme *Amasan*.

Fort & Ville des Hollandois.

Saris est bien reçu d'eux.

Il étoit venu à bord, en entrant dans la Baye, un Officier du Roi, qui offrit aux Anglois de la part de son Maître toutes les productions du Pays. Les Hollandois de leur côté saluerent le Vaisseau de cinq coups de canon, qu'on leur rendit dans le même nombre; & Saris dit à l'Officier Indien que cette décharge se faisoit à l'honneur du Roi. L'Amiral & plusieurs autres Nobles de l'Isle vinrent aussi visiter les Anglois au nom de ce Prince. Ils avouerent que la crainte des Hollandois les tenoit dans un assujettissement si continuel, qu'à peine osoient-ils faire sortir de l'Isle un kati de girofle. Saris leur ayant néanmoins déclaré qu'il venoit dans l'esperance de lier commerce avec eux & de laisser même un Comptoir dans leur Isle, ils répondirent qu'ils ne desiroient rien avec tant d'ardeur, mais qu'ils doutoient s'ils auroient le pouvoir de le satisfaire, & qu'ils en parleroient au Roi leur Maître.

Etat de leurs forces. Femmes guerrieres.

Le Commandant du Fort Hollandois ne s'empressa pas moins de rendre visite à Saris sur son bord. Il lui parla, sans défiance, de l'état present de ses forces, qui n'étoit pas capable d'inspirer aux Habitans toute la terreur dont ils étoient remplis; mais les Flottes Hollandoises, qui étoient venues successivement dans l'Isle, y avoient laissé cette impression. Il n'y avoit dans le Fort que treize pieces d'artillerie fort médiocres, & trente Soldats, dont la plûpart étoient mariés à des femmes du Pays, & quelques-uns à des Hollandoises. A la verité ces femmes de Hollande, qui étoient au nombre d'onze, faisoient le service militaire comme leurs maris, & n'auroient pas balancé dans l'occasion à combattre les armes à la main. Elles étoient d'une taille & d'une force extraordinaires, mais d'une physionomie d'ailleurs aussi basse que leurs manieres. Elles ne tarderent point à suivre leur Commandant sur le Vaisseau; & se plaignant beaucoup de leur misere, elles commencerent bientôt à vivre dans la derniere familiarité avec tous les Matelots de l'Equipage.

Le 3 de Mars, Saris envoya l'Esquif pour sonder tout le côté oriental de

la Baye; & vers l'entrée, près d'une petite Isle, on trouva un lieu commode pour y jetter l'ancre sur douze, seize & vingt brasses d'un fond de corail, hors de la portée du canon Hollandois. On observa aussi une Basse, au Sud, de deux ou trois cables de longueur. La latitude de la Baye est de cinquante minutes du Sud. Le lendemain, Saris reçut un present du Roi, par les mains d'un Prêtre Indien. Un More, qui vint à bord après le départ du Prêtre, avec des essais de cloux de girofle, offrit aux Anglois de leur en vendre une quantité considérable, s'ils vouloient se rendre à Machian. Il étoit chargé de cette commission par un Négociant fort riche de cette Isle, qui se trouvoit alors dans celle de Bachian. Saris ouvrit l'oreille en apprenant que celui de la part duquel il recevoit ces offres étoit frere du Roi de Ternate. Il se nommoit Ray Malladaja.

SARIS. 1613. Saris fait sonder la Baye.

Proposition qu'on lui fait pour l'Isle de Machian.

Cet honnête & noble Indien vint lui-même à bord le lendemain, & promit à Saris, non seulement de lui donner deux de ses gens pour lui servir de Pilotes jusqu'à Machian, mais de l'accompagner dans ce voyage. Cependant il le pria de partir avant lui, pour l'attendre dans une Isle qui se trouvoit sur la route. Il ajoûta de bonne-foi que les Hollandois ne payoient que cinquante pieces de huit pour le bahar, mais que les Anglois en payeroient soixante. Saris ne fut pas rebuté du prix, & trouvant au contraire un motif de confiance dans cette déclaration, il promit de payer ce qu'on lui demandoit.

Il sortit le 7 de la Rade d'Amasan, en portant Ouest & Ouest par Nord, sous la direction de ses deux nouveaux Pilotes. Le 10 on découvrit Machian, qui est une Isle fort élevée au Nord-Est de Tidor. On en trouve plusieurs entre celles de Bachian & de Machian, ce qui forme différens Détroits. Celui de Namurat, qui se presente le premier, est à neuf lieues de la Rade d'Amasan. Un courant, qui alloit au Sud, força les Anglois de mouiller le soir cinq lieues au-delà de Namurat, à l'entrée d'un autre Détroit. Le jour suivant, quoique le vent fût au Sud-Sud-Est, on passa heureusement sur 29 & 30 brasses. Ensuite, portant à l'Ouest, on eut la vûe de Geylolo, qui est une longue terre, couverte de plusieurs Isles à l'Est & à l'Est-Sud-Est. L'Isle qui forme le Détroit, de ce côté-là, se nomme Tavalli-Bachian. On jetta l'ancre trois lieues au-delà, fort près d'une autre Isle nommée simplement Tavalli, où Ray Malladaja s'étoit engagé à rejoindre les Anglois. On y trouva du bois en abondance, mais nulle apparence d'eau fraîche.

Saris part de la Baye d'Amasan.

Détroits.

Diverses Isles & leur situation.

On attendit Malladaja jusqu'au 14, avec assez d'étonnement de sa lenteur. Mais par le conseil de ses propres Pilotes, qui attribuerent son retardement à quelques soupçons des Hollandois, Saris se détermina le lendemain à continuer sa course vers Machian, dont on étoit encore à dix lieues. Il se trouve dans cet espace un grand nombre d'Isles; mais le fond est fort libre entre Bachian & Geylolo, c'est-à-dire au Sud-Est & au Nord-Ouest. On compte six lieues de largeur dans la plus étroite partie du Canal, qui est entre Bachian, Machian, Tidore & Ternate. Sa situation est Nord par Ouest & Sud par Est.

Le 15 au matin, on passa entre Batta-China sur la Côte de Geylolo & Kaja, un peu troublés par le courant qui alloit au Sud. La latitude étoit de 17 minutes, & la variation de 4 degrés 58 minutes Nord-Est. L'Isle de Ma-

Batta-China, Geylolo, Kaja.

SARIS. 1613.

chian n'eſt pas bien placée dans les Cartes ; elle y eſt coupée par la Ligne Equinoxiale, quoique dans la verité elle ſoit cinq lieues plus au Nord.

Racine de Sago.

Le 16 au matin, aſſez près de l'Iſle de Kaja, on vit du côté du Nord un Vaiſſeau qui avançoit à pleines voiles, & qu'on reconnut pour un Hollandois qui alloit de Machian à Tidor, chargé de ſago, qui eſt une racine dont les Inſulaires font leur pain. On paſſa le 17 près d'un Fort Hollandois, nommé *Tabolola*, & l'on mouilla l'après midi dans la Rade de Pelabry, proche de Tabanne, ſur cinquante braſſes, à la portée de la voix du rivage. Cette Rade de Machian n'eſt qu'à cinq lieues de l'Iſle de Kaja, mais on conçoit que c'étoit toujours l'eſperance de voir arriver Kay-Malladaja qui avoit rendu la navigation ſi lente. Quelques Inſulaires apporterent la nuit ſuivante une petite quantité de girofle à bord, & le prix fut fixé à ſoixante pieces ou réaux de huit pour chaque bahar de deux cens katis, chaque kati étant de trois livres, qui ne revenoient guéres à moins de cinq livres Angloiſes. Saris reçut le lendemain une Lettre de Malladaja, que cet Indien lui écrivoit de Bachian, pour excuſer un retardement qu'il n'avoit pas été libre d'éviter, & dont il eſperoit de voir bientôt la fin ; mais il ajoûtoit qu'ayant envoyé des ordres à ſes gens, Saris pouvoit commencer le commerce avec eux.

Commencement de commerce.

Il vint à bord un Sariaka, qui fit de grandes promeſſes aux Anglois. Mais il étoit accompagné de deux Hollandois, dont la curioſité parut fort vive pour ſçavoir qui avoit découvert cette Rade à Saris. Ils prétendirent que ce ne pouvoit être qu'un Habitant du Pays, & que s'ils parvenoient à le connoître ils le couperoient en pieces aux yeux des Anglois. Ils ajoûterent que Saris offenſoit la Hollande, en s'attribuant le droit de venir dans un lieu que les Hollandois avoient conquis à la pointe de l'épée. Mais il les renvoya dans leur Fort, pour dire à leurs Commandans que s'ils avoient beſoin de quelque choſe que les Anglois puſſent ſe retrancher, il les en accommoderoit volontiers à des prix raiſonnables, & préférablement aux Indiens, parce qu'il les reconnoiſſoit pour ſes voiſins & pour ſes freres dans la même Religion ; que d'ailleurs il ne voyoit pas quel droit ils avoient plus que les Anglois ſur un Pays qui étoit ouvert à tous les Négocians du Monde. Ils partirent fort mécontens ; & leur chagrin ſe tournant vers quelques Indiens qui étoient à bord, ils ne les menacerent de rien moins que la mort s'ils portoient la moindre quantité de girofle aux Anglois. Mais cette menace les effraya ſi peu, qu'ils en apporterent le même jour trois cens katis, qu'ils échangerent pour des étoffes de Cambaye, & quelque partie pour de l'argent comptant.

Oppoſitions des Hollandois & leurs menaces.

Le 19, les deux Hollandois revinrent à bord, & commencerent à prendre ſur leurs tablettes les noms des Inſulaires qu'ils y trouverent occupés du commerce. Saris choqué de cette audace, les congédia ſans ménagement, avec défenſe de retourner ſur le Vaiſſeau. Il envoya dès le même jour au rivage quelques-uns de ſes gens, pour éprouver quel accueil ils y recevroient du Peuple. Ils allerent hardiment juſqu'aux Villes de Tabanne & de Pelabry, où ils furent traités avec beaucoup d'affection. Les Habitans leur dirent que Kay-Chilli-Sadang, fils du Roi de Ternate, arrivé nouvellement dans l'Iſle, s'étoit laiſſé gagner par les artifices des Hollandois, juſqu'à défendre ſous peine de mort le commerce du girofle avec les Anglois ; ſans quoi tous les Inſulaires

Arrivée du jeune Prince de Ternate.

sulaires se seroient empressés à leur en offrir. Vers le soir, ce jeune Prince passant près du Vaisseau dans sa Caricole, Saris envoya sa Chaloupe, ornée fort galamment d'un tapis de Turquie & de rideaux de soye brochés d'or, pour le prier de venir à bord. Il parut sensible à cette politesse; mais s'excusant pour ce jour-là, il remit sa visite au lendemain.

Saris. 1613.

Le 21, un Oran-Kay ou Kaya étant venu à bord, raconta aux Anglois qu'une Caricole du Fort avoit visité fort rigoureusement trois ou quatre Canots Indiens qui apportoient du girofle au Vaisseau; qu'elle avoit enlevé leur cargaison, en menaçant de mort ceux qui entreprendroient le même commerce; que le Commandant du Fort avoit dispersé toute sa Garnison dans l'Isle, pour contenir les Habitans par la frayeur; & qu'ils avoient envoyé à Tidor, où ils avoient deux grands Vaisseaux de leur Nation, pour les faire venir à Machian, dans la résolution de chasser les Anglois de la Rade. En effet, dès le jour suivant, on vit paroître à la pointe de la Rade un des Vaisseaux Hollandois, & cette vûe inspira tant d'effroi aux Habitans, que le commerce fut entiérement interrompu. Le Navire de Hollande qui se nommoit le *Lion rouge*, & qui portoit trente pieces de canon, vint mouiller contre celui de Saris, qui n'en parut pas fort effrayé; cependant les Insulaires, à qui les Hollandois du Fort avoient promis fiérement que l'arrivée de leur Vaisseau suffiroit pour faire prendre aux Anglois le parti de la retraite, attendoient avec impatience quel seroit le succès de ce différend. Kay Malladaja étoit enfin revenu de Bachian; mais l'étonnement qu'il eut de trouver tant d'agitation dans son Isle, ne l'empêcha point d'envoyer un present au Capitaine Anglois. Le jeune Prince de Ternate n'en eut pas aussi moins d'empressement à rendre la visite qu'il avoit promise aux Anglois. Il fit avertir Saris de ses intentions, & l'on n'épargna rien pour lui faire une réception fort galante.

Un Vaisseau Hollandois vient s'opposer au commerce.

Il parut le jour suivant, accompagné de plusieurs Caricoles, avec lesquelles il fit trois fois le tour du Vaisseau avant que de monter à bord. On le salua de cinq coups de canon. Saris le conduisit dans sa chambre, qu'il avoit fait orner de ce qu'il avoit de plus précieux. Le festin qu'il lui donna n'auroit pas été indigne du Roi même de Ternate. Il fut accompagné d'un concert de musique; sur quoi l'Auteur observe que c'est une précaution fort utile pour les Vaisseaux Marchands d'avoir à bord quelques instrumens de l'Europe. Le Prince charmé de cette fête & des civilités du Capitaine, promit d'accorder aux Habitans la liberté d'apporter du girofle, & ne demanda qu'un jour ou deux pour recevoir l'avis de son frere, qui étoit alors à Tidor. Saris lui fit plusieurs presens, & son départ fut célébré par une décharge de l'artillerie.

Le Prince de Ternate visite les Anglois à bord.

Le 25 au matin, une Caricole de Flamands vint à la rame autour du Vaisseau, riant & chantant une chanson qu'ils avoient composée pour railler les Anglois. Ils s'efforcerent en même tems de précipiter au fond de l'eau quelques seaux qui étoient suspendus. Saris ne balança point à faire équiper sa Pinace, dont il avoit déja rassemblé toutes les pieces, & mettant quelques-uns de ses plus braves gens à bord, il leur donna ordre de couler les Hollandois à fond s'ils recommençoient leurs insultes. Ils revinrent en effet: la Pinace fondit sur eux si impétueusement, qu'elle les couvrit d'eau en l'abordant. Ils avoient à leur tête deux Capitaines de leur Fort, qui étoient

Railleries des Hollandois.

SARIS. 1613.

armés, comme le reste, de mousquets & de dards. Mais les Anglois n'étoient pas moins en état de se défendre; & les ayant tenus quelque tems en respect, ils leur conseillerent de prendre cette avanture pour leçon, s'ils ne vouloient en recevoir une plus rigoureuse. Vers le soir du même jour, un de leurs Marchands vint à bord, avec un Ecrit revêtu de formalités légales, pour signier à Saris: » Que tous les Habitans des Moluques avoient fait avec » eux un Contrat perpétuel pour le girofle, à cinquante pieces de huit le ba- » har, par reconnoissance pour les services que les Hollandois leur avoient » rendus, en les délivrant de l'esclavage des Espagnols au prix de leur sang » & de leurs trésors. Les Anglois par conséquent ne devoient pas entrepren- » dre de corrompre la fidélité d'une Nation, que la Hollande avoit conqui- » se à la pointe de l'épée, & pour laquelle ses dépenses avoient été si exces- » sives, qu'elle n'avoit pas trouvé d'autre moyen de se faire payer des Ha- » bitans qu'en girofle & en marchandises du Pays. Saris répondit qu'il n'entroit point dans les affaires & les intérêts d'autrui; qu'étant venu pour le commerce, il ne pensoit qu'à l'exercer, avec ceux qui avoient des marchandises à lui offrir, sans examiner quel rapport ils avoient avec les Hollandois ou les Espagnols.

Protestation qu'ils font aux Anglois.

Cependant les Officiers du Fort engagerent le jeune Prince de Ternate à se tenir sur la Côte dans sa Caricole, pour empêcher les Habitans de porter des épices aux Anglois. Quelques Canots, qui étoient partis dans cette vûe, reçurent du Prince l'ordre de retourner au rivage. Mais il se lassa bientôt de cette complaisance; & s'éloignant vers une pointe qui le fit disparoître, il laissa le champ libre aux Insulaires & aux Anglois. Saris envoya la Pinace à sa suite, pour lui proposer à lui-même quelques échanges. Block, qui conduisoit la Pinace, n'ayant pû rejoindre le Prince, descendit au rivage, où plusieurs Habitans s'empresserent de le venir recevoir, & lui apporterent diverses sortes de rafraîchissemens. Deux jours après, on revit le Prince dans son premier poste; mais c'étoit pour se trouver à l'arrivée d'un Navire Hollandois, nommé *la Lune*, qui venoit de Tidor, & qui jetta l'ancre près du Lion rouge. Il étoit de trente-deux pieces de canon, quoiqu'il n'eût pas plus de cinquante hommes d'Equipage. Alors le Prince envoya faire des excuses à Saris, de ce qu'il ne pouvoit retourner sur le Vaisseau Anglois, comme il l'avoit promis. Il y eut le jour suivant quelques démêlés fort vifs entre les Hollandois & les Anglois. Mais, le premier d'Avril, environ cent cinquante hommes, rassemblés de tous les Forts, parurent sur le rivage Enseignes déployées & tambour battant. Dans quelque vûe qu'ils eussent pris les armes, Saris conçut qu'il falloit renoncer à l'espérance du commerce, surtout lorsqu'après de si longs délais il se persuada que Malladaja ne se souvenoit plus de ses promesses. L'ordre fut donné pour lever l'ancre au premier vent. La latitude de la Rade de Pelabry ou Pelebere, est de 26 minutes du Nord, & la variation de 3 degrés 28 minutes.

Saris prend le parti d'abandonner l'Isle de Machian.

On mit à la voile le 5, & l'on sortit de la Rade en se laissant conduire au courant, qui alloit vers le Sud. Les deux Vaisseaux Hollandois suivirent quelque tems; mais le vent les jetta si loin au Sud-Est, que plusieurs Canots de l'Isle se hâterent de joindre les Anglois & leur apporterent encore une fort bonne quantité de girofle. Il leur vint même un Oran-Kaya, qui leur en

Il reçoit encore du girofle des Insulaires.

offrir beaucoup davantage, s'ils vouloient se rapprocher de la terre pendant la nuit. En effet Saris ayant mouillé le soir à la distance d'un demi-mille, envoya sa Chaloupe pour recevoir l'exécution de cette promesse. Mais une Caricole Hollandoise, qui parut au long de la Côte, jetta tant d'épouvante parmi les Indiens, qu'ils se retirerent avec leurs marchandises. Enfin les Anglois prirent le parti de s'éloigner. Le 7 au matin, ils étoient à la hauteur de Motir, qui est éloignée de quatre lieues, Nord par Est, de la pointe occidentale de Machian. Du côté du Nord ils virent à 3 lieues l'Isle de Marro, & celle de Tidor qui en est à deux lieues. Le passage entre ces Isles est sans danger. Le 8, on ouvrit la pointe Est de Tidor & la pointe Ouest de Bachian, qui sont Nord & Sud l'une à l'égard de l'autre. Entre Marro & Batta-China, il se trouve une longue Basse, qui s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. La surface est blanchâtre en pleine eau; mais après la marée, le sable demeure à découvert.

SARIS. 1613.

Basse dangereuse.

Le Fort Espagnol de Marro est sur la Côte orientale de l'Isle du même non. Tandis que les Anglois l'observoient à quelque distance, le vent leur manqua si subitement, que ne pouvant résister à la force du courant, ils furent poussés tout d'un coup jusqu'au rivage. On leur tira aussi-tôt du Fort quelques volées de canon, ausquelles ils répondirent. Mais Saris fit mettre l'Esquif en mer, avec le Pavillon de paix. Il vit sortir immédiatement du Port une Barque avec deux Espagnols, qui furent reconnus de Hernando, Marchand de la même Nation, que les Anglois avoient amené de Bantam. Ils étoient envoyés par le Capitaine Géneral Dom Fernando Byscere, pour s'informer de quelle Nation étoit le Vaisseau, & pourquoi il venoit jetter l'ancre si près du Fort Royal. Saris les pressa de monter à bord; mais ils s'excuserent sur des ordres contraires. On leur offrit du vin & du pain, qu'ils mangerent avidement, sans vouloir sortir de leur Barque, quoiqu'il fît une pluie fort violente. Saris répondit à leurs questions qu'il étoit Sujet de la Grande-Bretagne, comme ils pouvoient le reconnoître à son Pavillon, & que le Roi son Maître étant ami de l'Espagne, il demandoit au Capitaine Géneral la permission de faire de l'eau sur la Côte. Les deux Espagnols repliquerent que le Pavillon étoit une marque équivoque, parce que les Flamands, avec qui l'Espagne étoit en guerre, prenoient souvent celui d'Angleterre ou d'Ecosse, pour se procurer les avantages qu'on leur refusoit; que c'étoit par cette raison que l'artillerie du Fort avoit tiré sur le Vaisseau; mais que ne pouvant douter qu'il ne fût Anglois, ils l'assuroient que son arrivée seroit agréable aux Espagnols. En effet, à peine furent-ils rentrés dans le Port que Francisco Gomez, Pilote des Galeres, vint leur offrir de la part du Capitaine Géneral toutes sortes de rafraîchissemens, & la liberté de jetter l'ancre dans le lieu qu'ils voudroient choisir. Comme la nuit commençoit à devenir fort noire, il se chargea lui-même de les conduire dans une petite Rade qui est à une lieue & demie du Fort; & s'étant arrêté familiérement à souper avec eux, il les quitta dans le cours de la nuit, sous prétexte d'aller prendre des Lettres que le Capitaine Géneral vouloit écrire à Ternate.

Saris est jetté contre l'Isle de Marro.

Accueil qu'il reçoit des Espagnols.

Saris fut surpris de découvrir, avec le jour, qu'il étoit sous le commandement de huit grosses pieces d'artillerie. Il se hâta de lever l'ancre, pour s'avancer une lieue plus loin au Sud. Gomez n'ayant pas manqué de revenir,

Saris se croit trompé par les Espagnols.

SARIS 1613.

avec deux Espagnols de fort bonne apparence, se défendit agréablement du reproche d'avoir trompé les Anglois, en protestant qu'il n'avoit pensé qu'à leur propre sûreté. Il leur apportoit des rafraîchissemens au nom du Capitaine Géneral. Saris les reçut avec reconnoissance, & fit offrir à son tour aux Espagnols du Fort, tout ce que son Vaisseau pouvoit avoir d'utile à leurs besoins, en consentant à prendre du girofle pour payement. Dans cet intervalle, il apperçut les deux Vaisseaux Hollandois, qui paroissoient se disposer à venir jetter l'ancre près de lui. Cependant, après avoir affecté une espece d'incertitude, ils allerent mouiller sous leur nouveau Fort de Maricko.

Sa confiance renaît.

Le jour suivant, Saris reçut du Capitaine Géneral une invitation à demeurer plus long-tems dans l'Isle, avec promesse de lui rendre le lendemain une visite à bord, & de lui mener le Sergent Major de Ternate, qui arrivoit avec des Lettres du Mestre de Camp Dom Geronimo de Sylva, extrémement favorables aux Anglois. Elles leur permettoient le commerce, du moins dans quelques parties. Saris fort satisfait de cette liberté, prit la résolution de s'arrêter. Le lendemain, lorsqu'il attendoit le Capitaine Géneral, il fut étonné d'entendre neuf coups de canon qu'on tiroit du Fort. Cependant il s'imagina que le but de cette décharge pouvoit être de lui faire honneur. Mais il sçut bientôt que c'étoit pour l'arrivée du Prince de Tidor, qui revenoit de la guerre à la tête d'environ cent hommes. Il avoit battu & tué depuis deux jours Kay Chilly Sadang, ce même Prince, fils du Roi de Ternate, qui s'étoit laissé persuader par les Hollandois de défendre aux Insulaires de Machian tout commerce avec le Vaisseau de Saris. L'artifice n'avoit pas eu moins de part à ce succès que la valeur. Ayant attendu Kay-Chilly-Sadang à son retour, il avoit fait d'abord avancer deux petites Barques de Pêcheurs, ausquelles les Ternatiens avoient voulu donner la chasse. Mais ils étoient tombés dans l'embuscade du Prince de Tidor, qui avoit fait main-basse sur soixante hommes dont le cortege de Sadang étoit composé. Il lui avoit ôté la vie de sa propre main, par l'emportement d'une vieille haine dont on a vû les causes dans plus d'une Relation précedente. Il lui avoit coupé la tête, qu'il rapportoit en triomphe. A la vérité, la fortune avoit commencé à se ranger de son côté, en faisant tomber quelques étincelles de feu sur un baril de poudre que le malheureux Sadang avoit acheté des Anglois à Machian, & qui avoit sauté au milieu de ses gens. Un autre Prince de ses freres & le Roi de Geylolo avoient peri dans la même occasion.

Défaite du Prince de Ternate par le Prince de Tidor.

Le 12, Saris reçut un Député du Prince de Tidor, qui lui faisoit faire des excuses de ne l'avoir point encore visité, & l'offre d'une grosse provision de poivre qu'il avoit reservé, disoit-il, pour les Anglois. Il ajoûtoit qu'il les iroit voir à bord le jour suivant. Saris répondit par des remercîmens fort vifs; mais dans la crainte de quelque trahison, il doubla la garde sur le Vaisseau. Le Prince de Tidor passoit pour un Guerrier déterminé, qui s'étoit rendu terrible aux Hollandois par divers exploits. Il avoit surpris un de leurs Vaisseaux pendant la nuit, & les Moluques retentissoient encore du bruit de cette action. Les allarmes des Anglois augmenterent le soir à l'arrivée d'une Galere Espagnole qui revenoit de Batta-China, & qui fut près d'eux avant qu'ils eussent pû s'en appercevoir. Cependant on répondit au *Qui vive ? Espagnols, vos amis* ; & la Galere n'ayant de chaque côté

Caractere du Prince de Tidor.

que quatorze Rameurs, cessa bientôt de leur paroître redoutable.

Saris. 1613.

Poids, état & production des Moluques.

Saris observe ici que dans toutes les Isles Molucques un bahar de girofle pese deux cens katis de cette Contrée, & qu'un kati revient à trois livres cinq onces Angloises; de sorte que le bahar monte à six cens soixante-deux livres huit onces. Les Hollandois, en vertu de ce qu'ils nomment leur Contrat perpétuel, ne le payent que cinquante pieces de huit. Mais Saris trouvant encore beaucoup de profit à le payer soixante, étoit convenu de ce prix pour hâter sa cargaison; ce qui rendoit les Insulaires si ardens à lui vendre leur girofle, que s'ils n'avoient point été retenus par les menaces & les observations continuelles des Hollandois, le Vaisseau Anglois n'auroit pas eu besoin d'un mois pour se charger entiérement.

La plûpart de ces Isles produisent le girofle en abondance. Mais les principales, qui sont fort bien habitées, n'en rapportent pas moins, l'une portant l'autre, que trois milles neuf cens soixante-dix-sept bahars dans les années communes. Ternate en produit mille; Machian, mille nonante; Tidor, neuf cens; Bachian, trois cens; Motir *ou* Motieres, six cens; Miaou, cinquante, & Batta-China trente-cinq. Il est remarquable que chaque troisiéme année est beaucoup plus féconde que les deux autres. Les Habitans la nomment la grande moisson. Mais ils avoient souffert tant de ravages par les guerres civiles, qu'une grande partie des richesses qu'ils doivent à la nature avoit péri faute de mains pour les recueillir. Saris revint persuadé qu'il ne falloit espérer de paix que par la ruine entiere de l'un des deux Partis. C'étoit, dit-il, un spectacle lamentable que l'état où la guerre avoit réduit toutes ces Isles. Il en apprit l'origine à la source même. Les Portugais dans le tems de leur premiere découverte avoient trouvé la guerre fort allumée entre les Rois de Ternate & de Tidor, dont toutes les autres Isles étoient alliées ou sujettes. Ils avoient évité de prendre parti contre l'un ou l'autre de ces deux Princes; mais pour assurer leur établissement, ils avoient profité de la division des Insulaires, en construisant des Forts dans les deux Isles; & par degrés ils étoient parvenus à se mettre en possession de tout le commerce du girofle. Cet avantage étoit demeuré entre leurs mains jusqu'en 1605, que les Flamands ayant paru dans ces Mers avec des forces considérables, les chasserent de leurs Forts & s'y établirent à leur place. Mais ils n'y jetterent pas des fondemens assez solides pour s'y soutenir long-tems. Les Espagnols, à qui la donation du Saint-Siege en faveur des Portugais, avoit jusqu'alors servi de frein, se crurent dispensés des mêmes ménagemens pour les Ennemis de leur Religion. Ils vinrent des Philippines, chasserent les Hollandois, firent prisonnier le Roi de Ternate, qu'ils envoyerent aux Philippines, & se rendirent les maîtres absolus à Ternate & à Tidor. Cependant les Hollandois trouverent le moyen de rentrer dans quelques parties de leurs anciennes possessions, & d'y bâtir les Forts suivans.

Origine des désordres qui ont regné dans ces Isles.

Les Hollandois chassés par les Espagnols.

Trois à Ternate. Celui de Melagou, qui est environnée d'un mur & défendu par trois boulevards. Toluko, qui a deux boulevards & une grosse tour. Tokone, avec quatre boulevards & un mur.

Ils rentrent aux Moluques. Forts qu'ils y ont bâtis.

A Tidor, ils ont le Fort de Maricko, muni de quatre boulevards. Dans l'Isle de Machian, 1°. le Fort de Tafasoa, qui commande avec quatre boulevards la Capitale de l'Isle, ville assez peuplée, & nommée aussi Tafasoa.

SARIS. 1613.

On compte mille Habitans dans la Ville, quatre-vingt Soldats Hollandois dans le Fort, & seize pieces de canon sur les boulevards. 2°. Deux Forts près de la Ville de Nefokia, qui en est aussi commandée; & de l'autre côté, un troisiéme Fort sur le sommet d'une Colline qui commande la Rade, avec cinq ou six pieces d'artillerie, & une Garnison de trente Soldats. 3°. Deux Forts près de la Ville de Tabalola, montés de huit pieces de canon, qui la commandent. Leur situation naturelle les rend capables d'une si bonne défense que dix Hollandois suffisent pour les garder.

Les Habitans de Nefokia ne passent pas pour bons Guerriers, mais ils ont l'habileté de se ranger toujours du côté des plus forts. On regarde comme les meilleurs Soldats des Isles Moluques ceux de Tabalola, qui sont venus anciennement de Kayoa. Ils étoient autrefois mortels Ennemis des Portugais & des Espagnols, & l'on prétend qu'ils ne souffrent pas plus volontiers la domination Hollandoise. Cette Isle de Machian est la plus riche en girofle. Tous les Habitans assurent que dans la grande moisson elle rapporte plus de dix-huit cens bahars.

Dans l'Isle de Bachian, les Hollandois ont le Fort de Mutieres, qui est considérable par son étendue & par les ouvrages qui le défendent.

Methode du commerce aux Moluques.

La méthode du commerce aux Isles Moluques consistoit alors dans des échanges de plusieurs sortes d'étoffes pour des cloux & de la fleur de girofle. Les Habitans aimoient sur tout les étoffes de Cambaye & de Coromandel. Saris nous donne un Etat des prix, qui n'est utile qu'à nous faire connoître les noms des marchandises, tels du moins qu'il nous les a transmis. Pour les kandaquins de Barrochie, six katis de cloux. Kandakins Papangs, trois katis. Sclas, ou petits Bastas, sept & huit katis. Patta chere Mayo, seize katis. Dragam chere Mayo, seize. Kassas, douze. Betellias & Tankoulos rouges, quarante-quatre & quarante-huit. Sarassas chere Mayo, quarante-huit & cinquante. Sarampouri, trente. Chelles, Tapsiels & Matafons, vingt & vingt-quatre. Kassas & Tankoulos blancs, quarante & quarante-quatre. Dongerigus les plus fins, douze; les plus gros, huit & dix. Pontis Kastellas, dix. Ballachios les plus fins, trente. Patta chere Mallayo de deux brasses, huit & dix. Grands Potas de quatre brasses, seize. Parkellas blancs, douze. Salalos Itam, douze & quatorze. Turias & Tappe Turias, un & deux. Patolas de deux brasses, cinquante & soixante. Les Velours, les Satins, les Taffetas & autres étoffes de soye de la Chine, se vendent aussi fort bien aux Moluques. Le riz & le sago se payent ordinairement avec la monnoye courante. Vingt-huit livres de riz valent une piece de huit. Le sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain, & qui est leur principale nourriture, hausse & baisse suivant l'abondance des années.

La défiance fait lever l'ancre à Saris.

La défiance prévalut enfin sur tous les intérêts du commerce, & fit prendre à Saris le parti de lever l'ancre. Les Espagnols & le Prince de Tidor lui répéterent en vain que s'il vouloit attendre seulement vingt-quatre heures, il recevroit du girofle en abondance. La vûe de plusieurs Galeres, de quelques Frégates & d'un grand nombre de Caricoles qui se rassembloient autour du Fort ne lui permit pas de douter qu'on ne méditât quelque trahison. Il mit à la voile le 13, avec un courant qui le portoit au Sud. A son départ on le salua de cinq coups de canon, ausquels il répondit par le même nombre.

En s'approchant de la pointe de Tidor, il vit quatre Vaisseaux Hollandois, qui croisoient devant le Fort de Maricko, & qui firent quelque mouvement pour le suivre. Mais il porta droit au Fort de Ternate, dont il s'approcha jusqu'à la portée du canon. Une Barque qui lui fut envoyée aussi-tôt, avec un Espagnol fort bien mis, lui fit les mêmes offres qu'il venoit de recevoir à Marro. Il balança sur la confiance qu'il y devoit prendre : mais les précautions qu'on exigeoit lui parurent si excessives, que ne pouvant les croire dictées par la bonne-foi, il remit à la voile.

SARIS. 1613.

Il passe à Ternate.

Il avança peu les quatre jours suivans, parce que la Mousson étoit contre lui. Le 18, il résolut de gagner l'Isle de Sayem, qu'il avoit vûe le jour d'auparavant, & d'y relâcher à l'Ouest, pour attendre un tems plus favorable. Mais le vent s'étant mis tout d'un coup à l'Ouest, il porta au Nord & au Nord par Est. Le 20, après midi, il tourna vers une grande Isle, que les Habitans nomment Doy, dans le dessein d'y chercher des rafraîchissemens. Le 21, il s'en trouva fort près, vers la pointe du Nord, qui est fort basse; & l'Esquif s'étoit déja mis en mer, pour chercher un lieu propre à l'ancrage. Mais le courant devint si impétueux à l'Est, qu'il fut impossible de s'approcher du rivage. On découvrit seulement une grande Baye, avec une Basse fort large, qui est située à la pointe du Nord, à deux milles de la terre. Cependant, après avoir passé la nuit à lutter contre l'effort du courant, on entra le lendemain dans la Baye, où l'on mouilla sur vingt-quatre brasses.

Isle de Sayem.

Le 23, Saris envoya l'Esquif, pour chercher de l'eau, & pour dresser une Tente, où ceux qui descendroient pussent être à couvert. Letter, qui fut chargé de ce soin, trouva un lieu commode, vis-à-vis du Vaisseau, avec des traces de Daims, de Sangliers & d'autres animaux. Le Pays étoit couvert d'arbres, tels que des Cocotiers, des Penangs, des Series & des Palmiers. Les Bécasses, les Faisans, & quantité d'autres oiseaux, s'y presenterent aussi en abondance; mais il ne paroissoit aucun Habitant. Saris descendit avec les Facteurs. Il fit creuser plusieurs fosses, pour prendre des Sangliers au piége. Ses gens s'exercerent à la pêche, entre les rocs; mais, quoique le poisson n'y manquât pas, ils trouverent beaucoup de difficulté à le prendre. On en eut moins à tuer quelques Faisans & deux Pigeons ramiers qui étoient de la grosseur d'une Poule. Quelques Anglois passerent la nuit sur le rivage, pour observer les Sangliers qui s'approcheroient des trappes.

Isle de Doy. Ce que les Anglois y trouvent.

Le 24, on vit plusieurs Sangliers d'une taille surprenante; mais on n'eut pas la satisfaction d'en prendre un seul. D'ailleurs cette occupation fut troublée par une éclipse de Lune, qui dura trois heures & demie, & qui parut fort terrible aux Anglois. Les jours suivans furent employés à faire la provision d'eau & de bois. Le premier de Mai, quelques Matelots furent envoyés dans l'Esquif jusqu'à la pointe Ouest de la Baye, où ils trouverent l'eau fort profonde. Ayant pris terre, ils apperçurent des ruines de maisons, & d'autres vestiges de société humaine, qui leur firent juger que l'Isle n'avoit pas toujours été deserte, & que la guerre en avoit détruit ou chassé les Habitans.

Le 12, on quitta l'Isle de Doy, qui est la derniere au Nord-Est de Batta-China ou de Geylolo. Sa latitude est de 2 degrés 35 minutes du Nord. La variation de 5 degrés 20 minutes Est, Saris prit delà sa course pour le Japon,

Saris entreprend de se rendre droit au Japon.

SARIS. 1613.

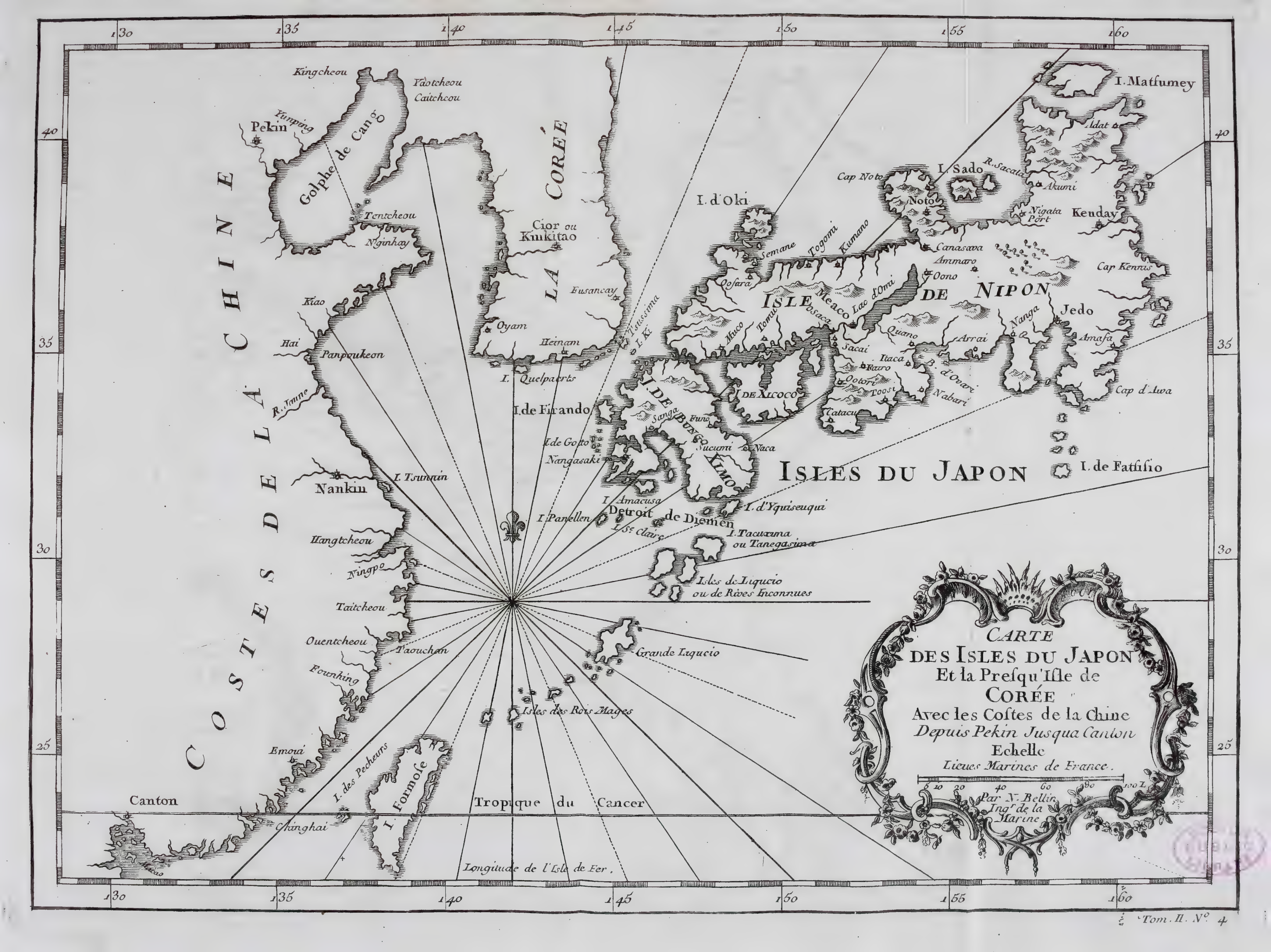
avec soixante-onze personnes à bord, tant Anglois & Espagnols, qu'Indiens ramassés dans les divers lieux qu'il avoit parcourus. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 2 de Juin, qu'étant à 25 degrés 44 minutes de latitude, il trouva par ses calculs que depuis l'Isle Doy il avoit fait trois cens cinq lieues au Nord-Est. Il crut découvrir, dans l'après midi du même jour, les Isles Dos-Reys-Magos, ou des Rois Mages; mais en approchant de la terre, il reconnut qu'il s'étoit trompé. La Côte qu'il apperçut étoit celle d'une Isle basse & deserte, qui ne lui fit pas naître l'envie d'y relâcher. Le lendemain il eut la vûe de dix ou onze autres Isles, qui sont rangées du Nord-Est au Sud-Ouest, à si peu de distance l'une de l'autre, qu'il fut embarrassé pour trouver un passage. Il prit le parti, vers le soir, de porter à l'Est; & le 3 il relâcha dans une de ces Isles, qui lui parut la plus agréable qu'il eût rencontrée depuis son départ de l'Europe. Elle ne manquoit ni d'hommes ni d'animaux. Son dessein étoit de s'arrêter à la pointe Nord-Est; mais le vent lui devint si incommode dans cette station, que n'ayant pû s'approcher de deux Barques, qui firent aussi des efforts inutiles pour s'approcher de lui, il continua sa navigation au Nord-Ouest. Il eut bientôt à l'Ouest-Nord-Ouest, la vûe d'une autre Isle, d'où il en apperçut encore une, à sept ou huit lieues au Nord-Est. S'étant avancé vers celle-ci, il découvrit plusieurs rocs, qui sont à deux milles du rivage, l'un qui s'éleve au-dessus de l'eau, d'autres à demi submergés, contre lesquels l'eau se brise avec beaucoup d'écume. Il porta de-là au Nord-Ouest, pour éviter le courant qui alloit au Sud. Le 7, il se crut à vingt-huit ou trente lieues de Tonan. Mais il reconnut le lendemain son erreur, à la vûe de plusieurs Isles qu'il découvrit à cinq ou six lieues vers l'Ouest. Ayant repris au Nord par Est, il eut, à quatre ou cinq lieues Est par Sud, la vûe d'une Isle qui presente trois Collines rondes, de la forme d'un pain de sucre. Vers le soir il vit celle d'Uszideke, qui s'éleve comme en deux parties au Nord-Est, mais qui est fort platte du côté opposé. Le lendemain, à douze lieues Nord-Est & Sud-Ouest d'Uszideke, il découvrit Amaxay, ou Legue, & six grandes Isles qui sont sur une même ligne. Amaxay en a un grand nombre de petites au long de ses Côtes. Un peu plus loin à l'Est, les Anglois virent pleinement la haute terre de l'Isle, qui est nommée Xima dans les Cartes, mais que les Habitans appellent Mashma.

Sa route.

Barques Japonoises.

Le 10, à neuf heures du matin, en s'approchant de la terre qui ne leur avoit paru qu'à dix lieues, au lever du Soleil, ils virent approcher d'eux quatre grandes Barques de Pêcheurs, dont chacune n'étoit pas moins que de cinq ou six tonneaux, avec quatre Rameurs de chaque côté. A l'aide des Indiens qu'ils avoient amenés pour Interprêtes, ils apprirent enfin qu'ils étoient vis-à-vis le Port de Nangazaqui, & dans les Détroits d'Arima, qui sont formés par l'Isle d'Uszideke. L'ancrage est excellent à l'extrêmité septentrionale des Détroits; & du côté opposé on trouve l'entrée de Cochinock. Saris fit marché avec deux Maîtres des Barques Japonoises, pour lui servir de Pilotes jusqu'à Firando, qui étoit encore à trente lieues. Une des quatre Barques appartenoit aux Portugais de Nangazaqui; & l'Equipage, qui étoit converti depuis peu au Christianisme, avoit suivi le Vaisseau Anglois, dans l'opinion qu'il arrivoit de Macao. Mais reconnoissant sa méprise, il se hâta de porter cette nouvelle à ses Maîtres.

Les Anglois arrivent devant Nangazaqui.



CARTE
DES ISLES DU JAPON
Et la Presqu'Isle de
CORÉE
Avec les Costes de la Chine
Depuis Pekin Jusqua Canton
Echelle
Lieues Marines de France.
Par N. Bellin Ingr de la Marine
COSTES DE LA CHINE
LA CORÉE
ISLES DU JAPON
ISLE DE NIPON
I. DE XICOCO
I. DE BUNGO XIMO
Golphe de Cang
Pekin
Kingcheou
Yaotcheou
Caitcheou
Tentcheou
Nginhay
Kiao
Hai
Panpoukeon
R. Jaune
Nankin
I. Tsunmin
Hangtcheou
Ningpo
Taitcheou
Ouentcheou
Taouchan
Founhing
Emoui
Canton
Chinghai
I. des Pecheurs
I. Formose
Tropique du Cancer
Longitude de l'Isle de Fer.
Isles des Rois Mages
Grande Liqucio
Isles de Liqucio ou de Rêves Inconnues
I. Tacuxima ou Tanegasima
I. d'Yquiseuqui
Detroit de Diemen
I. Amacusa
I. Panellen
Nangasaki
I. de Gotto
I. de Firando
I. Quelpaerts
Heinam
Oyam
Fusancay
Cior ou Kinkitao
I. Tsussima
I. Ki
I. d'Oki
Semane
Togomi
Kumano
Qosara
Muco
Tomu
Osaca
Meaco
Lac d'Omi
Sanga
Funo
Sucumi
Naca
Sacai
Itaca
Ooxori
Tatacu
Toosi
Nabari
B. d'Ovari
Quano
Arrai
Nanga
Jedo
Amafa
Cap d'Awa
I. de Fatsisio
Cap Kennis
Kenday
Nigata Port
Akumi
R. Sacala
I. Sado
Noto
Cap Noto
Canasava
Ammaro
Oono
Idat
I. Matsumey
130
135
140
145
150
155
160
40
35
30
25

Les deux Pilotes Japonois porterent Nord par Oueſt avec un vent ſi favorable, que le 11 de Juin après midi, on jetta l'ancre à une lieue de Firando. Il fut impoſſible de s'avancer plus loin, parce qu'on arrivoit à la fin de la marée. Mais on n'y fut pas long-tems ſans voir arriver à bord le vieux Roi de l'Iſle, Foyne Sama, avec Tone Sama ſon neveu, qui gouvernoit ſous ſon autorité. Ils étoient accompagnés de quarante Barques, ou petites Galeres, les unes conduites par dix Rameurs, d'autres par un plus grand nombre. Lorſqu'ils ſe furent approchés du Vaiſſeau, le Roi donna ordre au cortege de demeurer à quelque diſtance, & montant à bord avec ſon ſeul neveu, il ſalua Saris à la mode du Pays. Cette ſalutation conſiſte à quitter d'abord leurs ſandales, enſuite à frapper d'une main dans l'autre & à les baiſſer toutes les deux juſqu'à leurs genoux; après quoi reprenant leurs ſandales ils s'avancent à petits pas, en prononçant *augh, augh*. Les deux Princes étoient en robbe de ſoye brochée d'or, ſous laquelle ils avoient une chemiſe qui leur touchoit la peau, & des hautes-chauſſes fort ſemblables aux nôtres. Mais ils étoient ſans bas. Chacun portoit au côté deux Katans, qui ſont les épées du Pays, l'une de la longueur d'une demie-aulne, l'autre moins longue de la moitié. Ils avoient le col nud. Le devant de leur tête étoit raſé juſqu'au ſommet; & le reſte de leurs cheveux, qui étoient fort longs, formoit un nœud par derriere. Ils n'avoient ni bonnet ni turban. L'âge du Roi étoit environ ſoixante-douze ans, & celui de ſon neveu vingt-quatre. Pour unique eſcorte, en montant à bord, ils étoient accompagnés chacun d'un Officier, qui avoit le commandement de leurs Eſclaves.

SARIS. 1613. Ils ſe rendent à Firando.

Viſite que Saris reçoit du Roy. Salutation & habillement de ce Prince.

Saris les conduiſit dans la chambre de Pouppe, où ſur l'avis qu'il avoit reçu de leur viſite, il avoit fait préparer un ſomptueux feſtin, avec un concert, qui parut les amuſer beaucoup. Il preſenta au Roi les Lettres de Sa Majeſté Britannique. Elles furent reçues de ce Prince avec de grandes marques de ſatisfaction; mais il remit à les ouvrir au retour d'*Ange*, dont il vouloit ſe ſervir pour Interprête. Ange, qui ſignifie Pilote en Langue Japonoiſe, étoit un Anglois, nommé William Adams, qui étant venu au Japon par la Mer du Sud dans un Navire Hollandois, avoit pris occaſion d'une révolte des Matelots pour demeurer dans ces Iſles, où il étoit depuis douze ans. Les Lettres qu'il avoit trouvé le moyen d'écrire aux Facteurs Anglois de Bantam, avoient été le principal aiguillon qui avoit fait entreprendre ce voyage à Saris. Il étoit alors à près de trois cens lieues de Firando, ſans que l'Auteur nous apprenne ici où il pouvoit être dans un ſi grand éloignement.

William Adams, Anglois établi au Japon depuis douze ans.

Après avoir paſſé plus d'une heure ſur le Vaiſſeau, le Roi rentra dans ſa Galere, & retourna au Rivage; mais toute la nobleſſe qui l'avoit accompagné voulut viſiter auſſi les Anglois. La plûpart de ces Seigneurs Japonois portoient avec eux quelque preſent de gibier ou de venaiſon, & Saris s'efforça d'abord de répondre à leurs politeſſes; mais les Soldats ſe préſentant à leur tour, par un ſimple mouvement de curioſité, il fut bientôt ſi fatigué de cette multitude de viſites, qu'il envoya prier le Roi de l'en délivrer. Un des principaux Officiers de la garde vint auſſi-tôt à bord, avec ordre d'y demeurer, pour mettre les Anglois à couvert de toutes ſortes d'inſultes. Il ſe fit dans la Ville une proclamation dans la même vûe. La nuit ſuivante, Henrick Brower, Chef du Comptoir Hollandois de Firando, rendit une viſite à Saris, ou plu-

Empreſſement des Japonois à voir le Vaiſſeau.

SARIS. 1613.

tôt chercha l'occasion d'apprendre ce qui s'étoit passé entre le Roi & les Anglois. Mais, déguisant sa jalousie sous de grandes apparences de civilité & de zèle, il leur promit d'écrire le lendemain à William Adams, pour l'informer de leur arrivée. En effet, leur ayant tenu parole, sa lettre fut envoyée par le Roi à Osakkag premier Port du pays, où William Adams étoit à voyager. L'Auteur le nomme ici *Edoo*, si l'on ne veut que ce soit une erreur, & qu'on doive lire Jedo.

Les Japonois ne laisserent manquer aucune sorte de rafraîchissemens au Vaisseau de Saris. Les bêtes fauves & le poisson y étoient portés en si grande abondance, que ne pouvant être qu'à très bon marché, les gens de l'Equipage se faisoient un amusement continuel de traiter ceux de qui ils les achetoient. Comme ils n'avoient pas cessé de demeurer à l'ancre dans leur premiere station, le Roi leur envoya un jour 60 Barques bien équipées, pour les amener dans la Rade. Saris, un peu allarmé de cette multitude, alloit les fait prier de ne pas s'approcher trop de son Bord; mais le Roi qui étoit à leur tête, fit signe de son mouchoir au plus grand nombre de ne pas s'avancer; & montant lui-même à bord, il dit au Géneral qu'elles étoient venues par son ordre, pour aider le Vaisseau à passer une pointe que la marée rendoit fort dangereuse. En effet, l'eau se trouva si forte, que malgré le vent, qui étoit favorable, on auroit été poussé sur les rocs de la pointe, si l'on n'eût accepté le secours des Barques pour tirer le Vaisseau à force de rames. Pendant ce travail le Roi étoit à déjeûner avec Saris, qui voulut récompenser les Japonois de leur peine; mais ce Prince leur défendit de rien prendre des Anglois pour un service d'amitié. On mouilla devant Firando, sur cinq brasses d'un fond bourbeux, si près du Rivage qu'on pouvoit parler aux Habitans dans leurs maisons. Saris salua la Ville de neuf coups de canon, ausquels les Japonois ne purent répondre faute d'artillerie. Firando est sans canon & sans Fort. Sa seule défense consiste dans quelques barricades, qui seroient à peine capables de résister à la mousqueterie.

Les Anglois entrent dans le Port.

Redoublement de visites.

A si peu de distance de la Ville, on fut plus exposé que jamais aux visites continuelles de la Noblesse & du Peuple. Quoiqu'on ne reçût que les plus distingués, on ne pouvoit empêcher qu'il n'y eût sans cesse autour du Vaisseau un grand nombre de Barques, remplies de toutes sortes de gens qui considéroient avec admiration la proue & la pouppe. Saris ne se fit pas presser pour accorder à plusieurs femmes de condition la liberté de venir le visiter dans sa chambre. Il y avoit un tableau de Venus & de Cupidon, dans un état assez libre. Les Dames Japonoises, qui avoient été converties au Christianisme par les Jesuites Portugais, se jetterent à genoux pour faire leurs dévotions devant cette peinture, sans que les Anglois osassent les avertir de leur erreur, dans la crainte de se faire reconnoître pour ennemis de ce culte, & par conséquent des Jesuites. Le Roi voulut procurer le même spectacle à ses femmes. Il vint à bord avec ses quatre favorites, qui étoient vêtues de plusieurs robbes de soie fort legeres, tellement passées l'une sur l'autre qu'on pouvoit les distinguer toutes, & liées avec un ruban vers la ceinture. Elles avoient les jambes nues, mais elles portoient aux pieds une sorte de demie-sandale, liée aussi avec un ruban de soie, qui montoit par plusieurs tours au dessus de la cheville. Leurs cheveux, qu'elles avoient noirs & fort longs, étoient noués galamment sur

Femmes Japonoises; leur habillement & leur figure.

leur tête. Il ne manquoit rien à leur taille, à la beauté de leurs traits, ni même à la blancheur de leur peau; mais n'ayant aucun teint naturel, elles y suppléent par l'art. Communément les femmes sont fort petites au Japon, extrêmement grasses, & d'une politesse, qui fait l'admiration des Européens. Elles savent faire les distinctions du rang, de l'âge & des qualités. Le Roi parut souhaiter que Saris & l'Interprête fussent les seuls qui demeurassent dans la chambre de pouppe avec lui & ses femmes. Cet Interprête, que les Anglois avoient amené de Bantam, étoit né au Japon; & sachant le Malayen, il répetoit à Saris dans cette langue ce que le Roi lui avoit dit en Japonois. Les femmes du Roi parurent d'abord un peu réservées; mais à la priere de ce Prince elles prirent un air plus libre & plus gai. Elles chanterent diverses chansons, elles jouerent de certains instrumens qui ressemblent beaucoup au luth de l'Europe; mais qui avec le même ventre ont le col plus long & ne sont montés que de quatre cordes. Elles touchoient fort agilement les cordes avec les doigts de la main gauche, tandis que de la main droite elles les frappoient d'un petit bâton d'yvoire. Cet exercice paroissoit leur plaire beaucoup. Elles battoient la mesure. Elles chantoient & jouoient sur un livre où les airs étoient notés en lignes & en espaces, à peu près comme notre musique de l'Europe. Saris leur fit une réception fort galante, & leur offrit plusieurs bijoux, qui se trouvoient entre ses marchandises. Ensuite il prit cette occasion pour demander au Roi une Maison dans la Ville. Elle lui fut accordée sans objection. Le Roi prit, à son départ, deux Facteurs, ausquels il fit voir, en rentrant dans la Ville, deux ou trois Maisons dont il leur laissa le choix, après avoir ordonné aux propriétaires de s'accommoder avec les Anglois pour le prix.

SARIS. 1613.

Elles chantent & jouent des instrumens.

Musique Japonoise.

Le 13, Saris descendit au Rivage, accompagné de ses Officiers & de ses Marchands, avec les presens qu'il destinoit au Roi, & qui montoient à la valeur de cent quarante livres sterling. Il fut reçu avec des marques extraordinaires d'estime & d'affection, traité avec toutes sortes de gibier & de fruits, & réjoui par une infinité d'amusemens. Au milieu du festin, le Roi se fit donner une coupe, qui avoit été apportée entre les presens. Quoiqu'elle ne tînt pas moins d'une pinte & demie, il la fit remplir du vin de son pays, qui est une distillation de riz aussi forte que l'eau-de-vie de France, & déclarant au Géneral Anglois qu'il falloit la vuider à l'honneur du Roi d'Angleterre, il en donna l'exemple, que Saris s'empressa d'imiter. Ensuite faisant passer la coupe dans une salle voisine, où les Nobles étoient à dîner avec les Facteurs Anglois, il donna ordre qu'elle y fût vuidée à la ronde. Les Japonois mangent à terre, assis sur des nattes, & les jambes croisées à la maniere des Turcs. Mais ces nattes étoient richement bordées; les unes de drap d'or, d'autres de velours, de satin & de damas.

Festin que le Roi de Firando donne aux Anglois.

Le 16, Saris convint du prix d'une Maison avec le Capitaine du quartier Chinois, dont le nom étoit Andassi, pour la somme de quatre-vingt-quinze pieces de huit, pendant la Mousson, c'est-à-dire, l'espace de six mois. Andassi s'engageoit, non seulement à fournir aux Anglois le logement qu'ils avoient déja choisi, mais à l'entretenir de nattes & des autres commodités du pays, en leur laissant la liberté d'y faire à leurs propres frais les changemens qui leur seroient convenables. Le jour de ce traité il vint sur le Vaisseau une si prodigieuse foule de peuple, que Saris fut obligé de faire demander des or-

Saris prend une maison à Firando.

SARIS. 1613.

dres au Roi pour sa tranquillité : on lui avoit dérobé quantité de choses ; mais ses soupçons tomberent plus sur ses gens que sur les Japonois. Le même jour, on vit revenir de l'Isle de Xima, ou Mashma, un Flamand qui s'y étoit rendu dans une Barque du pays, avec quelques bailes de draps, du poivre, & des dents d'éléphans. Quoiqu'il revînt sans aucun reste de ces marchandises, il affecta de se plaindre beaucoup des disgraces qu'il avoit essuyées, en faisant entendre que sa petite cargaison avoit été moins vendue que pillée ; mais l'Interprête des Anglois apprit des Matelots qui l'avoient conduit, qu'il avoit échangé fort avantageusement ses marchandises pour des lingots d'argent, & que les Hollandois vouloient cacher à Saris cette heureuse espece de commerce.

Artifices des Hollandois.

Le Roi de Firando avoit promis de procurer aux Anglois de nouveaux amusemens sur leur Vaisseau. Il s'y rendit le 21 avec une troupe de femmes, arrivées nouvellement dans la Ville pour y representer des comédies, à peu près comme nos Comédiens d'Europe, qui courent de Villes en Villes pour le divertissement des Provinces. Elles étoient fournies d'habits & de décorations conformes à leurs Pieces, dont les sujets étoient des avantures de guerre ou d'amour. Ces femmes dépendent d'un seul homme, dont elles sont esclaves, & qui les envoye dans divers Cantons, avec défense, sous peine de mort, d'exiger plus que le prix qui leur est fixé pour les plaisirs qu'elles donnent au Public. Leur état, quoique propre à les faire mener une vie douce & aisée, passe pour infâme. Après avoir vécu dans la meilleure compagnie, & servi même de Maîtresses aux premiers Seigneurs du Japon, qui les préferent quelquefois à d'honnêtes femmes, on leur met après leur mort une bride de paille dans la bouche, avec laquelle on les traîne ignominieusement dans les rues, & l'on abandonne ensuite leurs cadavres sur un fumier, aux chiens & aux oiseaux de proie.

Commédiennes Japonoises.

Le 23, on apprit à Firando qu'il étoit arrivé à Nangazaqui, deux Jones Chinois chargés de sucre, malgré les rigoureuses défenses de l'Empereur de la Chine, qui avoit condamné nouvellement au dernier supplice cinq mille personnes & confisqué tous leurs biens, pour avoir exercé le commerce étranger contre ses ordres. Les Marchands des deux Jones avoient corrompu par leurs presens divers Officiers de la Côte, successeurs de ceux mêmes, qui avoient été enveloppés dans la Sentence de l'Empereur.

Rigueur à la Chine pour le commerce étranger.

Le 29, il arriva au même Port un Jonc de Siam, chargé de Hollandois qui apportoient au Japon du bois de Brezil & des peaux de différentes sortes. Saris apprit avec étonnement qu'ils prenoient le nom d'Anglois, & que les Marchands de la même Nation étoient depuis long-tems dans cet usage ; non que les Anglois fussent dans une réputation fort glorieuse au Japon, car les Portugais n'avoient pas manqué de les y faire connoître comme des Pirates & des Ennemis de la Religion Romaine ; mais ils y étoient regardés comme des guerriers redoutables, surtout depuis qu'un seul Vaisseau Anglois s'étoit rendu maître de plusieurs Navires Espagnols aux environs des Philippines. Le bruit de cet événement s'étoit répandu dans les Isles du Japon. Il y avoit été célebré par une chanson, qui portoit le nom de *Krofonia*, & que Saris prit plaisir à se faire répeter. Les Japonois la chantoient avec des gesticulations effrayantes, qui faisoient assez d'impression sur les enfans & les femmes, pour leur donner une idée terrible du courage des Anglois.

Les Hollandois prennent le nom d'Anglois.





Cochin filius delin. Tardieu filius Sculp.

Suplices du Japon. N.° XVI.

Saris. 1613.

Saris s'établit enfin dans sa Maison de Firando. Il y mit vingt-six hommes, assez armés pour se défendre dans les occasions de surprise, mais trop peu pour inspirer de la défiance au Roi & de la frayeur aux Habitans. A son arrivée, il trouva que les Hollandois avoient beaucoup diminué le prix de leurs draps, dans la vûe apparemment de s'en défaire avant que les Anglois en eussent fait décharger. Il se procura une conférence avec Brower, Chef de leur Comptoir, pour lui representer que c'étoit faire un tort égal aux deux Nations, & lui proposer de convenir d'un prix fixe & constant. Brower parut consentir à cette proposition. Mais dès le même soir il fit déclarer aux Anglois qu'il n'avoit pas reçû de ses Maîtres le pouvoir de faire des traités. Le lendemain, il embarqua une grosse quantité de draps pour différentes Isles, avec ordre à ses Facteurs de s'en tenir à leur diminution.

Le Roi de Goto vient visiter les Anglois.

Le 7, le Roi de l'Isle de Goto, qui n'est pas éloignée de Firando, vint rendre une visite au Roi Toyna, son parent, & son allié. Il étoit moins amené par l'empressement de l'amitié, que par la curiosité de voir le Vaisseau Anglois, dont tous les Japonois parloient avec admiration. Toyna fit prier le Géneral de recevoir civilement un Prince dont la satisfaction lui étoit chere. Les Anglois reçurent ordre à bord, de ne rien ménager pour rendre la fête éclatante. Ils traiterent le Roi de Goto avec autant de pompe & de respect qu'ils en auroient employé pour faire honneur à leur propre Souverain. L'artillerie fut déchargée plusieurs fois, le Vaisseau paré de rideaux & de tapis magnifiques, tous les Matelots vêtus galamment, & le festin digne d'une fête royale. Saris, qui avoit l'art de joindre beaucoup de grace à ses civilités, causa tant de plaisir & d'admiration aux deux Rois, que celui de Goto, dans le mouvement de sa reconnoissance, le pressa de venir lui-même ou d'envoyer quelques Anglois dans son Isle.

Execution de trois criminels, & forme de ces châtimens au Japon.

L'exécution de trois Japonois, deux hommes & une femme, qui avoient été condamnés à mort par la bouche même du Roi Foyne, donna aux Anglois un spectacle terrible. Ils n'eurent d'abord que la tête coupée. Mais les spectateurs s'approchant ensuite pour essayer la bonté de leurs katans ou de leurs sabres, taillerent les cadavres en pieces; après quoi, plaçant les morceaux l'un sur l'autre, ils recommencerent encore cette sanglante boucherie, pour voir qui couperoit le plus de morceaux à la fois. Saris ne trouva pas moins d'injustice dans la Sentence que de barbarie dans l'exécution. La femme, dans l'absence de son mari qui étoit allé faire quelque voyage, avoit donné un rendez-vous aux deux hommes, à différentes heures. Celui qui devoit venir le dernier, trouvant le tems trop long, s'étoit presenté assez tôt pour la surprendre avec l'autre; & dans la rage de se voir trompé il s'étoit vangé à coups de sabre. Le bruit avoit attiré les voisins, qui s'étoient saisis des trois criminels; & sans mettre aucune distinction entre leur crime, le Roi les avoit condamnés sur le champ à la mort. Les restes des trois cadavres furent abandonnés aux chiens & aux oiseaux de proie. Mais autant que la fin de ces spectacles est tumultueuse, autant l'on observe d'ordre & de gravité dans les préliminaires. La marche commence par un homme seul, qui porte une hache sur l'épaule. Il est suivi d'un autre, qui porte une pioche, pour ouvrir la fosse du coupable, lorsque la Sentence permet qu'il soit enterré. Un troisiéme porte une petite planche, sur laquelle le crime & la Sentence sont gravés. Le quatriéme est le

SARIS. 1613.

patient, les mains liées derriere le dos avec une corde de soye, & portant sur la tête une petite banniere de papier, où son crime est encore écrit en fort gros caracteres. Le Bourreau suit, le katan au côté, & tenant d'une main le bout de la corde dont le criminel est lié. Deux Soldats marchent la pique à la main de chaque côté du criminel, & tiennent la tête panchée sur son épaule pour lui ôter toute esperance de pouvoir s'échapper. Saris, qui en vit conduire plusieurs avec ces tragiques cérémonies, admira leur résolution, & confesse qu'en Angleterre même on ne va point à la mort avec cette fermeté. Il en vit exécuter un, pour avoir volé un sac de riz qui ne valoit pas plus de trente sols. Le vol est commun au Japon, mais il n'est puni nulle part si séverement.

Arrivée de William Adams.

Le 29, William Adams, qu'on attendoit depuis quarante-huit jours, arriva heureusement à Firando, après avoir employé dix-sept jours à venir de Sorongo. Dans les entretiens qu'il eut avec Saris sur les intérêts du Commerce, il lui dit que les conjonctures n'étoient pas toujours également favorables, mais qu'il ne doutoit pas qu'avec un peu d'habileté & de constance les Anglois ne pussent y trouver leurs avantages, comme d'autres Nations qui les avoient précedés. Il fit d'ailleurs de grands éloges du pays, pour lequel il sembloit avoir pris beaucoup d'affection.

Crime & supplice d'un Gouverneur.

Le 13 au matin, un des Gouverneurs du jeune Prince fut coupé en pieces par l'ordre du Roi, pour avoir entretenu un commerce trop familier avec sa propre mere. Un Esclave du coupable eut le même sort que son Maître, pour avoir entrepris de le défendre. Le même jour, quelques Espagnols, arrivés à Firando, vinrent prier Saris de leur accorder le passage jusqu'à Bantam. Ils étoient de l'Equipage d'un Amiral d'Espagne, qui avoit été envoyé l'année précédente pour tenter de nouvelles découvertes au Nord du Japon. Pendant le séjour que leur Vaisseau étoit obligé de faire à Jedo, pour attendre la Mousson qui commence à la fin de May, ils s'étoient révoltés contre leur Chef; & l'ayant abandonné avec la derniere perfidie, ils cherchoient à se rapprocher de l'Europe. Mais Saris leur déclara, que ne pouvant prendre plus de confiance que d'estime pour des gens de leur caractere, il n'étoit pas disposé à les recevoir.

Espagnols qui abandonnent leur Amiral.

Le dessein des Anglois, tel qu'ils l'avoient communiqué au Roi de Firando, étant de se rendre à la Cour de l'Empereur du Japon, ils convinrent avec le Roi, des presens qu'ils devoient offrir à ce grand Monarque & à ses principaux Officiers, du nombre d'hommes qu'ils devoient envoyer à Meaco, & des préparatifs qui convenoient à leur députation. Les presens furent bornés aux sommes suivantes, sans que l'Auteur nous apprenne si c'étoit en argent monnoyé, ou en valeur de marchandises.

Présens destinés à l'Empereur du Japon.

	liv. sterl.	sols	den.
Pour l'Empereur Ogoxosama	87	7	6
Pour Xongosama, fils de l'Empereur	43	15	0
Pour Kodskedona, Secretaire d'Etat	15	17	6
Pour Saddadona, fils du Secretaire	14	3	4
Pour Jhokora, Juge de Meaco	4	10	6
Pour Fongo-Dona, Amiral d'Orongo	3	10	0
Pour Goto-Shoravero, Maître de la Monnoye	11	0	0

Ce détail n'a de curieux que le nom de l'Empereur & ceux de ses principaux Ministres, car il n'est pas fait pour donner une haute idée de l'Ambassade Angloise. Cependant le Roi Foyne, qui avoit pris beaucoup d'affection pour Saris, lui fit préparer une belle Galere, avec vingt-cinq Rameurs de chaque côté, & soixante autres Japonois pour cortege. Elle fut ornée fort galamment. Dix Anglois, choisis pour accompagner Saris, s'équiperent particulierement de ce qu'ils avoient de plus riche. Ils partirent le 2 du mois d'Août, & Saris nous a laissé une Relation fort exacte de ce voyage.

Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur.

Ils passerent entre plusieurs Isles, dont la plûpart leur parurent extrêmement peuplées, & remplies de fort belles Villes. Celle qui se nomme Fukkate, est défendue par un Château de pierres de taille, mais sans artillerie & sans garnison; ce qui parut d'autant plus étrange à Saris que l'ayant observé de près il le trouva bien entretenu, avec un fossé profond de cinq brasses, & trois fois plus large, un pont levis & plusieurs guerites. On fut obligé de relâcher au Port de Fukkate, parce que le vent & la marée l'emportoient sur les efforts des Rameurs. La Ville ne parut pas moins grande à Saris, que celle de Londres, considerée dans l'enceinte de ses murs. Elle est plus peuplée qu'on ne peut se l'imaginer, & les Habitans en sont fort civils. Cependant les enfans & la vile populace s'assemblerent autour des Anglois & des Japonois de la Galere, en criant avec un bruit épouvantable, *Koré, koré, kohoré, waeé*, c'est à-dire, *Coréens, cœurs perfides.* On fut exposé au même traitement dans toutes les Villes où la Galere relâcha, & dans quelques-unes on essuya quelques volées de pierres, sans y trouver d'autre remede que de passer en silence. Au long de toute cette Côte, jusqu'à la Ville d'Ozaka, Saris remarqua un grand nombre de femmes qui habitent sur l'eau, dans des Barques, avec leurs enfans, tandis que les maris s'occupent sur le rivage à diverses sortes de travail. L'occupation des femmes est de pêcher du poisson en plongeant jusqu'à sept ou huit brasses de profondeur. Mais cet exercice leur rend les yeux aussi rouges que du sang, & leur profession se reconnoît à cette marque. On mit deux jours depuis Firando jusqu'à Fukkate. A dix ou douze lieues, dans le Détroit de Xemina Seki, les Anglois observerent une grande Ville, près de laquelle ils virent à l'ancre un Jonc de neuf cens ou mille tonneaux, revêtu de plaques de fer, avec une garde pour le garantir du feu & de toutes sortes d'accidens. Il étoit fort bien construit, à peu près comme on nous represente l'Arche de Noé. Les Japonois dirent à Saris qu'il étoit destiné à transporter des Soldats dans les Isles, lorsqu'on étoit surpris par la guerre ou par quelque révolte.

Fukkate, grande Ville.

Jonc de mille tonneaux.

Après qu'on eut passé les Détroits, il ne se presenta rien d'extraordinaire jusqu'aux environs d'Ozaka, où l'on arriva le 27 d'Août. La Galere ne pouvant s'approcher de la Ville, il vint à sa rencontre une Barque legere, qui apportoit le Maître de la maison où les Anglois devoient être reçus à leur arrivée. Il leur presenta des rafraîchissemens de vin & de fruits. Pour remonter le fleuve, la Barque fut tirée par des Matelots, avec une corde attachée au sommet d'un mât. Ozaka est une Ville de la même grandeur que Fukkate. Elle a plusieurs ponts de bois, sur une riviere qui n'est pas moins large que la Tamise. Ses maisons ne sont pas également belles, mais il s'en trouve plusieurs d'une beauté extraordinaire. Ozaka est un des principaux

Ozaka, grande Ville du Japon.

SARIS. 1613.

Ports du Japon. Son Château est d'une grandeur considerable, fortifié par de larges & profonds fossés, avec plusieurs ponts-levis à chaque porte. Les murailles ont douze ou quinze pieds d'épaisseur, avec des ouvertures par intervalles pour lancer des fleches, des dards & des pierres. Elles sont de belles pierres de taille, & soutenues par un large rampart. Chaque pierre est taillée si exactement pour remplir sa place, que sans aucun besoin de ciment, un peu de terre suffit pour remplir les jointures.

Usurpation de l'Empire par Ogoxosama.

Ce Château étoit la demeure de Ticosama, fils du dernier Empereur, qui se trouvant dans l'enfance à la mort de son pere, avoit été laissé sous la tutelle de quatre Seigneurs, dont Ogoxosama étoit le Chef. L'ambition de regner leur avoit bientôt fait violer tous les droits; mais Ogoxosama, feignant de prendre les armes en faveur du jeune Prince, avoit défait ses trois rivaux dans plusieurs batailles. Il en avoit tué deux, & forcé le troisiéme de chercher son salut par la fuite. Enfin lorsqu'il s'étoit vû sans concurrent, il s'étoit fait proclamer Empereur, à l'extrême étonnement de ceux qui ne l'avoient pas soupçonné de cette vûe; & s'étant saisi du légitime héritier de la Couronne, il l'avoit marié à sa fille, comme le seul moyen dont on pût esperer une parfaite réconciliation. Mais il avoit confiné les deux jeunes époux dans le Château d'Ozaka, & placé près d'eux, pour Garde continuelle, un certain nombre de jeunes gens qu'il avoit fait élever depuis le berceau dans un dénouement absolu à toutes ses volontés. Ainsi n'ignorant pas les démarches & les plus secrettes pensées du Prince, il gouvernoit l'Empire avec une parfaite sécurité.

Ville de Sakay.

Vis-à-vis d'Ozaka, de l'autre côté de la riviere, on découvre une autre Ville, nommée Sakay, qui est fort inférieure en étendue, mais qui entretient un grand commerce avec les Isles voisines.

Ville de Fuchimi & sa garnison.

Le 28, après avoir laissé, à quelques Négocians d'Ozaka, des essais de marchandises & leur prix, Saris partit sur une Barque pour Fuchimi, où il arriva le 29. Cette Ville, qui est fortifiée suivant la méthode du Pays, a pour sa garde trois mille Soldats, que l'Empereur y entretient dans la seule vûe de tenir en respect Ozaka & Meaco. On renouvelloit la Garnison à l'arrivée des Anglois. Ils virent sortir les vieilles Bandes, & les nouvelles prendre leur place. Elles marchoient sur cinq hommes de front & dix de hauteur. A chaque division, elles avoient un Officier, qui les entretenoit dans un ordre exact. La premiere étoit armée de *calivers*, car les Japonois n'ont pas de mousquets & n'en veulent pas prendre l'usage. La seconde l'étoit de piques; la troisiéme de katans, ou de sabres, & de targettes; la quatriéme d'arcs & de fleches; la derniere, d'une sorte de bâtons ou de crocs garnis de fer, qui se nomment dans le Pays Waggadashes. Ces cinq divisions, avec leurs différentes armes, formoient une Compagnie; après laquelle une autre suivoit dans le même ordre. Mais il n'y avoit ni enseignes, ni tambours, ni trompettes, ni d'autres instrumens de guerre. La premiere file des katans avoit des fourreaux d'argent; & la derniere, des fourreaux d'or ou dorés. Toutes les Compagnies n'étoient pas composées du même nombre d'hommes. L'une étoit de cinq cens, une autre de trois cens, & les autres de deux cens cinquante. Au milieu de chacune, trois chevaux en bride & en selle, richement caparaçonés, avec les housses de velours brodé ou de pelleterie précieuse,

Ordre de la milice Japonoise.



Marche Militaire du Japon. N°. XIII



précieuse, étoient conduits chacun par trois Esclaves, qui les tenoient avec des longes de soye. Les Capitaines marchoient à cheval, à la queue de chaque Troupe, mais les jambes croisées sur deux paniers, où leur lit & le reste de leur bagage étoit renfermé. Les plus vieux avoient derriere eux une sorte de dossier, contre lequel ils étoient appuyés dans une posture assez commode. Saris & les Anglois rencontrerent le Commandant de la Garnison deux jours après avoir vû la premiere Troupe; car chaque Compagnie marchoit à deux ou trois lieues de distance, pour la commodité des logemens & des vivres. Le Commandant étoit distingué par la richesse de son équipage. Il prenoit en chemin le divertissement de la chasse & du vol. Outre ses chevaux de bagage, il en avoit six de main, qui surpassoient, au jugement de l'Auteur, les plus beaux Genets d'Espagne. Son palanquin, de velours cramoisi, étoit porté devant lui par deux hommes; mais il y en avoit six, qui se relevoient tour à tour pour cet emploi.

Marche du Commandant.

Il regnoit un si bel ordre dans la marche de cette petite armée, qu'on n'entendoit parler d'aucune injure ni d'autres sujets de plainte. Comme chacun payoit pour ses besoins, tous les Soldats étoient reçus volontiers dans les lieux de leur passage. Il n'y a point de Villes ni de Villages sur les routes publiques qui ne soient bien pourvûs de Cuisiniers, de Traiteurs & d'Auberges, où l'on peut se faire servir sur le champ ce que l'on desire, au prix qu'on y veut employer. Les alimens communs dans tout le Pays sont le riz, de diverses sortes, entre lesquels néanmoins le blanc est le plus estimé; le poisson frais ou salé; toutes sortes d'herbes, de pois & de racines; de la volaille, des oiseaux & du gibier de toute espece, car l'Europe n'a pas d'animaux qui ne soient en abondance au Japon. Mais les Japonois n'aiment point la chair des animaux privés. Ils ont différentes especes de fromages, & ne font pas de beurre. Ils n'ont pas non plus l'usage du lait, parce qu'ils le considerent comme du sang. Leur froment ne le cede point à celui d'Angleterre; mais la couleur en est rougeâtre. Ils employent les bœufs & les chevaux à labourer la terre. Les Anglois ne payerent que trois sols pour une poule grasse, & le même prix pour un faisan. Un excellent cochon de lait ne leur coûta que douze sols; un cochon gras, cinq schellings; un bœuf, seize; un chevreau, trois; & la livre de riz, un demi sol. La boisson commune du peuple est l'eau pure, qu'ils font un peu chauffer, & qu'ils regardent dans cet état comme un souverain préservatif contre les vers. Leur unique liqueur est une distillation de riz, qui est presque aussi forte que l'eau-de-vie de France, & qui ressemble en couleur au vin de Canarie. Elle n'est pas chere. Cependant après avoir tiré la meilleure & la plus forte, ils font encore sur le marc une liqueur plus foible, qui est à l'usage des Pauvres.

Abondance de vivres dans les routes publiques.

Le 30, on fournit à l'Ambassade Angloise dix-neuf chevaux, aux dépens de l'Empereur, pour transporter les presens à Suronga, avec Saris & sa suite. Outre le cheval qui devoit lui servir de monture, il y avoit pour lui un palanquin, & six hommes nommés pour le porter. L'Officier que le Roi de Firando lui avoit donné pour guide prenoit soin, en vertu d'un ordre Impérial, de louer ces porteurs & ces chevaux de ville en ville. Il étoit chargé aussi de la dépense & du logement; & suivant l'usage du pays, le convoi étoit précedé d'un Esclave à pied, qui couroit la pique à la main.

Saris fait une partie du voyage par terre.

SARIS. 1613.

Beauté admirable de la route.

Le voyage dura jusqu'au 6 de Septembre, à quinze ou seize lieues par jour. Cette route est la principale du Japon. Les soins qu'on a pris pour l'applanir en coupant jusqu'aux montagnes, l'ont rendue fort commode & fort unie. Elle est divisée en lieues, à chacune desquelles on a placé des deux côtés une petite pyramide, moins pour avertir de la longueur du chemin, que pour regler le prix des chevaux & des porteurs de louage, qui n'est que d'environ trois sols pour chaque lieue. On trouve sur toute la route une quantité surprenante de Voyageurs. Les métairies & les maisons de campagne sont en si grand nombre, qu'on n'avance point sans en découvrir de nouvelles. On rencontre une infinité de villages, plusieurs grandes villes & des pontons commodes sur chaque riviere. Il se presente aussi des Couvens dans quantité de lieux, ou des temples environnés d'un petit bois, & bâtis, la plûpart, dans les plus agréables parties de chaque Canton. Les Prêtres, qui font le service de la Religion, habitent ces lieux, & n'y manquent pas plus qu'en Europe de toutes les commodités de la vie. Aux environs de chaque ville, on trouve des croix chargées de criminels qui ont été punis par ce supplice. Le préjugé de cet usage n'a pas été le moindre obstacle à la propagation de l'Evangile dans toutes les Isles du Japon.

Obstacle au Christianisme.

Suronga, séjour de l'Empereur.

La ville de Suronga où l'Empereur du Japon tenoit sa Cour, est aussi grande que Londres avec tous ses Fauxbourgs. On n'y souffre point d'artisans dans l'interieur, pour ménager le repos de l'Empereur & des Grands, qui ont leurs Palais au centre de la ville. Aussi ne trouve-t-on à l'entrée que des boutiques, des magasins, & d'autres lieux de travail, où l'on ne voit paroître que des Marchands & des Ouvriers.

Saris est conduit à l'Audience.

Aussi-tôt que Saris fut logé, il envoya William Adams à la Cour, pour déclarer son arrivée & demander une prompte expédition. On lui répondit qu'il étoit le bien-venu, & qu'après s'être reposé un jour ou deux il seroit admis à l'Audience de l'Empereur. Le jour suivant fut employé à préparer les presens & à se procurer de petites tables du pays, avec des parfums, pour s'en faire accompagner suivant l'usage. Le 8, Saris fut conduit dans son palanquin au Château de Suronga, précedé de ses Facteurs, qui portoient les presens. Il passa plusieurs ponts, dont chacun avoit son corps de garde. Ensuite ayant monté un grand escalier de pierres choisies, il vit venir à sa rencontre deux personnages d'une figure fort grave & fort imposante, Kodskedona, Secretaire de l'Empereur, & Fungondona, Amiral, qui l'introduisirent dans une chambre nattée, où ils s'assirent les jambes croisées. Après quelques momens de repos, ils le firent entrer dans une autre chambre qui se nomme en langage du Pays, la salle de presence. On y voit le fauteuil, ou le Trône de l'Empereur, qui est de drap d'or, élevé d'environ cinq pieds & fort richement orné, mais sans dais au dessus. Saris & ses Anglois furent avertis de le saluer; après quoi ils furent reconduits dans la premiere chambre, où ils n'attendirent pas moins d'une heure. Enfin, quelques Officiers de la Cour étant venus annoncer que l'Empereur avoit paru, le Secretaire & l'Amiral prirent Saris sous les bras & le conduisirent à la salle de presence; mais ils le quitterent à la porte, en lui faisant signe d'entrer, & sans oser eux-mêmes jetter les yeux dans la salle. L'Auteur observe que les presens, c'est-à-dire, ceux du Roi d'Angleterre & ceux que l'Ambassadeur offroit en son propre

nom, suivant l'usage du pays, avoient été placés sur des nattes, dans la salle d'Audience, avant l'arrivée de l'Empereur.

Saris. 1613.

Saris accompagné du seul Adams, qui lui servoit d'Interprête, s'avança respectueusement vers le Trône, où l'Auteur ne nous apprend pas si l'Empereur étoit assis, ni s'il étoit environné d'un nombreux cortege. Après un compliment fort court, Saris presenta au Monarque du Japon la lettre du Roi d'Angleterre. Il la reçut de sa propre main, & l'ayant portée à son front, il donna ordre à son Interprête qui étoit assis derriere lui, de dire à William Adams, qu'il voyoit les Anglois avec plaisir, & que lorsqu'ils auroient pris deux ou trois jours pour se remettre des fatigues d'un si long voyage, il leur feroit donner la réponse qu'il vouloit faire au Roi leur maître. Ensuite il demanda au Géneral Anglois s'il n'avoit pas dessein d'aller voir son fils, qui étoit à *Jedo*. Saris ayant répondu que c'étoit son intention, l'Empereur donna ordre qu'on lui fournît des hommes & des chevaux pour ce voyage. L'Audience finit par un signe de tête du Monarque, qui fit connoître aux Anglois qu'il étoit temps de se retirer. Saris retrouva le Secretaire & l'Amiral à la porte. Ils le conduisirent jusqu'à l'escalier, où il rentra dans son palanquin pour retourner à son logement.

Il est traité favorablement.

Le 9, il porta au Secretaire les presens qui lui étoient destinés. Mais cet Officier refusa constamment de les recevoir, en protestant qu'il étoit lié par une défense expresse de l'Empereur son maître, & qu'il y alloit de sa tête. Cependant il accepta quelques livres de tablettes d'aloes, comme un grand remede pour sa santé. Saris lui remit un Mémoire contenant les articles du commerce. Il y en avoit quatorze; Kodskedona, qui les trouva trop longs, demanda qu'ils fussent abregés, par la seule raison que les Japonois n'aiment pas les longueurs.

Le 10, Adams fut chargé de porter un abregé des articles au Secretaire, qui les communiqua aussi-tôt à l'Empereur. Ce Prince les approuva tous, à l'exception d'un seul qui regardoit les Chinois. Les Anglois n'ayant pû obtenir la liberté du commerce à la Chine, Saris demandoit qu'il leur fût permis d'amener dans les Ports du Japon les prises qu'ils feroient sur cette Nation, & d'en vendre les marchandises aux Japonois. L'Empereur n'avoit marqué d'abord aucun éloignement pour cette proposition; mais après en avoir conferé avec un Ministre de la Chine, qu'il avoit à sa Cour, il déclara que cet article ne seroit jamais accordé. Tous les autres passerent sous le grand sceau, qui n'est pas de cire, comme en Europe, mais qui consiste seulement dans quelques caracteres gravés en couleur rouge. Le Maître de la monnoye ne fit pas les mêmes difficultés que le Secretaire pour recevoir les presens des Anglois; mais il en marqua sa reconnoissance à Saris, en lui envoyant deux robbes de taffetas du Japon. Avec l'intendance de la monnoye, il avoit la qualité de Marchand Imperial, ce qui le mit dans une correspondance plus étroite avec les Anglois, qui lui communiquerent divers essais de leurs marchandises. Il étoit fort estimé de l'Empereur; & ce qui augmentoit beaucoup son crédit, il s'étoit engagé par un vœu solemnel à se tuer à la mort de son maître, pour se délivrer de la douleur de lui survivre.

Reglement des articles du commerce.

Refus d'un article.

L'Equipage qui devoit conduire Saris à Jedo, ayant été préparé suivant l'ordre Imperial, il partit le 12 avec son cortege. Le pays qu'il traversa lui

Saris fait le voyage de Jedo.

SARIS. 1613.

Idoles & superstitions du pays.

parut fort peuplé. Il admira sur-tout un grand nombre de Fotaquis ou de Temples, entre lesquels il en vit un fort célebre par la statue d'une Divinité nommée *Dabis*. Elle étoit de cuivre, & creuse intérieurement; mais si grande qu'elle n'avoit pas moins de vingt & un ou vingt-deux pieds de hauteur, quoiqu'elle fût dans la posture d'un homme à genoux & les fesses appuyées sur ses talons. Tous les membres étoient d'une grosseur proportionnée. Elle étoit couverte d'une robbe, pour augmenter la véneration du peuple par la richesse de l'habillement. On ne refusa point aux Anglois la permission d'entrer dans l'intérieur du corps, avec d'autres Voyageurs, qui regardoient cette circonstance comme une partie de leur dévotion. Le retentissement de la voix y causoit un bruit terrible. Chacun prenant la liberté de graver quelques caracteres sur le cuivre, les Anglois y écrivirent leur nom & l'année de leur passage. Ce Temple est situé sur le grand chemin qui conduit à Tenkaday, autre lieu de pelerinage, où les Grands & le Peuple se rendent avec le même empressement de superstition. William Adams, qui avoit eu la curiosité de faire ce voyage, raconte que tous les mois on amene au Temple de Tenkaday une des plus belles filles du pays, qu'on place avec beaucoup de bienséance, dans une chambre fort ornée. Là, pendant certaines nuits, l'Idole Tenkaday se presente à elle & la traite avec toute la familiarité d'un mari. Il lui explique toutes les difficultés que les Bonzes, (c'est le nom des Prêtres), la prient de lui proposer. Mais lorsqu'il la quitte, & qu'elle fait place à celle qui doit lui succéder, elle se trouve couverte d'écailles, qui ressemblent à celle du poisson. On ignore ensuite ce qu'elle devient. L'Auteur paroît persuadé que c'est le Diable qui se joue ainsi de la crédulité des Japonois, sans faire réflexion que l'intervention des esprits est inutile au milieu des Bonzes.

Saris arrive à Jedo.

Beauté de la Ville.

Rue singuliere.

L'Ambassade Angloise arriva le 14 à Jedo, Ville, non seulement plus grande que Suronga, mais beaucoup plus admirable par la magnificence de ses bâtimens. La plûpart sont bâtis de belles pierres, & dorées dans plusieurs endroits de la façade & du toit. Les fenêtres ne sont pas de verre, mais elles n'en sont pas moins grandes; & les planches legeres dont les volets sont composés sont chargées de dorures & de peintures. La principale rue de la ville est formée par une chaussée qui regne continuellement au-dessus d'une riviere, avec une ouverture de cinquante en cinquante pas, pour la commodité de l'eau. Les villes de l'Europe ont peu de rues qui soient aussi larges que cette chaussée.

Age & situation du Roi de Jedo.

Après avoir fait avertir le Secretaire d'Etat de son arrivée, Saris fut conduit le 15 à l'Audience du Roi. Ce Prince tient sa Cour dans le Château de Jedo, qui est beaucoup plus fort & plus beau que celui de Suronga. Sa garde est aussi plus nombreuse. Saddudona, son Secretaire, étoit pere de Kodskedona Secretaire de l'Empereur. Son mérite & son expérience l'avoient fait choisir pour Gouverneur du jeune Prince, qui paroissoit âgé néanmoins d'environ quarante-deux ans. Saris fut reçu avec les mêmes cérémonies & les mêmes témoignages de bonté qu'à Suronga. Le Roi parut sensible à la lettre & aux presens du Roi d'Angleterre. Il ordonna des rafraîchissemens pour les Anglois, & leur promit que sa réponse & ses presens pour leur Maître seroient prêts dans peu de jours.

Saris. 1613.

Le 19, il leur envoya deux armures complettes pour le Roi d'Angleterre, & une épée pour Saris, de celles que les Japonois appellent *Tach*, & qui ne sont à l'usage que des guerriers du premier ordre.

Retour de Saris à Suronga.

Les Anglois quitterent Jedo le 21; mais au lieu de revenir à Suronga par le même chemin, ils se laisserent volontiers conduire dans une barque du Roi jusqu'à Oringa, ville maritime, d'où ils n'arriverent que le 29 à la Ville Imperiale. Avec quelque empressement qu'ils eussent demandé leur congé, ils furent obligés d'attendre jusqu'au 9 d'Octobre les lettres & les presens de l'Empereur. Cependant on ne diminua rien des civilités qu'ils avoient reçues jusqu'alors, & le Secretaire d'Etat fit plusieurs fois l'honneur à Saris de le visiter dans son logement. Enfin il lui remit la lettre de l'Empereur, que Purchass a conservée dans les caracteres du Japon. Il suffira d'en joindre ici la traduction.

Au Roi de la Grande-Bretagne.

Lettre de l'Empereur du Japon au Roi d'Angleterre.

» JE reçois avec plaisir la lettre obligeante de Votre Majesté, qui m'est » apportée par votre sujet le Capitaine Jean Saris, le premier Anglois de » ma connoissance qui soit arrivé dans une partie de mes Domaines, & je » n'ai pas peu de joie d'apprendre quelle doit être la grandeur de votre sa- » gesse & de votre pouvoir pour réunir trois puissans Royaumes sous votre re- » doutable commandement. Je remercie Votre Majesté de la bonté extrê- » me qui l'a portée sans aucune raison de ma part à m'envoyer un present de » plusieurs choses rares, telles que mon pays n'en produit point & qu'on n'en » a jamais vû. Je les reçois, non comme d'un étranger, mais comme d'un » Prince que j'estime autant que moi-même, & dont je desire que l'amitié » me soit continuée. Je souhaite aussi que votre Hautesse persiste dans la bonne » intention d'envoyer ses sujets dans les parties ou les Ports qu'il lui plaira de » ma domination, où j'ordonnerai qu'ils soient très bien reçus; louant beau- » coup leur habileté dans la connoissance admirable de la navigation, qui » leur a fait découvrir facilement un pays si éloigné, sans que l'étendue d'un » si grand gouffre, & la crainte d'une infinité de tempêtes & d'orages, leur » ait fait abandonner l'entreprise des découvertes & du commerce, dans la- » quelle ils me trouveront toujours prêts à les favoriser suivant leurs desirs. » J'envoye de mon côté à Votre Hautesse, par votre même Sujet, un petit » témoignage de mon affection, en vous priant de le recevoir comme de » celui qui se rejouit beaucoup de votre amitié. Comme les Sujets de Votre » Majesté ont desiré certains privileges pour le commerce, & la permission » d'établir un Comptoir dans mes Etats, non seulement je leur ai accordé cet- » te faveur, mais pour la rendre plus solide je l'ai confirmée par mon grand » sceau. Donné dans mon Château de Suronga le 4 du neuviéme mois, dans » la VIII[e] année de notre Dary, suivant notre maniere de compter : demeurant » l'ami de Votre Majesté, le plus haut Commandant dans ce Royaume du Ja- » pon. *Signé plus bas.* Minna Monttono. Yei. Ye. Yeas.

Caracteres & écriture du Japon.

Avec cette lettre, on remit à Saris la Patente des Privileges pour le commerce du Japon. Il laissa l'original à Cocks, qui devoit demeurer dans le pays avec la qualité de premier Facteur. Les caracteres de cette piece, comme ceux de la lettre, différent beaucoup des caracteres Chinois. Les lettres de chaque mot sont écrites l'une sur l'autre, & les lignes prennent du

SARIS. 1613.

haut du papier jusqu'en bas, en commençant à droite & continuant à gauche jusqu'à la derniere, au bas de laquelle est le sceau.

Privileges accordés par Ogoxosama, Empereur du Japon, à Sir Thomas Smith, Gouverneur, & aux honorables Associés de la Compagnie des Indes Orientales.

Patentes & Privileges du commerce.

» PRemierement, nous accordons & donnons liberté perpétuelle aux Sujets du Roi de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire, à Sir Thomas *Smith* Gouverneur, & à la Compagnie de Marchands des Indes Orientales, de venir dans tous les Ports de notre Empire du Japon, avec leurs Vaisseaux & leurs marchandises, sans aucun empêchement pour leurs personnes & pour leurs biens, d'y résider, de vendre, d'acheter, de faire des échanges avec toutes sortes de Nations, d'y demeurer aussi long-tems qu'ils le jugeront à propos & d'en partir suivant leur inclination & leurs besoins.

» *Item.* Nous les délivrons des droits de la Douane pour toutes les marchandises qu'ils ont apportées & qu'ils pourront apporter dans nos Royaumes, ou qu'ils voudront en transporter dans d'autres pays; & nous autorisons les Navires qui arriveront d'Angleterre à procéder à la vente de leurs marchandises, sans avoir besoin de venir ou d'envoyer davantage à notre Cour.

» *Item.* Nous déclarons que si quelque Vaisseau d'Angleterre étoit en danger de faire naufrage dans notre pays ou sur nos Côtes, notre volonté est non seulement que nos Sujets leur prêtent de l'assistance, mais que les Marchandises qui auront été sauvées soient rendues au Capitaine, ou au premier Marchand, ou à ceux qui auront leur Commission. Nous voulons aussi qu'ils ayent la liberté de bâtir pour la commodité de leur commerce une ou plusieurs maisons, dans quelque Port de notre Empire qu'ils en ayent besoin; & qu'à leur départ ils puissent la vendre.

» *Item.* Si quelque Marchand ou quelque autre Anglois sortent de cette vie dans l'étendue de notre Empire, les biens du mort demeureront à la disposition du principal Facteur. Si quelque Anglois commet une offense, le droit de la justice & de la punition appartiendra au principal Facteur, & nos Loix ne regarderont ni leurs biens ni leurs personnes.

» *Item.* Nous vous commandons, à vous, nos Sujets, qui trafiquerez avec les Anglois pour quelque partie de leurs marchandises, de les payer fidélement, suivant les conventions, sans délai, sans remise, & sans qu'il vous arrive de leur renvoyer les marchandises achetées.

» *Item.* A l'égard des marchandises propres à notre usage, qu'ils ont apportées, ou qu'ils apporteront à l'avenir, notre volonté est qu'elles ne soient jamais arrêtées ou confisquées, mais que suivant les conventions de prix qui seront faites avec les Marchands, elles soient payées au moment qu'elles seront delivrées.

» *Item.* Si dans leurs entreprises pour découvrir d'autres pays, ou pour le retour de leurs Vaisseaux, ils ont besoin d'hommes ou de vivres, notre volonté est que vous, nos Sujets, vous leur fournissiez, pour leur argent, les commodités dont ils auront besoin.

» *Conclusion.* Nous voulons que sans autre Passeport, ils puissent travailler à la découverte de *Yeadzo*, ou de tout autre pays dans l'étendue & aux environs de notre Empire.

» De notre Château de Suronga, ce premier jour du neuviéme mois, dans
» la VIII[e] année de notre Dary, suivant notre maniere de compter. Scellé
» de notre grand Sceau.

Signé plus bas. Minna Monttona. Yei. Ye. Yeas.

Saris.
1615.

Excellence du Port d'Oringa.

En passant par Oringa, Saris observa que ce Port est excellent, & que les Vaisseaux n'y sont pas moins en sûreté que dans la Tamise au milieu de Londres. L'entrée par la mer est aussi très sure & très facile. D'où il conclut que les Bâtimens Anglois doivent le préferer à celui de Firando, d'autant plus qu'il n'est qu'à quatorze ou quinze lieues de Jedo. A la verité, les bestiaux & les autres provisions ne s'y trouvent point dans la même abondance qu'à Firando; mais cette raison même ne doit point empêcher qu'on ne lui donne la préférence.

Les Anglois, en entrant à Suronga, trouverent dans cette Ville un Ambassadeur Espagnol, arrivé des Philippines, qui avoit obtenu sa premiere audience de l'Empereur, & qui lui avoit presenté quelques pieces de damas de la Chine, avec cinq gros flacons de vin de l'Europe, mais qui ne put ensuite se procurer d'autre accès à la Cour Imperiale. Il venoit demander que tous les Portugais & les Espagnols qui étoient au Japon, sans y être autorisés par le Roi d'Espagne, lui fussent remis pour être transportés aux Philippines. Mais l'Empereur rejetta cette demande, en déclarant que le Japon étoit un pays libre, d'où il vouloit que personne ne fût forcé de sortir. Cependant il ajoûta que si l'Ambassadeur pouvoit persuader à quelqu'un de le suivre, la même raison l'empêcheroit de s'y opposer. L'occasion de cette Ambassade étoit le besoin que les Espagnols avoient d'hommes, pour défendre les Molucques contre les Hollandois, qui faisoient de grands préparatifs pour la conquête de ces Isles.

Liberté établie au Japon.

Saris partit le 9 d'Octobre pour retourner à Firando. Après son départ, l'Empereur, qui avoit peu d'inclination pour la Religion Chrétienne, ordonna par une proclamation, que tous les Chrétiens se retirassent à Nangazaki, Ville maritime, éloignée de Firando d'environ huit lieues, & que sous peine de mort il n'y en eût point d'assez hardis pour faire célebrer la Messe à moins de dix lieues de sa Cour. Quelques jours après, vingt-sept Japonnois, tous gens de quelque distinction, s'étant assemblés en secret pour l'entendre dans un Hôpital que les Chrétiens avoient fondé pour les Lépreux, l'Empereur, informé de leur hardiesse, les fit arrêter, & ne remit leur supplice qu'au lendemain. Tandis qu'ils passoient la nuit dans une même prison, le hasard y fit amener un Idolâtre, arrêté pour dettes. Le matin, lorsque les Officiers de la Justice vinrent appeller les Chrétiens pour les conduire à la mort, en offrant la vie à ceux qui renonceroient à leur religion, cet homme, qui avoit eu le bonheur de recevoir des instructions pendant la nuit, sortit courageusement avec les autres, & fut crucifié avec eux.

Persécution contre les Chrétiens.

En suivant la route de Suronga à Meaco, les Anglois essuyerent une si grosse pluye, que n'ayant pû traverser les rivieres, ils n'arriverent dans cette Ville que le 16 d'Octobre. Meaco est la plus grande Ville du Japon, & n'est presque composée que de Marchands. On y voit le principal Temple du pays, bâti de pierres de taille, & peu différent de Saint Paul de Londres pour la grandeur. Il est orné d'arches & de colomnes. Un grand nombre de Bonzes y

Meaco, Ville très grande.

Temple célèbre.

SARIS. 1613.

ſont entretenus aux dépens du Peuple. Les offrandes conſiſtent en riz & en petites pieces de monnoie, nommées Kondrijus, dont vingt font le ſchelling d'Angleterre. La principale Idole, eſt une ſtatue coloſſale de cuivre, à peu près ſemblable à celle de Dabis, dont on a vû la deſcription, mais incomparablement plus grande, car elle s'éleve juſqu'à la voute. Ce Temple, qui avoit été commencé par Tikoſama, venoit d'être achevé par ſon fils. Saris, curieux de ſçavoir ce que c'étoit qu'une maſſe de pierres qu'il vit dans l'enceinte, avec une pyramide au deſſus, apprit qu'on y avoit renfermé les oreilles & les nez de trois mille Coréens, qui avoient été maſſacrés à la fois. On nourriſſoit ſoigneuſement près du Temple le dernier cheval que Tikoſama avoit monté; & comme il étoit entretenu ſans aucun exercice, cette inaction l'avoit rendu d'une groſſeur monſtrueuſe. L'avenue qui conduit au Temple, a de chaque côté un grand nombre de piliers de pierre, à dix pas l'un de l'autre, ſur leſquels on a placé des lampes qui brûlent nuit & jour. Les Jéſuites Portugais avoient dans Meaco un fort beau College, où pluſieurs Religieux Japonois du même Ordre prêchent avec autant de zèle que de liberté. Ils ont traduit le Nouveau-Teſtament en langue vulgaire. On comptoit ſept ou huit mille Chrétiens Japonois dans la Ville; mais les Idolâtres mêmes ne faiſant pas difficulté d'abandonner leurs enfans aux inſtructions Chrétiennes, il y avoit beaucoup d'apparence que l'Evangile y feroit inſenſiblement beaucoup de progrès. Outre le Temple principal, la religion du pays en a beaucoup d'autres à Meaco. Les artiſans des différentes profeſſions y ſont reſſerrés chacun dans leurs quartiers & dans leurs rues, ſans qu'on leur permette le mélange qui eſt en uſage dans nos Villes d'Europe.

College de Jeſuites Portugais.

Preſent pour le Roi d'Angleterre.

C'étoit à Meaco qu'on devoit remettre aux Anglois les preſens deſtinés pour le Roi leur Maître. Ils paſſerent quelques jours à les attendre, parce qu'il manquoit encore quelque choſe à la perfection du travail. C'étoient dix grandes peintures, que les Japonois appellent Beobes, pour tendre une chambre au lieu de tapiſſeries.

Les Anglois ſont inſultés en retournant à Firando.

Le 20, étant parti de Meaco, on arriva le ſoir à Fuſchinis. Le lendemain à midi, ils étoient à Zaka, où la populace encore plus inſolente qu'à leur premier paſſage, les ſuivit en leur jettant des pierres, & criant *Toſſin! Toſſin!* c'eſt-à-dire, *Chinois, Chinois;* & d'autres, *Koré, Koré*, ou *Coréens.* La Galere qu'ils y avoient quittée n'ayant pas ceſſé de les attendre, aux frais du Roi de Firando, ils y rentrerent le 24, & le 6 de Novembre ils arriverent à Firando, où le Roi parut charmé de les revoir.

Raiſon de la langueur du commerce.

Pendant leur abſence, les Facteurs qu'ils avoient laiſſés dans cette Ville avoient tiré peu d'avantage du Commerce. Saris en apporte deux raiſons: l'une, que n'ayant point encore la permiſſion de l'Empereur, on n'oſoit expoſer librement les marchandiſes en vente; l'autre, que les Hollandois avoient donné de fauſſes impreſſions de leur valeur, en affectant, pour nuire aux Anglois, d'en rabaiſſer le prix. Il ajoute que les Japonois ſe prévenoient d'ailleurs contre les draps de l'Europe, en voyant que les Anglois en faiſoient eux-mêmes peu d'uſage; car les Marchands, comme le Capitaine & les autres Officiers, étoient vêtus de ſoye, & le commun des gens de l'Equipage ne portoit que des étoffes groſſieres. Vous louez, leur diſoient les Japonois, des marchandiſes pour leſquelles il paroît au fond que vous avez du mépris.

Saris

Saris prend occasion de ce préjugé, pour recommander à ses compatriotes d'employer constamment à leur propre usage les principales matieres de leur commerce, & tout ce qu'ils veulent mettre en vente aux yeux des Etrangers.

SARIS. 1613.

Malgré l'inclination que le Roi Foyne avoit conçûe pour les Anglois, le zéle de l'ordre & de la justice lui fit condamner sans ménagement les querelles qui s'élevoient souvent parmi eux, & qui alloient quelquefois jusqu'aux combats les plus sanglans. Le 8, André Polmer, Controlleur du Vaisseau, & Willam Marnell, Canonier, ayant passé la nuit à terre, se querellerent avec tant d'emportement, qu'ils en vinrent aux armes dans un duel régulier, dont ils furent rapportés tous deux mortellement blessés. Saris, à qui le Roi s'en plaignit amerement, se rendit aussi-tôt à bord & fit assembler tout l'Equipage. Ses reproches & ses menaces y répandirent la honte & la consternation. Il ne dissimula point que le Roi, déterminé à ne pas souffrir dans les Anglois ce qui étoit séverement défendu aux habitans du pays, lui avoit protesté qu'il feroit tailler en pieces à coups de sabre ceux qui donneroient cette sorte de scandale aux Japonois. Et pour inspirer plus de terreur aux coupables, il fit paroître un Interprête du Roi, qui fit la même déclaration de la part de ce Prince. A son retour, le Roi lui rendit une visite dans sa maison, & ne reprit ses manieres caressantes qu'après s'être fait assurer qu'il avoit inspiré plus de retenue à tous ses gens.

Querelles entre les Anglois.

Cependant il se trouva quelques Anglois, si effrayés, ou si choqués de la menace du sabre, qu'ayant abandonné le Bâtiment, au nombre de sept, ils trouverent le moyen de se rendre à Nangazaqui, où ils s'engagerent sans doute au service des Espagnols. Saris fut quelques jours sans pouvoir se procurer les moindres lumiéres sur leur retraite. Mais ayant appris la route qu'on leur avoit vû prendre, il fit des plaintes si éclatantes, qu'elles allerent jusqu'à Domingo Francisco, Chef des Espagnols à Nangazaqui. On fut surpris à Firando de voir arriver Jean Comas, Marchand de cette Nation, avec deux lettres, l'une pour Saris, l'autre pour le Facteur Cocks, & des présens de confitures, qui ne surpassoient point en douceur, suivant l'expression de l'Auteur, les termes enmiellés des deux lettres. Domingo Francisco témoignoit beaucoup de chagrin de ce que les sept deserteurs étoient arrivés dans son absence, & partis du Japon, sans que lui ni les Jesuites en eussent la moindre connoissance. Il s'excusoit aussi d'avoir jamais dit que les Anglois fussent des herétiques & des pirates. A l'égard des sept hommes, il croyoit que trois avoient pris la route des Manilles sur quelque Jonc Japonois, & que les quatre autres étoient montés sur un Bâtiment Portugais. Mais Saris comprit bien que ces excuses, qui faisoient tomber la faute sur autrui, étoient autant de fables. Il sçavoit que les Espagnols haissent les Portugais, n'aiment point les Japonois, & ne sont pas plus aimés des uns & des autres.

Désertion de sept Anglois.

La bonne intelligence regnoit si constamment entre le Roi Foyne & les Anglois, que ce Prince faisoit souvent demander à Saris du bœuf & d'autres provisions du Vaisseau, préparées à la maniere Angloise. Ses deux Ministres rendoient aussi de fréquentes visites au Comptoir. Un jour qu'ils se procurerent l'amusement d'aller à bord avec le Facteur Cocks, le seul desir d'entretenir la paix & l'amitié leur fit répeter à l'Equipage toutes les raisons qui devoient faire éviter les querelles, & sur tout les combats. Non seulement les loix du

Les Anglois s'accordent bien avec les Japonois.

SARIS. 1613.

pays condamnoient à mort ceux qui prenoient des armes pour se battre, mais elles ordonnoient sous la même peine à ceux qui les rencontroient, de se réunir pour les tuer sur le champ à coups de sabre. L'Auteur loue beaucoup la bonté d'un Seigneur Japonois, nommé Nobezane, sans expliquer les services qu'il rendit aux Anglois, ni le rang qu'il tenoit dans l'Etat.

Saris se procure des Matelots au Japon.

Le 14, Saris envoya son Interprête aux deux Rois, pour leur demander une douzaine de Matelots habiles, qu'il se proposoit de mener jusqu'en Angleterre. Les deux Princes étant alors engagés dans d'autres affaires, l'Interprête ne put parler qu'aux Secretaires, qui lui répondirent qu'une demande de si peu d'importance ne méritoit pas l'attention de leurs Maîtres, & qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de gens desœuvrés qu'on trouveroit toujours disposés à partir. Ils ajouterent que les Hollandois en avoient emmenés plusieurs, mais qu'on ignoroit quel avoit été leur sort, & celui même du Vaisseau.

Danse d'ours. Garde accordée à Saris.

Le 18, les Anglois reçurent la visite du Roi, qui leur avoit fait offrir le spectacle d'une danse d'ours. Il n'y eut personne au Comptoir qui ne s'attendît effectivement à voir des ours apprivoisés. Mais c'est un nom que les Japonois donnoient à trois Courtisannes & à quelques Comédiens, qui dansoient avec des peaux d'ours. Ils amuserent long-tems l'Assemblée par une musique & des figures de danses, qui causerent peu d'admiration aux Anglois. Le 19, Saris fut vivement sollicité par le Chinois de qui il louoit sa maison, & par un Facteur Portugais, nommé Georges Duras, de s'employer auprès du Roi pour la liberté de deux honnêtes Japonois, dont tout le crime étoit d'avoir exhorté un voleur à se sauver par la fuite. Il n'étoit question que d'un petit morceau de cuivre, qui ne valoit pas trois sols. Cependant le voleur n'ayant pû éviter d'être pris, fut condamné à mort; & ceux qui lui avoient conseillé de fuir auroient subi le même châtiment, si Saris n'eût demandé grace pour eux avec beaucoup d'instances.

Visite du Roi de Krats, & galanterie de Saris.

Le 20, Samedon, Roi de Krats, qui étoit venu rendre une visite d'amitié au Roi Foyne, fit prier les Anglois de le recevoir à bord, pour admirer toutes les curiosités de leur Vaisseau. Comme il devoit être accompagné des deux Princes de Firando, Saris se crut obligé de leur faire une réception d'autant plus galante, qu'il commençoit à n'être pas éloigné de son départ. Elle commença par une décharge de l'artillerie, qui fut suivie d'un magnifique festin, d'un concert de musique, & de plusieurs danses à l'Angloise. La fête finit, à la priere du Roi Samedon, par un exercice des Canoniers Anglois, qu'on fit tirer à la marque pour un prix qui leur fut proposé. Les trois Princes furent si satisfaits de la galanterie de Saris, qu'ils lui envoyerent chacun deux picques Japonoises & un Katan.

Dettes des Anglois payées.

Les préparatifs des Anglois pour leur départ ne pouvant être cachés aux habitans de Firando, il s'en presenta plusieurs à Saris, avec de grandes marques d'inquiétude pour les dettes de quelques particuliers de l'Equipage. Leurs plaintes allarmerent les Officiers du Vaisseau, parce qu'elles pouvoient avoir d'autres suites. On prit le parti de payer sur le champ tout ce qui étoit dû, en se réservant le droit de déduction sur les gages des débiteurs: & pour arrêter la défiance des Japonois, Saris fit déclarer qu'à l'exemple des Hollandois il laisseroit dans son absence un Comptoir à Firando. En effet, quoiqu'il n'eût

pas d'ordre exprès de la Compagnie pour cet Etabliſſement, il conſideroit que d'autres Capitaines en avoient formé de la même nature à Siam & à Patane ; que la Patente de l'Empereur lui en accordoit la liberté ; & qu'il lui reſtoit aſſez de marchandiſes pour fournir à l'entretien des Facteurs juſqu'à l'arrivée de quelqu'autre Vaiſſeau de la Compagnie. Le Conſeil, qu'il aſſembla pour déliberer encore ſur une affaire de cette importance, s'étant trouvé de même avis, il choiſit pour compoſer le Comptoir, huit Anglois & cinq Japonois ; trois avec la qualité d'Interprêtes, deux avec celle de domeſtiques. Richard Cocks, nommé pour les commander, reçut ordre non ſeulement de joindre aux lumieres qu'on s'étoit déja procurées ſur le Commerce du Japon, toutes celles qu'il pourroit tirer de l'expérience, mais encore d'étendre ſes recherches juſques dans la Corée, le Tushmay & les autres pays voiſins, pour obſerver s'il n'y avoit point des avantages plus conſidérables à s'y promettre.

SARIS. 1613.

Saris établit un Comptoir à Firando.

Le 5 de Décembre, Cocks & ſes compagnons vinrent faire leurs adieux à bord. On nous a conſervé leurs noms : William Adams, qui ne ſe laſſoit pas de vivre au Japon, après y avoir déja paſſé douze ans ; Tempeſt Pencok, Richard Wickam, William Eaton, Walter Carwarden, Edouard Sates, & William Nelſon. Leurs appointemens annuels étoient de cent livres ſterling. Saris, déterminé à mettre à la voile dès le même jour, fit la revûe de ſon Equipage, qui ſe trouvoit réduit à quarante-ſix Anglois, cinq Swarts, quinze Japonois & trois paſſagers. Par les obſervations, qu'il renouvella fort exactement, il trouva l'Iſle de Firando au 33e degré 30 minutes de latitude du Nord ; & pour variation, 2 degrés 50 minutes, Eſt.

Derniers adieux & noms des Facteurs.

Le plan de la navigation étoit de ſe rendre à Bantam, en ſuivant les Côtes de la Chine. On eut d'abord le vent ſi favorable, qu'ayant porté au Sud par Oueſt, on ſe trouva le lendemain à ſoixante-neuf lieues de Firando. Ce ne fut pas ſans avoir ſenti le grand Courant, qui ſort entre la Corée & la Chine, ni ſans avoir éprouvé la violence de cette Mer. Etant au 29e degré, on porta à l'Oueſt-Sud-Oueſt, pour doubler le Cap de Lambor. La Mer étoit ſi groſſe & le vent ſi impétueux, que les Matelots eurent beſoin d'employer tout leur art.

Le Vaiſſeau Anglois quitte le Japon.

Le 12, avant le jour, la ſonde donna trente-cinq braſſes ſur un fond bourbeux. Le matin, lorſqu'on ſe jugeoit fort proche des Côtes de la Chine, on s'apperçut que ce qu'on avoit pris pour la terre n'étoit qu'une Flotte de plus de trois cens Joncs, dont les moindres paroiſſoient de vingt ou trente tonneaux. Il en vint deux aſſez près du Vaiſſeau. On ne fut pas tenté de les arrêter, après les avoir reconnus pour des Pêcheurs : mais on fit inutilement toutes ſortes de ſignes pour engager quelques-uns de leurs Matelots à venir à bord. Avant midi on découvrit, à quatre lieues, deux Iſles qui ſe nomment *les Pêcheurs*, vers le 25e degré 55 minutes de latitude du Nord. Enſuite on porta au Sud-Sud-Eſt, en ſuivant la terre avec un très gros vent. A ſept heures du ſoir, la lumiere de la Lune fit reconnoître un roc, qui ſe trouvoit directement dans la courſe du Vaiſſeau, & qui doit être, ſuivant le calcul de Saris, à douze lieues des Iſles des Pêcheurs. On s'en approcha d'environ deux fois la longueur du Vaiſſeau, ſans trouver moins de trente braſſes. Saris fit porter de-là au Sud, avec le vent conſtamment en poupe.

Route depuis Firando, juſqu'à Bantam.

Le 13, on tourna au Sud-Oueſt, en ſuivant à cinq lieues les Iſles qui ſont

SARIS. 1613.

au long des Côtes de la Chine. Le 14 on tint la même courſe; & le jour ſuivant on apperçut quantité de Bâtimens pêcheurs, auxquels la violence du vent ne permit pas de parler; mais ils firent ſigne au Vaiſſeau de porter à l'Oueſt. Ce fut du moins le ſens qu'on crut devoir donner à leurs ſignes, parce qu'on n'étoit alors qu'à trois lieues de la terre. La latitude étoit ce jour là de 21 degrés 40 minutes du Nord; & depuis le 12 on crut n'avoir pas fait moins de cent-quarante lieues. Les Iſles qui bordent les Côtes de la Chine ſont plus au Sud qu'on ne les a placées dans les Cartes. Vers trois heures après midi, on eut la vûe de l'Iſle San-cha; & s'en étant approché juſqu'à deux lieues, on porta de là vers le Sud-Oueſt au long de la terre.

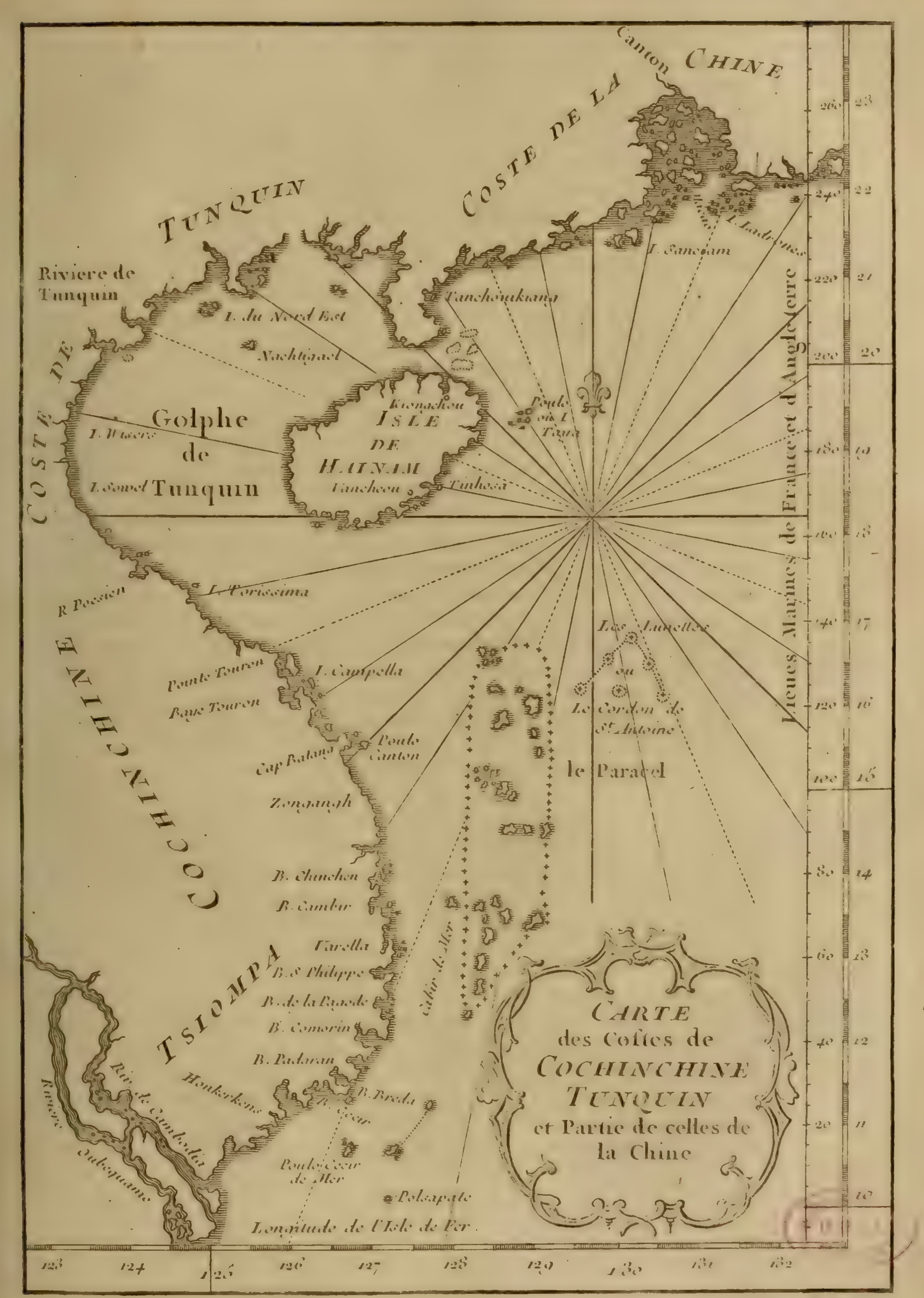
Erreur des cartes.

Le 18, la latitude étoit de 15 degrés 43 minutes du Nord; & depuis le 15 on crut avoir fait cent-quarante lieues Sud-Oueſt par Sud. A cinq heures après-midi, on eut la vûe de Pulo-Kotan, à cinq lieues de diſtance. Cette Iſle, qui paroît fort haute, eſt à vingt lieues, vers l'Oueſt, d'un fameux rocher, nommé Plaxel. La ſonde ne trouva point de fond dans cette grande mer. Mais le matin du jour ſuivant, on eut la ſatisfaction de reconnoître à deux lieues la Côte de Kamboya, qu'on ſuivit Sud par Eſt, ſans perdre la terre de vûe. On ſe trouvoit à midi au 13e degré 31 minutes du Nord, après avoir fait quarante-quatre lieues depuis le midi du jour précédent. On continua d'avancer au Sud-Sud-Oueſt, ſans trouver de fond à cinquante braſſes, quoiqu'on ſe tînt conſtamment à deux lieues du rivage. Les Cartes placent Kamboya trop à l'Eſt; car la courſe qu'on eſt obligé de prendre à quelque diſtance pour ſuivre les Côtes, fit connoître à Saris que cette terre eſt Sud-Sud-Oueſt & Nord-Nord-Eſt. Elle eſt bordée de quantité de rocs, qui ſe preſentent comme autant d'Iſles, l'une à la diſtance d'une lieue, l'autre d'une lieue & demie. Mais elle n'a point d'autres dangers, de ceux du moins qui peuvent s'appercevoir. Saris obſerve encore qu'on trouve les vents de commerce au long du rivage. Le 20, on étoit au 10e degré 53 minutes du Nord, après avoir fait cinquante-quatre lieues Sud par Oueſt. Deux heures après, on eut la vûe d'une petite Iſle, qu'on prit pour celle qui eſt à l'extrêmité des Baſſes, & qui ſe nomme Pulo-Siti. On porta au Sud-Oueſt, pour doubler cette Iſle, en conſultant toujours le Journal de Linſchoten, qu'on avoit pris pour guide depuis Firando, & qui s'étoit trouvé fort exact. Le 21, on eut pour latitude 9 degrés 43 minutes du Nord; &, ſuivant les calculs, on avoit fait trente-quatre lieues. Pulo-Kondor ſe fit voir à cinq lieues le matin du jour ſuivant, & l'on crût avoir fait quarante-une lieues, Sud-Oueſt par Oueſt, en ſe trouvant à midi au 8e degré 20 minutes du Nord. On porta de-là au Sud-Sud-Oueſt, vers la terre qui ſe nomme les Sept-Points.

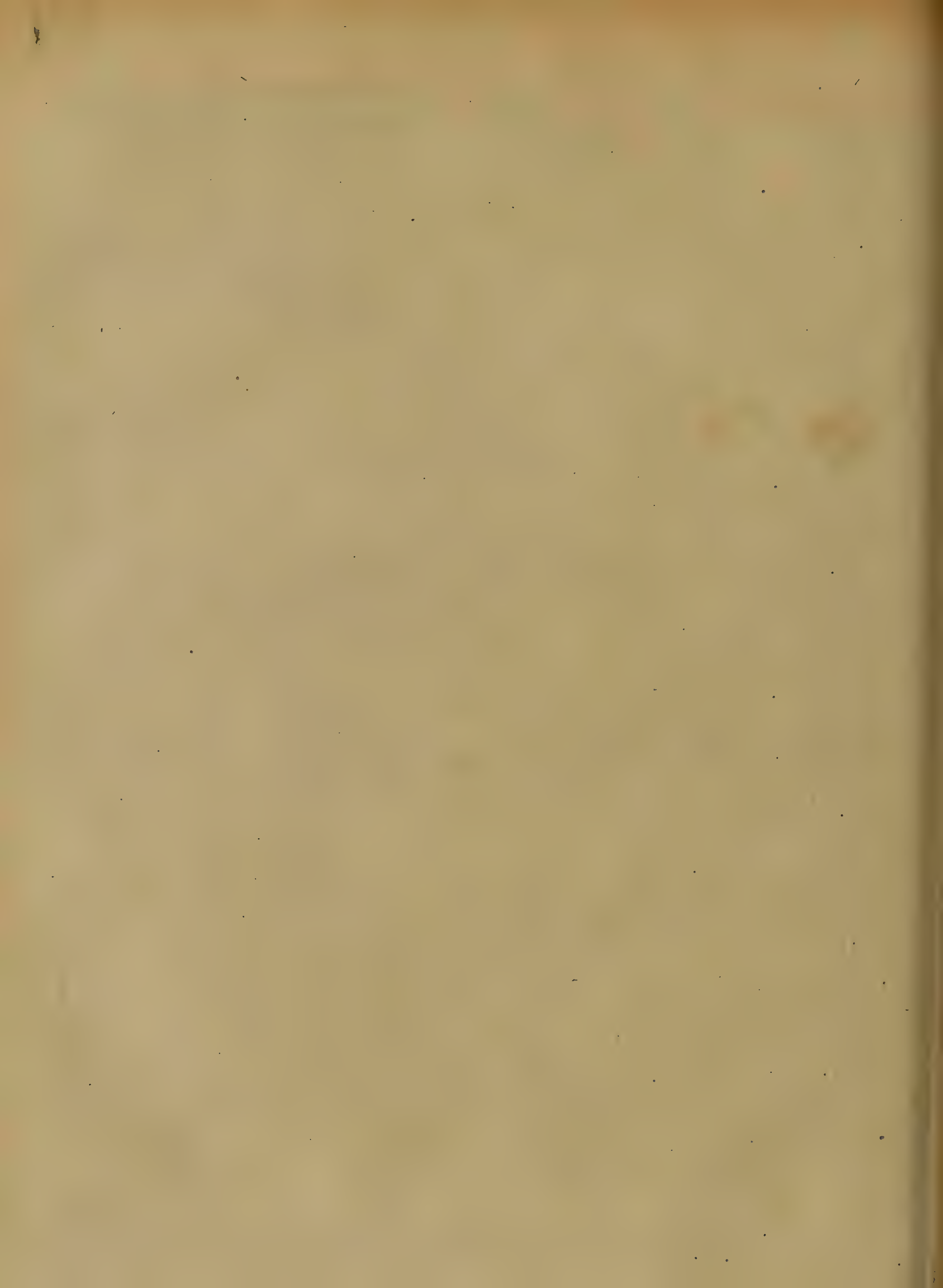
Autre erreur des cartes.

Le 25, à quatre heures du matin, on apperçut Pulo-Timon, dont on n'étoit qu'à cinq lieues. La latitude, 2 degrés 38 minutes du Nord; & par les calculs, on crut avoir fait cent-une lieues Sud-Sud-Oueſt $\frac{1}{4}$ Oueſt, depuis le 22. Le 28, après avoir fait quatre-vingt-deux lieues Sud-Sud-Eſt depuis le 25, on crut pouvoir juger à la vûe, qu'on n'étoit qu'à une lieue & demie de China-Bata, qui eſt une terre baſſe, couverte d'arbres & de ronces vers la pointe Sud-Oueſt. En portant l'après-midi au Sud-Sud-Eſt, entre pluſieurs petites Iſles qui forment les Détroits de China-Bata, on trouva que ces Détroits ſont exactement placés dans la Carte de Janſon Mole, Hollan-

On approche de China Bata.


Carte
des Costes de
Cochinchine
Tunquin
et Partie de celles de
la Chine
Canton
Chine
Coste de la
Tunquin
Coste de
Cochinchine
Tsiompa
Riviere de
Tunquin
I. du Nord Est
Nachtigael
Golphe
de
Tunquin
Isle
de
Hainam
Tanchoukang
Tinhosa
I. Sancam
I. Ladrones
Poulo
ou I.
Taya
R Poesien
Pointe Touron
Baye Touron
I. Campella
Cap Batang
Poulo
Canton
Zongaugh
B. Chuchen
B. Cambur
Varella
B. S. Philippe
B. de la Pagode
B. Comorin
B. Padaran
Honkerkens
B. Breda
Poulo Cecir
de Mer
Polsapate
Longitude de l'Isle de Fer.
Les Lunettes
ou
Le Cordon de
St. Antoine
le Paracel
Lieues Marines de France et d'Angleterre
Riv. de Camboda
Oubequame
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132

Tom. II N° 3.



dois, qui avoit fait present de ce fruit de ses observations au Capitaine Hippon, Anglois, de qui la Compagnie des Indes l'avoit reçu.

SARIS. 1613.

Le 29, un peu avant midi, l'eau changeant tout d'un coup de couleur, on jetta la sonde, qui ne trouva que sept brasses & demie. Bien-tôt on apperçut un roc assez élevé, qui paroît triangulaire & fort aigu du côté du Sud. Il n'est pas fort éloigné, à l'Ouest, de l'entrée des Détroits. Sa situation est dangereuse, mais il est placé fort exactement dans les Cartes, avec ses profondeurs. La latitude de ce jour étoit de 4 degrés 6 minutes du Nord; & la course au Sud par Ouest, de trente lieues. La multitude de basses que la sonde fait découvrir de tous côtés, obligea de jetter l'ancre le soir sur sept brasses d'un fort bon fond de sable.

Ecueil fort dangereux.

Le 30 au matin, on vit paroître le Vaisseau Anglois le Darling, qui faisoit voile à Coromandel. Son Equipage étoit de vingt-un Anglois, & neuf Swarts. Saris apprit d'eux la mort de Sir Henri Middleton & la perte du Vaisseau le Trade-Inercase. On porta pendant le jour au Sud-Sud-Ouest, demi-Ouest, & l'on fit quinze lieues. La nuit suivante, tandis qu'on avançoit avec toutes les voiles, quelques Matelots prêterent heureusement l'oreille au bruit des flots, qui battoient sur une chaîne de rocs abîmés. On laissa aussitôt couler l'ancre, sur un fond de dix-sept brasses & demie. Cette précaution sauva le Vaisseau d'un péril d'autant plus pressant, que la marée commençant à baisser, il auroit pû demeurer engagé au milieu de cet écueil. Le matin du jour suivant on eut la vûe de la haute terre de Sumatra, & celle d'une Isle. On passa ensuite au long d'une chaîne de rocs, qui n'étoient qu'à un mille sur la droite, en laissant de l'autre côté à deux lieues trois petites Isles, qui presentent la forme d'un triangle. Cependant le fond se trouvant depuis neuf jusqu'à vingt-deux brasses, on se seroit approché de la Côte de Java, qu'on voyoit à sept ou huit lieues, si l'on n'eût été fixé tout d'un coup par un calme, qui dura toute la nuit & tout le jour suivant. Le 2 de Janvier, on eut un peu de vent, à l'aide duquel on remit à la voile. Mais on ne regretta point d'avoir été retenu plus de vingt-quatre heures, lorsqu'entre huit & neuf heures du matin on rencontra l'Expédition, Vaisseau Anglois, qui retournoit en Europe. Il n'y eut point d'Anglois, dans l'Equipage de Saris, qui ne profitât de cette occasion pour écrire à ses amis d'Angleterre.

Dangers que les Anglois évitent.

1614.

Le 3, on entra heureusement dans la Rade de Bantam. Mais la satisfaction de Saris fut troublée, par le chagrin de n'y trouver rien de prêt pour sa cargaison. L'excuse de ceux qu'il y avoit laissés dans cette vûe, fut qu'ils ne s'étoient point attendus à le revoir si-tôt. Cette négligence causa beaucoup de tort aux Anglois; car lorsqu'on fut à Bantam, & qu'étant prêts de retourner en Europe, ils vouloient charger du poivre, on en fit monter le prix à l'excès. Kevi, Marchand Chinois, le déclara ouvertement à Saris.

Ils relâchent à Bantam.

De dix hommes dont le Comptoir de Bantam étoit composé, au départ des Anglois pour le Japon, il ne s'en trouvoit que cinq de vivans. Saris n'en avoit perdu qu'un dans le voyage de Firando à Bantam. L'état du Comptoir lui fit juger combien il étoit nécessaire de se ménager la faveur du Gouvernement. Il rendit des devoirs assidus au Gouverneur de Bantam, & lui offrit divers presens. Mais il n'apporta pas moins de soins à rétablir l'ordre dans les magasins & dans leur administration. La dépense du Comptoir, qui étoit excessi-

Etat du Comptoir de Bantam, & réparations de Saris.

SARIS. 1614.

ve en liqueurs fortes, fut réduite à de justes bornes, & le nombre des Esclaves Indiens diminué. Avec beaucoup d'attention à satisfaire tout le monde, Saris obtint que le prix du poivre fût moderé. Il en acheta mille sacs, de Kevi & de Lakmoy, deux des plus riches Négocians de la Ville, à treize pieces de huit pour dix sacs. Dans le poids, il s'apperçut de quelques différences, qui n'étoient point à son avantage. Loin d'en prendre droit de faire des plaintes trop dures, il n'employa que des politesses pour faire remarquer cette injustice; & ses reproches furent accompagnés d'un present de cinq pieces de huit, qu'il fit au premier Commis. Il en fut dédommagé par des témoignages efficaces de zéle & de reconnoissance. Au milieu de tant de soins, il eut à se défendre d'un accident terrible, qui lui fut cependant moins funeste qu'aux habitans de Bantam. Le 16, étant sur son Vaisseau, il vit toute la Ville en flammes, & l'ardeur du feu déchaînée avec tant de furie, qu'il jugea toutes sortes de remédes impossibles. Il se hâta d'envoyer ses gens au rivage, pour donner au Comptoir des secours qu'il ne croyoit que trop inutiles. Ils trouverent la Ville entiérement brûlée; mais, par une faveur extraordinaire du Ciel, les Comptoirs d'Angleterre & de Hollande avoient eu le bonheur d'échaper aux flammes.

Terrible incendie.

Deux Chinois traduisent la Lettre du Roi de Firando.

Le 20, Saris pria Lakmoy & Lan-chinq, deux Négocians Chinois, de traduire en langue Malayenne la Lettre du Roi de Firando au Roi d'Angleterre. Elle étoit en caractères de la Chine. La voici, telle que l'Auteur a cru devoir la conserver.

» TRE'S puissant Roi, je ne puis assez vous exprimer combien votre
» Lettre affectionnée & votre noble present, qui m'ont été rendus par
» votre Sujet le Capitaine Jean Saris, ont répandu de joie dans mon cœur,
» ni combien je m'estime heureux de jouir de l'amitié de votre Hautesse. Je
» vous en fais mes remercimens, & je vous en demande la continuation. Ma
» joie est extrême d'avoir vû arriver vos Sujets dans ma petite Isle, après un
» si long & si dangereux voyage. Ma bonne volonté & mon secours ne leur
» manqueront point dans leur digne & louable entreprise de découvrir de
» nouvelles terres & d'exercer le Commerce. Je ne puis trop exalter leur
» diligence & leur zéle. Ainsi me rapportant à eux-mêmes du recit de ce que
» j'ai fait pour eux & des bons traitemens qu'ils ont reçus de moi, j'envoie à
» votre Hautesse une petite marque de mon estime, & je lui souhaite une
» longue vie. De mon Château de Firando, le 6 de notre dixiéme mois.
» Votre affectionné ami, le Commandant de l'Isle de Firando au Japon.
» FOYNE-SAM-MASAM.

Remarque sur le nom.

Les deux Chinois ne s'accorderent point sur la prononciation du nom du Roi. Lanching vouloit que ce fut Foyne-Foschi-Sam; & Lakmoy le prononçoit comme il est ici. L'Auteur observe que cette différence vient d'un défaut des caractères Chinois, & que pour exprimer les noms propres, on est obligé à la Chine d'emprunter les caractères des autres mots qui ont le même son ou qui en approchent le plus; ce qui cause beaucoup d'erreurs. On trouve la même remarque dans Joseph Acosta.

Le 22, Bantam fut affligé d'un nouvel incendie, qui consuma quelques

restes de maisons échappées aux dernieres flammes. Mais les Comptoirs de Hollande & d'Angleterre furent encore préservés.

Sédition sur un Vaisseau Hollandois.

Le 26, il arriva un Bâtiment de mille tonneaux, dont l'Equipage s'étoit révolté dans l'Isle Mayo, jusqu'à prendre les armes pour égorger ses Officiers. Cet horrible complot avoit été découvert par un Ecossois, qui en avoit averti le Capitaine. Les chefs de la sédition avoient été surpris au moment marqué pour l'exécution de leur crime, & jettés sur le champ dans la mer. Il se trouvoit sur le même Vaisseau plusieurs soldats Anglois & Ecossois.

Le premier de Février, on fut surpris au Comptoir Anglois de voir revenir le Darling, qu'une tempête furieuse avoit mis dans la nécessité de se radouber. Il fut résolu, dans une assemblée de tous les Chefs, qu'il remettroit à la voile incessamment pour Sokadana, dans l'Isle de Borneo, & que de-là il iroit à Siam & à Patane.

Départ de Saris pour l'Europe.

Enfin Saris, ayant achevé sa cargaison, leva l'ancre le 13 de Février. Il observa dans les Détroits de la Sonde, que la marée y monte pendant douze heures à l'Est, & que le reflux à l'Ouest dure aussi douze heures. Le 16 de Mai, il arriva dans la Baye de Saldanna, où il trouva un Vaisseau de Londres, nommé *la Concorde*. Avant qu'il en eut pû recevoir des informations, quelques Habitans du Pays s'approchant dans leurs Barques, lui firent des plaintes fort vives par leurs signes. Ils accusoient l'Equipage de la Concorde de les avoir insultés sans raison, & de leur avoir enlevé deux hommes. A la vérité ces malheureux Négres s'étoient défendus, & reconnoissoient même qu'ils avoient blessé quelques Anglois; mais n'ayant pas commencé la querelle, ils demandoient que les deux Prisonniers leur fussent restitués, & que si les Européens n'avoient pas besoin de leurs services, ils ne vinssent pas troubler leur repos. Saris s'employa volontiers pour terminer ce différend. Il en eut plus de facilité à se procurer des rafraîchissemens, pendant vingt-trois jours qu'il passa dans la Baye; &, prenant le parti de faire saler une grosse provision de chair de bœuf, il trouva, contre l'opinion commune, que le sel y prenoit aussi-bien qu'en Europe. Un Vaisseau Hollandois, qui faisoit voile à Bantam, sous la conduite du Capitaine Cornelio Van-Harte, vint jetter l'ancre le 19, à la portée de la voix du Vaisseau Anglois.

Il appaise les Negres de Saldanna.

Le 27 de Septembre Saris arriva heureusement à Plymouth.

Remarques ajoûtées à son Journal.

On trouve à la fin de son Journal quelques remarques détachées, dont il vante la certitude. Yedzo, dit-il, en faisant remonter ses Lecteurs à l'année 1613, est une Isle éloignée du Japon d'environ dix lieues au Nord-Ouest. Ses Insulaires sont blancs, & de fort bon caractere, mais si couverts de poil qu'à la premiere vûe on les prend pour des singes. Ils n'ont point d'autres armes que l'arc, mais leurs fléches sont empoisonnées. L'Isle produit de la poudre d'or, que les Habitans donnent en échange aux Japonois pour les nécessités de la vie. Ils ne connoissent l'usage des poids & des mesures que sur le bord de la mer, où se font ces échanges. Le plomb, le fer & le riz sont les principales marchandises qu'ils reçoivent du Japon. Leur Ville capitale, ou plutôt celle qui est connue pour le commerce, se nomme Machma. Les Japonois y ont plus de cinq cens familles, & un Fort dont le Gouverneur porte le nom de Machmadona. C'est là que la plus grande partie des Insulaires vient tous les ans, sur-tout au mois de Septembre, pour y faire

Ville de Machma dans l'Isle d'Yedzo.

SARIS. 1613.

leurs provisions. Au mois de Mars, ils y apportent du saumon & d'autre poisson sec. Les Japonois n'ont de commerce reglé qu'avec cette Ville. Plus loin au Nord, on trouve d'autres Peuples d'une si petite stature, qu'ils ne sont connus que sous le nom de Nains. Entre l'Isle d'Yedzo & le Japon, il y a un courant fort impétueux, qui part de la Corée, & qui a sa direction à l'Est-Nord-Est. Les vents sont ici géneralement, comme au Japon, Nord depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, & Sud pendant l'autre partie de l'année.

LATITUDES.

Isles d'Angoxas	16	20 S.	Bachian	0	50 S.
Variation	13	00	Variation Est	4	48
Isle près de Mozambique	16	32	Pelebere	0	26
Longitude	76	10	Variation	3	28
Variation Ouest	11	50	Fort Espagnol à Tidor	0	50
Isle de Moyella	12	13	Isle Doy	2	35
Baye de Tamarin	12	35 N.	Variation Est	5	20
Variation Ouest	18	42	Firando	33	30
Cap de Comorin	7	42	Variation Est	2	50
Machian	0	15			

CHAPITRE VI.

Divers évènemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, jusqu'au même mois 1609.

SARIS. 1606. Remarques préliminaires.

CET article est annoncé dans le précedent, comme une suite utile & curieuse du même Journal. Mais il semble au contraire que si l'on considere la fortune de Saris dans ses differens degrés, son voyage au Japon avec la qualité d'Amiral, & même l'ordre simple des années, il auroit dû faire l'ouverture de cette longue Relation. Aussi les Auteurs de ce Recueil n'apportent-ils pas d'autre raison pour justifier un renversement si manifeste, que le respect qu'ils ont cru devoir aux intentions de l'Auteur. C'est Saris même. Il étoit Facteur au Comptoir Anglois de Bantam, lorsqu'il prit la peine de recueillir toutes ces observations, qui peuvent servir de supplément à celles d'Edmont Scot.

Le 7 d'Octobre 1605, l'Amiral Henri Middleton, & le Capitaine Christophe Colthurst, partirent de Bantam pour retourner en Angleterre. Les Anglois du Comptoir tuerent le 8 un Esclave de Keygno Varo, Seigneur de Bantam, dans l'entreprise actuelle de brûler leur maison.

Les Anglois accusés de violence.

Le 23, quelques Hollandois, arrivés sur un Jonc de Priaman, raconterent indiscrétement que Sir Edouard Michelburne & le Capitaine Davis étoient sur cette Côte, & qu'ils avoient pris dans les Détroits un Jonc de Guzarate, qui venoit de Bantam à Priaman. Sur le bruit de cette nouvelle, les Anglois du

du Comptoir furent appellés le 25 à la Cour. On leur demanda s'ils connoissoient Michelburne, & s'il étoit vrai qu'il eût commis une telle violence contre les amis du Roi, qui ne lui avoient fait aucun mal? Ils répondirent qu'à la verité ils connoissoient un Anglois de ce nom, mais qu'ils ignoroient s'il étoit dans ces Mers, & s'il s'étoit saisi d'un Bâtiment Guzarate; ou que ne l'ayant appris que par le recit des Hollandois, ils y ajoûtoient si peu de foi, qu'ils soupçonnoient au contraire de cette injustice un Vaisseau de Hollande qui étoit sorti de la Rade de Bantam deux jours avant le départ du Guzarate. Leur apologie fit suspendre du moins les résolutions de la Cour jusqu'à d'autres éclaircissemens. Le 26, Verhagen, Amiral Hollandois, partit pour la Hollande avec deux Vaisseaux. Michelburne arriva le 29. On s'attendoit à voir renouveller la querelle du Guzarate; mais soit que la Cour eût résolu de se borner à ses premieres plaintes, ou qu'elle craignît une réponse trop ferme, cette affaire fut ensevelie dans le silence. Cependant Saris & Towson prierent Michelburne de ménager les amis du Roi de Bantam. Il s'y engagea par une promesse, que les deux Facteurs ne manquerent pas de communiquer à la Cour; &, le 2 de Novembre, il partit pour les Détroits de Pallingban.

SARIS. 1606.

Ils se justifient à la Cour.

Le 13, à l'arrivée d'un petit Bâtiment Hollandois, nomme *le Petit-Soleil*, il en partit un autre pour aller à la découverte d'une Isle qu'on nommoit, sans la connoître, l'Isle de la nouvelle Guinée, où l'on prétendoit, sur divers bruits, qu'il se trouvoit de l'or en abondance. Ce secours auroit été nécessaire aux Hollandois dans les tristes circonstances où leur Comptoir étoit réduit à Patane. Il y avoit été consumé depuis peu par les flammes, avec toutes leurs marchandises. Leur Amiral Warwick répara néanmoins une partie de cette perte, par la prise d'une riche Caraque Portugaise, qui faisoit voile à Macao avec sa cargaison de soye crue & d'autres richesses.

Les Hollandois vont à la découverte d'une nouvelle Isle.

Le 2 de Janvier 1607, un Jonc de Bantam, freté par les Chinois de cette Ville, mit à la voile pour Tamor. Sa cargaison étoit composée de plaques d'argent fort minces, de la grandeur de la main, de fer d'Angleterre, de porcelaine grossiere, de taffetas, de paons de la Chine & de petites cloches. Mais les Chinois revinrent bientôt, en faisant retentir leurs plaintes contre Michelburne, qu'ils accusoient de leur avoir enlevé ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils en demanderent la restitution au Comptoir, qui allegua pour sa défense que le Vaisseau de Michelburne n'appartenoit point à la Compagnie des Indes Orientales, & que n'ayant aucune relation avec les Anglois de Bantam, ils ne devoient pas répondre de sa conduite.

1607.

Plaintes des Chinois de Bantam contre les Anglois.

L'Amiral & le Scha Bandar, qui étoient assez bien disposés pour les Anglois, trouverent des moyens de conciliation. Mais la vengeance tomba sur une Frégate Hollandoise, qui revenoit alors des Moluques. Elle en apportoit les Marchands de cette Nation, que Bastianson y avoit laissés, & qui avoient été dépouillés & chassés par les Espagnols. Ayant rencontré à dix lieues de Jackatra la Flotte de Bantam, qui revenoit de Pallingban, où elle avoit porté la guerre, les malheureux Hollandois n'y trouverent que des Ennemis & des Voleurs, qui acheverent de les ruiner par le pillage. En vain s'efforcerent-ils d'obtenir la restitution de leurs biens à la Cour de Bantam. On écouta leurs plaintes, mais sans leur accorder la moindre satisfac-

Les Hollandois en portent la peine.

SARIS. 1607.

tion. La Flotte Javane arriva le 29, & ne fit qu'insulter à leur disgrace.

Le 15 de Juin, un Capitaine Chinois de Bantam, arrivé de Banda avec une riche cargaison de fleur & de noix de muscade, apprit à Saris que les Hollandois avoient découvert l'Isle de la nouvelle Guinée, & que le Vaisseau qui avoit formé cette entreprise étoit actuellement à Banda. Mais les gens de l'Equipage racontoient qu'étant descendus au rivage pour lier commerce avec les Habitans, ils avoient été reçus avec une nuée de fleches, qui avoient tué neuf Hollandois. Ces riches Insulaires n'étoient que des Payens barbares, & même Antropophages. Ainsi les Avanturiers Hollandois étoient revenus sans avoir tiré aucun fruit de leur course.

Eclipse de Lune.

Le 6 d'Août, il y eut une Eclipse de Lune, qui dura deux heures. Elle commença vers huit heures du soir. Les Chinois & les Javans firent un bruit horrible avec leurs mortiers & leurs poeles, en criant de toutes leurs forces que la Lune étoit morte.

Le 4 d'Octobre, un furieux incendie consuma le Quartier des Chinois, mais les Anglois eurent le bonheur de s'en garantir. Dans le cours de la même nuit, une Caraque Hollandoise chargée de mille sacs de poivre, de soye crue & de sucre de la Chine, mit à la voile pour la Hollande. Le 5, les Hollandois virent arriver des Molucques leur Vaisseau le *Ouest Frisland*, qui en avoit été chassé par les Espagnols, & qui n'étoit qu'à demi chargé de fleur de girofle, de cloux & de cotton. Le 9, il arriva de Sukadona une petite Fregate, nommée *le Simonson*, avec sa cargaison de cire & un grand nombre de diamans. Le 13, à minuit, il y eut un tremblement de terre qui dura peu, mais qui fut terrible.

Tremblement de terre.

Le 13 de Décembre, deux Joncs Hollandois, arrivés de Jor, raconterent qu'il y avoit onze Vaisseaux de la même Nation devant Malaca. Leur Amirale, nommée l'Orangia, étoit commandée par le jeune Matteleese. Dans le dessein d'attaquer cette Ville, ils jetterent l'ancre à l'entrée de la Rade, où les Portugais leur avoient brûlé depuis peu une Caraque & quatre Joncs, & Matteleese fit débarquer une partie de ses gens. Mais il reçut avis presqu'aussi-tôt par un de ses Bâtimens, qu'il avoit laissé à la garde d'une petite Isle, nommée Cap Rochado, qu'on voyoit paroître une Flotte Portugaise de seize grands Vaisseaux, commandée par le Viceroi même. L'embarras des Hollandois fut extrême. Ils avoient à terre la moitié de leur monde & presque toute leur artillerie. Cependant les Portugais, qui s'étoient approchés, leur offrirent vingt-quatre heures pour faire rentrer à bord leurs gens & leur canon, avec la liberté de se retirer. Matteleese en profita; mais étant sorti de la Rade, il se mit en ordre de combat, & l'engagement commença bientôt avec une extrême fureur. On se battit pendant quarante heures. Les Hollandois perdirent deux Vaisseaux, les Portugais trois; & l'Orangia, percée de toutes parts, fut obligée de se retirer avec le reste de la Flotte dans la Rade de Jor, dont le Roi étoit alors uni fort étroitement avec les Hollandois. Ils y employerent un mois à se radouber; & retournant vers Malaca, ils y trouverent six Vaisseaux Portugais, qu'ils presserent si vivement, qu'après en avoir brûlé trois, ils forcerent les trois autres à se brûler eux-mêmes. Ils se rendirent ensuite aux Isles de Nicobar, où ils sçavoient que le Viceroi s'étoit retiré avec sept Vaisseaux; mais il s'y étoit fortifié contre le rivage avec

Les Hollandois attaquent Malaca.

Combat naval entre eux & les Portugais.

tant de précautions, qu'ils perdirent l'envie de l'attaquer. Le 20, Matteleese arriva dans la Rade de Bantam, avec toute sa flotte, & partit le 29 pour les Molucques.

Hollandois tué à Banjarmassin.

Le 14 de Mai 1607, un Jonc Malayen, arrivé de Grese, rapporta qu'un Marchand Hollandois, nommé Julius, & cinq autres Marchands de la même Nation, qui étoient partis de Bantam le 13 Novembre 1606, avoient souffert la mort à Banjarmassin, dans l'Isle de Borneo, pour avoir parlé sans respect de la personne du Roi. Ce Prince informé de quelques expressions indiscretes, qui leur étoient échappées contre lui, leur fit dire qu'il avoit quelques affaires de commerce à leur proposer; ils ne balancerent point dans cette confiance à se rendre à la Cour; mais ils furent massacrés en chemin, & tous leurs biens confisqués.

Il arriva le 17 d'Août un Bâtiment Hollandois de Coromandel, nommé *le Grand-Soleil*, & commandé par le Capitaine *Peter Isacson*, qui revenoit chargé d'un riche butin. Il avoit pris vers l'Isle de Ceylan un grand Vaisseau Portugais, en course pour Malaca, d'où il avoit tiré quatre-vingt balles d'étoffes précieuses, & huit cens caisses de sucre. Il s'étoit saisi, dans la Rade de Masulipatan, d'un autre Vaisseau de la même Nation, richement chargé de toutes les marchandises qui sont propres au commerce de cette Côte. C'étoient des cloux de girofle, de la fleur de muscade & des noix, des taffetas de la Chine, des velours & des damas de couleurs vives, car les blancs ne sont point en usage dans ce Pays; de la porcelaine de la Chine, & sur-tout de la plus grande. Isacson, fier de tant d'avantages, racontoit que les Hollandois avoient trois Comptoirs sur la même Côte, dans trois Villes différentes, qui ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre; à Masulipatan, à Petapoli & à Belligat; que la situation de Masulipatan est à 17 degrés de latitude; que les provisions y sont en si grande abondance, que trente-deux poules ne s'y achetent qu'une piece de huit, & un bœuf au même prix; mais qu'au mois de Mai, lorsque le vent souffle à l'Ouest, il y fait si chaud, que l'air y est insupportable, sans qu'on puisse suer néanmoins jusqu'au coucher du Soleil, après lequel tout le monde est pris d'une sueur fort abondante; que dans tout le cours de ce mois, personne ne quitte sa maison qu'à l'entrée de la nuit, & que ceux qui risquent de paroître pendant le jour ne manquent point d'être suffoqués.

Pirateries d'un Vaisseau Hollandois.

Chaleurs extraordinaires à Masulipatan.

Isle de Sainte-Lucie près de Madagascar.

Le 7 de Septembre, il arriva une grosse Pinace Hollandoise d'une petite Isle, nommée Sainte Lucie, à 24 degrés & demi de latitude du Sud, & si près de l'Isle de Madagascar qu'on y compte à peine un mille. Les Hollandois avoient été forcés d'y relâcher, pour se mettre à couvert d'une Caraque Portugaise, qui étoit partie de Madagascar le 4 d'Octobre 1606, & qui ayant fait plusieurs voyes d'eau, s'étoit vûe dans la nécessité de jetter trois mille sacs de poivre & d'autres marchandises précieuses. Ils raconterent aux Anglois de Bantam que l'Isle de Sainte-Lucie est un lieu fort commode pour les rafraîchissemens; que les Insulaires n'y connoissent pas l'argent ni d'autre monnoye; que pour une cueillier d'étain on obtenoit d'eux un bœuf, & un mouton pour un petit morceau de cuivre; que l'ancrage y est fort bon sur sept ou huit brasses, quoique le fond soit un peu rude.

Le 14 de Novembre, David Middleton, Capitaine du Consent, arriva de Londres à Bantam.

SARIS. 1607.

Les Hollandois rebutés à la Chine.

Le 17, Matteleese, Amiral Hollandois, revint des Côtes de la Chine, où l'esperance du commerce l'avoit exposé aux plus grands dangers. En vain s'étoit-il presenté aux Chinois, qui avoient rejetté toutes ses propositions, & jusqu'à l'offre de cent mille pieces de huit par lesquelles il avoit tenté de gagner leur confiance & leur affection. Six Caraques Portugaises, parties de Macao, l'avoient forcé de gagner le large avec perte de sa Pinace qu'elles lui avoient enlevée. A son retour il avoit touché à Kamboya & à Pahang, mais sans y pouvoir obtenir rien de plus que des vivres.

Isle Mayotta, une des Comores.

Le 17 de Décembre, on vit arriver le Gelderland, grand Vaisseau de Hollande. Il étoit venu entre l'Isle de Saint-Laurent & la Côte d'Afrique. Le premier endroit où les Hollandois avoient relâché pour se procurer des rafraîchissemens, avoit été l'Isle Mayotta, une des Comores. Ils y avoient freté leur Pinace, dans une rade à la verité fort commode, mais dépourvûe de vivres, & sur-tout de bestiaux. De-là ils avoient fait voile à Calecut, Ville qui leur avoit paru si grande qu'ils ne lui donnoient pas moins de cinq mille de longueur. Le Samorin, qui est le Roi du Pays, leur avoit rendu une visite à bord, vêtu fort richement, avec une couronne d'or sur la tête, & l'épée nue à la main. Il leur offrit toutes sortes de faveurs & la permission d'établir un Comptoir dans sa Capitale; mais dans la crainte des Portugais, qui étoient alors fort bien avec lui, ils avoient refusé ses offres. En avançant vers Calecut, ils s'étoient saisis d'une Barque de la Mecque, chargée de riz & d'un grand nombre de Passagers, ausquels ils avoient fait payer leur rançon.

Arrivée de Paulus Van Carle à Bantam.

Le 27, l'Amiral Hollandois, Paulus Van-Carle, mouilla dans la Rade de Bantam, avec sept grands Vaisseaux & une Fregate Portugaise dont il s'étoit saisi dans sa course. Il avoit pris des rafraîchissemens au Cap de Lope-Consalve, sur la Côte de Guinée, où il avoit trouvé de l'eau & du poisson en abondance. Après avoir passé six semaines, pour attendre le changement du vent qui étoit au Sud-Est par Est, il s'étoit rendu à l'Isle d'Annaban sur la même Côte. Le 13 de Mars, il étoit venu mouiller au Port de Mozambique, malgré le feu continuel de l'artillerie du Château; & sans perdre le tems d'abord à répondre à cette insulte, il avoit pris le parti d'attaquer à la vûe des Portugais une Fregate de leur Nation & deux Navires Guzarates qui étoient dans le Port. Après s'en être saisi & leur avoir enlevé toutes leurs marchandises, il avoit brûlé les deux Guzarates; mais la Fregate Portugaise lui avoit parue si bonne qu'il l'avoit conservée pour son propre usage. Le lendemain ayant fait la revûe de ses forces, qui se trouverent composées de neuf cens quatre-vingt-quinze hommes; il en mit à terre sept cens, avec sept pieces d'artillerie, qui commencerent aussi-tôt à battre le Château. Cette attaque lui promettant peu de succès, il poussa ses tranchées si près de l'Ennemi, que ses gens pouvoient jetter des pierres dans le Château. Mais lorsqu'il comptoit d'employer la mine pour faire sauter les murs, une furieuse pluie l'obligea d'abandonner cette entreprise. Les Assiegés profiterent du découragement des Hollandois pour lancer sur eux quantité de pots à feu, qui les incommoderent beaucoup. Une sortie, qu'ils firent en même tems, acheva de rebuter les Assiegeans, & les força de se retirer après six semaines d'un Siege inutile, qui leur avoit coûté quarante hommes, sans compter un grand

Il avoit attaqué Mozambique.

nombre de blessés. Ils rentrerent dans leurs Vaisseaux, pour sortir de la Rade. Mais à la pointe d'un angle funeste, où ils ne pouvoient éviter le canon du Château, ils furent si maltraités de plusieurs coups, qu'un de leurs Bâtimens fut coulé à fond, & deux autres percés dangereusement.

SARIS. 1607. Circonstances du siege.

Van-Carle se rendit à l'Isle de Mayotta, pour réparer le desordre de sa Flotte. La Rade qu'il choisit pour y jetter l'ancre se trouva si bien fournie de bestiaux, qu'il y acheta six cens vingt bœufs & trente-six moutons dans l'espace de six semaines. Les Insulaires connoissent si bien l'usage de l'argent, qu'on ne peut rien obtenir d'eux que pour des pieces de huit. A l'arrivée des Hollandois, le Roi défendit à tous ses Sujets, sous de rigoureuses peines de vendre les moindres provisions avant qu'il se fût défait de toutes les siennes. Aussi-tôt que les Hollandois se crurent parfaitement rétablis, ils retournerent vers Mozambique, pour recommencer l'attaque du Château. Mais en entrant dans la Rade ils apperçurent trois Caraques, nouvellement arrivées de Portugal. Cette vûe refroidit leur courage, & leur fit prendre le parti de continuer leur course vers les Indes. A trente lieues de Goa, ils mirent à terre les Guzarates qu'ils avoient pris à Mozambique. Le lieu qu'ils choisirent, pour se délivrer de ce fardeau, se nomme Seperdon. Ils y trouverent toutes sortes de rafraîchissemens à bon marché, mais nulle autre marchandise qu'une petite quantité de poivre. De-là s'étant avancés vers les Isles Commodo, à sept lieues de Goa, ils se saisirent d'une Caraque qui retournoit à Lisbonne, chargée presqu'uniquement de pieces de huit. Ils la brûlerent après s'être emparés de toutes ses richesses. L'amorce d'un si précieux butin les fit demeurer pendant plus d'un mois dans le même lieu, pour attendre les trois Caraques qu'ils avoient rencontrées à Mozambique. Mais se voyant trompés dans cette esperance, ils se rendirent à Calecut, dans l'intention d'y parler au Samorin. Dix Galeres, qui y étoient arrivées de Goa, leur ôterent l'envie de s'approcher du rivage. Cependant ils envoyerent au Samorin un present de deux pieces d'artillerie de fonte, en le faisant prier de leur accorder de l'eau. Cette faveur ne leur fut pas refusée; mais l'eau se trouva si mauvaise, qu'ils n'en purent faire aucun usage. Ils tournerent vers le Cap de Comorin, sans en pouvoir trouver de meilleure; & leurs besoins étant devenus fort pressans, ils s'efforcerent de gagner les Détroits de Malaca. Mais les vents & les courans leur furent si contraires, qu'ils n'eurent point de ressource plus prompte que de se rendre à Bantam. Il y avoit près de vingt-deux mois qu'ils étoient partis de Hollande. Van-Carle, dont la haine ne se rallentissoit pas contre les Portugais, remit à la voile le 31 de Décembre, pour aller croiser dans les Détroits de Malaca, où il se promettoit de rencontrer les Vaisseaux de Macao. Mais la fortune le servit si mal dans cette entreprise, qu'il revint le 4 de Janvier à Bantam, d'où il partit le 5, pour faire voile aux Molucques.

Pirateries de Paulus Van-Carle.

Il n'ose s'approcher de Calecut.

Le 18, Matteleese leva l'ancre aussi, pour retourner en Hollande. Sa cargaison étoit composée de douze mille sacs de poivre, quatre cens sacs de noix muscades, de sucre, de bois d'ébene, & de soye crue.

1608. Départ & arrivée de divers Vaisseaux.

Dans le cours de l'année 1608, il arriva un prodigieux nombre de Joncs de la Chine & des autres parties des Indes. Le premier Bâtiment de l'Europe fut *l'Erasmus*, Vaisseau Hollandois, qui retournoit d'Amboyne en Hollande, chargé de sept cens bahars de girofle. Le premier de Septembre, une

SARIS. 1608.

petite Pinace de la même Nation, arrivée de Machian, rapporta que deux grands Vaisseaux, *la Chine* & *le Pigeon*, avoient été submergés sur leurs ancres devant cette Ville, par un vent d'Ouest, qui ne paroissoit point assez violent pour produire un effet si terrible. Mais le moindre orage qui vient de ce côté-là cause des agitations extrêmes dans un Port où le fond est fort mauvais & n'a pas moins de 70 ou 80 brasses. La perte des Hollandois avoit été compensée par la prise de Machian & de Tassasal, qui ne leur avoit pas coûté un seul homme. Ils avoient mis dans chacune de ces deux Places cent vingt Soldats. C'étoit de la même maniere & par la même voye qu'ils s'étoient fortifiés dans le Château de Malayo.

Invasions des Hollandois.

Le 10, une Pinace Hollandoise partit pour Sukadona, dans la seule vûe de ramener les Négocians de cette Nation, qui y étoient accablés de maladies, & qui ne pouvoient se faire payer de ce qui restoit dû à leur Compagnie depuis le voyage de Claes Simonson.

L'Amiral Keeling arrive a Bantam.

Le 2 d'Octobre, Keeling, Amiral Anglois, arriva de Priaman dans le Dragon, & se rendit le 7 à la Cour, avec une Lettre du Roi d'Angleterre & des presens, qui consistoient dans cinq pieces d'artillerie, une aiguiere & un bassin d'argent, & deux barils de poudre. Il fut témoin, avec tous les Anglois du Comptoir, d'un fort triste spectacle. Les Pungavas, le Scha Bandar, l'Amiral, Kay Depatti, Utennagera, & plusieurs autres Seigneurs, irrités depuis longtems contre le Gouverneur du jeune Roi, qui abusoit quelquefois de son autorité, se réunirent pour le perdre. Ayant choisi la nuit du 13, pour s'assembler chez Kay Mas-Patti, ils se rendirent sécrettement au Palais, où ils commencerent par s'assurer de la personne du Roi & de la Reine mere. Ils coururent ensuite à l'appartement du Gouverneur, qu'ils esperoient de surprendre dans son lit; mais il eut le tems de se sauver par la ruelle, après avoir reçu une blessure à la tête, & de se retirer chez le Grand-Prêtre, qui se nommoit Kay Finkkey. Le respect d'un asile si sacré n'arrêta point ces furieux. En vain Finkkey paroissant lui-même s'efforça de les arrêter par ses prieres & ses menaces. Ils forcerent l'entrée de sa maison, & le Gouverneur perit de mille coups entre leurs mains. Keeling leva l'ancre le 6 de Décembre, pour retourner en Angleterre: mais le mauvais tems & les vents d'Ouest le repousserent vers la Rade. Il remit à la voile le 10, & l'on fut surpris de le revoir encore le 13. Il avoit rencontré dans les Détroits l'Hector, dont presque tout l'Equipage étoit réduit à l'extrêmité par le scorbut; & l'intérêt de la Compagnie l'avoit obligé de prêter son secours à ce malheureux Vaisseau. Il y avoit fait passer une partie de ses gens pour suppléer à la manœuvre. Enfin sans cette rencontre imprévûe, les Anglois de l'Hector n'ayant plus la force de porter la main aux voiles, couroient risque à tous momens de se briser contre les rocs ou d'échouer dans quelque Isle du Sund. Ils avoient essuyé d'autres malheurs à Surate, où les Portugais leur avoient pris leur Chaloupe, avec dix-neuf de leurs gens, & des draps d'Angleterre pour la valeur de neuf mille pieces de huit. Mais ils s'étoient un peu dédommagés de cette perte, en se saisissant d'une Fregate de Columbo, dans laquelle ils avoient trouvé entre autres marchandises onze balles d'étoffes des Indes, & treize petites pieces d'Artillerie. Leur arrivée à Bantam fit changer de vûe à Keeling. Il monta dans l'Hector, le 5 de Janvier, pour se rendre aux Isles de Banda, & le Capitaine Towson partit pour l'Angleterre dans le Dragon.

Mort tragique du Gouverneur.

Disgraces du Vaisseau l'Hector.

Saris. 1609.

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Le 3 de Février, les Hollandois à qui le retardement de leurs Vaisseaux commençoit à causer de l'impatience, eurent la satisfaction de voir arriver de Malaca Williamson Verhoof, leur Amiral, avec une Flotte de douze grands Vaisseaux, dont sept partirent immédiatement pour les Molucques. Les Officiers qui restoient à Bantam, accompagnés de tous les Facteurs de leur Comptoir, demanderent une assemblée des Pungavas, sous prétexte d'une affaire importante qu'ils avoient à leur communiquer. Cette faveur leur étant accordée, ils déclarerent avec beaucoup de faste, dans un Conseil si nombreux, qu'ils avoient reçu des Lettres de leur Roi (titre qu'ils affectoient de donner au Comte Maurice pour se procurer plus de considération) par lesquelles ils apprenoient que la paix avoit été conclue entre eux & les Portugais. Ils ajoûterent qu'ils se croyoient obligés d'en informer la Cour de Bantam, parce que devant vivre desormais en bonne intelligence avec le Portugal, ils ne pouvoient plus accorder de secours aux Javans contre les insultes des Vaisseaux de cette Couronne. Les Pungavas reçurent ce discours avec de grands éclats de rire. Ils connurent tout d'un coup que le dessein des Officiers Hollandois étoit de les prévenir par des jalousies & des craintes, contre ceux dont ils se reconnoissoient les amis, afin de rendre la Cour de Bantam plus réservée sur tous les Privileges qui pouvoient nuire au Commerce de Hollande. Aussi répondirent-ils que les Javans étoient sans inquiétude, & que les Hollandois pouvoient suivre leur inclination.

Les Hollandois s'attirent la raillerie du Conseil de Bantam.

Embarras que les Hollandois suscitent à Saris.

Le 21, Saris fut appellé à la Cour par le nouveau Gouverneur, qui se nommoit *Pangram Arcumgalla.* Il se hâta d'obéir à cet ordre, avec la précaution ordinaire de porter un present. Le Gouverneur lui dit qu'ayant appris par des informations certaines que les Anglois retenoient dans leur maison deux Prisonniers pour dettes, & qu'ils les avoient même chargés de chaînes, il vouloit sçavoir sur quel fondement ils s'attribuoient cette autorité. La réponse de Saris fut qu'ils avoient obtenu la permission du Roi; & produisant les billets des Prisonniers pour prouver la réalité & la justice de la dette, il demanda instamment qu'ils ne fussent pas déchargés sans avoir donné une caution ou d'autres assurances pour le payement. Le Gouverneur repliqua qu'il supposoit la verité de la dette, mais que pour la permission d'enchaîner les Prisonniers, il sçavoit que les Anglois ne l'avoient jamais obtenue du Roi, & qu'il vouloit par conséquent qu'ils fussent relâchés. Enfin Saris obtint, après beaucoup d'instances, qu'ils demeureroient en prison, jusqu'à ce que l'un, qui se nommoit Tanyomges, & qui devoit au Comptoir cinq cens pieces de huit, en eût du moins payé cent, & que l'autre, nommé Bungum, qui devoit, avec la même somme, cent sacs de poivre, eût payé cent pieces & vingt sacs. Sur cette convention, le Gouverneur envoya un de ses gens avec Saris, pour déclarer aux Prisonniers à quelles conditions ils pouvoient obtenir la liberté. Cependant, le 24, il vint à Saris un nouvel ordre de se rendre à la Cour. Il y trouva les Facteurs Hollandois qui y avoient été mandés comme lui, & vers lesquels le Gouverneur se tourna d'abord, pour leur demander si c'étoit l'usage en Europe de mettre un homme en prison pour ses dettes, sans en avoir reçu la permission du Roi ou de ses Ministres. Les Hollandois ayant répondu non, il donna ordre que les deux Prisonniers fussent relâchés sur le champ. En vain Saris lui representa les conditions dont on étoit convenu:

SARIS. 1609.

trois jours auparavant, un des Esclaves du Roi fut envoyé aussi-tôt pour les délivrer. Saris ne douta point que cette mortification ne lui eût été suscitée par les Hollandois. Ils reçurent à leur tour un sensible chagrin, en apprenant par une Pinace, arrivée le 23 d'Avril, que Paulus Vankerle, un de leurs Amiraux, avoit été pris à Ternate. Mais, sur quelques recits de l'Isle de Borneo, ils firent partir un petit Bâtiment pour Banjarmassin, dans la résolution de faire parcourir toutes les Criques & tous les coins de cette grande Isle où ils avoient appris qu'on trouvoit de l'or & du bezoar en abondance pour des grains de verre & pour les plus viles merceries.

Esperances des Hollandois à Borneo.

Le 26 d'Août, Keeling revint de Banda, chargé de douze mille quatre cens quatre-vingt-quatre katis de fleur de muscade, & de cinquante-cinq mille huit cens quarante-quatre katis de noix, qui lui revenoient à neuf, dix & onze pieces de huit le bahar. Un kati, dans les Isles de Banda, répond à treize onces & demie d'Angleterre. Le petit bahar de fleur de muscade est composé de dix katis; & le petit bahar de noix, de cent katis. Le grand bahar contient cent katis de fleur, & mille de noix. Si quelqu'un vous doit dix katis de fleur, & qu'il vous offre en payement cent katis de noix, la Loi du pays vous oblige d'y consentir.

Poids & mesures de Banda.

Le 4 d'Octobre, Keeling, qui avoit achevé sa cargaison à Bantam, en y joignant quatre mille neuf cens sacs de poivre, leva l'ancre pour retourner en Angleterre. Saris, Auteur de cette Relation, monta sur le même Vaisseau, après avoir passé quatre ans, neuf mois, onze jours au Comptoir de Bantam. Sans s'arrêter aux circonstances de son retour, il joint à son Journal quelques observations curieuses sur diverses sortes de drogues & de marchandises, & sur les lieux d'où les Européens tirent ces productions.

Saris retourne en Angleterre avec Keeling.

Observations sur diverses marchandises, parfums, gommes, &c.

Le bois d'aloës, comme l'appellent les Anglois, est nommé *Garu* par les Malayens. La meilleure espece vient de Malaca, de Siam & de Cambaye. Il faut choisir celui qui est en gros bâtons ronds, fort massif, noir, avec des veines couleur de cendre, un peu amer au goût, d'une odeur agréable, & qui brûle au feu de charbon comme un morceau de poix; c'est-à-dire, que s'il est bon, il ne cesse pas d'éprouver une sorte de friture, en jettant une odeur fort douce jusqu'à ce qu'il soit consumé.

Benjouin.

Le Benjouin est une gomme, que les Malayens nomment *Minnian*. La meilleure espece vient de Siam. Elle est pure, claire, blanche, avec de petites rayes couleur d'ambre. Sumatra en produit une autre sorte, qui n'est pas méprisée, quoique moins blanche. Une troisiéme espece, qui vient de Priaman & de Burrouse, est rejettée des Anglois, parce qu'ils la trouvent trop grossiere; mais elle est fort estimée à Bantam.

Civette.

La civette, si l'on veut choisir la meilleure, doit être d'un jaune foncé qui tire sur celui de l'or. Celle qui est blanchâtre se vend beaucoup moins, parce qu'elle est ordinairement alterée avec de la graisse. Cependant la civette, en géneral, est blanchâtre quand elle est fraîche, & ce n'est qu'en vieillissant qu'elle devient jaune.

Musc.

Le musc est connu par trois especes; la noire, la brune & la jaune. La premiere n'est point estimée. La seconde est bonne. La troisiéme est la meilleure. Celle-ci doit être couleur d'ambre foncé, & revêtue d'une simple peau; car si elle en a deux, comme il arrive souvent, c'est un défaut. Elle ne doit point être

être trop humide, ce qui la rend pesante; ni trop seche, ce qui diminue quelque chose de son prix. Elle doit être sans pierres, sans filamens, & d'une odeur douce & forte. Elle est nuisible à quantité de personnes, non seulement par l'odorat, mais même par le palais, car Saris a connu des gens qui ne pouvoient en goûter sans qu'elle pénetrât jusqu'au cerveau. Elle ne doit pas se fondre trop tôt dans la bouche, ni demeurer trop long-tems dans la main sans se dissoudre. On doit bien se garder de la tenir près d'aucune autre sorte d'épice, si l'on ne veut pas qu'elle perde bientôt son odeur.

Bezoar.

Le Bezoar: il y en a de deux sortes, l'une qui vient des Indes Occidentales, l'autre des Indes Orientales. Celle-ci vaut le double de l'autre. Les pierres de l'une & l'autre sorte ne se ressemblent point dans leur forme. Les unes sont rondes; d'autres longues comme des noyaux de dattes; d'autres comme des œufs de pigeon; d'autres comme les rognons d'un chevreau; enfin d'autres ont la figure d'un gland. Mais il y en a peu qui se terminent en pointe. Leur couleur n'est pas moins variée: car il s'en trouve d'un rouge clair, de couleur de miel & de couleur de cendre. Mais la plûpart sont d'un verd pâle. Les bezoars de l'Inde Orientale sont composés de plusieurs robbes ou de plusieurs peaux, comme l'oignon, & ne sont pas moins luisans que si l'art s'étoit employé à les polir. Qu'on en ôte une peau, la suivante est plus luisante & plus claire que la premiere. Ces peaux sont plus ou moins épaisses, suivant la grosseur des pierres. Les plus gros bezoars sont les plus chers. Saris donne une méthode certaine pour les mettre à l'épreuve. Qu'on prenne, dit-il, le poids exact de la pierre, & qu'on la mette dans l'eau pendant quatre heures. Qu'on examine ensuite si elle ne s'est pas fendue; & qu'après l'avoir bien essuyée on la pese une seconde fois. Si l'on trouve la moindre différence dans le poids, on peut être sûr que la pierre n'est pas bonne. La plûpart des bezoars contrefaits viennent de Sukadana dans l'Isle de Borneo. Il s'y en trouve néanmoins d'excellens, comme à Patane, à Banjarmassin, à Macassar, & dans l'Isle Das-Vaccas, qui est à l'entrée de la Rade de Kamboya.

Ambre.

L'Ambre: il y en a de différentes couleurs, tels que le blanc, le noir, le brun & le gris. Le noir est le moins recherché & le gris passe pour le meilleur. De cette derniere sorte, choisissez celui qui est le plus clair, le plus pur, qui tire sur le blanc & qui est mêlé de veines couleur de cendre ou blanchâtres. Il doit flotter sur la surface de l'eau; & quoiqu'il y ait de l'ambre contrefait qui flotte de même, on peut s'assurer que le véritable ne s'enfonce jamais. Il vient en abondance du Mozambique & de Sofala.

Marché de Bantam.

Bantam est le grand Marché d'une infinité de Nations pour quantité de marchandises. Cette Ville, qui est située dans la grande Isle de Java, est au 6e degré de latitude du Sud; variation Ouest 3 degrés. Mais le Pays ne produit gueres, de son propre fonds, que des vivres, du cotton, de la laine & du poivre. La récolte du poivre, qui se fait au mois d'Octobre, donne ordinairement trente ou trente-deux mille sacs. Chaque sac contient quarante-neuf katis & demi de la Chine. Les Javans nomment le sac un timbang. Deux timbangs font un pikul; trois pikuls composent le petit bahar; & quatre pikuls & demi le grand bahar, qui fait quatre cens quarante-cinq katis & demi. Les Javans ont encore un poids qu'ils nomment kulak, & dont l'usage est fort

Poids & mesures.

SARIS. 1605.

commun à Bantam. Sept kulaks font le timbang. Mais quelque experience qu'on puisse acquerir dans tous ces poids, les Commis Indiens, qui sont toujours des Chinois, donnent beaucoup d'avantage aux Marchands du Pays, parce qu'ils ont l'art de diminuer ou de grossir à leur gré les poids & les mesures.

Aux mois de Décembre & de Janvier il vint à Bantam un grand nombre de Joncs & de Pares, chargés de poivre de Cherringin & de Janby, de sorte qu'à la fin de Janvier cette Ville a toujours de quoi fournir à la cargaison de trois grands Vaisseaux.

Tael Malayen.

Les poids pour le bezoar, la civette & l'or, se nomme taël, & revient à deux pieces de huit un quart, ou à deux onces d'Angleterre. Un taël Malayen pese une piece & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre. Un taël Chinois est le poids d'une piece & sept vingtiémes de huit, ou une once & un cinquiéme d'Angleterre; de sorte que dix taëls de la Chine font précisément six taëls de Java.

Marchandises propres à Bantam.

Les marchandises Angloises qui se vendent à Bantam, sont le fer en barres longues & minces, à six pieces de huit le pikul.

Le plomb en petites masses, à cinq pieces le pikul.

De la poudre à tirer, vingt-cinq pieces le barril.

Draps larges, de couleur rouge, opium de Mesri qui est le plus estimé, ambre en gros grains, corail à grandes branches.

Mais les pieces de huit sont la meilleure marchandise qu'on puisse porter à Bantam, parce qu'avec de l'argent comptant, il n'y a rien qu'on ne se procure fort au-dessous de son prix. On s'y défait aussi fort avantageusement des taffetas, des velours, des damas de toutes sortes de couleurs, des satins blancs, du musc, du fil & du trait d'or, du sucre blanc, du sucre de Candie, des bassins de porcelaine, du benjouin, du bois d'aloës, de l'alun, & de toutes sortes de drogues.

Les étoffes de Coromandel sont fort en recommandation à Bantam, & surtout celle qui se nomme Gubar. Les calicos, les pintades, les ballachos, les beaux tapis de Saint-Thomé, le *muris*, qui est une sorte de drap fort cher; toutes les étoffes Malayennes, & géneralement toutes celles de coton qui ont de la largeur & de la longueur.

Droits du Roi.

Les droits du Roi sont, 1°. le chuckey, qui est de huit pour cent sur le poivre. 2°. Le billabilian; c'est-à-dire, que s'il arrive dans la Rade quelque Vaisseau chargé de draps ou d'autres marchandises de cette nature, le Roi doit être informé de la quantité & du prix avant qu'on en puisse rien débarquer. Ensuite il envoye ses Officiers, qui achetent tout ce qui est nécessaire à son usage, pour la moitié du prix, c'est-à-dire, que si vous mettez le prix de votre drap à vingt pieces de huit le gori, on ne vous en donne pas plus de quinze ou seize. L'usage des Hollandois est de faire present au Roi, de sept ou huit cens pieces de huit à leur arrivée, pour se délivrer de tous les droits. Le Ruba-ruba est un droit pour l'ancrage, qui monte à cinq cens pieces de huit pour six mille sacs de poivre. Le droit du Scha Bandar pour la même quantité de poivre, est de deux cens cinquante pieces de huit; celui des Commis pour les poids & les mesures, d'une piece de huit sur cent sacs. Les Jerotulis, qui sont les Gardes de la Douane, ont aussi le droit d'une piece de huit sur cent sacs.

Bantam tire beaucoup de vivres, de coton & de bois, du Canton de Jorran, qui est situé à l'Est de Jakatra. Il lui vient de Janby un grand nombre de Joncs, chargés de poivre. Banda lui fournit une petite quantité de fleur & de noix de muscade, qu'on envoye prendre dans quelques Joncs du Roi & de la ville. Macassar lui fournit de même des pierres, du bezoar, du riz & d'autres vivres. Bali qui est une Isle à l'Est de celle des Celebes, vers huit degrés & demi de latitude, envoye beaucoup de riz & de coton, des Esclaves, & des étoffes grossieres. Timor, qui est à l'Est de Bali, à dix degrés quarante minutes de latitude du Sud, produit une abondance de chindanna, que les Anglois nomment *white sanders*. Il vaut à Bantam jusqu'à vingt pieces de huit le pikul. On en tire aussi de la cire, qui se vend vingt-cinq & jusqu'à trente pieces le pikul. Les Indiens sont capables de beaucoup d'artifice pour contrefaire cette marchandise ou pour l'alterer par divers mélanges; de sorte qu'il est toujours à propos de la rompre en pieces pour éviter l'imposture. On porte pour échange à Timor, des couteaux, de petites merceries, de la porcelaine grossiere, des taffetas de diverses couleurs, excepté les noirs, des poëles de la Chine, de petites plaques d'argent battu, aussi minces que des oublies, & de la grandeur de la main. Ce commerce est fort avantageux, car les Anglois y ont gagné jusqu'à quatre cens pour cent.

SARIS. 1609.

Pays divers d'où Bantam tire ses richesses.

Macassar, Bali & Timor.

Banda, qui est à cinq degrés de latitude du Sud, fournit avec la fleur & la noix de muscade, de l'huile de l'une & de l'autre. Cette Isle n'a point de Roi; mais elle est gouvernée par un Scha Bandar, qui est allié des Scha Bandars de Nera, de Lantor, de Puloway, de Pulorin, & de Labatake, autres Isles qui sont comprises sous le même nom, & qui dépendoient autrefois du Roi de Ternate. Toutes ces Isles ont trois moissons chaque année, dans les mois de Juillet, d'Octobre & de Février; mais celle de Juillet qui se nomme la moisson d'*Areputi*, est la plus considerable. Les marchandises qui conviennent aux Insulaires, sont les étoffes de Coromandel, & toutes celles de Cheremalla, du drap d'Angleterre, les especes d'or, les pieces de huit, avec cette différence, que pour la valeur de soixante-dix pieces de huit en or, vous aurez ce qui couteroit quatre-vingt-dix pieces en argent; les grands bassins de la Chine, les damas de couleurs vives, les taffetats, les velours, les boëtes de la Chine, les jettons dorés, les chaînes d'or, la vaisselle dorée, telles que des assietes, des plats & des soucoupes, les armes de tête damasquinées & bien luisantes; les mousquets, les lames d'épée, mais retroussées à la pointe. Le riz est encore une marchandise sur laquelle on trouve de grands profits dans les Isles de Banda, sur-tout dans certaines années où la racine de sagio, dont on y compose le pain, manque presque entiérement.

Isles de Banda.

Les Isles Moluques, qui sont au nombre de cinq, fort près de la Ligne Equinoxiale, se nomment *Molukko*, *Ternate*, *Tidor*, *Gelolo* & *Machian*, & produisent une grande abondance de girofle; mais chaque année n'est pas également fertile. C'est la troisiéme qui donne toujours une riche moisson. Le kati aux Moluques est de trois livres cinq onces Angloises. Le bahar contient deux cens katis. Dix-neuf katis de Ternate, en font cinquante de Bantam. Les marchandises qu'on demande aux Moluques, sont les étoffes de Coromandel & de Cheremalla, les ceintures de Siam, les salolos, les ballachos & les chellis, les taffetas de la Chine, les velours, les Damas, les grands bassins, les jet-

Isles Moluques.

tons vernis, les draps écarlate, l'opium & le benjouin.

SARIS. 1609. Siam.

Siam, dont la situation est à 14 degrés & demi de latitude du Nord, fournit une grande abondance d'excellent benjouin, & beaucoup de belles pierreries, tant de son propre fond, que de celles qu'on y apporte de Pegu. Le Tael de Siam pese deux pieces de huit & un quart. On y trouve beaucoup d'argent en lingots, mais il y vient du Japon; ce qui n'empêche pas que les pieces de huit n'y soient si recherchées, que deux & demi, avec le coin, en valent presque trois en lingots. Le drap d'Angleterre de couleur éclatante, le fer & les beaux Miroirs, sont dans une haute estime à Siam. Toutes les marchandises de la Chine s'y vendent beaucoup moins cher qu'à Bantam. Les Jones Guzarates viennent à Siam aux mois de Juin & de Juillet, après avoir touché aux Maldives & à Tenasserim, où l'on trouve en tous tems cinq & six brasses d'eau. De Tenasserim, on peut se rendre par terre à Siam, dans l'espace de vingt jours.

Borneo.

Borneo est à trois degrés de latitude du Sud. Cette grande Isle produit beaucoup d'or & de bezoars, de la cire, des *Rotans*, du Kaijulacka, & du Sang-de-Dragon, dont le principal commerce se fait dans la Ville de Banjarmassin. Les marchandises qu'on y demande sont les Etoffes de Coromandel, la soye de la Chine, les damas, les taffetas, les velours de toutes couleurs, excepté la noire; les draps de l'Europe & les Pieces de huit. Sukadana est une autre Ville de l'Isle de Borneo, dont la latitude est d'un degré & demi du Sud; on y compte cent soixante lieues de Bantam. Le grand commerce de cette Ville est celui des Diamans, qui s'y trouvent en abondance, & qui passent pour les meilleurs de l'univers. Elle en a beaucoup dans tous les tems de l'année, mais sur-tout aux mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre, où l'usage est de les aller chercher dans des Parcs, au long de la Riviere de Lavi, en plongeant comme l'on fait pour les Perles. Cependant il arrive quelquefois aux mois de Juillet & d'Octobre, que les pluyes grossissent excessivement cette Riviere; au lieu que n'ayant dans les deux autres mois que trois ou quatre brasses de profondeur, on y plonge plus facilement.

Banjarmassin.

Sukadana.

Diamans de la riviere de Lavi.

Lorsqu'on se propose d'aller à Sukadona, le meilleur parti est de se rendre d'abord à Banjarmassin, où sans beaucoup d'embarras on peut se procurer du bezoar & des diamans pour de l'or. On y compte quatre sortes de diamans, qui sont distingués par leur eau, que les Indiens appellent *Verna*. Verna ambon est le blanc; Verna loud, le verd; Verna sakkar, le jaune; & Verna bessi, une couleur entre le verd & le jaune. Les poids se nomment *Sa Mas*, *Sa Kupang*, *Sa Busuks*, *Sa Pead*. Quatre Kupangs font un Mas; trois Busuks un Kupang; un Pead & demi fait le Busuk. Ils ont aussi le *Paha*, qui fait quatre Mas; & seize Mas font un Tael. C'est avec ces poids qu'on pese l'or & les diamans.

Quatre sortes de diamans.

Les marchandises de la Chine, sont la soye crue. La meilleure se fait à Nanking, & s'appelle dans le Pays *How-sa*. Elle se vend quatre-vingt pieces de huit le pikul. Les Taffetas, que les Chinois nomment *Tuc*: les meilleurs se font dans une petite Ville nommée Hock chu. Ils se vendent trente pieces de huit le gori. Les Damas qu'on appelle Towne: c'est à Canton que se font les meilleurs, à cinquante pieces le gori.

Marchandises de la Chine.

Saris. 1609.

La soye à coudre, nommée Kou-swa, à cent pieces de huit le pikul. Les étoffes brodées nommées *Pocy*, qui servent de Tapisseries : les meilleures se vendent dix pieces.

Le fil d'or à coudre & à broder, nommé Kim-swa, qui se vend par chip-pao, c'est-à-dire par paquets, dont chacun contient dix papiers, & chaque papier cinq échevaux, ou cinq nœuds. Trois chip-paos se payent deux pieces de huit.

Satins, nommés *Lin*, les meilleurs une piece de huit.

Grands Bassins, nommés *Cho-pao*, trois pour une piece de huit.

Le Sucre blanc, nommé *Pe-tong*, le meilleur une piece le pikul.

La Porcelaine de même espece, nommée *Poa*, la meilleure une piece de huit le Kati.

Les boetes à perles, nommées *Cha-nab*, les meilleures une piece de huit.

Les Velours, nommés *Tan-go Jounck*, de neuf aunes de long, cinq pieces de huit.

La soye de manche, nommée *Jounck*, la meilleure cent cinquante pieces le pikul.

Le musc, nommé *Sa-hu*, sept pieces le Kati.

Les Draps larges, nommés *To-lo-ney Sa-soko*, c'est-à-dire, larges de trois quarts, sept pieces de huit.

Les Miroirs de la plus grande largeur, nommés *Kea*, dix pieces chacun.

L'Etain, nommé *Sca*, quinze pieces le pikul.

La Cire, nommée *La*, quinze pieces le pikul.

Mousquets, nommés *Kau-ching*, vingt pieces le baril.

Dents d'Eléphans, les plus gros & les meilleurs, deux cens pieces le pikul.

Les petits, nommés *Ga*, à la Chine, & par les Portugais *Screvelias*, cent pieces le pikul.

Les sables du Japon, nommés *Sam-to*, huit pieces de huit.

Le Droit sur le Poivre, dans l'interieur du Pays, est d'un Tael sur chaque pikul.

Commerce de la Chine aux Manilles.

Au mois de Mars, les Joncs qui doivent faire voile aux Manilles, partent ensemble de Chan-chu; c'est-à-dire, que d'environ quarante qui font ce Voyage tous les ans, il y en a toujours sept ou huit, ou dix qui s'associent, à mesure qu'ils sont prêts au départ. Leur cargaison est de soye crue & travaillée, mais beaucoup meilleure que celle qui se porte à Bantam. On compte dix jours de navigation entre Canton & les Manilles. Les Joncs reviennent au commencement de Juin, chargés de pieces de huit. Ils sont sans armes & sans aucune autre défense; de sorte qu'on n'a besoin que d'une Chaloupe armée pour les arrêter, & pour les prendre.

1613. Marchandises propres au Japon.

Saris n'a pas laissé des observations moins exactes sur les marchandises qui sont recherchées au Japon. Il suffira de les nommer, sans en marquer les prix. Les draps larges de toutes sortes de couleurs, sans en excepter les noirs, mais sur-tout les rouges & les jaunes. Les soyes, les bouracans simples & doubles, les étoffes de soye à gros grains; les gros grains de Turquie, les camelots, les satins, les taffetas & les damas de l'Inde. Le fil de toutes sortes de couleurs. Les tapis de table. Les cuirs dorés ou peints, à fleurs & à figures. Les tableaux, & toutes sortes de peintures, sur-tout

SARIS. 1613.

celles qui representent des histoires lascives, & des batailles sur mer ou sur terre ; les plus grandes formes sont toujours les plus estimées.

Le vif argent, le vermillon, le rouge pour le visage. Le cuivre en plaques, le plomb en lingots, le plomb en feuilles. L'étain en lingots. Le fer en masse, en barre & en plaques. L'acier de toutes sortes de formes. Les tentures de tapisserie. La civette. Le fil d'or à coudre, de la Chine. La cassonade ou le sucre en poudre de la Chine. Le sucre de Candie. Les velours de toutes couleurs. Les velours à fleurs. Les gazes. La soye crue. Le fil tors. Les verres à boire de toute espece, les bouteilles, les cruches, & toutes sortes de vases & de vaisselles, simples ou dorés ; le papier, les Livres de Comptes & les tablettes de poche. Le savon d'Espagne. L'ambre en grains. Les bas de soye, de toutes couleurs. Le cuir d'Espagne, & toutes sortes de peaux bien passées. Les Kandicks bleus & noirs de la Chine. La cire pour les bougies. Le miel. Le poivre. Le samel de la Cochinchine. La muscade. Le camphre de Barous & de Borneo. Le bois de Kalamba. Le sapon, sorte de bois rouge. Les dents d'éléphans. Les cornes de rhinoceros & de cerfs. L'alun de roche. Il est en telle estime, que Saris vendit pour cent florins ce qui ne lui en avoit coûté que trois.

Ce qu'il y a de meilleur au Japon.

Ce qu'on trouve de meilleur au Japon est une abondance d'excellentes teintures, bleues, rouges, noires & vertes. Les vernis, sur-tout en or & en argent, y sont meilleurs qu'à la Chine. Le soulfre, le salpêtre, le riz & le coton abondent aussi dans la plûpart de ces Isles.

LATITUDES.

Masulipatan	17	00 N.	Variation Ouest	3	00
Isle Sainte-Lucie, proche Madagascar	24	30 S.	Isle de Bali	8	30
Seperdone, près de Chaule	18	0 N.	Isle de Timor	10	40
Bantam	6	0 S.	Isle de Banda	5	00
			Sukadana, dans l'Isle de Borneo	1	30

CHAPITRE VII.

Relation de ce qui se passa dans l'Isle de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon.

COCKS. 1613.

Le Facteur Cocks est chargé d'ecrire les évenemens.

ON s'apperçoit par degrés que l'attention des Marchands Anglois pour les évenemens historiques, & leur curiosité pour le caractere & les usages des Nations étrangeres, augmentent avec l'étendue & le succès de leur commerce. Cocks, destiné à gouverner le Comptoir de Firando, ne demeura point oisif dans cette Ville pendant le voyage que Saris avoit entrepris à Suronga. Avec le soin des marchandises & des autres interêts de la Nation, il étoit chargé de recueillir, dans un Journal exact, tout ce qui se passeroit d'interessant sous ses yeux. C'est sa Relation qu'on va lire.

Cocks. 1613.

Départ du Géneral.

Le 7 d'Août, Saris, Géneral Anglois, partit avec William Adams pour la Ville Imperiale dans une Barque du Roi montée de quarante Rameurs. Il prit avec lui douze personnes de confiance; Tempest, Pencock, Richard Wickam, Edouard Saris, Watter Corwarden, Diego Fernandos, John Williams, Tailleur; John Head, Cuisinier; Edouard Bartan, Chirurgien; John Japan, Interprête; Richard Dale & Antoine Ferrea, Matelots; sans compter quatre Valets, deux à lui & deux à William Adams. On fit honneur à son départ, en tirant treize coups de canon.

L'Auteur se rendit aussi-tôt chez les deux Rois, comme par ordre du Géneral, pour les remercier des ordres qu'ils avoient donnés en sa faveur. En effet ces deux Princes avoient poussé leurs attentions jusqu'à faire porter à Saris cent taëls, en monnoye du Japon, pour lui épargner les embarras du change dans une si longue route. Cette somme fut acceptée, mais comme un prêt. Quelques Anglois ayant causé du desordre la nuit d'auparavant, le Roi Feyne pria Cocks, autant pour son honneur que pour celui de sa Nation, d'avoir l'œil ouvert sur la conduite de ses gens.

Un jeune Japonois s'engage à suivre les Anglois en Europe.

Le 9, un jeune Japonois, nommé Juan, qui parloit fort bien la Langue Espagnole, vint offrir ses services à Cocks pour neuf ou dix ans, sans en excepter le voyage d'Angleterre, qu'il promettoit de faire avec le Vaisseau. Miguel, l'Interprête qu'Adams avoit procuré au Comptoir, étant d'un esprit fort lourd, & sujet d'ailleurs à s'absenter souvent, le desagrément qu'on avoit sans cesse de le voir manquer au besoin, fit accepter les offres de Juan. C'étoit un nouveau Chrétien, qui avoit la plus grande partie de sa famille à Nangazaqui, & un cousin à Firando. Quoiqu'il eût servi pendant trois ans un Espagnol aux Manilles, il en étoit revenu sans avoir embrassé le Christianisme, & les Jesuites l'avoient baptisé à Nangazaqui. La curiosité de voir l'Europe parut être le seul motif qui le faisoit tourner vers les Anglois.

Grande Fête des Japonois pour leurs parens morts.

Le 19 au soir, on vit commencer à Firando la grande Fête des Japonois, qui consiste à se réjouir & à faire bonne chere toute la nuit sur les tombeaux de leurs parens, qu'ils invitent à ce festin. Leurs réjouissances durent trois nuits consécutives. On publia l'ordre de parsemer les rues de sable & d'allumer des lanternes devant chaque porte. Il en coûta la vie à un pauvre homme pour avoir négligé d'obéir. Cocks ne fit pas difficulté de se conformer aux usages du Pays. Non seulement il suspendit à sa porte deux belles lanternes; mais étant informé que les deux Rois devoient se promener dans les rues, & s'arrêter à sa maison, il leur fit préparer un souper digne d'eux. Cependant, après les avoir attendus jusqu'à minuit, il fut averti que d'autres occupations leur avoient fait changer de dessein. Il ne laissa point de leur envoyer des presens, suivant l'usage de la Nation. Plusieurs Seigneurs Japonois, qui prirent l'occasion des Fêtes pour visiter le Comptoir, y furent reçus & traités avec autant de génerosité que de politesse.

Le 23, les Anglois cesserent de débarquer leur poudre, dont ils avoient déja transporté cinquante-neuf barils au rivage. L'avidité du Roi à s'en procurer & sa facilité à leur en donner le prix qu'ils avoient demandé, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils en devoient conserver du moins leur provision. Mais le Lieutenant du Vaisseau se crut obligé de faire transporter, au Comptoir, quantité de petites merceries, que les Matelots commençoient à dé-

Vols des Matelots Anglois.

Cocks. 1613.

rober pour fournir à leurs débauches. On étoit au dernier jour des trois Fêtes. Trois Compagnies de Danseurs se promenerent dans toutes les rues avec des banieres, & des poëles pour instrumens de musique; s'arrêtant aux portes des Grands comme aux Sépultures & aux Pagodes, avec des transports de joye, & des cris aussi extravagans que leurs danses.

Mascarades Japonoises.

Le 24 il y eut une autre illumination, à l'honneur du jeune Roi & de son frere, qui allerent en Mascarade chez le vieux Roi Foyne, avec un cortege fort nombreux. Les deux Princes étoient à cheval, & le reste de la Troupe à pied. Nabesone, Gouverneur du jeune Roi, jouoit du fifre pendant la marche, & cette musique étoit accompagnée de celle que j'ai déja representée. Cocks ayant appris que les Princes se proposoient, à leur retour, de visiter le Comptoir Anglois, prépara un grand festin. Mais ils ne s'en approcherent qu'après minuit, avec beaucoup de confusion, & même quelques marques de mécontentement. Ils ne se presenterent pas pour entrer. Brower, Facteur Anglois, s'avança jusqu'à la porte, en affectant de les regarder peu. Ils feignirent aussi de ne l'avoir point apperçu.

Lettres arrivées à Cocks.

Cocks reçut le 28 deux Lettres du Géneral, l'une du 19, l'autre du 20, pour le Gouverneur Schimonasco, qui suivant quelque cérémonial inconnu aux Anglois, ne les envoya point au Comptoir, mais les fit porter au Vaisseau. Comme l'une des deux Lettres étoit pour le Roi Foyne, Cocks se rendit au Palais, accompagné de Melsham & de Hermando. Le Roi donna un katan au premier, une dague d'Espagne à l'autre, & à tous trois quelques bottes d'ail, galanterie ordinaire au Japon. Il leur accorda aussi la permission de faire sécher leur poudre au sommet du Fort, en leur offrant le secours de ses gens pour ce travail.

Le premier de Septembre, le vieux Roi & toute sa Noblesse, se donnerent le divertissement d'une nouvelle Mascarade, & rendirent visite le soir au jeune Prince. Les rues étoient éclairées par un nombre infini de lanternes. Cocks, qui s'attendoit d'autant plus à recevoir le Roi, que deux jours auparavant ce Prince lui avoit fait l'honneur de le surprendre chez lui, & d'y passer une partie de la nuit dans la joye, fit préparer pour la troisiéme fois un festin, qui eut le sort des deux précédens. Le cortege royal étoit si nombreux, que ce fut apparemment cette raison qui empêcha Foyne d'entrer chez les Anglois.

Ouragan sans exemple au Japon.

Le lendemain les Arpenteurs de la Cour mesurerent toutes les maisons de la rue où les Anglois avoient leur Comptoir, pour les faire contribuer, suivant leur grandeur, aux frais de quelques nouveaux Forts que le Roi vouloit entreprendre. Celle des Anglois ne fut point exemptée de cette taxe. Cependant le dessein de ces ouvrages fut abandonné à l'occasion d'un ouragan, qu'on appelle Typhon dans ces Mers, le plus furieux qu'on se souvînt d'avoir jamais vû aux Isles du Japon. Il renversa plus de deux cens maisons. Il en découvrit un beaucoup plus grand nombre, sans épargner le Palais royal, dont non seulement tous les toîts, mais les murs mêmes de circonvallation furent abbatus. La mer fut agitée par des secousses si violentes, qu'elle mina un grand Quai, sur lequel étoit situé le Comptoir Hollandois, ruina un mur de grosses pierres, entraîna les degrés, mit en pieces deux grandes Barques, & submergea quarante ou cinquante autres petits Bâtimens

dans

dans la Rade. Le mur de la Cuisine des Anglois, avec un four extrêmement épais qu'ils avoient bâti nouvellement, furent mis au niveau de la terre. Cette horrible tempête s'étant élevée pendant la nuit, la confusion & le bruit du Peuple, qui couroit éperdu dans toutes les parties de la Ville, augmenta beaucoup le desordre. La plûpart portoient des brandons de feu pour s'éclairer. Les étincelles qui voloient de toutes parts devinrent bientôt la cause d'une disgrace encore plus affreuse; car le feu prit à plusieurs maisons, & ne pouvoit manquer de se répandre dans toute la Ville, si par un autre accident, qui n'accompagne jamais néanmoins les Typhons, il n'étoit tombé une pluie si prodigieuse, qu'on se crut menacés de perir par l'eau, après l'avoit été d'être écrasés par la chûte des maisons, ou d'être enveloppés dans les flammes. Le Vaisseau Anglois, quoiqu'à l'abri par sa situation, se soutint à peine sur cinq cables, dont il y en eut un de rompu. La Chaloupe & l'Esquif furent emportés, & ne purent être retrouvés que deux jours après. On apprit que le Port de Nangazaqui avoit beaucoup plus souffert. Vingt Joncs Chinois y furent submergés; & le Vaisseau, qui avoit apporté l'Ambassadeur Espagnol des Manilles, fut misérablement fracassé.

Cocks. 1613.

Les Typhons ne sont jamais accompagnés de pluie.

Ces fleaux du Ciel n'empêcherent pas les Matelots Anglois de se livrer à des desordres si crians, que pour l'honneur de leur Nation, les Auteurs de ce Recueil ont cru devoir les supprimer. Mais ils ne font pas difficulté de publier ceux qui ne regardent que la discipline nautique, pour apprendre à l'Angleterre même, que ce n'est pas toujours par l'injure des élemens, ou par les fatigues d'un métier pénible, qu'elle perd un si grand nombre de Matelots. Il se passoit peu de jours où l'ardeur de la débauche ne fît naître quelques querelles entre les Anglois. Elles étoient presque toujours sanglantes, & quelquefois mortelles. Après avoir exercé leur fureur l'un sur l'autre, ils commencerent à la tourner vers les Japonois. Un Matelot, nommé Francis Williams, s'étant enivré au rivage, prit un bâton, sans y être excité par aucune injure, & maltraita un Domestique du Roi Foyne. Quatre Japonois témoins de cette brutalité, eurent la sagesse d'engager l'offensé à se rendre au Comptoir Anglois avec eux; & faisant leur plainte aux Facteurs, ils protesterent que s'ils n'obtenoient pas une juste satisfaction, ils les porteroient jusqu'au Roi. Cocks apprit au même moment que Williams s'étoit retiré à bord. Il y envoya un de ses gens, pour exhorter le Lieutenant du Vaisseau à donner un exemple de séverité; & déclarant ses intentions aux Japonois, il leur conseilla de se rendre eux-mêmes à bord, pour reconnoître le coupable. Ils y allerent. Mais Williams, interrogé par le Lieutenant, eut l'audace de nier le fait, & l'impieté de soutenir son desaveu par un faux serment. N'en étant pas moins condamné à des peines rigoureuses, les Japonois se crurent satisfaits par la Sentence, & demanderent grace pour lui en faveur de l'ivresse. Alors, ce furieux Matelot, plus sensible à la honte de l'obligation qu'à la crainte du châtiment, sauta sur un croc de fer, dont il auroit assommé les cinq Japonois s'il n'eût été retenu. Il ne ménagea pas même son Lieutenant, ni le Député de Cocks. Enfin, ne s'étant rendu qu'à la force, il aima mieux demeurer à fond de calle, les fers aux pieds & aux mains jusqu'au départ du Vaisseau, que de réparer son offense par des marques de repentir.

Corruption & desordre des Matelots Anglois.

Brutalité furieuse d'un Matelot.

COCKS. 1613

Maladie du Roi.

Le 13, Cocks apprenant que le vieux Roi étoit tombé malade, lui envoya l'Interprête avec divers presens qui convenoient à sa situation. C'étoit un grand flacon d'excellent vin, que Saris avoit fait conserver précieusement, & quelques boëtes de confitures. Ces petits soins, & l'attention que les Chefs avoient continuellement de prévenir les Japonois par toutes sortes de politesses, réparoient le tort que les Matelots faisoient à leur Nation. Le lendemain au matin, Cocks reçut avis du Lieutenant, à qui Saris avoit recommandé de ne pas s'éloigner de son bord, qu'une partie de l'Equipage avoit passé la nuit dans la Ville sans sa permission, & dans un tems où tous les Matelots étoient d'autant plus nécessaires sur le Vaisseau que la marée l'avoit laissé presqu'à sec. Cocks, accompagné de Melsham & de l'Interprête, entreprit aussi-tôt de les rappeller à leur devoir. Il en trouva plusieurs dans divers lieux de débauche, & ne ménageant ni les reproches ni les coups, il les força de retourner à bord. La plûpart de ceux qu'il n'avoit pas découverts, ne laisserent pas de suivre l'exemple des autres, & de rentrer dans la soumission. Mais il en resta quatre, sur lesquels l'autorité ne fit pas plus d'impression que le devoir & l'honneur. Ils continuerent leur débauche pendant le reste du jour & la nuit suivante; jusqu'à ce qu'ayant pris querelle entr'eux, ils se battirent avec tant de fureur, qu'ils furent portés au Vaisseau à demi morts de leurs blessures. Ils se nommoient Lambert, Colphax, Boles & Evans.

Autre excès des Matelots Anglois.

Cocks employe l'autorité du Roi de Firando pour les contenir.

Le 17, Cocks apprit qu'un Japonois, que les Matelots avoient nommé Bastian, & qui tenoit une maison de débauche, s'étoit vanté que si les Officiers Anglois reparoissoient chez lui pour en chasser leurs gens, il feroit main-basse sur eux avec tous les siens. Cette menace obligea les Facteurs de porter leurs plaintes au jeune Prince, parce que la maladie du vieux Roi duroit encore. Ils l'engagerent à faire publier une Ordonnance, qui défendoit sous de rigoureuses peines à tous les Habitans de la Ville, de recevoir les Anglois chez eux après la fin du jour; qui permettoit à Cocks & à ses Ministres d'entrer dans toutes les maisons pour y chercher ses gens; qui ordonnoit aux Japonois de lui prêter main-forte dans le besoin; enfin qui l'autorisoit à faire enfoncer les portes, lorsqu'on lui refuseroit de les ouvrir. Le Prince fit déclarer en même tems à Bastian, que s'il arrivoit le moindre desordre par sa faute, ou s'il entreprenoit de s'opposer aux recherches de Cocks, il lui en coûteroit aussi-tôt la vie. Malgré tant de précautions & de loix, les Matelots Anglois protesterent qu'ils vouloient boire; qu'ils boiroient en plein champ s'ils n'avoient pas la liberté d'entrer dans la Ville; & que s'il ne se trouvoit personne pour leur apporter de l'arrack, ils prendroient la peine eux-mêmes d'en aller chercher dans les Villages, à quelque distance qu'ils fussent du Port. Cependant il arriva, peu de jours après, que le vieux Roi étant rétabli & se promenant à pied dans la Ville, rencontra deux Anglois qui étoient à boire à la porte d'un Chinois. Il prit la peine de s'arrêter; & d'un air menaçant, il détacha vers eux quelques gens de sa suite. Son dessein n'étoit que de leur faire demander s'ils avoient la permission de leurs Officiers. Mais dans la crainte d'un traitement plus sévere, ils prirent le parti de s'éloigner en fuyant. Cette avanture ayant servi à leur persuader que le Roi même avoit les yeux ouverts sur leur conduite, ils commencerent à s'observer d'avantage.

Le 27, Williams Paulin, Contre-Maître, mourut au Comptoir, d'une maladie de langueur. A la priere de Cocks, le Roi permit qu'il fût transporté au cimetiere des Chrétiens. Mais cette permission n'empêcha point les Prêtres Japonois de s'opposer au passage du corps dans les rues de Firando, & surtout devant leurs Pagodes. On fut obligé de le transporter par eau. Il fut suivi d'un grand nombre de Japonois, malgré les representations des Prêtres, qui leur faisoient un crime de leur curiosité. Mais lorsqu'on fut au lieu de la sépulture, il ne s'en trouva pas un qui voulut prêter ses mains ni ses instrumens pour ouvrir la fosse.

COCKS. 1613.

Les Prêtres Japonois s'opposent à l'enterrement d'un Anglois.

On publia le 29 un ordre du Roi, pour nettoyer & embellir les rues. Comme elles ne sont pas pavées à Firando, cet embellissement consiste à répandre du sable & du gravier chacun devant sa porte, à vuider deux petits canaux qui sont de chaque côté pour l'écoulement des eaux, & à les parer de larges pierres, enfin à ne laisser aucune trace de saleté à la face des maisons. La diligence des Habitans est admirable dans ces occasions. Il ne fallut qu'un jour pour achever l'ouvrage, & les Officiers du Roi commencerent leur revûe dès le lendemain. Le Capitaine Chinois de qui les Anglois louoient leur maison prit ce soin pour eux.

Ordre pour l'embellissement des rues.

Le 30, quelques Négocians de Meaco arrivés pour le commerce, vinrent au Comptoir & demanderent seulement à voir les principales marchandises. Après avoir tout observé, avec autant de curiosité que d'intelligence, ils s'arrêterent aux draps, pour lesquels ils n'offrirent néanmoins qu'un prix fort médiocre. On refusa leurs offres; mais il fut aisé à Cocks de reconnoître à leur langage qu'ils s'étoient laissés prévenir par les intrigues des Hollandois. Le marché fut interrompu par le bruit d'un vent d'Est si violent, qu'on le prit pour l'avant-coureur d'un nouveau Typhon. Chacun s'étant retiré chez soi ne fut occupé qu'à se garantir des malheurs dont on croyoit la Ville menacée. Cette opinion paroissoit d'autant mieux fondée, que peu de jours auparavant un Bonze avoit prédit au Roi que le Typhon recommenceroit bientôt ses ravages. Le Chirurgien Anglois se trouvant dans une maison où le même Bonze prédisoit à quelques femmes le retour de leurs maris, lui offrit trois sols pour apprendre aussi quand le Géneral Saris & ses Compagnons reviendroient à Firando. Le Bonze l'assura qu'ils seroient dans la Ville dix-huit jours après. Il prétendoit que cette connoissance lui venoit d'une voix qui lui parloit à l'oreille, & qui ne se faisoit entendre qu'à lui. Cependant la Ville en fut quitte pour des vents orageux, qui durerent deux jours sans y causer aucun desordre.

Typhon prédit par les Bonzes.

Le 2 d'Octobre, Cocks reçut avis du Vaisseau, qu'il en étoit parti sept Matelots dans l'Esquif. Il auroit envoyé sur le champ après eux, si l'Interprête des Hollandois ne l'eût assuré qu'il les avoit vûs dans une maison de la Ville où ils étoient à se réjouir; mais il se trouva que ceux qu'il avoit vûs étoient une autre bande, & son témoignage ayant empêché qu'on ne fît courir après les autres, leur donna le tems de s'éloigner sans être poursuivis. La nuit suivante fut marquée par une autre disgrace. Le vieux Roi Foyne avoit de l'autre côté de l'eau une maison de campagne où il prenoit souvent plaisir à passer quelques jours dans la solitude. Il avoit prié les Facteurs Anglois d'y faire transporter quelques belles étoffes qu'il vouloit examiner à loisir,

Sept Anglois désertent avec l'Esquif.

COCKS. 1613.

& dans la confiance qu'ils avoient à l'amitié de ce bon Roi, ils n'avoient pas fait difficulté d'y consentir. Tandis qu'il satisfaisoit sa curiosité, avec des cannes allumées qu'il tenoit à la main, quelques étincelles tombées sur les nattes mirent le feu à la maison & la réduisirent en cendres avant le jour. Cocks l'ayant visité le lendemain, le trouva moins affligé de sa propre perte que de celle des Anglois. Cependant comme elle n'étoit point assez considérable pour affliger beaucoup les Facteurs, Cocks se borna pour dédommagement à prier le Roi de lui faire retrouver ses deserteurs. L'ordre fut donné aussi-tôt de les chercher, avec d'autant plus d'espérance, qu'on prétendoit les avoir vûs dans une Isle deserte à deux lieues de Firando. Le Roi, dans l'empressement d'obliger Cocks, ordonna qu'ils fussent ramenés morts ou vifs.

Palais du Roi consumé par le feu.

Autre prédiction des Bonzes.

Le 4 d'Octobre, sur une prédiction des Bonzes, qui menaçoient la Ville de Firando d'un incendie géneral, dont il ne devoit pas se sauver une seule maison, il se répandit dans toutes les rues un grand nombre de Crieurs, pour avertir le Peuple, avec des expressions lamentables, d'éteindre soigneusement tous les feux. C'étoit la nuit suivante que ce desastre étoit attendu. Tous les Habitans, & les Anglois mêmes pour qui la superstition étoit contagieuse, la passerent dans des allarmes continuelles. Mais l'événement vérifia que le Diable est toujours l'esprit de mensonge.

Le Roi Foyne étant venu le 5 au Comptoir Anglois, dit à Cocks qu'il avoit envoyé deux Barques bien armées à la poursuite des Fugitifs. Il lui apprit aussi que le Gouverneur de Nangazaqui, nommé Ben-Diu, & frere de l'Imperatrice, devoit arriver le lendemain à Firando; sur quoi il lui conseilla de le faire saluer de quelques coups de canon à son passage. Pendant leur entretien il arriva un homme à cheval, avec une Lettre de la Cour Imperiale pour le Roi, & des nouvelles du Géneral Saris, qui devoit être dans huit ou dix jours à Firando. Le même jour, James Foster, que les Facteurs avoient député à Nangazaqui, revint avec l'Esquif, mais sans avoir pû obtenir la restitution des sept deserteurs, qui s'étoient mis sous la protection de la Ville. On sçut par des informations certaines que Miguel l'Interprête, dont Foster s'étoit fait accompagner, loin de se rendre utile au succès de son voyage, avoit conseillé aux Fugitifs de persister dans leur desertion. Cocks prévit que leur dessein étoit de passer aux Manilles sur quelque Navire Espagnol, & qu'il lui seroit impossible de s'y opposer s'il ne se faisoit point un ami de Ben-Diu. Il ordonna qu'il fût salué de quatre coups de canon. Dès le même jour, ce Gouverneur étant à se promener dans la Ville avec le jeune Prince de Firando, Cocks sortit du Comptoir pour lui faire son compliment. Ben-Diu s'arrêta quelques momens pour répondre à cette civilité, & ne reçut pas avec moins d'affection le present que les Anglois lui envoyerent le soir. Il leur offrit ses services à la Cour de l'Empereur, & de son propre mouvement il leur parla des Deserteurs. Son intention étoit qu'ils fussent pardonnés; mais Cocks demandoit que les Chefs fussent punis. Enfin, sur les instances du Gouverneur, on convint qu'ils obtiendroient grace sans exception. Cocks s'y engagea par un écrit de sa main, & promit de le faire confirmer par Saris au premier instant de son arrivée; sans quoi Ben-Diu protesta qu'il ne se prêteroit à rien, parce qu'il ne vouloit contribuer à la mort de personne. Quelques jours après, il fit l'honneur aux Anglois de les visiter dans leur Comptoir, & d'y examiner

Arrivée du Gouverneur de Nangazaqui.

Convention pour les sept Deserteurs.

leurs marchandises ; mais sans en rien acheter. Il fit present à Cocks d'un katan, qui lui fut payé avec avantage par quelques flacons d'excellent vin & par quelques drogues médicinales dont il emporta une bonne provision pour sa santé.

Cocks ayant appris que Ben-Diu, & son frere, qui étoit à se baigner chez les Hollandois, où il y avoit un bain chaud, se proposoient de visiter le Bâtiment, se rendit lui-même à bord pour les y recevoir. Ben-Diu lui fit présent de deux katans, & les Anglois firent une décharge de sept pieces à l'arrivée de ces deux Seigneurs. A peine furent-ils retournés au rivage, fort satisfaits de l'accueil qu'ils avoient reçu, que le frere revint à bord, pour demander un petit singe qu'il y avoit vû, & qu'il vouloit porter à sa belle sœur. Cocks se crut obligé de l'acheter du Maître-Canonier, à qui il appartenoit, & le paya cinq pieces de huit ; mais il se réserva le mérite de le presenter lui-même à Ben-Diu. Le Roi Foyne, par des raisons que les Anglois ne purent pénetrer, envoya demander au Comptoir quels étoient les presens qu'ils avoient faits aux deux freres, & prit soin d'en conserver un mémoire. Il n'y joignit point la lunette d'approche que Ben-Diu avoit demandée avec beaucoup d'instances, mais qu'il renvoya presqu'aussi tôt, parce qu'il ne la trouva point à son gré ; ce qui n'empêcha pas que dans la reconnoissance de tant de civilités qu'il avoit reçue de la Nation Angloise, il ne fît porter au Comptoir deux barils de vin de Meaco. Son frere y en envoya deux aussi, avec les mêmes remercimens.

Politesses forcées des Anglois.

Le 10, deux jeunes Japonois, fils d'un autre Gouverneur, visiterent les Anglois dans leur Comptoir. Ils étoient nouvellement convertis au Christianisme, & fort affectionnés pour tout ce qui portoit le nom d'Européen. Cocks leur fit voir toutes ses marchandises, & leur offrit une collation délicate, qui fut accompagnée d'un concert de musique. Pendant la fête, le Roi Foyne surprit agréablement l'assemblée en y paroissant tout d'un coup, & prit part de bonne grace au divertissement. Son goût s'étoit déclaré pour un mets dont l'apprêt n'est pas difficile, mais qui n'en est pas moins agréable à ceux qui le connoissent. C'est du bœuf & du porc aux navets & aux oignons. Après en avoir mangé beaucoup, il pria Cocks de lui en faire préparer un autre plat par le Cuisinier Anglois, en lui avouant qu'il le trouveroit délicieux. Cocks prit cette occasion pour le faire souvenir des Deserteurs, & lui envoya le lendemain son mets, qui fut reçu avec des transports de joye & mangé de même.

Autres civilités dont ils ne peuvent se dispenser.

Le 21, Cocks rendit une visite à ce Prince, qui le remercia de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Gouverneurs de Nangazaqui & de Scam ; mais il ajoûta qu'ayant appris qu'ils avoient acheté au Comptoir quelques marchandises dont ils avoient reglé le prix à leur gré, il vouloit sçavoir si les Anglois ne se plaignoient pas de cette injustice. Cocks répondit qu'il ne pouvoit desavouer la verité du fait ; mais que la même chose se pratiquant à Nangazaqui à l'égard des Chinois & des Portugais, il avoit cru que c'étoit l'usage du Japon ; & qu'il n'étoit question d'ailleurs que de quelques bagatelles, qui ne méritoient pas beaucoup d'attention. Foyne repliqua que l'usage de Nangazaqui n'étoit pas une regle pour Firando ; que les Chinois étoient une Nation avec laquelle on gardoit moins de ménagemens, parce qu'il leur

Adresse des Japonois pour tirer d'eux des presens.

COCKS.
1613.

étoit défendu par leurs propres Loix de faire le commerce au Japon, mais qu'il prétendoit que les Européens ne souffrissent aucun tort dans les terres de son Domaine, sur-tout de la part de ceux qui n'y avoient aucune autorité. Cocks l'ayant remercié vivement de la justice qu'il faisoit rendre aux Etrangers, lui envoya le mémoire des marchandises qui avoient été enlevées à des prix arbitraires. L'Auteur fait observer que s'il entre dans ces détails, c'est pour faire connoître qu'au fond les Anglois étoient des duppes, qui se laissoient tromper par des apparences de civilité & d'affection. Foyne ne leur faisoit aucune offre de service qu'ils ne se crussent obligés de payer par des presens; & toutes ces belles promesses demeuroient presque toujours sans effet.

Festin que le Roi se donne aux dépens des Etrangers.

Le 13, il pria Cocks & deux autres Facteurs à dîner chez les Hollandois, en leur recommandant d'y apporter quelques flacons de leur vin, qu'il trouvoit excellent. Le dîner fut très bien servi, aux dépens du Comptoir de Hollande & du vin des Anglois. Le Roi étoit à la premiere table, accompagné des Princes ses petits enfans. Nabesone, son frere, se mit à la seconde, & fit placer Cocks entre lui & Semidone, autre frere du vieux Roi. Après eux étoit le Ministre de Firando; &, de l'autre côté, plusieurs Japonois de la premiere Noblesse. Brower, Chef du Comptoir Hollandois, ne s'assit point, & se borna au soin de couper les viandes, tandis que tous ses gens servoient les deux tables à genoux; & lui-même, à la fin du repas, servit à boire aux convives dans la même posture. Cocks surpris de cette formalité, lui en demanda la raison. Sa réponse fut que le Roi faisoit le même honneur aux Etrangers, lorsqu'il leur donnoit à dîner. En sortant de table, toute l'assemblée se rendit au Comptoir Anglois, où le Roi se fit un amusement d'en visiter toutes les parties. Cocks lui offrit une collation, qui fut acceptée.

Cocks est trompé par le Gouverneur de Nangazaqui.

Le 16, deux hommes de mer, l'un Vénitien, l'autre Flamand, arrivés ensemble de Nangazaqui, apprirent à Cocks que les sept Deserteurs avoient été conduits secretement à Meaco dans une petite Barque. L'espérance de ces deux hommes étoit de se faire recevoir sur le Vaisseau Anglois pour retourner en Europe. Le Flamand avoit été pendant vingt-quatre ans au service des Espagnols. Il étoit venu d'Acaspulco aux Manilles, & les occasions ne lui ayant pas manqué pour amasser beaucoup d'argent, il demandoit la permission de le mettre à bord. Cocks lui répondit que dans l'absence du Général il n'osoit accorder une faveur de cette nature; mais il consentit volontiers à faire assurer le Roi que ces deux Etrangers n'étoient point Espagnols, ni Sujets du Roi d'Espagne; sans quoi ce Prince ne les auroit pas soufferts à Firando, depuis qu'il étoit arrivé au Japon un Ambassadeur Espagnol des Manilles, pour demander à l'Empereur la permission d'emmener tous les Sujets de l'Espagne.

Perfidie des Deserteurs.

Cocks, à la priere du Vénitien & du Flamand, se rendit le lendemain avec eux au Palais de Foyne. Ils lui apprirent en chemin que les Deserteurs Anglois s'étoient vantés à Nangazaqui de n'être pas les seuls qui eussent pris la résolution d'abandonner le Vaisseau. Ils avoient publié que la plûpart des Matelots étoient dans le même dessein, parce que leurs Officiers les traitoient cruellement; & joignant la perfidie aux plaintes, ils avoient assuré les Espagnols qu'avec une Barque ou deux il leur seroit aisé de s'emparer du Vaisseau d'Angleterre. Le Roi Foyne reçut humainement les deux Etrangers qui lui furent

presentés par Cocks. Il leur demanda des informations sur la guerre qui s'étoit élevée aux Molucques entre les Espagnols & les Hollandois. Mais lorsqu'il apprit d'eux que les Deserteurs étoient passés de Nangazaqui à Meaco, sa surprise fut si vive qu'à peine voulut-il s'en rapporter à leur témoignage. Il répeta plusieurs fois, avec douleur, qu'il n'auroit pas cru Ben-Diu capable de violer ses promesses. Le Flamand, qui connoissoit par un long usage les dispositions des Espagnols, assura Cocks qu'il n'avoit pas d'autre vengeance à desirer de la trahison de ses gens, que le traitement qu'ils recevroient de leurs nouveaux Maîtres.

Cocks. 1613.

Accidens fâcheux.

Le 18, entre dix & onze heures du soir, il y eut une Eclipse totale de Lune; & dans le tems que ce phenomene allarmoit assez les Habitans de Firando, le feu prit, avec tant de violence, à quelques maisons voisines du jeune Prince, que si le vent, qui étoit au Nord-Est, ne s'étoit appaisé tout d'un coup, la plus grande partie de la Ville auroit été réduite en cendres. Elle dut son salut à la diligence des Anglois, qui ne put empêcher néanmoins la ruine de quarante maisons. Les flammes se rallumerent trois ou quatre fois, & furent éteintes avec le même succès. Le vieux Roi, qui ne cessa point pendant toute la nuit, de se promener à cheval dans les rues, conseilla aux Anglois de mettre toutes leurs marchandises dans les caves, & d'en boucher la porte avec du fumier; mais le danger n'étoit plus assez pressant pour les obliger de suivre ce conseil. On ne put découvrir quelle avoit été l'origine de cet incendie. Cependant le Peuple se persuada que les Bonzes l'avoient prédit; & peut-être l'avoient-ils commencé eux-mêmes, pour donner du crédit à leurs prédictions.

Continuation de l'affaire des Deserteurs.

Le 20 au soir, Hernando Ximenes, Espagnol que les Anglois avoient amené de Bantam, arriva de Nangazaqui où Cocks l'avoit envoyé pour l'affaire des Deserteurs. Il avoit fait ce voyage avec un Facteur Anglois nommé Edouard Markes; mais quoiqu'à leur arrivée les Deserteurs fussent encore dans la Ville, ni l'un ni l'autre ne put se procurer la liberté de les voir. Un Espagnol, homme de distinction, dit à Markes qu'ils ne seroient pas rendus, & que si les autres Matelots vouloient aussi deserter, ils seroient reçus volontiers, sur-tout s'ils amenoient avec eux le Vaisseau. Les Japonois qui avoient accompagné Markes & Hernando ne permirent point à Markes de sortir de son logement pendant deux jours. Enfin Cocks ne put douter qu'il n'y eût quelque artifice dans cette conduite, & desespera d'obtenir ses sept Deserteurs. Le Roi Foyne l'assura, pour le consoler, qu'il ne perdroit plus de Matelots, s'ils ne trouvoient moyen, comme les premiers, de s'enfuir avec l'Esquif. En effet, il fit défendre à tous les Japonois, par une proclamation publique, de conduire ou de transporter aucun Anglois sans sa permission & celle de Cocks.

Fête de Religion à Firando.

Le 25, on célebra dans Firando une grande Fête de Religion, pour laquelle on dressa devant la Pagode un magnifique pavillon, où le Roi, toute sa Noblesse & quantité d'Etrangers s'assemblerent. Chaque Seigneur étoit accompagné de ses Esclaves, les uns armés de piques, les autres de mousquets, & les autres avec l'arc & les fleches. Ces préparatifs étoient le prélude d'une course qui devoit se faire dans la grande Place. On avoit suspendu un bouclier de paille, contre lequel tous les Acteurs lancerent des traits & des fleches

COCKS. 1613.

en courant à toutes brides. Au milieu de ces réjouissances, le Roi informé d'une prédiction de quelques Bonzes qui menaçoient la Ville d'un incendie, donna ordre que chaque maison se pourvût d'un tonneau d'eau pour la nuit suivante. Les Anglois se défiant plus de la malignité des Prêtres Japonois que de leurs prédictions, se conformerent volontiers aux loix de cette Police. Ils entendirent, à l'entrée de la nuit, mille voix qui crioient d'un ton lugubre, gardez-vous du feu. Mais les Bonzes, & l'esprit qui les inspiroit, furent convaincus d'imposture.

Presens des Anglois à cette occasion.

Cependant la Fête ayant continué le jour suivant, les Anglois, pour se conformer aux usages du Pays, envoyerent au Roi divers presens. L'expérience leur avoit appris ceux qui étoient les plus agréables à ce Prince. C'étoient plusieurs mets à l'Angloise, deux poules & un cochon de lait rôti, avec deux flacons de vin d'Espagne, qui devoient servir le troisiéme jour pour l'acte le plus brillant de la Fête. On avoit fait les préparatifs d'une Comédie, qui devoit être suivie d'un grand festin. Le jeune Prince fit demander le soir aux Anglois une paire de hautes-chausses, pour un Acteur qui n'avoit pû s'en procurer. Cocks l'ayant fait assurer qu'il n'y avoit rien au Comptoir dont il ne pût disposer librement, les deux Princes le firent inviter à la Comédie pour le lendemain.

Comédie Japonoise representée.

Il s'y rendit avec deux de ses principaux Facteurs. Le vieux Roi, qui avoit eu soin de leur faire préparer une place commode, s'approcha d'eux à la vûe de tout le peuple, & leur fit servir une collation fort galante. Semidone leur en offrit une autre, au nom des jeunes Princes. Divers Seigneurs du cortege du Roi vinrent ensuite, & leur en firent accepter une troisiéme. Les Acteurs de la Comédie étoient le Roi même, les Princes & les premiers Seigneurs. Ils avoient pris pour sujet les plus célebres actions de leurs Ancêtres, depuis l'établissement de leur Etat, avec divers intermédes pour l'amusement du Peuple. L'assemblée étoit extrêmement nombreuse. Chaque maison de la Ville apporta un present au Roi, & tous les Habitans de l'Isle vinrent lui rendre successivement le même hommage.

Poësie, musique & danse des Japonois.

La Poësie, la Musique & la Danse eurent peu d'agrément pour les Anglois. Cependant ils y trouverent de l'harmonie & de la justesse. Les instrumens de musique étoient une sorte de petits tambours, de la forme des sables qui marquent les heures. On bat dessus d'un côté avec la main, tandis que de l'autre, on serre la corde qui lie l'instrument, & qui en éleve ou rabaisse le ton. On l'accompagne de la voix, ou de la flute, ou du fifre. Quoique tout le spectacle fût assez grossier, Cocks assure qu'il n'en avoit jamais vû qui l'eût tant affecté, par un air de véritable grandeur que chaque rolle tiroit de la réalité des personnages. Non seulement c'étoient des actions réelles qui étoient representées avec toutes leurs circonstances, mais tous les Acteurs étoient réellement ce qu'ils representoient, c'est-à-dire, Rois, Capitaines, Ministres, suivant la distribution du sujet. Les Hollandois n'avoient pas été invités à la Fête; ce qui passa dans l'esprit même des Japonois pour une marque honorable de la préference que le Roi donnoit aux Anglois.

Proposition d'un Hollandois.

Cocks, à son retour, trouva trois Hollandois qui l'attendoient avec impatience. L'un, vêtu à la Japonoise, étoit arrivé nouvellement d'une Ville nommée Kushma, où il avoit vendu du poivre & d'autres marchandises. Il se

vantoit

Cocks. 1613.

vantoit d'avoir jetté les fondemens d'un commerce secret avec la Corée, ou d'en avoir du moins des espérances certaines; & se croyant redevable de cette ouverture à William Adams, il venoit offrir aux Facteurs Anglois de leur accorder quelque part à son entreprise. Il n'étoit pas aisé de juger s'il étoit sincere; car Hernando, qui l'avoit déja vû au Comptoir Hollandois, ayant demandé à quelques-uns de leurs Facteurs d'où cet homme arrivoit, Brower, Chef du Comptoir s'étoit offensé de sa demande & lui avoit répondu qu'il n'avoit de compte à rendre à personne.

Suite de l'affaire des Déserteurs.

A l'entrée de la nuit, André Bulgarain, Génois, & Benito de Palais, Pilote Major d'un Vaisseau Espagnol qui avoit fait depuis peu naufrage sur la Côte du Japon, arriverent de Nangazaqui & firent prier les Facteurs Anglois de leur envoyer leur Interprête. Cocks leur ayant refusé cette grace, ils lui rendirent sur le champ une visite, accompagnés d'un Chinois dans la maison duquel il étoit logé. Leur entretien fut d'abord assez froid; mais ils tomberent enfin sur l'affaire des Déserteurs, qui parut avoir été le principal motif de leur voyage; & justifiant les Jesuites, sur lesquels ils n'ignoroient pas que les Anglois avoient fait tomber leurs soupçons, ils prétendirent qu'il ne falloit rejetter la fuite des Déserteurs que sur le Peuple de Nangazaqui, dont on connoissoit la méchanceté. Cocks, loin de se prêter à leur apologie, s'imagina que ces deux hommes étoient venus avec le dessein de débaucher les autres Matelots. Il recommanda au Lieutenant d'avoir les yeux ouverts sur le Vaisseau & sur l'Esquif, & d'observer la moindre apparence de liaison entre les Matelots & les deux Espagnols. Cependant on reconnut à la fin que le Pilote Major ayant quelques marchandises entre les mains de William Adams, étoit à Firando pour ses comptes, & que s'il avoit d'autres vûes elles étoient à couvert sous un prétexte si juste. Les Facteurs Anglois ne firent pas difficulté dans la suite de le recevoir & de manger même avec lui, quoique dans le premier repas qu'ils firent ensemble, leur défiance allât jusqu'à prendre des mesures contre le danger du poison. Les deux Espagnols avoient apporté des Lettres de l'Evêque & des Jesuites aux deux Etrangers que j'ai déja nommés, pour leur persuader de retourner à Nangazaqui.

Incendies, meurtres & vols.

Le 2 de Novembre, on retomba dans la crainte des incendies, des vols, des meurtres & des crimes les plus noirs. Le feu commença pendant le jour par la maison d'une pauvre famille, & fut bientôt éteint. Mais à l'entrée de la nuit on entendit un bruit épouventable de gens qui crioient au meurtre, au vol & au feu. On vint même avertir les Anglois qu'il y avoit des Voleurs au sommet de leur maison. Cocks y monta bien armé, & n'y trouva personne. Il vit de ce lieu tous les Japonois des maisons voisines dans les mêmes allarmes. Les cris continuoient sans interruption. Enfin lorsqu'on commençoit à se persuader que c'étoient de fausses terreurs, on vit les flammes s'élever dans divers endroits de la Ville, & l'on apprit que dans le tumulte quelques maisons avoient été volées, deux hommes assassinés, & plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe maltraités avec beaucoup de violence. Cependant le feu ne fit pas de grands progrès, par l'attention que tous les honnêtes gens apporterent à la préservation de leurs quartiers. Comme on soupçonnoit de tous ces desordres une Troupe de Vagabonds, qui étoient arrivés depuis peu de Meaco, l'ordre avoit été publié pour tous les Habitans

COCKS. 1613.

de se retirer chacun dans sa rue, & d'observer les Etrangers. On découvrit dans celle des Anglois un de ces scélérats qui mettoit le feu à la maison la plus proche du Comptoir. Il fut poursuivi par un grand nombre de gens armés, dont la multitude même ne servit qu'à faciliter sa fuite. Etant sorti de la Ville, il se jetta dans un Bois voisin, où le Roi se rendit avec quantité de Seigneurs. Mais toutes les recherches furent inutiles, & Cocks ne douta point que l'Incendiaire n'eût trouvé le moyen de se mêler dans la foule, en criant au voleur & au feu comme les autres. Le lendemain, raisonnant avec le Roi sur la cause de tant de malheurs ou de crimes, il apprit à ce Prince que la méthode des grandes Villes en Europe, est d'entretenir des Gardes, pendant la nuit, pour la sûreté du Public. Cette ouverture fut si bien reçue, que dès le même jour les ordres furent donnés pour l'établissement d'une Patrouille, qui devoit marcher en plusieurs Troupes, & veiller continuellement dans les ténebres. On ordonna aussi, par le conseil de Cocks, qu'après une certaine heure tous les Habitans qui sortiroient de leurs maisons seroient obligés de porter de la lumiere à la main, afin que tout le monde pût être reconnu.

Fuite d'un Incendiaire.

Le 5, Cocks reçut deux Lettres, l'une de Domingo Francisco, Ambassadeur Espagnol des Manilles, dattée de Ximonasaque; l'autre d'un Négociant Portugais, nommé Georges Spallo. On lui demandoit, au prix courant, certaines marchandises dont les Espagnols n'ignoroient pas qu'il étoit bien fourni. Après quelques délibérations, il ne se crut point autorisé par ses mécontentemens à leur refuser ce qui étoit exposé au Public. Mais il fut plus incertain s'il devoit satisfaire la curiosité d'un Jesuite Espagnol, qui étoit venu dans la même Barque avec les gens de l'Ambassadeur, & qui demanda la permission de visiter le Bâtiment Anglois. Cependant il consentit enfin, non-seulement à lui laisser la liberté d'aller à bord, mais à donner ordre qu'il y fût reçu civilement. Il sçavoit, ajoûte-t-il en bon Protestant, qu'il est quelquefois nécessaire d'allumer un chandelle au Diable.

Un Jesuite demande à voir le Vaisseau Anglois.

Le 6, à dix heures, le Géneral Saris arriva de la Cour Impériale, avec toute sa suite, fort satisfait de l'accueil qu'il avoit reçu de l'Empereur & des avantages qu'il avoit obtenus pour le commerce. Il envoya aussi-tôt Cocks au Roi Foyne, pour lui communiquer la joie qu'il rapportoit de son voyage. Mais elle fut troublée par un différend, qui chagrina beaucoup les Anglois pendant plusieurs jours. Quelques Marchands de Meaco étant venus acheter diverses marchandises au Comptoir, se retirerent après s'être accordés pour le prix, & demanderent seulement qu'on prît la peine de les transporter chez eux. On y consentit volontiers. Ils les reçurent sans explication; mais au lieu de les payer argent comptant, ils donnerent la valeur à prendre sur Semidone, qui étoit parti depuis quelques jours pour un long voyage. Saris leur fit déclarer aussi-tôt qu'il vouloit être payé sur le champ, ou retirer ses marchandises. Leur réponse fut qu'il n'obtiendroit d'eux ni l'un ni l'autre. Cocks, chargé d'en faire des plaintes au Roi, commença par faire arrêter les marchandises, qu'on avoit déja pris soin d'embarquer & qui étoient prêtes à partir. Le Roi répondit d'abord que Semidone étoit capable de satisfaire pour ses dettes, mais sans consentir néanmoins à se faire sa caution. L'affaire traîna pendant quatre jours, avec la seule consolation pour les Anglois d'avoir

Différend des Anglois avec quelques Marchands de Meaco.

fait arrêter la Barque des Marchands. Mais outre que la violence pouvoit être employée à tous momens pour la tirer de leurs mains, ils étoient obligés à de grands frais pour l'entretien des Gardes. Enfin le Roi Foyne, sensible à cette injustice, ordonna que les marchandises fussent restituées ou payées. Les Marchands, à qui l'argent manquoit, n'eurent pas d'autre ressource que d'employer la caution de leur hôte, & les Anglois prirent le parti de l'accepter.

Remarque sur les articles suivans.

Le départ de Saris ayant suivi de fort près son retour à Firando, Cocks demeura chargé de l'administration des affaires, avec la qualité de premier Facteur ou de Chef du Comptoir. On ignore s'il continua son Journal; & Purchass rend témoignage qu'après quantité de recherches il n'a pû le découvrir. Mais ayant écrit du Japon plusieurs Lettres qui sont tombées entre les mains des Auteurs de ce Recueil, ils y ont trouvé des observations assez curieuses pour se croire obligés d'en recueillir la substance, & de les faire entrer ici dans l'ordre des années. La premiere Lettre est dattée de Firando le 10 Décembre 1614, c'est-à-dire, près d'un an après le départ du Géneral Saris; c'est à lui-même qu'on la croit adressée, quoique l'enveloppe en soit perdue. La seconde, qui est de la même datte, est écrite à Thomas Wilson, qui fut élevé ensuite à la dignité de Chevalier. La troisiéme, dattée le 15 Février 1617, est au Capitaine Saris. Il paroît par cette Lettre qu'elle avoit été précedée d'une autre, en datte du 5 Janvier 1616; mais celle-ci n'a pas été conservée. La quatriéme, qui est sans datte & dont il n'est resté qu'une partie, paroît adressée, comme la précedente, au Capitaine Saris. La derniere est encore à Thomas Wilson; & par l'effet du tems, qui a consumé les caracteres, on ne lit pour datte que le 10 de Mars 1610, ce qui fait douter si c'est le nombre 2 ou le zero qui est alteré, & s'il faut entendre 1619 ou 1620. Mais je passe à la narration.

Lettres de Cocks.

1614.

Cocks achete un grand Jonc, pour l'envoyer à Siam.

Quelques jours après le départ du Vaisseau, Cocks apprit que dans un Village nommé Kochi, éloigné d'un mille de Firando & situé sur la même Riviere, on avoit mis en vente un Jonc d'environ deux cens tonneaux. Il se hâta de l'acheter, pour l'envoyer à Siam sous la conduite de William Adams avec Wickam & Sayer pour Facteurs. Au moment qu'il mettoit à la voile, on apprit par la voye de Nangazaqui que M. Peacock avoit été massacré à la Cochinchine, & qu'on ignoroit le sort de Walter Carwarden, qui étoit demeuré avec lui dans ce Comptoir.

Avant la Lettre dont on donne ici l'extrait, Cocks avoit été témoin d'un spectacle auquel sa qualité de Protestant ne l'avoit point empêché d'être vivement sensible. L'Empereur avoit banni du Japon tous les Prêtres, Jesuites, Moines, & les avoit fait embarquer sur divers Bâtimens, les uns pour Macao, d'autres pour les Manilles. Il avoit détruit toutes les Eglises Chrétiennes & tous les Monasteres. Enfin dans sa haine pour le Christianisme, il avoit fait publier les plus rigoureux Edits contre le nom Chrétien. Le Roi Foyne étoit mort dans le même intervalle. Uschandono, son plus ancien Ministre, & deux autres de ses plus fideles serviteurs s'étoient ouvert le ventre avec leurs katans, pour l'accompagner dans une meilleure vie. Leurs corps avoient été brûlés dans le même bucher, & leurs cendres renfermées dans le même tombeau. Le Japon étoit alors menacé d'une furieuse guerre, entre Oguxozama, l'ancien Empereur, & Fidaia Sama son gendre, fils de Ticosama. Ce

Les Prêtres Chrétiens sont bannis du Japon.

Mort du Roi Foyne.

COCKS. 1614.

Guerres civiles au Japon.

jeune Prince s'étoit fortifié dans le Château d'Ozaka, où près de cent mille hommes s'étoient rassemblés autour de lui, avec des provisions pour trois ans. Le vieil Empereur, résolu de marcher en personne à la tête de trois cens mille hommes, s'étoit rendu au Château de Fuschima, où ses gardes avancées avoient eu quelques escarmouches qui avoient déja coûté la vie à quantité de braves Guerriers. Ozaka venoit d'être brûlé jusqu'aux fondemens. Zaton, Facteur Anglois, qui s'y étoit établi, avoit été forcé de se retirer à Sackey, sans être beaucoup plus à couvert dans cette Ville, dont une partie avoit été consumée aussi par les flammes.

Ruine d'un Palais & de plusieurs Villes.

Cocks ajoûte que le Palais Impérial, qui étoit bâti nouvellement, & dont tous les dehors étoient dorés depuis la terre jusqu'au sommet, ayant été renversé par un terrible ouragan, les Japonois Idolâtres attribuerent cette disgrace aux enchantemens des Jesuites bannis; tandis qu'avec plus de lumieres & de raison les Japonois Chrétiens la regardoient comme un châtiment du Ciel pour le bannissement de leurs Prêtres & de leurs Ministres. Jeddo s'étoit ressenti de la même tempête par la ruine presqu'entiere de ses magnifiques édifices. On n'y avoit jamais vû d'exemple d'un Typhon si terrible. Les flots de la mer avoient inondé toute la Ville & forcé les Habitans de chercher une retraite dans les Montagnes.

A l'égard du commerce, l'Empereur sans tourner ses menaces sur les Marchands, s'étoit saisi de quelques pieces d'artillerie que Saris avoit laissées au Comptoir Anglois. Il avoit acheté une partie de leurs draps, en les payant à juste prix; mais il avoit rejetté les couleurs rouges, & son goût s'étoit déclaré pour les jaunes & les blanches. Cocks avoit conçu l'esperance de pousser son commerce à la Chine, par l'entremise d'un Capitaine Chinois, nommé Andreas, & vraisemblablement Chrétien, qui se flattoit, avec le secours de ses deux freres, de faire recevoir trois Vaisseaux Anglois dans un Port qui auroit des correspondances établies avec la fameuse Ville de Nankin, & qui, dans une saison favorable, n'étoit éloigné que de trois ou quatre jours de navigation.

Projet de commerce à la Chine.

Plaintes des Chinois contre les Hollandois.

Les Chinois avoient fait retentir leurs plaintes contre les Hollandois, qui avoient arrêté leurs Joncs & pillé leurs marchandises. L'Empereur avoit pris parti pour eux, jusqu'à refuser un present qui lui avoit été offert par les Facteurs du Comptoir de Hollande. Il avoit traité avec le même dédain les Portugais d'un grand Vaisseau, qui étoit arrivé de Macao. Les présens des Anglois furent acceptés. Saris s'étoit imaginé que le commerce pouvoit se soutenir au Japon sans les renouveller; mais l'experience apprit à Cocks que l'Empereur attendoit un present à l'arrivée de chaque Vaisseau. Comme un Jonc, ou tout autre Bâtiment Japonois, n'auroit osé partir sans la permission de la Cour, on exigeoit des Etrangers, qui étoient exempts d'une loi si rigoureuse, quelques témoignages de reconnoissance pour cette faveur.

Cocks avoit employé inutilement toutes sortes de voyes pour établir la communication de son commerce de Fuschima avec la Corée; mais il n'avoit pû obtenir plus de liberté que les Habitans mêmes de Fuschima, à qui il n'étoit pas permis de pénetrer au-delà d'une petite Ville sur la frontiere. Cependant son ardeur s'enflammoit de jour en jour par les récits qu'on lui faisoit des richesses du Pays & d'une multitude de grandes Villes qui s'y ren-

La Corée, & son commerce.

contrent à chaque pas. On ajoûtoit qu'à la verité il étoit coupé par un grand nombre de marécages, qui ne permettoient pas d'y voyager à cheval, ni même à pied; mais que l'industrie des Habitans y suppléoit par de grands chariots à voiles, qui servoient dans certaines saisons à transporter les hommes & les marchandises; que les damas, les satins, les taffetas & les autres étoffes de soie se faisoient dans la Corée avec autant d'art qu'à la Chine; que Ticosama, dernier Empereur du Japon, s'étoit proposé de faire pénetrer une armée jusqu'à Pekin sur ces chariots à voiles, pour surprendre l'Empereur de la Chine dans sa Capitale; mais qu'il avoit été prévenu par un Seigneur Coréen, qui l'avoit empoisonné; & que le ressentiment de ce projet avoit fait interdire l'entrée de la Corée à tous les Japonois.

Esperance d'union entre les Compagnies de Hollande & d'Angleterre.

Dans la seconde Lettre de Cocks, qui est adressée à Thomas Wilson, on trouve une Relation des injustices que les Anglois avoient essuyées aux Molucques de la part des Hollandois. Les Facteurs de Hollande au Japon ne laissoient pas de se flatter que les Compagnies des Indes d'Amsterdam & de Londres s'uniroient bientôt pour chasser de ces Isles les Espagnols & les Portugais : sur quoi l'Auteur observe que si les deux Nations prenoient effectivement ce parti, il leur deviendroit fort aisé de s'emparer absolument du commerce des Indes Orientales, & de ruiner tous les autres Etablissemens. Les Espagnols étoient déja fort affoiblis aux Molucques. Les Portugais d'Ormuz, de Goa, de Malaca & de Macao ne craignoient pas moins d'être surpris, & demandoient tous les jours en Europe des secours qu'ils accusoient de lenteur. Cependant Cocks répete sans cesse que les Hollandois s'étoient rendus fort odieux aux Chinois, par l'obstination qu'ils avoient à se saisir de leurs Joncs & de leurs marchandises. Outre le ressentiment de se voir exclus, comme les Anglois, de tous les Ports de la Chine, ils étoient portés à cette piraterie par de si grands avantages, que des richesses qu'ils en tiroient tous les ans, ils auroient pû fournir à l'entretien d'une Flotte nombreuse. Il ne leur manquoit qu'un lieu propre à leur fournir des provisions, car avec cette ressource ils auroient pû se rendre assez forts pour enlever les Vaisseaux mêmes des Japonois, si l'Empereur eût entrepris de leur ôter la liberté du commerce. Leur fierté augmentoit de jour en jour jusqu'à mépriser les Anglois, dont ils avoient reçu les premiers principes de la Navigation, & que tout le monde reconnoissoit pour leurs Maîtres. A la verité ils s'étoient mis en possession de quelques Forteresses près de Malaca; mais Cocks rend témoignage sur des informations incertaines, qu'ils étoient moins aimés des Indiens que les Espagnols. Quoique la hauteur insupportable des Officiers de l'Espagne eût fait desirer aux Peuples des Indes l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient bientôt apperçus de la diminution des pieces de huit, qui leur venoient en abondance des Espagnols, Nation que sa fierté n'empêche pas d'être galante & liberale; au lieu que les Hollandois, qui servoient aux Indes en qualité de Soldats, n'avoient qu'une paye modique, à peine suffisante pour leur nourriture & leur habillement. Les Commandans de Hollande leur retranchoient jusqu'aux profits qui devoient leur revenir de leurs prises & de leurs conquêtes, en répetant sans cesse que tout devoit retourner aux Etats Géneraux.

Remarques sur les progrès des Hollandois & sur leur caractere.

Cocks ne prétend pas décider à quoi cette conduite pouvoit aboutir, mais

COCKS.
1614.
Raisons qui faisoient esperer le commerce de la Chine aux Anglois.

il étoit persuadé que si les Hollandois ne changeoient pas de methode, ils devoient renoncer à l'esperance d'établir jamais leur commerce à la Chine. Au contraire, il s'imaginoit que cette entreprise pouvoit réussir d'autant plus facilement pour les Anglois, qu'ils ne demandoient que la liberté d'y envoyer tous les ans trois Vaisseaux, & d'y laisser un petit nombre de Facteurs pour l'administration de leurs affaires, sans y mener des Prêtres ou des Ministres, que les Chinois, dit-il, ne recevoient pas volontiers. Il se flatoit aussi que depuis l'arrivée des Anglois dans ces contrées l'Empereur de la Chine avoit pris une fort bonne opinion de leur caractere, surtout en apprenant que le Roi de Firando & l'Empereur même du Japon les avoient comblés de caresses, & que la Nation Angloise s'accordoit mal avec les Espagnols. Les Marchands Chinois qui entretenoient Cocks dans ces idées, ajoûtoient que leur Empereur & les principaux Seigneurs de sa Cour prenoient plaisir à se faire raconter tout ce qui appartenoit au caractere & au commerce des Anglois. Ils demanderent à Cocks si dans la supposition que le commerce lui fût accordé à la Chine il empêcheroit que les Hollandois ne pillassent plus long-tems les Joncs Chinois. Cette question étoit embarassante. Cependant il leur répondit que le Roi son Maître donneroit des ordres que les Hollandois seroient forcés de respecter.

Circonstances de la mort de Peacoks à la Cochinchine.

On apprit enfin au Comptoir de Firando les circonstances tragiques de la mort de Peacoks, qui avoit été tué l'année précédente à la Cochinchine. Il s'y étoit rendu sur un Bâtiment Indien, avec des Lettres du Roi d'Angleterre & des marchandises. Il avoit été fort bien reçû à Quinham, Port commode, où il s'étoit proposé d'exercer le commerce. Carwarden, qui l'accompagnoit en qualité de Facteur, descendit à terre, offrit des présens, qui furent agréés, & vendit même au Roi plusieurs pieces de draps d'Angleterre. La confiance ayant paru bien établie, Peacoks ne fit pas difficulté de descendre à son tour, pour recevoir le payement des Marchandises. Mais lorsqu'il étoit prêt à sortir de l'Esquif, plusieurs Indiens fondirent sur lui armés de crocs de fer, & le massacrerent avec son Interprête & quelques autres gens de sa suite. Carwarden, qui étoit demeuré sur le jonc, sortit heureusement du Port; mais on ignoroit encore ce qu'il étoit devenu. Les Chinois & les Japonois parurent également persuadés que cette trahison du Roi de la Cochinchine étoit venue du ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois, depuis qu'ils avoient brûlé sa Capitale & fait main basse sur tous les habitans. Leur querelle avoit commencé par l'infidélité de quelques Facteurs de Hollande, qui avoient répandu quelques années auparavant de fausses pieces de huit à Quinham & qui les avoient données en payement pour diverses étoffes de soye. Le peuple Indien, qui s'en étoit apperçû, avoit poussé la vengeance jusqu'à piller le comptoir des Hollandois & tuer un de leurs Facteurs; après quoi les Vaisseaux de Hollande s'étoient crus en droit d'exercer toutes sortes d'hostilité sur cette côte, de brûler la ville, & de passer au fil de l'épée jusqu'aux femmes & aux enfans.

Fausse monnoie employée par les Hollandois.

1617.
Bornes des Anglois au Japon.

Dans la lettre de l'année 1617, Cocks raconte qu'il s'étoit rendu à la Cour Imperiale, pour faire donner plus d'étendue aux privileges de commerce que Saris avoit obtenus. Ils étoient bornés aux Ports de Firando & de Nangazaqui; ou du moins les Vaisseaux ne pouvoient aborder dans aucun autre lieu, par la seule raison que c'étoient les premiers Ports où Saris étoit arrivé. Toutes les sollicitations de Cocks ne pûrent obtenir que cette ordonnance fut changée.

Cocks. 1617.

L'année d'auparavant, Edouard Sayer avoit fait le voyage de la Cochinchine sur un Jonc Japonois, avec une riche Cargaison. Mais à son retour il avoit été volé par quelques Chinois, qui lui avoient enlevé tout le profit de son commerce. Son argent étoit dans sa chambre, d'où il se préparoit à le faire transporter au rivage. Les voleurs trouverent le moyen de percer une planche du Jonc, & de tirer avec des crochets une partie des sacs, sans que la garde en eût conçu le moindre soupçon. Quoique les auteurs du vol ne fussent pas connus, on avoit des preuves si fortes que c'étoit des Chinois, qu'avec l'approbation même de la Cour & des Habitans de Firando, Sayer intenta un procès aux Marchands Chinois de cette Ville; ce qui ne l'empêcha point, après avoir mis sa cause entre les mains d'un Japonois fort éclairé, d'entreprendre un autre voyage, pour réparer encore plus sûrement sa disgrace. Le grand Jonc, que Cocks avoit acheté à Kochi revint cette année de Siam, où il avoit déja fait deux voyages fort heureux.

Vol adroit de quelques Chinois.

Les Hollandois envoyerent des Molucques une flotte aux Manilles, pour attaquer celle d'Espagne, qu'ils s'étoient lassés d'attendre dans le lieu même qui faisoit le sujet de la guerre. Ils la tinrent bloquée pendant cinq ou six mois, sans qu'elle osât faire le moindre mouvement pour se dégager de cette esclavage. Enfin perdant l'esperance de la forcer dans ses Ports, ils remirent à la voile pour donner la chasse aux Joncs Chinois, avec l'indigne artifice de se couvrir du nom Anglois. Ils en prirent jusqu'à trente cinq, dont l'un étoit chargé de précieuses richesses. Cependant les Espagnols étant enfin sortis de leurs retraites & les trouvant séparés, fondirent sur cinq ou six de leurs Vaisseaux, dont ils brûlerent & coulerent à fond trois des plus gros, entre lesquels on comptoit l'Amiral. La victoire ne pouvoit leur être contestée, & peut-être en auroient-ils recueilli d'autres fruits, s'ils n'eussent pas eu l'imprudence de se séparer à leur tour. Mais leur Vice-Amiral rencontra deux gros Vaisseaux Hollandois, qui n'avoient point encore essuié de combat, & qui le firent échouer après un combat fort opiniâtre. Les Espagnols aimerent mieux brûler de leurs propres mains ce malheureux Bâtiment, que de le voir tomber entre les mains de leurs ennemis.

Les Hollandois pressent les Espagnols aux Moluques.

Combat entre ces deux Nations.

Les deux Hollandois vinrent ensuite à Firando, avec deux autres Vaisseaux de leur nation, qui avoient attendu long-tems le Navire Portugais de Macao, & qui étoient desespérés de l'avoir manqué. L'un des deux, nommé le Lion rouge, se brisa dans un grand orage, en entrant dans la Rade de Firando; mais toutes ses marchandises furent sauvées, quoiqu'avec beaucoup d'altération. L'Empereur ayant déclaré justes toutes les prises qu'ils avoient faites sur les Chinois, ils envoyerent un des quatre Vaisseaux, chargé de soye crue & d'autres dépouilles de la Chine à leur Comptoir de Bantam; un autre chargé d'argent & de provisions au Comptoir de Malaca; & les deux autres sur les Côtes de la Chine, pour y enlever tout ce qui sortiroit des Ports & retourner à la Mousson suivante. La hardiesse qu'ils avoient eue de couvrir leurs pirateries du nom Anglois étant venue jusqu'aux oreilles de Cocks, il se crut obligé de faire avertir les Chinois de cette imposture.

1618.

Dans sa quatriéme lettre, il raconte l'arrivée de deux Jesuites sur un Vaisseau Espagnol, avec la qualité d'Ambassadeurs du Vice-roi de la nouvelle Espagne, & des presens pour l'Empereur. Mais ce Prince obstiné dans la haine

Deux Jesuites arrivent au Japon avec la qualité d'Ambassadeurs.

COCKS. 1618.

qu'il portoit aux Chrétiens refusa de les voir, & se servit de William Adams pour leur faire déclarer qu'ayant banni tous les Prêtres & les Religieux de ses Etats, il n'avoit pas changé de résolution. Il fit joindre à cette déclaration l'ordre de sortir immédiatement de ses Etats. On prétendoit que Fidaia-Sama, son gendre & son ennemi, avoit promis aux Jesuites la liberté de revenir au Japon si la fortune favorisoit ses armes. Ainsi, conclut Cocks, il est fort heureux pour les Anglois & les Hollandois que la victoire ne se soit pas déclarée pour lui; car nous aurions été pour jamais exclus du commerce du Japon.

Cocks parle ici d'une autre lettre, dans laquelle il avoit écrit à Thomas Wilson les procédés impérieux des Hollandois contre la Nation Angloise; mais ils n'avoient jamais approché de ceux que le Comptoir Anglois essuia cette année, par les emportemens d'Adam Westerwood, Amiral, ou comme il se faisoit nommer au Japon, Seigneur Commandant d'une Flotte Hollandoise de sept Vaisseaux, qui étoit alors dans la Rade de Firando. Ce furieux Amiral fit déclarer solemnellement la guerre aux Anglois sur tous les Bâtimens de sa Flotte, avec ordre à tous ses gens de prendre leurs Vaisseaux, de se saisir de leurs marchandises, de les poursuivre & de les tuer comme leurs plus mortels Ennemis. Après une démarche si éclatante, les Hollandois de la Flotte ne cesserent pas de renouveller sans cesse leurs outrages & de venir braver Cocks jusqu'à la porte de son Comptoir. Ils y seroient entrés plus d'une fois, dans l'intention de le massacrer, lui & tous les Anglois, qui n'étoient pas un contre cent, s'il n'eut pris le parti d'implorer le secours des Japonois. La violence leur réussissant mal au Comptoir, ils se saisirent d'un Esquif, qui appartenoit à Cocks & qui étoit marqué aux armes d'Angleterre. Ils chargerent de chaînes un Anglois qu'ils y trouverent, & l'ayant conduit dans leur Comptoir, ils le menacerent de le poignarder à coup de couteaux. Le jour d'après, ils bracquerent quelques pieces d'artillerie contre deux barques Angloises qui rentroient dans la Rade; & les ayant manquées avec le canon, ils se saisirent de la mousqueterie, dont ils tuerent deux Japonois employés au service des Anglois. Le Roi de Firando avoit reçu de l'Empereur l'ordre exprès d'arrêter ces excès de fureur; mais les craintes dont il étoit rempli lui même ne lui permettoient guerre d'employer le ton de l'autorité; & la seule grace qu'il fit à Cocks fut de souffrir que les habitans de Firando prissent sa défense.

Les Hollandois déclarent la guerre aux Anglois de Firando.

Entre les Vaisseaux de la Flotte Hollandoise, les Anglois en reconnurent deux qui avoient été pris sur leur Nation dans les Mers de l'Inde. Ce n'étoit pas le seul outrage qu'ils eussent essuié de cette nature. La même Flotte leur avoit enlevé deux autres Vaisseaux dans le Port de Patane, où ils avoient un Comptoir. John Jordain, premier Président de la Compagnie Angloise dans les Indes, avoit été tué dans cette occasion, avec plusieurs Matelots; & de quantité d'autres, qu'ils avoient arrêtés pour les engager à leur service, il ne s'en étoit sauvé que six, qui avoient gagné fort heureusement la terre. Westerwood eut la hardiesse de les faire redemander aux Anglois de Firando. Mais Cocks répondit, d'un air ferme, qu'il falloit commencer par lui faire voir en vertu de quelle commission les Hollandois avoient osé se saisir des biens de sa Nation & tuer les sujets du Roi son Maître. Sur cette réponse, ils pousserent l'impudence jusqu'à s'adresser à Tono, Roi de Firando, pour le presser de leur faire rendre leurs Esclaves Anglois. Il leur conseilla de s'adresser à l'Empereur

Autres outrages des Hollandois.

pereur, en leur promettant que ses ordres seroient exécutés; mais il prit soin d'ajouter qu'on étoit fort éloigné de croire au Japon que les Anglois fussent esclaves de la Hollande. Cocks vivement pénetré de tant d'insultes, implore la justice & l'honneur du Roi Jacques en faveur de ses propres sujets, contre une race ingrate & perfide, telle, dit-il, qu'étoient alors les Hollandois des Indes Orientales, qui ne connoissoient point d'autres loix que la fraude, la violence & le pillage, & qui maltraitoient indifféremment leurs alliés & leurs ennemis.

Cocks. 1618.

Wersterwood, ne mettant point de bornes à sa fureur, alla jusqu'à promettre cinquante pieces de huit à qui lui apporteroit la tête de Cocks, & trente pour la mort de chaque Anglois. Cette cruelle ordonnance coûta quelques blessures mortelles à plusieurs personnes du Comptoir, que les Matelots Hollandois observoient continuellement pour les poignarder. Il se trouvoit néanmoins sur la Flotte quantité d'honnêtes gens qui gemissoient de la conduite de leur Amiral. Il y en eut même quelques-uns, qui chercherent le moyen de parler secrettement aux Anglois & qui desavouerent ses emportemens au nom de leur Nation. Ils apprirent à Cocks que ce superbe Amiral étoit fils d'un vil artisan d'Amsterdam, & que tous les Capitaines qu'il avoit sous ses ordres n'étoient pas d'une naissance plus relevée. Mais comme tout dépendoit de la force & qu'elle étoit entre leurs mains, il résolut de faire le voyage de Meaco, pour representer à l'Empereur, qui faisoit alors sa résidence dans cette ville, les indignes traitemens que les Anglois essuyoient dans ses Etats, au mépris des graces & des privileges qui leur avoient été accordés par Sa Majesté Impériale. Il fut reçu avec beaucoup de caresses. On lui promit toutes sortes de protections, & l'Empereur lui fit dire qu'il avoit envoyé là-dessus des ordres au Roi de Firando. Mais les Hollandois n'en furent pas moins insolens, ni le Roi de Firando moins timide.

L'Amiral Hollandois met la tête de Cocks à prix.

Cocks a recours à l'Empereur du Japon.

Pendant que Cocks étoit à la Cour, plusieurs Marchands Espagnols & Portugais y vinrent rendre leurs hommages à l'Empereur, céremonie qui s'observe toujours à l'arrivée des Vaisseaux étrangers. Il y avoit à Meaco dans le Palais même, un Hollandois qui ayant passé près de vingt ans au Japon, parloit facilement la langue du pays, & vivoit familiérement avec les premiers Seigneurs de la Cour; homme d'ailleurs qui n'avoit rien de plus recommendable que son effronterie & quelque bien qu'il avoit amassé. Se trouvant avec Cocks & les Deputés Espagnols en presence de quelques Seigneurs Japonois qui prenoient plaisir à les voir, il eut la hardiesse de relever par de grands éloges le Roi de Hollande, & de le representer comme le plus grand Monarque de l'Europe. Cocks entendoit la langue du Japon, quoiqu'il affectât toujours d'employer un Interprête. Dans l'indignation de tant d'impostures, qui ne lui avoient d'abord causé que de la surprise, il les interrompit tout d'un coup pour répondre en Japonois, que c'étoit autant de mensonges; que la Hollande étoit un Pays de fort petite étendue, qui n'avoit pas de Roi; qu'elle étoit gouvernée par un Comte, ou plutôt que le Comte étoit gouverné lui-même par les Hollandois; & que s'il y avoit quelque Roi dont elle dût faire l'éloge, c'étoit celui d'Angleterre, sans la protection duquel il n'existeroit point un petit Etat qui se nommoit la Hollande. Cette réponse couvrit le Hollandois de confusion, & réjouit également les Japonois & les Espagnols.

Hardiesse d'un Hollandois confondue.

L'Empereur ne se relâchoit pas dans sa haine contre les Chrétiens sur-tout

COCKS. 1618.

Persécutions contre le Christianisme.

contre les Japonois qui étoient demeurés attachés à l'Evangile. Tous ceux qui étoient découverts recevoient immédiatement la sentence de mort. Cocks en vit exécuter tout à la fois cinquante-cinq à Meaco, & dans ce nombre, plusieurs enfans de cinq ou six ans, qui étoient brûlés vifs dans les bras de leurs meres en invoquant le nom de Jesus. Cinq furent brûlés à Nangazaqui; onze décapités; leurs corps coupés en piéces, liés dans des sacs & précipités au fond de la mer. Les prisons de Firando & plusieurs autres Villes en contenoient une multitude, qui attendoient à tous momens le supplice; & la rigueur de cette persécution en ramenoit fort peu à l'Idolâtrie. Malgré la ruine d'une infinité d'Eglises, il en étoit resté quelques-unes à Nangazaqui. Le Monastere de la Miséricorde avoit été épargné aussi dans cette ville, avec les cimetiéres & les autres lieux de sépulture. Mais par de nouveaux ordres de l'Empereur, on recommença cette année les démolitions. Les Tombeaux furent ouverts, les os des morts brûlés, & leurs cendres répandues dans les champs. Enfin pour effacer jusqu'au souvenir du Christianisme, on forma de nouvelles rues & l'on bâtit des maisons dans les lieux où les Eglises avoient existé. On y joignit des Pagodes, avec des fondations de Prêtres Idolâtres, & des établissemens les plus opposés à la Religion Chrétienne. Il y avoit près de Nangazaqui un lieu consacré par la dévotion des Chrétiens, où plusieurs Jesuites & d'autres Fideles avoient souffert la mort pour la défense de la Foi. On y avoit élevé un Autel, & la crainte du supplice n'empêchoit pas qu'un grand nombre de Japonois n'y allassent tous les jours offrir au ciel leur sang & leurs prieres. L'Empereur affecta de le faire détruire avec des circonstances terribles. Les Arbres, les Edifices, l'Autel, tout fut renversé & réduit en cendre. La terre fut renouvellée & changée en plaine où l'on fit passer la charrue.

Résolutions d'Etat au Japon.

A la fin de l'année précédente l'Empereur avoit dépouillé Tay-Fruschama, un des plus grands Princes du Japon, de plus de soixante ou quatre-vingt Terres qu'il possédoit, en lui laissant pour toute retraite un petit canton du côté du Nord. On s'attendoit que cet événement produiroit de grands troubles, parce que tous les Vassaux de Tay-Fruschama ayant pris les armes, s'étoient fortifiés dans la Ville de son nom, avec des munitions pour une longue défense. Mais le Tay se trouvant encore arrêté avec son fils à la Cour de l'Empereur, ce Prince les força d'écrire à leurs sujets pour leur persuader de quitter les armes. Cette démarche réussit, & l'Empereur pardonna aux Rebelles, mais il n'en donna pas moins les biens du Tay à deux de ses propres Parens; & pour signaler encore plus sa vengeance il fit abbatre le Château de Fruschama qui étoit d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires. Toutes les pierres & les autres materiaux furent transportés à Ozaka, dans la vûe de rebâtir le Château de cette Ville qui avoit été détruit dans la derniere guerre. Les Rois Tributaires reçurent ordre de contribuer chacun dans quelque partie aux frais de cette entreprise; ce qui les chagrina d'autant plus qu'étant retournés depuis peu dans leurs Etats, dont ils avoient été long-tems éloignés pendant la guerre, ils se voyoient dans la nécessité de revenir à la Cour Imperiale & de s'engager dans de nouvelles dépenses. Mais on ne leur laissoit pas de troisiéme choix entre ce parti & celui de s'ouvrir le ventre. Cependant ils conçurent quelques esperances sur le bruit qui se répandit que Fidaia-Sama, fils de Tico-Sama, n'étoit pas mort comme on l'avoit publié, & qu'il vivoit

caché, à Meaco, dans le Palais du Dairi, ou du Chef de la Religion. Ces faux rapports, qu'on avoit pris plaisir à semer plusieurs fois, avoient toujours été reconnus pour des impostures. Mais ils jettoient du moins des allarmes dans l'esprit de l'Empereur; & tandis qu'il étoit livré à ses inquiétudes, il laissoit à ses Vaisseaux le tems de respirer. On ne doutoit pas que Fidaia, s'il étoit vivant, ne lui causât beaucoup d'embarras; car cet usurpateur étoit moins guerrier que politique.

Cocks. 1618.

Dans le cours de Novembre & de Décembre, il parut deux cometes au Japon. La premiere s'étant levée à l'Est sous la forme d'une grande poutre de feu, prit sa direction vers le Sud, & disparut avant la fin du mois. L'autre venant aussi de l'Est, avec l'apparence d'une grande étoile enflammée, prit vers le Nord, & disparut près de la grande Ourse. Les Prêtres du Japon firent regarder ces deux Phénomenes comme les présages d'une infinité de malheureux événemens; mais il n'arriva rien de plus éclatant que la déposition du Tay-Fruschama.

Cométes au Japon.

Les Espagnols & les Portugais publierent au Japon qu'on avoit vû en Angleterre une croix sanglante au dessous des nues, qu'un Prédicateur Protestant qui avoit eu la hardiesse d'en parler sans respect, avoit perdu tout d'un coup l'usage de la langue; & que le Roi effrayé de ce miracle avoit fait demander au Pape des Cardinaux & d'habiles Ecclésiastiques pour rétablir dans ses Etats la Religion Romaine. Cocks raille beaucoup les Espagnols & les Portugais sur la facilité avec laquelle ils avoient reçu cette histoire, jusqu'à soutenir, dit-il, que c'étoit lui-même à qui les premieres informations en étoient venues d'Angleterre.

Fable inventée par les Espagnols.

Purchass ajoute aux Relations de Saris & de Cocks deux Lettres d'Edouard Sayer, dattées de Firando au Japon. Sayer étoit un des Facteurs du Comptoir Anglois de cette Ville. La premiere de ces deux Lettres est du 5 Décembre 1615, & la seconde du 4 Décembre 1616. Quoique l'adresse ne se soit pas conservée, on conclut de quelques expressions, qu'elles furent toutes deux écrites à Saris. Il n'y a rien dans la premiere qui ne se trouve dans la Relation de Cocks. La seconde contient quelques circonstances d'un voyage de Sayer à Siam, dans un Jonc de la Compagnie commandé par William Adams. Il raconte qu'ayant acheté à Siam plus de marchandises que le Jonc n'en pouvoit recevoir, il en avoit fretté un autre dont il avoit pris la conduite. L'année étant déja fort avancée, il avoit essuyé depuis le 1 de Juin jusqu'au 17 de Septembre un fort mauvais tems entre Siam & Schachmar, avec d'autant plus de danger qu'il étoit fort mal en Pilote. Le Chinois, qu'il avoit été obligé de prendre pour cet office ignoroit la navigation jusqu'à ne pouvoir reconnoître où il étoit lorsqu'il avoit perdu de vûe la terre. Enfin ce mauvais guide étant tombé malade, Sayer, sans s'attribuer beaucoup plus d'habileté, s'étoit vû dans la nécessité de prendre lui-même le gouvernail, au hasard d'être mille fois submergé. Il eut néanmoins le bonheur de conduire son Jonc à Schachmar, où il arriva le 17 de Septembre, après avoir perdu vingt hommes par la maladie & le besoin d'eau. En rentrant dans la Rade de Firando, il ne lui en restoit que cinq qui fussent capables de se soutenir sur leurs jambes.

Deux Lettres de Sayer ajoûtées à cette Relation.

A la fin de cet article, les Auteurs du Recueil n'ont pas cru devoir sup-

COCKS. 1618

Raisons qui font publier la Lettre suivante au Roi de Hollande.

primer une Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande, qui n'est pas moins curieuse par le fond que par son titre. L'original fut apporté en 1610 sur le Vaisseau le *Lion-rouge*, qui arriva au Texel le 22 de Juillet. On ne nous apprend pas comment elle est passée entre les mains des Anglois; mais leur vûe, en la publiant, est de la faire servir de preuve à quelques observations sur les Hollandois, qu'il est inutile de répeter.

Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande.

» Moi, l'Empereur du Japon, je souhaite au Roi de Hollande qui envoye » de si loin pour me visiter, toutes sortes de prosperités.

» Je me réjouis beaucoup de la volonté que vous avez eue de m'écrire & » d'envoyer vos gens vers moi. Je souhaiterois que nos Pays fussent plus pro- » ches l'un de l'autre, afin que l'amitié commencée entre nous pût continuer » & s'accroître plus facilement. Cependant le souvenir de votre Majesté ne » m'est pas moins agréable, depuis la liberalité & l'affection qu'elle m'a mar- » quée sans me connoître, en me faisant offrir quatre presens; & quoique je » n'en eusse aucun besoin, je n'ai pas laissé de les recevoir avec une joye & une » considération extraordinaires parce qu'ils viennent de vous. Et comme les » Hollandois, sujets de votre Majesté, desirent d'exercer le commerce dans » mon Pays avec leurs Vaisseaux, & d'avoir un lieu de résidence près de ma » Cour, dans la vûe de tirer plus d'avantages de ma protection, j'assure votre » Majesté que si je ne puis les satisfaire actuellement dans toute l'étendue de » mes desirs, à cause des troubles qui nous agitent, je ne veux néanmoins » rien négliger pour leur témoigner mon affection comme j'ai fait jusqu'à » present, & je donnerai ordre à tous mes Gouverneurs & Sujets de les traiter » avec faveur & amitié, eux, leurs Vaisseaux & leurs marchandises, dans » quelques Ports & quelque lieu de mes Etats qu'ils arrivent. A cet égard votre » Majesté & tous ses Sujets n'ont à craindre aucune contravention; ils peuvent » arriver ici aussi librement que dans les Ports & le Pays de votre Majesté. » Ils peuvent rester dans les miens pour exercer le commerce, & se persua- » der que l'amitié qui est commencée avec vous par moi & mes Sujets, loin » d'être jamais alterée de ma part, ne fera qu'augmenter & se fortifier à » l'avenir. Je ressens de la confusion de ce que votre Majesté, qui est si connue » & si renommée dans le monde par ses nobles exploits, a bien voulu con- » descendre à me faire visiter de si loin par ses Sujets, dans un Pays aussi in- » digne de son attention que le mien, & à m'offrir des témoignages d'amitié » que je mérite si peu. Mais considérant que ce soin procéde de votre affection, » je ne puis me dispenser de bien recevoir vos Sujets & de consentir à leurs » demandes. Aussi cette Lettre leur sera-t-elle caution que dans tous les lieux, » les Pays & les Isles de mon Etat, ils peuvent trafiquer & bâtir des Maisons, » propres à leurs marchandises & à leur commerce; ils peuvent, à present » comme à l'avenir, vacquer au soin de leurs affaires avec une entiere liberté, » s'assurer qu'on ne leur fera point de tort ni d'injure, & compter que je les » supporterai & les défendrai comme mes propres Sujets. Je promets aussi » que les personnes qui doivent être ici laissées, comme on me le fait entendre, » me seront à present & à l'avenir dans une particuliere recommendantion &

» que ma protection & ma faveur ne leur manquant jamais, elles trouveront
» en moi les mêmes sentimens que dans les voisins & les amis de votre Ma-
» jesté. A l'égard des autres affaires, qui ont été traitées entre moi & les Su-
» jets de votre Majesté, comme il seroit trop long d'en parler ici, je m'en
» rapporte à leur propre recit.

Cocks. 1618.

CHAPITRE VIII.

Voyage & avantures de William Adams, Pilote Hollandois, aux Isles du Japon.

Observations préliminaires.

CE voyage s'étant fait par la voye du Sud-Ouest, il sembloit devoir être placé naturellement avec ceux de la même espece, suivant l'ordre qu'on s'est proposé dans ce Recueil. Mais le nom de l'Auteur est revenu si souvent dans les Relations de Saris & de Cocks, qu'on s'est déterminé à ne pas le séparer de deux Voyageurs avec lesquels il se trouve joint par les mêmes affaires & les mêmes interêts. William Adams étoit né à Gillingham, dans la Province de Kent, à deux milles de Rochester, & un mille de Chatam, principale station des Vaisseaux du Roi. Dès l'âge de douze ans, il fut amené à Lime-House, près de Londres, où il apprit pendant onze ou douze ans le métier de la Mer, sous Nicolas Digines. Ensuite, ayant servi en qualité de Pilote sur les Vaisseaux de la Reine Elizabeth, il fut employé par la Compagnie des Marchands de Barbarie, jusqu'à ce que les Hollandois commencerent le commerce des Indes. Adams, passionné pour connoître les méthodes de navigations qui sont propres à ces Mers éloignées, se loua pour premier Pilote au service de la Flotte Hollandoise qui devoit faire voile à la Mer du Sud en 1598. La nécessité ayant fait relâcher les Hollandois au Japon, il y parvint à la faveur particuliere de l'Empereur, qui lui accorda une pension, & dans la suite une Terre suffisante pour l'entretien d'un homme de distinction. Mais Adams éloigné de sa femme & de deux enfans qu'il avoit laissés à Londres, étoit moins sensible aux avantages de sa fortune qu'au chagrin d'être séparé de ce qu'il avoit de plus cher. Enfin trouvant l'occasion de quelque Jonc Indien pour écrire dans l'Isle de Java, où il sçavoit que les Anglois avoient quelques Marchands, il y envoya comme au hasard une Lettre dattée le 22 d'Octobre 1611, avec cette étrange suscription, dans la langue de son Pays : *A mes amis & mes compatriotes inconnus, que je prie de faire tenir cette Lettre, ou une simple copie, ou seulement les nouvelles qu'elle contient, à quelques personnes de ma connoissance, soit à Limehouse, soit à Gillingham.*

Naissance, éducation & progrès d'Adams.

1598.

Adresse singuliere d'une Lettre.

Une des vûes d'Adams en écrivant aux Anglois de Bantam, étoit sans doute d'exciter les Anglois au commerce du Japon. Mais il semble qu'ils avoient déja tourné les yeux de ce côté-là, puisque le Capitaine Saris étoit parti de Londres, six mois avant la datte de la Lettre, pour entreprendre ce dangereux voyage. L'Angleterre continua d'envoyer tous les ans plusieurs Vaisseaux au Japon; & William Adams fit de-là diverses courses dans les Pays voisins, en qualité

ADAMS. 1598.

Mort d'Adams.

de Capitaine ou de Pilote. Cependant, étant toujours retourné au Japon comme à son centre, & remettant sans cesse à partir pour l'Angleterre, la mort le surprit à Firando en 1620 ou 1621. Du moins Purchass assure qu'on apprit à Londres en 1621, la nouvelle de sa mort, par le James, Vaisseau de la Compagnie.

Départ de la Flotte Hollandoise dont il étoit Pilote.

La Flotte Hollandoise étoit composée de cinq Bâtimens, équipés par Peter Vanderbach & Hans-Vander Vikes Chef de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. L'Amiral étoit un Marchand, qui se nommoit Jacques Maypay, & qui reçût William Adams pour son Pilote. Ils partirent du Texel le 24 de Juin 1598; & perdant de vûe les Côtes d'Angleterre le 1 de Juillet, ils arriverent le 21 d'Août à Saint-Jago, une des Isles du Cap-Verd, où ils s'arrêterent vingt-quatre jours. Pendant ce long séjour, ils eurent un grand nombre de malades, & l'Amiral même ne fut point à couvert de cette disgrace commune. La raison qui les arrêta si long-tems dans ces Isles fut une fausse esperance d'y trouver beaucoup de chevres & d'autres rafraîchissemens, sur la parole d'un Capitaine qui avoit déja fait cette course, mais qui comptoit mal à propos sur sa mémoire. Adams ayant été appellé au conseil avec les autres Pilotes, ne fit pas difficulté de condamner hautement le parti qu'on avoit pris sans l'avoir consulté; ce qui fut si mal reçu par tous les Capitaines, qu'ils prirent entr'eux la résolution de ne plus admettre les Pilotes au Conseil.

Les Pilotes sont exclus du Conseil.

Le 15 de Septembre, on quitta l'Isle de Saint-Jago. Mais les maladies n'ayant fait qu'augmenter après qu'on eut passé la Ligne, on eut le chagrin de perdre l'Amiral à trois degrés de latitude du Sud. Les vents, la pluie, les orages, & toutes les disgraces de la navigation forcerent la Flotte de relâcher sur les Côtes de la basse Guinée, au Cap de Spirito-Sancto. On reconnut que la cause de tant de malheurs venoit d'être partis dans une saison trop avancée. Le nouvel Amiral résolut de gagner le Cap de Lope-Gonsalves sur la Côte de Loango, dans la vûe de s'y procurer des rafraîchissemens. Mais quoiqu'il fut arrivé avec beaucoup de bonheur, l'air s'y trouva si mauvais, & les vivres si rares, qu'il lui mourut un grand nombre de malades. Il remit à la voile le 29 de Septembre, déterminé à passer directement les détroits de Magellan. Cependant à la vûe de l'Isle d'Annobon, sur laquelle il tomba sans s'y être attendu, il ne put resister à l'esperance d'y trouver d'utiles secours. Mais il fallut employer la force & se rendre maître de l'Isle, pour y faire débarquer tous ses malades. La Ville ne contenoit pas plus de vingt maisons. Le Pays fournit en abondance des Bestiaux, des Oranges & d'autres fruits: mais l'air y est si mal sain qu'à mesure qu'un Matelot se rétablissoit deux étoient attaqués de la même maladie. D'ailleurs le biscuit, le vin & l'eau commençant à manquer, on fut forcé de lever l'ancre le 12 de Décembre, avec la triste nécessité de réduire tous les gens de l'Equipage à une livre de pain pour quatre jours, en gardant la même proportion pour l'eau & le vin. La disette ne fit qu'augmenter, & les vents ne cesserent pas de souffler au Sud par Est & au Sud-Sud-Est jusqu'au quatriéme degré de latitude du Sud qu'ils tournerent au Sud-Est, à l'Est-Sud Est & à l'Est. Dans une navigation si languissante, qui fit employer près de quatre mois depuis l'Isle d'Annobon jusqu'au Détroit de Magellan, quantité de Matelots affamés mangerent jusqu'aux cuirs qui

Fâcheuse navigation.

Côte de Loango dans la basse Guinée.

Isle d'Annobon.

couvroient les cables. Enfin le 29 de Mars on eut la vûe de la terre à cinquante degrés de latitude.

Adams. 1598.

Le 3 d'Avril on tomba au Port Santo, & l'on entra le 6 dans le premier Détroit de Magellan. Le 18 on passa le second avec un fort bon vent. Ici l'on jetta l'ancre contre l'Isle des Pengouins, où les Chaloupes furent bientôt chargées de ces Oiseaux, qui sont plus gros que des Canards. Toute la Flotte se trouva fort soulagée par ce rafraîchissement. Le 10 elle remit à la voile, avec un vent capable de la dégager bientôt des Détroits. Mais l'Amiral voyant les Côtes garnies de bois & trouvant l'ancrage excellent dans plusieurs endroits, ne voulut pas aller plus loin pour faire sa provision. Il pensoit aussi à former une Pinace de quinze ou seize tonneaux. Cette double vûe lui fit choisir le premier endroit favorable pour relâcher. L'hiver se faisoit déja sentir dans ces contrées. Il y tomba beaucoup de nége. Les Matelots ayant également à souffrir du froid & de la faim s'affoiblissoient de plus en plus. Après avoir manqué l'occasion de sortir des Détroits avec un vent qui souffla au Nord-Est pendant cinq ou six jours, on ne retrouva pas la même facilité lorsqu'on voulut l'entreprendre. Le vent étoit tourné au Sud, & le mois d'Avril tirant vers sa fin, il tomba une prodigieuse quantité de pluye & de nége, qui fut suivie de gelées & de vents impétueux. On se trouva dans la necessité de chercher un Port commode, pour y passer l'hiver, & l'on rencontra heureusement, à quatre lieues au Nord, la Rade ou la Baye d'Elisabeth. L'hiver, dans ce quartier du monde, qui est à cinquante-deux degrés trente minutes du Sud, dure pendant les mois d'Avril, de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Ce long intervalle ne se passa point sans quelques bons vents, dont la Flotte auroit pû profiter pour sortir des Détroits; mais l'Amiral s'y opposa toujours. On demeura dans la Baye d'Elisabeth jusqu'au 24 d'Août, & les provisions étant presqu'entierement épuisées, plusieurs Matelots moururent de faim.

La Flotte arrive aux Détroits de Magellan.

Difficultés pour en sortir.

En entrant dans la Mer du Sud, on trouva des courans fort impétueux, qui jetterent les Hollandois jusqu'au cinquante-quatriéme degré du Sud, dans un tems où le froid étoit encore fort vif. Enfin les vents étant devenus favorables, on avança vers la Côte du Perou. Mais au bout de cinq ou six jours, un orage plus furieux qu'on n'en avoit encore éprouvé, dispersa la Flotte, & la repoussa jusqu'au 54 degré & demi du Sud. L'Amiral perdit pendant quelques jours la vûe des autres Vaisseaux, & ce ne fut que le 9 de Septembre qu'il recommença à les découvrir. Sept ou huit jours après, un autre orage lui enleva sa voile d'avant, & lui fit perdre encore la compagnie des autres. Alors William Adams prit le parti de porter vers la Côte du Chili, au quarante-sixiéme degré. C'étoit le rendez-vous dont on étoit convenu dans les plus fâcheuses suppositions. Il y arriva heureusement le 29 de Septembre.

Orages & courans dans la Mer du Sud.

Les Habitans de ce Pays étant d'un fort bon caractere, on obtint d'eux des rafraîchissemens, par des échanges de peu de valeur. Cependant après avoir donné avec plaisir quelques Moutons & des Patates pour des sonnettes & de petits couteaux, la crainte des Espagnols leur fit abandonner tout d'un coup le rivage, sans que rien fût capable de les rappeller. L'Amiral profita de ce repos pour faire équiper la Pinace qu'il avoit apportée de Londres en

Adams relâche sur la Côte de Chili.

ADAMS. 1598.

Baldivia.

Isle Mocha.

quatre parties. On passa vingt-huit jours sur cette Côte, suivant le terme qui avoit été reglé dans un conseil; après quoi levant l'ancre on s'avança jusqu'à l'entrée de la Baye de Baldivia. Mais le vent devint si fort qu'on fut obligé de tourner vers l'Isle Mocha, où l'on arriva le jour suivant, qui étoit le premier de Novembre. Elle est au 38e degré de latitude du Sud. N'y trouvant aucun Vaisseau de la Flotte, on porta vers l'Isle de Sainte-Marie, & le lendemain on mouilla au dessous du Cap, à une lieue & demie de l'Isle du côté du Sud; mais le rivage paroissant couvert de monde, sans qu'on pût deviner quelle étoit l'intention de ces Insulaires, on prit le parti de doubler le Cap & d'aller jetter l'ancre sur quinze brasses, dans une Baye d'excellent fond.

Isle Sainte-Marie.

On envoya la Chaloupe à terre, pour lier commerce avec les Habitans, qui ne s'étoient pas assemblés avec moins de promptitude qu'aux environs du Cap. Mais ils reçurent les Hollandois à coups de fléches, & dans la premiere surprise ils en blesserent plusieurs. Cependant, comme les vivres recommençoient à manquer, l'Amiral fit débarquer trente hommes bien armés, qui écarterent bientôt les Sauvages. Les signes d'amitié & les témoignages de paix furent employés pour leur faire comprendre qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra de loin du fer, de l'argent & du drap. Ils comprirent enfin ce qu'on leur demandoit, & la plûpart apporterent au rivage du vin, des patates & des fruits. Ensuite s'expliquant à leur tour par des signes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres provisions. Comme il étoit fort tard, les Hollandois retournerent à bord; & quoiqu'il y en eut peu qui fussent exempts de blessures, la joye d'avoir parlé aux Habitans & l'esperance des rafraîchissemens servirent à les consoler. Le lendemain, qui étoit le 9 de Novembre, plusieurs Officiers du Vaisseau se mirent dans la Chaloupe, avec les plus braves gens de l'Equipage. Ils étoient convenus de s'approcher du rivage, mais de n'y débarquer que deux ou trois hommes, parce que les Habitans étant en grand nombre, il y avoit de justes raisons de s'en défier. Lorsqu'ils furent proches de la terre, ils furent invités à descendre par des signes. Leur Chef déclara d'abord par les siens qu'il ne venoit pas avec cette intention. Mais alors quelques Habitans s'avancerent dans l'eau jusqu'à la Chaloupe, avec un visage riant & des vases remplis d'une espece de vin, en le pressant de se fier à leur Nation, & lui faisant entendre qu'ils avoient à peu de distance plusieurs sortes de Bestiaux. Le Chef Hollandois, tenté par l'espérance des provisions, que les besoins du Vaisseau lui auroient fait préferer à tout l'or du monde, oublia ses résolutions & fit débarquer vingt-trois hommes, armés de sabres & de mousquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maisons, qui n'étoient pas éloignées. Mais à peine eurent-ils fait deux cens pas, que plus de mille Sauvages sortant d'une embuscade, tomberent sur eux avec les armes dont ils ont l'usage, & les massacrerent jusqu'au dernier. Thomas Adams, frere de l'Auteur, étoit malheureusement de ce nombre. Ceux qui étoient restés dans la Chaloupe n'eurent pas d'autre ressource que de retourner promptement à bord, pour y porter cette triste nouvelle.

Trahison qui fait perdre vingt-trois hommes aux Hollandois.

Rencontre d'un Vaisseau de la Flotte dans l'Isle de Sainte-Marie.

On leva l'ancre dès le lendemain; & gagnant l'Isle de Sainte-Marie, à trente-sept degrés douze minutes de latitude du Sud, on y trouva un des Vaisseaux

Adams. 1598.

Vaisseaux de la Flotte, qui étant parti de Mocka un jour avant l'arrivée de l'Amiral, n'y avoit pas été reçû avec plus de faveur. Le Capitaine & tous les Officiers y avoient été blessés à terre. Cependant les deux Bâtimens se consolerent par le bonheur qu'ils avoient de se rencontrer. On tint conseil sur le moyen de se procurer des vivres; car les besoins devenoient pressans, & la plus grande partie des deux Equipages étant accablée de maladies, il y avoit peu d'apparence de pouvoir se faire respecter par la force. Tandis qu'on étoit à délibérer, il vint à bord un Espagnol qui obtint la permission de voir le Vaisseau. Il revint le jour suivant, & l'on ne fit pas plus de difficulté de le laisser retourner à terre. Le troisiéme jour, il en arriva deux, qui monterent sur le Vaisseau avec aussi peu de précaution. L'Amiral, sans aucun dessein de leur nuire, prit la résolution de les arrêter; & leur protestant qu'il ne croyoit blesser aucun droit puisqu'ils étoient venus sans sa permission, il leur déclara que pour obtenir la liberté il falloit fournir aux deux Vaisseaux Hollandois, qui manquoient de toutes sortes de provisions, un certain nombre de Moutons & de Bœufs. La nécessité les força d'y consentir, & les Bestiaux furent amenés à bord au tems dont on étoit convenus. Ce secours rendit le courage aux Hollandois. Hudcope (c'étoit le nom de l'Amiral) proposa de brûler l'un des deux Vaisseaux, parce qu'il n'y restoit point assez de monde pour les conserver tous deux; mais la difficulté de décider sur lequel des deux tomberoit cette sentence, en fit retarder l'exécution. Alors Adams, & Timothy Schotten, autre Pilote Anglois, qui avoit fait le voyage autour du monde avec Thomas Candish, furent appellés au conseil pour donner leur avis sur la situation des deux Bâtimens & sur le projet du voyage. Outre les embarras présens, on sçavoit que les Espagnols avoient mis en Mer quelques Vaisseaux pour les chercher, & la suite vérifia cette information, car un des trois autres Bâtimens de la Flotte, fut pris quelques jours après à San-Jago. Il étoit donc fort dangereux de s'arrêter plus long-tems dans cette Mer. On avoit à bord beaucoup de draps. Un Matelot nommé Derrick Gerritson, qui avoit fait le voyage du Japon avec les Portugais, fut le premier Auteur d'un conseil qui fut approuvé de tout le monde: il representa que les draps de l'Europe étoient fort recherchés dans cette Isle, & qu'indépendamment des autres raisons il y avoit plus d'avantage à s'y promettre qu'aux Molucques & dans les autres parties des Indes Orientales, où la chaleur ne permettoit pas de croire que les draps de laine fussent de si bon usage.

Adresse que les Hollandois employent pour se procurer des vivres.

Raisons qui conduisent les deux Vaisseaux au Japon.

Il resta si peu d'incertitude après cette ouverture, qu'on ne pensa plus qu'à quitter l'Isle de Sainte-Marie. L'Ancre fut levé le 27 de Novembre, & tournant directement le voile au Japon, on passa la ligne avec un bon vent, qui ne se démentit point pendant plusieurs mois. Dans une si longue course, on tomba vers le seiziéme degré de latitude du Nord, au milieu de certaines Isles, dont les habitans sont Anthropophages. Sept ou huit hommes de l'Equipage s'étant approchés de la terre dans un Esquif, furent surpris par ces barbares, & mangés, comme on le suppose, sans pouvoir être délivrés de leurs mains. On prit néanmoins un Insulaire, qui fut conduit à bord de l'Amiral; mais on ne lui trouva qu'une stupidité féroce, qui ne permit d'en tirer aucune lumiere. Dans toute l'étendue du 27 & du 28e degré de latitude, les

Isles habitées par des Anthropophages.

ADAMS.
1599.

vents furent extrêmement variables, & le tems si orageux, que le 24 de Février l'Amiral fut perdu de vûe, pour ne plus reparoître. Adams avoit changé de Vaisseau dans l'Isle de Sainte-Marie. Il continua sa course jusqu'au 24 de Mars qu'il découvrit une Isle nommée Una-Colonna. Les maladies faisoient tant de ravage dans son Bâtiment, qu'il y étoit mort quantité de personnes, & qu'entre ceux que la mort avoit épargnés il n'en restoit que neuf ou dix qui pussent se servir de leurs jambes & de leurs mains. A la hauteur de trente degrés, Adams chercha, suivant les Cartes, le Cap Nord du Japon, mais inutilement, puisqu'il est à trente-cinq degrés trente minutes, & que toutes les Cartes particulieres, les Globes, les Mappes-Mondes se sont également trompés sur sa situation.

Fausse position du Japon dans les Cartes.

Enfin, le 19 d'Avril, à trente-deux degrés & demi, on eut la vûe de l'Isle, après une navigation de quatre mois & vingt-deux jours depuis le Cap de Sainte-Marie. En arrivant sur la Côte, le Vaisseau n'avoit plus que six hommes, avec William Adams, qui pussent se soutenir sur leurs jambes. On laissa tomber l'Ancre à deux milles d'un lieu nommé Bungo. Il vint aussi-tôt quantité de Barques, qui ne marquerent aucune intention de nuire au Bâtiment. Cependant après avoir reconnu la foiblesse de l'Equipage, les Matelots Japonois monterent à bord sans attendre l'ordre du Capitaine, & firent divers vols qu'on leur fit ensuite payer bien cher. Le lendemain un Officier du Roi vint à la tête de quelques Soldats, pour mettre les biens des Hollandois à couvert par une garde continuelle. Deux ou trois jours après, le Vaisseau fut conduit dans un excellent Port, pour y demeurer en sureté, jusqu'à ce que le Roi principal, ou l'Empereur du Japon fût informé de son arrivée, & lui fît déclarer ses intentions. Mais dans l'intervalle, les Hollandois obtinrent la liberté de débarquer leurs malades, & de se procurer une maison où ils ne manquerent d'aucun rafraîchissement. De vingt quatre, sains ou malades, qu'ils étoient en arrivant, il en mourut trois le jour d'après, & trois autres dans la suite; mais le reste se rétablit parfaitement.

Triste état du Vaisseau à son arrivée au Japon.

Il se passa cinq ou six jours, après lesquels il vint de Nangazaqui un Jesuite accompagné d'un autre Portugais. Ce fut un malheur pour les Hollandois qu'on leur eût envoyé le Jesuite pour Interprête, parce que l'aversion qu'il ne manqua pas de concevoir pour des Protestans, le porta aussi-tôt à publier que c'étoient des Pirates, dont il falloit se défier. Les Japonois qui avoient été nommés pour la garde du Vaisseau, étant aussi Catholiques, toute la Ville reçut bientôt les mêmes impressions, & la haine devint un sentiment si géneral que les Hollandois s'attendoient à tous momens d'être crucifiés. C'est le supplice en usage au Japon pour les vols & quelques autres crimes. Mais leur crainte fut encore augmentée par la désertion de deux de leurs gens, qui s'engagerent au service du Roi de Bungo, & qui se joignirent aux Portugais pour la ruine du Vaisseau. L'un qui se nommoit Gilbert Conning, de Middelbourg, se donna pour le principal Marchand du Vaisseau; & de concert avec l'autre, dont le nom étoit Jean-Abelson Vanwater, non-seulement il s'éforça de se mettre en possession de toutes les marchandises, mais il découvrit aux Portugais tout ce qui s'étoit passé dans le cours du voyage.

Embarras que les Portugais suscitent au Vaisseau.

Neuf jours après l'arrivée du Vaisseau, l'Empereur envoya cinq Fregates,

pour faire amener les Chefs des Hollandois à Ozaca, où il tenoit sa Cour. Le Capitaine, qui avoit reconnu de l'esprit & de la fermeté à William Adams le pria de se charger de la députation, & lui donna deux Matelots pour cortege. En arrivant à la Cour, Adams fut presenté à l'Empereur. Ce Prince ne lui parla d'abord que par divers signes, qu'il n'entendit pas également. Les Hollandois ayant dispensé le Jesuite de leur servir plus long-tems d'Interprête, il n'avoit pas voulu s'obstiner à suivre Adams malgré lui. Cependant on fit venir un Japonois qui parloit assez bien la langue Portugaise, & l'Empereur s'en servit pour faire quantité de questions au Député des Hollandois. Il leur demanda quel étoit l'état present des Royaumes de l'Europe & particuliérement du sien; quelle route il avoit prise pour venir au Japon, quelle espece de Marchandises il avoit apportée &c. Adams répondit que son Pays étoit alors en guerre avec l'Espagne & le Portugal, mais qu'il étoit ami de toutes les autres Nations. A l'égard de la route, il prit une Mappe-Monde, qu'il avoit apportée; & lui faisant remarquer la disposition de toutes les parties du Globe terrestre, il lui traça la course du Vaisseau par les Détroits de Magellan. Toutes ces idées furent si nouvelles pour l'Empereur, qu'il parut douter si ce n'étoit pas autant de fables. Adams lui apprit ensuite quelles étoient les marchandises du Vaisseau; & lorsqu'après un long entretien, il le vit prêt à se retirer, il lui demanda pour ses compatriotes la même liberté de commerce qu'il accordoit aux Espagnols & aux Portugais. L'Empereur lui fit une réponse qu'il n'entendit point & qui ne lui fut pas expliquée. Mais en sortant de l'audience il fut renfermé, avec ses deux Matelots, dans une Prison où il fut fort bien traité.

Adams est envoyé à la Cour Imperiale.

Son entretien avec l'Empereur.

Il est emprisonné.

Deux jours après, il fut rappellé à la Cour; & l'Empereur lui demanda quels pouvoient être les motifs qui l'avoient amené dans un Pays si éloigné du sien. Adams répondit qu'il étoit venu par le penchant commun à toute sa Nation, de cultiver l'amitié & le commerce avec les autres Peuples du Monde, en faisant à leur avantage mutuel, des échanges de marchandises & d'autres richesses. La curiosité de l'Empereur se réveilla fort vivement sur les guerres des Anglois contre l'Espagne & le Portugal. Il en demanda la cause & les divers évenemens. Adams reprit les différends de l'Europe dans leur origine, & fit un recit auquel le Monarque du Japon parut très attentif, mais qui ne l'empêcha point de renvoyer l'Orateur en prison. Cependant le lieu fut changé, & les traitemens beaucoup plus favorables. Cette captivité dura trente-neuf jours, pendant lesquels Adams n'apprit aucune nouvelle du Vaisseau, & s'attendoit sans cesse au dernier supplice.

Autre entretien avec l'Empereur.

Les Portugais s'éforcerent dans cette intervalle de prévenir l'esprit de l'Empereur par toutes sortes d'accusations contre les Anglois. Ils les representerent comme des voleurs & des brigands, rassemblés de toutes les Nations, à qui la justice impériale ne pouvoit laisser la vie sans exposer le Japon aux derniers malheurs. Leur exemple, disoient-ils, alloit exposer les Japonois à l'invasion de toutes sortes de Corsaires; au lieu qu'une punition rigoureuse ôteroit aux ennemis des Japonois l'envie de troubler leur repos. Ces noires sollicitations étoient secondées par le credit de tous les amis que les Portugais avoient à la Cour. Cependant leur malignité demeura sans effet. L'Empereur après les avoir écoutés long-tems, leur répondit enfin, que jusqu'alors ces Etrangers, qu'on lui peignoit avec de si odieuses couleurs, n'avoient causé aucun mal ni

Mauvais offices des Portugais.

ADAMS. 1599.

à lui ni à ses sujets, & qu'il ne pouvoit par conséquent leur ôter la vie sans blesser la raison & la justice; que si les Anglois étoient en guerre avec l'Espagne, il ne voyoit rien qui obligeât les Japonois de s'y intéresser; & bien moins qui l'obligeât lui même de condamner au supplice des Etrangers qui ne l'avoient point offensé. Cette réponse confondit les Ennemis d'Adams, & les força desormais au silence.

L'Empereur prend parti pour les Hollandois.

Depuis qu'il étoit prisonnier, le Vaisseau avoit été conduit aussi près d'Ozaka qu'il étoit possible; & si l'Equipage étoit gardé soigneusement, on ne lui refusoit aucune sorte de commodité. L'Empereur s'étant fait ramener Adams le quarante-uniéme jour de sa prison, lui demanda s'il souhaitoit de revoir ses compagnons. Sur la réponse à laquelle il avoit dû s'attendre, il lui déclara qu'il étoit libre & qu'il pouvoit satisfaire son empressement. Adams, sans prétendre à d'autres explications, ne douta pas qu'une faveur qu'on ne limitoit par aucune défense, n'eût des effets encore plus heureux, qu'il espera de l'avenir. Il se mit dans une Barque, qui le conduisit au Vaisseau. Le Capitaine & le reste de l'Equipage étoient rétablis dans une parfaite santé; mais l'incertitude de leur sort, & la crainte où ils avoient été long-tems de ne jamais revoir leur Député, avoient rendu leur vie si triste, que dans le premier mouvement de la joye commune tout le monde versa des larmes de plaisir & d'admiration. Tout ce qui appartenoit au Vaisseau & à la Compagnie, avoit été transporté à terre par les Japonois, jusqu'aux instrumens mathematiques d'Adams. Mais l'Empereur, qui n'avoit point eu de part à cette injustice, ordonna que la restitution se fît immédiatement, avec des peines rigoureuses pour ceux qui seroient convaincus d'avoir soustrait la moindre partie des marchandises ou des meubles. Cependant comme les effets se trouvoient dispersés dans un nombre infini de mains, l'impossibilité de les rassembler entierement porta ce Prince à faire donner au Vaisseau cinquante mille pieces de huit, à titre de dédommagement. Il se fit rendre compte de l'exécution de cet ordre; & ne dédaignant pas d'autres détails, il fit publier dans la Ville de Sackay, où le Bâtiment étoit à l'ancre, que ceux qui abuseroient de l'ignorance des étrangers pour les tromper ou pour leur nuire, seroient punis fort sévérement.

Faveurs qu'il leur accorde.

Le Vaisseau Hollandois est conduit à Eddo.

Il y avoit trente jours que le Vaisseau étoit à Sackay, grande Ville à deux ou trois lieues d'Ozaka. Il fut conduit par l'ordre de l'Empereur à celle d'Eddo, dans la Province de Quanto, partie Orientale de l'Isle, éloignée d'environ cent-vingt lieues d'Ozaka. Les vents contraires rendirent ce passage fort long & fort ennuyeux; de sorte que l'Empereur étant parti long-tems après les Hollandois, pour faire le même voyage par terre, arriva beaucoup plutôt qu'eux. Ils avoient pris jusqu'alors la qualité d'Anglois; & ne tirant que de l'avantage de cette supposition, ils n'auroient pas pensé à détromper les Japonois, si quelques Portugais les ayant reconnus à la différence du langage, n'eussent découvert de quelle Nation ils étoient. Ce fut alors que dans la vûe de soutenir leur crédit & l'opinion qu'Adams avoit donné d'eux, ils jetterent les fondemens de la Royauté du Comte Maurice, & de toutes les fables qu'ils augmenterent dans la suite à mesure que leur considération s'accrût dans ces Mers. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés à Eddo, ils adresserent leurs supplications à l'Empereur, pour obtenir l'usage libre de leur Vaisseau, & la permission de se rendre dans les lieux où ils esperoient trouver quelque établissement de leur

Nation. Cette demande leur coûta beaucoup de tems & d'argent; mais dans l'intervalle, ils eurent l'occasion d'apprendre la langue Japonoise & de se lier avec les Habitans par diverses entreprises d'industrie & de commerce. Un de leurs artisans, qui, avec plus de génie que d'expérience, se souvenoit d'avoir vû travailler en Hollande à la construction des Canaux, offrit ses services à l'Empereur pour conduire de l'eau dans son Palais & dans les places de la Ville. Divers essais qu'il fit dans les maisons particulieres donnerent tant de confiance à ses offres, qu'il fut mis à la tête d'un grand nombre d'ouvriers, avec une autorité fort étendue & des appointemens considerables. Il trouva le moyen non-seulement d'embellir le jardin du Palais par des canaux & des cascades, mais d'introduire des tuyaux dans les appartemens & d'y fournir mille commodités que les Japonois ignoroient. De-là il fut envoyé à Ozaka & à Meaco, pour y rendre les mêmes services. Un autre Hollandois rendit ses connoissances utiles en perfectionnant les voitures. L'Empereur surpris de l'habileté de ces étrangers ne douta pas qu'ils ne fussent capables d'exécuter tout ce qu'il leur feroit entreprendre. Il fit un jour appeller William Adams, pour lui ordonner de construire un Vaisseau. Cette proposition embarrassa beaucoup Adams, qui n'avoit aucune teinture d'un art si difficile. Il déclara naturellement qu'il n'étoit pas Charpentier, & qu'il ignoroit les regles de la construction. Mais l'Empereur, insistant sur ses ordres, lui dit qu'il vouloit un Vaisseau, de quelque maniere qu'il fût construit. Dans la nécessité d'obéir, il prit ses plus habiles ouvriers, quoiqu'il n'y en eût pas un qui fût capable d'une si grande entreprise, & réunissant tous leurs efforts, ils composerent un petit Bâtiment à l'Angloise, d'environ quatre-vingt tonneaux. L'Empereur parut charmé de cet ouvrage; il le visita plusieurs fois, il l'examina soigneusement, & la dépense ne fut point épargnée pour l'embellir. La faveur d'Adams ne fit qu'augmenter de jour en jour. Outre l'honneur d'être appellé souvent à la Cour & de se voir consulté dans toutes les occasions, il obtint des presens considérables, qui furent suivis à la fin, d'une terre du revenu annuel de quatre-vingt ducats, avec deux livres de riz par jour. Il profita de la familiarité dans laquelle il commençoit à vivre avec l'Empereur, pour inspirer à ce Prince le goût des mathematiques; il lui en apprit quelques parties; & ne se faisant pas moins goûter par son caractere & sa politesse, il s'acquit tant de considération à la Cour qu'il ne s'y faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Les Portugais & les Jesuites mêmes, qui l'avoient vû d'abord de si mauvais œil, commencerent à le traiter avec autant de respect que d'admiration. Ils se crurent heureux de pouvoir obtenir sa protection auprès de l'Empereur; & dans plus d'une affaire importante ils se trouverent bien de l'avoir employée.

ADAMS. 1600.

Adams en demande la liberté & ne l'obtient pas.

Industrie des Hollandois pour s'attirer de la considération.

Adams construit un Vaisseau sans en sçavoir l'art.

Faveur où il parvient auprès de l'Empereur.

Il y avoit déja plus de deux ans que les Hollandois sollicitoient la liberté de partir dans leur Vaisseau. Mais tout ce qu'ils avoient fait pour l'obtenir n'ayant servi qu'à les rendre plus nécessaires à l'Empereur, ils eurent le chagrin de s'entendre enfin déclarer qu'il falloit demeurer au Japon pour le service de sa Majesté Imperiale. Ils demanderent du moins que la somme qui leur avoit été accordée fût divisée entr'eux, pour la faire servir à rendre leur situation plus douce. Quoique cette libéralité dût retourner à la Compagnie Hollandoise des Indes, dont les marchandises avoient été dissipées, le Capitaine du Vaisseau jugea, comme Adams, que dans l'état où l'Equipage avoit été réduit

1602.

Dispersion de l'Equipage Hollandois.

ADAMS. 1602.

la premiere loi étoit de vivre. La somme fut distribuée, & l'Empereur y joignit pour chaque Matelot deux livres de riz par jour, avec une pension annuelle de douze ducats. Mais à peine les Hollandois eurent-ils touché leur argent, qu'à la persuasion de deux ou trois mutins de l'Equipage la plûpart s'échapperent par differentes voyes; quelques-uns pour s'établir dans d'autres Villes du Pays, où la bonté de l'Empereur voulut encore qu'ils fussent suivis de leurs pensions. D'autres chercherent le moyen de sortir du Japon; & de ce nombre étoient les sept qui s'adresserent ensuite à Saris pour obtenir leur passage.

Adams sollicite inutilement sa liberté.

Adams & le Capitaine continuerent de vivre à la Cour, avec assez d'agrémens pour rendre leur condition fort heureuse, si le repos & l'abondance avoient pû leur faire oublier leur Patrie. Mais Adams languissoit de revoir sa femme & ses enfans. Après cinq ans d'une mortelle impatience, il résolut de renouveller ses sollicitations, en y joignant la promesse de revenir avec sa famille. L'Empereur irrité de cette demande lui répondit nettement qu'il devoit avoir renoncé depuis long-tems à sa Patrie, & qu'il s'étonnoit que toutes les faveurs, dont il étoit comblé au Japon, ne lui eussent point encore fait perdre cette pensée. Malgré des refus si formels, quelques Hollandois ayant appris que leurs compatriotes avoient commencé à s'établir dans les Ports d'Achin & de Patane, Adams prit occasion de cette nouvelle pour demander encore la permission de partir, en promettant d'engager les Anglois & les Hollandois à tourner leur commerce vers le Japon. L'Empereur répondit qu'il souhaitoit beaucoup de voir une liaison bien établie entre son Pays & ces deux Nations; mais qu'il suffisoit de leur écrire, & qu'Adams ne partiroit pas.

Il obtient celle du Capitaine.

Enfin desesperant d'obtenir jamais la liberté, il se réduisit à la demander pour le Capitaine Hollandois, dans l'esperance de donner du moins des nouvelles de son sort à sa famille, & d'inspirer peut-être aux Anglois, par ses Lettres, le desir de porter leur commerce aux Isles du Japon. L'Empereur ayant consenti tout d'un coup à sa priere, il ne fut plus question que de faciliter le départ du Capitaine. Tous les restes de l'Equipage étoient dispersés, & ce n'étoit pas sur le Vaisseau de Hollande qu'il falloit esperer d'entreprendre un si long voyage. On trouva des Matelots Japonois qui avoient déja fait celui de Patane, & qui s'offrirent à le recommencer sur un Jonc de leur Pays. Le Capitaine accoutumé à leurs usages, ne fit pas difficulté de se livrer aux vents sous leur conduite. Il partit avec des Lettres d'Adams, & leur navigation fut heureuse. Mais n'ayant pas trouvé les Bâtimens Hollandois à Patane, ils y passerent toute l'année à les attendre inutilement. De-là ils se rendirent à Jor, où non-seulement ils eurent le bonheur de rencontrer une Flotte Hollandoise de neuf Vaisseaux, sous le commandement de l'Amiral Mataleese; mais un des Capitaines étant mort à leur arrivée, son emploi fut donné à celui que la fortune sembloit avoir amené pour le remplir. Mais peu de jours après, il fut tué près de Malaca, dans un combat contre les Portugais. Adams ne recevant pas de ses nouvelles, & doutant que ses Lettres pussent être rendues fidellement, écrivit par d'autres Joncs Japonois; voye moins sure encore, & dont l'incertitude lui fit prendre le parti de recourir à l'étrange expédient que j'ai rapporté dans l'Introduction.

Le Capitaine trouve à Jor une Flotte Hollandoise, & perit dans un combat.

Le Vaisseau qu'il avoit fait pour l'Empereur ayant été mis à l'essai dans

deux voyages consécutifs, il reçut ordre d'en faire un plus grand sur le même modéle. Cette seconde entreprise ne lui réussit pas moins heureusement. Le nouveau Bâtiment qu'il construisit étoit de cent-vingt tonneaux. Il l'éprouva lui-même, en faisant le voyage de Meaco à Eddo, & l'Empereur fut extrêmement satisfait de son ouvrage. En 1609 ce Prince le prêta au Gouverneur des Manilles, qui ne fit pas difficulté d'y mettre quatre-vingt hommes pour les envoyer à Acapulco, & qui pria l'Empereur de lui en accorder la propriété au retour de ce voyage, en lui offrant la valeur en marchandises & en argent. Il l'obtint, comme une marque particuliere de considération; & dans le tems que l'Auteur écrivoit la Lettre dont on recueille ici les circonstances, les Espagnols se servoient encore de ce Bâtiment aux Manilles.

ADAMS. 1609.

Adams construit un second Vaisseau.

Ce fut dans la même année, que l'Empereur revêtit Adams d'une Seigneurie considerable, qui lui assujetissoit plus de quatre-vingt Fermes, avec des droits & des honneurs dont il n'y avoit pas d'exemple en faveur d'un étranger. Il paroît surprenant que Saris & Cocks n'en ayent rien rapporté dans leurs Journaux. Mais ils y parlent du moins de cet heureux Pilote avec une distinction extraordinaire; & la reconnoissance dont ils font profession pour ses services, ne laisse pas douter du pouvoir qu'il avoit eu de les rendre. Pour lui, qui n'avoit aucun interêt dans sa Lettre à grossir ses avantages aux dépens de la verité, puisque le bonheur de sa situation ne l'empêchoit pas d'en gemir, il confesse que sans les justes raisons qui portoient la tendresse de son cœur vers l'Angleterre, il y auroit eu peu d'hommes au monde qui eussent dû se louer autant que lui de la fortune. Il avoit des terres, de l'argent, des Esclaves; & ce qui le flattoit encore plus, il jouissoit d'une faveur si constante à la Cour Imperiale, que les Seigneurs mêmes du Japon avoient quelquefois recours à son crédit. En parlant si souvent de l'Empereur & de ses bontés, il a négligé de nous apprendre le nom de ce Prince; mais il semble que ce ne pouvoit être que Tico-Sama, puisqu'à l'arrivée de Saris l'usurpateur Ogoxama étoit depuis peu sur le trône, & venoit de s'y établir solidement, en faisant épouser sa fille au jeune Prince fils de son prédecesseur. Il en faut conclure qu'Adams ayant eu le crédit de servir Saris à la Cour d'Ogoxama, il n'avoit rien perdu de sa considération après la mort de son premier bienfaicteur.

Il obtient une Seigneurie de l'Empereur du Japon.

Il s'étend peu sur les propriétés du Pays, quoiqu'il dût les connoître après y avoir demeuré si long-tems. L'Isle du Japon, dit il, est fort grande; mais il semble, à ce langage, qu'il n'ait pas sçû qu'on en compte plusieurs. La partie du Nord, ajoute-t-il, est au 48[e] degré de latitude; & la partie la plus Meridionale, au trente-cinquiéme. Il remarque que l'Isle est presque quarrée. Sa longueur Nord & Ouest par Sud (car telle est sa position) n'a pas moins de deux cent-vingt lieues Angloises; & sa largeur, du Sud au Nord, contient treize degrés, qui en les comptant à vingt lieues, font deux cent-soixante lieues. Les Habitans, suivant son témoignage, sont d'un excellent naturel, genereux, polis, vaillans à la guerre. La justice s'exerce au Japon avec autant d'integrité que de rigueur. La politique y est fondée sur les plus judicieuses maximes. Adams ne croit pas qu'il y ait au monde de Pays mieux gouverné. Mais la superstition y combat la prudence; & sous les influences d'une prodigieuse multitude de Prêtres, qui sont divisés en plusieurs sectes, mais qui se ressemblent tous par la malignité & l'emporte-

Ses remarques sur le Japon.

ADAMS. 1609.

ment, il eſt impoſſible que la ſageſſe des Conſeils ne ſoit pas troublée ſouvent par l'artifice ou la violence.

Origine du commerce des Hollandois au Japon.

Les premiers Vaiſſeaux Hollandois qu'Adams vit arriver au Japon entrerent dans la Rade de Firando en 1609, après avoir attendu inutilement ſur les Côtes de la Chine le Vaiſſeau Portugais de Macao. Ils étoient deux. Les Capitaines ſe rendirent à la Cour Impériale, où ils furent reçus avec beaucoup de careſſes. Adams n'épargna rien pour leur faire obtenir la permiſſion qu'ils demanderent à l'Empereur, d'envoyer tous les ans un ou deux Vaiſſeaux dans ſes Ports; & ſi le Gouvernement la fit attendre pendant quelques ſemaines, ce fut dans l'unique vûe de la faire deſirer avec plus d'ardeur. Cependant les Hollandois n'envoyerent pas de Vaiſſeaux en 1610, mais l'année d'après il en arriva un, chargé de draps, de plomb, de dents d'Elephans, de damas, de taffetas blancs, de ſoye crue, de poivre & d'autres commodités. Les Marchands firent des excuſes de n'être pas venus l'année précédente, & furent extrêmement careſſés. Adams obſerve qu'il n'eſt pas beſoin d'apporter, de l'Europe, de l'argent & de l'or au Japon; parce qu'avec des Marchandiſes on y en trouve aſſez pour le beſoin qu'on en a dans d'autres Pays. Il ajoute que les marchandiſes dont on y tire le plus d'avantage ſont la ſoye crue, les damas, les taffetas noirs, les beaux draps, noirs & rouges, le plomb & les autres commodités d'uſage. A la vûe des Vaiſſeaux Hollandois, ſon eſperance étoit toujours de trouver l'occaſion de partir avec eux. Mais l'Empereur qui ſe défioit de ſes intentions, ne manquoit point alors de l'attacher plus particulierement à ſa Cour par diverſes commiſſions qui l'approchoient de ſa perſonne. Cette contrainte ne dura vraiſemblablement que juſqu'au regne d'Ogoxama, puiſqu'on ne voit pas dans le journal de Saris qu'on lui ait refuſé la permiſſion de ſe rendre à Firando, ſur les premieres nouvelles qu'il reçut de l'arrivée des Anglois. Il paroit même incroyable qu'après tant de ſoupirs pouſſés vers l'Angleterre, après des impatiences ſi vives de revoir ſa femme & ſes deux enfans, la penſée de partir l'ait comme abandonné au moment qu'il en avoit le pouvoir. Mais tous les détails qu'on vient de lire étant tirés de ſes Lettres, qui avoient précedé l'arrivée de Saris, & qui avoient même été le motif de ſon voyage, on ignore ce qui put le retenir encore; ſur-tout lorſque dans la relation de Cocks on lui voit entreprendre le voyage de Siam avec une liberté à laquelle on n'apporte aucun obſtacle, & qu'on le voit retourner enſuite au Comptoir Anglois & dans ſa terre, auſſi librement qu'il en étoit ſorti. Peut-être l'ardeur de ſervir ſa Nation, dans l'origine de cet établiſſement, l'emporta-t-elle ſur la tendreſſe conjugale & ſur l'affection paternelle.

Marchandiſes qui s'y vendent le mieux.

Remarques ſur le ſort d'Adams.

LATITUDES.

Iſle de Sainte-Marie dans la Mer du Sud	37	12 S.	Iſle Mocha	38	00
			Cap Nord du Japon	35	30

HISTOIRE

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE CINQUIÉME.

VOYAGES EN DIFFERENTES PARTIES DE L'AFRIQUE ET DANS LES ISLES ADJACENTES, AVEC LA DESCRIPTION DES PAYS ET DES HABITANS.

CHAPITRE PREMIER.

Description des Isles Canaries & de l'Isle Madere, par Thomas Nicols.

INTRODUCTION.



IL n'y a personne qui ne puisse remarquer sensiblement, dans le cours de cet Ouvrage, l'exécution du plan qu'on s'est formé dans la Préface. Ici les Auteurs Anglois fatigués d'avoir suivi leurs Marchands au long d'une immense étendue de côtes, ou dans quelques Pays dont ils n'ont gueres pû nous apprendre que les noms, & sortant enfin d'une carriere ennuieuse & penible, declarent que les Relations vont prendre plus que jamais le double caractere de l'agrément & de l'utilité.

Qui étoit Nicols.

Thomas *Nicols*, qu'ils font monter le premier sur la scène, nous apprend, dans une courte Préface, qu'il a demeuré dix-sept ans aux Canaries, & qu'il n'a pû résister à la passion d'écrire, en lisant les erreurs & les faussetés de quelques voyageurs, sur-tout celles d'André *Thevet*, qui dans un Livre intitulé le *Nouveau Monde Antarctique*, dedié au Cardinal de Sens, Garde des Sceaux de France, prétend n'avoir rien rapporté dont il n'ait été témoin.

Hackluyt nous a conservé l'ouvrage de Nicols, mais sans date, & sans

NICOLS. 1560.

autre marque du tems qu'une Note de l'Auteur, où l'on trouve qu'il demeuroit aux Isles Canaries avec la qualité de Facteur de trois célébres Négocians de Londres, Thomas Loke, Antony Hickman, & Edouard Castelin. Il paroit par d'autres témoignages que ces trois Marchands Anglois étoient associés en 1554 pour le commerce de Guinée : & les deux derniers jusqu'en 1556, mais sans Monsieur Loke, de sorte qu'on en peut conclure que la résidence de l'Auteur aux Canaries finit en 1554. Mais on recueille aussi de quelques-uns de ses termes, que son ouvrage fut composé plusieurs années après son retour. Quoiqu'il en soit, il a toujours passé pour une piece d'autant plus curieuse, qu'avec ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres Ecrivains, elle contient quantité de choses qui lui sont propres, telles par exemple, que les Caves de Momies, dont on ne trouve ailleurs que des traces fort imparfaites. Outre cette raison, qui a dû faire choisir la relation de Nicols pour fondement de tout ce qui appartient à la description des Canaries, on ajoûte, qu'il est le seul qui ait parlé de toutes les Isles de ce nom. Mais pour donner une juste perfection à cet article, en suppléant à ce que Nicols même a négligé, on a cru devoir joindre à ses lumieres celles de quelques habiles gens, qui ont eu l'occasion d'écrire sur le même sujet sans s'être mis au rang des Voyageurs. On en nomme trois. 1. Sir Edmund Scory, qui écrivoit en 1600. 2. Un judicieux Medecin, dont l'ouvrage, composé vers le milieu du dernier siecle, a paru digne au Docteur Sprat d'être inseré dans l'histoire de la Societé Royale d'Angleterre. 3. Edens, dont les observations sur le Pic de Tenerife en 1715, ont été placées dans les Transactions Philosophiques.

Raisons qui font placer ici sa Relation.

Supplémens qu'on y joint.

Exacte position des Isles Canaries.

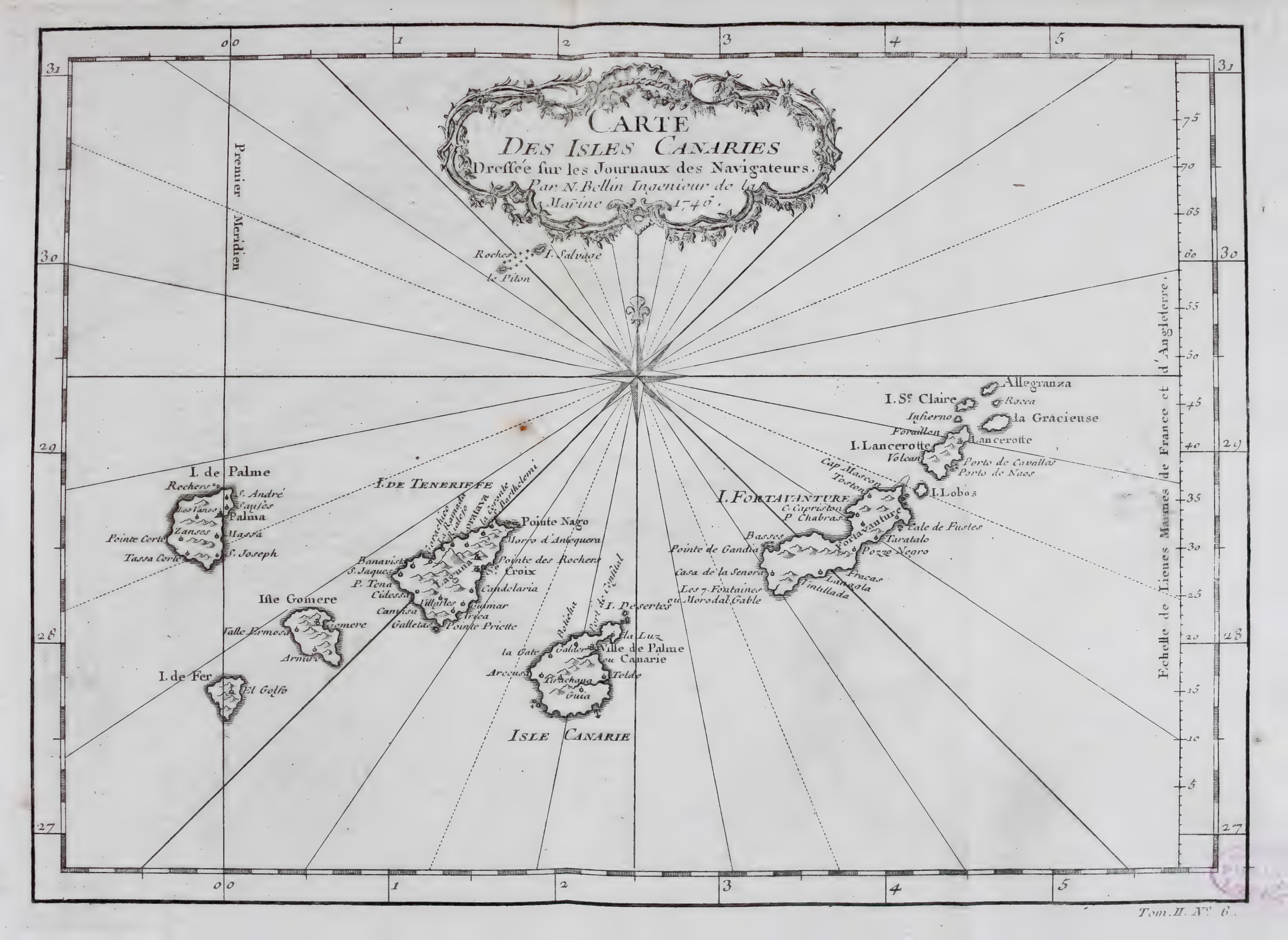
Les Isles Canaries, dont la moins éloignée de la Côte d'Afrique en est à quarante lieues, s'étendent l'espace de cinq degrés trente minutes de l'Ouest à l'Est. Du Sud au Nord leur étendue n'est que de deux degrés quinze minutes; mais si l'on y comprend l'Isle de Madere & Puerto-Santo, elles n'occupent pas moins de cinq degrés 40 minutes. Elles sont situées entre le premier Meridien, qui traverse la partie Occidentale de Ferro, & cinq degrés trente minutes de longitude; comme entre vingt-sept degrés trente minutes & vingt-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord; ou, si l'on y comprend les deux autres Isles que j'ai nommées, trente-trois degrés dix minutes. Cette position, qui est celle qu'on leur a donnée ici dans la Carte, doit être regardée comme la plus parfaite, parce qu'elle est fondée sur d'exactes observations, dont on aura soin de rendre compte dans le cours de cet article.

§. I.

Isles Canaries en general.

Difficultés sur leur découverte & sur leur nom.

CES Isles sont au nombre de sept. Leur premiere découverte fit naître des contestations fort vives entre les Espagnols & les Portugais, qui s'en attribuoient exclusivement l'honneur. Les Portugais prétendoient les avoir reconnues dans leurs voyages en Ethiopie & aux Indes Orientales. Mais il paroît plus certain que cette connoissance est dûe aux Espagnols; & l'on ne peut contester, du moins, qu'ils n'en ayent fait la premiere conquête, avec le secours de plusieurs Anglois.



CARTE
DES ISLES CANARIES
Dressée sur les Journaux des Navigateurs.
Par N. Bellin Ingenieur de la Marine 1746.
Premier Meridien
Roches
I. Salvage
le Piton
Allegranza
I. Sᵗ Claire
Roca
Infierno
la Gracieuse
Forallon
I. Lancerotte
Lancerotte
Volcan
Porto de Cavallos
Porto de Naos
Cap Mascon
Toston
I. Lobos
I. FORTAVANTURE
C. Capriston
P. Chabras
Cale de Fustes
Basses
Taratalo
Pointe de Gandia
Pozzo Negro
Casa de la Senora
Fracas
Les 7. Fontaines ou Morodal Gable
Tintillada
I. de Palme
Rochers
S. André
Sausses
Los Ianos
Palma
Zanses
Pointe Corte
Massa
Tassa Corte
S. Joseph
I. DE TENERIFFE
Pointe Nago
Morro d'Antequera
Pointe des Rochers
Sᵗ Croix
Candelaria
Banavista
S. Jaques
P. Tena
Cidessa
Laguna
Villaflos
Camisa
Guimar
Arica
Galletas
Pointe Priette
Isle Gomere
Gomere
Valle Ermosa
Armire
I. de Fer
El Golfo
I. Desertes
la Luz
la Gate
Galder
Ville de Palme ou Canarie
Arecusa
Telde
Guia
ISLE CANARIE
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.
Tom. II. Nº. 6.



On ne s'est pas mieux accordé sur l'origine de leur nom. Quelques Ecrivains prétendent que celle qui se nomme proprement Canarie, a donné son nom à toutes les autres, & qu'elle l'a tiré elle-même du grand nombre de Chiens qui se trouvoient dans son sein. André Thevet, pour confirmer cette opinion, raconte qu'un certain Juba en emmena deux grands Chiens. Mais les Insulaires, à qui l'Auteur demanda ce qu'ils pensoient de ce recit, lui répondirent, que jamais ils n'avoient sçû que leur Isle eut produit plus de Chiens que tout autre Pays. Il s'y en trouvoit sans doute, mais comme dans tous les Pays du Nord-Ouest & dans quelques parties des Indes Occidentales, où les habitans s'en nourrissent au lieu de moutons. L'Auteur apprit de quelques-uns des premiers Conquerans mêmes, que les Isles Canaries ont tiré leur nom de la multitude d'une certaine espece de Cannes dont on aura l'occasion de parler. Ces Cannes croissent en grand nombre sur une même racine. Pour peu qu'on les presse, elles rendent un jus couleur de lait, qui passe pour un poison subtil, & dont quelques Espagnols éprouverent malheureusement le danger dans le tems de leur premiere découverte. A l'égard des Cannes de Sucre, il est certain qu'elles y furent plantées par les Espagnols, plusieurs années après la conquête. Ainsi le nom de Canarie ne peut être venu des Cannes de Sucre.

Origine & caractere des premiers Insulaires.

Les Insulaires reçurent de leurs vainqueurs le nom de Canariens. Ils étoient vêtus de peaux de Boucs, larges & pendantes sans aucune forme. Ils habitoient entre les rochers, dans des cavernes où ils vivoient avec beaucoup d'union & d'amitié. Leur langage étoit le même. Ils se nourrissoient de chair de boucs & de chiens, & de lait de chevres. Ils faisoient aussi tremper dans le même lait de la farine d'orge, dont ils composoient une espece de pain, appellé *Goffia*, qui est encore en usage parmi leurs descendans. L'Auteur en a mangé plusieurs fois avec goût, & le trouve extrêmement sain

Quant-à l'origine des Insulaires, ce qu'il en a pû découvrir de plus vraisemblable, c'est qu'ils viennent de certains exilés d'Afrique, anciennement bannis par les Romains, qui leur avoient coupé la langue pour avoir blasphêmé les Dieux de Rome; cependant il confesse qu'il n'a reconnu dans leur langage aucune trace de la langue Romaine, ni de celle d'Arabie.

Dépendance des Canaries.

Les Canaries sont sous le gouvernement du Roi d'Espagne, dont les Officiers font leur résidence dans la grande Canarie. Quoiqu'il ne possede proprement que les trois Isles fécondes, qui sont Canarie, Tenerife & Palma, il s'est reservé le pouvoir d'exercer sa jurisdiction dans les autres, pour garantir les Vassaux de l'oppression de leurs Seigneurs.

Nombre de ces Isles.

Supplement. Nicols ne compte que sept Isles, la grande Canarie, Tenerife, Gomera, Palma, Hierro ou Ferro, Lancerotta & Fuerte-ventura. Mais il y en a six autres, qui sont situées autour de Lancerotta. Elles se nomment Gratiosa, Rocca, Allegranza, Santa-Clara, Infierno, & Lobos, qui s'appelle aussi Vecchio-Marino, & qui est placé entre Lancerotta & Fuerte-ventura. On peut y joindre les Salvages, qui sont entre les Canaries & Madere; petits Rocs, à la verité, qui ne sont utiles à rien; & c'est apparemment ce qui a causé le silence de Nicols.

Dans son titre, il employe l'alternative d'Isles Canaries, ou d'Isles fortu-

NICOLS. 1560.

Si les Anciens ont connu les Canaries.

nées, en suppoſant que ce ſont celles dont on trouve le nom dans Ptolemée. Il y a beaucoup d'apparence en effet que ce ſont les mêmes, plutôt que les Iſles du Cap-Verd, comme d'autres ſe l'imaginent; car les Anciens ne parlent que d'une rangée d'Iſles, ſituées au long de la Côte Occidentale d'Afrique, & l'on ne peut s'imaginer avec vraiſemblance qu'ils connuſſent les Iſles du Cap-Verd, ſans connoître les Canaries (ce qu'il faudroit néanmoins penſer, dans la ſuppoſition que les premieres fuſſent les Iſles fortunées) puiſque les Canaries ſont directement dans la route qui y conduit, qu'elles ſont la moitié plus proche du Continent, & la moitié moins éloignées du détroit de Gibraltar. D'ailleurs on peut fort bien douter avec quelques Auteurs, ſi les Grecs avoient étendu leurs connoiſſances vers le Sud auſſi loin que les Iſles du Cap-Verd. Enfin, ce qui ſemble décider la queſtion, c'eſt qu'une des Iſles fortunées eſt nommée formellement Canarie par Ptolemée; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer, que ceux qui ont découvert les Canaries les ayent ainſi nommées à l'imitation de cet Auteur. D'un autre côté, il eſt certain que les Arabes, ſucceſſeurs des Romains dans les ſciences comme dans l'étendue de l'Empire, & probablement mieux inſtruits de tout ce qui appartenoit à l'Afrique, ont appellé les Canaries Al-Jazayr Al-Khaledat, c'eſt-à-dire Iſles fortunées.

D'où vient le nom d'Iſles fortunées.

Les Anciens plaçoient leur Elyſium aux Iſles fortunées; ce qui a fait juger qu'elles tiroient ce nom de l'heureuſe temperature de l'air & de la fécondité du terroir. D'autres ont cru que dans le tems qu'on n'oſoit encore s'éloigner des Côtes, quelque ancien Navigateur pouſſé en Mer par le vent & fort heureux de rencontrer ces Iſles, leur donna le nom de Fortunées, parce qu'il croyoit leur être redevable de ſon ſalut. A l'égard du nom de Canarie, la plûpart des Ecrivains s'accordent avec Thevet pour l'attribuer au grand nombre de chiens qu'on y trouva d'abord. Dapper, dans ſa deſcription de l'Afrique, nous apprend que les Mores les appelloient toutes *Elbard*, du Pic de Tenerife. On ne ſçauroit douter qu'elles ne fuſſent connues des Romains; mais après la chûte de l'Empire, elles furent oubliées, pendant pluſieurs ſiécles, de toutes les Nations de l'Europe, excepté des Arabes & des Mores, qui tinrent long tems l'Eſpagne ſous le joug. La premiere mention qu'on en trouve parmi les Modernes, eſt vers l'an 1393, qu'elles furent découvertes par Henri III. d'Eſpagne. En 1417 Betancour conquit Lancerotta & Fuerte-ventura. Gomera & Ferro furent ſubjuguées par Fernando Pereyra & ſa femme, au nom peut-être de Maſſiot, neveu de Betancour, qui les échangea toutes quatre, avec Henri de Portugal, contre une partie de l'Iſle de Madere. Ce Prince envoya une Flotte en 1447 pour conquerir les autres Iſles; mais il abandonna ce deſſein, ſur les prétentions du Roi de Caſtille. L'année 1445 ſe paſſa ſans aucun changement; & peu après, la grande Canarie fut conquiſe par Pedro de Vera, ſimple habitant de Xericium, comme Palma & Tenerife le furent enſuite par Alphonſe de Lugo, aux dépens de Ferdinand le Catholique. Enfin l'an 1483, elles furent annexées à la Couronne d'Eſpagne, par un traité entre Alphonſe de Portugal & Ferdinand de Caſtille.

Conquête de ces Iſles.

Par qui elles étoient habitées.

En 1445, lorſqu'Aluiſe da Cada-Moſto en fit le voyage, les quatre Iſles, qui avoient été déja conquiſes, étoient habitées par des Chrétiens ſoumis à

l'Espagne; & leur Gouverneur étoit un Espagnol, nommé Herrera, natif de Seville, le même peut-être qu'on vient de nommer Pereyra. Le même Auteur observe, que les trois autres Isles étant plus considerables, les Espagnols n'en avoient pas encore fait la conquête; qu'elles étoient habitées par des Idolâtres; que la grande Canarie n'avoit pas moins de huit ou neuf mille Habitans, & Tenerife quatorze ou quinze mille.

NICOLS. 1560.

On peut prendre une idée de ces Aborigenes, sur ce qu'on rapporte de ceux qui se sont conservés dans l'Isle de Tenerife. Linschoten & d'autres Ecrivains les nomment *Guanchos*, race grossiere & barbare. Ils prennent autant de femmes qu'ils le desirent. Ils font alaiter leurs Enfans par des chevres. Tous leurs biens sont en commun, c'est-à-dire, leurs alimens, car ils ne connoissent pas d'autres richesses. Ils cultivent la terre avec des cornes de bœufs. Leurs ancêtres n'avoient pas même l'usage du feu. Ils regardoient l'effusion du sang avec horreur; de sorte qu'ayant pris un petit Vaisseau Espagnol, leur haine pour cette Nation ne leur fit point imaginer de plus rigoureuse vengeance que de les employer à garder les chevres, exercice qui passoit entr'eux pour le plus méprisable. Ne connoissant pas le fer, ils se servoient de pierres tranchantes pour se raser les cheveux & la barbe. Leurs maisons étoient des cavernes creusées entre les rochers.

Anciennes mœurs des Habitans.

Cet excès de barbarie n'empêchoit pas qu'ils n'eussent quelque idée d'un état futur; car chaque communauté avoit toujours deux Souverains, un vivant & l'autre mort. Lorsqu'ils perdoient leur chef, ils lavoient son corps avec beaucoup de soin; & le plaçant debout dans une caverne ils lui mettoient à la main une sorte de sceptre, avec deux cruches à ses côtés, l'une de lait, l'autre de vin, comme une provision nécessaire pour son voyage.

Du tems de Cada-Mosto, chaque Isle étoit divisée en plusieurs Seigneuries. L'Isle de Tenerife en avoit neuf. La guerre qui s'allumoit souvent entre ces petits Etats faisoit oublier les sentimens de douceur & d'humanité, qui étoient naturels à la Nation, & le carnage étoit toujours porté à l'excès. Leurs armes n'étoient néanmoins que des pierres, avec une sorte de lances ou de dards, les uns armés de corne, d'autres nuds, mais endurcis au feu, qui les rend aussi dangereux que le fer. Pour cottes de maille, ils s'oignoient le corps du jus de certaines plantes mêlées de suif. Cette onction, qu'ils renouvelloient souvent, leur rendoit la peau si épaisse, qu'elle servoit encore à les défendre contre le froid.

Il paroît que chaque canton avoit ses usages & son culte de Religion particuliers. Dans l'Isle de Tenerife on ne comptoit pas moins de neuf sortes d'Idolâtrie; les uns adoroient le Soleil, d'autres la Lune, les Planettes &c. La Polygamie étoit un usage géneral; mais le Seigneur avoit les premiers droits sur la virginité de toutes les femmes, qui se croyoient fort honorées lorsqu'il vouloit en user.

Neuf sortes d'Idolâtrie dans une même Isle.

A chaque renouvellement de Seigneur, ils conserverent long-tems une (1) pratique fort barbare. Quelques jeunes personnes s'offroient toujours pour être sacrifiées à son honneur. Il donnoit une grande Fête, à la fin de laquelle ceux qui vouloient lui donner cette preuve d'affection étoient conduits au sommet d'un Rocher. Là, on prononçoit des paroles mysterieuses,

(1) Voyez Cada-Mosto, *ubi sup.*

NICOLS. 1560.

Cerémonie barbare.

accompagnées de diverses céremonies ; après quoi les victimes se précipitant elles-mêmes dans une profonde vallée, étoient déchirées en pieces avant que d'y arriver. Mais pour récompenser ce sanglant hommage, le Seigneur se croyoit obligé de répandre toutes sortes de biens & d'honneurs sur les parens des morts ; ce qui fait douter si le sacrifice ne se faisoit pas plutôt à la tendresse du sang, qu'au respect pour le Souverain.

Caractere & qualités des Guanches.

Durret dans (2) la Relation de son voyage à Lima, nous apprend que ces Guanches, nom que les Espagnols leur ont donné, étoient une Nation robuste & de haute taille, mais maigre & bazanée ; que la plûpart avoient le nez plat, qu'ils étoient vifs, agiles, hardis & naturellement guerriers. Ils parloient peu, mais fort vite. Ils étoient si grands mangeurs qu'un seul homme mangeoit quelquefois dans un seul repas, vingt Lapins & un Chevreau. Suivant la Relation du Docteur Sprat (3) il reste encore dans l'Isle de Tenerife quelques descendans de cette ancienne race, qui ne vivent que d'orge pilé, dont ils composent une pâte, avec du lait & du miel. On leur en trouve toujours des provisions, suspendues dans des peaux de Boucs, audessus de leurs fours. Ils ne boivent pas de vin, & la chair des animaux n'est pas une nourriture qui les tente. Ils sont si agiles & si legers, qu'ils descendent du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Mais ceux qui l'entreprennent sans s'y être bien exercés, s'y rompent quelquefois le cou. Ils se servent pour cela d'une sorte de picque, longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuient pour s'élancer, ou pour glisser d'un lieu à l'autre, & pour briser les angles qui s'opposent à leur passage, posant le pied dans des lieux qui n'ont pas six pouces de largeur. Le Chevalier Richard Hawkins, rend témoignages (4) qu'il les a vû monter & descendre par cette méthode, des montagnes escarpées, dont la seule perspective l'effraioit. Sprat raconte l'histoire de vingt-huit prisonniers, que le Gouverneur Espagnol avoit fait conduire dans un Château d'immense hauteur, où il les croyoit bien renfermés, & d'où ils ne laisserent pas de s'échapper, au travers des précipices, avec une hardiesse & une agilité incroyables. Il ajoute qu'ils ont une maniere extraordinaire de sifler, & qu'elle se fait entendre de cinq milles ; ce qui est confirmé par le témoignage des Espagnols. Il assure encore qu'ayant fait siffler un Guanche, près de son oreille, il fut plus de quinze jours sans pouvoir entendre parfaitement.

Leur agilité surprenante.

Force avec laquelle ils sifflent.

On trouve aussi dans Sprat que les Guanches employent les pierres dans leurs combats, & qu'ils ont l'art de les lancer avec autant de force qu'une balle de Mousquet. Cada-Mosto assure la même chose, & s'accorde avec Sprat dans la plus grande partie de cette Relation. Ils disent tous deux sur le témoignage de leurs propres yeux, que ces Barbares jettent une pierre avec tant de justesse, qu'ils sont surs d'atteindre au but qu'on leur marque ; avec tant de force que d'un petit nombre de coups ils brisent un bouclier ; & si loin, qu'on la perd de vûe dans l'air.

Productions naturelles des Canaries.

A l'égard des productions de ces Isles, les Espagnols n'y trouverent ni bled, ni vin à leur arrivée. Ce qu'il y avoit alors de plus utile étoit le fro-

(2) Durret, p. 72.

(3) Histoire de la Société Royale, p. 212 & suivantes.

(4) Voyage de Sir Richard Hawkins à la Mer du Sud, & toutes les Relations Espagnoles de ces Isles.

NICOLS. 1560.

mage, qui étoit fort bon dans son espece, les peaux de Boucs que les habitans passoient en perfection, & le suif, qu'ils avoient en abondance. Dans la suite on y a planté des vignes & semé toutes sortes de grains. Lorsque Sir Richard Hawkins fit le voyage en 1593, il y trouva du vin & du bled de la production du Pays; mais il s'engendre dans le bled un ver qui se nomme Gorgoslio, & qui en consume toute la substance sans endommager la peau. Les Canaries donnent aujourd'hui, avec le vin & le bled, du sucre, des conserves, de l'*Orcal*, de la poix qui ne fond point au Soleil, & qui est propre par consequent aux gros ouvrages des Vaisseaux; du fer, des fruits de toutes les bonnes especes, & beaucoup de bestiaux. La plûpart de ces Isles peuvent fournir aux Bâtimens leur provision d'eau. Toutes les Relations s'accordent à les representer comme une source féconde de toutes sortes de commodités, mais relevent particulierement les bestiaux, le bled, (5) le miel, la cire, le sucre, le fromage & les peaux (6). Le vin des Canaries est agréable & très fort. Il se transporte dans toutes les parties du monde. Roberts (7) prétend que c'est le meilleur vin de l'univers. Linschoten (8) confirme tout ce qu'on dit de la fertilité des Canaries. Il ajoûte qu'il n'y a pas de grains qu'elles ne produisent avec la même abondance; & parmi les bestiaux qu'elles nourrissent, il compte les chameaux.

Qualité de leurs vins.

Le-Maire (9) rend le même témoignage à la fécondité de ces Isles pour tout ce qui est agréable & nécessaire à la vie; mais il parle moins avantageusement de l'eau, qu'il trouve d'une bonté médiocre. Les Habitans en ont la même opinion, puisqu'ils se croyent obligés de la purifier en la filtrant au travers de certaines pierres. Le-Maire fait observer que le tems de la moisson aux Canaries est communément le mois de Mars & d'Avril, & que dans quelques endroits il y a deux moissons chaque année. Il ajoûte qu'il y a vû un cerisier porter du fruit six semaines après avoir été greffe. On y trouve l'*Oriselle*, plante qui produit la graine de Canarie, mais qui demande beaucoup de soin & de ménagement dans ces Isles, tandis qu'elle croît (10) sans peine en Hollande & dans les autres Pays de l'Europe. Les oiseaux de Canarie, qu'on nomme Serins, & qui naissent en France, n'ont ni le son si doux, ni le plumage si beau & si varié que dans le lieu de leur origine (11).

Eau médiocre.

Double moisson.

Outre les végétaux qu'on a nommés, ces Isles produisent aujourd'hui des pois, des fèves; & des *coches*, qui sont une sorte de grain semblable au maïs, dont on se sert pour engraisser la terre; des papas, des grozeilles, des framboises & des cerises, des guaves, des courges, des oignons d'une rare beauté, toutes sortes de racines, de légumes & de salades, avec une varieté infinie de fleurs. Entre les poissons, le maquereau y (12) est dans une prodigieuse abondance, & l'esturgeon n'y est guéres moins commun (13) puisqu'il fait l'aliment des Pauvres. Les Canaries ont aussi beaucoup de chevaux & de daims (14).

Végétaux.

Ces observations regardent toutes les Canaries en géneral; mais Lancerotta

(5) Hawkins, *ubi sup.*
(6) Beckman vante aussi le millet, p. 4.
(7) Voyage au Cap-Verd, p. 4.
(8) Voyages des Hollandois, Vol. I. p. 96.
(9) Voyage aux Canaries, p. 19.
(10) Le-Maire, *ubi sup.*
(11) Durret, *ubi sup.* p. 71.
(12) Voyages de Dampierre, Vol. III. p. 8.
(13) Durret, *ubi sup.*
(14) Dampierre, *ubi sup.*

NICOLS. 1560.

est particulierement renommée pour ses chevaux; la grande Canarie, Palme & Tenerife pour ses vins, Fuerte-ventura pour la quantité de ses oiseaux de mer, & Gomera pour ses daims (15).

Difference de cherté pour les provisions.

Il est utile d'observer que les provisions sont plus cheres dans les Isles de commerce que dans les autres; de sorte que l'avantage des Vaisseaux est toujours de relâcher à celles-ci lorsqu'ils ne vont point aux Canaries pour y acheter du vin. C'est Dampierre qui pese soigneusement sur cette remarque, après en avoir reconnu la verité par une fâcheuse expérience. Duret nous apprend que les Soldats qui sont à la garde des Forts y sont transportés d'Espagne.

§. II.

Isle Canarie.

Grandeur de l'Isle.

SA longueur est de douze milles, à peu près sur la même largeur. Elle est regardée comme la principale des Isles du même nom, mais par la seule raison qu'elle est le siege de la Justice & du Gouvernement. La Cour Souveraine est composée du Gouverneur & de trois Auditeurs, qui sont en possession de toute l'autorité, & qui recoivent les appels de toutes les autres Isles.

Différens noms de la Capitale.

La Ville se nomme en Latin *Civitas Palmarum*, en Espagnol *la Ciudad* (16) *Das-Palmas*, & communément *Palme* ou *Canarie*. Elle est ornée d'une magnifique Cathedrale, où les Offices & les Dignités sont en fort grand nombre. L'administration ordinaire des affaires civiles est entre les mains de plusieurs Echevins qui forment un Conseil. La Ville est grande, & la plûpart des Habitans fort riches. Le sable dont l'Isle est composée rend les chemins si propres, qu'après la moindre pluie on y marche communément en souliers de velours. L'air est temperé, sans qu'on y connoisse jamais l'excès du froid ou du chaud. On recueille deux moissons de froment; l'une au mois de Février, l'autre au mois de Mai. Il est d'une bonté admirable, & le pain a la blancheur de la neige. On compte dans la grande Canarie trois autres Villes, qui se nomment *Telde*, *Galder* & *Guia*. L'Isle a douze Manufactures de sucre, qui s'appellent *Inganios*, & qu'on prendroit pour autant de petites Villes à la multitude de leurs Ouvriers.

Trois autres Villes.

Méthode des Canaries pour la culture & la fabrique du sucre.

Voici la méthode qui est en usage aux Canaries pour le sucre. Un bon champ produit neuf récoltes dans l'espace de dix-huit ans. On prend d'abord une canne, que les Espagnols nomment *Planta*; & la couchant dans un sillon on la couvre de terre. Elle y est arrosée par de petits ruisseaux, qui sont ménagés avec une écluse. Cette plante, comme une sorte de racine, produit plusieurs cannes, qu'on laisse croître deux ans sans les couper, & non six mois, comme Thevet le prétend mal-à-propos. On les coupe jusqu'au pied; & les liant avec leurs feuilles, qui se nomment *Coholia*, on les transporte en fagots à l'Inganios, où elles sont pilées dans un moulin, & le jus conduit par un canal dans une grande chaudiere où on le laisse bouillir jusqu'à ce qu'il ait acquis une juste épaisseur. On le met alors dans des pots de terre, de la forme d'un pain de sucre, pour le transporter dans un autre lieu, où l'on s'occupe

(15) Le même, *ibid.*

(16) C'est du moins le nom qu'elle porte dans les Actes publics, & même dans les Contrats particuliers & les Procédures de Justice.

à

à le purger & à le blanchir. Des restes de la chaudiere, qui s'appellent *Escumas*, & de la liqueur qui coule des pains qu'on blanchit, on compose une troisiéme sorte de sucre, qui se nomme *Pamela* ou *Netas*. Le dernier marc, ou le rebut de toutes ces opérations se nomme *Remiel* ou *Melasse*, & l'on en fait encore une autre sorte de sucre, nommée *Refinado*.

Nicols. 1560.

Lorsque la premiere récolte est finie, on met le feu à toutes les feuilles qui sont restées dans le champ, c'est-à-dire, à toute la paille des cannes; ce qui consume toutes les tiges, jusqu'au niveau de la terre; & sans autre secours que le soin d'arroser & de nettoyer le terrain, les mêmes racines produisent dans l'espace de deux ans une seconde moisson, qui se nomme *Zoca*. La troisiéme, qui arrive dans le même période, est appellé *tertia Zoca*, la quatriéme, *quarta Zoca*, & toujours de même jusqu'à ce que la vieillesse des plantes oblige de les renouveller.

Tems de sa récolte.

L'Isle Canarie produit un vin d'une bonté spéciale, sur-tout dans le Canton de Telde. Elle n'est pas moins féconde en excellens fruits, tels que les melons, les poires, les pommes, les oranges, les limons, les grenades, les figues, les pêches de diverses especes, & sur-tout le *Plantano* ou le Plantain. Cet arbre n'est pas propre aux édifices. Il croît sur le bord des ruisseaux. Son tronc est fort droit, & ses feuilles extrêmement épaisses. Elles ne viennent pas aux branches, mais au sommet de l'arbre, où elles sortent du tronc même. Elles ont une aune de longueur, & la moitié moins de largeur. Chaque arbre n'a que deux ou trois branches, sur lesquelles croissent les fruits, au nombre de trente ou quarante. Leur forme est à peu près celle du concombre. Ils sont noirs dans leur maturité, & l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture aussi délicieuse. Le Plantain ne produit qu'une fois. On le coupe ensuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainsi continuellement. L'Isle de Canarie est fort bien fournie (17) de bêtes à cornes, de chameaux, de chevres, de poules, de canards, de pigeons & de grosses perdrix. Le bois est ce qui lui manque le plus. Sa situation (18) est à vingt-sept degrés du Nord.

Fruits divers.

Plantano.

Supplement. Cette Isle a de tous côtés treize ou quatorze lieues d'étendue, & son circuit n'en a pas moins de quarante. Suivant l'opinion commune, elle est la même que les Anciens, particulierement Ptolemée, ont appellée du nom qu'elle porte encore. C'est la principale de toutes ces Isles. Le nom de sa Capitale est *Canarie*, ou *Ciudad de las Palmas* (19).

Divers témoignages sur la même Isle.

Le-Maire, qui étoit dans cette Isle en 1682, nous apprend que la Ville est défendue par un Château situé sur une colline, mais peu capable (20) de résistance. Elle est au Sud-Sud-Ouest, à une lieue & demie de la Rade, où l'ancrage est aussi bon, qu'il est dangereux contre le rivage même de la Ville, à cause des rocs qui sont cachés sous l'eau. On compte dans la Ville de Canarie en-

(17) Herbert dit que la grande Canarie est pleine de chevres, de vaches, d'ânes, de porcs, de froment, de riz, d'orge & d'une varieté de fleurs & de raisins. Voyage d'Herbert, p. 4. Linschoten y joint les chameaux.

(18) C'est plutôt 25 degrés. La capitale du moins est à cette derniere latitude.

(19) Beckman à l'Isle Borneo, pag. 4 & suivantes.

(20) Durret dit qu'elle a une bonne citadelle, & un petit Fort à gauche, devant lequel les Vaisseaux demeurent à l'ancrage, p. 71 & suivantes.

NICOLS. 1560.

Fortifications de Canarie.

viron douze mille Habitans, dont on assure que le courage supplée à la foiblesse de leurs murs. Elle n'a gueres moins d'une lieue de circuit, ses Edifices sont fort beaux ; & la plûpart des Maisons ont deux étages, avec des Plate-formes au sommet : la Cour Episcopale, le Tribunal de l'Inquisition, & le Conseil souverain, qui est comme le Parlement des sept Isles, ont leur siége à Canarie ; mais l'Evêque, le Gouverneur, & les Gens de qualité font leur résidence (21) à Tenerife. Il y a dans Canarie quatre Couvens (22) ; les Dominiquains, les Cordeliers, les Bernardines, & les Recolets. L'Auteur fut appellé aux Bernardines, en qualité de Médecin, & leur fit quatre visites ; mais il reconnut bientôt que leurs principales maladies venoient de leur captivité continuelle. Elles le caresserent beaucoup, elles le chargerent de biscuits, & de toutes sortes de confitures ; avec des politesses, dont il crut devoir la meilleure partie à son sexe. Il leur fit aussi quelques présens, qui furent avidement reçus. Les François ont un Consul à Canarie ; Le-Maire fut appellé pour voir sa femme, dont les infirmités auroient demandé des Medecins plus éclairées qu'il ne s'en trouve dans cette Ville (23).

Cours & Couvens de la Capitale.

Observation sur le Plantain.

Le Plantano ou le Plantain, aux Indes Occidentales, est de la hauteur d'un pomier ordinaire ; mais il a le tronc fort droit, & diminuant un peu en grosseur à mesure qu'il s'éleve. Dans sa substance, il ressemble beaucoup à la tige du Choux ; les feuilles sont communément plus larges que l'Auteur ne le fait observer. La ressemblance qu'il donne au fruit avec le Concombre seroit assez juste, s'il avoit ajouté qu'il est plus gros ; il croît en grappe, qui en porte depuis seize jusqu'à trente & quarante. Lorsqu'il commence à meurir, sa couleur est d'un brun blanchâtre : il est alors un peu plus dur que la Patate ou la Pomme de terre, & couvert d'une peau fort épaisse, d'un verd pâle. A mesure qu'il avance en maturité, le fruit & la peau jaunissent ; & lorsqu'il commence à passer, la peau devient noire ; mais si on la leve, le fruit est d'un jaune foncé & rougeâtre, qui ressemble beaucoup à l'or. Il n'y a personne qui ne le trouve délicieux.

§. III.

Isle de Tenerife.

Situation de Tenerife.

Son Pic & sa Description.

CEtte Isle est au 27e degré & demi (24) de latitude. Sa (25) distance de l'Isle de Canarie est de douze lieues au Nord. On lui donne dix-sept lieues (26) de longueur : la terre en est haute. Au milieu de l'Isle s'éleve une Montagne ronde, qu'on appelle le (27) Pic de Teithe, & dont la hau-

(21) Tous les autres disent qu'ils demeurent à Canarie.

(22) Durret dit qu'ils ont été bâtis par les Marchands Genois.

(23) Le-Maire, Voyage aux Canaries, p. 29 & suiv.

(24) La partie la plus méridionale est presqu'à 28 degrés. La partie du Nord à 28 degrés 4 minutes.

(25) Plutôt à l'Ouest qu'au Nord-Ouest.

(26) La longueur de Tenerife est contestée. Les uns lui donnent 22 lieues, d'autres plus ou moins. Sa largeur est fort irréguliere, depuis trois lieues jusqu'à quinze, & son circuit d'environ soixante lieues. *Beckman*, Voyage à Borneo, p. 4 & suiv. Dellon assure qu'elle a dix-huit lieues de long & dix de large.

(27) Ou de *Tayda*, c'est ainsi que le nomment Varene & Beckman. Ils ajoutent que les Habitans le nomment *Pico de Terratia.* Dapper dit la même chose dans sa Description de l'Afrique.



CARTE DE L'ISLE DE TENERIFFE
Suivant les Observations Astronomiques
Et les Journaux de Navigateurs
ECHELLE
Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré.
Pointe de Nagos
S. Barthelemi
La Coronte
Port Oratava
Realejo
La Ramada ou Ramble
Oratava
le Pic
Garrachica
Morro d'Antequera
Petit Lac
Laguna
Pointe des Rochers
Lieu de l'Aiguade
Le grand Fort ou demeure le Gouberneur
Fort S. Jean
Port
Bonavista
St. Jacques
Montag.e de Rejeda
Los Sillos
Pointe de Teno
Candelaria
Guimar
Aadessa
Arica
Villaflor
Camison
Galletas
Pointe Priete

Tom. II. N.o 7.



teur eſt ſi prodigieuſe, qu'elle a plus de quinze lieues de chemin. Du ſommet, qui n'a pas plus d'un demi-mille de tour, il ſort quelquefois des flammes & du ſouffre. A deux milles au-deſſous on ne trouve que de la cendre & des Pierres de ponce. A deux milles encore, la Montagne eſt couverte de neige pendant toute l'année : un peu plus bas, elle produit des Arbres d'une hauteur ſurprenante, qui ſe nomment *Vinatico*, dont le bois eſt fort peſant & ne pourrit jamais dans l'eau. Il y en a une autre ſorte, qu'on appelle Barbuſane, & qui eſt de la même qualité que le Pin : plus bas on trouve des Forêts de dix & douze milles de longueur : le paſſage en eſt charmant, par la quantité de petits Oiſeaux qui font entendre un ramage admirable. On en vante un particuliérement, qui eſt fort petit, & de la couleur de l'Hirondelle, avec une tache noire & ronde, de la grandeur d'un liard, au milieu de la poitrine : ſon chant eſt délicieux ; mais s'il eſt renfermé dans une cage, il meurt en peu de tems.

NICOLS. 1560.

Arbre Vinatico & Barbuſane.

Oiſeau charmant.

Ténerife produit les mêmes fruits que l'Iſle de Canarie. Il s'y trouve auſſi, comme dans les autres Iſles, une ſorte d'Arbriſſeau nommée Taybayba, dont on exprime un jus laiteux, qui s'épaiſſit en peu de momens & qui forme une excellente glue. Mais l'Arbre qui ſe nomme *Dragon* (28) eſt propre à l'Iſle de Tenerife. Il croît ſur les terres hautes & pierreuſes;& par les inciſions qu'on fait au pied il en ſort une liqueur qui reſſemble au ſang, & dont les Apoticaires font une drogue médicinale. On fait du bois de cet Arbre des Targettes ou de petits Boucliers qui ſont fort en eſtime, parce qu'ils ont cette proprieté qu'une épée dont on les frappe s'y enfonce, & tient ſi fort au bois qu'on ne l'en retire pas ſans peine.

Taybayba, arbriſſeau.

Dragon, & ſon uſage.

Cette Iſle porte plus de bled que toutes les autres ; ce qui lui a fait donner le nom de Nourrice & de grenier dans les tems de diſette & de cherté. Il croît ſur les Rochers de Tenerife une ſorte de mouſſe, nommée *Orchel*, qui s'achete par les Teinturiers. L'Iſle a douze Inganios ou Manufactures de ſucre ; mais on y admire particulierement un petit Canton, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence, auquel on prétend qu'il n'y a rien de comparable dans l'Univers. Il eſt ſitué entre deux Villes, dont l'une ſe nomme Larotava, & l'autre Rialejo. Ce petit eſpace produit tout à la fois de l'eau excellente, qui s'y raſſemble des Rocs & des Montagnes ; des grains de toutes eſpeces ; toutes ſortes de fruits ; de la ſoye, du lin, du chanvre, de la cire & du miel ; d'excellens vins en abondance, une grande quantité de ſucre, & beaucoup de bois à brûler. En géneral l'Iſle de Tenerife fournit beaucoup de vin aux Indes Occidentales & aux autres Pays ; le meilleur croît ſur le revers d'une Colline, qui s'appelle Ramble. La Ville Capitale, nommée (29) *Lagane*, eſt ſituée ſur le bord d'un Lac, à trois lieues de la Mer. Elle eſt bien bâtie, & l'on y compte deux belles Paroiſſes. C'eſt la réſidence du Gouverneur ; les Echevins y obtiennent leurs emplois de la Cour d'Eſpagne. Il y a quatre autres Villes dans l'Iſle de Tenerife, *Santa Cruz*, *Larotava*, *Rialejo*, & *Garachico*. Avant la conquête, cette Iſle avoit ſept Rois, qui vivoient dans des cavernes, comme leurs Sujets, qui ſe nourriſſoient des

Mouſſe pour les teintures.

Prodigieuſe fécondité d'un petit canton.

Ville Capitale de Tenerife.

(28) Durret confirme cet endroit, p. 7. Ce jus du Dragon, s'appelle gomme Adragant, ou ſang de Dragon.

(29) Plus proprement Saint-Chriſtoval de la Languna, ou Saint-Chriſtophe du Lac.

NICOLS. 1560.

Sépulture des Princes Canariens.

mêmes alimens, & qui n'avoient pour habits que des peaux de Boucs, comme les Habitans de Canarie. On a déja remarqué que la sépulture que les Barbares donnoient aux corps de leurs Princes consistoit à les placer debout dans une grande caverne; & s'ils avoient joui de l'autorité souveraine, ils leur mettoient à la main un bâton en forme de sceptre, avec un vase plein de lait à leur côté. L'Auteur vit trois cens de ces corps dans une même caverne, & leur trouva la peau si seche qu'il la compare au parchemin; mais il n'ajoute rien ici qui puisse expliquer comment ils étoient si bien conservés. Chaque Isle avoit sa langue particuliere, outre celle qui étoit commune à toutes les Canaries.

Les Isles de Canarie, de Tenerife & de Palme (30) appartiennent au Roi d'Espagne, qui en tire annuellement cinquante mille ducats. Elles sont aussi sous la Jurisdiction d'un seul Evêque, dont le revenu annuel est de douze mille ducats.

SUPPLEMENT. Tenerife, quoique la seconde des Isles Canaries en dignité, est la plus considérable par l'étendue, les richesses & le Commerce.

Tenerife nommée Nivaria.

Sir Edmund Scory, homme de sçavoir, prétend que cette Isle fut nommée *Nivaria*, de la neige qui environne le Pic de Teithe comme un collier; & le nom de Tenerife ne lui a été donné que par les Habitans de l'Isle de Palme, dans la langue desquels *Tener* signifie de la neige, & *Iffe* une Montagne (31).

Ses principaux ports & leurs proprietés.

Le Capitaine Dampierre a publié de fort bonnes remarques sur l'Isle de Tenerife. Il observe que son étendue étant Nord & Sud, ses principaux Ports sont du côté de l'Est & de l'Ouest. Il nomme pour les plus considérables (32) Oratava à l'Ouest, & Santa-Cruz à l'Est. C'est Oratava qui est le plus célebre par le Commerce. Les Anglois y ont un Consul & plusieurs Marchands. Il est plus dangereux dans les vents de l'Ouest, que Santa-Cruz dans ceux de l'Est. La meilleure eau se trouve aussi à Santa-Cruz; de sorte que les Bâtimens y envoyent leurs Chaloupes d'Oratava même. Ce Port est éloigné de la Rade environ d'un mille, & n'en est séparé que par une petite langue de sable où l'abordage est extrêmement doux & commode. C'est le plus sûr des deux Ports en Hiver; mais les deux Rades sont tellement ouvertes, l'une à l'Est, & l'autre à l'Ouest, que les Vaisseaux se voyent souvent forcés de mettre en mer, & de laisser même couler leurs ancres pour faire plus diligence; après quoi ils reviennent tranquillement au même lieu. A Santa-Cruz, le meilleur ancrage n'est pas à plus d'un demi (33) mille du rivage, sur trente, quarante & cinquante brasses d'un fond limoneux. S'il s'y trouve beaucoup de Vaisseaux, ils sont fort resserrés l'un (34) près de l'autre. Le Rivage est generalement fort élevé, & même escarpé

(30) Ces trois Isles sont les principales, & leur situation est au milieu des autres.

(31) Voy. le Pelerinage de Purchass, p. 785.

(32) Dampierre rapporte sur la foi d'autrui, qu'Oratava est plus grande que Laguna, qu'elle a plusieurs Couvents, mais une seule Paroisse. Nicols appelle cette Ville Larotava, d'autres la nomment Lauratava. Le P. Feuillée a fait en 1724, le 26 d'Août, plusieurs observations sur la longitude de cette Isle. Il a trouvé la distance méridienne entre Oratava & Toulon, de 22 degrés 23 minutes, & par conséquent entre Paris 18 degrés 48 minutes.

(33) Durret dit, un mille.

(34) Vis-à-vis de Santa-Cruz est un autre Port nommé *la Rosa*. Le reste de l'Isle est environné de rochers inaccessibles. *Supplément au Voyage des Indes Orientales par Dellon*, p. 6.

dans la plûpart des lieux d'où les Bâtimens peuvent s'approcher. Entre ce Port & l'endroit où l'on trouve de l'eau fraîche, il y a deux petits Forts qui commandent la Rade, & quelques batteries de canon répandues au long de la Côte : la Ville, qui est sans murs & fort petite, est défendue aussi par deux autres Forts (35).

Nicols. 1560.

Ses fortifications.

Les maisons de Santa-Cruz ne surpassent pas le nombre de deux cens; mais elles sont toutes de pierre, à trois étages : les meilleurs Edifices sont l'Eglise Paroissiale & deux Couvens (36).

A trois milles de Santa-Cruz, on découvre (37) Laguna sur une petite éminence : la terre des deux côtés de la Rade, est parsemée de Rocs; mais on y voit par intervalles quelques petits cantons cultivés. Au long des Montagnes, tout est rempli de Vignobles, entremêlés néanmoins de quantité de Rochers, qui ne produisent que cette espece de Cannes venimeuses, dont Nicols a fait mention.

Laguna, Capitale de Teneriffe.

La Ville de Laguna forme une Perspective fort agréable du côté qu'elle s'étend sur le penchant de la Colline; de l'autre elle s'avance dans la Plaine. Elle n'est ni petite, ni mal bâtie; ses Maisons sans être uniformes, lui donnent l'air d'une Ville considérable. On en distingue plusieurs, qui s'élevent comme autant de Palais : elle a deux Couvens de Filles, & quatre d'Hommes; un Hôpital, quelques Chapelles & deux Eglises Paroissiales, avec de fort beaux Clochers. Les rues sont spacieuses & fort belles : elles s'ouvrent au milieu de la Ville par une grande Place, qui est entourée de fort beaux bâtimens. La plûpart des maisons sont ornées de jardins, & de parterres ou de terrasses, sur lesquelles on voit regner de belles allées d'Orangers & de Limoniers. La situation de Laguna peut recevoir quantité d'embellissemens. Comme elle domine sur la mer, & qu'elle est ouverte du côté de l'Est, elle a l'avantage du vent de commerce, qui est ordinairement fort doux; de sorte que pendant tout le jour elle n'est guéres sans quelque souffle rafraîchissant, dont la Plaine voisine tire tant d'avantage, que l'herbe y est d'une verdure charmante. Cette Plaine est terminée à l'Ouest par des Montagnes, qui lui fournissent une autre source d'agrémens par la fraîcheur de leurs eaux : la principale Fontaine (38) est conduite jusqu'à la Ville par des tuyaux de

Sa description par Dampierre.

(35) Dellon dit au même endroit que le Fort principal a quatre bastions, & commande la Ville de Santa-Cruz, qui est le lieu le plus sûr de l'Isle pour l'abordage; que sur la Côte du Nord il y a trois autres petits Forts; &, au Sud, un Château avec des tours rondes, & deux petits Forts devant la Ville qui la défendent de ce côté-là. Durret s'accorde avec ce recit, excepté qu'aux trois Forts il en joint un quatriéme en forme de tour.

(36) On y voit trois Monasteres d'hommes & trois de filles. Il s'y trouve aussi un Hermitage le plus agréable du monde, *Durret*, p. 74.

(37) Le P. Feuillée, par l'observation des Satellites, aux mois de Juillet & de Septembre 1724, trouva que cette Ville est située à 21 degrés 28 minutes Ouest de Toulon, & par conséquent 5 minutes Ouest d'Oratava, & un degré 7 minutes Est de Ferro.

(38) C'est la Fontaine dont Durret parle. Mais Dellon ajoûte que la fraîcheur de l'eau y est entretenue par de grands arbres qui sont autour de la source, & que toutes les collines voisines sont couvertes d'oranges, de citrons & de grenades; qu'il y a au pied de la montagne un Canton charmant, à côté duquel l'eau tombe des rochers avec un doux murmure, & se rassemblant dans un canal, arrose la Plaine l'espace de quatre milles & demi; après quoi elle entre dans un aqueduc, qui la conduit l'espace d'une demie lieue jusqu'à deux cens pas de la Ville, où elle est reçue dans deux citernes. *Dellon*, *ubi sup.*

NICOLS. 1560.

pierre, élevés sur des piliers. De l'autre côté, c'est-à-dire à l'Est; la nature a placé un Lac, ou un Etang (39) d'eau fraîche, d'un demi mille de tour: on voit dans toutes les saisons sur ses bords une multitude de Bestiaux; mais en Hiver il est couvert de toutes sortes d'Oiseaux de mer, qui donnent aux Habitans le plaisir de la chasse; c'est de ce Lac que la Ville a tiré le nom de Laguna. Enfin si l'on considere dans la Capitale de Tenerife, la situation, l'étendue de sa vûe à l'Est; (car la vûe s'étend jusqu'à la grande Canarie) ses Jardins, ses Allées d'arbres & ses Bosquets, sa Plaine, son Lac, son Aqueduc, & la douceur des vents dont elle est rafraîchie; elle doit passer pour une habitation délicieuse. On ne fait pas la même peinture du reste de l'Isle, qui est rempli de Rochers & de Monts escarpés, dont les Voyageurs ne se dégagent qu'avec peine, avec des Anes & des Mulets pour montures. On s'en sert aussi pour les chariots & les autres voitures.

De Laguna on découvre au Sud-Ouest une pointe de Montagne qui surpasse toutes les autres; mais qui paroît peu considérable dans ce point de vûe, parce qu'elle est environnée de plusieurs autres Monts; c'est le fameux (40) Pic, qui est regardé avec raison comme la partie du Globe terrestre la plus éloignée du Centre.

Autre description par Scory.

La terre, dit Sir Edmund Scory, s'éleve insensiblement depuis le Port de Santa-Cruz jusqu'à Ciudad de Laguna. Cette Capitale est admirablement située au milieu d'une Plaine, dont la circonférence est d'environ dix milles, & qui est environnée de hautes montagnes, excepté vers le Nord-Ouest. Il y entre de ce côté-là un vent qui porte beaucoup de fraîcheur dans la Ville: c'est ordinairement à midi qu'il commence, pour durer jusqu'à minuit, quoiqu'en même tems il souffle pleinement Sud-Est sur Mer. Pendant la nuit, sa fraîcheur est quelquefois excessive, à cause de la rosée qui tombe alors en abondance. Les Maisons de la Ville sont bâties de pierres brutes, presque toutes à deux ou trois étages: elles n'ont pas de cheminées, même dans la Cuisine; mais seulement un fourneau contre le mur. Aussi les Habitans mangent-ils leur viande grillée plutôt que rôtie. La forme de la Ville est fort belle, & les rues assez droites: elle n'a point de murailles; mais elle est bien fournie d'eau. Son nom lui vient d'un Lac qu'elle a du côté de l'Ouest, & sur lequel il se trouve quantité d'Oiseaux de mer & d'eau douce.

Faucons plus gros que ceux de Barbarie.

Je ne puis oublier, dit Sir Edmund, les belliqueux Faucons, qui paroissent tous les soirs aux environs du Lac. C'est un spectacle fort agréable que de voir les Negres occupés à les chasser & même à les combattre; ils sont beaucoup plus gros & plus forts que ceux de Barbarie. Le Viceroi (41) assistant un jour à cette chasse, & voyant le plaisir que l'Auteur y prenoit, l'assura qu'un Faucon qu'il avoit envoyé en Espagne au Duc de Lerme, étoit

(39) Il y a aussi, près de la Ville, sur une petite colline, un Lac environné d'autres collines, qui abreuve les bestiaux des Habitans. *Dellon*, *ubi sup.*

(40) Le P. Feüillée a trouvé que le Pic est à 22 degrés 29 minutes 3 secondes Ouest de Toulon. Par conséquent il doit être une minute 30 secondes Ouest de Laguna, & un degré 5 minutes Est de Ferro. La latitude est de 28 degrés 30 minutes d'après les mêmes observations.

(41) D'autres ne l'appellent que Gouverneur général.

revenu d'Andalousie à Tenerife, c'est-à-dire, que, s'il ne s'étoit pas reposé sur quelque Vaisseau, il avoit fait d'un seul vol deux cens cinquante lieues d'Espagne; aussi fut-il pris à demi-mort, avec les armes du Duc de Lerme au cou. Depuis le moment de son départ d'Espagne jusqu'à celui de sa prise, il ne s'étoit passé que seize heures (42).

NICOLS. 1560.

Vol prodigieux d'un Faucon.

Le fameux Pic de Tenerife est, suivant l'opinion commune, la plus haute Montagne de l'Univers. Linschoten assure qu'on le voit en Mer de soixante (43) milles; qu'on ne peut y monter qu'aux mois de Juillet & d'Août, parce que le reste de l'année il est couvert (44) de neige, quoiqu'il n'en paroisse point dans tous les lieux voisins; qu'on employe trois jours à gagner le sommet, d'où l'on découvre aussi-tôt toutes les autres Isles; & qu'il en sort beaucoup de souffre (45) qui est transporté en Espagne. Beckman dit, que cette merveilleuse Montagne est située au centre de l'Isle, & qu'elle s'éleve comme une Pyramide, ou plutôt comme un pain de sucre; mais qu'il ne put en voir le sommet (46) parce qu'il étoit caché dans les nues. Atkins l'appelle un amas-pyramidal de Rocs brutes (47), qui ont été comme incrustés ensemble par quelque embrasement souterrain qui dure encore.

Observations sur le Pic de Tenerife.

On ne trouve pas moins de différence entre les Auteurs sur la veritable hauteur du Pic (48) que sur la distance d'où l'on peut l'appercevoir en mer. Cependant, par une observation sur le Barometre, on a reconnu que le vif-argent s'abbaisse d'onze pouces au sommet de la Montagne, c'est-à-dire de vingt-neuf à dix-huit; ce qui répond, suivant les tables (49) du Docteur Halleg, à deux milles & un quart. Ce calcul s'accorde assez avec celui de Beckman, qui met la hauteur perpendiculaire du Pic à deux milles & demi; il observe aussi que les Hollandois y placent leur premier Meridien (50).

Sa hauteur mesurée à l'aide du Barometre.

Dampierre observe que l'Isle de Tenerife est abondante en froment, en orge & en maïs, qu'on transporte souvent dans les autres Pays; & qu'elle surpasse (51) en fertilité toutes les Isles voisines. Le Capitaine Robert rend témoignage qu'il y a vû un arbre de corail, le plus grand peut-être qui ait jamais été (52) connu dans le monde. Durret compte le Pin avec le Dragon & la plante d'Aloes pour une production naturelle de Tenerife. Le Pin y rend une certaine gomme, ou une espece de poix, qu'on en tire par une methode fort simple: on couche l'arbre coupé, en pieces, sur une fosse qu'on

Corail à Tenerife.

Poix de pin.

(42) Observations de Sir Edmond Scory, dans le Pilgrimage de Purchass, p. 785.

(43) Le-Maire dit quarante lieues; Beckman, cinquante; Durret, soixante. Herbert prétend que dans un tems clair, on le voit de cent vingt & quelquefois de trois cens milles. Purchass raconte que *Thomas Briam*, un de ses amis, l'avoit vû de 48 lieues dans un tems serein. Il ajoute à la marge que d'autres prétendent l'avoir vû de cent cinquante milles, *Pilgrimage*, p. 783.

(44) Le-Maire dit qu'il est perpétuellement couvert de neige, qu'elle ne tombe jamais, & qu'elle ne diminue point.

(45) Voyage de Linschoten, chap. 90, pag. 177.

(46) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4 & suivantes.

(47) Atkins, Voyage de Guinée, p. 30.

(48) Herbert dit qu'on lui donne quinze milles de hauteur. Dellon & Durret 478112 pieds, ce qui fait environ neuf milles; Varenius, quatre milles & demi.

(49) Voyez le parfait Géographe, Part. I. p. 348.

(50) Voyez des détails plus curieux sur le Pic à la derniere Section de ce Chapitre.

(51) Voyez ses Voyages, Vol. III. p. 3 & suivantes.

(52) Son Voyage aux Isles du Cap-Verd, pag. 4.

NICOLS. 1560.

ouvre dans la terre ; & mettant le feu (53) à l'un des deux bouts, on force la poix de couler dans la fosse.

Trois sortes d'excellent vin.

Cette Isle produit trois sortes d'excellent vin, qui sont connus sous les noms de Canarie, de Malvoisie, & de Verdona ; les Anglois les confondent tous trois sous le nom commun de Sack. Beckman observe que les Vignes qui produisent le Canarie, ont été transplantées du Rhin à Tenerife par les Espagnols, sous le regne de Charles-Quint : on prétend que dans une seule année il en est venu jusqu'à quinze & seize mille muids (54) en Angleterre. Dampierre, Le-Maire & Durret donnent la preference à la Malvoisie de Tenerife sur celle de tous les autres Pays (55) du monde. Les deux derniers de ces trois Auteurs ajoutent qu'elle n'étoit pas connue à Tenerife avant que les Espagnols y eussent apporté quelques ceps de Candie, qui produisent aujourd'hui de meilleur vin & plus abondamment que dans l'Isle même de Candie ; le transport & la navigation ne font qu'augmenter sa bonté. Dampierre parle aussi du verdona, ou du vin verd. Il est plus fort & plus rude que le Canarie ; mais il (56) s'adoucit aux Indes Occidentales, où il est fort estimé. Comme il croît à l'Est de l'Isle, il s'embarque à Santa-Cruz. Au contraire le Canarie, qui croît à l'Ouest, s'embarque à Oratava (57).

Origine du vin de Canarie.

Prix de la malvoisie.

Dellon observe que le prix d'une pipe de malvoisie ne surpasse pas communément vingt ducats. Les droits d'exportation montent à dix-sept réaux. Ainsi le tout ne revient pas à plus de quatre-vingt-neuf livres de France, pour quatre cens quatre-vingt pintes dont la pipe est composée. Dellon ajoute que l'argent étant fort commun à Tenerife, les Marchands Etrangers y commercent avec beaucoup d'avantage. Il nous apprend encore que les marchandises dont la vente est la plus certaine aux Canaries, sont les épées, les pistolets, les couteaux, les peignes, les montres & les pendules, le beau drap noir & gris, les rubans, & toutes sortes de linge, fin & commun (58).

Marchandises estimées à Tenerife.

Il ne manque rien aux richesses de Tenerife, s'il est vrai, comme le Capitaine Robert nous l'assure, qu'il y ait une Mine d'or à la pointe de Negos. Il observe à cette occasion qu'un pauvre homme, plus avide de richesses que ses voisins, fut surpris sur une de ces montagnes avec des outils de fer & d'autres instrumens, qui firent connoître ses intentions. On trouva même déja sur lui une certaine quantité d'or. Enfin le crime d'avoir voulu fouiller dans les Mines parut si averé, qu'il fut pendu peu de jours avant (59) l'arrivé du Capitaine.

Mine d'or. Elle coûte la vie à un Pauvre.

Un homme d'esprit, qui a fait sur l'Isle de Tenerife des observations curieuses, dont on doit la publication au (60) Docteur Sprat, parle ainsi des productions de cette Isle. « Les vignes qui produisent l'excellent vin de Tenerife croissent toutes sur la Côte, à la distance d'un mille de la mer. Celles qui sont plus loin dans les terres sont beaucoup moins estimées, & ne

Observations d'un homme d'esprit, publiées par Sprat.

(53) Voyage à Lima, p. 7

(54) Herbert dit que Tenerife surpasse Canarie en raisins, & qu'elle fournit tous les ans vingt-huit mille barils de vin, p. 4.

(55) Les Anglois l'appellent par corruption Malmsey.

(56) Voyez les Voyages de Dampierre, Vol. III, p. 3 & suivantes.

(57) Dellon, Supplément, p. 6.

(58) Robert, Voyage aux Isles du Cap-Verd.

(59) Histoire de la Societé Royale, pag. 208.

(60) *Ibid.*

réussissent

» réussissent pas mieux quand on les transplante dans les autres Isles.

Nicols. 1560.

» Dans quelques endroits de l'Isle de Tenerife il croît une sorte d'arbrisseau, nommé *Legnan*, que les Anglois achetent pour du bois aromatique. » On y trouve des abricotiers, des pêchers & des poiriers qui portent deux » fois l'an; & des limons qui en contiennent un petit dans leur centre, ce » qui leur a fait donner le nom de *Pregnada*. Tenerife produit du coton & » de la coloquinte. Les rosiers y fleurissent à Noel. Il n'y manque rien aux ro» ses, pour la vivacité du coloris, ni pour la grandeur; mais les tulipes n'y » croissent point Les rochers y sont couverts de crête marine. Il croît sur les » bords de la mer une autre herbe à feuilles larges, si forte & même si veni» meuse qu'elle fait mourir les chevaux. Cependant elle n'est pas si pernicieu» se aux autres animaux. On a vû jusqu'à quatre-vingt épis de froment sortir » d'une seule tige; il est aussi jaune & presqu'aussi transparent que l'ambre. » Dans les bonnes années un boisseau de semence en a rendu jusqu'à cent.

Limon Pregnada.

» Les Serins des Canaries qu'on apporte en Angleterre sont nés dans les » *Barancos* ou les Sillons que l'eau forme en descendant des montagnes. L'isle » de Tenerife est aussi fort abondante en cailles & en perdrix, qui sont d'une » grande beauté & beaucoup plus grosses qu'en Europe. Les pigeons ramiers, » les tourterelles, les corbeaux & les faucons y viennent des Côtes de Barba» rie. Il y a peu de montagnes où l'on ne découvre des esseins d'abeilles. Les » chevres sauvages grimpent quelquefois jusqu'au sommet du Pic. Les porcs » & les lapins ne sont pas moins communs dans l'Isle. A l'égard du poisson, » il y est géneralement de meilleur goût qu'en Angleterre. Les écrevisses » de mer n'y ont pas les pattes si grandes. Le *clacas*, qui est sans contredit » le meilleur coquillage de l'univers, croît dans les rocs, où il s'en trouve » souvent cinq ou six sous une grande écaille. On estime aussi une sorte d'an» guille, qui a six ou sept queues, longue d'une aune, jointe à un corps & à » une tête de la même longueur. Les *turtles* * & les *cabridos* sont des poissons » qui l'emportent sur nos truites.

Où naissent les serins à Tenerife.

Poissons excellens. Clacas, anguilles monstrueuses.

Turtles & Cabridos.

» Le Port de Santa-Cruz est au côté Nord-Est de l'Isle; mais elle a trois au» tres Villes qui le surpassent en beauté comme en grandeur, Saint-Christoval » de Laguna, Oratava & Garrachico.

Sir Edmund Scory (61), qu'on a déja cité, étoit aux Canaries vers le commencement du dix-septiéme siécle. L'idée qu'il nous donne de Tenerife est plus exacte que tout ce qui se trouve dans les Relations qui ont suivi la sienne. Cette Isle est partagée, dit il, par une chaîne de montagnes, qui ressemble beaucoup à la nef d'une Eglise, dont le Pic fait comme le clocher. Si on la divise en douze parties, il y en a dix qui ne sont composées que de montagnes impratiquables, de rochers, de bois & de vignobles. Mais le reste consiste en terres labourables, d'où l'Auteur rend témoignage que malgré la petitesse de l'espace il a vû tirer dans une année cinq mille deux cens hannaks de froment, outre une prodigieuse quantité d'orge & de riz.

Autre idée de Tenerife par Scory.

Les principaux vignobles sont ceux de Buena-Vista, Dante, Oratava, Figueste, & sur-tout celui de Ramble, qui produit le meilleur vin de l'Isle. Il y a deux sortes de vins fort estimés, la malvoisie & le verdona. Celui-ci vient d'un

Les principaux vignobles.

* Les Turtles sont une espece de Tortues.

(61) Observations de Scory, dans le Pilgrimage, p. 785.

NICOLS. 1560.

grain fort long & passe pour pesant. L'autre d'un grain rond, qui forme une liqueur divine, & digne d'être transportée dans toutes les parties du monde. Elle est à l'épreuve de la chaleur & du froid. Pour les fruits, il n'y a pas de Pays qui fournisse de meilleures especes de melons, de grenades, de citrons, de figues, d'oranges, de limons, d'amandes & de dates. La soie, le miel, & par conséquent la cire, y sont de la même excellence; & si ces trois sources de richesses y étoient cultivées avec plus de soin, elles surpasseroient celles de Florence & de Naples.

Ses arbres.

Le côté du Nord est rempli de bois & d'exellente eau. On y voit croître le cedre, le cyprès, l'olivier sauvage, le mastix, le savinier, avec des palmiers & des pins d'une hauteur admirable. Entre Oratava & Garachico, on trouve une forêt entiere de pins, qui parfume l'air des plus délicieuses odeurs. L'Isle n'a pas de canton qui n'en produise; c'est le bois dont se font les tonneaux & tous les autres ustenciles. Outre le pin droit, on en voit un autre qui croît en s'élargissant comme le chêne. Les Habitans le nomment l'arbre immortel, parce qu'il ne se corrompt jamais ni dans l'eau, ni sous terre. Il est presqu'aussi rouge que le bois du Bresil, auquel il ne cede pas non plus en dureté; mais il n'est pas si onctueux que l'autre espece. Il s'en trouve de si gros, que les Espagnols ne font pas difficulté d'assurer fort sérieusement que toute la charpente de l'Eglise de los Remedios à Laguna est composée d'un seul de ces arbres.

Eglise bâtie d'un seul arbre.

Arbre nommé Dragon, & ses proprietés.

Mais l'arbre qu'on appelle Dragon, surpasse tous les autres par ses propriétés. Il a le tronc fort gros, il s'éleve fort haut, son écorce ressemble aux écailles d'un dragon ou d'un serpent; & c'est delà sans doute qu'il tire son nom. Ses branches, qui sortent toutes du sommet, sont jointes deux à deux comme les mandragores. Elles sont rondes, douces & unies comme le bras d'un homme, & les feuilles sortent comme entre les doigts. La substance du tronc sous l'écorce n'est pas un véritable bois; c'est une matiere spongieuse, qui sert fort bien, quand elle est séche, à faire des ruches d'abeilles. Vers la pleine Lune, il en sort une gomme claire & vermeille, qui s'appelle *sangre de draco* ou sang de dragon. Elle est beaucoup meilleure & plus astringente que celle de Goa & des Indes Orientales, que les Juifs (62) alterent ordinairement de quatre à un.

Nombre des Habitans de Tenerife.

Dans la proportion de sa grandeur, l'Isle de Tenerife contient plus d'Habitans qu'aucune autre Isle de l'Ocean. Dampierre en fait monter le nombre à quinze mille hommes. Mais on est porté à croire qu'il l'a supposé plus grand, lorsqu'il ajoute que l'Isle peut mettre douze mille hommes sous les armes. A l'égard des Habitans Espagnols, Dellon & Durret observent que les gens de qualité, & ceux dont la fortune est aisée, sont fort affables & fort polis; mais que le caractere des Pauvres est, comme en Espagne, l'orgueil & la paresse. Il n'y a pas de petit Bourgeois de Laguna qui ne porte une longue épée, à la Ville comme en voyage, & qui n'aime mieux languir de faim, ou du moins vivre de potage & de racines, que de se donner le moindre mouvement pour se rendre la vie plus douce; quoique le poisson, le gibier & les autres commodités se présentent en abondance. Dampierre ajoute que les femmes, aussi lâches que les hommes pour le travail, se couvrent d'un

Paresse des Espagnols.

(62) Dellon & Durret, *ubi sup.*

grand voile, qui ne les empêche pas de regarder du coin de l'œil les objets qui peuvent leur plaire. On suppléera dans l'article suivant au caractere des Habitans de Tenerife, par une relation curieuse qui regarde les Guanches.

§. III.

Isles de (63) *Gomera, de Palma, d'Hiero* ou *Ferro, de Lancerota & de Fuerte-ventura.*

Situation de Gumera, & ses proprietés.

La premiere de ces cinq Isles est située à l'Ouest de Tenerife, à six lieues de distance. Elle n'a pas plus de huit lieues de longueur. On lui donne le titre de Comté; mais, dans les différends civils, les Vassaux du Comte de Gomera ont le droit d'appel aux Juges Royaux, qui font leur résidence dans l'Isle de Canarie. La Capitale de l'Isle porte le même nom. C'est une fort bonne Ville (64) avec un excellent Port, où les Flottes des Indes s'arrêtent volontiers pour y prendre (65) des rafraîchissemens. L'Isle fournit à ses Habitans leur provision de grains & de fruits. Elle n'a qu'un Ingenio, c'est-à-dire, une Manufacture de sucre; mais elle produit des vignes en abondance. Sa latitude, 27 degrés du Nord (66).

Isle de Palma (67).

Situation de Palma.

Cette Isle est à douze lieues de Gomera au (68) Nord-Ouest. Sa forme est ronde. Elle n'a pas moins de vingt-cinq lieues de circuit. On vante beaucoup l'abondance de ses vins & de son sucre. Sa Capitale, qui se (69) nomme Palma, fait un grand commerce de vin aux Indes Occidentales & dans les autres Pays. Elle est ornée d'une très belle Eglise. L'administration des affaires & de la Justice est entre les mains d'un Gouverneur & d'un Conseil d'Echevins. L'Isle n'a qu'une autre Ville, nommée Saint-André, assez jolie, mais fort petite. Elle a quatre Ingenios, où l'on fait d'excellent sucre; deux qui se nomment *Zanzes*, & les deux autres *Tassacortes*. Le terroir produit peu de bled. Dans leurs besoins, les Habitans ont recours à l'Isle de Tenerife.

Canton de Brenia, le meilleur pour le vin.

Supplement. Les meilleurs vins de Palma croissent dans un Canton qui se nomme *Brenia*, & qui produit tous les ans environ douze mille barils de malvoisie. Il n'est pas moins fertile en fruits (70) & en bestiaux. Vers l'année 1652, il se forma dans cette Isle un Volcan, avec un tremblement de terre si violent, qu'il se fit sentir jusqu'à Tenerife, où la premiere éruption du soufre enflammé fut entendu comme un coup de tonnerre. On vit de la même Isle, pendant plus de six semaines, la flamme aussi brillante dans les ténebres de la nuit, qu'une chandelle allumée dans une chambre, & l'on y

Volcan, dans l'Isle de Palma.

(63) Ou la Gomera.

(64) Hawkins dit qu'elle est à l'Est.

(65) Il y a une belle riviere d'eau douce à trois lieues du Sud de la Ville. *Hawkins*, Voyage à la Mer du Sud, p. 25.

(66) La Partie Nord de Gomera est à 28 degrés dans nos Cartes.

(67) Ou la Palma.

(68) Elle est absolument au Nord dans les Cartes.

(69) Hawkins la place à l'Est de l'Isle.

(70) Voyez le Parfait Géographe, Part. II, p. 221.

NICOLS. 1560.

vit tomber quantité de cendre & de sable, que le vent avoit la force de transporter (71) à cette distance.

Isle de Ferro, d'Hiero (72) ou *de Fer*.

L'Isle de Ferro n'est qu'à deux lieues à l'Ouest de Palma. Son circuit est d'environ six lieues. Elle appartient au Comte de Gomera. Sa situation (73) est à 27 degrés de latitude du Nord. Ses principales productions sont la chair de chevre & l'orchel. On n'y a jamais vû qu'un seul vignoble, planté par un Anglois de Taunton, qui se nommoit Jean Hill. Elle n'a pas non plus d'autre eau douce que celle qu'on y recueille de la pluie, à la faveur d'un grand arbre (74) qui se trouve au milieu de l'Isle, & qui est sans cesse couvert de nuées. L'eau qui distille sur les feuilles tombe continuellement dans deux grandes citernes qu'on a construites au pied de l'arbre, & suffit pour (75) les besoins des Habitans & des bestiaux.

Vignoble unique dans l'Isle de Fer ou Ferro.

Merveilleux arbre qui lui fournit de l'eau.

SUPPLEMENT. La plûpart des Voyageurs s'accordent dans le recit qu'ils font de cet arbre, & quelques-uns y joignent des circonstances qui augmentent le prodige. Ils observent (76) que le tronc a deux brasses d'épaisseur, qu'il s'éleve de quarante-huit pieds, & que le diametre de ses (77) branches est de cent vingt pieds. Dapper raconte que les nuages qui couvrent l'arbre, excepté (78) dans la plus grande chaleur du jour, y répandent une rosée si abondante, qu'on en voit continuellement couler de l'eau, & qu'il en tombe chaque jour vingt tonneaux dans les citernes. Elles sont de pierre, profondes de seize pieds, & larges de vingt (79) pieds quarrés. Leur situation est au Nord de l'arbre. Dapper ajoûte que les Insulaires appellent cet arbre *Garoe*, & les Espagnols *Santo*; qu'il est d'une fort belle forme, & que les feuilles ont toujours la verdure du laurier, mais qu'elles ne sont pas plus grandes que celles du noyer; & que pour fruit, il porte (80) une sorte de noix ou d'aveline qui est fort douce & fort agréable. Pour conserver plus sûrement l'arbre Santo, on a pris soin de l'entourer d'un mur de pierre. Le même Ecrivain raconte qu'au tems de la conquête, lorsque les Espagnols ne trouvant

(71) Voyez la Relation du Pic de Tenerife dans l'Histoire de Sprat.

(72) Les Espagnols l'appellent ordinairement *Hiero*, les Portugais *Fierro*, & les Italiens *Ferro*.

(73) Sa latitude a trois degrés de plus dans nos Cartes. Le P. Feuillée a déterminé sa longitude à 20 degrés Ouest de l'Observatoire de Paris. C'est la même que M. de Lisle avoit marquée d'après les Journaux des Voyageurs. Les Géographes tracent leur premier Meridien par l'Isle de Fer.

(74) Pierre Martyr dit qu'il est sur la plus haute terre de l'Isle. Décad. 1. p. 12.

(75) Dapper dit qu'il a fourni leur provision d'eau à des Flottes entieres.

(76) Beckman, p. 7.

(77) Durret, Voyage de Lima, *ubi sup.*

(78) Linschoten dit qu'il est toujours couvert de petites nuées de la même forme, & qui ne grossissent ni ne diminuent. Voyez ses Voyages, p. 177.

(79) Linschoten dit qu'il y a quantité de citernes sous l'arbre & à l'entour, & que l'eau est claire, legere & fort belle, *Ibid.* Le Commentateur du premier Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, en 1594, s'accorde exactement avec Linschoten, qu'il a peut-être copié; cependant au lieu de citernes pour recevoir l'eau, il dit que les Habitans la viennent recevoir dans des vases; ce qui est conforme à la Planche que de Bry nous a donnée de cet arbre.

(80) Linschoten dit que les feuilles sont longues & étroites, & toujours vertes.

dans l'Isle ni fontaines, ni puits, ni riviere, en marquoient beaucoup d'étonnement, les Insulaires leur dirent qu'ils ramassoient l'eau de pluie dans des vases. Ils avoient couvert soigneusement leur arbre avec de la terre & des cannes, dans l'espérance que leurs Vainqueurs se trouveroient forcés d'abandonner l'Isle. Mais le secret ne demeura pas long-tems caché. Une femme (81) le découvrit à son Galant Espagnol.

Nicols. 1560.

La plûpart des Voyageurs ne parlent, comme M. Nicols, que d'un seul Arbre qui fournit à l'Isle sa provision d'eau; mais le Chevalier Richard Hawkins en introduit un grand nombre dont les Insulaires tirent le même service. Il raconte que le grand Arbre est dans une Vallée, au milieu d'un bois épais de fort grands Pins, qui étant défendus une partie du jour contre l'ardeur du Soleil, par les hautes Montagnes dont ils sont environnés au Sud-Est, reçoivent sur leurs feuilles les vapeurs qui s'exhalent de la Vallée, & qui retombent après s'être épaissies en nuages. Du feuillage des Pins, dit-il, elles coulent sur l'Arbre qui est au milieu de la Vallée, & de cet Arbre dans les Citernes; mais ce secours de la nature n'empêche pas que les Habitans ne ramassent l'eau (82) de pluie avec beaucoup de diligence, & qu'ils ne la conservent dans d'autres Citernes. Quoique le recit de Hawkins differe ici des autres relations, on y reconnoît du moins le même Arbre dont les autres Voyageurs ont parlé. Il n'y en a qu'un seul qui nie hardiment le fait, & qui traite de fiction ce que tous les autres ont rapporté si sérieusement: c'est Le-Maire, dans la Relation du voyage qu'il fit aux Isles Canaries en 1682. Comme il avoit entendu parler de cet Arbre merveilleux, il ne manqua point en arrivant de prendre des informations, & de raconter toutes les circonstances qu'on a rapportées jusqu'ici; mais il nous assure que les ayant toujours regardées comme une fable, il fut confirmé dans cette opinion par le témoignage des Habitans. Ne pourroit-on pas objecter contre ce recit, que les informations de Le-Maire furent prises dans l'Isle de Tenerife, & non à Ferro même, d'autant plus qu'il confesse ensuite d'avoir trouvé quelques Insulaires qui lui tinrent un langage différent (83), & qui reconnoissant l'existence de plusieurs Arbres de cette nature, se réduisirent à prétendre qu'ils ne rendoient point une aussi grande quantité d'eau qu'on l'a publié.

Diversité d'opinions sur cet arbre.

Le-Maire le traite de fable, & se dément.

Il faut remarquer que tous les Auteurs dont on a cité jusqu'ici les noms ne parlent que sur le témoignage d'autrui; mais nous y joindrons le recit de Louis Jacksons, qui passe pour un témoin oculaire. Il apprit lui-même à Purchass qu'étant à Ferro en 1618, il avoit vû l'Arbre de ses propres yeux; qu'il lui avoit trouvé la grosseur d'un chêne, l'écorce fort dure, & six ou sept aunes de hauteur; les feuilles rudes, de la couleur des feuilles de Saules, mais blanches au côté inférieur; qu'il ne porte ni fleurs, ni fruits; qu'il est situé sur le revers d'une Colline; que pendant le jour il paroît flétri (84), & qu'il ne rend de l'eau que pendant la nuit, lorsque la nue qui le couvre commence à s'épaissir; enfin qu'il en donne assez pour suffire à toute l'Isle, c'est-à-dire, suivant le recit de Jacksons, à huit mille ames & à cent mille bestiaux. Il ajoûte que l'eau est conduite par des tuyaux de plomb, du pied de l'Arbre dans un

Relation d'un témoin oculaire.

(81) Voyez Dapper, sur les Isles Canaries.

(82) Hawkins, Voyage à la Mer du Sud, p. 25.

(83) Le-Maire, *ubi sup.* p. 28.

(84) *Id. Ibid.*

NICOLS. 1560.

grand réservoir, qui ne contient pas moins de vingt mille tonneaux, environné d'un mur de brique & pavé de pierre; que de-là on la transporte dans des barils à divers endroits de l'Isle, où l'on a pratiqué d'autres citernes; & que le grand bassin est rempli toutes les nuits (85).

Jugement sur cette variété d'opinions.

Après avoir comparé tous les témoignages, quoique nous ne soyons pas portés à rejetter celui d'un homme qui parle de ce qu'il a vû, sur-tout à l'égard d'un fait dont on ne sçauroit démontrer l'impossibilité, il nous semble néanmoins que le récit de Le-Maire est le plus probable, parce qu'il est plus aisé de concevoir que plusieurs arbres puissent fournir de l'eau à l'Isle de Ferro qu'un seul : on pourroit demander aussi comment faisoient les Insulaires avant la naissance de cet Arbre, ou quelle seroit leur ressource s'il venoit à leur manquer. A la verité Linschoten nous apprend qu'ils ont de l'eau dans quelques endroits voisins de la Côte; mais qu'il est si difficile d'en approcher qu'ils n'en peuvent tirer beaucoup d'utilité; & que le terrein de l'Isle est si sec, qu'il ne s'en (86) trouve point une goutte dans aucun autre endroit.

Etat present de l'Isle de Ferro.

Le même Voyageur ajoûte que l'Isle de Ferro est fort sterile; cependant d'autres Ecrivains nous apprennent depuis, qu'elle produit du bled, des cannes de sucre, & quantité de fruits & de plantes; sans parler d'un grand nombre de bestiaux, qui fournissent du lait & du fromage aux Habitans. N'oublions pas le Volcan qui s'y ouvre quelquefois avec un grand bruit & beaucoup de ravages. En 1677 il en parut un (87) qui ne dura que cinq jours; mais quinze ans après en 1692, l'Isle en essuya pendant six semaines un beaucoup plus terrible, qui fut accompagné de plusieurs tremblemens de terre (88).

Volcan terrible.

Isle de Lancerota ou *Lanzarota.*

Cette Isle est (89) au 26e degré de latitude, à dix-huit lieues de la grande Canarie vers le Sud-Est; & sa longueur est de douze lieues. Ses seules richesses sont la chair de chevre & l'*Orchel*. Elle a le titre de Comté. Du tems de Nicols, elle appartenoit à Dom Augustin de Herrera, qui se qualifioit Comte de Fuerte-ventura & de Lanzarota; mais ses Vassaux avoient le droit d'appel aux Juges royaux de Canarie, comme on l'a déja fait observer. Cette Isle envoye chaque semaine à Canarie, à Tenerife & à Palma, des Barques chargées de chair de chevre sechée, qui s'appelle *Tussinetta*, & dont on se sert dans ces Isles au lieu de lard.

Comté de Lanzarota. A qui il appartient.

SUPPLEMENT. Lancerota n'a pas moins de treize lieues, du Nord au Sud, sur neuf lieues de largeur (90). Son circuit est d'environ quarante lieues. Elle

(85) Purchass observe que le même arbre croît dans l'Isle S. Thomas, avec cette différence néanmoins, si l'on en croit Sanutus, que les nuées ne s'y rassemblent qu'après midi, & se dissipent ensuite deux heures avant le jour; après quoi les feuilles & l'arbre entier distillent de l'eau & ne sechent que deux heures après le lever du Soleil. *Pilgrimage*, p. 784.

(86) Linschoten, *ubi sup.* Barbot prétend que cet arbre est connu aujourd'hui pour une fiction. Voyez la Collection de Churchill, Vol. V, p. 525.

(87) Ce fut la même année que Port-Royal à la Jamaïque fut englouti par un tremblement de terre.

(88) Atkins, Voyage en Guinée, p. 20.

(89) C'est peut-être une faute d'impression, pour 29 degrés. Nos Cartes la placent 30 minutes plus au Nord.

(90) Beckman, Voyage à Borneo, p. 4.

fut prise en 1596, par les Anglois, sous la conduite de Léonidas (91) Comte de Cumberland; après quoi elle fut fortifiée avec (92) plus de soin. Marmol dans sa Description de l'Afrique place ici la Ville de Cayas, que les Algériens pillerent avec le reste de l'Isle; & d'où ils enleverent quatre cens soixante-huit Prisonniers.

Nicols. 1560. Ville de Cayas.

Lancerota n'a proprement qu'une Ville; mais elle a deux Ports sur la Côte orientale, l'un nommé *Puerto de Naos*, l'autre *Puerto de Cavallos*. Ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon : le premier qui est le plus profond, s'ouvre entre deux rangées de rocs, qui rendent le Canal fort dangereux. La dangereuse situation de ces deux Ports les rend si deserts qu'on n'y voit pas même une maison. Ils sont à trois lieues de la Ville, & le chemin de communication est entre des montagnes; cependant on a bâti une Eglise à Cavallos.

Deux Ports dans l'Isle de Lancerota.

Le Comte de Cumberland & le Docteur Layfield, son Chapelin, nous ont laissé deux Relations de la prise de Lancerota, où l'on trouve une Description (93) curieuse de la Ville & de ses anciens Habitans. Le 13 d'Avril 1596, ayant eu la vûe d'Allegranza, la plus septentrionale des Canaries, & presqu'immédiatement celle de trois petites Isles nommées Granges, ils les laisserent à l'Ouest, pour venir relâcher dans l'après midi à celle de Lancerota. Le lendemain ils jetterent l'ancre dans une Rade qui regarde l'Est-Sud-Est, proche (94) d'une dangereuse chaîne de rocs. Les Anglois étoient informés que le Seigneur de l'Isle & de Fuerte-ventura possédoit plus de cent mille livres sterling. Le Chevalier Jean Berkeley fut détaché avec cinq ou six cens hommes pour attaquer la Ville, qui étoit à neuf ou dix milles de l'endroit où la Flotte avoit débarqué; le chemin qu'il prit lui parut le plus court, mais il étoit rempli de sable & de pierres qui le rendoient fort difficile. En arrivant à la Ville, il trouva que les Habitans avoient pris la fuite avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Cependant ils n'avoient pû emporter leurs vins & leur fromage; & les Anglois en firent d'abondantes provisions. Berkeley résolu de poursuivre les Fuyards, envoya sur leurs traces un détachement, qui fut arrêté à un demi mille de la Ville par un Château très fort, situé au sommet d'une colline. On se crut dans la nécessité de former un siége; mais une centaine d'Espagnols ou d'Insulaires qui gardoient la Place, chercherent leur sureté dans la fuite. Les Anglois entrant sans résistance trouverent douze pieces d'artillerie démontées, & de grands amas de pierres. Le Château étoit bâti de quartiers de rocs, & fortifié avec beaucoup d'art. On avoit pratiqué la porte dans la partie superieure du mur, à la hauteur d'une picque; de sorte qu'en retirant l'échelle, vingt hommes auroient pû la défendre contre cinq cens.

Expédition du Comte de Cumberland dans cette Isle.

Ville & Château abandonnés.

La Ville étoit composée de plus de cent maisons, dont la plus belle n'avoit que l'apparence d'une cabane. Elles étoient bâties de cannes & de paille, avec quelques chevrons, & couvertes de boue endurcie au Soleil; l'Eglise même n'en étoit pas différente. Elle étoit sans fenêtres, & ne recevoit de lumiere que par la porte : il n'y avoit aucune division pour le chœur; des deux côtés

Description de la Ville.

(91) Comme c'est le même dont on a donné ici une autre Relation, il est certain que son nom étoit Georges, & l'on ne conçoit pas pourquoi Purchass de qui celle-ci est tirée, le nomme Leonidas.

(92) Herbert, *ubi sup.* p. 5.

(93) Purchass, Pilgrim. Vol. IV, p. 1151 & 1155.

(94) C'est apparemment près de l'un des deux Ports qu'on a nommés.

NICOLS. 1560.

regnoit un banc de pierre qui alloit jusqu'à l'Autel. Les Anglois y trouverent différentes marques de Religion Romaine. Il y avoit à peu de distance un Couvent qu'on commençoit à bâtir, avec un Jardin fort bien cultivé. Berkeley defendit que les Edifices fussent détruits ou brûlés.

Usages & qualités des Habitans.

Quoique les Habitans fussent si agiles qu'il fut impossible aux Anglois (95) d'en arrêter un seul, Layfield qui accompagnoit Berkeley, observa qu'ils sont fort bazanés & d'une taille fort haute. Leurs armes sont des picques & des pierres. Lorsqu'on les couche en joue avec les armes à feu, ils se jettent par terre; mais aussi-tôt qu'ils ont entendu le bruit du coup, ils se relevent avec leurs picques & leurs pierres, & voltigeant autour d'un Bataillon ils l'incommodent beaucoup. Leur Isle s'étend Nord-Est & Sud-Ouest : elle est à vingt-huit degrés quelques minutes du Nord. Une chaîne de Montagnes, qui la divise, sert d'asyles à quelques bêtes sauvages, qui n'empêchent pas les chevres & les moutons d'y paître tranquillement; mais il y a peu de bêtes à cornes, & moins encore de chevaux. Les Vallées sont seches & sabloneuses; elle ne laissent pas de produire de l'orge & du froment médiocre. La moisson devoit se faire cette année au mois d'Avril, & les Habitans en attendoient une seconde vers le mois de Septembre.

Proprietés de l'Isle.

Isle de Fuerte-ventura (96).

Situation & étendue.

Cette Isle est à 27 degrés (97) de latitude : on ne la compte éloignée que de cinquante lieues du Promontoire de Guer en Afrique, & de vingt-quatre à l'Est de la grande Canarie. On lui donne quinze lieues de long sur dix de large; elle appartient au Seigneur de Lancerota. Ses productions sont le froment, l'orge, les chevres & l'orchel; elle ne produit pas plus de vin que Lancerota. Du côté du Nord, à la distance d'une lieue, elle a une autre petite Isle, qui se nomme *Gratiosa*. Les plus grands Vaisseaux passent sans danger dans l'intervalle.

SUPPLEMENT. Sa longueur du Sud-Ouest au Nord-Est n'est pas moins de vingt-cinq lieues : mais elle est fort irréguliere dans sa largeur; car elle est composée de deux Peninsules, jointes par un Istme qui n'est large que de quatre lieues. Son circuit est d'environ soixante-dix lieues, à cause des deux Golphes (98) qui sont formés par l'Istme; cette description est conforme à celle de nos Cartes.

Villes de Fuerte-Ventura.

Dapper dit que Fuerte-ventura a trois Villes sur les Côtes; *Lanagla, Tarafalo* & *Pozzo Negro*. Du côté du Nord elle a le Port de *Chabras*; & un autre à l'Ouest, dont on vante la bonté. Entre cette Isle & celle de Lancerota, les plus nombreuses Flottes peuvent trouver (99) une retraite sure & commode; mais la Côte est dangereuse au Nord-Est, & la mer y bat furieusement contre une multitude de rocs.

(95) Ce recit s'accorde fort bien avec tout ce qu'on a rapporté jusqu'ici des Guanches. Mais les Voyageurs modernes parlent si peu de cette Nation, qu'il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'est éteinte, ou qu'elle est fort diminuée.

(96) D'autres écrivent *Forte-ventura*.

(97) La Partie du Sud est à 28, & la Partie du Nord à 29.

(98) Beckman, Voyage à Borneo, p. 4.

(99) Hawkins, *ubi sup.* p. 24.

§. IV.



VUE DU PIC DE TENERIFE A 3 LIEUES AU NORD OUEST

1. Ile de Gomera qui se presente a 45 lieües comme un petit nuage.

2. Tenerife. 3. Le Pic.

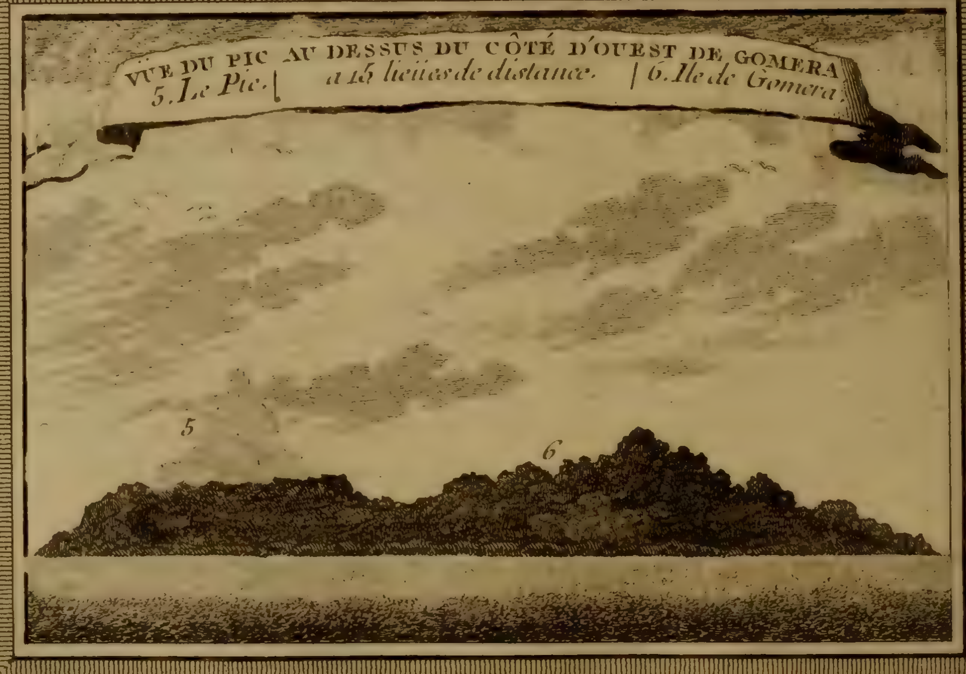
4. Partie de la grande Canarie.

1

2

3

4



Chalet Sculp.

T. II. N.° VII.

§. IV.

Trois Voyages au sommet du Pic de Tenerife, avec des observations sur l'origine des Guanches, & sur les Caves des Morts.

Remarques préliminaires sur les Auteurs de cette Relation.

IL manque tant de circonstances aux anciennes descriptions du Pic de Tenerife, qu'il doit être agréable au Lecteur de les trouver ici rassemblées dans un nouvel article, d'après les Relations des Voyageurs modernes. Nous en avons trois, qui sont l'ouvrage d'autant d'Anglois, témoins oculaires de ce qu'ils racontent, & les seuls à qui l'on ait l'obligation d'un Journal exact de ce voyage. La premiere est du Chevalier Scory, Homme de sçavoir, qui a fait sur l'Isle de Tenerife & sur le Pic, des observations, dont Purchass a publié l'Extrait. Mais cet Editeur en ayant négligé la datte, on est réduit à supposer (1) qu'elles sont de l'année 1600. L'Extrait est composé : 1°. D'un voyage au Pic & des observations de l'Auteur. 2°. De ses Remarques sur la nature du terroir de Tenerife, & sur ses productions. 3°. D'un détail sur les anciens Habitans de l'Isle. 4°. D'une Description de Laguna. Le second & le dernier de ces articles ont déja trouvé place dans les Supplémens qu'on a joints à la description de Nicols. Les deux autres vont entrer ici; mais il faut observer que Purchass suivant sa méthode ordinaire, qui est de mutiler grossiérement ses meilleurs Auteurs, n'a pas donné l'extrait de l'Ouvrage entier; de sorte qu'on ignore à quoi le reste avoit rapport.

Le second voyage au Pic est inseré dans l'Histoire de la Société Royale de Londres (2) par le Docteur Sprat, ensuite Evêque de Rochester : elle y est sans nom d'Auteur & sans datte; mais on croit pouvoir conclure de quelques circonstances qu'elle fut écrite en 1650 ou 52. Le troisiéme voyage est de Mr Edens, qui le fit en 1715, & qui a consenti que sa Relation fût insérée (3) dans les Transactions de la Société Royale. Comme ces trois pieces sont extrêmement curieuses, & que chacune renferme quantité de Remarques différentes, elles méritent de trouver place ici séparément; & pour n'y laisser rien à desirer, on y joindra plusieurs observations sur l'Histoire naturelle de Tenerife, communiquées par l'Auteur de la seconde Relation.

Description du Pic de Tenerife, & recherches sur les Guanches.

La fameuse montagne de Teyde ou Teythe, qu'on nomme communément le Pic de Tenerife, cause une égale admiration de près ou dans l'éloignement. Elle étend sa base jusqu'à (4) Garrachico, d'où l'on compte deux journées & demie de chemin jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paroisse se terminer en pointe fort aigue, comme un pain de sucre, avec lequel elle a d'ailleurs beaucoup de ressemblance; elle est plate néanmoins, à l'extrêmité, dans l'étendue de plus

(1) Il est certain par un endroit de la Relation que l'Auteur étoit aux Canaries en 1582, mais il paroît ensuite qu'il n'écrivit point dans la même année.

(2) Publiée pour la premiere fois en 1667, *in*-4°. 200 pages.

(3) Nombre 345, p. 317; & dans l'Abregé des *Jones*, Vol. V. Part. II. p. 147.

(4) Ville maritime, au côté Nord-Ouest de l'Isle, & au Sud d'Oratava.

SCORY. 1600.

d'un arpent. Le centre de cet espace est un gouffre d'où il s'élance de grosses pierres, avec de la flamme & de la fumée, accompagnées d'un bruit prodigieux. On y peut monter pendant sept lieues sur des Mules ou sur des Anes; mais il faut continuer le voyage à pied, avec de grandes difficultés. Chacun est obligé de porter ses provisions de vivres.

Maniere de monter au Pic de Tenerife.

Le dos de la montagne, pendant les dix premiers milles, est orné des meilleurs arbres de toutes les especes; & le terrein est même arrosé de petits ruisseaux sortant de leurs sources, qui venant à se joindre, descendent jusqu'à la mer en larges torrens, sur-tout lorsqu'il arrive quelque pluie violente qui les grossit. Quand on est au milieu du chemin, le froid devient insupportable; & l'on est forcé de ne marcher que du côté du Sud, & pendant le jour seulement. Cette Région froide ne finit qu'à deux lieues du sommet, où la chaleur n'est pas moins (5) extrême qu'au fond de la vallée; ainsi par une raison toute opposée on est obligé de marcher du côté du Nord, & seulement pendant la nuit. Le tems le plus commode de l'année pour ce voyage est le cœur de l'Eté, parce qu'on évite les torrens qui viennent de la fonte des neiges. Si l'on arrive au sommet vers la fin de la nuit, on peut y passer quelques heures; mais il est impossible de s'y arrêter après le lever du Soleil. On y reçoit bientôt, du côté de l'Est, des vapeurs si ardentes qu'on les croiroit sorties d'un four enflammé.

On ne peut s'arrêter long-temps au sommet.

Il est remarquable que du sommet, le Soleil paroît beaucoup plus petit lorsqu'il est monté sur l'horison que lorsqu'on le voit au-dessous de soi, & qu'il semble tourner sur son centre. Le Ciel y est fort clair & fort serein. Il n'y tombe jamais de pluye, & le vent ne s'y fait jamais sentir (6); on rapporte la même chose du Mont Olympe. Quoique l'Isle soit si remplie de Rochers qu'on en compte jusqu'à vingt mille, elle paroît de l'extrêmité du Mont comme une belle Plaine, divisée en portions par des bordures de neiges; mais ce qu'on prend pour la terre n'est au fond que les nuées, qu'on a plusieurs milles au-dessous de soi.

Le Soleil paroît tourner sur son centre.

Toute la partie d'en haut est ouverte & stérile, sans aucune apparence d'arbre ou de buisson. Il en sort du côté du Sud plusieurs ruisseaux de souffre qui descendent dans la region de la neige: aussi paroît-elle entremêlée dans plusieurs endroits de veines de souffre. La flamme du Volcan dont on a parlé s'élance avec plus de force en Eté. Si l'on jette une pierre dans le gouffre, elle y retentit, comme un vaisseau creux de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau d'une prodigieuse grosseur; aussi les Espagnols lui ont-ils donné le nom de *chaudron du Diable*. Mais les Naturels de l'Isle étoient persuadés sérieusement que c'est l'enfer, & que les ames des Méchans y faisoient leur séjour, pour être tourmentées sans cesse, tandis que celles des Bons habitoient l'agréable vallée où l'on a bâti la Ville de Laguna: en effet le monde entier n'a pas de canton où la température de l'air soit plus douce, ni de perspective plus riante que celle qu'on a du centre de cette Plaine.

Ruisseaux de souffre.

Idée des anciens Habitans.

On connoit peu l'origine des Guanches. Ils étoient barbares à l'arrivée des

Origine des Guanches.

(5) Elle pouvoit venir alors de quelque effervescence extraordinaire du Volcan, car les autres Voyageurs ne parlent point de cette chaleur excessive.

(6) D'autres ont trouvé au sommet, du vent & du froid. Scory est le seul qui parle de ce tournoyement du Soleil.

Espagnols ; ils le sont encore. Leur ancien langage, qui n'a pas cessé de subsister dans la Ville de Candelaria, ressemble beaucoup à celui des Mores de Barbarie. Betancour, Gentilhomme François, qui découvrit le premier leurs Isles, les represente (7) comme des Payens qui n'avoient pas la moindre idée de Dieu ; mais au contraire le Chevalier Scory assure qu'ils reconnoissoient un pouvoir suprême, auquel ils donnoient divers noms, tels que ceux d'Achuhurahan, Achuhuchumar, Achguaya-xerax, qui signifient le plus grand, le plus sublime, le conservateur de tout ce qui existe. Lorsqu'ils manquoient de pluye, ou qu'ils étoient incommodés par le dérangement des saisons & par quelqu'autre disgrace, ils conduisoient leurs Moutons & leurs Chévres dans un lieu destiné aux exercices de Religion ; & sevrant ce jour-là les petits du lait de leurs meres, ils tiroient du sang à tous leurs Troupeaux, dans l'opinion que c'étoit le moyen d'appaiser la colere divine, & d'obtenir du Ciel ce qui leur manquoit. Ils avoient quelque notion de l'immortalité & d'une punition future du crime, puisqu'ils regardoient le Volcan du Pic comme l'enfer des méchans. Ils l'appelloient Echeyde, & le Diable Guayotta ; mais l'Auteur ne remarque point qu'ils eussent de commerce avec cet ennemi de Dieu.

Sacrifice fort singulier.

Dans les affaires civiles ils avoient quelque apparence d'ordre. Ils avoient des Rois, dont ils se reconnoissoient les Vassaux ; & le serment de leur soumission se renouvelloit à leur mariage. Le droit de succession étoit établi parmi eux, sans y admettre les Bâtards : ils avoient un certain nombre de Loix, ausquelles ils faisoient profession d'obéir. Leurs Rois n'habitoient point d'autres Palais que des cavernes taillées dans les rocs, ou formées par la nature : on en voit encore un très grand nombre, entre lesquelles on croit distinguer celles qui appartenoient aux Princes de la Nation. L'Isle de Tenerife fut gouvernée long-tems par un seul Roi, qui portoit le nom d'*Adexe* : ensuite les enfans d'un de ces Monarques ayant conspiré contre leur Pere, diviserent le Royaume en neuf parties, parce qu'ils étoient autant de Freres. Ils s'éleva, entr'eux & leurs Successeurs, des guerres qui affoiblirent insensiblement la Nation ; cependant l'ambition y avoit moins de part que le vol. Les injustices mutuelles consistoient à se dérober des bestiaux, particulierement des Chevres mouchetées, dont ils faisoient beaucoup d'estime ; il y a beaucoup de ressemblance, pour la taille & la couleur, entre leurs Chevres & les Daims d'Angleterre.

Leur Gouvernement civil.

Cause de leurs guerres.

Ils avoient une forme établie pour les mariages : elle consistoit à demander le consentement des Peres avec quelques cerémonies ; mais après l'avoir obtenu il y avoit peu de formalités pour la consommation : aussi des liens si faciles se rompoient-ils de même. Il étoit libre de quitter une femme pour laquelle on prenoit du dégoût, & de s'en procurer successivement plusieurs autres, avec cette restriction néanmoins que tous les enfans nés après le premier divorce passoient pour illégitimes : le Roi seul étoit exempt de cette loi, en faveur de la succession ; il avoit droit sous le même prétexte d'épouser sa sœur. A la naissance d'un enfant, une femme choisie pour cet office lui versoit de l'eau sur la tête ; & dès ce moment elle contractoit avec la famille une

Leurs mariages.

(7) Ce n'est pas le seul exemple d'un Peuple que les premiers Voyageurs ont representé comme Athée, & qu'on a trouvé dans la suite plus rempli de l'idée d'un premier Etre que ceux qui leur avoient fait cette injustice.

sorte d'affinité, qui ne lui permettoit plus d'épouser un homme de la même race.

SCORY. 1600.

Exercices de leurs jeunesses.

Les jeunes gens s'exerçoient à sauter, à courir, à lancer des dards & des pierres; mais surtout à la danse, dont ils font encore aujourd'hui leur plaisir & leur gloire. La vertu & l'honnête simplicité étoient en si haute recommandation parmi eux, que par une loi inviolable ceux qui faisoient quelque violence à une femme étoient punis de mort.

Géans.

La plûpart des Guanches étoient bienfaits dans leur taille, & d'une bonne complexion. Il s'y trouvoit quelquefois des Geans d'une hauteur incroyable. On a découvert dans une de leurs cavernes la tête d'un Guanche, qui avoit quatre-vingt dents; & son corps, qui fut trouvé dans la caverne sépulchrale des Rois de Guymur, de la race desquels on prétend qu'il étoit, n'avoit pas moins de quinze pieds. Au Sud de l'Isle, les Guanches étoient couleur d'olive; mais du côté du Nord ils étoient blancs, surtout les Femmes, qui avoient aussi la chevelure fort longue & fort belle. Leur habit commun étoit une casaque courte de peau d'agneau, sans manches & sans col, liée par devant avec des courroies de cuir. Les femmes étoient vêtues comme les Hommes, & cette casaque se nommoit *Tomaré;* mais la modestie leur y faisoit joindre une autre robe de peau, qui descendoit par dessous, jusqu'à leurs talons; car elles regardoient comme une indecence pour leur sexe d'avoir la poitrine & les pieds découverts. On les ensevelissoit dans le dernier habit qu'elles avoient porté pendant leur vie (8).

Habillement des Guanches.

Leurs alimens.

Pour alimens, les Guanches semoient de l'orge & des feves; le froment leur étoit inconnu. Ils faisoient cuire l'orge au feu, & le broyant dans des moulins à bras, tels qu'on en use en Espagne, ils en tiroient la farine, pour en composer une sorte de pain avec de l'eau, du lait & du beurre; c'est ce qu'ils appelloient *Giffio*, dont ils faisoient leur principale nourriture. Cependant ils mangeoient quelquefois de la chair de Mouton, de Chevre & de Porc; mais c'étoit dans certains jours reglés, qui étoient comme leurs jours de Fête. Ils s'assembloient alors, pour joindre d'autres réjouissances à la bonne chere. Leur Roi, qui présidoit à ces assemblées, distribuoit de sa propre main trois Chevres à chaque bande, composée de vingt Guanches, & du Giffio à proportion : après quoi toutes les bandes venoient successivement devant le Monarque, & montroient leur habileté dans tous les exercices dont l'usage étoit établi. Pendant ces Fêtes, l'on publioit un armistice, qui donnoit aux hommes la liberté de traverser le Pays de leurs ennemis; & souvent malgré la guerre, ils s'invitoient à des festins mutuels avec un parfait oubli de toutes sortes de ressentimens. Dans la saison d'ensemencer les terres, le Roi faisoit des lots de chaque canton, & les distribuoit entre les Hommes. On se servoit de cornes d'animaux pour les cultiver, & l'on prononçoit des paroles mystérieuses en y jettant la semence; tous les ouvrages domestiques étoient le partage des Femmes.

Leurs Fêtes.

Fruits qu'ils nomment Mozan, & son usage.

Ils ont une sorte de fruit qu'ils nomment Mozan, de la grosseur d'un pois : il est d'abord très verd; ensuite rougissant à mesure qu'il mûrit, il devient enfin très noir. On le compareroit à nos groseilles noires, s'il n'étoit

(8) L'article qui regarde la sépulture des Morts, & toutes les céremonies des cavernes sépulchrales est renvoyé à la fin de la troisiéme Relation. Ce qui regarde ici le Géant de quinze pieds paroît une exagération.

d'un goût beaucoup plus agréable. Les Guanches n'en ſuccent que le jus. Ils en font une eſpece de miel, qu'ils appellent Chacerguen. Le Mozan ſe cueille fort mûr : on le laiſſe ſécher au ſoleil pendant ſept ou huit jours ; enſuite le broyant avec des pierres, on le fait bouillir dans l'eau, juſqu'à ce qu'il s'épaiſiſſe en ſyrop. C'eſt la médecine des Guanches pour le flux de ventre, & pour quantité de maux. Ils ont auſſi l'uſage de la ſaignée aux bras, aux temples & au front ; mais leur lancette n'eſt qu'un cizeau fort aigu.

SCORY. 1600.

Second Voyage au Pic de Tenerife.

ANNONYME. 1652.

Départ d'Oratava.

Quoique le Docteur Sprat n'ait pas fait connoître l'Auteur particulier de cette Relation, il aſſure que les Marchands du voyage étoient une compagnie d'honnêtes gens, dont le témoignage ne ſouffre aucune exception. Après s'être pourvus d'un guide, de chevaux & de Domeſtiques, ils partirent d'Oratava, Port de mer au Nord de Tenerife. Leur marche ayant commencé à minuit, ils arriverent à huit heures du matin au pied de la montagne, où ils s'arrêterent ſous un grand Pin, pour s'y rafraîchir juſqu'à deux heures après midi ; enſuite continuant leur chemin au travers de pluſieurs montagnes ſablonneuſes & ſtériles, ſans y trouver un ſeul arbre, ils eurent beaucoup à ſouffrir de la chaleur juſqu'au pied du Pic, où ils ne trouverent pour abri que de gros Rochers, qui ſembloient y être tombés de quelque partie de la montagne.

Les Voyageurs reſſentent des foibleſſes & des tranchées.

A ſix heures du ſoir ils commencerent à monter le (9) Pic ; mais après avoir marché l'eſpace d'un mille, ils trouverent le chemin ſi difficile pour les chevaux, qu'ils prirent le parti de les laiſſer derriere eux avec leurs Domeſtiques. Pendant ce premier mille, quelques-uns des Voyageurs reſſentirent des foibleſſes & des maux de cœur. D'autres furent tourmentés par des vomiſſemens & des tranchées ; mais ce qui parut encore plus ſurprenant, le crin des chevaux ſe dreſſa. Les Malades ayant demandé du vin, qu'on portoit dans de petits barils, ils le trouverent ſi froid qu'ils n'en purent boire ſans l'avoir fait chauffer : cependant l'air étoit calme & moderé ; mais vers le coucher du Soleil, le vent devint ſi violent & ſi froid, qu'étant forcés de s'arrêter ſous les Rocs ils y allumerent de grands feux pendant toute la nuit.

Ils recommencerent à monter vers quatre heures du matin. Après avoir fait l'eſpace d'un mille, un des Voyageurs ſe trouva ſi mal qu'il fut obligé de retourner ſur ſes pas. Là commencent les Rochers noirs. Le reſte de la Compagnie continua ſa marche juſqu'au pin de ſucre, c'eſt-à-dire à l'endroit où le Pic commence à prendre cette forme. La plus grande difficulté qu'ils y eurent à combattre fut le ſable blanc, contre lequel néanmoins ils s'étoient munis, en prenant avec eux des ſouliers, dont la ſemelle étoit plus large d'un doigt que le cuir ſuperieur : ils gagnerent avec beaucoup de peine le deſſus des Rochers noirs, qui eſt plat comme un pavé. Comme il ne leur reſtoit plus qu'un mille juſqu'au ſommet, ils ſentirent redoubler leur courage ; & ſans être tentés de ſe repoſer, ils gagnerent enfin le ſommet. Leur crainte avoit été d'y trouver la fumée auſſi épaiſſe qu'elle leur avoit paru d'en bas ; mais ils n'y

Souliers pour marcher dans le ſable.

Sommet du Pic, & ce qu'on y trouve.

(9) On l'appelle proprement *Teithe*, *Teyde* & *Terraira*. C'eſt par excellence qu'on le nomme ſimplement le Pic de Tenerife. Il ne faut pas manquer ici de faire attention que ce Voyage ſe fait d'un côté du Pic différent de l'autre.

ANONYME. 1652.

ſentirent que des exhalaiſons aſſez chaudes, dont l'odeur étoit celle du ſouffre.

Dans la derniere partie de leur marche, ils ne s'étoient apperçus d'aucune altération dans l'air, & le vent n'avoit pas été fort impétueux; mais ils le trouverent ſi violent au ſommet, qu'ayant voulu commencer par boire la ſanté du Roi, & faire une décharge de leurs fuſils, à peine pouvoient-ils ſe ſoutenir. Ils avoient beſoin de reparer leurs forces, que la fatigue avoit épuiſées. Leur ſurpriſe augmenta beaucoup, lorſqu'ayant voulu goûter de l'eau-de-vie, ils la trouverent ſans force; le vin au contraire leur parut plus vif & plus ſpiritueux qu'auparavant.

Forme & qualités de la chaudiere.

Le ſommet du Pic, ſur lequel ils étoient, ſert comme de bord au fameux gouffre que les Eſpagnols appellent *Caldera*. Ils jugerent que l'ouverture peut avoir une portée de mouſquet de diametre; & qu'elle s'étend vers le fond l'eſpace d'environ quatre-vingt verges. Sa forme eſt celle d'un entonnoir; ſes bords ſont couverts de petites pierres tendres, mêlées de ſouffre & de ſable, entre leſquelles il s'exhale de la fumée & des vapeurs chaudes, qui ſont ſi dangereuſes, que l'un des Voyageurs ayant tenté de remuer une pierre aſſez groſſe, faillit d'être ſuffoqué. Les pierres mêmes ſont ſi chaudes qu'on ne peut y toucher ſans précaution. Perſonne n'oſa deſcendre plus de quatre ou cinq verges, parce que le terrein s'enfonçant ſous les pieds, on fut arrêté par la crainte de ne pouvoir remonter facilement; mais on prétend que des Voyageurs plus hardis en ont couru les riſques, & qu'étant parvenus juſqu'au fond ils n'y ont rien trouvé de plus remarquable qu'une eſpece de ſouffre clair, qui paroît comme du ſel ſur les pierres.

Ce qu'on découvre du ſommet du Pic.

Du haut de cette célebre montagne, les Marchands Anglois découvrirent la grande Canarie, qui en eſt à quatorze lieues; l'Iſle de Palme qui en eſt éloignée de dix-huit, celle de Gomera qui n'en eſt qu'à ſept lieues, & celle de Ferro à plus de vingt; mais leur vûe s'étendoit à l'infini ſur la ſurface de l'Ocean, & l'on en doit juger par une ſimple remarque: c'eſt que la diſtance de Tenerife à Gomera, qui eſt de ſept lieues, ne paroiſſoit pas plus grande que la largeur de la Tamiſe.

Effets du Soleil dans ce lieu.

Auſſi-tôt que le Soleil parut à l'horiſon, l'ombre du Pic parut couvrir non-ſeulement l'Iſle de Tenerife & celle de Gomera, mais toute la mer, auſſi loin que les yeux pouvoient s'étendre; & la pointe du Mont ſembloit tourner diſtinctement, & ſe peindre en noir dans les airs. Lorſque le Soleil eut acquis un peu d'élevation, les nuées ſe formerent ſi vite qu'elles firent perdre tout d'un coup aux Marchands la vûe de la mer, & celle même de l'Iſle de Tenerife, à la réſerve de quelques pointes des montagnes voiſines qui ſembloient percer au travers. Nos obſervateurs ne pûrent ſçavoir ſi ces nuées s'élevent quelquefois au-deſſus du Pic même; mais quand on eſt au-deſſous, on s'imagineroit qu'elles ſont ſuſpendues ſur la pointe, ou plutôt qu'elles l'enveloppent; & cette apparence eſt conſtante pendant les vents de Nord-Oueſt: c'eſt ce que les Habitans appellent le Cap. Ils le regardent comme le prognoſtic certain de quelque tempête.

Humidité au ſommet du Pic.

Un des mêmes Marchands, qui recommença le voyage deux ans après, arriva au ſommet du Pic avant le jour. S'étant mis à couvert ſous un roc, pour ſe garantir de la fraîcheur de l'air, il s'apperçut bientôt que ſes habits étoient

fort humides; il jetta les yeux autour de lui, & sa surprise fut extrême de voir quantité de gouttes d'eau couler au long des Rocs. Il remarqua aussi que du sommet des autres montagnes, il s'écoule continuellement de petites veines d'eau, qui se rassemblent ou qui se dispersent suivant la facilité qu'elles trouvent à leur passage.

ANONYME. 1652.

Après avoir passé quelque tems au sommet du Pic, les Anglois descendirent par une route sabloneuse jusqu'au bas de ce qu'on appelle le Pain de sucre; & comme elle est si roide qu'on la croiroit perpendiculaire, ils en furent bientôt dégagés. En jettant les yeux dans cet endroit, ils découvrirent une cave qui leur causa de l'admiration : sa forme est celle d'un four, dont l'ouverture seroit au sommet. Ils eurent la curiosité d'y descendre avec des cordes, dont ils firent tenir le bout par leurs Domestiques. La profondeur de cette cave est de dix verges, & sa largeur de quinze. En descendant, ils furent obligés de s'arrêter sur un tas de neige fort dure, pour éviter un trou rempli d'eau qui a l'apparence d'un puits, & qui est directement au-dessous de l'ouverture de la cave. Il a six brasses de profondeur, sans que les Anglois pussent juger si c'est une source d'eau vive, ou l'assemblage de la neige fondue, ou la distillation des Rochers. De tous les côtés de la grotte on voit des glaçons suspendus, qui descendent jusqu'aux tas de neige, dont le fond est rempli; mais nos Voyageurs bientôt incommodés de l'excès du froid quitterent ce lieu pour continuer de descendre. Ils arriverent à Oratava vers cinq heures du soir, le visage si rouge & si cuisant, que pour se rafraîchir ils furent obligés de se faire laver long-tems la tête avec des blancs d'œufs.

Cave ou grotte singuliere.

La hauteur perpendiculaire du Pic est d'environ deux milles & demi. Les Marchands Anglois n'apperçurent point d'autre arbre dans leur route que des pins. Ils ne virent nulle trace d'herbe, ni de buisson; mais au milieu du sable blanc ils remarquerent une plante qui a quelque ressemblance avec le Jonc. Près du lieu où ils avoient passé la nuit, ils découvrirent aussi plusieurs de ces Cannes carrées, dont on a parlé dans la Relation de Nicols : leur racine a presqu'un demi-pied de largeur, & les scions sont hauts de sept à huit pieds. Ils portent au sommet un petit fruit rouge, qui rend, en le pressant, une sorte de lait si venimeux, que si l'on en distille sur la peau d'un cheval ou de quelqu'autre bête, il fait tomber aussi-tôt le poil. Il s'en trouva de secs, dont les Anglois se servirent pour allumer du feu. Mais cette plante n'est pas propre au Pic de Tenerife. Elle croît dans toutes les parties de l'Isle, & quelques Naturalistes la prennent pour une espece d'Euphorbium.

Hauteur du Pic, sa sterilite.

Espece d'Euphorbium.

Troisiéme Voyage au Pic de Tenerife, par M. Edens.

Le Mardi 13 d'Août 1715, à dix heures & demie du soir, l'Auteur accompagné de quatre Anglois & d'un Hollandois, avec des Domestiques & des chevaux pour le transport de leurs provisions, partit du Port d'Oratava : leur Guide étoit le même qui en avoit servi depuis plusieurs années à tous les Etrangers qui avoient fait ce voyage.

EDENS. 1715.

Ils arriverent avant minuit à la Ville d'Oratava (10), qui est à deux milles du

Départ d'Oratava.

(10) La Ville & le Port sont sur la Côte du Nord.

EDENS.
1715.

Port; & ſuivant les inſtructions du Guide ils y prirent des bâtons d'une forme commode, pour faciliter leur marche.

Détail de la route.

Le jour ſuivant, à une heure du matin, ils s'avancerent juſqu'au pied d'une montagne fort roide, à un mille & demi de la Ville; & commençant à voir autour d'eux à la faveur de la Lune, qui étoit fort claire, ils découvrirent le Pic, environné d'une nuée blanche qui le couvroit comme un chapeau. De-là, ſuivant le pied de la montagne, ils gagnerent une plaine que les Eſpagnols ont nommée *Dornajito en el monte verde*, c'eſt-à-dire, petit trou dans la montagne verte: ce nom lui vient, comme l'Auteur le ſuppoſe, d'un trou très profond qu'on trouve un peu plus loin ſur la droite, dans lequel tombe une eau pure & fraîche qui deſcend des montagnes. Après avoir marché par des chemins tantôt rudes & tantôt fort aiſés, ils arriverent à trois heures près d'une petite croix de bois, que les Eſpagnols appellent *la Cruz de la Solera*, d'où ils apperçurent le Pic devant eux; mais quoique depuis la Ville ils euſſent monté preſque continuellement par divers détours, il ne leur parut pas moins élevé, & les nuées blanches en couvroient encore la pointe.

Quantité de pins ſur les montagnes.

Un demi-mille plus loin, ils ſe trouverent ſur le dos d'une montagne fort rude & fort eſcarpée, qui ſe nomme *Caravalla*; nom qui lui vient d'un grand Pin que leur Guide les pria d'obſerver: Cet arbre jette en effet une grande branche, qui par la maniere dont elle s'avance au-delà des autres, a l'air d'un mât, tandis que les autres forment une touffe qui reſſemble à la partie d'avant d'une Caravelle; on trouve d'ailleurs, des deux côtés, un grand nombre d'autres Pins. Entre ces arbres, ils virent pluſieurs ruiſſeaux de ſouffre enflammé, qui deſcendoient de la montagne en ſerpentant, & de petits tourbillons de fumée qui s'élevoient des lieux où le ſouffre avoit commencé à s'enflammer. Ils eurent le même ſpectacle la nuit ſuivante, lorſqu'ils ſe retirerent ſous les Rocs pour s'y repoſer; mais ils ne purent découvrir d'où venoit l'inflammation, ni ce que devenoient enſuite ces ruiſſeaux ardens.

Ruiſſeaux de ſouffre enflammé.

Vers cinq heures du ſoir ils arriverent au ſommet de la Montagne, où ils trouverent un fort gros arbre, que les Eſpagnols appellent *el Pino de la Merenda*, c'eſt-à-dire, l'arbre de la Collation. Le feu que différens Voyageurs ont fait au pied, en a découvert le tronc & fait couler beaucoup de terébentine. Nos Anglois en allumerent un grand, à peu de diſtance, & s'arrêterent pour ſe rafraîchir. Ils apperçurent quantité de lapins, qui ont peuplé ces lieux deſerts & ſablonneux. Depuis cet endroit juſqu'aſſez près du pain de ſucre, on eſt fort incommodé par l'abondance du ſable.

Lapins qui habitent ces lieux.

Ils ſe remirent en marche vers ſix heures; & trois quarts d'heure après ils arriverent à *Portillo*, c'eſt-à-dire, à l'ouverture de pluſieurs grands Rocs, d'où ils recommencerent à découvrir le Pic, qui ne leur paroiſſoit plus qu'à deux lieues & demie d'eux. Leur Guide les aſſura qu'ils étoient à la même diſtance du Port. Mais le Pic ne ceſſoit pas de leur paroître enveloppé de nuées blanches. A ſept heures & demie ils arriverent à *Las-Faldas*, c'eſt-à-dire, aux avenues du Pic; d'où, juſqu'à la Stancha, qui n'eſt qu'à un quart de mille du pain de ſucre, ils eurent à marcher ſur de petites pierres ſi mobiles, que les chevaux y enfonçoient juſqu'au-deſſus du pied. La couche en devoit être fort épaiſſe, puiſque l'Auteur y fit un grand trou ſans en pouvoir trouver le fond.

Pierres fort mobiles.

Edens. 1715.

Effets des volcans.

A mesure qu'on s'approche du Pain de sucre, on voit quantité de grands rocs dispersés, qui, suivant le récit du Guide, ont été précipités du sommet par d'anciens Volcans. Il s'en trouve aussi des tas, qui ont plus de soixante toises de longueur; & l'Auteur observe que plus ils sont loin du pied du Pic, plus ils ressemblent à la pierre commune des rocs. Mais ceux qui sont moins éloignés paroissent plus noirs & plus solides. Il y en a même qui ont la couleur du caillou, avec une sorte de brillant, qui fait juger qu'ils n'ont point été alterés par le feu: au lieu que la plûpart des autres tirent beaucoup sur le charbon de forge; ce qui ne laisse pas douter que de quelque lieu qu'ils viennent ils n'ayent souffert les impressions d'une ardente chaleur.

La Stancha, où les Voyageurs passent la nuit.

A neuf heures, les Voyageurs arriverent à la Stancha, un quart de mille au-dessus du pied du Pic, au côté de l'Est. Ils y trouverent trois ou quatre grands rocs, durs & noirs, qui s'avançent assez pour mettre plusieurs personnes à couvert. Ils placerent leurs chevaux dans ce lieu, & cherchant pour eux-mêmes une retraite commode, ils commencerent par se livrer tranquillement au sommeil. Ensuite leurs gens préparerent diverses sortes de viandes qu'ils avoient apportées. Comme leur dessein étoit de se reposer pendant tout le jour, Edens profita du tems pour observer mille objets qui le frappoient d'admiration. A l'Est du Pic, on voit à quatre ou cinq milles de distance plusieurs montagnes, qui s'appellent *Malpesses*; & plus loin au Sud, celle qui porte le nom de *Montagne de Rejada*. Tous ces monts étoient autrefois des Volcans, comme l'Auteur ne croit pas qu'on en puisse douter à la vûe des rocs noirs & des pierres brûlées qui s'y trouvent, & qui ressemblent à tout ce qu'on rencontre aux environs du Pic. Si l'on s'en rapporte aux réflexions d'Edens, rien n'est comparable à cet amas confus de débris entassés les uns sur les autres, qui peuvent passer pour une des plus grandes merveilles de l'Univers. Après avoir dîné avec beaucoup d'appétit, les Voyageurs voulurent recommencer à dormir; mais étant reposés de la fatigue qui les avoit forcés d'abord au sommeil, ils ne purent fermer les yeux dans un endroit si peu commode; & leur unique ressource fut de jouer aux cartes pendant le reste de l'après midi. Vers six heures du soir ils découvrirent la grande Canarie, qu'ils avoient à l'Est par Nord.

Les Voyageurs ne peuvent dormir.

La faim redevint si pressante qu'on fit un second repas avant neuf heures. Chacun se promit ensuite de pouvoir dormir sous le rocher. On se fit des lits avec les habits, & l'on choisit des pierres pour oreillers. Mais il fut impossible de goûter un moment de repos. Le froid tourmentoit ceux qui s'étoient éloignés du feu. La fumée n'étoit pas moins incommode à ceux qui s'en approchoient. D'autres étoient persécutés par les mouches, avec un extrême étonnement d'en trouver un si grand nombre dans un lieu où l'air est si rude & si perçant pendant la nuit. L'Auteur s'imagine qu'elles y sont attirées par les chevres, qui grimpent quelquefois sur ces rocs; d'autant plus que dans une caverne fort proche du sommet de la montagne, il trouva une chevre morte. Elle n'avoit pû monter si haut sans beaucoup de peine; & s'étant sans doute échauffée dans sa marche, le froid l'avoit saisie jusqu'à lui causer la mort. A moins qu'on ne veuille supposer qu'elle étoit morte de faim, ou peut-être de quelque vapeur sulphureuse qui l'avoit étouffée; ce qui paroît le plus probable, parce que l'Auteur ajoûte qu'elle s'étoit séchée jusqu'à tomber presqu'en poudre. Enfin le

Ils sont surpris de trouver beaucoup de mouches.

EDENS.
1715.

Guide ayant averti qu'il étoit tems de partir, on se remit en marche à une heure après minuit. Comme le chemin ne permettoit plus de mener les chevaux, on laissa dans le même lieu quelques hommes pour les garder.

Deux montagnes entre la Stancha & le Pic.

Entre la Stancha & le Sommet du Pic, on rencontre deux montagnes fort hautes, chacune d'un demi mille de marche. La premiere est parsemée de petits cailloux, sur lesquels il est aisé de glisser. L'autre n'est qu'un amas monstrueux de grosses pierres, qui ne tiennent à la terre que par leurs poids, & qui sont mêlées avec beaucoup de confusion. Après s'être reposés plusieurs fois, les Voyageurs arriverent au sommet de la premiere montagne, où ils prirent quelques rafraîchissemens. Ensuite ils commencerent à monter la seconde, qui est plus haute que la premiere, mais plus sûre pour la marche, parce que la grosseur des pierres les rend plus fermes. Ils n'en essuyerent pas moins de fatigue pendant une grosse demie heure, après laquelle ils découvrirent le Pain de sucre, qui leur avoit été caché par l'interposition des deux montagnes.

Ce qu'on découvre du pied du Pain de sucre.

Au sommet de la seconde ils trouverent le chemin assez uni, dans l'espace d'un quart de mille, jusqu'au pied du Pain de sucre, où regardant leurs montres, ils furent surpris qu'il fût déja trois heures. La nuit étoit fort claire, & la Lune se faisoit voir avec beaucoup d'éclat. Mais ils voyoient sur la mer des tas de nuées, qui paroissoient au-dessous d'eux comme une vallée extrêmement profonde. Ils avoient le vent assez frais au Sud-Est par Sud, où il demeura presque continuellement pendant tout le voyage. Pendant une demie-heure qu'ils furent assis au pied du Pain de sucre, ils virent sortir en plusieurs endroits une vapeur semblable à la fumée, qui s'élevant en petits nuages disparoissoit bientôt & faisoit place à d'autres petits tourbillons qui suivoient les premiers. A trois heures & demie, ils se remirent à monter dans la plus pénible partie du voyage. Edens & quelqu'autres ne ménageant pas leur marche, parvinrent au sommet dans l'espace d'un quart d'heure; tandis que le Guide & le reste de la Compagnie n'y arriverent qu'à quatre heures.

Forme & étendue du sommet du Pic.

Le sommet du Pic est un ovale, dont le plus long diamétre s'étend du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est. Autant qu'Edens en put juger, il n'a pas moins de cent quarante toises de longueur, sur environ cent dix de largeur. Il renferme dans ce circuit un grand gouffre, qu'on a nommé *Caldera*, c'est-à-dire la chaudiere, dont la partie la plus profonde est au Sud. Il est assez escarpé sur tous ses bords; & dans quelques endroits il ne l'est pas moins que la descente du Pain de sucre. Toute la Compagnie descendit jusqu'au fond, où elle trouva vers quarante toises de profondeur des pierres si grosses que plusieurs surpassoient la hauteur d'un homme. La terre, dans l'intérieur de la chaudiere, peut se paîtrir comme une sorte de pâte; & si on l'allonge dans la forme d'une chandelle, on est surpris de la voir brûler comme du soufre. Au dedans & au dehors on trouve quantité d'endroits brûlans, & lorsqu'on y leve une pierre on y voit du soufre attaché. Au-dessus des trous d'où l'on voit sortir de la fumée, la chaleur est si ardente qu'il est impossible d'y tenir long-tems la main. La cave où Edens trouva une chevre morte est au Nord-Est par Est, dans l'enceinte du sommet. Le Guide l'assura qu'il s'y distilloit souvent du véritable esprit de soufre; mais ce Phénoméne ne parut point dans le peu de tems que les Anglois y passerent.

Gouffre nommé Caldera.

Diverses observations sur le Pic.

Edens observe que c'est une erreur de s'imaginer, avec les Auteurs de

quelques Relations, que la respiration soit difficile au sommet du Pic : il rend temoignage qu'il n'y respira pas moins facilement qu'au pied. Il n'y mangea pas non plus avec moins d'appetit. Avant le lever du Soleil, il trouva l'air aussi froid qu'il l'eut jamais ressenti en Angleterre dans les plus rudes Hyvers. A peine put-il demeurer sans ses gants. Il tomba une rosée si abondante que tout le monde eut ses habits mouillés. Cependant le Ciel ne cessa point d'être fort serein. Un peu après que le Soleil fut levé, ils virent sur la mer l'ombre du Pic, qui s'étendoit jusqu'à l'Isle de Gomera ; & celle du sommet leur paroissoit imprimée dans le Ciel comme un autre Pain de sucre. Mais les nuées étant assez épaisses autour d'eux, ils ne découvrirent pas d'autres Isles que la grande Canarie & Gomera.

EDENS. 1715.

Cave ou citerne qu'Edens trouve à son retour.

A six heures du matin ils penserent à partir pour retourner sur leurs traces. A sept heures ils arriverent près d'une citerne d'eau, qu'ils n'avoient pas remarquée en montant, & qui passe pour être sans fond. Leur Guide les assura que c'étoit une erreur, & que sept ou huit ans auparavant il l'avoit vûe à sec pendant les agitations d'un furieux Volcan. Edens jugea que cette citerne (11) peut avoir trente-cinq brasses de long sur douze de large, & que sa profondeur ordinaire est d'environ quatorze brasses. Elle a sur ses bords une matiere blanche, que les Anglois, sur la foi de leur Guide, prirent pour du salpêtre. Il s'y trouvoit aussi dans plusieurs endroits de la glace & de la neige, l'une & l'autre fort dure, quoique couverte d'eau. Edens fit prendre de cette eau dans une bouteille, & ne fit pas difficulté d'en boire avec un peu de sucre. Mais il n'en avoit jamais bû de si froide. Du côté droit, il y avoit un grand amas de glaçons qui s'élevoit en pointe, & d'où les Anglois s'imaginerent que l'eau couloit dans la citerne.

Caverne sépulchrale.

Trois ou quatre milles plus bas, ils découvrirent une autre cave, qui étoit remplie de squelletes & d'os humains. Ils en virent quelques-uns d'une grandeur si extraordinaire qu'ils les prirent pour des os de Geans. Mais ils ne purent apprendre d'où venoient tant de cadavres, ni quelle étoit l'étendue de la caverne.

Le 15 d'Août, ils rentrerent à six heures du soir dans le Port d'Oratava, d'où ils étoient partis.

Conjecture sur l'origine du Pic, avec la description de la Cave des Morts, & des Momies de l'Isle Ténerife.

ANONYME. 1652.

A qui l'on doit ces observations.

L'Auteur de la seconde Relation du Pic, y joint un détail curieux sur l'Isle de Ténerife, & sur les Habitans. Elle n'est pas son ouvrage ; mais il la tenoit d'un homme fort judicieux, qui avoit vécu vingt ans dans cette Isle, avec le double titre de Médecin & de Marchand. Après en avoir extrait diverses remarques pour éclaircir la Relation de Nicols, on a réservé ce qui concerne l'Histoire naturelle de l'Isle, & les Momies qu'on y a trouvées, pour former ici un article qui ne mérite pas moins de curiosité que le Pic même.

Explication physique des apparences du Pic & des environs.

L'opinion du Médecin, ou du Marchand, est que tout le terroir de Ténerife étant impregné de soufre, a pris feu dans (12) les anciens tems ; & que l'Isle

(11) C'est apparemment la Cave ou la Grotte qu'on a déja vûe dans l'article précedent.

(12) Voyez l'Histoire de la Société Royale par le Docteur Sprat, p. 204.

ANONYME. 1652.

entiere, ou la plus grande partie, a sauté tout à la fois. Alors sont sortis des entrailles de la terre quantité de montagnes & de vastes rocs, qui paroissent aujourd'hui dans tous les cantons de l'Isle; mais particuliérement dans la partie du Sud-Ouest : & suivant les mêmes idées, la plus grande partie du soufre s'étant trouvée au centre de l'Isle a soulevé le Pic à cette hauteur prodigieuse qui fait (13) l'admiration des Voyageurs. L'Auteur est persuadé que ceux qui observeront attentivement, sur les lieux, la situation & la forme de tous ces rochers calcinés, entreront tout d'un coup dans son opinion; car ces grandes masses sont couchées autour du Pic, à trois ou quatre mille de distance, l'une sur l'autre, & dans un ordre à faire juger que la terre s'étant enflée par la force du soufre, a crevé tout d'un coup, pour vômir des montagnes & des torrens de rochers, qui ont roulé pêle-mêle les uns par dessus les autres, sur-tout vers le Sud-Ouest; car dans cette partie de l'Isle, depuis le sommet du Pic jusqu'à la Côte, on voit non-seulement de vastes amas de ces rocs brûlés, mais jusqu'aux traces d'une infinité de fleuves de soufre, dont les ravages ont tellement ruiné le terroir que la stérilité paroît son partage éternel. Du côté du Nord on ne voit presqu'aucun rocher.

Mines & mineraux.

L'Auteur conçoit que dans le tems de la grande eruption, il sortit du fourneau plusieurs mines de métaux différens. On en remarque encore des traces sur un grand nombre de rocs, qui ont la couleur, les uns de l'or, les autres de l'argent ou du cuivre; particuliérement dans les *Azulcios*, qui sont de hautes montagnes de cette partie Sud-Ouest, où peu de personnes ont pénetré. Mais l'Auteur, qui se vante d'avoir eu le tems & la curiosité de les visiter, rend témoignage qu'il y a vû, dans plusieurs endroits, de la terre blanchâtre, mêlée de pierres bleues, qui sont couvertes d'une rouille jaune, semblable à celle du cuivre ou du vitriol. Il y a remarqué aussi de petites sources d'eau vitriolique, qui ne peuvent être éloignées de quelques mines de cuivre.

Faits qui servent de preuves.

Un Fondeur de cloches, au Port d'Oratava, assuroit qu'ayant apporté sur deux chevaux leur charge de cette terre, il en avoit tiré assez d'or pour en faire deux grosses bagues. Un Portugais qui avoit voyagé dans les Indes occidentales, répetoit souvent qu'il ne doutoit pas que l'Isle de Ténerife n'eût d'aussi bonnes mines que celles du Méxique & du Perou. Enfin, un ami de l'Auteur avoit tiré de quoi faire deux cuilleres d'argent, de quelques charges de terre qu'il avoit apportées du même côté des montagnes. On y trouve encore des eaux nitreuses, & des pierres couvertes d'une rouille couleur de saffran, qui a le goût du fer.

Le même Ecrivain nous apprend que l'Isle est remplie de sources d'eau fraîche, qui ont le goût du lait; & qu'à Laguna, où l'eau est rare, on l'épure en la filtrant au travers de certaines pierres. Il confirme d'ailleurs la plûpart des observations de Nicols.

Caves des morts. A quel titre l'Auteur les visite.

A l'égard des enterremens, il raconte que sa qualité de Médecin lui ayant fait rendre des services considérables aux Insulaires, il obtint d'eux la liberté de visiter leurs cavernes sépulchrales; spectacle qu'ils n'accordent à personne, & qu'on ne peut se procurer malgré eux sans exposer sa vie au dernier danger. Ils ont une extrême véneration pour les corps de leurs Ancêtres; & la curiosité

(13) On prétend que le Pic de S. Philippe ou de Fuego, une des Isles du Cap-Verd, s'est formé de même. Voyez le Voyage de Roberts dans ces Isles, p. 416.





Cochin Filius inv. L. Sculp.

Cave Sépulcrale des Guanches.

XV.

dès Etrangers passe chez eux pour une profanation. Dans leur petit nombre & leur pauvreté, ils sont si fiers & si jaloux de leurs usages, que le plus vil de leur nation dédaigneroit de prendre une Espagnole en mariage. L'Auteur se trouvant donc à *Guimar*, Ville peuplée presqu'uniquement par les descendans des anciens Guanches, eut le crédit de se faire conduire à leurs caves. Ce sont des lieux anciennement creusés dans les rochers, ou formés par la nature, qui ont plus ou moins de grandeur suivant la disposition du terrain. Les corps y sont cousus dans des peaux de chevres, avec des courroïes de la même matiere, & les coutures si égales & si unies qu'on n'en peut trop admirer l'art. Chaque enveloppe est exactement proportionnée à la grandeur du corps. Mais ce qui cause beaucoup d'admiration, c'est que tous les corps y sont presqu'entiers. On trouve également dans ceux des deux sexes les yeux, mais fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, les levres, & la barbe; & jusqu'aux parties naturelles. L'Auteur en compta trois ou quatre cens dans differentes caves, les uns debout, d'autres couchés sur des lits de bois, que les Guanches ont l'art de rendre si dur, qu'il n'y a pas de fer qui puisse le percer.

Anonyme. 1652.

Ce qu'il y trouve.

Un jour que l'Auteur étoit à prendre des lapins au Furet, chasse fort exercée dans l'Isle de Tênerife; ce petit animal, qui avoit un grelot au cou le perdit dans un terrier, & disparut lui-même sans qu'on pût reconnoître ses traces. Un des Chasseurs, à qui il appartenoit, s'étant mis à le chercher au milieu des rocs & des brossailles, découvrit l'entrée d'une cave des Guanches. Il y entra; mais sa frayeur se fit connoître aussi-tôt par ses cris. Il y avoit apperçu un cadavre d'une grandeur extraordinaire, dont la tête reposoit sur une pierre, les pieds sur une autre; & le corps sur un lit de bois. Le Chasseur devenu plus hardi en se rappellant les idées qu'il avoit sur la sépulture des Guanches, coupa une grande piéce de la peau que le Mort avoit sur l'estomac. L'Ecrivain de cette Relation rend témoignage qu'elle étoit plus douce & plus souple que celle de nos meilleurs gants, & si éloignée de toute sorte de corruption, que le même Chasseur l'employa pendant plusieurs années à d'autres usages. Ces cadavres sont aussi legers que la paille. L'Auteur, qui en avoit vû quelques-uns de brisés, proteste qu'on y distingue les nerfs, les tendons, & même les veines & les arteres, qui paroissent comme autant de petites cordes.

Découverte d'une cave & d'un corps.

Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y avoit parmi leurs Ancêtres une Tribu particuliere qui avoit l'art d'embaumer les corps, & qui le conservoit comme un mistere sacré qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même Tribu composoit le Sacerdoce, & les Prêtres ne se mêloient point avec les autres Tribus par des mariages. Mais après la conquête de l'Isle, la plûpart furent détruits par les Espagnols, & leur secret perit avec eux. La tradition n'a conservé qu'un petit nombre d'ingrédiens qui entroient dans cette opération. C'étoit du beurre mêlé de graisse d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chevre. Ils faisoient bouillir cet onguent avec certaines herbes, telles qu'une espece de lavande qui croît en abondance entre les rocs, & une autre herbe nommée *Lara*, d'une substance gommeuse & glutineuse qui se trouve sur le sommet des montagnes; une autre plante, qui étoit une sorte de *Cyclamen* ou de Trufle; la sauge sauvage, qui croît par tout dans les montagnes; enfin plusieurs autres simples qui

Art d'embaumer pratiqué par les Guanches.

ANONYME. 1652.

faiſoient dans ce mêlange un des meilleurs baumes du monde. Après cette préparation, on commençoit par vuider le corps de ſes inteſtins, & le laver avec une leſcive faite d'écorce de Pins, ſechée au ſoleil pendant l'Eté, ou dans une étuve en Hyver. Cette purification étoit répetée pluſieurs fois. Enſuite on faiſoit l'onction au dedans & au dehors, avec un grand ſoin de la laiſſer ſécher à chaque repriſe. On la continuoit juſqu'à ce que le baume eût entiérement pénetré les cadavres, & que la chair ſe retirant on vît paroître tous les muſcles. On s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération lorſque le corps étoit devenu extrêmement leger. Alors on le couſoit dans des peaux de chevres, comme on l'a déja fait obſerver. Il eſt remarquable que pour éviter la dépenſe, lorſqu'il étoit queſtion des pauvres, on leur ôtoit le crâne. Ils étoient couſus auſſi dans des peaux, mais auſquelles on laiſſoit le poil. Au lieu que celles des riches étoient ſi fines, & paſſées ſi (14) proprement, qu'elles ſe conſervent fort douces & fort ſouples juſqu'aujourd'hui.

Caves des Rois toujours inconnues.

Les Guanches racontent qu'ils ont plus de vingt caves de leurs Rois & de leurs grands hommes, inconnues, même parmi eux, excepté à quelques vieillards qui ſont les dépoſitaires d'un ſi reſpectable ſecret, & qui ne doivent jamais le reveler. Enfin l'Auteur obſerve que la grande Canarie a ſes caves comme Ténerife, & que les Morts y étoient enſevelis dans des ſacs; mais que loin de ſe conſerver ſi bien, les corps y ſont entiérement conſumés.

Les Guanches ont dans ces lieux funebres des vaſes d'une terre ſi dure qu'on ne peut venir à bout de les caſſer. Les Eſpagnols en ont trouvé dans pluſieurs caves, & s'en ſervent au feu pour les uſages de la cuiſine.

Supplément de Scory.

Il ne reſte pour la perfection d'un article ſi curieux qu'à joindre ici quelques remarques du Chevalier Scory. Il nous apprend que les (15) anciens Guanches avoient un Officier public pour chaque ſexe, avec le titre d'Embaumeur, dont le principal office étoit de compoſer une certaine préparation de poudres différentes & de pluſieurs herbes mêlées enſemble, & liées avec du beurre de chevre; qu'après avoir lavé ſoigneuſement les corps morts, ils les frottoient pendant quinze jours avec ce baume, en les expoſant au Soleil & les tournant ſans ceſſe juſqu'à ce qu'ils fuſſent entiérement ſecs & roides: (le tems de cette cérémonie régloit pour les Parens la durée du deüil) qu'enſuite on enveloppoit les corps dans des peaux de chevres, couſues enſemble avec une adreſſe & une propreté merveilleuſe; qu'on les portoit dans des caves profondes, dont l'accès n'étoit permis qu'aux Miniſtres des funérailles, & qu'on les y plaçoit couchés ou debout. Le Chevalier Scory étant à Ténerife avoit vû pluſieurs de ces corps, qui étoient enſevelis depuis plus de mille ans. Cependant il n'ajoûte point à quelles marques on pouvoit leur reconnoître tant d'antiquité. Purchaſs rend témoignage lui-même qu'il avoit vû deux de ces Momies à Londres (*).

(14) Hiſtoire de la Société Royale par Sprat, p. 209. & ſuiv. On ne trouve rien qui puiſſe faire juger d'où cet art venoit aux Guanches. Ceux qui les font venir d'Afrique pourroient rapporter leur ſecret à la même origine, & le faire remonter même juſqu'à l'Egypte.

(15) Pilgrimage de Purchaſs, p. 783.

(*) *Ibid.*

Carte des Isles de Madere et Portosanto

Dressée sur les Journaux des plus habiles Navigateurs.

Echelle

Lieues Communes de France de 25 au Degré

1 2 3 4 5 10 15 20 25 Lieues

Isle de Portosanto

On ne connoit point de Mouillage dans cette Partie.

Isle de Madere

Funchal

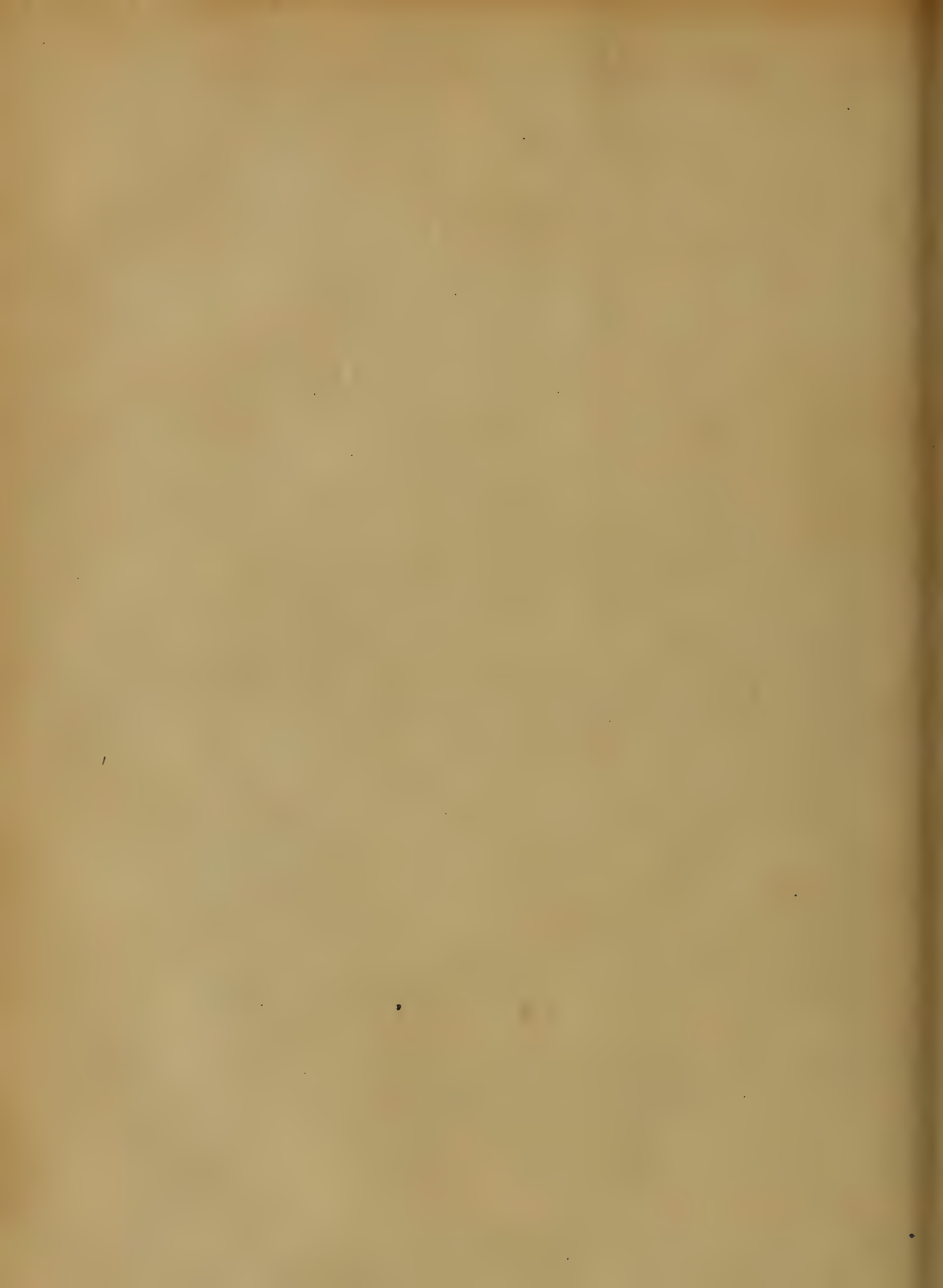
Fort

St. Croix

Manchico ou Maraşilo

Les Isles Desertes

Tom II No. 3.



§. VI.

Description de l'Isle de Madere.

Sa découverte, son nom & sa situation.

L'Isle de Madere est située à 32 degrés de latitude du Nord, & soixante-dix lieues de l'Isle Tenerife au Nord-Est. Elle fut découverte par un Anglois, nommée *Macham;* mais conquise ensuite & possédée par les Portugais. Son nom lui vient de la multitude d'arbres sauvages de toutes les especes, dont elle étoit remplie. Cependant on fut persuadé assez long-tems qu'entre l'Isle de Palma & celle-ci, il y avoit une Isle, non encore découverte, & nommée depuis Saint Brandon, qui étoit la véritable Madere, où Macham avoit abordé.

Ses Villes, sa grandeur & ses productions.

Madere produit un revenu considérable au Roi de Portugal. Sa Capitale, qui se nomme Funchal, est fortifiée par un Château. Le Port est commode & bien défendu. On admire dans la Ville, l'Eglise Cathédrale, où l'on n'a rien épargné pour la beauté de l'édifice, & pour l'établissement du Clergé. Le Gouvernement est formé sur celui de Portugal, où l'appel des causes se porte en derniere instance.

Le circuit de l'Isle est d'environ trente lieues. Sa terre est haute. Les beaux arbres qu'elle produit en abondance, croissent sur des montagnes, au travers desquelles on a trouvé l'art de conduire l'eau par diverses machines. Elle a une seconde Ville nommée *Machico*, dont la Rade est aussi fort avantageuse aux Vaisseaux. On compte dans l'Isle de Madere six Ingenios, où l'on fait d'excellent sucre. Elle produit une abondance extrême de toutes sortes de fruits; poires, pommes, prunes, dates, pêches, melons, patates, oranges, limons, grenades, citrons, figues; & des légumes de toute espéce. L'arbre qui donne le sang de dragon y croît aussi. Mais rien ne lui fait tant d'honneur que ses excellens vins, qui se transportent dans tous les autres Pays du monde.

Isle de Puerto-Santo.

Du côté du Nord, à douze lieues (16) de distance, on trouve une autre Isle, nommée Port-Saint, ou *Puerto-Santo*, dont les Habitans vivent de leur propre œconomie. L'Isle de Madere produisant (17) peu de bled, ils se sont livrés à l'Agriculture, qui les rend indépendans du secours de leurs voisins. A six lieues de Madere, du côté de l'Est, on trouve encore quelques Isles, nommées (18) les Déserts, qui dans une fort petite étendue ne produisent que de l'orchel & des chevres.

Les déserts.

Les Sauvages.

Entre Tenerife & Madere, la nature a placé, presqu'à la même distance de ces deux Isles, celle qu'on nomme les (19) Sauvages, ou les *Selvages*. Elle n'a pas

(16) L'Auteur Anglois s'est trompé en ne mettant que trois lieues.

(17) Elle en tire ordinairement sa provision de France & de l'Isle de Tenerife. Cependant il y a des années où elle peut se passer de ce secours. On assure qu'en 1455 elles produisit trente mille *stares* Venitiens, qui font dix-huit cens soixante-quinze quartiers d'Angleterre.

(18) Le Chevalier Jean Narbrough dit que les *Deserts* sont des Isles nues & stériles, remplies de rocs d'une bonne hauteur, qui ne sont éloignées que d'un mille de la pointe Sud-Est de Madere; qu'il y a de l'eau suffisamment dans l'intervalle, sans aucun danger pour les Vaisseaux. Voyez son Voyage aux Détroits de Magellan, p. 3. Ces Isles sont appellées aussi les *Sertors* ou les *Serters*, par corruption apparemment du nom *Deserts*.

(19) Elle est au Nord de la Pointe Nord-Est de Tenerife, dont elle est éloignée de trente lieues & soixante de Madere.

NICOLS. 1560.

plus d'une lieue de tour, & l'on n'y a jamais vû d'arbre ni de fruit. Cependant les chevres y trouvent de quoi se nourrir entre les rochers & les pierres.

SUPPLEMENT. Dapper & quelqu'autres Géographes, comptent Madere entre les Canaries. Mais quoique Nicols joigne sa Description à celle de ces Isles, il est fort éloigné de la comprendre sous le même nom, puisqu'il réduit nettement le nombre des Canaries à sept.

Remarques de divers Ecrivains.

Il est remarquable que plusieurs Ecrivains mettent sous le nom de Madere (20) l'Isle de Puerto-Santo; & qu'en Angleterre comme en Espagne, on dise même assez communément, *les Maderes.* Nous n'avons aucune Relation particuliere de ces deux Isles. La plûpart des Voyageurs ne faisant que toucher à quelqu'un de leurs Ports, & souvent sans y descendre, nous ont laissé peu de lumieres sur l'intérieur du Pays. Cependant on trouve, dans trois Auteurs, diverses Remarques qui méritent de n'être pas négligées. Le premier est (21) *Aluise de Cada Mosto*, qui étoit à Madere en 1455. Son voyage aux Isles du Cap-Verd est inseré dans la (22) Collection Italienne de Ramusio, & trouvera place dans celle-ci. Jean *Ovington*, Chapellain (23) du Roi Guillaume, nous a donné dans son voyage de Surate en 1589 un Chapitre entier sur les propriétés de Madere. Enfin Jean *Atkins*, Chirurgien de Vaisseau, qui a publié son voyage de Guinée, du Brésil, & des Indes Occidentales, entre 1720 & 1723, n'a pas crû devoir supprimer ce qu'il avoit observé dans cette Isle.

Deux Isles sous le nom des Maderes.

Trois Auteurs qui ont parlé de Madere.

Situation de cette Isle.

Madere, qui a tiré son nom de la quantité d'arbres dont elle étoit remplie, est située entre 32 degrés douze minutes, & 32 degrés cinquante minutes de latitude, & entre un degré quinze minutes de longitude. Funnel (24) prétend que par de bonnes observations, il a trouvé que cette Isle est à 32 degrés vingt minutes de latitude du Nord. La longitude, suivant son calcul, est 18 degrés quinze minutes, de Londres. Mais il est certain que la latitude est ici trop génerale; à moins qu'il n'ait voulu la réduire à Funchal, que les observations du Chevalier Narborougk (25) placent 10 degrés plus au Sud. Dans nos Cartes, Madere est vers 32 degrés quarante minutes de latitude, & quarante minutes Est de Ferro. Elle a soixante-quinze milles de longueur, sur trente de largeur.

Sa grandeur contestée.

Le Docteur Fryer, dans sa Relation (26) de l'Inde Orientale, assure que c'est la plus grande Isle de l'Océan Atlantique. Mais Ténerife peut lui disputer l'étendue. Quelques Ecrivains modernes donnent à l'Isle de Madere cent quarante lieues de circuit, & d'autres cent soixante; tandis que Cada Mosto, qui paroît approcher beaucoup plus de la vérité, ne lui donne que cent quarante milles. Le même Auteur observe (27) qu'elle a de fort bonnes Rades; mais sans aucun Port. Puerto-Santo n'en est qu'à douze lieues, & se découvre aisément dans un tems serein (28).

(20) Le Chevalier Richard Hawkins dit expressément que les Isles Maderes sont au nombre de deux, l'une nommée la grande Madere, l'autre Porto-Santo. Voyez son Voyage à la Mer du Sud, p. 24.

(21) Son nom a déja paru dans les Sections précédentes.

(22) Volume I. p. 97.

(23) Il servoit d'Aumônier sur le *Benjamin.* Le Capitaine Hamilton l'a censuré sans fondement dans sa Relation des Indes Orientales; imprimée en 1727 à Edimbourg.

(24) Voyez son Voyage, p. 3.

(25) Voyage aux Détroits de Magellan, pag. 3.

(26) Voyage de Fryer, p. 3.

(27) Navigation de Cada-Mosto, dans Ramusio.

(28) Voyez ci-dessus Tome I. aux premieres pages.

NICOLS. 1560.

Ovington, dans son voyage de Surate, observe que malgré les Relations des Portugais, qui attribuent la premiere découverte de Madere à Jean Gonsalve & Tristan, sous la protection de Henri Infant de Portugal, les Habitans de l'Isle font un récit fort différent. Ils racontent qu'en 1344 un Gentilhomme Anglois (29) qui avoit épousé une femme fort riche, s'étant embarqué avec elle pour passer de Bristol en France fut poussé par des vents impétueux jusques dans cette Isle. Il y prit terre; mais la trouvant sans Habitans & sans culture, il tomba dans une mélancolie si profonde qu'elle le mit au tombeau. Cependant les Matelots remirent à la voile & gagnerent heureusement la Côte de Barbarie. Ils y trouverent quelques Portugais, ausquels ils firent le récit de leur voyage & de l'Isle qu'ils avoient quittée, en promettant de la retrouver si on leur fournissoit des Vaisseaux & des hommes. Cette offre parut si avantageuse aux Portugais, que l'ayant proposée à la Cour de Lisbonne, ils obtinrent les secours qu'ils desiroient, avec lesquels ils trouverent effectivement l'Isle de Madere; & dans peu d'années ils firent de ce Pays sauvage un jardin de plaisir (30).

Differentes opinions sur sa découverte.

Suivant Cada Mosto, le Prince Dom Henri envoya la premiere Colonie à Madere, vers l'année 1431, sous la conduite de Tristan Tessora & de Jean (31) Gonzales Zarco, qu'il en nomma Gouverneur. Ils firent entr'eux le partage de l'Isle. Le canton de Machico échut au premier, & celui de Funchal à l'autre. Les nouveaux Habitans penserent aussi-tôt à nettoyer la terre. Mais ayant employé le feu pour détruire les forêts, il leur devint si impossible de l'arrêter, que plusieurs personnes, entre lesquelles Gonzales (31) étoit lui-même, ne purent échapper aux flammes qu'en se retirant dans la mer, où pendant deux jours ils demeurerent dans l'eau jusqu'au cou, sans aucune nourriture. Madere étoit alors habitée dans (33) quatre parties; Manchico, Santa-Cruz, Funchal, & Camera de Lobos. C'étoient du moins les principales habitations; car il y en avoit de moins considérables; & la totalité des Habitans (34) montoit à huit cens hommes, en y comprenant une Compagnie de cent chevaux. Il n'est pas surprenant que depuis tant d'années ils se soient multipliés jusqu'à se trouver en état, suivant le récit d'Atkins, de mettre aujourd'hui dix-huit mille hommes sous les armes (35).

Premiere colonie envoyée à Madere.

Forêts brûlées, & danger des Habitans.

En 1601, lorsque Moquet se trouvoit (36) dans cette Isle, elle avoit deux Villes, dont la principale étoit défendue par deux Châteaux. La Garnison de l'un étoit composée d'Espagnols, & l'autre de Portugais. La Ville que Moquet appelle Madere, & qu'il devoit nommer Funchal, est située dans une vallée, au pied d'une montagne, d'où il sort, dit-il, une si prodigieuse abondance de sources, qu'elles causent quelquefois des inondations terribles jusqu'à ruiner les Ponts, les Maisons, les Eglises, & les autres Edifices. Cette Ville étoit alors de la grandeur de Saint Denis en France, mais fort peuplée,

Situation de Funchal.

(29) C'est Machan, dont on a déja parlé. Son histoire est racontée différemment au Tome I & plus au long à la suite de cet article.

(30) Voyez son Voyage à Surate, p. 4. & suiv.

(31) D'autres le nomment Gonzalvo.

(32) Ovington raconte à peu près la même chose, *ubi sup.* p. 6.

(33) Là-dessus quelques uns ont prétendu que les Chefs avoient divisé l'Isle en quatre Parties.

(34) Cada Mosto, *ubi sup.*

(35) Atkins, Voyage de Guinée, &c. p. 28.

(36) Voyage de Moquet en 1601, p. 17. & suiv.

NICOLS. 1560.

à cause du grand nombre d'Esclaves qui l'habitent, & qui vont travailler hors de la Ville dans les Manufactures de sucre. Jean *de Cloux* qui avoit épousé la Niéce de Dom Cristoval de More, Viceroi de Portugal, étoit alors Consul de France; & toutes les Nations de l'Europe avoient des (37) Facteurs dans l'Isle.

Description de Funchal & de sa Baye.

Le Chevalier Narborougk, qui s'y trouvoit en 1669, observe que Funchal, ou Fonchiale, c'est ainsi qu'il l'écrit, est situé dans une Baye au Sud de l'Isle, & fort près de la mer. Elle est défendue par un mur & par d'autres fortifications du côté du rivage. Plusieurs ruisseaux d'eau fraîche, dont elle est arrosée, viennent se jetter dans la Baye par une arche qui passe sous le mur. Le rivage est couvert, dans quelques endroits, de cailloux de mer; & dans d'autres, d'un grand nombre de rocs. Le fond est fort mauvais dans la partie Orientale de la Rade; cependant les Vaisseaux peuvent jetter l'ancre à la portée du canon. On donnoit alors un mille de longueur à la Ville, & trois quarts de large. La Baye est à 32 degrés (38) dix minutes de latitude du Nord. Barbot qui étoit à Madere en 1681, représente Funchal au pied d'une montagne, & fort étroite dans sa longueur. Il ajoûte qu'elle est munie de trois Forts ou de trois Châteaux, & que l'Adelantade, ou le Gouverneur du Roi de Portal, y fait ordinairement (39) sa résidence.

Elle se nomme proprement Tonchal.

Ovington observe que le nom de cette Ville est *Tonchal* ou Tonzal, mais qu'on la nomme communément Funchal (40) à cause du Fenouil qui y croît en abondance. En 1689, qui est l'année de son voyage, elle lui parut d'une grandeur fort médiocre. Cependant elle n'avoit pas moins de vingt Eglises. C'est le centre, ou plutôt l'unique lieu du commerce, qui consiste principalement en vin & en sucre. Le sucre de Madere passe pour le meilleur de l'univers.

Les Campagnes de l'Isle sont fort montagneuses, mais elles n'en sont pas moins fécondes & moins délicieuses. La Ville est rafraîchie par sept ou huit rivieres, & par quantité de petits ruisseaux qui descendent des montagnes. On ne sçauroit voir sans admiration la fertilité des lieux les plus hauts. Ils sont aussi cultivés que les Plaines d'Angleterre, & le bled n'y croît pas moins facilement. Mais la multitude des nuées qui s'y forment est pernicieuse (41) au raisin.

Autre idée de la même Ville.

Le Capitaine Urin étoit à Funchal en 1717. Il raconte qu'elle est défendue par deux grands Forts, & que sur un roc à quelque distance du rivage elle en a un troisiéme (42) qui est capable d'une bonne défense par sa situation. Derriere la Ville, continue-t'il, le terrein s'éleve par degrés jusqu'aux montagnes, & s'étend en forme de cercle dans l'espace de plusieurs milles. Cette campagne est remplie de jardins, de vignobles, & de maisons agréables; ce qui rend la perspective charmante. Il tombe des montagnes une abondance de belles eaux, qui sont conduites assez loin par des Aqueducs, & qui servent aux Habitans pour arroser & pour embellir leurs jardins (43).

(37) Voyages de Moquet en 1601. p. 19.

(38) Voyez son Voyage au Détroit de Magellan en 1669, p. 3.

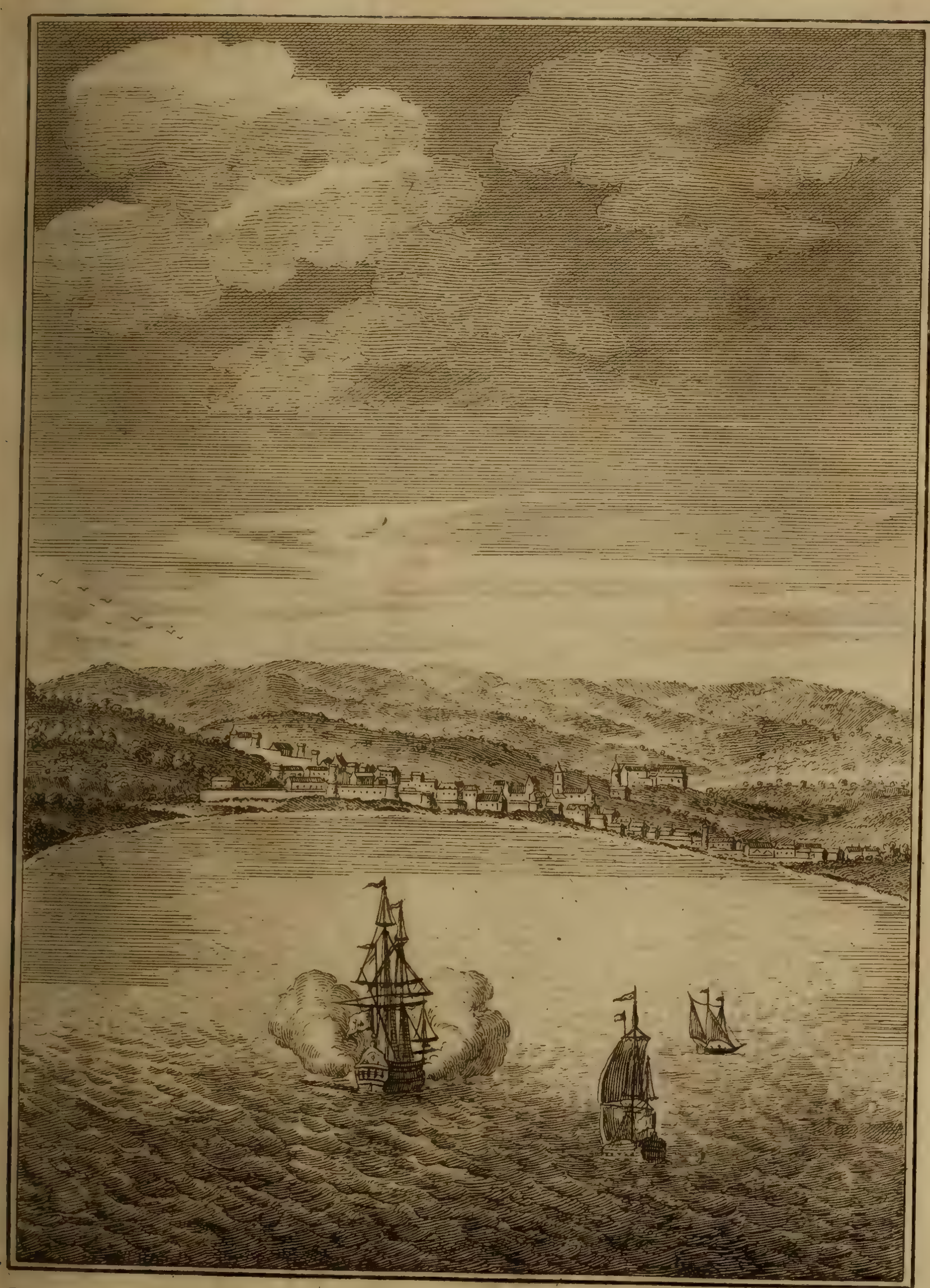
(39) Voyez sa Relation dans la Collection de Churchill, Vol. V. p. 524.

(40) La plûpart des Ecrivains la nomment Funchal, & ne varient qu'entre Fonchal & Fonchiale.

(41) Voyage d'Ovington à Surate, p. 7.

(42) On l'appelle Loo.

(43) Urin, Hist. de ses Voyages, p. 334.



Vüe de la Ville et de la Rade de Funchal Capitale de l'Ile de Madere

N° III



Nicols. 1560.

Funchal, dit Atkins, qui y étoit en 1720, est la résidence du Gouverneur & de l'Evêque, & forme une Ville (44) grande & bien peuplée. Elle a six Paroisses, plusieurs Chapelles, trois (45) Monasteres d'Hommes & trois de l'autre sexe. Les Religieuses sont moins resserrées à Funchal qu'à Lisbonne. Elles ont la liberté de recevoir les Etrangers, & d'acheter d'eux toutes sortes de bagatelles. Le College des Jesuites est un fort bel Edifice. A l'égard des Habitans, c'est un mélange de Portugais, de Négres & de (46) Mulâtres, que le commerce rend égaux, & qui ne font pas difficulté de s'allier par des mariages.

Mauvais Port à Funchal.

Le Port est incommode & dangereux, sur-tout pendant les vents d'Ouest & de Sud-Ouest, qui regnent librement dans la Rade. L'ancrage n'est sûr qu'à plus d'un mille du rivage, sur un fond de quarante brasses, & seulement du côté de l'Ouest. Encore est-on forcé, lorsque le gonflement des eaux annonce quelque vent impétueux, de tirer les (47) cables & de gagner promptement la mer. Les bords du rivage sont si rudes, que les cargaisons demandent des précautions extrêmes; & les vents augmentant la difficulté, on est obligé de choisir des tems commodes. A la vérité les petits Bâtimens peuvent demeurer à l'ancre sous le Rocher du Fort de Loo, qui les garantit du vent d'Ouest. Mais si la moindre partie d'un orage leur fait tourner la proue vers la mer, alors les Matelots n'ont rien à faire de mieux que de gagner promptement le rivage, & d'abandonner leur Vaisseau à tous les hasards. Si les logemens sont plus sûrs à terre, ils ne sont gueres plus commodes; car on y est (48) sans cesse tourmenté par les mouches & par d'autres insectes.

Autres Villes de Madere.

Barbot nous apprend qu'outre Funchal, l'Isle a deux autres Villes, *Moncerico* & *Santa-Cruz*; qu'elle a trente-six Paroisses, un College, cinq Monasteres, quatre Hôpitaux, quatre vingt-deux Hermitages, & quantité de Châteaux & de Maisons de Campagne (49).

Leur situation.

Les Cartes particulieres mettent trois Villes dans Madere, toutes dans la partie méridionale de l'Isle. *Marasylo*, petite Place, avec une Baye & un Port à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle. L'ancrage y est excellent, sur douze, quinze, dix-sept & vingt brasses: *Funchal*, vers le milieu d'une grande Baye: *Santa-Cruz*, dans une autre Baye fort ouverte, vers la pointe Orientale de l'Isle. C'est entre cette pointe & Santa-Cruz, que Machico doit être située. Quoique son nom ne paroisse pas sur les Cartes, on apprend des Géographes qu'elle a une fort belle Eglise, avec un Couvent de Bernardines. On convient généralement que l'air de Madere est excellent. Ovington (50) assûre qu'il est fort temperé, & que le Ciel y est presque toujours clair & serein. Il observe à cette occasion que les climats, qui sont, comme Madere, entre le 30e & le 40e degré de latitude, étant exempts des excès de froid & de chaud, sont non-seulement les plus délicieux, mais encore les plus convenables

(44) Il est Suffragant du Patriarche de Lisbonne. Autrefois l'Archevêque des Indes Orientales faisoit sa résidence à Funchal.

(45) Voyez Cada Mosto.

(46) Voyage d'Atkins en Guinée, p. 26.

(47) Barbot (dans la Collection de Churchill, p. 524 Vol. V.) confirme ce récit. Il ajoûte que la raison qui force les Vaisseaux de gagner la mer, est pour éviter les Isles *Desiertos* ou *Deserts*.

(48) Barbot, *ibid.* p. 27.

(49) *Idem*, *ibid.* p. 524.

(50) Ovington, Voyage de Surate, p. 7.

NICOLS. 1560.

à la constitution humaine, & par conséquent (51) les plus favorables à sa santé.

Agrémens de cette Isle.

Moquet parle de Madere comme du plus charmant séjour de l'Univers. L'air, dit-il, y est d'une douceur admirable, & l'on ne doit pas être surpris que les Anciens y ayent placé (52) les champs Elisés. Ainsi Moquet semble entrer dans l'opinion de ceux qui comptent Madere entre les Canaries.

Mauvais chemins.

Suivant la Description d'Atkins, l'Isle est un amas de montagnes, entremêlées (53) de vallées fertiles. Les parties hautes sont couvertes de bois, qui servent de retraite aux chevres sauvages. Le milieu contient des jardins, & le bas des vignobles. Les chemins y sont fort mauvais; ce qui oblige d'y transporter le vin dans (54) des barils, sur le dos (55) des ânes.

La Description que Cada Mosto nous a donnée de Madere semble préférable à toutes celles qui sont venues (56) après lui. Il observe que le terrein quoique montagneux, est d'une rare fertilité; qu'il produisoit autrefois jusqu'à trente mille stares (57) Vénitiens de bled, & qu'il rendoit soixante-dix pour un. Mais que faute d'habileté dans la culture (58) il ne rend plus que trente ou quarante; qu'il est rempli de sources excellentes, outre sept ou huit rivieres; que ce fut cette abondance d'eau qui fit naître au Prince Henri de Portugal la pensée d'y envoyer des cannes de Sicile; que cette transplantation dans un climat plus chaud leur donna tant de fécondité, qu'elles (59) surpasserent toutes les espérances : que le vin y étoit fort bon de son temps, quoiqu'alors extrêmement près de son origine; & l'abondance si grande, que les transports étoient déja considérables. Entre les vignes qui furent portées à Madere, le Prince Henri fit choisir à Candie quelques ceps de Malvoisie, qui réussirent parfaitement. En général le terroir de Madere est si favorable aux vignobles, qu'on y voit plus de grappes que de feuilles, & qu'elles y sont (60) d'une grosseur extraordinaire. On y trouve aussi, dans sa perfection, le raisin noir qui se nomme *Pergola*. Cada Mosto ajoûte que les Habitans (61) commençoient alors la vendange à Pâques.

Diminution de fertilité à Madere.

Vins de Madere.

L'Isle ne produit rien avec tant d'abondance que du vin. On en distingue trois ou quatre espéces, qui viennent des ceps de Candie : Celui qui a la couleur du Champagne a peu de réputation. Le pâle est beaucoup plus fort. La troisiéme espece, qu'on nomme Malvoisie, est véritablement délicieuse. La quatriéme est le *Tinto*, qui n'est pas moins coloré que la Malvoisie, mais qui

(51) Moquet, *ubi sup.* p. 17. & suiv.

(52) Narborougk dit que le terrain est formé de collines irrégulieres, qui sont couvertes de bois charmans.

(53) *Ibid.*

(54) Quelques Anciens ont mis leur Elysium aux Isles fortunées, qui étoient les Canaries.

(55) Voyages d'Atkins en Guinée, &c. p. 23 & suiv.

(56) Vers 1455, c'est-à-dire, 35 ans après la découverte.

(57) Le *stare* est une mesure de grains, qui pese trois livres. *Ogilby*, p. 744.

(58) Ovington confirme cette diminution de fertilité, & prétend qu'après avoir donné dans l'origine soixante pour un, la terre ne rapporte plus qu'environ vingt-cinq. Il observe ensuite qu'il y a des années où le bled manque à Madere, jusqu'à mettre l'Isle dans le danger de la famine. *Voyage à Surate*, p. 10. Le Capitaine Uring assure que l'Isle ne produit guéres que sa provision pour trois mois, & qu'elle tire le reste des autres Pays. *Voyages d'Uring*, p. 334.

(59) Atkins, *ubi sup.*

(60) Ovington observe qu'après l'incendie des Bois dont on a parlé, les cendres causerent cette extrême fertilité.

(61) Cada Mosto, dans Ramusio, Vol. I. pag. 98.

lui est fort inférieur par le goût. On le mêle avec d'autres vins, autant pour les conserver que pour leur donner de la couleur. Cada Mosto remarque qu'en le faisant cuver on y jette une sorte de pâte, composée de la pierre de *Jess* qu'on pile avec beaucoup de soin, & dont on met neuf ou dix livres dans chaque pipe. Le vin de Madere a cette propriété, qu'il se perfectionne, ou, s'il a souffert quelque altération, qu'il se répare à la chaleur du Soleil. Mais il faut pour cette opération, que la bonde soit ouverte, & qu'il puisse recevoir l'air (62).

Nicols. 1560.

Partage du profit.

Le produit d'un vignoble se partage avec égalité entre le Propriétaire & ceux qui cueillent & qui pressent le raisin. Cependant on voit la plûpart des Marchands s'enrichir, tandis que les Vignerons & les Vendangeurs languissent dans la pauvreté. Les Jesuites étant en possession du meilleur vignoble de Malvoisie en tirent un profit considérable.

Malvoisie des Jesuites.

On compte qu'années communes l'Isle de Madere donne vingt mille pipes de vin. Il s'en consume huit mille entre les Habitans, & le reste se transporte aux Indes Occidentales & dans d'autres Pays, mais particuliérement à la Barbade où les Anglois le préferent à toutes sortes (63) de vins de l'Europe.

Causes de fertilite.

Atkins prétend, comme Ovington, que les cendres des bois brûlés, aux premiers temps de la découverte, donnerent beaucoup de fécondité aux Cannes (64) de sucre, mais qu'un ver, qui commença bientôt à s'y introduire, ayant ruiné les Plantations, elles furent changées en vignobles qui dédommagerent les Habitans par l'excellence de leurs vins. Celui qu'on appelle Malvoisie est un cordial admirable, & le meilleur appartient aux Jesuites de Funchal. La vendange se fait aujourd'hui dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre, & le produit annuel monte à vingt-cinq mille pipes. Suivant le même Auteur, Madere n'a proprement que deux sortes de vins; l'un brunâtre; l'autre rouge, qu'on nomme *Tinto*, & qui, suivant l'opinion commune, tire ce nom, de ce qu'en effet il est teint; quoique les Habitans s'obstinent à le désavouer (65).

Fruits de l'Isle.

Madere produit une singuliere abondance de pêches, d'abricots, de prunes, de cerises, de figues & de noix. Les Négocians Anglois à qui l'on a permis de résider dans cette Isle, y ont transporté d'Angleterre des groseilles, des framboises, des noisettes, & d'autres fruits, qui ont mieux réussi dans un climat chaud, que la plûpart des fruits de Madere ne font sous un Ciel aussi froid que le nôtre. La *Banane* est estimée (66) des Habitans avec une sorte de vénération, comme le plus délicieux de tous les fruits; jusqu'à se persuader que c'est le fruit défendu, source de tous les maux du genre humain. Pour confirmer cette opinion, ils alleguent la grandeur de ses feuilles, qui ont assez de largeur pour avoir servi à couvrir la nudité de nos premiers Peres. C'est comme un crime à Madere de couper une banane avec un couteau, parce qu'on voit ensuite dans la substance du fruit quelque ressemblance avec l'image du Sauveur crucifié.

Banane pris pour le fruit defendu.

(62) Voyage à Surate, p 8. & suiv.

(63) *Ibid.* p. 9. Le Capitaine Uring dit qu'il s'en fait entre vingt & trente mille pipes, dont la plus grande partie est achetée par les Anglois pour leurs Colonies d'Amérique. Voyez son Voyage, p. 334.

(64) Dapper qui écrivoit long-tems avant l'alteration dont parle Atkins, dit que l'herbe étoit alors si haute, qu'on étoit obligé de la brûler, ce qui rendoit la terre fort féconde.

(65) Atkins, Voyage en Guinée, &c. p. 24.

(66) Ou *Banana*.

NICOLS. 1560.

Sucket, confiture.

Les Habitans font de leurs citrons (67) une forte de confiture fort délicate, qu'ils appellent *Sucket*, dont ils font partir tous les ans pour la France la charge de deux ou trois petits Vaisseaux. Le sucre qu'ils y font entrer se transporte rarement, parce qu'il est lui-même (68) fort rare. On en prescrit l'usage avec succès pour la maladie Angloise, qu'on appelle *Consomption*.

Cedre & Nasso.

Entre les arbres, Cada Mosto vante beaucoup le Cedre & le *Nasso* (69) de Madere. Le premier est fort haut, fort gros & fort droit. Son odeur est d'un agrément singulier. On en fait de belles planches, qui servent particuliérement pour les lambris. Le *Nasso* est couleur de rose. Outre les planches, on en fait des bois de fusil, & des arcs d'un excellent ressort. On envoye les arcs aux Indes Occidentales, & les planches en Portugal (70).

Atkins découvrit dans les jardins de Madere une curiosité qui lui parut fort extraordinaire. C'est la fleur immortelle (71), qui étant cueillie dure plusieurs années sans se faner. Elle croît comme la sauge, & la fleur ressemble à celle de la camomille. L'Auteur en prit plusieurs, qui se trouverent aussi blanches & aussi fraîches à la fin de l'année, qu'au moment qu'il les avoit cueillies.

Cada Mosto rapporte que de son tems l'Isle étoit abondante en toutes sortes de Bestiaux & que les montagnes renfermoient beaucoup de sangliers. Les Perdrix & les Phaisans sont communs dans l'Isle. On y voit des Phaisans blancs. Mais il n'y a point d'autres animaux sauvages, excepté les cailles. Quelques Habitans raconterent à l'Auteur que dans l'origine de l'Etablissement on y trouva un nombre incroyable de pigeons, qui se laissoient prendre avec un lacet qu'on leur jettoit au cou, & qui ne se défiant d'aucune trahison regardoient stupidement l'Oiseleur tandis (72) qu'il concertoit sa perte. Il ajoûte que ce récit lui parut d'autant plus vraisemblable qu'on voyoit encore la même chose dans quelques Isles nouvellement découvertes (73).

Peu d'animaux sauvages.

Provisions de l'Isle.

Les principales provisions de l'Isle sont le chevreau, le porc, le veau, qui est communément assez maigre, les légumes, les oranges, les noix, les figues, les yams, les bananes, &c. Comme il n'y a point de (74) Marchés fixes, la Campagne envoye dans les Villes ce qu'elle juge nécessaire à la consommation. Uring se plaint qu'ordinairement les alimens y (75) sont fort chers. Le Commerce se fait par des échanges. Atkins observe que les provisions qu'on reçoit le plus volontiers à Madere sont la farine, le bœuf, le pilchard & le hareng, le fromage, le beure, le sel & l'huile. Ce qu'on recherche après ces alimens, ce sont des chapeaux, des perruques, des chemises, des bas, toutes sortes de grosses étoffes, & de (76) draps fins, sur tout les noirs, qui sont la couleur ordinaire des Portugais. On demande aussi des meubles & des ustenciles, comme de la vaisselle d'étain, des chaises, des écritoires, du papier, des livres

(67) Moquet vante quantité d'autres confitures, qui se transportent aussi, p. 19. Cada Mosto rend le même témoignage de son tems, pag. 98.

(68) Ovington, *ubi sup.* p. 10.

(69) D'autres nomment par préference le Dragon & le Gayac, qui est pourtant fort médiocre à Madere. Voyez le Parf. Géogr.

(70) Cada Mosto, *ubi sup.*

(71) Atkins, Voyage en Guinée, p. 27.

(72) Alcaforado s'est fort étendu sur la familiarité des oiseaux.

(73) Cada Mosto, dans Ramusio, p. 97.

(74) Voyage de Guinée par Atkins, p. 20.

(75) Voyez ses Voyages, p. 335.

(76) Uring dit que les Habitans tirent leur parure d'Angleterre, & leur linge de Hollande, par les Vaisseaux Anglois.

de compte, &c. Les Habitans donnent du vin en échange (77); le vin commun ſur le pied de trente Milreys la pipe; la Malvoiſie ſur le pied de ſoixante. Chaque Milrey monte à douze ſchellings & demi, dont ſix & demi ſe payent en marchandiſes de la même valeur, & ſix en billets. Mais lorſqu'il eſt queſtion d'un envoi conſidérable ils accordent pour cent, quarante ou cinquante. Comme ils tranſportent enſuite ces (78) marchandiſes au Breſil, elles ſont quelquefois d'une grande cherté à Madere.

NICOLS. 1560.

Remarques particulieres d'Ovington.

1689.

Les Marchands Anglois qui réſidoient à Madere pendant le ſéjour qu'Ovington fit dans cette Iſle n'étoient qu'au nombre de douze. Ils vivoient ſuivant les uſages de leur Patrie, ſe traitant fort bien dans leurs Maiſons de Campagne & n'épargnant rien pour ſe rendre la vie agréable. Là, ils s'aſſembloient entr'eux ſous des berceaux d'orangers, & de limoniers, rafraîchis continuellement par des ruiſſeaux d'eau vive. Rien n'approche de la ſcene qu'ils avoient devant les yeux. Les collines étoient couvertes de vignobles, & les vallées remplies de fruits qui parfumoient l'air. Les boſquets & les allées d'arbres jettoient de la variété dans cette perſpective, & la rendoient encore plus riante. L'air étoit ſerein. Le chant des oiſeaux y faiſoit entendre une mélodie continuelle. La mer & les Vaiſſeaux formoient un autre point de vûe plus éloigné. Enfin, de quelque côté qu'ils tournaſſent les yeux, ils trouvoient ſans ceſſe de nouveaux charmes (79) dans cette admirable diverſité d'objets dont ils étoient environnés.

Délicieuſe ſituation des Anglois.

Dans le tems de la vendange, les pauvres n'ont gueres d'autre nourriture, que le pain & le raiſin. Sans cette ſobriété, il leur ſeroit difficile d'éviter la fiévre dans une ſaiſon ſi chaude; & les plaiſirs des ſens auſquels ils s'abandonnent ſans réſerve, joints à l'excès de la chaleur, ruineroient bientôt les plus vigoureux tempéramens. Auſſi les Portugais mêmes les plus riches s'impoſent-ils des regles de ſobriété dont ils ne s'écartent preſque jamais. Ils ne preſſent jamais leurs Convives de boire. Les domeſtiques qui ſervent dans un repas ont toujours la bouteille à la main, mais ils attendent ſi exactement l'ordre des Maîtres pour leur offrir du vin, qu'un ſimple ſigne ne ſeroit pas entendu. Cette affectation de tempérance eſt portée ſi loin, qu'un Portugais n'oſeroit uriner dans les rues, parce qu'il s'expoſeroit (80) au reproche d'ivrognerie.

Sobriété des Portugais.

Les Habitans de Madere ont beaucoup de gravité dans leur parure, & portent communément le noir, par déférence, comme Ovington ſe l'imagine, pour le Clergé de l'Iſle, qui s'y eſt mis en poſſeſſion d'une extrême autorité. Mais ils ne peuvent être un moment ſans l'épée & le poignard. Les Valets mêmes ne quittent point ces ornemens inſéparables. On les voit ſervir à table, l'aſſiete à la main, & l'épée au côté, juſques dans les plus grandes chaleurs; & leurs épées ſont d'une longueur extraordinaire.

Leur parure à Madere.

Les Maiſons n'ont rien néanmoins qui ſente le faſte. L'édifice & les meubles ſont de la même ſimplicité. On voit peu de Bâtimens qui ayent plus d'un

Leurs maiſons.

(77) Dapper y joint le ſucre, le miel, la cire, les oranges, les citrons & les limons, les grenades & le cuir. Dampierre y ajoûte le maddar. Ce grand commerce avec quantité de Nations rend les Habitans de Madere plus civils que ceux des Canaries. Cada Moſto obſerve qu'ils ont de la cire & du miel, mais en petite quantité, p. 98.

(78) Atkins, *ubi ſup.* p. 25.

(79) Voyage à Surate d'Ovington, p. 12. & ſuiv.

(80) *Ibid.* p. 14.

OVINGTON. 1689.

étage. Les fenêtres sont sans vîtres & demeurent ouvertes pendant tout le jour. Le soir, elles se ferment avec des volets de bois. Le Pays ne produit (81) aucun animal venimeux. Mais il s'y trouve un nombre infini de lezards, qui nuisent beaucoup aux fruits & aux raisins. Les serpens & les crapaux qui multiplient prodigieusement aux Indes, s'accommodent peu de l'air de Madere (82).

Nul animal venimeux.

L'Isle a beaucoup perdu de sa fertilité depuis l'origine de ses plantations. A force de fatiguer la terre on a tellement diminué sa force, qu'on est obligé dans plusieurs endroits de la laisser reposer pendant trois ou quatre ans; & lorsqu'elle ne produit rien après ce terme, elle est regardée comme absolument stérile. Cependant on n'attribue pas moins cette altération à la mollesse des Habitans qu'à l'affoiblissement du terrain. Tous les vices, & sur-tout celui de l'incontinence, regnent à Madere dans toutes les conditions. L'exemple des hommes a comme autorisé les femmes à satisfaire aussi leurs inclinations dereglées. Elles n'en perdent jamais l'occasion, particuliérement avec les Etrangers. Ovington rejette une partie de ce désordre sur l'usage établi de se marier sans se connoître, & souvent sans s'être vûs. Il raconte que pendant son séjour à Madere, un jeune homme fort riche devant épouser une jeune personne qui l'étoit aussi, les deux Parties étoient arrivées à la veille de leur mariage, sans avoir jamais eu l'occasion de se voir. Cependant une curiosité peu conforme à l'usage conduisit le jeune homme chez celle qui devoit être sa femme. Il y fut bien reçu; mais tandis qu'il y étoit, le hasard lui fit entendre la voix de deux jeunes filles, qui s'entretenoient dans une chambre voisine. Il y jetta aussi-tôt les yeux par le trou de la serrure, en priant qu'on lui fit distinguer sa femme. Demain, lui dit-on. Il sera assez tems demain. La principale précaution qu'ils apportent au mariage des filles regarde la famille de l'homme & son origine, pour se garantir de toute alliance avec les Juifs & les Mores, qui sont en grand nombre à Madere. Les hommes n'ont point la même délicatesse dans le choix de leurs femmes; mais on regarde comme la derniere bassesse de prendre pour une jeune fille un mari qui n'est pas de la même Religion; & cette rigueur s'étend jusqu'aux Anglois, avec la seule différence qu'ils deviennent propres à recevoir les Portugaises en se faisant Catholiques, au lieu que la tache des Juifs ou des Mores n'est pas même effacée par ce changement. Cependant il arrive quelquefois qu'on passe sur l'objection en faveur des richesses; mais on a vû rompre aussi des mariages qui n'avoient pas eu d'autre défaut, & la décision des Casuistes s'accorder là-dessus avec l'inclination des Parties. Ovington déclare plaisamment qu'il n'auroit jamais regardé la sobriété & la continence comme un obstacle au mariage. Cependant une Dame de Madere, qui se proposoit de donner sa fille à un jeune homme de la Ville, ayant appris qu'il avoit toujours joui d'une santé parfaite, sans s'être amusé avec les femmes de mauvaise vie, & sans avoir jamais gagné de maladie honteuse, conclut que tant de sagesse ne pouvoit venir que d'une constitution foible, & ne le crut pas propre à devenir son (83) gendre.

Cause de l'altération du terroir.

Singularité de leurs mariages.

Difference que les Portugais mettent entre les Juifs & les Anglois.

Raisons bisarres d'un refus.

(81) Tous les poisons, dit l'Auteur, étant ou chauds, comme l'Euphorbium, ou froids, comme l'opium, ou secs, comme le vitriol, il semble que ces qualités ou leur mélange devroient plutôt se trouver à Madere qu'en Irlande, qui est un Pays humide & par conséquent moins propre à former toutes ces causes. Cependant l'Irlande a des animaux venimeux & Madere n'en a point.

(82) *Ibid.* pag. 15-18.

(83) *Ibid.* pag. 18. & suiv.

Le

Ovington. 1682.

Le meurtre trop libre à Madere.

Le meurtre eſt dans une ſorte d'eſtime à Madere. Il y eſt devenu comme une marque de diſtinction ; & pour jouir d'une certaine renommée, il faut avoir trempé ſes mains dans le ſang d'autrui. La ſource de ce déteſtable uſage eſt la protection que l'Egliſe accorde aux Meurtriers. Ils trouvent un azile inviolable dans les moindres Chapelles, qui ſont en grand nombre. Funchal en eſt rempli, & les Campagnes mêmes en ont pluſieurs. L'indulgence qu'on a pour un crime de cette nature eſt la honte de l'humanité. C'eſt aſſez qu'un Criminel puiſſe toucher le coin de l'Autel, pour braver toutes les rigueurs de la Juſtice. Le plus rude châtiment qu'il ait à craindre eſt le banniſſement ou la priſon, dont il peut même ſe racheter par des préſens.

Richeſſe du Clergé.

Le Clergé eſt ſi nombreux qu'il paroît ſurprenant que tant de riches Eccléſiaſtiques puiſſent être entretenus dans ce degré d'opulence par le travail d'un ſi petit nombre d'Habitans. Pour diminuer l'étonnement, les Portugais répondent qu'on n'admet perſonne au Sacerdoce s'il ne jouit déja de quelque bien qui l'empêche d'être à charge à l'Egliſe. On ſe garde bien d'y recevoir ceux qui ſont deſcendus de race Juive ou More. Cependant il y a une Egliſe, nommée Saint Jacques, où l'on permet aux Prêtres Afriquains d'officier. Les Jeſuites tiennent le premier rang entre les Ordres Religieux. On n'eſt pas ſurpris qu'Ovington, qui (84) étoit Prêtre de l'Egliſe Anglicane, les maltraite un peu ; mais c'eſt pouſſer trop loin la haine que de vouloir faire paſſer, ſans preuves, la réputation d'honnêteté dont ils jouiſſent, pour un voile dont ils ont l'adreſſe de couvrir leurs déſordres ; & les Auteurs de ce Recueil ſont encore plus coupables lorſqu'ils avertiſſent ici malignement qu'Ovington doit être crû ſur l'article du Clergé, parce qu'il étoit lui-même Eccléſiaſtique (85).

Egliſe des Jeſuites.

L'Egliſe des Jeſuites ſurpaſſe toutes les autres en richeſſe & en beauté. L'Auteur eut l'occaſion de la voir dans tout ſon luſtre, le jour où l'on célébroit la Fête de S. Ignace. Les ornemens extraordinaires, la muſique, & les illuminations compoſoient un ſpectacle magnifique. Près de cette Egliſe eſt un fameux Hôpital pour les maux vénériens. L'Auteur vit pluſieurs Malades qui lui parurent des objets fort dégoûtans. Mais ſi l'on a la liberté de les voir, il ne faut laiſſer rien échapper qui les offenſe ; car dans la plus humiliante ſituation ils conſervent toute leur fierté. Ovington ne vit qu'une femme qui donnoit quelques marques de confuſion & de repentir (86).

Hôpital pour les maux vénériens.

Les Egliſes ſont les lieux où l'on enſevelit les Morts. On orne avec beaucoup de ſoin le cadavre ; mais on l'enterre ſans cercueil, & l'on ne manque pas de mêler de la chaux avec la terre, pour le conſumer plus promptement ; de ſorte qu'en moins de quinze jours ſa place peut être remplie par un autre corps. Comme l'Egliſe Romaine a décidé ſur le ſort des Hérétiques, elle ne traite pas leurs cadavres avec beaucoup de ménagement. Les Anglois qui meurent à Madere ſont moins conſiderés que les carcaſſes mêmes des bêtes ; car on leur refuſe toutes ſortes de ſépultures, & leur partage eſt d'être précipités dans la mer. Ovington rapporte un exemple de cet uſage, qu'il traite de barbarie, dans un Marchand Anglois qui mourut ſous ſes yeux. Tous les Marchands de la même Na-

La ſépulture refuſée aux Hérétiques.

(84) On a déja remarqué qu'il étoit Chapelain du Roi Guillaume, & qu'il ſervoit en qualité d'Aumônier ſur un Vaiſſeau de Roi, nommé le *Benjamin*.

(85) Voyez le Voyage d'Ovington, p. 23, & ſuiv.

(86) *Ibid.* pag. 25, 26.

OVINGTON. 1682.

tion voulant l'enterrer avec décence, & le ſauver du moins de la rigueur du Clergé, prirent le parti de le tranſporter entre les rochers, dans l'eſpérance qu'il y ſeroit à couvert des recherches eccléſiaſtiques. Mais ils furent trahis dans leur marche. Les Portugais ſe rendirent en foule au lieu de la ſépulture, exhumerent le corps, & l'expoſerent aux inſultes publiques; après quoi ils le jetterent dans l'Océan. On en uſe de même aux Indes Orientales, dans tous les Pays de la domination Portugaiſe. Il n'y a pas de lieu qui paroiſſe aſſez vil pour y enterrer un Hérétique. On appréhende que les vapeurs de ſon cadavre n'infecte toute l'étendue d'un canton Catholique. Cependant la haine des Prêtres ſe laiſſe quelquefois adoucir par une ſomme d'argent. L'Auteur rapporte l'exemple d'un enfant qui avoit été ſecrettement enterré, & pour lequel on obtint grace, à des conditions, qui devroient paroître fort étranges ſi le récit d'Ovington avoit ici plus de vraiſemblance. Mais comme il n'en parle que ſur le témoignage d'autrui, on peut ſuppoſer qu'il a prêté trop facilement l'oreille à des fables. Il raconte donc que le Clergé Portugais exigea que l'enfant fût exhumé, pour recevoir le Baptême des Catholiques; & qu'après cette cérémonie (87), il conſentit qu'on lui rendît la ſépulture.

La même pratique s exercée aux Indes.

Exception peu vraiſemblable.

Chanoines de Madere.

Les Chanoines de l'Egliſe Cathédrale jouiſſent du plus heureux ſort du monde, dans une condition également éloignée de la pauvreté & du travail. Leur régle les oblige à la vérité de ſe rendre à l'Egliſe dès quatre heures du matin. Mais comme cette heure ne favoriſe point aſſez le goût qu'ils ont pour le repos, Ovington a remarqué qu'ils ont ſoin tous les jours de faire retarder l'horloge, afin qu'elle faſſe entendre quatre heures, lorſqu'il en eſt réellement cinq; & par cet artifice, ils ménagent tout à la fois leur ſommeil & leur réputation.

Embarras des Anglois à l'occaſion de quelques-uns de leurs Matelots convertis par les Jeſuites.

Au reſte cette cenſure, dont on s'efforce ici d'adoucir les termes, doit paroître aſſez pardonnable à l'Auteur Anglois, après le chagrin que ſon Capitaine eſſuya de la part des Eccléſiaſtiques de Madere. Il en rejette la principale cauſe ſur les Jéſuites, en les accuſant d'un excès de zèle pour leur Religion; mais il eſt ſurprenant qu'il prétende leur en faire une offenſe. Quelques Matelots Anglois qui ſçavoient la langue Portugaiſe ayant été bien reçus au College des Jeſuites, prirent du goût pour la Religion Romaine, & s'en firent expliquer les principes. Leur Vaiſſeau ſe diſpoſoit à partir. Ils ſe trouverent abſens à la revûe que leur Capitaine fit de l'Equipage. On devina aiſément qu'ayant pris la réſolution de ſe faire Catholiques ils avoient renoncé au voyage des Indes. Le Capitaine s'adreſſa au Gouverneur, qui ordonna, pour ſatisfaire la Nation Angloiſe, qu'on fît quelques recherches dans la Ville. Mais ſon autorité n'alloit pas juſqu'à pouvoir forcer le College des Jeſuites. Cependant le jour du départ étant fixé pour les Anglois, ils ſe rendirent à bord, d'où ils envoyerent au rivage leur Pinace bien armée, dans l'eſpérance d'y enlever quelques Pêcheurs & de les faire ſuppléer à la place de leurs Matelots. En croiſant dès le premier jour, le haſard leur fit rencontrer deux Eccléſiaſtiques, qui ſe rendoient à Funchal dans une Barque. Les deux Réverends, comme l'Auteur les appelle, furent extrêmement ſurpris de ſe voir arrêtés par une trouppe de Matelots; mais leur douleur ſurpaſſa beaucoup leur étonnement lorſqu'on leur déclara qu'il falloit dire adieu au délicieux ſéjour de Madere & ſe préparer au

Ils arrêtent deux Prêtres par repréſailles.

(87) *Ibid.* pag. 27.

voyage des Indes. Ils demanderent la liberté d'écrire au Gouverneur. Leur lettre, dont ils ne refuserent pas la lecture aux Anglois, contenoit des prieres & des instances passionnées pour être secourus à toutes sortes de prix. Le Capitaine écrivit en même-tems au Consul de sa Nation pour justifier sa conduite.

A l'arrivée de ces deux lettres, l'allarme se répandit dans toute la Ville, & le Peuple aussi animé que le Clergé déclara que si l'on ne se hâtoit de lui rendre ses Prêtres, toute la Nation Angloise en porteroit la vengeance à Madere. En effet les Marchands qui demeuroient dans l'Isle commencerent à trembler pour leur sûreté. Ils tenterent inutilement toutes sortes de moyens pour appaiser la populace, qui couroit dans les rues en redemandant ses Prêtres & maudissant les Hérétiques. Enfin craignant que l'obstination du Capitaine ne les exposât bientôt aux dernieres violences, ils demanderent la permission de se rendre à bord, pour lui faire entendre raison; & dans le doute du succès ils porterent avec eux tout leur argent, résolus de ne pas retourner dans la Ville s'ils ne tiroient aucun fruit de leur négociation. Mais le Capitaine, après les avoir entendus, comprit qu'il ne pouvoit retenir les Prisonniers sans causer un tort considérable à l'Angleterre. La différence étoit extrême entre des Matelots fugitifs, qui prenoient volontairement le parti de l'abandonner, & deux Ecclésiastiques qu'il prétendoit arracher malgré eux à leur Patrie. Enfin s'étant déterminé à satisfaire les Portugais, il abandonna sa vengeance à l'Ecrivain de cette Relation, qui (88) a crû bien l'exercer en parlant fort injurieusement de l'Eglise Romaine & de ses Ministres.

Ils sont obligés de les rendre.

Leur vengeance.

Isles de Puerto-Santo & de Saint Brandon.

Cada Mosto, qui est entré le premier dans quelque détail sur ces deux Isles, nous apprend que celle de Puerto-Santo fut découverte par les Portugais, vers l'an (89) 1418, le jour de la Toussaints; & que c'est de cette Fête qu'elle a tiré (90) son nom. Le Prince Henri de Portugal y forma une colonie, sous la conduite de (91) Barthelemi Perestrella, qu'il revêtit de la (92) qualité de Gouverneur. On donne à l'Isle environ (93) quinze milles de tour.

Découverte & propriétés de Puerto-Santo.

Le même Auteur ajoûte qu'elle produit assez de bled & d'avoine pour sa provision; qu'elle nourrit beaucoup de Bœufs & de Porcs (94), mais sur-tout une prodigieuse quantité de lapins. Entre plusieurs espéces d'arbres, elle a le dragon, dont la seve ou le jus se tire dans certaines saisons, & forme une gomme qui par diverses épurations (95) devient ce que les Apoticaires nomme sang de dragon. Cet arbre donne un fruit dont on estime le goût, & qui est jaune, avec la forme d'une cerise. On trouve dans Puerto-Santo le meilleur miel & la plus belle cire du monde, mais en petite quantité. Le pois-

(88) Ovington, *ubi sup.* p. 31. & suiv.

(89) L'Auteur se trompe. C'est en 1413.

(90) Faria en donne une autre raison. Voy. le Chap. I. du Vol. I.

(91) Dans Ramusio, c'est Pollastrello.

(92) Lorsque Breston se saisit de Puerto-Santo, en 1595, l'Isle abondoit en vin, en bled, en huile, & ne manquoit ni de bestiaux, ni de fruits, d'oiseaux & de poisson. Voyez Hakluyt, troisiéme Vol. de sa Collection, pag. 578.

(93) Barbot dit huit lieues. D'autres plus ou moins. Elle est à douze lieues au Nord-Est de Madere.

(94) On a parlé au Tome I. de la multiplication des Lapins.

(95) Quelques-uns la mettent au rang des épiceries.

OVINGTON. 1682.

ſon eſt abondant ſur les Côtes, ſur-tout la Dorade (96) & le Dentali. L'Iſle n'a pas de Port; mais la Rade eſt commode & couverte de toutes parts, excepté entre le Sud & l'Eſt; ce qui la rend dangereuſe lorſque le vent ſouffle de ce côté-là. Cada Moſto (97) borne ici ſes éclairciſſemens.

Elle eſt priſe & brûlée par les Anglois.

Au mois d'Avril 1595, le Capitaine Amias Preſton s'empara de la Ville de Puerto-Santo avec ſoixante hommes. Elle étoit alors aſſez grande & fort bien bâtie. Les Habitans ſe retirerent avec ce qu'ils avoient de plus précieux ſur une montagne voiſine, où les Anglois n'oſerent les attaquer. Ils propoſerent une rançon pour la Ville; mais Preſton ſe reſſentant de quelques inſultes qu'il y avoit reçues, la fit brûler juſqu'aux fondemens. Il fit le même traitement à tous les Villages de l'Iſle, qui étoient habités par de vieux Soldats Portugais à qui l'on accordoit cette retraite (98) comme une récompenſe de leurs ſervices. En 1681, Barbot ayant relâché dans cette Iſle y trouva (99) quelques Villages & pluſieurs Hameaux.

Opinions diverſes ſur l'Iſle de S. Brandon.

Nicols parle de Saint-Brandon (1), ſans expliquer la grandeur ni les propriétés (2) de cette Iſle. Linſchoten s'étend davantage; mais avec autant d'incertitude. A droite des Canaries, dit-il, (3) environ cent lieues de Ferro, le haſard a fait ſouvent rencontrer une Iſle nommée par les gens de mer, *San-Borandon*, ou Boranora. Ceux qui l'ont vûe la repréſentent comme un lieu délicieux, où la verdure, les arbres & toutes ſortes de proviſions ſont en abondance. On prétend qu'elle eſt habitée par des Chrétiens; mais perſonne n'a pû rendre compte de leur Pays ni de leur langage. Les Eſpagnols, qui ſont partis pluſieurs fois des Canaries pour la chercher, n'ont point encore réuſſi à la découvrir; ce qui a fait ſuppoſer à quelques-uns de leurs Ecrivains que c'eſt une Iſle enchantée, qui ne ſe montre jamais à ceux qui la cherchent. D'autres racontent qu'elle a ſes jours & ſes tems pour ſe faire voir & pour diſparoître, ou que c'eſt la force des courans qui en éloigne les Vaiſſeaux. Enfin d'autres conjecturent plus raiſonnablement que l'Iſle étant fort petite & preſque toujours enveloppée de nuages, les courans ne permettent guéres en effet qu'on puiſſe en approcher aſſez pour la voir. Quoiqu'il en ſoit, on eſt perſuadé, ſuivant Linſchoten, que l'Iſle de Saint Brandon exiſte, à la diſtance des Canaries qu'on vient de marquer; & l'on ne peut douter, ajoûte-t'il, d'un fait qui eſt atteſté par divers témoins (4) oculaires. Malgré l'air de perſuaſion avec lequel il s'explique, les Auteurs de ce Recueil ſont portés à croire que c'eſt une Iſle chimérique, comme celle d'*O-Breſil*, qui ſemble ſe jouer auſſi de la curioſité des Matelots.

(96) Orate Vecchio.

(97) Voyez la Collection de Ramuſio, Volume I p. 96.

(98) Collection de Hakluyt, Volum. III. pag. 578.

(99) Barbot, dans la Collection de Churchill, Volum. V. p. 524.

(1) Elle eſt ainſi nommée dans la Traduction Françoiſe des Voyages Hollandois aux Indes Orientales; mais les Anglois l'appellent *Baranora*; & de Brie, *Boradon*. Les uns la mettent à cent lieues, d'autres à cent milles des Canaries. Par la droite de Ferro, il faut entendre ici le côté de l'Oueſt.

(2) Nicols la place entre Madere & Palma. Pour accorder cette ſituation avec Linſchoten, il faut entendre le Nord, par la droite des Canaries.

(3) Voyages de Linſchoten, p. 177.

(4) Imprimé en 1560, traduit en Anglois, & publié *in*-4°. par Hakluyt. Purchaſs en a mis l'extrait dans ſon Pilgrimage, Vol. II. p. 1671.

Alcaforado 1421.

§. VIII.

Histoire de la découverte de l'Isle de Madere.

Remarques préliminaires.

On trouve, dans plusieurs Auteurs, différentes Relations de la même découverte. Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, en parle avec peu d'étendue dans la premiere Décade de son *Asie.* Le Docteur Manuel *Clement* en a publié l'Histoire en Latin, avec une Epitre dédicatoire au Pape Clément V. Manuel Tome a composé sur le même sujet un Poeme Latin sous le titre d'*Insulana.* Antoine *Galvano* s'étend sur cette découverte dans le Traité des Entreprises des Espagnols & des Portugais jusqu'à l'année 1550. Manuel de *Faria y Sousa,* illustre Commentateur du *Camoens* (5), cite Galvano à la premiere Stance du cinquiéme Chant de la Lusiade. Mais nous n'avons pas de Relation si complette que celle de François *Alcaforado,* Ecuyer du Prince Henri de Portugal, premier Auteur des Navigations qui nous ont ouvert de nouveaux Mondes. D'ailleurs elle a précedé celles de tous les autres Ecrivains; elle fut composée pour le Prince, dans un tems où l'attention du Public auroit exposé les moindres faussetés au démenti; & personne n'étoit plus capable qu'Alforado de donner un détail exact de cet événement, puisqu'il étoit au nombre de ceux qui assisterent à la seconde découverte.

Son Ouvrage fut publié d'abord en Portugais, par Don Francisco Manuel. Ensuite ayant été traduit en François, il parut à Paris (6) en 1671. On ne s'attache ici qu'à cette Traduction, parce qu'on n'a pû se procurer l'original. L'Auteur François déclare qu'ayant trouvé le style chargé de comparaison, de digressions, d'étimologies, & de réflexions ennuieuses, il n'a pas fait difficulté de le réformer; mais qu'il a conservé scrupuleusement les moindres circonstances historiques.

Doutes sur la vérité de cette histoire.

Il est fort remarquable qu'il ne paroît aucune trace de Machin, Machan, Marcham, ou Marchan dans les Historiens Anglois; & que Hakluyt, qui en a parlé le premier, est obligé à Galvano de tout ce qu'il (7) rapporte après lui. On ne peut dissimuler qu'il y a quelques objections à faire contre la vérité de cette histoire, dans certains endroits où les circonstances s'accordent mal avec le tems de l'Auteur. Si l'on ne regarde point ces erreurs comme une raison de rejetter l'ouvrage, il faut supposer du moins qu'elles y ont été mêlées par les Editeurs. Mais il est vrai du moins que ce qui regarde la personne de Machan se trouve confirmé par Ovington, qui écrivoit sur le témoignage des Habitans même de Madere.

Cause des avantures de Machan.

Sous le regne d'Edouard III, Roi d'Angleterre, un homme d'esprit & de courage, nommée Robert (8) Machin, ayant conçû une passion fort vive pour une jeune personne d'une naissance supérieure à la sienne, obtint la pré-

(5) Faria en parle aussi dans son Asie Portugaise.

(6) Sous le titre de Relation historique de la découverte de l'Isle de Madere.

(7) Collection de Hakluyt, Vol. II. Part. II. p. 1.

(8) Galvano, & Hakluyt après lui, l'appellent Machan. Ils ne marquent pas précisément l'année de cette avanture. Galvano dit seulement que ce fut vers 1344, sous le Regne de Pierre IV. d'Arragon.

ALCAFORADO 1421.

ference sur tous ses Rivaux. Mais les parens de sa Maîtresse, qui se nommoit Anne Dorset, s'apperçurent des sentimens de leur fille ; & dans la résolution de ne pas souffrir un mariage qui blessoit leur fierté, ils se procurerent un ordre du Roi pour faire arrêter Machin, jusqu'à ce que le sort d'Anne fût fixé par une autre alliance. Ils lui firent épouser un Homme de qualité, dont Machin refusa de déclarer le nom après sa triste avanture. Anne fut aussi-tôt conduite à Bristol dans les terres de son mari. L'Amant prisonnier obtint immédiatement la liberté ; mais animé par le ressentiment de son injure autant que par sa passion, il entreprit de troubler le bonheur de son Rival. Quelques amis lui prêterent leur secours. Il se rendit à Bristol, où par des artifices ordinaires à l'amour il trouva le moyen de voir sa Maîtresse. Elle n'avoit pas perdu l'inclination qu'il lui avoit inspirée pour lui. Ils résolurent ensemble de quitter l'Angleterre & de chercher une retraite en France. Leur diligence fut égale à leur témérité. Un jour qu'Anne feignit de vouloir prendre l'air, elle se fit conduire au bord du Canal par un domestique de confiance ; & se mettant dans un Bateau qui l'attendoit, elle gagna un Vaisseau, que son Amant tenoit prêt pour leur fuite.

Il enleve sa Maîtresse.

L'ancre fut levée aussi-tôt, & les voiles tournées vers les Côtes de France. Mais l'inquiétude & la précipitation de Machin ne lui avoient pas permis de choisir les plus habiles Matelots d'Angleterre. Le vent d'ailleurs lui fut si peu favorable, qu'ayant perdu la terre de vûe avant la nuit, il se trouva le lendemain comme perdu dans l'immensité de l'Océan. Cette situation dura treize jours, pendant lesquels il fut abandonné à la merci des Flots. On parle d'un tems où la Boussole n'étoit point encore en usage dans la Navigation. Enfin, le quatorziéme jour au matin, ses gens apperçurent fort près d'eux, une terre qu'ils prirent pour une Isle. Leur doute fut éclairci au lever du Soleil, qui leur fit découvrir des forêts d'arbres inconnus. Ils ne furent pas moins surpris de voir quantité d'Oiseaux d'une forme nouvelle, qui vinrent se percher sur leurs mâts, & leurs vergues, sans aucune marque de frayeur.

Une tempête le jette dans l'Isle de Madere.

Ils mirent la Chaloupe en mer. Plusieurs Matelots y étant descendus pour gagner la terre, revinrent bientôt avec d'heureuses nouvelles & de grands témoignages de joie. L'Isle paroissoit déserte ; mais elle leur offroit du moins un azyle après de si longues & si mortelles allarmes. Divers animaux s'étoient approchés d'eux sans les menacer d'aucune violence. Ils avoient vû des ruisseaux d'eau fraîche, & des arbres chargés de fruit. Machin & sa Maîtresse, avec leurs meilleurs amis, n'eurent plus d'empressement que pour aller se rafraîchir dans un si beau Pays. Ils s'y firent conduire aussi-tôt dans la Chaloupe, en laissant le reste de leurs gens pour la garde du Vaisseau. Le Pays leur parut enchanté. La douceur des animaux ne les invitant pas moins que celle de l'air & que la variété des fleurs & des fruits, ils s'avancerent un peu plus loin dans les terres. Bientôt ils trouverent une belle prairie, bordée de lauriers, & rafraîchie par un ruisseau, qui descendoit des Montagnes dans un lit de beau gravier. Un grand arbre, qui leur offroit son ombre, leur fit prendre la résolution de s'arrêter dans cette belle solitude. Ils y dresserent des cabanes, pour y prendre quelques jours de repos & délibérer sur leur situation. Mais leur tranquilité dura peu. Trois jours après, un orage du Nord-Est arracha le Vaisseau de dessus les ancres, & le jetta sur les Côtes de Maroc ; où s'étant

Il s'établit à terre.

brisé contre les rochers, tout l'Equipage fut pris par les Mores & renfermé dans une étroite prison.

ALCAFORADO 1421.

Le vent entraîne son Vaisseau dans l'Afrique.

Machin n'ayant retrouvé le lendemain aucune trace de son Bâtiment, conclut qu'il étoit coulé à fond. Cette nouvelle disgrace répandit la consternation dans sa troupe, & fit tant d'impression sur sa compagne, qu'elle n'y survêcut pas long-tems. Les premiers malheurs qui avoient suivi son départ avoient abbatu son courage. Elle en avoit tiré de noirs présages, qui lui faisoient attendre quelque funeste catastrophe. Mais ce dernier coup lui fit perdre jusqu'à l'usage de la voix. Elle expira deux jours après, sans avoir pû prononcer une parole. Son Amant pénétré d'un accident si tragique ne vêcut que cinq jours après elle, & demanda pour unique grace à ses amis de l'enterrer dans le même tombeau. Ils avoient creusé sa fosse au pied d'une sorte d'autel, qu'ils avoient élevé sous le grand arbre. Ils y placerent aussi le malheureux Machin; & mettant une croix de bois sur ce triste monument, ils y joignirent une inscription qu'il avoit composée lui-même, & qui contenoit en peu de mots sa pitoyable avanture. Elle finissoit par une priere aux Chrétiens, s'il en venoit après lui dans le même lieu, d'y bâtir une Eglise sous le nom de *Jesus Sauveur*.

Sa Maîtresse meurt, & lui après elle.

Après la mort du Chef, le reste de la Trouppe ne pensa qu'à sortir d'un lieu si désert. Tous les soins furent employés à mettre la Chaloupe en état de soutenir une longue navigation; & l'on mit à la voile, dans la vûe, s'il étoit possible, de retourner en Angleterre. Mais la force du vent ou l'ignorance des Matelots ayant fait prendre la même route que le Vaisseau, on alla tomber sur la même Côte, & l'on n'y essuya pas un meilleur sort.

Les prisons de Maroc étoient alors remplies d'Esclaves Chrétiens de toutes les Nations, comme celles d'Alger le sont aujourd'hui. Il s'y trouvoit un Espagnol de Seville, nommé Jean de Morales, qui ayant exercé long-tems la profession de Pilote, prit beaucoup de plaisir au récit des prisonniers Anglois. Il apprit d'eux la situation du nouveau Pays qu'ils avoient découvert, & les marques de terre ausquelles il pouvoit être reconnu. Ici l'Historien se croit obligé de reprendre les circonstances qui conduisirent à la seconde découverte de Madere.

Esclavage de ses gens en Afrique. Ils y trouvent Jean de Morales.

Jean premier, de Portugal, étant retourné victorieux des guerres de Castille, entreprit de passer en Afrique à la tête d'une puissante Armée, pour la conquête de Ceuta, qu'il prit effectivement en 1415. Il étoit accompagné dans cette expédition des Infans de Portugal, entre lesquels Don Henri, alors Grand-Maître de l'Ordre de Christ, se distingua singuliérement. Ce jeune Prince ayant cultivé l'étude de la Géographie & des Mathématiques trouva l'occasion, chez les Mores, de prendre des informations sur les Pays & les Mers, dont ils étoient environnés. Ce qu'il apprit d'eux lui fit naître une passion insurmontable pour les découvertes. Après la réduction de Ceuta, il se retira dans la Province des Algarves, où il bâtit près du Cap Saint Vincent un Fort & une Ville qu'il nomma *Terca Nabal*, mais qui prit ensuite le nom de *Villa de Infante*. Il s'y livra si entiérement à l'exécution de ses projets, qu'il y destina d'abord tous les revenus de son Ordre.

Causes de la seconde découverte de Madere.

Le principal instrument sur lequel il jetta les yeux pour une si noble entreprise, fut Juan Gonsalvo Zarco, Gentilhomme de sa Maison. La valeur de

Gonsalvo Zarco, principal instrument du Prince Henri de Portugal.

ALCAFORADO 1421.

Zarco s'étoit signalée au siége de Ceuta, où le Roi l'avoit revêtu de la dignité de Chevalier. On prétend qu'il introduisit le premier l'usage de l'artillerie sur les Vaisseaux. Il avoit découvert en 1418 l'Isle de Puerto-Santo, dans un voyage qu'il faisoit pour trouver le Cap de Bojador; deux ans après, il passa les Détroits par ordre du Roi Jean, pour aller croiser sur les Côtes d'Afrique. Mais il faut remarquer ici que dès l'an 1416, Don Sanche, dernier fils du Roi Ferdinand d'Arragon & Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, avoit laissé en mourant une grosse somme d'argent pour la rédemption des Captifs. Après quelques délais, on fit partir d'Espagne un *Foist*, chargé du legs & de l'execution des volontés du Prince. Quantité d'Esclaves Chrétiens sortirent des prisons de Maroc. Jean de Morales (9) qui fut de ce nombre, passoit avec les autres d'Afrique à Tarif lorsque la Flotte de Zarco traversoit le Détroit. Les deux Couronnes, sans être en guerre ouverte, avoient quelques différends qui autorisoient le Commandant Portugais à se saisir du Foist. Cependant la cargaison n'ayant pû lui inspirer que de la pitié, il rendit la liberté à ce Bâtiment & ne retint que Morales, après lui avoir reconnu assez d'habileté pour le croire capable de servir le Prince Henri dans ses desseins. La violence n'eut aucune part à cette nouvelle captivité. Morales n'apprit la cause de sa détention que pour en marquer de la joie, & s'offrir volontairement au service du Prince de Portugal. Il s'empressa même de communiquer à Zarco l'espérance qu'il avoit de se faire considérer tout d'un coup par des ouvertures importantes; il parla de la nouvelle Isle que les Anglois avoient découverte, & l'histoire des deux Amans ne fut pas oubliée.

Comment il rencontre Jean de Morales.

Zarco charmé de ce qu'il entendoit n'eut rien de si pressant que de retourner à Tarca Nabal, pour faire un si riche présent à son Prince. Morales fut reçu comme un envoyé du Ciel. A peine eut-il expliqué ses propositions, que Henri dépêcha au Roi son pere, pour lui en relever les avantages, & demander la permission de les exécuter.

Il le mene au Prince Henri.

Elles trouverent des obstacles à la Cour, par l'opposition secrette de quelques Ennemis du Prince. Mais, sur les informations de Zarco, il s'y rendit

Obstacles levés.

(9) Il faut avouer que l'objection qui naît ici contre la verité de cette Histoire est difficile à lever. On nous a raconté qu'après la mort de Machin, ses Compagnons partirent aussitôt, & trouverent Jean de Morales dans les prisons de Maroc. Or si l'on suppose, comme Galvano le rapporte d'après les Chroniques de Castille, que la découverte de Machin arriva vers l'an 1344, il faut que la prison de Morales n'ait pas duré moins de soixante-seize ans jusqu'au tems qu'il rencontra Zarco. L'intervalle seroit encore plus long, si l'avanture de Machin étoit arrivée dès la 1328, comme Herbert l'écrit. L'Auteur même de cette Histoire place cet événement sous le Regne d'Edouard III, qui commença en 1327 & qui finit en 1378. Mais en ne le rapportant qu'à la derniere année de ce Regne, ce seroit toujours quarante-deux ans qu'il faudroit accorder à la prison de Machin; ce qui est non-seulement peu probable, mais contraire au sens de l'Historien, qui semble mettre un espace fort court entre les deux événemens, & contraire encore à la Chronique, qui dit expressément que Machin passa lui-même en Afrique, & qu'il fut presenté ensuite au Roi de Castille. A la verité cette supposition de la Chronique peut passer pour l'invention de quelque Espagnol, qui a cru fortifier alors les prétentions de l'Espagne sur Madere; mais la premiere objection demeure dans toute sa force. On n'y voit même aucune autre réponse, que de dire, ou que Morales avoit blessé la vérité en déclarant qu'il sçavoit des Anglois mêmes ce qu'il n'avoit appris que par la tradition des autres Esclaves; ou qu'Alcaforado n'a pas rapporté fidellement ce qu'il tenoit de Morales.

lui-

ALCAFORADO 1421.

lui-même, & sa présence fit évanouir aussi-tôt les difficultés. Le tems de l'expédition fut marqué au mois de Juin, & les ordres donnés pour l'équipement d'un bon Vaisseau, accompagné d'une Chaloupe à rames, suivant l'usage du tems. Zarco fut nommé pour commander cette petite Flotte. Il prit avec lui le Capitaine Jean Laurence; François de Cardaval, Ruy Paës, Alvares Alfonso, François Alcaforado, Auteur de cette Relation; & deux habiles Pilotes, Antoine Jago, & Lorenzo Gomez.

Départ pour la découverte de Madere.

Zarco toucha dans sa route à Puerto-Santo, où les Portugais, qu'il y avoit laissés deux ans auparavant, lui raconterent comme une vérité constante, qu'au Nord-Est (10) de l'Isle on voyoit sans cesse des ténébres impénétrables, qui s'élevoient de la mer jusqu'au ciel; que jamais on ne s'appercevoit qu'elles diminuassent, & qu'elles paroissoient gardées par un bruit effrayant qui venoit de quelque cause inconnue. Comme on n'osoit encore s'éloigner de la terre, faute (11) d'astrolabe, & d'autres instrumens dont l'invention est postérieure, & qu'on s'imaginoit qu'après avoir perdu la vue des Côtes il étoit impossible d'y retourner, sans un secours miraculeux de la Providence; cette prétendue obscurité passoit pour un abîme sans fond, ou pour la bouche même de l'enfer.

Opinions fabuleuses sur cette Isle.

Les Ecrivains qui s'attribuoient plus de lumieres, soutenoient que c'étoit l'ancienne Isle de Cipango, que le ciel se plaisoit à tenir cachée sous un voile mystérieux, dans laquelle on étoit alors persuadé que les Evêques Espagnols & Portugais s'étoient retirés avec d'autres Chrétiens pour se garantir de l'esclavage & de l'oppression des Mores. Ils ajoutoient qu'on ne pouvoit entreprendre sans crime de pénétrer dans un secret si divin, puisqu'il n'avoit point encore plû au ciel de faire précéder cette découverte par les signes qui sont annoncés dans les anciennes Prophéties.

Difficultés qui n'arrêtent point Zarco & Morales.

Les exhortations de Morales firent mépriser à Zarco ces fausses terreurs. Ils jugerent tous deux que les ténebres dont on vouloit leur faire un sujet d'épouvante étoient au contraire la marque certaine de la terre qu'ils cherchoient. Cependant après quelque délibération, ils convinrent de s'arrêter à Puerto-Santo jusqu'au changement de la Lune, pour observer quel effet il produiroit sur l'ombre. La Lune changea, sans qu'on s'apperçût de la moindre altération dans ce Phénomene. Alors tous les Avanturiers furent saisis d'une si vive terreur qu'ils auroient abandonné leur entreprise, si Morales n'étoit demeuré ferme dans ses idées, soutenant toujours d'après les informations qu'il avoit reçues des Anglois, que la terre qu'on cherchoit ne pouvoit être bien loin. Il faisoit comprendre à Zarco que cette terre, étant sans cesse à couvert du Soleil par l'épaisseur de ses forêts, il en sortoit une humidité continuelle, qui produisoit cette nuée épaisse, l'objet de tant de craintes & de fausses imaginations.

Enfin Zarco, ne consultant plus que son courage, mit à la voile un jour au

(10) Ce devoit être au Sud-Ouest, qui est la situation de Madere par rapport à Puerto-Santo.

(11) Si cette remarque est véritable, voici la décision d'un point fort contesté, puisque l'Auteur déclare que les instrumens nécessaires à la Navigation n'étoient pas encore inventés en 1418 & 1420, lorsque Puerto-Santo & Madere furent découverts par les Portugais. D'un autre côté il est clair par le même endroit qu'ils furent inventés quelques années après cette découverte, puisqu'ils l'étoient lorsque l'Auteur composa sa Relation; à moins qu'on ne veuille supposer que c'est une interpolation de Don Francisco Manuel, comme on l'a fait remarquer dans les Remarques préliminaires, ou de quelqu'un qui avoit eu le Manuscrit avant lui.

Approche du Vaisseau vers l'ombre. Frayeur des Matelots.

matin, sans avoir communiqué sa résolution à d'autres qu'à Morales; & pour ne laisser rien manquer à sa découverte, il tourna directement la prouë de son Vaisseau vers l'ombre la plus noire. Cette hardiesse ne fit qu'augmenter les allarmes de son Equipage. A mesure qu'on avançoit, l'obscurité paroissoit plus épaisse. Elle devint si terrible qu'on osoit à peine en soutenir la vûe. Vers le milieu du jour on entendit un bruit terrible, qui se répandoit dans toute l'étendue de l'horison. Ce nouveau danger redoubla si vivement la frayeur publique, que tous les Matelots pousserent de grands cris, en suppliant le Capitaine de changer de route & de leur sauver la vie. Il les assembla d'un visage ferme, & par un discours prononcé avec le même courage il leur inspira une partie de sa résolution. L'air étant calme & les courans fort rapides, il fit conduire son Vaisseau au long de la nuée par deux Chaloupes. Le bruit servoit de marque pour s'avancer ou se retirer, suivant qu'il paroissoit plus ou moins violent. Déja la nuée commençoit à diminuer par degrés. Du côté de l'Est elle étoit sensiblement moins épaisse. Mais les vagues ne cessoient pas de faire entendre un bruit terrible. On crut bientôt découvrir au travers de l'obscurité quelque chose de plus noir encore, quoiqu'à la distance où l'on étoit, il fût impossible de le distinguer. Quelques Matelots assurerent qu'ils avoient apperçû des Géans d'une prodigieuse hauteur. Ce n'étoient que les rochers, qu'on vit bientôt à découvert. La mer s'éclaircissant enfin, & les vagues commençant à diminuer, Zarco & Morales ne douterent plus qu'on ne fût peu éloigné de la terre. Ils la virent presqu'aussitôt, lorsqu'ils n'osoient encore s'y attendre. La joie des Matelots se conçoit plus aisément qu'elle ne peut s'exprimer. Le premier objet qui frappa leurs yeux fut une petite pointe, que Zarco nomma la pointe de Saint Laurent. Après l'avoir doublée, on eut au Sud la vûe d'une terre qui s'étendoit en montant; & l'ombre ayant tout-à-fait disparu, la perspective devint charmante jusqu'aux montagnes.

Premiere vûe de la terre.

Ruy Paës & Jean de Morales y descendent les premiers.

Ruy Paës fut envoyé dans une Chaloupe, avec Jean de Morales, pour reconnoître la Côte. Ils entrerent dans une Baye, qu'ils trouverent conforme à la description que Morales avoit reçûe des Anglois. Etant descendus au rivage, ils découvrirent sans peine le monument de Machin, & les autres marques qu'ils s'attacherent à distinguer. Après avoir satisfait leur piété au tombeau des deux Amans, ils porterent ces heureuses nouvelles au Vaisseau. Zarco prit possession du Pays au nom du Roi Jean & du Prince Dom Henri, Chevalier & Grand-Maître de l'Ordre de Christ. Ensuite rapportant ses premieres vûes à la Religion, il fit élever un nouvel autel près du Tombeau de Machin. La datte de ce grand événement est le 8 de Juillet, jour de Saint Elisabeth.

Recherches que Zarco fait dans l'Isle.

Le premier soin des Avanturiers Portugais fut de chercher, dans le Pays, des Habitans & des Bestiaux. Mais ils n'y trouverent que des oiseaux de diverses especes, & si peu farouches qu'ils se laissoient prendre à la main. On résolut de suivre les Côtes, dans la Chaloupe. Après avoir doublé une pointe à l'Ouest, on trouva une Plage où quatre belles rivieres venoient se rendre dans la mer. Zarco remplit une bouteille de la plus belle eau, pour la porter au Prince Henri. En avançant plus loin on arriva dans une vallée arrosée par une autre riviere. Plus loin encore on trouva une seconde vallée couverte d'arbres, dont quelques-uns étoient tombés. Zarco en fit une croix, qu'il éleva sur le rivage, & nomma ce lieu *Santa-Cruz*. Un peu au-delà, ils passerent

une pointe qui s'avançoit assez loin dans la mer, & la trouvant remplie d'un grand nombre de geais, ils lui donnerent le nom de *Pauta dos Gralhos*, qu'elle conserve encore.

ALCAFORADO 1421.

Cette pointe, avec une autre langue de terre, qui en est à deux lieues, forme un golphe, alors bordé de beaux cedres, au-delà duquel Zarco découvrit encore une vallée, d'où sortoit une eau blanchâtre qui formoit un grand bassin avant que d'entrer dans la mer. Tant d'agrémens naturels engagerent Zarco à faire descendre encore une fois ses gens pour pénétrer plus loin dans les terres. Mais quelques Soldats chargés de cet ordre revinrent bientôt lui apprendre qu'ils avoient vû de tous côtés la mer autour d'eux, & par conséquent qu'ils étoient dans une Isle, contre l'opinion de ceux qui avoient pris cette terre pour une partie du continent d'Afrique.

Il reconnoit que sa découverte est une Isle.

Zarco ne pensa plus qu'à choisir dans l'intérieur du Pays quelque lieu propre à s'y établir. Il arriva dans une campagne assez vaste, & moins couverte de bois que les autres cantons, mais si remplie de fenouil que la Ville qu'on y a bâtie depuis & qui est devenue la Capitale de l'Isle, en a tiré le nom (12) de *Funchal*. Là, trois belles rivieres sortant de la vallée & s'unissant pour se jetter dans la mer, forment deux petites Isles, dont la situation tenta Zarco d'en faire approcher son Vaisseau. Ensuite il continua sa route par terre jusqu'à la même pointe qu'il avoit vûe au Sud, où il avoit planté une croix. Il découvrit, au-delà, un rivage si doux & si uni qu'il lui donna le nom de *Playa formosa*. Un peu plus loin il fut arrêté par un ruisseau d'eau claire, mais si rapide, que deux de ses gens ayant entrepris de le passer à la nage furent emportés par le courant, & n'auroient pû éviter de périr s'ils n'eussent été promptement secourus. Cet accident fit nommer le ruisseau *Soccaridos*; cause plus heureuse que celle qui a fait nommer *Agraviados* une riviere de la mer Arabique dont les Historiens Portugais (13) font mention.

Divers lieux qu'il visite & qu'il nomme.

En continuant sa marche, Zarco s'approcha d'une pointe de rocher, qui étant coupée par l'eau de la mer, formoit une sorte de Port. Il crut y découvrir les traces de quelques animaux; ce qui rendit sa curiosité d'autant (14) plus vive, que jusqu'alors il n'en avoit point encore apperçû. Mais il fut bientôt détrompé en voyant sauter dans l'eau un grand nombre de loups marins. Ils sortoient d'une caverne que l'eau avoit creusée au pied de la montagne, & qui étoit devenue comme le rendez-vous de ces animaux. Cette découverte fit donner à Zarco le surnom de *Camera dos Lobos*, qui s'est transmis (15) à sa postérité.

Camera de Lobos.

Les nuées devinrent si épaisses dans cet endroit, que faisant paroître les rochers beaucoup plus hauts & trouver quelque chose de plus terrible au bruit des vagues qui venoient s'y briser, Zarco prit la résolution de retourner vers son

Raisons qui arrêtent Zarco.

(12) On trouve ici dans cette Relation une remarque sur Funchal, qui prouve clairement qu'on a fait quelques additions au Manuscrit d'Alcaforado; car l'Auteur n'a pû parler de plusieurs choses qui n'arriverent qu'environ quatre vingt ans après, telles que l'érection de Funchal en Evêché, &c.

(13) Cette réflexion sur la Riviere de *los Agraviados*, dans le Golfe Arabique, est une autre interpolation; puisque l'événement qu'elle suppose est postérieur de cent vingt ans à la découverte de Madere.

(14) Machan avoit vû différentes sortes d'animaux.

(15) On reconnoît encore ici une interpolation.

ALCAFORADO 1421.

Vaisseau. Il se pourvut d'eau, de bois, d'oiseaux & de plantes de l'Isle, pour en faire présent au Prince Henri; & remettant à la voile pour l'Europe, il arriva au Port de Lisbonne vers la fin du mois d'Août 1420, sans avoir perdu un seul homme dans le voyage.

Il retourne en Portugal. Accueil qu'il y reçoit.

Le succès d'une si belle entreprise lui attira tant de considération à la Cour de Portugal, qu'on lui accorda publiquement un jour d'audience, pour faire le récit de ses découvertes. Il présenta au Roi plusieurs troncs d'arbres d'une grosseur extraordinaire; & sur l'idée qu'il donna de la prodigieuse quantité de forêts dont il avoit trouvé l'Isle couverte, ce Prince la nomma l'Isle Madere. Zarco reçut ordre d'y retourner au Printems, avec la qualité de Capitaine ou de Gouverneur de l'Isle; titre auquel ses descendans joignent aujourd'hui celui de Comte.

L'Isle est nommée Madere.

Son second voyage à Madere.

Le second voyage se fit au mois de Mai de l'année 1421. Zarco partit accompagné de sa femme, Constance Rodrigue de Sa (d'autres disent d'Almeyda; de Juan Gonsalvo son fils aîné, & de ses deux filles, Helene & Beatrix.) Il retrouva son Isle en peu de jours. La Rade où il aborda n'étoit encore distinguée que par le nom de Port Anglois; mais il la nomma *Puerto Machino*, pour faire honneur à la mémoire de l'infortuné Machin; & la Ville qui s'y est formée depuis, a conservé le nom de *Machino* ou *Machico*. En descendant au rivage, il fit abbatre le bel arbre sous lequel étoient les autels & le tombeau dont on a parlé; & l'usage qu'il en fit aussi-tôt fut pour bâtir une Eglise, qu'il dédia à *Jesus Sauveur*, suivant les intentions de Machin qui subsistoient encore dans son épitaphe. Il donna aux tristes restes des deux Amans une sépulture honorable dans le chœur.

Port nommé Machico. Eglise bâtie.

Après avoir accordé ses premiers soins à la Religion, il choisit pour l'établissement de sa Colonie l'endroit de l'Isle qui lui avoit paru le plus commode & le plus agréable. C'étoit une belle vallée, où l'eau fraîche étoit en abondance. Il y jetta les fondemens d'une Ville qui fut nommée Funchal, & qui devint bientôt fameuse. Constance, sa femme, en dédia le premier Autel à Sainte Catherine; ce qui se trouve néanmoins contraire au récit de Barros, qui suppose deux Eglises bâties à Funchal avant celle-ci. Cette erreur du Tite-Live de Portugal rend fort suspect tout ce qu'il raconte ensuite du feu qu'on employa pour détruire les forêts, & qui s'y entretint pendant sept ans; d'autant plus que Madere n'a jamais été sans beaucoup d'arbres, quoiqu'on en ait abbatu un fort grand nombre pour les Manufactures de sucre, dont on a vû jusqu'à cent cinquante à la fois.

Fondations de Funchal.

Autres dispositions en faveur du Prince Henri.

Après la mort du Roi Jean, Edouard son fils & son successeur accorda au Prince Henri les revenus de cette Isle pour tout le tems de sa vie, en dédommagement des sommes qu'il avoit avancées pour la découvrir & la peupler. Cette donation se fit à Cintra par un Acte solemnel, le 26 de Septembre 1433; & par le même motif, l'autorité spirituelle fut accordée perpétuellement à l'Ordre de Christ. Alphonse, successeur d'Edouard, confirma ces dispositions en 1439. A l'égard de Juan Gonsalvo Zarco, dont le mérite & les services méritoient aussi des récompenses, les Princes ses Maîtres changerent son nom & ses armes. Il fut revêtu du titre de Comte, avec le nom de Camera dos Lobos, en mémoire de la caverne qu'il avoit découverte; & pour armes, il prit une tour d'argent supportée par deux loups marins & chargée

Récompense de Zarco.

d'une croix d'or. Ses Descendans conservent encore le même nom & les mêmes armes.

CHAPITRE II.

Voyage d'Aluise da Cada Mosto, au long des Côtes d'Afrique, jusqu'à Rio grande, en 1455.

Remarques préliminaires sur les voyages de Cada Mosto.

NOus avons deux voyages de Cada Mosto, qui se trouvent dans les collections de Ramusio & de Grynæus; l'un, aux rivieres de Sanaga ou Senegal; de Gambra, ou Gambia; & de Rio grande. L'autre à la même Côte d'Afrique & aux Isles du Cap-Verd.

Ces deux Ouvrages ayant été composés en Italien, Ramusio nous les a conservés dans la même langue; mais Grynæus en a donné une traduction Latine, qui differe de l'Original dans plusieurs points essentiels. Par exemple, l'Italien fait partir l'Auteur de Venise en 1454, & la traduction en 1504. On juge aisement que de part ou d'autre l'erreur vient de l'impression, & l'on est d'abord porté à croire, que c'est l'imprimeur du Latin qui doit être accusé de cette négligence. Mais la conjecture se change en certitude, lorsqu'on observe ensuite que le Prince Henri, par qui Cada Mosto (16) fut employé, mourut en 1463.

Les deux voyages sont précedés d'une Préface de l'Auteur, & d'une Introduction composée par celui qui a pris soin de les recueillir. On lit dans la seconde de ces deux pieces qu'Aluise da Cada Mosto fut le premier qui découvrit les Isles du Cap-Verd, quoique les Portugais attribuent l'honneur de cette découverte, douze ans auparavant, à (17) *Denis Fernandez*, un de leurs Compatriotes. On fit d'autant plus de cas des voyages de Cada Mosto, lorsqu'ils furent publiés, que les Anciens ayant representé les Pays voisins de la Ligne comme une Région inhabitable, il apprit au contraire à ses Lecteurs qu'elle étoit couverte de verdure & remplie d'Habitans. D'un autre côté, on s'imagina que ses découvertes pouvoient être d'une utilité considérable pour le commerce. Ramusio paroît avoir été persuadé que par les rivieres du Senegal, qu'il prenoit pour des branches du Niger, on pouvoit s'ouvrir un commerce facile avec les riches Contrées de Tombuto & de Melli, & faire ainsi passer l'or en Europe avec plus de commodité & de diligence, que par les vastes & dangereux déserts qui séparent ces deux Régions de la Barbarie. Comme le sel, suivant Leon, étoit la marchandise la plus précieuse qu'on pût porter aux Négres, on se proposoit de prendre du sel dans l'Isle de *Sal*, qui est une des Isles du Cap-Verd, & d'en fournir tous les Pays qui bordent le Niger, dont on ne supposoit pas que le cours eut moins de cinq cens milles. On espéroit d'en tirer, pour échange, de l'or & des Esclaves; & tandis que l'or passeroit en Europe, les Esclaves devoient être transportés au marché de Saint Jago, autre Isle du Cap-Verd, d'où il seroit aisé de les conduire immédiatement aux Indes occidentales.

Imaginations de Ramusio sur le Commerce.

(16) Ramusio écrit toujours Aluise da ca da Mosto.

(17) Voyez le Chap. I. du Tome I.

Cada Mosto. 1454.

Défauts de son projet.

Pour entreprendre un si beau commerce, il auroit été nécessaire alors d'obtenir le consentement des Portugais, qui étoient maîtres de toute cette Côte d'Afrique, jusqu'à plusieurs degrés au-delà de la Ligne. Ramusio, dont je rapporte ici les raisonnemens, jugeoit qu'il y avoit peu de difficulté, puisque tous les Européens avoient la permission de porter leur commerce jusqu'à l'extrémité de la Guinée. Cependant comme les Portugais mêmes n'en avoient point encore entrepris de cette nature, il cherchoit par quels moyens on y pouvoit parvenir. Les Anglois l'ont tenté plusieurs fois; mais les obstacles qu'ils y ont trouvé marquent assez, que si le succès n'est pas impossible, il n'est pas aussi facile que Ramusio se l'imaginoit. D'ailleurs il supposoit une communication entre le Niger & les autres rivieres qui tombent dans la mer occidentale; opinion combattue par tous les Voyageurs de quelque réputation. Monsieur de l'Isle l'a rejettée lui-même dans ces derniers tems; & sa derniere Carte d'Afrique represente le Senegal, la Gambra & le Niger comme des fleuves absolument séparés.

Eloge du Prince Henri de Portugal par Cada Mosto.

Cada Mosto, dans sa Préface, après avoir fait l'apologie de son Ouvrage, & déclaré qu'il s'attache inviolablement à la vérité, parle de l'Infant Enriquez, c'est-à-dire du Prince Henri, premier Auteur des découvertes. Il loue la grandeur d'ame de ce Prince, l'élevation de son génie & son habileté dans toutes les connoissances astronomiques. Il ajoûte qu'il se livra tout entier au service de la Religion, en faisant la guerre contre les Mores, & que ses exploits lui acquirent une immortelle réputation. Le Roi Jean, son Pere, étant au lit de la mort en 1432, le fit appeller, & lui recommanda de ne jamais abandonner l'héroïque résolution de poursuivre les ennemis de la sainte Foi. Ce généreux Prince engagea sa parole; & pour la remplir presqu'aussitôt, il entreprit avec Dom Edouard, son frere & successeur de Jean, cette fameuse guerre contre le Royaume de Fez, qui dura plusieurs années. Son zéle ne se relâchant point contre les Mores, il fit partir, chaque année ses Caravelles pour croiser sur les Côtes (18) d'Azafi, & de Messa; mais n'étant pas moins passionné pour les découvertes, il joignoit à cette Commission celle d'avancer sans cesse au long de la Côte. Elles poussérent en effet jusqu'au grand Cap qu'on a nommé le Cap de Non (19), & qui n'a tiré ce nom que de l'impossibilité qu'on se figuroit à pénétrer plus loin. Cependant le Prince Henri, qui pensoit autrement, ajoûta trois Caravelles au nombre qu'il avoit jusqu'alors envoyées. Elles passerent le Cap d'environ cent milles; & n'ayant trouvé au-delà que des Côtes sabloneuses & désertes, elles revinrent sur leurs traces.

Ardeur invincible de ce Prince pour les découvertes.

Leur progrès n'ayant fait qu'encourager le Prince, il remit la même Flotte en mer, l'année suivante, avec ordre d'avancer cent cinquante milles de plus, & d'aller aussi loin qu'il seroit possible, en promettant d'enrichir par ses bienfaits tous ceux qui tenteroient cette entreprise. Ils partirent; mais tout leur courage & leur respect pour les ordres du Prince ne purent leur faire pousser plus loin leurs découvertes. Cependant la force de son jugement ne lui faisoit pas voir avec moins de clarté qu'on devoit trouver de nouveaux Pays & de nouvelles

(18) Zafi, ou Saffi.

(19) Faria prétend que le Cap Non fut doublé & celui de Bojador découvert en 1415, c'est-à-dire, plusieurs années avant la mort du Roi Jean. Voyez le Chap. I. de cet Ouvrage. On rend compte ici de la Préface de Cada Mosto, sans s'attacher à l'exactitude de la Chronologie.

Nations. Il ne se lassa point d'envoyer des Caravelles, jusqu'à l'heureux tems où l'on découvrit enfin certaines Côtes habitées par les Arabes du desert, & par les Azanaghiz, Nation farouche & bazanée. Ainsi les Négres ayant été découverts, on continua de decouvrir successivement les autres Nations, comme Cada Mosto va nous l'apprendre. Tel est le fond de sa Préface.

Cada Mosto. 1454.

Il raconte ensuite qu'il étoit âgé de vingt-deux ans lorsqu'il entreprit son voyage; qu'il en avoit déja fait plusieurs dans quelques parties de la Méditerranée, & celui de Flandres, qu'il s'étoit proposé de recommencer pour travailler à sa fortune; car il ne désavoue pas qu'avec le dessein d'employer sa jeunesse, son principal objet ne fût d'acquérir des richesses & des dignités. Ce qui donne beaucoup de prix à ses Relations, c'est qu'elles sont les plus anciennes qui nous restent des navigations Portugaises. S'il y en a quelques-unes qui les ayent précedées, ce ne sont que de courts extraits & de simples abregés donnés par les Historiens, qui ne méritent pas le nom de Journaux de Voyageurs. Cada Mosto étoit un homme d'esprit & d'intelligence, qui a fait un usage continuel de ces deux qualités dans son ouvrage; & si l'on excepte quelques circonstances sur lesquelles on ne peut douter qu'il n'ait été trompé par les Marchands d'Afrique, comme la plûpart des Voyageurs sont exposés à l'être, nous n'avons pas de Journal plus curieux & plus interressant que le sien. On y trouvera particuliérement un détail fort instructif sur le commerce d'or de Tombuto & sur ses principales branches, qui ont été si peu connues de nos derniers Voyageurs: ce qui marque assez que ce n'est pas la multitude des Ecrivains qui jette du jour dans les matieres obscures; & qu'un Voyageur éclairé donne une idée plus juste des Pays qu'il a parcourus, que vingt Auteurs médiocres qui rendent compte des mêmes lieux.

Age de Cada Mosto, & ses vues en commençant ses voyages.

Mérite de ses Journaux.

Cada Mosto, résolu de retourner en Flandres avec le peu d'argent qu'il avoit, s'embarqua sur une Galere Venitienne commandée par le Capitaine Marco Zeno, Chevalier de Malte. Ils partirent de Venise le 8 d'Août 1454. Les vents contraires qui s'éleverent près du Cap Saint Vincent les ayant forcés de s'y arrêter, il se trouva que dans le même tems Dom Henri Prince de Portugal, vivoit fort près du meme Cap, dans un village nommée *Riposéra*, où il s'étoit retiré volontairement pour se livrer à l'étude. Ce célébre Protecteur de la navigation & des Voyageurs, envoya aussi-tôt au Vaisseau, Antoine Gonzalez son Sécretaire, accompagné d'un Vénitien nommé (20) Praticio Conti, qui étoit alors Consul de sa République en Portugal, & que son goût pour les voyages attachoit aussi au service du Prince. Ils portoient quelques montres du sucre de Madere, du sang de dragon de la même Isle, & des autres commodités que le même Prince commençoit à tirer des Pays qu'il avoit découverts. Après diverses questions, ils apprirent aux Vénitiens du Vaisseau que Dom Henri avoit fait peupler plusieurs Isles désertes, & que les richesses qu'ils leur montroient en étoient déja les fruits. Ils ajoûterent que ces essais n'étoient rien en comparaison des grandes choses que le Prince avoit exécutées; que depuis telle & telle année il avoit pénetré dans des mers jusqu'alors inconnues, & dans des Pays où ses gens avoient fait des découvertes incroyables: que les Portugais qui s'étoient employés à ces admirables entreprises avoient tiré des avantages extrêmes de leur commerce avec les Nations barbares, & gagné

Cada Mosto part de Venise & relâche au Cap S. Vincent.

Rencontre du Prince Henri à Riposera.

(20) Grynæus dit, sans le nommer, que c'étoit un Patricien de Venise.

CADA MOSTO. 1454.

quelquefois jusqu'à mille pour cent. Enfin leur récit parut si merveilleux aux Vénitiens, que la plûpart des Passagers, & particuliérement Cada Mosto, se sentirent enflammés de la passion des voyages. Ils demanderent si le Prince accordoit la liberté de partir, à ceux qui lui offroient leurs services. On leur répondit qu'il ne la refusoit à personne. Mais on leur expliqua les conditions qu'il y mettroit : C'étoit 1°. d'équiper & de charger un Vaisseau à leurs dépens; ou seulement de le charger, parce qu'il fournissoit volontiers des Caravelles. 2°. Que dans le premier cas, il se réservoit au retour la quatriéme partie des biens qu'on rapportoit; & que dans le second, il exigeoit la moitié de la cargaison. 3°. Que si le voyage manquoit de succès, le Prince se chargeoit de tous les frais. Mais on prit soin d'assurer, qu'il étoit impossible qu'on ne recueillît pas de grands fruits d'une si belle entreprise. Gonzalez ajoûta que Dom Henri seroit charmé d'y voir entrer des Vénitiens, & qu'il les traiteroit avec distinction, parce qu'étant persuadé qu'on trouveroit des Epices dans les Pays dont il avoit commencé la découverte, il sçavoit que les Négotians de Venise étoient plus entendus que toute autre Nation dans le commerce.

Cada Mosto se d[illegible] servir les Portugais.

Cada Mosto ne balança point à se rendre auprès du Prince, qui lui confirma tout ce qu'il venoit d'entendre, & qui augmenta même son ardeur par une infinité de nouvelles promesses. La jeunesse, la curiosité, l'envie de s'enrichir furent autant d'aiguillons qui ne laisserent plus de repos au jeune Voyageur. Il commença par s'informer des marchandises qui convenoient à ses nouveaux desseins. Ensuite, étant retourné à bord, il disposa de celles qu'il avoit destinées pour les Pays-bas; & ne réservant que ce qu'il crut favorable à l'expédition qu'il méditoit, il laissa partir sans lui les Galeres Vénitiennes. Le Prince Henri applaudit beaucoup à sa résolution, & le combla de caresses pendant le séjour qu'il fit en Portugal. Il lui fit équiper une Caravelle d'environ quatre-vingt-dix tonneaux, dont il donna néanmoins le commandement à Vincent Diaz, natif de Sago. Mais Cada Mosto l'ayant chargée presqu'entiérement à ses frais, ils partirent ensemble le 2 de Mars 1455, avec un vent Nord-Est.

1455.

Il arrive à Puerto Santo.

Dès le 25 ils arriverent à l'Isle de Puerto-Santo, qui est éloignée de six cens milles au Sud, du Cap Saint Vincent (21). Il y avoit déja près de vingt-sept ans que cette Isle avoit été découverte. Ils en partirent le 28 de Mars, & le même jour ils entrerent dans *Manchico* (22) un des Ports de l'Isle de Madere, à quarante milles de Puerto-Santo. Dans un tems clair, ces deux Isles peuvent se voir l'une de l'autre. Celle de Madere étoit habitée depuis vingt-quatre ans, par les soins du Prince Henri, qui lui avoit donné pour Gouverneur Tristan Tessera, & Gonzalez Zarco, deux de ses Gentilshommes, entre lesquels l'Isle & le commandement étoient partagés. Tristan occupoit la partie où le Port de Manchico est situé; & Zarco, celle où il avoit jetté lui-même les fondemens de Funchal.

Il touche à Madere.

Madere avoit déja quatre habitations considérables; Manchico, Santa-

(21) On retranche ici de ce Journal la description de Puerto-Santo, & une partie même de celle de Madere, qui ont déja trouvé place dans le Chapitre précédent.

(22) C'est apparemment ce que les autres nomment *Machico*.

Cruz,

Cruz, Funchal & Camera dos Lobos, sans compter d'autres établissemens qui commençoient à se former en différens lieux. On y comptoit alors dix-huit cens hommes (23) de Milice, & une Compagnie de cent Cavaliers. L'Isle est arrosée par huit rivieres, qui la traversent presqu'entiérement, & sur lesquelles on avoit construit des moulins à scier les planches, qui en fournissoient de diverses sortes au Portugal. Les plus estimées étoient celles de cedre & de Nasso, dont on employoit les premieres à tous les usages des Edifices, & les autres à faire des arcs & des bois de fusil. Le cedre ressemble beaucoup au cyprès; mais il rend une odeur extrêmement agréable. Le bois de Nasso est couleur de rose & d'une rare beauté. Cada Mosto rend témoignage que la vendange se faisoit alors à Madere vers le tems de Pâques; au plus tard, l'octave d'après.

Cada Mosto. 1455.

Il passe aux Canaries.

Il quitta cette Isle, pour prendre au Sud; & dans peu de jours il arriva aux Isles Canaries, qui sont à trois cens vingt milles de Madere. Il compte sept Canaries, dont quatre étoient habitées par des Chrétiens; Lancerota, Fuerte-ventura, Gomera & Ferro. Elles avoient pour Seigneur, sous l'autorité du Roi d'Espagne, un Gentilhomme Espagnol, nommé Herrera, natif de Seville. On transportoit de ces Isles à Cadix & dans la riviere de Seville une grande quantité de l'herbe qui se nomme *Orchel* ou *Oricello*, pour les usages de la teinture. Les peaux de chevres, le suif & le fromage faisoient le reste du commerce. L'Auteur remarque que les Habitans naturels des quatre Isles soumises aux Chrétiens étoient les Canarins, & qu'ils avoient différens langages qu'ils n'entendoient point entr'eux. Leurs habitations étoient de simples Villages, sans fortifications & sans défense dans les Plaines, mais si bien fortifiés dans les montagnes, qu'il falloit un siége pour les forcer. Les trois autres Isles, qui se nomment la grande Canarie, Ténerife & Palma n'avoient encore que des Idolâtres pour habitans. Elles étoient mieux peuplées que les quatre autres, sur-tout celle de Ténerife, qui est la plus grande, & qui ne contenoit pas moins de quatorze à quinze mille Ames. On en comptoit huit ou neuf mille dans la grande Canarie. Palma n'en avoit qu'un petit nombre, quoiqu'elle parût charmante en perspective. Ces trois Isles étant bien gardées par des Habitans fort courageux, les montagnes d'une hauteur excessive, & les Places imprenables, il avoit été jusqu'alors impossible aux Chrétiens de s'en rendre Maîtres. Ténerife est une des plus hautes Isles du monde, & se découvre de fort loin en mer. L'Auteur fut assuré par quelques Matelots, qu'ils l'avoient apperçue de soixante & soixante-dix lieues Espagnoles, qui font environ deux cent cinquante milles d'Italie. Elle a dans son centre une montagne en forme de diamant, d'une hauteur merveilleuse & toujours brûlante. Cada Mosto apprit ces circonstances de plusieurs Chrétiens qui avoient été prisonniers dans cette Isle. Il prétend que depuis le pied de la montagne jusqu'au sommet il n'y a pas moins de quinze lieues Portugaises, qui font soixante milles d'Italie. Mais on a vû, dans le Chapitre précédent, des régles plus justes pour la véritable hauteur du Pic.

Etat où ces Isles étoient alors.

Anciens usages.

(24) L'Isle de Ténerife avoit alors neuf Maîtres ou neuf Princes, qui pre-

(23) C'est-à-dire apparemment de gens capables de porter les armes.

(24) On trouvera dans le Chapitre précédent la description entiere de Ténerife, & du Pic, avec celle des autres Canaries.

CADA MOSTO. 1455.

noient le titre de Ducs. C'étoient autant d'Usurpateurs, qui avoient divisé l'autorité souveraine, après s'en être saisis par la force. Les guerres qu'ils avoient entr'eux causoient souvent beaucoup de carnage. Leurs armes n'étoient que des pierres, & des massues, en formes de dards, dont la pointe étoit armée d'os ou de corne au lieu de fer. Ceux à qui ce secours manquoit, se contentoient de faire durcir leurs massues au feu. La plûpart des Habitans étoient continuellement nuds, quoique plusieurs se couvrissent de peaux de chevres. Mais ils s'enduisoient la peau de suif, mêlé avec le jus de quelques herbes, qui la rendoient assés épaisse pour résister au froid. D'ailleurs, étant si avancés au midi, ils n'avoient jamais beaucoup à souffrir de l'hiver. Leur demeure étoit des grottes & des cavernes au pied des montagnes. Ils se nourrissoient d'orge, de chair & de lait de chevres, qu'ils avoient en abondance, & de quelques fruits; mais particuliérement de figues. Comme le climat est fort chaud, ils faisoient leur moisson aux mois d'Avril & de Mai. On connoissoit peu leur Religion, parce qu'ils n'avoient pas de culte établi. Les uns adoroient le Soleil; d'autres la Lune & les Etoiles. On leur attribuoit jusqu'à neuf sortes d'idolâtrie. Leurs femmes n'étoient pas communes; mais ils n'avoient pas de loi qui les gênât pour le nombre. Ils ne prenoient une vierge, qu'après avoir proposé à leur Seigneur de passer la premiere nuit avec elle; & ceux qui obtenoient cette grace s'en croyoient fort honorés.

Ancienne Religion.

Informations de Cada Mosto.

Si l'on veut sçavoir d'où Cada Mosto avoit tiré ces connoissances, il répond que les Chrétiens des quatre Isles s'approchoient souvent de Ténerife pendant la nuit, & qu'ils y enlevoient souvent des Insulaires de l'un & l'autre sexe, qu'ils vendoient en Espagne pour l'esclavage. Lorsqu'il arrivoit à ces Barbares de faire quelques prisonniers Espagnols, ils n'avoient pas la cruauté de les faire mourir; mais par un mépris, qu'ils regardoient comme la derniere punition, ils les employoient à nettoyer les Chevres & à tuer les mouches dont ces animaux sont tourmentés.

Sacrifice barbare.

Les anciens Canarins étoient dans l'usage d'offrir à leur Seigneur, non seulement leurs services & leur fidélité, mais le sacrifice même de leur vie, lorsqu'il entroit en possession de l'autorité souveraine. Il s'en trouvoit toujours plusieurs qui passoient de l'offre à l'exécution. Ils se rendoient avec un nombreux cortege sur le bord de quelque profonde vallée, où les victimes après quantité de cérémonies & de paroles mistérieuses, se précipitoient à la vûe de tout le monde. Le même usage obligeoit le Seigneur de marquer une considération particuliere aux Parens des Morts & de les distinguer par des honneurs & des bienfaits. L'Auteur fut informé de cette coutume barbare par divers Canarins qui avoient quitté leur Nation pour embrasser le Christianisme. Ils sont d'une légereté extrême à la course, & fort agiles à descendre & monter au milieu de leurs rocs & de leurs précipices. Ils sautent de pierre en pierre, & souvent ils s'élancent à des distances incroyables. Leur adresse à jetter des pierres est si merveilleuse, qu'ils sont surs de toucher toujours au but. Les deux sexes se peignent le corps, en verd, en rouge, en jaune, avec le jus de certaines herbes, & cette variété de couleurs passe entr'eux pour un grand ornement. Cada Mosto relâcha dans les deux Isles de Gomera & de Ferro. Il toucha aussi à celle de Palma; mais sans y descendre.

Adresse & légereté des Canarins.

Ayant remis à la voile, il continua sa course vers l'Ethiopie; & le vent ne

cessant pas de le favoriser, il arriva au Cap Blanco, qui est à soixante-dix milles des Canaries. Il observe que portant au Sud dans ce passage il se tint sans cesse éloigné de la Côte d'Afrique, qu'il laissoit sur la gauche; les Canaries étant fort avancées dans la mer du côté de l'Ouest. Il fit voile ainsi pendant la moitié de sa course; après quoi, prenant plus à gauche, il chercha la vûe des Côtes, dans la crainte de passer le Cap sans l'appercevoir; car on est ensuite assez long-tems sans découvrir la terre. Les Côtes s'enfoncent après le Cap, & forment un Golfe, qu'on appelle *Forna d'Arguim*, du nom d'une petite Isle qui est située dans le Golfe même. Il n'a pas moins de cinquante milles d'enfoncement, & l'on y trouve trois autres Isles, ausquelles les Portugais avoient déja donné des noms. La premiere porte celui de *Blanca*, à cause de ses sables blancs. La seconde, celui d'Isle *das Garzas*, ou des Herons, parce qu'on y trouva un si grand nombre d'œufs de ces animaux, qu'on en remplit deux Barques; la troisiéme celui de (25) *Coori*. Elles sont toutes trois petites, sabloneuses, & désertes; mais celle d'Arguim a de l'eau fraîche.

CADA MOSTO. 1455.

Cada Mosto arrive au Cap-Blanco.

Description cette Côte.

Isles du Golfe d'Argin ou d'Arguim.

Il faut observer qu'au Sud du Détroit de Gibraltar, la Côte, qui est celle de Barbarie, n'est pas habitée au-delà du *Cap-Cantin*, d'où l'on trouve jusqu'au Cap-Blanco une Région sabloneuse & déserte, qui est séparée de la Barbarie par des montagnes (26) du côté du Nord, & que ses Habitans nomment (27) *Sara*. Du côté du Sud elle touche au Pays des Negres, & dans sa largeur elle n'a pas moins de cinquante ou soixante journées. Ce désert s'étend jusqu'à l'Océan. Il est couvert de sable blanc, si aride & si uni, que le Pays étant d'ailleurs fort bas, il n'a l'apparence que d'une Plaine jusqu'au Cap-Blanco, qui tire aussi son nom de la blancheur de son sable, où l'on n'apperçoit aucune sorte d'arbre ou de plante. Cependant rien n'est si beau que ce Cap. Sa forme est triangulaire, & les trois pointes qu'il présente sont l'une de l'autre à la distance d'un mille.

Déserts de Sara.

On trouve sur cette Côte une prodigieuse quantité de gros Poissons de toutes les especes & d'une bonté extraordinaire. Le Golfe d'Arguim est fort profond dans toute son étendue; mais il est plein de rocs, & traversé par des courans qui rendent la navigation fort dangereuse dans les ténebres. Cada Mosto apprit qu'il s'y étoit déja perdu deux Vaisseaux. La situation du Cap-Blanc est au Sud-Ouest du Cap-Cantin.

Derriere le Cap-Blanc, dans l'intérieur des terres, on trouve à six journées du rivage une Ville nommée *Hoden*, qui n'a pas de murs, mais qui est fréquentée par les Arabes & les Caravanes de Tombuto (28) & des autres Régions du Pays des Negres. Leurs alimens sont des dattes & de l'orge. Ils boivent le lait de leurs Chameaux. Le Pays est si sec qu'ils y ont peu de vaches & de chevres. Ils sont Mahométans, & fort ennemis du nom Chrétien. N'ayant point d'habitations fixes, ils sont sans cesse errans dans les déserts, & leurs courses s'étendent jusques dans cette partie de la Barbarie qui est voisine de la Méditerranée. Ils voyagent toujours en grand nombre, avec un train nombreux de Chameaux, sur lesquels ils transportent du cuivre, de l'argent, & d'autres richesses, de la Barbarie & du Pays des Negres à Tombuto, pour en rapporter de l'or & de la *Malaguette*, qui est une espece de poivre. Leur couleur est bazanée. Les deux

Ville nommée Hoden.

Commerce des Negres à Tombuto.

(25) Grynæus écrit *Cori*.
(26) Ce sont les Monts Atlas.
(27) Ou Sarrah.
(28) Grynæus met *Atanbuto*.

CADA MOSTO. 1455.

ſexes ont pour unique vêtement, une ſorte de robbe, blanche bordée de rouge. Les Hommes portent le turban, à la maniere des Mores, & vont toujours nuds pieds. Leurs déſerts ſont remplis de Lions, de Pantheres, de Léopards, & d'Autruches, dont l'Auteur vante les œufs après en avoir mangé pluſieurs fois.

Commerce des Portugais au Golfe d'Arguim.

Le Prince Henri de Portugal connoiſſant l'importance du Golfe d'Arguim en avoit défendu l'entrée pour l'eſpace de dix ans à tous ceux qui n'étoient pas compris dans ſon ordonnance, c'eſt-à-dire à ceux qui n'avoient pas dans l'Iſle du même nom une Habitation & des Facteurs approuvés. Les Portugais, qui jouiſſoient du privilege, commerçoient avec les Arabes qui venoient ſur la Côte. Pour l'or & les Negres qu'ils tiroient de ces Barbares, ils leur fourniſſoient différentes ſortes de marchandiſes, telles que des draps de laine & d'autres étoffes, des tapis, de l'argent & de l'alkhizeli. Le Prince fit bâtir un Château dans l'Iſle d'Arguim, pour la ſûreté du Commerce; & tous les ans il y arrivoit des Caravelles du Portugal. Les Négocians Arabes menoient au Pays des Negres quantité de Chevaux de Barbarie, qu'ils y échangeoient pour des Eſclaves. Un beau Cheval leur valoit ſouvent juſqu'à douze ou quinze Negres. Ils y portoient auſſi de la ſoye de Grenade & de Tunis, de l'argent & d'autres marchandiſes, pour leſquelles ils recevoient des Eſclaves & de l'or. Ces Eſclaves étoient amenés à *Hoden*, d'où ils paſſoient aux montagnes de Barka, & de-là en Sicile. D'autres étoient conduits à Tunis, & ſur toute la Côte de Barbarie. Le reſte venoit dans l'Iſle d'Arguim; & chaque année, il en paſſoit ſept ou huit cens en Portugal.

Avant l'établiſſement de ce Commerce, les Caravelles Portugaiſes, au nombre de quatre & quelquefois davantage, entroient bien armées dans le Golfe d'Arguim, & faiſoient pendant la nuit des deſcentes ſur la Côte, pour enlever les Habitans de l'un & l'autre ſexe qu'elles vendoient en Portugal. Elles pouſſerent ainſi leurs courſes au long des Côtes, juſqu'à la riviere du Senegal, qui eſt fort grande, & qui ſépare la Nation des Azanaghis de la premiere Contrée des Negres.

Nation des Azanaghis, & ſes uſages.

Les Azanaghis habitent pluſieurs endroits de la Côte au-delà du Cap-Blanco. Ils ſont voiſins des déſerts, & peu éloignés des Arabes de Hoden. Ils vivent de dattes, d'orge, & du lait de leurs Chameaux. Comme ils ſont plus proches du Pays des Negres que de Hoden, ils y ont tourné leur commerce, qui ſe borne à tirer d'eux du millet & d'autres ſecours pour la commodité de leur vie. Ils mangent peu, & l'on ne connoît pas de Nation qui ſupporte ſi patiemment la faim. Les Portugais en enleverent un grand nombre, & s'en trouvoient mieux pour eſclaves que des Negres. Mais, depuis quelque tems, le Prince Henri avoit fait la paix avec eux, & formé des Regles de commerce qui ne permettoient plus aux Portugais de les inſulter. Il eſpéroit que ſe familiariſant avec les Chrétiens, ils recevroient d'autant plus facilement les impreſſions du Chriſtianiſme, qu'ils n'avoient que des idées fort confuſes de la Religion de Mahomet.

Cada Moſto attribue une coutume fort ſinguliere à la Nation des (29) Azanaghis. Ils portent, dit-il, autour de la tête une ſorte de mouchoir qui leur couvre les yeux, le nez & la bouche; & la raiſon de cet uſage eſt que

(29) L'Auteur les appelle ſouvent Indiens, c'eſt-à-dire, Indiens Orientaux. On ne leur donnoit pas d'autre nom avant le Voyage de Gama.

regardant le nez & la bouche comme des canaux fort sales, ils se croyent obligés de les cacher aussi sérieusement que d'autres parties ausquelles on attache la même idée dans des Pays moins barbares. Aussi ne se découvrent-ils la bouche que pour manger.

Ils ne reconnoissent aucun Maître; mais les plus riches sont distingués par quelques témoignages de respect. En général il sont tous fort pauvres, menteurs, perfides, & les plus grands voleurs du monde. Leur taille est médiocre. Ils se frisent les cheveux, qu'ils ont fort noirs, & flottans sur leurs épaules. Tous les jours ils les humectent avec de la graisse de poisson, & quoique l'odeur en soit fort désagréable, ils regardent cet usage comme une parure. Ils n'avoient jamais connu d'autres Chrétiens que les Portugais, avec lesquels ils avoient eu la guerre pendant treize ou quatorze ans. Cada Mosto assure que lorsqu'ils avoient vû des Vaisseaux, spectacle inconnu à leurs ancêtres, ils les avoient pris pour de grands oiseaux avec des aîles blanches, qui venoient de quelque Pays éloigné. Ensuite les voyant à l'ancre & sans voiles, ils avoient conclu que c'étoient des Poissons. D'autres observant que ces machines changeoient de place, & qu'après avoir passé un jour ou deux dans quelque lieu, on les voyoit le jour suivant à cinquante milles, & toujours en mouvement au long de la Côte, s'imaginerent que c'étoient des esprits vagabonds, & redoutoient beaucoup leur approche. En supposant que ce fût des créatures humaines, ils ne pouvoient concevoir qu'elles fissent plus de chemin dans une nuit qu'ils n'étoient capables d'en faire en trois jours; & ce raisonnement les confirma dans l'opinion que c'étoit des Esprits. Plusieurs Esclaves de leur Nation, que Cada Mosto avoit vûs à la Cour du Prince Henri, & tous les Portugais qui étoient entrés les premiers dans cette mer, rendoient là-dessus le même témoignage.

Imaginations des Azanaghis à la vûe des premiers Vaisseaux.

Environ six journées dans les terres au-delà de Hoden, on trouve une autre Ville nommée *Teggazza*, qui signifie Caisse d'or, d'où l'on tire tous les ans une grande quantité de sel de roche, qui se transporte sur le dos des Chameaux à Tombuto, & delà dans le Royaume de *Melli*, qui est du Pays des Negres. Les Arabes vagabonds, qui font ce commerce, disposent, en huit jours, de toute leur marchandise, & reviennent chargés d'or.

Ville de Teggazza, d'où l'on tire du sel.

Ce Royaume de Melli est situé dans un climat fort chaud, & fournit si peu d'alimens pour les Bêtes, que de cent Chameaux qui font le voyage avec les caravanes il n'en revient pas ordinairement plus de vingt-cinq. Aussi cette grande Région n'a-t'elle aucun quadrupede. Les Arabes mêmes & les Azanaghis y tombent malades de l'excès de la chaleur. On compte quarante journées à cheval, de Teggazza à Tombuto; & trente de Tombuto à Melli. Cada Mosto ayant demandé aux Negres quel usage les Marchands de Melli font du sel, ils répondirent qu'il s'en consumoit d'abord une petite quantité dans le Pays, secours si nécessaire à des Peuples situés près de la Ligne, où les jours & les nuits sont d'une égale longueur, que sans un tel préservatif contre la chaleur, leur sang se corrompt bientôt. Ils employent peu d'art à le préparer. Chaque jour ils en prennent un morceau qu'ils font dissoudre dans un vase d'eau; & l'avalant avec avidité, ils croyent lui être redevables de leur santé & de leurs forces. Le reste du sel est porté à Melli en grosses pieces, deux desquelles suffisent pour la charge d'un Chameau. Là, les Habitans du Pays le brisent en d'autres pié-

Usage du sel parmi les Negres.

CADA MOSTO. 1455.

ces, dont le poids ne ſurpaſſe pas les forces d'un homme. On aſſemble quantité de gens robuſtes qui les chargent ſur leur tête, & qui portent à la main une longue fourche, ſur laquelle ils s'appuyent lorſqu'ils ſont fatigués. Dans cet état, ils ſe rendent ſur le bord d'une grande eau, ſans que l'Auteur ait pû ſçavoir ſi c'eſt la mer ou quelque fleuve; mais il panche à croire que c'eſt de l'eau douce, parce que dans un climat ſi chaud il ne ſeroit pas néceſſaire d'y porter du ſel ſi c'étoit la mer.

Commerce du ſel, & la méthode.

Lorſqu'ils ſont arrivés au bord de l'eau, les maîtres du ſel font décharger la marchandiſe, & placent chaque monceau ſur une même ligne, en y mettant leur marque. Enſuite toute la Caravane ſe retire à la diſtance d'une demie journée. Alors d'autres Negres, avec leſquels ceux de Melli ſont en commerce, mais qui ne veulent point être vus, & qui ſont apparemment les Habitans de quelques Iſles, s'approchent du rivage dans de grandes Barques, examinent le ſel, mettent une ſomme d'or ſur chaque monceau, & ſe retirent avec autant de diſcrétion qu'ils ſont venus. Les Marchands de Melli retournant au bord de l'eau, conſiderent ſi l'or qu'on a laiſſé leur paroît un prix ſuffiſant. S'ils en ſont ſatisfaits, ils le prennent & laiſſent leur ſel. S'ils trouvent la ſomme trop petite, ils ſe retirent encore, en laiſſant l'or & le ſel; & les autres, revenant à leur tour, mettent plus d'or, ou laiſſent abſolument le ſel. Leur commerce ſe fait ainſi ſans ſe parler & ſans ſe voir; uſage ancien, qu'aucune infidélité ne leur donne jamais occaſion de changer. Quoique l'Auteur trouve peu de vraiſemblance dans ce récit, il aſſure qu'il le tient de pluſieurs Arabes, des Marchands Azanaghis, & de quantité d'autres perſonnes, dont il vante le témoignage.

Négocians inviſibles.

Entrepriſe de l'Empereur de Melli, pour les découvertes.

Il demanda aux mêmes Marchands pourquoi l'Empereur de Melli, qui eſt un Souverain ſi puiſſant, n'avoit point entrepris, par force ou par adreſſe, de découvrir la Nation qui ne veut ni parler ni ſe laiſſer voir. Ils lui raconterent que peu d'années auparavant, ce Prince ayant réſolu d'enlever quelques-uns de ces Négocians inviſibles, avoit fait aſſembler ſon Conſeil, dans lequel on avoit réſolu qu'à la premiere Caravane, quelques Négres de Melli creuſeroient des puits au long de la riviere, près de l'endroit où l'on plaçoit le ſel, & que s'y cachant juſqu'à l'arrivée des Etrangers, ils en ſortiroient tout d'un coup pour faire quelques priſonniers. Ce projet avoit été exécuté. On en avoit pris quatre, & tous les autres s'étoient échappés par la fuite. Comme un ſeul avoit paru ſuffire pour ſatisfaire l'Empereur, on en avoit renvoyé trois, en les aſſurant que le quatriéme ne ſeroit pas plus maltraité. Mais l'entrepriſe n'en eut pas plus de ſuccès. Le Priſonnier refuſa de parler. Envain l'interrogea-t'on dans pluſieurs langues. Il garda le ſilence avec tant d'obſtination, que rejettant d'un autre côté toutes ſortes de nourriture, il mourut dans l'eſpace de quatre jours. Cet évenement a fait croire aux Negres de Melli que leurs Négocians étrangers ſont muets. Quelques-uns néanmoins penſent avec plus de raiſon que le Priſonnier étant revêtu de la forme humaine ne pouvoit pas être privé de l'uſage de la parole; mais que dans l'indignation de ſe voir trahi, il avoit pris la réſolution de ſe taire juſqu'à la mort. Ceux qui l'avoient enlevé rapporterent à leur Empereur qu'il étoit fort noir, de belle taille, & plus haut qu'eux d'un demi-pied; que ſa levre inférieure étoit plus épaiſſe que le poing, & pendante juſqu'au deſſous du menton; qu'elle étoit fort rouge &

Ce qui l'empêche de reuſſir.

qu'il en tomboit même quelques goutes de sang; mais que sa levre supérieure étoit de la grandeur ordinaire : qu'on voyoit entre les deux ses dents & ses gencives, & qu'aux deux coins de la bouche il avoit quelques dents d'une grandeur extraordinaire; que ses yeux étoient noirs & fort ouverts : enfin que toute sa figure étoit terrible.

Cada Mosto. 1455.

Cet accident fit perdre la pensée de renouveller la même entreprise; d'autant plus que les Etrangers, irrités apparemment de l'insulte qu'ils avoient reçûe, laisserent passer trois ans sans reparoître au bord de l'eau. On étoit persuadé à Melli, que leurs grosses levres s'étoient corrompues par l'excès de la chaleur, & que n'ayant pu supporter plus longtems la privation du sel, qui est leur unique remede, ils avoient été forcés de recommencer leur commerce. La nécessité du sel en est établie mieux que jamais dans l'opinion des Negres de Melli; ce qui est assez indifférent à l'Empereur, pourvû qu'il en tire beaucoup d'or. C'est tout ce que l'Auteur a pu se procurer de lumiere (30) sur des faits si difficiles à vérifier. Mais en les reconnoissant fort étranges, il ajoûte qu'on ne doit pas les traiter de fabuleux après les divers témoignages sur lesquels ils sont appuyés; & lui-même, dit-il, qui a vû dans le monde & entendu tant de choses merveilleuses, il ne fait pas difficulté de les croire.

Effet du sel contre les maladies des Negres.

L'or qu'on apporte à Melli se divise en trois parts; une qu'on envoye par la Caravanne de Melli à *Kokhia*, sur la route du grand Caire & de la Syrie; les deux autres à Tombuto, d'où elles partent séparément; l'une pour (31) *Toet* & de-là pour Tunis en Barbarie : l'autre pour Hoden, d'où elle se répand jusqu'aux Villes d'Oran (32), & d'One, dans l'intérieur du Détroit de Gibraltar, & jusqu'à Fez, Maroc, Arzila, Azafi, & Messa, hors du Détroit. C'est dans ces dernieres Places que les Italiens & d'autres Nations Chrétiennes viennent recevoir cet or pour leurs marchandises. Enfin le plus grand avantage que les Portugais ayent tiré du Pays des Azanaghis, c'est que de l'or qu'il envoye chaque année à Hoden, ils trouverent le moyen d'en attirer quelque partie sur les Côtes (33) du Golfe d'Arguim, & de se le procurer par leurs échanges avec les Negres.

Route de l'or, pour traverser l'Afrique.

Dans les Régions des Mores bazanés, il ne se fabrique point de monnoie. On n'y en connoît pas même l'usage, non plus que parmi les Negres. Mais tout le commerce se fait par des échanges d'une chose pour une autre, & quelquefois de deux pour une. Cependant les Azanaghis & les Arabes ont, dans quelques-unes de leurs Villes intérieures, de petites coquilles, qui leur tiennent lieu de monnoie courante. Les Vénitiens en apportoient du Levant, & recevoient de l'or pour une matiere si vile. Les Negres ont pour l'or un poids qu'ils appellent Mitical, & qui revient à la valeur d'un ducat. Les femmes des déserts de Sara, portent des robes de coton, qui leur viennent du

La monnoie inconnue chez les Azanaghis.

(30) Le témoignage des Afriquains paroîtra sans force. Cependant il est vrai que tous les Voyageurs s'accordent à le rapporter; ce qui suffit du moins pour sauver le crédit de Casta Mosto. Jobson, qui étoit dans la Riviere de Gambra ou de Gambia en 1620, répéte la même chose avec les mêmes circonstances. Movette le rapporte aussi d'après le témoignage des Mores de Maroc. Voyez ses Voyages en 1671.

(31) Grynæus met *Ato*.

(32) Grynæus met *Hona*.

(33) Ce récit des lieux d'où vient l'or, & de la maniere dont il traverse l'Afrique, est le plus ancien & le plus vraisemblable.

CADA MOSTO. 1455.

Parure de leurs femmes.

Pays des Negres; & quelques-unes, des especes de frocs qu'on appelle *Alkhezeli* (34). Mais elles n'ont pas l'usage des chemises. Les plus riches se parent de petites plaques d'or. Elles font consister leur beauté dans la grosseur & la longueur de leurs mamelles. Dans cette idée, à peine ont-elles atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, qu'elles se les serrent avec des cordes, pour les faire descendre quelquefois jusqu'à leurs genoux. Les hommes montent à cheval & font leur gloire de cet exercice. Cependant l'aridité de leur Pays ne leur permet pas de nourrir un grand nombre de ces animaux, ni de les conserver long-tems. La chaleur est excessive dans cette immense étendue de sables, & l'on y trouve fort peu d'eau. Il n'y pleut que dans trois mois de l'année, ceux d'Août, de Septembre & d'Octobre. Cada Mosto fut informé qu'il y paroît quelquefois de grandes troupes de Sauterelles jaunes & rouges, de la longueur du doigt. Elles sont en si grand nombre, qu'elles forment dans l'air une nuée capable d'obscurcir le Soleil, & de douze ou quinze milles d'étendue. Ces incommodes visites n'arrivent que tous les trois ou quatre ans; mais il ne faut pas espérer de vivre dans les lieux où l'armée des Sauterelles s'arrête, tant elle cause de désordre & d'infection. L'Auteur en vit une multitude innombrable, en passant sur les Côtes.

Exercice des hommes.

Armées de sauterelles.

Riviere de Senegal. Son embouchure.

Après avoir doublé le Cap-Blanco, la Caravelle Portugaise continua sa course jusqu'à la riviere de Sannaga, ou du Senegal, qui sépare le désert & les Azanaghis, du fertile Pays des Negres. Cinq ans avant le voyage de Cada Mosto, cette grande riviere avoit été découverte par trois Caravelles du Prince Henri, qui y avoient établi des articles de commerce avec les Mores; & depuis ce temps-là il ne s'étoit point passé d'année où le Portugal n'y eût envoyé quelques Vaisseaux.

La riviere du Senegal a plus d'un mille de largeur à son embouchure, & l'entrée en est fort profonde. Avant que de se resserrer dans son lit, elle offre une Isle, qui présente un Cap vers la mer. Des deux côtés, on trouve des bancs de sable & des basses qui s'étendent assez près du rivage; ce qui oblige les Vaisseaux d'observer le cours de la marée pour entrer dans la riviere. Elle y remonte l'espace de soixante dix milles, suivant le témoignage que l'Auteur en reçut d'un grand nombre de Portugais, qui y étoient entrés dans leurs Caravelles. Depuis le Cap-Blanco, qui en est à trois cens quatre-vingt milles, la Côte se nomme Anterota, & borde le Pays des Azanaghis ou des Mores bazanés. Cette Côte est continuellement sabloneuse jusqu'à vingt milles de la riviere.

Grande différence entre les hommes dans un petit espace.

Cada Mosto fut extrêmement surpris de trouver la différence des habitans si grande dans un si petit espace. Au Sud de la riviere, ils sont extrêmement noirs, grands, bienfaits, & robustes. Le Pays est couvert de verdure, & rempli d'arbres fruitiers. De l'autre côté, les hommes sont bazanés, maigres, de petite taille, & le Pays sec & stérile. L'opinion (35) des Sçavans est que la riviere du Senegal sort de celle de *Ghion*, qui vient du Paradis terrestre. Les Anciens nommoient cette branche *Niger*, & prétendoient qu'ayant arrosé l'Ethiopie & s'avançant à l'Ouest vers l'Océan, elle se divisoit en plusieurs autres branches. Le Nil, qui sort aussi du Ghion, arrose l'Egypte & tombe dans la Méditerrannée.

(34) En Italien *Porcellette*.

(35) Toutes ces notions du Niger & du Nil ont été reconnues fausses.

Le

Cada Mosto. 1455.

Pays des Negres.

Le premier Royaume des Negres (36) est le Senegal, situé sur la riviere du même nom, & ses Peuples se nomment Jalofs. Tout le Pays est fort bas, non-seulement au long de la riviere, mais fort loin au-delà jusqu'au Cap verd, qui est la plus haute terre de toute cette Côte, à quatre cent milles du Cap-Blanco. Ce Royaume de Jalofs ou du Senegal a pour bornes à l'Est, le Pays de Tukhusor; au Sud le Royaume (37) de Gambra; l'Ocean à l'Ouest, & la riviere au Nord.

Le Roi du Senegal se nommoit alors *Zukholin*, il n'avoit pas plus de vingt-deux ans. Cette Couronne n'est pas héréditaire. Trois ou quatre des principaux Seigneurs, dont le Pays est rempli, s'accordent ordinairement pour se choisir un Maître, qui ne regne qu'autant qu'il leur plaît. Ils le détrônent par la force, à moins que le Roi ne se rende assez puissant lui-même pour leur résister; ce qui met dans le Gouvernement la même instabilité qu'en Egypte, où le Soudan du Caire craint sans cesse d'être banni ou massacré. D'ailleurs il ne faut pas juger de ces Rois sur l'idée que l'Europe a des siens. Leurs Peuples sont également pauvres & feroces. Ils n'ont pas de Villes fermées, ni d'autres habitations que de misérables Villages, dont les maisons sont couvertes de chaume. La pierre & le ciment ne leur manqueroient pas; mais ils n'en connoissent pas l'usage. Le Royaume du Senegal n'a, suivant l'Auteur, que deux cent milles d'étendue au long des Côtes, & la même profondeur dans les terres. Le Roi n'a pas de revenu certain : mais les Seigneurs du Pays, pour gagner sa faveur, lui font présent de Chevaux & d'autres Bêtes, telles que des Vaches & des Chevres. Ils y joignent différentes sortes de légumes & de racines; sur-tout du millet. La plus grande partie de ses richesses lui vient de ses vols & de ses brigandages. Il enleve, pour l'esclavage, les Peuples des Pays voisins. Il ne fait pas plus de grace à ses propres Sujets. Une partie de ces Esclaves est employée à la culture des terres qui lui appartiennent : le reste est vendu soit aux Azanaghis & aux Marchands Arabes qui les prennent en échange pour des Chevaux & d'autres commodités, soit aux Vaisseaux Chrétiens depuis que le commerce est ouvert avec eux. Chaque Negre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir. Le Roi n'en a jamais moins de trente ou quarante, qu'il distingue entr'elles suivant leur naissance & le rang de leurs Peres. Il les entretient dans certaines habitations voisines de sa Cour, huit ou dix ensemble, avec des femmes pour les servir, & des Esclaves pour cultiver les terres qui leur sont assignées. Elles ont aussi des Vaches & des Chevres, avec des Esclaves pour les garder. Lorsque le Roi les visite, il ne se fait accompagner d'aucunes provisions, & c'est d'elles qu'il tire sa subsistance pour lui-même, & pour tout son cortege. Tous les jours, au lever du Soleil, chaque femme de l'habitation où il arrive, prépare trois ou quatre couverts de différentes viandes, telles que du Chevreau, du Poisson & d'au-

Richesses du Roi du Senegal.

Ses Femmes, & maniere dont il les entretient.

(36) Quoique les premiers Cantons des Négres soient sur la Riviere de Sénegal, ils n'avoient pas de Royaume de ce nom. On peut croire même que le nom de cette Riviere lui vient des Azanaghis, que quelques Ecrivains nomment aussi Sanhagas, & qui habitent du côté du Nord. Quoiqu'il en soit, la supposition d'un Royaume de Sénegal ou de Sanaga, est une fausseté que plusieurs Géographes ont copiée d'après Cada Mosto.

(37) Il n'y a pas non plus de Royaume de Gambra, mais une Riviere nommée *Gambra* ou *Gambia*, dont les bords sont habités aussi par les Negres, qui étoient divisés en Tribus plutôt qu'en Royaumes.

CADA MOSTO. 1455.

tres délicateſſes du goût des Negres, qu'elle fait porter par ſes Eſclaves au logement du Roi ; de ſorte qu'en s'éveillant il trouve quarante ou cinquante mets qu'il ſe fait ſervir ſuivant ſon appétit. Le reſte eſt diſtribué entre ſes gens. Mais comme ils ſont toujours en fort grand nombre, la plûpart ſont toujours affamés. Il ſe promene ainſi d'une habitation à l'autre, pour viſiter ſucceſſivement toutes ſes femmes ; ce qui lui procure ordinairement des enfans en grand nombre. Mais lorſqu'une femme devient groſſe, il n'approche plus d'elle. Tous les Seigneurs ſuivent le même uſage.

Religion du Pays.

Ces Négres font profeſſion de la Religion Mahometane, mais avec moins de lumiere & de ſoumiſſion que les Mores blancs. Cependant les Seigneurs ont toujours près d'eux quelques Azanaghis ou quelques Arabes pour les exercices de leur culte ; & c'eſt une maxime établie parmi les Grands de la Nation, qu'ils doivent être plus ſoumis aux loix divines que le Peuple. Mais depuis qu'ils ſont devenus familiers avec les Chrétiens, leur reſpect eſt fort diminué pour le Mahométiſme.

Habillement des hommes & des femmes.

Les Negres du Senegal ſont toujours nuds, excepté vers le milieu du corps, qu'ils ſe couvrent de peaux de Chevres, à peu près dans la forme de nos hautes chauſſes. Mais les Grands & les Riches portent des chemiſes de cotton, que les femmes filent dans le Pays. Le tiſſu de chaque piéce n'a pas plus de ſix pouces de largeur, car ils n'ont pu trouver l'art de faire leurs piéces plus larges. Ils ſont obligés d'en coudre cinq ou ſix enſemble pour les ouvrages qui demandent plus d'étendue. Leurs chemiſes tombent juſqu'au milieu de la cuiſſe. Les manches en ſont fort amples ; mais elles ne leur viennent qu'au milieu du bras. Les femmes ſont abſolument nues depuis la tête juſqu'à la ceinture ; le bas eſt couvert d'une juppe de coton, qui leur deſcend juſqu'au milieu des jambes. Les deux ſexes ont la tête & les pieds nuds ; mais ils ont les cheveux fort bien treſſés, ou noués avec aſſez d'art, quoiqu'ils les ayent fort courts. Les hommes s'employent, comme les femmes, à filer & à laver les habits.

Chaleur du climat.

Le climat eſt ſi chaud qu'au mois de Janvier la chaleur ſurpaſſe celle de l'Italie au mois d'Avril ; & plus on avance, plus on la trouve inſupportable. C'eſt l'uſage pour les hommes & les femmes de ſe laver quatre ou cinq fois le jour. Ils ſont d'une propreté extrême pour leurs perſonnes ; mais leur ſaleté au contraire eſt exceſſive dans leurs alimens. Quoiqu'ils ſoient d'une ignorance & d'une groſſiereté étonnante ſur toutes les choſes dont ils n'ont pas l'habitude, l'art & l'habileté même ne leur manque pas dans les affaires auſquelles ils ſont accoutumés. Ils ſont ſi grands parleurs que leur langue n'eſt jamais oiſive. Ils ſont menteurs, & toujours prêts à tromper. Cependant la charité eſt entr'eux une vertu ſi commune, que les plus pauvres donnent à diner, à ſouper, & le logement aux Etrangers, ſans exiger aucune marque de reconnoiſſance.

Caractere des Habitans.

Leurs guerres & leurs armes.

Ils ont ſouvent la guerre dans le ſein de leur Nation ou contre leurs voiſins. Leurs armes ſont la Targette, qui eſt compoſée de la peau d'une bête qu'ils nomment *Danta*, & qui eſt fort difficile à percer ; la Zagaye, ſorte de dard qu'ils lancent avec une adreſſe admirable, armée de fer dentelé ; ce qui rend les bleſſures extrêmement dangereuſes : une eſpece de cimeterre, courbé en arc, qui leur vient des Negres de Gambra ; car s'ils ont du fer dans leur Pays,

ils l'ignorent, & leurs lumieres ne vont pas jusqu'à le pouvoir mettre en usage. Ils ont aussi une sorte de javeline, qui ressemble à nos demi-lances. Avec si peu d'armes, leurs guerres sont extrêmement sanglantes, parce qu'ils portent peu de coups inutiles. Ils sont fiers, emportés, & si pleins de mépris pour la mort qu'ils la préferent à la fuite. Ils n'ont point de Cavalerie, parce qu'ils ont peu de Chevaux. Ils connoissent encore moins la navigation, & jusqu'à l'arrivée des Portugais ils n'avoient jamais vû de Vaisseaux sur leurs Côtes. Ceux qui habitent les bords de la riviere ou le rivage de la mer ont de petites Barques, qu'ils nomment Zappolies & Almadies, composées d'une piece de bois creux, dont la plus grande peut contenir trois ou quatre hommes. Elles leur servent pour la pêche, ou pour le transport de leurs ustenciles au long de la riviere. Ils sont les plus grands Nageurs du monde, & l'Auteur leur a reconnu cette qualité par un grand nombre d'expériences.

Pays du Prince de Budomel.

Après avoir passé la riviere du Senegal, Cada Mosto continua de faire voile au long de la Côte, jusqu'au Pays de *Budomel*, qui est plus loin d'environ huit cent milles. Toute cette étendue est une terre basse, sans aucune montagne. La Caravelle s'arrêta pour se procurer des informations sur le Prince même de Budomel, que plusieurs Portugais avoient déja vû, & dont ils louoient beaucoup le caractere. On avoit à bord quelques Chevaux Espagnols, qui sont fort estimés par les Negres, des étoffes, de la soye & d'autres marchandises.

Aussi-tôt qu'on eut jetté l'ancre dans une Rade qui se nomme *Palma* de Budomel, Cada Mosto envoya son Interpréte au rivage, pour y donner avis de son arrivée & de faire des propositions de commerce. Le jour suivant, on vit paroître le Prince Negre, avec un cortege de quinze Chevaux, & d'environ cent cinquante hommes de pied. Il fit inviter les Portugais à descendre, en promettant de leur rendre service. Cada Mosto ne fit pas difficulté de se rendre à terre dans la Chaloupe, & fut reçu avec beaucoup de civilité. Après quelques momens d'entretien, il livra au Prince sept Chevaux avec les harnois, & plusieurs autres marchandises, de la valeur d'environ trois cent ducats. Le payement devoit se faire à la maison du Prince, qui étoit à vingt-cinq milles du rivage, & Cada Mosto fut invité à l'aller recevoir de ses propres mains. Il résolut de se fier à l'opinion qu'on lui avoit donnée de Budomel, & de passer même quelques jours dans sa maison, pour satisfaire sa propre curiosité. Avant que de partir, Budomel lui fit présent d'une jeune fille de douze ans, qu'il lui donnoit, lui dit-il, pour le servir dans sa Cabane.

Commerce de Cada Mosto avec ce Prince.

Le Prince Negre fournit des Chevaux à Cada Mosto & tout ce qui étoit nécessaire pour la commodité du voyage. Lorsqu'on fut arrivé à quatre milles de l'habitation, il chargea *Bisboror* son Neveu, & Seigneur d'une Ville voisine, de le traiter avec toutes sortes de caresses. Cada Mosto passa vingt-huit jours dans ce lieu. On étoit au mois de Novembre. Il rendit de fréquentes visites au Prince Budomel, avec son Neveu; & dans chaque voyage il fit ses observations sur les usages du Pays. Mais il eut l'occasion d'en faire beaucoup plus en descendant par terre jusqu'à la riviere du Senegal. Le tems étoit devenu si mauvais que ne pouvant retourner au Vaisseau sans danger, il prit le parti de l'envoyer à l'entrée de cette riviere, & de s'y rendre lui-même à Cheval. Il fait remarquer ici que pour faire porter ses ordres à bord, il demanda parmi les Negres si quelqu'un vouloit se charger de sa lettre. Plusieurs s'offrirent

Il pénétre avant lui dans les Terres.

Il revient par terre au Senegal.

CADA MOSTO. 1455.

avec empressement. Le Vaisseau étoit à trois milles du rivage. La mer étoit fort haute, & le vent très-impétueux. Il paroissoit impossible d'exécuter une commission, d'autant plus effrayante, qu'il y avoit quantité de bancs de sable au long des Côtes, & plus loin d'autres bancs, entre lesquels il passoit un courant d'une si grande violence qu'il étoit très-difficile de le passer à la nage; sans parler de la force des vagues, qui se brisoient sur les bancs, & qui sembloient former un obstacle invincible. La grandeur du péril n'arrêta pas les Negres. Cada Mosto ayant demandé à deux d'entr'eux ce qu'ils desiroient pour récompense, leurs prétentions se bornerent à deux *Mavulgis* d'étain, dont chacun revient à trois liards de notre monnoie. Ils entreprirent de porter la lettre à ce prix. » On ne peut se représenter, dit l'Auteur, les difficultés » qu'ils eurent, dans une mer si furieuse, à passer les bancs de sable. Quelquefois je les perdois de vûe, & je les croyois ensévelis dans les flots. Enfin l'un des » deux, ne pouvant résister plus long-tems à la force des vagues, tourna le dos » au péril & revint au rivage; mais l'autre, apparemment plus vigoureux, passa les bancs, après avoir disputé plus d'une heure contre la violence des vents » & de l'eau. Il porta ma lettre, & m'apporta la réponse, que j'osois à peine toucher, comme une chose merveilleuse & sacrée. Ainsi, conclut Cada Mosto, » j'appris que les Negres de Budomel sont les plus habiles Nageurs du monde.

Habileté des Negres à nager.

On a déja remarqué que les Rois & les Seigneurs Negres n'ont ni Villes ni Châteaux. Ils ne sont pas ici mieux partagés, & leurs plus riches habitations sont de misérables Villages. Le Prince Budomel étoit maître d'une partie du Royaume; mais dans un Pays, où la subordination des rangs est peu connue, sa qualité de Seigneur ou de Prince, & le respect que les autres Negres avoient pour lui ne venoient que de l'opinion qu'ils avoient de ses richesses. Le mérite personnel, tel que la force, le bon sens, la justice, le courage & la bonne mine, produisent quelquefois le même effet; & Budomel avoit aussi ce second avantage. Le lieu de sa résidence n'étoit ni une Ville fermée, ni un Château fortifié. On lui avoit assigné, pour lui & pour ses femmes, le domaine de quelques habitations qu'il parcouroit successivement. Celle où Cada Mosto s'étoit arrêté étoit du nombre. Elle n'avoit que cinquante maisons couvertes de chaume, bâties l'une fort près de l'autre, avec un fossé & de grands arbres qui les environnoient, & deux ou trois passages pour y servir d'entrée. Cependant chaque maison avoit sa cour, avec un enclos de haïes vives. Budomel avoit neuf femmes dans ce lieu, & plus ou moins dans d'autres Villages. Chaque femme étoit servie par cinq ou six jeunes filles, avec lesquelles le Prince pouvoit coucher quand il le souhaitoit, sans que ses femmes s'en trouvassent offensées. Les deux sexes sont également lascifs. Budomel pressa beaucoup Cada Mosto de lui apprendre quelque secret pour satisfaire plusieurs femmes. Il étoit persuadé que les Chrétiens avoient plus de lumieres là-dessus que les Negres. La jalousie est le vice commun de toute la Nation. C'est outrager un Negre que d'entrer dans la maison de ses femmes, & ses fils mêmes en sont exclus.

Résidence du Prince Budomel.

Budomel étoit toujours accompagné d'environ deux cens Negres; mais cette garde ou ce cortege n'étant retenu près de lui par aucune loi, les uns se retirent, d'autres viennent; & par la correspondance qui regne entr'eux, les places sont presque toujours remplies. D'ailleurs il se rend sans cesse à l'habita-

Son Cortege & son Palais.

tion du Prince, quantité de perſonnes des habitations voiſines. A l'entrée de ſa Maiſon, on rencontre une grande cour, qui conduit ſucceſſivement dans ſix autres cours, avant que d'arriver à ſon appartement. Au milieu de chacune eſt un grand arbre, pour la commodité de ceux que leurs affaires obligent d'attendre. Tout le cortege du Prince eſt diſtribué dans ces cours, ſuivant les emplois & les rangs. Mais quoique les cours intérieures ſoient pour les plus diſtingués, il y a peu de Negres qui approchent familiérement de la perſonne du Prince. Les Azanaghis & les Chrétiens ſont preſque les ſeuls qui ayent l'entrée libre dans ſon appartement & qui ayent la liberté de lui parler. Il affecte beaucoup de grandeur & de majeſté. On ne le voit chaque jour au matin que l'eſpace d'une heure. Le ſoir, il paroît pendant quelques momens dans la derniere cour, ſans s'éloigner beaucoup de la porte de ſon appartement; & les portes ne s'ouvrent alors qu'aux Grands du premier Ordre. Il donne néanmoins des audiences à ſes Sujets : mais c'eſt dans ces occaſions qu'on reconnoît l'orgueil de ces Princes d'Afrique. De quelque condition que ſoient ceux qui viennent ſolliciter des graces, ils ſont obligés de ſe dépouiller de leurs habits, à l'exception de ce qui leur couvre le milieu du corps. Enſuite lorſqu'ils entrent dans la derniere cour, ils ſe jettent à genoux, en baiſſant le front juſqu'à terre; & des deux mains, ils ſe couvrent la tête & les épaules de ſable. Perſonne, juſqu'aux parens du Prince, n'eſt exempt d'une ſi humiliante cérémonie. Les Supplians demeurent aſſez long-tems dans cette poſture, continuant de s'arroſer de ſable. Enfin, lorſque le Prince commence à paroître, ils s'avancent vers lui, ſans quitter le ſable & ſans lever la tête. Ils lui expliquent leur demande, tandis que feignant de ne les pas voir, ou du moins affectant de ne les pas regarder, il ne ceſſe pas de s'entretenir avec d'autres perſonnes. A la fin de leur diſcours, il tourne la tête vers eux, & les honorant d'un ſimple coup d'œil, il leur fait ſa réponſe en deux mots. Cada Moſto, qui fut témoin pluſieurs fois de cette ſcene, s'imagine que Dieu n'auroit pas plus de reſpects à prétendre, s'il daignoit ſe montrer à la race humaine. Il ajoute que cet excès de ſoumiſſion ne peut venir que d'un excès de crainte : c'eſt-à-dire, que les Negres ſe voyant enlever leurs femmes & leurs enfans, par ceux qui les ſurpaſſent en richeſſes & en puiſſance, prennent l'habitude de trembler devant des Tirans, dont ils ont tant de mal à craindre, & de les reſpecter plus que Dieu même, dont ils connoiſſent à peine le nom.

Orgueil des Princes d'Afrique à l'égard de leurs Sujets.

(38) La complaiſance de Budomel alla ſi loin pour Cada Moſto, qu'il le conduiſit dans ſa (39) Moſquée, à l'heure de la priere. Les Azanaghis ou les Arabes, qui étoient ſes Prêtres, avoient reçu ordre de s'y aſſembler. En entrant dans le Temple, avec quelques-uns de ſes principaux Negres, Budomel s'arrêta d'abord & tint quelque tems les yeux levés au Ciel. Enſuite ayant fait quelques pas, il prononça doucement quelques paroles; après quoi il s'étendit tout de ſon long ſur la terre, qu'il baiſa reſpectueuſement. Les Azanaghis & ſon cortege ſe proſternerent & baiſerent la terre à ſon exemple. Il ſe leva, mais ce fut pour recommencer dix ou douze fois les mêmes actes de Religion; ce qui prit plus d'une demie heure.

Budomel conduit l'Auteur à ſa Moſquée. Ce qui s'y paſſe.

Auſſi-tôt qu'il eut fini, il ſe tourna vers l'Auteur, en lui demandant ce

(38) Jobſon, dans ſon Voyage de la Gambra en 1620, a fait preſque toutes les mêmes remarques.

(39) Marſeds, ou Egliſes.

CADA MOSTO. 1455.

Hardiesse de Cada Mosto, & raisonnement de Budomel.

qu'il pensoit de ce culte, & le priant de lui donner quelqu'idée de la Religion des Chrétiens. Cada Mosto eut la hardiesse de lui répondre, en présence de ses Prêtres, que la Religion de Mahomet étoit fausse, & que celle de Rome étoit la seule véritable. Ce discours fit rire les Arabes & Budomel. Cependant, après un moment de réflexion, ce Prince dit à Cada Mosto qu'il croyoit la Religion des Européens fort bonne, parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût leur avoir donné tant de richesses & d'esprit. Il ajoûta que celle de Mahomet lui paroissoit bonne aussi, & qu'il étoit même persuadé que les Negres étoient plus surs de leur salut que les Chrétiens, parce que Dieu étoit un maître juste, & que faisant faire aux Chrétiens leur Paradis dans ce monde, il falloit que dans l'autre il réservât de grandes récompenses aux Negres, qui manquoient de tout dans celui-ci. Le Prince Budomel marquoit ainsi beaucoup de sens & de réflexion dans tous ses discours. Il prit plaisir à faire raisonner Cada Mosto sur les principes & les cérémonies de sa Religion. Son attachement pour la sienne n'étoit pas si grand, qu'il n'eut embrassé facilement le Christianisme, s'il n'eut appréhendé d'irriter les Negres. Son Neveu le déclara plus d'une fois à Cada Mosto, qui étoit logé dans sa maison, & paroissoit charmé lui-même de l'entendre parler sur cette matiere.

Table des Seigneurs Negres.

La table de Budomel & des Seigneurs de sa Nation étoit entretenue par leurs femmes, suivant l'usage du Senegal. Chacune envoyoit un certain nombre de plats. Les Seigneurs Negres mangent à terre sans aucune régularité, & sans autre compagnie que leurs Mores, qu'ils regardent comme autant de Précepteurs dont ils ne font pas difficulté de recevoir les instructions. L'usage du Peuple est de se mettre dix ou douze autour d'un seul plat. Ils y portent la main tous à la fois. Mais cet air de gourmandise n'empêche pas qu'ils ne soient fort sobres. Ils mangent peu à chaque repas, & leur coutume est de recommencer plusieurs fois le jour.

Alimens du Pays.

La chaleur est si excessive dans les Régions des Negres, qu'il n'y croît ni froment, ni riz, ni aucune sorte de grain qui puisse servir à leur nourriture. Les vignes n'y viennent pas plus heureusement. Ils ont mis leurs terres à l'épreuve, en y jettant diverses semences qu'ils reçoivent des Vaisseaux Portugais. Le froment demande un climat temperé, & de fréquentes pluies, qu'ils n'ont presque jamais; car ils passent neuf mois sans voir tomber une goutte d'eau du Ciel, c'est-à-dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Juin. Cependant ils ont du millet, des feves & des noisettes de diverses couleurs. Leur feve est large, platte & d'un rouge assez vif. Ils en ont aussi de blanches. Ils plantent au mois de Juillet, pour recueillir au mois de Septembre. Comme c'est le tems des pluies, les rivieres s'enflent & donnent à la terre une certaine fécondité.

Agriculture des Negres.

Tout l'ouvrage de l'agriculture & de la moisson ne prend ainsi que trois mois. Mais les Negres entendent peu l'œconomie, & sont d'ailleurs trop paresseux pour tirer beaucoup de fruit de leur travail. Ils ne plantent que ce qu'ils jugent nécessaire pour le cours de l'année, sans penser jamais à faire des provisions qu'ils puissent vendre. Leur méthode pour cultiver la terre, est de se mettre cinq ou six dans un champ, & de la remuer avec leurs épées, qui leur tiennent lieu de hoyaux & de bêches. Ils ne l'ouvrent pas à plus de quatre pouces de profondeur. Mais les pluies lui donnent assez de fertilité pour rendre abondamment ce qu'on lui confie avec tant de négligence.

Leurs liqueurs font l'eau, le lait & le vin de palmier. Ils tirent la derniere d'un arbre qui se trouve en abondance dans le Pays, & qui n'est pas celui qui produit la date, quoiqu'il soit de la même espéce. Cette liqueur, qu'ils appellent *Mighol*, en sort toute l'année. Il n'est question que de faire deux ou trois ouvertures au tronc, & d'y suspendre des calebasses pour recevoir une eau brune, qui coule fort lentement; car depuis le matin jusqu'au soir un arbre ne remplit pas plus de deux calebasses. Elle est d'un fort bon goût; & si l'on n'y mêle rien, elle enyvre comme le vin. Cada Mosto assure que le premier jour elle est aussi agréable que nos meilleurs vins; mais elle perd cet agrément de jour en jour, jusqu'à devenir fort aigre. Cependant elle est plus saine le troisiéme ou le quatriéme jour que le premier, parce qu'en perdant un peu de sa douceur elle devient purgative. Cada Mosto en faisoit usage, & la trouvoit préférable au vin d'Italie. Le Mighol n'est pas en si grande abondance que tout le monde en ait à discrétion. Mais comme les arbres qui le produisent sont répandus dans les Campagnes & les Forêts, chacun se procure une certaine quantité de liqueur par son travail; & les mieux partagés sont toujours les Seigneurs, qui employent plus de gens à la recueillir.

Leurs liqueurs. Excellence du Mighol.

Les Negres ont diverses sortes de fruits, qui n'ont pas beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Europe, mais qui sont excellens sans le secours d'aucune culture, quoiqu'ils pussent être encore meilleurs si l'on prenoit soin de les cultiver. En général le Pays est très-fertile. Il est rempli d'excellens pâturages & d'une infinité de beaux arbres qui ne sont pas connus en Europe. On y trouve aussi quantité d'étangs ou de petits lacs d'eau douce, remplis de poissons qui ne ressemblent point à ceux d'Italie; sur-tout un grand nombre de serpens d'eau, que les Negres nomment *Kalkatrici*.

Leurs fruits.

Poissons, serpens d'eau.

Ils ont une huile dont ils font usage dans leurs alimens, sans que l'Auteur ait pû découvrir d'où ils la tirent & de quoi elle est composée. Elle a trois qualités remarquables : son odeur, qui ressemble à celle de la violette; son goût, qui approche de celui de l'olive; & sa couleur, qui teint mieux les vivres que le saffran.

On trouve dans le Pays des Negres différentes sortes d'animaux, mais surtout une prodigieuse quantité de Serpens, dont quelques-uns sont fort venimeux. Les plus grands, qui ont jusqu'à deux toises de longueur, sont sans pieds, & n'ont pas d'aîles, comme on a pris plaisir à le publier. Mais ils sont si gros, qu'on en a vû plusieurs qui avalloient une Chevre d'un seul morceau. Les Negres racontent que ces terribles animaux se retirent en troupes dans certains cantons du Pays voisins des montagnes, où les Fourmies blanches, qui sont d'autres monstres, ont aussi leur retraite, & par un instinct merveilleux bâtissent avec de la terre qu'elles portent dans leur bouche des maisons pour ces terribles voisins. L'Auteur raconte d'après les Negres que ces maisons ressemblent à des fours, & qu'on en voit jusqu'à cent cinquante dans un même lieu. On peut croire jusqu'ici que la vraisemblance n'est pas blessée. Mais Cada Mosto la ménage moins dans le récit qu'on va lire.

Les Negres, dit-il, sont de grands Enchanteurs. Ils ont recours aux charmes dans toutes sortes d'occasions, mais sur-tout à l'égard de ces Serpens. Un Génois, homme de bon sens, lui raconta qu'étant l'année d'auparavant dans

Serpens de terre.

CADA MOSTO. 1455.

Enchantemens prétendus des Negres.

le Pays de Budomel, & logé auſſi chez Biſboror ſon neveu, il avoit entendu à minuit de grands ſifflemens autour de la maiſon. Ce bruit ayant troublé ſon ſommeil, il avoit vû Biſboror qui ſe levoit, & qui donnoit ordre à deux Negres de lui amener ſon Chameau, en diſant qu'il étoit tems de partir. Il lui avoit demandé où il alloit ſi tard. Biſboror avoit répondu qu'il étoit appellé par quelques affaires, mais qu'il ſeroit bientôt de retour. En effet il étoit revenu avant la fin de la nuit. Les Génois curieux d'apprendre le fond de cette avanture, lui fit de nouvelles queſtions à ſon arrivée. N'avez-vous pas entendu, lui dit Biſboror, des ſifflemens autour de la maiſon vers minuit? C'étoient des Serpens. Si je n'avois pas employé mes enchantemens pour les faire retourner dans leurs cantons, ils m'auroient tué une grande partie de mes beſtiaux.

Art de Budomel pour empoiſonner ſes dards.

Le Génois paroiſſant ſurpris de ce diſcours, Biſboror ajoûta qu'il n'y avoit rien de merveilleux, & que Budomel ſon oncle faiſoit beaucoup plus; que lorſqu'il vouloit empoiſonner ſes dards, il avoit coûtume de former un grand cercle, dans lequel il raſſembloit par la force de certaines paroles tous les Serpens du voiſinage; qu'enſuite il leur laiſſoit la liberté de ſe retirer, à l'exception de celui qu'il jugeoit le plus venimeux: que le voyant ſeul il le tuoit, & que mêlant dans ſon ſang la ſemence d'une certaine plante, il infectoit ſi puiſſamment ſes dards, que leur moindre bleſſure devenoit mortelle en un quart d'heure. Le Génois aſſuroit encore que le Prince Biſboror lui avoit offert de le rendre témoin de pluſieurs enchantemens, mais qu'ayant peu de goût pour cet odieux ſpectacle, il avoit refuſé ſes offres. Cada Moſto conclut de ce témoignage, que les Negres ſont d'habiles Sorciers; & pouſſant la crédulité beaucoup plus loin, il ajoûte que l'hiſtoire des Serpens lui paroît fort vraiſemblable, parce qu'on lui a raconté qu'en Italie même il y a des Chrétiens qui ſçavent auſſi les enchanter.

Animaux privés.

Le Pays du Senegal n'a pas d'autres animaux privés que des Bœufs, des Vaches & des Chevres. Il ne s'y trouve pas de Moutons, parce qu'ils ne s'accommodent pas d'un climat ſi chaud. Ainſi la nature a pourvû, ſuivant la différence des Pays, à toutes les néceſſités du genre humain. Elle a fourni de la laine aux Européens, qui ne pourroient s'en paſſer dans un Pays auſſi froid que celui qu'ils habitent; au lieu que les Negres, qui n'ont pas beſoin d'habits épais dans leurs chaudes Contrées, ne peuvent élever des Moutons. Mais le Ciel y ſupplée, en leur donnant du coton, qui convient mieux à leur Pays. Leurs Bœufs & leurs Vaches ſont moins gros que ceux d'Italie, ce qu'il faut encore attribuer à la chaleur. C'eſt une rareté parmi eux qu'une Vache rouſſe.

Bêtes de proye.

Elles ſont toutes, noires ou blanches, ou tachetées de ces deux couleurs. Les animaux de proye, tels que les Lions, les Pantheres, les Léopards & les Loups, ſont en grand nombre dans le Pays des Negres. Les Eléphans ſauvages y marchent en troupes, comme les Sangliers à Veniſe; mais ils ne peuvent jamais être apprivoiſés comme dans les autres Pays. Cet animal étant fort connu, l'Auteur obſerve ſeulement qu'il eſt d'une groſſeur extraordinaire. On en peut juger par les dents qu'on apporte en Europe. Mais il n'en a que deux de cette eſpece, à la machoire inférieure, comme le Sanglier; avec la ſeule différence que celles du Sanglier tournent la pointe en haut, & que celles de l'Eléphant la tournent en bas. Cada Moſto avoit cru, ſur les récits communs, avant ſon voyage,

voyage, que les Eléphans ne pouvoient plier les genoux, & qu'ils dormoient debout. Il déclare que c'eſt une étrange fauſſeté, & qu'il les a vûs, non-ſeulement plier les genoux en marchant, mais ſe coucher & ſe lever comme les autres animaux. On n'apperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort. Quelque ſauvages qu'ils ſoient naturellement, ils ne font aucun mal lorſqu'ils ne ſont point attaqués. Mais ſi quelqu'un les irrite, ils ſe défendent avec leur trompe, que la nature leur a donnée à la place de nez, & qui eſt d'une exceſſive longueur. Ils l'étendent & la reſſerrent à leur gré. S'ils ſaiſiſſent un homme avec cette redoutable machine, ils le jettent preſqu'auſſi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'eſt envain qu'on croit pouvoir échapper par la fuite. Ils ſont d'une vîteſſe ſurprenante. Les plus jeunes ſont ordinairement les plus dangereux. La portée des femelles eſt de trois ou quatre petits à la fois. Ils ſe nourriſſent de feuilles d'arbres & de fruits qu'ils attirent juſqu'à leur bouche avec le ſecours de leur trompe. L'Auteur, pendant tout le ſéjour qu'il fit chez les Negres, ne découvrit pas d'autres animaux que ceux qu'on vient de nommer.

CADA MOSTO. 1455.

Fauſſe opinion qu'on a de l'éléphant.

Portée de l'éléphant. Sa nourritude.

Mais il vit un grand nombre d'oiſeaux, & ſur-tout quantité de perroquets, que les Negres haïſſent beaucoup, parce qu'ils détruiſent leur millet & leurs légumes. On prétend qu'il y en a de pluſieurs eſpeces. Cada Moſto n'en diſtingua que de deux ſortes; les uns ſemblables aux Perroquets qu'on apporte (*) d'Alexandrie, mais un peu plus petits: les autres beaucoup plus gros, qui ont la tête brune, & le cou, le bec, les jambes & le corps, mêlés de jaune & de verd. Il en apporta un grand nombre en Europe, ſur-tout de la petite eſpéce, dont pluſieurs moururent dans le voyage. Cependant il lui en reſta plus de cent cinquante qu'il vendit en Eſpagne, un demi-ducat piece. Ces oiſeaux ont beaucoup d'adreſſe à conſtruire leurs nids. Ils ramaſſent quantité de joncs & de petits rameaux d'abres dont ils forment un tiſſu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrêmité des plus foibles branches; de ſorte qu'y étant ſuſpendu il eſt agréablement balancé par le vent. Sa forme eſt celle d'un ballon, de la longueur d'un pied. Ils n'y laiſſent qu'un ſeul trou pour leur ſervir de paſſage. On eſt porté à croire que la nature leur fait choiſir les branches foibles, pour ſe garantir des Serpens, à qui la peſanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Les Negres ont une grande abondance de ces gros oiſeaux, qu'on appelle en Europe (**) *Poules de Pharaon*, & qu'on y apporte du Levant. Cada Moſto, ſans s'arrêter aux noms ni aux deſcriptions, ajoûte qu'ils en ont quantité d'autres, petits & grands, qui n'ont aucune reſſemblance avec ceux d'Italie.

Perroquets de deux eſpéces.

Maniere dont ils conſtruiſent leurs nids.

Pendant le ſéjour qu'il fit chez Biſboror, ſa curioſité le conduiſit pluſieurs fois au Marché ou à la Foire des Negres, qui ſe tenoit le Lundi & le Vendredi dans une Prairie, à peu de diſtance de ſon Habitation. Il s'y aſſembloit, de quatre ou cinq milles aux environs, quantité de perſonnes des deux ſexes, avec leurs denrées; ceux qui avoient leurs Habitations plus loin, avoient auſſi des Marchés dans leurs Cantons. C'eſt là qu'on reconnoît la pauvreté extrême de leur Nation. On n'y voit que du millet, des légumes, des nattes de palmier, des tuyaux de bois, des armes du Pays, un peu de coton cru, & quelques pieces d'étoffe. Cependant il s'y trouve quelquefois auſſi de l'or, mais

Marchés & Foires des Negres.

(*) C'eſt à dire, qui venoient alors des Indes Orientales par cette voie.
(**) Apparemment des Poules d'Inde.

CADA MOSTO. 1455.

en fort petite quantité. Comme ils n'ont pas de monnoye ni aucune ſorte de coin, le commerce ne ſe fait que par des échanges. Ils troquent une choſe pour une autre, ou deux pour une, ſuivant les différentes valeurs. Ceux qui venoient de l'intérieur du Pays s'arrêtoient long-tems à conſidérer Cada Moſto, & regardoient un homme blanc comme un prodige. Ils ne paroiſſoient pas moins étonnés de ſes habits que de ſa couleur. Il étoit vêtu à l'Eſpagnole, c'eſt-à-dire, qu'il portoit un manteau ſur une veſte de damas noir. Ils admiroient également la forme & la qualité du drap. Ils lui prenoient les mains qu'ils frottoient avec leur ſalive, pour s'aſſurer que la blancheur n'étoit pas artificielle. La vûe de l'Auteur, en ſe rendant à ces Marchés, étoit de voir quelle quantité d'or on y apportoit.

Leur admiration à la vûe de Cada Moſto.

Les Chevaux ſont dans une eſtime égale à leur rareté parmi les Negres. Les Arabes & les Azanaghis leur en amenent de Barbarie, & des Pays voiſins de l'Europe. Mais l'extrême chaleur ne les laiſſe pas vivre long-tems. D'ailleurs les feves & le millet, qui ſont leur unique nourriture, les engraiſſent ſi fort qu'ils meurent ordinairement de gras fondu, ou de ne pouvoir rendre leur eau. Un Cheval, avec le harnois, s'échange contre pluſieurs Negres, depuis neuf juſqu'à douze & quatorze, ſuivant ſa beauté. Lorſqu'un Seigneur en achete un, il fait venir ſes Sorciers, qui allument un feu d'herbes ſeches, ſur la fumée duquel ils tiennent la tête du Cheval par la bride, en répetant quelques mots. Ils l'oignent enſuite de la meilleure huile, & le gardant pendant dix-huit ou vingt jours, ſans le laiſſer voir à perſonne, ils lui attachent au cou certains charmes enveloppés dans du cuir rouge. Après cette cérémonie, le maître ſe perſuade qu'il peut s'expoſer avec confiance à toutes ſortes de périls.

Eſtime qu'ils ont pour les chevaux. Ils les conſervent difficilement.

Les femmes des Negres ont l'humeur fort gaie, ſur-tout dans leur jeuneſſe, & prennent beaucoup de plaiſir à la danſe & au chant. Le tems de ces divertiſſemens eſt la nuit, à la lueur de la Lune. On en croit aiſément l'Auteur, lorſqu'il aſſure que les danſes des Négres ſont fort différentes de celles d'Italie.

Gaieté des femmes, & leurs danſes.

Rien ne cauſoit tant d'admiration à ces Barbares que les arquebuſes & l'artillerie de la Caravelle Portugaiſe. Cada Moſto ayant fait tirer un coup de canon devant quelques Negres qui étoient montés à bord, leur effroi ſe fit connoître malgré eux par de violentes agitations, & parut croître encore lorſqu'il leur eut déclaré que d'un ſeul coup de cette furieuſe machine, il pouvoit ôter la vie tout d'un coup à cent Mores. Après être un peu revenus de leur frayeur, ils déclarerent à leur tour, qu'une choſe ſi pernicieuſe ne pouvoit être que l'ouvrage du diable. Leur étonnement fut plus doux lorſqu'ils entendirent le ſon d'une cornemuſe. Les différentes parties de cet inſtrument leur firent croire d'abord que c'étoit un animal, qui chantoit ſur différens tons. Cada Moſto riant de leur ſimplicité, les aſſura que c'étoit une ſimple machine & la mit entre leurs mains ſans être enflée. Ils reconnurent que c'étoit effectivement l'ouvrage de l'art; mais ils demeurerent perſuadés que des ſons ſi doux & ſi variés ne pouvoient venir que du pouvoir divin, en donnant pour raiſon, qu'ils n'avoient jamais rien entendu de ſemblable. Ainſi tout leur paroiſſoit admirable, juſqu'aux moindres inſtrumens du Vaiſſeau. Ils répétoient ſans ceſſe que les Européens devoient être des ſorciers beaucoup plus habiles que ceux de leur Pays, & peu inférieurs au diable même: que les Voyageurs de terre trouvoient de la difficulté à tracer le chemin d'une Place à l'autre; au lieu qu'avec

Effroi que l'artillerie cauſe aux Negres.

Leur ignorance.

leurs Vaiſſeaux, ceux-là ne manquoient pas leur route ſur mer, à quelque diſtance qu'ils fuſſent de la terre.

Cada Mosto. 1455.

Les Negres ſuccent le miel dans la gauffre, & laiſſent la cire comme une choſe inutile. L'Auteur ayant acheté d'eux quelques Ruches leur apprit la maniere d'en tirer le miel, & leur demanda enſuite ce qu'ils croyoient qu'on pût faire du reſte. Ils répondirent qu'ils ne le croyoient bon à rien. Mais ils furent extrémement ſurpris de lui en voir faire des chandelles, qu'il alluma dans leur préſence. Les Blancs, s'écrierent-ils, n'ignorent rien. Cada Moſto finit la deſcription du Pays de Budomel, en nous apprenant qu'on n'y connoît que deux inſtrumens de muſique; l'un qui vient des Mores, & qui pourroit porter le nom de tymbale; l'autre, qu'on prendroit pour un violon, mais qui n'a que deux cordes, qu'on touche avec les doigts, & qui ne rend aucune harmonie.

Ils n'ont que deux inſtrumens de muſique.

Un ſi long ſéjour ayant donné l'occaſion à l'Auteur de connoître la plus grande partie du Pays, il réſolut après avoir acheté quelques Eſclaves, de doubler le Cap-Verd pour faire de nouvelles découvertes & tenter la fortune. Il ſe ſouvenoit d'avoir entendu dire au Prince Henri, qu'au delà du Senegal il y avoit une autre riviere, nommée *Gambra*, d'où l'on avoit déja rapporté quantité d'or, & qu'on ne pouvoit faire ce voyage ſans acquérir d'immenſes richeſſes. Une ſi belle eſpérance lui fit regagner la Caravelle, & mettre auſſitôt à la voile.

Cada Moſto ſe détermine à doubler le Cap-Verd.

Un jour au matin il découvrit deux Bâtimens dont il s'approcha. L'un appartenoit à Antonio Uſo di Maro, Gentilhomme Genois, & l'autre à quelques Portugais qui étoient au ſervice du Prince Henri. Ils s'avançoient de concert vers les Côtes d'Afrique, dans le deſſein de paſſer le Cap-Verd, & de chercher fortune en faiſant de nouvelles découvertes. Cada Moſto, qui n'avoit pas d'autre vûe ſe joignit avec eux. Ils firent voile enſemble vers le Sud, ſans ceſſer de voir la terre, & dès le jour ſuivant ils découvrirent le Cap.

Rencontre de deux Vaiſſeaux auſquels il ſe joint.

On lui donne le nom de Cap-Verd, parce que les Portugais qui l'avoient découvert pour la premiere fois l'année précédente, l'avoient trouvé couvert d'arbres qui ne perdent jamais leur verdure. Il s'avance aſſez loin dans la mer; & ſa pointe eſt terminée par deux petites montagnes. Autour du Promontoire on trouve pluſieurs Villages de Negres du Senegal, compoſés de chaumieres qu'on découvre en paſſant à la voile. La Côte a quelques bancs de ſable, qui s'étendent dans la mer l'eſpace d'un demi mille.

Cap-Verd.

Après avoir doublé le Cap-Verd, les trois Vaiſſeaux apperçurent trois Iſles déſertes, & remplies de grands arbres. Le beſoin d'eau leur fit prendre le parti de relâcher dans celle qu'ils jugerent la plus grande & la plus fertile. Mais ils n'y trouverent aucune ſource. Cependant comme elle étoit remplie de nids d'Oiſeaux, & d'œufs dont ils ne connoiſſoient pas l'eſpece, ils s'y arrêterent un jour entier, qu'il employerent à la chaſſe & à la pêche. Ils prirent un nombre incroyable de poiſſons, entre leſquels il ſe trouva des Dorades (40) qui peſoient douze & quinze livres.

Trois Iſles voiſines du Cap.

On étoit alors au mois de Juillet. Le jour ſuivant, ils continuerent leur courſe, en conſervant toujours la vûe de la terre. Ce côté du Cap forme un Golfe. La Côte en eſt baſſe & couverte de beaux arbres, dont la verdure s'entretient ſans ceſſe; c'eſt-à-dire que les feuilles nouvelles ſuccedant ſans inter-

Verdure continuelle des arbres.

(40) Ramuſio dit *Orate Vecchie*; Grynæus, *Oſtreas Veteres*.

CADA MOSTO. 1455.

valle à celles qui tombent, on ne s'apperçoit jamais comme en Europe que les arbres se flétrissent. Ils sont si près de la mer qu'on s'imagineroit qu'ils en sont arrosés. La perspective est si belle qu'après avoir navigué à l'Est & à l'Ouest, l'Auteur déclare qu'il n'en a jamais vû de comparable. Le Pays est arrosé de plusieurs petites rivieres, dont on ne peut tirer aucun avantage, parce qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y entrer.

Nations des Barbasins & des Serreres.

Au de-là du petit Golfe, la Côte est habitée par deux Nations de Negres, l'une nommée les *Barbasins*, l'autre les *Serreres*, qui n'ont aucune dépendance du Senegal. Ils sont sans Rois & sans Maîtres. La distinction ne vient parmi eux que des richesses ou des qualités personnelles. Ils sont idolâtres, sans aucunes loix, & d'un caractere fort cruel. Leurs armes les plus familieres sont l'arc & la fléche. S'il sort une goutte de sang de la blessure, on en meurt immédiatement. Ils sont du plus beau noir du monde, & de la plus belle taille. Leur Pays est rempli de bois, de lacs & de rivieres; ce qui sert merveilleusement à les défendre, car on ne peut approcher d'eux que par des défilés fort étroits. C'est aussi ce qui a toujours servi à la conservation de leur liberté. Les Rois du Senegal ont tenté plusieurs fois de les subjuguer, & n'ont remporté que de la honte de leur entreprise.

Riviere de Barbasini.

En avançant au long de cette Côte avec le vent au Sud, nos Navigateurs découvrirent l'embouchure d'une riviere, qui est large d'une portée d'arc, mais sans profondeur. Ils lui donnerent le nom de *Barbasini*, qu'elle porte en effet dans les Cartes qu'on a publiées de ce Pays, à soixante milles du Cap-Verd. Ils continuerent de suivre la Côte pendant tout le jour; & le soir, ils jetterent l'ancre à quatre ou cinq milles du rivage. Au lever du Soleil ils remettoient à la voile, avec la précaution d'avoir sans cesse un homme au sommet du grand mât, & deux à l'avant du Vaisseau, pour observer si la mer battoit sur quelque roc ou sur quelque banc de sable. Ils arriverent à l'entrée d'une autre riviere, qui ne paroissoit pas moins large que celle du Senegal. Sa beauté, & celles des arbres qui la bordoient jusqu'à la pointe du rivage, les déterminerent à faire descendre un de leurs Interprêtes Negres. Chaque Vaisseau en avoit quelques-uns, qu'il avoit amenés de Portugal, anciens Esclaves que les Portugais avoient enlevés dans leurs premiers voyages, & qui avoient fort bien appris la langue de leurs Maîtres. On tira au sort lequel des trois Vaisseaux enverroit les siens à terre. Ce fut celui du Gentilhomme Génois. Il dépêcha aussi-tôt une Barque armée, avec ordre à ses gens de ne pas descendre au rivage, avant que d'y avoir débarqué l'Interprête, qui étoit chargé de prendre des informations sur le Gouvernement & sur les richesses du Pays.

Un Interpréte descend au rivage.

Il est massacré par les Negres.

Ils le mirent à terre, & s'étant éloignés à quelque distance, ils virent plusieurs Negres du Pays qui s'avançoient à sa rencontre. Mais après quelques discours, ils les virent tomber sur lui avec leurs armes, & le tuer misérablement sans qu'ils pussent lui donner du secours. Cette nouvelle, qu'ils se hâterent de porter à la Flotte, fit juger aux Commandans qu'une Nation capable de traiter un Homme du Pays avec cette cruauté, n'auroit pas moins de barbarie pour eux. Ils continuerent de ranger la Côte, qui étoit basse, mais toujours couverte d'arbres, dont la beauté ne faisoit qu'augmenter. Enfin ils arriverent à l'embouchure d'une fort grande riviere. Dans sa moindre largeur,

elle n'avoit pas moins de trois ou quatre milles, & rien ne paroissoit s'y opposer à la navigation. Ils y entrerent avec confiance, & le jour suivant ils apprirent que c'étoit la riviere de Gambra.

Cada Mosto. 1455.

Grande Riviere de Gambra.

Les gens des trois Caravelles se crurent proches de quelque riche Contrée, qui alloit les dédommager d'un voyage pénible & remplir toutes leurs espérances. Ils résolurent de se faire préceder par le plus petit des trois Bâtimens, qui avanceroit aussi loin qu'il seroit possible; avec ordre, s'il rencontroit des bancs de sable, de sonder toutes les profondeurs; &, si la riviere se trouvoit toujours navigable, de retourner incessamment, de jetter l'ancre & de faire connoître le succès de son entreprise par des signes. Il ne trouva pas moins de quatre brasses; sur quoi, lorsqu'il eut donné les avis dont on étoit convenu, on prit encore la résolution d'envoyer avec lui les Chaloupes bien armées, avec ces instructions: que si les Negres les venoient attaquer, la Caravelle & les Chaloupes retournassent sans aucune dispute, parce qu'il n'étoit pas question d'employer la force pour une entreprise de commerce, & qu'il ne falloit rien espérer que de la civilité & de la douceur.

On y entre.

Les Chaloupes ayant commencé à remonter la riviere, trouverent, pendant l'espace de deux milles, douze & seize brasses de fond. Elles continuerent d'avancer, & les deux rives lui parurent toujours extrêmement riantes par la multitude de beaux arbres dont elles étoient bordées. Mais s'appercevant qu'elles commençoient à se courber, & que les détours devenoient fréquens dans les terres, elles ne jugerent point à propos de pénétrer plus loin. En retournant, elles apperçurent, à l'entrée d'une petite riviére, qui tomboit dans la grande, trois petites Barques, que les Negres nomment Almadies, composées d'une seule piece de bois, dans la forme de nos Esquifs. Quoique les Voyageurs fussent assez forts pour se défendre, la crainte des fléches empoisonnées, autant que les ordres de leurs Chefs, leur fit prendre leurs rames avec une diligence extrême. Ils rejoignirent la Caravelle; mais n'ayant pas été moins poursuivis par les Negres, ils furent surpris en arrivant à bord de ne les voir éloignés d'eux qu'à la portée de l'arc. Ces Barbares étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. Ils parurent étonnés, à leur tour, d'un spectacle aussi nouveau pour eux que celui de la Caravelle. Ils demeurerent quelque tems à la regarder: mais on employa inutilement toutes sortes de signes & d'invitations pour les faire approcher. Enfin ils remonterent sur leurs traces.

Les Chaloupes rencontrent des Negres & les évitent.

Etonnement des Negres.

Le jour suivant, à trois heures du matin, les deux Caravelles, qui étoient demeurées à l'embouchure, profiterent de la marée & d'un petit vent pour entrer dans la riviere, & rejoindre leurs Compagnons. Elles s'y engagerent l'une à la suite de l'autre. Mais à peine eurent-elles remonté l'espace de trois ou quatre milles, qu'elles se virent suivies d'un grand nombre d'Almadies, sans pouvoir juger d'où elles venoient. Elles revirerent de bord, & s'avancerent vers les Negres, après avoir pris soin de se couvrir de tout ce qui pouvoit servir à les défendre contre leurs fléches empoisonnées. Le combat paroissoit inévitable. Les Almadies se trouvoient déja sous la proue du Vaisseau de Cada Mosto, qui étoit le plus avancé; & se divisant en deux lignes elles le tinrent dans leur centre. Elles étoient au nombre de quinze, qui portoient environ cent cinquante Negres, tous bienfaits & de belle taille. Ils avoient des chemises blanches de coton, & sur la tête une sorte de chapeau blanc, relevé

Combat des trois Caravelles contre les Negres.

CADA MOSTO. 1455.

d'un côté, avec une plume qui leur donnoit l'air fort guerrier. A la proue de chaque Almadie, un Negre, couvert d'une targette ronde qui sembloit être du cuir, observoit les objets & les événemens. Dans la situation où ces Barbares étoient au deux côtés du Vaisseau, ils cesserent de ramer, & tenant leurs rames levées ils regardoient la Caravelle avec admiration. Ils demeurerent ainsi tranquilles jusqu'à l'arrivée des deux autres Bâtimens, qui s'étoient hâtés de retourner à la vûe du péril. Lorsqu'ils les virent fort proches, ils abandonnerent leurs rames, & sans autre préparation ils se mirent à lancer leurs fléches. Les trois Caravelles ne firent aucun mouvement; mais elles tirerent quatre coups de canon qui rendirent les Negres comme immobiles. Ils mirent leurs arcs à leurs pieds, & jettant les yeux de tous côtés avec les dernieres marques de frayeur, ils paroissoient chercher la cause d'un bruit si terrible. Cependant s'étant rassurés lorsqu'ils eurent cessé de l'entendre, ils reprirent courage & recommencerent à tirer avec beaucoup de furie. Ils n'étoient plus qu'à la distance d'un jet de pierre. Les Portugais leur envoyerent quelques coups d'arquebuse, dont le premier perça un Negre au milieu de la poitrine, & le fit tomber mort. Sa chute effraya les autres, mais elle ne les empêcha point de continuer leur attaque. On leur tua beaucoup de monde, sans perdre un seul homme sur les trois Vaisseaux.

L'artillerie les effraye.

Ils reprennent courage.

Cependant lorsqu'ils eurent remarqué leur perte, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts sur la plus petite des trois Caravelles, qui étoit fort mal armée. Cada Mosto jugea de leur dessein par la diversité de leurs mouvemens. Il fit avancer la petite Caravelle entre les deux autres. L'ordre fut donné en même tems pour une décharge générale de l'artillerie & des arquebuses. Quoiqu'on prît encore soin de ne pas tirer sur les Almadies, le bruit & l'agitation même de l'eau causerent tant d'épouvante aux Negres, qu'ils se retirerent en désordre. Après leur départ, on lia les trois Caravelles ensemble, & par le moyen d'une seule ancre on les rendit aussi fermes qu'un Vaisseau l'est dans le plus grand calme.

Ils se retirent avec perte.

Cada Mosto chercha l'occasion, pendant les jours suivans, de faire connoître aux Habitans du Pays qu'on ne pensoit point à leur nuire. Les Interprétes s'approcherent d'une Almadie, saluerent les Negres dans leur langue, & leur demanderent pourquoi ils avoient attaqué des Etrangers qui ne desiroient que leur amitié, comme ils s'étoient procuré celle des Negres du Senegal, & qui étant venus d'une Région fort éloignée, avec des présens pour eux de la part du Roi de Portugal, n'aspiroient qu'à d'heureuses conditions de paix & de commerce. Ils les prierent de leur apprendre du moins quel étoit le nom de leur Pays, & celui de leur riviere; & les invitant à venir prendre sur les trois Vaisseaux toutes les marchandises qui pourroient leur plaire, ils les assurerent qu'on ne leur demanderoit en échanges qu'une petite partie de leurs propres commodités, ou rien même, s'ils ne se croyoient obligés de rien donner en recevant beaucoup.

Efforts des Portugais pour se lier avec eux.

Ils rejettent la paix & le commerce.

A toutes ces instances, les Negres répondirent qu'ils avoient entendu parler des Blancs & de leur arrivée au Senegal; qu'il falloit être bien méchant pour former avec eux quelque amitié, puisqu'on n'ignoroit pas que leur nourriture étoit la chair humaine, & qu'ils n'achetoient des Negres que pour les dévorer: que pour eux ils ne vouloient aucune liaison avec des gens si

cruels; qu'ils s'éforceroient de les tuer, & qu'ils feroient présent de leurs dépouilles à leur Prince, qui faisoit son séjour à trois journées de la mer; que leur Pays se nommoit *Gambra* (41), & leur riviere d'un autre nom, dont l'Auteur ne put se souvenir. Pendant cette conférence, le vent devint si favorable que les trois Caravelles en profiterent pour s'avancer vers les Negres. Mais ils prirent la fuite à cette vûe; & telle fut la fin d'une guerre pour laquelle Cada Mosto avoit beaucoup plus d'éloignement qu'eux.

Retour des trois Caravelles.

Les Commandans des trois Caravelles n'en résolurent pas moins de remonter la riviere l'espace de cent milles, dans l'espérance de rencontrer des Peuples mieux disposés. Mais ils trouverent de la résistance dans leurs Matelots, qui dans l'impatience de retourner en Europe déclarerent ouvertement qu'ils n'iroient pas plus loin. Cada Mosto & les autres Chefs, se défiant de leur autorité, prirent le parti de mettre le lendemain à la voile pour retourner au Cap-Verd.

Observations astronomiques.

Pendant le séjour qu'ils avoient fait dans la riviere, ils n'avoient vû qu'une fois l'étoile du Nord, & fort bas à l'Horizon; car l'ayant observée dans un tems fort clair, elle ne paroissoit que de la hauteur d'une lance au-dessus de la mer. Ils observerent aussi presqu'à la même élévation six étoiles fort grandes & fort brillantes, qui se présentoient au Sud sous cette figure, & qu'ils prirent pour le *Chariot*. Mais n'ayant point encore perdu de vûe l'étoile du Nord, ils ne pouvoient espérer de voir mieux cette constellation.

```
 *
****
 *
```

Chaleur du climat.

Dans le même endroit, ils trouverent que le 1 de Juillet la longueur de la nuit étoit d'onze heures & demie, & celle du jour à proportion. Le climat est excessivement chaud. On assura l'Auteur que dans l'intérieur des terres, la pluie même est d'une chaleur extrême. Cependant l'air devient quelquefois plus temperé; & le tems, où cette diminution arrive, porte le nom d'Hyver. Il commence au mois de Juillet, par des pluyes qui continuent jusqu'au mois d'Octobre, & qui tombent tous les jours vers midi. Lorsqu'il s'éleve des nuées au Nord-Est par Est, ou à l'Est-Sud-Est, les pluyes sont accompagnées de violens tonnerres. C'est néanmoins dans cette saison que les Negres commencent à planter & à semer, comme ceux du Senegal. Leurs vivres sont le millet, les légumes & les racines, la chair de Chevre & le lait.

Apparences du Soleil.

Ils ont des crépuscules fort courts, car il ne se passe pas plus d'un quart d'heure entre les ténebres & le lever du Soleil. Dans ce petit intervalle le Ciel paroît trouble, comme s'il étoit obscurci par une fumée épaisse. Cada Mosto s'imagine que cette subite apparition du Soleil vient de ce que le Pays est fort bas & sans montagnes.

(41) Il paroît ici que le vrai nom de ce Pays est *Gambra* & non *Gambia*, comme plusieurs Historiens l'écrivent. Ce n'est donc pas des Portugais qu'il l'a reçu. Cependant Jobson dit qu'il n'a jamais entendu les Habitans nommer autrement leur Riviere que *Gi* ou *Ji*, qui signifie Riviere dans leur Langue. Voyez ci-dessous Liv. VII.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

CHAPITRE III.

Second Voyage d'Aluise da Cada Mosto en 1456, & découverte des Isles du Cap-Verd.

Motifs du second voyage de Cada Mosto.

LA barbarie des Negres de Gambra & la révolte des Matelots Portugais n'ayant pas laissé le tems à Cada Mosto de connoître parfaitement le Pays, il s'associa l'année suivante avec le Gentilhomme Genois qu'il avoit rencontré, pour recommencer le même voyage. Leur projet fut si agréable au Prince Henri, qu'il les fit accompagner d'une troisiéme Caravelle équipée en son nom. Les trois Bâtimens partirent de Lagos au commencement du mois de Mai. Un vent favorable les porta dans peu de jours aux Canaries; & sans s'y arrêter ils continuerent leur course avec la même faveur du ciel jusqu'à la vûe du Cap-Blanco. Mais ayant tenu la mer pendant toute la nuit suivante, ils furent surpris avant la fin des ténebres par un orage du Sud-Ouest, qui les fit porter à l'Ouest par Nord, pendant trois jours & deux nuits, pour céder à la violence des vagues plutôt que de retourner en arriere. Le troisiéme jour, ils découvrirent la terre, avec une joie extrême de la trouver dans un lieu où ils s'en croyoient fort éloignés. Deux hommes, qu'ils firent monter au Perroquet ayant reconnu clairement deux grandes Isles, la satisfaction fut d'autant plus vive sur les trois Vaisseaux, que tout le monde se persuada qu'elles étoient ignorées des Européens. Comme on les crut inhabitées, & que les Chefs n'aspiroient qu'à trouver l'occasion de s'enrichir, ils oublierent la Gambra pour saisir ce que la fortune leur présentoit. Ils chercherent un ancrage commode autour de l'une des deux Isles, & l'ayant trouvé, ils dépêcherent au rivage une chaloupe bien armée.

Tempête, qui lui fait découvrir les Isles du Cap-Verd.

Il descend dans la premiere, & la trouve deserte.

Quelques Matelots, qui prirent terre, rapporterent qu'après avoir poussé assez loin leurs recherches, ils n'avoient découvert aucune marque d'habitation. Le jour suivant, Cada Mosto, pour éclaircir tous les doutes, fit descendre dix hommes armés de fusils & d'arbalêtes, avec ordre de se rendre au sommet d'une montagne qui paroissoit fort élevée, & d'observer de-là, non-seulement si l'Isle étoit habitée, mais s'il n'y en avoit pas d'autres à la portée de la vûe. Ils ne virent point d'Habitans; mais ils trouverent un prodigieux nombre de Pigeons qui se laissoient prendre à la main, & dont ils apporterent leur charge aux Vaisseaux. De la montagne ils avoient découvert trois autres Isles, dont l'une étoit sous le vent, vers le Nord; & les deux autres au Sud, dans leur route, à la vûe l'une de l'autre. Ils avoient crû découvrir encore à l'Ouest quelque chose qui ressembloit à des Isles, mais dans un si grand éloignement qu'ils n'avoient pû les distinguer. Cada Mosto fut peu tenté de s'y rendre, parce que les jugeant désertes, comme celle où les Caravelles avoient abordé, il craignit d'employer inutilement une saison précieuse. Mais il eut l'honneur d'en avoir découvert quatre. Ceux que cette nouvelle y conduisit après lui (42) en trouverent dix, de différentes grandeurs, habi-

Ses gens en découvrent d'autres.

(42) Cet endroit fait connoître que la Relation de Cada Mosto fut composée quelques années après son Voyage, & qu'elle fait ici allusion à la découverte d'Antoine de Noli, en

tées

tées seulement par des Pigeons & d'autres Oiseaux. Les trois Caravelles leverent l'ancre, pour s'approcher des deux qu'on ne voyoit point encore du sommet des Mats. Elles se firent bientôt appercevoir, & l'une paroissant couverte d'arbres on chercha le moyen d'y aborder. Le hasard fit découvrir l'embouchure d'une riviere. Comme l'eau manquoit sur la flotte, on y mouilla pour renouveller la provision. Plusieurs Matelots, qui remonterent assez loin dans la Chalouppe, apperçurent des lacs couverts de fort beau sel, dont ils apporterent une grande quantité sur leur bord. L'eau de la riviere ne leur parut pas moins bonne. Ils y trouverent une multitude de Tortues, dont plusieurs avoient l'écaille de la grandeur d'une Targette. Ils en prirent un grand nombre que les Cuisiniers de la Flotte préparerent diversement, comme ils avoient déja fait au Golfe d'Arguim, où les Tortues sont dans la même abondance, mais beaucoup plus petites. La curiosité en ayant fait goûter à l'Auteur, il les trouva d'aussi bon goût que le veau, & d'une odeur excellente. On prit le parti d'en saler une bonne quantité pour la provision du voyage.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

Rafraichissemens qu'il trouve dans la seconde.

Cada Mosto fit pêcher d'autres Poissons dont l'abondance lui parut surprenante; & sans en connoître les noms, on en mangea beaucoup, avec autant d'admiration pour leur grosseur que pour leur bonté. L'embouchure de la riviere est large d'une portée d'arc. Son lit peut recevoir un Bâtiment de cent cinquante tonneaux. La flotte y passa deux jours à se rafraîchir, & n'en partit qu'avec d'excellentes provisions, entre lesquelles il faut compter un nombre incroyable de Pigeons gras. Cada Mosto nomma la premiere de ces Isles, *Buena Vista*, comme la premiere sur laquelle sa vûe étoit tombée à la fin de la tempête; & l'autre *S. Jago*, parce qu'il étoit parti de *Lagos* le jour de Saint Jacques & de Saint Philippe.

Riviere commode.

Cada Mosto nomme deux Isles du Cap-Verd, Buena Vista, & S. Jago.

Il remit à la voile pour s'approcher du Cap-Verd; & tombant à la vûe de la terre dans un lieu nommé Spedegar, il ne cessa plus de suivre les Côtes jusqu'aux *deux Palmes*, lieu situé entre le Cap-Verd & la riviere du Senegal. Il connoissoit si bien cette mer que dès le jour suivant il doubla le Cap. Il continua de s'avancer sans obstacle jusqu'à la riviere de Gambra, dans laquelle il ne fit pas difficulté de s'engager aussi-tôt. Quelques Negres qu'il rencontra dans leurs Almadies n'eurent pas la hardiesse de s'approcher de la Flotte. On remonta, la sonde à la main, l'espace d'environ dix milles, jusqu'à la vûe d'une Isle dont on s'approcha pour y jetter l'ancre. Un Matelot de la Flotte, qui se nommoit André, étant mort le même jour, il y fut enterré; & comme il étoit aimé de ses Compagnons, ils donnerent à cette Isle le nom de Saint André, qu'elle porte encore.

Il arrive à la Riviere de Gambra & la remonte.

On continua de remonter la riviere de Gambra, sans faire beaucoup d'attention à quelques Almadies, qui suivoient de loin les Caravelles. Cependant Cada Mosto mit dans sa Chaloupe quelques-uns de ses Interprétes, pour tenter les Negres par de nouvelles invitations. On leur fit voir quantité de colifichets. On les leur offrit. On leur répeta mille fois qu'ils pouvoient s'approcher sans crainte, & qu'ils ne devoient attendre que des bienfaits & des caresses d'une troupe d'étrangers qui leur ressembloient aussi peu par la férocité que par la couleur. Enfin, surmontant leur défiance, ils s'avancerent par

Ses Interprétes attirent les Negres.

1462. Il est surprenant que Faria n'ait pas parlé de Cada Mosto, à qui l'honneur de cette découverte appartient proprement.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

dégrés; & deux d'entr'eux, qui entendoient parfaitement le langage des Interprétes, monterent sur le Vaisseau de Cada Mosto. Ils marquerent beaucoup de surprise en voyant l'intérieur de la Caravelle, avec toutes ses voiles & tous ses agrets. Ils ne parurent pas moins étonnés de la couleur & de l'habillement des Etrangers.

On leur fit beaucoup de civilités, & l'on y joignit quelques petits présens, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Cada Mosto leur demanda le nom de leur Pays & celui de leur Prince. Ils répondirent que le Pays se nommoit *Gambra*, & leur Prince *Forosangoli*; que sa résidence étoit entre le Sud & le Sud-Ouest à neuf ou dix journées de distance; qu'il étoit tributaire du Roi de Melli, le plus grand Prince des Negres : mais que des deux côtés de la riviere il y avoit quantité d'autres Seigneurs dont la demeure étoit moins éloignée; & que si Cada Mosto souhaitoit d'en être connu, ils lui en feroient voir un qui se nommoit Battimansa. Cette offre fut si bien reçue, que redoublant les caresses on garda les deux Negres dans la Caravelle, en continuant de remonter suivant leur direction. Enfin l'on arriva près du lieu où Battimansa faisoit sa résidence; & suivant le calcul de l'Auteur, ce ne pouvoit être à moins de quarante milles de l'embouchure.

Informations qu'on reçoit d'eux.

Il faut observer qu'on n'avoit pas cessé de remonter à l'Est, quoiqu'on eût rencontré plusieurs autres rivieres qui tombent dans celle de Gambra. Dans le lieu où l'on étoit arrivé, sa largeur n'étoit plus que d'un mille. On y jetta l'ancre; & Cada Mosto députa au Prince, avec les deux Negres, un de ses Interprêtes, qu'il chargea de quelques présens. Il leur donna ordre aussi de déclarer à Battimansa qu'un Roi Chrétien, qui se nommoit le Roi de Portugal, avoit envoyé de l'extrêmité du monde quelques-uns de ses Sujets pour lui offrir son amitié, & des richesses inconnues aux Afriquains, que le Ciel avoit accordées aux Royaumes de l'Europe.

Cada Mosto députe au Prince Battimansa.

Aussi-tôt que les Messagers eurent expliqué leur commission à Battimansa, il envoya quelques Negres à la Caravelle. On fit avec eux un traité d'amitié, & divers échanges pour de l'or & des Esclaves. Mais la quantité d'or n'approchoit pas des espérances qu'on avoit conçues sur le récit des Peuples du Senegal, qui étant fort pauvres avoient une haute idée des richesses de leurs voisins. D'ailleurs les Negres de la Gambra n'estimoient pas moins leur or que les Portugais. Cependant ils marquerent aussi tant de goût pour les bagatelles de l'Europe, que les échanges furent assez avantageux. Pendant onze jours que les Caravelles demeurerent à l'ancre, il y vint, des deux côtés de la riviere, un grand nombre de ces Barbares, les uns attirés par la curiosité, d'autres pour vendre leurs marchandises, entre lesquelles il se trouvoit toujours quelques anneaux d'or. Ils apportoient du coton cru & travaillé. La plûpart des pieces étoient blanches; quelques-unes rayées de bleu, de rouge & de blanc. Ils avoient aussi de la civette, & des peaux de l'animal du même nom; de gros Singes & de petits, qu'ils donnoient à fort bon marché, c'est-à-dire pour la valeur de neuf ou dix liards. L'once de civette ne revenoit pas à plus de neuf ou dix sous. Ils ne la vendoient point au poids, mais à la quantité. D'autres apporterent des fruits, sur-tout des dattes sauvages, que les Matelots mangeoient avidement, quoiqu'ils les trouvassent inférieures à celles de l'Europe, & d'un goût fort différent. Cada Mosto n'y voulut pas toucher, par ménagement pour sa santé.

Traité de paix avec les Negres de Gambra.

Commerce avantageux.

Les Caravelles étoient continuellement remplies d'une multitude de Negres, qui ne se ressembloient ni par la figure ni par le langage. Ils arrivoient & s'en retournoient librement dans leurs Almadies, hommes & femmes, avec autant de confiance que si l'on s'étoit connu depuis long-temps. Ils n'ont pas d'autre instrument que leurs rames pour la navigation. Leur usage est de ramer debout, sans tenir les rames appuyées sur le bord de la Barque. Elles sont de la forme d'une demie-lance, longueur de sept ou huit pieds, avec une planche ronde, de la grandeur d'une assiette, qui est attachée à l'extrémité. Ils s'en servent fort adroitement au long des Côtes & dans leurs rivieres; mais la crainte d'être pris par leurs voisins & vendus pour l'esclavage, ne leur permet gueres de se hasarder trop loin dans la mer.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

Curiosité des Negres.

Cada Mosto s'étant apperçu que la fievre commençoit à se répandre entre ses Gens, fit consentir les autres Chefs à regagner l'embouchure du fleuve. Les soins qu'il avoit donnés au commerce ne l'avoient point empêché de faire ses observations sur les usages du Pays. Il avoit remarqué que la Religion des Negres de la Gambra consiste en diverses sortes d'idolâtries. Ils reconnoissent un Dieu; mais ils sont livrés à toutes les superstitions de la sorcellerie. On voit parmi eux quelques Mahométans, qui n'ont pas néanmoins d'habitation fixe, & qui portent leur commerce dans d'autres Contrées, sans que les Gens du Pays connoissent leurs marches & leurs diverses relations. Il y a peu de différence, pour les alimens, entre les Negres de la Gambra & ceux du Senegal. Mais ils mangent de la chair de chiens, usage que l'Auteur n'a vu dans aucun autre lieu. Leur habillement est de toile de coton, qu'ils ont en abondance; ce qui est cause sans doute qu'ils ne vont pas nuds comme au Senegal, où le coton est plus rare. Les femmes sont vêtues comme les hommes; mais elles prennent plaisir dans leur jeunesse à se faire, sur les bras, sur le cou & sur la poitrine, différentes figures avec la pointe d'un aiguille chaude. La chaleur du climat est extrême, & ne fait qu'augmenter à mesure qu'on avance vers le Sud. Cada Mosto le trouva beaucoup plus chaud sur la riviere qu'au rivage de la mer, parce que la grande quantité d'arbres qui couvrent ses bords y tient l'air renfermé. Il en vit un d'une grosseur prodigieuse, près d'une source d'eau fort fraîche où les Matelots faisoient leur provision. Ayant pris la peine de le mesurer, il lui trouva dix-sept coudées de tour. L'arbre étoit creux; mais son feuillage n'en étoit pas moins verd, & ses branches répandoient une ombre immense. Il s'en trouve néanmoins de plus grands encore; d'où l'on peut conclure que le Pays est fort fertile. Aussi est il arrosé par un grand nombre de ruisseaux.

Leur Religion & leurs usages.

Usage des femmes.

Grosseur des arbres.

Il est rempli d'Eléphans; mais les Negres n'ont encore pu trouver l'art de les apprivoiser. Pendant que les Caravelles étoient à l'ancre dans le fleuve, trois Eléphans sortis des bois voisins vinrent se promener sur le bord de l'eau. On y envoya aussi-tôt la Chaloupe avec quelques gens armés; mais à leur approche les Eléphans rentrerent dans l'épaisseur du bois. Ce sont les seuls que l'Auteur ait vûs vivans. (43) Gnumi Mansa, Seigneur Negre, lui en fit voir un jeune, mais mort. Il l'avoit tué dans les bois, après une chasse de deux jours. Les Negres n'ont pour armes, dans ces chasses, que leurs arcs & des

Multitude d'éléphans.

Chasse de ces animaux.

(43) Jobson nous apprend que dans la Langue du Pays, Mansa signifie Roi, ou Seigneur. Il appelle cette Langue, la Langue de *Mandingo*.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

zagayes empoiſonnées. Leur méthode eſt de ſe placer derriere les arbres, & quelquefois au ſommet. Ils paſſent d'un arbre à l'autre en pourſuivant l'Eléphant, qui de la groſſeur dont il eſt, reçoit pluſieurs bleſſures avant que de pouvoir ſe tourner & faire quelque réſiſtance. Il n'y a pas d'homme qui oſât l'attaquer en pleine campagne, ni qui pût eſpérer de lui échapper par la fuite. Mais cet animal eſt naturellement ſi doux, qu'il ne fait jamais de mal s'il n'eſt offenſé. Les dents de celui que l'Auteur avoit vû mort n'avoient pas plus de trois paûmes de long; ce qui marquoit aſſez qu'il étoit fort jeune en comparaiſon de ceux qui ont les dents longues de dix ou douze paûmes. Jeune comme il étoit, il avoit autant de chair que cinq ou ſix bœufs enſemble. Le Seigneur Negre fit préſent à Cada Moſto de la meilleure partie, & donna le reſte à ſes Chaſſeurs. Cada Moſto apprenant qu'elle pouvoit ſe manger, en fit rotir & bouillir quelques morceaux, pour ſe mettre en droit de raconter dans ſon Pays qu'il avoit fait ſon dîner de la chair d'un animal qu'on n'y avoit jamais vû. Mais il la trouva fort dure & d'un goût déſagréable : ce qui ne l'empêcha point d'en faire ſaler une partie, dont il fit préſent au Prince Henri à ſon retour. Il obſerve que l'Eléphant a le pied rond comme les Chevaux, mais ſans ſabot; & qu'à la place, il a reçu de la nature une peau noire, dure & fort épaiſſe, avec cinq gros durillons ſur le devant, qui ont la forme d'autant de têtes de clous. Le pied du jeune Eléphant avoit une paûme de diametre. Gnumi Manſa fit préſent à Cada Moſto d'un autre pied d'Eléphant, qui avoit trois paûmes & un pouce de largeur, avec une dent longue de douze paûmes. L'Auteur porta l'un & l'autre au Prince Henri, qui les envoya peu de tems après à la Ducheſſe de Bourgogne, comme une curioſité des plus rares.

On mange leur chair.

Serpens & autres animaux.

La riviere de Gambra & toutes les eaux de la même Côte ont un grand nombre de ces Serpens qui ſe nomment *Calkatrici*, & d'autres animaux qui ne ſont pas moins redoutables. On y voit quantité de Chevaux marins, animaux amphibies, qui reſſemblent beaucoup à la Vache marine. Ils ont le corps auſſi gros qu'une Vache de terre, mais les jambes fort courtes & le pied fourchu, la tête large comme le Cheval, & deux dents monſtrueuſes qui s'avancent comme celles du Sanglier. L'Auteur en a vu de deux paûmes & demie de longueur. Cet animal ſort de l'eau pour ſe promener ſur la rive, & marche à la maniere des Quadrupedes. Cada Moſta ſe vante qu'aucun Chrétien n'en avoit vu avant lui, excepté peut-être dans le Nil. Il vit auſſi des Chauve-ſouris, ou plutôt des Chouettes longues de trois paûmes, & quantité d'autres Oiſeaux fort différens des nôtres, mais preſque tous fort bons à manger.

Chevaux marins & leur figure.

Monſtrueuſes chauve-ſouris.

En quittant le Pays du Prince Battimanſa, les trois Caravelles mirent peu de jours à deſcendre la riviere. Elles emportoient aſſez de richeſſes pour leur ſervir de motif à s'avancer plus loin au long des Côtes, & perſonne ne marqua d'éloignement pour cette entrepriſe. Cependant comme le cours de la Gambra les emportoit fort loin au-delà de ſon embouchure, & que la terre d'ailleurs s'avançoit au Sud-Sud-Oueſt juſqu'à une certaine pointe qu'on prit pour un Cap, Cada Moſto jugea qu'il falloit gagner le large à l'Oueſt. Mais en s'approchant de la pointe, on s'apperçut que ce n'étoit point un Cap, & que de l'autre côté le rivage étoit fort droit & fort uni. On ne fut pas moins obligé de s'en éloigner à quelque diſtance, parce que le battement des vagues fit con-

Cada Moſto continue de ſuivre les Côtes d'Afrique.

noître qu'il y avoit des bancs ou des rocs à plusieurs milles dans la mer ; & l'on mit deux Hommes, l'un à la proue, l'autre au perroquet, pour découvrir les dangers dont on se croyoit menacé. A ces précautions, on ajoûta celle de n'avancer qu'à la lumiere du jour, & de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Pour éviter toute ombre de dispute, les Caravelles tiroient chaque jour au sort laquelle des trois feroit l'avant-garde. On suivit cette méthode pendant deux jours, en se tenant sans cesse à la vûe de la Côte. Le troisiéme on découvrit l'embouchure d'une riviere, qui avoit un demi-mille de largeur ; &, vers le soir, on vit un petit Golfe, qu'on prit pour une autre riviere. Mais comme les ténebres approchoient, on jetta l'ancre, dans la résolution d'y entrer le lendemain. C'étoit un Golfe, mais on y apperçut bientôt la véritable embouchure d'une fort grande riviere, dont les deux rives étoit couvertes d'arbres verds d'une grandeur & d'une beauté extraordinaire. On prit le parti non-seulement d'y mouiller, mais d'armer deux Chaloupes pour se procurer des informations. Les Interprétes, après quelques heures d'absence, rapporterent que la riviere se nommoit *Kaza Mansa*, du nom d'un Seigneur Negre qui faisoit sa résidence à trente milles du rivage, mais qui étoit alors occupé d'une guerre contre ses voisins.

Riviere de Kaza Mansa.

Les circonstances étant si peu favorables, on sortit le lendemain du Golfe. Il est à cent milles de la riviere de Gambra. Trente-cinq milles plus loin, on trouva un Cap, ou du moins une pointe plus élevée que le reste de la Côte. Sa terre qui paroît rouge, lui fit donner le nom de *Capo-Roxo*. En continuant d'avancer, on découvrit l'embouchure d'une riviere assez large, à laquelle on donna, sans y entrer, le nom de *Sainte Anne*. Plus loin on en découvrit une autre, à peu près de la même grandeur, qui fut nommée *Saint Dominique*, ou *San Domingo*. Celle-ci est à cinquante-cinq ou soixante milles de Capo-Roxo.

Rivieres de Sainte Anne & de Saint Dominique.

Rio grande.

Le jour d'après, on apperçut un enfoncement, qu'on prit d'abord pour un Golfe auquel on ne donnoit pas moins de vingt milles de profondeur. Mais il fut aisé de reconnoître bientôt l'embouchure d'une très-grande riviere, & de distinguer les beaux arbres qu'elle avoit de l'autre côté, sur la rive du Sud. On fut long-tems à la traverser ; & ce ne fut qu'en touchant la terre, qu'on découvrit quelques Isles, à peu de distance en mer. Cada Mosto, résolu de les reconnoître, fit consentir tous les Chefs à mouiller l'ancre. Le lendemain, on en vit venir à la rame deux grandes Almadies, qui s'approcherent hardiment des Caravelles. L'une portoit environ trente hommes, & l'autre seize. Leur audace faisant naître des défiances, on prit les armes pour les attendre. Mais lorsqu'ils furent assez près, ils leverent un linge blanc au sommet d'une rame, pour annoncer la paix. Les Portugais répondirent par le même signe. Alors, la plus grande des deux Almadies s'avança vers le Bâtiment de Cada Mosto, & tous les Negres donnerent des marques de surprise en voyant des visages blancs. Ils examinerent la forme du Vaisseau, les mats, les ponts, les voiles & les cordages. Un Interpréte leur demanda le nom de leur Pays ; mais leur langage ne put être entendu. On ne laissa pas d'acheter d'eux quelques anneaux d'or, en convenant du prix par divers signes. Mais Cada Mosto fut extrêmement mortifié de se voir dans la nécessité de les quitter sans en avoir tiré plus de lumieres. Il en conclut même que ses Interprétes ne lui étant plus d'au-

Negres que les Interprétes ne peuvent entendre.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

cune utilité, il ferviroit peu de pénétrer plus loin. Ainsi prenant le parti de retourner sur ses traces, il fit entrer les deux autres Commandans dans ses intentions.

Observations de Cada Mosto.

Ils passerent deux jours à l'embouchure de la riviere, qu'ils nommerent (44) *Rio Grande*. L'étoile du Nord leur parut fort basse. Entre d'autres observations, ils trouverent, dans les marées, des différences qu'ils n'avoient encore vûes dans aucun Pays. Au lieu qu'à Venise & dans les autres Pays de l'Europe le flux & le reflux s'entresuivent de six en six heures, le flux dure ici quatre heures, & le reflux douze heures. L'arrivée du flux est d'une violence incroyable. Trois ancres suffisoient à peine pour soutenir chaque Caravelle; & la force de l'eau l'emportant même sur celle du vent, on fut obligé de lever les voiles.

Il retourne en Portugal.

En se remettant en mer pour retourner en Portugal, la curiosité porta Cada Mosto à visiter deux grandes Isles & quelques petites, qu'il découvrit à trente milles du Continent. Les deux grandes sont habitées par des Negres. La terre en est fort basse, & couverte de beaux arbres. Mais la difficulté du langage parut encore un obstacle invincible, & l'on partit enfin pour le Portugal, où l'on arriva heureusement.

CHAPITRE IV.

Voyage de Piedro de Cintra (45) à Sierra Leona, écrit par Cada Mosto.

CINTRA. 1462.

Auteur & motif de ce voyage.

LES deux entreprises de Cada Mosto exciterent quantité de Portugais à tenter la fortune sur ses traces. Entre plusieurs Vaisseaux qui firent le même voyage, le Roi de Portugal fit partir deux Caravelles, après la mort du Prince Henri, sous le commandement du Capitaine *Piedro de Cintra*, un de ses Gentilshommes ordinaires, avec ordre de s'avancer plus loin sur les Côtes des Negres, & d'y faire de nouvelles (46) découvertes. Un jeune Portugais qui s'engagea pour ce voyage, & qui avoit servi de Sécretaire à Cada Mosto dans les siens, vint le voir à son retour, & lui donna la relation de toutes les découvertes de Cintra, en commençant à Rio Grande, qui avoit été le terme du voyage précédent. Cada Mosto prit ensuite la peine de l'orner de son stile.

On se rend à Rio grande.

Les deux Caravelles aborderent aux deux grandes Isles qui sont à l'embouchure de Rio Grande. Quelques Negres, que Cintra se fit amener, parlant un langage auquel les Interprétes ne purent rien entendre, il pénétra dans leurs terres, pour y chercher leurs habitations. Il ne trouva que des chaumieres fort pauvres, la plûpart ornées de quelques statues grossieres, que les Negres adoroient. N'ayant pû tirer aucune information des Habitans, il continua

(44) Suivant Faria, Rio Grande avoit été découvert par Nunnez Tristan dès l'année 1447, c'est-à-dire neuf ans auparavant. Voyez ci-dessus, le Chap. I. du Tome I.

(45) Ramusio écrit *Sintra*.

(46) Faria met ce Voyage avant la mort du Prince Henri. Mais son témoignage ne peut être mis en balance avec celui de l'Ecrivain.

de faire voile au long des Côtes, jusqu'à l'embouchure d'une autre riviere, qui n'a pas moins de trois ou quatre milles de largeur, & qui est à quarante milles de Rio Grande. Elle s'appelle *Besègue*, du nom d'un Seigneur Negre, qui fait sa résidence assez près dans les terres. Plus loin, les Portugais trouverent un Cap, auquel ils donnerent le nom de *Cap Verga*. Toute la Côte, qui est d'environ cent quarante milles depuis la riviere de Besegue jusqu'à ce Cap, est fort montagneuse & couverte de beaux arbres; ce qui rend la perspective agréable dans l'éloignement. Quatre-vingt milles plus loin, au long de la même Côte, ils trouverent un autre Cap, le plus haut qu'ils eussent jamais vû, & terminé au centre par une pointe fort aigue. Il est couvert de beaux arbres, dont la verdure ne s'altere jamais. On le nomma *Sagres*, à l'honneur du Prince Henri, qui avoit fait bâtir une forteresse de ce nom au Cap de Saint Vincent; & pour distinguer ces deux lieues, les Portugais appellent celui-ci le Cap *Sagres de Guinée*.

Riviere de Besegue.

Cap Verga.

Cap de Sagres de Guinée.

L'Auteur, sans expliquer comment Cintra se fit entendre des Habitans, entre dans un détail de leurs usages qui suppose une grande connoissance du Pays. Ils sont idolâtres. Les objets de leur culte sont des statues de bois qui ont la forme humaine, ausquelles ils offrent leurs alimens. Les hommes & les femmes sont plutôt bazanés que noirs. Ils ont au visage & sur les autres parties du corps différentes marques, qu'ils se font volontairement avec un fer chaud. Les deux sexes sont également nuds, & couverts seulement d'un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps. Leur nourriture est le riz, le millet, avec diverses sortes de feves, plus grosses que les nôtres. Ils ont aussi des Bœufs & des Chevres, mais en petite quantité. A peu de distance du Cap, on voit deux petites Isles, couvertes de beaux arbres, mais sans Habitans.

Mœurs des Habitans.

Deux Isles près du Cap.

Les Negres de cette riviere (47) ont de grandes Almadies, qui sont capables de contenir jusqu'à trente & quarante hommes. Ils rament debout, comme on l'a déja fait observer de plusieurs autres Nations. Leurs oreilles sont percées de plusieurs trous, dans lesquels ils passent diverses sortes d'anneaux d'or. Ils en portent de même au nez, qui est aussi percé; & lorsqu'ils prennent leur nourriture, ils quittent cet incommode ornement. Les femmes de distinction portent des anneaux jusqu'aux parties que la nature leur apprend à cacher.

Anneaux d'or que les Negres portent au nez, &c.

Après avoir doublé le Cap de Sagres, Cintra découvrit, quarante milles plus loin, l'embouchure d'une riviere qu'il nomma *Saint Vincent*, & qui a quatre milles de largeur. A cinq milles de cette riviere, il en trouva une autre dont l'embouchure est encore plus large, & qu'il nomma *Rio Verde*. Toutes ces Côtes sont montagneuses, mais sûres pour la navigation & l'ancrage. Vingt-quatre milles au-delà de Rio Verde, on trouva un autre Cap, que les Portugais nomment *Liedo*, c'est-à-dire, gaye & riante, parce que la vûe en est fort agréable.

Riviere Saint Vincent.

Rio Verde.

Depuis le Cap Liedo, la montagne regne l'espace de cinquante milles au long de la Côte. Elle est fort haute & couverte de gros arbres verds. Dans l'endroit où elle finit, on découvre à sept ou huit milles en mer, trois Isles dont la plus grande n'a pas plus de dix ou douze milles de tour. Cintra leur

(47) Comme l'Auteur n'a parlé ici d'aucune Riviere, il faut supposer quelque omission. C'est apparemment la Riviere de Pougue, qu'il a oublié de nommer. Elle est dans notre seconde Carte.

CINTRA.
1462.

Isles Saluezze, Sierra Leona.

donna le nom d'*Isles Saluezze*, & à la montagne celui de *Sierra Leona*, à cause d'un effroyable tonnerre qui se fit entendre au sommet, & qui ressembloit au mugissement des Lions.

Au-delà de cette montagne, dont la cime est toujours cachée dans les nues, on trouva une Côte basse, & dangereuse par ses bancs de sables, qui s'avancent fort loin dans la mer. A trente milles de Sierra Leona, les Portugais découvrirent une grande riviere, dont l'embouchure est large de trois milles. Ils lui donnerent le nom de *Rio Roxo*, parce que l'eau leur en parut rougeâtre. Plus loin, ils trouverent un Cap qu'ils nommerent aussi Roxo, parce que les terres étoient de la même couleur; & par la même raison ils donnerent le nom de Roxo à une petite Isle déserte, qui est à sept ou huit milles de la Côte. De cette Isle, qui n'est aussi qu'à neuf ou dix milles de la riviere, ils observerent que l'étoile du Nord ne paroissoit élevée au-dessus de la mer que de la hauteur d'un homme.

Rio Roxo.

Apparence de l'étoile du Nord.

Après le Cap Roxo, la mer forme un Golfe, vers le milieu duquel il entre une riviere que les Portugais nommerent Sainte Marie aux Neges, parce qu'ils la découvrirent ce jour-là. De l'autre côté de cette riviere, la terre forme une pointe, au bout de laquelle on voit une petite Isle. Le Golfe est rempli de bancs de sables qui s'avancent à dix ou douze milles de la Côte, & contre lesquels l'eau bat fort impétueusement, avec des courans d'une grande violence. Ces bancs firent donner à la petite Isle le nom de *Scanni*. Vingt-quatre milles plus loin, on trouva un grand Cap auquel on donna le nom de Sainte-Anne, à l'honneur du jour.

Isle Scanni.

Soixante-dix milles au-delà du Cap Sainte Anne, on découvrit une riviere, qui fut nommée *Rio das Palmas*, parce qu'il s'y trouve une grande abondance de Palmiers. L'embouchure, quoiqu'assez large, est remplie de bancs de sables & de basses qui rendent l'entrée fort dangereuse. Soixante milles plus loin, on vit une autre riviere, qu'on nomma *Rio de Fumi*, parce qu'au moment qu'on l'apperçut, la Côte parut couverte de fumée. A vingt-quatre milles de cette riviere, on trouva un Cap qui s'avance beaucoup dans la mer, & derriere lequel est une haute montagne, qui lui fit donner le nom de *Capo del Monte*. Environ soixante milles plus loin, on tomba sur un autre Cap, mais petit, avec une montagne de hauteur médiocre; ce qui le fit nommer *Capo Cortese* on *Mesurado*. Après avoir jetté l'ancre, on apperçut la nuit suivante, entre les arbres, quantité de feux, que les Negres effrayés de la vûe des Vaisseaux avoient allumés pour s'entr'avertir.

Rio das Palmas.

Rio de Fumi.

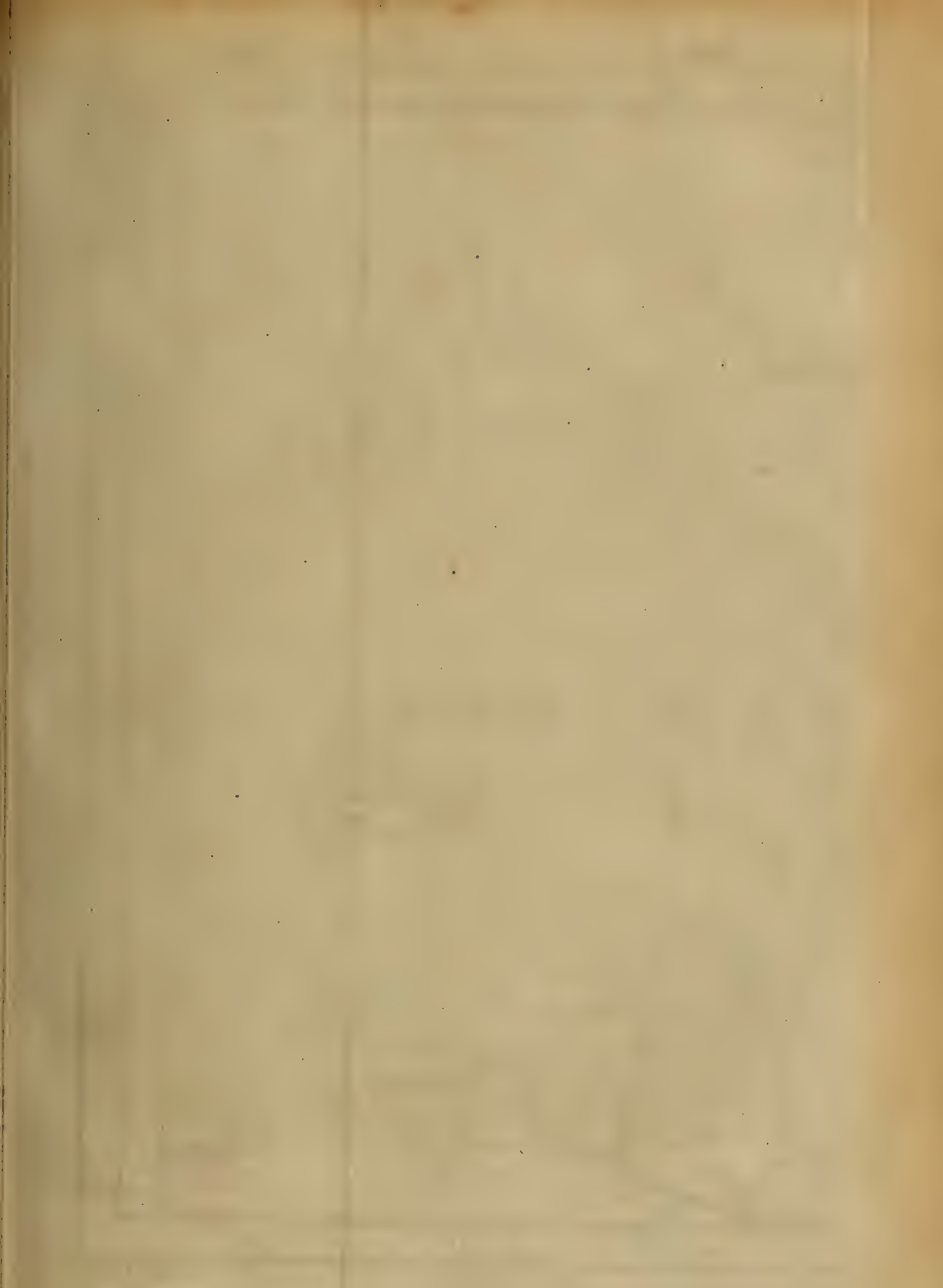
Capo del Monte.

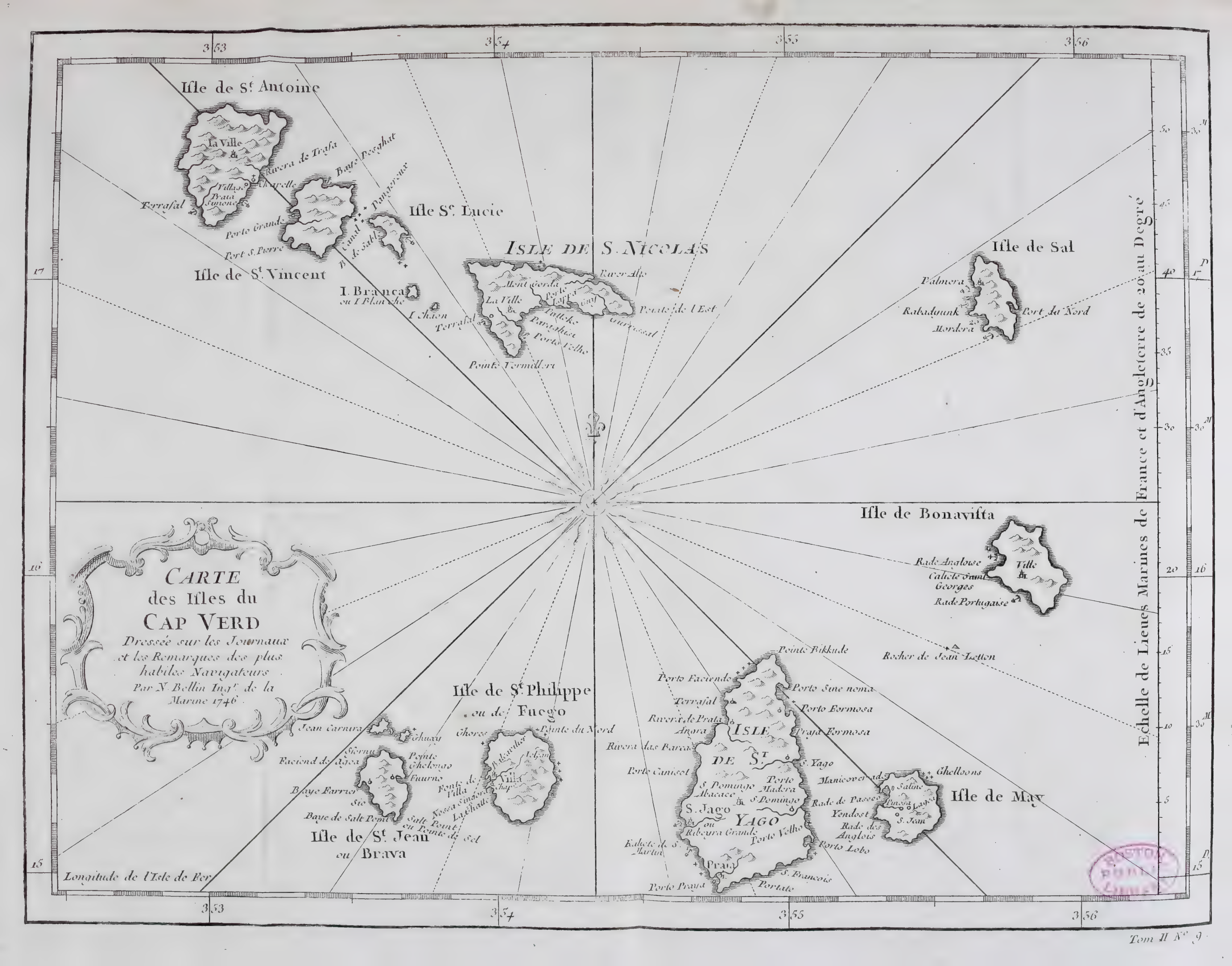
Capo Mesurado.

Au-delà du Cap, pendant l'espace d'environ seize milles, on voit au long du rivage une grande forêt d'arbres verds, que les Portugais nommerent *Bois de Sainte Marie*. Les Caravelles y ayant mouillé, on vit paroître quelques Almadies, dont chacune portoit deux ou trois Negres, armés de bâtons pointus. Deux ou trois d'entr'eux avoient des arcs, & des targettes de peau. Leurs oreilles & leur nez étoient percés; mais au lieu d'anneaux d'or, ils y avoient quelque chose de blanc qui ressembloit à des dents humaines. Les Interprétes leur parlerent long-tems sans pouvoir se faire entendre. Trois de ces Negres étant montés fort hardiment sur une Caravelle, on en prit un; & les deux autres furent renvoyés libres, suivant l'ordre qu'on avoit apporté du Roi de Portugal. Ce Prince jugeant que les Interprétes n'entendroient pas toujours la

Bois de Sainte Marie.

Cintra prend un Negre par l'ordre du Roi.




CARTE
des Isles du
CAP VERD
Dressée sur les Journaux
et les Remarques des plus
habiles Navigateurs
Par N. Bellin Ingr. de la
Marine 1746
Isle de St. Antoine
La Ville
Rivera de Trafa
Baye Pesghat
Terrafal
Porto Grande
Port S. Pierre
Isle de St. Vincent
Isle St. Lucie
Canal de Sable
I. Branca
ou I. Blanche
I. Chaon
ISLE DE S. NICOLAS
Mont Gorda
La Ville
Terrafal
Porto Velho
Pointe Vermillera
Pointe de l'Est
Isle de Sal
Palmera
Rabadyunk
Port du Nord
Mordera
Isle de Bonavista
Rade Angloise
Ville
Calicte Saint Georges
Rade Portugaise
Rocher de Jean Letton
Isle de St. Philippe
ou de Fuego
Pointe du Nord
Villa
Isle de St. Jean
ou Brava
Jean Carnura
Baye Farrier
Baye de Salt Point
Salt Point
ou Pointe de Sel
Pointe Bikkude
Porto Faciendo
Porto Sune noma
Terrafal
Porto Formosa
Rivera de Prata
Praya Formosa
Rivera das Barcas
Porto Canisot
ISLE DE ST. YAGO
S. Yago
S. Domingo
Porto Madera
S. Jago
ou
Ribeyra Grande
Porto Velho
Kalete de S. Martin
Praya
Porto Praya
S. Francois
Portate
Manicover
Rade de Paseo
Yendost
Rade des Anglois
Porto Lobo
Ghelloons
Saline
Pinosa
Lagoa
S. Jean
Isle de May
Longitude de l'Isle de Fer
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Tom II No. 9

la langue des Pays qu'on alloit découvrir, avoit souhaité que par force ou par adresse on se saisît de quelque Habitant; dans l'espérance qu'entre les Negres, dont le nombre étoit fort grand en Portugal, il s'en trouveroit quelqu'un qui pourroit l'entendre, ou qu'en apprenant la langue Portugaise, il se mettroit lui-même en état de donner quelques lumieres sur son propre Pays.

Cintra. 1462.

Cintra n'ayant rien à se proposer dans un plus long voyage, prit la résolution de retourner en Portugal. Il y présenta son Negre au Roi, qui le fit examiner par d'autres Negres. Mais il ne se trouva qu'une femme, Esclave d'un Portugais de Lisbonne, à laquelle son langage ne fût pas inconnu; non qu'elle y trouvât celui de son propre Pays, mais elle sçavoit une autre langue que le Negre sçavoit aussi. Cada Mosto ignora quels éclaircissemens l'on avoit tirés de lui, parce que le Roi les tint fort secrets; excepté néanmoins au sujet des Licornes, dont on déclara ouvertement que le Pays du Negre contenoit un fort grand nombre. Ce Barbare fut traité pendant quelques mois avec beaucoup de bonté & de caresses. On lui fit voir diverses curiosités du Royaume. On lui donna des habits fort propres; & l'année suivante on le fit partir pour son Pays dans une Caravelle.

Il retourne en Portugal.

Unique éclaircissement qu'on tire des Negres.

Cada Mosto ajoûte que ce fut le seul Vaisseau qui entreprit ce voyage avant son départ pour Venise, qui fut le premier de Fevrier 1463.

CHAPITRE V.

Voyage de Georges Roberts au Cap-Verd & aux Isles du même nom, en 1721.

Roberts. 1721.

Observations sur cet Ouvrage.

DAns cette Relation, qui fut publiée à Londres en 1726, l'Auteur déclare qu'à la réserve de ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, il n'écrit rien qui ne soit d'une exacte vérité; & qu'avec de fortes raisons de croire ce qu'il n'a pas vû de ses propres yeux, il ne laisse pas d'en parler avec plus de ménagemens & de précautions. Il ajoute à cette apologie que si l'on ne prend pas beaucoup de plaisir à ses avantures, il ne doute pas du moins que la Description qu'il donne des Isles du Cap-Verd, de leurs productions, de leurs manufactures, &c. ne soit d'une extrême utilité pour les Anglois qui portent leur commerce dans ces Isles. La premiere partie de l'Ouvrage contient les avantures de l'Auteur. Le reste est donné à la Description des Isles du Cap-Verd, & peut passer pour la meilleure Relation qu'on ait de ces Isles dans aucun langage. Elle est accompagnée de plusieurs Cartes de l'Isle, composées par Roberts même, & de quatre Planches : 1. Une vûe de la Baye de *Salt Point* dans l'Isle de *S. Jean*, où l'Auteur aborda dans sa Chaloupe. 2. L'arbre nommé, *le Dragon*. 3. Un homme & une femme de la même Isle, nuds, suivant l'usage du Pays. 4. Les mêmes, en habits dont ils ont aussi l'usage. On s'est arrêté d'autant plus volontiers au détail des infortunes de Roberts, qu'ayant passé onze jours entre les mains des Pyrates, ce récit devient utile pour la connoissance des usages & des mœurs de ces Brigands.

Dessein du Voyage.

Le 14 de Septembre 1721, le Capitaine Roberts s'engagea au service de

ROBERTS. 1721.

quelques Marchands de Londres pour le voyage de Virginie. Là, il devoit prendre le commandement d'un Vaisseau nommé le *Dauphin*, avec une cargaison pour la Côte de Guinée; d'où il devoit retourner à la Virginie ou aux Barbades, suivant l'espérance qu'il auroit de rendre son voyage plus utile aux Propriétaires.

Roberts part avec le Capitaine Scot.

Le Capitaine Scot, un des Chefs de l'entreprise, faisant voile à la Virginie dans un Vaisseau de vingt-deux pieces de canon, nommé le *Roi Sagamore*, Roberts partit avec lui. Mais un vent contraire les ayant forcés de relâcher à Plymouth, ils trouverent dans ce Port le Comte de *Belhaven*, nommé au Gouvernement de la Barbade, que la même raison avoit forcé d'y entrer sur le *Royal Anne*, grand Vaisseau de guerre. Le tems s'étant adouci, sans promettre beaucoup de constance, ce Seigneur remit à la voile, sous de si malheureux auspices, qu'il fut jetté sur les rocs du Lezard, où il périt avec la plus grande partie de son équipage. Scot, plus attentif à sa sûreté, attendit un mois entier pour se remettre en mer. Sa course fut heureuse, & n'eut même rien de remarquable; excepté les observations de Roberts sur l'Isle de Ténerife, dont on a déja rendu compte dans la description de cette Isle.

Naufrage de Mylord Belhaven.

On arrive aux Isles du Cap-Verd.

Ils arriverent à l'Isle de Sal, une des Isles du Cap-Verd; mais n'y trouvant aucun des Habitans, ils en partirent le soir à huit heures, & le lendemain ils aborderent à dix heures du matin dans l'Isle de Buona-Vista, où leur dessein étoit de prendre leur cargaison de sel. Ils mouillerent dans la Rade Angloise, sous la petite Isle, au-delà du Roc abîmé.

Méthode de tirer du sel.

Le jour suivant ils descendirent au rivage, pour convenir de prix avec les Ouvriers qui devoient tirer le sel des Mines, & pour acheter d'autres marchandises, telles que des Chevaux & des Anes, dont ils vouloient faire une partie de leur cargaison. Ils s'attacherent ensuite au travail. La méthode du Pays est que les gens d'un Vaisseau reçoivent le sel aux Mines, & le transportent à peu de distance dans quelque lieu propre à le faire sécher; après quoi les Habitans du Pays le chargent sur des Anes, & mettent un Negre pour conduire ces animaux par troupes, dont chacune est composée de quinze. Mais il faut prendre garde de ne pas faire portet plus de sel à la fois qu'on n'a de gens pour l'embarquer aussi-tôt; car s'il en arrive trop au lieu de l'embarquement, il n'y a point de soins ni de précautions qui puissent le garantir du sable, que le moindre souffle met en mouvement, parce qu'il est d'une extrême legereté. Il se mèle alors avec la marchandise, & lui cause un tort irréparable pour la vente. L'Auteur donne un autre conseil, qui regarde la cargaison des Bêtes vivantes. Tandis qu'on s'occupe à faire tirer le sel, il faut veiller soigneusement à faire porter chaque jour du foin aux animaux qu'on veut conserver; car si l'on s'en repose sur la fidélité des Negres, ils violent leurs engagemens avec tant de mauvaise foi, qu'on perd ses meilleures Bêtes, ou que devenant moins propres au travail, leur valeur diminue dans d'autres lieux. Enfin l'Auteur ajoûte qu'il faut apporter assez d'eau pour la provision du Bâtiment, tandis qu'on est à tirer le sel; parce que les sources étant fort éloignées des Mines, il en coûte beaucoup pour faire venir de l'eau sur le dos des Anes, & que si l'on a des Bestiaux à bord il est impossible de fournir à cette dépense.

Précautions pour le faire transporter.

On quitta l'Isle de Buona-Vista pour se rendre à celle de Maio, ou de Mai,

où l'on trouva cinq Bâtimens qui chargeoient du sel pour la Baltique. Cette rencontre fut heureuse pour les Matelots Anglois, qui commençoient à se ressentir de ce qu'ils appellent la famine de l'Ouest; c'est-à-dire, à manquer d'eau & de tabac. De l'Isle de Mai, on mit à la voile pour celle de S. Jago : mais ayant voulu s'approcher du Port *Villa de Praya* avec toutes les voiles, on fut jetté par le vent au-dessous de la Rade, & pendant trois jours on s'efforça inutilement d'y entrer. La disette d'eau fit périr dans cet intervalle une partie des Anes; triste leçon qui apprit aux Anglois à serrer leurs voiles en approchant de cette Baye, parce qu'il y souffle ordinairement un vent de terre, dont il n'est pas aisé de se garantir.

Roberts. 1721.

Dangers près du Port de Villa de Praya.

Après avoir renouvellé la provision d'eau & de bois, & pris du foin & des cocos verds pour les Bestiaux, on tourna les voiles vers la Barbade. Dans le passage on trouva une Baleine morte, & sur elle un prodigieux nombre d'Oiseaux qui la dévoroient, quoique la terre la plus proche fût à plus de trois cens lieues. On aborda au Port de la Barbade vers la fin du mois de Mars 1722. Les Chevaux & les Anes étoient en si mauvais état qu'on n'en put vendre qu'un petit nombre; & les provisions se trouvoient si cheres au Marché que si quelques honnêtes gens de l'Isle, amis de nos Marchands, ne leur en eussent fourni gratis, il auroit fallu prendre le parti de tuer la plus grande partie de ces animaux. Pour comble de disgrace, le vin de Canarie qu'on avoit acheté àTénerife, se vendoit moins que celui de Madere, quoiqu'il eût coûté le double & qu'il fût beaucoup meilleur. Mais le goût des Habitans de la Barbade est si déclaré pour le Madere, qu'ils le préferent à tout autre vin.

Baleine morte & dévorée par les Oiseaux de mer.

1722.

Scot se rend à la Barbade.

Tous ces contre-tems firent hâter son départ au Capitaine Scot. Roberts, à qui sa résolution déplut, l'engagea, pour ses gages & pour quelque argent prêté, à lui acheter une Felouque, nommée *la Marguerite*, d'environ soixante tonneaux, pour exercer le commerce en son propre nom. L'ayant chargée de diverses marchandises pour la Côte de Guinée & pour les Isles du Cap-Verd, la crainte de quelques Pyrates, qui croisoient aux environs des Isles Caraïbes l'obligea de partir avec Scot, vers le milieu du mois de Juillet. Cependant il en fut séparé, trois jours après, par un coup de vent. Ensuite son mauvais sort le fit tomber malade. Tandis qu'il étoit confiné dans son lit, le Pilote, par inattention ou par ignorance, perdit sa route. Il erra longtems sans se reconnoître. Enfin, par de longs détours, on arriva vers le milieu d'Octobre à l'Isle de Sal.

Roberts quitte Scot, & commande un petit Bâtiment.

Son Pilote perd sa route.

Il arrive à l'Isle de Sal.

On jetta l'ancre dans la Baye de Palmera, qui est au Nord de l'Isle. C'étoit la saison des Tortues vertes. Roberts observe à cette occasion que les François viennent souvent aux Isles du Cap-Verd dans la seule vûe d'y prendre des Tortues, qu'ils salent au rivage, à peu près comme la Morue de Terre-Neuve, & qu'ils vendent aux Indes Occidentales avec beaucoup de profit. Ils gardent les écailles pour la France, où le débit en est plus avantageux qu'en Angleterre; sur-tout celui des Tortues de ces Isles, qui ont l'écaille plus fine & plus transparente que dans tout autre lieu. D'ailleurs ils y trouvent quelquefois de l'Ambre gris, particuliérement dans l'Isle de Sal; & l'on prétend que si les Chats sauvages, & même les Tortues vertes, ne mangeoient pas cette précieuse gomme, on y en trouveroit beaucoup davantage.

Tortues vertes.

Ambre gris.

Roberts, qui avoit besoin de rafraîchissemens, ayant envoyé sa Chaloupe

ROBERTS. 1722.

à terre pour lui trouver quelques Tortues nouvellement pêchées, la vit revenir en moins de deux heures. Elle lui en apportoit une, qui pesoit entre deux & trois cens livres, avec un Negre de Saint Nicolas, qui lui en fit présent au nom de ses Compagnons. Ils étoient venus à Sal au nombre de soixante, pour y pêcher des Tortues par l'ordre d'un Capitaine de Vaisseau qui étoit allé depuis près d'un an charger à Buona-Vista. Mais une si longue absence leur faisant perdre l'espérance de le revoir, ils offroient à Roberts la moitié de leurs Tortues, de leur huile, de leurs écailles & de leur ambre gris, pour transporter l'autre moitié dans l'Isle de Saint Nicolas. Comme son dessein étoit de se rendre dans cette Isle, il leur offrit d'y transporter leurs marchandises; mais il ne voulut point accepter leur présent sans sçavoir à qui le fond appartenoit. Le Negre croyoit avoir été employé par un Capitaine Anglois. Cependant on lui nomma les Ports d'Angleterre & d'autres lieux qu'il ne put reconnoître. Enfin Roberts nomma les Bermudes, & le Negre assura que le Capitaine étoit venu de ces Isles. Le jour suivant on mit à la voile pour Saint Nicolas, après s'être chargé de six Negres, avec deux de leurs femmes & un enfant à la mammelle. On mouilla, la nuit suivante, dans la Rade de *Trefall*, sur six brasses de fond.

Negres à la pêche des tortues.

Traité de Roberts avec un Prêtre Portugais.

Le lendemain au matin, il vint à bord un Prêtre Portugais, qui se donna pour le Maître de tout ce que les Negres avoient acquis dans l'Isle de Sal. Il prétendoit les y avoir envoyés pour la pêche des Tortues & de l'ambre gris, avec la convention d'un salaire. Comme le plus grand nombre y étoit resté avec le fruit de leur travail, & que sur le récit de Roberts il appréhendoit qu'ils ne lui manquassent de fidélité, il convint avec lui que pour la somme de cent dollars & un bel Esclave, il iroit prendre à Sal les Negres & leur pêche. Roberts ne se fit pas presser, dans une occasion si simple de gagner de l'argent, & de se rendre agréable aux Portugais. Mais il se fit promettre que les cent dollars lui seroient comptés avant que les Negres & les marchandises fussent débarqués.

Projets de Roberts.

Avant ce voyage, il quitta la Rade de *Trefall*, qui est à quinze ou dix-huit milles de la Ville, pour aller jetter l'ancre dans l'ancienne Rade de *Paraghisti*, d'où le chemin est plus court & plus commode jusqu'à la Ville de S. Nicolas. Il se proposoit de trocquer son bled & son riz pour des étoffes (48) de coton, de l'ambre gris, du sang de dragon, & d'en vendre même une partie argent comptant. D'un autre côté il avoit appris que les Isles au-dessus du vent étoient dans un si grand besoin de provisions, que depuis un an il y étoit mort plus de cinq cens personnes de faim & de misere. Ainsi la principale partie de sa cargaison consistant en riz & en bled, il n'avoit à se promettre que de grands avantages. Cependant il résolut de ne pas remettre plus loin à satisfaite le Prêtre Portugais, de peur que ses Negres ne trouvassent le moyen de revenir sans son secours. Cette entreprise ne demandoit pas plus de huit jours; & dans la saison où l'on étoit, il ne devoit pas craindre qu'il arrivât d'autres Vaisseaux pour lui enlever ses espérances de commerce.

Il s'arrête à Currisal.

Dans cette résolution il tourna le lendemain vers *Currisal*, pour y renouveller sa provision d'eau & de bois. Ce lieu est fort commode pour l'eau, qui

(48) De celles qu'on porte aux Côtes de Guinée, & que les Portugais nomment Barafull.

y descend jusqu'à la mer ; mais le bois est assez loin, & le chemin si difficile, que sans l'assistance de quatre Negres, qui étoient à bord avec le Prêtre, il ne seroit jamais parvenu à s'en procurer. Aussi ne l'avoient-ils accompagné que pour lui rendre ce service, & le quitterent-ils lorsqu'il mit à la voile.

Le jour suivant vers dix heures du matin, il fut arrêté par un calme, qui dura tout le reste du jour. Vers le soir, il découvrit trois Bâtimens ; & le premier, qu'il observa soigneusement avec sa lunette, lui parut gros & chargé. Il ne douta point que les autres ne fussent de même, & qu'ils n'arrivassent ensemble. Cependant comme le calme continuoit, & qu'ils ne faisoient aucun signe, il passa la nuit à l'ancre. Mais le vent s'étant levé avec le Soleil, il apperçut bientôt, sur le Vaisseau qu'il avoit observé, un grand nombre d'hommes en chemise, & une longue bordée de canons, qui lui rendirent cette rencontre fort suspecte. Il étoit trop tard pour se dérober par la fuite. Déja le Vaisseau étoit fort proche. Cependant lorsqu'il fut à la portée du canon, il arbora le Pavillon d'Angleterre ; ce qui rendit l'esperance aux Anglois. Roberts se hâta de faire paroître aussi le sien. Il remarqua que le Vaisseau portoit environ soixante-dix hommes & quatorze pieces d'artillerie. Le Capitaine se faisant voir sur l'avant, demanda à qui appartenoit la Felouque & d'où elle venoit. Roberts répondit qu'elle étoit de Londres & qu'elle venoit de la Barbade. Fort bien, lui dit-on, c'est ce qu'on n'ignoroit pas. Là-dessus, on lui ordonna brusquement d'envoyer sa Chaloupe.

Il rencontre des Pyrates.

Les Pyrates l'abordent & l'interrogent.

Roberts ne fit pas difficulté d'obéir. Le Capitaine du Vaisseau étoit un Portugais, nommé *Jean Lopez*, comme on l'apprit ensuite ; mais qui sçachant fort bien la Langue Angloise, avoit jugé à propos de se faire passer pour un Anglois, né vers le Nord de l'Angleterre, sous le nom de *John Russel*. Il demanda aux deux Matelots que Roberts lui avoit envoyés, où étoit le Patron de la Felouque. Ils lui montrerent Roberts, qui étoit à se promener sur son tillac. Aussi-tôt la fureur paroissant dans ses yeux, il l'accabla d'injures. Roberts étoit en mules & en chemise, aussi peu capable de défense par sa situation que par la petitesse & le mauvais état de son Bâtiment. Il comprit dans quelles mains il étoit tombé, & qu'en déclarant son mépris par le silence il s'exposoit à se faire tuer d'un coup de balle. Sa réponse fut une marque honnête d'étonnement sur la maniere dont il se voyoit traité. On continua les outrages, & l'on y joignit les plus furieuses menaces, avec des reproches de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même à bord. Il répondit que n'ayant entendu demander que la Chaloupe, il n'avoit pas cru que cet ordre le regardât personnellement. Quoi ! misérable chien, reprit Russel, tu feins de ne m'avoir pas entendu. Je vais te faire prendre de meilleures manieres. Le récit des emportemens d'un Pyrate mériteroit peu d'entrer dans cette Histoire, si l'Auteur n'avoit averti qu'il le croit utile pour faire connoître les mœurs de cette odieuse race.

Qui étoit leur Capitaine.

Ses emportemens & ses menaces.

Russel donna ordre aussi-tôt à quelques-uns de ses gens de lui amener Roberts, & chargea dix ou douze autres de ces Brigands de prendre possession de la Felouque. A l'arrivée de Roberts, qui lui fut amené sur le champ, il tira son sabre, en répétant, avec d'affreux blasphêmes, qu'il sçauroit lui apprendre à vivre. Le malheureux Roberts se crut à sa derniere heure, & con-

Il se fait amener Roberts, & le maltraite.

ROBERTS. 1722.

tinua de s'excuser sur son ignorance. Mais l'autre, dans le dessein apparemment de l'effrayer, tenoit son sabre levé & continuoit ses menaces. Un de ses gens affecta de lui retenir le bras, & promit à Roberts qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux. Alors Russel voulut sçavoir pourquoi il étoit si mal vêtu. L'excuse de Roberts fut qu'il ne s'attendoit pas à paroître devant un homme si redoutable. Et pour qui me prenez-vous, reprit Russel? Ici Roberts fort embarrassé chercha long-tems sa réponse. Enfin, dans la crainte d'offenser également par la vérité ou par la flaterie, je crois, répondit-il, que vous êtes un Homme de distinction, qui fait de grandes entreprises sur mer. Tu mens, répliqua Russel; ou si tu crois dire vrai, apprends que nous sommes Pyrates.

Discours du Pyrate, & réponses de Roberts.

Roberts lui ayant offert d'aller se vêtir plus décemment, il lui dit, en jurant plus que jamais, qu'il étoit trop tard & qu'il demeureroit dans l'habillement où il s'étoit laissé prendre; mais que son Bâtiment & tout ce qu'il contenoit ne lui appartenoit plus. Je ne le vois que trop, répondit Roberts. Cependant lorsqu'il m'est impossible de l'empêcher, j'espere de votre générosité que vous vous contenterez de ce qui peut vous être utile, & que vous me laisserez le reste. Le Pyrate lui dit, avec moins de brutalité, que ses Compagnons en décideroient. Mais en même-tems il lui demanda un Mémoire exact de tout ce qu'il avoit à bord, sur-tout de son argent; & s'il s'y trouvoit quelque chose de plus qu'il n'auroit accusé, il protesta qu'il le feroit brûler vif avec sa Felouque.

Fausse compassion des Pyrates.

Tous les gens du Vaisseau, qui prêtoient l'oreille à cette conférence, avec un air affecté de compassion, lui conseillerent d'un ton d'amitié d'être sincere dans sa déclaration, sur-tout à l'égard de l'argent, des armes & des munitions, qui étoient, lui dirent-ils, leur objet principal; en l'avertissant que leur usage étoit de punir fort séverement les gens de mauvaise-foi. Il leur rendit le compte le plus fidele qu'il pût trouver dans sa mémoire. Aux questions qu'on lui fit sur le dessein de sa navigation présente, il ne répondit pas moins sincerement qu'il alloit à Sal, pour remplir ses conventions avec un Prêtre Portugais. Mais Russel lui apprit là-dessus que son Prêtre ne verroit jamais le trésor sur lequel il fondoit ses espérances, parce qu'il l'avoit fait enlever par quelques Fripons de sa Troupe, qui avoient pris la fuite avec leur butin. Il ajoûta que les informations qu'il avoit reçues touchant l'arrivée de Roberts, joint à quelques lumieres sur une somme de quinze cens ou deux mille dollars que le Prêtre & le Gouverneur de S. Nicolas avoient dans leurs coffres, étoient le seul motif qui l'avoit amené; sans quoi, son dessein & celui de ses Compagnons auroit été de se rendre à Buona-Vista. Roberts lui demanda de qui il tenoit tous ces éclaircissemens. Il répondit que c'étoit du Capitaine Scot. Mais vous êtes donc de ses amis, reprit Roberts? Plus qu'il ne mérite, répliqua le Corsaire; car nous nous sommes contentés de brûler son Vaisseau, & nous l'avons mis à terre dans l'Isle de Buona-Vista.

Ce qu'ils avoient déja fait, & ce qu'ils alloient entreprendre.

Cependant Russel ne pouvant perdre de vûe le Prêtre & le Gouverneur, prit la résolution de s'avancer dans la Rade de Paraghisi, pour gagner la Ville & les y surprendre. Il donna ordre à Roberts de lui servir de Guide dans sa Felouque. Comme elle n'avoit pas cessé d'être à l'ancre, les Pyrates laisserent couler le cable, pour s'épargner l'embarras de la manœuvre. Les deux autres Bâtimens étoient demeurés jusqu'alors immobiles sur leurs ancres; mais

lorsqu'ils virent le premier à la voile, la *Rose*, Vaisseau de trente-six pieces de canon, commandé par *Edmond Lo*, Chef général des Pyrates, se mit en mouvement pour le suivre. S'étant bientôt rejoints, Russel rendit compte à Lo de ce qui s'étoit passé, & de l'espérance qu'il avoit le même soir d'enlever le Prêtre & le Gouverneur. Son projet fut applaudi, & Lo fit passer sur son bord quelques-uns de ses gens pour le renforcer.

Roberts. 1722. Edmond Lo, Général des Pyrates.

Le Vaisseau de Russel continua de s'avancer jusqu'à la hauteur de *Porto-Lappa*, qui est une petite Baye entre Currisal & Paraghisi. Là, un Pyrate de la Troupe fit serment que suivant ses lumieres, c'étoit l'endroit le plus proche de la Ville & le plus commode pour débarquer. Aussi-tôt Russel fit tourner vers la Baye; & lorsqu'on fut à demie-lieue de la terre, il descendit dans sa Chaloupe avec trente-cinq hommes, pour gagner le rivage. Le Vaisseau n'en eut pas moins ordre de continuer sa course, & d'aller mouiller dans l'ancienne Rade de Paraghisi.

Ils enlevent le Gouverneur & le Prêtre de S. Nicolas.

Le lendemain Russel & ses gens revinrent à bord, avec le Prêtre, le fils du Gouverneur, & cinq ou six Negres, qu'ils avoient enlevés. On mit à la voile aussi-tôt, pour rejoindre les deux autres Vaisseaux, qui étoient demeurés à l'entrée de la Rade. Le Géneral paroissant sur le sien, demanda de loin s'il y avoit d'heureuses nouvelles. Russel répondit qu'il se réservoit lui-même à lui en rendre compte. Le Prêtre & les autres Prisonniers furent mis dans la Chaloupe, & Roberts avec eux, pour être presentés au grand Général Lo. Russel les suivit dans son propre Esquif.

» A leur entrée dans le Vaisseau, tous les Pyrates vinrent les saluer successivement & les assurer qu'ils étoient touchés de leur infortune. Cette cérémonie se fit si gravement que les Prisonniers ne purent distinguer si c'étoit une insulte. On leur dit du même ton qu'il falloit rendre leurs respects au Commandant. Un Canonier se chargea de lui présenter Roberts. Il trouva Lo assis sur un canon, quoiqu'il y eût des chaises près de lui. Mais un Héros de cet Ordre ne pouvoit paroître que dans une posture martiale. Ayant ordonné qu'on le laissât seul avec Roberts, il lui dit qu'il prenoit part à sa perte; qu'étant Anglois comme lui, il ne souhaitoit pas de rencontrer ses Compatriotes, excepté quelques-uns dont il étoit bien-aise de châtier l'arrogance: mais que la fortune le faisant tomber entre ses mains, il falloit qu'il prît courage & qu'il ne marquât point d'abattement. Roberts répondit qu'au milieu de son chagrin il se flattoit encore qu'ayant affaire à des gens d'honneur, sa disgrace pourroit tourner à son avantage. Le Corsaire lui conseilla de ne pas se flatter trop, parce que son sort dépendoit du Conseil & de la pluralité des voix. Il ne desiroit point, répéta-t'il, de rencontrer des gens de sa Nation; mais comme lui & ses Compagnons n'attendoient rien que de la fortune, ils n'osoient marquer de l'ingratitude pour ses moindres faveurs, dans la crainte que s'en offençant elle ne les abandonnât dans leurs entreprises. Ensuite prenant un ton fort doux, il pressa Roberts de s'asseoir, mais sans lui faire l'honneur de quitter lui-même sa posture. Roberts s'assit. Alors, le Général lui demanda ce qu'il vouloit boire. Il répondit que la soif n'étoit pas son besoin le plus pressant; mais que pour reconnoissance pour tant de bonté il accepteroit volontiers tout ce qui lui seroit offert. Lo lui dit encore qu'il avoit tort de se chagriner & de s'abattre; que c'étoit le

Roberts est presenté au General Lo. Leur entretien.

ROBERTS. 1722.

Ironie des Corsaires.

» hasard de la guerre, & que le chagrin étoit capable de nuire à la santé;
» qu'il feroit beaucoup mieux de prendre un visage riant, & que c'étoit même
» la voie la plus sûre pour mettre tout le monde dans ses intérêts. Tous ces con-
» seils étoient sans doute autant d'ironies, & Roberts fut surpris de trouver
» cette figure si familiere à des Corsaires. Allons, reprit Lo, vous serez plus
» heureux une autre fois. En sonnant une cloche, qui fit paroître un de ses
» gens, il donna ordre qu'on apportât du *Pounch*; & dans le grand bassin,
» ajoûta-t'il. Il demanda aussi du vin. L'un & l'autre fut servi avec beaucoup
» de diligence. En buvant avec Roberts, il lui promit tous les services qui
» dépendroient de lui. Il regrettoit beaucoup, lui dit-il, qu'il n'eût pas été
» pris dix jours plutôt, parce que sa Troupe avoit alors en abondance diver-
» ses sortes de marchandises qu'elle avoit enlevées à deux Vaisseaux Portugais
» qui faisoient voile au Bresil, telles que des étoffes de soie & de laine, de la
» toile, du fer & toutes sortes d'ustenciles; il auroit pû engager ses Compa-
» gnons à lui en donner une partie, qu'ils avoient jettée dans la mer comme un
» bien superflu : que s'il le rencontroit quelque jour dans une occasion si fa-
» vorable, il lui promettoit de le dédommager de sa perte; enfin qu'il faisoit
» profession d'être son serviteur & son ami. Quand j'aurois osé lui faire une
» réponse outrageante, dit Roberts, tant de caresses, feintes ou sinceres,
» m'en auroient ôté la force, & m'obligeoient de le remercier.

Russel est admis à l'Audience, avec les Prisonniers Portugais.

Cependant on avertit le Général que le Capitaine Russel, avec les Prisonniers Portugais, attendoit ses ordres pour entrer. Il consentit à les voir. Les principaux Corsaires entrerent avec eux & remplirent tout l'espace. Lo fit asseoir les Prisonniers. Ensuite il se fit raconter par Russel toutes les circonstances de l'Expédition. Les trente-cinq hommes, qui étoient descendus à terre avoient commencé par se saisir de deux Negres de l'Isle, dont ils s'étoient fait des Guides pour s'approcher de la Ville pendant la nuit. Ils y étoient arrivés à neuf heures du soir, & le chemin qu'ils avoient fait par terre ne surpassoit pas douze milles. Ainsi, trouvant les Portugais sans défiance, ils avoient pû compter qu'il ne leur échapperoit aucune partie de butin. Ils s'étoient rendus d'abord à la maison du Gouverneur, où ils avoient laissé une Garde. Ensuite ils étoient allés surprendre le Prêtre dans la sienne. Il ne faisoit qu'arriver de Currisal : mais quelque étonnement qu'il eût dû recevoir de cette visite, il avoit eu le courage de n'en faire paroître aucune marque. Il avoit fait servir de la viande & du vin, en priant ses Hôtes de ne pas s'offenser de la mauvaise chere qu'il leur faisoit dans une occasion si peu prévûe, & leur promettant de leur présenter le lendemain tout ce que l'Isle avoit de meilleur.

Récit de son Expédition.

Russel l'avoit remercié. Mais il lui avoit déclaré qu'étant chargé d'une commission importante il souhaitoit que l'exécution n'en fût pas differée; qu'ayant appris par des témoignages certains que lui & le Gouverneur avoient dans leurs coffres une bonne provision de dollars, il étoit venu pour demander sa part de ce tresor, sur le principe que rien n'étoit plus nuisible au Commerce que de tenir l'or & l'argent caché & d'en arrêter la circulation. A cette déclaration le Prêtre avoit répondu, sans se troubler, que ceux qui lui avoient donné ces informations l'avoient trompé, & qu'il n'y avoit aucune vraisemblance que dans une Isle si déserte & si peu cultivée, on pût amasser des trésors. La réplique de Russel avoit été, qu'ayant reçu de la Nature deux secours pour

la

la vérification de cette espece de faits, c'est-à-dire, des yeux & des mains, il alloit les employer. Loin d'en paroître plus timide, le Prêtre avoit fait allumer quantité de cierges, car il n'avoit pas d'autres chandelles; en regrettant seulement que ces provisions ecclésiastiques, qu'il recevoit de l'Evêque de S. Jago, fussent employées à d'autres usages que ceux du service divin. Russel avoit fait visiter tous les coins & tous les détours de la maison, où n'ayant trouvé que vingt dollars il avoit dédaigné de prendre une si petite somme. Delà il étoit retourné à la maison du Gouverneur. Les recherches s'y étoient faites avec le même soin, mais avec aussi peu de succès. Ne doutant point alors de la fausseté des informations, il avoit fait faire une garde exacte à ses gens pendant le reste de la nuit, & le matin il avoit résolu d'emmener quelques Prisonniers pour la satisfaction du Géneral.

ROBERTS. 1722.

Il ne trouve pas d'argent dans l'Isle.

Lo, qui avoit écouté ce récit avec plusieurs marques de chagrin, ne put s'empêcher ici de l'interrompre. Est-ce-là, dit-il en jurant, ce qui me revient d'avoir attendu toute la nuit! Quel besoin avons-nous de ces Misérables? C'est de l'argent qu'il nous faut; & s'ils n'en ont point, je les donne au Diable avec leur Isle.

Chagrin du Géneral des Corsaires.

Russel picqué de se voir interrompu si brusquement, répondit d'un ton fort aigre qu'il avoit autant d'intérêt que le Géneral & toute la Troupe à trouver de l'argent quand il y en avoit, & qu'on pouvoit s'en rapporter à lui quand il assuroit qu'il n'avoit rien négligé; qu'il étoit persuadé que le Prêtre & le Gouverneur n'avoient que vingt dollars, qui partagés entre tous leurs Compagnons, ne feroient pas six sols à chacun pour sa part; & que pour leur honneur il ne jugeoit pas à propos de s'arrêter à de si petites sommes. Pour moi, continua-t'il, je ne m'attache qu'à ce qui mérite mon attention; & quand je trouverai quelque chose de cette nature, je ferai voir que je ne manque ni de hardiesse, ni de courage. Mais si je fais le métier de Voleur, je veux que l'occasion soit digne de moi, sur-tout dans des lieux que nous devons regarder comme un azile contre une infinité de cas qui peuvent nous arriver. Lo parut se repentir de son emportement. Il déclara d'un ton plus doux, que tout ce que Russel avoit dit étoit vrai; qu'il le reconnoissoit pour homme de courage & de jugement, & que sans disputer sur une bagatelle il le prioit d'achever son récit.

Fermeté de Russel à lui répondre.

Russel flatté de cet éloge, reprit sa narration. De la maison du Gouverneur il avoit envoyé ordre au Prêtre de le venir trouver; mais ce rusé Portugais avoit déja pris la fuite avec tous ses Esclaves. Il ne restoit chez lui qu'une vieille femme, de qui l'on apprit son évasion. Russel s'en prenant au Gouverneur, qui étoit un homme fort âgé, ne lui avoit donné que deux heures pour retrouver les Fugitifs; & paroissant peu touché de lui entendre dire qu'il seroit peut-être impossible de les découvrir, parce qu'il y avoit des retraites impénétrables dans les Montagnes, il avoit juré que s'ils ne paroissoient pas dans deux heures il réduiroit la Ville en cendres. Une partie des Negres s'étant mis à chercher le Prêtre, on l'avoit enfin découvert. Il étoit venu d'un air soumis, faire des excuses de sa fuite, en la traitant lui-même de folie & d'imprudence, puisqu'il n'avoit aucune raison de se cacher. La seule vengeance que Russel en avoit tirée, avoit été de se réjouir avec tous ses gens aux dépens de son vin & de ses provisions, & d'inviter même tous les Habitans à prendre part à la Fête;

Russel reprend son récit. Fuite du Prêtre Portugais, & menaces de Russel.

ROBERTS. 1722.

mais après s'être amusé long-tems de son chagrin, il lui avoit déclaré qu'il falloit le suivre à bord, avec le Gouverneur & cinq ou six autres Insulaires. Le Prêtre effrayé de cet ordre avoit demandé, la larme à l'œil, s'il devoit s'attendre à l'esclavage. On l'avoit assuré, pour le consoler, que les Pyrates étoient aussi bons Chrétiens que lui, & qu'on ne pensoit qu'à le présenter au Géneral, pour rendre témoignage que le Gouverneur & lui n'avoient pas d'argent. Ils étoient venus sans avoir fait d'autre objection. Vous les voyez devant vous, ajoûta Russel, en s'adressant au Général. Disposez d'eux comme vous le jugerez à propos.

Les Prisonniers Portugais sont renvoyés.

Lo parut fort content de la conduite de son Capitaine. Il fit diverses questions aux Prisonniers; & n'ayant pas d'autre utilité à tirer de leur présence, il les fit remettre à terre avec assez d'humanité.

Roberts ne fut pas traité si génereusement. On lui déclara qu'il ne manqueroit de rien sur le Vaisseau, mais qu'il falloit y demeurer jusqu'à ce que le Conseil eût décidé de son sort. Le jour suivant, tandis qu'il étoit à rêver tristement sur le tillac, un des Pyrates s'approcha de lui, & lui ayant marqué civilement la part qu'il prenoit à sa peine, lui demanda s'il ne se souvenoit point de l'avoir vû. Il ajoûta qu'il avoit servi sous ses ordres lorsqu'il commandoit en 1718 une Frégate de trois cens tonneaux, nommée *la Susanne*. Pendant cet entretien, deux autres Pyrates, qui avoient été dans le même tems à son service, s'approcherent aussi, & lui tinrent les mêmes discours. Il se rappella leur figure; mais sa surprise augmenta beaucoup lorsqu'ayant ajoûté qu'ils avoient entr'eux 40 ou 50 pieces de toile fine, & 5 ou 6 ballots d'étoffes de soie, avec d'autres marchandises, ils l'assurerent qu'ils attendoient que le Conseil eût décidé de son sort, & lui eût du moins rendu sa Felouque, pour lui faire une petite cargaison, à laquelle ils joindroient tout ce qu'ils pourroient obtenir de leurs autres Compagnons. Là-dessus, regardant autour d'eux, comme s'ils eussent appréhendé d'être entendus, ils se rapprocherent pour lui dire plus sécrettement, que s'il ne prenoit garde à lui, il seroit forcé de demeurer avec eux, parce que son Pilote avoit déclaré qu'il connoissoit parfaitement la Côte du Brésil, & que le dessein des Pyrates étoit de tourner de ce côté là, lorsqu'ils auroient croisé quelque tems sur celle de Guinée; qu'il n'avoit qu'une seule voie pour s'en garantir, mais que sa liberté & leur propre vie dépendant de ce qu'ils alloient lui confier, ils lui demandoient un secret inviolable : qu'entre les loix sur lesquelles leur association étoit fondée, ils s'étoient imposé, avec un redoutable serment, celle de ne forcer aucun homme marié à les suivre; que son Pilote, à qui l'on avoit déja demandé s'il l'étoit, avoit répondu qu'il n'en étoit pas sûr, mais qu'il le croyoit néanmoins; & qu'eux au contraire, qui l'avoient reconnu dès le premier moment, ils s'étoient efforcés de lui rendre service en assurant qu'il étoit marié, & qu'il avoit quatre enfans; qu'ils avoient rendu témoignage d'ailleurs à la bonté de son caractere & à sa fidélité dans ses promesses : que s'il vouloit donc être libre, c'étoit à lui de soutenir qu'il avoit effectivement une femme & cinq ou six enfans.

Roberts trouve une consolation dans sa captivité.

Loi inviolable des Pyrates.

Russel veut la violer pour l'intérêt commun.

Ils lui apprirent encore qu'un homme des plus distingués dans leur Troupe demandoit avec beaucoup d'instances que ce serment fût annullé, sous prétexte que la nécessité devoit être leur principale loi, & qu'il leur étoit im-

possible de croiser sur les Côtes de Guinée sans un Pilote qui les connût; que pour se faire écouter plus facilement, il ajoûtoit que dans la course qu'on alloit faire en Guinée, on pouvoit espérer de prendre quelqu'un qui eût les qualités nécessaires sans avoir celle d'homme marié, & qu'alors on mettoit Roberts au rivage; mais qu'il falloit attendre cette heureuse rencontre pour se défaire de lui. A la vérité, le Géneral étoit fort opposé à cet avis, & representoit que si l'on violoit une fois quelque article des sermens fondamentaux, on ne pouvoit plus être sûr de rien. Toute la Troupe panchoit pour son opinion. Cependant Russel, qui étoit le Chef du Parti contraire, s'étoit acquis tant de considération qu'il étoit à craindre que son sentiment ne l'emportât. Après ce discours, les trois Matelots appréhendant de se rendre suspects, quitterent Roberts & lui laisserent le reste de ses intérêts à ménager.

Roberts. 1722.

A peine s'étoient-ils retirés, que le Géneral parut sur le tillac, pour ordonner qu'on assemblât le Conseil avec le signal ordinaire. C'étoit un Pavillon de soie verte, que les Pyrates appelloient *the green Trumpeter*, c'est-à-dire le *Trompette verd*, parce qu'il portoit la figure d'un homme avec la trompette à la bouche. Tout le monde s'étant rendu sur le Vaisseau du Géneral & s'étant placé, les uns dans sa chambre, les autres sur les ponts, & dans les endroits que chacun voulut choisir, il leur déclara qu'il ne les avoit fait assembler que pour déjeûner avec lui. Cependant il se tourna vers Roberts, à qui il demanda publiquement s'il étoit marié. Sa réponse fut qu'il l'étoit depuis dix ans, & qu'en partant de Londres il avoit cinq enfans, sans compter un sixiéme dont sa femme étoit grosse. On continua de lui demander s'il avoit laissé sa famille à son aise. Il répondit qu'ayant autrefois essuyé plusieurs disgraces, la cargaison de sa Felouque composoit une grande partie de son bien, & que s'il avoit le malheur de la perdre il n'espéroit guéres de pouvoir donner du pain à ses enfans. Lo, regardant Russel, lui dit qu'il falloit y renoncer. Renoncer à quoi? répondit l'autre en blasphêmant. Vous m'entendez, reprit le Géneral; & jurant à son tour, il répéta qu'il y falloit renoncer. Russel, s'échauffant beaucoup, prétendit que la premiere loi de la nature étoit, pour chacun, le soin de sa propre conservation, & rapporta plusieurs Proverbes pour prouver que la nécessité n'a pas de loi. Lo répliqua doucement qu'il n'y consentiroit jamais; mais que si la pluralité des voix étoit contraire à son sentiment, il se réduiroit à la patience. Il ajoûta que tout le monde étant assemblé, c'étoit une affaire qui pouvoit être décidée sur le champ. Alors il donna ordre à tout le monde de se rendre sur les ponts, & Roberts fut averti de demeurer dans la chambre.

Le Conseil des Pyrates est assemblé.

On interroge Roberts. Partage des Chefs.

Le Conseil dura deux heures. Lo & Russel étant descendus les premiers, demanderent à Roberts s'il n'étoit pas vrai que sa Felouque étoit en fort mauvais état. Hélas! répondit-il, elle fait eau de tous côtés. Elle fait eau? reprit Russel. Qu'en feriez-vous donc, si elle vous étoit rendue? D'ailleurs vous êtes sans Matelots, car à present tous les vôtres sont à nous. Et continuant de lui représenter ses besoins, il s'efforça long-tems de lui faire sentir sa misere. Ensuite, Venez, venez, lui dit Lo, nous examinerons votre affaire en recommençant à boire. On apporta du pounch en abondance, & chacun se mit à parler de ses expéditions passées, en Terre-neuve, aux Isles de l'Amérique, aux Canaries. L'heure du dîner étant arrivée, Lo les invita tous. On leur servit des viandes, qu'ils s'arracherent de la main l'un de l'autre, comme une Troupe de

Embarras de Roberts.

ROBERTS. 1722.

chiens affamés. C'étoit, disoient-ils, un de leurs plus grands plaisirs; & rien ne leur paroissoit si martial.

Explications utiles qu'il reçoit.

Le jour suivant, un des trois Matelots, qui avoient parlé la veille à Roberts, vint lui faire des excuses de leur peu d'empressement, qu'il rejetta sur un des articles de leur société, par lequel il étoit défendu sous peine de mort, d'entretenir des correspondances secrettes avec un Captif. Il lui apprit qu'il n'avoit pas beaucoup à se louer de son Pilote; qu'il le croyoit disposé à prendre parti avec les Pyrates, & que le reste de ses gens ne lui étoient pas plus fidéles; de sorte que si on lui rendoit sa Felouque, il ne lui resteroit que son valet & un petit garçon pour la conduire; qu'il auroit souhaité, lui & ses Compagnons, de pouvoir lui offrir leurs services; mais qu'ils étoient liés par un autre article, portant que si quelqu'un de la troupe proposoit quelque chose qui tendit à la séparation, ou qui marquât quelqu'envie de se retirer, il seroit poignardé sur le champ, sans autre formalité. Il ajoûta que jusqu'au moment où le Pilote de Roberts avoit déclaré que son Maître connoissoit parfaitement les Côtes du Bresil, Russel avoit témoigné de l'inclination à le servir, & qu'il avoit parlé de le dédommager de la perte de son bled & de son riz en lui formant une petite cargaison de toiles, d'étoffes, de chapeaux, de souliers, de bas, de galons d'or & de quantité d'autres marchandises, que les Pyrates gardoient dans la seule vûe de les donner à ceux qu'ils prenoient, lorsqu'ils les avoient déja connus ou qu'ils se sentoient pour eux de l'amitié; mais que Russel ayant changé de disposition, ce seroit peut-être envain que Lo prendroit les intérêts de Roberts, parce que Russel ayant été deux fois Général avoit conservé beaucoup d'ascendant sur toute la Troupe, & que d'ailleurs il avoit toujours traité les Prisonniers avec plus de ménagement que Lo.

Aussi-tôt que cet homme eut quitté Roberts, Lo parut; & sans toucher au sujet de sa peine, il lui parla de plusieurs sujets indifférens. Roberts fut obligé de soutenir gaïement une conversation fort fatiguante; car les Pyrates prennent un air d'autorité si absolue, qu'au moindre mécontentement ils outragent leurs Prisonniers, de coups ou de paroles, & le plus vil de la Troupe s'en fait quelquefois un amusement. Russel arriva dans le même tems, & s'adressant à Roberts avec un visage riant, il lui dit, que plus il pensoit à la proposition de lui rendre sa Felouque, moins il y trouvoit d'avantage pour lui-même; qu'il l'avoit pris pour un homme sensé; mais que dans les instances qu'il faisoit pour obtenir sa Chaloupe, il ne voyoit que de l'obstination & du désespoir; que pour lui, il croyoit l'honneur de la Compagnie interressé à ne pas souffrir qu'un galant Homme courût volontairement à sa perte; que lui voulant beaucoup de bien, il avoit cherché pendant toute la nuit quelqu'expédient plus utile à ses véritables intérêts que la restitution de sa Félouque, & qu'il croyoit l'avoir trouvé : qu'il falloit commencer par mettre le feu à ce mauvais Bâtiment : nous vous retiendrons, continua-t'il, en qualité de simple Prisonnier, tel que vous êtes à present; & dans cette supposition je vous promets & je m'engage à vous faire promettre par toute la Compagnie, que la premiere Prise que nous ferons sera pour vous. Ce secours, ajoûta-t'il, servira mieux que votre Felouque à rétablir vos affaires, & pourra vous mettre en état de quitter la mer pour aller vivre heureux avec votre famille.

Propositions de Russel.

Roberts lui fit des remercimens ; mais témoignant peu de goût pour ses offres, il le pria de considérer que loin d'être aussi avantageuses qu'il paroissoit le croire, elles n'étoient propres qu'à consommer sa ruine. Quelle espérance auroit-il jamais de pouvoir disposer du Vaisseau & de la cargaison qu'on vouloit lui donner ? Qui voudroit les acheter de lui, s'il n'étoit en état de prouver qu'il avoit droit de les vendre ? Et si les Propriétaires en apprenoient quelque chose, ne seroit-il pas obligé de leur restituer la valeur entiere de leur bien, avec le risque d'être jetté dans un cachot & de se voir mener peut-être au supplice ?

ROBERTS. 1722.

Réponse de Roberts.

Cette réponse n'embarassa point Russel. Il la traita d'objection frivole. A l'égard du droit sur le Vaisseau & de la crainte d'être découvert, il prétendit que les Pyrates pouvoient faire à Roberts un billet de vente, & lui donner par écrit d'autres titres qui assureroient sa possession : qu'il étoit aisé d'ailleurs de se dérober à la connoissance des Propriétaires, parce que les Pyrates sçavoient toujours, soit par les déclarations du Maître d'un Vaisseau, soit par ses papiers, dont ils avoient soin de se saisir, qui étoient les principaux Interessés dans une cargaison & quel étoit leur Pays ou leur demeure. Il ajoûta que les écrits & les titres pouvoient se faire sous un autre nom que celui de Roberts & lui servir jusqu'à la fin de sa vente ; après quoi il pourroit reprendre son véritable nom, & s'assurer ainsi de n'être jamais découvert.

Russel l'embarasse par ses instances.

Roberts se vit forcé de reconnoître qu'il y avoit non-seulement de la vraisemblance, mais une espece de certitude dans cette proposition. Il loua même l'esprit & l'habileté de Russel. Cependant après avoir confessé qu'un plan si adroit pouvoit le mettre à couvert, il eut le courage de déclarer qu'il étoit retenu par un motif beaucoup plus puissant que la passion de s'enrichir : c'étoit sa conscience, dont il craignoit les remords. De-là, s'étendant sur la nécessité de la restitution, il toucha plusieurs points qu'il crut capables de réveiller dans ses Auditeurs quelque sentiment de repentir. En effet son discours produisit différentes impressions. Les uns le féliciterent sur son éloquence, & lui dirent qu'il étoit propre à faire un bon Aumônier de Vaisseau. D'autres lui déclarerent brusquement qu'ils n'avoient bas besoin de Prédicateur, & que les Pyrates n'avoient pas d'autre Dieu que l'argent, ni d'autre Sauveur que leur épée. Mais, il s'en trouva aussi quelques-uns qui louerent ses principes, & qui souhairerent que l'humanité du moins fût plus respectée dans leur Troupe. Cette variété de propos fut suivie de quelques momens de silence. Mais Russel le rompit, pour prouver à Roberts par quantité de sophismes, qu'en supposant même que la Pyraterie fût un crime, ce n'en pouvoit être un pour lui de recevoir ce que les Pyrates auroient enlevé, parce qu'il n'auroit pas de part à leurs prises, & qu'il étoit prisonnier malgré lui. Supposez, lui dit-il, que nous ayons pris la résolution de brûler notre butin ou de le jetter dans la mer. Que devient le droit du Propriétaire, lorsque son Vaisseau & ses marchandises sont brûlés ? L'impossibilité de se les faire jamais restituer annéantit toutes sortes de droits. Dites-moi, conclut Russel, si nous ne faisons pas la même chose, lorsque nous vous donnons ce qu'il dépend de nous de brûler.

Probité de Roberts, & son effet sur les Pyrates.

Sophisme de Russel pour gagner Roberts.

Lo & tous les Spectateurs sembloient prendre plaisir à cette dispute. Mais Roberts s'appercevant que le ton de son adversaire devenoit plus aigre, brisa

ROBERTS.
1722.

Priere à laquelle Roberts se réduit.

tout d'un coup, en déclarant qu'il reconnoissoit à la Troupe le pouvoir de disposer de lui; mais qu'ayant été traité jusqu'alors avec tant de générosité, il ne faisoit pas moins de fond sur leur bonté à l'avenir : que s'il leur plaisoit de lui rendre sa Felouque, c'étoit l'unique grace qu'il leur demandoit; & qu'il espéroit, par un travail honnête, de réparer ses pertes présentes. Lo, touché de ce discours, se tourna vers l'assemblée : Messieurs, dit-il, je trouve que ce pauvre Homme ne propose rien que de raisonnable, & je suis d'avis qu'il faut lui rendre sa Chaloupe. Qu'en pensez-vous, Messieurs ? Le plus grand nombre répondit oui; & le différend fut ainsi terminé.

Il obtient sa demande.

Vers le soir, Russel voulut traiter Roberts sur son bord, avant leur séparation. La conversation fut d'abord assez agréable. Après le souper, on chargea la table de pounch & de vin. Le Capitaine prit une rasade, & but au succès de la Troupe. Roberts n'osa refuser cette santé. On but ensuite à la prospérité du commerce, dans le sens des avantages qui devoient en revenir aux Pyrates. La troisiéme santé fut celle du Roi de France. Ensuite Russel proposa celle du Roi d'Angleterre. Tout le monde la but successivement (49) jusqu'à Roberts. Mais Russel ayant mêlé dans le pounch quelques bouteilles de vin pour le fortifier, Roberts, qui avoit de l'aversion pour ce mêlange, demanda qu'il lui fût permis de boire cette santé avec un verre de vin. Ici Russel se mit à blasphémer, en jurant qu'il lui feroit boire une rasade de la même liqueur que la Compagnie. Hé bien, Messieurs, reprit Roberts, je boirai plutôt que de quereller, quoique cette liqueur soit un poison pour moi. Tu boiras, répondit Russel, fut-elle pour toi le plus affreux poison; à moins que tu ne tombes mort en y portant les levres. Roberts prit le verre, qui tenoit presqu'une bouteille entiere, & porta la santé qu'on avoit nommée. La santé de qui? interrompit Russel. Mais, dit l'autre, c'est la santé qu'on vient de boire; celle du Roi d'Angleterre. Et qui est-il le Roi d'Angleterre ? demanda Russel. Il me semble, lui dit Roberts, que celui qui porte la Couronne est Roi, du moins pendant qu'il la porte. Et qui la porte ? insista Russel. C'est le Roi Georges, répondit Roberts. Alors Russel entrant en furie, s'emporta aux dernieres injures & jura que les Anglois n'avoient pas de Roi. Il est surprenant, lui dit Roberts, que vous avez proposé la santé d'un Roi, dont vous ne reconnoissez pas l'existence. Le furieux Corsaire, sautant sur un de ses pistolets, l'auroit tué, s'il n'eut été retenu par son voisin. Il sauta sur l'autre, en répetant plusieurs fois que l'Angleterre n'avoit pas d'autre Roi que le Prétendant. Ses voisins l'arrèterent encore. Le Maître Canonier, qui étoit à table, homme consideré dans la Troupe, se leva d'un air ferme, & s'adressant à la Compagnie; Messieurs, leur dit-il, si notre dessein est de soutenir les loix qui sont établies & jurées entre nous, comme je vous y crois obligés par les plus puissans motifs de la raison & de notre propre intérêt, il me semble que nous devons empêcher Jean Russel de les violer dans les accès de sa fureur. Russel, qui n'étoit pas encore revenu à lui-même, entreprit de défendre sa conduite; mais le Canonier s'adressant à lui du même ton, lui déclara qu'on ne lui avoit pas donné le pouvoir de tuer un homme de sang froid sans le consentement de la Troupe, qui avoit les Prisonniers sous sa protection. Je

Souper que Roussel lui donne, & ses circonstances.

Fermeté d'un Canonier qui sauve la vie à Roberts.

(49) C'est l'usage d'Angleterre.

vois, ajoûta-t'il, que ce qui vous irrite eſt de n'avoir pu violer nos articles au ſujet de Roberts. On ſçaura mettre un frein à vos emportemens, & garder le Priſonnier juſqu'à demain, pour le conduire à bord du Géneral, qui ordonnera de ſon ſort avec plus d'équité. Toute la Compagnie paroiſſant approuver ce diſcours, Ruſſel à qui l'on avoit ôté ſes armes, reçut ordre de demeurer tranquille s'il ne vouloit offenſer la Troupe & ſe voir traité comme un mutin. Le Canonier dit à Roberts qu'on l'auroit conduit ſur le champ au Général, s'il n'eut été défendu, par un ordre exprès, de recevoir les Chaloupes après neuf heures du ſoir.

ROBERTS. 1722.

Nouveaux outrages de Ruſſel.

Le lendemain il fut tranſporté ſur le Vaiſſeau de Lo, qui lui promit ſa protection. Dans l'après midi, Ruſſel vint à bord, accompagné de François Spriggs Commandant du troiſiéme Vaiſſeau des Pyrates. Il dit au Géneral que le Pilote & les Matelots de Roberts vouloient entrer au ſervice de la Troupe en qualité de Volontaires. Lo répondit que rendre la Felouque à Roberts ſans aucun de ſes gens, c'étoit le livrer à la mort; & qu'il valoit autant lui caſſer la tête d'un coup de piſtolet. Je ne m'y oppoſe pas, répliqua Ruſſel; mais ce que je propoſe eſt pour l'utilité de la Compagnie; & je voulois voir qui ſeroit aſſez hardi pour me contredire. Il ajoûta qu'en qualité de *Quartier-Maître*, & par l'autorité que lui donnoit cet emploi, il vouloit que le Pilote & les Matelots fuſſent reçus ſur le champ dans la Troupe : que graces au ciel il ſoutenoit la juſtice & l'intérêt public, comme il y étoit obligé par ſon Poſte; & que ſi quelqu'un avoit la hardieſſe de s'y oppoſer, il avoit un piſtolet à ſa ceinture, & une poignée de balles pour ſe faire raiſon. Enſuite ſe tournant vers Roberts; Mon ami, lui dit-il, la Compagnie t'a rendu ta Felouque, & tu l'auras. Tu auras deux Hommes, & rien de plus. Pour les proviſions, tu n'auras que ce qui eſt actuellement dans ton Vaiſſeau. Il m'eſt revenu, continua-t'il, que pluſieurs de nos gens ſe propoſent de te former une cargaiſon. Mais je leur en fais défenſe, en vertu de mon autorité; parce qu'il n'eſt pas ſûr que les marchandiſes qu'ils veulent te donner ne nous ſoient pas bientôt néceſſaires à nous-mêmes. En un mot, je jure par tout ce qu'il y a de redoutable, que s'il paſſe quelque choſe de nos Vaiſſeaux dans le tien, ſans ma participation & ſans mon ordre, je mets auſſi-tôt le feu à ta Felouque & je t'y brûle toi-même avec tout ce que tu poſſedes.

Sa furieuſe obſtination.

Comme ſon emploi de Quartier-Maître lui donnoit effectivement ce pouvoir, Lo ne put s'oppoſer à ſa réſolution. Il ne reſtoit plus qu'à conduire Roberts ſur ſa Felouque. Il quitta le Vaiſſeau du Géneral ſans que perſonne osât lui préſenter le moindre ſecours, effet des menaces de Ruſſel; car la généroſité eſt une vertu fort commune entre les Corſaires. Comme ce furieux Capitaine étoit prêt à retourner ſur ſon propre bord, il ſe chargea de prendre Roberts dans ſa Chaloupe. En arrivant à ſon Vaiſſeau, il donna ordre que le ſouper fût préparé; & dans l'intervalle il ſe fit apporter du pounch & du vin, avec des pipes & du tabac. Tous les Officiers furent invités, & Roberts avec eux. Ruſſel lui dit qu'il l'exhortoit à boire & à manger beaucoup, parce qu'il avoit un voyage auſſi difficile à faire que celui du Prophête Elie au mont Horeb, & que n'ayant ni vivres ni liqueurs dans ſa Felouque il devoit faire un bon fond dans ſon eſtomac, pour réſiſter long-tems à la ſoif & à la faim. Une raillerie ſi amere fit ſentir à Roberts tout le malheur de ſa ſituation. Ce-

Il emmene Roberts ſur ſon bord. Leur dernier entretien.

ROBERTS. 1722.

pendant, il répondit qu'il esperoit mieux de la générosité de ceux qui lui laissoient la vie & la liberté. Russel jura qu'il n'avoit plus d'autre faveur à se promettre que le souper qui se préparoit.

Je le conjurai, dit l'Auteur, plutôt que de m'abandonner dans cet état aux funestes extrémités qui sembloient me menacer, de me mettre à terre dans l'Isle voisine, ou sur les Côtes de Guinée; enfin de faire de moi tout ce qu'il jugeroit à propos dans sa colere ou dans sa bonté, pourvû qu'il me dispensât d'entrer à son service. Il me répondit qu'il avoit dépendu de moi d'être de ses amis; mais qu'ayant méprisé son amitié, il falloit me tenir au choix que j'avois fait; & qu'il avoit encore pour moi plus de bonté que je ne devois en attendre, après l'avoir mis plus mal avec sa Compagnie qu'il n'y avoit jamais été, & qu'il n'y vouloit être.

Raillerie de Russel.

Roberts s'étant excusé par l'innocence de ses intentions, le supplia, lui & tous ses Convives, de le regarder comme un objet de pitié plutôt que de vengeance. Il répondit » Vos argumens & vos persuasions sont inutiles. Il est » trop tard. Vous avez refusé notre pitié lorsqu'elle vous étoit offerte; votre » sort est décidé. Remplissez-vous l'estomac, pour soutenir vos forces aussi » long-tems que vous le pourrez; car il y a beaucoup d'apparence que le re- » pas que vous allez faire sera le dernier de votre vie; à moins qu'ayant la » conscience si tendre vous ne soyez assez bien avec le ciel pour en obtenir » des miracles. Si je sens quelque pitié, c'est pour les deux Hommes qui » doivent vous suivre. Je suis tenté de les prendre avec moi, & de vous » laisser profiter seul des secours du ciel. Quelques personnes de l'Assemblée lui dirent que ces deux hommes s'exposoient volontairement à suivre leur maître & qu'ils étoient résolus de partager toutes ses disgraces. Apparemment, reprit Russel, qu'il leur a rendu la conscience aussi délicate que la sienne. Vous verrez que le ciel ne refusera rien à de si honnêtes gens.

Triste état de la Felouque de Roberts.

Ces railleries furent continuées pendant le souper. A dix heures, Russel fit appeller quelques Matelots qu'il avoit nommés pour la garde de la Felouque, & leur demanda s'ils avoient tout enlevé suivant ses ordres. Ils jurerent qu'ils n'avoient rien laissé, & qu'il n'y restoit que de l'eau. Comment de l'eau? reprit Russel en blasphémant. Ne vous avois-je pas donné ordre de vuider tous les tonneaux? Nous n'y avons pas manqué, répondirent-ils, & l'eau que nous avons laissée n'est que de l'eau de mer, qui entre de tous côtés dans le Bâtiment. Cette réponse calma le Corsaire, & lui donna occasion de redoubler ses ironies. Enfin lorsqu'il se sentit pressé du sommeil, il donna ordre que Roberts & ses deux Hommes fussent conduits à leur Felouque. En mettant le pied dans l'Esquif, Roberts crut entendre la voix de son Pilote, qui lui disoit avec un faux air de tristesse; Capitaine, vous êtes donc résolu de m'abandonner. » Je » lui demandai, raconte Roberts, si ce n'étoit pas lui-même qui me quittoit » volontairement. Il me répondit; Je crois que j'y suis forcé. Adieu donc, lui » dis-je. Il m'appella encore une fois, pour me prier d'écrire à son frere, & » de lui marquer où je l'avois laissé. Je lui répondis que j'ignorois la demeu- » re de son frere. Il demeure, me dit-il, à Carlingfort en Irlande. Traître, » lui répondis-je, ne m'avez-vous pas dit à la Barbade que vous étiez Ecos- » sois, & que toute votre famille étoit en Ecosse. Il ne répliqua point. Le tems » étoit obscur. En un moment nous perdimes le Vaisseau de vûe.

Adieu qu'il reçoit de son Pilote.

Ce

Ce Pilote, que Roberts avoit pris à la Barbade, lui avoit dit effectivement qu'il étoit d'Ecosse; & qu'ayant servi sur un Bâtiment de la nouvelle Angleterre, il avoit perdu tout son bien dans un naufrage. A la vérité, il étoit presque nud lorsque Roberts l'avoit engagé à son service, & sa conduite n'avoit pas laissé d'être si bonne à la Barbade, qu'il n'y devoit rien à son départ. Roberts en avoit eu la preuve dans la liberté qu'on lui avoit laissée de partir; car la méthode de cette Isle est d'arrêter un Capitaine pour les dettes de ses gens, & de ne lui laisser lever l'ancre qu'après avoir satisfait leurs créanciers sur leurs gages futurs, ou qu'après avoir donné de bonnes cautions. Roberts, prévenu en faveur de son caractere, lui avoit acheté des habits & les instrumens nécessaires pour sa profession. Il ne lui avoit trouvé aucun des vices qui sont communs entre les gens de mer, tels que le jurement & le blasphême, l'ivrognerie, la débauche, &c. C'étoit un Presbitérien rigide, qui observoit scrupuleusement les loix de son Eglise; & les seuls démêlés que Roberts avoit jamais eus avec lui n'avoient regardé que l'Eglise Anglicane, contre laquelle il s'emportoit souvent dans ses discours. Cependant, depuis qu'il s'étoit familiarisé avec les Corsaires, il étoit devenu plus méchant qu'eux. Il avoit formé en deux jours l'habitude de toutes sortes de vices. Son nom étoit *Hunter*.

ROBERTS. 1722.

Caractere du Pilote.

Comme c'étoit dans son propre Esquif que Roberts avoit eu la liberté de retourner à sa Felouque, il attendit impatiemment le jour pour reconnoître en quel état elle lui étoit rendue. Il y trouva d'abord de quoi remplir son chapeau de miettes & de croutes de biscuit, avec quatre ou cinq poignées de tabac à fumer. Tout étant précieux pour lui dans la situation qu'on lui avoit annoncée, il recueillit soigneusement ces misérables restes. Il retrouva sa boussole, son quart de cercle, & quelques autres instrumens de mer. On lui avoit laissé son lit, comme un meuble inutile pour les Corsaires, qui, à l'exception des seuls Officiers, n'ont pas d'autres lits que le Tillac. Pour provisions de bouche, il ne trouva que dix bouteilles d'eau-de-vie & trente livres de riz, avec une fort petite quantité de farine. L'eau qui restoit dans les tonneaux ne montoit pas à plus de trois pintes.

Roberts arrive dans sa Felouque. Provisions qu'il y trouve.

Ses recherches tournerent ensuite vers les voiles. A la place des siennes, on en avoit mis de vieilles, qui étoient à demi pourries. Mais quelque Pyrate avoit eu l'humanité de laisser six aiguilles, avec un peu de fil retors, & quelques pieces de vieux canevas, dont il commença aussi-tôt à faire usage. Ce travail l'occupa pendant trois jours, lui & ses deux Hommes. Ils ne vécurent dans cet intervalle, que de farine & de riz cru, avec quelques verres d'eau-de-vie, pour épargner leur eau, dont ils espéroient faire de la pâte. Le quatriéme jour, ils firent un petit gâteau, qu'ils partagerent fidellement en trois parts, & qui fut le meilleur mets qu'ils eussent mangé depuis qu'ils avoient quitté les Pyrates. Un autre jour ils composerent une sorte de bouillie, qui les soulagea beaucoup. C'étoit le 3 de Novembre. Avec une extrême difficulté ils avoient mis leurs voiles en état de servir. Roberts observa, le même jour, qu'il étoit à dix-sept degrés de latitude. Le Pilote de Russel lui avoit dit en le quittant, qu'on étoit à soixante-cinq ou dix lieues de l'Isle S. Antoine, Est par Sud-demi-Est.

Il employe trois jours à réparer ses voiles. Sa nourriture.

Dans cette supposition il porta vers les Isles du Cap-Verd, sur-tout vers

Il tourne vers les Isles du Cap-Verd.

ROBERTS. 1722.

celle de S. Nicolas. Le 7 de Novembre, il se trouva par ses observations à seize dégrés cinquante-cinq minutes du Nord, environ quarante-six lieues de S. Antoine. La nuit suivante, il tomba un peu de pluie, qui lui donna le moyen de recueillir quatre ou cinq pintes d'eau. Elle fut suivie d'un calme de plusieurs jours. Le 10, avec le secours d'un vent frais qui dura jusqu'au seize, il s'avança jusqu'à la vue de S. Antoine, à dix-huit ou dix-neuf lieuës de distance. Le calme ayant recommencé l'après-midi du 16, il prit un *Shark*, que les François nomment le Requin. Cette pêche lui couta beaucoup de peine, & mit même le Bâtiment en danger par les violentes secousses du monstre marin, qui avoit onze pieds & demi de longueur. Roberts & ses deux Compagnons jugerent qu'il ne devoit pas peser moins de trois cens livres. Après l'avoir crû mort sur le tillac, ils lui virent recommencer ses mouvemens avec tant de furie qu'ils ne purent les arrêter qu'en lui coupant une grande partie de la queue, où réside sa principale force. Ils lui trouverent dans le ventre cinq petits qui n'avoient encore que la grosseur d'un merlan. Son foye n'étoit pas d'un noir rougeâtre, comme il est ordinairement dans les animaux de cette espece, mais d'un fort beau gris. Roberts faisant aussi-tôt du feu avec son fusil, seule arme qu'on lui avoit laissée, se servit d'eau de mer pour faire cuire quelque partie de sa pêche, dont il fit un repas, qui lui parut délicieux. Comme il manquoit de sel pour conserver le reste, il le coupa en longues tranches qu'il fit secher au Soleil. Son fusil lui devint un meuble fort utile, parce qu'on ne lui avoit laissé aucun autre instrument pour allumer du feu. Etant aussi sans chandelle, il se servoit pendant la nuit d'un charbon ardent pour observer l'aiguille aimantée & regler ainsi sa course.

Pêche d'un Shark, monstre marin.

Usage qu'il en fait.

Plan des Pyrates pour leurs courses.

Dans le sejour que l'Auteur avoit fait avec les Pyrates, il avoit découvert la route qu'ils vouloient prendre, quoiqu'ils affectassent d'en faire un secret. Leur dessein étoit de gagner directement la Côte de Guinée, & d'y croiser aussi long-tems qu'il leur seroit possible. De-là ils devoient prendre vers les Côtes du Brésil, où ils se promettoient des monts d'or, & descendre ensuite vers les Isles, pour se rendre à la fin du Printems sur les Côtes de l'Amérique Septentrionale, d'où ils vouloient gagner en Eté celles de Terre-neuve.

Le 17, Roberts n'étant qu'à huit lieues de S. Antoine crut pouvoir user de son eau fraîche avec un peu moins d'épargne. Il y fit cuire quelques tranches de son Poisson avec du riz. La vûe de la terre excitant ses espérances, il mangea pour la premiere fois autant de goût que d'appetit. Le lendemain au matin il découvrit clairement *saint Antoine*, *saint Vincent*, *sainte Lucie*, *Terra-Bianca*, & *Monte-Guarde*, qui est la plus haute montagne de l'Isle S. Nicolas. Elle se fait voir de tous les côtés de l'Isle, dans la forme d'un pain de sucre, dont la pointe vient ensuite à s'élargir. Enfin, le 20, il mouilla dans la Rade de Currisal, sur seize brasses, à un quart de mille du rivage. Son premier soin fut de chercher le cable que les Pyrates avoient laissé couler dans leur premiere rencontre. Il en avoit apperçu le bout en arrivant dans la Rade. Il prit sa Chaloupe pour le retrouver, avec un paquet de petite corde qu'il se proposoit d'attacher à l'extrêmité, dans l'espérance de le ramener ainsi jusqu'à bord. Mais la nuit vint interrompre son entreprise.

Roberts arrive à Currisal.

Il perd un de ses hommes.

Un de ses gens, nommé *Potter*, lui demanda la permission de se rendre à terre dans l'Esquif pour en apporter de l'eau fraîche. Il y consentit; & se sen-

tant accablé de sommeil, il donna ordre à l'autre de veiller jusqu'au retour de son Compagnon; après quoi il se mit à dormir. S'étant éveillé en sursaut avant la fin de la nuit, il appella son homme, qui ne lui fit pas de réponse. Il se leva pour le chercher, & l'ayant trouvé endormi sur le Tillac, il s'apperçut en jettant les yeux autour de soi, qne le courant l'avoit éloigné de l'Isle. Sa surprise fut extrême. Il se voyoit exposé aux flots pendant toute la durée des ténébres, & dans une situation plus dangereuse que jamais, sans espérer que Potter pût le rejoindre. Cependant le jour étant venu l'éclairer, il trouva le moyen avec beaucoup de peine, de gagner une Baye sabloneuse, que les Habitans nomment *Puttako*, où il jetta l'ancre le 22 de Novembre sur six brasses d'un beau fond de sable.

Vaines offres de sept Negres.

Vers le soir, il lui vint sept Negres de Paraghisi, qui lui apporterent une petite provision d'eau, de la part du Prêtre & du Gouverneur de S. Nicolas. Ils l'assurerent qu'il pouvoit s'approcher de Paraghisi, aussi-tôt que le courant seroit passé, c'est-à-dire dans l'espace d'une heure; & lorsqu'il leur parla d'attendre un de ses gens qui étoit resté a Currisal, ils lui protesterent que le vent étant contraire il se passeroit au moins quinze jours avant qu'il pût remonter au long de la Côte. Cette objection l'ayant emporté sur ses desirs, il mit à la voile avec les Negres pour aller au-devant de Potter. Mais le vent se trouva si fort, qu'il fut obligé de relâcher dans un lieu qui se nomme *Porto-Gary;* & voulant tenter un nouvel effort, sa grande voile fut si maltraitée, que les Negres parlerent de l'abandonner pour rentrer dans leur Barque. Il employa toutes sortes de motifs pour leur faire perdre cette pensée. Il leur representa d'un côté, qu'il y auroit de la barbarie à le laisser sans secours; & de l'autre, qu'ils alloient s'exposer encore plus follement à la fureur des flots, dans une Barque beaucoup plus fragile que son Bâtiment. Il ne put les persuader. Leur réponse fut qu'ils ne voyoient pas plus de danger dans leur Barque que dans un Vaisseau sans voiles, sans eau & sans provisions; ou que s'il falloit périr, ils aimoient mieux que ce fut à la vûe de leur demeure que dans des lieux éloignés. Un d'entr'eux ajoûta que Roberts étoit sûr de ne manquer de rien lorsqu'il toucheroit à quelqu'autre terre; au lieu que la seule sureté qu'il y avoit pour eux étoit d'y tomber dans l'esclavage. Ils le quitterent malgré ses plaintes & ses reproches. Le vent continuant avec beaucoup de furie, il demeura incertain de quel côté il devoit porter. Sa situation ne lui laissoit gueres d'espérance de pouvoir gagner l'Isle de May ou celle de S. Jago. Il ne connoissoit pas celles de S. Jean & de S. Philippe. Les Cartes qu'il en avoit vûes étoient fort imparfaites; & dans plusieurs Relations il se souvenoit d'avoir lû que ces deux Isles sont fort dangereuses. Il trouva néanmoins dans la suite que l'idée qu'il en avoit conçue étoit tout-à-fait fausse.

Roberts retombe dans un cruel embarras.

Il passa la nuit dans toutes les allarmes qu'on peut se representer. Mais à la pointe du jour il apperçut a l'Est-Nord-Est *Terra Vermilia*, ou *Punta de ver Milhari*, comme la nomment les Habitans. Il eut besoin du jour entier & de la nuit suivante pour s'en approcher. Le lendemain, sans s'être apperçu que personne fût monté sur son bord, il entendit la voix d'un Homme qui demandoit en Portugais si le Vaisseau étoit à l'ancre. Aussi-tôt il découvrit trois Negres, de qui étoit venue cette question. Il leur répondit que dans l'embarras mortel où il étoit, à peine connoissoit-il sa situation; mais qu'il cher-

Secours imprévû qu'il reçoit de trois Negres.

Roberts. 1722.

choit l'Isle de S. Jago. Alors un d'entreux, qui se nommoit *Colau-Verde*, l'assura qu'il connoissoit parfaitement S. Jago, S. Philippe & S. Jean; qu'il pouvoit le mener dans quelque Port de ces trois Isles qu'il voulût choisir : que celle de S. Philippe étoit abondante en provision, mais l'ancrage mauvais & la mer fort haute; qu'au contraire S. Jean avoit un excellent Port, où il promettoit de le conduire surement.

Roberts accepta cette offre. Il s'efforça d'abord, avec le secours des trois Negres, de réparer un peu le desordre de ses voiles. Ensuite, se livrant à la conduite de Colau, il porta droit à la pointe Nord de S. Philippe. L'ayant doublée, il tourna plus au Sud en suivant les Côtes, jusqu'à la vûe de *Ghors*, qui est une partie de la même Isle. De-là il découvrit l'Isle de S. Jean, vers laquelle il porta directement; & lorsqu'il eut passé les petites Isles qui sont situées dans l'intervalle, avec beaucoup de confiance pour Colau, qui lui fit prendre au-dessus de la plus orientale, il gagna aisément la pointe Ouest de S. Jean. Il restoit, suivant le Pilote Negre, à s'avancer vers la pointe Nord, que les Habitans nomment *Ghelungo*, & qui est éloignée de l'autre d'environ deux lieues. Alors Roberts voulut sçavoir de son Pilote, où il plaçoit le Port. Mais il fut extrêmement surpris de reconnoître aux incertitudes de Colau, qu'il l'ignoroit. L'unique éclaircissement qu'il en tira, fut qu'il étoit sûr de ne l'avoir point encore passé. Ils s'attacherent à suivre la Côte, en observant soigneusement leur situation. Enfin le Port se fit appercevoir; mais ce ne fut qu'après qu'on fut arrivé sous le vent; car étant derriere une pointe, il faut l'avoir passée pour le découvrir; & comme le vent est toujours assez fort au long de la Côte, il devient très-difficile de remonter pour gagner le rivage : sans compter qu'on est poussé par un courant fort impétueux qui augmente beaucoup la difficulté. Roberts embarrassé par ces obstacles demanda à son Pilote, s'il ne connoissoit point au-dessous du vent quelque endroit où l'on pût mouiller. Le Negre répondit non, & que si l'on ne gagnoit pas le rivage avant qu'on eût passé *Punta de Sal*, non-seulement il seroit impossible d'aborder; mais très-difficile d'éviter le naufrage. Roberts lui demanda conseil. Je n'en ai pas d'autre à vous donner, lui dit le Negre, que d'aborder sur les rocs, d'où chacun se sauvera comme il pourra. Mais je ne sçai pas nager, lui répondit Roberts, & mon Matelot non plus. La replique du Negre fut qu'étant si près des rocs, il alloit aborder. Roberts prenant son fusil lui dit qu'il sçauroit empêcher qu'on ne lui fît violence sur son bord. Le Negre sauta aussi-tôt dans l'eau, & lui souhaitant une bonne fortune, il gagna la terre à la nage. Ses deux Compagnons, qui ne sçavoient pas si bien nager, n'oserent suivre son exemple, & protesterent même qu'ils n'étoient pas capables de laisser Roberts sans secours; mais ils le prierent aussi de ne les pas abandonner aux flots sans eau & sans provision. Il leur dit qu'il ne cherchoit que le moyen d'aborder dans un lieu sûr, ou même de se faire échouer; & lorsqu'ils lui représenterent de quoi Colau l'avoit menacé, il répondit que ce perfide, comme ils avoient pû le remarquer eux-mêmes, s'étoit attribué des connoissances qu'il n'avoit pas. Alors les deux Negres chargerent Colau d'imprécations, & souhaiterent de le voir périr avant qu'il pût gagner les rocs. Roberts leur dit que s'ils vouloient travailler à la pompe pour soulager un peu la Felouque, il esperoit encore de les mettre sûrement à terre. Mais ils lui déclarerent qu'ils ne travailleroient à rien

Il gagne l'Isle de Saint Jean.

Les embarras de Roberts augmentent.

Son Pilote Negre s'échappe à la nage.

Les deux autres refusent de l'aider.

que lorsqu'ils le verroient à l'ancre, s'engageant néanmoins par d'horribles fermens à ne pas l'abandonner.

Roberts s'approcha du rivage, & serra de si près Punta de Sal, que vers l'extrêmité de la pointe un homme auroit pû sauter du bord sur le rivage. La raison qui lui faisoit tant hazarder contre les rocs étoit sensible. Cette pointe lui paroissant l'extrémité de la Côte au-dessous du vent, il n'étoit pas sûr, au-delà, de trouver la terre assez avancée pour remorquer facilement. D'ailleurs les rocs étoient unis, & fort escarpés. Il sçavoit qu'ordinairement cette sorte de rocs ne s'avancent pas sous l'eau; & la difficulté n'étant que d'y grimper lorsqu'il en seroit assez proche pour y mettre le pied, il cherchoit quelque lieu qui fut favorable à ce dessein. Mais à la premiere vûe qu'il eut de la terre, de l'autre côté de la pointe, il découvrit une petite Baye assez profonde, dans laquelle il ne balança point à s'engager. La sonde, qu'il avoit à la main, lui donna d'abord treize brasses; ensuite douze. Un courant du Nord, qui entre dans la Baye, l'aidant beaucoup plus que ses voiles, il s'approcha insensiblement de la terre; & quoique le rivage lui parût fort inégal, ce qui est ordinairement la marque d'un mauvais fond, il ne se vit pas plutôt sur neuf brasses qu'il mouilla l'ancre à toutes sortes de risques. Les deux Negres se voyant si près de la terre se jetterent aussi-tôt dans l'eau, & nagerent heureusement jusqu'au rivage.

Il entre dans une Baye de Saint Jean.

La nuit approchoit. Roberts la passa tranquillement dans ce lieu. Au point du jour, trois Insulaires parurent sur le bord de la mer, & n'appercevant que deux Hommes sur la Felouque, se mirent librement à la nage pour venir à bord. Ils firent des offres civiles à Roberts, jusqu'à lui proposer d'aller dîner à terre avec eux. Il leur répondit qu'il ne sçavoit pas nager. Leur étonnement fut extrême. Ils repeterent plusieurs fois qu'il leur paroissoit bien étrange que des gens qui traversoient la grande mer osassent l'entreprendre sans sçavoir nager; & vantant l'usage de leur Nation, ils assurerent qu'il n'y avoit pas d'enfant parmi eux qui ne pût se sauver de toutes sortes de périls à la nage. Cependant comme l'eau manquoit à Roberts, ils consentirent à lui en apporter. Etant bien-tôt revenus, avec deux calbasses qui tenoient environ douze pintes, Roberts leur offrit de préparer pour eux quelques tranches de son poisson. A la vûe des tranches seches, ils lui dirent qu'ils croyoient les reconnoître pour la chair d'un poisson qu'ils nommerent *Sarde :* sur quoi ils demanderent s'il ne dévoroit pas les Hommes. Roberts leur ayant répondu qu'on en avoit quantité d'exemples, ils jetterent avec effroi ce qu'ils tenoient entre leurs mains, en disant qu'ils n'auroient jamais crû que des hommes fussent capables de manger un animal qui se nourrit de leur chair. Ce mécontentement ne les empêcha point de travailler à la pompe, & de nettoyer entiérement la Felouque. Roberts, pour les récompenser de leur travail, leur offrit un verre d'eau-de-vie, en regrettant que les Pyrates ne lui eussent pas laissé le pouvoir de leur en donner plus libéralement. Ils refuserent d'en boire. Puisqu'il en avoit si peu, lui dirent-ils, & qu'il étoit accoûtumé à cette liqueur, ils lui conseilloient de la garder pour ses besoins. Ils ajoûterent que l'eau étoit leur boisson naturelle & qu'ils s'en trouvoient fort bien; qu'ils n'avoient jamais gouté d'*aqua ardenta* (c'est le nom qu'ils lui donnoient) quoiqu'ils n'ignorassent pas qu'elle étoit fort bonne; mais qu'ils se souvenoient

Secours qu'il reçoit de trois Insulaires.

Discours qu'ils lui tiennent & lumieres qu'il en reçoit.

ROBERTS.
1722.

qu'un Pirate François nommé *Maringouin*, ayant abordé dans leur Isle avec une grosse provision de cette liqueur, qu'il n'avoit pas épargnée aux Habitans, la plûpart de ceux qui en avoient bû, étoient devenus fous pendant plusieurs jours, parce qu'ils n'y étoient point accoûtumés, & que d'autres en avoient été dangereusement malades : que cependant il se trouvoit encore des Negres qui souhaitoient d'être enlevés par quelque Pyrate, pourvû qu'ils fussent conduits dans une Région où cette liqueur chaude fût en abondance.

Abondance de cotton dans cette Isle, sans aucun commerce.

Roberts leur demanda s'ils avoient beaucoup de coton dans leur Isle. Ils lui dirent que chaque année en produisoit abondamment. Mais que la rareté des pluies avoit rendu la derniere assez stérile : qu'il n'y avoit pas de Negre néanmoins qui n'eût cinq ou six robbes, quoiqu'ils en fissent peu d'usage ; que les Vaisseaux venant rarement dans leur Isle, ils employoient le coton à leurs propres besoins, & qu'il n'y avoit pas d'Habitant qui ne lui en donnât volontiers quelque piece pour racommoder ses voiles. Mais il les assura qu'il ne prendroit rien d'eux sans le payer. Si j'avois eu, dit Roberts, quelques grains de verre ou d'autres bagatelles, j'aurois acquis tout le coton de l'Isle.

Ils admirerent beaucoup son horloge de sable & ses instrumens astronomiques. Les Portugais, à qui ils avoient quelquefois vû des machines de la même espece, n'avoient jamais voulu leur en apprendre l'usage. Roberts prenant plaisir à leur donner quelque explication, ils lui dirent que tous les Blancs étoient autant de ***Fittazaers***, nom qu'ils donnent à leurs Sorciers. Il leur répondit que toute correspondance avec le Diable faisoit horreur aux Anglois, & que dans leur Pays les Sorciers étoient brûlés vifs. C'est une fort bonne loi, lui dirent-ils, & nous en souhaiterions ici l'usage. Mais pour expliquer l'habileté des Blancs, ils conclurent que sans être aussi méchans que les Sorciers, puisqu'ils les punissoient par le feu, ils devoient être plus sçavans que le Diable même ; & la raison qu'ils en apporterent, c'est qu'ils avoient remarqué que leurs Sorciers, dont le sçavoir venoit du Diable, n'avoit aucun pouvoir contre les Blancs. Là-dessus ils prierent Roberts d'employer ses lumieres pour les empêcher de nuire à leurs bestiaux, & sur-tout à leurs enfans, qu'ils faisoient mourir par des maladies de langueur, lorsqu'ils portoient de la haine à leur famille.

Idées des Négres sur les Sorciers.

Maniere dont Roberts entendoit les Negres.

On sera peut-être surpris, dit Roberts, que j'entendisse si parfaitement leur langage. Mais sçachant la Langue Portugaise, qui fait une grande partie de la leur, mêlée avec l'ancien Mandingo, qui est leur premiere Langue, ils ne me disoient rien dont je ne comprisse du moins le sens. D'ailleurs leurs moindres paroles sont accompagnées de tant de mouvemens & de gesticulations, sur-tout dans cette Isle & dans celle de S. Philippe, que leur pensée se fait entendre avant qu'ils ayent achevé de l'exprimer.

Dans l'après-midi le vent devint fort impétueux & le Ciel se couvrit de nuages si épais, que Roberts se crut menacé d'une tempête. Il étoit venu à bord plusieurs autres Negres. A sa priere un d'entre eux se mit à la nage, tenant le bout d'une corde pour amarer le Bâtiment contre les rocs. Mais il le fit si légerement, que la corde ayant coulé aussi-tôt, son travail devint inutile. Roberts le pria inutilement de recommencer. Il répondit que si le vent éloignoit la Felouque, il se chargeoit, lui & ses Compagnons, de porter les deux Anglois au rivage. Cependant quelques-uns d'entr'eux consentirent à

retourner à terre, pour chercher Colau Verde, dont l'adresse & l'effronterie pourroient être de quelque secours. Le vent fut inégal pendant la nuit suivante. Une heure avant le lever du Soleil, il plut beaucoup au Nord-Est & à l'Est-Nord-Est; ce que les Negres expliquerent comme un signe de vent, qui ne feroit qu'augmenter pendant le jour. Cependant le Soleil se leva fort clair. Mais vers huit heures, le vent souffla fort impétueusement, & devint si furieux vers le milieu du jour, que Roberts n'avoit jamais vû les vagues dans une telle agitation. Il ne sçavoit quel parti prendre, & tous ses efforts se tournerent à persuader aux Negres de ne pas l'abandonner. Le reste du jour & la nuit suivante se passerent avec moins d'allarmes. Mais le lendemain, qui étoit le 29 de Novembre, les vents redevinrent si furieux, qu'ayant arraché le Batiment de dessus son ancre, ils le précipiterent sur la pointe d'un roc, où il se brisa misérablement. L'eau pénétroit de toutes parts, & les Negres à cette vûe se jetterent à la nage pour gagner la terre. Cependant ils revinrent au secours de Roberts, & de son Matelot, qui jettoit des cris lamentables. A la faveur de quelques planches brisées ils les conduisirent au pied d'un roc, où ils trouverent assez de facilité à monter plus de quinze pieds au-dessus des flots. Là, le roc s'applanissant dans un espace de neuf ou dix pieds, ils s'arrêterent pour reprendre haleine, tandis que d'autres Negres qui avoient vû leur disgrace du sommet de la Côte, leur apporterent de l'eau & quelques alimens du Pays. Ils allumerent du feu dans le même endroit, pour faire cuire des courges; & le tems ayant commencé à s'adoucir, ils y passerent toute la nuit.

Roberts. 1722.

Tempête qui brise son Batiment.

Il est sauvé par les Negres.

Le jour suivant fut employé par les Negres à sauver les débris de la Felouque, sur-tout les moindres pieces de bois où il restoit quelque trace de peinture. Ils dirent à Roberts que s'il pouvoit imaginer quelque moyen de rejoindre ensemble les mâts, le gouvernail & quelques autres parties qui ne paroissoient pas fracassées, ils croyoient pouvoir les conduire jusqu'au Port d'*Ovens*, où peut-être en tireroit-il quelque utilité. Il admira leur bonté dans cette proposition, & touché de reconnoissance, il leur promit que s'il arrivoit dans ce Port quelque Bâtiment qui eût besoin de ces tristes restes, il les vendroit dans la seule vûe de leur en donner le prix, & de récompenser leurs services par un present fort inférieur à sa reconnoissance. Leur sensibilité pour cette promesse mérite d'être representée dans les termes de l'Auteur. » Ils lui protesterent qu'ils croyoient n'avoir fait que leur devoir en assistant des Etrangers, dans l'infortune; que malgré la différence de leur couleur, & quoiqu'ils fussent regardés par les Blancs comme des Créatures d'une autre espece, ils étoient persuadés que tous les hommes sont de la même nature; mais qu'ils avouoient néanmoins que Dieu les avoit créés fort inférieurs aux Blancs. Roberts, surpris de leur trouver tant de raison, leur répondit qu'au fond il n'y voyoit pas d'autre différence que la couleur, & qu'il n'en connoissoit pas d'autre cause que la chaleur excessive de leur climat. Il ajoûta que si quelque Blanc venoit vivre dans leur Isle avec une femme de son Pays, exposé comme eux à l'ardeur du Soleil, il ne doutoit pas que dans trois ou quatre générations leur postérité ne fût de la même couleur & de la même complexion.

Leur bonté naturelle.

Idée qu'ils ont d'eux-mêmes.

Il fut beaucoup plus surpris de leur entendre dire, que dans cette supposition les Blancs perdroient peut-être leur couleur, mais que leurs cheveux

ROBERTS. 1722.

conserveroient toujours leur nature & ne deviendroient pas frisés comme ceux des Negres. Ils lui dirent encore qu'ils n'avoient que trop reconnu, par une longue expérience, qu'il y avoit sur eux quelque malediction, & qu'ils étoient faits pour être les Serviteurs & les Esclaves des Blancs. Roberts, assez content de les voir dans cette idée, leur répondit que c'étoit une opinion assez reçue dans le monde. Ils entrerent si fort dans sa réponse, qu'ils la confirmerent en lui disant que c'étoit une verité prouvée par l'usage annuel des Blancs, qui venoient prendre ou acheter des miliers d'Esclaves en Guinée.

Leur habileté à nager & à plonger.

Non-seulement les Negres sauverent tous les débris qui étoient sur la surface de la mer; mais plongeant avec une hardiesse extréme, ils ramenerent du fond des flots deux pots de fer qu'ils se hâterent de rendre à Roberts. Ils excellent tous à nager & à plonger. La petite Baye de Punta de Sal étant d'une eau si claire, que dans le beau tems on voit le fond jusqu'à huit & dix brasses, c'est un de leurs plus doux exercices, après la péche, de jetter une pierre au fond de l'eau & de parier entr'eux qui aura le plus d'adresse à la retrouver. Ils ont un art de ménager leur haleine, qui les fait demeurer au fond plus d'une minute.

Message de la part du Gouverneur & du Prêtre de l'Isle.

Vers midi, ils firent à Roberts un dîner, composé de courges bouillies & de quelques poissons qu'ils avoient péchés. Pendant que les deux Anglois oublioient leur infortune, pour manger avec assez d'appétit, il leur vint un Messager du Seigneur Lionel Consalvo, Gouverneur de l'Isle, qui s'excusoit de n'être pas venu lui-même, parce qu'il étoit tourmenté d'un rhume. Il envoyoit à Roberts quelques courges & trois ou quatre pommes de terre, en lui faisant espérer, pour le jour suivant, une piece de chevreau sauvage. Au même moment, il parut un autre Messager de la part du Prêtre. Loin d'apporter quelques provisions aux deux Anglois, il étoit chargé par son Maître de leur demander s'ils n'avoient pas sauvé quelque reste de farine. Après cette question, il ajoûta, comme de lui-même, que s'il leur restoit de l'aqua ardenta ils feroient beaucoup de plaisir au Prêtre de lui en envoyer. Roberts lui montra les restes de son naufrage, qui consistoient dans quelques planches & les deux pots de fer. A la vûe des deux pots, le Messager releva beaucoup le pouvoir de son Maître, qui le rendoit plus capable d'être utile aux Etrangers que le Gouverneur même; & pour conclusion, il déclara aux Anglois qu'ils lui feroient plaisir de lui envoyer un des deux pots. D'autres Negres vinrent successivement, & parmi eux Domingo (50) Gomez, fils d'Antonio Gomez, qui avoit été Gouverneur de l'Isle avant Lionel Consalvo. Roberts prit une juste opinion de Consalvo en ne voyant qu'un Negre dans Gomez. Les Portugais dédaignent de venir commander personnellement dans une Isle si pauvre, & laissent volontiers prendre aux Negres leurs noms & leurs titres. Gomez presenta au Capitaine Anglois quelques courges, un papayo & des bananes, avec un gâteau composé de bananes & de maïz. Roberts lui ayant demandé ce qu'il exigeoit de sa reconnoissance pour tant de faveurs, il répondit qu'il seroit fort satisfait de son amitié; & que tous les autres Habitans n'avoient pas d'autre prétention, à la réserve du Prêtre, qui ne cesse-

Le Gouverneur est un Negre.

(50) Il y a dans l'Anglois *Gomms*; mais il est clair que c'est une faute.

roit pas, suivant sa coûtume, de lui faire beaucoup de demandes; mais qu'il le prévenoit là-dessus, afin qu'il ne se laissât pas tromper. Roberts lui dit qu'à son retour en Angleterre il ne manqueroit pas de se louer beaucoup de la générosité des Negres, pour engager ses Compatriotes à venir souvent dans leur Isle. Gomez répondit que malheureusement l'Isle ne produisoit rien d'avantageux au Commerce; que son pere & d'autres Negres fort anciens se souvenoient d'y avoir vû des Etrangers qui leur avoient dit qu'elle étoit fort pauvre, & que non-seulement les Habitans en étoient fort misérables, mais que leur misere étoit la raison qui empêchoit les Vaisseaux de les visiter.

Roberts. 1722.

Pauvreté de l'Isle.

Pendant cet entretien, Roberts observa un Negre qui paroissoit prêter l'oreille avec une attention extraordinaire; & jettant les yeux plus particuliérement sur lui, il crut remarquer qu'il ne ressembloit pas aux Negres de Guinée, mais qu'il étoit bazané comme les Arabes des Parties Méridionales de Barbarie, & qu'il avoit les cheveux droits & bruns, quoiqu'assez courts. Tandis qu'il le consideroit, il fut extrêmement surpris de lui entendre dire en Anglois, que l'Isle produisoit quantité de richesses qui n'étoient pas connues des Portugais, & dont les Insulaires ignoroient l'usage; telles que de l'or, de l'ambre gris, de la cire & diverses bois de teinture. En s'expliquant davantage Roberts apprit avec une joye égale à son étonnement, que cet Etranger étoit Anglois, né à Carleon sur la riviere d'Usk, dans le Pays de Galles; que son nom étoit Charles Franklin, & qu'il étoit fils d'un Juge de Paix. Il avoit commandé plusieurs Bâtimens de Bristol. Dans un voyage aux Indes Occidentales il avoit été pris par le Pyrate *Barthelemy*, & conduit sur la Côte de Guinée, d'où il avoit trouvé le moyen de s'échapper. Il s'étoit réfugié à Sierra Leona, chez un Prince Negre, nommé *Thome*. Barthelemy avoit employé les menaces pour l'arracher de cet azile; mais le Prince Thome, fidele à ses promesses, lui avoit fait une réponse fiere & méprisante, qui avoit obligé le Pyrate à se retirer. Après son départ, le Capitaine *Plunket*, Chef du Comptoir Anglois de Sierra Leona, ayant entendu parler de Franklin, & le prenant pour quelque Scélerat de la Troupe du Pyrate, l'avoit fait demander au Prince Thome, dans la seule vûe de le condamner au supplice, suivant la rigueur des Loix Angloises. Le Prince Negre en avoit averti Franklin, sans lui cacher qu'il étoit embarrassé par la crainte de déplaire aux Anglois. Franklin, comprenant qu'il lui seroit difficile de prouver son innocence, l'avoit conjuré d'attendre l'arrivée de quelque Vaisseau de Bristol, dont il connût le Capitaine. Son malheur avoit touché si vivement le Prince, qu'il avoit obtenu le renouvellement de sa protection avec un redoutable serment. Cependant, Plunket ne se relâchant pas dans ses instances, il avoit souhaité pour l'intérêt de la paix, d'être envoyé plus loin dans les terres, & le Prince ne lui avoit pas refusé cette faveur. Outre le motif de sa sûreté, il avoit appris qu'on trouvoit beaucoup d'or dans l'interieur du Pays, sur-tout entre douze & treize degrés de latitude, tant du Nord que du Sud, & peut-être jusqu'à l'extrêmité méridionale de cette vaste Région. Le Prince Thome l'envoya au Roi de Bembolu, accompagné de quatre Gardes & d'un *Bâton d'Etat*, qui lui tenoit lieu d'une Lettre de créance. Son voyage avoit duré sept jours, & sur le calcul de sa marche il croyoit avoir fait environ cent milles. Il avoit passé dans sa route par plusieurs Villes, où il avoit été fort bien reçu. Pendant les qua-

Roberts y trouve un Anglois nommé Franklin.

Avantures de Franklin.

Fidélité d'un Prince Negre.

Endroit de la Guinée où l'on trouve beaucoup d'or.

ROBERTS. 1722.

tre premiers jours il n'avoit fait aucune remarque importante : mais il avoit ensuite observé que l'or étoit fort commun parmi les Habitans. L'attention que ses Gardes avoient continuellement sur lui l'avoit empêché de prendre des informations. Il apprit d'eux-mêmes qu'ils avoient ordre de lui ôter toutes les occasions d'acquérir trop de lumieres, & de le conduire par les routes les plus désertes, mais sur-tout de ne pas lui laisser la liberté d'écrire. Le Prince Thome avoit eu soin de lui prendre tous ses papiers, sous prétexte de les conserver jusqu'à son retour ; mais les Negres étant persuadés que les Blancs sont autant de *Fittazars* ou de Sorciers, s'imaginent que le Diable ou quelque Génie, est toujours prêt à leur fournir les commodités dont ils ont besoin. Enfin, il étoit arrivé à la Cour du Roi de Bembolu, où la vûe du Bâton d'Etat l'avoit fait recevoir avec beaucoup de civilité & d'affection. Il y avoit fait l'admiration du Roi & de tout son Peuple, qui n'avoient jamais vû d'Européen dans leur Ville.

Franklin est envoyé au Roi de Bembolu.

Roberts ayant remarqué, pendant le discours de Franklin, que les Negres qui étoient autour de lui l'écoutoient fort attentivement, leur demanda s'ils avoient compris quelque chose à son récit. Ils lui dirent que non, mais qu'ils admiroient que le Seigneur Carolos (ils donnoient ce nom à Franklin) eût trouvé le moyen de lui parler dans une Langue qu'ils n'entendoient pas. Franklin leur apprit alors qu'il étoit du même Pays que Roberts. Une nouvelle si surprenante fut répandue aussi-tôt dans toute l'Assemblée. Ils venoient tous prier Roberts de la confirmer de sa propre bouche, parce qu'ils ont pour principe de ne pas s'en rapporter au témoignage d'autrui lorsqu'ils peuvent employer celui de leurs propres sens.

Roberts veut voir la Ville des Negres.

L'impatience de Roberts étoit de voir leur Ville. Franklin lui en avoit représenté le chemin comme inaccessible, par la multitude de rochers escarpés & pointus qu'il falloit traverser. Les Negres, qu'il interrogea aussi, confirmerent la même chose, & lui firent une description extravagante de leur Isle. Cependant comme le Gouverneur & le Prêtre l'avoient fait inviter à les aller voir chez eux, il résolut de surmonter toutes les difficultés, d'autant plus que dans le lieu où il étoit, il se voyoit exposé le matin & le soir à périr par la chute des pierres, qui rouloient du sommet de la montagne. Les Negres lui dirent que ces mouvemens venoient des chevres sauvages qui se retiroient le soir sous les rocs. En effet l'Auteur observe que l'Isle entiere, n'est qu'un composé de montagnes, qui s'élevent l'une au-dessus de l'autre, & que le sommet de l'une étant comme le pied de l'autre, elles forment ensemble une espece de dôme. Lorsqu'il se fut déterminé à partir, Domingo voulut lui servir de guide, avec la précaution de le lier derriere lui, pour le soutenir dans sa marche. La premiere partie du chemin se fit assez facilement ; & l'on s'arrêta pour prendre quelques momens de repos. Mais en avançant plus loin, Roberts s'apperçut bientôt qu'il lui seroit fort difficile de continuer. Quelques Negres s'écartant pour chercher une meilleure route, firent tomber une grosse piece de roc, qui mit en danger tous ceux qui les suivoient. Domingo déclara qu'il n'exposeroit pas le Capitaine Anglois pendant le jour, parce que l'ardeur du Soleil rendoit les rocs moins capables de consistence & les pierres plus faciles à se détacher ; au lieu que l'humidité de la nuit formoit une espece de ciment qui les arrêtoit. Sur ce raisonnement, dont Roberts ajoûte qu'il re-

Difficultés insurmontables du chemin.

connut la vérité par son expérience, on ne pensa qu'à retourner au lieu d'où l'on étoit parti. Domingo proposa de faire venir une Barque pour gagner la Ville par la voie de la mer. Quoique ce dessein demandât plusieurs jours, Roberts se vit forcé d'y consentir par les premieres atteintes d'une violente fievre. Tant de chagrins & de fatigues, joint à l'ardeur excessive du Soleil qu'il falloit essuyer continuellement, avoit épuisé ses forces. Il tomba dans une maladie si dangereuse, que pendant plus de six semaines son Matelot & Franklin désespererent de sa vie. Les Negres lui rendirent plus de services & de soins qu'il n'auroit pû s'en promettre dans la région la plus polie de l'Europe, & la plus affectionnée aux Anglois. Enfin lorsqu'il fut en état d'entrer dans la Barque, les Negres qui se chargerent de le conduire avec Domingo prirent au Sud-Ouest, & trouverent toujours la mer fort calme; au lieu que de l'autre côté le vent ne cesse pas de se faire sentir, sur tout à mesure que le Soleil s'approche du Méridien. On arriva le soir à *Furno*, où Roberts trouva un cheval du Gouverneur, sur lequel il monta pour se rendre à sa maison. Ce n'étoit proprement qu'une cabane. Il y fut reçu fort civilement; mais ayant promis à Domingo de loger chez lui, il se rendit ensuite chez le Signor Antonio, Pere de ce Negre. On y avoit déja pris soin de lui préparer un lit, secours précieux, si l'on considere le Pays & les Habitans. Il étoit composé de quatre pieux, enfoncés dans la terre à de justes distances, & de quatre piéces de bois informes qui les joignoient ensemble, sans autre lien que des cordes de Bananier. Le fond étoit rempli d'une paillasse de cannes, sur laquelle on avoit mis une grande quantité de feuilles séches de Bananier, couvertes d'une natte; & pour draps, deux piéces d'une étoffe blanche de coton. La courte-pointe étoit aussi de coton à raies bleues & blanches.

> ROBERTS. 1722.
> Il y va par mer.
> Maladie qui l'arrête.
> Il arrive à Furno & à la Ville.
> Description de son lit.

Roberts passa deux mois dans la maison du Seigneur Antonio Gomez, sans pouvoir se rétablir. Mais ayant commencé à reprendre ses forces, il se fit un amusement de la pêche. Il employoit souvent trois ou quatre jours entiers à cet exercice. Les Negres portoient le bois dont ils avoient besoin pour allumer du feu & faire cuire le poisson. Ils trouvoient du sel sur les rocs, où la chaleur du Soleil le formoit naturellement de l'eau de la mer.

> Il s'amuse à la pêche.

Dans la familiarité où Roberts vivoit avec les Negres, il s'informa quels Vaisseaux ils avoient vûs dans leur Isle depuis quelques années. Il n'en étoit arrivé que deux dans l'espace de sept ans; l'un d'Angleterre, qui avoit acheté des Porcs; l'autre, Portugais, qui transportant des Esclaves de S. Nicolas au Bresil, avoit relâché à S. Jean pour faire de l'eau, mais s'étoit vû enlever de dessus ses ancres par une violente tempête. L'intention de Roberts étoit de passer dans l'Isle de S. Philippe, où il sçavoit que les Vaisseaux abordoient plus souvent. Après de longues réflexions, il prit le parti de rassembler tous les débris de sa Felouque, & d'en composer une Barque, avec le secours des Negres. Il lui donna vingt-cinq pieds de long, sur dix de largeur, & quatre pieds dix pouces de profondeur. Il la calfata de coton & de mousse, avec un enduit de suif mêlé de fiente d'âne. Cette composition acquit tant de dureté en séchant au Soleil, que non-seulement la chaleur n'étoit pas capable de la fondre, mais que l'eau de la mer, ne pouvoit l'endommager. La fiente d'âne la défendoit contre les poissons, qui auroient mangé le suif sans ce mêlange. D'ailleurs Roberts n'auroit pû se procurer assez de suif pour fournir à tout

> Il forme une Barque des débris de sa Felouque.

ROBERTS. 1722.

l'ouvrage ; car il observe que quarante Chevres ne lui en donnoient pas plus de cinq livres, & qu'une Vache grasse n'en rendoit pas davantage.

Frank'in l'abandonne ; ce qui ne l empêche pas de partir.

Lorsqu'il crut avoir mis sa Barque en état de supporter la mer, il obtint des Negres une ancre qu'il avoit pêchée après le départ du Vaisseau Portugais, dont on a raconté l'accident. Il s'approcha ainsi de Furno, d'où il se rendit à la Ville, pour y faire ses derniers adieux : mais il fut fort surpris que Franklin, après lui avoir promis constamment de s'embarquer avec lui, eut changé tout d'un coup de résolution. Il affecta de paroître satisfait de ses raisons ; & sans autre compagnie que son Matelot, & six Negres qui s'étoient offerts à le suivre, il partit deux heures avant le jour, avec la marée du matin. Son espérance étoit de pouvoir traverser le Canal avant les vents dont on a parlé, qui sont ordinairement fort impétueux vers midi. Il gagna le vent au-dessus de *Villa*, pour tomber à *Fonte de Villa*, qui est une Baye sabloneuse, mais où il se crut obligé d'entrer, parce que le vent commençoit à tourner au Nord. Il eut la patience de suivre la Côte jusqu'à la pointe de (*) Nossa Singora, qu'il doubla heureusement, & s'engageant dans la Baye du même nom, il y mouilla sur six brasses. Cette Baye est aussi sabloneuse, mais l'eau fort claire, & plus tranquille qu'à Fonte Villa, du moins pendant le vent qui souffloit. Cependant Roberts s'y arrêta peu, sur l'avis de quelques Negres envoyés par Thomé-Santi, qui lui conseillerent de gagner une autre petite Baye, nommée *Laghate*, où la mer étoit si unie, avec si peu de difficulté au rivage, qu'il pourroit s'en approcher & descendre à toute heure. Ils s'offrirent à lui servir de Guides jusqu'à la Baye. Thomé-Santi commandoit la Cavalerie de l'Isle. Il avoit reçu ordre du Gouverneur de s'avancer sur les Dunes jusqu'à Nossa Singora, pour la sûreté de la Côte, en attendant qu'on fût informé quel étoit le dessein de Roberts.

Diverses Bayes de l'Isle Saint-Philippe.

Il arrive à celle de Laghate.

La Baye de Laghate étoit telle que les Negres l'avoient representée. Roberts trouva dans l'Isle de S. Philippe, qui se nomme aussi *Fuogo*, deux Charpentiers Negres qui avoient été élevés au comptoir François du Senegal, & qui avoient ensuite passé cinq ans à Nantes en Bretagne pour se perfectionner dans leur profession. Ils lui firent appercevoir tant de défauts dans sa Barque, qu'il se détermina à retourner avec eux dans l'Isle de S. Jean, où le bois étoit en abondance. Thomé-Santi & quelques autres Passagers lui demanderent la permission de l'accompagner. Il mit à la voile une heure avant la marée, & profitant d'un vent Sud qui dura jusqu'à la pointe de Nossa Singora il eut le bonheur d'y arriver avant le reflux. Ensuite ouvrant la pointe, il ne fut pas moins heureux à trouver le vent de commerce qui le fit avancer jusqu'à *Balleavillier* avant la fin du reflux. Mais trouvant ensuite le vent au Nord, il craignit de ne pouvoir gagner Furno avec la marée suivante, ce qui lui fit jetter l'ancre à Balleavillier, pour attendre celle d'après. Elle le servit si bien avant la fin de la nuit, qu'étant parti à quatre heures du matin, il arriva vers midi à Furno. Ses Passagers lui donnerent dix robbes de coton, qui lui servirent à faire une fort bonne voile, & des habits pour lui & pour son fidéle Matelot.

Il retourne à Saint-Jean pour reparer sa Barque.

Comment il se fait une voile & des habits.

Il se passa deux mois avant que les réparations de sa Barque fussent achevées. Enfin remettant à la voile, avec la résolution de se rendre à S. Jago il ne laissa pas de toucher à S. Philippe, pour y remettre Thomé-Santi & les autres Passagers. Il y passa trois jours, à prendre de l'eau & des provisions ; après

(*) Nom corrompu, pour Neustra Segnora.

quoi, partant pour S. Jago, il confesse que s'il n'employa que dix jours à ce passage il en eut l'obligation à la connoissance qu'il avoit du courant, sans quoi les difficultés qu'il eut à vaincre seroient devenues peut-être insurmontables. Il chercha la Baye qui s'appelle *Rivero das Bharkas ;* mais après y avoir mouillé, le chagrin de n'y voir aucun Vaisseau & d'y trouver fort peu de sel, lui fit prendre le parti de gagner l'Isle de May. Il s'étoit fait une petite cargaison de Courges & de Maïz, dont il esperoit tirer beaucoup de profit dans cette Isle, où il n'ignoroit pas qu'on étoit affligé depuis long-tems par la famine. Son expérience lui avoit appris que la meilleure route pour se rendre à l'Isle de May étoit de gagner la pointe Nord de S. Jago. Il leva l'ancre, pour l'aller jetter, à la marée suivante, dans la Baye de *Rivero de Pinta.* La marée d'après il gagna *Porto Terrafall*, où il fut obligé d'attendre pendant treize jours un meilleur tems. Enfin saisissant une marée contre le vent, il s'avança jusqu'à *Porto Facienda.* Mais n'ayant pû gagner la pointe du Nord, il vint tomber dans une Baye inconnue, qu'il nomma *Porto Signore Georges*, par des raisons qui vont être expliquées. L'entrée de cette Baye est formée par quantité de rocs, dont le plus large ne l'étoit pas de plus d'un jet de pierre, la plûpart élevés au-dessus de l'eau, & s'étendant à plus d'un mille du rivage : mais, avec beaucoup d'attention & de défiance, il trouva le moyen de passer au travers de tant d'écueils. Il se trouva dans la Baye comme dans un nid aussi sûr qu'agréable, à couvert de tous côtés, & sans découvrir même la mer, à qui les rocs servent comme de rempart. Le fond est de sable mêlé de limon, depuis cinq brasses jusqu'à trois. Il vit bientôt paroître un Homme fort âgé, suivi de quatre Esclaves armés de lances, qui le pria civilement de descendre à terre, & qui lui offrit dans l'intervalle un melon d'eau. Il prit lui-même la peine de le couper, avec un air de goût & de propreté qui sembloit marquer un homme de distinction. Roberts trouva le melon excellent ; mais il sentit d'abord peu de penchant à suivre l'Etranger, parce qu'il se souvenoit d'avoir appris que cette partie de S. Jago est habitée par des Bandits, qui s'y font une retraite contre les poursuites de la Justice. Cependant il sçavoit aussi que cette race de Brigands se laisse gagner de bonne foi par les presens & les témoignages d'amitié. Cette pensée lui fit prendre la résolution de descendre à terre. Il y fut reçu par le Vieillard avec beaucoup de civilités, & sans se rendre importun par sa curiosité il apprit bientôt de lui-même qu'il se nommoit *Signore Georges Wharela*; qu'il étoit le Juge du Pays; que toutes les terres qu'on pouvoit découvrir de la Baye lui appartenoient; qu'il avoit des mines d'argent dans son domaine, mais qu'il ignoroit le moyen de les mettre à profit, & que jusqu'alors il n'avoit pas voulu faire venir les Artistes de la Ville, dans la crainte que le Roi de Portugal ne se saisît de ses richesses. Cependant il promit de faire voir à Roberts quelques essais de ses mines.

ROBERTS. 1722.

Il passe à Saint Jago, d'où il va gagner l'Isle de May.

Baye inconnue qu'il nomme Porto Signore Georges.

Rencontre du Seigneur Georges Wharela.

Ses mines d'argent.

Il en fit apporter le lendemain. Mais Roberts, qui avoit trop d'expérience pour être trompé par de fausses apparences, ne trouva dans le minéral qu'un morceau de roc feuilleté, avec un mêlange de quelques paillettes blanches qui brilloient au soleil comme de petits grains de cristal. Le Vieillard assez surpris de ne pas remarquer dans ses yeux les marques d'admiration ausquelles il s'attendoit, fit emporter tristement ses essais, & ne laissa pas de lui faire

Roberts les trouve fausses.

ROBERTS. 1722.

présent d'un Chevreau gras & de quelques pintes de lait.

Le tems ayant changé pendant la nuit suivante, Roberts en profita le lendemain pour s'avancer jusqu'à *Bigude*, qui est la pointe Nord-Est de S. Jago. Vers midi, le vent devint Nord-Est, & le servit si heureusement qu'il eut à trois heures la vûe de l'Isle de May, & celle de *Monte Pinoso*, qui portoit Sud par Est. Dès le lendemain il mouilla dans *Porto Englese*, que les Habitans de l'Isle nomment *Yindoss* : mais n'y trouvant pas de Vaisseaux, & la Côte lui paroissant inégale, il remit en mer pour gagner *Kalyete*, ou *Paceco*, qui est au-dessus de Kalyete. Il auroit pû s'arrêter à Paceco, s'il n'eut fait réflexion que les mines de sel en sont trop éloignées. Ayant poussé jusqu'à Kalyete, où il jetta l'ancre, il s'y fit apporter du sel par les Habitans, qui prirent en échange les denrées qu'il avoit sur sa Barque.

Il gagne la pointe de Saint Jago.

Et de là Kalyete dans l'Isle de May.

Tandis qu'on chargeoit le sel, les Negres dont l'équipage de Roberts étoit composé, s'étant imaginés que son dessein étoit de les transporter à la Barbade avec cette cargaison, l'abandonnerent sans lui avoir témoigné leur défiance. Il demeuroit dans le dernier embarras, avec son unique Matelot, lorsque deux autres Negres, l'un natif de S. Nicolas, l'autre de S. Antoine, vinrent lui offrir leurs services. Le dernier l'assura qu'il se déferoit plus avantageusement de son sel dans l'Isle de S. Antoine, & qu'il y pourroit prendre un grand nombre de Tortues, pour les aller vendre ensuite à S. Nicolas où les provisions étoient encore fort rares. Roberts suivit d'autant plus volontiers cette ouverture, que s'il ne pouvoit gagner ces deux Isles il étoit sûr d'avoir sous le vent celle de S. Jago, où il pourroit toujours tomber.

Diverses courses de Roberts.

Il partit de Kalyete, dans cette résolution ; mais le vent secondant mal son dessein, il abandonna le projet d'aller à S. Nicolas & à S. Antoine, pour se rendre droit à S. Jago, en portant vers la pointe Nord-Est de cette Isle. Il y trouva une belle Baye, d'environ deux lieues de largeur, au Sud de Bighude, & n'apprenant pas qu'elle eût de nom, il lui donna celui de Porto Sine Nome. Il y jetta l'ancre dans un lieu fort commode ; mais le Negre de S. Antoine lui dit que cette station n'étoit pas sûre, parce que c'étoit la principale habitation des Bandits. A peine avoit-il cessé de parler, qu'il leur vint du rivage un volée de pierres, qui fut suivie d'une autre, & qui n'auroit pas reçu d'interruption, si Roberts ne s'étoit avisé de nommer aux Negres qui l'insultoient du rivage, le Seigneur Georges Wharela, comme un de ses meilleurs Amis. A ce nom ils lui promirent la paix & leur amitié. Cependant il sentit peu d'inclination à demeurer plus long-tems près d'eux ; & levant l'ancre dans un tems fort calme, il se servit de ses rames pour gagner *Porto Formosa*, où il prit de l'eau & du bois.

Baye de Bighude.

Porto Sine nome.

Porto Formosa.

Etant descendu lui-même au rivage, il y rencontra le Signor *Antonio Thavar*, un des plus distingués du Canton, qui ne marchoit pas sans être accompagné de huit Esclaves armés de lances & de pistolets. Il étoit obligé à cette précaution par le voisinage de *Wilhancas* & de *Terrafall*, autres habitations de Bandits ; & lorsque Roberts lui eut appris l'accueil qu'il avoit reçu à Porto Sine Nome, il le félicita du bonheur qu'il avoit eu d'échapper à cette dangereuse race. Thavar étoit un blanc de race Portugaise, & d'un caractere si obligeant qu'il offrit à Roberts une demie douzaine de ses Negres pour lui faire sa provision de bois. Le lendemain il lui envoya un Ane chargé de vivres

Civilités que Roberts reçoit du Signor Thavar.

& de fruits. Enfin ses civilités s'étant soutenues jusqu'au départ, il lui fit présent, le dernier jour, de six fromages, de quantité de Poisson, & d'une calbasse remplie de miel.

Roberts. 1722.

Roberts quitta Porto Formosa, pour suivre la Côte avec un excellent vent jusqu'à Porto Madera. Il y mouilla contre un roc, sous lequel il étoit fort à couvert; mais le lieu n'étant point habité, & le chemin paroissant très-mauvais jusqu'à la Ville de S. Jago, il se remit à suivre les Côtes vers *Praya Formosa*, & de-là jusqu'à *Porto Lobo*, où il reçut une lettre du Commandant Géneral de toutes les Isles du Cap-Verd, avec un Homme & un Cheval pour le conduire à la Ville. Ainsi laissant sa Barque à l'ancre, il entreprit le chemin par terre. On ne lui parloit que de vingt-milles, mais il en trouva plus de quarante.

Porto Madera.

Praya Formosa.

Porto Lobo.

Le tems approchoit où l'air devient extrêmement dangereux à S. Jago. Roberts assure qu'à l'exception de *Cachao*, le continent de Guinée n'a pas de lieu plus mal sain que cette Isle pendant les mois de Juin & de Juillet. D'ailleurs c'est la saison de l'année où l'on y voit arriver le moins de Vaisseaux. Avec ces lumieres, il conservoit toujours le desir de gagner quelque Isle au-dessus du vent, sur-tout celle de S. Nicolas, où il y avoit le plus d'apparence de trouver quelque Bâtiment de l'Europe. Aussi ne s'arrêta-t'il à S. Jago que pour y faire l'échange de son sel & se procurer une assez bonne cargaison de Maïz, de Manioc, de Noix de cocos, de Plantains & de Bananes. Ensuite ayant remis promptement à la voile, il s'efforça de gagner l'Est de l'Isle, non-seulement parce qu'il pouvoit s'avancer de-là plus facilement avec un vent de Sud ou d'Ouest, mais encore parce que c'est le côté de l'Isle où les Rades sont les plus sûres, à la réserve néanmoins de Kalyete & de S. Martin. S'étant donc avancé jusqu'à la hauteur de *Porto Lobo*, il se proposa d'abord de toucher, s'il étoit possible, à Bona-Vista, où le marché est excellent pour les provisions. Mais le courant du Nord lui fit abandonner cette résolution, & prendre celle de se rendre à Porto Madera, où il attendit le vent pendant huit jours. Enfin le trouvant favorable, il porta droit à l'Isle de May. Vers la fin du jour, un autre vent le força de mouiller devant Kalyete. Il prit le lendemain vers l'Est, en côtoyant par *Paceco*, & *Navia Coverada*, à la vûe de plusieurs feux que les Habitans allumoient dans l'espérance de l'attirer dans leurs Cantons. Mais il étoit résolu de n'interrompre sa course qu'après avoir passé les *Gallons*, qui sont une longue chaîne de rocs, au Nord-Est de l'Isle. Alors il porta directement vers Bona-Vista, où il seroit bientôt arrivé, s'il n'eut été surpris par un calme, suivi de vents incertains qui le firent errer pendant trois semaines dans le Canal. Il fut forcé de tourner autour de la pointe Sud de l'Isle, où il eut l'occasion d'observer ce que les Pilotes appellent la riviere, & qui n'est qu'une chaîne de rocs abîmés & de sables cachés, entre lesquels la mer passe & bat, l'espace d'une lieue & demie, avec beaucoup de violence. Cependant il s'y trouve des canaux assez profonds pour le passage de toutes sortes de Bâtimens. Roberts en prit un qui n'avoit pas moins de trois ou quatre brasses d'eau. Mais le battement de la mer est si effrayant qu'on le croiroit beaucoup plus dangereux. Enfin s'étant approché de Bona-Vista, il entra dans la Rade Angloise, où il trouva une petite Barque Portugaise, abandonnée par les Pyrates. Il s'en servit pour faciliter sa cargaison de sel. On étoit

Mauvais air de Saint-Jago.

Ville de Saint-Jago.

Kalyete.

Paceco.

Navia Coverada.

Rocs nommés les Gallons.

ROBERTS. 1724.

alors au milieu du mois d'Août 1724. La saison étoit devenue si pluvieuse que ce travail lui prit trois semaines.

Arrivée d'un Bâtiment de Bristol à Bona-Vista.

Dans cet intervalle il vit arriver un Bâtiment de Bristol, dont le Capitaine lui témoigna tant d'amitié qu'il n'auroit pas balancé à le suivre, s'il n'eut appris de lui-même le véritable dessein de son voyage. Ici Roberts, sans nommer cet Officier, déclare que son projet lui parut contraire à ce qu'il nomme la Justice universelle, & que c'est la raison qui l'empêche de rapporter son nom, comme ce fut celle qui lui ôta la pensée de le suivre. Cependant il assure qu'il n'étoit pas question de Pyraterie.

Il fut si bien traité par le Capitaine de Bristol, que malgré toutes ses précautions ce changement de régime lui causa plusieurs jours de fievre. Mais les secours qu'il reçut de la même main le délivrerent bientôt de ce fâcheux accident. L'obscurité où il affecte ici de s'envelopper ne l'empêche pas de nous apprendre que le Capitaine avoit à bord l'Evêque de S. Jago & le Visiteur Géneral, avec leur Cortege, qui alloient visiter toutes les Isles; après quoi le Visiteur devoit faire la visite de toute la côte de Guinée qui est sous la domination du Roi de Portugal. Quel moyen de s'imaginer comment tant d'honnêtes Portugais pouvoient se trouver sur un Bâtiment de Bristol, où ce qu'il y avoit de contraire à la Justice universelle dans la commission qu'un Anglois prenoit de les conduire? A moins que son dessein ne fût peut-être d'abuser de leur confiance pour les retenir prisonniers, & leur faire acheter leur liberté. Il pouvoit l'avoir communiqué à Roberts, qui dans ses principes de religion & d'honneur avoit sans doute refusé d'y consentir. Mais cette explication n'est qu'une conjecture. Il falloit d'ailleurs que le Capitaine ne fût pas un Homme sans mœurs & sans probité, puisque l'Evêque de S. Jago, surpris des marques d'affection qu'il donnoit à Roberts, lui ayant demandé s'il étoit son Parent; il répondit d'un ton romain: c'est un Chrétien, un Protestant, un Homme, & mon Compatriote; quatre titres qui lui donnent droit à mes services & à mon amitié.

Etranges Passagers qu'il avoit à bord.

Conjecture sur cet évenement.

Roberts partit la nuit suivante, pour l'Isle de S. Nicolas, qui est la plus renommée pour le commerce des Anes. Il se fait particuliérement aux mois de Novembre & de Décembre, au lieu que celui de Janvier est la saison ordinaire pour la cargaison du sel. En arrivant à S. Nicolas, Roberts chercha la Rade qui se nomme *Porto Ghuy*, parce que la mer y est plus tranquille que dans celle de Paraghisi. Il y entra le lendemain, & dans peu de jours il fit l'échange de son sel, mesure pour mesure, contre du Maïz & du bled d'Inde.

Rade de Porto Ghuy.

De petites pluies, qui commençoient à tomber par intervalles lui firent craindre l'arrivée des vents du Sud ou de l'Ouest, qui étoient les seuls qu'il eût à redouter. Mais les Negres l'assurerent qu'il ne devoit pas s'allarmer, & lui montrant une montagne pointue qui se nomme *Monte Fradre*, ils lui apprirent que le brouillard dont elle étoit couverte annonçoit toujours les vents du Nord aussi long-temps qu'elle en seroit enveloppée. Malgré ces assurances, il s'éleva un orage qui brisa la Barque de Roberts contre les Rochers. Heureusement, il étoit alors à terre avec tous ses gens.

La Barque de Roberts se brise contre les Rochers.

Son unique ressource consistoit dans quelques lettres de recommandation qu'il avoit obtenues à Bona-Vista, de l'Evêque de S. Jago & de ses Prêtres.

Il en avoit une de l'Evêque pour deux Religieux de S. Antoine. L'Aumônier de ce Prélat, qui étoit le même Prêtre que le Pyrate Russel avoit pris à Saint Nicolas, lui en avoit donné une aussi pour son Successeur. Avec ce secours il se rendit à la Ville, où il fut si bien reçu, que le Successeur du Prêtre ayant besoin de bois pour élargir le Chœur de son Eglise lui offrit aussi-tôt dix dollars des débris de sa Barque. Et, pour s'en assurer la possession, il prononça une excommunication publique contre ceux qui en détourneroient un seul clou. Roberts se trouva plus riche en argent qu'il ne l'avoit été depuis plusieurs années. Mais il fut attaqué d'une fievre tierce, qui le rendit fort languissant jusqu'à la fin d'Octobre. Les secours qu'il reçut du Prêtre & des Habitans contribuerent beaucoup moins à sa santé que l'heureuse nouvelle qu'il reçut enfin de l'arrivée d'un Vaisseau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à Terrafall. Tandis qu'il cherchoit à se procurer un Cheval pour ce voyage, on lui apporta une lettre du Capitaine, dont le nom étoit John Harfoot, qui se trouva heureusement de sa connoissance. Ayant appris des Negres le nom & les infortunes de Roberts, il s'étoit hâté de lui écrire pour le presser de se rendre à bord. Leur joie fut extrême de se revoir. Harfoot devoit faire voile à la Barbade. Il tira beaucoup d'avantage des conseils de Roberts pour faire sa cargaison ; & partant ensemble ils s'arrêterent quelques jours à Bona-Vista. Ensuite ils passerent par l'Isle de May, d'où ils allerent jetter l'ancre à Porto Praya dans celle de S. Jago. Ils y trouverent un autre Vaisseau Anglois, qui revenoit des Côtes de Guinée avec sa cargaison d'Esclaves, de cire & de dents d'Eléphans pour Lisbonne. Le nom du Capitaine étoit Moyse Durel, & celui du Vaisseau le Merry Thougt. Roberts ne balança point à saisir cette occasion pour retourner droit en Europe. Il partit le 15 de Novembre avec Durel, en portant au Nord, dans la vûe de se rendre à *Porto Cidade*. Mais le Bâtiment commençant à faire eau, on fut obligé de relâcher à Sainte Lucie. Quelques autres disgraces, qui lui arriverent dans ce Port, le mirent en si mauvais état, que Roberts conseilla au Capitaine de tourner vers la Barbade. Il y avoit à bord cent quatre-vingt Esclaves, un Supercargo Portugais, quelques Officiers de la même Nation, & le Seigneur *Antonio de Barra*, dernier Gouverneur de Cachao. Ce Gentilhomme fit quelques objections contre la Barbade, & representa particuliérement que ce n'étoit qu'une petite Isle. Roberts lui répondit qu'à la vérité c'étoit une Isle ; mais qu'à la réserve d'un Roi, d'un Patriarche, & d'un Homme noble, il n'y avoit rien à Lisbonne qu'on ne pût trouver dans l'Isle de la Barbade. On se détermina enfin à prendre cette route ; mais le Capitaine, pour justifier sa conduite, eut soin de faire signer sa résolution par tous les Officiers Portugais. On arriva dans la Baye de Carlile le 25 de Decembre 1724. On y passa quelques semaines, & remettant à la voile pour Lisbonne, on eut la vûe des Côtes du Portugal au commencement du mois de Mars. Roberts trouva au Port de Lisbonne Alexandre *Baxter*, Commandant d'un Brigantin, qui lui accorda génereusement le passage jusqu'à Londres, où il arriva sur la fin de Juin, avec son fidele Matelot.

ROBERTS. 1724.

Ressource qu'il trouve dans sa disgrace.

Arrivée d'un Vaisseau Anglois commandé par un de ses amis.

Il rencontre un autre Vaisseau Anglois sur lequel il part pour l'Europe.

Il est forcé d'aller à la Barbade.

Son arrivée en Portugal & de là à Londres.

CHAPITRE VI.

Description des Isles du Cap-Verd.

INTRODUCTION.

IL se trouve assez de Voyageurs qui nous ont donné une courte Description de quelque Isle du Cap-Verd, à laquelle ils ont touché en faisant voile vers le Sud; mais le Capitaine Roberts est le seul qui en ait publié la Description génerale. Aussi sera-t'elle le fondement de cet article, en y joignant, suivant notre méthode, les Observations des autres Ecrivains.

Roberts, après avoir donné, dans sa premiere Partie, l'histoire de ses propres avantures, présente, dit-il, dans la seconde, le détail de ses Remarques sur la nature, la situation, les productions & les usages des Pays du Cap-Verd. Il distingue deux tems de sa vie, ausquels il rapporte ses lumieres: celui du Commerce qu'il a fait dans ces Isles; & le dernier temps, où n'ayant guères d'autre qualité que celle de Voyageur, & même d'Habitant, il a pû satisfaire encore plus soigneusement sa curiosité. Aux remarques qu'il a faites de ses propres yeux, il a joint celles qu'il a pû recueillir du témoignage des Habitans naturels, quand il les a trouvées dignes de son attention & de sa confiance. Car les Peuples de ces Isles ayant quantité de notions confuses que leurs Ancêtres ont apportées de Guinée, il s'est dispensé de recueillir toutes ces fables.

Il s'est attaché particuliérement à tout ce qui concerne le Commerce, soit pour la nature des productions, soit pour la commodité des lieux. La Carte qu'il a pris la peine de composer appartient proprement à son Ouvrage; c'est-à-dire qu'elle répond à tous les lieux dont il fait la description. Il en releve beaucoup l'exactitude. En effet, comme on a déja vû dans la Relation de son Voyage qu'il y a peu d'Isles dont il n'ait suivi les Côtes, & qu'il passoit continuellement de l'une à l'autre, on conçoit que sa Carte mérite beaucoup de préférence sur celles qui ont été publiées par des Voyageurs moins instruits, du moins par rapport à la distance mutuelle des Isles, à leur figure & à leur grandeur. A l'égard du point de leur situation, il peut rester quelque doute; non que Roberts n'ait pris soin de marquer la latitude & même la longitude de chaque Isle à la tête de sa description; mais on ne voit pas que ces positions ayent été observées, à l'exception de celle de Paraghisi; ou si elles l'ont été, on ne fait pas connoître particuliérement dans quel lieu, ce qui les rend de fort peu d'usage. On peut supposer à la verité qu'elles ont été prises au milieu de chaque Isle; mais quand cette supposition auroit plus de vraisemblance, elle ne pourroit regarder que Mayo & S. Philippe, puisque les Côtes Septentrionales des Isles de Sal & de S. Jean, & les Côtes Méridionales de S. Jago, S. Nicolas & S. Antoine, répondent fort bien aux latitudes qui sont marquées dans la Description. La Carte de Roberts ne paroît pas plus sûre pour les longitudes; car si elles s'accordent avec sa Description sur les Côtes Orientales de Sal, de Bona-Vista, de S. Jago & de S. Philippe, les mêmes Côtes sont trop à l'Ouest de quatre minutes pour

Observations sur la Carte de Roberts, & sur ses défauts.

l'Isle de May, & trop à l'Ouest aussi de vingt minutes pour celle de S. Jean; tandis qu'au contraire celles de S. Nicolas y sont trop peu de vingt-deux minutes, & celles de S. Antoine trop peu aussi de cinquante-trois. Il est donc certain que les latitudes & les longitudes de Roberts ne sont point exactes, ou que ses Plans ont été gravés avec beaucoup de négligence. On est porté à faire tomber le reproche sur les Graveurs, quand on considere que les contrarietés de la Carte & de la Description pouvoient être accordées facilement.

Il faut encore observer que si Roberts a marqué sur les Côtes plusieurs Places qui ne se trouvent pas dans les autres Cartes, en leur reprochant cette omission, il n'a pas laissé d'en omettre quelques-unes qui l'exposent à la même censure, telles que *Ribeira Grande* dans l'Isle de S. Jago, & *S. Domingo Abacou*. Il a négligé aussi de marquer le lieu de chaque Place par un petit cercle, pour en assurer exactement la position. Enfin il a tracé rarement la course de son Vaisseau; & s'il l'a fait quelquefois, ce n'est point avec autant d'exactitude qu'on devoit l'attendre d'un Voyageur si curieux & si attentif.

C'est dans la vûe de remédier à tous ces défauts qu'on a composé une nouvelle Carte, où l'on s'est aidé de la sienne pour corriger les autres, & des autres aussi pour suppléer à la sienne. Mais il est échappé de donner le nom de Sainte Lucie à S. Vincent, & celui de S. Vincent à Sainte Lucie; erreur de gravûre, dont il suffit que le Lecteur soit averti.

§. I.

Observations génerales sur les Isles du Cap-Verd.

Les Portugais, en découvrant ces Isles, leur donnerent le nom de *las Ilhas de Cabo-Verde*. Le Cap tire le sien de la verdure perpétuelle dont il est couvert; & les Isles, du Cap vis-à-vis duquel elles sont situées. Cependant elles sont nommées aussi par les Portugais *las Ilhas Verdes*, soit par simple contraction, soit par allusion à l'herbe verte, qu'ils nomment *Sargosso*, dont toutes ces Isles sont environnées. Elle a beaucoup de ressemblance avec le cresson d'eau, & son fruit ressemble à la groseille. La mer en est couverte depuis le vingtiéme dégré jusqu'au vingt-quatriéme. Dans quantité d'endroits elle est si épaisse, qu'elle presente comme un grand nombre d'Isles flotantes, qui sont capables d'arrêter les Vaisseaux lorsque le vent n'est point assez fort pour leur faire surmonter cet obstacle; sans qu'on puisse (51) s'imaginer ce qui produit cette verdure dans une partie de l'Ocean, qui est à plus de cent cinquante lieues des Côtes de l'Afrique, & qui n'a pas de fond. Les Hollandois appellent les Isles du Cap-Verd, Isles de Sel, parce qu'il s'y en trouve beaucoup.

Origine de leur nom.

Herbe dont la mer est couverte.

On en compte dix : *Sal*, *Bona-Vista*, *Mayo*, *S. Jago*, *Fuego*, ou S. Philippe, *Brava*, *S. Nicolas*, *Sainte Lucie*, *S. Vincent* & *S. Antoine*. D'autres en comptent douze, & quelques-uns quatorze; mais ils donnent mal-à-propos le nom d'Isles à quatre Rocs, dont les deux premiers, qu'on a nommés

Nombre des Isles du Cap-Verd.

(51) Voyages de Mandelslo aux Indes, p. 271.

ROBERTS. En divers tems.

Ghuny & *Carnera*, sont au Nord de *Brava*; & les deux autres, nommés *Chaon* & *Branca*, à l'Ouest de S. Nicolas.

Leur position.

Les Isles du Cap-Verd prennent un peu plus de trois degrés du Sud au Nord, avec la même étendue de l'Est à l'Ouest; c'est-à-dire qu'elles sont entre quatorze degrés trente minutes & dix-sept degrés quarante-cinq minutes de latitude. De même leur longitude, de Ferro, est entre quatre & sept degrés. Sal, Bona-Vista & Mayo sont un peu plus à l'Est, du Nord au Sud; S. Jago, Fuego & Brava plus au Sud, de l'Est à l'Ouest; S. Nicolas, Sainte Lucie, S. Vincent & S. Antoine plus au Nord-Ouest, sur la même ligne, du Sud-Est au Nord-Ouest. Ovington dit qu'elles s'étendent dans la forme d'un croissant (52) dont le côté convexe est tourné vers le continent d'Afrique. Beckman observe qu'elles presentent une perspective fort agréable à ceux qui les traversent à la voile. Mayo, qui est la plus proche du Cap-Verd, en est éloignée d'environ quatre-vingt-treize (53) lieues, Ouest par Nord. La situation de ces Isles est très-favorable pour le rafraîchissement (54) des Vaisseaux qui font le voyage de Guinée ou des Indes Orientales.

Qualité de l'air & du climat.

Tout le monde convient que l'air des Isles du Cap-Verd est d'une chaleur extrême & fort mal sain. Sir Richard Hawkins prétend que le climat est un des plus pernicieux à la santé des hommes, qui soit connu dans l'univers. Il y avoit abordé deux fois, avec le chagrin d'y perdre la moitié de ses gens par (55) des fievres malignes & par la dissenterie. Comme il y pleut rarement, la terre y est si brûlante qu'on n'y sçauroit poser le pied dans les lieux où le Soleil fait tomber ses rayons. Le vent du Nord-Est, qui s'y leve un peu avant quatre heures après midi, apporte ensuite une fraîcheur soudaine dont les effets sont souvent mortels. Aussi les Habitans ont-ils la précaution de (56) se couvrir la tête d'un bonnet qui leur descend jusqu'aux épaules, & le corps d'une robbe fourrée, ou doublée de coton. Hawkins observe encore que dans ce climat, comme aux Côtes de Guinée & dans tous les Pays chauds, la Lune a beaucoup d'influence sur le corps humain, & qu'il est par conséquent fort dangereux d'y passer (57) la nuit à l'air.

Précaution des Habitans.

Influence de la Lune.

Principales productions des Isles du Cap-Verd.

Beckman (58) remarque que dans la plûpart des Isles du Cap-Verd le terroir est pierreux & sterile, sur-tout dans celles de Sal, de Bona-Vista & de Mayo. Sal & Mayo ont un grand nombre de Chevaux Sauvages. Outre les Chevaux, Mayo a quantité de Chevres, & du sel en si grande abondance qu'on en pourroit charger, dit-on, plus de deux mille Vaisseaux. Les autres Isles (59) sont beaucoup plus fertiles & produisent du riz, du maïz, du bled d'Inde, des bananes; des limons, des citrons, des oranges, des grenades, des noix de cocos, des figues & des melons. On y trouve aussi du coton & des canes de sucre. Les Chevres y donnent géneralement trois ou quatre Chevreaux d'une portée (60), & souvent trois fois dans une année. Les vignes y portent aussi deux fois.

(52) Voyage d'Ovington à Surate, p. 46.
(53) Voyage à Borneo, p. 8.
(54) Voyage en Afrique & à la Barbade, dans la Collection de Churchill, Volume VI. p. 188.
(55) Avec des tranchées furieuses.
(56) Voyage de Hawkins à la Mer du Sud, p. 27.
(57) *Ibid.* p. 28.
(58) Beckman, Voyage à Borneo, p. 9.
(59) Dampierre, Vol. III. p. 25.
(60) *Ibid.* p. 21.

Dampierre observe que les Oiseaux & les Bêtes sont les mêmes dans toutes les Isles du Cap-Verd ; mais que plusieurs Isles sont mieux partagées que les autres de pâturages & d'autres alimens pour certaines especes d'animaux. S. Jago par exemple ayant plus de bois & de grains, nourrit un plus grand nombre (61) de Volatiles. La principale partie des Bestiaux consiste en Chevres & en Moutons. Les Bœufs & les Vaches y sont rares. Mais il s'y trouve un si grand nombre d'Anes, que les Vaisseaux Anglois en font un commerce (62) particulier à la Barbade & dans leurs autres Plantations.

ROBERTS. En divers tems.

La richesse des Habitans consiste dans leurs peaux de Chevres & dans le sel de Bona-Vista, de Mayo & de S. Jago. Barbot rapporte qu'ils préparent excellemment leurs peaux, à la maniere du Levant ; & Beckman (63) assure qu'il n'y en a pas de meilleures au monde dans la même espece. Dapper dit que la Volaille multiplie admirablement dans toutes les Isles. Ce témoignage est confirmé par Mandelsto, qui prétend que les Poules, les Phaisans & les Pigeons y furent apportés par les Portugais. Les Cailles, les Perdrix, les Ramiers & les Poules d'Inde y sont à fort bon marché ; & les Lapins dans une extrême abondance.

Abondance des tortues.

On y prend un si grand nombre de Tortues que plusieurs Vaisseaux viennent s'en charger tous les ans, & les salent pour les transporter aux Colonies de l'Amérique. Ces animaux prennent les tems de pluie pour faire leurs œufs dans le sable, & les laissent éclore au Soleil. C'est alors que les Habitans leur donnent la chasse, sans autre embarras que de les tourner sur le dos avec des pieux, car elles sont si grosses qu'on n'en auroit pas la force avec les mains. La chair des Tortues n'est pas moins en usage dans les Colonies, que la Morue dans (64) tous les Pays de l'Europe.

Atkins observe que les Portugais, établis aux Isles du Cap-Verd, reçoivent indifféremment tous les Vaisseaux qui s'y arrêtent, & leur vendent à fort bon marché des rafraîchissemens & des provisions. Mais S. Jago est la principale (65) source. Barbot nous apprend que les François du Senegal & de Gorée envoyent prendre leurs provisions dans cette Isle, lorsqu'ils ressentent la disette dans cette partie de la Nigritie, & qu'ils en tirent des vivres, pour des Esclaves & d'autres richesses. Vers l'an 1593, dans le tems que le Chevalier Hawkins étoit en voyage, ils faisoient un commerce considérable à S. Jago, à Fuego, à Mayo, à Boña-Vista, à Sal & à Brava, où ils venoient continuellement de Guinée & de Benin. Ils en tiroient des Esclaves, du sucre, du riz, des étoffes de coton, de l'ambre gris, de la civette, des dents d'Elephans, du salpêtre, des pierres de ponce, des éponges, & quelque petite quantité d'or, que les Insulaires tiroient eux-mêmes (66) du Continent.

Commerce des François dans ces Isles.

Suivant le Capitaine Philips, le principal commerce des Isles du Cap-Verd en 1693, consistoit dans le sel de Mayo, que les Vaisseaux Anglois venoient charger pour l'Isle de Terre-Neuve. On y voyoit aussi plusieurs Bâtimens de la même Nation, qui prenoient cette route en allant à leurs Colonies de l'Amerique, pour acheter des Anes & d'autres bestiaux, dont ils trouvoient (67) à se dé-

Les Anglois y achetent des anes.

(61) Voyage à Borneo, p. 10.
(62) Description de la Guinée, p. 339.
(63) Atkins, Voyage en Guinée, p. 31.
(64) Hawkins, *ubi sup.* p. 29.
(65) Voyage d'Atkins, p. 31.
(66) Hawkins, *ubi sup.* p. 29.
(67) Voyage de Philips en Afrique, p. 188.

ROBERTS. En divers tems.

faire avantageusement à la Barbade. Roberts observe qu'on trouve à S. Jago une pierre singuliere dont on verra la description dans l'article de Mayo.

Maniere dont ces Isles se sont peuplées.

Le même Auteur raconte que toutes les Isles du Cap-Verd étoient presque inhabitées lorsqu'elles furent découvertes par (68) les Portugais ; mais il ne put apprendre des Habitans dans quelle année ils virent arriver ces nouveaux Hôtes. Ils se souvenoient seulement d'avoir vû arriver à S. Jago une troupe d'Etrangers qui s'y étoient établis ; & qui avoient envoyé diverses Colonies dans les autres Isles. Ces Etablissemens particuliers s'étoient mal soutenus, parce qu'ayant manqué de vivres la famine en avoit ruiné plusieurs. La pluie leur avoit manqué long-tems. A peine se souvenoit-on, dans les Isles de Bona-Vista, de Mayo, & particuliérement dans l'Isle de Sal, d'en avoir vû depuis six ou sept ans. Il n'en étoit tombé du moins que dans les Montagnes, où les Habitans racontent que les nuées se rassemblent, & qu'étant beaucoup plus pesantes, elles se fendent, pour arroser inutilement des lieux steriles & deserts. Les Isles de Sal, de Bona-Vista & de Mayo, qui sont fort plates, arrêtent d'autant moins les nuées, qu'elles en sont continuellement chassées par le vent ; & c'est à cette raison qu'on attribue la sécheresse qui regne dans ces trois Isles.

Testament des Portugais.

Sal, Sainte Lucie & S. Vincent, trois des plus grandes Isles du Cap-Verd, n'ont aucun (69) Habitant ; tandis que les autres sont assez bien peuplées de Negres & de Mulâtres. On en donne une raison qui mérite d'être rapportée. Les premiers Portugais, sur-tout ceux de S. Jago, se procuroient des Negres de Guinée pour le travail de leur Colonie ; mais comme la plûpart ne menoient pas une vie fort réguliere, ils se croyoient obligés, en mourant, de donner la liberté à quelques-uns de ces miserables Esclaves, pour expier une partie de leurs déréglemens. Après avoir reçu la liberté, la plûpart ne pensoient qu'à s'éloigner de leurs Tyrans, & passoient dans les Isles voisines, où l'air différant peu de leur climat naturel, ils trouvoient le moyen de s'établir heureusement. Les Portugais voyant leur prospérité y passerent après eux. Mais le commerce du Portugal déclina bientôt dans cette Partie de l'Afrique, lorsque les autres Nations de l'Europe eurent pénétré dans la Guinée & jusqu'aux Indes Orientales. Alors le nombre des Negres, qui n'avoit pas cessé de se multiplier, devint si supérieur à celui des Blancs, que ceux-ci pour éviter la honte de la soumission, se retirerent à S. Jago ou en Portugal. Ceux qui resterent dispersés parmi les Negres n'eurent plus d'autre ressource que de se joindre à eux par des mariages, qui produisirent (70) cette race couleur de cuivre dont toutes les Isles se trouvent peuplées. Le Roi de Portugal observant ce qui s'étoit passé dans l'espace de plusieurs années, donna la plûpart des Isles du Cap-Verd aux Seigneurs de sa Cour, & ne se réserva que celle de S. Jago, à laquelle il a joint dans ces derniers tems Saint Philippe. Cependant le Gouverneur de S. Jago prend le titre de Gouverneur général de toutes les Isles du Cap-Verd, & de la Côte de Guinée depuis la Riviere du Senegal jusqu'à Sierra Leona. Les Seigneurs particuliers peuplerent

Origine d'une sorte de Negres.

(68) Voyez ci-dessus les circonstances de leurs découvertes dans la Relation de Cada Mosto. Ovington (p. 38.) dit qu'en 1689. il y avoit encore dix Isles sans Habitans ; mais c'est une erreur grossiere.

(69) Dampierre & Beckman disent que les premiers Habitans furent des Portugais bannis.

(70) Voyages de Roberts, p. 387. & suiv.

leurs Isles de Vaches, de Chevres & d'autres Bestiaux. Ils les gouvernoient d'abord par un Lieutenant, dont l'autorité étoit fort médiocre, puisque non-seulement le pouvoir de vie & de mort, mais les autres punitions corporelles, appartenoient au Gouverneur de S. Jago. Dans ces derniers tems on a établi pour toutes les Isles un Officier, nommé *Ovidor*, qui est revêtu de la Jurisdiction civile, & même de l'inspection & du ménagement des revenus de la Couronne; de sorte qu'il ne reste (71) au Gouverneur général que l'administration militaire.

ROBERTS. En divers tems.

Gouvernement des Isles du Cap-Verd.

Le Port de S. Jago est comme la Douane Portugaise pour tous les Vaisseaux de cette Nation qui commercent dans les Parties de la Guinée dépendantes du Portugal. Mais les revenus que la Couronne tire des Isles du Cap-Verd ne sont pas considérables. A la vérité il lui en coûte peu pour la garde de ces Isles, car il n'y a pas d'autres fortifications qu'à S. Jago & à S. Philippe. Encore les Ouvrages sont-ils d'une foible défense, excepté ceux de la Ville même de S. Jago, qui ont été construits par les Espagnols tandis que le Portugal étoit sous leur domination. Aussi les Isles du Cap-Verd ne sont-elles défendues (72) que par leur propre Milice, sans le secours d'aucunes Troupes du Roi. Il faut observer que les Habitans de S. Jago & de S. Philippe étant Vassaux immédiats de la Couronne, sont sur un meilleur pied que ceux des autres Isles, qui changent souvent de Propriétaires & de Maîtres.

Leurs fortifications & leur revenu.

Roberts dit qu'il pourroit s'étendre fort au long sur les Manufactures de coton (73) des Isles du Cap-Verd, & prouver que les Vaisseaux Anglois pourroient s'y fournir à beaucoup meilleur compte qu'en Angleterre, des étoffes qui servent au commerce des Esclaves en Guinée; mais qu'il n'oseroit décider en géneral si ce seroit à l'avantage de l'Angleterre. Il pourroit, dit-il, s'étendre aussi sur le nitre que plusieurs de ces Isles produisent; mais il croit s'être assez expliqué sur un point qui étoit presqu'inconnu en Europe avant ce qu'il en a publié. A la verité, continue-t'il, on avoit transporté en Portugal, quelques années auparavant, une quantité considérable de nitre tirée de l'Isle de S. Vincent; & ce commerce avoit été abandonné, sur ce qu'on croyoit avoir découvert que la plus grande partie étoit de la nature du sel marin. Il avoue même qu'en ayant fait l'experience il avoit trouvé qu'il s'allumoit difficilement, qu'il ne s'en dissipoit pas un huitiéme, & que le reste demeuroit fixe comme le sel de mer. Mais il assure que dans la même Isle il en a trouvé d'autre, dont il ne reste pas la moitié après l'inflammation, & quelquefois même, pas un quart. Dans l'Isle de S. Jean il est si volatile & si inflammable qu'il s'évapore entiérement, à l'exception de celui qu'on ramasse près de la mer. Roberts laisse aux Curieux à trouver la raison de cette différence.

Observation sur le nitre des Isles du Cap-Verd.

Il observe que la mer, autour des Isles du Cap-Verd, a réguliérement son flux & son reflux dans l'espace de six heures & quelques minutes; que les mortes-marées ont aussi leur cours régulier, excepté lorsqu'il est troublé par les vents incertains, qui sont ici plus fréquens que dans tous les autres lieux du monde. Mais quelque tranquille que le tems puisse être, la mer y est toujours plus agitée dans les Bayes vers les pleines Lunes & dans leurs changemens, que pendant les quartiers. L'Auteur a remarqué que tandis qu'un gros

Observations sur les marées.

(71) *Ibid.* p. 388.
(72) *Ibid* p. 388.
(73) *Ibid.* p. 453.

ROBERTS. En divers tems.

vent soulevoit beaucoup la mer dans le Canal qui sépare S. Philippe & S. Jean, elle étoit fort douce à Furno, qui est une Baye de la derniere de ces deux Isles. Au contraire, vers la pleine Lune ou dans le changement, lorsqu'il regnoit depuis trois ou quatre jours un calme profond dans le Canal & que la mer y étoit aussi tranquille que la Tamise, elle s'élevoit si impétueusement au rivage, qu'à Furno même on ne pouvoit entrer dans une petite Barque sans s'exposer à se voir couvert d'eau.

Autres observations.

Le courant de la marée est au Nord-Est, & le reflux au Sud-Ouest, à moins qu'il ne soit détourné par les pointes de quelques Isles ou par la forme irréguliere des Côtes. Le flux & le reflux sont également réguliers entre S. Jago & S. Philippe. Ils sont plus violens entre S. Philippe & S. Jean, comme entre S. Jean & les petites Isles qui sont au Nord. Mais les plus impetueuses marées sont entre S. Nicolas & S. Antoine, sur-tout dans l'étroit Canal qui sépare Sainte Lucie de S. Vincent. Roberts compare leur vîtesse à celle des marées de la Tamise.

Courans périodiques.

Il ajoûte à la varieté des vents & aux pointes des Isles, une troisiéme cause, qui altere le cours naturel des marées; c'est la force des courans, dont il n'entreprend pas néanmoins de déterminer la qualité ni le nombre. Ce qu'il a pû découvrir de leur qualité, c'est qu'un peu avant la saison des pluies, qui est au mois de Juin, de Juillet, d'Août & quelque partie de Septembre, les courans sont au Nord-Est; & qu'alors, à quelque distance des Isles, le flux commence à s'avancer vers les Canaux, & s'y engage avec une impétuosité fort supérieure à celle du reflux. Au contraire, lorsque les courans portent au Sud-Ouest, ce qui arrive ordinairement vers la fin des pluies, & quelque tems après, le reflux est plus violent que le flux.

Différence des saisons & des vents.

Ces courans dépendent des saisons, qui ne reviennent pas toujours dans les mêmes tems de l'année, quoique la différence ne soit pas fort grande. On attend la pluie avec les vents du Sud vers la fin de Juin; cependant on ne les a quelquefois qu'au mois de Juillet, ou même vers le milieu du mois d'Août. Le mois de Septembre amene géneralement, mais avec beaucoup de varieté, des vents impétueux d'Est, de Sud-Est & de Sud-Sud-Est, accompagnés de pluies. Au mois d'Octobre, ce sont des vents de Sud-Sud-Ouest & de Sud-Ouest. Vers la fin du même mois, ce sont ceux d'Ouest-Nord-Ouest, & de Nord-Ouest, avec des tonneres, des éclairs, de grosses pluies, & quelquefois des ouragans d'une grande violence, mais qui durent peu. Dans l'intervalle de ces pluies, & dans le tems qui les précede, l'air est serain, & les vents doux & variables; mais c'est encore une proprieté de cette saison qu'un petit vent du Sud souleve plus la mer qu'un vent impétueux du Nord. Au mois de Novembre, s'il tombe un peu de pluie, elle est géneralement suivie d'un vent frais du Nord, qui devient quelquefois fort violent; mais une grosse pluie l'abbat aussi-tôt & rend la mer fort unie.

Après la saison des pluies il est fort ordinaire que le tems se tourne aux brumes, sur-tout pendant le jour; & si les pluies cessent dès le commencement de Novembre, cette disposition de l'air commence alors & dure souvent jusqu'à la fin de Janvier. Dans tout cet intervalle, les vents sont impetueux, Nord, Nord-Nord-Est & Nord-Est quart Nord. Mais au mois de Fevrier, de Mars & d'Avril, ils sont assez constamment Nord-Est quart Nord; &, delà

jusqu'au

jusqu'au tems des pluies, presque toujours Est. A mesure qu'ils deviennent plus Est, ils vont en s'affoiblissant.

Roberts. En divers tems.

Lorsque le vent qui amene la pluie souffle, suivant la saison, il dure peu s'il est subit & violent; & les Portugais l'appellent alors *Travado*. Lorsqu'avec beaucoup de violence il est accompagné de tonnerre & d'éclairs, ils le nomment *Turnado*.

Travado & Turnado.

§. II.

Isles de Sal & de (74) *Bona-Vista.*

Position de l'Isle Sal.

Roberts place l'Isle de Sal à dix-sept degrés de latitude du Nord, & cinq degrés (75) dix-huit minutes de longitude Ouest du Cap-Verd. Elle n'a ni rocs, ni bancs de sable qui en rendent l'approche difficile. Cependant l'ancrage n'y est pas commode dans la saison des pluies. La meilleure Rade est celle qui est devant la Ville de Palmera. Elle a l'apparence de deux Bayes, qui sont séparées au milieu par un pointe de Rochers.

Rade de Palmera.

La situation de cette Rade est au côté occidental de l'Isle. On la reconnoît facilement à trois Palmistes, dont elle tire son nom, & qu'on a conservés d'autant plus soigneusement qu'outre l'avantage de servir de marque aux Vaisseaux, ils sont seuls de leur espece dans toute l'étendue de l'Isle. Un mille au Sud de la Rade, on voit une petite Isle, si couverte de fiente d'Oiseaux qu'elle paroît blanche comme de la neige. Pour entrer dans la Rade, il faut avoir les trois Palmistes au Nord, & s'avancer jusques au Sud-Ouest de la petite Isle. Avec un petit Bâtiment on peut entrer dans celle des deux Bayes qui est au Nord, sûr d'y pouvoir mouiller par tout sur trois brasses ou trois brasses & demie. Quand on est vers *Rabadijunk*, l'autre Baye paroît fort belle, quoique le fond en soit fort mauvais : mais après avoir passé la pointe de *Morderea*, on peut jetter l'ancre dans toutes les parties de la Baye, qui porte ce nom, & trouver un bon fond sur toute sorte de profondeur. L'Isle a plusieurs autres Bayes, où les petits Vaisseaux peuvent mouiller; mais (76) celles-ci sont les principales.

Isle voisine.

Rabadijunk.

Morderea.

Cinq montagnes.

De cinq montagnes qu'on compte dans l'Isle de Sal, les plus hautes sont celle du Nord & celle de l'Est, qui présentent la forme de deux pains de sucre. Sal étoit autrefois bien fournie de Chevres, de Vaches & d'Anes; mais vers l'an 1705, peu d'années avant que Roberts y abordât, le défaut de pluie la fit abandonner par tous les Habitans, à l'exception d'un Vieillard qui résolut d'y mourir; ce qui arriva effectivement la même année. La secheresse avoit été si excessive, que la plus grande partie des Bestiaux périrent de soif & de faim. Cependant il tomba un peu de pluie, qui rétablit insensiblement ce qui étoit resté, jusqu'à ce qu'un bizarre évenement acheva, deux ou trois

L'Isle de Sal abandonnée de ses Habitans.

(74) De Buena Vista, *ou* Bona Vista; les gens de mer ont fait par corruption *Boa-Vista.*

(75) Suivant notre Carte elle est à cinq degrés trente minutes du Cap-Verd; de sorte que la différence est ici d'environ douze minutes. Dampierre prétend (Vol. I. pag. 70.) qu'elle est à seize degrés de latitude du Nord, & dix-neuf degrés trente-trois minutes de longitude Ouest du Lezard; ce qui fait environ trois degrés huit minutes plus que Roberts. Il ajoûte qu'elle s'étend du Nord au Sud d'environ huit ou neuf lieues, & qu'elle n'a pas plus de deux lieues de largeur.

(76) *Ibid.* p. 390.

ROBERTS. En divers tems.

ans après, de l'extirper entiérement. Un Bâtiment François, arrivé à Sal pour la pêche des Tortues, fut contraint par le mauvais tems d'y laisser une trentaine de Negres, qu'il avoit apportés de Saint Antoine pour ce travail. Ces malheureux, ne trouvant aucun autre aliment, vêcurent de Chevres sauvages, & n'en laisserent qu'une, qu'ils ne purent prendre dans les montagnes. Ils tuerent aussi presque toutes les Vaches; de sorte qu'à la fin ils furent réduits à manger les Anes.

Environ six mois après, un Vaisseau Anglois faisant voile à l'Isle de May, pour y charger du sel, apperçut de la fumée qui s'élevoit de l'Isle de Sal. Comme il n'ignoroit pas qu'elle étoit déserte, il se figura que ce devoit être l'équipage de quelque Vaisseau, qui s'étoit brisé contre cette Isle. Il y envoya sa Chaloupe; & la compassion lui fit recevoir à bord les trente Negres, qu'il remit à terre dans l'Isle de Saint Antoine. Roberts apprit cet incident d'un des Negres qui avoient eu part à l'avanture.

Bestiaux qui y sont restés.

Les Negres de Saint Nicolas qui accompagnerent Roberts en 1722, lui dirent qu'il y avoit alors dans l'Isle de Sal neuf Vaches ou Taureaux, avec la seule Chevre dont on a parlé; mais que le nombre des Anes y étoit encore fort grand, quoique beaucoup moindre qu'avant la secheresse. Ils faisoient ce récit sur le témoignage de leurs propres yeux.

Usage du coton.

Le coton qui croît aux Isles du Cap-Verd n'y a jamais été d'un grand usage. Cependant les Habitans de quelques Isles s'en servent pour garnir leurs lits; ou s'ils en font des robes, c'est pour s'en servir fort rarement. L'Auteur observe que c'est le meilleur amadoux qu'il y ait au monde. Le bois de cet arbrisseau jette une flamme éclatante, mais ne dure pas long-tems au feu; & lorsqu'il est bien sec, il s'enflamme par le seul frottement.

Les dattes de l'Isle de Sal sont aussi bonnes que dans aucun autre Canton de l'Afrique. Mais des trois palmiers dont on a parlé il n'y en a qu'un qui porte du fruit.

Eau qui se trouve dans l'Isle.

La Vallée de Palmera est arrosée par un ruisseau qui se forme dans la saison des pluies & qui continue de couler un mois après qu'elles sont passées. Mais il se seche alors, & l'Isle se trouve absolument sans eau fraîche. Cependant on a remarqué qu'en creusant la terre un peu au-dessus du Palmier qui porte du fruit, on peut encore s'en procurer jusqu'à Noel.

Poisson nommé Mear. Usage qu'on en pourroit faire.

Entre plusieurs sortes de Poisson qui abondent sur les Côtes, il y en a un que les Negres appellent *Mear*, de la grandeur d'une Morue, mais plus épais, qui prend le sel comme la Morue. Roberts est persuadé qu'un Vaisseau pourroit en faire plutôt sa cargaison qu'on ne la fait de Morue dans l'Isle de Terre-Neuve, & qu'elle se vendroit aussi bien, sur-tout à Tenerife. Le sel étant si près, l'opération en seroit plus prompte, & se feroit à moins de frais; d'autant plus que les Negres de Saint Antoine & de Saint Nicolas sont d'une adresse extrême pour la pêche & la salaison.

Ambre gris.

On trouve plus souvent de l'ambre gris dans l'Isle de Sal que dans toutes les autres Isles. Mais les Chats sauvages, & les Tortues vertes (77) en devorent la plus grande partie. Dampierre raconte que pendant le séjour qu'il y fit en 1683, un certain Coppinger acheta une piece de faux ambre-gris,

(77) Voyages de Roberts, p. 20.

couleur de fiente de Pigeon, mais sans aucune odeur. Un Marchand de Bristol, nommé Read, dit à Roberts qu'il en avoit trouvé une piéce à Fuego, qui surnageoit près de son Vaisseau, & qui étoit de véritable ambre-gris.

Roberts. En divers tems.

L'Auteur remarque qu'il s'en trouve à Nicobar & dans le Golphe de la Floride, mais que les Habitans ont l'art de le contrefaire, & que cette fraude en impose quelquefois aux Marchands. Il ajoute qu'un Négociant nommé Hill, homme d'honneur, lui en montra un morceau, d'une beaucoup plus grande piece, qui avoit été trouvée dans la Baye de Honduras. Elle étoit de couleur foncée, tirant sur le noir, de la dureté du fromage, & d'une odeur fort agréable. Roberts, qui avoit beaucoup voyagé, assure qu'à la réserve des Bermudes, des Isles de Bahama, & de cette Côte d'Afrique, avec les Isles qui sont entre Mozambique & la mer rouge, il n'a jamais pû (78) vérifier qu'on ait trouvé de l'ambre gris dans d'autres lieux.

On le contrefait. Lieux où il se trouve.

Dapper dit que l'Isle de Sal est presqu'entiérement couverte de pierres, & qu'elle n'a ni arbres ni plantes, enfin qu'elle ne produit que des Chevres, dont on tue tous les ans un grand nombre pour en prendre seulement la peau. Le Capitaine Cowley, qui étoit à Sal en 1683, n'y trouva pas de fruits ni d'eau douce; mais (79) il y vit quantité de Poisson & quelques Chevres fort petites. L'Isle n'avoit alors que cinq Habitans; le Gouverneur, un Mulâtre, deux Capitaines, un Lieutenant, & un Valet pour les servir. Ils étoient tous Negres; mais ils vouloient être appellés Portugais, & c'étoit les choquer que de leur donner un (80) autre nom. Seize ans après, le Capitaine Dampierre ne trouva que cinq ou six Hommes dans l'Isle, avec un Gouverneur fort pauvre, qui lui fit un présent de trois ou quatre Chevres maigres, en l'assurant que c'étoient les meilleures du Pays. Dampierre lui donna par reconnoissance un habit complet; car il eut pitié de lui en voir un fort déchiré, avec un chapeau qui ne valoit pas un sou. Il acheta de lui vingt boisseaux de sel pour quelques autres vieux habits; & voulant le combler de joie, il lui (81) donna un peu de plomb & de poudre à tirer.

Différentes observations sur l'Isle de Sal.

En 1689, le Guat vit dans l'Isle de Sal un Cheval sauvage de couleur baye, d'une belle taille. Il y vit aussi un Chat sauvage, ou un Renard, avec un grand nombre d'Anes & de Chevres: mais la chair de Chevre ne flatta pas beaucoup (82) son palais. Le même Auteur observe qu'une multitude d'Oiseaux de mer vint se percher sur ses mâts ou se reposer sur ses ponts, & qu'ils se laissoient prendre à la main; mais que leur chair faisoit un fort mauvais aliment. Dans l'Isle il n'apperçut pas d'autres volatiles que des Moineaux, encore les trouva-t'il moins (83) gros qu'en France. Il ajoûte qu'il avoit apporté des Canaries une Hirondelle, qu'il laissoit sortir de sa cage tous les matins, & qui revenoit fidellement le soir; mais qu'elle fut tuée par accident. Le rivage, continue-t'il, est couvert de Tortues, sur-tout dans la saison de leur ponte. Il en prit deux, dont chacune ne pesoit pas moins de cinq cens livres.

Hirondelle privée.

(78) Dampierre, Vol. I. p. 72.

(79) Voyage de Cawley dans les Voyages de Dampierre, Vol. IV. p. 4.

(80) Ce n'est pas qu'ils ne soient noirs, mais ils se vantent que leur sang est mêlé de celui des Portugais.

(81) Dampierre, Vol. I. p. 70.

(82) Voyage de le Guat aux Indes Orientales, p. 11.

(83) *Ibid.* p. 13. & 18.

ROBERTS. En divers tems.

Elles avoient l'écaille (84) d'une beauté admirable.

Dampierre, qui étoit à Sal en 1699, observe que l'Isle est fort stérile. On n'y voit pas un arbre, à l'exception de quelques ronces qui se présentent du côté de la mer. Quoiqu'il n'y eut pas d'herbe, il y vit quelques misérables Chevres, qui trouvent leur nourriture. Mais il (85) ne put découvrir aucun autre animal.

Le Guat remarque, avec Roberts, que la nature y forme elle-même le sel, dans les fentes des rocs, sans autre secours que la chaleur (86) du Soleil. Cawley rend témoignage que de son tems les Vaisseaux Anglois y venoient souvent charger du sel pour les Indes occidentales, & que les salines (87) y avoient alors environ deux milles de longueur. Dapper dit que vers la pointe Sud-Est, près d'une Côte sabloneuse, on comptoit de son tems soixante douze mines de sel.

Oiseaux nommé Flamingos; leur forme, leurs nids & leurs propriétés.

On ne doit pas oublier dans la description de l'Isle de Sal, les Oiseaux que les Portugais ont nommés *Flamingos*, & la forme de leurs nids, d'après le Capitaine Dampierre qui avoit vû plusieurs de ces animaux. Ils ont à peu près la figure du Heron; mais ils sont plus (88) gros, & de couleur rougeâtre. Ils se rassemblent en grand nombre, & leur habitation ordinaire est dans les lieux bourbeux où il y a peu d'eau. C'est là qu'ils bâtissent leurs nids, en ramassant la boue, qu'ils élevent d'un pied & demi au-dessus de l'humidité. Le pied en est assez large; mais ils vont en diminuant jusqu'au sommet, où la nature apprend aux Flamingos à creuser un trou dans lequel ils déposent leurs œufs. Comme ils ont la jambe fort longue, ils les couvent en tenant le pied sur la terre & le croupion sur le nid. Ils ne font jamais plus de deux œufs; mais il est rare qu'ils en fassent moins. Les petits ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grosseur. En récompense, ils courent avec une vitesse singuliere. Cependant l'Auteur en prit quelques-uns; & n'ayant pas manqué de faire l'essai de leur chair, il la trouva d'un fort bon goût, quoique maigre & fort noire. Ils ont la langue fort grosse, & vers la racine un peloton de graisse qui fait un excellent morceau. Un plat de langues de Flamingos seroit, suivant Dampierre, un mets digne de la table des Rois. La couleur des petits est d'abord un gris clair, qui s'obscurcit à mesure que leurs aîles croissent: mais il leur faut dix ou onze mois pour arriver à la perfection de leur couleur & de leur taille. Ces Oiseaux se laissent approcher difficilement. Dampierre & deux autres Chasseurs, s'étant placés le soir près du lieu de leur retraite, les surprirent avec tant de bonheur, qu'ils en tuerent quatorze de leurs trois coups. Ils se tiennent ordinairement sur leurs jambes, l'un contre l'autre, sur une seule ligne, excepté lorsqu'ils mangent. Dans cette situation, il n'y a personne qui à la distance d'un demi mille ne les prît pour un mur de brique, (89) parce qu'ils en ont exactement la couleur.

Description de l'Isle de Bona-Vista.

II. L'Isle de *Buena-Vista*, *Bona-Vista*, *Boa-Vista*, ou *Bona-Vist*, a reçu ce nom des Portugais, parce qu'elle est la premiere des Isles du Cap-Verd

(84) *Ibid.* p. 13.

(85) Dampierre, Vol. I. p. 70.

(86) Le Guat, *ubi sup.* p. 13.

(87) Cawley & Dampierre disent ici la même chose.

(88) Mandelslo dit que ces oiseaux ont le corps blanc & les aîles d'un rouge presque de feu, & qu'ils sont de la grosseur des Cygnes. Voyez ses Voyages, p 271.

(89) Dampierre, Vol. I. p. 70.

(90) qu'ils ayent découverte. Elle eſt à ſeize degrés dix minutes de latitude du Nord, & cinq degrés quatorze minutes de longitude, Oueſt du Cap. Sa longueur (91) du Sud-Eſt au Nord-Oueſt eſt de huit lieues; & ſa largeur, du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, d'environ quinze milles.

Roberts. En diverstems.

Il y a trente ou quarante ans que de toutes les Iſles du Cap-Verd Bona-Viſta paſſoit pour la plus abondante en Vaches, en Chevres, en Porcs, en Chevaux, en Anes, en Maiz, en Courges, en Melons d'eau & en Patates. Roberts, ſur le témoignage déſintereſſé d'un vieux Negre, haſarde ici une Hiſtoire qui lui paroît incroyable à lui-même. Un Gouverneur de Bona-Viſta, dit-il, entre pluſieurs préſens qu'il crut devoir au Capitaine d'un Vaiſſeau Anglois qui avoit chargé du ſel dans ſon Iſle, lui envoya une Patate ſi groſſe, que deux Hommes furent obligés de la lier d'une corde (92) & de la porter avec un pieux ſur leurs épaules, comme les Braſſeurs portent un baril de biere. Mais en 1722, il n'y croiſſoit plus de Patates (93) ni preſque aucune autre plante. Les Vaches même y ont été détruites, à la réſerve de trente ou quarante qui appartiennent au Gouverneur. Cependant Roberts y vit apporter par le Capitaine Manuel Domingo un jeune Taureau, qui produiſit en peu de tems ſept Veaux ou Geniſſes (94).

Ancienne abondance à Bona Viſta.

La plûpart des Habitans nourriſſent des Chevres, dont le lait fait leur principal aliment, avec le Poiſſon & les Tortues. Pour les autres proviſions, leur plus grande reſſource eſt dans l'arrivée des Vaiſſeaux Anglois qui viennent charger du ſel, & qui employent les Inſulaires au travail. Ils ſont payés en biſcuit, en farine, en vieux habits, &c. On leur donne auſſi de la ſoie crue, dont ils ſe ſervent (95) pour orner leurs chemiſes, leurs bonnets, & la coeffure de leurs femmes. Les Hommes ſont géneralement vêtus à la maniere de l'Europe, ſoit parce qu'ils n'ont guéres d'autres habits que ceux qu'ils reçoivent des Anglois, ou parce qu'ils ont appris à tailler leurs étoffes de coton d'après ces modeles. Les femmes, c'eſt-à-dire, celles qui ſont habillées, portent des jupes de coton, liées d'une ceinture. Leurs chemiſes ſont faites comme celles des Hommes, mais ſi courtes qu'elles ne leur paſſent guéres l'eſtomac. Leurs mouchoirs de cou ſont brodés à l'aiguille, de différentes figures de ſoie, ſur-tout ceux des jeunes files & des veuves, qui ont toutes l'humeur fort vive & fort enjouée. Les pauvres, & les vieilles, n'employent que du coton bleu pour ces ornemens. Sur la chemiſe, elle ont toutes une ſorte de camiſole, avec des manches qui ſe boutonnent. Elle n'a pas plus de quatre pouces par devant; mais elle ſe ferme ſous le ſein, qu'elle ſert à ſoutenir. Sur cette camiſole, elles portent une mante de coton, qui eſt toujours bleue pour les femmes mariées, & qui paſſe pour d'autant plus riche que le bleu en eſt plus foncé. Mais les jeunes filles la portent indifféremment blanche ou bleue, rayée ou d'une ſeule couleur. Il y a peu de femmes qui portent des ſouliers

Payement des Negres pour leur travail.

Leurs habits pour les deux ſexes.

(90) Ce ſont les Anglois, qui l'appellent *Bona-Viſt*. Le Docteur *Fryer* prétend que ce nom lui vient de quatre collines qui forment une belle perſpective pour ceux qui en approchent.

(91) Voyages de Roberts, p. 393.

(92) *Ibid.*

(93) *Ibid.* p. 394.

(94) Barbot parle d'une ſorte d'Anes roux, d'une grande taille, que les François & les Hollandois achetent à Bona-Viſta pour leurs Plantations. Deſcript. de la Guinée, p. 538.

(95) Roberts, *ibid.* p. 394.

Roberts. En divers tems.

& des bas ; encore n'est-ce que les jours de fête ; mais les hommes ont l'usage de ces deux chaussures. Dans toute l'Isle, Roberts n'en vit pas trois qui eussent les jambes & les pieds nuds.

Cette Description de leurs habits ne regarde néanmoins que les jours de fête ; car, dans tous les autres tems, les deux sexes vont presque nuds. Les femmes n'ont qu'un leger morceau d'étoffe de coton, autour de la ceinture, qui leur tombe jusqu'aux genoux ; & les hommes une sorte de haute-chausses, à laquelle on n'exige même que la grandeur nécessaire pour sauver la bienséance. Quelques-uns, faute de hautes-chausses, portent à la ceinture de vieux lambeaux d'habits ; & leur paresse est telle qu'ils ne prendroient point une aiguille pour racommoder le meilleur habit du monde.

Leur paresse.

Autres effets du même vice.

Le même vice leur fait négliger le coton, quoique leur Isle en produise plus que tous les autres ensemble. Ils attendent, pour en ramasser, qu'il leur soit arrivé quelque Vaisseau qui leur en demande, & leurs femmes ne pensent à le filer que lorsqu'elles en ont besoin. Aussi quand la saison de le recueillir est passée, on n'en trouveroit pas cent livres dans l'Isle entiere. Cependant Roberts assure qu'elle en fourniroit aisément, chaque année, la cargaison d'un grand Vaisseau. Il remarque même que dans quelques années où toutes les autres Isles en ont manqué, celle de Bona-Vista en a toujours produit abondamment. C'est sur cette observation qu'il propose d'en faire un commerce dans la Guinée. Il voudroit qu'on le mît en *Barrafouls*, dont il prétend qu'en fort peu de tems on pourroit faire un ou deux mille, qui ne reviendroient qu'à six ou huit sous piéce. Le Barrafoul est d'environ cinq pieds & demi de longueur, sur quatre de largeur, mesure Angloise. Avec cette quantité, dit Roberts, on acheteroit cent Esclaves, & quelquefois la moitié plus, dans tous les endroits de la Guinée où le coton se vend bien.

Projet d'un commerce de coton.

Bona-Vista produit de fort bon sel. L'Auteur en fit une cargaison dans le cours de l'année 1724, pendant la saison des pluyes, c'est-à-dire dans un tems où le rivage de la Rade étoit si humide & si glissant que les Anes avoient beaucoup de peine à le transporter à bord. La pluye ayant fondu le sel dans les mines, les Negres que Roberts mit au travail trouverent le moyen de le congeler dans l'espace de trois semaines & d'en faire sa provision. L'Isle produit aussi de l'Indigo, qui croît naturellement comme le coton, sans autre peine pour les Habitans que celle de le cueillir. Malheureusement ils n'ont pas l'art de séparer la teinture, ou de faire comme aux Indes occidentales, ce qu'on appelle la pierre bleue. Ils se contentent de prendre les feuilles vertes & de les broyer dans des mortiers de bois, faute de moulins. Ils en forment ainsi une espece de bouillie, dont ils composent des tourteaux ronds, qu'ils font sécher pour leur usage.

Bona-Vista produit de l'indigo.

L'Auteur est persuadé que dans cet état même, l'Indigo de Bona-Vista mériteroit d'être transporté en Angleterre. Il prit la peine d'y en apporter cinq ou six tonneaux, pour essayer s'il pourroit les rendre utiles au commerce. Il les mit entre les mains d'un Négociant. Mais on manqua d'art & de méthode pour cette expérience. Roberts ignoroit lui-même comment il falloit s'y prendre, pour en tirer la teinture. Il apprit dans la suite, de quelques Habitans de Saint Nicolas, que cette opération peut se faire par le moyen d'une

Expérience inutile de l'Auteur.

lescive. Mais il s'imagine qu'il y a des voyes plus sûres, qu'il exhorte les Anglois à tenter (96).

Roberts. En divers tems.

La pierre végétable (97) est plus commune à Bona-Vista que dans les autres Isles. Elle sort en tiges, comme la tête d'un choux-fleur, ou comme le corail; mais elle est plus poreuse que le corail, & d'une grosseur grisâtre. On trouve aussi de l'ambre gris autour de Bona-Vista. Qu'on se garde seulement de l'artifice des Insulaires, qui ont trouvé le secret de l'altérer ou de le contrefaire, avec une sorte de gelée ou d'excrément que la mer jette sur leurs Côtes.

Pierre végétable.

Bona-Vista le cede à l'Isle de Sal pour le Poisson, excepté contre un Roc, qu'on a nommé *John Lettou*, où il n'est ni moins bon, ni moins abondant, qu'à Sal. Cependant il manque si peu dans les autres lieux, que d'un seul coup de filet Roberts prit un jour cinquante-six Mulets, & quantité d'autres Poissons.

La terre de l'Isle est basse dans sa plus grande partie, mais elle a des montagnes de rochers & des collines de sable. La Côte de l'Est & celle de la pointe Sud-Est, en tournant vers le Sud jusqu'à la Rade Angloise, ne sont composées que de sable blanc mêlé de quelques rocs noirs. Il y a deux Rades fréquentées par les Vaisseaux. La plus célebre est la Rade Angloise, qui est au Sud de la petite Isle. Elle est belle & spacieuse, mais elle a quantité de petites basses pierreuses, qui sortent du rivage du Nord. Cependant on y peut mouiller de tous côtés sur un fond de treize brasses jusqu'à quatre, pourvu qu'on évite de s'engager dans les basses. A la distance d'un mille de la pointe Sud de la petite Isle, on trouve un Rocher, qui s'étend plus d'un mille au Sud-Ouest, & qui est fort escarpé du côté même de l'Isle, quoiqu'il soit environné de basses de tous les autres côtés. Entre l'Isle & ce rocher, le canal est fort libre. On ne trouve jamais moins de neuf brasses de fond contre le roc; mais à mesure qu'on avance vers l'Isle, le fond se charge par degrés jusqu'à cinq brasses; ce qui n'empêche pas qu'on n'y puisse jetter l'ancre en sureté. Cependant le meilleur ancrage est dans l'endroit où la pointe Sud de la petite Isle commence à se presenter au Nord-Ouest (1).

Deux Rades dans l'Isle de Bona-Vista.

Rade Angloise.

L'autre Rade a pris le nom de Baye ou de Rade Portugaise. Sans être aussi bonne & aussi commode pour le débarquement que la premiere, elle a l'avantage d'être plus proche de la Ville. D'ailleurs elle n'a rien de nuisible aux Vaisseaux que son rivage, sur-tout lorsqu'on est au Sud des basses de *Kalyete Saint-Georges*, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la pointe Sud-Est. Le Roc de Jean Letton est situé à cinq lieues au Sud-Ouest de Kalyete Saint Georges. Dans le beau tems on peut voir Bona-Vista de ce roc. Sa pointe Nord s'éleve au-dessus de l'eau, de la grosseur d'un Bâtiment de deux ou trois cens tonneaux. Du même côté, il est fort escarpé; mais il s'étend à l'Ouest-Sud-Ouest & à l'Est-Nord-Est d'environ une demie lieue. Roberts passa sur sa pointe Ouest-Sud-Ouest sans cesser d'avoir dix brasses. Il découvrit clairement le fond, qui lui parut couvert d'une prodigieuse quantité de Poissons. Après l'avoir passé, il jetta l'ancre dans une eau fort claire, où il fit une pêche si

Rade Portugaise.

Roc de Jean Letton.

(96) Voyages de Roberts, p. 397.
(97) *Ibid.* p. 402.
(98) *Ibid.*
(99) Voyages de Roberts, p. 398.
(1) *Ibid.*

ROBERTS. En divers tems.

abondante, qu'il fut obligé d'en rendre une partie à la mer. Il vit alors les flots se briser assez impétueusement contre le roc, mais il l'avoit passé dans la haute marée (2).

Les Insulaires aiment les Anglois.

Il observe avec complaisance que les Habitans de Bona-Vista aiment naturellement les Anglois, & sçavent tous quelques mots de leur langue. Les femmes mêmes font tous leurs efforts pour l'entendre. Le Gouverneur, qui se nommoit *Signor Pedro Letton*, étoit un homme d'honneur; & le Capitaine Manuel Domingo, avec la même probité, parut à Roberts un des plus nobles & des plus sensibles caracteres qu'il eût jamais trouvés parmi les Negres. Il sçavoit lire en François & en Anglois. Il avoit plusieurs Livres, entre lesquels Roberts vit une Bible françoise (3).

L'Isle de Bona-Vista appartenoit au vieux Marquis das Minhas; mais depuis sa mort, le Roi de (4) Portugal l'a donnée à d'autres Seigneurs.

§. III.

Isles Mayo (5) ou *de May.*

Position de l'Isle de May.

CEtte Isle, suivant Roberts, est située à quinze degrés douze minutes de latitude du Nord, & cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude Ouest du Cap-Verd. Elle est à quatorze lieues, Sud par Ouest de Bona-Vista. La plus grande partie de sa terre est basse, mais elle est distinguée par trois montagnes, dont la plus orientale & la plus haute se nomme *Pinosa.* La plus septentrionale porte le nom de *Saint Antonio.*

Sa distance de Saint Nicolas.

Dampierre (6) dit que l'Isle de May est éloignée d'environ quarante milles, Est quart-Sud-Est, de celle de S. Nicolas; que sa circonférence est d'environ sept lieues; que sa forme est ronde, avec quantité de pointes de rocs qui s'avancent d'un mille, ou plus, dans la mer. Il observe, à l'occasion de ces pointes, qu'en faisant voile autour de l'Isle on voit l'eau qui s'y brise & qui semble avertir du danger. Il fit ainsi le circuit des deux tiers de l'Isle de May en 1699, sans y découvrir d'autres obstacles à la navigation. Cependant, quelques Ecrivains prétendent qu'au Nord & au Nord-Nord-Ouest de l'Isle il y a des basses dangereuses qui s'étendent assez loin dans la mer. Ce témoignage est confirmé par le Capitaine Roberts, qui representent la partie du Nord comme remplie de Rocs & de Basses. Le plus redoutable de ces écueils est une chaîne de rochers qui s'étend de la longueur d'une lieue, & que le reflux laisse à sec dans plusieurs endroits. Mais entre cette chaîne & le rivage il y a un Canal où les Bâtimens trouvent assez d'eau pour leur passage, quoiqu'il ne soit pas sans danger pour ceux qui ne le connoissent pas parfaitement (7).

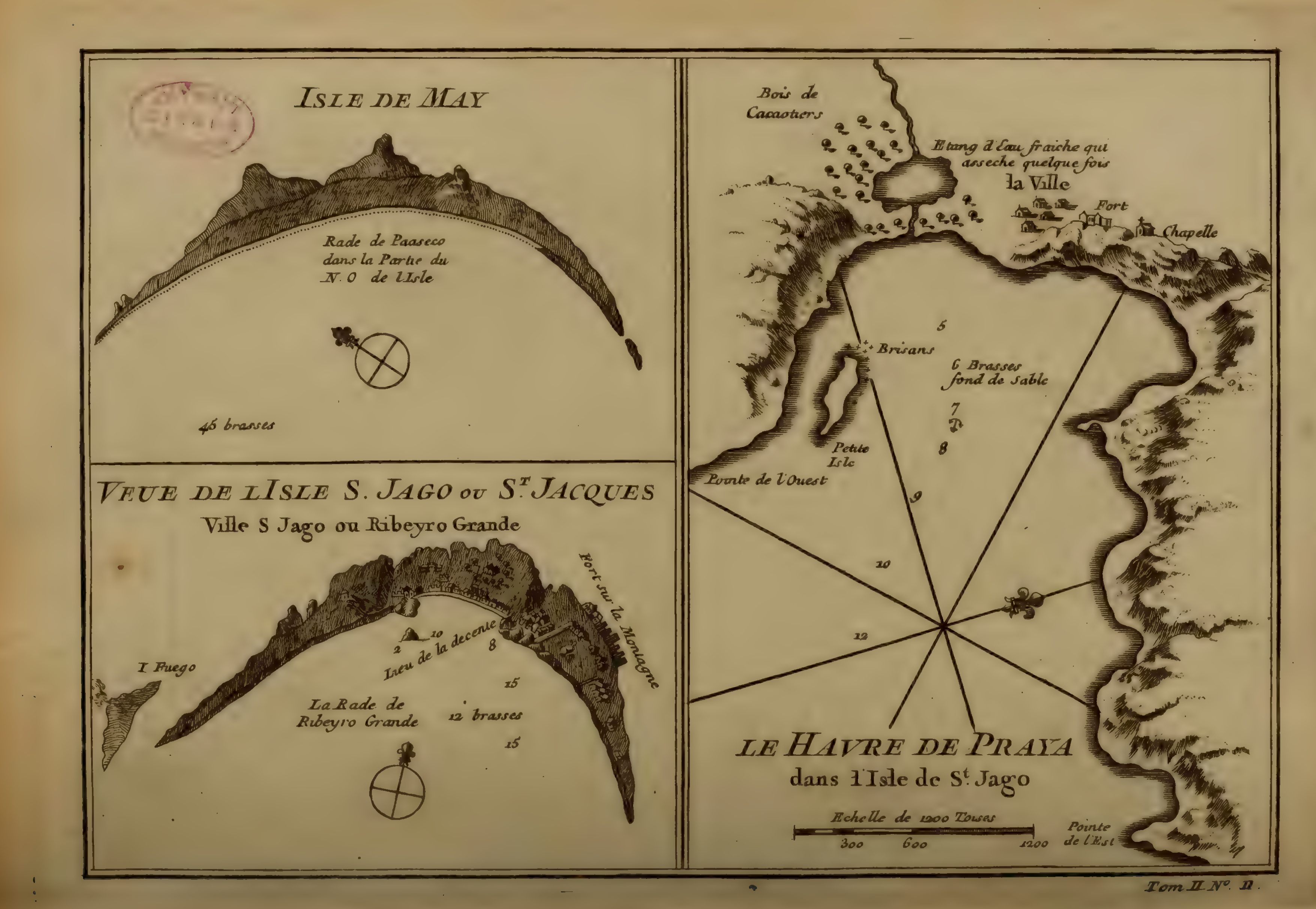
Ecueils au Nord de l'Isle.

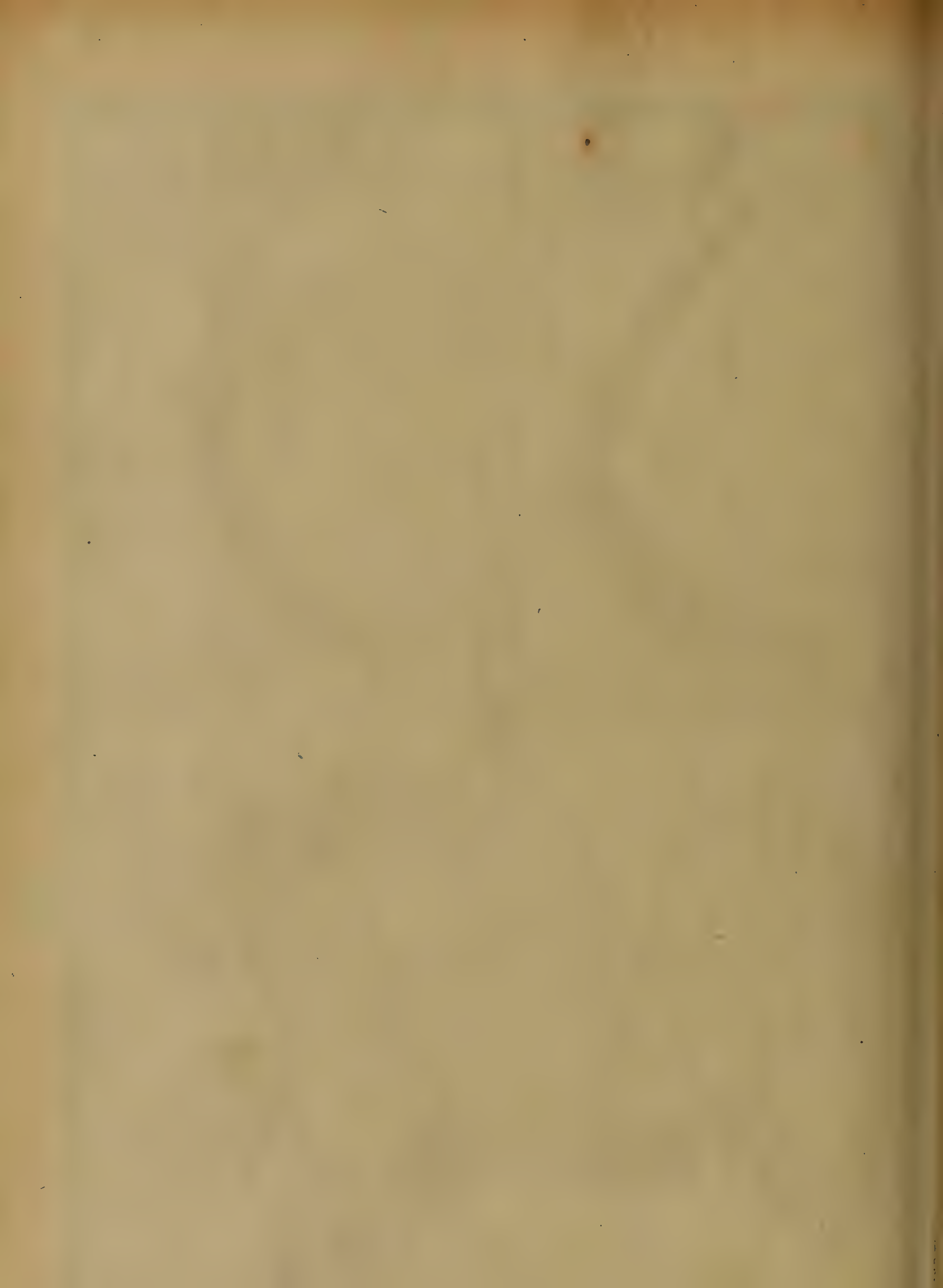
Sa secheresse & sa stérilité.

Toute l'Isle est fort séche, & géneralement si stérile, que dans les meilleurs Cantons la terre est fort mauvaise. C'est une sorte de sable, ou de pierre calcinée, sans aucune apparence d'eau qui puisse l'humecter, excepté dans la saison des pluyes, qui s'écoulent aussi rapidement qu'elles tombent. Cepen-

(2) *Ibid.* p. 399.
(3) *Ibid.* p. 400.
(4) *Ibid.* p. 394.
(5) Elle porte ce nom, parce qu'elle fut découverte au mois de May.
(6) Dampierre met l'Isle de May à 15 degrés, Vol. I. p. 75.
(7) Roberts, p. 400.

dant


ISLE DE MAY
Rade de Paaseco
dans la Partie du
N. O de l'Isle
46 brasses
VEUE DE L'ISLE S. JAGO OU ST. JACQUES
Ville S Jago ou Ribeyro Grande
Fort sur la Montagne
Lieu de la decente
10
2
8
I Fuego
15
La Rade de
Ribeyro Grande
12 brasses
15
Bois de
Cacaotiers
Etang d'Eau fraiche qui
asseche quelque fois
la Ville
Fort
Chapelle
5
Brisans
6 Brasses
fond de Sable
7
8
Petite
Isle
Pointe de l'Ouest
9
10
12
LE HAVRE DE PRAYA
dans l'Isle de St. Jago
Echelle de 1200 Toises
300
600
1200
Pointe
de l'Est
Tom II Nº. 11.



dant on trouve au centre de l'Isle une source, dont il se forme un petit (8) ruisseau, qui prend son cours dans une vallée entre deux collines. Mais elle suffit si peu pour la provision des Vaisseaux, que ceux qui viennent charger du sel dans l'Isle de May sont obligés de toucher à S. Jago pour faire de l'eau. D'ailleurs ce ruisseau est éloigné de la Baye. On trouve seulement à un demi-mille du rivage, un petit puits d'eau somache, qui sert à desalterer les Anes (9).

Roberts. En divers tems.

Bestiaux qu'elle nourrit.

Quoique l'Isle de May n'ait pas moins souffert de la sécheresse que Sal & Bona-Vista, il s'y trouve un plus grand nombre de Vaches, qui passent même pour les plus grasses & les meilleures de toutes ces Isles. La plûpart des Negres y nourrissent aussi des Chevres. Mais il y a moins de Poisson qu'à Bona-Vista. (10) Les Tortues n'y sont pas plus abondantes. Dampierre rend témoignage qu'il y a vû quantité de Bœufs, de Vaches & de Chevres, mais fort peu d'Oiseaux. On y voit du bled, des Yams, des Patates & quelques Lataniers. En 1683, lorsque (11) Dampierre y fit quelque séjour, les Bœufs, les Chevres & les Anes y étoient en plus grand nombre que dans toutes les autres Isles; mais lorsqu'il y retourna, quinze ans après, les Pyrates avoient ravagé l'Isle, diminué l'abondance des Bestiaux, & détruit même une partie des Habitans.

Ses fruits & ses légumes.

Les principaux fruits de l'Isle de May sont les figues & les melons d'eau; mais Dapper dit que les figuiers y ont si peu d'écorce, que le fruit en devient fort insipide. Les Negres s'y nourrissent de Pompions, & d'une sorte de légume, semblable aux feves, qu'ils nomment (12) *Callavance*. Ils ont aussi quelques arbres dans l'intérieur de l'Isle, mais on n'en apperçoit point vers les Côtes, à la réserve de quelques (13) buissons dispersés qui se présentent sur le dos des collines. Entre les végetaux, on compte la pierre dont on a vû la description dans l'article de Bona-Vista (14).

Coton de l'Isle de May.

Le coton est beaucoup moins abondant à May qu'à Bona-Vista, mais les Insulaires en auroient plus qu'ils n'en ont besoin pour leur usage, s'ils n'étoient pas atteints du même vice (15) que leurs voisins. Dampierre dit qu'il en a vû quelques arbrisseaux près du rivage; mais qu'il s'en trouve davantage au milieu de l'Isle, où les Insulaires ont (16) leurs habitations. On y voit aussi une sorte de soye de coton, qui croît sur les Côteaux (17) sabloneux des salines, sur un arbrisseau fort tendre, de trois ou quatre pieds de hauteur, dans une cosse de la grosseur d'une pomme. Lorsqu'elle est parvenue à sa maturité, la cosse s'ouvre d'elle-même & se partage insensiblement en quatre quartiers. Cette soye n'est pas plus précieuse que l'autre, & ne sert qu'à couvrir des oreillers (18) & d'autres coussins. L'Auteur ayant mis quelques-unes de ces cosses dans une armoire avant qu'elles fussent tout-à-fait mûres, fut surpris

Soie de coton & ses propriétés.

(8) Dampierre, *ibid.* p. 16.
(9) *Ibid.* p. 21.
(10) Roberts, p. 401.
(11) Dampierre, Vol I. p. 75.
(12) *Ibid.* Vol. III p. 17.
(13) *Ibid* p. 16.
(14) Roberts, p. 422.
(15) Voyez l'article précédent.

(16) Dampierre, Vol. III. p. 16.
(17) Sur les mêmes Côteaux il croît une plante qui serpente sur la terre comme la vigne, avec de larges feuilles. C'est peut-être la Patate d'Espagne.
(18) Dampierre en trouva de deux sortes au Brésil, Vol. I. p. 164.

ROBERTS. En divers tems.

de les voir s'ouvrir & jetter leur coton en deux ou trois jours. Il en lia d'autres, assez fort pour les empêcher de s'ouvrir ; mais les ayant un peu desserrées quelques jours après, le coton se fit un passage pour en sortir par degrés, comme la poulpe sort d'une pomme qu'on fait rôtir. Dampierre trouva, dans la suite, du coton de la même espece à Timor (19), aux Indes orientales, où le tems de sa maturité est le mois de Novembre. Il n'en a vû dans aucun autre lieu (20).

Oiseaux de diverses espéces.

Le même Auteur assure qu'il y a plusieurs sortes de petits & de grands Oiseaux dans l'Isle de May ; telles que des Pigeons, des Tourterelles, des *Miniotes* qui sont de la grosseur du Corbeau & de couleur grise ; des *Crusias*, autre sorte d'oiseaux gris, de la grosseur du Corbeau, qui ne paroissent que pendant la nuit ; & qui servent de remede contre la *consomption*, mais qu'on ne mange que dans cette maladie ; des *Rabekes*, espece de Hérons gris, qui sont une bonne nourriture ; des *Corlues ;* des Poules de Guinée, que nous nommons Pintades, d'après les Portugais qui les ont nommées *Galinhas Pintadas*. Elles sont de la même nature que les Perdrix, mais plus grosses que les Poules d'Angleterre, avec de longues jambes qui leur servent à courir assez vite, & de courtes aîles qui ne leur permettent pas de voler bien loin. Elles sont si fortes qu'un homme auroit peine à les tenir. Leur bec est épais, mais tranchant ; leur cou long & mince, & leur tête fort petite pour la grosseur du corps. Le mâle a sur la tête une sorte de petite crête, de la couleur d'une noix seche, & fort dure. Des deux côtés, on lui voit une espece d'oreille ou d'ouie rouge. Mais la Poule n'a aucun de ces ornemens. Le plumage des Pintades est tacheté fort réguliérement de gris clair & foncé. Elles se nourrissent de vers, ou de Cigales, qui sont en abondance, dans l'Isle de May. Leur chair est douce, tendre & fort agréable. Les unes l'ont blanche ; d'autres, noire ; mais les deux especes sont également bonnes. Les Habitans n'employent que des chiens pour les prendre ; & cette chasse est d'autant plus aisée, qu'outre la pésanteur de leur vol elles sont ordinairement deux ou trois cens dans une seule bande. Si on les prend jeunes, elles s'apprivoisent autant que les Poules (21).

Pintades, ou poules de Guinée.

Poissons.

Quoique le Poisson ne soit pas dans la même abondance à May qu'à Bona-Vista., le Dauphin, la Bonite, le Muller, le *Snapper*, le Poisson d'argent, &c. ne manquent pas dans la Baye. L'Auteur observe même que la mer a peu de lieux plus favorables pour le Filet. D'un seul coup, il amena un jour au rivage six douzaines de grands Poissons, la plûpart d'un pied & demi ou deux pieds de longueur. Il s'y trouve aussi des Tortues ; & chaque jour on y voit (22) paroître quelques petites Baleines.

Pêche d'Atkins.

Atkins raconte qu'étant dans l'Isle de May, en 1721, il prit à la ligne, des Brêmes, que les Portugais nomment *Porgas*, des *Sauteurs*, des *Groupes*, un *Roc-Fish*, & plusieurs de ceux qu'on nomme *Juifs*. Le *Roc-Fish* est épais, court, d'un jaune foncé sous le ventre, aux ouies & à la gueule. Le *Juif* a la gueule double. Celle d'en haut ne lui sert pas pour avaller ; mais elle est remplie de petits Canaux qui pompent l'air. Il a les nageoires de la Morue, & sa chair est excellente (23).

(19) Voyez ci-dessus.
(20) Dampierre, Vol. III. p. 15.
(21) Roberts, p. 402.
(22) Dampierre, *ibid.* p. 17.
(23) *Ibid.* p. 19.

Roberts.
En divers tems.

Dampierre remarque qu'aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, il vient sur les Côtes de l'Isle de May une espece singuliere de Tortues, pour y faire leurs œufs; mais elles n'ont pas la chair si (24) bonne que celle des Indes occidentales. On doit observer que dans les latitudes du Nord comme dans celles du Sud, les Tortues font leurs œufs dans la saison de la pluie (25), quoiqu'il semble que tombant avec tant d'impétuosité & d'abondance elle ne dût être propre qu'à les corrompre. Mais quelque violente que soit la pluie, elle se perd aussi-tôt dans le sable, fort au-dessous sans doute des œufs que les Tortues y ensévelissent; où, si elle ne va point au-delà, le Soleil qui vient l'échauffer, ne la rend que plus propre (26) à les faire éclore.

Remarque sur la ponte des tortues.

L'Indigo & l'ambre gris ne sont pas inconnus dans l'Isle de May (27), quoique l'un & l'autre y soient rares. Barbot nous apprend que les Insulaires salent la chair des Chevres & la transportent dans des tonneaux. Ils préparent les peaux avec beaucoup de propreté; Dapper assure qu'ils en vendent tous les ans plus de cinq mille (28).

Chair & peaux de chevres.

Mais leur principal richesse est le sel. L'Isle de May est la plus célébre de celles du Cap-Verd pour cette utile marchandise, dont les Anglois viennent charger annuellement plusieurs Vaisseaux (29). Le tems de leur cargaison est ordinairement l'Eté. Dampierre dit que malgré la difficulté de l'abordage, l'Isle de May est extrêmement fréquentée pour le sel. En 1699, il ne lui fallut que six jours pour en ramasser quatre-vingt tonneaux; & dans le même tems, il vit arriver dans la Rade plusieurs Bâtimens, qui venoient faire la même cargaison pour (30) Terre-neuve, où Barbot assure que les Anglois font un grand commerce. Le même Auteur ajoute que l'Isle de May pourroit en fournir tous les ans la cargaison de mille Vaisseaux.

Richesse de l'Isle de May en sel.

Dampierre a décrit la maniere de faire & de charger le sel, avec un détail plus exact qu'on ne le trouve dans aucun autre Voyageur. A l'Ouest, c'est-à-dire dans la partie de l'Isle où la Rade est située, la nature a formé une grande Baye sabloneuse qui est traversée par un banc de sable, large seulement d'environ quarante pas, mais long de deux ou trois milles. Entre ce banc, & les collines qui lui répondent sur la côte, on voit une saline, ou un étang de sel, d'environ deux milles de longueur, sur un demi-mille de largeur. La moitié de cet espace est presque toujours à sec, mais la partie qui est au Nord ne manque jamais d'eau. C'est dans cette derniere partie que depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, c'est-à-dire dans toute la saison de la secheresse, on trouve toujours du sel. L'eau dont il se forme est amenée de la mer par de petits aqueducs pratiqués dans le banc de sable. Cette opération ne se fait qu'aux marées vives, & remplit plus ou moins la saline, suivant la hauteur de la marée. S'il s'y trouve déja du sel lorsque l'eau de la mer y est introduite, il se dissout aussi-tôt; mais deux ou trois jours suffisent pour renouveller la congelation; & l'on recommence la même chose, chaque fois

Maniere dont le sel s'y fait.

(24) Atkins, Voyage en Guinée, p. 32.
(25) Dampierre, Vol I. p. 75.
(26) Dampierre a toujours observé la même chose, non-seulement pour les Tortues, mais encore pour les Crocodiles, les Alligators, les Guanos, & tous les autres Amphibies qui font des œufs.
(27) Dampierre, Vol. III. p. 19.
(28) Roberts, p. 402.
(29) Atkins, Voyage en Guinée, p. 32.
(30) Dampierre, Vol. I. p. 75.

ROBERTS. En divers tems.

qu'on emporte le sel & que l'étang se vuide. On avoit la marée d'une nouvelle Lune lorsque l'Auteur fit sa cargaison. Tout le monde l'assura que c'étoit le tems le plus favorable ; mais il ne put s'en imaginer la cause (31).

Ceux qui viennent charger du sel le prennent à mesure qu'il se forme, & le mettent en tas dans quelque endroit sec avant qu'on introduise de l'eau nouvelle. Il est fort remarquable que dans cet étang, le sel ne commence à se congeler (32) que dans la saison seche ; au lieu que dans les salines des Indes occidentales, c'est au tems des pluies, particuliérement (33) dans l'Isle de la Tortue.

Commerce de sel par les Anglois.

Les Anglois font un grand commerce de sel dans l'Isle de May ; & communément ils y ont un Vaisseau de guerre pour la garde des Vaisseaux (34), & des Barques, qui s'y rendent de toutes leurs Colonies. Le nombre de ces Bâtimens monte quelquefois jusqu'à cent dans une année, sans autre dépense que celle de faire ramasser le sel dans la saline, & de le faire transporter à bord. Il ne leur en coute pas beaucoup, parce que les Anes étant fort communs dans l'Isle, ils en sont quittes pour les louer des Negres, & que la pauvreté du Pays ne leur fournissant pas d'autre (35) occupation, ils prennent la peine eux-mêmes de conduire les Anes. La saline n'est pas à plus d'un demi-mille de la Rade, de sorte que les mêmes Anes font plusieurs fois le voyage dans un jour. On a reglé (36) le nombre de ces courses, & les Negres ne permettent pas qu'on en fasse davantage. Il y a dans la saline une sorte de Ponton, que les Anglois nomment *Frape-Boat*, au milieu duquel on a élevé des ais de séparation, pour garantir des vagues les Esquifs qui viennent y recevoir le sel ; car la mer est toujours agitée au rivage, quoiqu'elle soit fort tranquille dans la Baye. On a pourvu de même par des estacades & des cordages à tous les inconvéniens qui pourroient interrompre le travail. Dampierre s'est fort étendu sur toutes ces précautions de l'art pour l'utilité des lieux où la mer est violente. On y est, dit-il, moins heureux qu'en Amérique, où le sel se fait ordinairement en pleine Baye, sans (37) qu'il y ait jamais vû d'estacades.

Précautions qu'on a prises dans la Saline.

Rades de l'Isle de May.

Roberts observe que l'Isle a deux Rades, où les Vaisseaux peuvent être en sûreté ; outre plusieurs criques, qui ne reçoivent que des Barques, & qui ne méritent pas d'être observées. La Rade du Nord se nomme *Paseco* ou *Paceco.* On y peut mouiller sur six, sept ou huit brasses. Le fond est pierreux, mais sans être fort nuisible aux cables, excepté entre les rochers de corail, qu'on peut éviter en amenant la pointe la plus orientale de la Baye au Nord-Ouest ou au Nord-Ouest quart de Nord. Au long de la Côte, jusqu'à la pointe de *Yingdost* on trouve quantité de Rocs & de Basses, dont quelques-unes (38) s'étendent jusqu'à deux milles du rivage.

Pointe de Yingdost.

Rade Angloise.

C'est après la pointe de Yingdost qu'est située la rade Angloise, où s'arrêtent les Bâtimens (39) qui viennent charger du sel. Le fond en est géneralement fort

(31) *Ibid.* Vol. I. p. 12.

(32) C'est ce qu'assure Barbot dans sa Description de la Guinée (p. 538.) mais Roberts fit sa cargaison à Bona-Vista dans la Saison des pluies.

(33) Dampierre, Vol. I. p. 56.

(34) Barbot dit la même chose, *ubi sup.*

(35) Fryer, dans ses Voyages (p. 6.) dit qu'on amene le sel au rivage dans des brouettes poussées par le vent.

(36) Dampierre, Vol. III. p. 13.

(37) *Ibid.*

(38) *Ibid.* p. 14. & suiv.

(39) *Ibid.* p. 15.

mauvais, & parsemé de rocs vers la pointe Sud de la Baye. Celle du Nord n'est pas moins propre à couper les cables, mais il n'y a pas tant de rocs qui puissent arrêter les ancres & causer leur perte. On prétend que ce sont les Anglois mêmes qui ont rendu cette Baye si mauvaise, en y jettant leur leste. Le centre de la Baye est beaucoup meilleur pour le fond, & n'a pas moins de huit brasses jusqu'à douze. Mais le mouillage (40) n'y est pas sûr à la fin du mois de Juin & dans le cours de Juillet, où les vents deviennent fort variables.

ROBERTS. En divers tems.

Ses qualités.

Habitations & vie des Insulaires.

Dampierre dit que les Habitans vivent au milieu de l'Isle, assez près de cette Baye, dans trois petites Villes, qui ont chacune leur Eglise & leur Prêtre. Il ne compte que six ou sept milles de leurs habitations jusqu'au rivage. *Pinosa*, qui est la principale, a deux Eglises. Les deux autres se nomment *Saint Jean* & *Lagoa*. Rien n'est si misérable que leurs Maisons. Elles sont bâties de bois de figuier, qui est le seul arbre qu'ils y puissent employer; & couvertes (41) d'une sorte de canne sauvage. Les Insulaires, sans en excepter leurs Gouverneurs & leurs Prêtres, sont des Negres, qui tirent vraisemblablement (42) leur origine d'Afrique; quoiqu'étant soumis au Portugal ils en aient la Religion & la Langue. Ils sont bien faits, robustes, gras & charnus. Cependant l'Isle paroît si stérile & si pauvre aux yeux d'un Etranger, qu'il a peine à comprendre d'où les Habitans peuvent tirer leur embonpoint. A la vérité, Dampierre assure, après de justes informations, que leur nombre ne surpasse pas deux cens trente (43).

Leur nombre.

Roberts observe qu'ils different peu de ceux de Bona-Vista, mais qu'ils ont moins d'inclination pour les Anglois. Pendant le séjour qu'il y fit en 1722, il vérifia que l'Isle n'avoit pas plus de deux cens Habitans, presque tous Negres, ou du moins avec beaucoup moins de Mulâtres & de Blancs que les autres Isles (44).

Dampierre prétend que les Insulaires de May, quoique fort mal en alimens, vivent mieux que ceux des autres Isles, à l'exception seulement de (45) S. Jago. Ils tirent, dit-il, la plus grande partie de leurs vivres, des Anglois, qui leur donnent, pour récompense de leurs services, tout ce qu'ils peuvent retrancher de leur provision, avec quelque argent, & de vieux habits. Aussi s'en trouve-t'il plusieurs qui sont vêtus assez honnêtement, quoique la plûpart soient presque nuds. Ils profitent de la saison des Anglois pour gagner quelque chose, parce qu'ils n'ont aucun Bâtiment qui puisse leur servir au commerce, & que les Vaisseaux Portugais ne venant point dans leur Isle, ils n'ont que les Anglois pour ressource (46). Ainsi c'est à l'intérêt, qu'il faut rapporter l'estime que Roberts leur attribue pour sa Nation.

Ressource qu'ils ont pour les alimens.

Dans la saison des Tortues, ils veillent pendant la nuit sur le sable de leurs Côtes, pour surprendre ces animaux. C'est encore un secours qu'ils ont contre la faim; car il vient un grand nombre de Tortues aux Isles du Cap-Verd. Mais lorsque cette saison est passée, il ne leur reste que la chasse des Poules

(40) Roberts, 401.
(41) Dampierre, Vol. III. p. 17.
(42) C'est une verité dont on ne peut douter. Voyez ci-dessus la Description génerale.
(43) Dampierre, Vol. III. p. 19. Dapper dit qu'en 1505 il y avoit deux cens vingt-cinq Habitans, & qu'en 1628 il n'y en avoit plus que cent cinquante.
(44) Roberts, p. 402.
(45) Dampierre, Vol. I. p. 76.
(46) *Id.* Vol. III. p. 20.

ROBERTS. En divers tems.

de Guinée, & le soin de leurs petites plantations. S'ils ont envie de passer dans l'Isle de S. Jago, il faut qu'ils obtiennent la permission du Gouverneur, & le passage sur quelque bord Anglois. Le Gouverneur de l'Isle de May prend sa commission du Gouverneur Portugais de S. Jago. Celui qui occupoit cet emploi, en 1699, (47) étoit d'un excellent caractere, & fort génereux dans sa pauvreté, comme les Habitans sont presque tous. Il s'attend à recevoir un petit présent de tous les Commandans de Vaisseaux qui viennent charger du sel. Il se fait honneur d'être invité à bord; & cette saison étant comme celle de sa récolte, il ne (48) quitte pas un moment les Anglois. En 1725, Roberts trouva pour Gouverneur, un Negre, nommé le Capitaine *Vincent Alva* (49), mais beaucoup plus connu des Anglois sous le nom de *Peter Vincent*.

L'Isle de May est exposée aux Pyrates.

Les Pyrates, qui descendent souvent dans cette Isle, en ont quelquefois enlevé les Bestiaux & même les Habitans. En 1683, sept ou huit jours avant l'arrivée de Dampierre, il y aborda un Vaisseau Anglois, dont l'Equipage étant descendu sous ombre d'amitié, se saisit du Gouverneur & de quelques autres Insulaires. Ils furent conduits à bord, d'où on les força d'envoyer chercher leurs meilleurs Bestiaux pour racheter leur liberté. (50) Mais c'étoit un artifice, qui n'aboutit qu'à les enlever eux-mêmes avec ce qu'ils avoient de plus précieux; & peut-être n'ont-ils jamais revû leur Isle. Le Capitaine Anglois qui commit cette indigne action, étoit de Bristol, & se nommoit *Band*. Il avoit failli de brûler le Vaisseau de Dampierre dans la Baye de Panama (51). Le même Voyageur, étant à May en 1699, fut témoin du retour d'un Gouverneur, qui avoit été pris de même (52) par les Pyrates, & qui avoit passé un an ou deux dans leurs chaînes.

Elle fit partie de la dot de Catherine d'Arragon.

L'Isle de May, avec *Tanger*, & *Bombay* dans l'Inde, avoit fait partie de la dote de Catherine d'Arragon, lorsqu'elle fut mariée en Angleterre. On doit présumer que les Anglois n'auroient point abandonné leurs prétentions sur cette Isle, s'ils avoient crû qu'elle méritât d'être conservée.

§. IV.

Isle de S. Jago, de Santiago, ou *de Saint Jacques*.

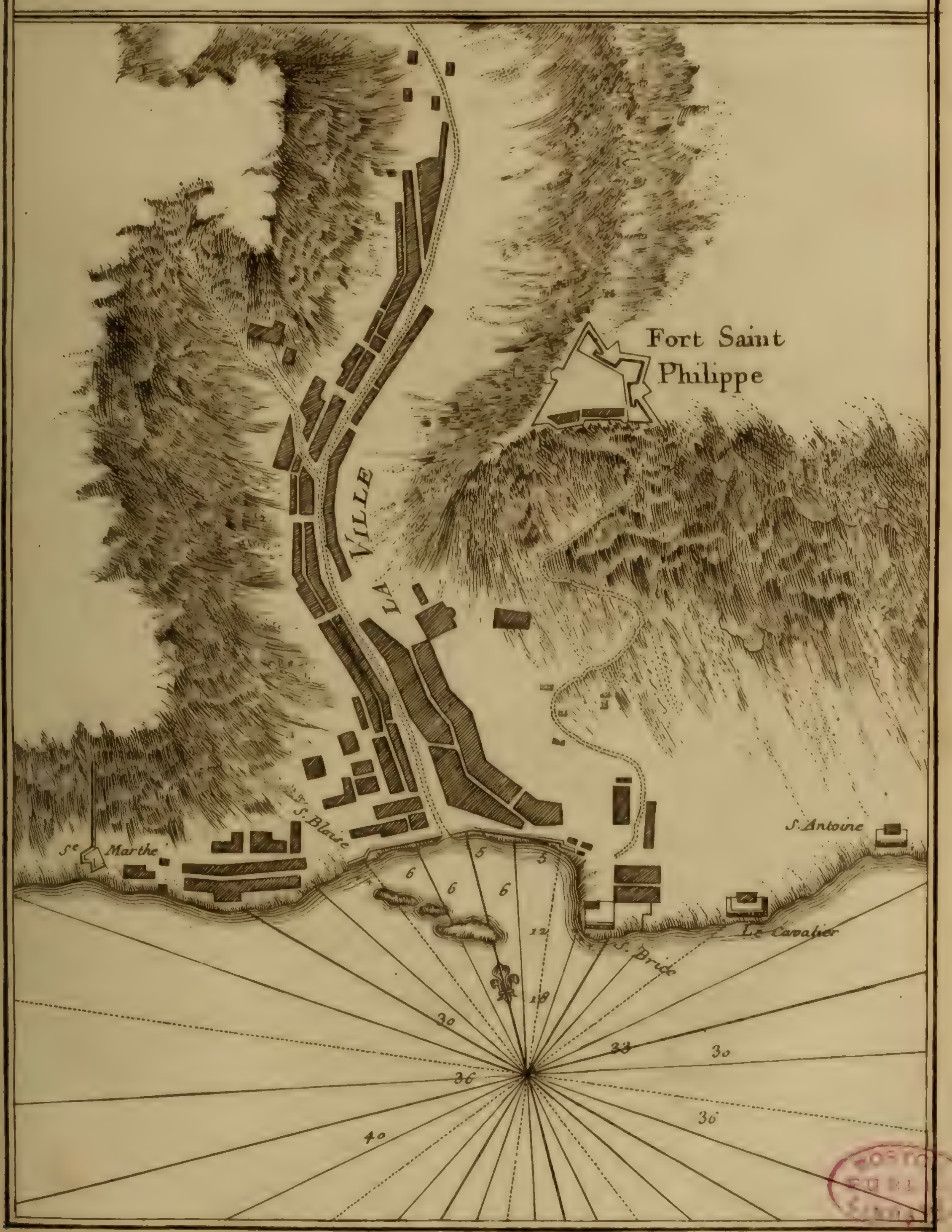
Origine du nom.

La découverte de cette Isle étant arrivée le premier jour de Mai, comme celle de la précédente, elle reçut le nom de Saint Jacques, dont la Fête se célebre le même jour. Suivant Roberts, elle est située à quinze degrés de latitude du Nord, & six degrés cinq minutes de longitude (53) Ouest du Cap-Verd. Le Capitaine *Philips* la place à quinze degrés (54) vingt-cinq minutes de latitude, en prenant sa regle apparemment de *Praya*, où il avoit abordé.

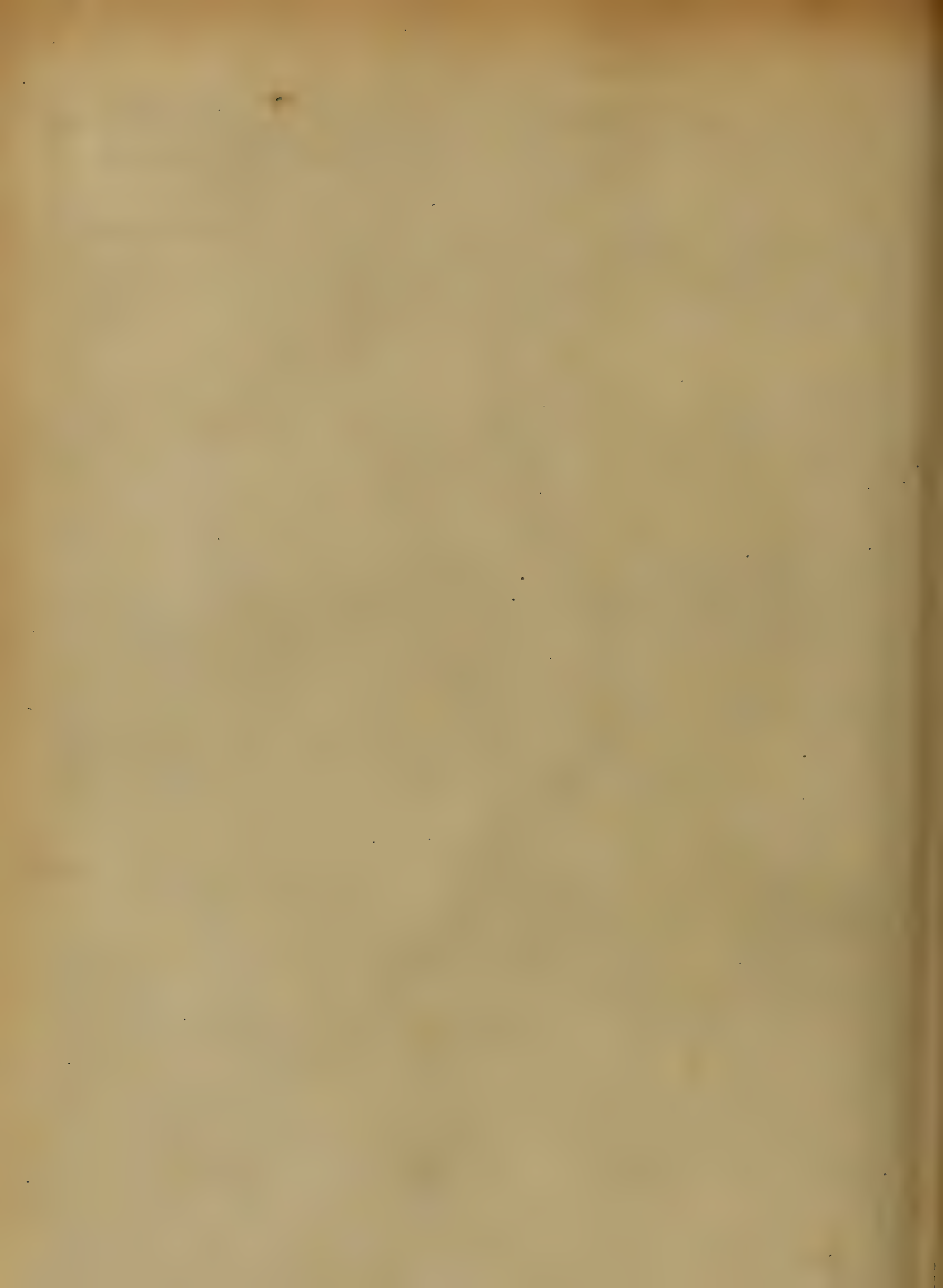
Grandeur de l'Isle.

S. Jago est la plus grande de toutes les Isles du Cap-Verd. Sa longueur,

(47) *Ibidem*.
(48) *Ibidem*.
(49) Roberts, p. 402.
(50) Les Habitans n'avoient pas voulu permettre aux Matelots de débarquer.
(51) Dampierre, Vol. I. p. 75.
(52) *Idem*. Vol. III. p. 18. & suiv.
(53) Roberts, p. 403.
(54) Voyage de Philips en Afrique & à la Barbade, p. 183.



PLAN DE LA VILLE ET DES FORTS DE S.t YAGO.
Echelle de 200 Toises.
50. 100. 150. 200.
Fort Saint Philippe
LA VILLE
S. Blaise
S.te Marthe
S. Antoine
Le Cavalier
S. Bride



ſuivant *Beckman* (55), eſt d'environ quarante-cinq lieues; ſa largeur de dix; & ſon circuit de quatre-vingt-cinq. Philips ne lui donne qu'environ vingt lieues de longueur, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt; & dix de largeur, Eſt-Nord-Eſt & Oueſt-Sud-Oueſt (56). Elle eſt éloignée, ſuivant Dampierre, de quatre ou cinq lieues de Mayo, à l'Oueſt; & ſur le même témoignage c'eſt la principale, la plus fertile & la mieux peuplée des Iſles du Cap-Verd (57), quoiqu'elle ſoit montagneuſe & qu'elle ait quantité de terres ſtériles. Philips dit qu'elle eſt remplie de montagnes hautes & déſertes (58).

Roberts. En divers tems.

Qualités de l'air & du terroir.

A l'égard de l'air, Roberts obſerve que dans les ſaiſons pluvieuſes elle eſt plus mal-ſaine & plus dangereuſe pour les Etrangers que toutes les autres Iſles. Si l'on excepte *Cachao*, dit-il, la Guinée même n'a pas de lieu plus funeſte à la ſanté que S. Jago. Il compare cette Iſle aux Pays où la peſte fait ſes ravages (59).

Suivant Beckman (60), le terroir de S. Jago eſt extrêmement agréable, & produit également ce qu'il y a de plus utile & de plus délicieux pour la vie. Ovington juge néanmoins qu'elle n'eſt pas ſi agréable que Madere, ni ſi montagneuſe; d'où il conclut qu'elle eſt plus propre aux Plantations (61).

Mont S. Antonio.

Roberts obſerve que toute la partie Sud-Eſt de l'Iſle eſt une terre plate; & qu'à la réſerve de Campo de *Terrafal* tout le reſte s'éleve en montagnes. La plus haute eſt celle de *Saint Antonio*, qui eſt vers le centre de l'Iſle. Lorſqu'on voit la haute terre de Terrafal à l'Eſt ou à l'Oueſt, on la prendroit pour une Iſle, juſqu'à ce qu'on ſoit aſſez proche pour appercevoir la terre baſſe, qu'on a nommée *Campo*, (62) & qui joint cette partie à tout le reſte. C'eſt dans ce dernier lieu que les Portugais formerent leur premier établiſſement (63), parce qu'ils le trouverent, non-ſeulement le plus agréable, mais encore le plus fertile & le mieux reglé pour les ſaiſons; ſans compter qu'il eſt arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux.

Abondance de pâturages & de beſtiaux.

L'Iſle de S. Jago ayant beaucoup (64) d'eau fraîche ne peut manquer d'excellens (65) pâturages. Ses Animaux les plus conſidérables ſont les Bœufs & les Vaches, qui ſont en grand nombre, ſuivant Dampierre, quoiqu'ils (66) ſe vendent juſqu'à vingt dollars. Les Chevaux, les Anes, les Mulets, les Chevres & les Porcs (67) n'y ſont pas en moindre abondance. On y trouve des Singes, qui ont le (68) viſage noir & la queue fort longue.

Sir Richard Hawkins dit qu'on y trouve des Civettes, & qu'il n'a (69) vû nulle part des Singes d'une auſſi belle proportion. Roberts aſſure que de toutes les Iſles du Cap-Verd celle de S. Jago eſt la ſeule qui (70) produiſe des Singes, & qu'elle en a dans toutes les parties. Philips les nomme *Jackanapes*. Il rend témoignage qu'ils multiplient dans les (71)

(55) Voyage à Borneo, p. 9.
(56) Philips, *ubi ſup.*
(57) Dampierre, Vol. I. p. 76.
(58) Philips, *ubi ſup.*
(59) Roberts, p. 335.
(60) *Ubi ſup.* p. 12.
(61) Voyage à Surate, p. 40.
(62) Roberts, p. 409.
(63) *Ibid.* p. 403.
(64) Dampierre dit que l'eau eſt bonne à S. Jago, mais difficile à tranſporter, & que le bois y eſt rare & cher, p. 3. Vol. IV.
(65) Roberts, p. 404.
(66) Dampierre, Vol. III. p. 25.
(67) Voyage à la Mer du Sud, p. 31.
(68) Page 411.
(69) Voyage en Afrique, &c. p. 183.
(70) Voyage à Borneo, p. 13.
(71) Obſervations ſur divers Voyages aux Indes, p. 7.

ROBERTS. en divers tems.

montagnes, où il en a vû un fort grand nombre. Beckman parle d'une abondance (72) extrême de Bœufs, de Porcs, & de Chevres. Mais, suivant Cornwal, (73) les Chevres y sont fort maigres. Philips assure qu'il en a vû des troupeaux de cinq cens, qui s'avançoient sur la Côte vers (74) son Vaisseau.

Oiseaux de diverses couleurs.

Entre les volatiles de S. Jago, Dampierre nomme les Parakises, les (75) Perroquets, les Pigeons, les Tourterelles, les Herons, les Faucons, l'Oiseau qui vit de Crabbes, les *Galdens*, qui sont plus grands, mais de la même espece, les Corlues, &c; mais sur-tout des Coqs & des Poules, privés & sauvages. Roberts dit qu'on y trouve des Oiseaux de toutes les especes, surtout des Poules de Guinée ou des Pintades, des Pans; & des Poules domestiques, qui vont le matin, en troupes, chercher leur nourriture dans les montagnes, d'où elles reviennent (76) le soir aux lieux habités, comme les Pigeons en Europe. Cornwall ajoûte (77) que S. Jago a des Poules d'Inde. Beckman y joint des Oyes & des Canards, avec cette circonstance remarquable (78), que la plûpart des Oiseaux de l'Isle ont les os aussi noirs que le Jais, & la peau de la même couleur que celle des Negres, quoique la chair en soit aussi blanche que celle des Oiseaux de l'Europe, & ne soit pas moins bonne. Philips dit en géneral que la volaille de S. Jago est (79) d'une bonté médiocre.

Propriété des oiseaux de Saint-Jago.

Cette Isle porte en abondance, du maïz, du bled de Guinée, des plantains, des bananes & des courges (80), des oranges, des limons, des tamarins, des pommes de pin, des melons d'eau. La noix de coco, la guave, & la cane de sucre n'y croissent pas moins abondamment. On fait peu de sucre dans l'Isle, & l'on s'y contente de la molasse. La vigne n'y croît pas mal, & l'Auteur est persuadé qu'avec un peu de culture on feroit de fort bon vin, si le Roi de Portugal ne s'y opposoit par (81) des raisons d'Etat. Ovington dit qu'il y a peu de vignes à S. Jago, & que le vin qu'on y boit vient (82) de Madere. Dapper prétend qu'il vient de Lisbonne. Le même Auteur met le cedre entre les arbres de l'Isle, & nous apprend que les herbes & toutes les plantes de l'Europe y croissent fort bien, mais qu'elles demandent d'être renouvellées tous les ans.

Vignes de S. Jago.

Coton.

Le coton y croît aussi, & reçoit plus de culture qne dans les autres Isles, puisque Dampierre assure que les Habitans en recueillent assez pour se faire des habits & pour en faire passer une grande (83) quantité au Brésil. Le Capitaine Cornwall parle de l'abondance de (84) leur coton, & de leurs provisions; mais il ravalle beaucoup leur sucre. Entre leurs fruits, Dampierre

Deux fruits estimés : la coustarde, sorte de pomme.

(72) Voyage en Afrique, &c. p. 187.

(73) Observations, &c. p. 7.

(74) Philips, *ubi sup.* p. 184.

(75) Dampierre, Vol. III. p. 25. Hawkins dit que ce sont des Perroquets gris, p. 31.

(76) Roberts, p. 404.

(77) Voyage à Borneo, p. 13.

(78) Dampierre, Vol. III. p. 23.

(79) *Ubi sup.* p. 187.

(80) Ovington dit que les Bananes de S. Jago sont meilleures que celles de Madere, pag. 40. Dampierre ajoûte des Dattes. Philips met les Oranges au-dessus de celles du Portugal. Elles s'y donnent presque pour rien.

(81) Roberts, p. 404.

(82) Dampierre prétend qu'ils ont du vin de leur cru, mais qu'ils le négligent, parce qu'ils en reçoivent des Vaisseaux de l'Europe, & que d'ailleurs ils en boivent fort peu. Volume III. p. 23.

(83) Voyage à Surate, p. 40.

(84) Observations sur divers Voyages, pag. 7.

releve

releve une sorte de pomme que les Anglois ont (85) nommée *Coustarde* (custard apple), de la grosseur d'une grenade & presque de la même couleur. Sa peau tient le milieu, pour la substance & l'épaisseur, entre celle de la grenade & celle de l'orange de Seville; plus souple que celle-ci, & plus cassante que la premiere. Ce qui la rend fort remarquable, c'est qu'elle est toute environnée de petits nœuds comme d'autant de clous. La chair en est blanche, tendre, douce & agréable, avec la couleur & le goût si semblable à la coustarde Angloise, que c'est ce qui lui en a fait donner le nom. A la place de pepins, elle a quelques petits noyaux ou de petites glandes. L'arbre qui la porte est de la grandeur d'un coignassier, avec des branches fort minces, mais longues & en grand nombre. Le fruit croît à l'extrêmité, & pend par son propre poids au bout d'une queue de neuf ou dix pouces de long. Le plus grand arbre ne porte pas plus de vingt ou trente pommes (86). Dampierre a vû le même fruit dans toutes les parties de l'Amérique, Isles & Continent. Il ne le représente pas moins commun aux Indes Orientales. On trouve aussi dans toutes ces Contrées, suivant le même Auteur, le *Papa*, qui est un fruit de la grosseur du Melon muscat, creux de même, avec autant de ressemblance, au-dedans & au-dehors, pour la forme & la couleur. Seulement il porte au centre une poignée de graine noirâtre, de la grosseur d'un grain de bled, d'un goût presqu'aussi chaud que celui du poivre. Le fruit est fort agréable dans sa maturité; mais il n'a pas la moindre saveur avant ce temps-là. On le fait cuire alors avec la viande, comme les navets; & les Européens mêmes en mangent volontiers.

ROBERTS. En divers tems.

Le Papa.

L'arbre qui porte le Papa a dix ou douze pieds de hauteur, son tronc, près de la terre, n'a pas moins d'un pied & demi ou deux pieds de diametre. Mais il s'éleve en diminuant jusqu'au sommet. Il est entiérement sans branches. Ses feuilles qui sont fort grandes, sortent immédiatement du tronc, au bout d'une tige, qui augmente en longueur à mesure que la feuille est plus éloignée de la cime de l'arbre. Leur forme est ronde & dentelée. Elles commencent à sortir six ou sept pieds au-dessus de la terre, & elles deviennent plus épaisses en montant vers le sommet, elles sont très-larges, & serrées contre le tronc. Le fruit croît entr'elles, avec d'autant plus d'abondance qu'elles ont plus d'épaisseur; de sorte qu'à la cime il en est si grand nombre que l'un tient à l'autre; mais sa grosseur alors ne surpasse pas celle des Navets communs. Ce qu'on a dit d'abord ne regarde que le fruit d'en bas, qui croît entre des (87) feuilles moins épaisses.

Poissons de S. Jago.

Dampierre dit que le Poisson est le même à S. Jago qu'à May & dans (87) les autres Isles. Philips se vante d'en avoir pris en grand nombre & d'excellent dans la Baye. Ses hameçons n'étoient pas oisifs un moment; & lorsqu'il eut employé le filet, sa pêche se trouva si abondante, que (88) ses gens ne pouvant la manger en salerent une grande partie.

Fossiles.

Marcassite, nommé *Beurre-d'or*.

De tous les Voyageurs qui ont écrit sur les Isles du Cap-Verd, Roberts est le seul qui ait parlé des productions souterraines de S. Jago. Il en remarque deux principales. L'une qui s'y trouve en abondance est la Marcassite que

(85) Dampierre, Vol. III. p. 24. A la Jamaïque on l'appelle *Sweet Sep.*
(86) *Ibid.* Vol. III. p. 25.
(87) *Ibidem.*
(88) Voyage en Afrique & à la Barbade, p. 187.

Roberts. En divers tems.

les Portugais nomment *Beurre-d'or.* Il eſt géneralement opaque, quoiqu'il s'en trouve d'un peu tranſparent. A l'ombre, ſa couleur eſt un bleu foncé : mais au Soleil, il a la vraie couleur de l'or. L'Auteur apprit de quelques perſonnes intelligentes, qui avoient réſidé long-tems dans différens Cantons du Bréſil & qui avoient été mêlées dans les entrepriſes des mines, qu'il y a une mine d'or où l'on trouve une grande quantité de ce *Beurre-d'or.* Les mêmes perſonnes aſſurerent Roberts que la peinture qu'on fait avec cette Marcaſſite eſt auſſi brillante que la véritable dorure. Le ſecond Foſſile eſt une pierre rouge, ou une eſpece d'ocre fort curieux, qui ſe trouve ſur une montagne du côté du Nord. Elle eſt de la nature de la craye d'Angleterre, mais plus molle, & toujours un peu plus peſante que ſa poudre, qui a l'odeur de la plus belle Farine. Elle s'étend dans la terre par différentes veines; & quoiqu'à la ſurface elle paroiſſe ſemblable au roc ordinaire, elle change à meſure qu'elle s'en éloigne, juſqu'à prendre entierement la couleur du ſouffre. La couche qui ſuccede eſt d'un jaune clair; & celle qui ſuit, eſt couleur de chair. Après celle-ci, on en trouve une où le rouge prévaut. Enfin la derniere eſt d'un rouge foncé, mais vif & brillant (89).

Sorte d'ocre, & ses differences.

Pierre lumineuſe.

Roberts vit à Terrafal une pierre de roc (90) d'un jaune gris fort lumineux, mêlé de paillettes brillantes, qui reluiſoit au Soleil comme le criſtal. Il n'explique pas ici ſes conjectures.

Priviléges de S. Jago & de ſes Habitans.

L'Iſle de S. Jago a le privilege d'être comme la Douane Portugaiſe, pour tous les Vaiſſeaux de cette Nation qui vont commercer au Nord de Sierra Leona juſqu'en Guinée. Cet avantage, joint à la commodité de ſa ſituation pour le commerce, y avoit conduit quantité de Marchands, qui faiſoient fleurir une Manufacture de *Barrafouls*; mais leur entrepriſe ayant décliné par les raiſons (91) qu'on a déja fait remarquer, la plûpart ont pris le parti de retourner à Liſbonne, ou de s'établir dans d'autres Colonies. Cependant l'Iſle en a conſervé pluſieurs, & cette occaſion lui a procuré un grand nombre d'autres Habitans qui ont fort bien ſervi à la peupler. La Cour de Portugal, pour les encourager par ſes bienfaits, n'a pas fait difficulté de leur accorder la propriété des terres à perpétuité, ſans ſe réſerver (92) aucune rente ni la moindre eſpece de taxe. L'Iſle de Saint Philippe eſt la ſeule, qui jouiſſe de cette faveur avec S. Jago. Cependant une diſtinction de cette nature n'a point été capable d'y attacher long-tems les Portugais. Quoique les terres leur appartiennent, ils en laiſſent l'uſage aux Negres, pour aller jouir du revenu dans leur Patrie. Il y avoit ſi peu de Blancs à Saint Jago lorſque Roberts y paſſa (93), qu'il n'en compta pas plus de trois pour quarante Negres.

Il s'y trouve peu de Blancs.

Leur origine.

Dampierre aſſure que les premiers Habitans de S. Jago furent des Portugais bannis pour vol, pour meurtre, & pour d'autres crimes de la (94) même infamie. Le Capitaine Cornwall les traite (95) de Malfaiteurs tranſportés, qui s'étant mêlés avec la race de leurs Colonies de Guinée, n'ont conſervé

(89) Il en avoit pris des eſſais, qu'il perdit à S. Nicolas avec ſa Barque, p. 312.

(90) Roberts, p. 414.

(91) Voyez ci-deſſus la Deſcription générale.

(92) Roberts, p. 403.

(93) *Ibid.* p. 404.

(94) Dampierre, Vol. IV. p. 4.

(95) Obſervations, &c. p. 6.

qu'une ressemblance imparfaite de figure & de langage avec les Portugais de l'Europe, quoique leur ambition continuelle soit de n'en être pas distingués. Ils sont devenus vrais Mulâtres, de haute taille, mais mal proportionnés; sur-tout les femmes, qui ont les levres grosses, le nez plat, & les inclinations aussi déreglées que leur visage est difforme. Si l'on excepte le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentilshommes, & les Religieux (96), qui sont envoyés de Lisbonne, tout le reste est de la même couleur & de la même difformité. Le Capitaine Beckman ajoûte à cette peinture, qu'ils sont pauvres, paresseux, portés au larcin, Catholiques de nom, mais la plûpart d'une ignorance & d'une stupidité qui leur fait ignorer jusqu'aux premiers (97) principes de leur Religion. Cependant il faut observer que Beckman n'ayant tiré ce portrait géneral des Habitans de l'Isle, que d'après ceux de Praya, on y doit mettre quelque exception, sur-tout pour l'article du vol; car Dampierre qui reconnoît ce vice dans les Habitans de Praya, rend un meilleur témoignage à ceux de S. Jago. Ils ne sont gueres moins pauvres, dit-il, parce qu'ils ont peu de commerce; mais la présence d'un Gouverneur Portugais les contient (98) dans l'ordre.

ROBERTS. En divers tems.

Leurs qualités.

Ecclésiastiques de S. Jago.

L'Evêque & les Chanoines doivent être Portugais de naissance; mais pour le service des autres Isles, & pour les fonctions subalternes de celle même de S. Jago, on admet les Mulâtres & les Negres aux degrés ecclésiastiques. Ceux qui se présentent pour le sacerdoce reçoivent l'éducation qui convient à cette dignité; & si l'on ne parvient pas à les rendre fort sçavans, on s'efforce du moins de leur inspirer du respect pour leur état & du zèle pour les fonctions de leur ministere. Philips fait entendre (99) que les plus ignorans & les plus dereglés ne sont pas toujours les Negres. Si les sociétés ecclésiastiques du Portugal ont quelque Sujet scandaleux dont elles veulent se défaire, c'est à S. Jago qu'elles trouvent le moyen de l'envoyer; & l'on se figure aisément que dans un lieu où la discipline est moins severe qu'à Lisbonne, il n'arrive guéres d'amandement pour les vices. Cependant il s'y trouve, suivant le témoignage de Roberts (1), des Ecclésiastiques vertueux, qui font honneur à leur profession.

Le même Voyageur ayant fait deux fois le tour de l'Isle & visité tous les Ports, nous en a laissé deux Relations; l'une dans le Journal de son voyage, l'autre dans sa Description particuliere de toutes les Isles. Elles doivent trouver place ici successivement, parce que l'une sert à jetter du jour sur l'autre, & que les moindres différences sont importantes pour la Géographie.

Ports de l'Isle de S. Jago.

(2) De *Furno* ou *Fuerno*, à l'Est de Saint Philippe, Roberts traversa le Canal & se rendit à *Rivera das Bharkas*, Baye de l'Isle de S. Jago. Là, il prit la résolution de gagner la pointe Nord de l'Isle, pour passer dans l'Isle de May; & quoiqu'en apparence cette route fût la plus longue, il sçavoit au fond qu'elle est la plus courte. Il fit donc voile vers la riviere de *Prata* ou *Plata*, & de-là à Terrafal; ensuite à *Porto Faciendo*, & à *Porto Signor Georges*, sans mettre ordinairement d'autre intervalle dans sa course que celui des marées. C'est l'unique moyen par lequel il supplée à l'omission des distances.

(96) Dampierre, Vol. III. p. 23.
(97) Voyage à Borneo, p. 12.
(98) Dampierre, *ubi sup.*
(99) Voyage de Philips en Guinée, p. 188.
(1) Roberts, p. 405. & suiv.
(2) Roberts, p. 306. & suiv.

ROBERTS. En divers tems.

La Baye Porto Signore Georges, qui est ici la seule qu'il décrive, est petite, & cachée par quantité de rocs de différentes grandeurs, dont le plus grand néanmoins n'est pas plus long que d'un jet de pierre, la plûpart élevés au-dessus de l'eau. Ils s'étendent à la distance d'une demie-lieue du rivage, & rendent l'accès de la Baye fort difficile : mais lorsqu'on y est entré, c'est un lieu aussi sûr qu'agréable, où l'on est à couvert de toutes sortes de vents, & si bien enfermé qu'on n'apperçoit pas même la mer. Le fond est d'un sable limoneux, depuis cinq jusqu'à trois brasses.

Bighude.

De-là, Roberts s'étant avancé dans la matinée jusqu'à *Bighude*, qui fait la pointe Nord-Est de S. Jago, quitta la Côte à midi avec un vent Nord-Est, & découvrit, vers trois heures, le Mont Pinose dans l'Isle de May. De Kalyete dans la même Isle, il revint à Saint Jago, où il tomba dans une grande & belle Baye au Sud, à laquelle il donna le nom de *Porto sine Noma.* Il y mouilla, dans la partie du Nord, sous la haute terre. Ayant ensuite sondé une petite crique sabloneuse, il y trouva tant d'eau qu'il ne sentit le fond que fort près du rivage; ce qui devoit lui paroître d'autant moins surprenant, qu'il n'avoit pour sonde qu'une pierre, au bout d'une ligne qui lui servoit à la pêche. Quoiqu'il eût trouvé toutes les marques d'un excellent fond, la terre est si haute qu'appréhendant d'être surpris par quelque vent de mer qui lui eut fermé la sortie de la Baye, il remit à la voile pour se rendre à *Porto Formosa*; & du même vent il gagna ensuite celle de *S. Jago.* De-là il se rendit à *Porto Madera.* Mais ne trouvant pas d'Habitans dans cette Baye, il continua de s'avancer vers *Praya Formosa*, où il toucha; de-là à *Saint Domingo*, & à *Porto Lobo*, d'où il alla par terre à (3) la Ville, qui en est éloignée de vingt milles, du plus mauvais chemin du monde. De Porto Lobo, il suivit la Côte, en passant à la vûe des Bayes de *Saint Francisco* & de *Portate*; & le jour lui manquant pour gagner Kalyete, il mouilla jusqu'au lendemain à *Villa Praya*, d'où il se rendit à (4) *Kalyete.* Mais attendant bientôt un vent Sud, il résolut de gagner la Côte Est de l'Isle, parce que non-seulement la navigation est plus aisée avec le vent de Sud ou d'Ouest, mais que les Rades de cette Côte sont beaucoup plus sûres; car de l'autre côté il n'y en a pas une où l'on puisse être en sûreté, à l'exception de Kalyete Saint Martin; mais avec ces vents on n'en sçauroit sortir, quoiqu'ils soient les seuls avec lesquels on puisse gagner le côté de l'Est. Roberts se rendit donc de Kalyete à *Porto Praya.*

Porto sine Noma. Porto Formosa. Porto Madera. Praya Formosa. S. Domingo. Porto Lobo. S. Francisco. Portate. Kalyete Saint Martin.

Dans sa Description génerale des Isles du Cap-Verd, il commence par celle de Porto Praya, qui est au Sud de l'Isle de Saint Jago; & tournant par l'Ouest, il fait encore une fois le tour de l'Isle pour revenir au même lieu.

Descriptions particulieres.

Porto Praya est situé proprement à la pointe Sud-Ouest de S. Jago. C'est le 1er Port de l'Isle & le plus célébre. Il offre une perspective charmante. La Ville & le Fort se présentent au milieu de la Baye, sur une terre assez haute, mais plate, avec une vallée des deux côtés, où les palmiers & les cocotiers forment encore une vûe fort agréable. Le meilleur ancrage est au-delà de l'Isle, dans la partie Nord-Ouest de la Baye; quoique dans la partie ouverte on puisse

(3) Roberts entend sans doute la Ville capitale de l'Isle, qui s'appelle S. Jago, ou Ribeira Grande.

(4) Il y a plusieurs Kalyetes dans les différentes Isles.

mouiller aussi sur un fond de beau sable, depuis quinze jusqu'à cinq ou six brasses. L'eau fraîche ne manque pas sur la Côte (5).

Roberts. En divers tems.

Celle de Kalyete S. Martin.

A deux lieues de Praya, Ouest-Nord-Ouest, on trouve *Kalyete S. Martin*, petite crique, qui n'est large que de la longueur d'un cable, & qui ne laisse pas d'avoir seize ou dix-huit pieds d'eau. On peut y demeurer sûrement à l'ancre pendant toute la saison des pluies, & l'eau fraîche n'y manque pas non plus. Mais quoique le lieu soit sans danger, on ne le découvriroit pas aisément si (6) l'on ne prenoit un Negre à Porto Praya, pour s'y faire conduire. L'Auteur observe seulement que malgré tous les avantages de cette petite Baye, c'est l'endroit de l'Isle le plus pernicieux à la santé pendant (7) les pluies. De Kalyete à la Ville de Saint Jago ou de Ribeyra grande, on ne compte que quatre milles par terre, d'un chemin assez uni, mais fort pierreux. Par mer, cette Ville n'est pas à plus d'une lieue du rivage, au Nord-Ouest de Kalyete. Sa Rade n'a rien d'extraordinaire que la mauvaise qualité du fond, qui est si tranchant qu'on n'y demeure pas long-tems sans perdre quelque ancre entre les rocs ou sans y avoir quelque cable endommagé. Cet accident a causé la perte de plusieurs Vaisseaux. Aussi n'y voit-on qu'un petit nombre de Portugais, qui n'y font pas même un long séjour. Les Hollandois y relâchoient autrefois pour les rafraichissemens; mais ils ne touchent à present qu'à Porto Praya (8).

Celle de la Baye de S. Jago.

Celle de Rivera de Plata.

Rivera de Plata est une fort longue Baye, d'un fond très-net, depuis douze & quatorze brasses jusqu'à trois. Elle est plus commode aussi que Porto Praya, pour faire de l'eau, parce que le ruisseau coule jusqu'au bord de la mer. On y trouve d'ailleurs toutes sortes de rafraîchissemens, tels que des fruits, des racines, des Oiseaux, des Chevres, & des Vaches, à meilleur prix qu'à Porto Praya & qu'à la Ville (9).

Terrafal.

Terrafal est un Port estimé, mais il ne fournit aucune provision; & quoiqu'on y soit fort sûrement lorsqu'on y est entré, l'accès en est fort difficile.

Porto Faciendo.

On trouve ensuite la Baye de *Porto Faciendo*, qui est grande & nette, avec un bon fond, depuis dix jusqu'à quatre brasses. L'eau fraîche y est en abondance; mais comme cette partie de l'Isle ne consiste qu'en pâturages, on ne peut s'y procurer d'autres provisions que des Vaches & des Chevres, qui y sont à la vérité moins cheres que dans aucun autre Canton. L'Auteur y obtint un jeune Taureau, d'environ deux ans, pour une vieille chemise qui n'auroit pas valu six sous en Angleterre.

Pointe de Bighude.

Entre cette Baye & Bighude, qui est la pointe la plus septentrionale de S. Jago, on trouve plusieurs autres petites Rades; mais le Pays est desert & stérile, la Côte dangereuse & parsemée de rocs, dont quelques-uns sont cachés sous l'eau. Ceux qui se font appercevoir ne sont pas à plus d'un mille du rivage (10). Quand on a doublé la pointe de Bighude, la Côte tourne au Sud de *Porto sine Noma*, dont a déja lû la description. La Baye suivante est celle de *Porto Formoso*, à laquelle il ne manque rien pour la beauté, suivant l'origine de son

Porto Formoso.

(5) Roberts, p. 409.
(6) *Ibid.* p. 410.
(7) *Ibid.* p. 340.
(8) *Ibid.* p. 410.
(9) *Ibid.* p. 410. & suiv. En 1593, lorsque le Chevalier Hawkins étoit à S. Jago, il y avoit dans l'Isle, une Cité, dit-il, & deux Villes. *Voyage à la mer du Sud*, p. 29.
(10) Roberts, p. 413.

ROBERTS. En divers tems.

nom. Vers la pointe, un petit Bâtiment peut être à couvert de toutes ſortes de vents. Mais, ſans expliquer ce qui lui manque, l'Auteur déclare qu'elle n'eſt pas favorable au commerce.

Baye & Ville de S. Jago.

La Baye de S. Jago eſt aiſément reconnue par l'Egliſe de la Ville, dont les murs ſont blancs, & le toît de tuiles fort rouges. La Ville eſt ſituée au milieu de la Baye, ſur un terrain qui s'éleve; avec deux Vallées, l'une au Sud & l'autre au Nord, toutes deux fort bien plantées de cocotiers & de palmiers. Le fond de la Baye eſt d'un beau ſable. L'ancrage y eſt ſûr, depuis dix braſſes juſqu'à douze. Un peu au Nord de l'Egliſe, la mer eſt ordinairement fort agitée au long du rivage. C'eſt d'ailleurs un des Cantons de l'Iſle où toutes les commodités qu'elle produit ſe trouvent avec plus d'abondance.

Porto Madera.

Au Sud quart-Sud-Eſt de cette Baye, on rencontre, à deux ou trois milles, celle de Porto Madera, dont l'entrée n'a pas plus d'un jet de pierre de largeur, entre deux pointes de rocs fort eſcarpés, où la profondeur de l'eau eſt depuis neuf juſqu'à ſix braſſes. Après avoir paſſé la pointe du Nord, on tombe ſur quatre braſſes & trois braſſes & demie; mais on y eſt à couvert de tous les vents. On n'y conſerve pas même la vûe de la mer. Un cable de trois pouces y tient ferme à l'ancre un Bâtiment de trois cens tonneaux. Le fond eſt de ſable mêlé de claie; mais, plus haut, il eſt de limon fort doux. Enfin le Port eſt excellent quand on y eſt entré, & l'accès n'en eſt pas difficile: mais il n'eſt pas aiſé de l'appercevoir, parce qu'une pointe cache tellement l'autre, qu'on ne découvre l'ouverture qu'après l'avoir paſſée. Elle n'a d'ailleurs rien de remarquable. Ainſi la ſeule reſſource pour ne pas s'y tromper, c'eſt de prendre (11) à S. Jago un Negre qui puiſſe ſervir de Guide.

On trouve, après Porto Madera, pluſieurs petites Bayes juſqu'à *Porto Lobo*; mais il n'y en a point qui n'ayent quelque danger pour les Vaiſſeaux, parce que la Côte eſt remplie de rocs à fleur d'eau, quoiqu'ils ne s'étendent point à plus d'un mille du rivage.

Porto Lobo.

Porto Lobo eſt un Port des plus ſûrs, quand on y eſt entré. Il eſt à l'abri de toutes ſortes de vents. Mais l'entrée en eſt fort étroite, & bordée de part & d'autre par une chaîne de rocs abîmés, qui la rendent fort dangereuſe pour les Etrangers, s'ils ne ſont bien ſûrs de leurs Pilotes. L'intérieur de cette Baye a l'apparence d'un lac, par la tranquilité qui y regne continuellement. Son étendue de tous côtés eſt d'environ trois quarts de mille; ſa profondeur de douze ou quatorze pieds ſeulement, excepté vers la pointe Nord, où l'on trouve dix-huit ou vingt pieds. Le fond eſt limoneux juſqu'à l'extrémité du lac, où le limon ſe change en un fort beau ſable. La partie montagneuſe de l'Iſle de S. Jago ſe termine un peu au Nord de Porto Lobo; & ſi l'on excepte quelques collines, on ne trouve plus que des campagnes plates juſqu'à Porto Praya.

Fin de la partie montagneuſe de l'Iſle.

San Franciſco.

Entre Porto Lobo & Praya, on rencontre la Rade de *San-Franciſco*, qui eſt une petite Baye ſabloneuſe, avec une vallée plantée de palmiers & de cocotiers. Mais le fond en eſt fort mauvais, & l'on n'y trouve pas d'eau fraîche. Une lieue au-delà de San-Franciſco, on arrive à la petite Baye de *Portate*. C'eſt une ſtation fort commode pour les petits Bâtimens & les Chaloupes; mais

(11) Roberts, p. 311. 411. & ſuiv.

inacceſſible pour les grands Vaiſſeaux, à cauſe d'un roc abîmé qui en fait tout le danger. La Rade ſuivante eſt celle de *Porto Praya*, qu'on a déja décrite.

ROBERTS.
En divers tems.

On ne s'accorde pas bien ſur la ſituation & le nombre des Villes de S. Jago. Hawkins (12) n'y comptoit qu'une Cité, & deux Villes en 1593. Dampierre (13) ne parle que de deux grandes Villes, & de quelques Villages fort bien peuplées. Roberts compte quatre Villes, & les nomme, Saint *Jago*, Saint *Domingo*, Saint *Domingo Abacace*, & *Villa de Praya*. Il y joint une Cité, qu'il appelle *Cidada de Rebeyra grande*, en faiſant entendre clairement que c'eſt la Capitale de l'Iſle. Cependant tous les autres Voyageurs donnent indifféremment à la Capitale le nom de Ribeyra grande & de S. Jago; d'où il faut conclure qu'elle n'a ces deux noms que pour la diſtinguer de l'autre S. Jago, qui eſt dans la partie orientale de l'Iſle, & qui eſt une des quatre Villes de Roberts, avec un Port qu'il a décrit. On ne doit pas faire difficulté de s'en rapporter à lui, puiſqu'ayant vû toutes ces Places, à la réſerve de Saint Domingo, Ville intérieure, dit-il, à douze milles de la Capitale, par les terres; il parle ici ſur le témoignage de ſes propres yeux. C'étoit à S. Jago que le Gouverneur, l'Evêque, & les autres perſonnes de diſtinction faiſoient leur demeure en 1585, lorſque l'Amiral (14) *Drake* attaqua l'Iſle. Il marcha vers cette Ville à la tête de ſix cens Hommes; & les Habitans ayant pris la fuite, il la réduiſit en cendre. Elle avoit déja été ſaccagée en 1582 par *Manuel Peradez* (15), Portugais, qui commandoit une Flotte Françoiſe.

Saint Jago brûlée par l'Amiral Drake;

Saccagée par une Flotte Françoiſe.

La Ville de S. Jago, ou de *Ribeyra grande*, eſt ſituée à trois lieues de Praya, vers l'Oueſt. Dampierre la place dans la partie Sud-Oueſt de l'Iſle, à quinze (16) degrés de latitude du Nord; mais Cornwal prétend avoir obſervé qu'elle eſt à quinze degrés (17) cinq minutes. Cette Ville, ſuivant le premier de ces deux Voyageurs, eſt appuyée contre deux montagnes, entre leſquelles on découvre une belle vallée, qui ſe rétrecit beaucoup en s'éloignant de la mer. (18) Le même Ecrivain donne le Plan de la Ville & de la Baye.

Différentes deſcriptions de cette Ville.

D'un autre côté, l'Auteur des voyages de Drake (19) raconte qu'en 1585, lorſque ſon Heros prit cette Ville, elle étoit de forme triangulaire, & ſituée dans une Vallée fort étroite entre deux montagnes, l'une à l'Eſt, l'autre à l'Oueſt, qui ſembloient pancher ſur elle, & ſur leſquelles on avoit fait différentes fortifications pour la ſûreté de la Place. Il ajoûte qu'elle étoit environnée d'un mur, & baignée par la mer, du côté du Sud, avec un Fort ſur le rivage. Il y avoit cinquante piéces de canon dans la Ville & dans les Forts. La vallée étoit diviſée par un petit ruiſſeau d'eau douce, qui formoit aſſez près du rivage un étang, où les Vaiſſeaux pouvoient aiſément faire leur proviſion. A l'extrémité de la Ville, du côté du Nord, la vallée s'ouvroit aſſez pour former quantité de vergers & de Jardins qui étoient remplis d'orangers, de citro-

(12) Voyage à la Mer du Sud, p. 29.
(13) Deſcription de la Guinée, p. 538.
(14) Voyez le Livre intitulé, *le Heros Anglois*, ou *Drake reſſuſcité*, p. 129.
(15) Hawkins, *ubi ſup.* p. 27.
(16) Dampierre, Vol. III. p. 22.
(17) Cornwall, *ubi ſup.* p. 6.
(18) Dampierre, *ubi ſup.*
(19) Le Heros Anglois, p. 128.

ROBERTS. En divers tems.

niers, de cannes de sucre & de diverses sortes d'arbres & de fruits. On ne peut concilier ces deux descriptions qu'en supposant que la Ville a changé de place & de forme en se relevant de ses ruines.

Dans le voyage du Chevalier Antoine Sherley à S. Jago & aux Indes occidentales, en 1569, on trouve la Description (20) suivante. » S. Jago est située » entre deux montagnes fort roides, & commandée par trois excellens Forts. » Le principal est placé au sommet de la montagne qui est à l'Est, & pend en » quelque sorte sur la Ville; de sorte qu'elle n'a point une rue où l'on puisse » être à couvert du mousquet. Les deux autres Forts sont sur le rivage : mais » ils commandent tous trois & la Ville & la Rade. On ne peut gagner le » sommet des deux montagnes que par un petit sentier, où il ne peut passer » qu'un Homme à la fois. La mer vient battre le front de la Ville.

A l'égard du ruisseau, Dampierre observe (21) qu'il y a dans la vallée, du côté de la mer, une rue au long de laquelle passe un filet d'eau, qui va se décharger dans un bel étang, ou dans une petite Baye sabloneuse, ordinairement fort tranquille; de sorte que les Vaisseaux peuvent s'en approcher sans péril & faire aisément leur provision d'eau. Le Capitaine Philips donne une autre (22) description du même ruisseau. Il passe, dit-il, au travers de la Ville, un petit ruisseau, large de douze ou quinze pieds, & d'un pied de profondeur, qui en sort sous le pied du mur; & qui va se rendre dans la mer, après avoir arrosé un beau verger, planté de cocotiers & d'orangers.

Dapper (23) dit plus simplement que la riviere de S. Jago prend sa source à deux milles de la Ville, & se décharge dans la mer par une embouchure, qui peut avoir une portée d'arc de largeur.

Dampierre donne à la Ville (24) deux ou trois cens maisons, toutes bâties de pierres brutes; avec un Couvent & une Eglise. Philips ne fait pas monter le nombre des (25) maisons au-delà de deux cens; mais il compte deux Couvents, l'un d'hommes, & l'autre de filles, avec une grande (26) Eglise près du Château. Cette Eglise est apparemment la Cathédrale, que Roberts nous represente comme un fort bel Edifice. Il nomme un Couvent de Cordeliers, en faisant remarquer, qu'ils sont presque les seuls dans l'Isle qui mangent du pain frais, parce qu'ils reçoivent tous les ans de Lisbonne une provision de farine. Ils ont un des plus beaux Jardins du monde, & rempli des meilleurs fruits. Un petit bras de la riviere, qu'ils ont eu la permission de détourner, leur fournit continuellement de l'eau pour la fraicheur de leurs parterres & pour les commodités de leur maison. Après l'Eglise Cathédrale, il n'y a pas d'Edifice dans la Ville & au-dehors, qui approche (27) de la beauté de leur Couvent. La Maison du Gouverneur est dans un lieu élevé, d'où il a tellement la vûe de toutes les autres, que leur sommet est de niveau avec les fondemens de la sienne. S'il faut juger de tous ces Bâtimens par la description que le Docteur Fryer nous fait de ceux (28) qu'il a vûs, ils n'ont qu'un

(20) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 599.
(21) Dampierre, Vol. III. p. 22.
(22) Philips, *ubi sup.* p. 187.
(23) Voyages de Fryer, p. 7.
(24) Voyage de Durret à Lima, p. 85.
(25) Dampierre, Vol. III. p. 22.
(26) Barbot donne cinq cens maisons à la Ville. Voyez la Description de la Guinée, p. 538.
(27) Roberts, *ubi sup.*
(28) Fryer, *ubi sup.* p. 8.

étage;

étage ; ils ſont couverts de branches & de feuilles de cocotiers ; les fenêtres ſont de bois, & les murs de pierres, liées avec de la vaſe. Leur grandeur, dit-il, n'eſt que d'environ quatre aunes, dont la moitié eſt occupée par la porte. L'ameublement répond à la grandeur & à la forme.

Roberts. En divers tems.

Fortifications de la Ville.

Il ne paroît pas que les fortifications de la Ville ayant été fort augmentées, depuis le tems de l'Amiral Drake & du Chevalier Sherley. Dampierre obſerve que près du lieu où l'on débarque, on voit preſqu'au niveau de la mer, un petit Fort, où la garde ſe fait ſoigneuſement. Au ſommet de la montagne, il y a un autre Fort, qui doit être plus grand, ſi l'on en juge par le mur qu'on apperçoit de la Rade. Il n'eſt pas ſans artillerie ; mais l'Auteur ne put ſçavoir le nombre des pieces (*) ni de quel uſage peut être cette Fortereſſe. Philips aſſure qu'elle contient douze canons ; qu'elle eſt ſituée à l'Eſt de la Ville, & qu'elle (**) ſe préſente fort bien du côté de la mer. Il eut le tems d'obſerver la garniſon. Cependant, ſans nous apprendre ſi elle étoit nombreuſe, il ne parle que de ſept ou huit petites maiſons, prêtes à tomber, & d'une Egliſe qui eſt proche du Corps-de-garde. Sur le bord de la montagne, il remarqua un parapet, muni de ſix petits canons de fer, en ſi mauvais état (29) qu'ils ne ſe ſoutenoient pas ſur leurs affuts. Près du rivage, on apperçoit ſix autres petites piéces, qui ſont bracquées vers le Port, & qui ſaluerent le Vaiſſeau ſur lequel le Docteur Fryer alloit aux Indes orientales. A peu de diſtance de cette batterie, on voit un Corps-de-garde qui fait face à la terre, & d'où l'on obſerve les (30) Vaiſſeaux qui s'approchent du Port.

Le même Auteur ajoûte qu'aux environs de la Ville, le Pays eſt montagneux & rempli de rocs ; mais que plus loin dans les terres il eſt fort agréable, bien arroſé, & fourni de toutes les commodités néceſſaires à la vie (31).

Il ne ſera point inutile de joindre à la Deſcription de Roberts, les remarques de quelques autres Ecrivains ſur la Baye ou le Port de S. Jago.

Obſervations ſur la Baye de S. Jago.

Le Docteur Fryer dit que ſa forme eſt un demi-cercle d'environ quatre milles d'étendue ; que ſa pointe la plus avancée (32) regarde le Sud-Oueſt, demi-Oueſt ; & l'autre, l'Eſt quart-Sud-Eſt, & Sud ; que le fond eſt couvert de corail de toutes les eſpeces ; le rivage (33) ſabloneux, & commode pour le débarquement. Le Capitaine Philips dit que la Baye de Saint Jago eſt plus petite & plus expoſée que celle de Praya, & que (34) le fond eſt pierreux & fort mauvais. Dampierre déclare que c'eſt la plus mauvaiſe Rade où il ſoit jamais entré. Il n'y a pas, dit-il, d'ancrage ſûr, pour plus de trois Vaiſſeaux à la fois ; encore doivent-ils être fort près l'un de l'autre. Un Bâtiment Anglois, commandé par le Capitaine Barefoot, qui vint y mouiller dans le même tems, perdit bientôt deux de ſes ancres ; & l'Auteur même (35) en perdit une. L'Iſle de Fuego s'apperçoit clairement de la Baye de S. Jago, dont elle n'eſt éloignée que de ſept ou huit lieues. Pendant la nuit, on (36)

(*) Dampierre, Vol. III. p. 22. On a déja vû que le Fort commande le Port & la Ville.
(**) Vol. I p. 76.
(29) *Ibid.* p. 187.
(30) Fryer, p. 8.
(31) *Ibid.* p. 7. & ſuiv.
(32) *Ibid.* p. 9.
(33) Il a donné un Plan de la Baye, & de la Côte à l'Oueſt.
(34) *Ibid.* p. 6.
(35) Voyage en Guinée, p. 187.
(36) Cela s'accorde avec la Deſcription de Roberts.

ROBERTS. En divers tems.

voit des flammes qui s'élevent du sommet de sa montagne, & de la fumée pendant le jour (37).

Contrainte des Habitans de l'Isle.

Philips remarque qu'on appréhende si fort, à S. Jago, qu'il ne s'échappe quelque Habitant sur les Vaisseaux Etrangers, qu'on ne souffre aucune Barque dans l'Isle. Il n'en vit pas (38) une à S. Jago ni à Praya. On fait même la garde (39) dans cette vûe, tandis qu'il s'y trouve quelque Bâtiment. L'Auteur raconte à cette occasion qu'un vieil Officier Flamand, qui commandoit dans le Château, souhaitoit beaucoup de partir avec lui; mais qu'il n'eut pas la hardiesse de tenter cette entreprise.

Autre nom de S. Jago.

Dapper appelle le Port de S. Jago. *Porto Reibeira Corea*, & le place au Nord-Ouest de *Cabo Tubarao*. Ce Cap est apparemment la pointe Est de la Baye. Le *Pilote Anglois* dit que le Cap *Tubarao* est au Sud-Ouest de Praya, & le Port *Reibeira* à l'Ouest de cette pointe.

Cap Tubarao.

Suivant le Capitaine *Philips*, la plus grande partie des Habitans de la Ville est composée de Portugais; mais dans le reste de l'Isle, le (40) nombre des Negres l'emporte de vingt pour un. *Fryer* dit que les Naturels du Pays sont d'un beau noir; qu'ils ont les cheveux frisés; qu'ils sont de belle taille; mais si voleurs & si effrontés qu'ils regardent un Etranger en face tandis qu'ils coupent quelque morceau de son habit ou qu'ils lui prennent sa bourse. Leur habillement, comme leur langage, est une mauvaise imitation des Portugais. Celui qui peut se procurer un vieux chapeau garni d'un nœud de ruban, un habit déchiré, une paire de manchettes blanches, & des hautes chausses, avec une longue épée, quoique sans bas & sans souliers, marche d'un air fier, en se contemplant, & ne se donneroit pas pour le premier Seigneur de Portugal (41).

Habits & caractere des Habitans.

Les femmes ne sont pas si bien faites que les hommes. Elles ont les lévres plus grosses, le corps plus épais avec une taille plus courte, les mamelles pendantes, & les mains fort larges. Leur habillement consiste dans un pagne, ou une piéce d'étoffe dont elles sont enveloppées depuis la ceinture jusqu'en bas. Le reste du corps est nud, sans excepter les pieds. Cependant les plus distinguées (42) portent des colliers & des bracelets, avec de fausses pierreries aux oreilles. Elles ont une sorte de voile qui leur tombe depuis la tête jusqu'aux genoux, avec un corset & des manches pendantes.

Fête qu'ils donnent aux Etrangers.

Le Docteur Fryer ayant été invité par quelques Habitans, trouva, pour toute galanterie, du tabac à fumer. L'instrument qui leur sert de pipe s'appelle *Hubble buble*. C'est un long roseau, que la fumée rend fort brun, & qui passe au travers d'une cocque de coco remplie d'eau. Il s'applique contre une espece de fourneau où l'on allume du tabac sans le hacher; & chacun suce la fumée aussi long-tems qu'il y prend plaisir. Ce n'est pas la bonne chere qu'il faut se proposer chez les Habitans de S. Jago, car ils ne boivent que de l'eau, & leurs alimens sont les fruits de la terre (43).

Gouvernement de l'Isle.

A l'égard du Gouvernement, on a déja fait remarquer que l'Isle de

(37) Dampierre, Vol. III. p. 26.

(38) Philips, p. 10.

(39) Dampierre dit qu'ils sont si absolument sans Barques, qu'ils sont obligés d'acheter même leur sel des Vaisseaux étrangers.

(40) Philips, *ubi sup.* p. 188.

(41) *Ibid.* p. 187.

(42) Fryer, p. 9.

(43) *Ibid.* p. 8.

S. Jago n'a jamais cessé d'appartenir au Roi de Portugal. Le Gouverneur qui commande au nom de ce Prince étend sa Jurisdiction, non-seulement sur toutes les Isles du Cap-Verd, mais encore sur tous les Domaines du Portugal dans la haute Guinée (44).

ROBERTS. En divers tems.

La Ville de S. Jago est un Siége Episcopal. L'Evêque, qui est Suffragant de Lisbonne (45), compte toutes les Isles du Cap-Verd dans son Diocése. Il est nommé par le Roi, & toujours envoyé du Portugal. Outre le Palais qu'il a dans la Ville, il jouit d'une fort belle maison de campagne à trois ou quatre milles dans les terres, qui se nomme *Trinidade* (46).

En 1689, le Gouvernement ecclésiastique & civil étoit entre les (47) mains de l'Evêque. Mais en 1693, lorsque Philips passoit à S. Jago, le Gouverneur étoit un Laique, qui soutenoit sa dignité avec assez d'éclat. Sa maison étoit spacieuse, accompagnée d'une belle cour, ornée d'un balcon de fer, d'où la vûe s'étendoit sur la mer. Il offrit une collation à Philips. Elle consistoit dans une boete de marmelade (48) & du pain blanc, avec une bouteille de vin de Madere. Il refusa d'aller à bord, parce qu'il étoit arrivé à quelques-uns de ses Prédecesseurs d'être arrêtés par des Pyrates, qui leur avoient fait racheter leur liberté à grand prix, ou qui avoient exigé d'eux des provisions. Sa naissance étoit distinguée, & ses qualités naturelles fort estimables. Beckman, qui étoit à S. Jago en 1713, trouva moins de difficulté à persuader au Gouverneur de ce tems-là de se rendre sur son Vaisseau, où il le traita fort bien. Mais il en fut mal récompensé. Ayant accepté un dîner au Château, le jour suivant, il se trouva si malade en retournant à bord, lui & tous les Anglois qui l'avoient accompagné, qu'il eut recours aux contre-poisons. Mais soit qu'il fut déja trop tard, ou que la force du mal l'emportât sur les remedes, tous les convives eurent des vômissemens terribles, avec des convulsions & des tranchées insuportables. Ils commencerent à se rétablir le cinquiéme jour; mais il y en eut deux qui tomberent dans une langueur, dont ils ne furent délivrés que plusieurs mois après, par la mort. Beckman partit desesperé de n'avoir pû se vanger d'une si noire perfidie (49).

Maison du Gouverneur.

Plusieurs Anglois empoisonnés dans une collation.

Quoique la Ville de S. Jago soit fort pauvre, & qu'elle n'ait presque aucun commerce, Dampierre observe qu'outre les Vaisseaux étrangers que le hasard y amene, il y vient tous les ans un ou deux Bâtimens Portugais dans leur route pour le Brésil. Ils y vendent quelques marchandises de l'Europe, & se chargent des étoffes de coton qu'ils trouvent dans l'Isle. Les Marchands de Lisbonne y envoyent chaque année un autre Vaisseau, qui prend le sucre, & qui (50) retourne directement en Portugal avec cette cargaison. Dampierre trouva dans le Port deux Bâtimens Portugais qui devoient faire voile au Brésil, & une Pinque Angloise qui avoit acheté, dans une autre Isle, des Anes pour la Barbade (51).

Commerce de S. Jago.

On ne peut acheter la moindre provision dans l'Isle de S. Jago sans une permission expresse du Gouverneur; & le droit de vendre les Bestiaux appar-

Comment les provisions s'y vendent.

(44) Dampierre, Vol. III. p. 76.
(45) *Ibid.*
(46) Roberts, p. 404.
(47) Ovington, p. 41. du Voyage de Surate.
(48) Philips, *ubi sup.* p. 185.
(49) Beckman, dans le Voyage de Borneo, p. 14. & suiv.
(50) Dampierre, Vol. III. p. 23.
(51) *Ibid.* p. 21.

ROBERTS. En divers tems.

tient à lui seul. Dampierre étant venu de Praya pour se procurer des rafraîchissemens, le Gouverneur fit publier le sujet de son arrivée par un Crieur public; après quoi il lui fut aisé de trouver du maïz & de la volaille, en échange pour le sel qu'il avoit apporté. Mais ce fut du Gouverneur même qu'il acheta des Bestiaux, avec la nécessité (52) de les payer argent comptant. Philips fut traité de même, avec cette différence qu'étant sans argent, il ne put obtenir ni Veaux ni Bœufs, & qu'on lui fit beaucoup valoir la permission qu'il obtint de prendre quelques Chevres & quelques Moutons en échange pour du sel. Mais, dès le lendemain de son arrivée, il vit le rivage couvert de Marchands, qui lui présenterent des oranges, des limons, des cocos (53), des Singes, &c. L'un tenoit une Chevre entre les jambes, l'autre un Porc lié au poignet, celui-ci un Singe sur ses genoux, un autre quelques Poules de Guinée entre ses bras; & les Matelots Anglois s'empressant de faire avec eux des échanges pour de vieilles chemises, de petites boetes & d'autres meubles, car rien n'est inutile à S. Jago, cette scene formoit un spectacle fort amusant.

Excellent marché de vieux habits.

Tous les Voyageurs conviennent que rien ne se vend si bien dans cette Isle que les vieux habits. Ovington dit que c'est la marchandise (54) la plus courante, & celle dont la vanité des Habitans n'est jamais rassasiée. Aux vieux habits Cornwal ajoûte les couteaux & les cizeaux, qui rapportent plus de profit que (55) l'argent comptant. Beckman a vû les Habitans de S. Jago accourir au Port avec leur volaille & ce qu'ils ont de meilleur, disputer entr'eux la préference pour un couteau de deux sous, & pleurer de chagrin en le voyant donner à celui dont (56) les Anglois agréoient la marchandise. Autrefois ils avoient chez eux un celebre Marché d'Esclaves, qui étoient transportés immédiatement de-là aux Indes occidentales. Mais ce commerce a pris un autre cours.

Situation de la Ville de Praya.

Praya, ou Playa, comme l'appelle Hawkins, signifie dans la langue Portugaise, greve ou rivage. Le même Auteur dit que la Ville de ce nom est à trois lieues de S. Jago, vers l'Est, au fond d'une (57) Baye qui se nomme aussi Praya. Beckman place le Port de Praya à quinze degrés de latitude du Nord, & vingt degrés trente minutes (58) de longitude, de Londres. Mais Dampierre marque quatorze degrés cinquante (59) minutes de latitude, & vingt-quatre degrés quarante-sept minutes de longitude Ouest de Londres. C'est le premier de ces deux calculs qui paroît le plus exact. Il ne differe de notre Carte, pour la longitude, que de cinquante-cinq minutes; au lieu que celui de Dampierre excede de deux degrés dix minutes. Praya, suivant le témoignage de Sherley (60), étoit une fort jolie Ville en 1596, avec un Fort monté de six piéces d'artillerie. Mais ce n'est à present qu'une misérable habitation. En 1713, Beckman y trouva pour Eglise un mauvais Bâtiment qui n'avoit que l'apparence d'une grange. Les maisons étoient séparées à beau-

(52) *Ibid.* p. 22.

(53) Le Docteur Fryer observe qu'en arrivant à S. Jago il fut surpris de la quantité de Singes qu'il se vit offrir. On ne lui demandoit qu'un lambeau d'habit, ou quelques aunes de mauvais ruban pour un Singe.

(54) Voyage d'Ovington à Surate, p. 41.

(55) Observations sur divers Voyages, p. 6. & suiv.

(56) Voyage à Borneo, p. 13.

(57) Ovington, *ubi sup.*

(58) Voyez ci-dessus.

(59) Voy. de Hawkins à la Mer du Sud. p. 27.

(60) Beckman, *ubi sup.* p. 11.

coup de distance, sans aucune forme de rues. On y voyoit (61) les ruines d'un vieux Château, où il restoit encore sept ou huit canons de fer sans affuts. Philips raconte qu'en 1699, les Soldats du Château de Praya avoient l'air de gens qui meurent de faim. L'Officier qui les commandoit ne paroissoit gueres mieux nourri. C'étoit un vieux (62) Flamand, qui devoit avoir été fort maltraité par la fortune, pour regarder ce poste comme une récompense. Manuel Parades, dont on a déja cité le nom, saccagea la Ville de Praya en 1582, (63) comme celle de S. Jago. L'Amiral Drake (64) la brûla trois ans après; & Sherley (65) la prit en 1596. Elle tomba ensuite, avec toute l'isle, au pouvoir des François en 1712.

ROBERTS. En divers tems.

Ce qu'elle est aujourd'hui.

Sir Jean Narborough, qui étoit à Porto Praya en 1659, dit que ce n'est pas proprement un Port, mais seulement une fort belle Baye, dont la forme est ronde, avec des montagnes fort roides du côté de l'Est. Il ajoûte qu'au fond de la Baye il y a une autre montagne, où le Château étoit situé; qu'il étoit défendu par quatre piéces de canon, mais peu capable de résistance. Au sommet de la même montagne, il y avoit un autre Fort muni de trois canons. Dans la partie Nord de la Baye, le rivage est de sable & de gravier, mais couvert d'un bois de cocotiers qui rend la perspective agréable. Une riviere d'eau douce, qui sort de la vallée, vient se perdre dans la mer au travers du sable. Cette eau est non-seulement en abondance, mais de si bonne qualité qu'elle se conserve long-tems en mer. Du côté de l'Ouest, & fort près du rivage, la nature a placé une Isle couverte d'herbe, que Narborough fit couper pour nourrir ses Bestiaux. La Rade n'est pas une retraite fort sûre contre la violence; car un Pyrate, ou tout autre Vaisseau de guerre, y peut enlever les Bestiaux sans rien craindre des Forts; & la plus belle Flotte ne pourroit pas s'y garantir de quelques Brûlots qui entreprendroient sa ruine, parce qu'il y souffle tous les jours un vent de mer, & que toute la Baye étant ouverte de l'Est à l'Ouest-Sud-Ouest, elle a deux pointes, par (66) lesquelles on n'y peut guéres éviter la surprise.

Porto Praya.

Danger de la Baye de Praya.

Philips ayant sondé soigneusement Porto Praya, trouva par tout un bon fond de sable, depuis dix jusqu'à sept brasses. Il y jetta l'ancre entre le rivage & la petite Isle, avec le Fort & l'Eglise au Nord-Ouest quart-d'Ouest. Les vents de commerce y soufflent entre Nord-Nord-Est, & Est-Nord-Est. La nuit est calme, & les matinées sont rafraîchies (67) par un petit vent de terre extrêmement doux. Barbot dit que la Rade est assez grande pour contenir à l'ancre, sur quatorze brasses, une Flotte de cent Vaisseaux (68) derriere la petite Isle. Quelques Voyageurs, tels que Dampierre & Cornwall l'appellent par corruption *Baye de Prior*. Narborough lui donne le nom de *Pryam*, si l'on n'aime mieux rejetter cette faute sur l'Imprimeur. Dampierre releve beaucoup la bonté du Port. Dans le tems de paix, dit-il, il est rarement sans Vaisseaux.

Sa grandeur.

Corruption de son nom.

(61) Dampierre, Vol. IV. p. 3.

(62) Voyage de Sherley dans Hackluyt, Vol. III. p. 599.

(63) Beckman, *ubi sup.* p. 12.

(64) Voyage de Philips en Guinée, p. 184.

(65) Hawkins, p. 27.

(66) Voyage de Narborough aux Détroits de Magellan, p. 748.

(67) Philips, *ubi sup.* p. 183. Il a donné un Plan de cette Baye. Cornwal en a donné un aussi, mais moins bon.

(68) Description de la Guinée par Barbot, p. 538.

ROBERTS. En divers tems.

C'étoit autrefois un usage comme établi pour les Anglois, les François & les Hollandois, d'y mouiller dans leurs voyages aux Indes orientales, aux Côtes de Guinée, ou à Surinam. Les Portugais y relâchoient même en allant au Brésil. Mais peu de Vaisseaux y touchoient au retour (69).

Autre Baye qui lui ressemble beaucoup.

Beckman nous apprend qu'un mille à l'Est du Port, il y a une autre Baye si semblable à celle-ci, que sans des instructions certaines on peut s'y méprendre. Il y fut trompé lui-même, quoique plusieurs de ses gens eussent déja vû l'une & l'autre (70). Dans l'une, on a l'Isle de May ouverte à la pointe Est de la Baye, au lieu que dans celle de Porto Praya on perd quelque tems la vûe de cette Isle jusqu'à ce qu'on soit assez avancé pour jetter l'ancre. Dans la premiere encore, on a le sommet de l'Isle de Fuego vis-à-vis la pointe Ouest de la Baye. Il y a beaucoup d'apparence que cette Baye, à l'Est de Porto Praya, n'est que *Porto Portate*, dont parle Roberts. Beckman, dans le séjour qu'il fit à Praya, prit une prodigieuse quantité de Poissons (71), tels que des Mulets, des Brêmes, de grandes Ecrevisses, & particuliérement de celui qu'on a nommé le *Soldat*, apparemment parce que sa couleur est d'un rouge de sang, avec des écailles de la grandeur d'un écu, rangées comme celles de la carpe. Il s'en trouva qui pesoient jusqu'à quatre-vingt livres. La Baye, d'ailleurs, a d'autres Poissons de toutes les especes.

Poisson nommé le Soldat.

Commerce de Praya.

Le commerce de Praya consiste dans les Bestiaux, la volaille, & les fruits, que les Habitans apportent aux Vaisseaux, pour les échanger, comme à S. Jago, contre de vieux habits, & sur-tout contre du linge. En 1683, dans le voyage de Dampierre, ils avoient encore la liberté de vendre ainsi (72) leurs gros Bestiaux; & quelquefois, ils ne les donnoient que pour de l'argent. Mais dix ans après, c'est-à-dire, en 1693 dans le voyage de Philips, on ne pouvoit plus acheter leurs Bestiaux sans la permission du Gouverneur (73) de S. Jago.

Vices & misere des Habitans

Les Habitans de Praya se distinguent par leur orgueil & leur paresse. Ils sont si paresseux, que malgré la fertilité de leur Canton, ils aiment mieux se réduire à recevoir leurs alimens & les autres nécessités de la vie comme du hasard, que de tourner leur travail & leur industrie à la culture de la terre. A l'égard de l'orgueil, si vous demandez au plus vil Habitant du Canton, qui n'a pas souvent de quoi rassasier sa faim, qui il est & comment il se nomme? il vous répondra aussi-tôt qu'il est proche parent de quelque Seigneur Portugais; que lui, ou ses Peres, ont été bannis par une Sentence injuste, sur de simples soupçons. Le plus modeste (74) est fils d'un Capitaine ou d'un Colonel. Cependant ces gens si nobles n'ont pas honte de se revêtir du vieil habit d'un Etranger. C'est un spectacle curieux de leur voir endosser fierement les guenilles qu'ils viennent d'échanger pour leurs fruits & leur volaille, & jusqu'à la camisole d'un simple Matelot. Leurs femmes sont extrêmement libertines (75). Il n'est pas surprenant qu'avec tous ces vices, ils languissent dans la misere. Leurs Officiers mêmes ne sont pas plus à couvert de la pauvreté. Ovington rend témoignage qu'en 1689, ayant offert au Commandant deux fromages & quelques autres provisions de mer, dans l'espérance d'en obtenir

(69) Philips, *ibid.* p. 183.
(70) Voyages de Dampierre, Vol. I. p. 76. & Vol. III. p. 21.
(71) Beckman, *ubi sup.* p. 12.
(72) Dampierre, Vol. I. p. 76.
(73) Philips, *ubi sup.* p. 184.
(74) Beckman, *ubi sup.* p. 13.
(75) Ovington, *ubi sup.* p. 41.

du pain frais, ſon préſent fut reçu avec avidité; mais qu'il ne ſe trouva pas dans tout le Canton un morceau de pain à lui vendre ou à lui donner, & que les Habitans (76) regardoient au contraire comme une précieuſe faveur de recevoir de lui quelques piéces de biſcuit. Mais tous les Voyageurs s'accordent à leur attribuer un vice encore plus odieux, qui eſt l'inclination au larcin. Dampierre avertit ceux qui relâcheront dans leur Baye, d'être continuellement ſur leurs gardes, ou de s'attendre (77) à voir diſparoître tout ce qu'ils ont autour d'eux. Il obſerve dans un autre endroit (78) qu'il n'a vu nulle part le vol ſi commun qu'à Praya. Ils prendroient votre chapeau, dit-il, en plein midi, à la vûe d'une compagnie nombreuſe; & la fuite les dérobe auſſi-tôt à vos pourſuites. Ovington dit que s'accordant enſemble pour voler (79) les Etrangers, deux ou trois d'entr'eux s'efforcent de partager votre attention par leurs diſcours, tandis qu'un autre vous arrache votre chapeau ou votre épée. S'ils trouvent quelqu'un ſeul dans le voiſinage de la Ville, ils (80) ne manquent pas de le dépouiller entiérement. Beckman remarque qu'ils (81) n'ont pas moins de legereté dans les jambes que d'adreſſe & de ſubtilité dans les mains. Ils dérobent tout ce qu'ils trouvent, en ſe fiant à leur agilité pour s'échapper (82).

Leur inclination & leur habileté pour le vol.

Ils n'ont pas plus d'honnêteté & de bonne foi dans le commerce. Dampierre déclare que ſi les marchandiſes d'un Etranger paſſent dans leurs mains avant qu'il ait reçu la leur, il eſt ſûr de perdre ce qui eſt ſorti des ſiennes. A peine peut-il s'aſſurer que ce qu'il a reçu d'eux ne lui ſera point enlevé. Beckman parle d'une friponnerie qui leur eſt (83) fort ordinaire dans la vente de leurs Beſtiaux. Ils les amenent par les cornes ou par les jambes, avec une corde pourrie. Lorſqu'ils en ont reçu le prix, ſuivant les conventions, & qu'ils les ont délivrés, ils ſe retirent à quelque diſtance, où ils font enſemble un bruit terrible, par leurs cris & leurs ſiflemens. Les Beſtiaux, que la vûe d'un viſage blanc, dit l'Auteur, n'a déja que trop effrayés, s'épouvantent encore plus & ſe donnent tant de mouvemens qu'ils rompent leur corde. Alors ils ne manquent pas de prendre la fuite vers les montagnes, d'où ils ſont venus.

Friponerie plaiſante.

Dampierre s'imagine que les Habitans de Praya ont reçu l'inclination au vol, de leurs Ancêtres, qui étoient des criminels tranſportés (84), & qu'elle eſt paſſée chez eux comme en nature. On peut auſſi préſumer que la corruption de leurs mœurs vient de leur commerce avec les Pyrates, qui fréquentent beaucoup ce Port (85).

Cauſes de ce penchant au vol.

§. V.

Iſle de S. Philippe ou *de Fuego.*

Cette Iſle ayant été découverte par les Portugais le premier jour de Mai, qui eſt la Fête de Saint Jacques & de Saint Philippe, a reçu le nom d'un

Origine du nom.

(76) Dampierre, Vol. III. p. 23.
(77) On a vû ci-deſſus de quelle maniere l'Iſle s'eſt peuplée.
(78) Dampierre, Vol. IV. p. 3.
(79) Ovington, Voyage à Surate, p. 41.
(80) Beckman, Voyage à Borneo, p. 14.
(81) Dampierre, *ubi ſup.*
(82) *Ibid.*
(83) Ovington, *ubi ſup.* p. 41.
(84) Dampierre, *ubi ſup.* p. 11.
(85) Beckam, *ubi ſup.* p. 11.

ROBERTS. En divers tems.

de ces deux Saints, comme S. Jago a pris le nom de l'autre, & Mayo celui du mois, pour avoir été découverte le même jour. Cependant on la nomme plus ordinairement l'Isle de *Fuego* ou de *Feu*, à cause de son volcan.

Situation.

Sa pointe Nord-Est est à seize lieues de la pointe de Terrafal dans l'Isle de S. Jago. On la place à quinze degrés vingt minutes de latitude du Nord, & six degrés cinquante-quatre minutes de longitude, Ouest du Cap-Verd (86).

Roberts observe que l'Isle de Fuego & celle de Saint Jean étant fort petites, & peu fréquentées par les Anglois, les plans qu'ils en ont publiés sont fort imparfaits. Leurs descriptions ne le sont pas moins. Elles représentent les Côtes de ces deux Isles comme fort dangereuses, l'Isle de Fuego en particulier comme deserte, & les Rades comme très-mauvaises (87); autant d'erreurs que Roberts a reconnues par expérience.

Erreurs d'un grand nombre de Voyageurs.

La terre de l'Isle de Fuego est la plus haute de toutes les Isles du Cap-Verd, ou plutôt n'est qu'une montagne continuée depuis le rivage jusqu'au centre de l'Isle, qui en est le sommet. De la mer, on n'y découvre pas la moindre vallée. Les ouvertures ne paroissent au plus que des ravines, formées par l'eau qui découle dans le tems de pluie. Cependant lorsqu'on est à terre, ces ravines sont de profondes vallées, & leurs bords de très-hautes montagnes (88). Ainsi l'on ne peut justifier ceux qui s'étant contentés d'en juger par les apparences, ont prétendu que l'Isle entiere est une seule montagne. *Froger* (89) dit que ce n'est qu'un volcan; Dampierre, que c'est une grande montagne (90) assez haute.

Montagnes de Fuego.

Entre plusieurs monts, qui sont en effet dans cette Isle, le plus haut est le Pic. Il contient le volcan. Mais il n'est guéres supérieur (91) à une autre montagne, qui s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, & qui fait les limites de la Jurisdiction du Capitaine *Montainhu* (92).

Description du pic.

Le Pic ou le Volcan, qui fait donner à l'Isle le nom de *Fuego*, est situé au centre. On peut dire qu'il est au second étage des nues, parce que l'Isle a des montagnes inférieures, dont la cime s'y cache souvent (93) comme la sienne. Le Volcan brûle sans cesse, & jette des flammes qui (94) se font appercevoir de fort loin pendant la nuit. *Froger* dit qu'il a vû la flamme dans les ténébres, & (95) la fumée pendant le jour. C'est un spectacle horrible, suivant Beckman, que les flammes qui s'élevent pendant la nuit, dans des tourbillons de fumée. Il continua, dit-il, de les voir ensuite pendant le jour, quoiqu'il en fût encore à plus de soixante milles (96).

Horribles effets du Volcan.

Roberts, qui avoit passé quelque tems dans l'Isle, raconte qu'il sort du Volcan des rocs d'une grosseur incroyable, & qu'ils s'élancent à une hauteur qui ne l'est pas moins. Le bruit qu'ils font dans leur chûte, en roulant & se brisant sur le penchant de la montagne, peut s'entendre aisément de huit ou neuf lieues, comme il l'a vérifié par sa propre expérience. Il le compare à celui du canon, ou plutôt, dit-il, à celui du tonnerre. Il a vû souvent rouler

(86) Voyages de Roberts, p. 415.
(87) *Ibid.* p. 131.
(88) *Ibid.* p. 417.
(89) Froger, Voyage de la Mer du Sud, p. 57.
(90) Dampierre, Vol. I. p. 77.
(91) Voyages de Roberts, p. 418.
(92) Ovington, p. 42.
(93) Dampierre, Vol. I. p. 77.
(94) Froger, *ubi sup.* p. 57.
(95) Beckman, Voyage à Borneo, p. 12.
(96) Roberts, p. 417.

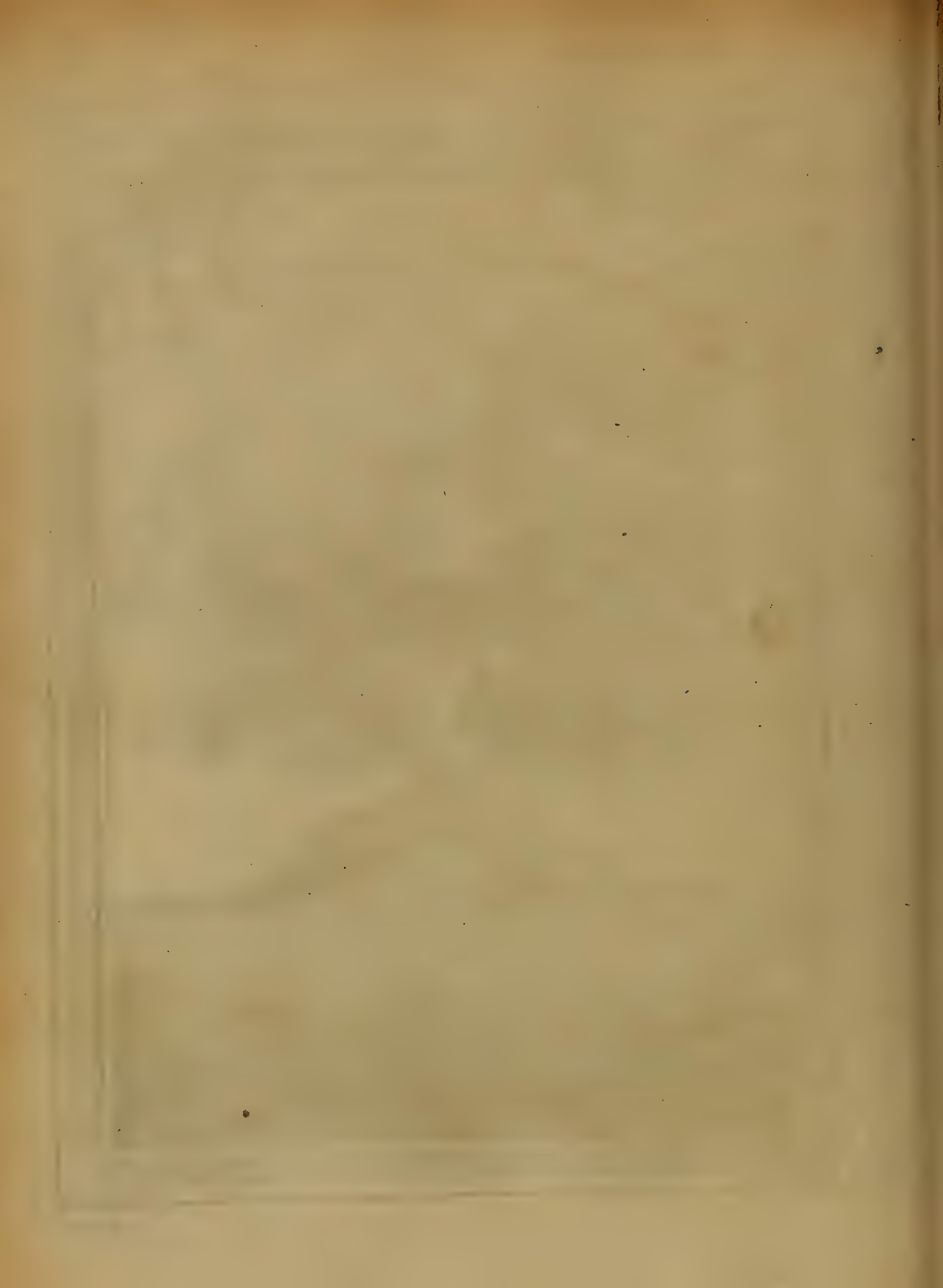
des



Cochin filius del.

Chatel Sculp.

N.° XXI.



des pierres enflammées; & les Habitans l'ont assuré qu'on voyoit quelquefois couler du sommet de la montagne des ruisseaux de souffre, comme des torrens d'eau; & qu'ils en pouvoient ramasser une grande quantité. Ils lui en donnerent plusieurs morceaux, qu'il trouva semblables au souffre commun, mais d'une couleur plus vive, & qui jettoit plus d'éclat lorsqu'il étoit enflammé. Il ajoûte que le Volcan jette aussi quelquefois une si étrange quantité de cendres, que non-seulement elles couvrent tous les lieux voisins, mais qu'elles étouffent toujours quelques Chevres. Cette circonstance est confirmée par d'autres témoignages. L'Auteur du voyage d'Antoine Sherley à S. Jago & aux Isles orientales, assure (97) qu'en passant la nuit près de l'Isle de Fuego, il tomba tant de cendre sur le Vaisseau, que chacun pouvoit écrire son nom avec le doigt sur toutes les parties du Tillac. Ovington observe qu'il sort du même lieu tant de pierres de ponce, qu'on les voit nager sur la surface de la mer, & portées bien loin par les courans. Il en a vu jusqu'à S. Jago (98).

Roberts. En divers tems.

Origine du Volcan.

Il ne faut pas oublier qu'au tems de la premiere découverte, l'Isle de Fuego n'avoit pas de Pic ni de Volcan. Le Pic s'est formé par degrés, depuis l'éruption des flammes; & si l'on en croît divers récits, il ne fait qu'augmenter tous les jours (99).

Fable des Insulaires.

Les Insulaires de Fuego ont une tradition fort singuliere sur l'origine de ce monstrueux Phénomene. Ils racontent que les premiers Habitans de l'Isle furent deux Prêtres, qui s'y étoient retirés pour passer le reste de leur vie dans la solitude. On ignore s'ils étoient *Minéralistes*, Métallistes, Alchimistes, ou Sorciers. Mais pendant leur séjour, ils trouverent une mine d'or, près de laquelle ils établirent leur demeure. Lorsqu'ils eurent amassé une bonne quantité de ce précieux métal, ils perdirent le goût de la vie solitaire, & chercherent l'occasion d'un Vaisseau pour se rendre en Europe. Mais l'un des deux, qui s'attribuoit quelque supériorité sur l'autre, se saisit de la meilleure partie du trésor, ce qui fit naître entr'eux une querelle si vive, qu'ayant exercé tous leurs sortileges ils mirent l'Isle en feu, & périrent tous deux dans les flammes qui étoient leur ouvrage. Cet incendie s'éteignit dans la suite, excepté vers le centre, où le feu n'a pas cessé d'agir furieusement (1).

Productions de l'Isle de Fuego.

Roberts est presque le seul Ecrivain de qui l'on ait reçu quelque éclaircissement sur la Géographie & l'Histoire civile ou naturelle de Fuego. Quoique cette Isle soit sans rivieres, & qu'elle ait si peu d'eau douce que les Habitans sont obligés dans plusieurs Cantons de faire sept ou huit milles pour en trouver, elle ne laisse pas d'être assez fertile (2) en maïz, en courges, & en melons d'eau; mais elle ne produit pas de bananes, de plantains, ni presque d'autre fruit que des figues sauvages. Cependant on y trouve quelques guaves, plantés dans les Jardins, quelques orangers & quelques pomiers sauvages, avec une assez bonne quantité de vignes, dont les Habitans font quelques (3) muids d'un petit vin, qu'ils boivent avant qu'il ait achevé de

(97) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 600.

(98) Ovington, *ubi sup.*

(99) Roberts, *ubi sup.* p. 416.

(1) Roberts, p. 416.

(2) Dampierre dit que la nourriture des Habitans est à peu près la même que dans les autres Isles, & qu'ils ont des Chevres, de la Volaille, des Plantains, des Noix de cocos, &c. Vol. III. p. 17. Mais Roberts assure expressément qu'ils n'ont pas de Plantains, & qu'il n'a pas vû de Cocotiers.

(3) Roberts, *Ibid.*

ROBERTS. En divers tems.

(4) cuver. L'Isle n'a pas d'autre Canton desert que le Pic & l'autre grande montagne qui la traverse. Lorsque les Portugais commencerent à l'habiter, ils y transporterent avec eux des Esclaves Negres, & quelques troupeaux de Vaches, de Chevaux, d'Anes & de Porcs. Le Roi y fit mettre des Chevres, qui furent abandonnées sur les montagnes, où elles sont devenues fort sauvages. Le profit de leurs peaux appartient à la Couronne, & celui qui est chargé de cette ferme porte le titre de Capitaine de la montagne, avec tant d'autorité que personne n'ose tuer une Chevre sans sa permission.

Erreur de quelques Ecrivains sur cette Isle.

L'Isle de Fuego n'ayant jamais été fréquentée par les Vaisseaux Etrangers, de-là est venu l'opinion qu'elle étoit absolument deserte. Froger se fiant trop à cette fausse idée n'a pas fait difficulté de dire que les Portugais ont tenté plusieurs fois de la peupler (6), mais que la grande quantité de Rocs & les cendres du Volcan ont été des obstacles insurmontables. Dampierre s'est contenté d'observer que l'Isle est de peu d'importance (7) & qu'elle a quelques Habitans, qui vivent, dit-il, près de la mer, au pied de la montagne. Il est certain au contraire qu'elle n'en a pas moins de trois (8) ou quatre cens. Roberts, qui avoit cherché à s'instruire par de continuelles informations, raconte qu'à la vérité elle étoit demeurée deserte pendant plusieurs années; mais que le Roi de Portugal ayant accordé à ceux d'entre ses Sujets qui voudroient s'y établir, la (9) propriété des terres qu'ils entreprendroient de cultiver, il y en étoit passé plusieurs. Comme c'est une coutume établie à S. Jago d'accorder en mourant la liberté aux Esclaves Negres, il est assez vraisemblable qu'un grand nombre de ces Affranchis ont choisi leur retraite dans l'Isle de Fuego, comme on l'a fait observer de quelques autres Isles; tandis que les Portugais l'ont quittée par des raisons qu'on a déja (10) expliquées. Cependant la plûpart de ces Negres libres tiennent leurs terres des Blancs, qui ont conservé la propriété des meilleurs Cantons, sur-tout vers les bords de la mer. Il s'y trouve des Blancs, qui ont jusqu'à trente & quarante Esclaves. Plusieurs Negres en achetent aussi, pour du coton, qui tient lieu d'argent dans l'Isle, comme le tabac à Maryland & dans la Virginie (11).

Origine de l'établissement des Portugais.

Religion de l'Isle.

La plûpart des Habitans de Fuego font profession de la Religion Romaine, mais avec un mêlange de superstitions qu'ils ont tirées des Negres. Ils ont une extrême aversion pour les Pyrates, depuis qu'ils ont essuyé les pillages de ces Brigands (12).

Ancien commerce de Fuego.

Fuego étoit autrefois le plus grand marché de coton qu'il y eût dans toutes les Isles du Cap-Verd. Les Vaisseaux Portugais s'y chargeoient aussi de Barrafouls, pour la Guinée. Mais ils en ont tant tiré que la source en est comme tarie, de sorte que ce qui étoit autrefois la principale production de l'Isle y manque aujourd'hui. Cette rareté du coton dans les Isles de S. Jago & de Fuego, a porté les Portugais à défendre sous de rigoureuses peines aux Habitans de ces deux Isles d'en vendre aux François & aux Anglois, qui en venoient prendre aussi des cargaisons entieres pour la Guinée. Ce Reglement continue de s'observer

(4) Barbot dit que Fuego & Brava produisent le meilleur vin du Cap-Verd. *Ubi sup.* p. 538.
(6) Roberts, p. 417.
(7) Dampierre, Vol. I p. 77.
(8) *Ubi sup.* p. 58.
(9) Roberts, p. 137.
(10) *Idem*, p. 415. & 418.
(11) *Ibid.* p. 418.
(12) Roberts, p. 295.

à S. Jago; mais comme Fuego eſt ſans Douane, il y eſt fort négligé (13).

ROBERTS. En divers tems.

Anes & mulets.

Les Habitans de cette Iſle faiſoient autrefois un fort bon commerce d'Anes & de Mulets, qu'ils nourriſſoient en grand nombre, & qu'ils vendoient à très-bon marché. Mais une longue ſechereſſe les a tellement détruits, que peu d'années avant le voyage de Roberts, il n'en reſtoit que deux dans l'Iſle entiere. Cependant ils recommençoient à multiplier, & les Inſulaires ſouhaitoient beaucoup que les Vaiſſeaux de l'Europe vinſſent renouveller ce commerce. C'étoient autrefois les François qui le faiſoient fleurir; mais ſoit qu'ils trouvent autre part des Anes à meilleur marché, ſoit que leurs Colonies n'en ayent plus le même beſoin, ou qu'ils ignorent peut-être que l'Iſle de Fuego peut encore leur en fournir, leurs Vaiſſeaux ne s'y ſont pas préſentés depuis qu'elle en a manqué (**).

Le ſeul Habitant que Roberts y ait trouvé propre au commerce, ſe nommoit le Capitaine Thomas *Santée* ou *Santi;* homme intelligent qui veilloit ſoigneuſement au progrès de ſes plantations. Mais il n'y avoit perſonne dans l'Iſle qui parlât ou qui entendît un mot d'Anglois; ce qui n'empêchoit pas que les Inſulaires ne ſouhaitaſſent beaucoup de voir des Vaiſſeaux de cette Nation, juſqu'à promettre à Roberts de leur vendre tout le coton de leur Iſle, au mépris des défenſes du Portugal (14).

Propriété des côtes.

L'accès de l'Iſle eſt ſûr & commode du côté du Nord-Oueſt, de l'Oueſt & du Sud. Mais au Sud-Eſt, à l'Eſt & au Nord-Eſt, il ſe trouve beaucoup de rocs, qui s'étendent à un mille du rivage, & qui ſans être fort près l'un de l'autre, ſe montrent en divers endroits, les uns au-deſſus de l'eau, d'autres à la ſurface. A quatre milles de la pointe Nord de l'Iſle, il y en a un qui eſt couvert de dix ou douze pieds d'eau, contre lequel Roberts a vu la mer battre furieuſement dans les tems d'orage, mais d'autant plus dangereux dans les autres tems qu'il faut en être fort près pour l'appercevoir. Il n'eſt pas grand, & la mer eſt fort nette aux environs.

Deux Rades.

Fuego n'a pas beaucoup de lieux où les Vaiſſeaux puiſſent mouiller. Elle n'en a même que deux, qui doivent porter le nom de Rade, l'un nommé *Fonte de Villa*, l'autre *la Ghate*. Toutes les Côtes ſont ſi roides & ſi eſcarpées (15) qu'il paroît impoſſible d'y prendre terre. L'Ecrivain du voyage d'Antoine Sherley dit que Fuego eſt une petite Iſle que la nature a rendue inacceſſible, & que ce ne fut pas ſans une extrême difficulté (16) que Sherley trouva une petite ouverture pour y débarquer.

Rades viſitées par Roberts.

Roberts, faiſant voile de Furno dans l'Iſle de Saint Jean, gagna celle de S. Philippe ou de Fuego, en tombant d'abord au-deſſous de *Villa* (17); d'où il s'avança juſqu'à la Baye ſabloneuſe qui porte le nom de *Fonte de Villa*. Enſuite continuant de ranger le rivage, il doubla la pointe de *Noſſa Singora*, autre Baye ſabloneuſe, où il jetta l'ancre un peu au Nord de l'Egliſe. Là, Signor Thomas *Santé* parut avec la Cavalerie de l'Iſle, par l'ordre du Gouverneur, que l'approche de (18) l'Auteur avoit allarmé. Un peu plus bas, il s'en-

(13) *Ibid.* p. 418.

(**) *Ibid.* p. 419.

(14) *Ibid.* pag. 420.

(15) *Ibid.* p. 425.

(16) Hackluyt, Vol. III. p. 600. C'eſt-à-dire, que la Relation de ce Voyage ſe trouve dans la Collection d'Hackluyt.

(17) C'eſt apparemment la Capitale, que Roberts nomme ailleurs (pag. 422.) Villa de S. Philippo, dont Fonte de Villa eſt le Port.

(18) Roberts, p. 394.

ROBERTS. En diverstems.

gagea avec sa Barque dans la Baye de *la Ghate*. Il ne nomme pas d'autres lieux où il ait abordé.

Fonte Villa.

La principale Rade de Fuego est celle de Fonte Villa, qui est vis-à-vis (19) de la Ville. Elle est fort sabloneuse, excepté pendant les vents du Nord, qui chassent quelquefois le sable jusqu'à laisser les rocs tout-à-fait nuds. Ces vents soufflent régulierement aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier.

Nossa Singora.

La navigation n'est pas sûre alors vers la pointe de Nossa Singora, qui est au Sud de la Ville. C'est-là qu'on voit sur la montagne une Eglise dédiée à Notre-Dame, d'où la pointe & la (20) Baye ont tiré leur nom. Ses murs sont aussi blancs que si l'on achevoit de la bâtir. Le toît est de tuiles rouges comme celui des maisons de la (21) Ville. Mais dans sa forme elle n'a que l'apparence d'une grange.

La Baye de Nossa Singora est assez bonne pendant les vents Nord-Est ou Nord-Est quart de Nord. Ceux du Sud quand ils sont violens, comme il arrive aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, chassent (22) le sable des rocs, & les rendent aussi nuds jusqu'aux pieds, que le vent du Nord à Fonte de Villa. Dans l'une & l'autre de ces deux Bayes, on trouve un bon fond de sable depuis quatorze brasses jusqu'à dix, & l'on y peut mouiller assez sûrement, excepté dans les deux saisons qu'on vient de remarquer. Plus loin au Sud, on trouve une autre petite Baye sabloneuse, près d'une pointe de rocs bas & brisés (23), & vis-à-vis une fausse vallée, qui n'est qu'une grande ravine, creusée par l'écoulement de l'eau dans la saison des pluies. L'ancrage y est fort bon, & le rivage assez commode pour le débarquement. On y trouve d'ailleurs de l'eau douce fort près de la Côte, avantage qui manque dans les deux autres Bayes. Il faut mouiller directement vis-à-vis l'ouverture de la ravine, si l'on ne veut trouver un fort mauvais fond au Sud & au Nord. Il n'y a de place commode (24) que pour deux Vaisseaux à l'ancre.

La Ghate.

Quoique Roberts n'ait pas nommé cette Rade, il paroît certain que c'est celle de *la Ghate*, par la Description qu'il en fait dans un (25) autre lieu.

Sejour des Blancs & leur nom.

La plûpart des Blancs font leur séjour dans la Ville avec le Gouverneur; ce qui n'empêche pas qu'ils n'ayent des maisons de campagne dans les terres qu'ils possedent & qu'ils font cultiver par des Esclaves. Le principal revenu de ces Plantations étoit autrefois le coton; mais depuis que l'Isle en est dépourvûe, les Propriétaires font nourrir des Troupeaux de Porcs, de volaille, & d'autres animaux (26) que leurs Negres ont l'art d'élever. Le Gouverneur de Fuego étoit un Portugais, qui avoit commandé auparavant dans un Fort ou un Comptoir du Portugal, sur la Côte de Guinée (27).

Villa de Saint-Philippe. Description de sa Rade par Dapper.

Il est surprenant que Roberts n'entre ici dans aucune explication sur ce qu'il appelle *Villa*, ni sur la situation & le nom propre de cette Place. Il a parlé, dans le Journal de son voyage, d'un Fort de l'Isle de Fuego; mais il n'en dit

(19) Il faut entendre la Capitale.
(20) Roberts, p. 421.
(21) *Ibid.* p. 294.
(22) *Ibid.* p. 421.
(23) Il y a de l'aparence que c'est ici la Ghate.
(24) Roberts, *ibid.*
(25) Roberts, p. 295.
(26) *Ibid.* p. 421. & suiv.
(27) *Ibid.* p. 295.

pas un seul mot dans sa description. Cependant il ne paroît pas douteux que *Villa* ne soit ici le même lieu que Dapper cite dans sa description de l'Afrique, où il dit qu'à l'Ouest de l'Isle de Fuego, il y a une Rade, avec un Château bâti au pied d'une montagne; mais qu'un courant fort impétueux, qui passe devant cette Rade, la rend fort incommode pour les Vaisseaux : que ceux qui font voile de l'Est vers ce lieu doivent porter au Nord lorsqu'ils en approchent, sans quoi ils n'y arriveroient qu'avec beaucoup de peine, parce que non-seulement ils auroient toujours le vent à combattre, mais que le fond est d'une inégalité qui peut tromper sans cesse, & qu'il n'y a de repos & de sûreté que dans la Rade même & sous le Château (28).

ROBERTS. En divers tems.

L'Isle de Fuego prise par les Anglois.

L'Isle de Fuego ou de Saint Philippe fut pris au mois de Septembre 1596 par le Chevalier Antoine Sherley, qui fut long-tems à trouver un lieu propre au débarquement, & qui ne put mettre ses gens à terre, qu'avec une extrême difficulté. L'Ecrivain de son voyage dit qu'à la réserve de l'eau fraîche, il ne trouva dans l'Isle que de la misere & de l'infection (29).

§. VI.

Isle de S. Jean ou *Brava*.

Nom & situation.

L'Isle de Saint Jean est située à quinze degrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & sept degrés deux minutes de longitude Ouest du Cap-Verd. On compte environ six lieues, à l'Est, de la Baye de Fuerno dans l'Isle de Saint Jean, à Villa de Saint Philippe. On donne aussi à l'Isle de Saint Jean le nom de Brava, qui signifie sauvage; apparemment parce qu'elle a été fort long-tems déserte (30). Sa terre est fort haute, & composée de montagnes qui s'élevent l'une sur (31) l'autre en Pyramide. Cependant, à si peu de distance de Saint Philippe ou de Fuego, elle paroît basse (32) en comparaison. Elle est fertile en maïz, en courges, en melons d'eau, en Bananes & en Patates. Les Vaches, les Chevaux, les Anes & les Porcs y sont en fort grande abondance (33).

Idée de l'Isle S. Jean sur le recit de Francklin.

Francklin, dont on doit se souvenir d'avoir lû les avantures dans le Journal de Roberts, lui dit que l'Isle entiere n'étoit qu'un rocher stérile, divisé par quelques vallées couvertes d'une legere couche de terre, où les bananes, les courges & les patates croissent fort bien; qu'on y trouve quantité de figues sauvages, qui servent de nourriture aux Habitans (34); qu'il y vient des papas, & que ceux qui prennent la peine d'y cultiver le maïz en recueillent assez abondamment; mais que les paresseux languissent dans une extrême pauvreté : que plusieurs Habitans nourrissent des Vaches, des Chevaux, des Anes & des Porcs; que les Porcs sur-tout y sont en fort grand nombre, parce que les Insulaires n'en mangent la chair qu'aux jours de fêtes; & que les Chevres

(28) Description de l'Afrique par Dapper, p. 729.

(29) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 600.

(30) Roberts, p. 422. & suiv.

(31) Voyez ci-dessus le Journal du même Voyageur.

(32) Roberts, p. 428.

(33) *Ibid.* p. 422.

(34) Dapper dit qu'elle produit du maïz, du millet, des melons d'eau, des figues, des meures, & d'autres fruits.

ROBERTS. En divers tems.

ſauvages s'y ſeroient multipliées à l'infini, ſi la plus grande partie n'avoit été détruite (35). Une ſi grande diminution a fait porter une loi qui ne permet d'en tuer qu'au (36) Gouverneur, dans la vûe d'en conſerver du moins l'eſpece; & les *Cauſſadars* ſont les ſeuls qui puiſſent entretenir des Chiens de chaſſe avec la permiſſion du Gouverneur (37).

Chaſſe des chévres Sauvages.

Lorſque le Gouverneur veut faire un chaſſe génerale, tous les Inſulaires ſont avertis, & reçoivent ordre de raſſembler tous les chiens de l'Iſle. Ils en ont une eſpece qui ſemble tenir le milieu entre le Baſſet & le Levrier, qui ne reſſemble pas mal au Mungrel d'Angleterre, mais qui a les jambes plus courtes, le corps plus peſant & les oreilles plus grandes. Après la chaſſe, tous les Inſulaires s'aſſemblent, & le Gouverneur diſtribue entr'eux une partie de ſa proye. Il envoye le reſte chez lui, mais c'eſt pour le partager encore entre les vieillards & les pauvres. Il donne auſſi quelques peaux, & toutes les autres demeurent aux Seigneurs des terres où l'on a pris l'amuſement de la chaſſe. Lorſque le Gouverneur chaſſe ſeul ou n'employe que ſes Domeſtiques, il diſpoſe à ſon gré de la venaiſon & des peaux. C'eſt même un des principaux (38) avantages de ſon emploi. Roberts apprit des Habitans, que le Roi de Portugal avoit donné depuis peu leur Iſle à une Dame de ſa Cour. On amaſſoit pour elle toutes les peaux de Boucs & des Chevres, dans un magaſin bâti exprès. Mais Roberts a ſçu dans la ſuite qu'on les y avoit laiſſées pourrir ſans en faire aucun uſage.

Préſent que le Roi de Portugal fit de l'Iſle Saint-Jean.

La chair de Chevres, comme celle de tous les autres Animaux de l'Iſle, eſt d'une maigreur extrême. On a déja vû que l'Auteur manquant de ſuif pour calfater ſa Barque, le Gouverneur, qui vouloit lui procurer ce ſecours, avoit ordonné une chaſſe génerale. De quarante Chevres ou Boucs qui furent tués dans cette occaſion, on ne tira que quatre ou cinq livres de ſuif. Une Vache du Gouverneur, la plus graſſe qu'il eût dans ſon troupeau, n'en produiſit pas davantage (39).

Maigreur des beſtiaux.

L'Iſle de Saint Jean eſt fort abondante en ſalpêtre. Le Gouverneur offrit à Roberts de lui en procurer la cargaiſon d'une Felouque auſſi grande que celle qu'il avoit perdue, c'eſt-à-dire du port de ſoixante tonneaux. Le ſalpêtre croît dans les caves, où tous les murs en ſont couverts; & dans le creux des Rochers, où il ſe trouve de l'épaiſſeur de deux doigts. Roberts eut la curioſité de faire divers eſſais de la terre de l'Iſle. Il tira de certains endroits $\frac{1}{12}$ de nitre; & dans d'autres, depuis $\frac{1}{20}$ juſqu'à $\frac{1}{32}$. Il trouva que la plus grande partie des rocs eſt impreignée de ce minéral, & cimentée de nitre comme d'une ſorte de glue; car dans la ſaiſon pluvieuſe, où l'humidité (40) diſſout les ſels, il remarqua que les rocs s'encroutoient, & que la ſechereſſe les faiſoit tomber enſuite en pouſſiere (41). Il eſt perſuadé auſſi que cette Iſle eſt riche en mines de cuivre, & peut-être en métaux plus fins. Ses preuves ſont qu'il trouva pluſieurs fontaines acides, qui ne manquoient pas de vitriol, ce qu'il verifia facilement en y mettant un couteau fort net, qui ſe couvrit, en moins d'une minute, de parties de cuivre très-épaiſſes, & d'une couleur preſqu'auſſi

Salpêtre & métaux de l'Iſle de Saint-Jean.

(35) Roberts, p. 195. & ſuiv.

(36) Dapper dit que la proprieté des Chevres appartient au Gouverneur de S. Jago, & qu'elles ſont en petit nombre.

(37) Roberrs, p. 264.

(38) *Ibid.* p. 265.

(39) *Ibid.* p. 286.

(40) Roberts, p. 265.

(41) *Ibid.* p. 286.

belle que celle de l'or. Il l'y laissa plus long-tems; & l'ayant fait sécher, il en fit tomber, en le grattant, une véritable poudre. Les endroits grattés conservoient même quelque tems l'apparence du vermeil doré (42). Dans quelques fontaines, les couteaux se coloroient plus vite que dans les autres, & l'acidité diminuoit à proportion que la source étoit éloignée.

Roberts. En divers tems.

Expériences de l'Auteur.

Roberts trouva différentes especes de sable pesant; l'un d'un bleu noirâtre, l'autre tirant sur le pourpre, l'autre clair & brillant, l'autre d'un rouge foncé, &c. Il en trouva qui surpassoit le fer en pesanteur, & presqu'aussi pesant que le plomb.

Autres expériences.

Un jour qu'il grimpoit sur les rocs au Sud de l'Isle, il découvrit un rocher qui brilloit au Soleil, dans l'éloignement, comme de l'or bruni, & qui lui parut, de près, comme revêtu d'une dorure fort épaisse. L'ayant frotté de la main, il n'y fit aucun changement; mais, avec un couteau, il en fit tomber une poudre si menue, qu'à peine en put-il ramasser quelque partie. Il observa que le roc, sous cette surface dorée, paroissoit d'une couleur noirâtre; & par d'autres observations il trouva qu'il ne se doroit que dans les tems de pluie, lorsque l'eau avoit commencé à découler des montagnes (43).

Un autre jour, ayant remarqué un roc qui brilloit, de même, d'une infinité de pailletes d'or, il les trouva presque toutes comme autant de petites fibres de la grosseur d'un cheveu. Cependant il en découvrit aussi qui n'étoient pas moins grosses qu'une éguille ordinaire, & se servant de son couteau il en recueillit le poids d'une dragme, qu'il ne put méconnoître pour de l'or solide, autant du moins, qu'il fut capable d'en juger par ses yeux. Il ajoute qu'en poussant ses recherches il en trouva une partie plus compacte, de la longueur du doigt, qu'il ne tira pas aisément du roc, où la veine s'enfonçoit beaucoup plus, & qu'il fut obligé de plier de différentes manieres, après l'avoir cernée avec son couteau, pour l'en arracher. Elle étoit de la grosseur du fil d'archal commun. Mais son couteau s'étant rompu dans l'opération, il fut obligé d'abandonner son entreprise pour rejoindre ses Negres, ausquels il se garda bien de communiquer ce qu'il avoit vû. Cependant il en dit quelque chose au Gouverneur, avant que de quitter l'Isle, mais sans lui apprendre le lieu; & comme on n'avoit jamais fait cette découverte avant lui, il est persuadé, dit-il, que personne n'aura poussé la curiosité & le succés plus loin (44). Il trouva aussi dans plusieurs endroits le *Beure-d'or* dont on a parlé dans la description de l'Isle de S. Jago, mais en moindre abondance, quoiqu'aussi brillant, avec la même apparence d'or (45).

Beurre d'or.

L'Isle Saint Jean est d'une abondance extrême en Poisson. Il y vient aussi quantité de Tortues, qui y laissent leurs œufs dans la saison des pluies. Mais les Habitans ne les emploient pas plus à leur nourriture que ceux de S. Jago & de S. Philippe; quoique dans toutes les autres Isles elles passent pour un mets délicieux, & que (46) Roberts en juge de même. Le principal exerci-

Abondance de poisson.

(42) Voyez ci-dessus dans le Journal de Roberts.

(34) Il renouvella plus d'une fois la même observation. On doit pourtant remarquer ici que si les apparences étoient aussi fortes qu'il les représente, sur-tout pour les métaux dont il va parler; les Anglois n'auroient pas manqué de tirer parti d'une si belle découverte.

(44) Roberts, p. 429. & suiv.

(45) Roberts, *Ibid.*

(46) *Ibid.* p. 430.

ROBERTS. En divers tems.

ce (47) des Insulaires est la pêche à la ligne. C'est ce qui les rend si attentifs au naufrage des Vaisseaux, & si avides des moindres instrumens de fer qu'ils peuvent sauver. Il y avoit alors dans l'Isle un vieux Negre qui étoit pourvû d'un manteau, & qui avec du charbon de figuier avoit trouvé l'art de former un hameçon d'un clou. Il vendoit l'hameçon pour un autre clou, & pour la provision de poisson dont il avoit besoin. Roberts ajoute que le poisson de l'Isle est si vorace, qu'on le prendroit avec un simple crochet sans amorce (48).

Amorce dont se servent les Negres.

Il est remarquable que presque tous les Poissons de l'Isle Saint Jean ont les dents grandes & tranchantes; de sorte que les Insulaires employent beaucoup de précautions pour les empêcher de couper leurs lignes. Les amorces ordinaires sont la crabbe, & la chair des autres coquillages, ou celle même du poisson qu'on a déja pris. Mais la crabbe est l'amorce la plus sûre (49).

Maniere dont les Negres font le sel.

Roberts n'ayant pris, pendant long-tems, d'autre plaisir que celui de la pêche, eut l'occasion d'observer comment les Insulaires ramassent le sel. Il se forme, par la chaleur du Soleil, dans les trous des rocs où il est resté de l'eau de mer. Les Negres ne manquent pas d'y en mettre eux-mêmes lorsque le tems est trop calme. Il ne faut pas plus de deux ou trois heures au Soleil pour cette opération. Roberts étoit surpris de trouver du sel, de l'épaisseur de deux pieds, dans des lieux où il n'avoit vû que de l'eau, & d'en voir tirer quatre boisseaux d'un trou qui n'avoit pas plus de douze ou quinze pieds d'étendue. Il est porté à croire que certains rocs ont une qualité qui hâte la formation du sel, & que d'autres au contraire ont quelque chose qui l'empêche. Dans quelques-uns il a vu qu'après l'exhalaison de l'eau il ne reste qu'un sédiment bourbeux, mais fort salé, & quelquefois une croutte fort mince qui repose dessus comme du crême de tartre; au lieu que d'autres produisent un quart ou un tiers de sel, à proportion de leur grandeur & de l'eau qu'ils contiennent.

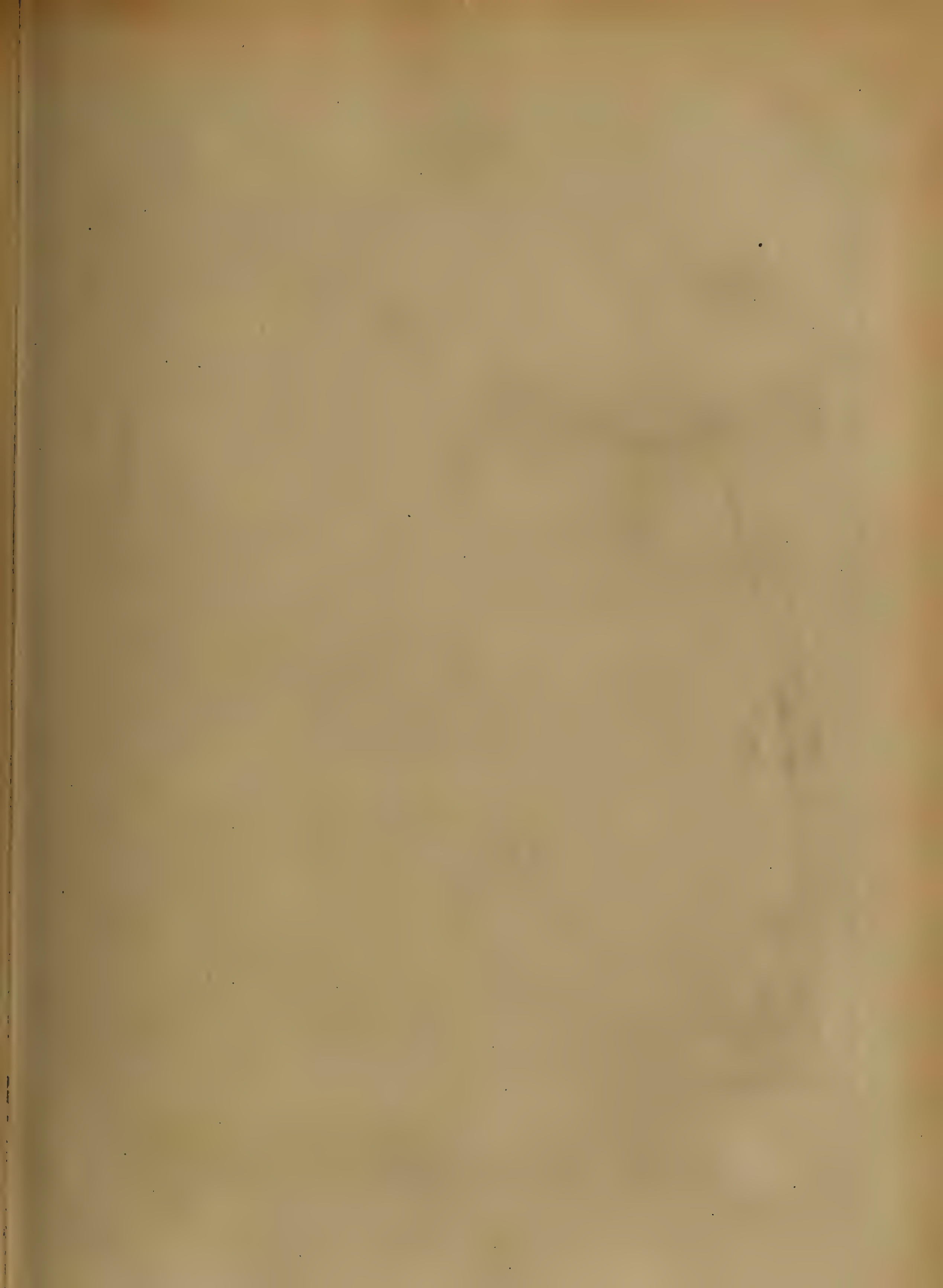
Les Habitans commencent par recueillir le sel; ensuite ils s'occupent le soir à saler le poisson qu'ils ont pris; & le laissant pendant toute la nuit dans le tas de sel, ils l'étendent le lendemain au matin pour le faire secher au Soleil. Ils peuvent alors le manger si la faim les presse; ce qui n'arrive guéres qu'à la fin du jour, lorsqu'ils ont fini leur pêche. Dans les lieux où ils pêchent le plus souvent, leur usage est de laisser des pots de terre, qui leur servent à faire bouillir le poisson; car ils en aiment beaucoup le bouillon, jusqu'à le préferer à celui de Chevre & même de Bœuf (*).

Baleas, sorte de baleine.

Les Baleas, qui sont une espece de Baleines, viennent dans les tems ordinaires de leur fray aux environs des Isles de May & de S. Jago, mais sur-tout de celle de Saint Jean. Roberts a vu, dans la Baye de Fuerno, un mâle & une femelle prendre leurs amusemens pendant trois jours. Ils rentroient le soir dans la mer, & le lendemain à huit ou neuf heures ils revenoient dans la Baye. Ils y dormoient quelquefois deux heures entieres, avec l'immobilité d'un Vaisseau à mâts & à cordes, joints ensemble dans un état qui auroit donné beaucoup de facilité à percer l'un ou l'autre, ou même tous deux ensemble.

(47) *Ibid.* p. 444.
(48) *Ibid.* p. 431.
(49) Francklin, qui étoit un homme intelligent, donna beaucoup de lumieres à l'Auteur.
(*) *Ibid.* p. 606.

Roberts





Hommes et Femmes de l'Ile de S.t Jean. N.° XIII.

Roberts ajoûte que le mâle n'est pas aussi gros de la moitié que la femelle. Ces Baleas sont fort communs aussi sur les Côtes du Brésil. On employe, pour les prendre, la même méthode que pour les Baleines de Grunland, & l'on en tire de l'huile. Quelques-uns prétendent que l'ambre gris n'est que le sperme de ce Poisson, dont il se répand une partie dans leur accouplement, & qui n'étant d'abord qu'une sorte de gelée blanchâtre acquiert en flottant dans l'eau sa couleur & sa dureté. Ils ajoûtent que le sperme vierge, ou le premier répandu est blanc & transparent, & que dans sa congélation il conserve la même couleur. Roberts rend témoignage qu'il a vû de cet ambre gris blanc, mais il n'a pû découvrir la cause de sa blancheur ni son origine (52). On trouvoit autrefois beaucoup d'ambre-gris aux environs de l'Isle de Saint Jean. Un Portugais nommé Jean Carneira, qui avoit été banni de Lisbonne pour quelque crime, & qui s'étant procuré une petite Chaloupe exerçoit le commerce aux Isles du Cap-Verd, trouva dans ses courses une piéce d'ambre gris d'une grosseur incroyable. Non-seulement cette heureuse pêche le fit rappeller dans sa Patrie, mais il acheta du fruit de son trésor des terres considérables en Portugal. Le roc auprès duquel la Fortune l'avoit favorisé porte encore son nom (53).

ROBERTS. En divers tems.

Opinions sur l'ambre gris & l'ambre blanc.

Nombre des Insulaires de Saint-Jean.

Le nombre des Insulaires (54) ne monte pas à plus de deux cens. Roberts les represente comme les plus ignorans, les plus simples & les plus humains (55) de toutes les Isles. Dans un autre lieu il loue beaucoup leurs vertus morales, sur-tout leur charité, leur humilité & leur hospitalité. C'est les offenser que de refuser leurs bienfaits. Leur respect pour l'âge avancé mériteroit, dit l'Auteur, de servir d'exemple à tous les Hommes du monde. Ils le (56) rendent aux vieillards de toutes sortes de rangs & de Nations. Francklin fit à Roberts, dès le premier jour de leur rencontre, une peinture du caractere des Habitans, que l'expérience ne cessa pas de vérifier. Il l'assura qu'il n'auroit pas besoin de pêcher ni de se donner le moindre embarras pour sa nourriture, parce que les Insulaires lui offriroient volontairement toutes les commodités de l'Isle. Ils avoient fait les mêmes offres à Francklin, qui n'avoit pris le parti de s'exercer lui-même à la chasse & à la pêche, que pour dissiper sa mélancolie (57).

Leur humanité.

Pendant que l'Auteur fut malade (58) parmi eux, l'attention ne se relâcha jamais pour lui fournir ce qui étoit nécessaire à sa situation. Il ne se passoit pas de jour qu'il ne reçût la visite de quelque Habitant, qui s'informoit soigneusement de sa santé, & qui lui apportoit quelque piéce de volaille ou quelque fruit. Le Gouverneur même le visitoit presque tous les jours, & lui envoyoit deux ou trois fois la semaine un quartier de chevreau. Dans le même intervalle, il fut continuellement logé chez un des principaux Negres de l'Isle; & lorsque sa santé fut rétablie, il lui restoit cinquante & une piéces de volaille

(52) Le P. Labat, dans son Histoire d'Afrique Occidentale, tourne cette opinion en ridicule : mais si ce n'est pas le sperme de la Baleine, on ne doute plus que ce ne soit quelque substance odoriférante, formée dans quelque bourse voisine de ses testicules. Voyez les Transactions Philosophiques, N°. 387. pag. 256. ou l'Abregé, Vol. VII. p. 431.

(53) Roberts, p. 431.

(54) Vers l'année 1700. l'Isle n'avoit que la moitié de ce nombre, suivant le témoignage d'un Négre de Saint Nicolas qui y étoit venu alors, & qui vivoit encore lorsque Roberts y arriva, *ibid.* p. 137.

(55) *Ibid.* p. 422.

(56) *Ibid.* p. 228.

(57) *Ibid.* p. 197.

(58) Voyez ci-dessus le Journal de Roberts.

ROBERTS. En divers tems.

des présens qu'il avoit reçus (59), entre lesquelles il se trouva deux cailles; sans parler d'une grande quantité de lait, & de plusieurs gâteaux de bananes, qui sont une composition (60) de bananes & de maïz.

Leur nourriture.

Le Poisson fait une grande partie de leur nourriture, sur-tout le bouillon qui reste après qu'il est cuit. Ils pressoient Roberts d'en user dans sa maladie, comme du meilleur remede qu'il pût prendre contre (61) la fiévre. Ils ont la méthode de faire des soupes de courges, qu'ils font bouillir assez long-tems pour leur donner une certaine épaisseur. La fleur de manyoke & de maïz leur sert encore au même usage. Ils font aussi de l'un & de l'autre une fort bonne sorte de pain (62).

Ils ont une autre pâtisserie, qu'ils appellent *Kuskus*, composée de farine de bled d'Inde bouillie dans l'eau fraîche jusqu'à ce qu'elle prenne consistence. Alors ils la coupent en tranches, qu'ils font secher au Soleil. Elle se conserve pendant plusieurs mois lorsqu'elle est bien sechée, & ressemble beaucoup au biscuit de mer. Roberts assure que dans l'occasion, elle peut servir sur un Vaisseau jusqu'à la Barbade (63).

En quel tems & comment l'Isle s'est peuplée.

Il n'y a pas plus d'un siécle que l'Isle de Saint Jean est peuplée. Pendant plusieurs années, ses Habitans se réduisirent à deux familles Negres, jusqu'en 1680, que la famine ravageant l'Isle de Fuego, quelques pauvres Habitans de cette Isle passerent dans celle de Saint Jean sur un Bâtiment Portugais. Ils furent reçus avec joie par les Negres de Saint Jean, qui avoient déja fort augmenté le nombre de Chevres, de Vaches, & sur-tout de Porcs, que les Portugais avoient laissés dans l'Isle en la découvrant. La compassion naturelle porta les Negres, à leur donner une partie de leurs Bestiaux. Il arriva de-là que chacun entreprit de nourrir séparément les siens, & que le goût de la propriété prenant naissance, celui qui eut l'habileté d'en élever & d'en nourrir un plus grand nombre passa pour le plus riche. Il n'y eut que les Chevres qui furent laissées dans les montagnes, & qui continuerent d'être sauvages.

La Religion s'y établit.

Les nouveaux Habitans de Saint Jean apprirent aux autres l'art de filer le coton, qui croissoit naturellement dans l'Isle, & d'en faire une sorte d'étoffe pour se couvrir; car ils étoient nuds auparavant, comme la plûpart des Negres de la Côte de Guinée. Ils leur communiquerent aussi les principes de la Religion Romaine, autant du moins qu'ils avoient été capables de les prendre eux-mêmes dans l'Isle de Fuego, dont ils étoient sortis. Mais un Prêtre de cette Isle se sentit assez de zèle pour se faire conduire à Saint Jean, où il s'efforça de cultiver ces premieres semences de l'Evangile. Il baptisa (64) tous les Negres. A la vérité on put douter ensuite de la bonté de ses motifs, lorsqu'il parut exiger des récompenses trop mercénaires pour le service qu'il leur avoit rendu. Il tira de l'un des étoffes de coton, de l'autre du coton cru & de l'indigo, enfin de chacun ce qu'il avoit de meilleur, jusqu'aux Bestiaux, dont il se fit donner une grande partie; & quittant l'Isle il accorda pour derniere faveur aux Insulaires, une Messe, qu'il leur dit dans une caverne de la Baye, qui en a pris le nom de Fuerno de Padre. Il leur promit de revenir tous les ans, & cette promesse fut exécutée plusieurs années consécutives. Mais un jour qu'il étoit à

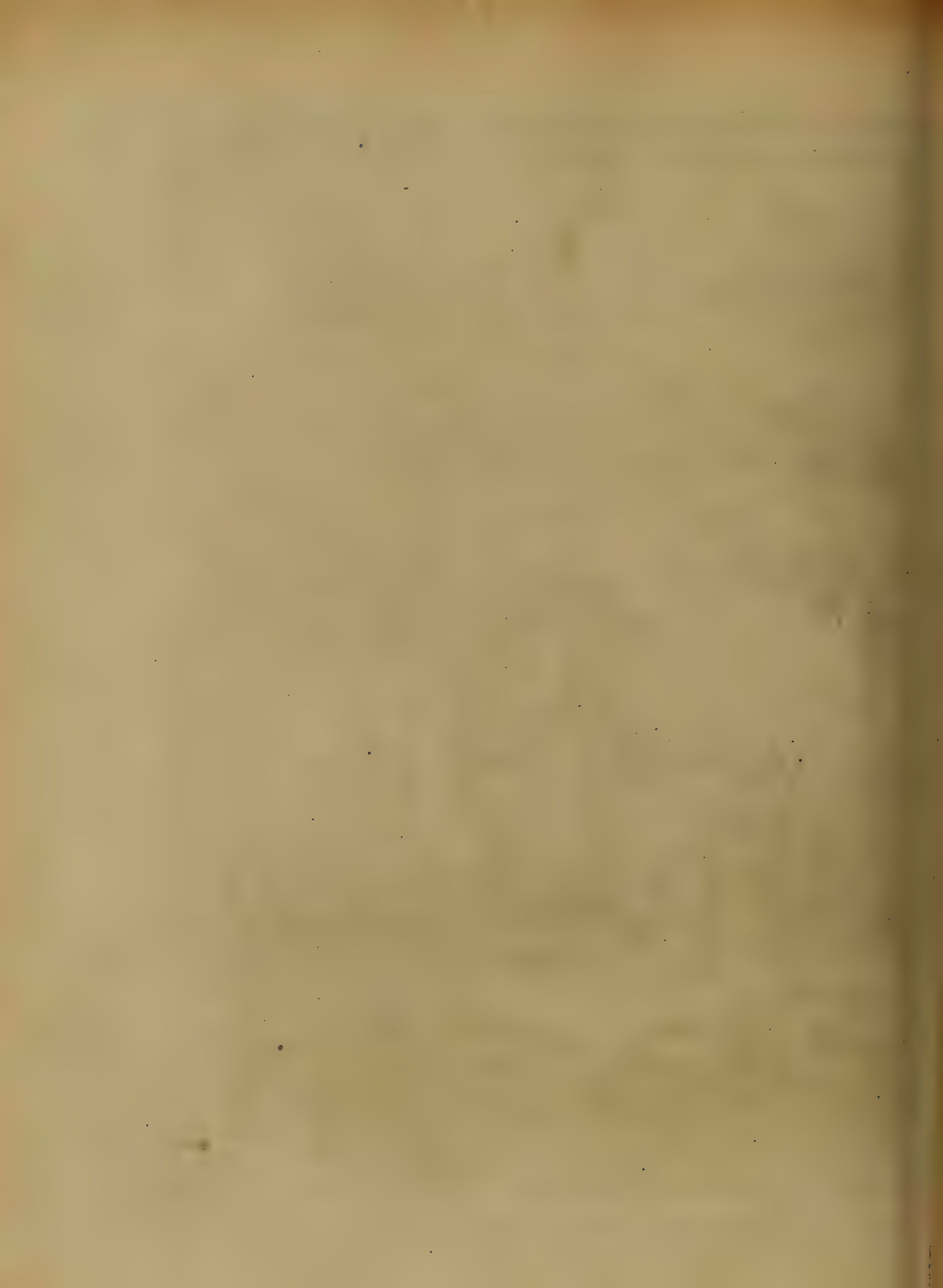
Arrivée d'un Missionnaire.

(59) *Ibid.* p. 244.
(60) *Ibid.* p. 185.
(61) *Ibid.* p. 260. & 356.
(62) *Ibid.* p. 318.
(63) *Ibid.* p. 152. 164. 334.
(64) Roberts, p. 427.



Cochin filius inv. F. A. Aveline Sculpsit.

Hommes et Femmes de l'Île de S.t Jean dans leurs habits. N.° XI.



leur dire la Messe dans la même caverne, une partie du roc, qui vint à se détacher, ensévelit le Prêtre & trente des Assistans sous ses ruines. On entendit pendant trois jours le bruit de leurs gémissemens, sans qu'il fût possible de leur donner le moindre secours. Aussi l'Isle de S. Jean demeura long-tems sans aucun Ministre Ecclésiastique; ce qui donna lieu à la naissance & au mêlange de quantité de superstitions. Dans la suite du tems l'Evêque de S. Jago ayant entrepris la visite de toute sa Province, laissa des Ministres fort ignorans dans chaque Isle; & celle de Saint Jean eut pour son partage un Prêtre Negre, dont celui que Roberts y trouva étoit le quatriéme Successeur. Roberts assure qu'il n'entendoit pas la Langue latine; ce qui n'empêchoit point qu'ayant appris à lire dans le Missel il ne célebrât les saints Misteres & qu'il n'administrât les Sacremens. Mais il souffroit l'usage des superstitions établies, telles que de faire laver les enfans avant le Baptême; de mettre de la terre sur la tête aux jeunes filles dans la cérémonie du mariage, pour marque de sujettion; d'arroser d'eau les fosses des Morts, & quelquefois d'une quantité de jus de melons d'eau, &c. C'est un Protestant, qui fait cette Relation, & qui ne manque pas d'y joindre des réflexions injurieuses pour l'Eglise Romaine (65).

Roberts. En divers tems.

Mêlange de superstitions.

L'Isle de Saint Jean est si négligée pour le Commerce, que dans l'espace de sept ans (66) on n'y avoit vû que deux Vaisseaux étrangers. Roberts apprit de Francklin & des Negres que les Matelots de quelques Vaisseaux François, qui venoient charger des Mulets à Saint Philippe, avoient quelquefois touché à Saint Jean dans leurs Chaloupes, pour y acheter de la volaille, & d'autres rafraîchissemens; mais comme il n'en étoit venu aucun depuis plusieurs années, les Insulaires concluoient que les François avoient abandonné (67) le Commerce de Saint Philippe, ou qu'ils trouvoient ailleurs qu'à Saint Jean les provisions dont ils avoient besoin.

Autorité du Gouverneur.

Le Gouverneur de l'Isle y exerce la Justice (68), & décide les petits différends qui s'élevent entre les Habitans. S'ils refusent d'obeïr à ses ordres, il a le pouvoir de les faire mettre dans une Prison, qui n'est qu'un parc découvert comme ceux où l'on renferme les Bestiaux en Europe. Là, dit l'Auteur, ils demeurent quelquefois des jours entiers, sans entreprendre de se mettre en liberté. Il est rare du moins de voir des rebelles. Lorsqu'il s'en trouve, le Gouverneur est en droit de les faire reprendre, & de leur faire lier les pieds & les mains dans la même prison, avec une garde pour les y retenir jusqu'à ce qu'ils ayent satisfait à leur adversaire, & qu'ils ayent demandé pardon au Public. L'autorité du Gouverneur ne s'étend pas plus loin, dans le cas même de meurtre. Mais Roberts n'apprit aucun exemple d'un crime si noir. On l'assura seulement qu'un Meurtrier seroit gardé dans les chaînes pour attendre la sentence du Gouverneur de S. Jago ou de la Cour de Portugal. Quelquefois, pour les fautes legeres, sur-tout lorsque le Coupable est d'un âge avancé, on ne lui donne que sa cabanne ou celle d'autrui pour prison; ce qui est regardé comme une grande faveur; car la prison publique est un châtiment aussi redouté à Saint Jean que le dernier supplice en Angleterre. En 1722, le Gouverneur se nommoit Leonel Consalvo. Il tenoit son emploi de Thomas Santi, qui avoit

Docilité des Insulaires.

Nom du Gouverneur.

(65) *Ibid.* p. 428.
(66) Voyez ci-dessus le Journal.
(67) Roberts, p. 266.
(68) *Ibid.* p. 264.

ROBERTS. En divers tems.

le titre de Procurador de l'Isle Saint Jean, & qui faisoit ordinairement sa demeure dans celle de Fuego (69).

Erreurs des Cartes & des Pilotes, sur l'Isle de Saint-Jean.

Les Cartes & les récits des Pilotes sont remplis d'erreurs sur tout ce qui appartient à l'Isle de S. Jean. Ils n'y reconnoissent qu'une bonne Rade, dont ils présentent même l'entrée comme fort difficile, à cause de l'abondance des rocs. Saint Jean néanmoins a plusieurs Bayes ou Rades, qui peuvent servir de retraite aux Vaisseaux. La principale & la meilleure est à la vérité celle de Fuerno, qui signifie un four ou une cave, soit qu'elle ait tiré ce nom de l'avanture tragique qu'on a rapportée, ou de sa forme même, qui la met à couvert de toutes sortes de vents. En effet, si l'on s'avance jusqu'au roc de Kaay, où l'on trouve assez d'eau pour un Vaisseau du premier rang, on y est tellement environné de la terre qu'on n'y peut ressentir qu'un leger souffle des vents Sud par Est, & Sud par Ouest, dont tout l'effet est de précipiter quelquefois l'eau de la mer dans la Baye.

Marques que Roberts donne pour connoître la Baye de Fuerno.

Comme il est assez difficile d'en trouver l'entrée, quand on n'y a jamais relâché, Roberts donne les marques suivantes. Lorsque vous êtes vers la pointe Nord de Saint Philippe ou Fuego, si le tems est clair vous découvrez l'Isle de Saint Jean. Mais, dans un tems obscur, qui est assez ordinaire, portez au Nord par Ouest jusqu'à deux lieues de Saint Philippe, où vous trouverez les petites Isles. De-là prenez vers la plus orientale, dont vous vous approcherez assez pour en appercevoir la pointe Nord, & continuez d'en suivre la Côte à la distance d'un mille, jusqu'à ce que vous soyez vis-à-vis la pointe du Sud. Ensuite, portant directement vers la pointe Nord-Est de l'Isle Saint Jean, qui est une pointe basse & platte, à laquelle vous ne sçauriez vous méprendre, élargissez-vous seulement d'environ un demi mille, jusqu'à ce que vous tombiez au Sud de l'Isle, où vous commencerez à suivre la Côte à la distance de la longueur d'un cable. Vous arriverez devant une grande Caverne qui se présente dans les rocs, & vous verrez bientôt, à moins d'un quart de mille devant vous, une basse pointe de roc qui s'avance médiocrement. C'est après cette pointe que vous trouverez Fuerno. Prenez un peu de large pour doubler cette pointe, parce que la Baye en est si proche que tournant en coude il seroit difficile autrement d'y entrer. Vous y pourrez jetter l'ancre dans toutes ses parties; mais le meilleur endroit est le côté de l'Est.

Si vous veniez de l'Est à Saint Jean, prenez garde de ne pas vous avancer trop vers la pointe Sud de Saint Philippe; car avec un vent commun il vous seroit impossible de gagner Fuerno, ni même aucune partie de l'Isle (70).

Autres Bayes de Saint-Jean. Faciend de Agua.

Au Nord-Ouest de Saint Jean, on trouve une autre Baye, qui se nomme *Faciend de Agua*, & qui est reconnoissable à quantité de Bananiers. D'ailleurs il n'y a pas d'autre Vallée qui se présente du côté de la mer. Le rivage de cette Baye n'est pas commode; mais on peut y mouiller sûrement vers le centre, du côté du Nord, sur huit, neuf & dix brasses d'un fort bon fond. On apperçoit un Ruisseau d'eau fraîche, qui coule presque jusqu'à la mer.

Baye de Ferrier.

Plus bas, au côté Sud-Ouest de l'Isle, près d'une pointe basse & unie, qui s'éleve tout d'un coup, on trouve la Baye de Ferrier, qui est double, c'est-à-dire, divisée par des rocs d'une grande hauteur. Cette Rade est fort belle, &

(69) Roberts, *ibid.* p. 433.

(70) *Ibid.* p. 433.

le Rivage très-commode pour le débarquement. Derriere l'endroit le plus Sud-Est de la Côte, la Nature a formé un Lac, ou un Bassin d'eau douce, qui est constamment rempli de l'eau qui découle des Montagnes. Il y a dans la partie Nord-Est de la Baye, un roc, qui forme une sorte de Quai, dont les Chaloupes peuvent s'approcher. Cette station seroit excellente, si elle n'étoit exposées aux souffles violens qui sortent des vallées, sur-tout aux mois de Novembre, Décembre & Janvier, & qui ont quelquefois tant d'impétuosité qu'ils enlevent un Vaisseau de dessus ses ancres. Cette disgrace étoit arrivée quelque mois auparavant à une Frégate Portugaise. La Baye n'est pas plus sûre dans la saison pluvieuse & dans celle des vents incertains. Elle est ouverte aux vents Sud-Est, Sud & Sud-Ouest, qui y soulevent quelquefois les vagues, jusqu'à pouvoir briser un Bâtiment contre les rocs de la Côte. Mais pendant le reste de l'année, l'ancrage est fort bon; sur-tout aux mois de Mars, d'Avril & de May, où l'on n'a le soir que des vents doux de mer; &, toute la nuit jusqu'à dix heures du matin, de petits vents de terre fort agréables. Roberts ajoûte que la Baye de Ferrier est plus fréquentée que celle de Fuerno, parce que celle-ci est beaucoup moins connue (71).

ROBERTS. En divers tems.

Baye de Scio.

Scio est une autre Baye de l'Isle de Saint Jean, belle & sabloneuse, mais dont l'entrée est difficile, & qui n'a pas d'eau douce. Celle de *Sal-Point* ou de *la Pointe de Sable*, se trouve décrite dans le Journal de Roberts, & malheureusement célebre par son naufrage. L'Isle a quelques autres Bayes; mais qui méritent peu d'attention. A l'extrêmité des petites Isles, vers la pointe la plus Sud-Ouest, on trouve une petite crique, en forme de boulin, dans laquelle un petit Vaisseau peut mouiller. Quoiqu'elle ait quantité de rocs & de grosses pierres, on y voit clairement le fond, qui est depuis sept jusqu'à douze brasses, & la disposition du lieu fait qu'on y peut entrer & qu'on en peut sortir sans danger (72).

Petite Baye à l'extrémité des petites Isles.

§. VII.

Isle de Saint Nicolas.

Sa situation & sa grandeur.

SUivant le Capitaine Roberts, Saint-Nicolas, ou *San-Nicolao*, qui est le nom en usage parmi les Habitans, s'étend plus en longueur que les autres Isles du Cap-Verd, à l'exception seulement de S. Jago. *Paraghisi*, son principal Port, est éloigné (73) d'environ trente lieues à l'Ouest de Palmera dans l'Isle de Sal. Elle est à 16 degrés 45 minutes de latitude du Nord, & à 6 degrés 52 minutes de longitude Ouest du Cap-Verd (74).

Dampierre dit que sa forme est triangulaire; que le plus long de ses trois côtés, qui est à l'Est, n'a pas moins de trente lieues, & les deux autres, vingt lieues chacun. Il ajoûte qu'elle est montagneuse, & que toutes ses Côtes sont stériles (75).

(71) *Ibid.* p 434.

(72) *Ibid.* pag. 435. Avec quelque netteté qu'on s'efforce de rendre les idées de Roberts, il est difficile que le Lecteur ne s'apperçoive pas souvent de sa négligence. Mais on a mieux aimé lui laisser quelquefois son obscurité que de suppléer témérairement à des noms, ou à des choses sur lesquelles on n'a pas d'autre témoignage que le sien.

(73) Dampierre dit que S. Nicolas est environ vingt-deux lieues au Sud-Ouest de Sal, Vol. I. p. 74.

(74) Roberts, p. 436.

(75) Dampierre, Vol. I p. 74.

ROBERTS. En divers tems.

Monte Gourda.

Roberts la répréfente géneralement comme une terre (76) fort haute. Sa partie la plus élevée eft une forte de pain de fucre, qu'on peut nommer une montagne, dont le fommet forme un pic, mais qui ne fe termine pas en pointe. On l'appelle *Monte Gourda.* Sa fituation eft au Nord-Oueft de l'Ifle, (77) mais affez loin dans les terres. De quelque côté qu'on arrive par la mer, on le découvre à la diftance de neuf ou dix lieues (78).

Difpofition d'une partie des Côtes.

La Côte de Saint-Nicolas eft fi libre & fi nette, que depuis la pointe Eft jufqu'à une demie-lieue de celle du Sud-Oueft, un Vaiffeau peut fuivre le rivage à la portée de la voix (79).

Baye de Paraghifi.

Dans la faifon des vents variables, l'Ifle n'a pas de Rade qui foit fûre; Mais lorfque le véritable vent de Commerce eft arrivé, elle a deux ou trois Bayes d'une bonté médiocre. La plus voifine de la Ville eft celle de Paraghifi, où l'on peut mouiller affez fûrement, parce que le vent n'y fouffle jamais que du rivage. Elle a même une Crique, où l'on peut jetter l'ancre (80) entre quatre amarres de terre. Mais Roberts décrit une autre Baye, où il aima mieux mouiller, pour fe mettre à couvert de l'importunité des Habitans. Quoiqu'il ne la nomme pas, il y a beaucoup d'apparence que c'eft celle de *Puerto Velho.*

Puerto Velho.

Celle de Paraghifi n'eft qu'un boyau fort étroit entre deux pointes de roc, où les Bâtimens peuvent demeurer en effet comme dans une Riviere, foit fur une feule ancre, foit à l'appui d'une fimple amarre; & cette fituation les expofe à fe voir fans ceffe incommodés par le concours des Habitans. Le chemin de Paraghifi à la Ville eft prefque uni; ce qui eft fort rare dans toutes ces Ifles, où la terre eft coupée de toutes parts (81) par des rochers & des montagnes. Au Nord de Paraghifi, à la diftance d'une demie-lieue, on trouve un petit banc de fable, qui n'eft couvert que de quatre braffes d'eau (82).

Porto Lappa.

On rencontre enfuite la Rade de *Porto Lappa*, fur laquelle on ne peut fe tromper, parce qu'elle fe préfente d'elle-même au Sud de l'Ifle. Mais le fond y eft fort mauvais pour les cables & les ancres.

Currifal.

A l'Eft de Porto Lappa, prefqu'à moitié chemin entre cette Rade & la Pointe Eft de l'Ifle, on trouve celle de Currifal (83), qui a de l'eau fraîche en abondance, & dans une fituation fort commode pour les Vaiffeaux. Le meilleur endroit pour jetter l'ancre, eft à l'Eft, où l'on eft (84) fort à couvert. On a devant foi *Petra de Looma*, ou le Roc terrible, contre lequel la mer vient fe brifer avec un bruit continuel, ce qui a fervi vraifemblablement (85) à lui faire donner ce nom. Cette Rade n'eft pas favorable au Commerce, parce qu'elle eft fituée à feize ou dix-huit milles de la Ville, & le chemin parfemé de rocs, avec la néceffité de defcendre & de monter fans ceffe (86).

Petra de Looma.

Ces Bayes font peu fréquentées.

Toutes les Bayes qu'on vient de nommer, fur-tout celles de Paraghifi & de Currifal, font peu fréquentées par les Etrangers; & la feule raifon que Roberts en ait pû trouver, c'eft qu'elles n'ont aucune marque à laquelle on puiffe

(76) Roberts, p. 23.
(77) *Ibid.* p. 441.
(78) Roberts dit, vers la Pointe Oueft, p. 441.
(79) *Ibid.* p. 115.
(80) *Ibid.* p. 142.
(81) *Ibid.* p. 141.
(82) *Ibid.* p. 125.
(83) *Ibid.* p. 344.
(84) Sur la pofition que Roberts donne ici à Currifal, & fur d'autres circonftances, on eft porté à croire que cette Baye devroit être placée dans la Carte, proche du lieu où l'on a mis *Porto Ghacy*.
(85) Roberts, p. 441.
(86) *Ibid.* p. 25.

les reconnoître. Cependant si l'on excepte la saison des *Tornados*, il se trouve toujours au long de la Côte des Pêcheurs ou d'autres Insulaires, entre lesquels on peut se procurer un Pilote. D'ailleurs, en faisant voile avec un peu plus de lenteur à la vûe du rivage, on donne le tems aux Habitans de s'assembler près des Bayes, en assez grand nombre pour en faire remarquer l'ouverture (87).

Roberts. En divers tems.

La plus célébre Rade de l'Isle Saint-Nicolas est celle de Terrafal, ou Trefal, qui est située à l'Ouest de l'Isle. Elle est aisée à distinguer par la multitude de grandes Barques que les Insulaires y ont sans cesse, & qui entrent ou sortent continuellement. Cette Baye est fort nette. On y trouve par-tout un excellent fond, particuliérement dans la partie du Nord. Du côté de la mer, à la distance d'un quart de mille du rivage, la Nature a placé un rocher pointu, & des deux côtés de cette pointe, deux vallés aussi étroites que profondes, d'où le vent sort quelquefois fort impétueusement. Si l'on veut se garantir de ces dangereux souffles, il faut jetter l'ancre vis-à-vis cette pointe, c'est-à-dire entre les deux vallées, où l'on trouve depuis seize jusqu'à trois brasses.

Baye de Terrafal ou Trefal.

Roberts remarque encore que l'entrée de la Baye est traversée par un grand banc de sable, mais couvert d'environ dix brasses d'eau; & qu'après l'avoir passé on se trouve sur un fond de douze, treize & quatorze brasses, qui diminue graduellement jusqu'à quatre ou cinq (88).

Il n'y a presqu'aucun endroit dans la basse terre de l'Isle, où l'on ne puisse trouver de l'eau en creusant; excepté lorsque la saison des pluies a manqué. Mais on n'a pas besoin de ce secours, parce qu'à un demi-mille de la mer, on a toujours de fort bonne eau dans la vallée, d'où les Habitans l'apportent à très-bon marché sur le dos de leurs Anes. De la Baye de Trefal on peut découvrir, dans un jour serain, toutes les Isles qui sont sous le vent. Si le tems est un peu obscur, on n'apperçoit pas celle de *Chaon*, ou des *Chiens* (89).

L'eau commune à Saint-Nicolas.

La Ville de Saint-Nicolas est une des mieux bâties & des plus peuplées de toutes les Isles du Cap-Verd. Cependant les maisons n'y sont pas si grandes qu'à S. Jago, si bien cimentées, ni si bien couvertes. Les toîts, & celui même de l'Eglise, n'y sont que de chaume, ou de feuilles d'arbres. A l'égard du reste, & sur-tout de la régularité des ruës, Saint-Nicolas l'emporte sur S. Jago même. Mais quelque tems avant le voyage de Roberts, un Pyrate Anglois, nommé le Capitaine Avery, ayant relâché dans l'Isle, brûla une partie de la Ville, sur quelques sujets de plaintes qu'il prétendoit avoir reçus des Habitans (90).

Etat de la Ville.

On est étonné avec raison que Roberts n'ait placé, ni la Ville de Saint-Nicolas, ni celle de S. Jago dans sa Carte. Il ne donne pas même dans sa Relation, d'autre nom à la Ville de Saint-Nicolas, que celui de l'Isle; & quand il dit que Paraghisi en est plus proche que toute autre Rade, il ne la fait connoître que par le nom général de Ville (91).

Silence de Roberts sur sa situation.

Dampierre, qui aborda au Sud de l'Isle en 1683, raconte (92) que le Gouverneur l'étant venu voir au rivage, lui dit que sa Ville Capitale étoit dans

Elle est dans une vallée.

(87) *Ibid.* p. 443.
(88) Voyage de Cawley, p 4.
(89) On ne trouve en aucun autre endroit *l'Isle des Chiens*, mais c'est apparemment la même que l'*Isle Chaon.*
(90) Roberts, p. 439.
(91) Roberts, p. 352. 25. 43.
(92) Dampierre, Vol. I. p. 74.

ROBERTS. En divers tems.

une vallée, à quatorze milles de la Baye où le Vaisseau avoit jetté l'ancre; qu'elle contenoit plus de cent familles, outre quantité d'autres Habitans qui étoient dispersés dans des lieux plus éloignés.

Jannequin dit que de toutes les Isles du Cap-Verd, il n'y avoit de son tems (93) que May & Saint-Nicolas qui fussent habitées. C'est peut-être sur son autorité qu'Ovington compte dix Isles désertes, entre douze qui font le nombre de ces Isles (94).

Nombre des Habitans de Saint-Nicolas.

Roberts assure qu'avant la famine, Saint-Nicolas avoit plus de deux mille Habitans, & que le nombre ne surpasse pas aujourd'hui (95) treize ou quatorze cens. Ils ont un Prêtre Portugais pour le Gouvernement ecclésiastique; car ils font tous profession de la Religion Romaine. Mais quoiqu'elle y soit plus pure que dans les autres Isles, & qu'à S. Jago même, c'est-à-dire mêlée de moins de superstitions, ils sont d'un caractere si dur & si peu docile, que ce Guide spirituel a beaucoup de peine à les conduire. Ils sont tous ou noirs, ou couleur de cuivre, avec les cheveux frisés, à l'exception d'un petit nombre de Race Françoise, qui ont été laissés dans l'Isle (96) par le Pilote Maringoüin, & de trois vieux Portugais, avec deux ou trois vieilles femmes de la même Nation. Dampierre observe que le Gouverneur, dont il reçut la visite, avec celle de trois ou quatre Insulaires des plus distingués, étoit le plus blanc de ceux qu'il avoit vûs, mais qu'il ne laissoit pas d'être fort bazané. Ils étoient vêtus assez honnêtement, & tous armés d'épées & de pistolets. Mais leur cortége, qui étoit composé de trente ou quarante hommes, ne paroissoit qu'un tas de misérables, dont la nudité n'étoit cachée que par quelques vieux lambeaux d'habits (97).

Adresse & modestie des femmes.

Les femmes de l'Isle ont beaucoup plus de hardiesse à se servir de leurs mains & de leurs éguilles, que celles de toutes les autres Isles. Celle qui se présente en public avec une coeffe sans broderie, dans le goût des femmes de Bona-Vista, est accusée de paresse & de grossiereté. Elles sont aussi plus modestes, & jamais on ne les voit paroître nues devant les Etrangers, comme elles en ont l'habitude à Saint-Jean. Si elles ne sont point à travailler aux champs, on les trouve toujours occupées à coudre ou à filer (98).

Caractere des Habitans.

C'est dans l'Isle de Saint-Nicolas qu'on parle la Langue Portugaise, avec une exactitude qui est rare dans les meilleures Colonies de cette Nation. Mais si les Habitans ont cette ressemblance avec les Portugais par le langage, ils ne ressemblent pas moins à la Populace du Portugal par leur inclination à voler les Etrangers, & par leur soif pour le sang, lorsqu'ils sont animés par quelque sujet de haine. Ils se servent de leurs couteaux avec autant de cruauté que d'adresse. Roberts prouve leur goût pour le larcin, par son propre exemple. Lorsqu'il se trouva dans leur Isle avec un seul Matelot, en 1722, ils entrerent dans sa Barque en assez grand nombre, & remarquant l'endroit où Roberts avoit placé ce qui lui restoit de plus précieux, ils prirent droit de

(93) Voyage de Lybie par Jannequin, p. 215.

(94) Roberts dit que dans l'espace d'onze ou douze mois avant son arrivée, il en étoit mort cinq cens de faim.

(95) Dapper rapporte qu'en 1625. il n'y avoit dans l'Isle que dix-neuf personnes, sçavoit huit hommes, sept femmes & quatre filles.

(96) Environ vingt ans avant l'arrivée de Roberts, p. 156.

(97) *Ibid.* p. 444.

(98) Dampierre, Vol. I. p. 74. & suiv.

son

ROBERTS. En divers tems.

son infortune pour s'en saisir, en lui disant avec une impudence extrême, que sa Barque & tous ses biens étoient à eux, parce qu'il n'auroit pû éviter de périr sans leur secours, & qu'ils lui avoient apporté quelques bouteilles d'eau fraiche. » Double fausseté, ajoûte Roberts, car j'étois en sûreté sur mon » ancre; & l'eau qu'ils avoient apportée pour moi, ils l'avoient employée à » leur propre usage (1).

Productions naturelles de Saint-Nicolas.

A l'égard des productions naturelles de cette Isle, Roberts observe qu'on y trouve les mêmes sortes de sable & de pierres qu'à Saint Jean; & les Habitans prétendent sur une ancienne tradition, qu'elles contiennent de l'argent & de l'or, qu'ils ignorent la maniere d'en tirer. L'Isle produit aussi du salpètre & du beurre d'or, mais en moindre quantité que S. Jago & Saint-Jean.

Dampierre raconte que malgré les montagnes de Saint-Nicolas & la stérilité de ses Côtes, il y a au centre de l'Isle des vallées où les Portugais ont leurs vignobles & leurs plantations, (2) avec du bois pour le chauffage. Le terroir, suivant Roberts, est fertile pour le maïz, pour les plantains, les bananes, les courges, les melons d'eau & muscats, les limons, les limes, & les oranges. On y voit quelques cannes de sucre, dont les Habitans font de la melasse. Ils ont des vignes, dont ils tirent, dans les bonnes années, soixante ou quatre-vingt pipes d'un vin (3) tartreux. Roberts en apprit la quantité par la dîme du Prêtre. Le prix ordinaire est de trois livres sterling par pipe; mais il est rare qu'on en trouve encore vers le tems de Noel; & la vendange (4) de l'Isle se fait au mois de Juin & de Juillet.

Vignes & vin qu'on en tire.

Sang de dragon.

On y trouvoit autrefois beaucoup de Sang de dragon; mais l'arbre qui le produit y est devenu si rare, que Roberts doute si l'on recueille annuellement vingt ou trente livres de cette gomme, & le plus souvent (5) corrompue & falsifiée. Les Habitans attribuent la ruine de leurs arbres au Pyrate *Avery*, qui ayant brûlé leur Ville & coupé leurs figuiers pour faire des Chaloupes & des Esquifs à sa Flotte, les mit dans la nécessité d'employer leurs dragons à faire les lambris & les planchers de leurs nouveaux édifices. En effet, on ne voit guéres d'autre bois dans leurs maisons; quoiqu'étant creux, avec peu de dureté dans sa substance, il ne soit pas extrêmement propre à bâtir.

Bestiaux & volaille.

Avant la derniere famine, les chevres, les porcs & la volaille (6) étoient fort communs à Saint-Nicolas; mais quoique cette disgrace n'eût duré que trois ans, Roberts assure qu'elle y avoit causé plus de ravages que dans toutes les autres Isles, parce que le Pays n'ayant guéres d'autre commerce que celui (7) des Anes, il n'y paroissoit pas souvent un Vaisseau dans l'espace de deux ans, sur-tout depuis que le besoin de ces animaux étoit diminué aux (8) Indes Occidentales. C'est ce qui avoit rendu les Habitans plus industrieux que tous leurs voisins. Dans un tems plus heureux, ils avoient une si grande

(1) Roberts, p. 444.
(2) Dampierre, Vol. I. p. 74.
(3) Cawley dit que le vin est mauvais. Dampierre observe (Vol. I. p. 74.) que le vin tire, pour le goût, sur celui de Madere, mais qu'il est pâle & épais.
(4) Roberts, p. 436.
(5) *Ibid.* p. 338.
(6) Dampierre dit que les Chevres n'y sont pas aussi bonnes que dans la plûpart des autres Isles, mais qu'elles sont meilleures qu'à Sal. Vol. I. p. 74.
(7) Il dit ailleurs que S. Nicolas est l'Isle la plus célebre pour les Anes, p. 342.
(8) *Ibid.* p. 436.

ROBERTS. En divers tems.

abondance de Chevres & de Vaches, que sans diminuer le fond, parce qu'ils ne les tuoient qu'à proportion du produit, ils embarquoient ordinairement sur les Vaisseaux annuels du Portugal, deux mille peaux de Chevres, des trois Isles de Saint-Nicolas, de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent, & cent peaux de Vaches qui ne venoient que de Saint-Nicolas. Mais la famine y avoit réduit le nombre des Vaches à quarante; & celui même des Chevres sauvages étoit tellement diminué, que le Gouverneur dit à Roberts, qu'il ne falloit pas espérer, de trois ans, qu'on en pût faire passer en Portugal (9).

Roberts avoit emporté de Bona-Vista dans sa Barque une Genisse de l'année, dont le Capitaine Manuel Domingo lui avoit fait présent, pour la tuer dans le voyage, & lui servir de nourriture. L'ayant conservée vivante, il voulut la donner dans l'Isle de Saint-Jean à Nicolas Consalvo, chez qui il avoit logé. Mais le Gouverneur s'y opposa, sous prétexte que le droit d'élever & de nourrir des Vaches n'appartenoit qu'au Seigneur Propriétaire. Roberts proposa de faire ce présent à *Manuel Souar Gum*, parent du Gouverneur. Alors, l'intérêt propre se déguisant sous un autre prétexte, le Gouverneur accorda son consentement, parce qu'on pouvoit esperer, disoit-il, que cette Genisse serviroit à produire un nouveau troupeau pour le Propriétaire (10).

Réparation nécessaire dans l'Isle.

L'industrie des Habitans de S. Nicolas sembloit promettre, au jugement de Roberts, que leur Isle seroit bientôt repeuplée des espéces d'animaux qui s'accommodent le mieux du Pays, sur-tout de Porcs & de volaille, dont il y avoit déja peu de familles qui ne fussent assez bien pourvûes. Cette réparation s'étoit faite dans l'espace d'environ trois ans; & le succès en avoit été si prompt (11) qu'on auroit déja pû charger à fort bon marché un Bâtiment, de volaille, de Porcs; & même de Chevaux, dont la race étoit venue de Bona-Vista, depuis quatorze ans, par les soins d'un Capitaine François, nommé *Rolland* (12).

Industrie des Habitans pour se vêtir.

Les Habitans de Saint-Nicolas se font des habits d'étoffe de coton, dans la même forme que ceux de l'Europe, & sçavent travailler les boutons sur tous les modéles qu'on leur présente. Ils se font des bas de fil de coton, & d'assez bons souliers du cuir de leurs Vaches & de leurs Chevres, qu'ils ont l'art de tanner fort proprement. Ils faisoient aussi de leur coton plusieurs sortes de draps, & de matelats, qui étoient trop bons pour le commerce de Guinée, & que les Portugais venoient prendre pour celui du Bresil. Mais à force d'en tirer, ils ont rendu le coton aussi rare que dans toutes les autres Isles du Cap-Verd, (13) à l'exception de Bona-Vista. D'ailleurs S. Nicolas n'a jamais été d'un grand commerce. Ses Anes & son coton, avec quelques rafraichissemens pour les Vaisseaux, ont toujours été ses principales richesses.

Leur Commerce présent.

Le Capitaine Cawley, qui y étoit en 1683, acheta des Habitans une provision (14) de plantains, de bananes & de vin. Il semble qu'aujourd'hui la meilleure partie de leur commerce se réduit aux Tortues, dont ils prennent un grand nombre, & à quelques autres poissons, dont la pêche les exerce beaucoup. Leur Isle est la seule du Cap-Verd où l'on trouve une multitude de Barques, qui leur servent à pêcher entre les Isles de *Chaon*, de *Branca*,

(9) *Ibid.* 437.
(10) Roberts, p. 439.
(11) *Ibid.* p. 441.
(12) *Ibid* p. 439.
(13) *Ibid* p. 437.
(14) Dampierre, Vol. IV. p. 4.

de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent. Ils vendent leur poisson argent comptant, ou pour les commodités dont ils ont besoin. Les Portugais qui prenoient, dans l'Isle, des draps de coton & des matelats pour le commerce du Bresil, payoient ordinairement ces marchandises en monnoie de Portugal, parce qu'ils n'apportoient pas de commodités qui satisfissent les Habitans. C'étoient les François & les Anglois qui leur fournissoient des ustanciles & d'autres marchandises de leur goût, pour lesquelles ils tiroient d'eux en échange des Anes & des rafraichissemens. Mais la même famine qui détruisit leurs bestiaux, fit sortir aussi de l'Isle tout l'argent que les Portugais y avoient laissé; car, dans le besoin où ils étoient de toutes sortes de secours, un Vaisseau qui leur apportoit les moindres provisions étoit sur de se les faire payer à grand prix (15).

Roberts. En divers tems.

C'étoit autrefois le Marquis *das Minhas*, qui étoit Seigneur propriétaire de l'Isle de Saint Nicolas, comme de celles de Sainte Lucie, Saint Vincent, Saint Antoine. Mais, après sa mort, le Roi se remit en possession des trois premieres, parce que Saint Antoine étoit la seule qui fût héreditaire dans la Maison das Minhas. Le Marquis envoyoit, chaque année, un Vaisseau dans ces trois Isles, pour en apporter les peaux de Chevres & les cuirs; seul avantage qu'il ait jamais tiré de la Concession du Roi (16).

Ancien Seigneur de Saint-Nicolas.

Isles de Chaon, de Branca & de Sainte Lucie.

Ces trois Isles sont également dépourvûes d'Habitans & d'eau douce; & les deux premieres n'ont pas même de Bestiaux. L'Isle, ou plutôt le roc de *Chaon*, est éloignée d'environ trois lieues, à l'Ouest, de Terrafal. Les Habitans de Saint Nicolas y vont à la pêche dans leurs Barques. Le fond est fort mauvais entre Chaon & Branca.

Trois Isles désertes & sans eau.

Ilha Branca (17), ou l'Isle blanche, est un roc fort haut & fort escarpé, à deux ou trois milles de Chaon, entre Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. On y vient pêcher aussi de l'Isle Saint Nicolas. Au Sud de l'Isle ou du roc, la Nature a formé une sorte de crique ou d'ouverture, qui peut recevoir les Barques, mais si dangereuse dans les grands vents, que les Pêcheurs de Saint Nicolas la fréquentent peu, quoique le poisson y soit dans une extrême abondance. Roberts suppose que cette Isle a tiré son nom d'une veine blanche qui s'étend au long de la Côte du Sud, & qui présente de loin comme des collines de sable blanc. Entre Branca & Sainte Lucie le fond est inégal, & brisé par quantité de rocs dans l'eau & dehors. Cependant, avec beaucoup de précaution, un Vaisseau peut y passer sans péril; mais l'entreprise est dangereuse pour ceux qui sont étrangers dans ces Isles. Branca produit le *Guana*, animal fort connu dans les Indes occidentales; mais qui ne se trouve dans aucune autre Isle du Cap-Verd. Sa forme ressemble beaucoup à celle du Lezard. On en voit, à Branca, de quatre ou cinq pieds de long (18).

Description de Branca.

Guana sorte de lezard.

Sainte Lucie est située à l'Ouest-Nord-Ouest de la partie Nord-Ouest de

Description de Sainte Lucie.

(15) Roberts, p 440. C'est-à-dire, que tout leur manquant pour les échanges, il falloit qu'ils donnassent leur or & leur argent.

(16) Roberts, p. 47.

(17) *Branca*, est une corruption de *Blanca*. Les Cartes la nomment *Ilha Ronda*.

(18) Roberts, p. 445.

ROBERTS. En divers tems.

Saint Nicolas, à la distance de trois ou quatre lieues. Elle a deux fort bonnes Bayes, l'une au Sud-Ouest, l'autre au Sud-Est de l'Isle. Les Chevres & les Anes y sont en assez grand nombre (19), mais elle n'a pas d'autres Habitans. Le Canal qui la sépare de Saint Vincent est si rempli de rocs, qu'un Vaisseau ne peut s'y engager sans témerité (20).

Phénoméne propre à cette mer.

Frezier observe (21) que la mer aux environs de ces Isles, est brillante & comme enflammée pendant la nuit, jusqu'à jetter des especes d'étincelles pour peu qu'elle soit agitée par le mouvement des Poissons ou par celui d'un Vaisseau. Quoiqu'il eût vû, dit-il, quelques explications de ce Phénomene dans Rohault & dans quelques autres Philosophes, il n'auroit pas cessé de le trouver incroyable, s'il n'eût été convaincu par le témoignage de ses propres yeux.

§. VIII.

Isles de Saint Vincent & de Saint Antoine.

Saint Vincent, que les Portugais nomment *San-Vicente*, est une Isle basse & sabloneuse du côté Nord-Est, mais haute dans la plûpart de ses autres parties, & fort riche en Rades & en Bayes.

Bayes de Saint-Vincent. Desghat.

La principale de ses Bayes au Nord est celle *Desghat*, qui s'étend vers le Nord-Est entre deux pointes assez belles; ce qui n'empêche pas que la mer n'y soit tranquille, & que les Vaisseaux n'y puissent mouiller sûrement contre le rivage; mais l'entrée en est si difficile avec le vent de Commerce, qu'elle est peu fréquentée. Cependant les Pêcheurs de Saint Nicolas y vont à la chasse des Tortues, & saisissent le calme du matin pour y entrer à la rame.

Porto-Grande.

Du côté Nord-Ouest, vis-à-vis l'Isle Saint Antoine, on trouve *Porto-Grande*, qui est une grande & belle Rade, où l'on peut mouiller sur une excellent fond de sable à l'abri de tous les vents. Elle se fait reconnoître aisément par un roc fort élevé, qui a l'apparence d'une tour, à l'entrée même de la Baye, & près duquel on peut passer des deux côtés sans aucune crainte. Si le vent souffle au long de la haute terre, on y essuye des bouffées fort violentes; mais on le trouve plus égal lorsqu'on est au-delà. On ne manque point d'eau fraîche ni de bois dans la Baye; ni de Chevres sauvages, si l'on veut prendre la peine de les tuer (22).

Description de cette Baye.

Froger & Frezier, qui mouillerent tous deux dans cette Rade, l'appellent Baye de *S. Vincent*, & donnent le nom de *Pain de sucre* au Roc ou à l'Isle (23) qui est à l'entrée. Ils n'en passerent qu'à la portée du mousquet. Frezier dit qu'il y trouva vingt-sept brasses de fond, & qu'il n'est éloigné du rivage que de la longueur de deux cables; qu'en tournant pour le passer, les Vaisseaux sont exposés au souffle d'un vent fort impétueux qui vient des montagnes du Nord-Est, & que plusieurs Bâtimens de l'Escadre de M. Dugué y perdirent leur Perroquet; que ce roc, & la basse terre du côté du Nord, qui s'étend du pied des montagnes vers le Nord-Ouest, & fort près de l'Isle Saint

(19) Barbot s'est bien trompé dans la description de la Guinée (p. 538) lorsqu'il a dit que cette Isle est la plus peuplée après S. Jago.

(20) Roberts, p. 446.

(21) Voyage à la Mer du Sud, p. 9. & suiv.

(22) Roberts, p. 446.

(23) Voyage de Frezier à la Mer du Sud, p. 51.


Tom. II.
Vüe de Porto grande dans l'Ile de St. Vincent.
Cochin filius delineavit.
N°. XIX



Antoine, furent les signes qui leur firent distinguer, du Nord, l'entrée du Canal entre les deux Isles (24).

ROBERTS. En divers tems.

Ils jetterent l'ancre dans la crique, Sud par Est, sur dix brasses d'un beau fond de sable & de gravier, un peu à l'Est du roc. Ils descendirent au rivage, pour tirer leur provision d'eau d'une petite riviere, qui coule pendant une grande partie de l'année dans une petite crique, la plus enfoncée au Nord de la Baye; mais qui étoit alors à sec (25).

Différence entre les Cartes.

Dans la Carte de Roberts, la forme de Porto-Grande differe beaucoup du plan de (26) Frezier. Au contraire ce plan s'accorde avec les vieilles Cartes Hollandoises, excepté qu'elles font le roc de l'entrée beaucoup plus grand que Frezier ne le represente. La position que Roberts donne à la même Baye ne répond pas mieux à la latitude de Frezier, qui la place à seize degrés cinquante minutes du Nord, c'est-à-dire, vingt-cinq degrés moins que Roberts. Si le calcul de Frezier est exact, on doit accuser aussi d'erreur la latitude que Roberts donne à Paraghisi, & par conséquent la position des trois autres Isles au Nord, qu'il a reglée suivant cette latitude. Mais comme aucun de ces deux Ecrivains n'avertit que son jugement ait été le résultat d'une observation actuelle, on balance en faveur duquel on doit se déterminer.

Porto San-Pedro.

Porto San-Pedro est une Baye fort libre & fort nette de l'Isle Saint Vincent, vers la pointe Sud-Ouest. On y peut mouiller sur un fond de sable, à la profondeur qu'on veut choisir. Mais dans les saisons douteuses, il est dangereux d'y faire un long séjour, à cause des vents imprévûs qui sortent impétueusement de la vallée.

A l'exception de Sal, il n'y a pas d'Isle entre celles du Cap-Verd, où l'on prenne autant de Tortues qu'à Saint Vincent. Les Chevres & les Anes y sont aussi en abondance, & le salpêtre aussi commun qu'à Saint Jean, mais moins estimé dans son espéce. Roberts fit au feu l'essai de l'un & de l'autre, & trouva que le premier laissoit toujours quelque sel fixe; au lieu que l'autre se dissipe entiérement, à la réserve du moins de celui qui se forme près de la mer (27).

Pêche de l'Isle Saint-Vincent.

La Flotte de M. de Gennes, qui toucha à Porto-Grande en 1695, y fit une pêche fort abondante. Entre plusieurs sortes de Poissons, Froger en remarque un (28) qu'il appelle *Bourse*, d'une beauté extraordinaire, des yeux duquel il sort des rayons, & qui a le corps marqueté de taches exagones (29), d'un bleu fort brillant. L'unique rafraîchissement du Vaisseau le Saint Joseph, lorsque Frezier étoit à Saint Nicolas en 1712, fut une quantité extraordinaire de Poisson que l'équipage prit dans la Baye. Cependant il n'y a qu'une crique, entre deux petites pointes à l'Est-Sud-Est, où l'on puisse employer le filet. Les autres lieux sont si pleins de rocs qu'on ne s'y sert que de l'hameçon. Entre plusieurs Poissons singuliers, Frezier donne la figure de celui qu'il appelle le Grogneur (Grunter), qui a les dents blanches, le bec fort long, la queue d'un rat, & qui est marqueté de taches blanches. On en prit un de la longueur de six pieds, qui ressembloit beaucoup au *Pertinbuabo* du Bresil. Frezier parle aussi de la *Bourse*, qu'on a déja nommée (30) d'après Froger. Il fut aisé de juger

Poisson de Saint-Vincent.

(24) *Ibid.* p. 9. & suiv.
(25) *Ibid.* p. 11.
(26) Voyez la Planche.
(27) Roberts, p. 448.
(28) Froger, Relation d'un Voyage à la Mer du Sud, p. 57.
(29) Froger, *ubi sup.* p. 57.
(30) Frezier, *ubi sup.* p. 12. & suiv.

ROBERTS. En divers tems.

à la quantité d'écailles & de petites squelettes de Tortues, dont le rivage étoit parsemé, qu'il y en vient un très-grand nombre. Les Habitans de Saint Antoine s'y rendent tous les ans pour cette pêche, qui fait également leur nourriture & le fond de leur commerce (31).

Tortues.

Froger assure qu'il se trouve, à S. Vincent, des Tortues qui pesent jusqu'à trois & quatre cens livres. Il ne faut que dix-sept jours à leurs œufs pour acquérir toute leur maturité dans le sable; mais les petites Tortues qui en sortent, ont besoin de neuf jours de plus pour devenir capables de gagner la mer; ce qui fait que les deux tiers sont ordinairement la proie (32) des Oiseaux. Froger vit arriver un Vaisseau de Nantes, qui venoit charger (33) des Tortues pour la Martinique. Suivant le témoignage de Frezier, il y a beaucoup de Baleines dans les Bayes de Saint Vincent (34).

Baleines.

L'Isle est fort montagneuse & mal pourvûe (35) d'eau fraîche & de bois. L'Equipage du Saint Joseph ayant trouvé la petite riviere à sec, pénétra un peu plus loin & ne découvrit d'abord que des marais salés. A la fin, vers la pointe Sud de la Baye, on trouva un petit ruisseau qui descendoit des rochers vers la mer. On creusa la terre pour y ramasser plus d'eau; mais on eut beaucoup de peine à la transporter à bord, parce que la mer étoit fort agitée. Quoique cette eau fût très-douce & très-fraiche, elle se corrompit en moins de huit jours. A deux cens pas du ruisseau, il y avoit un Bois d'une sorte de Tamarin, assez aisé à couper, & fort proche du rivage (36).

Rareté de l'eau douce.

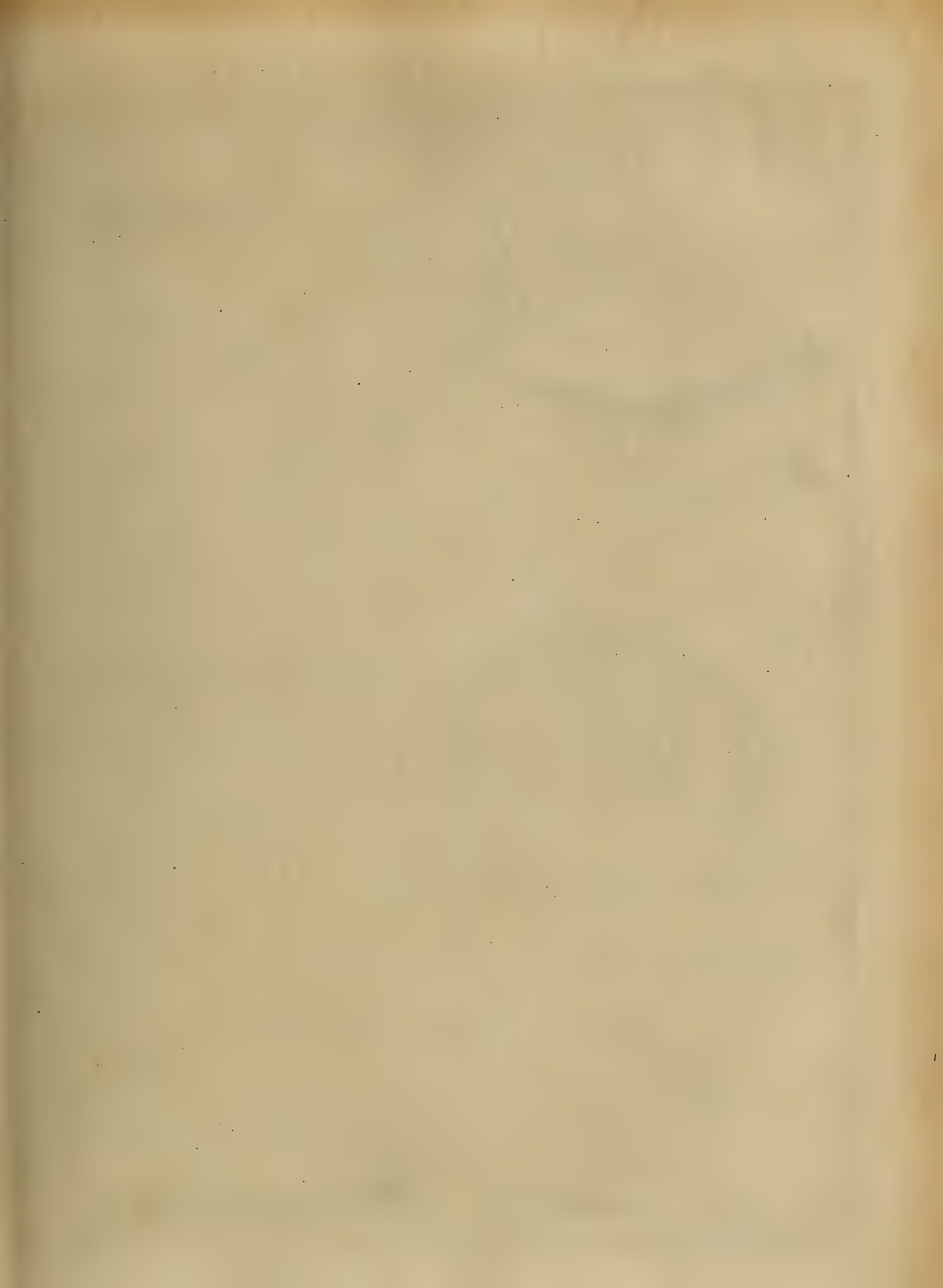
Saint Vincent est une Isle déserte. M. de Gennes y trouva vingt Portugais de Saint Nicolas, qui s'y occupoient depuis deux ans à tanner des peaux de Chevres, dont le nombre est fort grand. Ils ont des Chiens dressés pour cette chasse. Un seul prend ou tue chaque nuit douze ou quinze de ces (37) animaux. Frezier raconte qu'il trouva dans la Baye quelques Cabanes, dont les portes étoient si basses qu'on n'y pouvoit entrer qu'en rampant sur les mains. Pour meubles, il y vit de petites bougettes de cuir, & des écailles de Tortues, qui servoient de siéges, & de vases pour l'eau. Les Habitans, qui étoient des Negres, avoient pris la fuite à la vûe des François. On en découvrit quelques-uns dans les Bois, mais sans pouvoir les joindre & leur parler. Ils étoient tout-à-fait nuds (38).

L'Isle est déserte. Habitans passagers qu'on y trouve.

A l'exception des Chevres sauvages, dont il est fort difficile d'approcher, on ne trouva point d'autres animaux qu'un petit nombre de Pintades. La terre est si stérile qu'elle ne produit aucun fruit. Seulement on rencontre, dans les vallées, de petits bois de tamarins, & quelques arbustes de coton. M. de Gennes y découvrit aussi quelques plantes curieuses, telles que le *Tithymallus-arborescens* ou l'Espurge à branches; l'*Abrotanum-mas*, d'une odeur & d'une verdure admirables; une fleur jaune dont la tige est sans feuilles; le *Palma-Christi*, ou le *Ricinus-Americanus*, que les Espagnols du Pérou appellent *Pil-*

Plantes curieuses.

(31) *Ibid.* p. 13.
(32) Froger, *ubi sup.* p. 52.
(33) *Ibid.* p. 55.
(34) Frezier, p. 13.
(35) Froger, p. 52. Dapper dit qu'on ne trouve d'eau qu'au fond de l'Isle; que celle qu'on tire des puits est douce, mais peu agréable.
(36) Frezier, p. 12.
(37) Froger, p. 52.
(38) Ces Negres n'étoient apparemment que des Passagers, venus pour tanner des peaux, car il ne paroît par aucun Auteur que l'Isle ait jamais été habitée. Voyez le Voyage de Lybie par Jannequin, p. 200.





Bois
Bois
Marais
PARTIE DE L'ISLE
ST. VINCENT
Aiguade
Ance ou l'on va pecher
Ruisseau qui tarit
8
10
16
27
20
27
Roches
Terre Basse
PLAN DE LA
BAYE DE L'ISLE DE
ST. VINCENT
Une des Isles du Cap Verd
Par 16d. 60m. de Lat. Sept.
Tiré de Frosier
Echelle d'une Lieue Marine.
1/4
1/2
1 L
PARTIE DE L'ISLE
ST. ANTOINE
VUE DE L'ISLE ST. VINCENT A.O.S.O.

Tom. II. No. 12.

lerilla, & dont ils prétendent que les feuilles appliquées sur le sein des Nourrices attirent le lait. Sa semence ressemble exactement au pepin de la pomme des Indes. On en fait de l'huile au Paragay. M. de Gennes trouva aussi des pommes de coloquinte (39), & du *Limonium-maritimum* fort épais; du chiendent, & de la lavande sans odeur. Il ajoûte que près du roc qui est à l'entrée de la Baye, on pêche quelquefois de l'ambre gris, & que les Portugais en vendirent quelques piéces aux Vaisseaux de la Flotte Françoise (40).

Roberts. En divers tems.

II. L'Isle de Saint Antoine, ou *Sant-Antonio*, est située à sept degrés dix-neuf minutes de latitude du Nord, & huit degrés deux minutes de longitude, Ouest du Cap-Verd. C'est tout à la fois la plus Occidentale & la plus Septentrionale de toutes ces Isles. Frezier ne la met qu'à deux lieues de Saint Vincent, d'autres la mettent à six lieues. Sa terre est fort haute, & ne le cede guéres de ce côté-là à celle de Saint Philippe ou de Fuego. D'un autre côté, si l'on considere (41) la hauteur de ses montagnes & la profondeur de ses vallées, elle n'a guéres moins de terrein que S. Jago. L'eau fraîche y est en abondance (42).

Isle de Saint-Antoine.

Sa situation.

S. Antoine n'a que deux Ports ou deux Rades, qui puissent recevoir les Vaisseaux à l'ancre. Le meilleur, qui est à l'extrêmité Sud-Ouest de l'Isle, se nomme *Terrafal*. De cette Rade à la Ville & aux Cantons habités du Pays, le chemin est si difficile & si long qu'un Vaisseau peut y demeurer long-tems sans que les Insulaires en soient informés. Suivant leur propre témoignage il y a quatre ou cinq jours de marche (43).

Elle n'a que deux Rades.

Terrafal.

La seconde Rade, qui est moins une Baye qu'une Côte sabloneuse, porte le nom de *Praya-Simone*. Elle n'est à l'abri d'aucun vent; mais on y est exposé sur-tout à celui qui souffle avec beaucoup de violence dans le Canal qui est entre cette Isle & celle de Saint Vincent. La seule ressource, dans les dangers pressans, est de gagner *Porto-Grande*, Rade sûre, dont on a donné la description dans l'article précédent. Cependant l'ancrage est assez commode à *Praya-Simone* dans les tems favorables. On distingue cette Baye par un petit Village, avec une petite Chapelle, qui se présentent du côté du Nord. Une lieue plus loin, en suivant la Côte, on découvre la Rade, où (44) l'on peut mouiller, dans la partie Nord-Est, sur douze brasses jusqu'à sept.

Praya Simone.

Au Nord de la Chapelle, à la distance d'une demie lieue, on trouve une petite crique, nommée *Rivera de Trafa*, où l'on peut être en sûreté avec une Barque. La mer y est tranquille, & le rivage fort doux. Le bois & l'eau fraîche ne manquent pas dans la (45) vallée. Dapper parle d'une autre Rade au Nord de l'Isle, à seize degrés cinquante minutes de latitude.

Crique nommée Rivera de Trafa.

La multitude de ruisseaux dont l'Isle est arrosée rend les vallées si fertiles, que Saint Antoine le dispute à toutes les autres Isles du Cap-Verd pour le Maiz, les Bananes, les Plantains, les Patates, les Courges, les Melons

Fertilité de l'Isle.

(39) Suivant Dapper la coloquinte s'y est tellement répandue qu'il seroit impossible de la détruire.

(40) Frezier, p. 14.

(41) Dapper donne à Saint Antoine deux hautes montagnes, dont l'une, dit-il, est presqu'aussi haute que le Pic de Ténerife, & cache ordinairement sa tête dans les nues.

(42) Roberts, p. 448.

(43) C'est au mauvais chemin que cela doit être attribué, car l'Isle n'a pas plus de trente-cinq ou quarante milles de longueur, du Nord au Sud.

(44) Roberts, p. 452.

(45) *Ibid.* p. 453.

ROBERTS.
En divers tems.

d'eau & les Melons musqués, les Oranges, les Limons, les Limes & les Guaves. On y trouve aussi plus de Vignes; & si le vin n'est pas le meilleur de ces Isles, il n'y en a point (46) où il soit en plus grande abondance ni à meilleur marché. Froger dit néanmoins que l'Isle Saint Antoine a de bons vins & d'excellens fruits; & que l'air y étant fort sain & fort temperé, elle peut passer pour (47) un lieu délicieux.

Indigo de Saint-Antoine. Sa description.

Il y croît beaucoup d'Indigo. Les Marquis das Minhas y ont formé plusieurs grandes Plantations, sous la conduite d'un Portugais qui a trouvé de bonnes méthodes pour la séparation de la teinture. La plante, ou l'arbuste qui porte l'Indigo, croît avec assez de ressemblance au Genet, mais elle a moins de grandeur. Ses feuilles sont petites, pâles, vertes, assez semblables à celles du Bouis. On les cueille au mois d'Octobre & de Novembre, pour les broyer en bouillie, dont on fait des tablettes & des boules pour la teinture.

Coton. Sa description.

Le Marquis das Minhas a formé aussi des Plantations de coton, qu'on cultive avec soin, & des Manufactures dont il sort de bonnes étoffes. L'arbuste qui produit le coton est à peu près de la grosseur d'un rosier; mais s'étend beaucoup davantage. Ses feuilles sont d'un verd d'herbe, & ressemblent à l'épinard. La fleur est d'un jaune pâle. Lorsqu'elle tombe, il lui succede une cosse ronde, où le coton est renfermé dans trois cellules, & qui contient aussi la semence, qui est noire & de forme ovale, de la grosseur à peu près de ces féves que les François nomment haricots (48).

Les vallées de l'Isle Saint Antoine sont couvertes de bois. Entre plusieurs sortes d'arbres, on y trouve en abondance celui qui produit la gomme, nommée Adragante, ou *Sang de Dragon* (49).

Sang de Dragon.

Les Anes & les Porcs y sont non-seulement en grand nombre, mais plus grands & plus forts que dans les autres Isles du Cap-Verd. Les Vaches n'y sont pas moins communes, & les montagnes sont remplies de Chevres sauvages (50).

Pierre transparente.

Sur une des montagnes de l'Isle, on trouve une pierre transparente que les Habitans appellent *Topaze;* mais (51) Froger, qui en parle, n'ose assurer que ce soit la véritable pierre de ce nom.

L'Isle appartient au Marquis das Minhas.

L'Isle de Saint Antoine appartient au Marquis das Minhas, créé depuis peu Marquis de *Ghore*, qui envoye un Vaisseau tous les ans aux Isles du Cap-Verd, pour apporter en Portugal les revenus de son Domaine. Il jouit des principales richesses de l'Isle; c'est-à-dire, que les Vaches, les Chevres sauvages, le Sang de Dragon, les pierres précieuses, le beurre d'or, & l'ambre gris sont à lui sans partage. Il y a des peines rigoureuses pour ceux qui seroient convaincus d'avoir caché de l'ambre gris. Cependant Roberts observe qu'avec un peu de connoissance de la langue du Pays, il n'est pas difficile d'obtenir des Habitans, à fort bon marché, tout ce que l'Isle produit. On envoye tous les ans au Roi de Portugal une certaine quantité de beurre d'or; mais l'Auteur ignore pour quel usage (52).

On assure dans l'Isle, qu'il s'y trouve une Mine d'argent; mais que dans la

(46) *Ibid.* p. 449.
(47) Froger, p. 54.
(48) Roberts, p. 450.
(49) *Ibid.* p. 449.
(50) Froger dit qu'ils élevent un grand nombre de Bœufs, d'Anes, de Chevres & de Porcs.
(51) Roberts, p. 419.
(52) *Ibid.* p. 449. & suiv.

crainte

crainte que le Roi ne s'en saisisse, les Marquis das Minhas different toujours à la faire ouvrir. On ajoute qu'un Particulier, qui s'étoit retiré dans les montagnes pour y mener la vie Héremitique, en tira de l'or jusqu'à la charge d'un Ane (53).

Roberts. En divers tems.

Mines d'or & d'argent.

Froger dit que les Portugais de Saint Antoine, comme ceux des autres Villes, sont d'une couleur sombre & bazanée; mais qu'ils ont (54) le caractere fort doux & fort sociable. Roberts confirme cet éloge. Il nous apprend que leur Isle est une espéce de magasin d'Esclaves. Dans le tems, dit-il, que les Portugais faisoient le commerce des Esclaves pour l'Espagne, le Marquis das Minhas, qui vivoit alors, fit acheter en Guinée une cargaison de Negres, & les établit à ses frais dans son Isle, où ils apprirent bientôt des Negres libres du Pays, la maniere de former les plantations, & de fournir à leur propre entretien. Ces Esclaves multiplierent si vite, qu'indépendemment de ceux que le Marquis fit transporter en Portugal & au Brésil, ils font les quatre cinquiémes des Habitans, dont le nombre total monte à deux mille cinq cens (55). Ils ont non seulement leurs maisons & leurs femmes, comme les Negres libres, mais encore des biens qu'ils cultivent pour eux-mêmes, avec la dépendance naturelle du Seigneur, sous l'autorité d'un Inspecteur, qui est ordinairement un Portugais Européen & qui porte le titre de *Capitaine More*. Ainsi l'Isle est divisée en deux sortes de Negres, entre lesquels ils s'éleve quelquefois des querelles, dont la fin est toujours sanglante. Les Negres libres font valoir leur liberté. Les autres leur reprochent de n'être que des Fermiers, qui peuvent être déplacés au gré du Maître, & fixés même à l'esclavage, par la néceffité, ou par la souveraine volonté du Marquis. Ces injures se terminent ordinairement par des coups, & les Negres libres qui sont fort inférieurs en nombre ne remportent jamais l'avantage. L'Inspecteur même a souvent beaucoup de peine à réprimer l'insolence des Esclaves. Mais comme ils sont plus utiles que les autres à l'intérêt du Maître, la faveur panche de leur côté (56).

Caractere des Insulaires.

Negres de Guinée établis à S. Antoine.

Leurs querelles avec les Naturels de l'Isle.

L'abondance des provisions rend l'Isle de Saint Antoine un lieu fort agréable pour les Vaisseaux. Froger raconte qu'y ayant envoyé sa Chaloupe de Saint Vincent, ses gens n'eurent que la peine de gagner quelques maisons fort voisines de la Rade, d'où ils rapporterent plusieurs piéces de volaille (57), avec quantité de fruits, tels que des figues, du raisin, des bananes, des oranges, & des melons d'eau. Quelques jours après, il les envoya au même lieu, suivant le conseil des Habitans mêmes, qui avoient promis de donner avis de leur arrivée à la Ville. Les Chaloupes revinrent chargées de douze cens piéces de volailles, de cent Porcs, & de vingt-cinq Bœufs, avec une grosse provision de fruits, pour lesquels ils n'avoient donné que de vieilles chemises, des grains de verre, des chapelets, de petits miroirs, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles, que les Insulaires préferent à l'argent, parce qu'il passe peu de Vaisseaux dans leur Isle (58).

Abondance de provisions à Saint Antoine.

Le Saint-Joseph, sur lequel Frezier fit le voyage de la mer du Sud, fut

(53) Froger, p. 54.

(54) *Ibid.* Roberts attribue le même caractere à tous les Habitans de l'Isle, p. 450.

(55) On assura Frezier que l'Isle contenoit environ deux mille Habitans.

(56) Roberts, p. 451.

(57) Le même Auteur dit qu'on fait dans l'Isle une sorte de pain mêlé de maïz & de bananes.

(58) Froger dit ici mal-à-propos que la propriété de l'Isle appartient au Roi de Portugal.

ROBERTS. En divers tems.

beaucoup moins heureux. Du Port Saint-Vincent, il donna le signal de son arrivée par un coup de canon ; mais il ne lui vint personne de Saint Antoine. On apperçut seulement pendant la nuit quelques feux, qui sembloient répondre à ceux que les Matelots du Bâtiment avoient allumés aussi. Deux autres Vaisseaux de la même Flotte, le Saint-Clement & le Saint-Malo, qui relâcherent ensuite au même lieu, ne laisserent pas de recevoir la visite des Habitans de Saint-Antoine, qui leur apporterent des Bœufs, des Chevres, des figues, des bananes, des limons & du vin fort agréable (59).

Silence des Voyageurs sur la Ville capitale.

Roberts, avec sa négligence ordinaire pour les Villes Capitales, ne s'explique pas sur la situation de la Ville de Saint-Antoine & se contente de la nommer *Villa* en parlant de la Baye de Terrafal. Froger, qui avoit abordé à Praya Simone, ou à Rivera des Trafa, car il ne fait pas connoître la Baye par son nom, dit que la Ville est située au milieu des montagnes ; ce qui en rend l'accès fort difficile. Il ajoûte qu'elle contient environ cinq cens Habitans, capables de porter les armes, outre un grand nombre d'Esclaves Negres, & qu'elle a un Couvent de Cordeliers (60).

Frezier rend témoignage qu'au-dessus de la Rade où il jetta l'ancre, & qui doit être une des deux précédentes, il y a un petit Fort, monté de quatre piéces de canon (61), commandé par un Gouverneur Portugais.

Dapper parle d'un Village situé à l'extrémité Nord-Ouest de l'Isle, & composé de vingt cabanes, qui étoient habitées vers le milieu du dernier siécle par cinquante familles. Elles avoient pour Chefs, un Capitaine, un Prêtre, & un Maître d'école, qui parloient fort bien la langue Portugaise, mais qui vivoient dans une grande pauvreté. L'Auteur ne nous apprend pas si cette habitation étoit alors la Ville Capitale.

Fragmens du Capitaine Roberts.

Avant que d'abandonner les Isles du Cap-Verd, il nous reste à recueillir quelques fragmens du Capitaine Roberts, qui peuvent être utiles aux Voyageurs & à la navigation, & qui n'ont pû trouver place dans l'extrait de sa description ni dans son Journal.

Histoire du Matelot qu'il perdit à Saint-Nicolas.

Le premier regarde ***Potter***, l'un des deux Matelots que les Pyrates lui avoient laissés, & qui fut séparé de la Felouque en arrivant (62) à Saint-Nicolas. Cet homme, après avoir embrassé la profession de Potier à Kinston sur la Tamise, s'étoit senti du penchant pour la mer. S'étant adressé dans cette vûe à ceux qui engagent des Matelots & des Domestiques au service des Vaisseaux, il avoit été trompé par un Perfide, qui sous divers prétextes avoit eu l'adresse de le vendre en qualité d'Ouvrier pour servir cinq ans dans les Colonies de l'Amérique. Potter ne fut pas plutôt à bord qu'il s'apperçut de cette trahison. Mais on répondit à ses plaintes qu'on avoit fait de la dépense pour son entretien pendant quelques semaines, & pour lui acheter les nécessités de son voyage ; de sorte que sans employer la violence, qui auroit mal réussi dans un Port d'Angleterre, ses seules dettes qu'il n'étoit pas en état d'acquiter, devinrent une raison qui le fit consentir volontairement à partir. Il arriva à la Barbade, où il fut revendu. Roberts, qui étoit alors dans cette Isle, apprenant son avanture de lui-même, & lui trouvant de l'intelligence avec un bon caractere, se laissa engager par ses instances à le racheter pour la som-

(59) Frezier, *ubi sup.* p. 12.
(60) Froger, *ubi sup.* p. 54.
(61) Frezier, *ubi sup.* p. 12.
(62) Voyez ci-dessus le Journal de Roberts.

me de douze livres ſterling, & le prit entre les Matelots de ſa Felouque. Il lui trouva toujours, non-ſeulement du zele pour ſes intérêts, mais de l'affection même pour ſa perſonne; ce qui le diſpoſa, dit-il, à le regarder moins comme un valet que (63) comme ſon propre fils. Il le perdit à Saint-Nicolas, par une ſuite d'infortunes qu'on a rapportées. Quelques expreſſions du Journal font juger qu'il le retrouva dans la ſuite; mais on n'apprend pas dans quel lieu, ni s'il le laiſſa derriere lui dans les Iſles, ou s'il le reprit à ſon ſervice en retournant en Europe. On a crû que cet exemple devoit trouver place ici, pour ſervir à précautionner les jeunes gens contre la perfidie de ceux qui les engagent, & pour leur apprendre en même-tems que l'honnêteté & la droiture ne demeurent jamais ſans récompenſe.

Roberts. En divers tems.

On ſe reproche en ſecond lieu d'avoir paſſé trop légerement ſur les moyens que Roberts employa dans l'Iſle de Saint-Jean pour compoſer une Barque des débris de ſa Felouque. Il y a de l'utilité à tirer ici, diſent les Auteurs de ce Recueil, non-ſeulement pour les Voyageurs qui peuvent ſe trouver réduits à la même extrêmité, mais pour les Nations les plus polies de l'Europe, qui prendront dans l'exemple des Barbares de Saint Jean une bonne leçon de douceur & d'humanité.

Adreſſe de Roberts à ſe faire une Barque.

Roberts ne voyant aucune apparence de pouvoir quitter l'Iſle de Saint-Jean pour retourner en Europe, demanda au Gouverneur la permiſſion de ſe faire une Barque dont il vouloit être lui-même le Charpentier, dans l'eſpérance de gagner du moins l'Iſle de Fuego ou de Saint-Philippe. Les debris de ſa Felouque étoient encore ſur le ſable, où le zele des Inſulaires les avoit raſſemblés; mais pendant deux ans qu'ils y avoient été négligés, les planches avoient achevé de pourrir, ou s'étoient fendues par l'ardeur du Soleil. C'étoit néanmoins ſur ces miſérables reſtes que Roberts comptoit d'exercer ſon induſtrie. Il avoit ſauvé la plus grande partie des cloux de ſa Felouque; & s'il ne lui reſtoit pas de voiles, il ſe propoſoit d'en faire de ſes habits. Mais le Gouverneur rejetta ſa priere par un pur ſentiment de tendreſſe. Il lui repréſenta qu'il ne pouvoit faire le moindre fond ſur des planches tout-à-fait pourries, d'autant plus que le péril eſt toujours grand dans le Canal par la violence des vents & des courans.

Unique reſſource qui lui reſtoit.

Cependant il ajouta que ſi Roberts ſe croyoit capable de fabriquer un Vaiſſeau, l'Iſle ne manquoit pas de bois pour en faire un neuf, & qu'il ne doutoit pas que tous les Inſulaires ne l'aidaſſent dans cette entrepriſe. Il y avoit dans l'Iſle, lui dit-il, trois ou quatre haches dont on ſe ſerviroit pour couper des figuiers, & pour les fendre. Son frere, qui avoit demeuré quelque-tems à S. Jago, en étoit revenu ſi bon Charpentier, qu'il avoit fait des portes pour la plûpart des maiſons de Saint-Jean, ſans parler d'un lit pour lui-même, & d'une chaiſe pour le Prêtre. Roberts marquant la crainte où il étoit de ne pas avoir aſſez de clous, parce qu'on n'en avoit pû ſauver que ſix ou ſept mille, tant briſés qu'entiers, avec quelques pointes, & quelques verroux ou quelques crochets, le Gouverneur lui garantit que le vieux Negre, qui faiſoit les hameçons, étoit capable avec un peu d'inſtruction, de forger des cloux de tout ce qui reſtoit de vieux fer. Comme on voyoit encore l'Eſquif de Roberts, qui

Offres du Gouverneur.

Fer qui reſtoit à Roberts.

(63) Roberts, p. 110. & ſuiv.

ROBERTS. En divers tems.

étoit tombé en pourriture ſur le rivage : Faites une Barque, lui dit-il, qui n'ait que le double de cet Eſquif en longueur & en largeur : elle ſera capable de vous conduire ſûrement à Saint-Philippe, & vous aurez aſſez de fer pour un Bâtiment de cette grandeur. Roberts ne put jamais lui faire comprendre qu'une Barque qui ſeroit plus longue & plus large du double, que l'Eſquif, ſeroit beaucoup plus que le double de toute ſa grandeur ; & par conſéquent que le double des clous qui avoient ſuffi pour l'Eſquif, ne ſuffiroient pas pour une Barque de la grandeur qu'il jugeoit néceſſaire.

Fer qui ſe trouvoit dans l'Iſle.

Cependant après avoir pris la réſolution de l'entreprendre, ils penſerent à faire la viſite de toutes les parties de l'Iſle, pour chercher du bois, & ce qui ſe préſenteroit de plus utile. Les trois haches furent apportées, avec les autres inſtrumens de fer qui étoient entre les Inſulaires. Les haches n'étoient que des couperets de Boucher. Elles ſe trouverent accompagnées de deux forêts, & de trois marteaux, dont l'un du poids d'environ trois livres paroiſſoit un marteau de Cordonnier, & les deux autres de Tonnelier. Ces préparatifs furent ſuivis d'une aſſemblée génerale des Habitans. Le Gouverneur leur apprit dans quelle vûe il les avoit appellés, & combien il ſeroit honorable pour leur charité d'aſſiſter un Etranger qui avoit beſoin de leur ſecours. Ils répondirent d'une ſeule voix qu'il pouvoit diſpoſer d'eux, & qu'ils ne lui refuſeroient aucun ſervice ; qu'ils regrettoient à la vérité que ce qu'ils alloient faire pour lui, ne dût ſervir qu'à les priver de ſa préſence ; mais que n'ignorant pas que ſon Pays étoit un ſéjour plus agréable que leur Iſle, ils ne pouvoient s'offenſer de l'impatience qu'il avoit pour ſon départ, & que ſans cette raiſon ils l'auroient retenu malgré lui. Enſuite faiſant entr'eux la diſtribution du travail, ils convinrent que chacun manieroit la hache à ſon tour ; que les autres porteroient le bois au rivage, & qu'on lui laiſſeroit quelque tems pour ſécher juſqu'à ce qu'il fût en état d'être mis en œuvre.

Secours que la Providence fournit à Roberts.

L'exécution répondit à ce plan. On avoit déja tranſporté une bonne quantité de bois, lorſque les flots amenerent ſur la Côte près de *Scio* les débris d'un Bâtiment qui avoit fait naufrage. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux pour les vûes de Roberts. Les rocs ne lui permettant pas d'attirer cette maſſe au rivage, trente ou quarante Negres y attacherent leurs lignes, & la conduiſant à la nage, ils la firent aborder avec beaucoup de difficulté dans une petite crique qui eſt entre *Scio* & *Piſcari Picuana*. Ces reſtes d'un aſſez grand Vaiſſeau fournirent quantité de planches, de ſolives, de cloux, de chaînes & de pointes de fer, outre le mât de miſene qui étoit entier avec ſes agrets, & dont Roberts prit auſſi-tôt la réſolution de faire une Quille à ſa Barque.

Obſtacle qui l'arrête.

Il avoit vû conſtruire quelques Vaiſſeaux en Angleterre ; mais n'étant pas Charpentier, il commençoit à douter de ſa propre habileté pour un métier qu'il connoiſſoit ſi peu. Cependant la honte d'abandonner une entrepriſe dans laquelle il s'étoit engagé avec tant de confiance & qui avoit déja cauſé tant de fatigue aux Negres, l'attacha plus que jamais à ſa réſolution. Il prit ſept ou huit Negres des plus intelligens, avec pluſieurs autres qui devoient ſervir d'aides à ſes Ouvriers & s'occuper par intervalles à la pêche, pour la proviſion commune. Mais lorſqu'il étoit prêt à commencer l'ouvrage, il fut arrêté par un nouvel obſtacle. Le Gouverneur l'étant venu trouver ſur le rivage, lui défendit de pouſſer plus loin ſon travail, parce que la Barque qu'il vouloit conſtruire lui pa-

roiſſant trop petite & trop foible pour s'expoſer aux dangers du Canal, il jugeoit que le ſeul deſeſpoir lui avoit inſpiré ce deſſein, & le portoit à mépriſer la mort. Dans le chagrin d'un ſi cruel contretems, Roberts fut obligé de promettre que ſa Barque ſeroit plus grande au double que l'Eſquif; & de s'engager par un ſerment formel à demeurer dans l'Iſle, s'il lui donnoit moins de grandeur. Cependant il ne fit ſa quille que de vingt-cinq pieds. Dans le cours de ſon ouvrage, il ſentoit à tous momens le beſoin d'une ſcie; car les haches allongeoient extrêmement le travail. Les Negres, à qui il fit comprendre ſes deſirs en avoient une fort rouillée, qu'ils lui apporterent. Elle étoit accompagnée d'une vieille lime, dont il ſe ſervit pour l'éguiſer.

ROBERTS. En divers tems.

Il ſeroit trop long de le ſuivre dans le detail de ſes opérations. Les Negres admiroient ſon induſtrie, en voyant prendre ſous ſes mains une nouvelle forme au bois & même au fer. Francklin, ſur le ſecours duquel il avoit compté, étoit tombé malade au commencement de l'entrepriſe, & ne parut au rivage que lorſqu'elle approchoit de ſa perfection. Il s'étoit vanté de pouvoir conſtruire réguliérement un Vaiſſeau. Mais quoiqu'il fût homme d'eſprit, & qu'il eût reçu aſſez d'éducation pour faire juger avantageuſement de ſa naiſſance, Roberts s'apperçut bientôt qu'il avoit plus de theorie que d'expérience. Il eſt vrai auſſi que les Negres le ſoupçonnant d'avoir fait naître à Roberts les premieres idées de ſon ouvrage & lui en ſçachant fort mauvais gré, la crainte de les offenſer davantage ne lui permettoit pas d'exercer ouvertement ſon ſçavoir.

Il n'eſt pas aidé par Francklin.

Il ne manquoit plus à la Barque que d'y apporter l'ancre de la Felouque. Elle étoit reſtée ſous un roc dans la Baye de Salt-Point. Quatre ou cinq Negres s'y rendirent par les montagnes. Ils attacherent à l'ancre une corde, avec laquelle ils eurent l'adreſſe de la dégager d'entre les rocs; & lorſqu'elle fut en mer, ils la conduiſirent à la nage ſur la ſurface de l'eau, avec une facilité qui ſurprit beaucoup Roberts. Il n'auroit pas crû qu'une maſſe de ce poids put être ſoutenue par moins de douze ou quinze Nageurs; car le bois ſeul, après avoir été ſi long-tems dans l'eau, peſoit plus d'un quintal.

Adreſſe des Negres à conduire ſon ancre.

Le Gouverneur, le Prêtre & les femmes de l'Iſle ſe trouverent au rivage le jour que la Barque fut lancée. Cette opération ſe fit encore heureuſement. Mais Roberts s'apperçût auſſi-tôt que ſon Bâtiment prenoit eau par divers endroits, quoiqu'il n'y eut aucune apparence de ce qui s'appelle proprement une voie d'eau. Il reſſerra la charpente autant qu'il lui fut poſſible, & ne ſe haſarda pas moins à gagner la Baye de Ferrier, pour y pêcher une ancre qu'un Vaiſſeau Portugais y avoit laiſſée depuis peu dans une tempête. Pluſieurs Negres, qui lui offrirent volontairement leur ſecours, plongerent avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'ils tirerent l'ancre du fond de la Baye, entre un grand nombre de rocs.

Roberts lance ſa Barque.

Après l'heureux ſuccès de ſon travail, Roberts attendit la chaſſe génerale que le Gouverneur avoit ordonnée, pour lui procurer du ſuif de Chevre, qu'il ſe propoſoit de faire ſervir à calfater ſa Barque. On a déja vû que les Chevres étant fort maigres, il n'en pût tirer aſſez de ſuif pour ſes beſoins, non plus que d'une Vache que le Gouverneur eut la génerosité de faire tuer dans la même vûe. Il prit le parti d'y mêler de la fiente d'Ane brûlée & réduite en poudre; invention dont il tira le double avantage de garantir ſon

ROBERTS. En divers tems.

suif de l'ardeur du Soleil & de la morsure des Poissons.

Son départ de l'Isle Saint-Jean.

Roberts partit enfin, mais extrêmement surpris de voir refuser à Francklin l'occasion de quitter avec lui l'Isle de Saint-Jean. Après l'impatience qu'il lui avoit vûe d'en sortir, il ne put attribuer le changement de ses desirs qu'à la crainte de la mer dans une Barque si fragile & si mal équipée. Ayant tourné ses misérables voiles vers les basses Isles, qu'il visita successivement, il se rendit à celle de Saint-Nicolas, où il relâcha d'abord à Porto Ghuy. C'est-là vraisemblablement qu'il retrouva *Potter*, son Matelot; car il le nomme ensuite plusieurs fois, sans nous apprendre autrement le lieu de leur rencontre. Les Habitans du canton acheterent tout le sel qu'il avoit pris dans les basses Isles; & la saison ne pouvoit être plus favorable, puisque c'étoit alors celle des Tortues.

Rencontre qu'il fait d'un jeune Anglois.

Il passa de Porto Ghuy à Paraghisi, où il trouva un jeune Anglois, nommé *Georges*, qui se disoit né dans la Province de Devon. Il racontoit qu'ayant été pris, dans un voyage à la Virginie, par le Capitaine Loo, il s'étoit sauvé depuis quelques mois d'entre ses mains, à Saint-Vincent, pendant que ce Pyrate y faisoit radouber le *Merry-Christmas*, Vaisseau de Londres, dont il s'étoit saisi dans le même voyage. Roberts prit assez de confiance à ce jeune homme pour lui laisser la garde de sa Barque pendant la nuit; & se trouvant fort incommodé, il se fit transporter à terre dans un lieu où les Negres prirent soin de lui. Potter, dont la santé n'étoit pas meilleure, se trouva néanmoins assez bien le soir pour retourner à bord. Dans le cours de la nuit, le vent devint si impétueux du Sud-Ouest, avec une pluie si violente, que l'inquiétude saisissant Roberts, il s'avança sur le rivage pour donner à Georges & à Potter des ordres convenables aux circonstances. Mais après avoir crié long-tems, il revint encore plus inquiet de n'avoir pû se faire entendre. Un de ses Negres, qui lui étoit fort affectionné, s'offrit à chercher sa Barque à la nage, par la seule raison qu'il ne pouvoit souffrir, disoit-il, qu'un Bâtiment qui l'avoit apporté avec tant de bonheur, pérît près du Port, faute d'entendre les ordres du Capitaine. Et malgré tous les discours des autres Negres, qui lui représentoient la violence de la mer & le danger de se mettre la tête en piéces contre les rocs, il s'élança du haut d'un rocher qui n'avoit pas moins de cinquante pieds au-dessus de l'eau. Ce qui augmentoit son ardeur étoit un cri qu'il venoit d'entendre de la Barque, & qui étoit échappé à Potter dans la crainte d'une vague qu'il avoit crue capable de l'abîmer. L'intrépide Negre gagna heureusement le bord. Mais le cable s'étant brisé presqu'aussi-tôt, les ordres qu'il portoit furent inutiles. La mer jetta la Barque si loin sur le rivage, que Georges, Potter & le Negre en sortirent facilement. Ils voulurent y rentrer lorsqu'ils furent revenus de leur effroi; mais des flots encore plus furieux la retraînerent avec tant d'impétuosité, qu'elle s'alla briser en piéces contre les premiers rocs. L'arrivée du jour fit voir à Roberts les piéces de sa Barque, qui flottoient au long du rivage, & la ruine d'un ouvrage qui lui avoit couté presqu'un an de travail. Sa santé étoit déja fort mauvaise. Le chagrin de cette nouvelle disgrace, joint (64) à la fatigue incroyable qu'il avoit essuyée pendant la nuit, augmenterent tellement ses incommodités, qu'elles se change-

Roberts perd sa Barque.

Secours qu'il trouve dans la maladie.

(64) Voyez ci-dessus le Journal de Roberts.

Roberts. En divers tems.

rent dans une maladie habituelle, dont il ne fut délivré qu'après ſon retour en Angleterre.

On a vû dans ſon Journal qu'il avoit pris quelques lettres de recommandation de l'Evêque de S. Jago & de l'ancien Prêtre de Saint-Nicolas. Elles lui attirerent tant de conſidération, que s'étant rendu à la Ville, le Gouverneur lui offrit à dîner, & le logea chez le Signor Gonſalvo, qui avoit commandé autrefois dans l'Iſle. Il y vécut dans une langueur extrême, mais avec tous les ſecours qu'il pouvoit déſirer de l'affection des Inſulaires.

Dénouement des avantures de Georges.

A l'arrivée du Capitaine Harfoot (65), il lui rendit des ſervices conſidérables, par la connoiſſance qu'il avoit des Rades, & de la langue du Pays. Ayant pris le parti de ſaiſir l'occaſion de ſon Vaiſſeau pour retourner en Europe, il lui propoſa d'accorder auſſi le paſſage à Georges, qui étoit capable de ſe rendre utile à bord par différentes ſortes de ſervices. Harfoot y conſentit; mais à peine eut-il mis à la voile, qu'obſervant ce jeune homme avec plus d'attention, il crut ſe remettre ſon viſage. L'embarras de Georges & le ſoin qu'il affectoit de ſe cacher, confirmerent ſes ſoupçons. Il ſe ſouvint qu'ayant été pris dans un voyage précédent par le Pyrate Loo, il avoit vû ce Matelot au nombre des Corſaires, auſſi empreſſé que les autres à le piller. Dans le premier mouvement de ſon indignation, il lui demanda d'un ton furieux comment il avoit eu l'impudence d'attendre de lui quelque faveur. Georges fort conſterné s'excuſa ſur ſa qualité de Priſonnier, qui l'avoit mis dans la néceſſité d'obéïr aux ordres du Pyrate. Mais rien ne fut capable de fléchir Harfoot. Il crut faire aſſez pour un homme de cette ſorte, en le ſauvant du dernier ſupplice, dont rien n'auroit pû le garantir s'il eut été livré à quelque Vaiſſeau de guerre Anglois. Il le fit remettre à terre, en proteſtant qu'il ne lui accordoit la vie qu'à la conſidération de Roberts (66).

(65) *Ibidem.*

(66) Voyez dans le Journal comment Roberts prit le parti de quitter Harfoot pour monter ſur un autre Vaiſſeau qui ſe propoſoit de retourner droit en Europe, mais qui fut obligé de relâcher à la Barbade. Il employa ce tems, & tout celui de ſa maladie, à compoſer l'hiſtoire de ſon Voyage.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du xve Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SIXIÉME.

VOYAGES AU LONG DE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP BLANCO JUSQU'A SIERRA-LEONA.

Contenant la description de plusieurs Pays, & de leurs Habitans.

CHAPITRE PREMIER.

Etablissemens des François entre le Cap Blanc & Sierra Leona.

INTRODUCTION.

Les François ont découvert la Côte occidentale d'Afrique avant les Portugais.



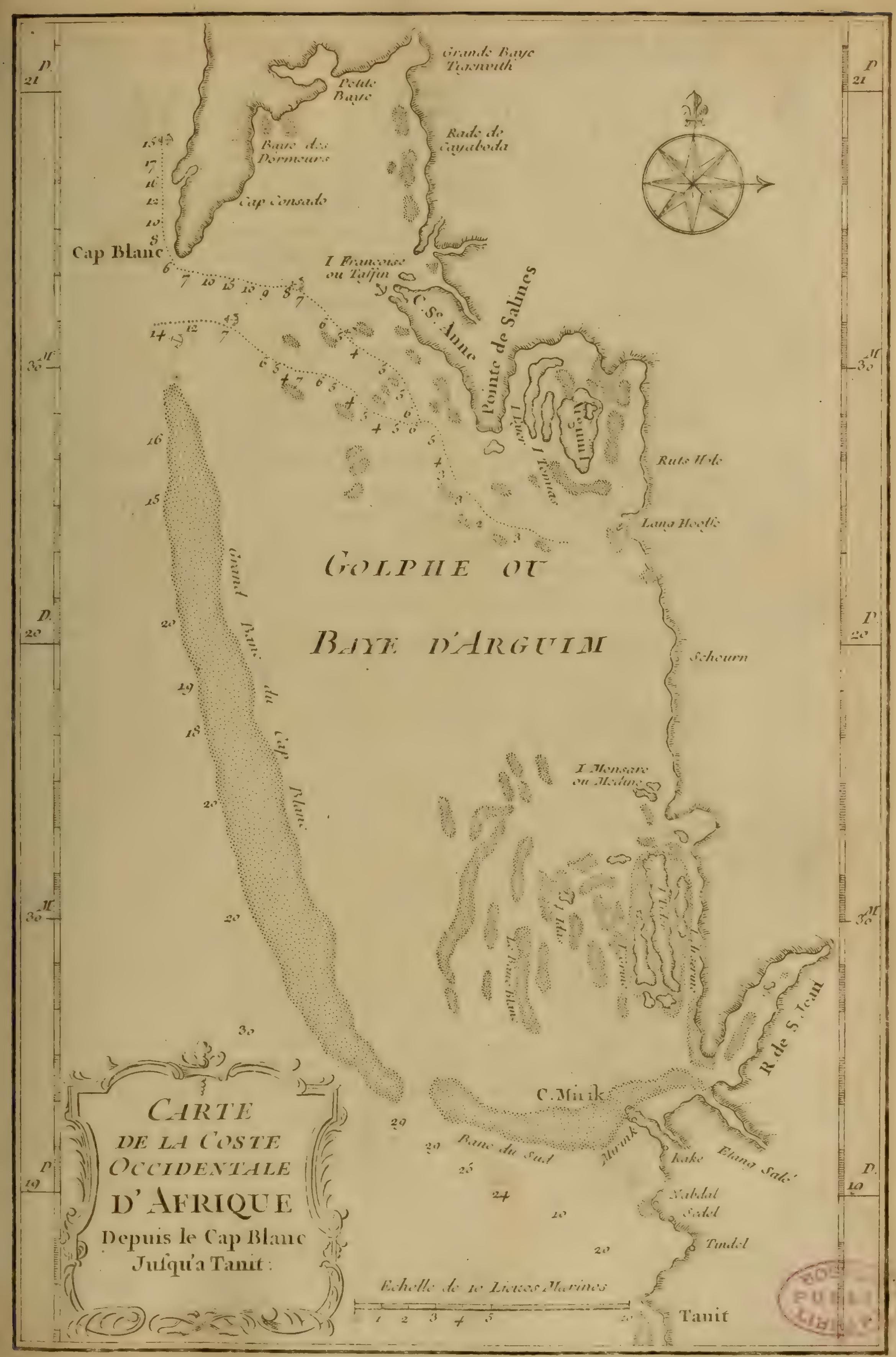
QUOIQUE les Portugais s'attribuent les premieres découvertes sur les Côtes Occidentales d'Afrique, cet honneur leur est disputé par la Nation Françoise. Dès l'année 1364, on trouve que les Vaisseaux de Normandie portoient leurs entreprises à Rufisco, & jusqu'à Sierra Leona. Les François produisent (1) un Traité d'association entre les Négocians de Dieppe & ceux de Rouen, du mois de Septembre 1365, pour l'exercice de ce commerce; & l'année suivante en fit éclater les effets. Un nombre de Vaisseaux, plus grand qu'on ne l'avoit encore vû sur les Mers de l'Europe, mit à la voile pour l'Afrique, dans la vûe d'étendre leur trafic au long des Côtes, & de le confirmer par la fondation de plusieurs Comptoirs, (2) où les Habitans du Pays pussent trouver

Commerce des Normands, & leurs Comptoirs en Afrique.

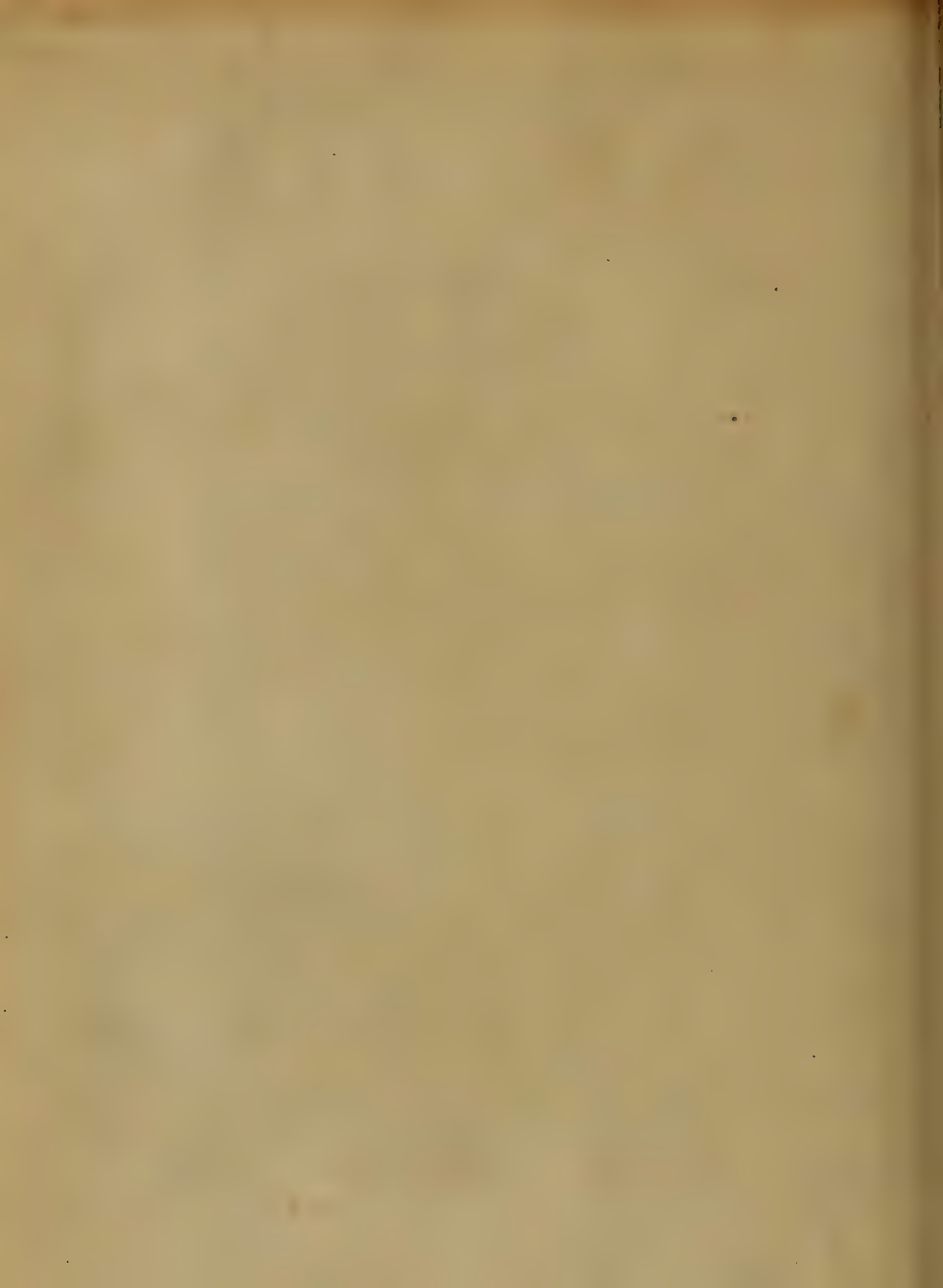
(1) L'original de ce Traité fut brûlé dans l'incendie de Dieppe en 1694. mais on en trouve des témoignages irrécusables dans un ancien Manuscrit des Annales de la même Ville.

(2) Le Pere Labat a fort bien expliqué ces Antiquités dans son Afrique Occidentale, Volume I. p. 8. & suiv. Ce n'est pas sur des faits de cette nature que son autorité doit être suspecte, puisqu'il apporte des preuves autentiques. On examinera le caractere de ses Ecrits dans un autre lieu.

constamment



CARTE
DE LA COSTE
OCCIDENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le Cap Blanc
Jusqu'a Tanit.
Cap Blanc
Cap Consado
Baye des Dormeurs
Petite Baye
Grande Baye Tacnvith
Rade de Cayaboda
I. Françoise ou Tafjin
C. Sᵗᵉ Anne
Pointe de Salines
Ruts Hele
Lang Hoeke
GOLPHE OU
BAYE D'ARGUIM
Schourn
Banc du Cap Blanc
I. Monsare ou Meding
C. Mirik
R. de S. Jean
Banc du Sud
Kake
Etang Salé
Sabdal
Tindel
Tanit
Echelle de 10 Lieues Marines



constamment une vente ouverte, & les Vaisseaux François des cargaisons toujours prêtes. Ce fut dans la même vûe, qu'après avoir augmenté leurs Etablissemens au Senegal, à Rufisco, & sur la riviere de Gambra, ils en formerent d'autres à Sierra Leona, & sur la Côte de Malaguete, avec deux Villes, ou deux Forts, dont l'un fut nommé le petit Paris, & l'autre le petit Dieppe. Ils étendirent ainsi leur commerce en continuant de bâtir d'autres Forts, tels que celui de la Mine d'or, ou de *Mina*, sur la Côte de Guinée, qu'ils éleverent en 1382, & ceux d'Acra, & de Cormantin. Ces nouvelles sources de richesses en jetterent d'immenses dans la Monarchie Françoise, qui n'auroient pas manqué de croître sans cesse par de nouveaux progrès du commerce, si les guerres civiles qui succéderent à la malheureuse catastrophe de Charles VI. en 1392, n'eussent interrompu de si belles entreprises.

INTRODUCTION.

La part que les Ducs de Normandie prirent aux troubles de la France, exposa les Normands aux mêmes disgraces. Ces fatales conjonctures causerent bientôt la décadence du commerce d'Afrique. La mort des principaux Négocians acheva de mettre les affaires de la Compagnie dans la derniere confusion. Mais la principale cause de sa ruine fut l'ambition de ceux qui s'étant enrichis par le commerce, dédaignerent bientôt la source de leur fortune, & s'allierent avec la Noblesse pour faire perdre le souvenir de leur origine. Ainsi la fameuse Compagnie Normande s'affoiblissant par degrés, ses plus florissans Comptoirs tomberent aussi successivement. Les plus éloignés furent les premiers abandonnés; & de tant d'Etablissemens il ne restoit à la fin du seiziéme siécle que celui du Niger, qui fut nommé ensuite l'Isle de *Sanaga*, (3) ou du Senegal, & qui s'appelle aujourd'hui l'Isle de Saint-Louis. On peut croire que la raison qui le fit subsister après la ruine des autres, fut non-seulement qu'il se trouvoit le plus proche de l'Europe, mais encore qu'étant couvert par l'embouchure de la riviere du Senegal, dont le passage est fort difficile, il étoit mieux défendu contre l'invasion des Etrangers. Aussi les Successeurs de la premiere Compagnie de Dieppe & de Rouen, n'ont-ils pas cessé de conserver ce Poste, & d'y entretenir des Directeurs & des Facteurs pour la conduite de leur commerce. Labat nous en donne la succession depuis Thomas Lombard en 1626, jusqu'à M. du Boulay en 1664, c'est-à-dire, jusqu'au tems où la Compagnie fut obligée de renoncer à ses droits.

Décadence & ruine de leur Compagnie.

Le Comptoir du Senegal se conserve.

Il ne doit donc rester aucun doute que les François ne fussent établis à l'embouchure de la riviere du Senegal en 1626. La direction de leur commerce étoit alors entre les mains de la Compagnie de Rouen, qui continua d'en jouir jusqu'en 1664. Mais, par l'autorité du Roi, elle fut obligée d'abandonner & de vendre ses droits pour la somme de cent cinquante mille livres, à la nouvelle Compagnie qui prit le titre de Compagnie des Indes Occidentales. Cette Compagnie des Indes ménagea si mal ses intérêts, qu'en 1673 le Roi l'obligea de céder ses Patentes à une autre Compagnie de nouvelle création, pour la somme de soixante-quinze mille livres. La fortune ou la conduite manquerent encore à celle-ci. Elle vendit, en 1681, ses prétentions à une autre Société pour un million dix mille livres. Le Roi confirma cette troisiéme Compagnie par des Lettres qui limitoient son commerce en-

Succession de plusieurs Compagnies Françoises.

(3) Ce qu'on appelle ici le Niger est la Riviere même de *Sanaga*, dont les François ont fait par corruption *Senegal*. Voyez ci-dessus Tome I. Chap. I. On examinera dans la suite si c'est en effet le Niger.

INTRODUCTION.

tre le Cap-Blanc, & Sierra Leona, parce que le privilége de commercer au Sud du Cap de Bonne-Espérance avoit été accordé à d'autres Négocians, associés sous le titre de Compagnie de Guinée.

En 1694, cette derniere Compagnie voyant ses affaires en désordre, vendit, avec la permission du Roi, dix-neuf ans qui lui restoient de son Privilége, à M. d'Apougny, pour la somme de trois cens mille livres. Dix-huit autres Négocians, qui s'associerent à M. d'Apougny, formerent une quatriéme Compagnie d'Afrique, sous le nom de Compagnie du Senegal, pour laquelle ils obtinrent de nouvelles Patentes. Mais n'ayant pas plus de succès que leurs Prédécesseurs, ils revendirent, en 1709, leurs droits pour la somme de deux cens cinquante mille livres, à une Compagnie de Marchands de Rouen, en se reservant néanmoins, sous certaines conditions, la moitié du commerce. Ces conditions furent si mal observées, que les Marchands de Rouen furent confirmés exclusivement par le Roi, sous le titre de cinquiéme Compagnie du Senegal. Enfin la nouvelle Compagnie des Indes, ou de Missisipi, formée à Paris en 1717, acheta des Marchands de Rouen, pour la somme d'un million six cens mille livres, le Commerce d'Afrique, dont elle est encore en possession (4).

Remarques sur toutes ces Compagnies.

Il ne sera point inutile de joindre ici quelques remarques sur la naissance & le progrès de toutes ces Compagnies Françoises. La premiere qui avoit acheté les droits des Normands associés, & ceux des Seigneurs Propriétaires de la Martinique, de la Guadeloupe, de Saint-Christophe, de Sainte-Croix, de la Grenade & de Marigalande, reçut du Ministere toute l'assistance & tout l'encouragement qu'elle pouvoit desirer. Elle fut aidée des Vaisseaux & des Troupes du Roi. Enfin ne manquant de rien pour le succès de ses entreprises, il étoit impossible qu'elle ne parvînt pas à son but, si elle avoit sçû se renfermer dans de justes bornes. Mais par une espece de monopole, en s'efforçant, sous le titre de Compagnie des Indes Occidentales, de faire tourner tout le commerce du Royaume en Afrique & en Amérique, elle ruina ses propres affaires. On peut la considerer comme la premiere Compagnie d'Afrique établie par autorité, car l'ancienne Compagnie Normande n'étoit qu'une association privée. Quoiqu'elle eût obtenu la disposition des trente années qui restoient de son Privilége, avec une clause de redemption, lorsque ce tems seroit expiré; elle fut rompue long-tems avant le terme; & dès 1674 (5) les Isles de l'Amérique furent réunies à la Couronne.

Premiere Compagnie.

Seconde Compagnie.

Les Patentes de la seconde Compagnie étoient pour trente ans, & ses Priviléges exclusifs pour le commerce s'étendoient depuis le Cap-Blanco jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Cette Compagnie se trouvant incommodée par l'Etablissement des Hollandois à Gorée & dans la Baye d'Arguim, obtint des ordres du Roi pour le départ d'une Escadre, sous le commandement du Comte d'Etrées, qui prit Gorée en 1677. Elle arma elle-même quelques Vaisseaux, dont elle donna la conduite à M. du Casse, & qui se saisirent du Fort d'Arguim au mois d'Août de l'année suivante. D'un autre côté, elle fit en 1679 des Traités avantageux avec les Rois de Rufisco, de Portodali, & de Joal, par lesquels ces Princes lui cédoient la propriété de toutes les

(4) Recueil des Edits, Ordonnances & Déclarations du Roi. Labat, *ubi sup.* p. 19. & suiv.
(5) Histoire des Antilles par du Tertre.

Côtes entre le Cap-Verd & la riviere de Gambra, c'est-à-dire d'une espace d'environ trente lieues de Côte, & de six lieues dans les terres. Tous les Etrangers étoient exclus du Commerce dans cette étendue de Pays, & les Vaisseaux de la Compagnie affranchis de toutes sortes de droits. Dans le cours de la même année, la Compagnie s'engagea par Contrat, avec le Roi, à fournir chaque année, pendant l'espace de huit ans, deux mille Negres aux Isles de l'Amérique qui appartenoient à Sa Majesté, & le même nombre, ou plus s'il étoit nécessaire, pour le service des Galéres. Avec tant de sujets d'espérance, qui n'auroit pas cru le succès presqu'infaillible? Mais les pertes que la Compagnie essuia par les guerres, & les dettes qu'elle fut obligée de contracter pour se soutenir, la réduisirent à la nécessité de composer avec ses Créanciers, qui se crurent fort heureux de pouvoir retirer le quart de leurs avances. Les disgraces de deux Compagnies consécutives donnerent tant d'éloignement pour en former une troisiéme, que le Ministere eut beaucoup de peine à rassembler un nombre d'Associés suffisant. Il y avoit néanmoins assez de différence entre le prix de la seconde & celui de la premiere, pour faire juger que les fonds étoient considérablement augmentés dans la derniere des deux Administrations.

INTRODUCTION.

Troisiéme Compagnie.

La troisiéme Compagnie qui fut formée en 1681, se promettoit plus de bonheur, lorsque le Ministere jugea qu'il étoit à propos de diviser le Privilége, en le restraignant pour la Compagnie, depuis le Cap-Blanc, jusqu'à la riviere de Gambra inclusivement, & formant pour le reste une nouvelle Association sous le titre de Compagnie de Guinée. Le Marquis de Seignelay, qui avoit alors l'Administration générale du Commerce, ne manquoit pas de prétexte. Il reprochoit à la Compagnie de n'avoir pas rempli ses engagemens pour les deux mille Negres qui devoient être envoyés tous les ans aux Isles de l'Amérique. Il se plaignoit d'ailleurs que la Compagnie n'avoit pas apporté d'Afrique autant d'or qu'on s'y étoit attendu. En vain les Directeurs lui representerent qu'ils ne s'étoient pas engagés à payer les dettes de la Compagnie précédente, & qu'ils avoient compté de jouir paisiblement des droits qu'ils avoient acquis; qu'il leur en avoit coûté quatre cens mille livres pour rétablir & pour étendre le Commerce; que d'ailleurs ils avoient fait plus qu'ils n'étoient engagés par le Contrat, puisque dans les deux dernieres années & demie, ils avoient transporté en Amérique quatre mille cinq cens soixante & un Negres, & qu'il paroissoit par les Registres de la Monnoye, qu'en trois ans ils avoient fait entrer dans le Royaume quatre cens marcs d'or. Toutes ces remontrances furent inutiles. Ils obtinrent seulement que les limites de la Concession fussent élargis depuis le Cap-Blanc, jusqu'à Sierra Leona, la possession de Gorée & d'Arguim confirmée, & leur droit continué pour fournir des Negres aux Isles Françoises de l'Amérique.

Quatriéme Compagnie.

La fortune ne fut pas plus favorable à cette troisiéme Compagnie. Ses affaires tomberent dans une décadence, qui l'obligea de demander la permission de la Cour pour vendre les dix-neuf ans qui lui restoient de son Privilége, au sieur d'Apougny, un de ses Directeurs. Il se forma aussi-tôt une nouvelle Association. L'exemple du passé devant servir de régle à cette quatriéme Compagnie, elle crut effectivement pouvoir profiter de l'infortune de ses prédecesseurs, & les mesures furent prises avec toute la sagesse qui con-

INTRODUCTION.

venoit à cette vûe. Mais la durée n'en fut pas longue. Les affaires tomberent dans un tel desordre, que le sieur Brue, qui fut envoyé au Senegal en 1697 pour les rétablir, l'ayant tenté sans succès, on fut forcé de vendre le Privilege en 1709, à une nouvelle Compagnie de Marchands de Rouen. Enfin ceux-ci, qui ne réussirent pas mieux, y renoncerent en 1717, & le revendirent à la Compagnie de Missisipi, qui a réuni le commerce des Indes Orientales & Occidentales, & celui de l'Afrique, sous une seule Direction (6).

Cinquiéme & sixiéme.

Bornes assignées par les Lettres Patentes.

Les bornes assignées à la troisiéme Compagnie par ses Lettres Patentes s'étendent depuis le Cap-Blanc jusqu'à Sierra-Leona. Dans cet espace, la France a les Etablissemens suivans :

I. L'Isle & le Fort d'*Arguim*, près du Cap-Blanco. Elle a dans sa dépendance la Rade & le Comptoir de *Portendic*, ou Portodali, qui est au Nord du Cap-Verd.

II. L'Isle & le Fort du Senegal, ou de *Saint-Louis*, à l'embouchure de la riviere du Senegal. C'est la résidence du Directeur général.

III. Le Fort & le Comptoir de *Saint-Joseph*, près de *Mankanet*, sur le bord du Senegal, à 300 lieues de son embouchure, près des Cataractes de Felu dans le Royaume de *Galam*. Il a dans sa dépendance un petit Comptoir, & un Fort nommé *Saint-Pierre*, près de *Kaniura*, sur la riviere de *Falemé*, dans le même Pays, mais appartenant au Royaume de *Bambuck*.

IV. L'Isle & le Fort de *Gorée*, près du Cap-Verd.

V. Le Comptoir de Joal, sur la Côte, entre l'Isle de Gorée & l'embouchure de la Riviere de Gambra.

VI. Le Comptoir d'*Albreda*, au Nord de la même Riviere, vis-à-vis *Jamesfort*.

VII. *Vintain* ou *Bintam*, Comptoir sur la Riviere du même nom, au Sud de la Riviere de Gambra, & fort près de l'embouchure.

VIII. Un Comptoir dans l'Isle des Bissages ou de Bisso, près de *Cachao*.

Il reste à donner quelque idée de ces Etablissemens, dans l'ordre où l'on vient de lire leurs noms.

Description de la Baye, de l'Isle & du Fort d'Arguim.

Le Fort d'Arguim est situé dans une petite Isle, un peu au Sud du Cap-Blanc, qui est situé lui-même sur la Côte occidentale d'Afrique, à vingt degrés trente minutes de latitude. C'est une pointe basse, qu'on ne découvre pas aisément de la mer, qui se termine au Sud par un Cap, long, bas & stérile, sans verdure, sans arbres, & sans aucune marque qui puisse servir de regle aux Pilotes. Il a tiré son nom de la couleur blanche de sa terre, qui est seche & sablonneuse. Son extrêmité est ronde, & défendue par quantité de bancs de sable & de basses, qui rendent le débarquement (7) fort dangereux. Il se presente au Nord & au Sud; mais lorsqu'on a doublé la pointe du Sud, la Côte s'étend au Nord, & forme avec le Cap Sainte-Anne, qui est dans le même parallele, à la distance de huit lieues à l'Est, une profonde Baye, où l'on trouve quantité de criques & de petites rivieres. Cette Baye n'a pas moins

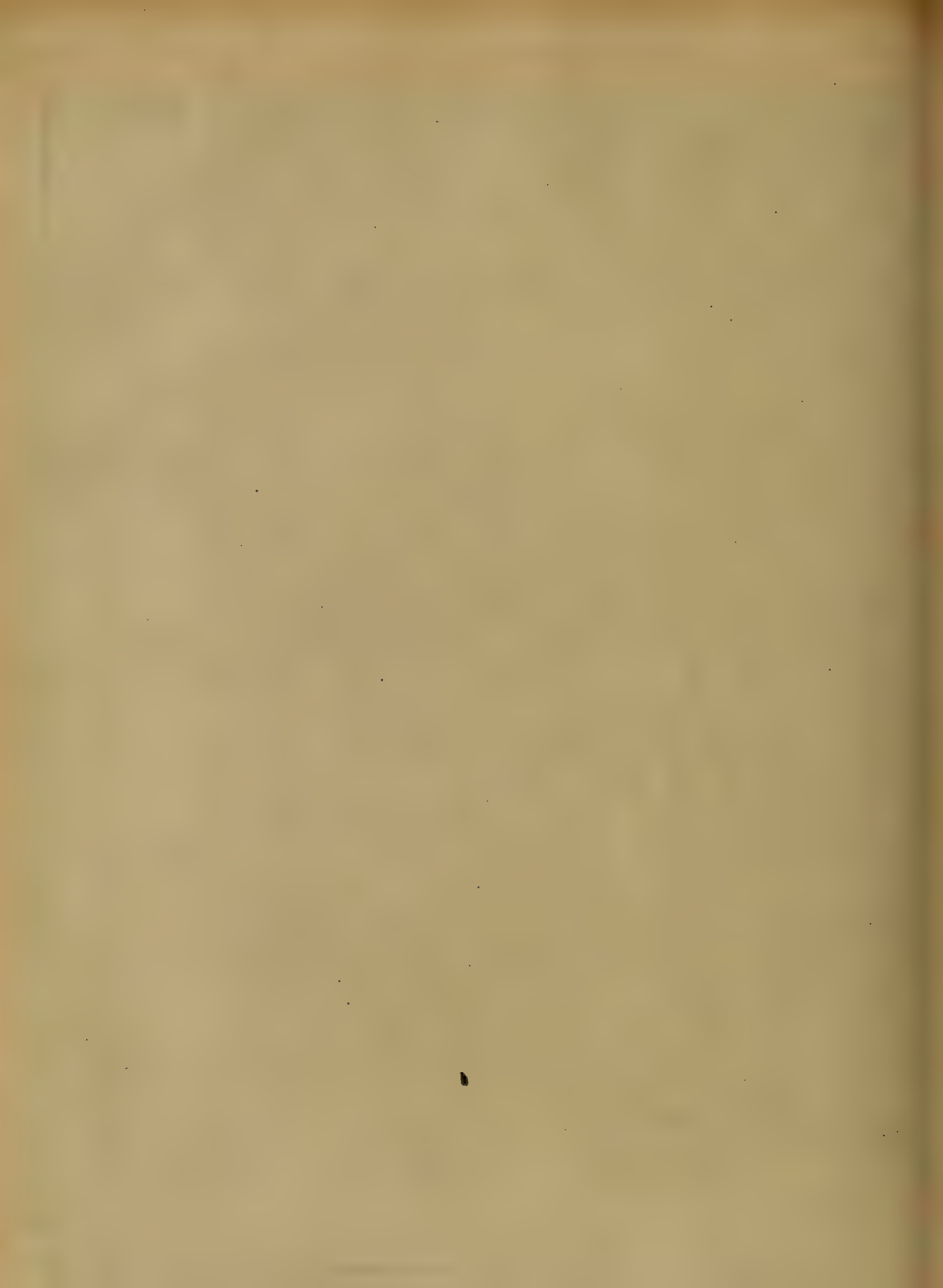
Baye de Sainte-Anne.

(6) *Ibid.*

(7) Barbot dit qu'on trouve huit ou dix brasses d'eau près du rivage, & que le courant y est au Sud-Ouest. *Description de la Guinée*, p. 529. La Description de Labat s'accorde assez avec celle-ci, *ubi sup.* p. 57.


PLAN DE LA
Baye et Isle
D'ARGUIM
Levé par un Pilote François
Echelle
Lieues Communes de France
Cap Ste Anne
Salines
Pointe des Salines
La Montagne Ronde
Islet
Le Mouillage
Isle d'Arguim
Fort
Cisternes
le Village
Ance ou on peut débarquer
6 brasses
Banc de Vase
Basse Pointe
Pointe aux Tortues

Tom. II. No. 15.



de douze lieues au Nord & au Sud. Le fond eſt inégal. Elle a une petite Iſle & pluſieurs bancs de ſable. Ses Côtes ſont ſeches & ſtériles, abſolument déſertes & hors des voies du Commerce. Du Cap Saint-Anne juſqu'aux Salines, la Côte prend du Nord-Oueſt au Sud-Eſt l'eſpace d'environ ſix lieues, & préſente vers le milieu de cet eſpace une petite Baye, près de laquelle on trouve quelques Salines naturelles, qui donnent abondamment du ſel dans les tems ſecs.

INTRODUCTION.

Aſſez près de la pointe de Sainte-Anne, on trouve une autre Baye, de la même grandeur à peu près que la premiere. Elle a trois Iſles, dont la plus grande eſt nommée *Ghir* par les Arabes, & par les Européens *Arguim*. La longueur de l'Iſle d'Arguim eſt d'environ une lieue & demie, & ſa largeur d'une lieue. Les deux autres Iſles ſont moins grandes, mais ſont auſſi ſtériles. C'eſt de l'Iſle d'Arguim que le Golfe, ou la Baye, tire ſon nom. Il commence au Cap-Blanc & finit au Cap (8) Mirik, à l'embouchure de la Riviere de Saint-Jean. La Baye entre ces deux Caps, qui ſont à quarante lieues l'un de l'autre, eſt défendue par un (9) banc de ſable, long de vingt-cinq lieues & large de deux ou trois, ſur lequel la mer eſt toujours fort groſſe. Ce banc, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui ſe trouvent aux environs, rendent l'entrée de la Baye fort dangereuſe. La ſeule voie ſûre pour les Vaiſſeaux peſans eſt entre le Cap-Blanc & l'extrêmité Nord du grand banc, où l'on n'a pas moins de douze ou quatorze braſſes. La largeur du Canal eſt d'environ quatre lieues. On trouve dans la Baye d'Arguim toutes ſortes de Poiſſons en abondance, & ſur-tout celui que les Hollandois nomment *Stock-fish*, & les François *Vieilles*. Il y eſt d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'on en a pris qui peſoient deux cens livres.

Baye d'Arguim.

Bancs fort dangereux.

L'Iſle d'Arguim eſt à vingt-huit degrés (10) trente minutes de latitude du Nord, à la diſtance d'une lieue du Continent d'Afrique. Les deux autres Iſles n'en ſont qu'à la portée du mouſquet. Mais on ne peut aborder dans celle d'Arguim qu'avec les Chaloupes. Le meilleur endroit pour y deſcendre eſt du côté du Sud, ſur un rivage plat, de gravier. Un Bâtiment, qui ne prend que dix ou douze pieds d'eau, peut fort bien s'en approcher à la portée du mouſquet. Entre l'Iſle & le Continent, on trouve un Canal où une Frégate de vingt piéces de canon peut demeurer ferme à l'ancre ſous le Fort, qui eſt ſitué ſur la pointe du roc, au Nord-Oueſt. Il a vingt toiſes de face. Les murs ſont de brique & de pierre brute, cimentées enſemble, de l'épaiſſeur de quatre pieds, ſur trente ou trente-cinq pieds de hauteur. Du côté de la terre il y a deux Tours, dont celle qui tient la droite eſt quarrée. L'autre l'étoit auſſi ; mais elle a été revêtue du côté de la mer par un nouvel Ouvrage qui la fait paroître ronde. La courtine qui joint ces deux tours forme un angle aſſez ſaillant. La porte qui eſt au centre, eſt défendue par un foſſé, & par un Ouvrage de pierre de la forme d'un fer à cheval, avec quatre embraſures. Le reſte du Fort eſt environné par la mer. Il a une citerne, & un Magazin à l'épreuve de la bombe.

Situation de l'Iſle d'Arguim.

Son Fort.

L'Iſle a d'ailleurs deux citernes, dont la plus grande eſt à deux cens pas de la porte du Fort. C'eſt un creux, qu'on prendroit pour une carriere, & qui

Ses citernes.

(8) Labat le nomme *Ciric*; mais ſi ce n'eſt pas une faute d'impreſſion, c'en eſt une de l'Auteur.

(9) Les Portugais l'appellent Secca de Gracia; & les François, Banc d'Eſtein.

(10) Cela ne peut être vrai, puiſqu'elle eſt plus Sud que le Cap Blanco de dix ou douze minutes.

INTRODUCTION.

femble avoir été ouvert à force de travail, ou en faifant fauter le roc avec de la poudre. Il a dix toifes de largeur & feize de longueur. Sa profondeur eft de quinze ou feize pieds. Il forme une voûte fort fpacieufe, où quantité de perfonnes pourroient être à couvert du Soleil & de la pluie. Dans le centre eft un grand puits, où l'on defcend par plufieurs degrés, dont le plus bas eft au niveau de l'eau. Ce puits, lorfqu'il eft plein, contient mille quatre cens tonneaux. La petite citerne eft au Nord de celle-ci, à fept ou huit cens pas du Fort. On s'imagineroit, au premier coup d'œil, que c'eft l'ouvrage de la Nature; mais en l'obfervant de près on reconnoît aifément qu'il vient de l'Art, & vraifemblablement de celui des Portugais, qui fe font établis les premiers dans cette Isle. L'ouverture eft longue de dix toifes & large de fix. On trouve, au fond, deux baffins ronds, d'environ huit pieds de profondeur, revêtus de bonne pierre, où l'eau fe ramaffe après s'être filtrée au travers du roc.

L'Isle d'Arguim possédée par divers Maîtres.

L'Isle d'Arguim fut découverte par les Portugais (11) en 1444. Alfonfe y fit commencer en 1455 un Fort qui ne fut achevé qu'en 1492, par Jean II. fon Succeffeur. Trois Vaiffeaux de Hollande étant entrés dans la Baye en 1638 (12) reconnurent la foibleffe de la Place, & s'en rendirent maîtres le 5 de Fevrier. Les Hollandois augmenterent les fortifications & s'y maintinrent jufqu'en 1665, avec l'avantage d'un commerce fort confidérable; mais ils en furent chaffés par les Anglois après un fiége de dix jours. Cependant l'importance d'une telle fituation les fit revenir l'année fuivante avec une puiffante Efcadre; & comme les Anglois avoient négligé de réparer les fortifications, ils fe remirent facilement en poffeffion du Fort. Ils travaillerent auffi-tôt à le rendre capable d'une bonne défenfe; & s'étant liés par un Traité avec les Mores, ils les engagerent à venir former une petite Ville fous la protection du Fort.

Elle paffe à la Compagnie Françoife du Senegal, en 1678.

La Compagnie Françoife du Senegal s'apperçut bientôt combien cet Etabliffement étoit nuifible à fon commerce. Elle équippa un Vaiffeau de cinquante-cinq piéces de canon, & de quatre cens cinquante hommes, dont elle donna le Commandement au fameux du Caffe. Il partit du Havre-de-Grace le 23 d'Avril 1678; & paroiffant devant Arguim le 10 de Juillet, il débarqua fes Troupes fans la moindre oppofition. Le Gouverneur Hollandois, qui étoit dans le Fort avec cent hommes, n'avoit ofé fe préfenter hors de fes murs; mais comptant fur le fecours des Mores, il parut difpofé à fe défendre vigoureufement. Du Caffe manquoit de mille chofes néceffaires pour un fiége. Il prit le parti de rappeller fes Troupes à bord, & de faire voile au Senegal, où Fumechon, Directeur Général, lui fournit des munitions, & quatre petites Barques montées de foixante-dix hommes, qu'il commandoit lui-même. Ils partirent enfemble du Senegal le 12 d'Août. Dans l'efpace de dix jours ils arriverent devant l'Isle d'Arguim, où leur débarquement ne trouva pas plus d'oppofition que la premiere fois. Le Gouverneur, fommé de fe rendre, répondit qu'il feroit fon devoir. Mais du Caffe ayant fait dreffer deux batteries de quatorze piéces de canon fort près du chemin couvert, fit un feu fi brufque que la Contrefcarpe fut emportée le 28, & la brêche ouverte deux jours après, avec une mine prête à faire fauter une partie du Fort. Drelincour, Gouver-

(11) Barbot prétend qu'elle fut découverte en 1440, & le Fort bâti en 1441. Defcription de la Guinée, p. 530.

(12) Barbot dit en 1633.

INTRODUCTION.

neur pour les Hollandois, crut qu'il étoit tems de proposer une capitulation (13). Elle fut signée le 29, avec des conditions honorables. La Garnison Hollandoise devoit sortir avec tous ses effets, pour être transportée en Hollande sur une Galliote de cinquante tonneaux; & les Mores qui étoient établis dans l'Isle obtinrent la liberté d'y demeurer. Les affaires de la Compagnie n'étant point alors assez florissantes pour fournir à la réparation du Fort & à l'entretien d'une Garnison suffisante, elle prit le parti de le raser entiérement, en se réservant le droit de renouveller les fortifications dans un autre tems. La paix de Nimegue confirma les François dans la possession d'Arguim. En 1685, les Hollandois se ressentant d'une perte si préjudiciable à leur commerce, & ne voulant pas violer ouvertement le Traité de Nimegue, entreprirent de se rétablir dans la Baye d'Arguim sous le (14) Pavillon de Brandebourg. Leur Vaisseau fut pris, & leurs vûes renversées. Mais ils recommencerent bientôt cette entreprise avec plus de succès; & lorsque la guerre fut allumée en 1688, ils réparerent les anciennes fortifications de l'Isle.

Elle demeure à cette Compagnie par la paix de Nimegue.

Les Hollandois s'y établissent.

Ils s'y maintinrent sans trouble jusqu'en 1721, que la Compagnie Françoise des Indes, qui avoit acheté en 1717 les droits de la cinquiéme Compagnie du Senegal, équipa (15) trois Frégates, sous le commandement de M. de Salvert, pour se remettre en possession d'Arguim. Cette petite Escadre partit de l'Orient le 6 de Janvier 1721, & se rendit à Ténerife, où elle devoit attendre trois autres Vaisseaux qu'on armoit au Havre, & qui avoient ordre de la suivre. M. de Salvert arriva aux Canaries le 3 de Fevrier, mais lorsqu'il étoit prêt à jetter l'ancre dans le Port de Ténerife, on lui tira une volée de canon du Fort ou du Château de Saint André. Au signal qu'il donna pour en apprendre la raison, il vit venir une Barque qui portoit le Pavillon (16) de Saint Roc, & qui s'approcha de la Flotte Françoise avec les précautions qu'on observe dans les tems de peste. Elle apportoit une Lettre du Consul François, pour informer le Commandant que le Roi d'Espagne avoit défendu tout commerce avec les Vaisseaux François, à cause de la peste qui ravageoit alors la Provence; & qu'on fourniroit néanmoins à la Flotte toutes les provisions qui lui étoient nécessaires, pourvû qu'elle se tînt au large à quelque distance. En effet M. de Salvert reçut le lendemain les rafraîchissemens qu'il avoit demandés, mais on éxigea qu'il gardât la Barque avec les provisions.

La Compagnie Françoise des Indes s'en remet en possession.

Le desagrément de cette situation lui fit prendre le parti de laisser, dans l'Isle, un ordre aux Vaisseaux qu'ils attendoit, de le rejoindre au Cap-Blanc; & remettant à la voile il arriva le 13 de Février à Portendic, où il trouva un des trois Vaisseaux du Havre, qui étoit arrivé la veille sans avoir touché aux Canaries. Il mouilla devant la Barre sur sept brasses & demie. Sa Chaloupe, qu'il envoya au rivage, lui rapporta que deux Bâtimens Hollandois de seize piéces de canon, & un Anglois de vingt-six, y étoient venus faire leur cargaison & s'étoient remis en mer le 24 de Décembre, mais qu'on n'y avoit pas vû d'autres Vaisseaux depuis, quoique cette année les gommes fussent en abondance. Il partit dès la même nuit, pour déguiser sa course aux Mores; & por-

(13) Labat, *ubi sup.* p. 70. Drelincour étoit un Refugié François.

(14) De-là l'erreur de Barbot, qui rapporte qu'en 1685. une Compagnie Brandebourgeoise s'établit dans la Baye d'Arguim.

(15) Labat, p. 95. & suiv.

(16) C'est un Pavillon particulier dont on se sert sur mer en tems de peste.

INTRODUCTION.

tant vers le Cap-Blanc, il y arriva le 20 au matin. Le reste de son Escadre n'y étoit point encore. Il découvrit seulement, à une lieue & demie du Cap, une Barque qui gagnoit la terre dans une petite Baye. Tandis que ses Chaloupes furent envoyées à la découverte, il tint conseil, pour chercher le moyen d'entrer sûrement dans la Baye, parce qu'entre ses Pilotes & ses Matelots il n'y avoit personne qui connût cette Côte. Il fut obligé d'avancer la sonde à la main, en se faisant précéder de la Barque & de ses quatre Chaloupes.

M. de Salvert Commandant d'une Escadre Françoise arrivée devant l'Isle d'Arguim.

Il arriva le 24 de Fevrier, au soir, à cinq lieues d'Arguim, où il fut obligé d'amarrer; & le 25, il ne s'efforça pas moins inutilement de trouver un passage pour s'approcher plus près de l'Isle. Le jour suivant il mit, dans la Barque & dans les Chaloupes, les Troupes qu'il destinoit à faire le siége; & partant à leur tête il alla descendre dans une petite Baye, où il vit un Corps de quarante ou cinquante hommes, qui paroissoient retranchés dans le dessein de s'opposer à sa descente. Mais ils s'éloignerent, après avoir tiré quelques coups de fusil, & s'étant placés sur une éminence, ils tinrent ferme jusqu'au premier mouvement que les François firent pour s'avancer. Alors, s'étant encore retirés, ils se posterent dans un lieu qui devoit être un retranchement, puisqu'on ne leur voyoit que la tête, & le bout de leurs fusils. Il fut aisé à M. de Salvert de reconnoître qu'il n'avoit à faire qu'à des Mores, & que les prétendus Brandebourgeois avoient confié le Fort à la défense des Naturels du Pays. Il leur envoya un Trompette, pour les sommer de rendre la Place. Mais loin d'écouter les propositions, deux d'entr'eux sortirent du retranchement le sabre à la main, & conseillerent au Trompette de se retirer. Le Commandant François ne douta pas qu'ils ne fussent résolus de se défendre, à la faveur de l'artillerie du Fort. Les ordres furent donnés pour l'attaque; mais dès la premiere décharge, on vit les Mores se précipiter vers le Fort, d'où ils tirerent aussitôt deux de coups de canon à mitrailles, qui ne firent aucun mal aux Assiégeans. Au lieu du retranchement que M. de Salvert avoit supposé, il trouva une grande citerne, capable de contenir quatre cens hommes. L'eau, quoique médiocrement bonne, fut un grand rafraîchissement pour ses Troupes. Il renvoya de-là son Trompette aux Mores, qui firent feu sur lui.

Il la trouve défendue par les Mores.

Il les force de se retirer dans le Fort.

Lorsqu'il se vit réduit à former une attaque réguliere, il fit reprendre un repos de quelques heures à ses Gens; & les divisant en trois Corps, il envoya le premier pour se saisir d'une seconde citerne, qui n'est qu'à deux cens pas du Fort, & le second pour apporter les munitions qui étoient restées dans les Chaloupes. Le troisiéme eut ordre de chercher une troisiéme citerne, qu'on supposoit encore plus près du Fort, & qui ne se trouva point. Les Mores voyant ce dernier détachement si près de leurs murs, firent une sortie, dans laquelle ils repousserent d'abord les François; mais le Picquet du Camp s'étant approché, les força de se retirer, en laissant derriere eux un de leurs Gens blessé, & les poursuivit jusqu'à la porte du Fort. La nuit du 26, les François s'occuperent à démolir les maisons des Mores, à la portée du pistolet de leur retraite, malgré le feu continuel de leur canon & de leur mousqueterie. Ils auroient pû les détruire plus facilement par le feu; mais ils avoient besoin du bois de charpente pour faire cuire leurs vivres. M. de Salvert renvoya le lendemain son Trompette aux Mores, pour leur déclarer qu'ils seroient traités sans ménagement. Cette menace en fit sortir un, qui répondit en langue Hollandoise,

Attaque du Fort.

Introduction.

landoise, que le Fort ayant été remis à la garde des Mores il alloit prendre les ordres de son Chef, dont il promettoit d'informer les François dans une heure. Il revint en effet, avec la réponse du Chef, qui ordonnoit à ses Gens de défendre le Fort jusqu'à la derniere pierre.

Le vingt-sept au soir ils firent sortir, à la faveur des ténebres, un Parti, qui s'étant glissé au long du rivage auroit surpris infailliblement le détachement qui devoit apporter, dans le cours de la même nuit, les provisions des Chaloupes, si M. de Salvert n'eut découvert assez tôt leur dessein pour faire avancer du même côté une partie de ses Gens & se poster lui-même avec beaucoup d'avantage. Ce mouvement leur faisant craindre qu'on ne leur coupât le passage, ils profiterent de l'obscurité pour rentrer dans leurs murs.

Le dernier jour de Fevrier & les deux premiers de Mars furent employés à faire amener au Camp l'artillerie. On dressa une piéce de six livres de balle, derriere des barils remplis de sable qui servirent de parapet, à la portée du Mousquet de l'angle du Bastion du Sud. Le feu commença le 5 de Mars, à la pointe du jour. Il fut grand du côté des Assiégés, mais de leur seule Mousqueterie, car ils faisoient peu d'usage de leur canon; & leur maniere de s'en servir marquoit beaucoup d'ignorance. M. de Salvert ayant remarqué qu'ils recevoient des secours du Continent par leurs canots, & par une Barque qui étoit à l'ancre au pied du Fort, du côté de l'Est, entreprit de surprendre la Barque ou de la brûler. Mais les Mores la mirent en sûreté du côté du Nord. Cependant les parapets des deux Bastions étoient déja tout-à-fait ouverts, & le canon du Sud démonté. Il ne restoit qu'à faire approcher les Batteries pour agrandir la brêche, & d'y planter les échelles. Le Mardi 8, l'artillerie recommençoit, lorsqu'on avertit M. de Salvert qu'il ne paroissoit plus personne sur le rempart. Il envoya aussi-tôt deux Officiers avec quelques Soldats pour s'assurer de la vérité. Ils s'avancerent, en rampant sur le sable, jusqu'au pied du mur, où ils apperçurent une échelle. Ils ne firent pas difficulté d'y monter; & de s'introduire dans le Fort, où ils ne trouverent que deux Negres, une vieille femme du Pays, & les deux enfans de *Nicolas Both*, ancien Gouverneur d'Arguim. Il apprirent d'eux que tous les Mores avoient pris le parti de la retraite, avec quatre Blancs qu'ils avoient avec eux.

Les Assiégés s'échapent par la fuite.

M. de Salvert prit immédiatement possession du Fort, au nom de la Compagnie. Les munitions & les vivres y étoient encore en abondance; mais il n'y restoit ni marchandises, ni meubles. Les brêches furent réparées; & M. du Bellay nommé Gouverneur, avec une Garnison suffisante : après quoi M. de Salvert ayant fait embarquer son canon, ne tarda point à retourner à bord.

Les François prennent possession du Fort & y laissent un Gouverneur.

Le 19, il apperçut un Bâtiment, qui avoit jetté l'ancre pendant la nuit à une demie lieue de l'Escadre. Il envoya une Frégate pour le reconnoître. C'étoit un Vaisseau Hollandois de vingt-deux piéces de canon & de quatre-vingt hommes d'Equipage, chargé de marchandises pour la Côte, & d'une grosse quantité de poudre. Il apportoit un Gouverneur pour le Fort d'Arguim. Une Galliote, qui étoit venue avec lui, pour le service du Fort, avoit été séparée par le mauvais tems. Si ces deux Vaisseaux étoient arrivés plutôt, il y a beaucoup d'apparence que les Mores se seroient défendus plus long-tems. Comme les Hollandois n'avoient à bord aucune marchandise de contrebande, M. de Salvert ne pensa point à les chagriner; mais il envoya par sa Barque un

M. de Salvert arrête un Vaisseau Hollandois.

INTRODUCTION.

renfort d'hommes & de munitions dans l'Isle d'Arguim, avec ordre d'observer les mouvemens des Hollandois après son départ, & de voir sur-tout s'ils n'entreprendroient pas de s'établir à Portendic, comme ils le firent bientôt. M. du Bellay, nouveau Gouverneur d'Arguim ne s'y arrêta que pour faire l'inventaire des provisions du Fort. Il laissa le sieur Durel, pour commander à sa place, & s'étant rendu le 19 à bord du Jason (17) il arriva le 25 de Mars au Senegal, avec M. de Salvert.

Il se rend à Portendic pour en surprendre deux autres.

Peu de tems après, on y reçut avis par des Lettres envoyées du Désert (18), qu'il y avoit à Portendic deux Vaisseaux d'interlope, actuellement occupés à charger des gommes; l'un de vingt-huit, l'autre de vingt-deux piéces de canon. M. de Salvert partit le 25 de Mai sur le Jason, accompagné d'une autre Frégate, dans l'espérance de les surprendre. Mais la Frégate dont il s'étoit fait accompagner ayant été obligée de relâcher à Gorée pour boucher une voie d'eau, il arriva seul à Portendic le 8 de Juin. Il y trouva deux Vaisseaux à l'ancre, mais ce n'étoient pas ceux qu'il espéroit. L'un étoit une petite Barque échappée d'Arguim; & l'autre, cette même Galliote qui venoit à la suite du Bâtiment Hollandois. La Barque se sauva heureusement, en cotoyant de fort près le rivage. La Galliote, après quelque legere résistance, tomba entre les mains des François. Elle appartenoit à la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, & sa cargaison étoit composée d'ustenciles & d'autres commodités pour les établissemens de Hollande. Jean *Vine*, qui avoit abandonné Arguim sur la Barque avec quatre Mores, étoit déja dans cette Galliote; & vingt-cinq tonneaux de gomme qu'elle avoit à bord la rendoient d'ailleurs une fort bonne prise.

Bonté de cette prise.

Découverte importante que fait M. de Salvert.

M. de Salvert en examinant les Officiers, trouva qu'ils avoient ordre de porter des provisions au Fort d'Arguim, & qu'ils avoient à bord le nouveau Gouverneur qui arrivoit pour cette Isle, nommé *Jean Reers*, avec trente-deux Soldats de recrue pour la Garnison. Le Vaisseau que les François avoient laissé dans la Baye d'Arguim étoit destiné pour la Côte de Guinée. Il devoit seulement mettre le Gouverneur à terre; ou, s'il trouvoit le Fort pris, il avoit ordre de le laisser sur la Galliote, comme il avoit déja fait avant que le mauvais tems l'en eût séparé. Reers étant venu dans la Galliote depuis le Cap Saint-Anne avoit relâché dans l'Isle de *Tidre*, ou de *Ner* (19). Il y avoit trouvé Jean Vine, qui s'y étoit retiré avec les Mores, après avoir abandonné le Fort d'Arguim; &, profitant de l'occasion, il avoit insinué aux Mores que la Compagnie Hollandoise ayant appris que le dessein des François étoit d'envahir leur liberté, l'avoit envoyé exprès pour faire un établissement sur leur Côte, dans la vûe de protéger leur Commerce & de les défendre des insultes de leurs Ennemis; que s'ils étoient disposés à le seconder, il avoit apporté des matériaux pour bâtir un nouveau Fort, & des marchandises pour le Commerce; qu'ils devoient faire fond sur les secours constans de la Hollande, dont ils avoient éprouvé depuis long-tems l'affection: enfin, par ces artifices, il avoit gagné une grande partie de ces Peuples.

Adresse d'un Gouverneur Hollandois pour gagner les Mores.

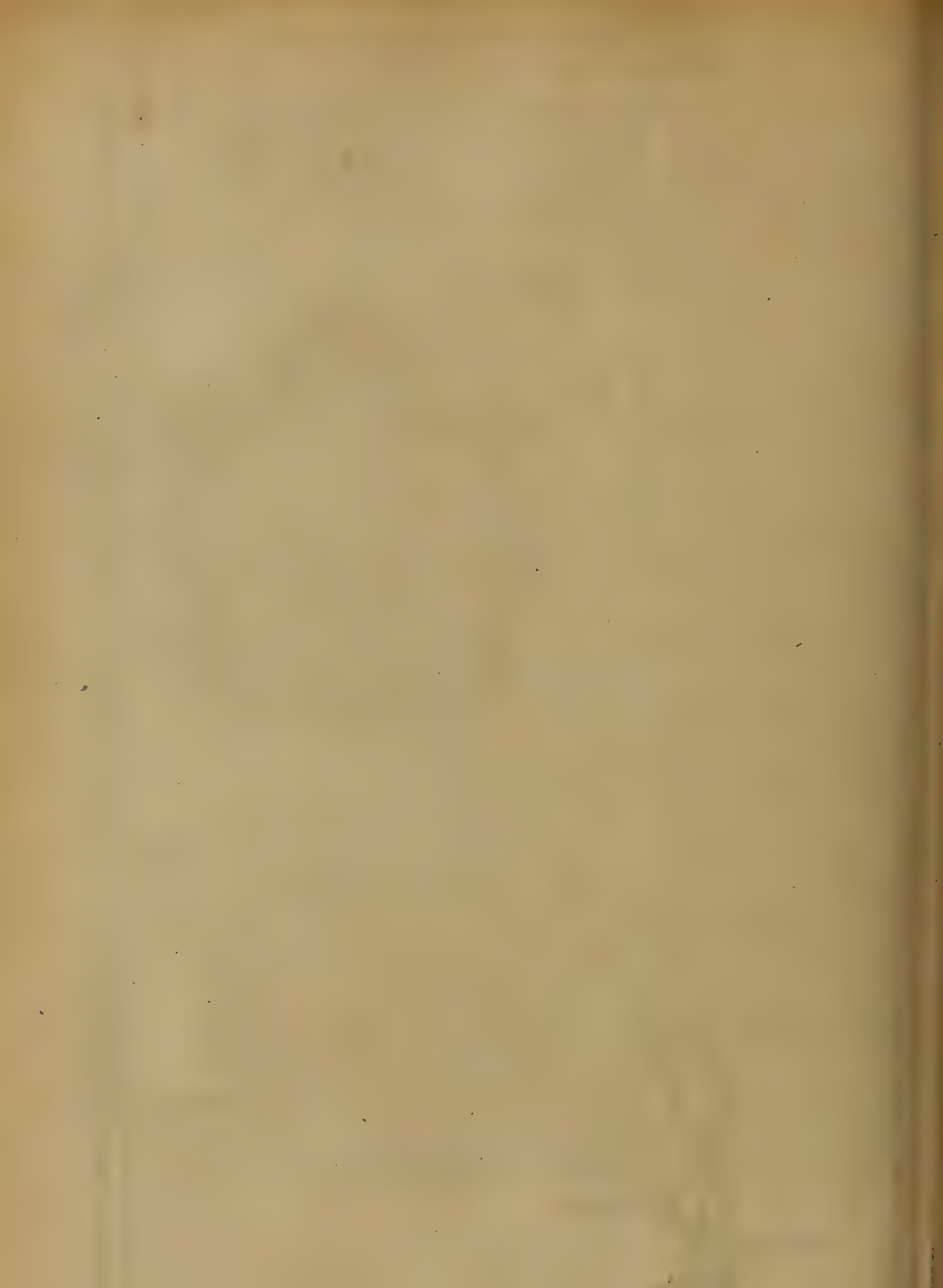
Ensuite étant arrivé à Portendic, il avoit écrit au Prince *Alischandora*,

(17) C'étoit le Vaisseau que montoit M. de Salvert.

(18) C'est une Commune du Sénegal, où l'on s'assemble tous les ans pour le Commerce.

(19) Cette Isle est à dix-huit lieues d'Arguim, au Sud. On la trouve aussi nommée *Naire*.


CARTE
D'UNE PARTIE DE LA
COSTE D'AFRIQUE
Depuis Tanit Jusqu'a la
Riviere du Senegal.
Echelle de 10 Lieues Marines
5
10
Tiré de Labat.
OCEAN OCCIDENTAL
Tanit
Mamelles de
Portendic
Salines
Portendic
Penia ou
Porlud addi
Cap d'Arsenas
Petit
Portendic
Brasses
200 80 70 60 30 20 6
Ganar
200 70 60 30 12 6
Le Grand Palmiste
ou Mats de Navire
Hara
Le Desert
Enguerbel
Rouen
Dombo
Enguiagnet
Lac du
Panier
Foule
Ender
Morigot ou
Canal des Maringouins
200 70
Serinpal
Senegal
Poume
Bouxare
Le Petit Palmiste
Marigot du Bel
Riviere du
I. BIEFECHE
Sagueray
Nayra
200 70 20 6
Gialaear
I. et F. S. Louis
Pointe de Barbarie
Briyurt
Barre du Senegal
18
17
16



Chef More de la Tribu d'*Etaraza* (20), qui avoit été de ses amis dans un autre tems; car Reers avoit déja commandé dans l'Isle d'Arguim au nom de la prétendue Compagnie de Brandebourg. Il parloit d'ailleurs aussi parfaitement l'Arabe que sa propre Langue, & sa conduite lui avoit attiré l'estime & l'affection des Mores. Aussi avoit-il si bien usé de cet ascendant, qu'Alischandora, malgré le Traité qu'il avoit conclu avec les François en 1717, lui avoit accordé la permission de bâtir un Fort à Portendic, lui avoit promis de le secourir contre ceux qui entreprendroient de s'y opposer, & lui avoit même fourni des hommes pour débarquer ses marchandises, & pour commencer la construction de son Fort. Les Hollandois avoient déja sur le rivage quatre canons de quatre livres de balle, & trois cens quintaux de poudre, avec les affuts & des boulets, une Garnison bien armée & fournie de provisions, dix mille briques, quatre cent planches de vingt pieds de long, des solives pour les plattes-formes, & une maison de bois qu'il avoient apportée en piéces, & qui n'attendoit que d'être montée. La Galliote étoit remplie d'autres commodités, qu'ils avoient débarquées à mesure qu'ils avoient chargé leur gomme; de sorte que les François y trouverent encore seize balles de toile, huit caisses d'armes, quatre milliers de poudre, des barres de fer, deux cens quintaux de tabac, & des matériaux pour construire deux Barques.

INTRODUCTION.

Nouveau Fort que les Hollandois veulent bâtir.

La prise de ce Bâtiment, que M. de Salvert envoya au Senegal, & la découverte du projet d'un nouveau Fort, devoit suffire pour allarmer les François, & leur faire prendre de nouvelles mesures. Les plus pressantes étoient de regagner, s'il leur étoit possible, l'esprit d'Alischandora & des principaux Mores de sa Tribu; ou, si l'on ne réussissoit pas par les voies de la douceur, d'y employer la force, en se joignant aux Mores d'Ebreghener leurs plus irréconciliables Ennemis. Il n'étoit pas moins nécessaire d'avoir dans l'Isle d'Arguim un Gouverneur prudent, & capable par de bonnes manieres de rappeller les Mores qui s'étoient retirés, ou de former un nouveau Parti contre les Hollandois. Au lieu de pourvoir au dernier de ces deux besoins, on avoit laissé dans la personne de Duval, l'homme le moins propre à l'emploi qu'il occupoit. Il étoit capricieux, violent, présomptueux, incapable de recevoir un conseil, aussi foible néanmoins & aussi irrésolu dans le danger, que fier & arrogant dans le succès. Loin d'employer la douceur pour gagner les Mores, il commença par les irriter. Ils étoient retournés volontairement de l'Isle de Ner à celle d'Arguim dans l'espérance apparemment d'y être bien reçus par le nouveau Gouverneur; mais l'accueil qu'ils obtinrent de lui fut une volée de toute son artillerie & de sa mousqueterie. Il ne se borna point à cette hostilité. Etant sorti du Fort avec sa Garnison, il fit plusieurs Prisonniers qu'il massacra inhumainement. Sa barbarie alla jusqu'à les faire couper en piéces, & faire exposer des lambeaux de leurs Cadavres sur des poteaux autour de l'Isle, pour faire connoître à ceux qui s'étoient échappés, sur quel traitement ils devoient compter s'ils tomboient entre ses mains. Ils n'est pas surprenant qu'une si monstrueuse conduite ait rendu les Mores incapables de réconciliation. Ils sont naturellement portés à la vengeance; & les Hollandois, avec leur adresse ordinaire, ne manquerent pas d'exciter leur ressentiment. Aussi la Garni-

Mesures que les François auroient dû prendre.

Imprudence du nouveau Gouverneur d'Arguim.

Ses tristes effets sur la garnison.

(20) D'autres le nomment Roi du Pays d'Addi.

INTRODUCTION.

ſon d'Arguim en éprouva-t'elle bientôt les effets. N'oſant mettre le pied hors du Fort, elle y fut attaquée de la diſſenterie & du ſcorbut, qui en firent périr la plus grande partie. Les François n'étoient point accoutumés au climat. La cruauté & la mauvaiſe foi de leur Commandant leur avoient coupé toutes ſortes de ſecours. En un mot le Fort devint bientôt un Hôpital.

La triſte ſituation où ils ſe trouverent réduits eſt repreſentée fort au long dans un Journal du ſieur *Melay*, Magaſinier d'Arguim, dont on ſe borne à donner ici l'extrait (*a*).

Miſere des François.

Le ſieur Robert, alors Directeur Géneral, apprenant le facheux état du Fort d'Arguim, qui ſe trouvoit blocqué par une Trouppe de Mores furieux, envoya une Barque, nommée la Prompte, avec un renfort d'hommes & de munitions. Melay, Auteur du Journal, étoit du nombre. Ce ſecours arriva au Fort le 7 Juillet 1721. Il trouva que de quarante François qui avoient compoſé la Garniſon vingt-huit étoient morts; & que des douze qui reſtoient la plûpart étoient ſi malades qu'en moins d'un mois il en mourut ſix. Nicolas Both, ancien Gouverneur Hollandois, qui étoit venu de France avec M. de Salvert, étoit reſté dans le Fort. Duval auroit étendu ſon commerce & maintenu ſa Garniſon, s'il eût été capable de ſuivre ſes avis. Cependant les malheurs dans leſquels il s'étoit précipité & les réprimandes du Directeur Géneral l'ayant rendu un peu plus traitable, il ſentit enfin de quelle importance il étoit pour lui de ſe réconcilier avec les Mores; &, de concert avec Both, il réſolut de ſe rendre dans l'Iſle de Ner, où les Mores étoient retournés, pour leur faire des propoſitions de paix. Le jour du départ fut reglé; mais Duval ſe rappellant tous les excès auſquels il s'étoit emporté, manqua de courage au moment qu'il devoit s'embarquer.

Le Gouverneur cherche à ſe reconcilier avec les Mores.

Both ſe rend dans l'Iſle de Ner & regagne les Mores.

Both partit ſeul, le 12 de Juillet, accompagné d'un Sécretaire, d'un More nommé *Eman*, qui avoit échappé à la fureur de Duval, & de ſept Soldats de la Garniſon. Il fut reçu civilement par les Mores, qui lui promirent de retourner à Arguim lorſqu'ils auroient appris qu'il en ſeroit Gouverneur; mais ils proteſterent qu'on ne les y reverroit pas ſous le commandement de Duval. Both s'efforça de les adoucir par ſes promeſſes. Il les engagea même à lui prêter deux Barques; l'une pour la pêche des Tortues, l'autre pour procurer des vivres à la Garniſon du Fort. La ſeconde étant revenue la premiere, il l'envoya auſſi-tôt à Arguim, chargée de trente Moutons qu'il avoit achetés, ſous la conduite de deux Soldats François & de cinq Mores. Il écrivit en même tems à Duval de traiter humainement les Mores, & de réparer ſes cruautés par des careſſes. Ce conſeil fut ſuivi fidélement. Mais Duval dégoûté d'une Commiſſion dans laquelle il s'étoit conduit ſi mal, prit le parti de ſe décharger du Commandement ſur Both, & de ſe rendre au Senegal.

Ils retournent à Arguim.

Après ſon départ, les aſſurances que Both donna aux Mores qu'il ne reviendroit jamais, en attirerent un grand nombre dans l'Iſle d'Arguim. Ils y recommencerent leurs Etabliſſemens. Le Commerce prit bientôt une nouvelle forme, & l'abondance qui regna dans le Fort ſervit à rétablir la Garniſon. On comptoit déja trois cens Mores dans l'Iſle, & les affaires n'auroient pas ceſſé de proſpérer, ſans l'imprudente conduite d'un Officier nommé *le Riche*. Cet homme, qui reſſembloit à Duval par le caractere, leur donna tant de ſujets

(*a*) Il ſe trouve dans l'Afrique Occidentale de Labat, Tome I. p. 116.

de mécontentement, qu'abandonnant les Habitations qu'ils avoient sous le Fort, ils allerent se placer beaucoup plus loin, c'est-à-dire, hors de la portée du canon, pour assurer la liberté de leur retraite lorsqu'ils y seroient forcés par les événemens. Cette défiance causa beaucoup d'inquiétude à Both, tandis que le Riche continua de se rendre odieux par de nouveaux sujets de plainte. Enfin les Chefs des Mores déclarerent à Both qu'ils étoient déterminés à se retirer encore dans l'Isle de Ner, avec d'autant plus de raison que le Riche se vantoit d'obtenir bientôt le Commandement, & qu'ils le connoissoient aussi méchant que Duval.

INTRODUCTION.
Nouveaux mécontentemens.

Cependant comme Both avoit entr'eux beaucoup d'amis, ils lui donnerent avis que Reers, après avoir trouvé le moyen d'achever son Fort à Portendic, avoit équipé une grande Barque pour venir surprendre Arguim. Il parut en effet, le 30 d'Août; mais, les Mores amis de Both ayant contenu les autres dans la soumission, il manqua son entreprise. Quelque tems après, Both fut informé par d'autres avis qu'il étoit arrivé à Portendic cinq Vaisseaux Hollandois, ausquels on supposoit la même vûe. Il n'en pouvoit douter, depuis que le 25 de Septembre il avoit vû dans la Baye d'Arguim une autre Barque avec Pavillon Hollandois, conduite hors d'usage, & dont le but étoit sans doute de s'assurer si le Fort étoit encore entre les mains des François. Aussi-tôt que leur Pavillon avoit paru sur le Fort, la Barque avoit fait divers mouvemens, après lesquels elle avoit enfin jetté l'ancre. Both y avoit envoyé un Charpentier Hollandois du Fort, avec deux François, pour sçavoir ses intentions. Ils avoient rapporté, à leur retour, qu'elle appartenoit à un Vaisseau Hollandois de 24 pieces de canon, qui étoit à l'ancre près du Cap Sainte-Anne, chargé de provisions pour Reers, que les Hollandois croyoient déja maître d'Arguim.

Entreprises des Hollandois sur Arguim.

Quoique le Prince Alischandora eût assuré Both de son amitié pour les François, & qu'il eût même donné ordre à Reers de quitter Portendic, ces avis demandoient beaucoup de vigilance & de précautions contre une surprise. Both envoya au Senegal, pour solliciter le Directeur General de lui fournir du secours. Mais il apprit, dans l'intervalle, des nouvelles fort chagrinantes. Un More, nommé *Hamer Vonal*, à qui Duval avoit accordé pendant son Gouvernement la permission de commercer sur les Côtes avec le Pavillon de la Compagnie, ayant rencontré *la Curieuse*, Barque Françoise qui étoit partie du Senegal pour Arguim, & qui avoit échoué près de l'Isle *Texoli*, à cinq lieues d'Arguim, avoit massacré le Patron, nommé *Georges du Boc*, & sept Matelots. Duval même eut le malheur de tomber entre les mains de ce Brigand, qui lui fit porter la peine de son arrogance & de ses cruautés. Il venoit aussi du Senegal, dans une Barque chargée de munitions. Hamer, s'étant joint avec deux petits Bâtimens Moresques, étoit à la pêche aux environs du Cap Blanc, lorsqu'il vit paroître la Barque Françoise. Il s'en approcha; & montrant à Duval ses propres Passeports, il obtint de monter dans la Barque, où les Mores tuerent Duval avec seize Matelots François. Ce tragique évenement arriva le 16 d'Octobre 1721.

Feinte réconciliation d'Alischandora avec les François.

Prise d'une Barque Françoise, & Matelots massacrés.

Duval est tué dans sa Barque.

Les François d'Arguim reconnurent facilement leur Barque, lorsqu'ils la virent paroître à la Pointe Sud du Cap Blanc avec trois Barques Mores; mais ne se défiant pas d'une si cruelle trahison, ils n'en furent informés que plusieurs jours après. Both fit mettre aussi-tôt sa Garnison sous les armes. Il se saisit de cinq parens

Précautions du Gouverneur d'Arguim.

INTRODUCTION.

de Hamer & de deux femmes de la même Nation. Il arrêta deux Barques qui appartenoient aux Mores, & qui étant leur seule ressource pour quitter l'Isle, lui donnerent le pouvoir de les faire rapprocher sous le canon du Fort. Ensuite il dépêcha le *Marbut* (21) ou le Prêtre de l'Isle, avec trois Mores, pour aller déclarer au perfide Hamer que s'il ne se hâtoit de restituer la Barque, ses parens seroient envoyés dans les cachots du Senegal. Mais la Fortune préparoit au Commandant d'Arguim une disgrace beaucoup plus sensible.

Alischandora se déclare contre les François.

Alischandora, levant enfin le masque, parut devant l'Isle le 26 d'Octobre, avec des forces considérables, & fit dire à Both qu'étant venu dans la Barque de Duval, avec son frere qui se nommoit Cherigny, & sept Mores, ils le prioient de leur accorder une conférence à bord. Il répondit que ce n'étoit pas l'usage pour un Gouverneur de s'éloigner si fort de sa Place, mais que le Prince seroit reçu avec honneur s'il vouloit prendre la peine de venir dans le Fort. La nuit suivante, quelques Mores se glisserent sur les Barques qui étoient au pied du Fort, &, malgré le feu de la Garnison, les enleverent, avec tous les Canots qu'ils purent trouver. Après cette execution Alischandora ne gardant plus de mesures, débarqua un Corps de quinze cens hommes, & se saisit des deux Citernes. Les Mores qui avoient leurs Habitations près du Fort, les quitterent pour se joindre à leurs Compatriotes; & la seule vengeance que Both en put tirer fut de démolir leurs maisons & de faire transporter les matériaux dans ses murs. Depuis le 27 d'Octobre jusqu'au 16 de Novembre Alischandora lui fit porter tous les jours de nouvelles propositions, en le pressant de lui rendre le Fort & de se livrer lui-même entre ses mains. Il s'étoit déja saisi de le Riche. Une Barque qui arrivoit du Senegal fut prise aussi par les Mores, quoiqu'au signal qu'elle reçût du Fort elle eût remis à la voile pour s'écarter.

Alischandora débarque 1500 Mores.

Both voyant son eau & ses provisions diminuer, fit sortir les bouches inutiles. Mais lorsqu'il croyoit sa défense assurée par de nouveaux soins, les Mores firent jouer une mine, qu'ils avoient creusée sous une vieille voûte qui est à l'Est du Fort, sans qu'on se fût apperçu de leur travail. Elle causa plus de bruit que de mal. Cependant elle fit sauter une partie de la premiere fortification; & l'ébranlement fut si furieux dans le Fort, que les portes des maisons & des armoires s'ouvrirent avec violence. Both, qui avoit à redouter d'autres périls de la même nature, & qui perdoit l'espérance d'être secouru du Senegal, sans compter que les vivres & les munitions commençoient à lui manquer, fit proposer enfin au Prince Alischandora de lui remettre le Fort, à condition que les honneurs de la guerre fussent accordées à la Garnison, avec une Barque pour se rendre au Senegal. Alischandora y consentit; mais le jour suivant il rétracta sa promesse. Dans une situation si desespérée Both prit le parti de faire construire sécrettement une Barque, pour se retirer pendant la nuit avec ses gens, avec la résolution d'employer le reste de sa poudre pour faire sauter le Fort à son départ.

Mine que les Mores font jouer.

Reers, Gouverneur de Portendic, qui étoit d'intelligence avec Alischandora, fut informé de ce terrible dessein, & se crut obligé de prévenir la ruine du Fort par une composition moderée. Alischandora se livrant à ses conseils,

(21) Les François l'appellent *Marabou*. Quelques Auteurs Anglois écrivent *Marabouts*, & Jobson *Margbucks*. *Marbut* ou *Morabet*, en Arabe, signifie un Hermite ou un Religieux.

demanda une conference avec les François, à la portée du pistolet de leurs murs. On y convint que la Place seroit rendue, pourvû que Reers parût en personne & se rendît garant de la fidelité des Mores. Mais soit que Reers eût déja quitté leur Camp, où il étoit venu secrettement avec eux, soit qu'il ne fût pas empressé de paroître dans une occasion de cette nature, il envoya un de ses Officiers, à qui Both fut obligé de remettre le Fort. Alischandora prit possession du peu de munitions & de vivres qui restoient aux François, & leur fournit une Barque, dans laquelle ils se rendirent à Portendic. Ils étoient au nombre de vingt-cinq. Reers leur rendit, suivant les articles, *la Prompte*, ancienne Barque de Duval, qui les transporta au Senegal le 18 de Janvier 1722.

INTRODUCTION.

Reddition du Fort d'Arguim.

La Compagnie Françoise des Indes, qui étoit en possession du Commerce d'Afrique depuis 1717, n'eut pas plutôt appris la perte du Fort d'Arguim, qu'elle résolut non-seulement de s'en remettre en possession, mais encore de chasser les Hollandois de Portendic. Elle équippa, au Port de l'Orient, une Escadre de quatre Frégates & d'une Galliote, sous le Commandement du Sieur Froger de la Rigaudiere. Le Sieur Brue, nommé Commissaire Géneral pour le réglement des affaires de la Compagnie en Afrique, s'embarqua sur la même Escadre. On nomme les Vaisseaux & leurs forces :

La Compagnie des Indes entreprend de s'y retablir.

Escadre qu'elle y envoie.

	Canons.	Hommes.	Capitaines.
L'Apollon,	44	347	M. de la Rigaudiere.
Le Duc du Maine,	24	200	M. de Joganville.
Le Maréchal d'Estrées,	22	140	M. de Landouine.
La Mutine,	18	143	M. de la Clisse.
L'Esperance,	8	23	M. Hory.

Cette petite Flotte partit de l'Orient le 8 de Décembre 1722. Mais elle fut arrêtée par les vents contraires jusqu'au 13 de Janvier, qu'elle remit à la voile. A trois lieues de Madere, elle rencontra une Flotte Hollandoise de douze Vaisseaux, qui alloient aux Indes orientales. De part & d'autre on arbora son Pavillon, mais on passa sans se saluer. Le 30 de Janvier M. de la Rigaudiere arriva heureusement à Gomera, une des Canaries, & fit complimenter le Gouverneur par son Major d'Escadre, en lui faisant demander la liberté de renouveller sa provision d'eau. Mais quoique les François produisissent leurs billets de santé, ils trouverent cet Officier infléxible, à cause de la peste qui regnoit encore en Provence. Il leur répondit qu'il y alloit de sa tête, & que ses ordres portoient peine de mort. L'Escadre se trouva forcée de porter vers le Cap-Blanc, où elle arriva le 6 de Fevrier.

On lui refuse de l'eau à Gomera.

Elle y trouva une Galliote, une Fregate & deux Chaloupes, qui étoient parties du Senegal dès le 2 de Décembre, par l'ordre du Directeur General, mais qui avoient employé deux mois à doubler le Cap-Blanc. Il leur manquoit une Corvette, nommée *la Bonne avanture*, qui avoit été séparée par le vent, & qu'on suposoit retournée au Senegal, ou jettée peut-être vers les Antilles. M. de la Rigaudiere apprit ici que les Hollandois avoient à l'ancre, sous le Fort d'Arguim, un Vaisseau de ving-deux pieces de canon, & fut informé par les Lettres du Directeur General de tout ce qui s'étoit passé au Siége de cette Place. On lui marquoit aussi que le Gouverneur Reers se soutenoit à Portendic avec

Elle trouve un renfort du Senegal au Cap-Blanc.

INTRODUCTION.

une petite Garnison, & que les Hollandois avoient reçu avis du dessein des François quatre mois avant leur arrivée. Son inquiétude fut que les quatre Bâtimens du Senegal ayant consumé toute leur eau, ne prissent ce prétexte pour retourner sur leurs traces si les citernes d'Arguim leur manquoient. L'évenement justifia ses craintes. Cependant il entra dans la Baye d'Arguim, malgré la difficulté du passage, où l'Apollon échoua sur le banc, & ne put se dégager qu'à la faveur de la marée suivante. Le 12 de Fevrier, toute l'Escadre jetta l'ancre devant l'Isle, à la distance de cinq lieues.

Elle entre dans la Baye d'Arguim.

Dès le lendemain on mit dans les petits Bâtimens, les munitions, l'artillerie & tout ce qui étoit nécessaire pour le Siége. Mais lorsqu'ils s'approcherent du rivage, ils virent paroître, au Nord-Ouest de l'Escadre, un Vaisseau qui les obligea de retourner vers leur Flotte. Le Commandant détacha aussi-tôt une Chaloupe, pour l'aller reconnoître & pour observer ses mouvemens. Elle revint le matin du jour suivant; & le Vaisseau étranger parut avoir jetté l'ancre à trois lieues au Nord-Ouest. Alors M. de la Rigaudiere envoya une Barque avec la même Chaloupe, pour l'observer de plus près. Ces deux Bâtimens s'étant avancés à moins d'une lieue du Vaisseau, virent venir à eux sa Chaloupe. Ils en prirent les Matelots pour mettre à leur place quelques-uns de leurs propres gens, & continuerent de faire voile vers le Vaisseau. Mais étant au-dessous du vent, il lui fut aisé de s'échapper à toutes voiles en leur lâchant sa bordée. Ils apprirent des Matelots qu'ils avoient pris, qu'il se nommoit le Flessingue; qu'il appartenoit à la Compagnie Hollandoise des Indes occidentales; que le nom du Capitaine étoit Jacob Vanderstolk; que l'Equipage étoit de trente-trois hommes, & l'artillerie de dix-huit piéces; enfin qu'il avoit à bord vingt Soldats & un Caporal pour le Fort d'Arguim. Il étoit parti d'Amsterdam le 30 de Novembre 1722. Il avoit relâché le 17 de Décembre à Plymouth, d'où il avoit remis à la voile le 10 de Janvier.

Un Vaisseau Hollandois leur échappe.

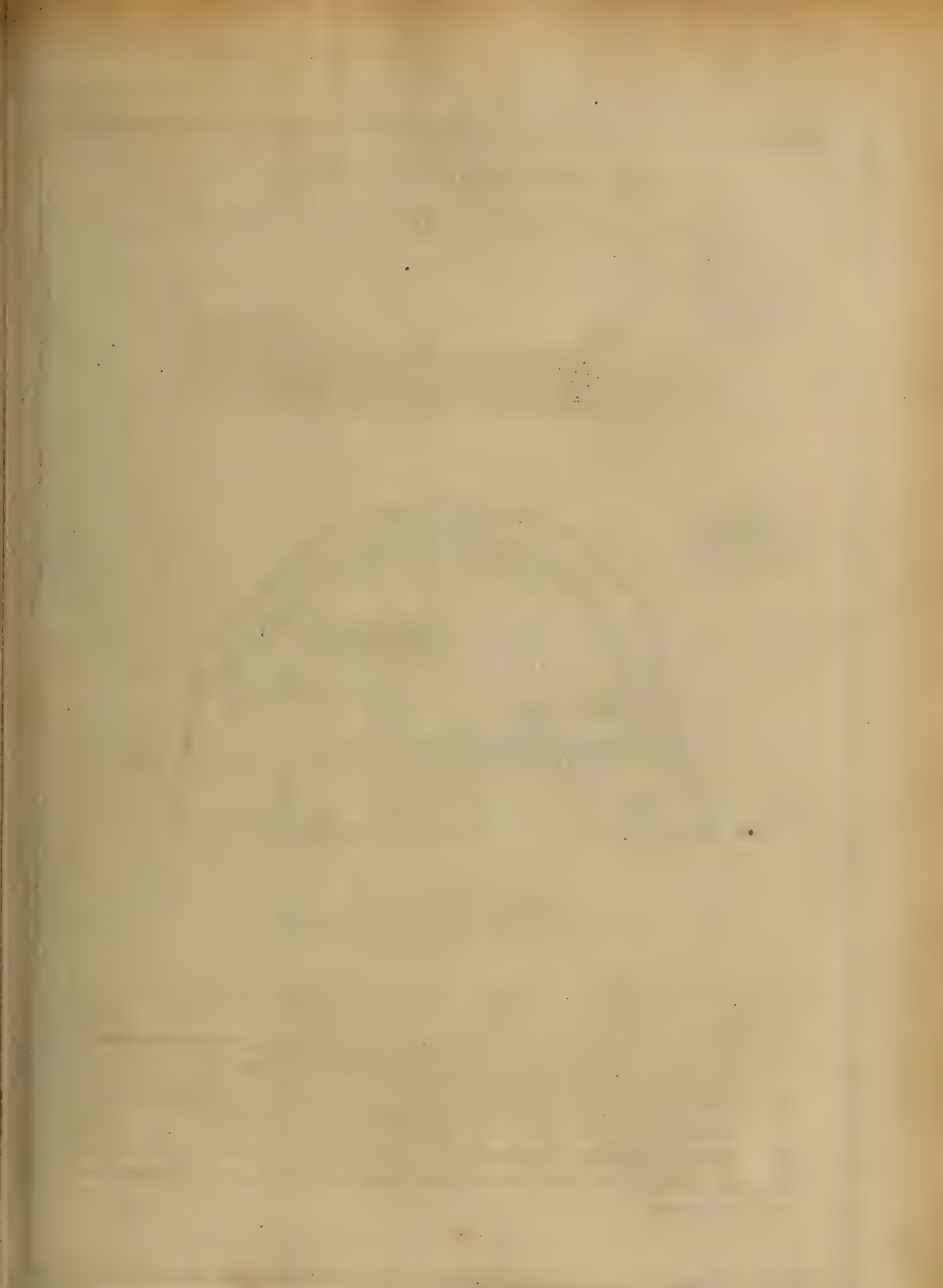
Les Barques, avec les Munitions & les Troupes destinées pour la descente, partirent le seize au matin; mais les vents & les marées devinrent si contraires, que n'ayant pû gagner la pointe Sud de l'Isle avant le soir, le débarquement fut remis au lendemain. Le 17, deux détachemens, chacun de deux cens hommes, descendirent sans résistance. Ils s'avancerent vers le Fort, jusqu'à la portée du canon; & Careron, Commis de la Compagnie, fut envoyé avec un Trompette pour sommer le Gouverneur de se rendre. On fit dire en même tems au Capitaine d'un Vaisseau Hollandois qui étoit sous le Fort, de se retirer, & d'aller mouiller librement près de l'Escadre Françoise, parce qu'il n'y avoit pas de guerre entre la France & la Hollande. Careron avoit ordre de reclamer cinq prisonniers François qui étoient dans le Fort.

Descente des François dans l'Isle d'Arguim.

Reers, qui en étoit le Gouverneur, répondit que la garde de cette place lui ayant été confiée, il étoit résolu de la défendre jusqu'à l'extrêmité; que Both la lui avoit vendue, & qu'il la tenoit du Roi de Prusse pour la somme de trente mille risdalles. A l'égard des cinq François que M. de la Rigaudiere faisoit réclamer, il protesta que trois d'entre eux s'étoient engagés volontairement dans la Garnison; que les deux autres, qui étoient MM. le Riche & du Vaux, lui avoient été remis par Alischandora pour la somme de six cens risdalles qu'ils lui devoient, & qu'en payant cette dette, on pouvoit compter d'obtenir leur liberté,

Ils somment le Fort de se rendre.

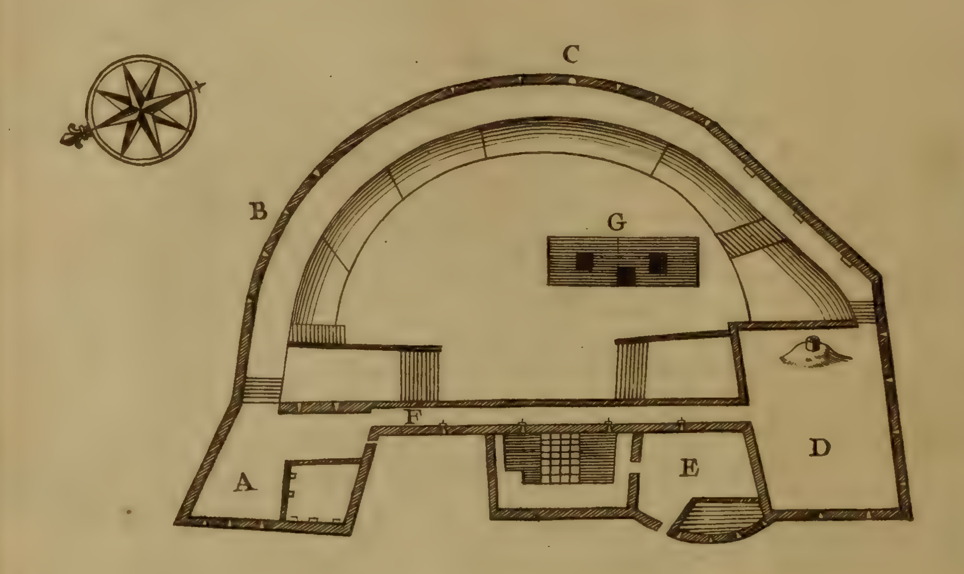
Le



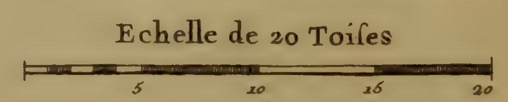
PLAN DU FORT D'ARGUIM

Pris par Mr. Perrier de Salvert le 8 Mars 1721.





Echelle de 20 Toises



A. *Bastion de la Droite qui a 4 faces. 4 Canons de 8 ℔ de Bale, et 3 de 3 ℔*

B. *Batterie de 4 Canons de 4 ℔ de Bale qui battent a la Mer.*

C. *Batterie de 4 Canons de 6 ℔ avec 4 autres petits de 8 onces, une Guerite au milieu de la Batterie, de plus 3 pierres d'une livre qui battent a la Mer*

D. *Bastion qui a 4 faces. 2 Canons de 24 ℔ et cinq autres de 8 ℔ de plus un mortier de fonte de 60 ℔ de Bombe. Sur le Bastion une Plateforme*

E. *Dans la demy Lune 2 Canons de 12 ℔*

F. *Sur le Fossé le long de la muraille de la fausse porte il y a 4 Pierriers d'une livre*

G. *Les Cisternes.*

Le même jour, M. de la Rigaudiere fit avancer ses Troupes au Nord de l'Isle, & détacha trois Compagnies pour prendre possession des Citernes. En passant devant le Fort elles essuierent huit ou dix coups de canon, mais sans aucune perte. Elles trouverent la grande Citerne remplie de pierres, de sable, & de carcasses de bêtes. Il restoit un peu d'eau dans la petite, mais qui sentoit le sel. Le tems ayant manqué aux Assiégés pour la remplir, ils n'avoient trouvé que cet expédient pour la corrompre. Une partie des François entreprit de nettoyer la grande Citerne, tandis que les autres firent avancer l'artillerie. Les Hollandois firent une sortie la nuit suivante, dans l'espérance d'enlever deux piéces de canon, qui étoient près des Citernes; mais ils furent contraints de se retirer. Le 18, après des efforts inutiles pour nettoyer les Citernes, les Officiers de la Flotte jugerent dans un Conseil que la disette d'eau ne permettoit pas d'entreprendre un siége long & difficile. M. de la Rigaudiere fit signer cette délibération par tous les Officiers Géneraux, ce qui n'empêcha pas M. de Brue de protester au nom de la Compagnie des Indes contre treize articles du Mémoire, en répondant particuliérement à celui de l'eau, qu'il auroit été facile d'en tirer du Senegal. L'artillerie & les Troupes n'en furent pas moins rembarquées le jour suivant. Cependant l'Escadre continua de demeurer à l'ancre dans la Baye jusqu'au 25, qu'elle mit à la voile pour le Cap-Blanc. Elle y arriva le 27. Après y avoir passé trois jours à l'ancre elle fit voile à Portendic, pour ruiner le Fort Hollandois dans sa naissance, & cette expédition lui ayant mieux réussi que la premiere, elle se rendit de-là au Senegal.

INTRODUCTION.

La disette d'eau les force de se retirer.

Cependant le mauvais succès de celle d'Arguim rebuta si peu la Compagnie des Indes, qu'ayant équippé une nouvelle Escadre, elle en donna le commandement à M. de Salvert, qui s'étoit rendu maître de ce Fort en 1721. Il partit de France au mois de Janvier 1724, avec toutes les munitions qui pouvoient assurer son entreprise; sur-tout avec d'excellens Officiers & trois Compagnies de Marine. Le mauvais tems l'obligea de relâcher aux Canaries, où il prit des rafraîchissemens; après quoi remettant à la voile le 7 Fevrier, il arriva le 14 devant l'Isle d'Arguim. Il fit sa descente avec tant de diligence, que les Hollandois surpris, n'eurent le tems, ni de faire des retranchemens, ni de corrompre les Citernes. M. de Rambures fut envoyé immédiatement pour se saisir de la plus grande, & pour reconnoître la cause d'un feu qu'on avoit apperçu devant le Fort. Il revint avant la nuit. La Citerne n'avoit pas reçu d'altération. Les Assiégés n'avoient pas de Garde avancée; & les flammes qu'on avoit vûes venoient de l'Habitation des Mores, que les Hollandois avoient pris le parti de réduire en cendres.

Nouveaux préparatifs des François contre Arguim.

M. de Salvert est chargé de l'entreprise.

Le 15, à la pointe du jour, M. de Salvert fit avancer ses Troupes sur une seule colomne, & se campa vis-à-vis du Fort, à la portée du canon, derriere la courtine, où M. de la Rigaudiere s'étoit campé l'année précédente. Il détacha quelques Soldats pour se saisir de la petite Citerne, & lui-même il alla choisir un lieu pour y dresser ses batteries. En s'avançant dans cette vûe, il découvrit un Corps de Mores qui marchoient vers la petite Citerne; ce qui l'obligea d'envoyer M. de Fremigan avec quinze Grenadiers, pour soutenir son détachement. Cet Officier trouva les Mores déja repoussés. Les Citernes étoient remplies d'excellente eau; secours qui contribua beaucoup au succès

Il met le siége devant le Fort.

INTRODUCTION.

du siége. A quatre heures après midi, les Troupes Françoises se posterent dans un lieu à couvert de l'artillerie du Fort. Le 16, un Officier, nommé M. de la Rue, avec toutes les Barques de l'Escadre, prit possession d'une petite Crique au Sud-Ouest de l'Isle, & si voisine du camp, qu'on y pouvoit faire passer aisement les provisions. Le même jour, M. de Salvert fit l'essai de quelques pieces de campagne d'une nouvelle forme, & trouva qu'elles portoient au-delà du Fort. Pendant la nuit suivante, M. Belugard fut employé à dresser les batteries.

Le 17, à huit heures du matin, les Mores firent une sortie; & s'étant divisés en deux corps, ils allerent attaquer les Citernes à la faveur de l'artillerie du Fort. Mais ils furent repoussés avec perte de quelques hommes. Le même jour, M. de Salvert envoya deux Chaloupes commandées par les sieurs Dupuis & Courtois, pour croiser au Nord de l'Isle, & couper la communication du Fort avec le Continent. Le travail des batteries fut si ardent le 18, que les canons & les mortiers furent en état de jouer le 19. Alors le Commandant François envoya un Trompette aux Assiégés, pour leur proposer de se rendre. Ils demanderent jusqu'au lendemain pour déliberer. Ce tems fut employé par les François à perfectionner leurs batteries. Le jour suivant, qui étoit le 20, M. de Saint Pierre, déguisé en Trompette se presenta devant la porte du Fort, pour recevoir la réponse à laquelle on s'étoit engagé. Il avoit ordre de faire des observations qui surpassoient les lumieres d'un simple Soldat; mais on le pressa de retourner au camp pour demander encore un jour de délai. Il fut renvoyé avec la même diligence, pour déclarer que si l'on tardoit un moment de plus à se rendre, le feu des batteries alloit commencer. Dans le chagrin d'un ordre si précis, le Gouverneur répondit brusquement qu'il se pendroit plutôt que de se deshonorer par une lâcheté, & qu'il se défendroit jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Le Gouverneur fait mine de vouloir se defendre.

On commença sur le champ à tirer. Le feu fut si vif, que dès la troisiéme bombe, le Gouverneur arbora le Pavillon blanc. Messieurs de Belugard & de Barilly furent envoyés pour sçavoir ses intentions. Il demanda encore quarante-huit heures pour déliberer. Mais cette proposition ayant été rejettée, il délivra le Riche & de Vaux, qui étoient prisonniers dans le Fort, & donna des otages tandis qu'on régla la Capitulation. Les articles furent, 1°. Que les appointemens dûs à la Garnison par la Compagnie des Indes, seroient payés sur les effets qui se trouvoient dans le Fort. 2°. Qu'elle sortiroit immédiatement avec son seul bagage. Aussi-tôt que le Traité fut signé, M. de Salvert s'étant avancé avec ses Troupes jusqu'à la porte du Fort, trouva le Gouverneur qui lui présenta les clefs. Mais comme la porte étoit encore bouchée, les François furent obligés de passer sur le mur avec des échelles, tandis qu'on travailloit à rendre l'entrée libre.

Arguim repris par les François.

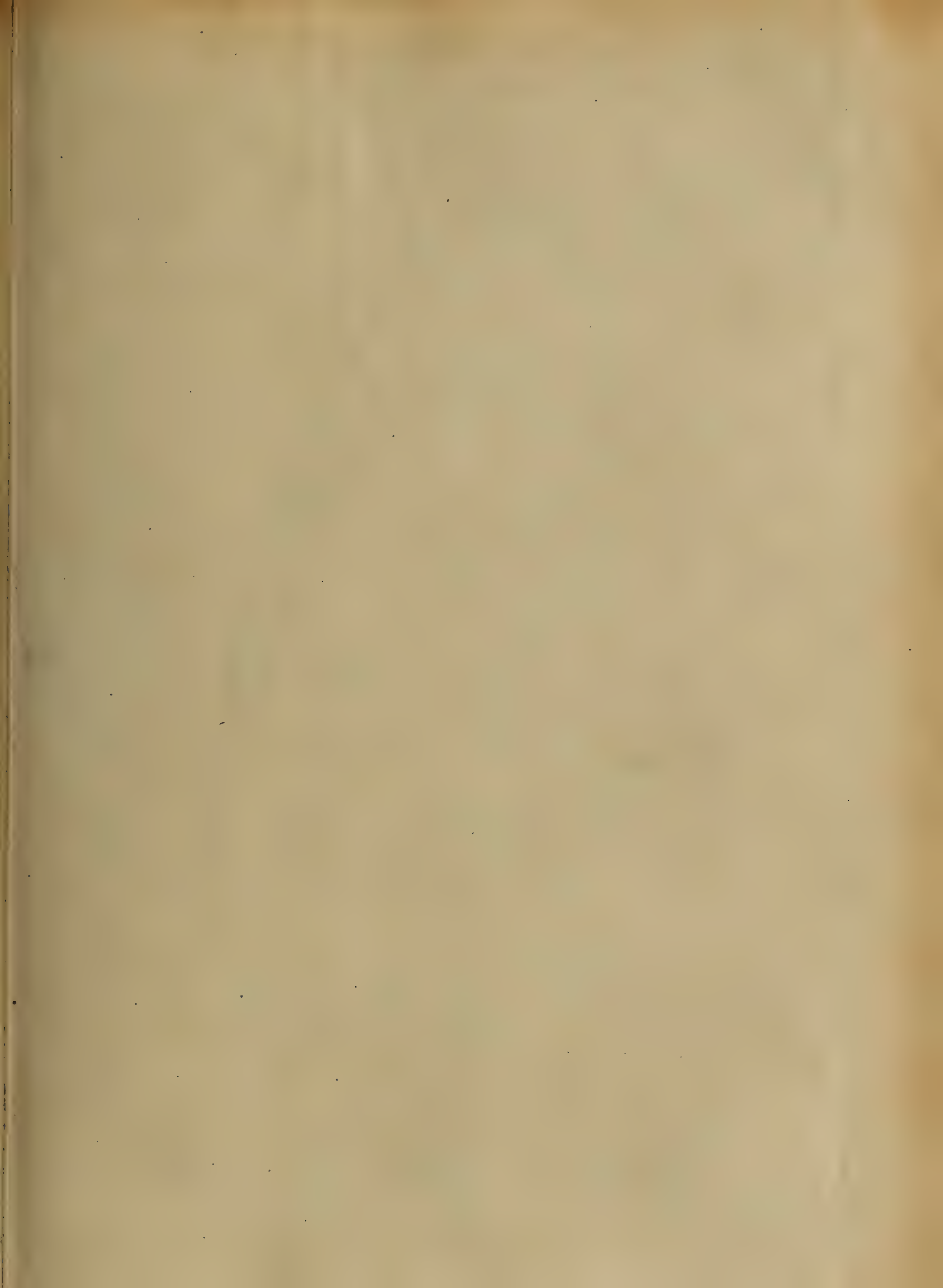
Capitulation.

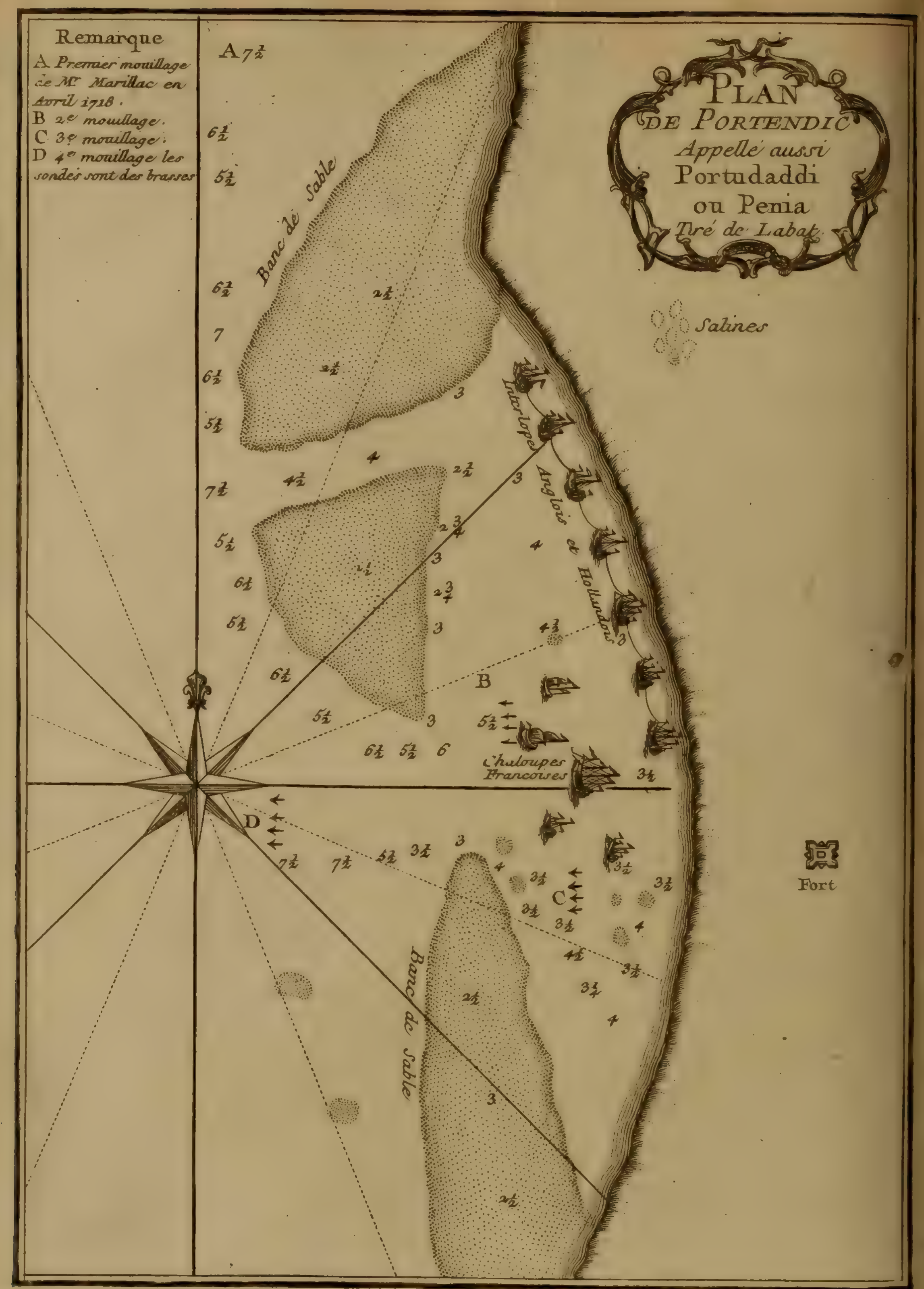
M. de la Motte, nommé Gouverneur par la Compagnie, fut laissé dans l'Isle d'Arguim avec une Garnison, un Major, un Magasinier, trois Sécretaires & un Chirurgien; après quoi l'Escadre Françoise fit voile à Portendic, où elle arriva le 1 de Mars 1724.

M de la Motte nommé Gouverneur.

Portendic, ou plutôt *Portodali*, que les Mores nomment (22) *Goura*,

(22) Ou Jura, ou Gioura. C'est le même lieu que *Penha* ou Pensa, appellé aussi Raalgat, qui, suivant Barbot, est à sept lieues au Sud des Sept-montagnes, & quarante-cinq





Remarque
A Premier mouillage de Mr Marillac en Avril 1718.
B 2e mouillage.
C 3e mouillage.
D 4e mouillage les sondes sont des brasses
PLAN DE PORTENDIC
Appellé aussi
Portudaddi
ou Penia
Tiré de Labat
Salines
Banc de Sable
Interlopes
Anglois et Hollandois
Chaloupes Francoises
Fort
Banc de Sable

est une Baye située entre Arguim & le Senegal. Elle est à dix-huit dégrés six minutes de latitude du Nord. Deux grands bancs de sable, qui n'ont que deux ou trois brasses d'eau, & qui joignent des deux côtés le Continent, lui servent de défense naturelle, & forment, au milieu, un Canal d'environ quatre vingt brasses de largeur, où la profondeur de l'eau est depuis cinq jusqu'à sept brasses. Celle de la Baye est depuis quatre jusqu'à six; mais pendant une grande partie de l'année, la violence de la mer y rend l'ancrage fort dangereux. Elle a d'ailleurs un inconvénient fort considérable. C'est qu'un Vaisseau qui manque la latitude en venant du côté de l'Ouest, ne trouve pas facilement le Canal. Du côté du Sud on s'y trompe moins, parce qu'entre l'embouchure du Senegal & Portendic, il n'y a pas de Baye, ni même de Crique remarquable, & qu'on n'y voit qu'une Côte brisée, avec de petites hauteurs par intervalles, jusqu'à trois lieues de Portendic, où la terre venant à s'abaisser, offre un rivage uni, & forme une petite Crique, que les François ont nommée le petit Portendic. Au Nord de cette Crique, on trouve quelques éminences, qui forment la pointe Sud de la grande Baye. Quand on est vis-à-vis cette pointe, il faut tenir pendant trois lieues Nord quart Nord-Est.

INTRODUCTION.

Description de la Baye de Portendic.

Difficulté de la reconnoître.

Au Nord des éminences qu'on vient d'observer, on a trois lieues d'un rivage bas & uni, au milieu duquel il se trouve trois arbres, également éloignés l'un de l'autre. Plus loin au Nord, il s'en trouve un quatriéme, qui est seul, près de deux collines rondes, qu'on prendroit, dans un espace si bas, pour deux Vaisseaux à la voile. Voilà les meilleures marques de terre pour ceux qui arrivent du côté du Sud. Mais on ne les distingue pas si facilement du côté de l'Ouest, parce que la terre est fort basse, & que les bancs ne permettent pas de s'approcher assez du rivage. A l'Est & à l'Ouest de Portendic, on trouve, à la distance de cinq lieues, huit ou neuf brasses d'eau. A deux lieues & demie, on trouve encore sept brasses; mais c'est là que commence le banc, qui s'étend Nord-Ouest quart d'Ouest, & Ouest-Nord-Ouest, & qui n'a guéres que trois brasses & demie de fond. Au Sud de la Baye, on découvre encore dix ou douze petites éminences; & la terre, du côté du Nord, paroît verte & unie, avec un Palmiste sur une pointe, à une lieue du rivage. Pour reconnoître ces marques, il faut nécessairement tenir un Matelot au perroquet, d'où il appercevra aussi une saline qui se présente comme un lac, à deux cens pas dans les terres. Mais en approchant de Portendic, la prudence demande qu'on avance toujours la sonde à la main, & qu'on se fasse même précéder d'une Barque, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le Canal, & qu'on l'ait entiérement passé.

Marques de terre.

Aux mois de Novembre, de Décembre, & de Janvier, les vents sont Nord-Ouest dans la Baye, & rendent la mer si grosse, qu'un Vaisseau perd quelquefois deux ou trois cables dans une nuit, & n'éviteroit pas d'être jetté sur le rivage, s'il n'avoit toujours d'autres cables prêts. Le parti le plus sûr est d'amarer au Nord-Est ou au Sud-Ouest. Aux mois de Fevrier, de Mars, d'Avril & de May, les vents sont ordinairement de terre depuis le lever du Soleil jusques vers midi, que ceux de mer s'élévent généralement du Nord-Nord-Ouest au Nord-Ouest. C'est la meilleure saison pour le Commerce de la Baye,

Vents qui regnent dans la Baye de Portendic.

lieues au Nord du Sénegal. Il dit aussi que c'est-là que les Hollandois alloient prendre des Gommes, après avoir perdu le Port d'Arguim. Description de la Guinée, p. 531.

INTRODUCTION.

& celle où la contrebande y eſt dans ſa plus grande chaleur. Aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, qui ſont ici la ſaiſon des orages, les vents d'Oueſt-Sud-Oueſt, Sud-Oueſt, & quelquefois Sud, rendent la Baye abſolument inacceſſible. Les flots s'enflent ſi furieuſement ſur la barre, que l'approche en eſt également dangereuſe & terrible.

Elle manque d'eau, mais le poiſſon y abonde.

Un autre défaut de la Rade de Portendic, c'eſt qu'elle n'a pas d'eau fraîche, ou qu'il faut l'aller chercher fort loin dans les terres, avec autant de difficulté que de danger. Auſſi prend-on le parti d'en acheter des Mores, qui la vendent cher, quoique fort mauvaiſe. En récompenſe, la Baye a beaucoup de poiſſons de diverſes eſpeces, telles que la Dorade, la Sole, la Parque & la Vieille. Les Vaiſſeaux qui s'y arrêtent en ſont toujours bien fournis, & les Hollandois y envoyent ſouvent des Barques chargées de ſel, qui prennent leur cargaiſon de poiſſon pour les Côtes de Guinée.

Expédition des François contre les Hollandois de Portendic.

Lorſqu'ils eurent perdu l'Iſle d'Arguim en 1721, ils ſe retirerent à Portendic, où l'on a vû qu'avec le ſecours de quelques Vaiſſeaux arrivés de Hollande ils bâtirent un Fort de bois ſous la conduite du Gouverneur Reers, & ſous la protection des Mores. C'étoit une reſſource pour leur commerce dans le Pays, mais fort préjudiciable à celui des François. Reers, par l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit d'Aliſchandora, Chef des Mores, trouva le moyen, comme on l'a rapporté, de rentrer dans Arguim en 1722, ſans abandonner l'Etabliſſement de Portendic. M. de la Rigaudiere ayant manqué de ſuccès contre Arguim en 1723, tourna vers Portendic, dans l'eſpérance d'y attaquer plus heureuſement les Hollandois. Il y jetta l'ancre le 4 de Mars, vis-à-vis l'Habitation des Mores, auſquels il fit annoncer par le ſieur Both, qu'il étoit venu pour renouveller paiſiblement le Traité de 1717. Deux Mores, qui ſe rendirent auſſi-tôt à bord du Commandant, lui dirent qu'Aliſchandora n'étoit éloigné que de deux journées avec ſes Troupes, & que les Hollandois ayant abandonné le Fort, les Mores s'en étoient mis en poſſeſſion. Comme la nuit approchoit, ils promirent de revenir à bord le jour ſuivant. Ils furent fidéles à cette promeſſe. L'un d'entre eux, qui ſe nommoit Ibrahim, ayant reconnu M. Brue, témoigna une vive joie de le revoir, & confirma tout ce qu'il avoit dit la veille. Là-deſſus, M. de la Rigaudiere prit la réſolution d'entrer dans la Rade, ſur le *Maréchal d'Etrées*, accompagné ſeulement de quelques Chaloupes bien armées, pour commencer une négociation avec *Bovali*, ou *Abu-Ali*, qui commandoit dans le Fort. Both étant deſcendu au rivage, revint bientôt avec deux otages, de la part de Bovali, qui en demandoit auſſi de celle des François. On lui envoya le ſieur le Berg. La joie de Bovali fut extrême à la vûe de M. Brue, qu'il nomma ſon pere, en proteſtant que ſon arrivée lui faiſoit oublier tout ce qu'il avoit ſouffert de l'injuſtice & des cruautés de Duval. Brue prit avantage de cette diſpoſition pour renouveller le Traité en quatre Articles. 1°. Qu'Aliſchandora reſtitueroit à la Compagnie Françoiſe le Fort de Portendic, alors entre les mains de Mores, avec la liberté d'y mettre une Garniſon. 2°. Qu'il rappelleroit les Mores qui étoient dans l'Iſle d'Arguim avec les Hollandois. 3°. Que dans toutes les occaſions il protégeroit les François & leur commerce. 4°. Qu'il ne vendroit, & ne permettroit que ſes gens vendiſſent de la gomme, qu'à la Compagnie. Du côté des François, la Compagnie promettoit d'envoyer tous les ans deux Vaiſ-

M. de la Rigaudiere entre dans la Rade.

Il entre dans le Fort. Son traité avec les Mores.

ſeaux, avec des marchandiſes, pour le commerce des gommes, chaque quintal devant peſer ſept cens livres; & de payer les droits ordinaires. Ce Traité fut ſigné le 6 de Mars 1723.

INTRODUCTION.

Le même jour, M. de la Rigaudiere, avec ſix Officiers & vingt Soldats, prit poſſeſſion du Fort. Mais il en trouva la ſituation fort déſavantageuſe. Cet ouvrage des Hollandois étoit dans un marais ſalé, cinq cens toiſes à l'Eſt de l'Habitation des Mores. De l'autre côté, à deux cens toiſes du Fort, il y avoit une autre Habitation; & ces deux Villages, ou ces deux Villes enſemble, contenoient trois ou quatre cens Habitans. Le Fort étoit bâti de bois, & conſiſtoit dans un double enclos de planches, qui avoit huit pieds de hauteur en dehors. Le pied de cette paliſſade étoit joint par deux ſolives, & le haut par une ſeule, mais les planches étoient ſi ſerrées, qu'elles paroiſſoient à l'épreuve du mouſquet. Le ſommet étoit garni de pointes de fer. A chaque angles du Fort il y avoit deux embraſures, pour autant de pieces de canon. Cependant il ne s'en trouva que cinq pieces ſur les platte-formes, qui étoient des terre-plains revêtus de pierre. Au centre de la Place, les Hollandois avoient élevé une grande Maiſon de bois, avec des magaſins & pluſieurs ſalles pour ſervir de logement à la Garniſon. Le Fort étoit environné de deux foſſés, larges de ſix pieds & de la même profondeur, ſéparés par une levée très-étroite & demi-pleins d'une eau fort puante.

Situation du Fort Hollandois.

Diverſes raiſons porterent le Conſeil à garder ce poſte; mais la principale vûe des François fut d'empêcher qu'il ne tombât dans les mains des Anglois, qui traitoient depuis quelque tems avec Bovali pour obtenir la liberté de s'établir à Portendic. M. de la Rigaudiere donna le Gouvernement au ſieur Marion, contre l'inclination de M. Brue, qui lui connoiſſoit l'humeur trop vive pour le commerce des Mores. Mais on lui devoit ce dédommagement pour le Gouvernement d'Arguim, qui lui avoit été promis. Ses appointemens annuels furent reglés à dix mille quatre-vingt livres, outre deux mille cent livres pour ſa table. On lui laiſſa, pour Garniſon, trente-deux Soldats François & ſix Eſclaves Negres. Sa Commiſſion fut ſignée le 9 de Mars; & le même jour, M. Brue régla divers articles avec Bovali, pour l'entretien du Fort. Mais l'expédition d'Arguim ayant été differée de quelque tems, M. Marion qui ſe voyoit enlever ſes eſpérances, s'ennuia bientôt à Portendic, & demanda inſtamment d'être rappellé. M. Brue, alors Directeur Géneral, lui envoya pour Succeſſeur le ſieur de l'Eſcaude, à bord du Vaiſſeau de M. de Landouine. Ils arriverent à Portendic le 15 d'Avril 1723. M. de Landouine y trouva la Garniſon ſi mécontente du Pays, que perſonne n'ayant voulu ſe charger du Commandement, ni même demeurer plus long-tems dans un lieu ſi triſte & ſi mal ſain, il fut obligé de prendre tout le monde à bord. Mais ce ne fut pas ſans avoir encloué le canon & démoli le Fort, ce qui déſobligea beaucoup les Mores & devint fort nuiſible aux intérêts de la Compagnie.

Les François prennent le parti de le garder.

Ils l'abandonnent en 1723.

Il paroît par la Relation du ſecond Voyage de M. de Salvert à l'Iſle d'Arguim en 1724, que les Hollandois rétablirent le Fort de Portendic. Après avoir remis les François en poſſeſſion d'Arguim, ce Commandant fit voile à Portendic, où il arriva le premier de Mars. Tandis qu'il cherchoit un lieu commode pour ſa deſcente, les Hollandois firent feu ſur lui du Fort, & d'une batterie de cinq canons qui étoit poſtée ſur le rivage. Mais les Troupes Fran-

Les Hollandois le rétabliſſent.

INTRODUCTION.

Il est repris par les François.

çoises ayant débarqué dans une petite Baye, une lieue au Nord-Ouest du Fort, ils y mirent le feu & l'abandonnerent, quoiqu'Alischandora n'en fût qu'à deux lieues avec six cens Mores, & qu'il n'attendît qu'un renfort pour les secourir. Le nouveau Fort étoit de bois comme le premier, avec huit pointes en forme d'étoile, sur un espace de cinquante pieds quarrés. Il avoit été bâti près de l'ancien Fort, mais dans une situation plus avantageuse. Depuis cette expédition les François ont entretenu constamment un Comptoir à Portendic, sous la dépendance de celui d'Arguim.

Etablissement des François au Fort Saint Louis.

Leur second Etablissement sur la même Côte est celui du Fort Saint Louis dans l'Isle du Senegal. Cette Isle est située à l'embouchure de la riviere du même nom. C'est la résidence du Directeur Géneral, & le centre des affaires de la Compagnie. La situation du Fort est avantageuse, quoiqu'il soit fort petit. Barbot le represente comme un lieu si mal fortifié, qu'il n'a pour sa défense (23) qu'une palissade avec un mur de boue, & trois batteries de canon, au nombre de quinze piéces. Mais il a changé de face depuis la description de Barbot. Labat raconte qu'il n'y reste (24) que quatre vieilles tours des anciennes fortifications; qu'elles sont de bonnes pierres, & couvertes de tuile. Aux murs de boue, on en a fait succeder de plus solides, avec plusieurs ouvrages avancés. L'artillerie est d'environ trente pieces, & la Garnison convenable à l'importance de la Place. Suivant la Relation de Barbot, James Booker, Agent géneral de la Compagnie Royale d'Afrique à Gambra, s'empara le 1 de Janvier 1692, de l'Isle du Senegal, dont les François étoient en possession depuis cinquante ans. Desmoulins leur Gouverneur se rendit sans résistance; mais Booker n'y trouva que les quinze pieces de canon, dont parle Barbot. Il donna au Fort le nom de *William-Mary* (25).

Labat assure que le Fort du Senegal (26) n'a jamais changé de Maître. Cependant, quelques pages après, il reconnoît qu'il fut surpris par les Anglois, & qu'ils en conserverent la possession pendant cinq ou six mois. Mais il ajoûte que sans leur laisser le tems de s'y fortifier, & de gagner les Habitans naturels du Pays, un Capitaine François, nommé Bernard, les en chassa, avec un seul Vaisseau, qu'il nomme *le Leger*.

Etablissement des François au Saint-Joseph.

Le troisiéme Etablissement des François est le Fort & le Comptoir de Saint Joseph, à trois cens lieues dans la riviere du Senegal, près d'un village des Negres, nommé *Mankanet.* Ils en avoient formé un autre de même nom, plus loin encore sur la même riviere, dans le second voyage de M. Brue en 1699. Mais Labat raconte que les *Marbuts* ou les Mores de Dramanet, Village voisin, s'appercevant qu'ils se rendoient les maîtres du commerce, se repentirent bientôt d'avoir contribué à leur Etablissement. Leurs artifices, soutenus sécrettement par les Anglois (27) de Gambra, altererent tellement les dispositions des Negres du Pays, que s'étant soulevés en grand nombre, ils investirent le Fort de Dramanet. Dans l'impossibilité de défendre un si mau-

(23) Description de la Guinée, p. 18. On trouvera ici, à l'article du Senegal, des observations plus étendues sur cet Isle.

(24) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. p. 230.

(25) Barbot, *ubi sup.* p. 483.

(26) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. p. 108.

(27) Labat ne dit pas d'où étoient ces Anglois, & ne cite aucun garant de ce qu'il raconte; mais ce ne pouvoit être que les Anglois de Gambra.

vais poste, les François y mirent le feu, & s'étant embarqués sur la riviere au travers de mille dangers, ils regagnerent l'Isle de Saint Louis. Cette disgrace leur arriva le 23 de Décembre 1702.

INTRODUCTION.

En 1713, M. de Richebourg, Gouverneur de Gorée, forma le nouvel Etablissement de Mankanet, qui porte le nom de Fort de *Saint Joseph*, & qui est bien fortifié. Il a dans sa dépendance le petit Fort de *Saint-Pierre*, près de *Kaniura*, sur la riviere de Falemé, dans le Royaume de Galam; poste important, parce qu'il commande l'entrée du Royaume de Bambuck, qui est riche en mines d'or.

Formé par M. de Richebourg en 1713.

Les François ont un quatriéme Etablissement sur la Côte Occidentale d'Afrique, qui se nomme l'Isle & le Fort de Gorée. Ce nom lui vient des Hollandois, qui l'ont tiré d'une Ville de Hollande. Mais suivant Barbot, (28) les Habitans du Pays le nomment *Barsaguiche*. Reynolds, dans son voyage, le represente comme un lieu de commerce, sous le nom de (29) Besaguiche. L'Isle n'a pas plus de quatre cens vingt toises de longueur, & sa plus grande largeur n'est que de cent vingt; de sorte que sa circonférence ne surpasse pas deux mille d'Angleterre. Elle s'étend Nord-Nord-Ouest, & Sud-Sud-Est, à une portée de canon du Continent. Sa situation la rend presque inaccessible par la multitude de rocs qui l'environnent. Elle n'est ouverte qu'à l'Est-Nord-Est, par une petite Baye d'environ vingt toises de largeur; entre deux pointes, dont l'une nommée *la Pointe du Cimetiere*, est assez élevée; & l'autre, beaucoup plus basse, est défendue par une pointe de sable, où la Mer bat avec tant de violence, qu'on s'en apperçoit de fort loin au bruit & à l'écume des flots. L'ancrage est fort bon autour de l'Isle, & sur-tout dans la Baye. Barbot dit que (30) la partie montagneuse de l'Isle ne laisse pas d'être platte au sommet; mais qu'elle ne produit que des roseaux & des joncs, qui servent de retraite à quantité de pigeons sauvages. Le fond du terroir est une sorte de sable rougeâtre, qui n'a ni bois, ni eau, ni pâturage. Les Citernes sont remplies de l'eau qu'on apporte du Continent. La Garnison ordinaire du Fort est d'environ trois cens hommes, en y comprenant les *Laptots*, ou les Negres libres. L'Isle de Gorée n'a qu'un endroit propre au débarquement; & l'accès de ce lieu même est fort difficile (31).

Quatriéme Etablissement des François à Gorée.

Description de cette Isle.

Labat observe qu'elle fut cédée aux Hollandois en 1617, par *Biram*, Roi du Cap-Verd. Ils y bâtirent un Fort, qu'ils nommerent *Nassau*, sur un roc situé au Nord-Ouest; mais ne le trouvant pas capable de défendre la Rade, ils en bâtirent un second, sous le nom de Fort d'Orange, un peu plus bas, & dans un lieu qui commande en effet le lieu du débarquement. Ils conserverent cet Etablissement jusqu'en 1663, que l'Amiral Holmes les en chassa. Cependant les Anglois s'y maintinrent si mal, que dès l'année suivante, Ruyter s'étant présenté avec une puissante Escadre, obligea le Gouverneur, nommé *Abercromby*, de se rendre à discrétion. Les Hollandois augmenterent leurs fortifications & vécurent paisibles jusqu'en 1677. Mais une Escadre d'onze Vaisseaux de guerre François, sous le commandement du Comte d'Etrées, vint troubler leur repos le trente d'Octobre. Dès le jour suivant, Hapsac,

Ses différens Forts.

(28) Description de la Guinée, p. 20.
(29) Voyez ci-dessus au Vol. I.
(30) Barbot & Labat, *ubi sup.*
(31) Voyage d'Issiny, par Loyer, en 1701, p. 41.

INTRODUCTION.

Gouverneur Hollandois, fut sommé de se rendre; & sur son refus, les François se préparerent à faire leur descente sous le canon de leurs Vaisseaux. A cette vûe les Hollandois abandonnerent le Fort d'en-bas pour se retirer dans l'autre, où demandant bientôt à capituler, ils se rendirent à discrétion.

Le Comte d'Etrées trouva la Place en fort bon état. Le Fort intérieur étoit monté de quarante-deux piéces de canon, & les fortifications soigneusement entretenues. Mais ses instructions ne portant pas de le conserver, il démolit le Fort d'en-haut & démantela l'autre; après quoi il fit voile en Amérique. M. du Casse, qui étoit alors sur la Côte d'Afrique avec un Vaisseau de guerre de quarante pieces de canon & de deux cens cinquante hommes, ayant appris la résolution du Comte d'Etrées, se rendit à Gorée le 15 de Novembre 1677, & prit possession de l'Isle au nom de la Compagnie Françoise du Senegal. Il conclut un Traité de Commerce avec les Rois Negres de *Rufisco*, de Joal & de Portodali, aux mêmes conditions que les Hollandois lorsqu'ils étoient en possession de Gorée. A son retour en France, sa conduite fut approuvée de la Cour, qui le renvoya l'année suivante en Afrique, avec des presens pour les Rois Negres. La paix de Nimegue, qui fut conclue la même année, assura aux François toutes leurs conquêtes d'Afrique. Ils firent rétablir le Fort inférieur de Gorée sur ses anciens fondemens. Les courtines & les demi-bastions furent élevés à la hauteur de seize pieds. Le Fort d'en-bas reçut le nom de *Vermandois*, (32) & l'autre, celui de *Saint Michel*.

Elle demeure aux François par la paix de Nimégue.

Les Hollandois tentent inutilement d'y rentrer.

En 1679, les Hollandois tenterent de se remettre en possession de Gorée. Ils envoyerent un grand Vaisseau, nommé *le Château de Carossel*, sous le Commandement du sieur *Huybert*, avec ordre de surprendre l'Isle de Gorée & tous les Etablissemens des François sur la même Côte. Malheureusement pour Huybert, du Casse étoit déja dans ces Mers avec son Escadre. Après avoir employé la douceur pour engager le Commandant Hollandois à se retirer, s'appercevant qu'il entretenoit des intelligences avec les Negres, & qu'il s'efforçoit de les exciter à la révolte, il se crut obligé de saisir son Vaisseau, dont il envoya l'Equipage au Château de Mina. Un autre Vaisseau Hollandois, qui arriva dans la même vûe, eut la prudence de se retirer au premier avis. Quelque tems après, Hapsac, ancien Gouverneur de Gorée, parut sur la Côte, avec un Vaisseau de guerre, pour encourager les Negres à se soulever contre les François, & les porta effectivement à piller les Comptoirs de Portodaly & de Joal. Mais du Casse, revenant à propos de la Gambra, mit Gorée à (33) couvert, & rendit ses represailles si vives, que les Rois Negres n'eurent plus d'empressement que pour la paix. En 1697, le sieur Brue, envoyé à Gorée par la Compagnie, trouva les deux Forts en mauvais état. Il y fit toutes les réparations que le tems permettoit. Le Fort de Saint-Michel fut monté de vingt-quatre pieces de canon; & l'autre, qui prit le nom de Saint François, de vingt-huit pieces. Les fortifications ayant continué d'être en-

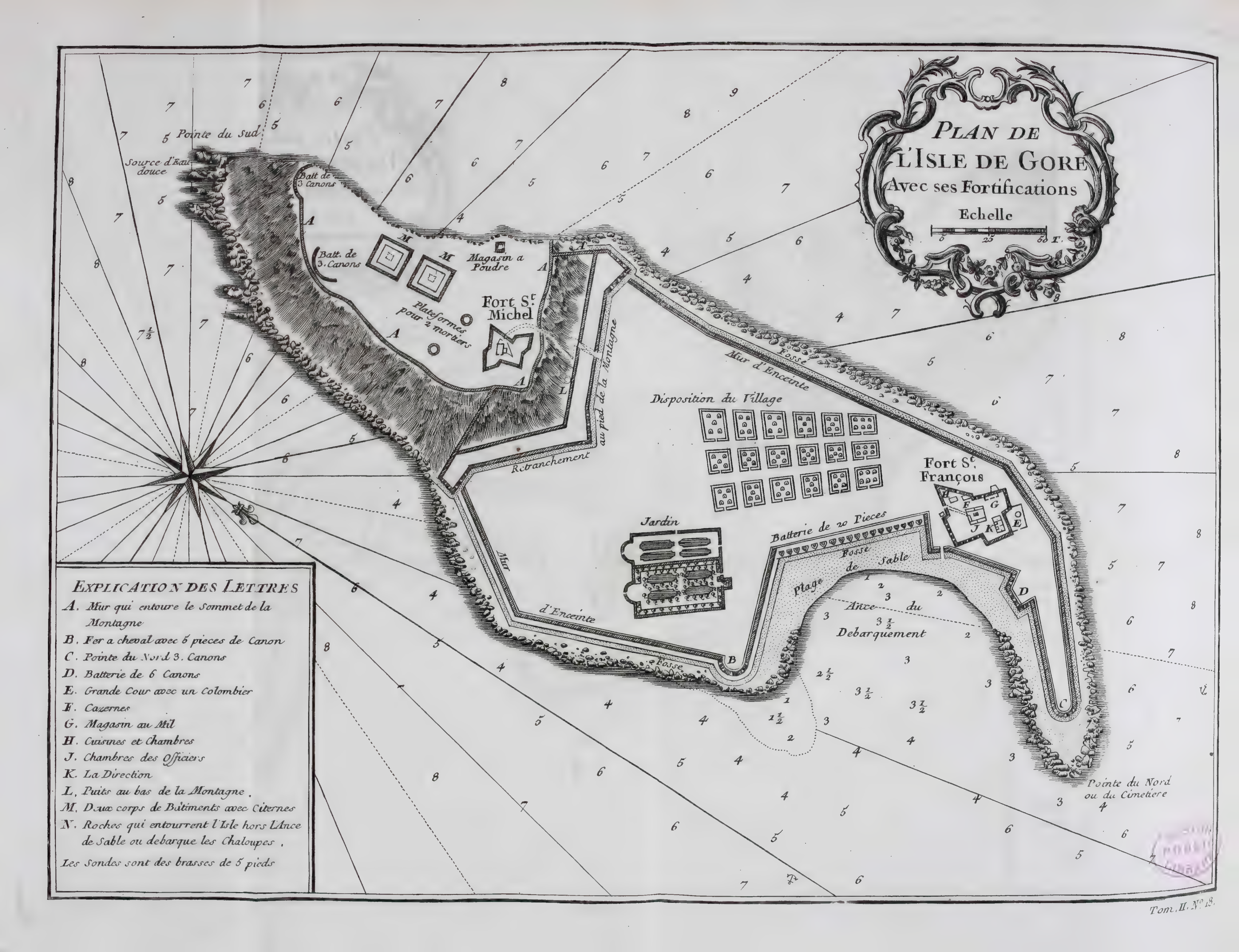
Elle est devenue presqu'imprenable.

(32) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. p. 113. & suiv.

(33) Barbot dit que le 4 de Février 1692. les Forts de Gorée furent pris par *Booker*, Géneral des Anglois de la Gambra, & que *Felix*, Gouverneur de l'Isle se rendit à discretion; mais qu'elle fut reprise en 1693. par les François, *ubi sup.* p. 424. qui rebâtirent alors le Fort de Saint Michel.

tretenues

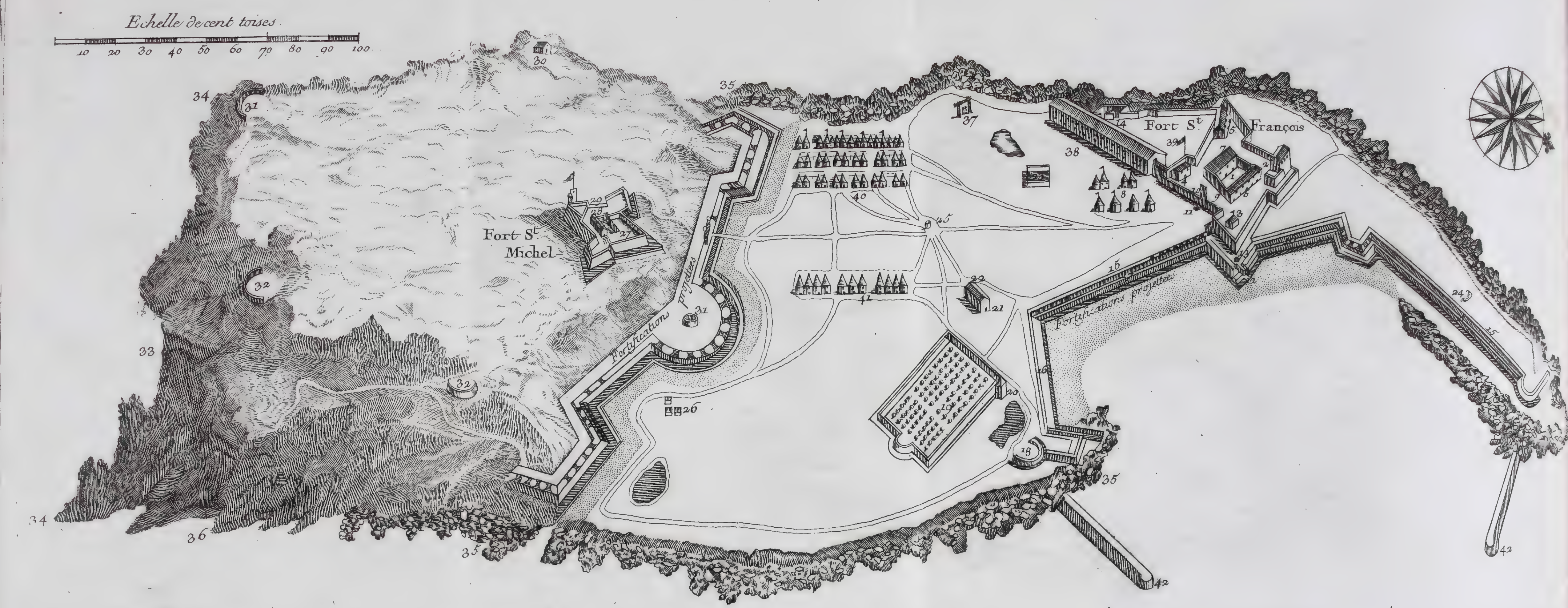




PLAN DE L'ISLE DE GORE Avec ses Fortifications
Echelle
Pointe du Sud
Source d'Eau douce
Batt. de 3. Canons
Magasin a Poudre
Fort St. Michel
Plateformes pour 2 mortiers
Retranchement
au pied de la Montagne
Mur d'Enceinte
Fosse
Disposition du Village
Fort St. François
Jardin
Batterie de 20 Pieces
Fosse de Sable
Plage
Ance du Debarquement
Pointe du Nord ou du Cimetiere
EXPLICATION DES LETTRES
A. Mur qui entoure le Sommet de la Montagne
B. Fer a cheval avec 5 pieces de Canon
C. Pointe du Nord 3. Canons
D. Batterie de 6 Canons
E. Grande Cour avec un Colombier
F. Cazernes
G. Magasin au Mil
H. Cuisines et Chambres
J. Chambres des Officiers
K. La Direction
L. Puits au bas de la Montagne.
M. Deux corps de Bâtiments avec Citernes
N. Roches qui entourrent l'Isle hors l'Ance de Sable ou debarque les Chaloupes.
Les Sondes sont des brasses de 5 pieds



PLAN DE L'ISLE DE GORÉE, sur les desseins du S.r Compagnon.



Explication des chiffres.

1. Cour du Fort S.t François.
2. Maison du Gouverneur.
3. Corps de Garde.
4. Cuisine.
5. Magazin.
6. Quartier des Officiers, avec la Chapelle, et des magazins dessous.
7. Loges des Esclaves.
8. Cazernes.
9. Escaliers.
10. Entrée du Fort.
11. Canons pour déffendre l'entrée.
12. Lieu du débarquement.
13. Barriere.
14. Latrines.
*15. Fortifications projettées.
16. Platteforme large de six pieds.
17. Fossé de dix pieds de largeur.
18. Fer à cheval.
19. Jardin.
20. Logement du Jardin.
21. Boulangerie.
22. Forge.
23. Cimetiere.
24. Colombier abattu.
25. Petite Citerne.
26. Grande Citerne.
27. Cour du Fort S.t Michel.
28. Corps de Garde et deux petits magazins au dessous.
29. Porte d'entrée du Fort.
30. Magazin à poudre.
31. Fer à cheval.
32. Batteries.
33. Roc perpendiculaire.
34. Pointes de rochers qui avancent sur la mer.
35. Amas de rocs.
36. Rocs à fleur d'eau.
37. Puits nécessaire.
*38. Loges des Esclaves et Magazins nécessaires.
39. Cour des Esclaves.
*40. Loges des Negres libres.
*41. Loges des Bambarras et p... nécessaire.
42. Jettée projettée.

N.B. Les endroits marqués ... paroissent n'avoir été tra... que comme des choses proj...

L. Du Tardieu Sculp.

tretenues soigneusement, l'Isle de Gorée est aujourd'hui presque imprenable.

Introduction.

Observations Astronomiques à Gorée.

Cette Isle est célébre par les observations Astronomiques (*) de Messieurs des Hayes, Varin, & de Glos, Membres de l'Academie Royale des Sciences, que le Roi Louis XIV. y envoya dans cette vûe. Ils observerent en 1682 plusieurs émersions du premier Satellite de Jupiter. Les Astronomes François en ayant observé deux autres à l'Observatoire de Paris, la différence du tems qui résulta de la premiere fut d'une heure dix-sept minutes trente-quatre secondes; & celle de l'autre, d'une heure dix-sept minutes, quarante secondes; d'où l'on conclut que la différence méridienne entre Gorée & Paris est de dix-neuf degrés vingt-cinq minutes. Comme le lieu de l'observation étoit d'environ cinq minutes plus Est que la pointe Ouest du Cap-Verd, il s'ensuit que cette pointe est à dix-neuf degrés trente minutes Ouest de Paris, ou trente minutes Est du Méridien de l'Isle de Fer.

Longitude de Gorée.

Sa latitude.

La latitude de Gorée fut prise d'un grand nombre de hauteurs du Soleil & des étoiles fixes; entr'autres de la hauteur solstitiale du Soleil le 21 de Juin, qui étoit de quatre-vingt-un degrés trente-neuf minutes cinquante-une secondes: d'où résulte la latitude de quatorze degrés trente-neuf minutes cinquante & une secondes. Mais en accordant quelque chose pour l'Instrument, les Astronomes François la déterminerent à quatorze degrés quarante minutes, différence qui n'est que de quelques secondes. La pointe la plus occidentale du Cap-Verd étant de trois minutes plus au Nord que Gorée, sa latitude est par conséquent de quatorze degrés quarante trois minutes. Ainsi celle de quatorze degrés vingt-cinq minutes, que Barbot donne au (34) Cap-Verd, n'est pas plus juste que celle de quatorze degrés quinze minutes qu'il suppose à Gorée.

Observations sur le Pendule à Gorée,

Les mêmes Astronomes trouverent, dans cette Isle, la longueur du pendule de trente-six pouces six lignes $\frac{5}{9}$, ce qui faisoit deux lignes moins qu'ils n'avoient trouvé à Paris, & $\frac{3}{4}$ de ligne moins que M. Richer ne l'avoit observé à la Cayene. Depuis le 31 de Mars jusqu'au 4 de Juin, ils remarquerent que le Mercure ne s'étoit pas élevé dans le Barometre plus de vingt-sept pouces trois lignes $\frac{1}{4}$; de sorte que sa variation n'étoit que de six lignes: ce qui differe peu de ce qu'elle est dans la même saison à l'Académie Royale, quoique dans le cours de l'année elle aille depuis vingt pouces deux lignes, jusqu'à vingt-huit pouces & demi. Ils observerent qu'à Gorée, le Barometre étoit ordinairement plus haut lorsque le Thermometre étoit plus bas; & que généralement la hauteur du premier étoit de deux ou trois lignes de plus pendant la nuit, & recevoit plus d'altération (35) du matin au soir que du soir au matin.

&, sur le Barometre.

Variation de l'aiguille aimantée.

La variation de l'aiguille est incertaine à Gorée. Dans une si petite Isle, on la trouve différente, suivant les Cantons, d'un degré jusqu'à quatorze, mais toujours déclinant au Nord-Ouest. On en attribue la cause à quelques mines de fer, dont on croit voir effectivement des marques dans plusieurs pierres qui ressemblent au mache-fer. Lorsqu'on les approche de l'aiguille, surtout si l'on en ôte le verre, elles y causent un mouvement sensible. Une autre cause de cette différence dans les variations, est une source d'eau minérale, qui distillant goute à goute d'un roc, ne laisse pas de remplir un muid dans

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, Tome VII. p. 447.

(34) Description de la Guinée, p. 20.

(35) Voyages au Cap-Verd, &c. p. 65. dans le Recueil d'observations faites en plusieurs Voyages, *in-fol. Paris* 1693.

INTRODUCTION.

l'espace de trois jours. Les Pilotes ne remarquent aucune variation à l'aiguille dans la Rade de Gorée.

Enfin les Astronomes François observent que les plus hautes & les plus basses marées y arrivent un jour ou deux après la pleine Lune & son changement. La difference des marées est d'environ cinq pieds. Rarement s'élevent-elles d'un ou deux pieds plus haut, excepté lorsque les vents soufflent du Continent avec violence.

Le cinquiéme Etablissement des François est le Comptoir de *Joalla*, ou de *Joal*, qui n'a rien de remarquable que son Commerce d'Esclaves, de cuirs, de dents d'Eléphans, & de cire. Suivant Barbot (36) le Fort est situé sur la Riviere nommée Rio de la Gracia, qui sépare les Royaumes de Joalla & de Portodali. Son embouchure est couverte par un banc de sable, qui n'en permet l'accès qu'aux Canots & aux petites Barques. Cependant elle a une Rade, où les Vaisseaux peuvent mouiller sur cinq & six brasses. Une lieue au Nord de la Place, on rencontre en mer quelques Basses, vis-à-vis une pointe sabloneuse que les François ont nommée la *Pointe-blanche*, & les Portugais *Fazucho*. Au Sud de cette pointe, l'espace d'environ trois lieues en mer, on trouve d'autres Basses, qui se nomment *Baixo de Domingo Ramos*. Deux lieues au Nord-Ouest de la même pointe, on découvre sous l'eau une chaîne de rocs, qui s'appellent *Baixo de Barbocim*. Le Fort a du côté du Sud une autre riviere nommée *Rio das Ostres* ou la Riviere des huîtres. Les François ont un fort bon Comptoir à Joalla; & le chemin du Fort à *Rufisco* est assez commode par terre, au travers des Villages qui bordent la Côte.

Ecueils aux environs de Joalla.

Etablissement d'Albreda.

Le Comptoir d'*Albreda*, sixiéme Etablissement des François, est au côté du Nord de la Riviere de Gambra, presque vis-à-vis *Jamesfort*. Il doit son origine au Sieur Brue en 1698, pendant que les François étoient en possession de Jamesfort, & qu'ils commandoient toute la riviere. Mais la paix de Riswick ayant rendu cette derniere Place à l'Angleterre, ils sont demeurés maîtres d'Albreda (37).

En 1717, ils furent obligés de l'abandonner, par la violence & les extorsions du Roi de Barra, à qui leurs forces présentes ne leur permettoient pas de résister. Le Sieur Brue envoya vers ce Prince le Sieur de *Sains*, ancien Gouverneur de Gorée, pour lui faire des plaintes de son injustice. Il désavoua le fait, parce qu'il n'ignoroit pas que les François commençoient à se fortifier par un autre Comptoir qui se formoit à *Vintain*. Ainsi celui d'Albreda (38) fut rétabli, avec certaines précautions. *Moore* nous apprend (39) que le 17 de Novembre 1730, il fut consumé par un incendie.

Etablissement de Vintain, ou Bintam.

Vintain, ou *Bintam* est un septiéme Etablissement des François sur la Riviere de *Jereja*, nommée aussi Riviere de Vintain ou de *Saint-Grigou*, qui se décharge dans celle de Gambra du côté du Sud, huit ou dix milles au-dessus de Jamesfort. Le Comptoir de Jereja, qui est sept lieues (40) plus haut, dépend de celui de Vintain; mais ces deux Places sont mal fortifiées & n'ont pas besoin de l'être mieux. Leur Commerce est considérable. Le Sieur Brue,

(36) Barbot, *ubi sup.* p. 24.
(37) Labat, *ubi sup.* p. 294.
(38) *Ibid.* Vol. I. p. 314.
(39) Voyages de Moore dans l'interieur de l'Afrique, p. 51.
(40) Labat dit ailleurs qu'il n'est qu'à trois lieues de Vintain par terre.

dans un voyage qu'il fit par terre d'Albreda à Kachao, trouva le Canton de Vintain fort avantageux pour un Comptoir. A son retour au Senegal, en 1714, il obtint de l'Empereur, ou du Roi de Fogny, par un Traité, la permission de s'y établir en 1718 (41).

Introduction.

Situation de la Ville des Negres.

La Ville Negre de Vintain, est située sur la rive droite de la riviere, au revers d'une colline qui reçoit l'ombrage d'un grand nombre d'arbres. Elle a plusieurs Maisons bâties à la Portugaise, dont la principale est le Comptoir des Anglois. Les Portugais y ont une forte belle Eglise, & la Ville étoit autrefois plus considérable qu'aujourd'hui. Moore parle d'une belle Mosquée que les (42) Mahométans y ont bâtie, avec un gros œuf d'Autruche au sommet. Il ajoûte que les provisions y sont à bon marché.

Etablissement de Bissos.

Enfin, le dernier Comptoir des François sur cette Côte est celui de l'Isle de *Bissao*, ou *Bissos*. C'est encore au Sieur Brue qu'ils ont l'obligation de cet Etablissement, pendant qu'il étoit Directeur Général en 1698. Il avoit obtenu le consentement du Roi Negre; mais les Portugais de Kachao s'y étant opposés, le Gouverneur François qu'il y avoit établi fut obligé de se retirer en 1699. Un second voyage, que le Sieur Brue entreprit pour rétablir son ouvrage, ne servit qu'à faire naître des différends avec le Gouverneur Portugais de Kachao, dont la décision fut renvoyée à la Cour de Portugal.

Barbot rapporte que ce Comptoir est environné d'une Courtine, défendue par six ou huit canons de fer, & qu'en 1702 les François, pour augmenter leur sûreté, érigerent un Fort dans une Isle, près de l'embouchure de la Riviere de Kachao, revêtu aussi d'une Courtine & muni de huit piéces d'artillerie. En 1694 un Prince Negre du Pays fut baptisé à Lisbonne avec beaucoup de pompes, & reçut le nom d'Emmanuel (43).

CHAPITRE II.

Voyage en Lybie, particuliérement au Royaume du Senegal sur le Fleuve Niger.

Jannequin. 1637.

Observations préliminaires.

CEt Ouvrage, composé par *Claude Jannequin*, Sieur de Rochefort, fut publié à (44) Paris en 1643. L'Auteur se justifie sur deux points dans sa Préface; 1°. D'avoir mis le Senegal & le Cap-Verd dans la Lybie, qui de son propre aveu est fort éloigné de cette Côte. Si c'est une faute, dit-il, il y est tombé les yeux ouverts, & pour se conformer à l'usage des Navigateurs, qui depuis deux siécles, ont nommé la même Côte *Lybie maritime* ou *les Sables brûlés*. Il entend ici sans doute *Zarra* ou le *Désert*, dans l'étendue duquel les Contrées dont il parle sont situées. Le nom de Niger qu'il donne à la Ri-

Le Senegal & le Cap-Verd nommés Lybie maritime.

(41) On trouvera, ci-après, le Voyage du Sieur Brue à Kachao.

(42) Moore, *ubi sup.* p. 74.

(43) Description de la Guinée, p. 428.

(44) Chez Charles Rouillard, *in*-12. Il contient 228 pages, outre la Préface, & l'Epître dédicatoire à M. de Lyonne. Jannequin étoit natif de Chalons sur Saone. Il fit ses Voyages en qualité de Soldat. On l'accuse ici mal-à-propos de n'avoir pas mis d'autre datte que celle de son titre. Il s'en trouve quelques autres dans le cours de sa narration.

JANNEQUIN. 1637.

viere du Senegal paroît lui causer moins de ſcrupule ; car il ne fait aucune Apologie de cette imitation des Modernes, quoiqu'elle n'en demandât peut-être pas moins que l'autre.

Sa ſeconde juſtification regarde la négligence de ſon ſtyle, dont il promet qu'on ſera dédommagé par la fidélité de ſes Relations. Il aſſure qu'elles contiennent des remarques ſi curieuſes, qu'elles ne peuvent manquer de répondre à l'attente de ſes Lecteurs. Un Ecrivain qui remplit des promeſſes de cette nature, a droit ſans doute de demander quelque indulgence pour ſon ſtile. Mais il ſemble que le Sieur Jannequin n'en a pas moins beſoin pour ſes Remarques.

Défauts reprochés à Jannequin.

A parler naturellement la plûpart ſont fort ſuperficielles. Quoique de ſon propre aveu, par exemple, il ait remonté la Riviere du Senegal l'eſpace de ſoixante-dix lieues, il ne nomme pas un ſeul Village ou une ſeule Place de cette Riviere, ni même d'aucune autre partie d'un ſi grand Pays ; à la réſerve néanmoins de *Terrier-rouge* où ſe termina ſon voyage, & de *Biyurt* où il débarqua. Il eſt d'ailleurs ſi peu exact qu'il ne garde aucune apparence de Journal, & qu'il ne marque pas même la datte de ſon retour en France ; de ſorte qu'on n'en a pas d'autre que la datte génerale de ſon titre, qui eſt l'année 1639. Ainſi l'on peut douter avec raiſon qu'un Auteur à qui la Géographie du Pays qu'il viſite, paroît ſi indifférente, ſoit fort capable de répondre à l'attente qu'il veut exciter par ſa Préface. Cependant il faut reconnoître que s'il n'avoit pas tant promis, on pourroit lui attribuer l'honneur d'avoir beaucoup mieux fait qu'on ne devoit l'eſpérer d'un Soldat. Ses obſervations ſur les mœurs & les uſages des Negres ſont aſſez inſtructives, & ſouvent fort exactes & fort judicieuſes. Reconnoiſſons un autre mérite dans ſon Livre ; c'eſt d'être la premiere Relation d'un voyage François dans la Riviere du Senegal.

Motifs & commencement de ſes Voyages.

Jannequin diviſe ſon Ouvrage en vingt-neuf Chapitres, précedés d'une ſorte d'introduction, où il rend compte des motifs de ſon voyage. Il avoit accompagné en Angleterre M. de Bellievre, Ambaſſadeur de France, envoyé par Louis XIII. pour renouveller l'amitié entre les deux Couronnes. Mais ſa jeuneſſe lui faiſant deſirer de courir un peu le monde, il quitta Londres & le ſervice de l'Ambaſſadeur, après avoir aſſez bien appris la Langue Angloiſe.

Il s'embarque à Dieppe pour le Senegal,

Il paſſa à Dieppe, où ſe promenant un jour ſur le Quai, il vit un Bâtiment, de deux cens tonneaux, prêt à faire voile. Quelques Religieux, qui étoient dans le même lieu, lui apprirent que ce Vaiſſeau alloit au Senegal, en Afrique, près du Cap-Verd ; & s'appercevant qu'il marquoit de l'inclination pour ce voyage, ces bons Peres, dit-il, qui le prirent pour quelque jeune Libertin, fugitif de ſa famille, employerent pluſieurs argumens pour lui faire perdre ce deſſein. Mais il avoit déja pris ſon parti. Sans s'arrêter à leurs remontrances, il s'informa où demeuroit le Capitaine. Il lui offrit ſon ſervice en qualité de Soldat, dans une Compagnie qu'il avoit à bord. Cet Officier, qui

En qualité de Soldat & d'Ecrivain.

ſe nommoit Lambert, lui découvrant quelque capacité accepta ſes offres, & le fit ſon Ecrivain, ou ſi l'on veut, ſon Sécretaire.

Ils quitterent le rivage, le 5 de Novembre 1637 ; mais ils s'arrêterent quelques jours dans la Rade, pour ſe fournir de quelques néceſſités qui manquoient encore au Bâtiment. Dans ce court intervalle ils faillirent d'être enlevés de deſſus leurs ancres par une violente tempête, qui fit échouer à leurs yeux un Vaiſſeau, dont tout l'Equipage périt. Le tems ayant changé, ils mirent à la voi-

le, & dans l'espace de deux jours ils gagnerent (45) Oueſſant & les Sorlingues. Mais ils y furent ſurpris d'une ſeconde tempête, qui dura trois jours, & qui leur enleva leur vergue d'artimon. Lorſque le tems ſe fut éclairci, ils furent ſurpris de ſe trouver à la hauteur des Açores. Vers le même lieu, leur Bâtiment faillit d'être brûlé, par la négligence de quelques Soldats yvres, qui mirent le feu à un barril d'eau-de-vie.

Jannequin. 1637.

Ils apperçurent bientôt l'Iſle de Palma, une des (46) Canaries. Le Matelot qui faiſoit la garde ſur le hunier avertit qu'il découvroit près des Iſles de *Groſſeur* (47) un Vaiſſeau d'environ deux cens cinquante tonneaux, qui faiſoit voile vers la Côte de Barbarie. On porta droit à lui; & l'ayant joint facilement, on trouva que c'étoit un Navire Marchand qui alloit des Canaries en Eſpagne.

Le jour ſuivant on vit le Pic de Ténerif. L'Auteur fait la même Deſcription qu'on a (48) déja vûe, de l'arbre merveilleux de Ferro; mais il ne la fait que ſur le témoignage d'autrui. Il s'étend auſſi ſur la cérémonie du *Baptême de mer.* Ce bizarre uſage eſt d'un établiſſement immémorial parmi les Matelots dans certains endroits de la mer, tels que le détroit de Gibraltar, le Tropique du Cancer, la Ligne; & tous les Etrangers qui paſſent dans ces lieux pour la premiere fois, ſont forcés de s'y ſoumettre. Le Pilote ſe met en robe de chambre, ou ſe couvre de quelqu'autre robe; & prenant entre les mains ſon Livre de Cartes, il ſomme tous ceux qui n'ont point encore fait le voyage, de paroître devant lui. Enſuite il leur fait faire ſerment ſur ſon Livre, que toutes les fois qu'ils paſſeront dans le même lieu ils obſerveront l'ancienne coûtume. Un autre Homme, qui l'aſſiſte dans cette cérémonie, donne à chacun un petit coup de plat d'épée ſur le cou. Après quoi, leur ayant demandé quelque petit préſent pour les pauvres, il les abandonne aux Matelots, qui leur plongent trois fois le devant de la tête dans une cuve d'eau, & qui leur en jettent quelquefois quelques ſeaux ſur le corps pour rendre le Baptême plus complet. Jannequin prétend que perſonne n'eſt exempté de cet uſage; & pour confirmer ſon opinion, il raconte que le Roi Henri IV. paſſant de Saint-Malo à la Rochelle, & ſe trouvant dans un Canal dangereux, qui ſe nomme le *Raz*, où il vit pratiquer cette cérémonie à ſes Matelots, demanda ſur quel droit elle étoit fondée; & qu'apprenant qu'elle eſt ſi ancienne qu'on n'en connoît pas l'origine, il ne fit pas difficulté de s'y ſoumettre.

Cérémonie du Baptême de mer.

Comme il manque pluſieurs circonſtances au récit de Jannequin, ce qu'on lit ici de lui ſemble demander d'être éclairci par le témoignage des autres Voyageurs. Durret, dont on a déja vû pluſieurs fois le nom, a décrit pleinement (49) les uſages du Baptême ſous la Ligne. Les Matelots ſe déguiſent de diverſes façons. L'un ſe noircit le viſage, l'autre ſe fait un maſque de pâte. D'autres paroiſſent armés de mouſquets & d'épées, de hallebardes, de broches & de poëlons. Le Pilote, pour ſe faire diſtinguer, tourne la doublure de

Témoignage de quelques autres Voyageurs ſur le Baptême de mer.

Peinture qu'en fait Durret.

(45) Jannequin écrit *Ouexen*, & les Traducteurs Anglois *Uſchant*.

(46) En nommant les Canaries (pag. 32.) Jannequin compte Madere dans leur nombre.

(47) On ne ſçait ce que l'Auteur entend par ces Iſles. Ce ſont vraiſemblablement les *Salvages*.

(48) Voyez ci-deſſus la deſcription de l'Iſle de Ferro.

(49) Voyage à Lima par Durret, pag. 92. & ſuiv.

JANNEQUIN. 1637.

ſon habit en dehors, & prend, en maniere d'écharpe, la premiere guenille qui ſe préſente. Dans cet équipage, ils marchent enſemble vers la chambre du Capitaine, précedés par les trompettes, les timbales & tous les inſtrumens qui ſe trouvent à bord. Après quelques fanfares, le Pilote monte ſur le tillac, & donne ordre que les pavillons ſoient déployés. Il ſe place dans un fauteuil, pour préſider à la ſolemnité. On apporte devant lui une grande cuve remplie d'eau, avec un bâton qui la traverſe & dont les bouts ſont ſoutenus par deux Matelots. Les Paſſagers de diſtinction paroiſſent les premiers & s'aſſeyent ſur le bâton, tandis qu'on leur préſente un baſſin, dans lequel ils ont la liberté de mettre quelqu'argent, qui les exempte d'être plongés dans l'eau. Cette eſpece de rançon eſt réglée ſuivant la qualité des perſonnes, depuis un écu juſqu'à douze, & chaque ſomme eſt enregiſtrée. En même tems un Matelot tient ſon coutelas ſuſpendu ſur le cou du Candidat, & le Pilote préſentant ſon Livre de Cartes lui fait jurer, avec la main poſée ſur l'endroit où l'on ſuppoſe que le Vaiſſeau ſe trouve alors, qu'il obligera ceux qui paſſeront déſormais avec lui dans le même lieu, d'obſerver la même cérémonie. On ſe contente, pour les perſonnes de quelque diſtinction qui rachetent leur liberté par un préſent, de leur faire une petite croix noire ſur le front & de les arroſer de quelques goutes d'eau. Mais s'ils n'ont pas ſatisfait au Tribut, les deux Matelots lâchent le bâton qu'ils ſoutiennent ſur la cuve, & les laiſſent tomber dedans, avec le ſoin de les y arroſer encore de quelques ſeaux d'eau qu'ils tiennent prêts. Un Amiral même n'eſt pas diſpenſé de ce ridicule uſage, avec la ſeule différence qu'il n'eſt pas rançonné pour le préſent. Lorſque la cérémonie eſt achevée, le Charpentier & les gens qui travaillent ſous lui ſe préſentent au Capitaine, chacun tenant à la main quelqu'inſtrument de leur profeſſion. Ils lui repréſentent que, ſuivant l'ancienne coûtume, tous les Vaiſſeaux qui n'ont point encore paſſé dans le même lieu, doivent payer; & ſi le ſien eſt de ce nombre, ils le prient de ſe conformer à cette régle. S'il leur fait un préſent, la ſolemnité finit à la ſatisfaction de tout le monde. Mais s'il refuſe de payer, ils ſe prétendent en droit de couper la figure du Beaupré. Les Mouſſes, qui n'ont jamais fait le voyage, ſont diſpenſés du baptême, lorſqu'ils aiment mieux ſouffrir une autre cérémonie, qui eſt de recevoir ſur leurs épaules nues un certain nombre de coups de fouets, au gré du Pilote.

Baptême du P. Labat.

Le Pere Labat, qui étoit Religieux Jacobin, raconte la maniere dont il reçut le baptême (50) dans ſon paſſage en Amérique. Son premier Pilote, vêtu ridiculement, avec une grande épée de bois dans une main, & dans l'autre ſon Livre de Cartes, ſomma tous les nouveaux Paſſagers de paroître devant ſon Tribunal. Il étoit environné de douze ou quinze de ſes Officiers, dans un habillement auſſi ridicule que le ſien. Labat, conduit par le Capitainte, qui devoit lui ſervir de Parein pour la cérémonie, trouva le Pilote aſſis ſur une eſpece de trône couvert de peaux de mouton. Ses Officiers étoient debout des deux côtés, & ſon Sécretaire attendoit, la plume à la main, pour enregiſtrer les préſens des Candidats. On avoit placé devant lui une cuve d'eau, avec un croc de fer qui la traverſoit, ſur lequel on fit aſſeoir Labat. Alors le Pilote lui tenant la main ſur la Carte marine, lui fit promettre de faire obſer-

(50) Voyage aux Iſles de l'Amérique, Volume I. p. 34. & ſuiv.

ver la même cérémonie, à ceux qui passeroient le Tropique avec lui pour la premiere fois. Lorsque cette promesse fut achevée, le Pilote se leva gravement, & demanda au Capitaine quel nom il donnoit au Candidat. On lui donna le nom de *Prêcheur*, d'un Roc de la Martinique qui s'appelle de même. Après quoi le Pilote prit une coupe d'argent, dans laquelle il trempa ses doigts, & marqua Labat au front. S'étant remis ensuite sur son trône, il lui demanda quel présent il vouloit faire à l'Equipage. Labat donna trois écus, avec un baril d'eau-de-vie. Plusieurs Candidats, qui ne payerent point, furent plongés sans ménagement. Cette digression ne sçauroit passer pour inutile dans un Ouvrage qui appartient proprement à la Marine.

Jannequin. 1637.

Le Vaisseau de Jannequin continuant sa course arriva sur la Côte de Barbarie, qu'il ne cessa pas de suivre pendant cinquante ou soixante lieues, jusqu'au Cap-Blanc. Elle est basse; & le rivage, qui est de sable brûlé, paroît continuellement fort uni. On relâcha au Cap-Blanc, dans la vûe d'y construire quelques Barques, qui sont nécessaires pour entrer dans la Riviere du Senegal; car les Vaisseaux sont obligés de demeurer à l'ancre dans la Rade. Comme l'Auteur ignoroit encore les raisons qu'on avoit de s'arrêter, il s'ennuya beaucoup du séjour qu'on lui fit faire dans un Pays qui lui parut maudit du Ciel. L'eau manquoit à bord, & l'on n'en put trouver sur la Côte, à quelque profondeur qu'on ouvrît la terre, ou plutôt le sable, qui est véritablement brûlé, & si mou qu'on n'y peut marcher cinquante pas. Cependant les Gens de l'Equipage étoient obligés de porter aux Ouvriers tous les secours dont ils avoient besoin. Leur fatigue auroit été soulagée s'ils avoient trouvé les Habitans plus sociables; mais ces Barbares, jugeant peut-être des Européens par eux-mêmes, n'osoient s'approcher pour faire l'échange de leur poisson, qu'ils prennent avec des fléches, contre le tabac, l'eau-de-vie & le biscuit des Matelots. Ils prenoient la fuite au moindre bruit qui partoit du Vaisseau, ou du chantier des Barques. Les François ne trouverent pas d'autre moyen, pour les engager dans quelque commerce, que de placer à quelque distance ce qu'ils vouloient donner pour leur Poisson, & de se retirer, en attendant à quoi ils se détermineroient. Ils comprirent cette maniere de traiter; & prenant les marchandises qu'on leur offroit, ils laisserent à la place une bonne quantité de poisson. Mais se défiant sans doute de quelqu'artifice, ils regagnerent leurs cabanes avec autant de précipitation que s'ils eussent été poursuivis. Ils menent une vie si misérable, qu'on les prendroit pour des squellettes, ressuscités d'entre les Morts, plutôt que pour des créatures humaines. L'unique soutien de leur vie est le Poisson, avec un peu de maïz & de tabac. A la vérité, le Poisson est si abondant sur leur Côte que la mémoire de l'Auteur n'a pu lui faire rappeller la quatriéme partie des noms. Les gens du Vaisseau prirent d'un seul coup de filet, trois cens Mullets, outre quantité d'autres especes, telles qu'un Corbin & un Pantouflier, deux Poissons de la grandeur d'un Homme, des Bonites, des Dorades, des Barbues, des Soles, des Carpes, des Bars, des Capitaines, des Machorans, des Rachaos, des Moines, des Negres, tirant tous leur nom de leur couleur ou de leur forme. Après avoir construit une seule Barque, le désagrément de ne pas trouver d'eau fraîche fit remettre en mer pour le Senegal, où l'on arriva dans peu de jours.

Jannequin relâche sur la Côte de Barbarie.

Férocité des Mores de cette Côte.

Différentes espéces de poisson au Senegal.

Le Vaisseau fut laissé à l'ancre près de la Barre; & le Capitaine, avec la

JANNEQUIN. 1637.

Les François construisent une maison.

plus grande partie de l'équipage, entra dans la riviere, où il aborda au Village de Byurt, ou Bievre, comme l'Auteur le nomme, à trois lieues de l'embouchure. Là, les François, avec le secours des Negres, bâtirent une maison pour se mettre à l'abri des grandes rosées, qui sont si dangereuses dans le Pays, qu'on ne peut dormir l'estomac nud sans s'exposer à mourir le jour suivant. Pendant qu'une partie de l'Equipage faisoit cuire des briques pour l'édifice, d'autres s'occuperent à décharger les marchandises, à payer les droits qui revenoient à quatre Princes du Pays, & à trafiquer avec les Negres. D'autres furent employés dans les Bois à couper des branches fourchues, pour bâtir, sur la riviere, un Pont, qui devoit servir à recevoir les cuirs des Negres & à charger les Barques. Enfin d'autres allerent à la chasse des Cerfs & des Sangliers, & le reste demeura pour jetter les fondemens de la maison. Cette derniere occupation fut la plus pénible, à cause de l'excessive chaleur, & de la difficulté qu'on avoit à trouver de l'eau.

Ils reçoivent deux Ambassadeurs Negres.

Damel & Drak, Rois Negres.

Quatre ou cinq jours après leur arrivée, les François virent venir deux Alkades (51) Negres, fort bien montés, avec la qualité d'Ambassadeurs; l'un de la part du *Damel* (52), avec qui le Capitaine avoit contracté des liaisons d'amitié dans un autre voyage, pour l'assurer de sa protection sur son territoire; l'autre de celle du *Brack*, avec qui le Capitaine avoit eu quelque différend, mais pour le féliciter néanmoins de son arrivée, lui proposer une réconciliation, & lui offrir en un mot le choix de la guerre ou de la paix. Le Capitaine, que Jannequin nomme ici pour la premiere fois *Lambert*, ne balança point à choisir la paix; non qu'il appréhendât la guerre, mais dans la seule vûe de procurer du succès à son Commerce. L'Auteur observe à cette occasion que la crainte de l'artillerie faisoit tant d'impression sur les Sauvages, que soixante François bien retranchés auroient été capables de faire tête à six mille Negres.

L'Ambassadeur du Damel fut congédié avec les droits ordinaires, & des présens pour son Maître, qui consistoient en quelques barres de fer, du linge, quelques aunes de Frize rouge & bleue, de l'eau de-vie, du miel, de l'argent, des bracelets, des piques, des miroirs, des couteaux, des grains de verre, du cristal & du papier. Il fut chargé de dire à son Maître que ses Sujets pouvoient se rendre librement sur la Côte pour le trafic. L'Envoyé du Brack reçut aussi des présens pour le sien, avec ordre de lui demander quelque diminution de droits, parce que le Capitaine avoit eu depuis peu le malheur de perdre un Vaisseau. Le Brak ne se fit pas presser pour accorder cette faveur; mais l'Auteur remarque que s'il l'eut refusée, Lambert étoit résolu de ne lui rien donner, & n'en seroit pas entré moins hardiment dans les terres de son Domaine.

Fatigues des François.

La Maison, ou le Fort, fut achevée avec beaucoup de peine, à cause des chaleurs excessives, & du trouble qu'on recevoit sans cesse d'un prodigieux nombre de petites Mouches qui s'appellent *Marignons* ou *Maringuoins*. D'un autre côté, les provisions commençant à manquer, on étoit forcé de se réduire à la nourriture des Sauvages. Lorsqu'on eut vû la fin d'un ouvrage si difficile, on remonta la riviere dans la Barque, en commerçant, à mesure qu'on avançoit, pour des cuirs, de l'ivoire, des gommes, des plumes d'Autruche,

(51) L'Auteur dit *Alkati*.

(52) L'Auteur semble regarder les noms de *Damel* & de *Brak* comme des noms propres; mais ce sont des titres.

de

de l'ambre-gris & de l'or. Les deux rives, jusqu'à *Ferrier-rouge* (53) sont d'une verdure continuelle, & revêtus de beaux arbres, aussi verds que les Orangers de France, avec les feuilles de la même forme, mais sans aucun fruit. Ces arbres, que l'Auteur appelle *Paretuvier*, ont de petites racines qui sortent de la terre, & qui sont si fortes & en si grand nombre, qu'elles rendent le chemin fort difficile. Les Forêts sont remplies d'échos, dont l'Auteur ne veut attribuer la cause qu'à la profondeur d'une si vaste solitude. L'agrément de l'ombre, dit-il, qui sert à rafraîchir le vent, la beauté de la perspective, & le son des trompettes mille fois redoublé par les échos, n'étoient pas une petite consolation pour les François dans ces climats brûlés du Soleil. Dans tous les lieux de leur passage, les Chefs des Negres venoient leur rendre des civilités, & leur apportoient pour présens, des Sangliers, qu'ils tuent avec leurs zagayes, ou qu'ils prennent dans des filets & dans des trappes. Enfin les Negres leur furent utiles en mille occasions, soit pour la pêche ou la chasse, soit pour leur servir de guides dans une infinité de lieux. Cependant Jannequin est persuadé que la crainte avoit plus de part à leurs services que l'affection. Les principaux Princes dont il rapporte les noms, sont le Damel, Roi des Negres de *Lybie* (54), le Brack, Roi des *Foulis*; le *Ramalingo*, Roi ou Chef des Mores de Barbarie; & le grand *Samba Lamma*, Roi des Mores & des Barbariens (55), dit l'Auteur, qui bordent Tombuto. Les trois premiers sont Tributaires du Sambra Lamma, dont la Couronne est héréditaire. Les Seigneurs Negres sont les *Alkhadhis* (56), ou Chefs de Villages, & les *Marbuts* ou les Prêtres.

JANNEQUIN. 1637.

Agrément des rives du Senegal.

Arbres nommés Paretuviers.

Echos en grand nombre.

Principaux Princes du Pays.

Jannequin n'eut aucune avanture extraordinaire dans ce voyage; mais il fait le récit d'un combat dont il fut témoin, entre le Kamalingo, & un Lion terrible. Ce Prince voulant faire connoître son courage & son adresse aux François, les fit monter sur quelques arbres, près d'un Bois fort fréquenté des bêtes farouches. Il montoit un excellent Cheval, & ses armes n'étoient que trois javelines, que les Negres appellent *Zagayes*, avec un coutelas à la Moresque. Il entra dans la Forêt, où rencontrant bientôt un Lion, il lui fit une blessure à la fesse. Le fier animal accourut vers son ennemi, qui feignit de fuir, pour l'attirer dans le lieu où il avoit placé les François. Alors le Kamalingo tournant tout d'un coup l'attendit d'un air ferme, & lui lança une seconde javeline, qui lui perça le corps. Il descendit aussi-tôt, & prenant un épieu, il alla au-devant du Lion, qui venoit à lui la gueule ouverte, avec un furieux rugissement. Il lui enfonça son épieu dans la gueule même. Ensuite sautant sur lui, le sabre à la main, il lui coupa la gorge. Après sa victoire, qui ne lui couta qu'une legere blessure à la cuisse, il prit quelques poils du Lion, & les attacha comme un trophée à son Turban. Jannequin confesse que les Negres de ce Pays l'emportent tellement sur les Européens, pour la force & le courage, qu'un de ces Barbares renversoit aisément d'une seule main le plus ro-

Combat d'un Prince Negre contre un Lion.

Force des Negres.

(53) Ce lieu est sur la Rive du Nord, à 70 lieues du Fort Louis. Voyez la Carte du Senegal.

(54) Jannequin entend les Negres voisins du Senegal. Voyez ci-dessus l'introduction de ce Voyage.

(55) On ne sçait ce que l'Auteur entend ici par Barbariens. On verra d'ailleurs qu'il se trompe sur tous ces titres.

(56) On sçait que Khadi, ou al Khadi, signie Juge chez les Mahométans. Les François, au lieu de Marbuts disent Marabouts.

JANNEQUIN. 1637.

Crédulité de l'Auteur.

buste des François ; de sorte que s'il étoit question d'en venir aux coups, dans un combat d'homme à homme, il ne doute pas que l'avantage ne demeurât toujours aux Negres. Il parle ailleurs de leur commerce avec le diable, dans des termes qui ne font pas un honneur extrême à ses lumieres ; sur-tout lorsqu'il déclare que les jeunes Negres ne peuvent (57) apprendre à lire & écrire l'Arabe, sans le secours de l'esprit malin ; & qu'il paroît persuadé que leurs Marbuts ou Marabouts reçoivent de lui, dans un commerce particulier, des informations sur les choses (58) dérobées. Cependant si l'on passe à l'Auteur cette grossiere crédulité, qui paroît venir d'un défaut d'éducation, il paroît que ses observations sur les Negres sont exactes & fidelles. Mais on les remet, suivant la méthode qu'on s'est proposée dans cet Ouvrage, à la description du Pays même, qui ne sera pas éloignée de cet article, & l'on se borne ici à suivre l'Auteur dans l'histoire de son voyage.

Œuf d'Autruche qui produit sans être couvé.

Il raconte qu'un Negre lui ayant fait présent de deux œufs d'Autruche, pour les porter en France, il les enveloppa fort soigneusement dans de l'étouppe, & les mit dans sa cassette. Quelque tems après, le hazard lui ayant fait jetter les yeux sur ce dépôt, il fut surpris de voir remuer l'étouppe, & d'appercevoir qu'un de ses œufs étoit cassé. Il cherchoit avec surprise la cause de cet événement, lorsqu'il apperçut une jeune Autruche, qui s'efforcoit de rompre la membrane intérieure qui étoit encore entiere. Il lui ouvrit aussi-tôt le passage, & la trouvant toute formée, il la nourrit pendant huit jours avec de l'herbe. Il ne doute pas, dit-il, que la même chose ne fût arrivée au second œuf, s'il n'eût pris soin de le vuider, pour en porter l'écaille en France. Mais il laisse droit de conclure, que les œufs d'Autruche n'ont pas besoin d'être couvés pour la formation des poussins, & pour les faire éclore (59).

Effets du tonnerre & de la pluie au Senegal.

Dans le Chapitre où l'Auteur parle des saisons, il se plaint beaucoup de l'incommodité d'un climat, où le tonnerre & la pluie produisent non-seulement de grandes inondations de rivieres, mais encore des vers sur les Hommes & sur les animaux. C'est particuliérement aux mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, quelquefois même jusqu'au commencement de Novembre. Aussi les Negres bâtissent-ils leurs maisons dans des lieux élevés. Les François, qui avoient négligé cette précaution, eurent le désagrement de voir leur premier étage rempli d'eau pendant toute la durée de cette saison, & de ne pouvoir sortir sans avoir l'eau jusqu'aux épaules. Ce contretems leur fit hâter les préparatifs de leur départ. Ils envoyerent à bord une partie des marchandises qu'ils s'étoient procurées par leurs échanges. Les cuirs & les peaux n'étant pas tannées, demandoient beaucoup de soin pour les garantir de l'humidité de la mer. On les fit d'abord tremper pendant douze ou quinze heures dans de l'eau salée. Ensuite les étendant au Soleil, on les fit secher à demi. Après quoi les ayant doublées, on acheva de les faire secher entiérement dans cette situation, pour les mettre dans l'endroit le plus sec du Vaisseau. Jannequin prend occasion de tous ces embarras, pour condamner les Européens, qui se laissent conduire, par le desir du gain, dans des contrées où il prétend que les Negres seuls peuvent résister à la chaleur & à l'intemperie du climat.

(57) Pag. 118.
(58) Pag. 120.
(59) Ce que Jannequin trouvoit surprenant ne l'est pas aujourd'hui pour nous. Toutes sortes d'œufs réussissent avec le secours d'une chaleur constante & moderée.

JANNEQUIN. 1637.

Départ du Vaisseau de Jannequin.

Les incommodités de la saison, qui ne faisoient qu'augmenter, ayant fait prendre aux François la résolution de quitter un Pays si mal sain, l'Auteur se croit obligé d'apprendre à ses Lecteurs que les Royaumes dont il a parlé sont arrosés par le Niger; qu'après avoir traversé le Royaume de Tombuto, ce fleuve se divise en trois branches: que la premiere passe en Barbarie, sous le Tropique du Cancer; que la seconde arrose les quatre Royaumes qu'il a nommés, & se jette dans la mer entre la Barbarie & le Senegal; & que la troisiéme, dont le cours est plus long que celui des deux autres, se décharge près de la Côte de Guinée. Il ne donne pas plus d'étendue à sa description, sous prétexte que les Géographes ont assez parlé de ces rivieres; de sorte que n'ayant parlé qu'après eux, ce qu'il dit ne peut servir à prouver que le Senegal soit une branche du Niger. Il sembloit néanmoins, par le titre de son Livre, qu'on en pouvoit esperer d'autres éclaircissemens.

Ses remarques Géographiques.

Maladie de l'Equipage, & leur remede.

Lambert mit à la voile pour les Isles du Cap-Verd. Il y prit des rafaîchissemens, sans lesquels il auroit perdu douze ou quinze Matelots, affligés de différentes maladies. Les uns étoient attaqués dans les nerfs, & ressentoient des accès de foiblesse qui ressembloient beaucoup au mal caduc. D'autres étoient tourmentés du scorbut, & n'auroient pas conservé une de leurs dents, s'ils n'avoient trouvé un reméde souverain dans la graisse des Tortues. Cependant on fut huit jours entiers à tourner entre les Isles de Saint Nicolas & de Saint Vincent, qui sont à sept lieues l'une de l'autre, avant que de pouvoir entrer dans la Baye de Saint Vincent, où l'on trouva les restes d'un Equipage François, dont le Vaisseau avoit péri quelque tems auparavant par l'ignorance du Pilote. Il s'étoit noyé trois Matelots. Ceux qui étoient échappés au naufrage, & qui avoient regardé comme un bonheur de pouvoir gagner une Isle inhabitée, y avoient trouvé des Tortues. Avec le secours d'une pierre & d'un briquet, qu'un d'entre eux avoit sauvé dans sa poche, ils avoient eu l'art de les préparer. Ils avoient vêcu de cette maniere, jusqu'à ce qu'ils avoient découvert un Vaisseau Anglois qui faisoit voile aux Isles de Peru, & qui avoit envoyé sa Chaloupe au rivage. Le Capitaine, quoique disposé à les secourir, n'avoit pû recevoir que la moitié de leur nombre, parce que ses provisions n'étoient pas suffisantes. Ils avoient tiré au sort, & les plus heureux étoient passés sur le bord Anglois, tandis que les autres avoient continué de vivre dans la même misere jusqu'à l'arrivée de Lambert.

Naufrage d'un Vaisseau François.

Secours que les Matelots reçoivent du Vaisseau de Jannequin.

L'état déplorable où il les trouva réduits le toucha d'une vive compassion. Tous les gens de l'Equipage étant entrés dans les mêmes sentimens, chacun s'empressa de leur donner des vestes, des bas & des hautes-chausses, pour couvrir du moins leur nudité. Outre les peines qu'ils avoient essuyées dans une situation si misérable, on consideroit qu'ils avoient perdu tout le fruit de leur voyage. Cependant il falloit que la pitié de Lambert & de ses gens fût extrême, pour leur faire oublier qu'ils commençoient eux-mêmes à manquer de vivres, & que depuis quatre jours, l'Œconome du Vaisseau avoit diminué la mesure ordinaire du biscuit. Avec ce retranchement même, il ne leur en restoit que pour deux mois, qui étoient le plus court espace dans lequel ils pussent espérer d'arriver en France. Aussi se ressentirent-ils de l'excès de leur charité vers la fin du voyage.

Les Tortues qu'ils trouverent en abondance à Saint Vincent, servirent

JANNEQUIN. 1637.

Triste état où le sien se trouve réduit.

non-seulement à rétablir les Malades, mais à prolonger leurs provisions, par le soin qu'ils eurent d'en saler quelques barils. Ils carenerent aussi leur Vaisseau, & la provision d'eau fut renouvellée.

Les vents furent si peu favorables à leur retour, qu'ils furent arrêtés beaucoup plus long-tems qu'ils ne s'y étoient attendu. Trois semaines avant qu'ils arrivassent à la vûe des Côtes de France, leurs provisions se trouverent tellement diminuées, qu'ils furent réduits à trois onces de biscuit par jour; encore étoit-il si moisi, qu'ils étoient obligés de le tremper dans la graisse de leurs Tortues pour le pouvoir avaller. La faim, qui devint le mal commun, réduisit les plus robustes à la figure d'autant de squellettes. Jannequin proteste qu'en se mettant au lit, il se trouvoit si maigre, qu'il n'étoit pas reconnoissable à ses propres yeux. Il ajoûte qu'en abordant à Camaret en Bretagne, les Soldats & les Matelots se hâterent de vendre leurs habits, leur linge & tout ce qu'ils ne portoient pas actuellement sur eux, pour acheter des vivres; & qu'ils se remplirent si avidement l'estomac qu'en retournant à bord, ils étoient incapables de se remuer pour le service du Vaisseau. Ils passerent huit jours dans cette Baye, autant pour se remettre de leurs souffrances que pour attendre quelques Vaisseaux du Canada & des Isles de Peru, qui y avoient aussi relâché par la crainte des Armateurs de Dunkerque, dont cette Côte étoit infestée. Les Capitaines de tous ces Bâtimens convinrent de mettre ensemble à la voile, & choisirent Lambert pour les commander jusqu'à Dieppe, où ils arriverent heureusement dans l'espace de quarante-huit heures. Cependant ils faillirent de manquer ce Port, par l'inadvertance de leurs Pilotes, qui ne se croyoient encore qu'à la hauteur du Havre-de-Grace; lorsqu'à la pointe du jour ils reconnurent qu'ils étoient proche de Saint Valery. Ils entrerent au Port de Dieppe avec la marée suivante.

Jannequin relâche à Camaret en Bretagne.

Il arrive à Dieppe.

Jannequin a joint trois Figures à sa Relation. 1°. Celle du Poisson que les François nomment *Pantouflier*, & les Anglois *Hammerfish*, page 45. 2°. Une Ville des Negres, fort mal dessinée, page 75. 3°. Un Negre, vêtu à la mode du Pays, page 94.

CHAPITRE III.

Voyages du Sr André Brue au long des Côtes occidentales d'Afrique.

BRUE. 1697.

Observations préliminaires.

C'EST au Pere Labat qu'on doit la publication de ces voyages dans sa *nouvelle Relation* de l'Afrique Occidentale; ou plutôt son Ouvrage est composé presqu'uniquement sur les Mémoires qui lui avoient été fournis par le Sieur Brue. Quand on considere avec quelle prudence ce Directeur général du Commerce François au Senegal, ménagea les affaires de la Compagnie, & quelle considération il s'attira des Rois Negres dans tous ses voyages, on prend nécessairement une haute idée de son esprit & de son habileté. Un si long séjour en Afrique, avec une réputation si juste, ne put manquer de lui fournir les meilleures occasions pour s'instruire des mœurs & des usages du Pays, & doit donner, par conséquent, autant d'autenticité que d'agrément à ses Relations.

Mérite de M. Brue.

Il fut nommé pour succéder en 1597 au sieur Jean Bourguignon, premier

Directeur de la quatriéme Compagnie Françoise du Senegal. Les affaires de la Compagnie, qui étoient en fort mauvais état, changerent avantageusement sous sa direction, & seroient devenues encore plus florissantes, s'il eût reçu les secours nécessaires à ses entreprises. Il fit deux voyages sur la riviere du Senegal, l'un en 1697, l'autre en 1698, qui rétablirent le crédit de la Compagnie chez tous les Princes voisins. En 1700, il fit par terre le voyage de la Gambra à Cachao, & de-là celui de l'Isle de Bissao, ou (a) des Bissages pour les intérêts du même commerce. Mais les affaires ayant commencé à décliner par divers contretems, il fut rappellé en France dans le cours de l'année 1702 pour y communiquer ses vûes sur le moyen de les rétablir. La cinquiéme Compagnie du Senegal le pria de reprendre la Direction génerale en 1714, après avoir perdu le sieur Mustelier, qui étoit mort en 1711 à Tuabo. M. Brue passoit pour le seul homme de France qui pût rendre de l'éclat au commerce des François en Afrique. Mais ses propres affaires ne lui permettant pas d'accepter cette Commission, il proposa, pour remplir sa place, M. de Richebourg, alors Gouverneur de Gorée, que la Compagnie reçut à sa recommandation.

BRUE. 1697.

Ses différens emplois au service de la Compagnie Françoise.

Ce nouveau Directeur eut le malheur de se noyer le 2 de Mai 1713, en traversant la riviere du Senegal. Alors M. Brue fut si vivement sollicité par la Compagnie de reprendre son ancien poste, qu'il ne put refuser d'y consentir. Il partit de Nantes le 15 de Mars 1714; & le 20 d'Avril, il arriva heureusement au Fort Saint Louis. Le succès de sa conduite répondit aux espérances de la Compagnie. En 1715, il fit le voyage du Senegal au Désert, pour le commerce des gommes. La même année, il en fit un autre pour découvrir le Lac de Kayor. Ensuite la Compagnie des Indes ayant acheté avec l'approbation du Roi, les droits de la cinquiéme Compagnie du Senegal, les Directeurs de ce nouvel Etablissement, qui connoissoient le mérite de M. Brue, l'engagerent par des offres fort avantageuses à conserver la Direction génerale, jusqu'au mois de Juin 1720, que ses affaires l'obligerent de retourner en France, après avoir résidé, en deux fois différentes, onze années entieres en Afrique.

Aux Mémoires de M. Brue, le Pere Labat a joint ce qu'il a pû trouver de conforme à ses vûes dans les autres Auteurs. Mais n'ayant pas toujours pris soin de citer ses autorités, il nous laisse souvent embarrassés à distinguer les informations qu'il avoit reçues de M. Brue, de ses propres reflexions. Ainsi l'on ignore, assez ordinairement, à qui l'on a l'obligation de ce qu'il rapporte, ou dans quelle quantité ces additions font partie de son Ouvrage. A la vérité lorsqu'il parle des Végetaux, des Oiseaux, & des autres Animaux, il cite souvent les Anciens & quelquefois les Modernes. Mais il en faut donc conclure que tout n'appartient pas à M. Brue; & dans les endroits mêmes où l'on pourroit croire que c'est d'après lui qu'il écrit, parce qu'il ne prend soin de citer personne, nous avons fait remarquer dans nos Notes qu'il emprunte quelquefois, mot-à-mot, des passages entiers de plusieurs Ecrivains modernes. En un mot, on ne peut s'assurer qu'il ait donné aucune partie des Mémoires de M. Brue sans mêlange, à la réserve des Journaux, des Négociations, & des Descriptions. Cependant, quoiqu'il ait publié son Ouvrage pendant la

L'Editeur de ses Mémoires y mêle d'autres témoignages.

Embarras qui résulte de ce mêlange.

(a) Labat écrit *Bissaux*, *Cachaux*, en affectant toujours les terminaisons Françoises. On sera souvent obligé de relever ses fautes.

BRUE. 1697.

vie de cet illustre Voyageur, il n'a pas fait difficulté de le donner pour garant de la vérité de ses Relations.

Autre confusion qu'on se propose ici d'éviter.

On peut lui reprocher encore d'avoir mêlé confusément dans sa narration les Journaux & les matieres, pour en rendre apparemment la lecture plus agréable par la variété des sujets. Mais faisant profession dans ce Recueil de regarder l'utilité comme notre premiere régle, nous ne balançons pas à suivre ici la méthode dont nous nous sommes fait une loi, en réduisant notre narration à l'ordre du tems. Ainsi nous commencerons l'article de M. Brue par son voyage de Rufisco au Fort Louis, que l'Editeur place le dernier; & nous en placerons même un autre, dans l'intervalle, parce qu'on en peut tirer, pour la Géographie du même Pays, des éclaircissemens qui ne doivent pas être rejettés plus loin.

§. I.

Differends entre Brue, & le Damel, Roi de Kayor.

Affection du Damel pour Brue.

IL n'y avoit pas long-temps que Brue étoit arrivé au Fort Louis, en 1697, avec la qualité de Directeur & de Gouverneur Géneral pour la Compagnie, lorsqu'à l'occasion de cent cinquante Esclaves, qu'il acheta dans l'espace de trois semaines à Rufisco, il fit connoissance avec ***Latirfal Saukabé***, Roi de (60) Kayor, qui porte le titre de (61) ***Damel.*** Les présens du Géneral François, joint aux marques de respect avec lesquelles il traita ce Prince, le mirent si bien dans son esprit, qu'il ne se faisoit point une partie de plaisir à laquelle il ne fût invité. Le Damel fit danser ses femmes en sa présence, & ne pouvoit être un instant sans le voir. Cette familiarité devint suspecte au Géneral. Elle pouvoit couvrir quelque trahison; ou du moins ce pouvoit être un artifice, pour amener insensiblement quelque demande extravagante, qui pouvoit devenir l'occasion d'une querelle. L'événement justifia ses soupçons. Le Damel lui demanda un jour, avec beaucoup d'instances, une certaine quantité de marchandises qui ne pouvoit être accordée sans nuire au Commerce François; & le Géneral embarrassé eut besoin de toute son adresse pour se défendre.

Naissance de leurs differends.

Avec quelques civilités qu'il eût adouci son refus, il en resta beaucoup de mécontentement au Roi Negre. Ce commencement de mésintelligence fut augmenté par la malignité ou l'imprudence du Gouverneur de Gorée, qui dit un jour à quelqu'un des Officiers du Damel, que le Géneral n'avoit pas fait voir ses plus belles marchandises à son Maître, & qu'au lieu de lui présenter des pieces de drap d'onze aunes, il ne lui en avoit donné que cinq aunes & demie. C'étoit assez pour faire éclater le ressentiment de ce Prince. Il reprocha vivement au Géneral de l'avoir trompé, & le menaça de sa vengeance. Il ajoûta, en grinçant les dents, que les François devoient considérer de qui dépendoient leurs Comptoirs au Senegal & à Gorée; qu'il pouvoit les en chasser, ou les y faire mourir de faim, en défendant à ses Sujets de leur fournir des vivres; que si ses Prédécesseurs avoient eu la foiblesse de faire des Traités désavantageux avec les François, & de leur céder une partie de leurs Côtes, rien ne l'obligeoit à se couvrir de la même honte; qu'il étoit le Maî-

Ils ont ensemble une explication fort vive.

(60) Villault écrit Kayllor.
(61) On ne nous apprend pas ce que ce titre signifie.

tre dans ses Etats; & qu'ayant le droit de commercer avec toutes les Nations du Monde, il ne manqueroit pas de forces pour réprimer ceux qui entreprendroient de s'y opposer.

BRUE. 1697.

Brue lui représenta que s'il étoit résolu de violer la foi d'un Traité qui avoit été jurée si solemnellement, il pourroit bientôt s'en repentir, parce que la Compagnie étoit assez puissante pour le forcer d'executer ses promesses; que le Roi de France se ressentiroit de l'outrage qu'il verroit faire à ses Sujets, & non-seulement ravageroit ses Côtes, mais les assujettiroit par des Forts, dont toutes les Puissances d'Afrique ne pourroient secouer le joug; qu'à l'égard du Commerce, la Compagnie auroit toujours soin de lui fournir les marchandises convenables, & seroit toujours prête à les échanger pour les siennes. Ensuite, pour moderer son ressentiment, il lui fit présent de quelques pieces de drap d'onze aunes. La bonne intelligence parut rétablie par cette explication. Lorsque Brue quitta Rufisco, le Damel le fit conduire jusqu'au rivage par ses principaux Officiers, au bruit des tambours & des trompettes.

Leur racommodement.

Quelque tems après, l'Alkade (62) de Rufisco fut envoyé au Géneral pour lui apprendre que le Damel avoit résolu de déclarer la guerre au *Burbaghiolof* (63), c'est-à-dire, au Roi des Jalofs, & pour lui demander de sa part un secours de douze *Laptots* (64), qui entendissent l'usage des armes à feu. Brue, qui connoissoit les caprices de ce Prince, & qui ne vouloit lui donner aucun sujet de plainte, fit assembler tous les Laptots qui étoient au service de la Compagnie, & laissa au Député la liberté de choisir. Mais comme la plûpart n'étoient pas Sujets du Damel, & n'avoient aucune obligation de le servir, ils refuserent d'accompagner l'Alkade; de sorte que ce que le Géneral put faire de mieux, fut de lui donner deux de ses Interprétes, qu'il pourvut d'armes & de munitions. La guerre fut courte. Neuf jours après, le Damel renvoya ces deux hommes au Géneral, avec beaucoup de remercimens & de civilités.

Guerre du Damel, & secours qu'il demande aux François.

Il s'étoit mis en campagne avec deux mille chevaux, & le même nombre de gens de pied, entre lesquels il en avoit deux cens qui portoient des armes à feu. Le reste n'étoit armé que de zagayes, de sabres & de fleches. Son équipage consistoit en soixante-deux Chameaux, dont l'un portoit deux pieces de campagne, un autre sa charge de mousquets, un troisiéme de la poudre & des balles, un quatriéme les zagayes du Prince; & le reste, de l'eau & des provisions. Il avoit fait trente lieues à la tête de cette armée; mais la Princesse *Linghera*, sa mere, lui ayant représenté qu'il s'exposoit à périr avec toutes ses Troupes, dans les déserts arides qu'il falloit traverser pour gagner les Etats du Burbaghiolof, & les Grands s'étant joints à cette Princesse pour lui faire changer de résolution, il avoit pris le parti d'abandonner son entreprise.

Circonstances de la guerre du Damel.

D'un autre côté le Burbaghiolof, qui avoit assemblé ses forces pour résister à l'invasion, n'apprit pas plutôt cette retraite, qu'il fit marcher un détache-

(62) Les Auteurs Anglois après avoir décidé, comme on l'a vû dans l'article précedent, qu'il faut mettre Alcadhis, ne laissent pas de suivre ici l'Auteur François. Mais je m'attacherai au plus grand nombre qui écrit *Alcade*.

(63) Labat écrit *Bourbaguiolof*, d'autres *Bourguiolof*.

(64) Ce sont des Negres libres. D'autres François écrivent *Lapsots*. Les Anglois appellent ces mêmes Negres *Gromettes* & *Gumets*.

BRUE. 1697.

ment sous la conduite de *Biram Ruba*, son Lieutenant Géneral, pour ravager les Etats du Damel. Ce Géneral Negre prit & brûla six ou sept Villages, enleva des Esclaves, & fit un butin considérable sans trouver la moindre opposition au succès de ses armes. Le Damel, informé de sa disgrace, se contenta de répondre que Biram Ruba, n'étant point Monarque, il dédaignoit de se mesurer avec un si vil ennemi. Cette excuse donna fort mauvaise opinion de son courage. Ses Sujets auroient desiré du moins qu'il eût fait marcher un de ses Officiers à sa place. Mais il avoit appréhendé, sans doute, que celui qu'il auroit revêtu du Commandement de ses forces, n'eût abusé de sa confiance pour usuper la Couronne. Cette idée, jointe à celle qu'il avoit du mécontentement de ses Peuples, lui inspira tant de jalousie & de soupçons, qu'il n'osoit se fier à personne autour de lui, & qu'à l'exception des voyages qu'il faisoit à Rufisco pour le Commerce, il se tint constamment renfermé à *Saram*, sur les limites de *Kayor* & de *Joal*, avec un petit nombre d'Officiers & d'Esclaves à qui il avoit donné sa confiance.

Il est soupçonné de manquer de courage.

Tandis qu'il étoit dans cette retraite, Brue ayant reçu par les Vaisseaux de France un assortiment de marchandises, se hâta, suivant sa promesse, de lui donner avis que s'il avoit un nombre suffisant d'Esclaves, les François du Comptoir étoient prêts à traiter avec lui. Les Princes Negres ont toujours une ressource commode pour se procurer des supplémens d'Esclaves; c'est de vendre leurs propres Sujets. Les prétextes ne leur manquent pas pour justifier leur violence & leurs rapines. Le Damel eut recours à cette méthode, parce que devant déja beaucoup à la Compagnie, il n'espéroit pas que le crédit fut continué. Il se saisit de trois cens Negres, qui ne s'attendoient pas à cette injustice; & pour s'épargner les frais de leur entretien, il fit avertir aussi-tôt les François qu'il avoit des Esclaves à leur livrer, & que si le Géneral vouloit se rendre à Rufisco, il s'y trouveroit pour le recevoir.

Maniere dont il se procure des Esclaves pour le commerce.

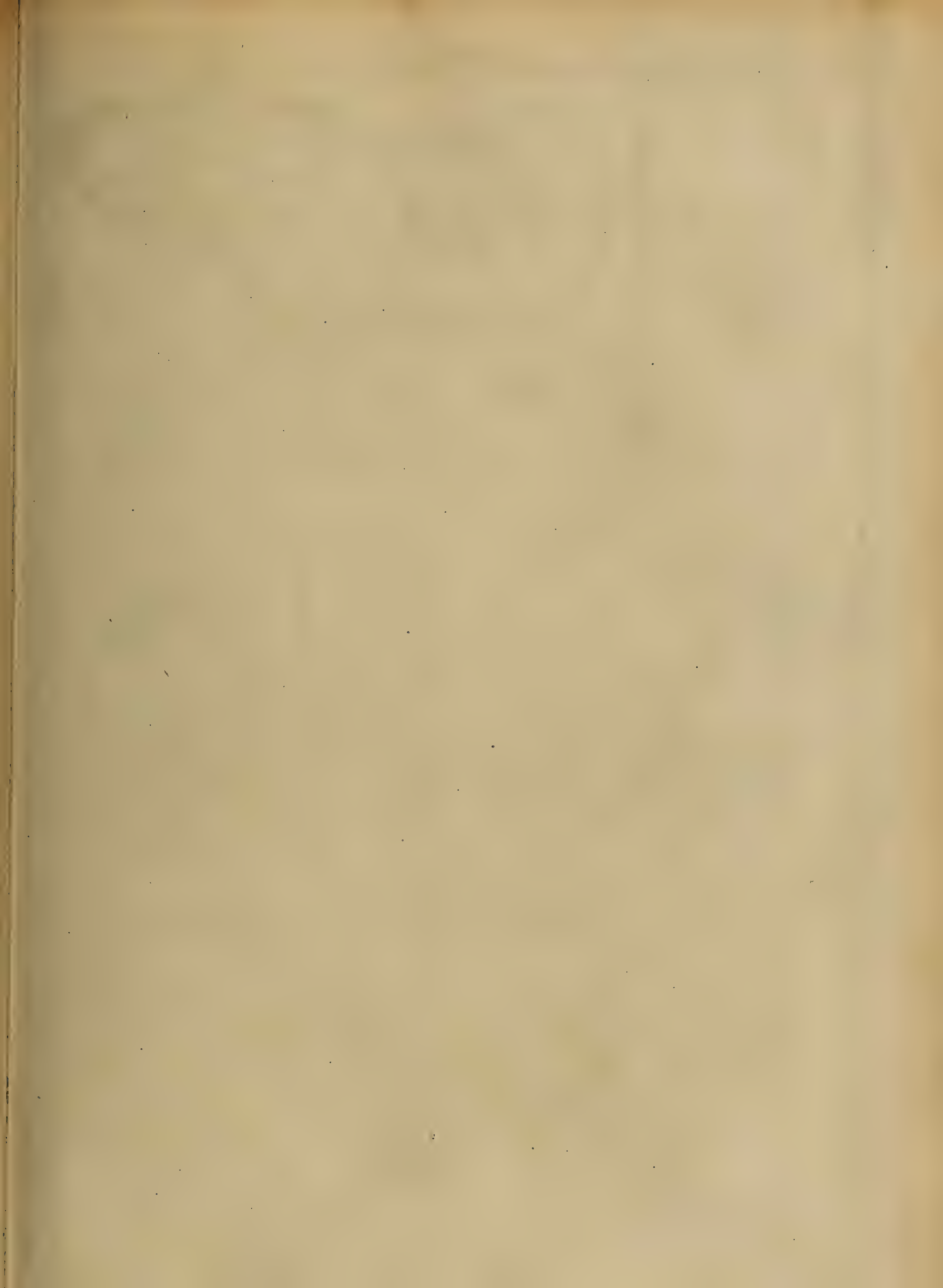
Brue s'y rendit & fut reçu avec de grands témoignages d'amitié. Les droits & les présens, qui accompagnoient toujours la premiere visite, mirent le Prince en bonne humeur. Il avoit demandé un lit assez propre, avec une armure de la meilleure trempe, que le Géneral lui faisoit apporter. Mais quoiqu'il trouvât le lit de son goût, il refusa de l'acheter quand on en eut mis le prix à vingt Esclaves. Il s'étoit flatté qu'on lui en feroit un présent. La Compagnie n'étoit pas assez contente de ses bons offices pour lui accorder cette gratification. Il se revêtit de l'armure, pour en faire l'essai; il la trouva trop pesante. D'ailleurs ses (65) Marbuts lui avoient persuadé que leurs Amulets, qu'ils appellent *Gris-gris* (66), le garantiroient de toutes sortes de blessures, à l'exception des balles, que les Negres appellent *pousf*, & contre lesquelles leurs Prêtres confessoient que les enchantemens n'ont pas de vertu. Cependant le Damel regrettoit beaucoup de ne pouvoir obtenir plus de marchandises qu'il n'avoit d'Esclaves à livrer. Brue lui proposa d'accorder aux François la permission d'en prendre eux-mêmes autant qu'il en falloit pour se payer. Mais il n'eut pas la hardiesse d'y consentir, dans la crainte d'exciter de nouveaux troubles. Ainsi, malgré son chagrin, il fut obligé de se passer pour

Marchandises que les François lui presentent.

(65) Ecrivant d'après les Anglois, je conserve *Marbuts* qu'ils donnent pour le vrai nom au lieu de *Marabouts*.

(66) Les Anglois les appellent *Gregories*, mais ils conviennent que c'est une corruption.

cette





Carte des Pays Voisins des Riv. de Sanaga et Gambra
Cap Mirik
Forest ou l'on tire de la Gomme
Rade de Portendic
Fort
Portendic
Monsay Raye
Lac de Cayor
Le Desert
Serins
Engerbel Desert
R. de Sanaga
Terrier Rouge
Gherangel de Tor
Menage
I. de Morsil ou d'Yvoire
Fariba
Pouma
Ender
Lac de Pania Feuli
R. Morsil
Hovvalalde
Donghel
Foulis
Rochers
Maska
I. S. Louis
Barre du Sanaga
Biyurt
Demeure de Lamp Tor
Pays
Makaya
Embul
Demeure de Bur Ghiolof
Des
L. Eutan
Les Mamelles
C. Verd
Rufisco
Forest pour la Gomme
I. Goree
Lambaya
Jalofs
Portudal
Pointe Sevene
Joali
Jalofs
I. Deer
6 Journées
Yamimaren
Kassam
Journées
Kohone
Kolar
R. Barsalle
Mandingos
Joar
Kower
I. Sappo
Mandingos
Palmerin
Eropina
Kuttejar
Nakanvay
Madkama
Sami
Pakabenda
Janoe
Albreda
R. Gambra
India
Emb. de la Riv de Gambra
Cap S.e Marie
Tankroval
Tendebar
Damasensa
I. des Elefans
Brukoe
Montagne brulée
Chaukonda
Yalli
R. Gambra
Vintain
Banyons
Flups
Sereja
Yamiamakunda
Sutema
Bassey
Burda
Kolar
R. Kasamanka
C. Roxo ou Cap Rouge
Jamez
Jinghineor
Ghinghin
Gesves
Demeure du Roy de Kabo
Riv. de Kachao
Kachao
R. S. Domingo
Farim
R. de Gesves
R. de Gesves
R. de Kurbali
Les 3 Isles
Bussi
Bissao
Kurbali
Ghinala
R. Ghinala
Biguba
Ghinala
Kukonda
Isles des Bissagots
Formose
I. Bissague
R. Grande
Bulam
Cap Tumbali
I. Tassagan
R. Nunez ou Nunho
R. das Pedras ou R. des Pierres
Rio Grande ou la Grande Riviere
Kagasiam
Echelle
Lieues Marines de France
5 10 20 30 40 L
C. Verga
R. des Idoles
I. de Tamera ou des Idoles
19
18
17
16
15
14
13
12
11
10

Tom. II. N.° 20.





VUE DE RUFISCO.
A. Riviere de Rio Fresco.
B. Loge Francoise.
C. Habitation de la Signora Catelina.
D. Habitation de l'Alcade.
E. Rivage de Sable.
F. Baye de France.
B
C
D
E
E
F
A

cette fois, de ce qu'on ne voulut pas lui donner à d'autres conditions. Mais il en marqua beaucoup de ressentiment. Il dit au Général François qu'il se reprochoit de s'être relâché trop facilement sur plusieurs droits dont la perte diminuoit son revenu, particuliérement sur celui d'une barre de fer pour chaque Esclave transporté, & sur quelques impôts qui regardoient les provisions. A la vérité ce Prince avide s'étoit efforcé d'augmenter les droits; mais la Compagnie avoit toujours réclamé contre ses prétentions, & demandé qu'ils demeurassent sur l'ancien pied. Cependant il accompagna ses plaintes de tant de menaces, que le Général, soûtenu alors par trois Vaisseaux de guerre, ne balança point à lui répondre que la Compagnie le forceroit d'exécuter ses Traités, & que si lui & ses Alliés entreprenoient quelque innovation, ils devoient s'attendre à voir ravager leur Pays avec plus de rigueur qu'il ne l'avoit été par du Casse.

Autre querelle entre le Damel & Brue.

Comme le Damel n'ignoroit pas que les effets pouvoient répondre aux menaces, il prit le parti de dévorer son chagrin, en attendant l'occasion de le faire éclater.

Feinte réconciliation.

§. II.

Voyage, par terre, de Rufisco au Fort Saint Louis.

Quelque tems après cette contestation, Brue qui étoit à Gorée, se trouvant appellé au Sénégal par des raisons pressantes, & se défiant de la mer dans une saison peu favorable; prit la résolution de faire le voyage par terre. Il crut devoir donner avis de son dessein au Damel, qui étoit alors à Rufisco. Ce Prince lui promit toutes sortes de secours & de commodités pour son entreprise, à condition qu'il voulût s'arrêter quelques jours avec lui. Le Général y consentit; & dès le même jour, il se rendit à Rufisco, qui est situé sur la Côte, à trois lieues de l'Isle de Gorée.

Brue obtient des secours du Damel pour voyager par terre.

Ces Mémoires ne contenant aucune description de cette Ville, il est naturel ici d'y suppléer par les Relations de quelques autres Ecrivains. Barbot observe que son véritable nom, tel qu'elle l'a reçu des Portugais, est *Rio-fresco*, c'est-à-dire, *Riviere fraîche*, d'une petite riviere qui traversant des bois fort épais, conserve en tout tems beaucoup de fraîcheur. Les Hollandois lui ont donné le nom de *Vishers Dorp*, du grand nombre de Pêcheurs qui l'habitent. Mais les François s'étant tenus au nom Portugais, se sont contentés de le corrompre, en faisant de *Rio-fresco*, Rufisco ou Rufisque (67).

Description de Rufisco.

A l'Ouest-Sud-Ouest de la Ville, il y un (68) Cap; & vis-à-vis du Cap, à quelque distance, un grand rocher, environné de basses fort dangereuses, qui a reçu des Hollandois le nom de *Kampaen*, à l'honneur de *Claes Kampaen*, célebre Avanturier de leur Nation, qui s'en approcha le premier. Cependant le Canal entre ce rocher & le Continent, ne manque pas de profondeur, & les Vaisseaux ordinaires peuvent y passer sans péril. Barbot assure que toutes sortes de Vaisseaux peuvent mouiller dans la Rade de Rufisco (69) sur un excellent fond de sable, entre six & sept brasses.

(67) Jobson l'appelle Travisco.

(68) C'est ici apparemment le Cap Bernard, près duquel est un Village, à deux lieues de Rufisco. Voyage d'Issiny par Loyer en 1701, p. 54.

(69) Description de la Guinée, p. 22.

BRUE. 1697.

Bois de Comore. Cette Ville.

La Ville de Rufisco est entiérement couverte par un grand bois de palmiers & d'autres arbres, au-delà duquel (70) on trouve des plaines à perte de vûe. Le bois, la plaine, & les petites Dunes sabloneuses qui sont entre la mer & la Ville, forment une perspective fort agréable pour les Bâtimens qui s'approchent du rivage, sur-tout dans la basse marée (71).

Les Officiers du Damel y résident.

Le Damel a plusieurs Officiers (72) qui font leur résidence à Rufisco, sous un Chef de la même Nation, que les Portugais nomment *Alcayde.* Ce Gouverneur est en même tems Juge de la Ville, avec un Lieutenant qui se nomme *Jerafo.* Ces deux Commandans ont l'administration de toutes les affaires, & la Commission de recevoir tous les droits du Prince pour l'ancrage & les marchandises. Cependant on appelle de leur Tribunal à celui du *Kondi*, c'est-à-dire, du Viceroi & Capitaine Général de toutes les Troupes de Kayor (73).

Chaleur excessive.

La chaleur est insuportable à Rufisco pendant le jour, sur-tout à midi, dans le cours même du mois de Décembre (74). Du côté de la mer, le calme est ordinairement si profond qu'on n'y ressent pas le moindre soufle ; & le bois arrête aussi le mouvement de l'air du côté des terres. Aussi les Hommes & les Animaux n'y peuvent-ils respirer ; sur-tout au long de la Côte dans la basse marée, car la reverberation du sable y écorche le visage & brûle jusqu'à la semelle des souliers. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'est la puanteur d'une prodigieuse quantité de petits Poissons pourris que les Négres y jettent & qui répandent une mortelle infection. On les y met exprès, pour les laisser tourner en pourriture, parce que les Négres ne les mangent que dans cet état. Ils prétendent que le sable leur donne une sorte d'odeur nitreuse, qu'ils estiment beaucoup (75).

Comment les Négres aiment le poisson.

Baye de France.

La Baye, que les François ont nommée, *Baye de France*, abonde en plusieurs sortes de grands & de petits Poissons. Quantité de Pêcheurs en fournissent la Ville, & rendent le même service aux Villages voisins dans leurs Canots. La Ville de Rufisco est précisément (76) au fond de la Baye. Il s'y fait un commerce considérable de cuirs, mais petits, parce qu'on n'y tue gueres que de jeunes bêtes. Le Pays voisin est rempli de bestiaux & de volaille de différentes sortes, sur-tout de Pintades. Le vin de palmier n'y est pas en moindre abondance, & les Négres le changent volontiers pour de l'eau-de-vie, qu'ils appellent *sangara*, & qu'ils aiment excessivement. On a communément un Veau gras & de bonne taille pour deux pieces de huit, en marchandises ou en argent ; une Vache pour la moitié de ce prix, & quelquefois moins. Les troupeaux y

Abondance des troupeaux.

(70) Villault dit que la Ville est couverte à l'Est par un grand bois, au-delà duquel s'étant avancé l'espace de quatre ou cinq cens pas, il découvrit des Plaines immenses. Voyage de Guinée, p. 25.

(71) Barbot en donne la figure.

(72) Rufisco est le Port de Commerce du Royaume du Kayor, comme Portodali est celui de Baol. Le Roi de Kayor, en 1666, se nommoit le *Damel Biram*. Villault, *ubi sup.* p. 24.

(73) Barbot, *ubi sup.*

(74) Villault en parle plus favorablement au mois de Novembre. Il dit que l'air y est aussi bon & aussi chaud qu'en aucun endroit de la Côte, quoique Rufisco soit à quatorze dégrés de la Ligne. *Ubi sup.* p. 25.

(75) Barbot, *ubi sup.*

(76) Villault, qui mouilla dans cette Baye, dit que le fond en est ferme & graveleux, & qu'il n'a pas moins de six brasses après la marée. Il ajoute que la Ville a un petit Port à l'Ouest, où une Fregate peut être en sûreté. *Ubi sup.* p. 20. & 25.

font si nombreux, que l'Auteur en ayant vû quelquefois venir d'eux-mêmes sur le bord de la mer, dans la basse marée, & demeurer dans l'eau jusqu'au ventre pour se refraîchir pendant des heures entieres, s'est efforcé inutilement de les compter.

Chaque Vaisseau François donne aux Officiers du Damel une certaine quantité de marchandises dont on est convenu, pour le droit de prendre du bois & de l'eau. Les Négres qu'ils employent ordinairement à leur fournir ces provisions, & qui apportent sur leur dos jusqu'aux Chaloupes, se croyent bien payés de leur travail par quelques bouteilles de *Sangara*, c'est-à-dire d'eau-de-vie.

Nombre des maisons & des Habitans.

En 1666, Rufisco, suivant le témoignage de Villault, avoit environ deux cens maisons, habitées par trois cens hommes, sans y comprendre les femmes & les enfans. Il compare les édifices à ceux des Villages de Normandie. Mais *Loyer*, qui y étoit en 1701, assure que cette Ville (77) valoit beaucoup mieux que celle du Cap Bernard, & qu'elle contient entre deux & trois cens maisons, bâties de roseaux & de feuilles de palmiers. Il ajoute qu'étant la Capitale du Royaume de Kayor, les édifices y sont plus grands & plus commodes que dans tout autre lieu du même Pays. Les François y font leur résidence lorsqu'ils viennent de Sénégal ou du Fort Saint Louis (78).

Figure & caractere des Habitans.

Villault trouva fort surprenant que sans sçavoir lire ni écrire, tous les Habitans parlassent fort bien la Langue Portugaise. L'*Alcayde* sçavoit également le François, l'Anglois & le Hollandois. Les Négres du canton sont d'assez belle taille, & la plûpart n'ont pas le nez écrasé. Ce sont les meilleurs Esclaves de l'Afrique. Il sont nuds comme dans toutes les autres parties de la Côte; & lorsqu'ils montent dans leurs Canots ils ne font pas de difficulté de se défaire d'une petite piece d'étoffe qui leur couvre le devant du corps. Les femmes & les jeunes filles, dès l'âge de treize ou quatorze ans, sont si lascives, qu'elles invitent les Etrangers jusqu'au milieu des rues. Un Homme peut prendre autant de femmes qu'il se croit capable d'en nourrir. La jalousie tourmente si peu les Négres de Rufisco, qu'ils prostituent leurs femmes pour une bagatelle, & qu'ils les offrent quelquefois gratis. Elles ont les cheveux liés sur la tète, & couverts de quelques petites planches de bois qu'elles y attachent, comme un grand préservatif contre l'ardeur du Soleil (79)

Quoique le Pays soit bien fourni de Bœufs, de Vaches, de Moutons, de Chevres, de Poules, de Pigeons, de Pintades, & d'un grand nombre d'Oiseaux, la principale nourriture des Habitans est le poisson. Les autres productions, pour le Commerce, sont les peaux, les gommes, l'ivoire, les plumes d'Autruche, l'indigo, & les étoffes de coton rayées de blanc & de bleu; de sorte qu'il n'y auroit rien que d'avantageux à dire du Pays, s'il n'étoit pas si chaud; & même des Habitans, si les hommes n'étoient extrêmement menteurs, & les femmes trop libertines.

Réception du Général François à Rufisco.

Brue fut reçu par l'Alkaide du Roi, & par une femme mulâtre, nommée *Signora Katti*, qui avoit part aussi à l'administration. Il fut logé dans les maisons du Roi, avec toute sa suite, qui étoit composée de quatorze ou quinze Négres & d'autant de Laptots. L'Alkaide & la Signora Katti lui envoyerent

(77) Loyer, *ubi sup.* p. 54.
(78) *Ibid.*
(79) Villault, *ubi sup.* p. 24 & 26.

BRUE. 1697.

quelques nattes pour meubles ; mais il fut fort surpris, en s'éveillant pendant la nuit, de les voir couchés tous deux dans sa chambre, & de trouver la Signora à son côté. Il étoit tard, le lendemain, avant que les Chevaux & les Chameaux qui étoient commandés pour lui & pour son bagage fussent prêts à se mettre en marche ; de sorte qu'il ne put arriver le même jour qu'à la maison du *Kondi*, Général des Troupes du Royaume. Ce Seigneur Négre vint au devant de lui à quelque distance, avec vingt-cinq ou trente Chevaux, & le conduisit à sa maison, qu'il lui abandonna, pour lui faire passer la nuit avec plus de commodité. Il avoit fait préparer un grand souper, qui consistoit en un Bœuf entier, du *Kuskus*, des Poules, des Canards, & quantité de lait.

Il est traité dans sa marche par le Kondi.

Le jour suivant, Brue fit dix lieues, dans un Pays sablonneux, qui ne paroissoit pas néanmoins sans culture. Au milieu du chemin il trouva un grand Lac d'eau somache, formé par un petit ruisseau dont l'eau ne laissoit pas (80) d'être fort douce, & sur le bord duquel il s'arrêta pour faire rafraîchir son cortege. Ce Lac, suivant le témoignage des Habitans se décharge dans la mer entre le Cap-Verd & le Cap-Manuel. Il est rempli de Poisson, qui est pêché par une sorte de Faucon avec autant d'adresse que par les Négres. Brue tua un de ces animaux, dans le tems qu'il prenoit son vol, avec un Poisson entre ses serres, de la forme d'une Sardine, & du poids de trois ou quatre livres. Le Lac s'appelle *Sereres*, du nom de quelques Tribus de Négres qui habitent les lieux voisins.

Lac des Sereres.

Nation des Sereres.

Ces Sereres, qui se trouvent principalement répandus autour du Cap-Verd, sont une Nation libre & indépendante, qui n'a jamais reconnu de Souverain. Ils forment, dans les lieux de leur retraite, plusieurs petites Républiques, où ils n'ont pas d'autres loix que celles de la nature. Ils nourrissent un grande nombre de Bestiaux. L'Auteur prétend que la plûpart n'ayant aucune idée d'un Etre suprême, croyent que l'ame périt avec le corps. Ils sont entiérement nuds. Ils n'ont aucune correspondance de Commerce avec les autres Négres. S'ils reçoivent une injure, ils ne l'oublient jamais. Leur haine se transmet à leur postérité, & tôt ou tard elle produit une rigoureuse vengeance. Leurs voisins les traitent de Sauvages & de Barbares. C'est outrager un Négre que de lui donner le nom de *Serere*. Cette Nation d'ailleurs est simple, honnête, douce, généreuse, & très-charitable pour les Etrangers. Elle ignore l'usage des liqueurs fortes. Un si bon caractere, sans aucunes lumieres de Religion, les rendroit peut-être plus capables de celles du Christianisme que les Négres Mahométans, ausquels il est impossible de les faire goûter, lors même qu'ils sont transportés en Amérique. Ils enterrent leurs Morts hors de leurs Villages, dans des hutes rondes, aussi bien couvertes que leurs propres habitations. Après y avoir placé le corps dans une espéce de lit, ils bouchent l'entrée de la hute avec de la terre détrempée, dont ils continuent de faire un enduit autour des roseaux qui servent de murs, jusqu'à l'épaisseur d'un pied. L'édifice se termine en pointe, de sorte que ces lieux de sépulture, paroissent comme un second Village, & que les tombes des Morts sont en beaucoup plus grand nombre que les maisons des vivans. Comme les Sereres n'ont point assez d'industrie pour faire des inscriptions ou d'autres marques sur ces monumens, il se contentent de mettre, au sommet,

Elle est divisée en Republique.

Caractere des Sereres.

Singularité de leurs tombeaux.

(80) Il faut supposer que le terrain du Lac même avoit quelques parties nîtreuses qui changeoient la nature de cette eau.



Habits des Negres du Cap Verd. N.° I.



un arc & quelques fléches sur ceux des hommes, & un mortier, avec un pilon, sur ceux des femmes : le premier marque l'occupation des hommes, qui est presqu'uniquement la chasse ; & l'autre celle des femmes, dont l'emploi continuel est de piler du riz ou du maïz.

Leur industrie à cultiver la terre.

Il n'y a pas de Négres qui cultivent leurs terres avec autant d'art que les Sereres. Si leurs voisins les traitent de Sauvages, ils sont bien mieux fondés à regarder les autres Négres comme des Insensés, qui aiment mieux vivre dans la misere & souffrir la faim, que de s'accoutumer au travail pour assurer leur subsistance. Leur langage est différent de celui des Jalofs, & paroît même leur être tout-à-fait propre. Ils ont pour boisson le vin de *Latanier*. Leur Canton produit un animal fort remarquable, dont on verra la description vers la fin de ce Livre, avec celle du Latanier. Ils l'appellent *Bomba* ; & les Portugais l'ont nommé *Capivard*, apparemment parce qu'ils l'avoient vû pour la premiere fois aux environs du Cap-Verd.

Accueil qu'ils font à Brue.

Les Sereres reçurent le Général François avec beaucoup d'humanité, & lui présenterent du *Kuskus*, du Poisson, des Bananes, avec d'autres alimens du Pays. Il partit si tard de leur Village, que l'excès de la chaleur le força de s'arrêter après avoir fait trois lieues. N'en ayant pu faire que sept dans le cours de la journée, il arriva le soir dans un Village des Jalofs, qui étoit la résidence d'un des plus grands Marbuts du Pays. Ce saint Négre avoit compté de recevoir la visite & des présens du Général François ; mais il vit ses espérances trompées. L'Alkaide de Rufisco & la Signora (81) Katti, qui étoient du voyage, ne manquerent pas de le visiter, accompagnés de quelques François, que la seule curiosité y conduisit. Ils se mirent à genoux devant lui, & lui baiserent les pieds ; après quoi, il prit la main de la Signora, l'ouvrit & cracha dedans. Ensuite la lui faisant tourner deux ou trois fois autour de la tête, il lui frotta de sa salive, le front, les yeux, le nez, la bouche & les oreilles, en prononçant pendant cette opération quelques prieres en Arabe. Il reçut leurs présens, & leur promit un heureux voyage. La Signora fut raillée de sa superstition, à son retour, & de s'être laissée oindre de la salive du vieux Marbut. L'Alkaide du Village, avec plus de politesse pour les Etrangers, vint audevant du Général, & lui offrit un Bœuf, du Kuskus, quelques pieces de volaille, du lait, du vin de palmier, & un morceau de chair d'Elephant, en s'excusant de n'en avoir pas apporté davantage, sur ce que n'étant tué que depuis deux jours il n'étoit pas encore en état d'être mangé ; car les Négres ne trouvent la chair bonne que lorsque les vers commencent à s'y mettre. Brue répondit à cette civilité par divers présens, sur-tout d'eau-de-vie. Quelques François ayant dit à l'Alkaide qu'ils n'aimoient pas la chair si vieille, il envoya aussi-tôt six de ses gens, chargés d'un quartier d'Elephant, qui fut cuit à l'eau, & servi avec différentes sauces. Il est certain que la chair de cet animal fait un assez bon aliment lorsqu'elle est bien préparée. Mais elle n'est pas si bonne rotie. La trompe passe pour l'endroit le plus délicat. Ce festin fut suivi d'une danse, que les Négres nomment *Folgar*, & qui dura une partie de la nuit pour l'amusement du Général. Lorsqu'il croyoit pouvoir prendre un peu de repos, son sommeil fut encore troublé par les Enfans du Village, qui s'assem-

Cérémonies d'un Marbut.

La chair des Elephans assez bonne à manger.

(81) Barbot l'appelle *Catalina*.

BRUE. 1697.

blerent autour de la cabane du Marbut, pour répeter des verſets de l'Alcoran qu'ils avoient appris par cœur. Cet exercice ſe fait à ſi haute voix, que le bruit eſt capable de rendre le maître ſourd.

On partit du Village aſſez tard, le jour ſuivant. Comme la marche étoit fort lente, Brue ſe donnoit le plaiſir de la chaſſe en chemin. Au milieu des Bois, il découvrit les traces de quelques Eléphans, & bientôt il en apperçut 18 ou 20, les uns couchés comme un troupeau de Vaches, d'autres occupés à baiſſer des branches d'arbres, dont ils mangeoient les feuilles & les petits rameaux. La Caravane n'en étoit pas à la portée du piſtolet. Cependant comme il ne paroiſſoit pas qu'ils y fiſſent d'attention, les Gens du Général leur tirerent quelques coups de fuſil, auſquels ils ne parurent pas plus ſenſibles qu'à la piqûure des mouches, apparemment parce que les balles ne les toucherent qu'aux côtés ou par derriere. Le même ſoir, on arriva ſur les terres de la Signora Katti, où quelques Eſclaves faiſoient le Commerce pour elle. Le Général y fut bien traité avec toute ſa ſuite. On lui apprit qu'un quart de lieue plus loin il trouveroit le Village de *Makaya*, une des réſidences du Damel, qui s'y étoit rendu pour y recevoir les François.

Brue rencontre un troupeau d'Eléphans.

Makaya, maiſon du Damel.

Ils y arriverent, le jour ſuivant, à huit heures du matin. Devant la porte du Palais, ils trouverent une garde de quarante ou cinquante Négres, avec un grand nombre de *Guiriots*, ou de Muſiciens, qui ſe mirent à chanter les louanges du Général, auſſi-tôt qu'ils le virent à portée de les entendre. Le *Yagaraf* & le grand *Bukenet* (82) ſe préſenterent pour le recevoir, & l'introduire à l'audience du Roi. Il ne fut pas aiſé à Brue, qui étoit d'une taille puiſſante de paſſer par la premiere porte de ce Verſailles du Royaume de Kayor. Le guichet étoit ſi bas, qu'il étoit obligé de ſe courber beaucoup. L'enclos contenoit quantité de Bâtimens, entre leſquels il y avoit un *Kalde* ou une ſalle d'audience, ouverte de tous côtés. Le Damel y étoit aſſis ſur une petite couche dont la Compagnie lui avoit fait préſent. Il ſe leva lorſque Brue fut entré; & lui préſentant la main, il l'embraſſa, avec beaucoup de remercimens de s'être détourné ſi loin de la route pour le voir. Le Général lui fit ſon compliment, & lui offrit les préſens de la Compagnie, avec deux barils d'eau-de-vie. L'ordre fut donné pour le traiter aux dépens de la Cour, & pour renvoyer à Rufiſco les Chevaux & les Chameaux qu'il y avoit loués. Il fut conduit enſuite à l'audience des femmes du Roi. Ce Prince en avoit quatre de légitimes, ſuivant la loi de Mahomet; mais ſes concubines étoient au nombre de douze, malgré les remontrances des Marbuts. Un jour qu'ils lui reprochoient cette intempérance, il leur répondit que la loi étoit faite pour eux & pour le Peuple; mais que les Rois étoient au-deſſus.

Brue y eſt bien reçu.

Intempérance du Damel.

Les femmes du Damel ayant pris ſoin de fournir des proviſions au Général, il ſe crut obligé de leur faire quelques préſens. C'étoit le Roi qui ſe chargeoit lui-même de ces détails, lorſqu'il avoit la raiſon libre: mais ſa paſſion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un moment ſans en boire, il étoit ivre auſſi long-tems qu'il avoit de cette liqueur. Quatre jours ſe paſſerent avant que le Général pût le trouver en état de l'entendre, & ſes deux barils étoient déja preſqu'épuiſés. On parla de Commerce dans cette audience; & les François

Son ivrognerie.

(82) Labat écrit Jagaraf & Bouquenet. On ne nous apprend pas la ſignification de tous ces titres. Les Anglois diſent: » Peut-être Bukenet ſignifie-t-il grand Tréſorier.

acheterent quelques Esclaves & quelques dents d'Eléphans. Mais comme il étoit entré quelques Flacons d'eau-de-vie dans le marché, le Damel en remit la conclusion au jour suivant. Il fit venir ses femmes pour danser devant Brue; & lorsqu'elles eurent fini, il le força lui-même de danser avec lui. Enfin il continua de le traiter avec les plus grandes marques de distinction; mais il remit de jour en jour l'affaire du Commerce. Les Chameaux & les Chevaux furent aussi différés.

Brue. 1697.

Il force le Général de danser.

L'impatience saisit Brue. Un jour au soir, après avoir souhaité une heureuse nuit au Roi, il prit la résolution de partir à pied, & de faire porter son bagage par ses Esclaves. En effet il se mit en marche à la pointe du jour. Mais à peine étoit-il sorti de Makaya, qu'il vit venir après lui le Yagaraf, qui le pressa de retourner. Cependant il résista si constamment, que cet Officier se réduisit à lui demander le tems de donner avis au Roi de son départ. Ce Prince réveillé, par une démarche si brusque, l'envoya prier aussi-tôt d'attendre quelques momens, avec promesse de lui envoyer des Chevaux & des Chameaux. Brue commençoit à trouver la route si mauvaise, qu'il prit le parti d'attendre. Bientôt il vit arriver les Gens du Roi au grand galop, avec toutes les commodités que ce Prince lui avoit fait espérer pour son voyage. Les bagages furent chargés & l'on partit sous la conduite du Yagaraf, qui accompagna la Caravane une partie du chemin.

Brue part sans l'en avertir.

On arriva le soir dans un Village, où les gens du Roi prirent un Bœuf au milieu du 1er troupeau qui se présenta. Ils enleverent de même une Vache & un Veau. La chair en étoit excellente. Mais les maîtres de ces animaux firent leurs plaintes au Général, qui leur donna, pour les consoler, un ou deux flacons d'eau-de-vie. Le jour suivant, après s'être mis en marche de grand matin, on s'arrêta vers midi pour faire reposer l'Equipage. Le hazard fit trouver un grand troupeau de Vaches, dont le lait fut d'autant plus agréable qu'on n'avoit apporté de Makaya que de l'eau fort mauvaise. On arriva de bonne heure dans le Village d'un Parent du Roi, qui étant averti de l'approche du Général vint au-devant de lui avec un cortége de vingt Cavaliers fort bien montés. Il montoit lui-même un Barbe de haute taille, qui lui avoit coûté vingt Esclaves. L'accueil qu'il fit aux François répondit à cette galanterie. La journée suivante fut fort longue, mais au travers d'un beau Pays, dont la plus grande partie étoit cultivée. On y voit des plaines entieres couvertes de tabac. Le seul usage que les Négres fassent du tabac est pour fumer; car ils ne sçavent ni le mâcher, ni le prendre en poudre.

Continuation de sa route.

On arriva le soir à Biurt (83), où le Chef de la Ville vint recevoir le Général, & le logea dans sa maison. Quoique la fatigue du voyage lui rendît le repos fort nécessaire, il ne put se refuser aux empressemens de son Hôte, qui fit tuer un Bœuf pour le traiter. Le lendemain, on se rendit à l'Isle de *Jean Bare*, d'où le Général renvoya les Gens & les Chevaux du Roi. Il trouva dans ce lieu une Barque & quelques Canots, qui le transporterent au Fort-Louis, après un voyage de douze jours, en y comprenant le séjour qu'il avoit fait à Makaya.

De la Barre du Sénégal à Gorée on ne compte que trente lieues, mais par Rufisco & Biurt il n'y en a pas moins de quarante. D'ailleurs Brue fit des

Mesure du voyage de Brue.

(83) Labat varie entre Bieure & Bieurt. Barbot met constamment Biurt.

BRUE. 1697.

journées très-courtes, & le détour qu'il fit par Makaya rendit sa route encore plus longue. Cependant, il apprit par l'évenement que c'étoit l'avoir beaucoup abregée ; car les Vaisseaux qui étoient partis de Gorée dans le même tems que lui, arriverent au Sénégal quinze jours après. Il n'avoit pas perdu ses peines dans une marche si fatiguante. Outre un assez bon Traité pour le Commerce des Esclaves, qu'il n'auroit jamais obtenu du Damel sans le voir personnellement, il avoit fait plusieurs observations qui méritent de trouver place ici.

Observations qu'il fit dans cette route.

Quoique les Négres du Pays, Payens & Mahométans, ayent l'usage de la Poligamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux sœurs. Latirfal Saukabé se croyant dispensé de cette loi avoit deux sœurs entre ses femmes. Les Marbuts & les Mahométans zelés en murmuroient, mais secretement, parce que ce Prince n'étoit pas traitable sur ce qui pouvoit blesser ses plaisirs. Il ne doutoit pas de l'existence d'un Paradis ; mais il déclara naturellement à Brue qu'il n'espéroit pas d'y être reçu, parce qu'il avoit été fort méchant, & qu'il ne se sentoit, disoit-il, aucune disposition à devenir meilleur. Effectivement, il s'étoit rendu coupable de mille actions cruelles. Il avoit dépouillé, banni, ou tué ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire. Comme il possédoit deux Royaumes, il se croyoit plus grand que tous les Monarques de l'Europe ; & faisant quantité de questions à Brue sur le Roi de France, il demandoit comment il étoit vêtu, combien il avoit de femmes, quelles étoient ses forces de terre & de mer, le nombre de ses Gardes, de ses Palais, de ses revenus, & si les Seigneurs de sa Cour étoient aussi-bien vêtus que les Seigneurs Négres. Brue avoit beaucoup de peine à lui persuader que le Roi son maître avoit douze mille Soldats pour la garde ordinaire de sa maison, qu'il pouvoit mettre en campagne une Armée de trois cens mille Hommes d'Infanterie & de cent mille Chevaux, entretenir en même tems cent mille Matelots, deux cens Vaisseaux de guerre & quarante Galeres, sans parler d'une quantité innombrable de petits Bâtimens ; & que son revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montoit à plus de deux cens millions de livres. Mais ce qui paroissoit le plus incroyable à Damel, c'étoit de s'entendre assurer qu'un si grand Roi n'avoit qu'une femme. Il demandoit comment il pouvoit faire lorsqu'elle étoit enceinte ou malade. Le Général répondit qu'il attendoit qu'elle se portât mieux. Bon, lui dit le Monarque Négre, il a trop d'esprit pour être capable de tant de patience.

Opinion que le Damel avoit de sa propre grandeur.

Ce qui rend sages les femmes des Seigneurs Négres.

Un jour, il fit présent au Général, d'une femme, qui paroissoit d'une condition supérieure à l'esclavage. En effet elle avoit été l'épouse d'un des principaux Officiers de la Cour. Son mari, la soupçonant de quelque infidélité, auroit pû se faire justice de ses propres mains ; mais comme elle étoit d'une famille distinguée, il avoit pris le parti de porter ses plaintes au Roi, qui l'ayant jugée coupable, l'avoit condamnée à l'esclavage, & l'avoit donnée à Brue. Les parens de cette malheureuse femme vinrent solliciter les François en sa faveur, & supplierent le Général d'accepter en échange une Esclave beaucoup plus jeune, dont il auroit par conséquent plus de profit à tirer. Il y consentit ; & l'autre fut conduite aussi-tôt par sa famille hors des Etats du Damel. Cette rigueur dans la punition rend les femmes des Grands assez chastes, ou du moins leur cause beaucoup d'embarras à cacher leurs intrigues. Comme le

droit

droit de les vendre appartient au Roi après leur conviction, elles sont sûres de ne jamais trouver en lui qu'un Juge inexorable, qui accorde toujours une prompte justice aux maris dont il reçoit les plaintes.

BRUE. 1697.

Curiosité du Damel pour voir un grand Vaisseau.

Le Port de Rufisco ne recevant guéres que des Barques & des Chaloupes, le Damel, qui souhaitoit beaucoup de voir un Vaisseau, pria le Géneral d'en faire venir un près de cette Ville. Brue lui répondit qu'il étoit fâché de ne le pouvoir, parce qu'il n'y avoit point assez d'eau pour un Bâtiment tel qu'il le desiroit; mais qu'il en feroit venir un de dix piéces de canon, qui serviroit à lui donner quelqu'idée de ceux qui en portent jusqu'à cent piéces. Il fit amener effectivement une Corvette, appareillée dans toute sa pompe, avec les Pavillons déployés. Le Damel & tous ses Courtisans se rendirent sur le rivage pour jouir de ce spectacle. On fit faire quantité de mouvemens à ce petit Vaisseau, & les François s'étoient attendus que le Roi monteroit à bord. Mais soit qu'il craignît la mer, ou qu'ayant à se reprocher ses extorsions & ses violences il appréhendât qu'ils ne le retînssent Prisonnier, il n'osa se procurer cette satisfaction. Lorsqu'il eut rassasié sa curiosité, il demanda au Géneral de combien les grands Vaisseaux surpassoient celui qu'il avoit vû. Sans répondre directement à cette question, Brue lui conseilla d'envoyer un de ses Officiers, pour être plus sûr de ce qu'il vouloit sçavoir, par le témoignage de ses propres gens. L'ordre fut donné à quelques Negres d'aller prendre les mesures. Ils revinrent, les bras remplis des cordes qu'ils avoient employées, & qu'ils étendirent devant le Damel. Quel Canot! s'écria-t'il, & que la science des Blancs est prodigieuse!

Revûe de ses Troupes.

Pour donner de l'amusement au Géneral, ce Prince fit un jour en sa présence la revûe d'une partie de ses Troupes, sous la conduite du *Kondi* son Lieutenant-Géneral. Ce Corps d'armée montoit à cinq cens Hommes, armés de sabres, d'arcs & de fléches, & couverts de cottes de maille, qui consistoient en deux morceaux d'étoffe de la forme d'une dalmatique. Le fond étoit de coton, blanc, rouge ou d'autres couleurs, parsemé de caracteres Arabes que les Marbuts croyent également propres à jetter l'effroi parmi leurs Ennemis & à garantir ceux qui les portent de toutes sortes de blessures; à la réserve néanmoins de celles des armes à feu, parce que l'invention, leur a-t'on dit, est postérieure au tems de Mahomet. Sous ces cotes de maille les Negres ont une multitude d'Amulets, qu'ils appellent Grisgris; & celui qui en est le plus chargé doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Exercice que le Kondi fait faire aux Troupes.

Le Kondi s'étant mis à la tête de sa Troupe, la disposa sur quatre rangs, & fit avertir le Roi qu'il étoit prêt à le recevoir. Ce Prince étoit dans le magasin que la Compagnie avoit fait bâtir à Rufisco. Quoiqu'il ne fût pas fort éloigné de cette petite Armée, il monta à cheval, & prenant sa lance il fit les mêmes mouvemens que s'il eût été prêt à combattre. Brue fut obligé de prendre un Cheval aussi pour l'accompagner. Ils s'avancerent jusqu'au milieu de la ligne. Le Kondi, à la vûe de son Maître, ôta son turban, & se jettant à genoux se couvrit trois fois la tête de poussiere. Mais le Roi, qui n'étoit plus qu'à six pas, lui fit porter ses ordres par un de ses Guiriots militaires. Le Kondi, après les avoir reçus dans la même situation, se couvrit la tête & les fit exécuter. Ensuite il reprit sa premiere posture, en attendant de nouveaux ordres, qu'il reçut encore, & qui ne produisirent que des mouvemens fort irréguliers;

BRUE. 1697.

de sorte qu'il seroit fort difficile de rallier des Troupes si mal disciplinées si leurs rangs étoient une fois rompus. Cet exercice dura trois ou quatre heures; après quoi le Roi reprit le chemin de la Ville, au bruit des tambours, & précédé par ses Guiriots, qui chantoient ses louanges, comme s'il eût remporté une victoire signalée.

Serpens du Royaume de Kayor.

Les Serpens sont fort communs dans tout le Pays, depuis Rufisco jusqu'à Biyurt. Ils sont extrêmement gros, & leur morsure est fort dangereuse. Les Grisgris passent dans l'esprit des Negres pour un charme tout puissant contre ces terribles animaux. La vérité est que les plus redoutables peuvent être chassés facilement, mais que cette race d'Hommes imbéciles aime mieux attribuer leur sûreté aux impostures de leurs Marbuts qu'à leurs propres soins. D'ailleurs Labat remarque qu'il y a une espece de simpathie entre les Serpens & les Negres. On voit ces affreux monstres se glisser librement dans les cabanes, où ils dévorent les rats, & quelquefois la volaille. S'il arrive qu'un Negre soit mordu, il applique aussi-tôt le feu à la partie blessée, ou la couvre de poudre à tirer, qu'il brûle dessus. Il s'y fait une cicatrice qui fixe le venin, lorsque le remede est assez promptement employé; mais s'il vient trop tard, les parties nobles sont bientôt attaquées, & la mort est infaillible. La Nation des Sereres n'est pas si familiere avec les Serpens que les autres Negres, parce que n'ayant pas de Marbuts ni de Grisgris, elle ne se fie qu'à ses précautions pour s'en garantir. Elle leur déclare une guerre ouverte, avec des trappes qu'elle tend avec beaucoup d'adresse & qui en prennent un grand nombre. Elle mange leur chair qu'elle trouve excellente.

Leur familiarité avec les Negres.

Leur grandeur monstrueuse.

Plusieurs de ces Serpens ont jusqu'à vingt-cinq pieds de long, sur un pied & demi de diametre. Mais les Negres prétendent que les plus grands sont moins à craindre que ceux qui n'ont que deux pouces d'épaisseur & quatre ou cinq pieds de longueur. On a du moins plus de facilité à les éviter, parce qu'ils peuvent être apperçus de plus loin, & qu'ils n'ont pas tant d'agilité que les petits. Il y en a de verds, qu'on a peine à distinguer dans l'herbe. D'autres sont tachetés, ou semblent briller du moins de différentes couleurs. On prétend qu'il s'en trouve de rouges, dont les blessures sont incurables. Mais Labat s'imagine que la plûpart de ces récits sont autant de fables des Marbuts, pour relever le prix & la nécessité de leurs Grisgris; car la couleur, dit-il, peut-elle rien changer (84) à la qualité du poison? Cependant il confesse que si l'artere est blessée, le poison passe si vite au cœur, que tous les remedes arrivent trop tard; au lieu que s'il ne pénetre que dans les chairs, il est beaucoup plus facile de l'arrêter. Les plus grands ennemis de ces Serpens sont les Aigles, dont le nombre est fort grand dans le Pays. Il ne s'en trouve pas de si gros dans aucune autre Région du monde. Mais il n'y a pas de lieu non plus où leur repos soit moins troublé; car la pointe des fléches ne fait pas plus d'impression sur eux que la morsure des Serpens. Il faut que leurs plumes soient extrêmement fermes & serrées. Ils portent un Serpent entre leurs griffes, & le mettent en piéces pour servir de nourriture aux Aiglons, sans en recevoir le moindre mal. Les Aigles du Cap-Verd ressemblent si fort à ceux de l'Europe, qu'on n'a pas crû devoir en parler.

Aigles en grand nombre.

(84) Labat, *ubi sup.* p. 195. & suiv. Ce raisonnement est mauvais. La couleur ne change point la qualité, mais elle marque le changement.

§. III.

Route de Rufisco à Biyurt, & du Fort Louis à Kayor, suivant Barbot (85).

Différens Villages des Negres de Kayor.
Beer.
Jandos.

EN partant de Rufisco, on trouve à la distance d'une lieue, au Nord-Est, le Village de *Beer*, & deux lieues plus loin celui de *Jandos* qui appartient à un Vassal du Roi de Joala. Les palmiers y sont en abondance. De Jandos on compte trois lieues, au Nord, jusqu'au bord d'un Lac (86) que les Habitans nomment *Entane*, & les Portugais *Alagoas;* deux noms qui signifient Lacs dans les deux Langues. Il a quatre milles de longueur; & sa largeur est d'une demie lieue. Dans la saison des pluies, il en sort plusieurs petites rivieres. L'abondance du Poisson y est prodigieuse, quoiqu'en Eté il soit presque à sec. Le fond est couvert d'une sorte de petites écailles, que les Habitans nomment *Simbos*, & qui ressemblent beaucoup à celles qui servent de monnoie dans le Royaume d'Angola. De ce Lac, la route tourne au Nord-Est vers *Enduto*, Village où le Gouvernement demeure toujours dans la plus ancienne famille. C'est un lieu commode, & les Voyageurs s'arrêtent ordinairement pour y passer la nuit. Après Enduto, la route tourne au Nord-Ouest, & conduit dans un Village, où les Prêtres des Cantons voisins font leur résidence ordinaire (87). On prend ensuite à l'Est pour gagner un autre Village, nommé *Endir*, d'où l'on se rend à *Sanyeng*, lieu que plusieurs familles Portugaises avoient choisi autrefois pour leur demeure. Il y reste encore deux de leurs maisons, qui sont fort grandes, & dont chacune a devant elle un arbre d'une grosseur extraordinaire, sur lequel les Portugais ont formé de petits cabinets par le mélange des branches. On trouve dans le même lieu un puits, profond de dix brasses, qui fournit à tout le Canton de l'eau fraîche, & d'un goût si délicieux qu'on la croiroit mêlée de miel. Les Negres assurent que l'eau de certains torrens, près de ce Village, est pernicieuse aux Chameaux & aux Dromadaires, quoiqu'elle soit bonne pour tous les autres animaux (88).

Lac d'Entane.

Enduto.

Endir.

Sanyeng.

Mangor, séjour du Damel.

Emboul, résidence de ses femmes.

De Sanyeng, la route conduit à *Mangor*, résidence du Damel pendant une partie de l'année; & de Mangor à *Emboul*, où ce Prince tient un partie de ses femmes. Leur demeure est un spacieux édifice, séparé de la Ville par une palissade, ou une haie de roseaux. Les avenues sont plantées de grands palmiers, où les Negres font des courses à cheval. C'est l'habitation des principales femmes du Roi, qui sont distinguées des autres, par le nom de *Sogona*. Il est défendu aux hommes d'en approcher à plus de cent pas.

Embar.

A dix lieues de Mangor, on arrive au Village d'*Embar*, résidence du plus proche héritier de la Couronne; d'où l'on gagne *Biyurt*, Ville (89) située sur le Senegal, presque vis-à-vis l'Isle de Saint Louis. C'est le séjour des Offi-

(85) Description de la Guinée, p. 26.

(86) C'est vraisemblablement le Lac des Seteres.

(87) Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même Village, où demeuroit le Marbut dont on a parlé dans l'article précedent.

(88) Cela s'accorde avec la Relation de Cada Mosto. Voyez ci-dessus.

(89) Barbot écrit toujours Byhurt, quoique les autres varient sur ce nom. De Lisle, dans sa Carte, nomme cette Ville *Ganguel*, & remarque que c'est la résidence du *Petit-Brak*, Roi Negre qui porte ce titre.

BRUE. 1697.

ciers du Roi pour les droits & les taxes. Les Habitans de ce lieu ſont ſi pareſſeux, qu'ils ne s'occupent d'aucune ſorte d'ouvrage ou de travail. Ils abandonnent ce ſoin à leurs femmes ; & dans leur oiſiveté ils cherchent l'occaſion de faire la débauche avec les Matelots de l'Europe.

Autres Villages du Royaume de Kayor.

Outre les lieux qu'on vient de nommer, on apperçoit des deux côtés de la route quantité de Hameaux ou d'autres Villages diſperſés. Mais les Voyageurs ne doivent pas ignorer que pendant toute l'année la chaleur eſt inſupportable dans ce Pays, à l'exception des mois de Novembre & de Décembre, où elle reçoit quelque diminution ; & que ſi l'on ne trouve quelques arbres, ſous leſquels on puiſſe ſe mettre à couvert pour s'y rafraîchir quelques momens, il ne faut pas penſer, du matin juſqu'au ſoir, à s'arrêter dans les campagnes. On fait porter ſes proviſions ſur le dos des Anes, qui ſont des animaux fort peſans dans le Royaume de Kayor. Cependant les Agens François, qui marchent à cheval, n'ont pas d'autre monture pour leurs domeſtiques que des Anes ſans ſelles, ce qui rend leur route fort lente & fort difficile. La nuit, ils s'arrêtent dans quelque Village, où l'on ne trouve pas plus de commodité pour les hommes que pour les bêtes. La plûpart des Habitans vivent de racines, faute de bled & d'autres grains. Ils pourroient s'en procurer par leur travail, s'ils n'étoient d'une pareſſe égale à leur pauvreté.

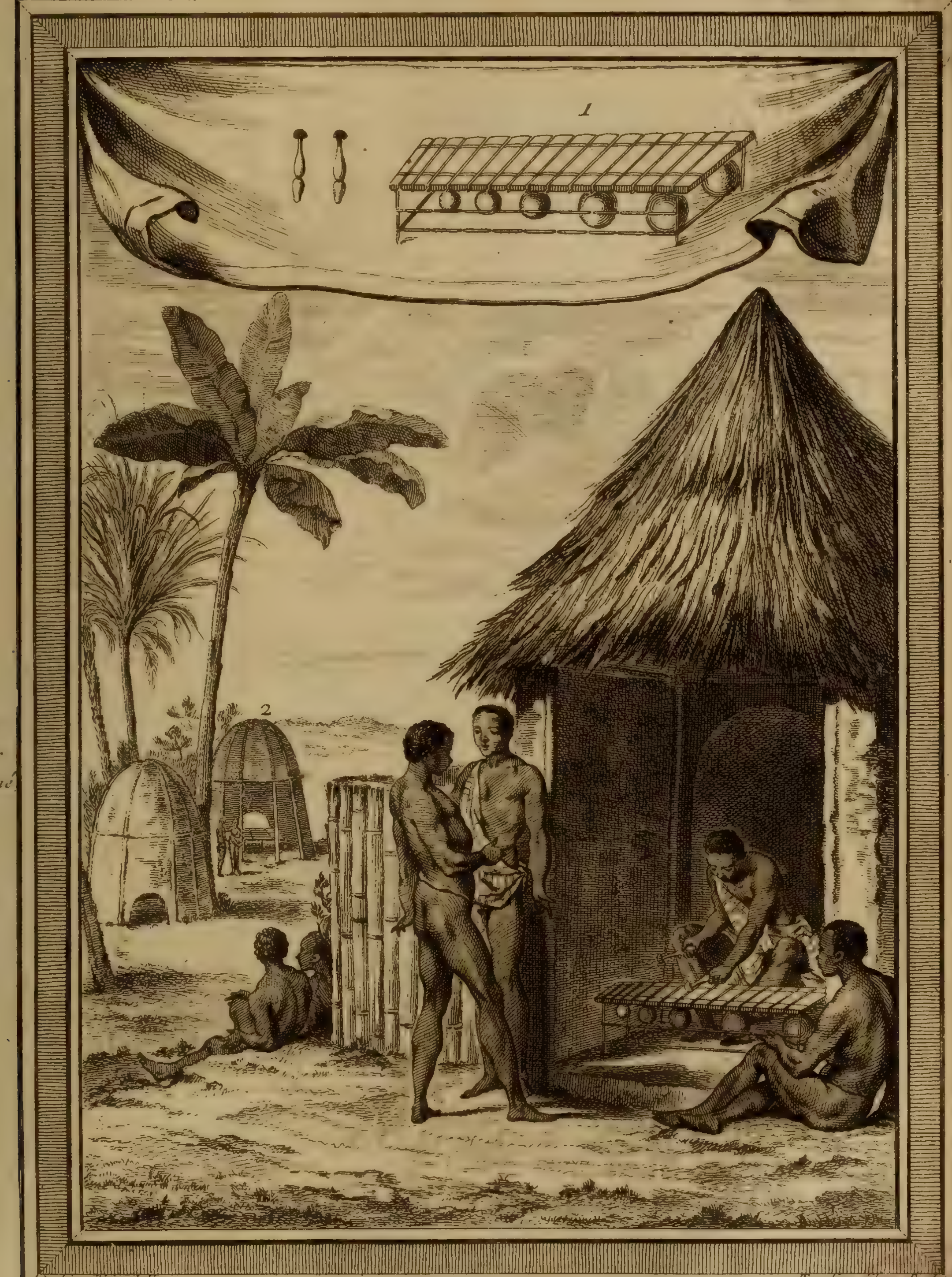
Maiſons ou hutes des Negres de ce Pays.

Leurs maiſons, ou leurs hutes, ſont de paille ; mais plus ou moins commodes, ſuivant l'induſtrie de ceux qui les habitent. La forme en eſt ronde. Elles n'ont pour porte qu'un trou fort bas, comme la gueule d'un four ; de ſorte qu'ils ne peuvent y entrer qu'en rampant. Comme elles n'ont pas d'autre ouverture pour recevoir la lumiere, & que le feu qu'on y entretient continuellement répand une épaiſſe fumée, il n'y a au monde que des Negres qui puiſſent les habiter, ſur-tout à cauſe de la chaleur, qui vient également de la voute & d'un fond de ſable brûlé qui en fait le plancher. Leurs lits ſont compoſés de petits pieux, placés à deux doigts l'un de l'autre, & joints enſemble par une corde. Aux quatre coins, d'autres pieux un peu plus gros, ſervent à ſoutenir tout l'édifice. Les Negres de quelque diſtinction mettent une natte ſur ces riches chalits.

Ruines d'un Fort Portugais & ſon origine.

On voit encore à Biyurt les ruines d'un Fort que les Portugais avoient preſque achevé en 1483, ſous le commandement de Pierre Vas d'Acunha Biſagudo, que le Roi Jean II. avoit envoyé dans cette vûe avec une Flotte de vingt Caravelles, chargée d'hommes & de matériaux. Ce Prince s'étoit laiſſé engager dans cette entrepriſe par *Bemoy*, Souverain du Pays, & Succeſſeur de *Bur Biram* Roi des Jalofs, qui ayant été chaſſé par ſes Sujets, s'étoit rendu à pied au long de la Côte, juſqu'à l'Iſle d'Arguim, où il s'étoit embarqué avec un petit nombre de ſes Sujets pour aller ſolliciter le ſecours du Roi de Portugal. Bemoy retourna dans ſon Pays avec cette Flotte, deſcendit au rivage, & commença l'édifice du Fort ; mais le Pays parut ſi mal-ſain aux Portugais, & la ſituation du lieu ſi mauvaiſe à cauſe du courant impétueux de la riviere, que d'Acunha craignant d'en être nommé Gouverneur, prit la cruelle réſolution de maſſacrer (90) ce malheureux Prince ſur ſon Vaiſſeau, & de retourner à Liſbonne avec tous ſes gens, ſans avoir fini ſon entrepriſe. Le Roi Jean fut extrêmement

(90) Voyez cette hiſtoire fort au long dans l'Afrique de Marmol. Vol. III. Liv. IX. Chapitre XIX.



1 Instrument musical des Negres nommé Balafo.
2 Hutes ou Maisons des Negres du Senegal.

Guiriot ou Negre Jouant du Balafo.



irrité de sa conduite & du meurtre de Bemoy; mais il laissa le Coupable sans punition.

BRUE. 1697.

La route de Rufisco par terre, aux bords du Senegal, fut ouverte par les François, pour la commodité de leur commerce entre Gorée & l'Isle S. Louis, parce que la voie de la mer est fort ennuyeuse & fort incertaine. Ce voyage prenoit souvent un mois entier, quoique la distance au long des Côtes ne soit que d'environ quarante lieues. Pendant la plus grande partie de l'année, les vents & les courans sont contraires (91).

Pourquoi les routes de terre furent ouvertes dans le Pays de Kayor.

On a formé une autre route de Rufisco à *Lambaya*, Capitale du Royaume de Baol, vingt lieues à l'Est de *Kamina;* & de-là à *Sanghay*, résidence du Roi de Baol, trois lieues, Nord-Ouest, au-delà de Lambaya. Jamesil est à cinq lieues de la même Ville, à l'Est; & Borsalo, située sur une branche de la riviere du même nom, est trente lieues plus loin.

Autres routes à Lambaya.

Quoique la route de Rufisco à Biyurt soit au travers des Bois & des Forêts, elle est bien moins mauvaise que celle du Comptoir de Saint Louis jusqu'à la Ville de Kayor. Les François font ce voyage sur des Chameaux, des Chevaux & des Anes, dans l'espace de six jours; mais avec une infinité de dangers. La plus grande partie du chemin n'est qu'une vaste & épaisse Forêt, remplie de Voleurs & de Bêtes féroces, sans un seul endroit où l'on puisse passer commodément la nuit (92).

Leurs difficultés.

§. IV.

Révolution du Royaume de Kayor en 1695.

LA Côte qui dépend du Comptoir de Gorée s'étend depuis le Cap-Verd jusqu'à l'embouchure de la riviere de Gambra; & dans cet espace on compte six Royaumes, qui ont la mer à l'Occident. Le premier est celui de *Kayor* ou de *Kayllor*, à qui le Cap appartient, & dont le Souverain se nomme Damel. Son étendue est d'environ trente lieues au long de la Côte. Elle est terminée par un Village, que les François ont nommé le *Grand Brigni* (93).

Six Royaumes depuis le Cap-Verd jusqu'à la riviere de Gambra.

Kayor.

Le second Royaume est celui de Baol ou de Baul, dont le Roi porte le titre de *Tin*. Il commence à Brigni, & se termine à la pointe de *Serena*, qui en est éloignée de quinze lieues. Le troisiéme est le Royaume de *Sin*, dont le Roi s'appelle *Bur*, c'est-à-dire *Roi* dans la Langue du Pays. Il s'étend depuis la pointe de *Serene*, jusqu'à la Riviere de *Brusalum* ou *Borsalo*, mais il ne renferme pas plus de douze lieues de Côtes. Le quatriéme est celui de *Brursalum* ou *Borsalo*, ou plus communément *Barsalli*, qui tire son nom de la riviere où il commence, & qui finit après quatre ou cinq lieues de Côtes à la Riviere de *Betonda* ou *Battonte*. Le cinquiéme est *Barra*, qui commence à la Riviere de Betonda, & qui se termine d'un côté à celle de *Gignac* ou de *Janock*, & de l'autre à la pointe du Palmiste, qui fait l'embouchure de la Riviere de Gambra. Le Royaume de Barra n'a de recommendable que la bonté du mouillage, au long de sa Côte, qui est d'environ cinq lieues. Cet avantage procure à son Roi quelques présens, & donne aux Sujets de ce Prince la commodité de vendre leurs provisions.

Baol ou Baul.

Sin.

Borsalo, ou Barsalli.

Barra.

(91) Barbot, Description de la Guinée, p. 27.
(92) *Ibid.* p. 26.
(93) Labat, nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, Vol. IV. p. 130. & suiv.

BRUE. 1697.

Décadence du Burba Ghiolof.

Les Royaumes de Kayor & de Baul, qui avoient été gouvernés par des Rois différens jusqu'à l'année 1695, tomberent alors sous la puissance d'un seul Maître. Un Roi nommé le (94) *Burba Ghiolof*, Prince puissant, dont les Etats étoient situés au Sud-Est du Lac de *Pami Fide*, & à l'Est de Kayor, se trouva si chargé de la grandeur de sa domination qu'il prit le parti de la diviser en plusieurs Provinces, dont il abandonna le gouvernement à ses Géneraux. Le Gouverneur de Kayor fut le plus prompt à se révolter, & prit le titre de Roi. D'autres suivirent son exemple. Enfin Burba se trouva bientôt réduit à la plus petite partie de ses vastes Etats, & même à la plus méprisabie, parce qu'elle étoit la plus éloignée de toutes les occasions du Commerce. Mais son ambition s'étant réveillée, il trouva le moyen de susciter, dans le Royaume de Kayor, des différends qui lui donnerent l'occasion d'y porter la guerre. Il y fit entrer ses Troupes, il défit l'Armée du Damel & le tua lui-même dans une Bataille. Enfin, si sa prudence eût égalé son courage, il se seroit remis en possession de ce Royaume. Mais au lieu d'engager le Peuple par ses bienfaits à le reconnoître volontairement pour leur Maître, il ne pensa qu'à le punir de sa révolte. Cette rigueur obligea les Grands de recourir à la protection du *Tin*, Roi de *Baul*, & de lui demander du secours pour chasser leur Vainqueur, & pour se remettre en état de choisir un Souverain, par une élection libre, suivant l'ancien usage de leur Nation. Latir Fal Saukabé, qui regnoit alors à Baul, écouta facilement leur priere; soit qu'il eût déja conçu le dessein qu'il exécuta dans la suite, ou qu'il craignît de devenir lui-même la proie du Conquérant, s'il lui donnoit le tems d'assurer ses conquêtes. Il leva une Armée nombreuse, qui fut augmentée par les Mécontens de Kayor. Il livra bataille au Burba, il lui tua la fleur de ses Troupes; & ce malheureux Prince ayant péri lui-même dans la mêlée, le Peuple de Kayor se vit encore sans Roi.

Latir Fal usurpe la Couronne de Kayor.

Le Tin ne se trouva pas plutôt à la tête d'une Armée victorieuse, qu'il fit éclater les vûes de son ambition. Après avoir servi ses Voisins en qualité de Protecteur, il leur déclara qu'il pensoit à devenir leur Maître. Cependant, pour éloigner les idées d'usurpation, il résolut de se faire élire dans une Assemblée de tous les Grands. Elle fut convoquée dans une petite plaine, où il avoit campé ses Troupes. Il représenta ce qu'il avoit fait jusqu'alors pour le rétablissement de la liberté publique; que son dessein étoit encore de leur procurer un Roi capable de les gouverner avec équité & de les défendre contre leurs Ennemis; qu'ayant cherché quelqu'un qui fût digne de les commander, personne ne lui avoit paru plus propre que lui-même à remplir toutes leurs espérances; enfin, leur déclarant qu'il regardoit comme ses Ennemis tous ceux qui n'approuveroient pas ses vûes; il conclut par ces terribles mots, *desoulé sabay*, qui sont entre les Negres une imprécation solemnelle, & un défi contre toutes sortes d'oppositions.

Voie qu'il prend pour assurer son élection.

Cette expression passe dans le Pays pour un si cruel outrage, qu'il ne peut être effacé que par le sang. Les Electeurs se seroient portés sur le champ à la violence, s'ils n'eussent été retenus par la présence de l'Armée. Ils se virent forcés non-seulement au silence, mais encore à reconnoître Latir-Fal pour leur Roi, à l'exclusion des enfans du Burba, qui regarderent comme une grace

(94) Labat nomme ce Prince *Bourbaguiolof*; mais mal-à-propos. *Bur* en langage Mandingo signifie Roi, & *Ba* ou *Bau* signifie grand. *Ghiolof* est la même chose que *Jalof*.

que l'Usurpateur leur accordât la vie. Aussi-tôt qu'il fut proclamé, il se mit en possession du gouvernement, sans s'être fait laver dans une fontaine, suivant l'ancien usage de l'inauguration. Il récompensa ceux qui l'avoient favorisé dans l'élection; & prenant le titre de Damel, il se fit rendre par tous les Grands l'hommage le plus humiliant, qui consiste à se prosterner à quelque distance, sans autre habit que des haute-chausses, & à se mettre ensuite trois fois à genoux en se jettant de la poussiere sur la tête. Latir-Fal continua toujours d'exiger avec rigueur ces marques de soumission, & ne permit qu'aux Marbuts d'être couverts en lui parlant. Il nomma deux de ses Géneraux pour gouverner les Royaumes de Kayor & de Baul, tandis qu'il passeroit alternativement une année dans l'un & dans l'autre. Ces Gouverneurs, qui portent le nom de Yambors, furent les deux personnes pour lesquelles il avoit le plus de confiance.

Brue. 1697.

Il humilie les Grands.

Dans la suite, il plaça ses enfans dans ces deux postes. Comme sa cruauté ne l'avoit pas rendu moins odieux que son usurpation, & qu'il avoit raison de craindre que les Grands n'excitassent le Peuple à la révolte, il prit deux méthodes qui lui assurerent pendant toute sa vie la possession du trône; l'une, d'ôter la vie, sous divers prétextes, à ceux qu'il croyoit capables de lui causer de l'embarras; l'autre, de gagner le Peuple, en le mettant à couvert de l'oppression des Grands. La Noblesse se vit contrainte de chercher un azile dans les Etats du Burba-Ghiolof, ou des Princes voisins, & d'abandonner ses biens au Damel, qui mettoit encore entre les principes de sa politique le soin d'appauvrir ses Sujets, pour leur ôter le pouvoir de se révolter. Il suffisoit d'être riche pour devenir l'objet de sa haine. La mort suivoit le moindre soupçon. Il étoit rusé, avare, cruel jusqu'à l'inhumanité, fier, orgueilleux, défiant & vindicatif. La seule personne qui eût quelqu'ascendant sur son esprit étoit la Princesse Linghera, sa mere, à laquelle il n'avoit jamais osé désobéir, ni même parler avec la tête couverte. Mais comme il ne pouvoit souffrir un Censeur toujours prêt à l'observer, il la tenoit éloignée de sa Cour, sous prétexte qu'il avoit besoin de sa prudence & de ses soins pour contenir ses Sujets dans la soumission.

Rigueur de sa politique.

Son caractere.

Ascendant que sa mere avoit sur son esprit.

Cette Princesse avoit obtenu de lui la vie d'un Seigneur Negre, dont il avoit conçu quelque défiance. Mais n'en étant pas moins résolu de s'assurer de sa personne, il l'envoya au Géneral François, qui étoit alors à Gorée, en le faisant prier de se charger de la garde de ce Prisonnier. La qualité de Geolier flatant peu Brue, il fit dire au Damel, que si ses soupçons étoient justes, il feroit mieux d'envoyer le Coupable en esclavage dans les Colonies d'Amérique, d'où il ne devoit pas craindre de le voir jamais revenir. Ce conseil ne parut point assez sûr au Damel. Il retira son Sujet des prisons de Gorée; mais dans l'absence de sa mere, il chargea ses Gardes de le précipiter dans les flots, avec la précaution de lui faire lier les pieds & les mains; & cet ordre cruel fut exécuté. Un caractere si dangereux obligeoit les François d'être continuellement sur leur garde, & d'éviter les moindres différends avec le Roi Negre. Cependant la Compagnie, qui s'étoit prévenue mal-à-propos en sa faveur, vouloit que Brue lui confiât les marchandises du Comptoir. Depuis deux ans & demi, il avoit fallu combattre sans cesse, pour lui refuser des sommes considerables qu'il vouloit emprunter continuellement. Enfin le

Ménagemens ausquels Brue étoit obligé.

BRUE. 1697.

Géneral ne put se défendre de tomber dans le piége.

On a déja fait remarquer que Rufisco est le Port du commerce pour le Royaume de Kayor, comme Portodali pour le Royaume de Baul. Latir-Fal, qui avoit réuni les deux Couronnes, étoit interessé à faire établir des Comptoirs dans ces deux Ports. Quelque tems après le voyage que Brue avoit fait par terre, de Rufisco au Senegal, les François reçurent avis que le Damel étoit allé à Portodali. Cette démarche, dont les apparences n'étoient pas favorables à leur commerce, obligea le Géneral de retourner à Gorée & d'envoyer une Frégate, nommée la *Vigilante*, avec un Facteur & des marchandises, pour s'assurer tous les Esclaves que le Damel avoit alors, & prévenir l'interloppe. Le Facteur revint avec quelques esclaves, mais chargé des plaintes du Damel qui renouvelloit ses anciennes demandes, & qui lui avoit ordonné de déclarer de sa part au Géneral, que si les magasins de Rufisco & de Portodali n'étoient pas constamment remplis de marchandises, il arrêteroit absolument son Commerce. Après cette marque de chagrin, le Damel s'étoit rendu à Kaba, une de ses maisons de campagne; mais ayant appris dans l'intervalle qu'un petit Bâtiment Anglois commandé par *Pluman*, avoit mouillé à Portodali, il étoit retourné aussi-tôt dans cette Ville, où il traitoit de Commerce avec le Capitaine Anglois. Sur cet avis, Brue envoya de Gorée un Flybot, nommé le *Gaillard*, avec ordre de saisir & de confisquer le Bâtiment Anglois.

Différends à l'occasion des Anglois.

Le même jour que le Flybot mit à la voile, Brue vit arriver un Officier du Damel, avec un Député des Anglois, qui venoit le prier de ne pas causer de mal à leur Bâtiment. Il répondit à l'Officier Negre que la Compagnie ayant fourni soigneusement au Roi & à ses Sujets toutes les marchandises dont ils avoient besoin, il étoit bien étrange qu'au mépris des Traités conclus avec ses Prédecesseurs & renouvellés par lui-même, ce Prince entreprît de se lier avec des Etrangers; que si les Anglois continuoient de commercer sur la Côte, son devoir & l'obéissance qu'il devoit aux ordres de sa Compagnie l'obligeoient de se saisir de leur Vaisseau. Il tint le même discours au Député Anglois, en l'assurant néanmoins que si son Bâtiment manquoit de provisions, il pouvoit venir à Gorée, où rien ne seroit refusé à ses besoins. Il renvoya ces deux Officiers à Portodali sur une Caiche armée, dont le Capitaine fut chargé de répeter le même compliment au Capitaine Anglois. Cette fermeté, accompagnée d'autant de politesse, engagea Pluman à quitter la Côte pour faire voile à Gambra.

Les Anglois se retirent.

Mais le Damel s'en crut offensé. Il renvoya son Alkaïde au Géneral, pour le presser instamment d'écrire au Capitaine Anglois qu'il pouvoit revenir à Portodali, à condition qu'il ne fît rien de préjudiciable au commerce des François. Cet Officier avoit ordre d'ajoûter que le Damel se croyoit maître dans son Pays, & ne souffriroit jamais qu'on entreprît de lui faire la loi, ou de le borner dans son commerce; que si les François avoient eu la hardiesse de se saisir du Bâtiment Anglois, il la leur auroit fait payer bien cher; qu'il entendoit que ses Ports fussent ouverts à toutes les Nations, sans quoi il commenceroit par en exclure les François. Brue répondit qu'il ne dépendoit pas de lui d'accorder aux Anglois la liberté que le Damel paroissoit desirer, parce que ce seroit violer des Traités dont il étoit obligé de maintenir l'execution;

Ressentiment du Damel contre Brue.

l'exécution; qu'au reste l'exclusion dont on le menaçoit ne pouvoit manquer d'être beaucoup plus nuisible au Royaume de Kayor qu'à la Compagnie, qui pouvoit procurer, par d'autres voies, des vivres à ses Garnisons : au lieu que le Damel ne pouvoit tirer des marchandises que de la Compagnie, puisqu'elle avoit le pouvoir d'arrêter tous les Vaisseaux qui voudroient faire le commerce d'interlope dans l'étendue de ses limites. Il ajoûta que le meilleur conseil qu'il pût donner au Damel étoit de vivre en bonne intelligence avec les Ministres de la Compagnie, conformément au Traité qui subsistoit entre eux. Cette réponse fut appuyée d'un baril d'eau-de-vie, c'est-à-dire, de l'argument le plus propre à persuader le Damel.

Brue. 1699. Fermeté du Géneral François.

Il parut s'appaiser, aussi long-tems du moins que l'eau-de-vie dura. Mais comme il ne quittoit pas Portodali, le Géneral y envoya un Negre de confiance, qui lui rapporta qu'un des Officiers de Pluman étoit demeuré dans ce Port, où il faisoit esperer l'arrivée d'un autre Vaisseau Anglois, assez fort pour exercer le commerce malgré les François. En effet ce Vaisseau arriva bientôt à Portodali. Il se nommoit le *William-Jane*, de deux cens cinquante tonneaux & de vingt piéces de canon, commandé par le Capitaine Bedfort, Officier de réputation. La joie du Damel fut extrême. Il se hâta de commencer le commerce. Mais ce plaisir dura peu. Brue détacha un Vaisseau de la Compagnie, nommé le *Maupeou*, qui se saisit du Vaisseau Anglois, sans tirer un coup de canon, & qui l'amena au Port de Gorée le 15 de Mars 1699. On ne peut se représenter quelle fut la rage du Damel en voyant enlever ce Bâtiment à ses yeux. Elle éclata par toutes sortes d'injures & de menaces. Cependant le William-Jane fut confisqué & mené en France, comme de bonne prise. La plupart des Esclaves qu'il avoit à bord étoient des Pêcheurs libres de la Côte, que le Damel avoit trompés en les appellant à Portodali, sous prétexte d'employer leurs canots au transport de ses Troupes pour assiéger Gorée. Quoique ce Prince n'eût pû les vendre aux Anglois sans une injustice criante, ils furent envoyés aux Colonies d'Amérique.

Il se saisit d'un Vaisseau Anglois, à la vûe du Damel.

Brue avoit toujours entretenu des correspondances fort étroites avec la Princesse Linghera, mere du Damel. Il avoit gagné son amitié dans le premier voyage qu'il avoit fait à la Cour de ce Prince. Comme il la connoissoit obligeante & génereuse, & qu'il n'ignoroit pas l'ascendant qu'elle avoit sur son fils, il s'étoit soutenu dans ses bonnes graces par des présens conformes à son goût; & lui-même en avoit reçu plusieurs fois d'elle, en tabac, en étoffes de coton & en fruits. Quelquefois même elle lui avoit envoyé de jeunes Esclaves des deux sexes. Un jour, elle avoit fait conduire à Gorée un jeune Negre de ses Parens, en faisant prier le Géneral de lui apprendre la Langue Françoise, afin qu'elle pût avoir près d'elle une personne fidéle, qui fût dans le secret de leur correspondance. Ce jeune homme avoit tant de dispositions pour toutes sortes d'exercices, qu'en peu de mois il apprit non-seulement à parler, mais à lire, à écrire, & à tirer fort adroitement. En le renvoyant à sa Maîtresse, Brue le fit habiller proprement à la maniere des Negres; il lui donna une zagaye, un fusil, un sabre, & le chargea d'un présent pour la Reine mere, qui consistoit dans une cassette remplie de parfums, de gands, & d'autres galanteries à l'usage des femmes. Dans la suite, lorsque cette Princesse apprenoit de son confident les différends qui s'élevoient entre le Damel

Ses liaisons avec la mere de ce Prince.

Jeune Negre qu'elle le prie d'instruire.

BRUE. 1699.

Services qu'elle rend aux François.

& le Géneral, elle marquoit une inquiétude presqu'égale pour l'un & pour l'autre. Les aimant tous deux, disoit-elle, comme ses enfans, elle auroit souhaité que Brue, qui étoit le plus âgé, eût marqué moins de chaleur, & qu'il en pardonnât un peu à son fils dont la jeunesse demandoit cette indulgence. Elle le fit prier de ne pas s'allarmer trop vîte sur l'article du Commerce; parce qu'elle prenoit sur elle-même d'envoyer un Exprès au Roi son fils, pour lui faire reconnoître sa faute, & de ne rien épargner pour ménager leur réconciliation.

Cette promesse fut exécutée fidélement. L'Alkaïde de Rufisco, accompagné d'un autre Officier, vint informer Brue que la Princesse avoit convoqué une Assemblée de Seigneurs, pour représenter au Damel que la défense du Commerce entraîneroit la ruine du pays, parce qu'il seroit toujours facile aux François de s'opposer à l'arrivée des Etrangers; de sorte que pour son propre avantage il devoit préferer leur amitié à celle des autres Nations, dont il pouvoit être beaucoup plus maltraité. Il avoit répondu que s'il étoit choqué contre Brue, c'étoit uniquement parce qu'il avoit empêché que les Anglois débarquassent leurs marchandises; après quoi il n'auroit pas trouvé mauvais que les François se fussent saisis du Vaisseau: & que si le Géneral vouloit faire avec lui cette convention pour l'avenir, tous leurs différends seroient bientôt terminés. Brue remercia la Princesse Linghera du témoignage d'affection qu'elle donnoit à la Compagnie; mais il déclara librement aux deux Officiers du Roi, qu'il ne pouvoit entrer dans les vûes de ce Prince, parce que ses instructions y étoient absolument opposées. Il ajoûta qu'il s'engageoit à fournir au Pays toutes les marchandises dont il auroit besoin, de meilleure qualité, en plus grand nombre & à meilleur marché que tous les Bâtimens d'interlope. Son dessein étoit d'accompagner cette déclaration d'un baril d'eau-de-vie pour le Damel; mais l'Alkaïde n'osant rien accepter sans l'ordre de son Maître, promit de revenir dans quelques jours. Il remit au Géneral un présent de tabac, qui lui étoit envoyé par *Issa-Fal*, principale femme du Damel, avec beaucoup de complimens de la part de cette Dame & des autres femmes de la Cour.

Voie qu'elle prend pour les réconcilier avec le Damel.

Le même Officier revint à Gorée, dix ou douze jours après. Il trouva le Géneral à bord d'un Vaisseau d'interlope Hollandois, nommé le *Piter*, qui avoit été pris par l'*Eleonore de Roye*, Vaisseau de la Compagnie, à quelque distance de l'Isle de Bissao. Il lui apprit que le Damel étoit enfin disposé à vivre en bonne intelligence avec le Comptoir François, aux conditions qui lui avoient été proposées, mais qu'il souhaitoit que pour les confirmer, le Géneral fît faire une décharge de son artillerie, qui pût être entendue de *Kaba*, où la Cour étoit alors. Brue lui accorda volontiers cette satisfaction. Le canon de Gorée & du Vaisseau fut exercé avec beaucoup d'éclat, & ce bruit devint comme le signal d'un heureux renouvellement du Commerce. Les François envoyerent au Roi un baril d'eau-de-vie, pour boire à la prospérité de la Compagnie. Ils firent présent d'un sabre à chacun de ses Députés, & leur firent entendre que c'étoit la mauvaise humeur & l'inconstance du Roi qui les avoit empêchés de former des Comptoirs à Rufisco & à Portodali, comme ils l'avoient toujours desiré.

Accommodement & condition que le Damel exige.

Ainsi le Commerce & l'amitié furent rétablis, sans le secours d'aucun nou-

veau Traité & sans proclamation. Un présent, parmi les Negres est une ratification pour toutes sortes de promesses; mais souvent c'est un prétexte aussi pour les violer, parce qu'ils sont persuadés que les Européens ne peuvent se passer de leur commerce, & qu'une nouvelle paix est toujours accompagnée d'un nouveau présent.

Brue. 1699.

Les Anglois s'insinuent à la Cou & dans les Etats du Damel.

Les Anglois de Gambra n'ayant pû voir l'augmentation du Commerce François sans jalousie, s'efforcerent d'abord de le troubler par l'interlope; mais cette voie leur ayant mal réussi, & la plûpart de leurs Bâtimens ayant été confisqués, ils eurent recours à d'autres artifices. Par quelques négociations secrétes, ils obtinrent enfin du Damel la permission d'établir des Comptoirs à Portodali & à Brigni. Le Roi de *Sin*, dont le Pays touche à celui de *Borsalo*, ou *Barsalli*, leur accorda la même faveur dans ses Etats. Outre ces Etablissemens, ils envoyerent à la Cour du Damel quelques personnes de leur Nation pour y résider, & pour suivre ce Prince dans ses différentes courses avec les marchandises dont il avoit besoin. En même tems ils établirent un nouveau Tarif, beaucoup plus favorable aux Negres que celui des François; ce qui servit beaucoup à refroidir le Damel pour Brue & sa Nation. Cependant, soit de dessein formé, ou par le hasard des circonstances, il leur causa cette année beaucoup de fatigue & d'embarras en changeant sans cesse de demeure. Il les obligea de faire jusqu'à soixante lieues, pour le suivre de Portodali à *Ambul*, dans le Royaume de Cayor. C'étoit pour eux une dépense considérable. Il falloit louer neuf ou dix Chameaux pour transporter leurs marchandises, sans compter d'autres frais indispensables. Leurs marchandises consistoient en piastres, en vaisselle, en cotons fins, corail, drap d'Ecosse, fusils, poudre à tirer, eau-de-vie, vins & merceries.

1700.

Ils sont cruellement dupés par ce Prince.

Le Damel les avoit traités d'abord avec tant de civilité & de distinction, qu'ils n'avoient pas donné de bornes à leurs espérances. Il ne leur promettoit pas moins que le commerce exclusif dans tous ses Etats. Mais pendant qu'ils se laissoient amuser par une si belle perspective, il prenoit leurs marchandises, & les Seigneurs Negres suivoient son exemple. Lorsque le terme du payement étoit arrivé, il naissoit une affaire qui forçoit le Roi de changer de demeure. Les Marchands le suivoient; mais ces voyages les obligeoient à se procurer de nouvelles audiences, qui demandoient toujours de nouveaux présens. Le Damel continua ses voyages pendant trois ou quatre mois, sans qu'ils pussent obtenir d'être payés; jusqu'à ce que leurs marchandises étant épuisées, il commença bientôt à leur donner d'autres sujets de chagrin, en leur faisant refuser par ses Officiers, des chevaux, des voitures & des provisions. Enfin leur derniere ressource fut de revenir sur leurs pas avec beaucoup de difficultés, sans avoir été payés, & sans sçavoir par quels moyens ils pourroient l'être. Pour comble de disgrace, le Damel étant retourné à Kaba leur fit défendre d'approcher de sa Cour.

Ils reconnurent clairement qu'ils avoient été trompés. La prudence leur fit abandonner leurs Comptoirs de Portodali & de Brigni, assez heureux de pouvoir sauver ce qui restoit dans leurs Magasins; car le Damel n'auroit pas manqué de prétexte pour s'en saisir, s'il avoit pû pénétrer leur dessein. Ils retournerent à Jamesfort dans le tems que Brue y étoit à négocier un Traité de Commerce entre les deux Nations. Mais la guerre qui s'éleva en 1701 en arrêta le succès.

BRUE. 1700.

Le Damel entreprend de tromper les François.

La facilité que le Damel avoit eue à tromper les Anglois lui fit espérer que les François ne se défendroient pas mieux contre ses artifices. Il renouvella ses anciennes prétentions, & les différends furent poussés jusqu'à lui faire interrompre entiérement le Commerce. Brue, pour ne lui rien devoir, observa de si près les Vaisseaux d'interlope, qu'il lui coupa toutes les voies du trafic étranger. Dans le même tems, il s'en ouvrit un fort avantageux avec le *Bur-Sin* & le *Bur-Salum*, c'est-à-dire, avec les Rois de Sin & de Salum, par les rivieres de Palmerin & de Salum, qui conduisirent ses Barques jusqu'à Kahone, Capitale de Bur-Salum, située sur la riviere de Gambra, où il commença le commerce de l'or, de l'ivoire & des Esclaves avec les Mandingos, qui en apporterent tous les ans de Galam, de Bambuck, & des Régions interieures de l'Est.

Ses guerres contre ses voisins.

Cependant les entreprises du Damel furent interrompues par d'autres soins. Les mécontens qui avoient quitté sa Cour pour se réfugier sous la protection du Burbaghiolof, faisoient des courses fréquentes dans ses Etats, & retournoient toujours chargés d'Esclaves & de butin. Il prit enfin le parti d'assembler ses Troupes, pour attaquer l'Ennemi à son tour. Mais le Burbaghiolof & ses Géneraux n'ayant osé lui faire tête, il fut réduit à brûler quelques Villages & à ravager le Pays. Entre ses Prisonniers, il se trouva quelques Negres *Foulis*, Sujets d'un Prince nommé le *Siratick*, qu'il renvoya libres après leur avoir fait voir son Armée & sur-tout ses Mousquetaires. A peine fut-il rentré dans ses Etats, que *Biram Vouba*, Géneral du Burbaghiolof reprit la campagne, & recommença ses hostilités avec d'autant plus de confiance, que les Troupes du Damel ne pouvoient pas être sitôt rassemblées. C'est ainsi que les Rois Negres se font ordinairement la guerre. Il est rare qu'ils en viennent à des batailles décisives. La campagne se passe en incursions & en pillages. Ils s'enlévent mutuellement un grand nombre de leurs Sujets, qu'ils vendent pour l'esclavage aux Marchands qui viennent les acheter sur leurs Côtes. Il est certain que si les Mécontens de Kayor, qui s'étoient retirés chez les Princes voisins, s'étoient bien entendus avec leurs Protecteurs, ils auroient détrôné facilement l'Ennemi commun; mais leurs divisions faisoient sa sûreté.

Le succès augmente sa fierté.

Cette ombre de succès, qui avoit accompagné les armes du Damel, releva tellement sa fierté, qu'il continua de fermer l'oreille aux propositions de la Compagnie. Brue avoit écrit à ses Maîtres que l'unique méthode pour traiter avec un Prince également avare & rusé, étoit de le forcer à l'exécution des Traités qu'il avoit violés tant de fois. Il leur avoit fait voir que l'interruption du Commerce n'avoit pas été nuisible à leurs intérêts. Mais ses représentations furent inutiles. La guerre dont la France étoit menacée avoit allarmé si vivement les Directeurs, qu'ils lui envoyerent ordre d'acheter à toutes sortes de prix l'amitié des Princes Negres, dans tous les Pays où la Compagnie avoit des Etablissemens; & sur-tout celle du Damel, à cause de l'important Comptoir de Gorée. Ils lui recommanderent de laisser peu de marchandises dans les Forts, & d'en mettre la plus grande partie en dépôt chez les Rois voisins. C'étoit faire présent à ces Princes de tous les fonds de la Compagnie, car les Negres ne connoissent pas de loi qui les oblige à la restitution.

Guerre entre la France & l'Angleterre.

Les hostilités entre la France & l'Angleterre commencerent sur la Côte de

Gorée au mois d'Avril 1701, quoiqu'on n'y fût point encore informé de la Déclaration de la Guerre en Europe. Un Vaisseau François de vingt piéces de canon ayant rencontré un Anglois de cinquante, à la hauteur de Portodali, on se canona quelques momens, & le combat n'auroit pas fini sitôt, si la partie eût été plus égale. Ce prélude de rupture entre les deux Nations détermina Brue à faire quelques démarches pour engager le Damel à la paix. Elles furent bien reçues en apparence. Ce Prince lui fit proposer de se rendre à Rufisco, où il promettoit d'arriver incessamment avec un grand nombre d'Esclaves, & de conclure un nouveau Traité, qui feroit oublier tous les anciens ressentimens. Le Géneral François ne fit pas difficulté d'y consentir. Il se trouva au rendez-vous, & le Damel y arriva le 30 de May 1701. Après les protestations mutuelles de confiance & d'amitié, il se passa peu de jours où Brue ne vît familiérement le Roi, en attendant l'arrivée des Esclaves. Enfin le jour qui avoit été marqué pour les échanges du Commerce, ce Prince proposa au Géneral François de monter à cheval pour prendre l'air avec lui. La partie fut liée sans affectation. Brue partit, accompagné de deux Facteurs; & le Damel, suivi de ses Officiers ordinaires. Ils marcherent l'espace d'une lieue, jusqu'au Village de *Feynier*, qui appartenoit au *Kondi*.

Brue est trahi par le Damel.

Là, étant entrés dans la maison, ils s'assirent avec la même tranquillité. Mais le Damel s'étant levé aussi-tôt, pria Brue d'attendre un moment son retour. A peine fut-il sorti, que le Kondi paroissant avec plusieurs Negres armés, déclara au Géneral qu'il avoit ordre de s'assurer de sa personne. En même tems les Negres lui ôterent ses armes & traiterent de même les deux Facteurs.

Il est arrêté prisonnier.

Le même jour, qui étoit le 6 de Juin 1701, tous les François qui se trouvoient à Rufisco & au Cap Bernard furent arrêtés; sans oublier leurs effets & leurs marchandises, jusqu'aux habits que Brue avoit laissés à Rufisco. Le prétexte de cette violence fut que s'étant saisis des Vaisseaux étrangers qui étoient venus pour commercer sur cette Côte, il devoit des dédommagemens au Damel pour le tort que cette conduite avoit causée à ses Peuples. Il auroit répondu facilement à cette accusation; mais il ne put obtenir la liberté de parler au Roi, ni celle même de voir ses propres gens.

Prétexte de cette violence.

Le Conseil des Negres s'étant assemblé, on y proposa de lui couper la tête; & ce sentiment fut fort appuyé par l'Alkaïde de Rufisco, qui craignoit qu'en rendant la liberté au Prisonnier, on n'exposât sa Ville au pillage & à l'incendie. Mais les plus sages se déclarerent pour le parti de la modération, & proposerent de faire payer une grosse rançon. Le Damel entra d'autant plus volontiers dans cette vûe, qu'elle flattoit son avarice. On commença une négociation avec les Officiers François de Gorée. Ils avoient été si allarmés de la détention de leur Géneral, qu'au défaut des autres voies ils étoient déja résolus d'employer la force pour le remettre en liberté.

Il court risque de perdre la vie.

Les conditions du Damel furent d'abord excessives. Il demandoit non-seulement qu'on lui laissât tous les effets dont il s'étoit saisi, mais qu'on lui abandonnât l'or, les Esclaves & toutes les marchandises de Gorée, sans en excepter la cargaison du Saint François de Paule, Vaisseau nouvellement arrivé de France. Après de longues disputes, il consentit à recevoir un présent, qui joint aux effets qu'il avoit entre les mains, montoit, suivant le Tarif établi, à

Il obtient la liberté pour une grosse rançon.

BRUE. 1701.

la ſomme de vingt mille ſept cens ſoixante dix-neuf livres en marchandiſes, ce qui revenoit à ſept mille francs, ſur le pied de leur valeur en France. La perte particuliere du Géneral, en habits, en meubles, en vaiſſelle & en bijoux fut évaluée à ſix mille livres. Il avoit été reſſerré pendant douze jours dans une étroite priſon, ſans aucune communication avec ſes gens ni même avec ſon Interpréte. Mais les femmes & la mere du Kondi l'avoient viſité tous les jours, & lui avoient porté du tabac, en lui marquant qu'elles prenoient beaucoup de part à ſa diſgrace. L'arrivée de deux Vaiſſeaux François, & la vûe de quelques autres Bâtimens qui parurent dans la Rade de Rufiſco, contribuerent beaucoup à ſa liberté. Le Damel s'étant hâté de conclure l'accommodement, reçut le prix de ſa trahiſon, & partit de Rufiſco le 17 de Juin à l'entrée de la nuit. Brue, à qui l'on n'ouvrit les portes de ſa priſon qu'à deux heures après minuit, s'embarqua auſſitôt ſur un des Vaiſſeaux de la Compagnie, & rendit la joie au Comptoir de Gorée par ſon retour.

Complimens qu'il reçoit des Rois voiſins, & de la Princeſſe Linghera.

Le Brak & le Siratik, le Burbaghiolof, le Bur de Sin & le Bur de Salum, le firent complimenter ſur le bonheur qu'il avoit eu de ſortir des mains du Damel, & lui marquerent de la diſpoſition à ſe liguer contre un voiſin ſi déteſté. La Princeſſe de Linghera même lui envoya ſon fidéle Negre, pour lui déclarer qu'elle avoit la conduite de ſon fils en horreur, & qu'elle alloit tout employer pour rendre la paix ſolide. Brue la remercia beaucoup de ſes bontés, & de ſes intentions; mais ſur l'article de la paix, il lui fit une réponſe équivoque. En effet le Damel éprouva bientôt les effets de ſon reſſentiment. Les Côtes furent gardées avec tant de ſoin, qu'aucun Vaiſſeau étranger n'en put approcher pour le Commerce. Toutes les Barques de Pêcheurs furent enlevées; & les Villages de la Côte furent obligés, ſous peine d'exécution militaire, de fournir Gorée d'eau & de bois. Les Sujets mêmes du Damel continuerent, malgré lui, d'apporter de l'ivoire & des Eſclaves au Comptoir. Comme il vouloit tirer d'eux un prix exorbitant pour ſes marchandiſes, ils trouvoient leur avantage à tourner ſecretement vers les François.

Vengeance de Brue.

Les affaires demeurerent dans cette ſituation pendant huit mois. Enfin le Damel, qui voyoit tous ſes Peuples prêts à ſe révolter, commença ſérieuſement à deſirer la paix. Il envoya l'Alkaïde de Biyurt au Géneral, qui ſe trouvoit alors au Fort de Saint Louis, pour lui propoſer une réconciliation durable, & le prier de lui envoyer un de ſes Facteurs, nommé Moreau, qui parloit fort bien la Langue Jalof. Brue demanda, pour premiere condition, que l'Alkaïde demeurât en otage. Tout lui fut accordé. Moreau s'étant rendu à Kaba, où le Damel s'étoit retiré, fut reçu de lui avec beaucoup de careſſes. On ne parla du paſſé que pour l'enſevelir déſormais dans l'oubli. En confeſſant que Brue avoit reçu de juſtes ſujets de plainte, le Roi Negre prétendit qu'il étoit aſſez vengé par le mal qu'il lui avoit cauſé en ravageant ſes Côtes & lui enlevant un grand nombre de ſes Sujets. Il ajoûta que n'ayant jamais reçu de lui aucune offenſe, il ne le haïſſoit pas perſonnellement; qu'un Chirurgien François qui avoit donné quelque reméde à une de ſes femmes, ayant entretenu un commerce d'amour avec elle, dans le chagrin de ne pouvoir ſe venger du coupable il avoit fait tomber ſon reſſentiment ſur toute la Nation; mais qu'il demandoit en grace que le paſſé fût oublié, & l'amitié rétablie ſur des fondemens inébranlables.

Le Damel eſt forcé de demander la paix.

Cauſe de ſa haine contre les François.




COURS DE LA RIVIERE DE SANAGA ou SENEGAL
Depuis son Embouch.re Jusqu'a l'Isle de Bilbas
Levé par un Ingenieur François en 1718.
Et Publié par Labat
Echelle
Lieues Marines de 20 au Degré
Lac de Cayor, Cayer, ou Cayllor
MAURES nommes SERINS
Terrier Rouge
ISLE AU MOREIL
LES FOULIS
I DE BILBAS
Longitude de l'Isle de Fer
Latitude Septentrionale
SUITE DU COURS DE LA RIVIERE DE SENEGAL
Depuis l'Isle de Bilbas, Jusqu'au Sault du Rocher de Govina
Echelle
Lieues Marines de 20 au Degré
I. DE BILBAS
Gumel
Demeure du Roy Siratik
Grand Marais
Lac
R. Blanche
R. Noire
RIVIERE DE SENEGAL
Demeure du Roy de Casson
Source de la R. Noire
Sault du Rocher
Conda de Felou
Sault du Rocher de Govina
R. Falemé
R. S. Joseph
Longitude de l'Isle de Fer
Latitude Septentrionale

Brue, sur le récit que Moreau lui fit à son retour, fit appeller l'Alkaïde de Biyurt, & lui dit qu'il trouvoit fort étrange que le Damel l'eût rendu responsable des fautes d'un Chirurgien; qu'il falloit commencer par des plaintes, & s'assurer qu'il auroit obtenu de justes satisfactions; que les François néanmoins étoient disposés à bien vivre avec lui, s'il vouloit être plus fidéle à l'execution des Traités; qu'il devoit restituer d'abord tout ce qu'il avoit pris injustement à la Compagnie, suivant le Mémoire qui lui avoit été présenté par Moreau, ou trouver bon que la Compagnie enlevât un assez grand nombre de ses Sujets pour se dédommager de ses pertes.

BRUE. 1701.

Réponse de Brue.

Le Damel avoit peu de penchant pour la restitution; & Brue pensoit bien moins à l'y obliger, qu'à trouver l'occasion de se saisir du Tyran, dans la résolution de l'envoyer en Amérique. Mais son dessein fut interrompu par un ordre de la Compagnie qui le rappelloit en France, où elle avoit besoin de le consulter sur la décadence de ses affaires.

Projet de se saisir du Damel.

Il partit le premier de Mai 1702, en laissant pour Directeur Géneral, à sa place, le sieur Louis le Maître. Le Damel fut charmé de ce changement. Il trouva dans le Maître un homme d'un caractere si différent, qu'ayant interdit à ses Sujets tout commerce avec Gorée, il réduisit ce nouveau Directeur à lui payer cent barres pour la liberté de tirer de l'eau, du bois & d'autres provisions du Continent.

Brue est rappellé en France.

1702.

Cet événement fut bientôt suivi de la mort de Latir-Fal Saukabé. Il laissa ses deux Royaumes à ses deux fils. L'aîné, qui se nommoit *Mar-Issa Fal*, lui succeda au Royaume de Kayor & au titre de Damel. Le partage du plus jeune, nommé *Que Komba*, fut la Couronne de Baul, avec le titre de Tin. L'intérêt de la Compagnie est d'empêcher que ces deux Etats ne se réunissent encore sur la même tête.

Mort du Damel.

CHAPITRE IV.

Description de la Riviere du Senegal, tirée des Mémoires de M. Brue.

Où l'on examine si cette Riviere est le Niger ou un de ses bras.

LE cours du Senegal est d'environ huit cens lieues de l'Est à l'Ouest, depuis le Lac de *Burnu*, où cette riviere prend (95) sa source, jusqu'à deux lieues & demie de l'Océan Occidental. Là, faisant un coude, elle tourne tout d'un coup au Sud; & n'étant séparée de la mer que par une langue (96) de terre, qui n'a pas dans quelques endroits plus de cent toises de largeur, & qui s'élargit dans d'autres depuis une lieue, jusqu'à deux & demie, elle coule encore l'espace de vingt-cinq lieues du Nord au Sud, pour se perdre enfin dans l'Océan à quinze degrés cinquante-cinq minutes de latitude (97).

Cours de la riviere du Senegal.

(95) Brue, ou Labat, parlent ici sans doute d'après l'opinion des Géographes, puisqu'il ajoûte qu'aucun François n'a pénétré si loin.

(96) Nommée la *Pointe de Barbarie*.

(97) Si ce n'est pas une faute d'impression dans Labat, il s'est fort trompé en mettant vingt-cinq degrés cinquante-cinq minutes.

BRUE. 1701.

Cette riviere, qui divise presque continuellement la Région des Negres de celle des Mores de Zarra, ou du Désert, s'avance l'espace de trois cens lieues par divers détours, de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire, depuis les Cataractes de Galam, au-delà desquelles les François n'ont pas encore pénetré, jusqu'à son embouchure près de *Biyurt* ou *Bieurt* (98), dont on a déja vû la description. Ses eaux sont fort rapides, ce qu'on attribue à la longueur de son cours dans un Canal fort étroit.

Difficultés de son embouchure.

Son embouchure est large d'une demie-lieue; mais elle est masquée par une barre, ou un banc qui s'est formé de l'abondance du sable que le courant y amene, & qui est repoussé par la marée. Cette barre est doublement dangereuse, & parce qu'elle a peu d'eau, & parce que tous les ans, les flots impétueux qui sortent de la riviere, au tems des inondations, lui font changer de place. L'entrée du Senegal seroit inaccessible, si la force de son cours & celle de la marée n'avoient ouvert deux passages, dont le plus large est ordinairement de cent cinquante ou deux cens toises sur deux brasses de profondeur. Aussi ne reçoit-il que des barques de quarante ou cinquante tonneaux. Le plus petit n'est que pour les Canots. Ces deux ouvertures changent tous les ans de situation. L'Isle de Saint Louis est quelquefois à quatre lieues de la barre, quelquefois à deux. Mais le même inconvénient qui empêche les Bâtimens de quatre ou cinq cens tonneaux d'entrer dans la riviere & d'y pouvoir débarquer leurs marchandises, devient une sûreté pour le Fort, & rend le commerce des François fort tranquille. La Compagnie entretient une Barque & des Negres également adroits & robustes pour décharger ses propres Vaisseaux.

Elles servent à la sûreté du commerce François.

Saisons où l'on passe la Barre du Senegal.

La saison la plus commode, pour passer la barre, est depuis le mois de Janvier jusqu'au mois d'Août, parce que les vents sont alors variables & que la direction des marées est au Nord. Mais dans cet intervalle même, les mois les plus favorables sont Avril, Mai, Juin & Juillet. La mauvaise saison est depuis Septembre jusqu'à la fin de Décembre, parce que les vents d'Est enflent beaucoup la mer, & rendent le Commerce absolument impossible.

Intérieur de cette riviere.

Après avoir passé la barre, on trouve une riviere d'une belle largeur, d'une eau fort claire & fort unie, dont le cours est aussi agréable que l'entrée en a paru difficile. Sa profondeur est depuis dix-huit pieds jusqu'à vingt-cinq. La terre, du côté gauche en montant, est une pointe de sable basse & stérile. Elle n'a pas plus de cent toises de largeur à l'entrée de la barre; mais on a déja fait remarquer qu'étant longue d'environ vingt-cinq lieues, sa largeur augmente, dans cet espace, d'une lieue jusqu'à deux & demie. Cette Peninsule est remplie d'une sorte de petites crabbes, que les François appellent *Tourlouroux* dans les Isles sous le vent, & d'une espece d'oiseaux qu'ils ont nommés *Grands goziers* ou *Pelicans*. Une lieue au-delà de la barre, la même Peninsule devient moins stérile, & présente des pâturages, où la Compagnie fait nourrir des troupeaux de Moutons & de Chevres, à la garde desquels elle entretient quelques Laptots armés. Mais le côté droit de la riviere, aussitôt qu'on a passé la barre, forme un meilleur & plus beau Pays, qui se nomme (99) *Terre*

Tourlouroux.

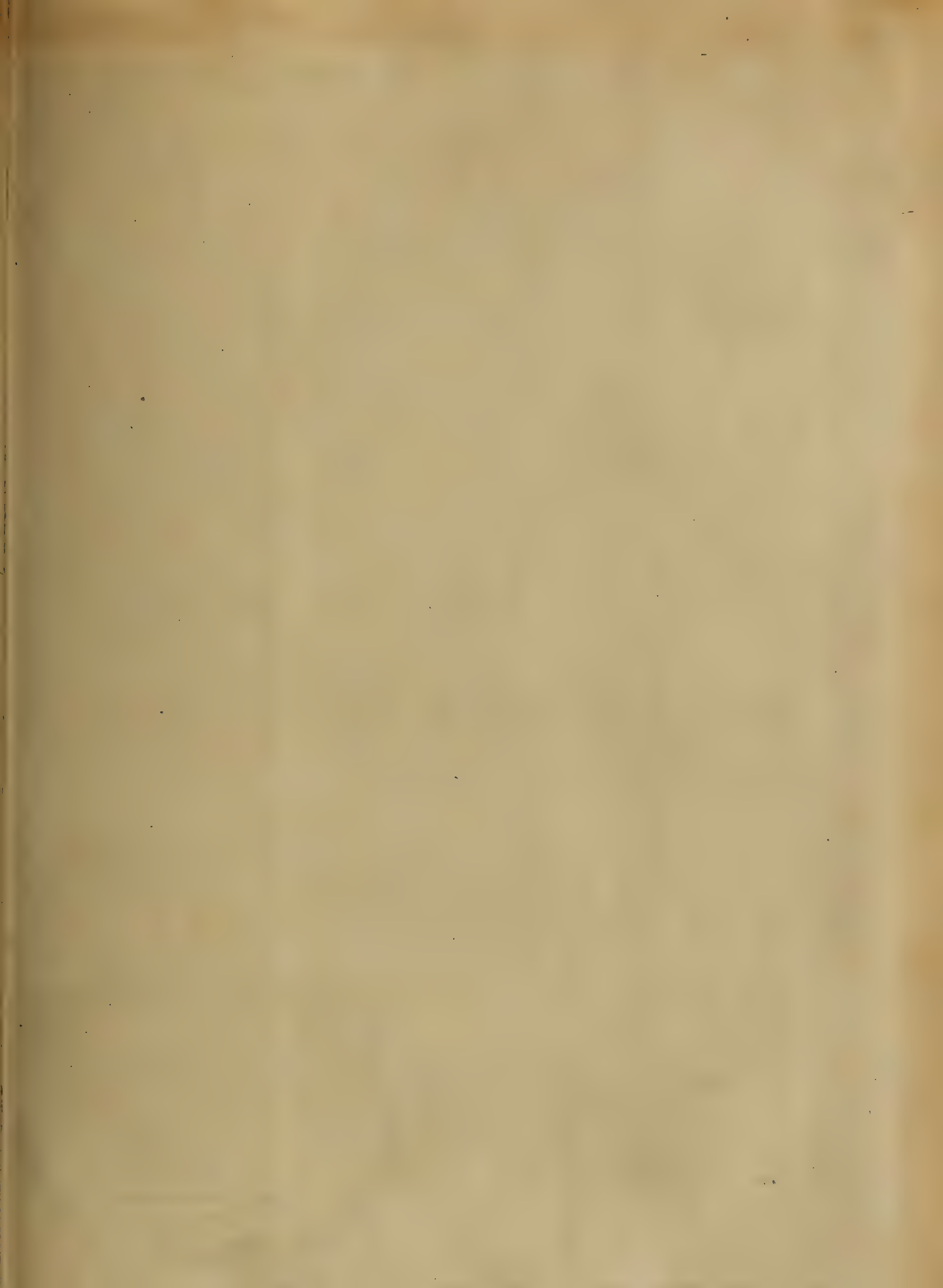
Grands-Goziers, ou Pelicans.

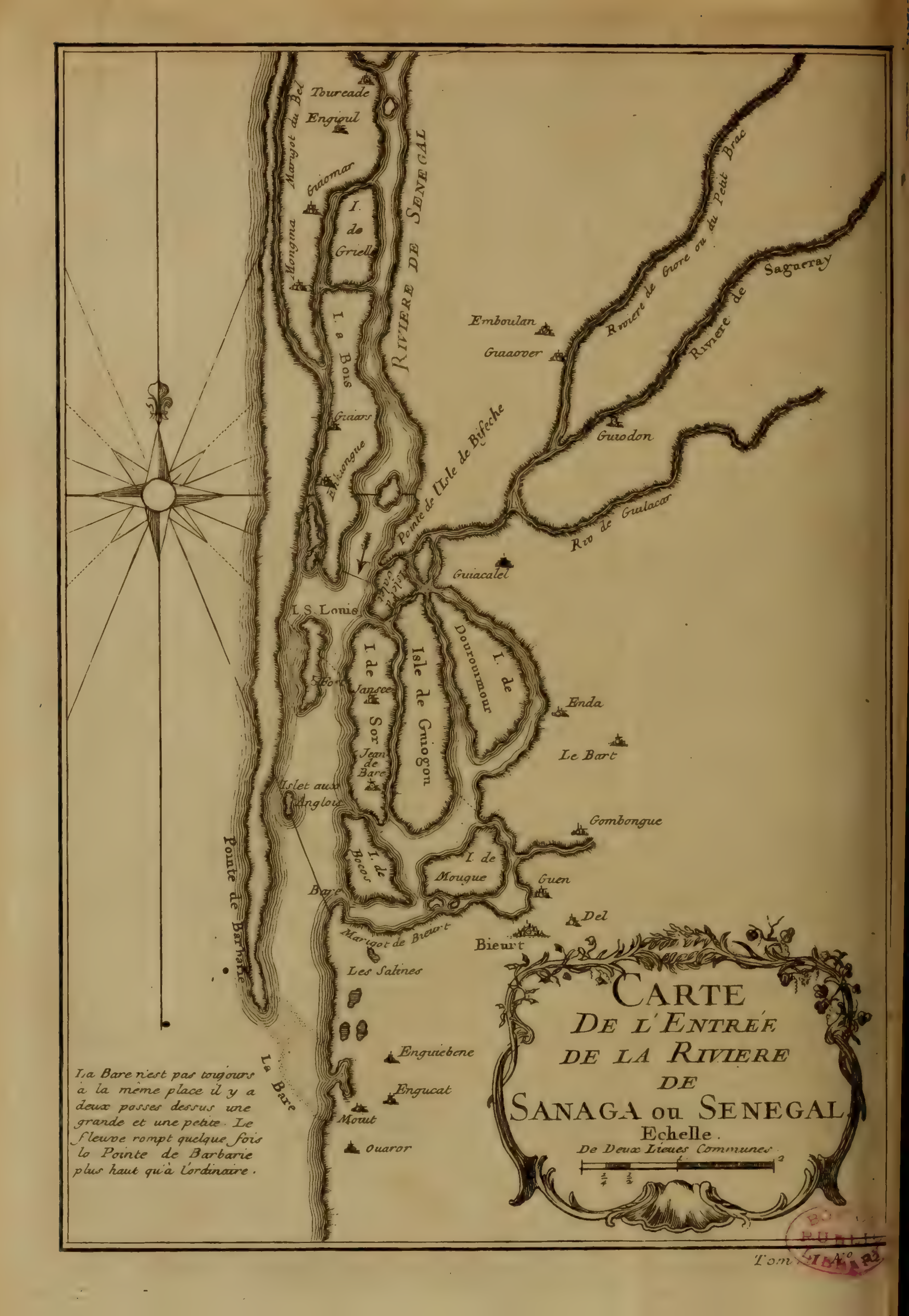
Terre de Guinée.

(98) Voyez la Carte, qui est copiée d'après celle que Brue fit lever sur les lieux par un habile Ingénieur, en 1718. On doit la regarder, par toutes sortes de raisons, comme une piece autentique.

(99) Il y a de l'apparence que c'est un reste du Pays de *Ghinea* ou *Gehenoa*, qui, suivant Leon & Marmol, étoit situé vers l'embouchure du Senegal, au côté du Sud.

de




CARTE
DE L'ENTRÉE
DE LA RIVIERE
DE
SANAGA ou SENEGAL
Echelle.
De Deux Lieues Communes
La Bare n'est pas toujours à la même place il y a deux passes dessus une grande et une petite. Le fleuve rompt quelque fois la Pointe de Barbarie plus haut qu'à l'ordinaire.
RIVIERE DE SENEGAL
Toureade
Engioul
I. de Griell
I. a Bois
Emboulan
Guaover
Riviere de Gore ou du Petit Brac
Riviere de Saguerray
Guiodon
Rio de Guiacar
Pointe de l'Isle de Bifeche
Guiacalel
I. S. Louis
I. de Jansee
Isle de Guiogon
I. de Douroumour
Enda
Le Bart
Islet aux Anglois
I. de Bocos
I. de Mougue
Gombongue
Guen
Del
Bieurt
Pointe de Barbarie
Les Salines
Enguiebene
Engucat
Mouit
Ouaror
La Bare

BRUE. 1701.

de Guinée, c'est-à-dire en Langue Négre, *Pays du Diable*. Il est uni, couvert de verdure & de petit Bois de différens arbres, entremêlés de palmiers & de cocotiers, qui forment une charmante perspective. Ce Canton appartient au territoire de *Biyurt* ou *Bieurt*, & fait partie du Royaume du Kayor, qui a de ce côté-là pour bornes la pointe de Bifescha, éloignée de la barre d'environ six lieues.

Canal de Biyurt.

Du même côté, deux lieues au-dessus de la barre, on trouve un Canal ou un bras de la riviere, qui remonte jusqu'à Biyurt. L'entrée est bouchée par une basse, qui la rend quelquefois fort dangereuse. Elle contient aussi deux petites Isles, dont la plus proche de la grande riviere se nomme *Bokos*. C'est dans cette Isle que la Compagnie Françoise avoit établi son premier Comptoir. On en voyoit encore les restes en 1724. Le terrain est bas, & fort mal sain, parce qu'il est sujet (1) aux inondations; ce qui obligea les François de l'abandonner. L'Isle de *Moghera*, qui est derriere celle de Bokos, est déserte & sans culture. Au long de cette Crique, ou du rivage de ce Canal, la nature a formé des salines fort riches & dans une situation fort singuliere. On en compte huit, éloignées d'une lieue ou deux l'une de l'autre. Les cinq principales sont celles de *Guianean*, où la Compagnie fait ses cargaisons, de *Dambur*, de *Luiango*, de *Guingha* & de *Quiert*. Les plus petites se nomment *Yunja*, *Matay*, & *Kab*. Ce sont de grands étangs d'eau salée, au fond desquels le sel se forme en masse. On le brise avec des crocs de fer pour le faire sécher au soleil. A mesure qu'on le tire de l'étang, il s'en forme d'autre. On s'en sert pour saler les cuirs. Il est corrosif, & fort inférieur en bonté au sel de l'Europe. Chaque étang a son Fermier particulier, qui se nomme *Ghiodin* ou *Komessu*, sous la dépendance du Roi de Kayor. La même Crique est fort abondante en Huitres, dont les écailles servent aux Négres pour composer une sorte de chaux qu'ils employent à leurs Bâtimens. Ces Huitres sont fort grandes. On les fait sécher, pour servir d'aliment; & l'usage en est fort commun dans le Canton.

Salines extraordinaires.

Huitres. Usage de leurs écailles.

Différentes Isles du Sénégal.

Entre l'Isle de *Bokos* & la grande Isle de *Bifescha*, il y a une autre Isle de cinq ou six lieues de tour, nommée l'Isle de *Jean Barre*. Le terroir en est fertile, & couvert, dans quelques endroits, de fort gros arbres. Il appartient à deux Chefs des Négres, *Jean Barre* & *Yansuk*, qui y possedent chacun leur Village. Le premier de ces deux Négres est Interprête héréditaire de la Compagnie au Fort S. Louis. Près de la même Isle, il y en a deux autres plus petites, qui appartiennent aussi à des Chefs Négres. L'une se nomme *Ghrogu*, & l'autre *Doremur*. Un peu au-dessus de *Jean Barre*, on en trouve une autre, qui s'appelle l'Isle du *Galet*; nom tiré d'un sorte de cailloux fort durs, fort pésans & fort unis, dont la forme est un ovale plat. On s'en sert quelquefois pour faire de la chaux. Vis-à-vis l'Isle de Bokos, on voit encore une Isle que les François ont nommée (2) *l'Isle aux Anglois*; basse, marécageuse, & qui n'a rien de

(1) Ces inondations sont causées, comme celles du Nil, par les pluies qui tombent dans les Pays situés entre les Tropiques, aux mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre. On en parlera ci-dessous. Voyez aussi la Relation de Dom Juan de Castro au Tome I.

(2) Labat prend beaucoup de peine à prouver que les Anglois n'ont jamais possedé cette Isle. Mais pourquoi n'en auroient-ils pas été les Maîtres dans le peu de tems qu'ils l'ont été de l'Isle de S. Louis?

BRUE. 1701.

recommandable. Enfin, trois quarts de lieue plus loin vers l'embouchure du Sénégal, est située l'Isle qui porte le nom même de cette riviere, ou celui de S. Louis, qu'elle tire de son Fort, résidence ordinaire du Directeur Général.

Isle de S. Louis.

L'Isle du Sénégal, ou de Saint Louis, est à seize dégrés cinq minutes de latitude du Nord. Sa situation est au milieu de la riviere, à deux, trois, ou quatre lieues de l'embouchure, suivant les variations de la Barre. Quelques Voyageurs lui donnent une lieue de circonférence. Froger qui la mesura, en 1705, compte onze cens cinquante toises du Nord au Sud, c'est-à-dire, dans sa longueur; mais comme sa largeur est inégale il ne l'a pas déterminée. Un Ingénieur, qui prit le même soin en 1714, lui donne de largeur, du côté de la Barre, quatre-vingt-dix toises; cent quatre-vingt-douze du côté opposé; & cent trente dans l'endroit où le Fort est situé. Le bras oriental de la riviere est large de trois cens quatre-vingt toises; & celui de l'Ouest, de deux cens dix. On ne trouve dans l'Isle qu'une terre plate, sabloneuse, & stérile. Le côté du Sud étoit autrefois sujet aux inondations; mais la marée & les vents du Nord y ont poussé tant de sable, qu'il s'en est formé des Dunes, qui couvrent le Fort & qui le font paroître dans un creux. Cependant il est resté vers cette pointe un *Marigot* ou un étang d'eau salée. La pointe du Nord est couverte de grands arbres, qui ont l'apparence d'une Forêt; mais ce ne sont que des *Mangles* (3), qui demandent, pour croître, d'avoir toujours leurs racines dans l'eau. Il se trouve un autre étang au milieu de ces arbres. Il s'en trouve encore un, mais plus petit, vers le centre de l'Isle; avec un petit Bois voisin, qui sert à donner de l'ombre aux Moutons & aux Chévres du Fort: car le fond sabloneux du terroir n'empêche pas qu'il n'y croisse une herbe courte, qui engraisse les Bestiaux, & qui les rend d'un fort bon goût. Les étangs sont peuplés de Porcs, qui s'y rafraîchissent dans la boue.

Son étendue.

Ses proprietés.

Elle manque d'eau. Comment on y supplée.

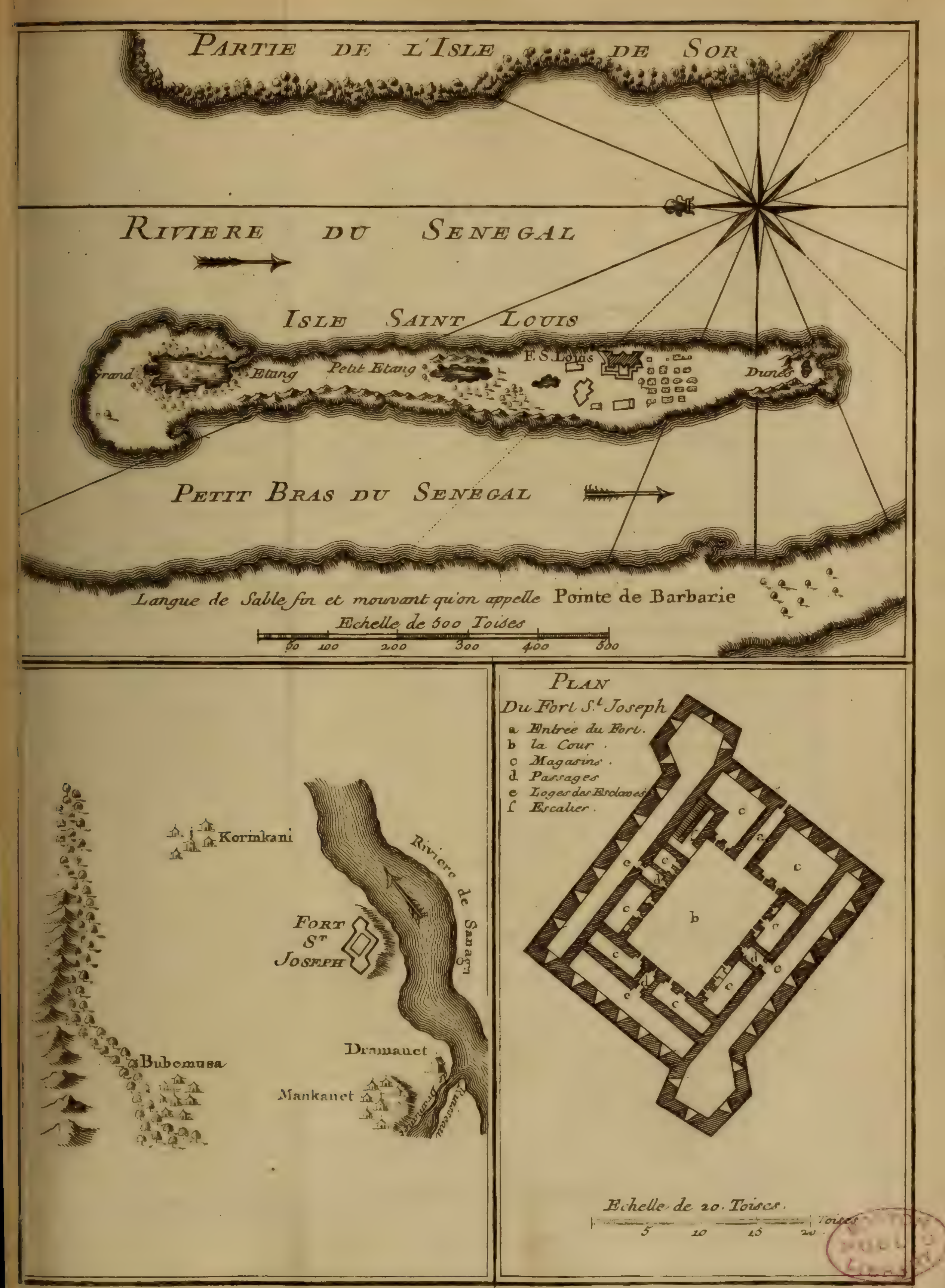
L'Isle manque d'eau pendant la moitié de l'année, parce qu'il ne s'y trouve ni source ni puits, & que durant la mousson du Sud, c'est-à-dire, depuis Décembre jusqu'au mois de Juillet, la riviére est sallée. Dans le tems des inondations, l'eau est assez bonne; mais, dans les saisons séches, on est forcé d'ouvrir, au milieu du sable, des puits d'une eau somache dont on ne peut faire usage qu'après l'avoir filtrée au travers d'une pierre qui vient des Canaries. Pour la rafraîchir, on la met dans des pots de terre qui ne soient pas vernis, dans lesquels on l'expose aux vents du Nord. On admire avec raison que l'eau devienne salée dans ces puits lorsque celle de la riviere devient douce; & qu'au contraire la riviere commence à devenir salée lorsque les puits cessent de l'être.

Ses fortifications.

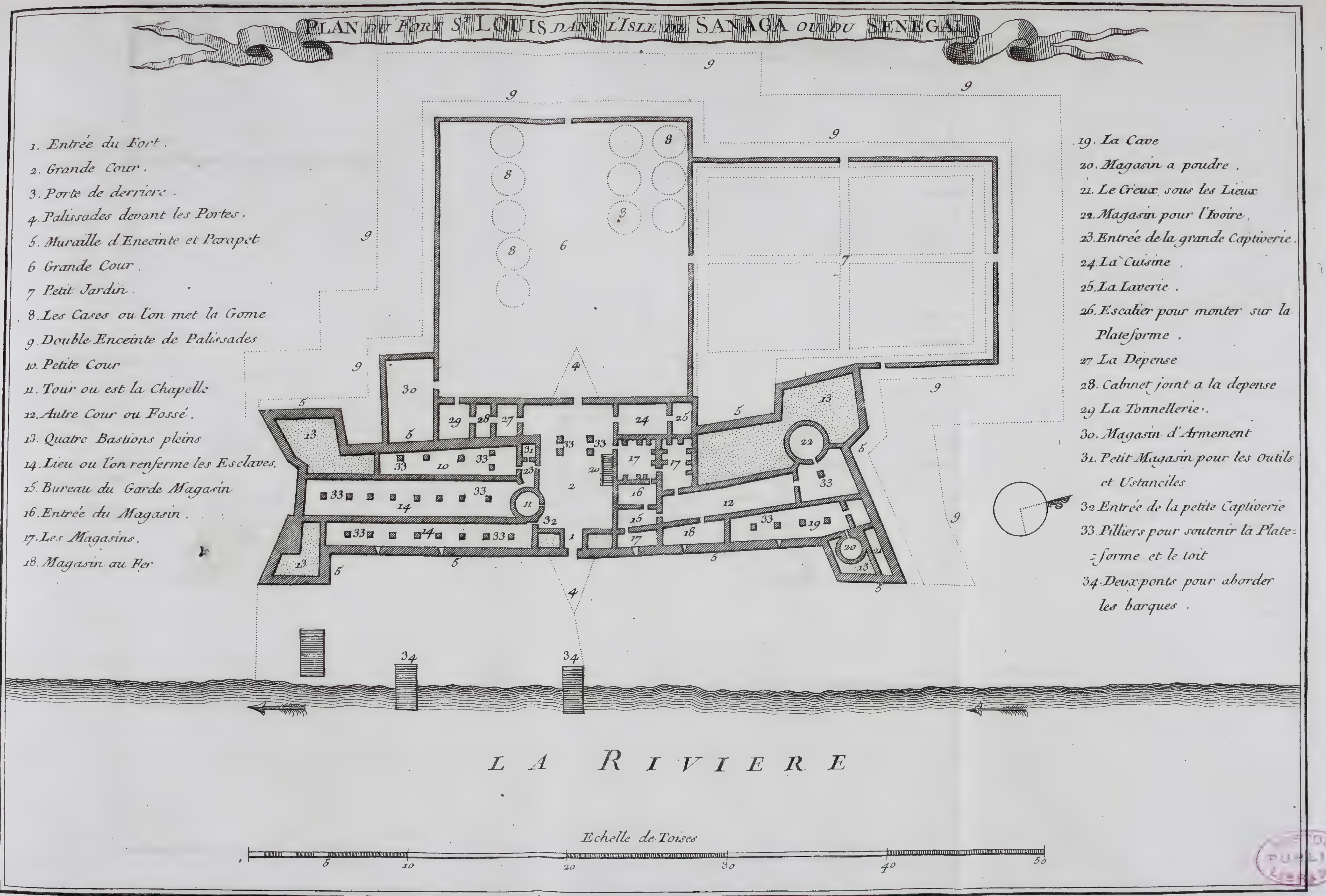
Il ne reste aujourd'hui de l'ancien Fort de Saint Louis que quatre Tours rondes, fort bien bâties à l'antique, & couvertes de tuiles en piramides (4). Elles ont été jointes aux murailles, & renfermées par une fortification de palissades, revêtue de terre, au-dessous de laquelle sont les Magasins, & quelques Bastions mal formés; de sorte que le Fort n'a pas de meilleure défense que sa situation naturelle. Son artillerie est de trente pieces, distribuées en plusieurs batteries. L'Arsenal est bien fourni de petites armes & de munitions. On ne nous apprend pas si la Garnison est nombreuse; mais on fait observer que la Compagnie employe ordinairement deux cens hommes dans les six Etablissemens

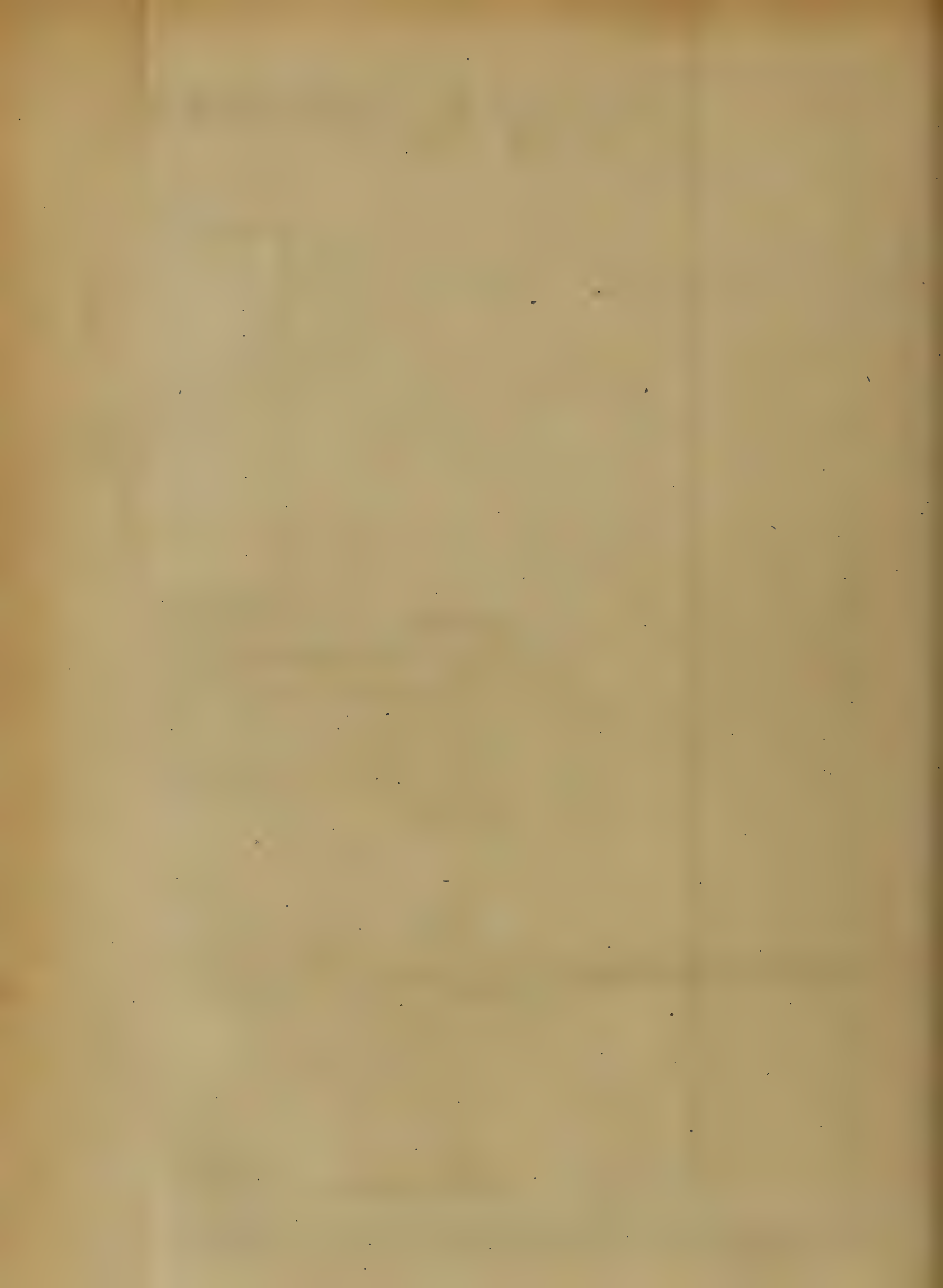
(3) Labat dit, Mangles ou Peletuviers. Les Anglois, *Mangroves*. Ces arbres reparoîtront souvent.

(4) Voyez son Plan.


Partie de l'Isle de Sor
Riviere du Senegal
Isle Saint Louis
Grand
Etang
Petit Etang
F. S. Louis
Dunes
Petit Bras du Senegal
Langue de Sable fin et mouvant qu'on appelle Pointe de Barbarie
Echelle de 500 Toises
50 100 200 300 400 500
Plan
Du Fort S.t Joseph
a Entrée du Fort.
b la Cour.
c Magasins.
d Passages
e Loges des Esclaves
f Escalier.
Korinkani
Riviere de Sanaga
Fort St Joseph
Dramauet
Mankauet
Bubomusa
Echelle de 20 Toises.
Toises
5 10 15 20
Tom II N.o 23




PLAN DU FORT St LOUIS DANS L'ISLE DE SANAGA OU DU SENEGAL
1. Entrée du Fort.
2. Grande Cour.
3. Porte de derriere.
4. Palissades devant les Portes.
5. Muraille d'Enceinte et Parapet
6 Grande Cour.
7 Petit Jardin.
8. Les Cases ou l'on met la Gome
9. Double Enceinte de Palissades
10. Petite Cour
11. Tour ou est la Chapelle
12. Autre Cour ou Fossé.
13. Quatre Bastions pleins
14. Lieu ou l'on renferme les Esclaves.
15. Bureau du Garde Magasin
16. Entrée du Magasin.
17. Les Magasins.
18. Magasin au Fer
19. La Cave
20. Magasin a poudre.
21. Le Creux sous les Lieux
22. Magasin pour l'Ivoire.
23. Entrée de la grande Captiverie.
24. La Cuisine.
25. La Laverie.
26. Escalier pour monter sur la Plateforme.
27 La Depense
28. Cabinet joint a la depense
29 La Tonnellerie.
30. Magasin d'Armement
31. Petit Magasin pour les Outils et Ustanciles
32 Entrée de la petite Captiverie
33. Pilliers pour soutenir la Plate-forme et le toit
34. Deux ponts pour aborder les barques.
LA RIVIERE
Echelle de Toises
5
10
20
30
40
50



qu'elle a sur cette Côte, & qu'ils sont dispersés suivant les ordres du Gouverneur.

BRUE. 1701.

Maniere dont le Gouverneur François reçut un Prince Négre.

On peut juger de la figure que le Directeur Général fait dans ce Pays (5), par la maniere dont le sieur Brue reçut, en 1671, un Prince Négre nommé le Petit-Brak. Ce Prince s'étant rendu, de *Maka*, dans l'Isle de Bifescha, avec un cortege de quinze ou vingt Négres, envoya un Canot dans celle de Saint Louis, pour donner avis de sa visite au Général, & pour le prier de le faire prendre dans une Chaloupe. Lorsqu'il fut arrivé à la porte du Fort, il s'assit à terre avec sa suite, qui étoit armée de zagayes, de sabres & de targetes. Il demeura dans cette posture, en attendant le retour de son Interprête, qui étoit allé sçavoir du Général François s'il étoit disposé à le recevoir. L'Interprête revint aussi-tôt, avec ordre de l'introduire. Il le conduisit à la Salle de l'audience, accompagné seulement de deux de ses Officiers & de deux *Guiriots*, ou Musiciens Poetes, qui dans ces occasions ne s'éloignent jamais de leur Maître. Le Général étoit assis dans un fauteuil, la tête couverte, avec ses Officiers autour de lui. En entrant dans la Salle, le Prince Négre ôta son bonnet, s'approcha de Brue, & mit sa main dans la sienne, qu'il leva trois ou quatre fois jusqu'à son front, sans prononcer un seul mot. Brue fit la même chose; mais sans se lever & sans se découvrir.

Habillement & figure du Prince.

Le Prince s'assit sur un tabouret. Ses deux Officiers se placerent à ses côtés dans la même posture, & les deux Guiriots se mirent à terre derriere lui. C'étoit un Vieillard de fort bonne mine. Il avoit la barbe & les cheveux gris, & le visage maigre & ridé; mais beaucoup de vivacité dans les yeux, & le son de la voix fort agréable, avec un air de grandeur qui marquoit celle de sa naissance. Sa robe, qui lui tomboit jusqu'aux genoux, étoit d'une étoffe (6) blanche de coton, à rayes bleues, avec de grandes manches, de la forme des surplis de l'Oratoire. Par-dessous, il avoit des hautes-chausses de la même étoffe, mais si larges qu'elles ne contenoient gueres moins de six aunes, & plissées par derriere, de maniere à pouvoir lui servir de coussin. Sur la robe il portoit un baudrier de drap écarlate, d'un demi-pied de large, auquel son sabre étoit suspendu. La poignée & le fourreau étoient travaillés en argent, avec un art surprenant pour un ouvrage de Négres. Toutes les parties de la robe & du baudrier étoient garnis d'amulets, ou de grisgris, cousus proprement dans de petites pieces d'écarlate, de maroquin rouge du Levant, & de peau des Bêtes sauvages du Pays. Mais la forme de toutes ces pieces étoit différente. Les unes étoient quarrées, d'autres rondes, ou longues, ou poligones; & chacune attachée sur la partie du corps qu'elle avoit la vertu de préserver. Les hautes-chausses étoient sans poches; mais le Prince portoit, au côté droit, un petit sac qui contenoit son trésor. Sa robe, quoiqu'on l'ait comparée à nos surplis, étoit échancrée par devant comme une chemise de femme, & relevée autour du cou par une broderie de drap rouge, qui représentoit des boutons & d'autres figures. Son bonnet étoit de la même étoffe que la robe, étroit par le bas, mais large au sommet; de sorte que ne pouvant se soutenir il penchoit beaucoup à côté de la tête. Au lieu de plumes, il étoit orné de la tête d'un Paon d'Afrique, qui contenoit un grisgris. Le Prince avoit d'ailleurs les jam-

(5) Jobson en parle beaucoup dans son Voyage à la Gambra.

(5) Ces étoffes de coton s'appellent Pagnes, du mot Portugais *Panna*.

BRUE. 1701.

bes nues, avec des sandales aux pieds, telles qu'on représente celles des Romains.

Harangue du Prince Negre.

Il demeura quelque tems en silence, regardant le Général avec beaucoup d'attention. Enfin il lui adressa un discours, qui fut expliqué par l'Interprète, & qui portoit en substance, » Qu'ayant appris l'arrivée du Sieur Brue au Sénégal, avec la qualité de Général pour la Compagnie, & n'ayant entendu » que des éloges de son caractere, il s'étoit fait un devoir de le prévenir » par sa visite, & de lui offrir son amitié; qu'il s'étoit toujours senti de » l'inclination pour les François, & qu'il leur avoit rendu tous les services qui » dépendoient de lui; qu'il promettoit de persévérer dans les mêmes dispositions, & que Brue pouvoit compter en particulier sur son affection, » dont il vouloit lui donner un témoignage en lui faisant présent d'un Esclave.

Il est fort bien traité par Brue.

Les deux Officiers & les Guiriots firent aussi leur compliment, que le Général reçut d'un air civil & gracieux. Il fit ensuite apporter de l'eau-de-vie; car si la qualité de Mahométans rend quelques Négres fort réservés sur l'usage de cette liqueur, le plus grand nombre regarde le précepte de l'Alcoran comme un conseil, & se livre sans scrupule au plaisir de boire. Le Prince vit paroître avec plaisir sa bouteille. Un de ses Officiers remplit un verre, en fit l'essai, & le présenta joyeusement à son Maître, qui se leva, but à la santé du Général, & rendit le verre à l'Officier avec un petit reste de liqueur; ce qui passe pour une faveur entre les Négres. Après le premier coup, il alluma sa pipe & se mit à fumer. Ses deux Officiers suivirent son exemple; tandis que les Guiriots commencerent à chanter, en accompagnant leur voix du son d'un petit insttument, qui n'a que trois cordes & ressemble assez à nos luts. Le ventre est composé d'une piece de calebasse, avec un manche qui y est attaché. Le chevalet en est fort bas, & les cordes sont de crin de Cheval. Ils les pincent & les frappent en mesure. Cette mesure n'a rien de désagréable. Leurs chansons sont martiales, & roulent sur les louanges de leur Prince. Ils relevent sa naissance. Ils disent qu'il est Seigneur de la mer, qu'il a vaincu tous ses Ennemis, & qu'ils n'ont jamais eu de Maître si magnifique & si libéral. Ils finissent par des vœux pour sa santé & pour la prolongation de sa vie.

Instrumens & chansons de ses Musiciens.

Le concert des Guiriots n'interrompit pas la conversation. Comme il étoit assez tard, Brue proposa au Prince de loger dans le Fort. Cette invitation fut acceptée. Il fut conduit dans un appartement séparé, parce que les Négres ne mangent pas volontiers avec les Blancs. On lui envoya des kuskus & diverses viandes, que ses gens préparerent à leur maniere. Le vin de palmier & l'eau-de-vie ne lui furent pas épargnés. Son arrivée avoit attiré dans l'Isle quantité de Négres, qui passerent toute la nuit à danser. Le lendemain, il prit congé du Général, après avoir reçu le *Tago*, c'est-à-dire un présent, qui valoit beaucoup mieux que son Esclave. Brue fit aussi quelques libéralités à ses Officiers & à ses Musiciens.

Description continuée.

Pour reprendre notre description, la pointe de la grande Isle de Bisescha est d'environ deux lieues au-dessus du Fort Saint-Louis, du côté droit de la riviere. Elle fait, des deux côtés, les limites du Royaume de Kayor & de Hoval; car le premier est à droite, & l'autre à gauche de la riviere. Cette Région étoit connue autrefois sous le nom de Jalofs, nom général, qui comprenoit

Royaumes de Hoval & de Kayor.

plusieurs Nations différentes. Le Royaume de Hoval s'étend de l'Est à l'Ouest, l'espace d'environ quarante-six lieues. Ses bornes sont incertaines au Nord, parce qu'il est fort exposé de ce côté-là aux incursions des Mores, qui s'avancent ou se retirent suivant les occasions qu'ils trouvent d'y exercer leurs pillages. Le Roi de Hoval porte le titre de *Brak*, qui signifie Roi des Rois. C'est purement un nom de Majesté, comme le *Damel*, le *Siratik*, & plus anciennement celui de Pharaon & de Cesar. Ses Etats ont plus d'entendue au Sud du Sénégal qu'au Nord. A l'Est ils sont séparés du Royaume des *Fulis* ou *Foulis* par le Lac de *Kayor*, & s'étendent au long du Sénégal jusqu'au Village d'*Embakana* ou *Embakan*, sur les frontieres du Royaume de Galam, qui a cent quatre-vingt seize lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest, mais dont les bornes sont encore inconnues au Sud. L'Empereur ou le Roi de Galam porte le titre de Siratik.

Royaume de Galam, dont le Roi se nomme Siratik.

Dix ou douze lieues au-dessus du Fort Saint-Louis, on trouve une pointe où la fertilité du terroir a porté les Négres à bâtir sept ou huit Villages, dont le principal se nomme Bucksar. Plus on s'avance vers la mer, plus le Pays au long de la riviere semble fertile & cultivé. Il abonde en maïz; & cette sorte de grain n'y manque jamais.

Village de Bucksar.

L'Isle de Bifescha n'a pas moins de vingt-huit lieues de long, sur huit dans sa plus grande largeur. Elle est fermée par un bras du Sénégal, qui la sépare du Village d'*Enschoie*, & qui se divise en deux autres bras au Village d'*Auschafur*. Le dernier de ces deux bras se subdivise encore au Village de *Pama*; de sorte que l'Isle de Bifescha est bornée à l'Est par un bras du Sénégal, qui se nomme la Riviere de *Sagheray*, à l'Ouest par le Sénégal même, & se trouve divisée en trois parties par la petite Riviere de Jor & le Kora ou le Bekio. Le terroir en est riche & fertile, ce qu'on attribue principalement aux inondations du Sénégal. Il abonde en maïz des deux especes, en riz, en légumes, en tabac, & en indigo. Le froment y croît fort bien, mais après la seconde moisson; comme s'il avoit besoin de se naturaliser au terroir. Le coton y est aussi en fort grande abondance. On y voit de vastes prairies, qui nourrissent quantité de grands & de petits Bestiaux, tous excellens dans leur espece. La volaille & le gibier y foisonne, sur-tout les Perdrix, les Pigeons ramiers, & les Pintades. Outre les Forêts, il s'y trouve de grands Bois de palmiers; & les Villages, qui sont fort fréquens sur la riviere, rendent témoignage que le Pays est bien peuplé.

Isle de Bifescha.

Divisions du Sénégal.

Au-dessus de l'Isle de Bifescha est celle de *Bucksar*, que les François ont nommée *l'Isle aux Bois*, parce qu'elle en est remplie. Elle est située à demie-lieue de la pointe Nord de l'Isle Saint-Louis. Sa longueur est d'environ trois lieues & demi, sur trois quarts de lieues de largeur. L'Isle *Bichon* ou *des Palmïers*, est à neuf lieues de Saint-Louis, & ne forme qu'une langue fort étroite, quoiqu'elle ait deux lieues de longueur. Ces deux Isles sont habitées & cultivées par les Négres. Ils ont bâti leurs Villages sur des terrains élevés, pour se garantir des inondations annuelles de la riviere.

Isles de Bucksar & des Palmiers.

En continuant de remonter le Sénégal, le premier endroit remarquable qui se présente à gauche est le Village de *Serinpeta*, nommé aussi *Serimfalli*, où la riviere, qui a coulé, de-là, du Nord au Sud, descend désormais de l'Est à l'Ouest. Entre ce lieu & Bucksar, le Pays n'offre que des pâturages où les Mores de la Tribu de *Sargentes* viennent nourrir leurs Chameaux & leurs

Serinpeta.

BRUE.
1701.

autres Bestiaux dans les tems de sécheresse, en payant un tribut au Brack. C'est à Serinpeta que se font les meilleurs Canots du Sénégal. Ce Village appartenoit en 1715 à un Seigneur Négre, nommé Caye, neveu du Brak. Quelques lieues au-dessus de Serinpeta, au Nord de la riviere, commence *le Désert*, Canton célebre par le commerce des gommes, que les Mores de la Tribu de Hal-al-Agi y viennent exercer. C'est une Plaine vaste & stérile, bornée par des montagnes de sable rouge, & qui n'a pour arbres que plusieurs buissons, sans aucune sorte de verdure.

Desert, lieu célébre pour le commerce des gommes.

Angherbel & Ingherbel.

Deux lieues plus haut sur la riviere, on trouve *Angherbel*, résidence du grand Brack, Roi de Hoval. C'est une grande Ville, qui a, vis-à-vis, sur l'autre rive, un Village nommé *Ingherbel.* Du côté du Sud, le Sénégal reçoit une riviere qui vient du Lac *Pania Fuli* ou *Fouli*, & qui se nomme Riviere Portugaise. Elle est à trente-sept lieues de l'embouchure du Sénégal. C'est une espece de Canal naturel, par lequel les eaux de cette riviere montent dans le Lac au tems des inondations, & reviennent ensuite lorsque ce déluge est fini. Il a cinq ou six lieues de longueur. Ses rives sont plantées d'arbres, & couvertes de Villages. Le terroir en est aussi fertile que les Habitans sont paresseux. L'entrée de cette Riviere Portugaise est embarassée par un petit banc de sable, que sa situation néanmoins ne rend pas dangereux. Le lac même est ovale dans sa forme. Sa longueur est de six lieues, du Nord au Sud, & sa largeur de trois, de l'Est à l'Ouest. Il est fermé par deux pointes & par une petite Isle qui présente une crique formée par un assez grand ruisseau dont les rives disparoissent pendant l'inondation du Sénégal. Lorsque les flots se sont retirés, la plus grande partie du Lac demeure à sec, & produit d'abondantes moissons de maïz, de riz, de tabac & de légumes. Mais cette fécondité de la terre & l'abondance de ses Habitans n'empêchent pas que le Pays ne soit souvent désolé par la famine; ce qui vient autant de la paresse des Négres, que du ravage des Sauterelles, qui dévorent dans certaines années toutes les plantes & tous les fruits. Les Négres mangent ces insectes; mais le nombre en est si grand que l'air en est quelquefois obscurci, & qu'il ne reste pas la moindre verdure dans tous les lieux où elles ont passé.

Riviere Portugaise.

Lac de Pania-Fuli.

Riviere de Kayor.

Un peu plus haut du côté du Nord, le Sénégal reçoit le *Marigot* ou la petite riviere de Kayor, qui sort du Lac de même nom. Il est à cinquante lieues du Fort Saint-Louis; & comme celui de *Paniafuli*, il s'est formé par les débordemens du Sénégal. A trois lieues, sur la rive gauche de ce Canal, on trouve le Village de *Grain* ou d'*Ingrin*, qui est gouverné par un Seigneur Négre, Sujet du grand Brak. Le Pays est agréable & bien cultivé. Quatre lieues plus loin, sur la rive droite, est le Village de *Queda*, de la dépendance du Siratik, Roi des Foulis. Dans le tems de la sécheresse, il ne faut pas espérer de remonter plus haut vers le Lac, à cause des roseaux qui bouchent le reste du Canal. Quelques lieues au-dessus, dans la riviere du Sénégal, on trouve une petite Isle nommée par les François *Menage*, d'un lieu du même nom qui est à l'opposite, sur la rive méridionale de la riviere. Cette Isle est agréable & fertile; mais si basse qu'elle est couverte tous les ans par l'inondation. Aussi-tôt que l'eau s'est retirée, les Négres y font leurs Lugans, c'est-à-dire, leurs Plantations de tabac, de riz, de millet & de légumes, qui leur rendent une riche moisson. Cinq lieues plus haut, du côté du Sud, est le Village de *Cock*, direc-

Ingrin.

Queda.

Menage.

tement opposé à la pointe Est de l'Isle du *Morfil* (*) ou d'ivoire, & au Village de *Niolé* qui est situé de cette pointe.

Isle d'ivoire ou de morfil.

L'Isle d'Ivoire est longue de quatre lieues, sur trois, quatre, cinq & six de largeur. Elle est formée par un bras du Sénégal, qui la sépare de l'Isle de *Bilbas*, qu'on en peut regarder néanmoins comme une partie. Le grand Canal de la riviere est du côté du Nord & conserve le nom de Sénégal. Celui du Sud prend le nom de *Riviere d'Ivoire*.

Au Sud de la riviere d'Ivoire, le Pays est uni, fertile, bien cultivé, rempli d'arbres, & divisé par des Prairies d'une grande étendue. Il nourrit quantité d'Eléphans qu'on y voit paître tranquillement, en troupeaux de quarante & cinquante. Mais lorsqu'ils peuvent entrer dans les plantations des Négres, ils y font de terribles ravages. A dix lieues de la pointe Ouest de l'Isle d'Ivoire, sur la rive Nord du Sénégal, est le Village de *Lali*, près duquel on trouve un Village nommé par les François *Terrier rouge*, d'où l'on compte soixante-dix lieues jusqu'à l'embouchure du Sénégal. Ce lieu est célebre par le commerce des gommes, qui sont apportées par les Mores de la Tribu d'*Ebraghena*, & dont les échanges se font comme au Désert. Depuis Terrier rouge jusqu'à *Hovolalda*, les deux côtés de la riviere présentent une perspective charmante. Ce sont de vastes Plaines, remplies de toutes sortes de bestiaux, mais exposées à d'étranges ravages dans le tems des inondations. Les Habitans sont alors obligés de se retirer plus loin dans des lieux élevés, avec leurs troupeaux & tous leurs effets. Quinze lieues au-dessus de Hovolalda, on rencontre au milieu de la riviere, une chaîne de rocs qui la traverse. Elle se nomme *Platon de Donghel*. Dans les tems secs, l'eau y est si basse, qu'à peine le passage est-il sûr pour les Canots. Un peu au-delà de cet écueil, est une petite Isle, si haute dans une de ses parties, qu'on y est à sec dans les plus grandes inondations. Les François y avoient autrefois un petit Comptoir qu'ils ont abandonné. L'Isle d'Ivoire a du côté du Sud, un Village nomme *Donghel*, où il se fait quelque commerce. Vers la pointe Ouest, elle a le Village de *Burti* (7) vis-à-vis l'Isle de *Bilbas*, dont elle n'est séparée que par un petit bras du Sénégal. Bilbas n'est pas si grande, à beaucoup près, que l'Isle d'Ivoire. Elle est formée par deux bras (8), qui se divisent près d'un Village nommé le Cap, au Nord de cette riviere. Elle ressemble, pour le terroir & les productions, à l'Isle d'Ivoire, & n'est pas moins peuplée. Plus haut, sur la rive Nord du Sénégal, est le Ville de *Kahaydé*, qui étoit autrefois la derniere borne des Voyages François. Un peu plus loin, on trouve une Isle qui produit du coton, du tabac, & des légumes en abondance. Au-dessus de cette Isle, le Sénégal reçoit une grande riviere qui vient de Gumel, résidence du Siratik, Roi des Foulis. Cette riviere s'enfle beaucoup dans les inondations du Sénégal ; & surpassant ses bords, elle forme un Lac d'une étendue considérable. Ensuite, elle laisse, en se retirant, une espece de glaire qui contribue beaucoup à la fertilité du terroir. Près de l'endroit où elle se joint au Sénégal, il y a du côté du Nord, un grand Village nommé *Ghiorel*, qui est le Port de Siratik. L'espace, qui est d'environ dix lieues entre Gumel & ce Village, est extrêmement fertile, & fort peuplé.

Lali.

Terrier rouge.

Hovolalda.

Rocs de Platon, de Donghel.

Donghel.

Burti.

Isle de Bilbas.

Kahaydé.

Gumel, résidence du Siratik.

Ghiorel.

(*) L'ivoire même est nommé *Morfil* par les Marchands.

(7) Ce Village ne se trouve pas dans la premiere Carte.

(8) Ici & dans plusieurs autres endroits, Labat donne le nom de Niger au Sénégal.

BRUE. 1701.

Layda. Embakana. Betel. Ghilda.

Quarante lieues au-dessus de Ghiorel & du même côté, on trouve *Layda*; Ville ou Village d'un grand commerce. Plus haut, le Village d'*Embakana* près duquel, au côté du Nord, est le Village de *Betel*, sur la frontiere du Royaume de Galam. Betel est un lieu remarquable par l'abondance de toutes sortes de volaille. *Ghilda*, premiere Ville des Etats de Galam, est située du même côté à quatorze dégrés cinquante-sept minutes de latitude du Nord. A l'opposite de Ghilda, du côté du Sud, est *Tuabo*, résidence ordinaire du Roi de Galam, & renommée par quelques carrieres de beau marbre. On trouve ensuite le Village de *Yaferé*, au-dessus duquel, sur la rive droite du Sénégal, est celui de *Burnaghi*, dont la latitude est de quatorze dégrés neuf minutes du Nord. Quelques lieues plus haut, du côté du Sud, est la Ville de *Tafalisga*, fort bien peuplée & célebre par son commerce. On y voit une petite Mosquée, bâtie, si l'on en croit les Négres, sur le modéle de celle de la Mecque; & près de la Ville, on trouve une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches.

Yaferé. Burnaghi. Tafalisga.

Riviere de Falemé. Buba Segalle. Dramanet, Ville d'un grand commerce.

Un peu au-dessous de Tafalisga, près du Village de *Dongiama*, la riviere de *Falemé*, après avoir traversé le Pays de *Bambuk*, vient se décharger dans le Sénégal du côté du Sud. Au-dessus de Tafalisga, on trouve le Village de *Buba Segalle*. Plus haut, du côté du Sud, on arrive à *Dramanet*, Ville grande & bien peuplée. Le nombre de ses habitans est d'environ quatre mille, la plûpart Mahométans, qui vivent indépendans du Roi de Galam. Ils ont un genie particulier pour le Commerce, qu'ils portent jusqu'au Royaume de Tombuto, & jusqu'aux Etablissemens des Anglois sur la riviere de Gambra. Tout le Pays, au Sud du Sénégal, est fort bien peuplé; mais du côté du Nord on ne rencontre pas de Villages au-dessus de Ghilda, parce que cette partie est sans cesse exposée aux incursions des Mores. C'est à Dramanet que les François avoient bâti leur Fort de Saint Joseph, qui fut surpris en 1702 & détruit par les Négres. Ils l'ont transporté à *Mankanet*, Village un peu au-dessous, du côté Sud de la riviere. Entre Dramanet & *Kaygnu*, le Pays est rempli de Villages, & le Sénégal reçoit du côté du Sud plusieurs petites rivieres, dont la plus considérable est celle de *Ghianon*. Elle a quarante lieues de cours au Sud-Sud-Est, & porte de Canots.

Riviere de Ghianon.

Isle de Kaygnu. Ville du même nom. Cataractes de Félu.

De Dramanet, on compte vingt-cinq lieues par terre jusqu'à l'Isle de *Kaygnu* ou *Kagnou*, nommée par les François *Orléans* ou *Pontchartrain*. Elle est si haute, qu'elle n'est jamais entiérement couverte dans les inondations. Le terroir est bon & fertile. A l'opposite, du côté Sud du Sénégal, on trouve la Ville de Kaygnu ou *Gonghiru*, qui contient cinq mille Habitans Négres, & qui jouit d'un commerce considérable, occasionné par le passage des Caravanes qui prennent cette voie pour se rendre à la riviere de Gambra Les Cataractes de Felu, qui ne sont pas loin au-dessus de cette Ville, sont les limites du Royaume de Galam à l'Est, comme Ghilda du côté de l'Ouest. Le Sénégal tombe ici de la hauteur de trente toises, après avoir coulé quelque tems dans un Canal étroit, entre les montagnes. Ses limites, Nord-Ouest, sont des Déserts habités par les Mores, dans des Villages mobiles, c'est-à-dire, dans des tentes.

Isle & Royaume de Kassan.

Au Nord-Est, on trouve le Royaume de *Kassan* ou *Kassu*, dont le Souverain porte le titre de Segadora & réside au Nord du Sénégal, dans une grande Isle qui

qui commence entre les cataractes de Felu & *Govina.* Cette Isle est formée par deux bras du Senegal, qui prennent le nom de *Riviere Noire* & *Riviere Blanche*, & qui après soixante lieues de cours vont se décharger dans le lac de Kassan, peu connu jusqu'à present des Européens. Il y a beaucoup d'apparence que la riviere de Gumel, qui tombe dans le Senegal à Kahaydé, vient du même lac; parce que les débordemens du lac arrivent en même tems que ceux de cette riviere. L'Isle de *Kassan* n'a pas moins d'environ soixante lieues de longueur, sur six de largeur. Elle est fort peuplée, extrémement fertile & bien cultivée. Le Roi est si puissant & si respecté, que la plûpart des Rois voisins lui payent un tribut, sans en excepter celui de Galam.

Sa longueur, & puissance de son Roi.

§. II.

Recherches sur le Niger.

Où l'on examine si les Rivieres du Sénégal & de Gambra en sont des bras.

AVant que de finir la Description du Senegal, le sujet nous porte à chercher si cette riviere est la même que le Niger, comme un grand nombre d'Ecrivains modernes en paroissent persuadés. Cada Mosto, le premier qui ait voyagé sur ses bords, étoit (9) de cette opinion. Leon, dans sa Description de l'Afrique, l'assure avec certitude, & s'explique ensuite sur son origine d'une maniere qui rend ses lumieres fort douteuses. Il déclare que cette riviere commence à l'Est d'un Désert que les Habitans nomment *Sen.* D'autres assurent, dit-il aussi-tôt, que sortant d'un lac elle coule vers la mer à l'Ouest. Les Géographes Afriquains prétendent qu'elle vient du Nil, & qu'ayant coulé longtems sous terre, elle reparoît dans ce lac. D'autres s'imaginent qu'elle prend source à l'Ouest, & qu'après avoir coulé vers l'Est, elle forme elle-même ce grand lac. Mais cette opinion, continue-t-il, est peu probable, parce que navigant à l'Ouest depuis Tombuto jusqu'à Gheneva & Melli, *nous* (10) *suivimes le cours de l'eau.* Dans un autre endroit, il dit que le lieu où les Marchands s'embarquent est *Kabra*, Ville sur le Niger; à douze lieues de (11) Tombuto; de sorte que ses suppositions n'ont pas d'autres fondemens.

Témoignages incertains de Cada Mosto & de Leon.

C'est néanmoins sur l'autorité de ces deux Auteurs, que sans autre discussion la plûpart des Voyageurs & des Géographes ont regardé ce point comme accordé. *Atkins*, dans son voyage de Guinée, en 1721, ne fait pas difficulté d'assurer (12) que les rivieres du Senegal & de Gambra sont deux bras du Niger. *Moore*, dans sa Rélation des Régions intérieures de l'Afrique, publiée en 1738, est non-seulement de la même opinion, mais ajoute que le Niger (13) est un bras du Nil. Cependant il ne parle pas sur ses propres informations, mais sur le témoignage des Ecrivains qui l'ont précedé. Il en cite quatre, Herodote, la Géographie Nubienne, Leon l'Afriquain, & Ludolf dans son Histoi-

On n'a parlé que d'après eux.

(9) Voyez ci-dessus la Relation de Cada Mosto.

(10) *Noi navigammo scorrendo per l'acqua. Descrit. de l'Africa*, Part. I. dans la Collection de Ramusio, Vol. I. p. 1.

(11) *Ibid.* Part. VII. p. 78.

(12) Voyage d'Atkins, pag. 35.

(13) Labat rejette toutes ces notions. En effet elles sont détruites par les Relations de plusieurs Jesuites qui ont été dans l'Abyssinie, tels que Manuel d'Almeyda, Baltazar Tellez, &c.

BRUE. 1701.

Hérodote. Géographie Nubienne. Ludolf.

re d'Ethiopie. Mais le premier ne dit rien qui favorise ce sentiment. Le Géographe de Nubie a peu d'autorité, quand on considere combien ces Régions étoient inconnues aux Arabes; & Ludolf fonde l'opinion que le Niger est un bras du Nil, sur l'autorité du Géographe Nubien, & sur le rapport des Abyssins.

Leon avoit voyagé sur le Niger.

De ces quatre Auteurs, Leon est le seul qui eût voyagé sur le Niger; & l'on voit néanmoins qu'il ne dit rien de certain touchant la source de cette riviere. Il ne se fonde que sur divers rapports, qui paroissent d'un poids fort médiocre. A l'égard de son cours, il s'explique plus positivement. Depuis Kabra, dit-il, le cours de la riviere est à l'Ouest; les Marchands le suivent de cette Ville jusqu'aux Régions de Ghinea & de Melli; & ces deux Pays sont situés sur le Niger, & vers l'Ocean occidental où le Niger se décharge. C'est prendre un ton de certitude. Mais Leon ne produit aucune autorité. Il ne parle pas non plus sur le témoignage de ses propres yeux; & quiconque examinera sa Description la trouvera superficielle & defectueuse, pour ne pas dire remplie d'erreurs sur plusieurs points de Géographie. En particulier il assure que la Contrée de Melli s'étend l'espace de trois cens milles au long d'une riviere qui se jette dans le Niger; tandis qu'on est sûr aujourd'hui que cette riviere n'existe pas. Mais quoiqu'il en soit, le Niger, suivant sa description, ne sçauroit être la riviere de Gambra, & ne peut être que le Senegal, du moins si c'est l'une ou l'autre. On se persuadera moins encore que la *Ghinea* ou *Gheneoa* de Leon, à laquelle il donne cinq cens mille d'étendue, & deux cens cinquante au long du Niger, puisse être, comme Moore le suppose, le petit Royaume de (14) *Yani*, sur la riviere de Gambra.

Il n'en parle pas avec plus de certitude.

Les établissemens & les Voyages des François sur le Senegal leur ont donné plus d'occasions qu'aux autres Européens d'approfondir ce secret. Mais après bien des recherches, il paroît qu'ils en ont tiré peu de fruit. Les témoignages des Habitans n'ont jamais pû s'accorder; soit que cette opposition vienne de leur ignorance, ou d'un dessein formé d'ôter aux Etrangers le pouvoir & l'envie d'étendre plus loin leur commerce.

Lumieres que Brue a tirées des Mandingos.

Brue, qui avoit fait trois voyages sur le Senegal, en a rapporté quelques lumieres que Labat a publiées. Les *Mandingos*, qui voyagent beaucoup, & qui sont les plus habiles Commerçans de toutes les Nations des Négres, prétendent, suivant cet Ecrivain, que le Niger (15) sort d'un lac nommé *Maberia*, dont la situation ne peut être bien déterminée sur leur rapport, parce qu'ils n'ont aucune connoissance des longitudes & des latitudes. Ils ajoûtent que dans un lieu qui se nomme Barakota, il se divise en deux bras; que celui du Sud, appellé Gambra, va se perdre, après un fort long cours, dans un lac marécageux, & rempli d'herbes & de roseaux qui en rendent le passage impossible; & qu'en sortant de ce lac, il recommence à couler dans un fort beau lit jusqu'à *Barakonda*, où les Portugais & les Anglois, qui ont formé plus bas des Etablissemens, se rendent pour commercer avec les Marchands Mandingos; qu'elle est navigable, pour les Canots, depuis Barakonda jusqu'au lac;

(14) Le *g*, ou plutôt le *gh*, est une lettre fort gutturale chez les Arabes, qui ne ressemble point à notre consonante *j*, & bien moins à l'*y* grec.

(15) C'est-à-dire, la riviere que l'Auteur nomme le Niger, car les Négres ne connoissent pas ce nom, ni celui de Senegal ou Sanagal.

mais que dans la saison même des pluïes, les Barques n'y peuvent remonter, à cause des bancs & des rocs qui coupent le passage, ou qui ne laissent que de fort petits intervalles (16).

Les Mandingos disent encore qu'au-dessus de *Barakota*, où le Niger forme la Gambra, il se divise en deux autres canaux; que celui qui traverse le Pays de Bambuk au Sud-Est, s'appelle la riviere de *Falemé*, & se rejoint au Niger un peu au-dessus de Ghion, dans le Royaume de Galam; qu'après avoir formé la Gambra, le Niger se divise encore en deux bras, pour former une grande Isle, à laquelle ils donnent le nom de *Baba Degu*; que le Canal gauche se nomme *Riviere noire*, & celui de la droite, *Riviere blanche*; que ces deux bras se réunissent à *Kassan*, environ vingt lieues au-dessus de la cataracte de Govina, & forment la continuation du Niger.

Suivant les mêmes témoignages, à l'Est du lac Maberia est situé le Pays ou le Royaume de Ghingala, gouverné par un Prince Négre qui se nomme *Tonka Quata*. Ce Pays est arrosé par la riviere de Ghien, qui passe au travers de *Tombuto*, Ville considérable par le commerce de l'or, de l'ivoire & des Esclaves. On compte soixante journées, ou le chemin de deux mois, depuis le roc de Felu jusqu'à cette Ville; ce qui fait environ quatre cens cinquante lieues.

Les Marchands Négres que Brue interrogea sur la situation du Royaume de Tombuto ou Tombuktu, dont ils avoient fait plusieurs fois le voyage, l'informerent que la Ville n'est pas située sur le Niger, & qu'elle en est même assez loin dans les terres; que pour s'y rendre ils avoient d'abord suivi pendant plusieurs jours le côté Sud de la riviere; & qu'après l'avoir quitté, ils avoient eu cinq jours de marche pour arriver à la Ville.

De Kaignu, dernier endtoit où la riviere est navigable, jusqu'à *Jaga*, il y a cinq journées de chemin. Il y en a une ensuite jusqu'à *Bayogne*; une de Bayogne à *Konguru*; & continuant cette route, une à *Sabaa*, & deux à *Baramaga*, une à *Goury*, une à *Galama*, & quinze à *Timbi*. Là, quittant la riviere, & prenant au Sud-Est, on arrive dans l'espace de cinq jours à Tombuto. Là, disent les Mandingos, on voit arriver tous les ans une grande Caravane de Blancs, avec des armes à feu, qui apportent des marchandises, & qui en prennent d'autres, particuliérement de l'or. Il faut entendre apparemment les Mores de Barbarie. Ces trente-deux journées, à dix lieues par jour, donnent trois cens vingt lieues depuis le roc de Felu jusqu'à Tombuto. La raison qui fait quitter le Niger aux Mandingos, vers Timbi, est pour abreger le chemin, parce que cette riviere fait alors un grand détour vers le Nord. Ils y virent des Barques près de Tombuto; & l'Auteur juge qu'elles pouvoient avoir amené les Marchands de Tripoli, qui viennent à Tombuto tous les ans.

Ces deux Descriptions sont extrémement différentes. Suivant la premiere, la source du Niger est au Sud-Ouest de Tombuto (17), à beaucoup de distance; & la riviere qui passe dans cette Ville, ou fort près, coule à l'Est, au lieu de l'Ouest, conformément à l'opinion de ceux dont Leon cite le témoi-

(16) Le Journal de Stibbs, qu'on verra dans la suite, s'accorde avec cette circonstance.

(17) Cette situation de la riviere obligeroit aussi de la traverser pour aller à Tombuto, aprés l'avoir cottoyée du côté du Sud; au lieu que dans l'autre situation, cela n'est pas nécessaire, & s'accorde avec le Journal.

BRUE.

gnage. *De l'Isle* a suivi cette hypothèse dans ses dernieres Cartes, en donnant à cette riviere le nom de *Senegal* ou *Niger*, après qu'elle a passé le lac *Maberia*. Mais la seconde description s'accorde avec l'opinion même de Leon, & suppose tout à la fois que le Niger vient de l'Est, & qu'il est le même que le Senegal. Lequel des deux sentimens doit prévaloir ? Ce qu'il y a d'étrange, c'est que malgré de si justes sujets d'incertitude, Labat (18) regarde comme une vérité hors de doute, que le Niger est le Senegal, & que la Gambra en est une branche; quoique le Canal de la Gambra, étant beaucoup plus large, méritât bien mieux d'être regardé comme le lit principal.

Réflexions sur les deux descriptions précédentes.

Il est difficile de juger sur quelles autres lumieres de l'Isle s'est déterminé pour l'opinion contraire. A la vérité il s'efforce de concilier les deux Descriptions, en plaçant Timbi sur le lac Maberia, à quarante mille de la source de Ghien, qu'il fait sortir d'un autre lac. Mais les distances qu'il assigne dans sa Carte ne répondent pas au Journal Mandingo. D'ailleurs il ne paroît pas qu'il arrive jamais aucune Barque de Tombuto par le Senegal, & que les Marchands fassent le voyage par eau comme par terre; d'où il faut conclure que le Niger, ou la riviere de Tombuto, n'a pas de communication avec le Senegal, ou qu'elle est coupée par des cataractes & des bancs de sable. A quelque parti qu'on s'arrête, le récit de Leon & celui de Marmol doivent être faux, lorsqu'ils rapportent que les Marchands suivoient le Niger jusqu'aux Royaumes de Ghinea & de Melli, puisque les cataractes du Senegal, dont on connoît quelques-unes à neuf cens milles de la mer, devoient nécessairement les arrêter.

Carte de de l'Isle fondée, l'on ne sçait sur quoi.

Il paroît assez, par la différence de ces Descriptions, que si les Européens veulent éclaircir la difficulté, ils ne doivent s'en fier qu'à leurs propres soins. Labat propose un moyen. (19) Ce seroit d'envoyer d'*Arguim* & de *Galam* quelques Facteurs éclairés jusqu'à Tombuto, avec les Marchands Arabes ou Mandingos. Mais il est douteux que les Mandingos voulussent le permettre; car jusqu'à présent rien n'a pû les y faire consentir. Cependant on a peine à se persuader que ce secret eût pû demeurer si long-tems caché, si les Marchands & les Facteurs qui résident dans ces contrées avoient fait quelques efforts pour le découvrir. Labat, parlant des Arabes qui font le commerce de l'or à Tombuto (20), dit que ce n'est pas leur ignorance, ni leur mauvaise volonté, qui empêche les Européens d'en tirer les lumieres nécessaires pour entrer dans le même commerce; mais que les Facteurs de l'Europe se renferment dans les entreprises où ils se trouvent engagés, sans avoir la curiosité de pousser plus loin leurs vûes & leurs recherches. Il en rejette la faute sur les Compagnies de Commerce, qui ne donnent point cette Commission à leurs Agens, & qui ne pensent jamais à les recompenser lorsqu'ils se portent d'eux-mêmes à faire quelque nouvelle découverte.

Moyen pour éclaircir la difficulté.

Raison qui empêche qu'on ne l'employe.

A l'égard du nom de *Niger*, Marmol le fait venir des Arabes, qui nomment cette riviere (21) *Hued*, ou plutôt *Wad Nickar*, c'est-à-dire, la *Riviere Noire*. Mais cette étimologie paroît forcée, car on ne connoit pas, dans la Langue Arabe, de mot tel que *Nickar* ou *Nijar*, comme l'écrit *Ortelius*, qui signi-

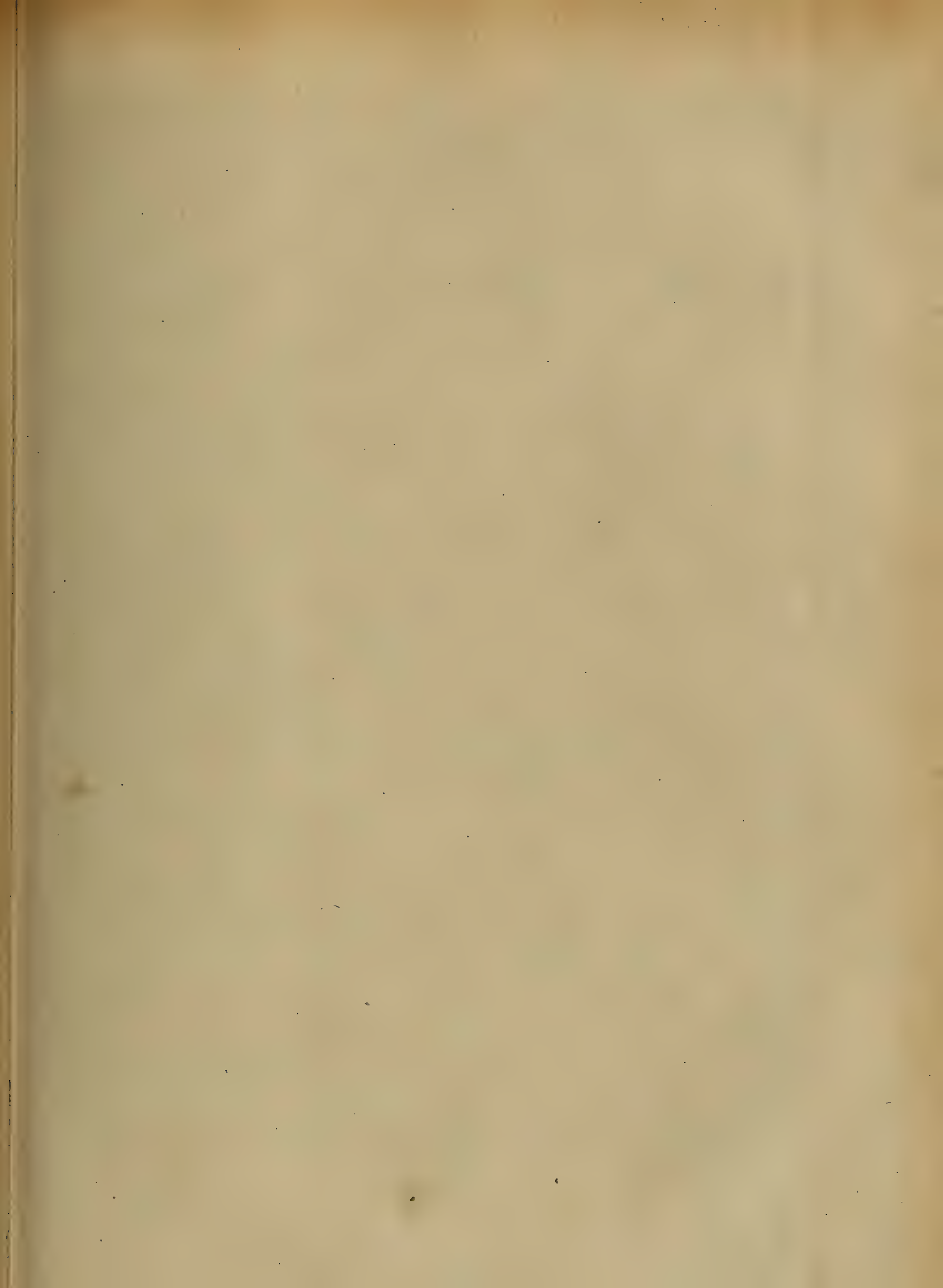
Origine du nom de Niger.

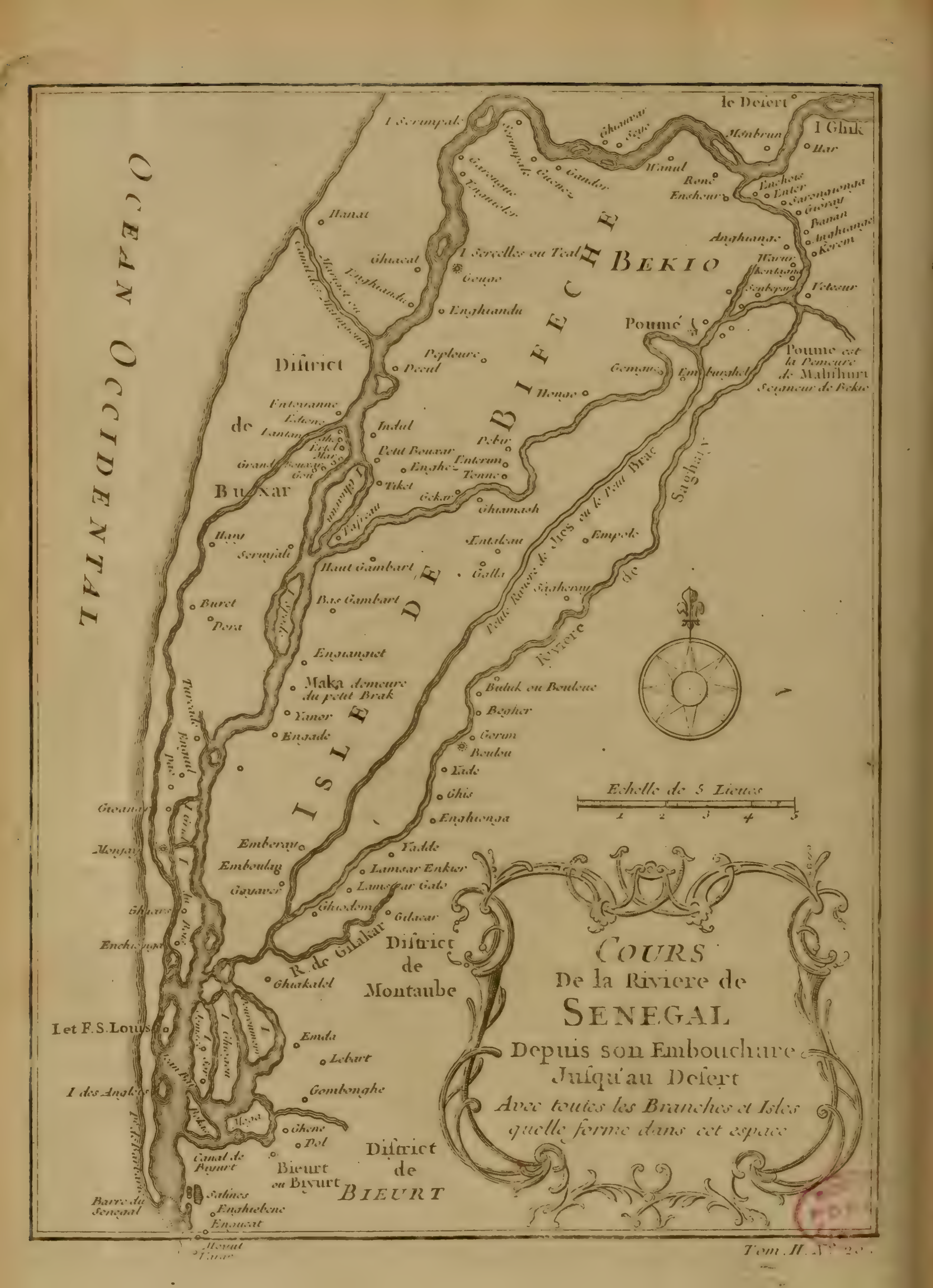
(18) Afrique Orient. Vol. III. pag. 361. & suiv.

(19) Labat, Vol. IV. p. 5. & suiv.

(20) *Id.* Vol. I. pag. 301. & suiv.

(21) Afrique de Marmol en François, Volume I. p. 35.





COURS
De la Riviere de
SENEGAL
Depuis son Embouchure
Jusqu'au Desert
Avec toutes les Branches et Isles
quelle forme dans cet espace
OCEAN OCCIDENTAL
le Desert
I Ghik
Har
Mênbrun
Wanal
Rone
Enshour
BEKIO
BIFECHE
ISLE DE
Poumé
Poume est
la Demeure
de Malihuri
Seigneur de Bekio
Gemane
Embughel
Henge
District
de
Buxar
Hanat
Ghuacat
Enghiandu
Pepleure
Deeul
Indul
Petit Bouxar
Enghe
Tiket
Gekar
Ghiamash
Tenne
Enterum
Pebir
I Seredles ou Teal
Geuge
I Serimpale
Sarenganga
Ghanor
Henai
Anghianae
Keren
Vetesur
Haut Gambart
Bas Gambart
Galla
Entakau
Empeh
Saghenu
Riviere de Saghaly
Petite Riviere des Ilses ou le Petit Brac
Haut
Serinjali
Buret
Pera
Enganguet
Maka demeure
du petit Brak
Yaner
Engade
Buluk ou Beuleue
Begher
Gerum
Beuleu
Eade
Ghis
Enghionga
Echelle de 5 Lieues
1 2 3 4 5
Emberau
Emboulag
Gaguer
Ghiadom
Yadde
Lamsar Enkur
Lamsar Gale
Gilacar
R. de Gilakar
District
de
Montaube
Ghiakalel
Gioanay
Mongay
Ghiars
Enchisnga
I et F. S. Louis
I des Anglais
Emda
Lebart
Gombenghe
Ghene
Pol
Canal de
Biyurt
Bieurt
ou Biyurt
District
de
BIEURT
Barre du
Senegal
Salines
Enghiebene
Engueat
Tom. II. N°. 2

BRUE.

ſie *noir*. Le nom que leurs Auteurs lui donnent eſt *Nil ad Sudan*, ou le *Nil des Noirs*. Il eſt certain d'ailleurs que *Wad Nickar* eſt un nom inconnu à tous ſes Habitans. Ils connoiſſent bien moins celui de *Sanaga*, ou de Sénégal, qu'il a reçu des Nations de l'Europe qui ſe ſont établies ſur ſes bords. Marmol, après avoir obſervé qu'il a pris le nom de *Sanaga* d'un Seigneur du Pays avec qui les premiers Portugais s'étoient liés, ajoute que les Azanaghis (22) ou Seneghis l'appellent *Senedeck*; que les Jalofs, les Denghis & les Tukorons, ou Tukorols, qui habitent plus loin dans les terres, lui donnent le nom de *Maye*; les Saragols, ou Sarakolez, qui ſont encore plus loin, celui de (23) *Kolle*; les Peuples encore plus à l'Eſt, celui de *Zimbale*; & que dans le Royaume de Tombuto, on lui donne celui d'*Iza*, qu'il porte juſqu'à ſa ſource.

Divers noms de la même riviere.

La trace de tous ces noms pourroit devenir utile à prouver que le Senegal eſt le Niger, ſi l'on pouvoit y prendre quelque confiance. Mais Marmol ne nous apprend pas comment cette connoiſſance lui eſt venue; & ſi l'on ſuppoſoit qu'il l'eût reçue de ceux dont il parle (24), il ne s'enſuivroit pas que cette opinion fût ſans erreur; car puiſqu'ils ſe trompent ſur le cours de la même Riviere, ils ne doivent pas être plus infaillibles ſur le nom (*).

(22) Voyez ci-deſſus Tome I. Chap. I.

(23) Kolez eſt un nom général de Riviere dans la Langue de Mandingo.

(24) Marmol, *ubi ſup.* Vol. III. p. 47.

(*) On verra dans la ſuite d'autres remarques ſur le Niger, à l'occaſion de la Gambra, au Volume III.

CHAPITRE V.

Premier Voyage du Sieur Brue ſur le Senegal en 1697.

LA curioſité eut moins de part à ce premier Voyage, que le mauvais état des affaires de la Compagnie, & la néceſſité d'éclairer les fraudes & les malverſations des Agens qu'elle avoit ſur cette Riviere. Brue entreprenoit de rétablir le commerce & le credit de ſa Nation dans tous les Etats voiſins.

Dans ce deſſein, il partit du Fort Louis le 28 Juillet 1697 (25) avec trois Barques & quelques petites Chaloupes, bien pourvûes de marchandiſes & de vivres; ſans avoir oublié de rendre les cabanes commodes, parce que l'expérience avoit appris combien cette précaution étoit néceſſaire. Il ſe fit précéder d'une Barque & de deux Canots, pour donner avis de ſon voyage, & particuliérement pour annoncer au Siratik (26), Roi des Foulis (27) qu'il venoit lui payer les droits, c'eſt-à-dire, remplir un devoir que les Directeurs de la Compagnie avoient long-tems négligé. Ses avant-coureurs avoient ordre auſſi d'exercer le commerce dans le cours de leur route, & de s'avancer juſqu'à *Galam* pour y attendre ſon arrivée. Il étoit réſolu de rendre ſa navigation fort lente. Le Senegal étoit alors navigable dans toutes ſes parties; & la ſaiſon des pluies ne faiſant qu'expirer, les arbres & les prairies commençoient à ſe revêtir de tout leur éclat. Brue viſita ſoigneuſement les deux côtés

Tems de ſon départ.

(25) Dans l'Original, il y a 1698. mais il eſt clair que c'eſt une erreur d'impreſſion.

(26) D'autres écrivent *Schiratik*, & Labat *Siratique*.

(27) Labat (Vol. III. p. 168.) rapporte pluſieurs remarques de M. Brue ſur les Foulis. On les renvoye ici à la Deſcription générale.

BRUE. 1697.

de la riviere, s'arrêtant dans les endroits les plus célebres pour le commerce; achetant les marchandises que les Négres lui apportoient, & faisant des présens Chefs de chaque Village.

Beauté des rives du Senegal.

Rien ne pouvoit surpasser la beauté du Senegal dans cette saison. Il n'avoit pas moins d'une demie lieue de large. Ses rives étoient couvertes de grands arbres de toutes les especes, chargés de verdure, & peuplés d'une grande varieté d'Oiseaux, aussi-bien que de Singes & d'Ecureils, dont les mouvemens & les tours comiques faisoient un spectacle amusant. Entre les Oiseaux, les uns étoient bleus, les autres rouges, d'autres noirs, un grand nombre de la grosseur des Linots, & bigarrés des plus brillantes couleurs. Un peu au-dessous de *Donay*, Village où les Mores de la Tribu d'Ebraghena viennent faire quelquefois le commerce des gommes, on trouve une Isle que les François appellent *Menage*, du nom d'un Village qui est situé vis-à-vis sur la rive droite de la Riviere. Elle est basse, & par conséquent sujette aux inondations. Mais aussi-tôt que l'eau s'est retirée, les Négres y forment des Plantations, qu'ils appellent (28) *Lugans*, & la moisson est toujours fort abondante. Cinq lieues plus haut on trouva un autre Village, nommé *le Coq*, avec une petite Isle du même nom, qui est à la Pointe Ouest de la grande Isle d'Ivoire ou du Morfil, & vis-à-vis un Village de cette Isle, qui se nomme *Niolé*. L'Isle d'Ivoire est d'une grandeur considérable. Sa longueur est de quarante-quatre lieues, sur trois, quatre, cinq & six de largeur. Son nom lui vient de la quantité de dents d'Elephans que les François y achetent. Le terroir est riche & bien cultivé. Il nourrit un grand nombre d'Elephans, qui forment des troupeaux paisibles de quarante ou cinquante, mais qui sans nuire aux Habitans font quelquefois de grands ravages dans les Plantations. Les Négres n'ayant pas la hardiesse de les attaquer ouvertement, employent l'artifice pour se venger. Ils creusent de grandes fosses, qu'ils couvrent de branches & de feuilles d'arbres. Lorsqu'un Elephant y est tombé, ils le tuent facilement à coups de fleches, & font un délicieux festin de sa chair, après lui avoir laissé le tems de se mortifier.

Village du Coq.

Isle d'ivoire.

Dix lieues au-dessus de la Pointe Ouest de l'Isle d'Ivoire, sur la rive Nord du Senegal, on rencontre le Village de Laly, près duquel est un lieu célebre pour le commerce des gommes avec les Mores de la Tribu d'Ebreghena. Les François l'ont nommée Terrier rouge, & comptent de-là soixante-six lieues jusqu'au Fort S. Louis. Depuis Terrier rouge jusqu'à Hovalalda, les deux côtés de la riviere sont charmans. On n'apperçoit que de vastes Prairies, couvertes de bestiaux. Mais dans les inondations annuelles du Senegal, le Pays est si rempli d'eau, que les Habitans sont forcés de se retirer dans des lieux plus élevés avec leurs troupeaux & leurs effets. Brue fut reçu, à Hovalalda, par le (29) *Farba*, ou le Chef du Village. C'étoit un ancien ami de la Nation Françoise. Il apporta un présent au Général, qui lui fit aussi le sien, & qui le remercia du soin qu'il avoit pris de l'Equipage d'une Barque Françoise qui avoit été submergée par une sorte d'ouragan, ou de vent subit, qui s'appelle *Puchot* dans le Pays. Cette partie du Senegal y est fort exposée, autant par sa

Laly & Terrier rouge.

Barque Françoise submergée.

(28) Atkins les appelle *Lugars*, & dit que ce sont des Plaines semées de riz.

(29) Farba est un titre Négre de dignité, qui signifie *Seigneur* ou Chef d'un Village. Dans les Royaumes de Galam & de Bambuck, c'est *Farim* & *Elemanni*.

largeur que par la disposition naturelle de ses bords & par l'immense étendue des Plaines. Le Farba de Hovalalda étoit fort riche en troupeaux. Il aimoit passionnément l'eau-de-vie, avantage extrême pour les François, qui étoient sûrs d'entretenir son amitié par cette voie. Il donnoit volontiers un Bœuf gras pour une pinte de cette liqueur chérie. Brue remarque qu'il n'est jamais à propos de donner aux Négres une bouteille à demi-pleine, parce que, soit orgueil ou simplicité, ils préferent un petit vase plein à un baril auquel il ne manqueroit qu'un pouce de sa mesure. En général, comme ils aiment l'eau-de-vie à l'excès, c'est toujours la meilleure marchandise qu'on puisse leur proposer pour les échanges. On peut juger par-là des immenses profits de la Compagnie, quand ses Magasins en sont bien remplis. L'eau-de-vie ne lui revenant qu'à vingt sols la pinte, elle y gagne cent pour cent.

Brue. 1697.

Passion des Négres pour l'eau-de-vie.

Les bords du Senegal, près de Hovalalda, abondent dans cette saison, en *Kubalots*, qui sont une espece d'oiseaux dont le nombre est toujours fort grand lorsque celui des poissons l'est aussi dans la riviere. Ils font leurs nids (30) à l'extrémité des branches qui sont suspendues sur la riviere, pour éviter les poursuites des Singes, que la crainte de tomber dans l'eau empêche de les chercher si loin. Quinze lieues au-delà de Hovalalda on rencontre une chaîne de rocs, nommée *Platon de Donghel*, qui traversent la riviere, mais au travers desquels on pourroit ouvrir facilement un passage, en les faisant sauter. On trouve, au-dessus, une petite isle, que sa hauteur préserve des inondations. La Compagnie s'y étoit formé autrefois un Comptoir, pour le millet, les cuirs, les bestiaux & l'ivoire. La riviere étant alors navigable, Brue n'eut pas de peine à passer. Il laissa dans l'Isle un Facteur & quelques Laptots, pour saisir toutes les occasions du Commerce.

Oiseaux nommés Kubalots.

La multiplication des Comptoirs auroit été d'un grand avantage pour la Compagnie, si les Agens qu'elle y employoit eussent été en plus petit nombre, ou s'ils eussent été plus honnêtes-gens. Le projet du Directeur Général pour augmenter le Commerce auroit été de faire venir de France un certain nombre de pauvres familles, dont la Compagnie auroit encouragé l'établissement sur les bords du Senegal en leur donnant des terres, en leur fournissant des marchandises; en un mot, de les attacher par nécessité aux intérêts de la Compagnie.

Observation sur les Comptoirs.

Brue reçut dans son voyage (31) un Exprès du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis, pour lui apprendre l'impatience que ce Prince avoit de le voir, ou plutôt de recevoir le payement de ses droits. Il continua sa navigation jusqu'au Village de Burty, à l'extrémité Orientale de l'Isle d'Ivoire, & séparé de l'Isle de Bilbas par un bras du Senegal. L'Isle de Bilbas est longue d'environ trente-cinq lieues, sur deux & quatre de largeur. Le terroir ressemble beaucoup à celui de l'Isle d'Ivoire. Son principal commerce consiste aussi dans la multitude des dents d'Elephans, qui s'achetent sur le pied de six sols pour le poids de dix livres. Les cuirs se donnent à quarante sols piece; les Moutons & les Chevres pour trois sols, & les autres alimens à proportion. Mais si les Négres font un présent, ils s'attendent à recevoir le double. Par exemple, s'ils vous donnent

Grandeur & fertilité de l'Isle de Bilbas.

(30) Les Négres appellent ces rangées de nids, *des Villages d'Oiseaux*.

(31) Ces Courriers vont fort vîte; parce que la route est excellente & que leurs Chameaux ou leurs Chevaux sont très-prompts.

BRUE. 1697.

un Bœuf, ils comptent de recevoir cinq ou six aunes d'étoffe ; au lieu que si vous l'achetiez au Marché, il ne vous coûteroit que vingt-cinq ou trente sols.

Visite que de Brue reçoit d'un Chef & de sa famille.

Brue fit voile ensuite à *Kahaydé*, où il fut visité par le Chef de ce Village, qui étoit accompagné de sa femme & de ses enfans. Ce Seigneur Négre étoit monté sur un fort beau Cheval ; & pour cortége il avoit vingt hommes bien équipés & chargés de grisgris. Sa femme & ses filles, suivies de leurs servantes, étoient sur des Anes fort gras, & vêtues d'étoffes de coton. Ce Village faisoit autrefois les bornes des voyages & du commerce des François. Cette raison leur y faisoit entretenir un Comptoir & payer les droits au Chef ; mais depuis l'extension de leur commerce, cet Etablissement leur est devenu tout-à-fait inutile. Un peu au-dessus de Kahaydé, on voit une Isle fort riche en coton, en tabac & en toutes sortes de légumes. Elle n'a rien à souffrir des inondations ; & l'on auroit peine à trouver un lieu plus avantageux pour établir un Comptoir, si dans le tems de la sécheresse, lorsque la riviere est fort basse, elle n'étoit ouverte aux incursions des Négres & des Mores, qui insultent souvent cette Contrée. Elle est trop voisine aussi de la résidence d'un Roi Négre. Tous ces Princes se rendent si importuns par leurs demandes, que les Mendians les plus effrontés de l'Europe pourroient prendre d'eux des leçons. S'ils ne peuvent rien obtenir à titre de présent, ils prennent le parti d'emprunter ; & pour le moindre refus, ils défendent le Commerce ou le chargent de nouveaux impôts. Aussi leur voisinage est-il fort incommode. Ils s'attendent sans cesse à de nouveaux présens ; & du premier qu'ils reçoivent, ils se font un droit pour demander qu'il soit renouvellé constamment.

Isle fort fertile.

Avarice des Rois Negres.

A Kahaydé, Brue reçut un second Courrier du Siratik, pour presser son arrivée. Comme la petite flotte n'étoit plus qu'à deux lieues de Ghiorel, Port de ce Prince sur le Senegal, le Général François y arriva bientôt. Ghiorel est un grand Village, dont le Siratik a fait le centre de son commerce. Sa résidence est dans celui de Gumel, qui en est à dix lieues vers l'Est-Nord-Est, sur les bords d'une fort belle riviere, qui s'enfle beaucoup pendant les inondations du Senegal, & qui porte les siennes dans tout le Pays voisin. Ces grands débordemens ne contribuent pas peu à rendre la terre plus grasse, par une sorte d'écume qu'ils y laissent & qui produit consécutivement deux récoltes. Celle du riz, sur-tout, est d'une abondance extraordinaire dans un si bon terrain. Elle se fait immédiatement à l'arrivée des eaux. Le tabac n'y est pas moins excellent ; & si les Habitans étoient accoutumés au travail, il est certain que la France en pourroit tirer beaucoup davantage. Mais tous les efforts de la Compagnie pour engager les Négres à cultiver une plante si précieuse, ont produit peu d'effet jusqu'aujourd'hui. Brue fit convenir plus d'une fois Jean Barre & Yamsec de l'utilité qui leur reviendroit d'en planter dans leur Isle. Ils lui promirent même de l'entreprendre. Mais lorsqu'on en vint à l'exécution, ils trouverent des difficultés de la part des Négres, qui s'excuserent sur l'exemple de leurs ancêtres.

Port & Capitale du Siratik.

Plan du Général François pour le commerce.

En arrivant à Ghiorel, Brue fit tirer trois coups de canon, pour annoncer son arrivée. A peine eut-il mouillé l'ancre, qu'il reçut la visite du Farba. Ce Négre, qui étoit oncle du Siratik, & qui avoit toujours eu beaucoup d'affection pour les François, fut reçu d'eux avec beaucoup de civilité. Il promit au Général de dépêcher

dépêcher sur le champ un Exprès au Roi son neveu. Dès le même soir, *Bukar Siré*, un des fils du Siratik, qui avoit ses terres entre Ghiorel & Gumel, se rendit à bord, & répondit au Géneral de l'amitié que son pere avoit conçue pour lui sur la seule réputation de son mérite. Ce compliment fut accompagné d'un présent de deux Bœufs gras & d'une petite boete d'or du poids d'une once. Le Géneral fit aussi ses présens au Prince, & le salua de plusieurs coups de canon à son départ. Ensuite ayant fait descendre ses Facteurs pour commencer le commerce, il trouva dans le Village tant d'avidité pour ses marchandises, que ses Barques furent bientôt chargées de celles du Pays.

Brue. 1697. Son arrivée à Ghiorel & sa réception.

Le Siratik n'eut pas plutôt appris l'arrivée des François, qu'il fit complimenter Brue par son grand *Bouquenet*, c'est-à-dire par le Grand-Maître de sa Maison. Cet Officier étoit un Vieillard vénérable, de fort belle taille, avec la barbe & les cheveux gris; ce qui marque parmi les Negres une vieillesse fort avancée. Mais il n'en paroissoit pas moins vigoureux, ni moins vif & moins poli. Son nom étoit *Baba Milé*. Après les premiers complimens, il reçut le payement des droits, & les présens annuels. C'étoient des étoffes noires & blanches de coton, quelques pieces de drap & de serge écarlate, du corail, de l'ambre jaune, du fer en barre, des chaudrons de cuivre, du sucre, de l'eau-de-vie, des épices, de la vaisselle, & quelques pieces de monnoye d'argent au coin d'Hollande, avec un surtout de drap écarlate à la maniere du Brandebourg, & deux boetes pour renfermer la plus précieuse partie du présent. Le Bouquenet reçut aussi les droits qui revenoient aux femmes du Prince, & qui montoient à la moitié des premiers; sans oublier ce qui lui revenoit à lui-même. Le Kamalingo, ou le Lieutenant Géneral du Roi, qui est ordinairement l'Héritier présomptif de la Couronne, vint recevoir à son tour le présent ou le droit annuel qui lui devoit être payé. Tous ces présens peuvent monter à la valeur de quinze ou dix-huit cens livres. Ensuite le Bouquenet offrit au Géneral, de la part du Roi, trois grands Bœufs; & l'ayant invité à se rendre à la Cour, il fit paroître les Officiers qui étoient nommés pour le conduire. On avoit déja préparé un grand nombre de Chevaux pour les gens de sa suite, & des Chameaux pour transporter son bagage.

Le Siratik lui envoye son grand Bouquenet.

Valeur des présens.

Le jour suivant, Brue prit terre au bruit de son propre canon, & se mit en marche pour la Cour du Siratik. Son cortége étoit composé de six de ses Facteurs, deux Interprêtes, deux Trompettes, deux Hautbois, & quelques Domestiques, avec douze Laptots, ou Negres libres, bien armés. Il traversa un Pays fort uni & bien cultivé, plein de Villages & de petits Bois. En approchant de *Bukar*, ou *Buksar*, il découvrit de vastes prairies, dont les parties basses se sentoient déja de l'inondation qui commençoit à gagner dans le Pays. Ce qui restoit de terrein sec étoit si couvert de toutes sortes de Bestiaux, que les Guides du Géneral avoient peine à lui faire trouver un passage. Le convoi ne put arriver à Buksar qu'à l'entrée de la nuit.

Arrivée des François à la Cour du Siratik.

Le Prince Siré, à qui ce Village appartenoit, vint au-devant des François à la tête de trente Chevaux. Aussi-tôt qu'il eut apperçu le Géneral, il s'avança au grand galop, en secouant sa zagaye, comme s'il eut voulu la lancer. Brue l'aborda de la même maniere, c'est-à-dire avec le pistolet en joue. Mais lorsqu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre & s'embrasserent. Ensuite, étant remontés à cheval, ils entrerent dans le Village, & le Prince conduisit

Ils passent à la Cour du Prince Siré.

BRUE. 1697.

Accueil qu'on y fait à Brue. Femmes du Prince.

son Hôte dans une maison qu'il avoit fait préparer pour lui, dans le même enclos que celle de ses femmes. Après l'avoir introduit dans son appartement, il le laissa seul, mais au même moment le Géneral fut conduit à l'audience de la Princesse. Elle lui parut d'une taille médiocre; mais très-bien faite, jeune & fort agréable. Ses traits étoient réguliers, ses yeux vifs & bien fendus; la bouche petite, & les dents extrêmement blanches. Son teint couleur d'olive auroit beaucoup diminué les agrémens de sa figure, si elle n'eut pris soin de le relever avec un peu de rouge.

Elle reçut Brue fort civilement, & le remercia de ses présens avec beaucoup de grace. Il fit successivement sa visite à deux ou trois autres femmes du Prince; après quoi retournant auprès de lui, il y passa le tems jusqu'à l'heure du souper. Il fut reconduit alors dans son appartement, où il trouva plusieurs plats de kuskus, du Sanglet, des fruits & du lait en abondance, qui lui étoient envoyés par les femmes du Prince. Quoiqu'il se fût fait préparer à souper par un Cuisinier de sa Nation, la civilité lui fit goûter de tous ces mets Afriquains. Après qu'il eut soupé, le Prince vint, s'assit sans cérémonie, mangea quelque chose du dessert, but plusieurs coups de vin & d'eau-de-vie, & se mit à fumer avec lui, jusqu'à ce qu'on fût venu l'avertir que tout étoit prêt pour le Folgar ou le Bal. L'assemblée étoit composée de toute la jeunesse du Village, qui danse & chante, tandis que les plus âgés sont assis sur des nattes autour de celle où se fait le Folgar. Ils s'y entretiennent agréablement; & cette conversation, dont ils font un de leurs plus grands plaisirs, s'appelle *Kalder*. Chacun parle librement. C'est dans ces cercles qu'on remarque aisément l'étendue surprenante de leur mémoire, & combien ils feroient de progrès dans les Sciences si leurs talens naturels étoient cultivés par l'étude. Ils s'expriment en termes fort nobles; ce qu'il ne faut entendre néanmoins que des personnes de distinction, tels que les Seigneurs, les Officiers & les Marchands; car les Paysans, les Ouvriers, & les Pâtres n'y sont pas moins ignorans & moins grossiers que dans les autres Pays du monde.

Folgar, ou Bal des Negres.

Situation de Bukfar.

Le Village de Buksar est situé sur une petite éminence, au centre d'une grande plaine. L'air y est fort sain. Les maisons ressemblent à toutes celles du Pays. Elles sont rondes & se terminent en pointe, comme nos glacieres de France : les fenêtres en sont fort petites, apparemment pour se garantir des Moucherons, qui sont extrêmement incommodes dans tous les lieux bas. Le Folgar auquel Brue fut invité se tint au centre du Village. Il dura deux heures, & ne fut interrompu que par une pluie violente, qui força tout le monde de se mettre à couvert.

Le lendemain, on vint, de la part du Prince, s'informer de la santé du Géneral. Cette politesse fut suivie du déjeuner. Le Prince ayant envoyé du kuskus & du lait, parut aussi-tôt lui-même, & se mit à table avec Brue, contre l'usage des Negres. Ensuite ils partirent ensemble, escortés d'environ quarante Chevaux. La route se trouva remplie d'une foule de peuple, qui s'étoit rassemblée de tous les lieux voisins pour voir les Européens & pour entendre leur musique. En approchant de Gumel, Brue vit venir à sa rencontre le Kamalingo, suivi de vingt Cavaliers, qui le complimenta au nom du Siratik. Ce grand Officier de la Couronne portoit des hautes-chausses fort larges, avec une chemise de coton dont la forme ressembloit à celle de nos surplis. Autour

Le Kamalingo vient au devant du Géneral.

de la ceinture il avoit un large ceinturon de drap écarlate, d'où pendoit un cimetere, dont la poignée étoit garnie d'or. Son chapeau & son habit étoient revêtus de grisgris; & dans sa main il portoit une longue zagaye. Le Géneral le reçut avec une décharge de sa mousqueterie. Ils continuerent leur marche, & traverserent le Village de Gumel pour se rendre au Palais du Roi, qui en est éloigné d'une demie-lieue.

Brue. 1697.

Cour du Siratik.

La demeure de ce Prince est composée d'un grand nombre de cabanes, qui sont environnées d'un enclos de roseaux verds, entrelacés, & défendus par une haie vive d'épines noires, si serrée que le passage en est impossible aux Bêtes sauvages. Le Roi informé de l'approche du Géneral envoya les principaux Seigneurs de sa Cour au-devant de lui; de sorte qu'en arrivant au Palais son train étoit d'environ trois cens Chevaux. Tout ce cortege descendit à la premiere porte, excepté le Géneral, le Prince Siré & le Kamalingo, qui entrerent à cheval, & qui ne mirent pied à terre qu'à deux pas de la salle d'audience.

Audience de ce Prince.

Brue trouva le Siratik assis sur un lit, avec quelques unes de ses femmes & de ses filles, qui étoient à terre sur des nattes. Ce Prince se leva, fit quelques pas au-devant de lui, la tête découverte, lui donna plusieurs fois la main, & le fit asseoir à son côté. On appella un Interprète. Alors Brue déclara qu'il étoit venu pour renouveller l'alliance qui subsistoit depuis un tems immémorial entre le Siratik & la Compagnie Françoise. Il protesta que dans toutes sortes d'occasions la Compagnie étoit prête à l'aider de toutes ses forces. Il insista sur les avantages que les Sujets du Prince tiroient de cet heureux Commerce; & pour conclusion, il l'assura de ses sentimens particuliers de respect & de zele. Pendant que l'Interprête expliquoit ce discours, Brue observa que la satisfaction du Siratik s'exprimoit sur son visage. Il prit plusieurs fois la main du Géneral, pour la presser contre sa poitrine. Ses Femmes & ses Courtisans répetoient avec la même joie : *Les François sont une bonne Nation ; ils sont nos amis.*

Discours du Géneral François.

Réponse du Siratik.

Le Siratik répondit d'un ton fort civil, qu'il rendoit graces au Géneral d'être venu de si loin pour le voir; qu'il avoit une véritable affection pour la Compagnie, & pour sa personne en particulier; qu'il vouloit oublier quelques sujets de plainte qu'il avoit reçus des Agens de la Compagnie; que dans la confiance qu'il prenoit à son caractere, il lui accordoit la liberté d'établir des Comptoirs dans toute l'étendue de ses Etats, & de bâtir des Forts pour leur sûreté. Enfin, il conclut en assurant les François de sa faveur & de sa protection.

Faveur importante accordée aux François.

L'article des Forts étoit une grace importante. Pour le bien comprendre, il faut observer qu'à la vérité les Rois Negres aiment passionément le Commerce des Européens, sur-tout celui des François, qui ont plus de complaisance pour eux que toutes les autres Nations de l'Europe; mais qu'ils ne craignent pas moins de leur voir former des Etablissemens dans leurs Etats, parce qu'ils ne sçauroient oublier la tirannie avec laquelle ils ont été traités par les Portugais & les Hollandois. Cette défiance pour leur liberté les dispose à regarder toujours avec horreur tout ce qui a l'apparence de fortifications, quoiqu'ils accordent volontiers des magasins pour y placer des marchandises. D'un autre côté, les Européens, qui ont appris par une longue expérience quels avantages ils ont à tirer de leur Commerce en Afrique, mais qui ont reconnu

Observation sur les Forts d'Afrique.

BRUE. 1697.

l'avidité des Princes du Pays, & la mauvaise foi des Negres, n'abandonnent pas volontiers leurs marchandises aux insultes qu'ils ont toujours à redouter. Ainsi la liberté de fortifier les Comptoirs étoit la plus grande faveur que les François pussent espérer. Le Géneral, charmé de l'avoir obtenue, en remercia vivement le Siratik, & lui fit divers présens en son propre nom. Ils consistoient en quelques riches étoffes de l'Inde, en épées à monture d'argent, accompagnées d'une paire de pistolets fort bien travaillés, de quelques telescopes, de quelques verres ardens, & d'autres curiosités. Le Siratik en fut d'autant plus satisfait qu'ayant été payé de ses droits, il ne s'attendoit pas à cette nouvelle galanterie. Il combla le Géneral de caresses. Il lui fit l'honneur de le faire fumer dans sa propre pipe. Enfin, il le reconduisit lui-même jusqu'à la porte de la salle.

Audience des Princesses.

Deux Officiers, qui étoient à l'attendre, le menerent ensuite à l'audience des Reines, & des Princesses filles du Roi. Il fit à toutes ces Dames des présens moins considérables par le prix que par leur nouveauté. Une des Reines ayant observé que pendant l'audience du Siratik, il avoit regardé avec beaucoup d'attention une jeune Princesse de dix-sept ans, qui étoit sa fille, s'imagina qu'il avoit pris de l'amour pour elle, & proposa au Roi de la lui donner en mariage. Ce Prince y consentit aussi-tôt, & fit offrir au Géneral les premiers Postes de son Royaume, avec un grand nombre d'Esclaves. Brue s'excusa sur ce qu'étant marié, sa Religion ne lui permettoit d'avoir qu'une femme. Cette réponse fit naître quantité de réflexions & de discours entre les Dames Negres, sur le bonheur des femmes de l'Europe. Elles demanderent à Brue comment il pouvoit vivre si long-tems sans la sienne, & ce qu'il pensoit de sa fidélité dans une si longue absence.

Elles veulent marier le Géneral en Afrique.

Portrait du Siratik.

Le Siratik avoit alors près de cinquante-six ans. Il étoit d'une taille médiocre. Ses cheveux & sa barbe commençoient à blanchir. On l'auroit pris à son teint pour un Mulâtre plutôt que pour un Negre. Il avoit le nez aquilin & fort bien fait, la bouche petite, & les dents belles. Quoiqu'il eût les yeux petits, sa physionomie étoit belle, avec l'air vif & ouvert. Il étoit vêtu fort simplement d'une chemise de coton noir, avec un bonnet de la même couleur & de la même étoffe, des botines de cuir d'Espagne, & un sac de velours rouge sur l'estomac, qui contenoit son Alcoran. Il étoit déja fort zelé pour la Religion de Mahomet, & son zele augmenta dans la suite jusqu'aux derniers excès de la superstition.

Il étoit fort tard lorsque le Géneral sortit de l'appartement des Princesses. Elles l'avoient arrêté long-tems par mille questions sur les usages de France. A son retour, il trouva trois des principaux Officiers du Roi, qui l'attendoient pour lui faire leur compliment. L'un se nommoit l'*Amadi Ardé*, Surintendant de la Maison royale; & les deux autres *Lam Ghiondé Bulu*, & *Lam Ghiondé Homé*, tous deux Gouverneurs de Province. Ils étoient vêtus d'une étoffe à raies blanches & noires, que les Negres tirent des Mores, à qui elle vient des Hollandois. Brue leur offrit de l'eau-de-vie; mais étant fort attachés à leur Religion ils refuserent d'y toucher. Il leur fit quelques petits présens, avec lesquels ils se retirerent fort satisfaits. Quelques momens après, on lui apporta de la part des Reines un grand souper, dans des plats de bois & dans des calebasses. Les mets étoient les mêmes que le soir du jour précédent. Il en goûta par respect, comme il avoit fait la veille. Pendant qu'il étoit à table, le Roi

Complimens des Seigneurs Negres.

lui envoya un jeune Esclave, dont il lui faisoit present.

BRUE. 1697.

Le jour suivant, ce Prince, après avoir fait demander des nouvelles de sa santé, entra dans sa chambre, & s'étant assis familiérement sur son lit, prit long-tems plaisir à l'entretenir pendant qu'il s'habilloit. Il lui proposa d'aller faire la revûe de sa Cavalerie. On amena aussi-tôt des Chevaux pour le Roi, pour le Géneral, & pour les Officiers de leur suite. Ils se rendirent dans une grande plaine à trois quarts de mille du Palais. Le Géneral François se fit accompagner de ses Trompettes & de ses Hautbois, qui imposerent silence à ceux de la Cavalerie Negre. Les instrumens du Pays sont d'yvoire & de différentes grandeurs; mais ils rendent un son fort desagréable. La Cavalerie consistoit en sept cens hommes, bien faits, & fort bien montés. Ils passerent deux ou trois fois devant le Roi & le Géneral; après quoi se divisant en deux corps ils firent plusieurs évolutions à leur maniere, avec beaucoup d'agilité, mais fort peu d'ordre. Tous les Chevaux étoient Barbes, ou, sortis de cette race. Leur grand défaut est de n'avoir pas de bouche. Les étriers des Negres sont fort courts, comme ceux des Mores. Entre les Chevaux du Roi, Brue en vit plusieurs d'une grande beauté, qui étoient de véritables Barbes, & dont chacun valoit quinze Esclaves.

Revue de la Cavalerie Negre.

Les Negres ont des Chevaux barbes.

Après la revûe, qui dura trois heures, le Roi revint au Palais, & prit la peine de conduire le Géneral à son appartement. De-là il se rendit à la salle d'audience, pour y administrer la justice à ses Sujets. Brue curieux d'assister à ce nouveau spectacle, obtint d'être placé dans un lieu d'où il pouvoit tout voir sans être apperçu. Il trouva le Siratik environné de dix Vieillards, qui écoutoient les Parties séparément, & qui lui rapportoient ce qu'ils avoient entendu. Après quoi ce Prince, sur l'avis des mêmes Conseillers, prononçoit la décision. Elle étoit exécutée sur le champ. Brue n'apperçut point d'Avocat ni de Procureur. Chacun plaidoit sa propre cause. Dans les Causes civiles, il revient au Roi un tiers des dommages. Il y a peu de crimes capitaux parmi les Negres. Le meurtre & la trahison sont les seuls qui soient punis de mort. La punition ordinaire est le bannissement; c'est-à-dire que le Roi vend les coupables à la Compagnie, & dispose de leurs effets à son gré. Un Débiteur insolvable est vendu avec toute sa famille, jusqu'à la pleine satisfaction du Créancier; & le Roi tire son tiers de cette vente.

Administration de la justice par le Sirarik.

Brue, à son retour, trouva un dîner qui lui avoit été envoyé par les Reines, comme le souper du jour précédent. De son côté il leur envoya quelques piéces de pâtisserie à la Françoise, telles que ses gens les avoient pû faire sans four. Il passa une partie de l'après-midi avec le Roi, & l'autre avec les femmes de ce Prince, qui lui parurent fort satisfaites de ses tartes, & qui prirent soin de lui envoyer son souper. Le lendemain, le Roi se trouvant fort incommodé des Moucherons, que l'eau sembloit amener en se débordant, & qui commençoient à remplir l'air, prit la résolution de se retirer plus loin dans le Pays avec sa Cour. Il fit appeller Brue en public; &, dans la présence de tous ses Courtisans, il l'assura de son amitié & de sa protection. Il ajoûta que si les François recevoient quelque tort ou quelque outrage de ses Sujets, il leur permettoit de se faire justice en les tuant sans aucune forme de procès. Il embrassa le Géneral, & lui ayant fait présent de quelques Esclaves, il lui promit d'en fournir bientôt un grand nombre pour le Commerce. Après

Le Roi congédie Brue avec de nouvelles faveurs.

BRUE. 1697.

quoi lui permettant de se retirer, il donna ordre au Grand Bouquenet de lui procurer les Chevaux & les Chameaux dont il avoit besoin pour son équipage. Brue prit congé immédiatement du Siratik, des Reines, & des principaux Seigneurs. Ensuite, il fut conduit sous une escorte de trente Chevaux, dans un endroit de la route, où il souhaita de s'arrêter, pour voir passer la Maison du Roi.

Brue voit la marche de la Maison Royale.

Cette marche commença par un corps de cent-soixante Chevaux, avec de petits tambours, des trompettes d'ivoire, & des timbales de cuivre, couvertes d'un parchemin grossier, qui rendoit un son fort bruyant, mais sans aucune harmonie. Les Reines & les Princesses venoient après cet avant-garde, montées sur des Chameaux, & renfermées dans de grands paniers d'osier, où l'on ne leur voyoit que la tête. La croupe des chameaux & les paniers étoient couverts de tapis de coton. Chaque Chameau portoit deux Dames, sous la conduite de deux hommes, qui tenoient les paniers, pour les empêcher de tourner. Les Dames suivantes etoient sur des Anes; & marchoient autant qu'il leur étoit possible à côté de leurs Maîtresses, pour les amuser par leur entretien, allumer leur pipe, & leur rendre d'autres services. Cette troupe galante salua le Géneral avec beaucoup de politesse & lui souhaita un heureux voyage. Elle étoit suivie d'un long train de Chameaux, de Bœufs & d'Anes, chargés du bagage de la Cour. Un corps de trois cens Chevaux formoit cette premiere partie du convoi.

Monture des femmes.

A peu de distance, les tambours, les trompettes & les timbales du Roi se firent entendre; à la tête d'un autre corps de Cavalerie, bien armé, d'environ deux cens hommes. Le Roi suivoit seul, à cheval, vêtu d'un surtout d'écarlate, avec le ceinturon & l'épée à la Françoise. Il portoit sur la tête un chapeau bordé d'or, orné d'un plumet blanc, que Brue lui avoit donné. Il avoit deux Pistolets au pommeau de la selle, & la zagaye au poing. En approchant du Géneral, qui le reçut, la tête découverte, il mit aussi le Chapeau à la main. Après quelques complimens, ils prirent enfin congé l'un de l'autre. Le Roi étoit suivi de quatre ou cinq cens Chevaux, qui marchoient sur quatre de front. Les premiers rangs étoient composés des principaux Seigneurs de sa Cour, tous fort bien montés. Outre le sabre & la zagaye, chacun avoit son arc & son carquois, passés en sautoir sur le dos, avec une écharpe de plusieurs couleurs autour de la ceinture. Toute cette Noblesse salua civilement le Géneral, qui lui rendit quelques fanfares de sa musique, avec une décharge de sa mousqueterie. Les équipages du Roi suivoient en bon ordre, sur des Chameaux, des Bœufs & des Anes, & même sur le dos de quelques Negres. Cette longue marche étoit fermée par deux cens Chevaux, qui composoient l'arriere-garde.

Derniers adieux du Géneral François.

Le Siratik peut mettre en campagne une Armée nombreuse, parce que ses Gouverneurs des Provinces & ses autres Officiers sont obligés de fournir chacun leur contingent; ce qui rend sa puissance redoutable à tous les Rois voisins. Mais comme ces Troupes sont mal disciplinées, & qu'elles sont mal pourvûes d'armes à feu, elles n'ont rien de terrible pour les Européens. Brue ayant continué sa route, rencontra bientôt la Princesse *Bukfar Siré*, bellefille du Roi, qui étoit en chemin pour aller joindre la Cour. Elle étoit, avec une de ses filles, sur un Chameau, environné de plusieurs suivantes dont les unes étoient à pied, d'autres montées sur des Anes, avec une escorte de cent

Chevaux, & de plusieurs Chameaux qui portoient le bagage. Elle s'arrêta pour recevoir les complimens du Géneral, ausquels elle répondit avec beaucoup de civilité. Deux heures après, Brue fut surpris de se voir joindre par le Prince son mari, accompagné de dix Cavaliers fort lestes. Il avoit ordre du Roi son pere de le conduire jusqu'aux bords du Senegal. En chemin, les gens du Géneral tuerent un Oiseau bleu, d'une espéce rare, plus gros que ceux dont on a parlé, & le plumage du plus beau bleu céleste. Dans tout leur voyage ils n'en virent qu'un de cette sorte, & le Prince assura Brue qu'il s'en trouvoit fort peu; excepté vers l'Isle de *Sadel*, où ils se rendent dans une certaine saison, & où l'on observe qu'ils viennent du côté du Nord.

BRUE. 1697. Il est escorté par le jeune Prince.

On arriva le soir à Buksar. Le Prince y traita Brue comme la premiere fois, lui fit l'honneur de souper avec lui, & lui donna un grand *Folgar*, qui dura pendant toute la nuit. Quatre ou cinq heures de danse sont un rafraîchissement pour les Negres après la plus longue marche. Le lendemain, il y eut une chasse, où Brue trouva beaucoup d'amusement. Le jour d'après, on quitta Buksar; & le soir on arriva au Port de Ghiorel. Là, Brue qui se trouvoit au milieu de ses gens, reçut galamment le Prince à bord, & se mit en devoir de le bien traiter à son tour. Enfin le quittant, après des civilités & des présens mutuels, il le salua d'une décharge de toute son artillerie.

Il le traite à bord.

En arrivant à Ghiorel, Brue fut témoin d'une singuliere espéce de commerce. Les femmes de ce lieu s'étant imaginé que l'eau qu'on pompoit dans les Barques avoit la vertu de guérir les maux de dents, ceux des yeux & la surdité, apportoient du lait en échange pour ce remede. Un Chirurgien, nommé *Berenger*, s'étoit rendu le Directeur de ce trafic, & le ménageoit si habilement, qu'un jour qu'il ne put s'accorder avec une de ces pauvres femmes pour la quantité de lait qu'il exigeoit d'elle, il remit gravement son eau dans la pompe, comme s'il eut fait beaucoup de cas de cette liqueur. Le Géneral même ne trouva pas ces petits gains indignes de lui. Ayant apporté de la pointe de Barbarie, à l'embouchure du Senegal, de petites écailles plates, qui paroissoient argentées, il en donna d'abord à quelques Negres, pour les récompenser de plusieurs petits services. Mais lorsqu'il s'apperçut qu'ils y attachoient beaucoup de prix, parce qu'ils étoient éloignés de la mer, qu'ils les tailloient en rond comme des médailles, ou que leur donnant d'autres formes ils y gravoient des caracteres pour leur service de grisgris, il résolut d'en partager le profit avec les Marbuts, qui lui attribuoient des vertus extraordinaires. Il en fit un commerce, dont il ne tira pas peu d'avantage.

Commerce puérile de quelques François.

Quelques jours après son arrivée à Ghiorel, il y avoit vû arriver les deux Barques qu'il avoit envoyées devant lui à Galam, mais qui ne s'étoient pas avancées au-delà de *Laydé* sur les frontieres de ce Royaume, parce qu'elles y avoient trouvé à se charger si promptement d'Esclaves, d'or, & de coton, que leurs propres marchandises étant épuisées, elles se trouvoient obligées de retourner au Fort Saint-Louis pour y renouveller leur cargaison. Brue loua la conduite de ses Facteurs. Comme il venoit d'établir un Comptoir à Ghiorel, après y avoir ouvert un Commerce fort avantageux, il prit le parti de renvoyer effectivement les deux Barques au Fort Saint-Louis, & d'attendre leur retour.

Succès d'un Commerce plus utile.

Pendant le séjour qu'il fit à Ghiorel, le *Kamalingo*, ou le Lieutenant Géneral du Roi, le fit inviter à passer quelques jours avec lui dans le lieu de sa rési-

Visite que Brue fait au Kamalingo.

BRUE. 1697.

dence, qui se nommoit *Laka*, grand Village à quatre lieues de Ghiorel vers le Nord. Il se crut obligé à cette complaisance pour un Seigneur qui étoit dans une haute faveur à la Cour ; d'autant plus que le Kamalingo lui faisoit offrir des Chevaux & toutes sortes de commodités pour son voyage. Dans cette route il traversa plusieurs Villages ; & de toutes parts il remarqua que le Pays étoit fort bien cultivé. La maison du Kamalingo étoit à cinq cens pas de Laka, sur une éminence, & couverte de grands arbres au Sud & au Sud-Est, avec une esplanade devant sa principale face. C'étoit une multitude de Bâtimens, qui ressembloient beaucoup aux grandes métairies de France, où l'on trouve plusieurs cours entourées d'édifices. Il y en avoit trois fort spacieuses ; la premiere, environnée d'une double haye de roseaux & d'épines, contenoit des étables pour toutes sortes de Bestiaux. La seconde servoit de logement au Kamalingo, à ses femmes, à tous ses domestiques, & contenoit aussi ses greniers & ses magasins. La troisiéme étoit un vaste enclos, derriere les deux autres.

Maison de ce Seigneur Negre.

Le Géneral & tous les gens de son cortege furent logés dans la seconde, près du Kamalingo, qui n'épargna rien pour lui faire trouver de la satisfaction dans cette visite. Les Dames furent charmées de la musique Françoise, & ne se lassoient pas de l'entendre. Brue observa ici qu'elles se couvroient le visage devant lui, lorsqu'il étoit amené dans leur appartement par le Kamalingo, & qu'elles paroissoient à découvert dans l'absence de leur mari.

Usage de ses femmes.

Quoique ce Canton ne fût pas le plus fertile du Pays, l'excellence de la culture y faisoit regner l'abondance. Les Habitans sont beaucoup plus laborieux que le commun des Negres. Ils font un commerce considérable avec les Mores du voisinage ; & le Géneral auroit souhaité de le pouvoir détruire, parce qu'il emportoit beaucoup d'or & d'ivoire, qui seroit venu dans les magasins de la Compagnie. La seule voie étoit d'établir quantité de Comptoirs dans le Royaume du Siratik, & de fournir les Foulis, ses Sujets, non-seulement de marchandises Françoises, mais encore de calicos rayés, de fer, de *haiks*, de cuirs d'Espagne, rouges, jaunes & noirs, & de les vendre à meilleur marché que les Mores, qui les apportent de Maroc & de Barbarie. Les Hollandois d'Arguim en fournissant aussi, c'étoit le moyen de ruiner en même tems leur Commerce.

Projet de Brue pour l'avancement de son commerce.

L'or qui se trouve dans le Pays des Foulis leur vient de Galam ; car il ne paroît pas qu'il y ait des mines dans les Etats du Siratik. Mais ils ont l'ivoire en abondance. Le Pays, au Sud de la riviere, est rempli d'Eléphans, comme le côté du Nord l'est de Tigres, de Lions, & d'autres Animaux féroces. Ces Peuples ont aussi quantité d'Esclaves, autant de leur propre Contrée que des Régions voisines. Quoiqu'ils les employent à cultiver leurs terres, la nécessité les force quelquefois de les vendre.

Richesses des Foulis.

Les Barques Françoises revinrent du Fort S. Louis avec de nouvelles marchandises, pour continuer leur commerce sur les bords de la riviere jusques dans le Pays de Galam. Mais l'arrivée d'un Vaisseau de France à la Barre du Senegal empêcha le Géneral d'executer lui-même ce projet. Il en laissa la Commission à ses Facteurs, & reprenant la route du Fort S. Louis, il la fit en six ou sept jours, quoiqu'il en eût mis quarante à se rendre à Ghiorel, sans y comprendre le séjour qu'il avoit fait dans plusieurs autres Villages. La raison qui l'avoit arrêté si long-tems, c'est que les bords de la riviere étant couverts d'arbres, il est impossible d'employer des Chevaux pour la remonter. On n'avance qu'avec

Difficultés à remonter le Senegal.

Brue. 1697.

qu'avec le secours des Negres Laptots, qui ont beaucoup de peine à tirer les Barques lorsque le fil de l'eau les pousse au milieu du Canal. A la verite on va fort vite avec un vent d'Ouest; mais il souffle rarement, & tous les autres sont contraires, ou souvent dangereux, parce que l'espace est trop petit pour louvoier. Mais la descente est fort aisee, quelque vent qui puisse souffler. Le cours de l'eau est toujours assez fort pour entrainer les Barques; & l'on avance nuit & jour sans aucun obstacle.

A l'occasion du voyage de Galam, que les Facteurs François devoient faire pour le Commerce, on peut joindre ici un trait de Barbot, qui ne paroitra pas déplacé. Il le rapporte d'apres un Gentilhomme François, qui fut amené prisonnier de guerre à Southampton, en 1711, & qui avoit ete long-tems au service de la Compagnie Françoise en Guinée, pour le commerce des Negres. » Dix ou douze ans auparavant, un autre François, nomme *Des Marchais*, » qui avoit demeuré long-tems au Fort-Louis, entreprit de passer les Cataractes de Galam, par le moyen de quelques Barques plates; & surmontant en » effet cet obstacle, il continua de remonter la riviere l'espace de cinq cens » lieues. Il y établit un commerce très-avantageux, par un grand nombre de » Comptoirs qu'il forma sur ses bords. Il y trouva quelques Nations presque » blanches. Enfin, pour récompenser des travaux si penibles, & faire naître » de l'ardeur à ses Sujets pour les mêmes entreprises, le Roi de France honora » Des Marchais de la qualité de Chevalier de S. Lazare (32).

Des Marchais passe les Cataractes de Galam.

On est porté à s'imaginer, sur ce recit, que le Chevalier Des Marchais fut l'Agent employé par Brue pour remonter jusqu'à Galam, quoique ce Pays soit moins éloigné de deux cens lieues que Barbot ne le represente. Cependant il manque quelque chose à cette conjecture, puisque Des Marchais n'est pas ici nommé dans les Mémoires du Sieur Brue, & qu'il ne paroit pas même qu'il ait jamais fait de voyage sur le Senegal. On a de lui la Relation d'un Voyage de Guinée, qui trouvera place dans la suite de ce Recueil; mais Labat, à qui l'on doit la Preface, ne nomme pas non plus le Voyage du Senegal entre ceux qu'il lui attribue (33).

Doutes sur ce fait.

§. II.

Remarques sur la Nation des Foulis, sur leur Pays, & sur leur Gouvernement.

LE Lac de Kayor sépare le Royaume des Jalofs, dont le Roi porte le titre de Brak, du Royaume des Foulis, qui donnent à leurs Souverains le nom de Siratik. Ces deux titres sont des noms d'honneur & de dignité, comme ceux de Roi & d'Empereur en Europe.

Le Pays des Foulis a plus d'étendue que celui de Hoval. Depuis le Lac de Kayor jusqu'au Village d'*Embakané*, c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est, on lui donne environ cent quatre-vingt-seize lieues. Mais ses dimensions sont moins

Etendue du Royaume des Foulis.

(32) Description de la Guinée par Barbot, p. 424.

(33) Barbot assure d'après le même témoignage que l'expédition de Des Marchais sur le Senegal, fut imprimé par ordre du Roi. Cependant on ne connoit pas cet Ouvrage. Voyez ci-dessous sa Relation d'un Voyage en Guinée.

BRUE. 1697.

connues du Nord au Sud, parce que les François ont borné jusqu'à present leur commerce aux rives du Senegal, sans avoir cherché à pénétrer dans les terres. On sçait seulement qu'il s'étend beaucoup plus au Sud qu'au Nord. Le Pays est fort peuplé, le terroir fertile; & si les Habitans avoient plus d'industrie, ils pourroient tirer, des productions de leurs propres terres, le fond d'un commerce fort avantageux avec les Etrangers.

Figure & caractere des Habitans.

On ignore l'étymologie de leur nom. La plûpart sont d'une couleur fort bazanée; mais on n'en voit pas qui soient d'un beau noir, tel que celui des Jalofs au Sud de la riviere. On prétend que leurs alliances avec les Mores ont imbu leur esprit d'une teinture de Mahométisme, & leur peau de cette couleur imparfaite. Ils ne sont pas non plus si hauts & si robustes que les Jalofs. Leur taille est médiocre, quoique fort bien prise & fort aisée. Avec un air assez délicat, ils ne laissent pas d'être propres au travail, bons Fermiers, & capables de se procurer d'abondantes moissons de millet, de coton, de tabac, de pois & d'autres légumes, & d'entretenir un grand nombre de bestiaux, dont la plus grande partie sert à leurs propres besoins. Aussi vivent-ils beaucoup mieux que les Jalofs. Leurs Chevres & leurs Moutons sont d'une bonté extraordinaire, leurs Bœufs fort gras, & la Compagnie n'a pas de meilleurs cuirs ni à meilleur marché que ceux qu'elle tire de cette Contrée.

Leurs inclinations & leurs exercices.

Les Foulis aiment la chasse, & l'exercent avec beaucoup d'habileté. Leur Pays est rempli de toutes sortes d'animaux, depuis l'Eléphant jusqu'au Lapin. Outre le sabre & la zagaye, ils se servent fort adroitement de l'arc & des fléches. Ceux qui ont appris des François l'usage des armes à feu, s'en servent aussi avec une adresse surprenante. Ils ont l'esprit plus vif que les Jalofs, & les manieres plus civiles. Ils sont passionnés pour les Merceries de l'Europe, & cette raison les rend fort caressans à l'égard de tous les Marchands. Mais il ne faut jamais oublier qu'ils sont tous fripons & trompeurs. La différence n'est que dans le degré.

Leur goût pour la musique & la danse.

Ils aiment la musique; & les personnes du premier rang se font honneur de sçavoir toucher quelque instrument, tandis que les Princes & les Seigneurs Jalofs regardent cet exercice comme un opprobre. Ils en ont de plusieurs sortes, & leur symphonie n'est pas sans agrément. Leur inclination pour la danse leur est commune avec tous les Negres. Après des jours entiers d'un travail ou d'une chasse pénible, trois ou quatre heures de danse servent à les rafraîchir.

Leur habillement.

Leur habillement ressemble beaucoup à celui des Jalofs; mais ils sont plus curieux dans le choix de leurs étoffes; & quoique leurs voisins donnent la préference au rouge, le jaune est leur couleur favorite.

Caractere de leurs femmes.

Les femmes ne sont pas d'une haute taille; mais elles sont bien faites, belles, & d'une complexion délicate. La musique, la danse & la parure sont leurs plus fortes passions. Il n'y a rien de trop beau pour elles entre les étoffes de coton qui leur viennent des François & des Mores. Il est surprenant que l'usage de la soie ne s'y soit pas encore introduit. Labat est persuadé qu'elles le recevroient avec joie. Elles sont passionnées pour l'ambre jaune & les grains de verre de la même couleur. Elles ont l'art d'en faire des nœuds & des garnitures, qu'elles entrelassent dans leurs cheveux, ce qui releve beaucoup leurs agrémens. La plûpart ont l'esprit vif, les manieres douces & polies; & si l'on


Vüe d'une Ville des Foulis et de ses Plantations, tirée du voyage de Moore.
A. Loge d'un garde pour les Bestiaux.
C. Bled d'Inde.
B. Cotton.
D. Habitant qui porte du Bois.
A
B
B
C
D
Cochin filius delineavit.
Chedel Sculp.



en croit (34) Labat, elles sont aussi propres qu'aucune autre femme du monde à tirer parti de la foiblesse des hommes pour les ruiner.

BRUE. 1697.

Avantages que les François tirent du commerce des Foulis.

Les grands avantages que la Compagnie Françoise tire du Commerce des Foulis, & de celui de Galam, où ses Facteurs ne peuvent aller qu'en traversant les Etats du Siratik, l'obligent de traiter ce Prince avec beaucoup de considération. Il permet aussi aux François le commerce des gommes avec les Mores de Bakkard, dans cette partie de son Royaume qui s'appelle *Terrier-rouge.* C'est ce qui porte la Compagnie à lui envoyer tous les ans une certaine quantité de marchandises de l'Europe, à titre de droits ou de présent.

Puissance du Siratik.

Le Siratik est un Prince puissant. Entre ses Vassaux, il compte le grand Brak & tous les Seigneurs du Royaume de Hoval, qui lui payent tous les quatre ans un tribut de quarante-trois Esclaves & d'un certain nombre de Bœufs. Son Armée n'est pas moins forte en Cavalerie qu'en Infanterie ; car les Mores, ses voisins, lui fournissent autant de Chevaux qu'il en desire. Les armes de ses Troupes sont l'arc & le sabre. Sa Noblesse est dispersée dans les Provinces, pour y exercer les diverses fonctions du Gouvernement. Le premier Emploi du Royaume est celui de *Kamalingo*, ou de Lieutenant Géneral. Ensuite les principaux Offices (35) sont ceux de *Solidiné*, *Ardobude*, *Gheri Samba*, *Lama Bossé*, *Farma Vovalardé*, *Akson*, *Boukar*, *Lauktor*, *Lali*, *Lamenage*, *Ardoghedé*, *Farba Voagali*, *Boniveré*, *Siratik de Belle*, & *Siratik de Klayé.* Les Seigneurs qui sont revêtus de ces titres, fournissent, à l'ordre du Roi, leur contingent de Troupes, pour former son armée, & se remboursent de leur dépense par le droit de faire Esclaves tous les Negres qu'ils rencontrent en chemin dans l'étendue de leurs Provinces ou de leurs Seigneuries ; privilege dont le Roi même ne jouit qu'à l'égard de ceux qui sont convaincus de quelque crime, ou accusés de sorcellerie, c'est-à-dire, parmi les Negres, d'empoisonnement.

Seigneurs du Pays.

Loix de succession.

Suivant les Loix des Foulis, & de la plûpart des Etats Negres, quoiqu'il n'y ait que les Princes du Sang qui soient appellés à l'héritage de la Couronne, elle ne descend pas néanmoins du pere au fils, mais au frere ou au neveu ; & si le Roi n'a pas de frere, c'est à son neveu par sa sœur, ou même par sa sœur uterine, parce que la voie des femmes est regardée comme la plus sûre. A l'égard des enfans du Roi, leur sang est toujours fort incertain, car les Reines ont ordinairement quelque galanterie. Elles n'en sont pas crues sur leur parole ; & s'il est vrai qu'il y eut autrefois des méthodes établies pour les forcer de déclarer la vérité, ces anciens usages ne subsistent plus. Le seul cas où les Princes fils d'un Roi puissent prétendre à sa succession est lorsqu'il s'est marié à quelque Princesse du même sang, parce qu'alors on se croit sûr, de part ou d'autre, de l'origine des enfans.

Histoire du Prince Sambaboa.

Le Siratik Siré, qui regnoit à la fin du dernier siécle, entreprit, sans respect pour cette loi, de faire monter son fils sur le trône ; & dans cette vûe, il le revêtit de la dignité de Kamalingo, qui est toujours reservée pour l'héritier présomptif. C'étoit le Prince Sambaboa, son neveu, qui possedoit alors cet Office. Ses bonnes qualités le faisoient aimer également de la Noblesse &

(34) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 171. & suiv.

(35) Il seroit à souhaiter qu'avec ces noms de dignité on eût pû nous expliquer ce qu'ils signifient.

BRUE. 1697.

Son excellent caractere.

du Peuple, qui le regardoient déja comme leur Maître. Il étoit d'une belle figure. Ses inclinations étoient nobles; son caractere doux & libéral, & son courage éprouvé dans la guerre, qu'il entendoit parfaitement. Le Siratik l'ayant dépouillé de son titre entreprit de l'emprisonner. Mais Sambaboa s'éloigna de la Cour & se tint sur ses gardes. Quoiqu'il n'eût rien à craindre des Negres, qui devoient être ses Sujets, il redoutoit les Mores, que le Roi son oncle avoit fait entrer dans ses intérêts & dans ses vûes. S'étant donc retiré sur la frontiere, pour épargner à sa Patrie les malheurs d'une guerre civile, il ne pût empêcher que la plûpart des Grands, avec une partie de la Nation, ne se rassemblassent autour de lui. Cette espéce de révolte à laquelle il n'avoit pas contribué, irrita si vivement le Siratik, que levant une armée nombreuse il s'avança pour châtier son neveu & ses Partisans. Mais Sambaboa, résolu de ne pas tirer l'épée contre son oncle, auquel il avoit toujours donné le nom de pere, continua de se retirer avec son parti. Cependant lorsqu'il eut appris que le fils du Siratik, son Compétiteur, étoit chargé du Commandement, sous le titre même qu'il avoit usurpé; il chercha l'occasion d'en venir aux mains, & le défit entiérement avec les Mores qui composoient l'Armée Royale.

Sa modération dans une longue suite d'infortunes.

Enfin, considérant que la guerre ne pouvoit servir qu'à la ruine de sa Nation, & qu'à faciliter la conquête du Royaume aux Mores, qui étoient déja maîtres du cœur du Roi, il prit la résolution de passer dans quelque Pays éloigné, & de laisser finir ses jours en paix à son oncle, qui étoit dans un âge fort avancé; après quoi il esperoit de rentrer facilement en possession de ses droits. Une conduite si moderée faisoit autant d'honneur à sa bonté qu'à sa prudence. Mais le Siratik, dont l'esprit s'affoiblissoit avec le corps, tomba tout d'un coup dans un excès de dévotion, qui lui fit abandonner les rênes de l'Etat à son fils. Sous prétexte de se perfectionner dans la Loi de Mahomet, il se retira parmi les Marbuts, que les Mores avoient placés près de lui, pour le disposer à les laisser maîtres du Gouvernement. Ce foible Prince devint si passionné pour l'Alcoran, qu'il le portoit constamment à son col, dans un gros *in-folio* qui contenoit le Texte & la Glose; & quoiqu'il soutînt à peine cet énorme volume, il ne voulut jamais souffrir qu'on en diminuât le poids. Il combla d'honneurs & de bienfaits les Marbuts qui trouverent de l'accès près de lui sous ombre de piété. Un pélerinage à la Mecque étoit à ses yeux un titre infaillible de sainteté; & le Saint n'étoit pas moins sûr d'être enrichi que respecté. En 1701, il envoya dans le Royaume de Kayor *Barba Voalgali*, un de ses principaux Ministres, pour lui amener un célébre Marbut, à qui l'on attribuoit des vertus extraordinaires. L'Officier & le Marbut rendirent une visite, dans l'Isle de Saint Louis, au Directeur François, qui, par respect pour le Roi, les reçut avec de grands témoignages de distinction.

La disgrace du Prince Sambaboa dura trente ans, dont il passa une partie sur les frontieres du Royaume, sans cesse sous les armes, pour se défendre tout à la fois contre la violence & les piéges du Siratik. Mais il fit demander enfin au Roi de Galam une retraite dans ses Etats, pour y vivre sous sa protection avec tous ses Partisans. Ce Monarque, qui connoissoit la valeur de Sambaboa, se seroit volontiers dispensé de recevoir un Hôte si dangereux. Cependant il fut rassuré par la noblesse de son caractere, qu'il ne connoissoit

pas moins. Il lui assigna des terres, & loin de se voir trompé dans ses espérances, il lui trouva autant d'attachement & de fidélité, que de reconnoissance. Sambaboa laissa même passer plusieurs années sans causer la moindre inquiétude à son oncle. Mais quand il le vit entiérement affoibli par l'âge, il s'avança par degrés vers l'héritage dont on avoit voulu l'exclure. En 1700, il se mit en possession d'environ trente lieues de Pays au long du Senegal; & le Siratik étant mort en 1702, il monta sur le Trône sans opposition.

Brue. 1697.

Sambaboa monte sur le Trône des Foulis.

Son regne commença par l'expulsion des Mores, qui s'étoient établis, & qui commençoient à se fortifier dans plusieurs Cantons du Royaume. Ensuite il reforma plusieurs abus qui s'étoient introduits par la foiblesse de son Prédécesseur. Son dessein étoit de rendre ses Sujets heureux, & de le devenir lui-même par le bonheur d'autrui. Mais la mort l'enleva au mois d'Avril 1707. Les François ne douterent pas qu'il n'eut été empoisonné, ou suivant les idées des Negres, *ensorcelé* par les Mores. Il eut pour successeur *Samba Dondé*, qui fut défait & tué dans une bataille par Bubaka Siré son propre frere. L'Usurpateur ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Ghelonghaya qu'il avoit choisi pour son Kamalingo, se souleva contre lui, le força de fuir devant une Armée de Rebelles, & se saisit de ses Etats dont il jouissoit paisiblement en 1720.

Sagesse de son regne.

Sa mort & ses Successeurs.

Le Prince Sambaboa avoit reçu deux sujets de plainte de la Compagnie Françoise: l'un dès l'année 1680, dans la plus grande chaleur de ses affaires. Etant à la veille d'un combat géneral dont le succès étoit fort incertain, il avoit mis son tresor, qui consistoit dans la somme de mille écus, entre les mains d'un Facteur, pour le garder jusqu'à la décision du sort. Cet infidéle dépositaire s'étoit hâté de transporter le dépôt au Fort Louis, d'où le Prince ne put jamais parvenir à le retirer. Quelques années après, le Sieur Chambonneau, Directeur du Commerce François, avoit enlevé une des femmes du Prince, qui se nommoit Veragha, sœur du grand Brak, & l'avoit fait conduire à son frere, parce qu'elle se plaignoit des froideurs de son mari, qui avoit donné sa tendresse à quelque autre femme.

Deux sujets de plainte qu'il avoit contre la Compagnie Françoise.

Ces deux raisons avoient refroidi le Prince pour la Compagnie; & si son caractere l'eût porté à la vengeance, il auroit pû satisfaire son ressentiment tandis qu'il résidoit dans les Etats de Galam. Brue, qui prévit les conséquences de son mécontentement lorsqu'il seroit monté sur le Trône, eut la prudence de les prévenir en 1720, par une lettre d'excuse, qui fut accompagnée d'un présent. Le Messager fit connoître au Prince que la Compagnie n'avoit pas eu de part à la friponnerie de son Facteur; qu'il s'étoit dérobé au châtiment par la fuite; mais que si le Prince pouvoit le faire retrouver, on abandonneroit le coupable à sa justice. Quant à la Princesse Veragha, on reconnut que le Sieur Chambonneau avoit été trop crédule; mais on prétendit que le Brak avoit assuré lui-même que la retraite de sa sœur se faisoit du consentement secret de Sambaboa, & Brue offrit de la ramener entre les bras de son mari quand il voudroit la recevoir.

Sambaboa reçut fort civilement les justifications de la Compagnie, & remercia Brue de ses offres; mais il déclara qu'il se croyoit heureux d'être défait d'une femme dont la conduite avoit marqué qu'elle se sentoit peu d'affection pour lui, & qu'il ne félicitoit pas moins la Compagnie d'être délivrée d'un fripon

Il reçoit les justifications de la Compagnie.

BRUE. 1697.

qui la deshonoroit; qu'il promettoit d'oublier le passé, & d'assister la Compagnie dans le dessein qu'elle avoit de s'établir à Galam. Il ajoûta qu'il conserveroit les mêmes sentimens lorsqu'il seroit sur le Trône.

Négociation qui fait honneur à Brue.

Brue entreprit dans le même tems une autre négociation, qui lui fit autant d'honneur qu'elle procura d'avantage à la Compagnie. Il sçavoit que par jalousie ou par inconstance une des filles du Siratik Siré, femme de *Lali*, Seigneur du Terrier rouge, avoit quitté son mari & s'étoit retiré chez son pere, qui approuvant la conduite de sa fille ne vouloit pas consentir à la rendre. Brue étoit lié si étroitement avec Lali, qu'au mois de May 1720 il avoit obtenu par ses bons offices un Contrat de trois mille six cens quintaux de gomme dans son Port; c'est-à-dire, la moitié plus que la Compagnie n'en avoit jamais tiré. Il se chargea de le réconcilier avec sa femme & son beau-pere. Cette entreprise ne lui coûta qu'une Lettre au Siratik, avec le payement des droits & quelques présens. La Princesse fut renvoyée à son mari sur une des Barques de la Compagnie; & Lali, dans sa reconnoissance, accorda aux François, non-seulement la permission d'établir des Comptoirs dans tous ses Etats, mais encore le Domaine absolu de l'Isle de *Sadel*, pour y former une Colonie, avec la liberté d'y bâtir un Fort. La mere de la Princesse ne fut pas moins sensible au service du Directeur. Elle lui envoya des présens considérables, en le faisant assurer qu'elle s'efforceroit toujours d'entretenir la bonne intelligence entre le Roi & la Compagnie. Les Reines de cette Contrée soutiennent la grandeur de leur rang avec une majesté singuliere. Jamais elles ne tournent la tête pour marquer de l'attention à ce qui se fait autour d'elles. Quand elles se sentent quelque démangeaison à la tête, elles ne se gratent jamais qu'avec une éguille d'or. Leur titre est *Galami*, c'est-à-dire, Souveraine.

Elle vaut l'Isle de Sadel & d'autres avantages aux François.

Majesté des Reines du pays.

CHAPITRE VI.

Second Voyage du Sieur Brue sur le Senegal, jusqu'au Royaume de Galam, en 1698.

1698.

TOUS les Directeurs qui avoient précedé Brue, avoient formé le dessein de pénetrer jusqu'au Royaume de Galam, & d'y établir un Comptoir, pour le progrès d'un commerce qui avoit été commencé avec beaucoup d'avantage. Mais soit que les forces ou les informations leur eussent manqué, soit qu'ils eussent été rebutés par les obstacles, ils n'avoient pas poussé leurs voyages & leur trafic au-delà de *Laydé*, & de *Bitel* ou de *Ghildé*, sur les frontieres de cet Etat. Ils n'avoient pas même entrepris de former des Etablissemens dans ces deux lieux. Quelques Barques qu'ils s'étoient contentés d'y envoyer, n'avoient pas eu jusqu'alors d'autre commission que d'y prendre les Esclaves, l'or & l'ivoire, que les Marchands Mandingos ne jugeoient pas à propos de transporter sur la riviere de Gambra. L'Etablissement de Galam étoit reservé aux soins d'un Directeur aussi intelligent que Brue. Au premier moment de son arrivée sur les bords du Senegal, dans le cours du mois d'Août 1697, il prit la résolution de faire le voyage de Galam. Mais les af-

Brue entreprend de pénetrer jusqu'au pays de Galam.





COURS
DE LA RIVIERE DE
SENEGAL
Depuis le Desert Jusqu'a
l'Isle de Morsil
Avec
LE LAC DU
PANIER FOULE
Tiré de Labat
Riviere du Senegal ou Sanaga
I. Menage entierement couverte pendant l'Inondation
Menage
Le Cocq
Nicolé
I. de Morsil ou d'Yvoire
Rouen
Reso
Hakubart
Haré
Dangane
Engelsin
Goma
Dombo
R. Portugaise
Kojavade
Embanku
Enghingnet
Maison du Brak
Engherbel ou Guribel
Maison du Brak
Embagandepe
Emlongan
Engaw
Ghighori
Ghdacar
Montel
Mambros
Sembe
Engalubay
Jas
Le Desert
I. de Ghie
Monbrun
Kar
Gheter
Babre
Enshois
Canal d'Elcta
Themoy
Sadines
Ender
Maison du Brak
Ris
Decart
Fosse
Naire
Bareghiam
Nieye
Malles
Guiughe
Seyeur
Balla
Ben
Moka
Echelle de 6 Lieues
1 2 3 4 5 6 Lieues

Tom. II. N°. 26.

faires de la Compagnie ne lui permettant pas de s'absenter si promptement, il passa cette année & la moitié de la suivante à faire ses préparatifs pour une entreprise de cette importance. Le Journal de sa navigation est si curieux, & la Compagnie en tira tant d'avantages, qu'on ne peut en rapporter trop exactement les circonstances.

Brue. II. Voyage. 1698.

Il partit du Fort Saint Louis avec deux Barques, une grande Chaloupe, & quelques Canots chargés des marchandises les plus propres au commerce, & d'une provision de vivres pour trois mois. Les gens de son cortege étoient choisis. Quoiqu'il lui manquât quelques marchandises particulieres, stipulées dans les articles du Traité, pour le payement des droits, & que les Princes Negres soient scrupuleusement attachés à ces conventions, il se flatta que la réputation qu'il s'étoit établie par sa conduite leur feroit agréer tout ce qu'il voudroit leur offrir.

Les vents ayant été favorables à l'Est & au Sud-Est, il arriva le jour suivant à l'Isle du Désert, où il fit tuer quelques Bœufs qu'il y avoit fait engraisser. Ils furent salés, pour augmenter la provision. Le 29, il continua son voyage; mais les vents qui l'avoient si bien servi commencerent à lui manquer. Il arriva néanmoins à Maka, résidence du Brak, à qui il fit faire aussi-tôt son compliment. Ce Prince monta sur le champ à cheval, pour lui rendre une visite à bord, & lui fit un reproche obligeant de n'être pas venu dans le dessein de s'arrêter quelque tems avec un ami si fidéle. Il reçut les droits & les présens, tels qu'il plût à Brue de les offrir.

Il arrive à Maka, résidence du Brak.

La petite Flotte alla mouiller ensuite dans l'Isle de *Roc*, où le Géneral François avoit établi un Comptoir l'année d'auparavant. Mais trouvant que les Mores y étoient venus, & qu'ils avoient emporté toute la charpente du magasin, il prit le parti d'abandonner un poste si dangereux, pour transporter le Comptoir à Hovalalda.

Isle de Roc.

Entre ces deux lieux, le Pays est coupé par de profondes vallées, où les Lions & les Elephans se rassemblent en grand nombre. Les Elephans y sont si peu farouches, qu'ils ne s'effrayent pas de la vûe des hommes; & qu'ils ne leur font aucun mal, s'ils ne sont attaquées les premiers. Ces fonds, ou ces terres basses, produisent des épines d'une prodigieuse hauteur, qui portent des fleurs d'un beau jaune & d'une odeur fort agréable. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'écorce de ces épines étant de différentes couleurs, l'une rouge, l'autre blanche, noire ou verte, & la couleur du bois étant presque la même que celle de l'écorce, toutes les fleurs ne laissent pas d'avoir une parfaite ressemblance. Elles forment le plus bel ombrage du monde, s'il étoit possible d'en jouir sans être cruellement tourmenté par les chenilles rouges dont elles sont couvertes, & qui forment des pustules sur tous les endroits de la peau où elles tombent. Le seul remède est de laver les parties infectées avec de l'eau fraîche, qui dissipe tout à la fois l'enflure & la douleur. Le bois des épines est si dur & si serré, que l'Auteur le prit pour une espece d'ébéne.

Vallées remplies de Lions & d'Eléphans.

Epines singulieres.

La nécessité & la fatigue de faire remonter les Barques à force de bras, fit prendre à Brue le parti de s'arrêter au Village d'*Enghinuba*, dans l'Isle de *Bilbas*, pour attendre un vent plus favorable. Le Chef du Village s'empressa de venir à bord, & d'inviter le Géneral à prendre sa maison pour logement. Brue descendit à terre & prit son fusil pour se faire en chemin un amu-

BRUE. 1698.

Singes du pays.

ſement de la chaſſe. Vers l'entrée du Village il trouva un grand arbre couvert de Singes. Comme ces animaux ſont fort nuiſibles aux Plantations, & qu'entrant même dans les cabanes ils y gâtent tout ce qu'ils rencontrent, les Negres qui leur font continuellement la guerre ne peuvent concevoir pourquoi les Européens les achetent, lorſqu'ils ne paroiſſent propres qu'à nuire. Quelques-uns d'entre eux en ont pris occaſion d'apporter des Rats à vendre aux Comptoirs François, dans l'opinion qu'ils ne devoient pas être de moindre prix que les Singes, puiſqu'ils n'étoient pas moins pernicieux. Les femelles des Singes portent leurs petits ſur le dos, à l'imitation des femmes du Pays. Brue en tua pluſieurs, qui tomboient avec leurs petits. On obſerve, en tirant ſur eux, de les bleſſer au viſage, parce que portant auſſi-tôt leurs pattes à la bleſſure, ils ſe rendent ſi aveugles qu'ils tombent de l'arbre à terre. Autrement ils montent juſqu'aux dernieres branches, qu'ils ne quittent que lorſqu'ils tombent en pourriture. Les François du Senegal, plus délicats que ceux de l'Amérique, ſe font un ſcrupule d'en manger. Pour les Negres, ils en trouvent la chair excellente. Il y a pluſieurs eſpeces de Singes, qui ne ſe mêlent jamais les unes avec les autres.

Les Negres en mangent la chair.

Le 9 d'Août, Brue arriva à Ghiorel, où il apprit qu'une Barque dont il s'étoit fait préceder, avoit paſſé cinq ou ſix jours auparavant. Il rendit une viſite au Siratik, qui reçut pour droits & pour préſens les marchandiſes qu'on voulut lui donner. S'étant arrêté trois jours avec ce Prince, il apprit que depuis ſa derniere viſite les Hollandois avoient fait quelques démarches pour ſupplanter les François. Ils avoient envoyé dans cette vûe un homme de leur Nation au Siratik, avec un préſent de deux bracelets travaillés en or, d'une courtepointe de ſatin jaune & d'une piece de mouſſeline brochée. Mais il avoit paru diſpoſé à demeurer ferme dans l'alliance des François.

Démarches des Hollandois auprès du Siratik.

Il pria le Géneral de lui prêter quelques Laptots, pour l'accompagner à la chaſſe d'un Lion, qui avoit fait depuis peu de grands ravages dans le Pays. Brue lui en accorda quatre. S'étant joints aux Chaſſeurs du Roi, ils trouverent ce furieux animal, qui ſe défendit avec tout le courage qu'il a reçu de la nature. Il tua deux Negres. Il en bleſſa dangereuſement un troiſiéme, qu'il auroit achevé, ſi du coup le plus heureux du monde, un des Laptots du Géneral ne l'eût tué ſur le champ. Il fut porté au Palais comme en triomphe, & le Roi fit preſent de ſa peau au Géneral. C'étoit un des plus grands Lions qu'on eût jamais vûs dans le Pays. Foulé Diné, Seigneur Negre dit à Brue dans une viſite qu'il lui rendit, qu'il avoit voulu lui faire preſent d'un jeune Elephant, mais que les François de ſa Barque ayant refuſé de le recevoir à bord, il avoit été obligé de le tuer & de le manger. A la priere du Géneral, il promit de faire ſes efforts pour en prendre un autre, qui lui ſeroit payé au même prix qu'un Eſclave. Ses Chaſſeurs avoient pris le premier après avoir tué ſa mere. Il étoit demeuré tranquille auprès du Corps; & ſe laiſſant attirer par la nourriture qu'on lui avoit preſentée, il avoit ſuivi les Chaſſeurs juſqu'à l'enclos de leur Maître, où il étoit devenu auſſi familier que les animaux domeſtiques.

Combat contre un Lion.

Brue partit de Ghiorel le 15 d'Août, & continua de remonter le Senegal juſqu'au Village d'Embakané, près des frontieres du Royaume de Galam. Il y arriva le 21; mais il eut dans cet intervalle un ſpectacle fort étrange.

Tout d'un coup le Soleil fut éclipsé par un nuage épais, qui dura presqu'un quart d'heure. Les François reconnurent bientôt que c'étoit une légion de Sauterelles. En passant au-dessus de la Barque, elles la couvrirent d'excremens. Quelques-uns de ces animaux étant tombés dans le même tems, ils parurent entiérement verds, plus longs & plus épais que le petit doigt, avec deux dents affilées & très-propres à la destruction. Cette terrible armée fut plus de deux heures à traverser la riviere. Brue n'apprit pas qu'elle eût causé beaucoup de mal dans le Pays. Il supposa qu'un vent Sud-Est, qui se leva aussi-tôt, & qui devint fort violent, la poussa vers le Désert, au Nord du Senegal, où elle périt apparemment faute de subsistance.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Le Soleil s'éclipse par les sauterelles.

Avant son arrivée à Bitel, le Général rencontra la Barque qu'il y avoit envoyée devant lui. L'Officier qui la commandoit avoit été jusqu'à Konan, & n'avoit osé pénétrer plus loin, effrayé par les menaces du Prince Sambaboa, qui sembloit vouloir tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçu de Chamboneau. Mais Brue, supérieur à ces craintes, s'avança jusqu'à Bitel, le Canton de toute l'Afrique où la volaille est en plus grande abondance. Les poulets y valent mieux que les meilleurs Chapons de l'Europe. Une Poularde grasse s'y donne pour une feuille de papier. Le 26 d'Août, la Flotte Françoise arriva au Village de Ghildé, premiere place du Royaume de Galam, à quatorze dégrés cinquante-sept minutes de latitude Nord. Les Habitans s'appellent *Saracolez*, Peuple leger & turbulent. En 1689, *Sendigha*, Chef de ce Village, trompa le Directeur Chamboneau, en se faisant passer pour le Roi de Galam, & tirant des François les droits & les présens ordinaires pour la liberté du Commerce. L'erreur avoit continué jusqu'en 1697, que Brue secoua le joug de cette imposition.

Extrême abondance de volaille à Bitel.

Les François trompés par un Négre.

A son arrivée, le Successeur de Sendigha vint le recevoir au bord de la riviere, dans l'espérance de recevoir aussi les présens; mais lorsqu'il s'apperçut que l'artifice étoit découvert, il abandonna ses prétentions, par la seule raison sans doute qu'il manquoit de force pour les faire valoir.

Les rives du Senegal, depuis *Embakané* jusqu'à *Tuabo* sont couverts de ronces fort picquantes. Elles ont la forme de l'if & le nombre en est si grand qu'elles ne permettent pas de marcher au long de la riviere pour tirer les Barques contre le courant. En arrivant à Tuabo, Brue trouva une nouvelle espece de Singes, d'un rouge si vif qu'on l'auroit pris pour une peinture de l'art. Ils sont fort gros & moins adroits que les autres Singes. Les Négres les nomment *Patas*, & paroissent persuadés que c'est une sorte d'hommes sauvages, qui refusent de parler, dans la crainte d'être forcés au travail & vendus pour l'esclavage. Rien n'est si divertissant. Ils descendoient du haut des arbres jusqu'à l'extrémité des branches, pour admirer les Barques à leur passage. Ils les considéroient quelque tems; & paroissant s'entretenir de ce qu'ils avoient vû, ils abandonnoient la place à ceux qui arrivoient après eux. Quelques-uns devinrent familiers jusqu'à jetter des branches séches aux François, qui leur répondirent à coups de fusil. Il en tomba quelques-uns; d'autres demeurerent blessés, & tout le reste tomba dans une étrange consternation. Une partie se mit à pousser des cris affreux; une autre à ramasser des pierres pour les jetter à leurs ennemis; quelques-uns se vuiderent le ventre dans leurs mains, & s'efforcerent d'envoyer ce présent aux Spectateurs; mais s'apperce-

Espece de Singes rouges.

Ils se défendent contre les François.

BRUE.
II. Voyage.
1698.

vant à la fin que le combat étoit du moins inégal, ils prirent le parti de se retirer.

Un Marbut que le Général avoit rencontré à Tuabo, & qui avoit consenti à l'accompagner, parce qu'il sçavoit plusieurs Langues de differentes Nations du Pays, lui apprit qu'il étoit arrivé depuis peu une grande révolution dans le Royaume de Galam, par la déposition de Tonka Mouka, dernier Roi de cette Contrée, & par l'élévation de Tonka Bukari sur le Trône. Brue feignit de ne pas croire ce récit, & se crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de payer les droits aux deux Concurrens.

Homme extraordinaire qui se faisoit nommer le Roi des Abeilles.

Cependant il trouva la confirmation de cette nouvelle en arrivant à *Ghiam*. Mais il fut beaucoup plus frappé de la visite d'un homme qui se faisoit nommer *le Roi des Abeilles*. Ici, sans rien perdre de la confiance qu'on croit devoir au témoignage du Général François, on est porté à craindre que son Editeur n'ait mêlé ses propres imaginations au récit de la vérité. A quelque secret, lit-on dans le Journal, qu'on veuille attribuer la vertu de cet homme extraordinaire, il est certain que dans quelque lieu qu'il allât, les Abeilles le suivoient comme les Moutons suivent leur Berger. Il en avoit le corps si couvert, sur-tout la tête, qu'on auroit cru qu'elles en sortoient. Elles ne lui faisoient aucun mal, ni à ceux qui se trouvoient avec lui. Lorsqu'il se sépara des François elles le suivirent comme leur Général; car outre celles qui fourmilloient sur son corps, il en avoit des millions à sa suite. Ghiam fut un lieu de merveilles pour la Caravane Françoise. On leur fit voir, sur les mêmes arbres que les Patas fréquentoient, un grand nombre de Serpens de l'espece des Viperes. Le Chirurgien du Général en tua un, & l'ayant mesuré il lui trouva neuf pieds de long sur quatre pouces de diamétre. Les Négres s'imaginent que les Serpens de la race de celui qu'on a tué ne manquent pas de venger sa mort sur quelque parent du Meurtrier. Mais les Singes vivent en parfaite intelligence avec ces monstrueux reptiles. La riviere abonde ici en Crocodiles, beaucoup plus gros & plus dangereux que ceux qui se trouvent à l'embouchure. Les Laptots du Général en prirent un de vingt-cinq pieds de long, à la joie extrême des Habitans, qui se figurerent que c'étoit le pere de tous les autres, & que sa mort jetteroit l'effroi parmi tous les monstres de sa race.

Serpens monstrueux.

Crocodile fort gros.

Brue ayant jetté l'ancre à Ghiam pour faire reposer ses gens, reçut à bord deux Négres, qui l'assurerent que Tonka Bukari avoit été reconnu Roi de Galam. Il leur répondit que son dessein n'étoit pas de refuser les droits à ce Prince s'il étoit réellement sur le Trône, mais qu'il vouloit en être éclairci dans le lieu même de sa résidence. Les deux Négres étant partis avec cette réponse, un autre Messager vint dire à Brue que Tonka Bukari étoit dans un Village voisin, & qu'il demandoit les droits qui avoient été payés à ses Prédécesseurs; sans quoi il déclareroit la guerre aux François pour empêcher qu'ils ne pénétrassent plus loin sur la riviere. Le Général répondit encore qu'il prendroit de justes informations; mais qu'il méprisoit d'ailleurs les menaces de Tonka Bukari: qu'il continueroit malgré lui son voyage, & que si ce Prince lui déclaroit la guerre, il ravageroit le Pays. Cependant une sage précaution lui fit jetter l'ancre au milieu de la riviere, pour se garantir des fleches des Négres.

Brue est sollicité par le nouveau Roi de Galam.

Bientôt, il remarqua sur le rivage une foule & des mouvemens extraordinaires. Un de ses Négres, qu'il y avoit envoyés, lui rapporta qu'il y avoit vû quantité de gens armés, & qu'on y avoit rassemblé des Canots qui sembloient menacer la Flotte Françoise. Comme Brue ne vouloit pas pousser les choses à l'extrêmité, il prit le parti de demeurer sur la défensive. Cependant il envoya ses tambours & ses trompettes, dont le bruit fut accompagné de quelques coups de canon sans boulets, dans la seule vûe d'intimider les Négres. Cet expédient eut tant de succès, qu'après avoir passé tranquillement la nuit, la Flotte partit le lendemain sans obstacle ; & le vent se trouvant favorable, elle arriva dans peu d'heures à *Yaferé*.

Menaces des Négres.

Brue envoya prendre sur le champ des informations. Le Chef du Village & le Marbut l'assurerent tous deux que Tonka Bukari étoit en possession du Trône, & qu'il n'y avoit aucune apparence que Tonka Mouka y remontât jamais, parce que les *Bagheris*, ou les Seigneurs du Pays, étoient résolus de soutenir leur nouvelle élection. Le même jour il s'éleva un orage si violent, que les Barques furent arrachées de dessus leurs ancres. Brue persuadé enfin que Tonka Bukari étoit en possession de la Couronne, prit la résolution de lui payer les droits ; & sûr de la paix à cette condition, il fit voile droit à *Burnaghi*, résidence du nouveau Monarque. Ce Village est à quatorze dégrés neuf minutes de latitude du Nord.

Brue se détermine à payer les droits.

A son arrivée, il fit descendre un de ses Facteurs, qui se nommoit *Perere*, & qui parloit fort bien le Mandingo, accompagné de deux Marbuts & de deux Interprêtes, avec ordre de complimenter le Roi de son Election, & de l'assurer que dans l'espérance d'obtenir son amitié, la Compagnie Françoise étoit disposée à lui payer les droits. Les Officiers du Prince Négre voulurent obliger Perere à lui parler derriere une sorte d'estrade couverte d'un drap de coton, qui auroit donné au Roi le moyen de l'entendre sans être vû. Mais ayant rejetté cette proposition, il obtint une audience à découvert. Le Roi parut à cheval, environné de plusieurs femmes qui chantoient ses louanges. Après avoir fait faire quelques courbettes à son cheval, il descendit pour s'asseoir sur une natte. Perere se plaça près de lui. Au compliment qu'il lui fit en Mandingo, ce Prince répondit en Langage Sarakolez, dialecte du Pays, qu'il se réjouissoit de l'arrivée des Etrangers, & qu'il iroit voir le Général. Ensuite ayant reçu les droits, il congédia Perere avec de nouvelles marques de satisfaction. Les Barques Françoises essuyerent dans cet intervalle des vents fort impétueux, qui les obligerent de jetter deux ancres ; & les Négres qui étoient à bord regarderent cet orage comme l'effet des enchantemens ou des grisgris de Tonka Mouka, qui se vengeoit de l'hommage que les François étoient venus rendre à son rival. Le Roi de Galam envoya le lendemain au Général un présent de quelques Bœufs & de volaille. Le jour suivant il se rendit lui-même au bord de la riviere avec une suite nombreuse. Brue détacha une Pinace, pour l'amener sur sa Barque avec cinq de ses Officiers. Il le reçut la tête couverte, mais avec divers témoignages de confiance & d'amitié. Ensuite l'ayant fait entrer dans sa cabanne, sans autre suite que les deux Interprêtes, il s'entretint familiérement avec lui. Entre plusieurs rafraîchissemens, il lui fit présenter du chocolat. Le Roi qui n'en avoit jamais goûté, parut y prendre plaisir ; mais ce ne fut qu'après s'être fait assurer qu'il n'y entroit pas de vin ni de graisse

Députation qu'il fait au Roi de Galam.

Visite qu'il reçoit de ce Prince.

BRUE. II. Voyage. 1698.

de Porc. Cependant après avoir marqué tant de ſcrupule ſur ces deux points, il ne fit pas difficulté de boire de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs. En prenant congé du Général, il lui demanda un préſent. Brue lui promit de le ſatisfaire lorſqu'il lui rendroit ſa viſite.

Il lui rend la ſienne à ſon tour.

Elle ne fut pas remiſe plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Les tambours & les trompettes de la Flotte commencerent la marche, à la vûe de tous les Habitans du Canton, que ce ſpectacle avoit attirés. Les Officiers du Roi amenerent un Cheval à Brue, quoique le Palais ne fût qu'à deux cens pas de la riviere. Il n'étoit différent des autres maiſons du Pays que par ſes fondemens, qui étoient compoſés de grands quartiers brutes de marbre rouge, & qui s'élevoient d'environ trois pieds au-deſſus de la terre. Le pavé étoit auſſi de marbre. Tonka Bukari reçut le Général à la porte, ou plutôt au guichet, car elle étoit ſi baſſe que Brue fut forcé de ſe mettre à genoux pour y entrer. Il jugea que dans une élevation ſi récente, ce Prince n'avoit pas encore eu le tems de ſe loger avec plus de dignité. Il étoit alors fort pauvre, ſans pouvoir cacher ſa miſere.

Forme du Palais Négre.

Après les premiers complimens Brue lui fit un préſent, qui conſiſtoit dans une écharpe de ſoie cramoiſie, bordée de franges d'or & d'argent. Il la reçut avec de vives marques de reconnoiſſance, mais il n'offrit rien en retour; ce que les François attribuerent à ſa pauvreté. Le vent étant devenu Oueſt, c'eſt-à-dire favorable pour la continuation du voyage, Brue prit congé du Roi, pour rentrer auſſi-tôt dans ſes Barques. Il arriva dans peu d'heures à *Tafaliſga*, Village fort peuplé & d'un grand commerce. Il y obſerva une petite Moſquée de terre, que les Négres Mahométans croyoient bâtie ſur le modéle de la grande Moſquée de la Mecque. Près du même Village il vit une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches fort brillantes, & de la dureté du caillou. Il en prit quelques morceaux pour ſervir de montre à la Compagnie. Le ſoir du même jour, il jetta l'ancre à *Babe Segaglié*, réſidence de Tonka Mouka, Roi dépoſé; & ſans entrer dans la diſcuſſion de ſes droits, il lui fit faire un compliment, accompagné de quelques petits préſens. Ce Prince reçut les civilités des François, ſans paroître irrité de ce qu'ils avoient reconnu ſon Compétiteur. Mais il envoya ſon fils au Général, pour l'aſſurer qu'il avoit été trompé; qu'à la vérité quelques Rebelles s'étoient ſouſtraits à l'autorité de ſon pere, mais qu'ils ſeroient bientôt forcés de rentrer dans le devoir; qu'en attendant il conſeilloit aux François de payer les droits, s'ils n'aimoient mieux que le Roi ſon pere interrompît leur commerce, & leur coupât le retour ſur la riviere. Ces menaces irriterent Brue juſqu'à lui faire répondre, non-ſeulement qu'il ne payeroit aucun droit, & qu'il exerceroit le Commerce à ſon gré, mais que ſi le Roi entreprenoit de lui faire la moindre inſulte & il brûleroit ſa Ville & l'enverroit Eſclave en Amérique. Un ton ſi ferme réduiſit le jeune Prince à la raiſon. Il proteſta que ſon pere avoit toujours eu de l'inclination pour les François & n'aimoit pas à ſe faire des querelles avec ſes amis. Cependant il revint encore à demander, ſinon les droits, du moins quelque préſent qui pût ſatisfaire le Roi. Mais voyant l'inutilité de ſes inſtances, il prit le parti de ſe retirer. Brue fit voile le même jour vers Dramanet, où il arriva le premier jour de Septembre.

Moſquée à Tafaliſga.

Conférence du Général avec le fils du Roi dépoſé.

Ville de Dramanet, & commerce de ſes Habitans.

C'eſt une Ville fort peuplée, ſur la rive Sud du Sénégal. Elle n'a pas moins

de quatre mille Habitans, la plûpart Mahométans ; le plus justes & les plus habiles Négocians qu'on connoisse entre les Négres. Leur commerce s'étend jusqu'à *Tombuto*, qui suivant leur calcul est cinq cens lieues plus loin dans les terres. Ils en apportent de l'or & des Esclaves *Bambarras*, qui tirent ce nom du Pays de *Bambarra Kana*, d'où ils sont amenés. C'est une grande Région située entre Tombuto & Kasson, fort peuplée quoique stérile, & peu connue d'ailleurs des Géographes. Les Marchands de Dramanet font quelque trafic d'or, avec les François du Sénégal, mais ils en portent la plus grande partie aux Anglois de la riviere de Gambra. Aussi-tôt que les Barques eurent jetté l'ancre, le Chef de la Ville s'empressa de venir voir le Général à bord, & parut charmé d'y trouver le Facteur Perere, qu'il avoit connu dans une autre occasion. Cette visite fut suivie de celle de plusieurs autres Chefs, qui prierent tous le Général d'ouvrir incessamment le Commerce, en promettant de lui fournir de l'or, des Esclaves & de l'ivoire en abondance. Ils l'assurerent qu'il n'avoit rien à craindre du ressentiment de Tonka Mouka tandis qu'il s'arrêteroit dans leur Ville, parce qu'avec le secours de leurs Alliés ils étoient en état de résister aux forces réunies des deux Rois de Galam. Le Commerce fut ouvert dans cette confiance. Les François reçurent en six jours deux cens quatre-vingt Esclaves, avec une grosse quantité d'or, mais peu d'ivoire. Dans d'autres tems néanmoins, il s'en trouve beaucoup à Dramanet. Il y est apporté des Pays intérieurs, car les Mahométans de ce Canton s'exercent peu à la chasse & laissent leurs Elephans fort tranquilles. Ils croyent même que la chair en est impure ; suivant la Glose apparemment de quelques-uns de leurs Marbuts, puisque l'Alkoran ne met pas l'Elephant au nombre des animaux immondes. La Compagnie Françoise pourroit établir dans ce lieu un commerce d'autant plus avantageux, qu'il épargneroit aux Négres la fatigue de porter leurs marchandises par terre jusqu'à la riviere de Gambra. Leur méthode constante est de faire regler le prix de leurs commodités par deux ou trois de leurs principaux Négocians, & ce tarif devient une loi pour tous les autres. En 1698, un Esclave mâle, entre dix-huit & trente ans, se donnoit pour la valeur de vingt livres de France en marchandises ; l'once d'or, pour la valeur de douze francs ; & l'ivoire, à quatre sols la livre.

Les François y ouvrent le Commerce.

Prix des marchandises.

Au Sud du Sénégal, jusqu'aux Cataractes de *Felu*, on trouve plusieurs Villages Mahométans, entre lesquels Dramanet tient le premier rang. Tous ces petits Peuples forment une République, dont on prétend que la Capitale se nomme *Konyur*, Ville dont les édifices sont de pierre & couverts de tuiles. Ils sont indépendans des Princes Négres ; & la multitude de leurs Marbuts les rend redoutables à leurs voisins, parce qu'avec tant de Prêtres ils ne manquent pas de grisgris. Le côté de la riviere, au Nord, est couvert de lataniers & d'autres arbres, mais tout-à-fait désert, à cause des incursions continuelles des Mores qui viennent du Royaume de Maroc. Le Sénégal leur sert de frein, parce qu'ils n'ont aucune méthode pour traverser cette riviere.

Distribution du pays.

Tandis que Brue exerçoit heureusement le Commerce à Dramanet, il fut informé que Tonka Mouka s'avançoit avec un corps de troupes. Le Chef de la Ville de qui il reçut cet avis, l'assura que tous les Habitans perdroient plutôt la vie que de lui laisser faire la moindre insulte, & que pour se mettre en état de le défendre ils avoient demandé le secours des Villages voisins. Quel-

Tonka Mouka poursuit les François à Dramanet.

BRUE.
II. Voyage.
1698.

que mépris qu'il eût pour un Roi si foible, il rappella tout ce qu'il avoit de gens à terre, il fit disposer son artillerie, & se tint prêt contre toutes sortes d'attaques. Tonka Mouka arriva le soir, avec environ trois cens hommes. Il s'arrêta quelques tems à l'entrée de la Ville, comme si les Habitans eussent fait difficulté de le recevoir. Cependant il entra malgré eux, au bruit de ses tambours. Mais dans le même tems il y arrivoit près de mille hommes, qui étoient envoyés à leur secours par les Villages conféderés. Enfin Tonka Mouka voyant la partie inégale eut la sagesse de se retirer à mille pas de la Ville, où il assit son camp.

Il se retire sans qu'on sçache pourquoi.

Le lendemain il fit renouveller aux François la demande de ses droits, en les menaçant de la guerre. Brue rejetta ses prétentions, & lui offrit le combat. Le Marbut qui avoit été chargé de cette députation revint bientôt, & lui déclara que le Roi de Galam aimoit mieux se retirer que d'en venir aux mains avec les François. Il s'éloigna effectivement dès le premier jour, sans qu'on pût pénétrer d'où lui venoit cette crainte ou cette modération. Le Commerce recommença fort tranquillement; & Brue se crut obligé de récompenser, par quelques présens, les services qu'il avoit reçus des Chefs de la Ville. Une si bonne preuve de leur affection lui inspira le dessein d'établir un Comptoir dans le Pays. Il chercha un lieu commode; & son choix étoit prêt à se déclarer pour une des petites Isles de la riviere, qui, dans un tems où l'inondation avoit toute sa hauteur, lui paroissoit inaccessible aux flots. Mais en consultant quelques-uns des principaux Négres il reconnut qu'elle convenoit mal à ses vûes, parce que dans les tems secs l'eau du Canal du Nord se trouvoit si basse, que la crainte des Mores les empêchoit eux-mêmes d'y mettre leurs troupeaux, Ce Canal néanmoins étoit alors aussi large qne la Seine l'est à Paris devant le Louvre. Le Général, déterminé par cette raison pour le côté du Sud, choisit entre Dramanet & Mankanet une place également éloignée de ces deux Villes, qui lui parut tout à la fois à couvert de l'inondation & capable d'être aisément fortifiée. Il y forma le plan d'un Fort, dont il confia l'exécution à son Ingénieur.

Brue établit un Comptoir & bâtit un Fort à Dramanet.

Il pénétre jusqu'aux Cataractes de Felu.

Pendant que ses Facteurs continuoient le Commerce, & qu'il attendoit le retour d'un Officier qu'il avoit envoyé avec deux Marbuts pour reconnoître la Riviere de Falemé, il prit la résolution de visiter les Villes qui sont au long du Sénégal jusqu'aux Cataractes de Felu. Ces Cataractes sont formées par un rocher qui coupe entiérement la riviere, & d'où elle tombe, avec un bruit épouvantable, de la hauteur d'environ quarante brasses. Les montagnes qui préparent cette chute d'eau, commencent à une demi-lieue du Village de Felu, & rendent le Pays presque inaccessible. Le courant même de la riviere, au-dessus de la Cataracte, est interrompu par quantité de rocs qui le rendent dangereux pour les Canots, sur-tout pour ceux des Négres, qui sont ordinairement fort mauvais Matelots. Brue laissa ses Barques deux lieues au-dessous du Rocher de Felu, & fit le reste du chemin à pied jusqu'aux Cataractes. A son retour, il visita l'Isle de *Kaygnu* ou *Kaygnoux*, qui porte à présent les deux noms de Pontchartrain & d'Orleans. Ce lieu lui parut d'autant plus commode pour y bâtir un Fort, qu'il est voisin de *Ganghiuru*, grande Ville où passent les Caravanes des Esclaves Bambarras, & riche par le commerce de quatre ou cinq mille Mahométans qui l'habitent. Le seul obstacle qui refroidit le Général pour cet

Il visite l'Isle de Kaygnu.

Etabliſſement ſut la diſtance de la Riviere de Falemé. Il en revint au projet du Fort du Dramanet.

Dans le voyage qu'il avoit entrepris, il s'étoit propoſé de pénétrer juſqu'aux Cataractes de *Govina*, & les Guides ne lui manquoient pas pour l'exécution de ce deſſein. Il auroit viſité en chemin le Roi de *Kaſſon* ou de *Kaſſou*. Mais l'eau du Sénégal diminua ſi promptement, qu'en vingt-quatre heures elle ſe trouva baiſſée à dix-huit pieds; & pour peu que cette diminution continuât, il pouvoit devenir fort difficile de repaſſer les rocs de Donghal. Une groſſe pluie, qui ſurvint, fit remonter la riviere de huit pieds. Ces variations obligerent le Général de retourner à Dramanet, où il trouva que Petere avoit acheté une aſſez bonne quantité d'or & d'ivoire, avec un grand nombre d'Eſclaves Bambarras, jeunes & bienfaits, mais d'une maigreur qui faiſoit pitié. Leur Pays avoit été affligé d'une ſi furieuſe famine, que les Marchands d'Eſclaves en avoient perdu pluſieurs, pour n'avoir pû leur donner chaque jour une poignée de bled verd. Il ne fut pas facile aux François de rétablir ceux qu'ils avoient achetés. Des diarrhées violentes, qui les prenoient auſſi-tôt qu'on leur donnoit quelque nourriture, en firent périr pluſieurs. Mais ceux qui échapperent à cette maladie devinrent les plus beaux Eſclaves qu'on eût jamais tirés de l'Afrique.

Variations de la riviere du Senegal.

Un homme de la ſuite du Général tua un Oiſeau extraordinaire, que les François nommerent *Quatr'aîles*. Il étoit de la groſſeur d'un Cocq d'Inde, le plumage blanc, le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un Oiſeau de proie. Comme le tems de ſa chaſſe eſt la nuit, on ne put juger quelle eſt ſa proie; mais il étoit ſi gras, & ſon ventre étoit ſi plein, qu'il ne paroiſſoit pas avoir manqué d'alimens. Il avoit les aîles très-grandes, très-fortes; & bien garnies de plumes; mais dans la partie qui touchoit à l'épaule, les plumes de deſſous étoient nues, & couvertes néanmoins d'autres plumes plus longues que les premieres, qui, à la longueur de quatre ou cinq pouces, portoient une ſorte de poil long & épais; de ſorte qu'une aîle, en s'étendant, paroiſſoit en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un eſpace vuide entre les deux. De-là vint le nom de Quatr'aîles, que les François donnerent à cet Oiſeau, & tout le monde auroit cru qu'il n'en avoit pas moins. Comme il eſt robuſte, elles jouent parfaitement. Il doit voler fort haut & fort long-tems. Brue ſe flattoit d'en rapporter un vivant, ſi les Négres euſſent exécuté leur promeſſe.

Oiſeau nommé Quatr'aîles.

Le Kamalingo de Tonka Bukari attendoit les François à Dramanet, tandis qu'ils faiſoient le voyage de Felu. Il vint voir le Général à ſon retour, & lui offrit ſes ſervices. Mais ſa commiſſion étoit de demander un préſent ou des droits, que le Général lui accorda, tels qu'il crut les devoir. Cet Officier avoit rempli la dignité de Kamalingo ſous Tonka Mouka, ce qui le rendit un peu ſuſpect aux François, juſqu'à ce qu'ils eurent appris que la haine étoit mortelle entre ſon ancien Maître & lui. D'ailleurs étant proche parent de Tonka Bukari, il devoit avoir naturellement plus de zèle pour ſes intérêts. Auſſi promit-il ſa protection aux Agens de la Compagnie qui devoient s'établir à Dramanet, ou qui viendroient enſuite dans le Pays. On a dû remarquer que le nom de Tonka eſt un titre de dignité pour les Rois de Galam. Après avoir terminé ſes affaires à Dramanet, la Flotte Françoiſe retourna droit au Fort Saint-Louis.

Députation de Tonka Bukari au Général.

Retour des François au Fort Saint Louis.

BRUE. II. Voyage. 1698.

§. III.

Observations sur le Royaume de Galam, & sur les découvertes des François au-delà ;

avec quelques recherches sur le Pays de Tombuto.

Etendue & situation du pays de Galam.

LA situation du Royaume de Galam est à l'Est du Pays des Foulis, ou du Siratik. Il commence au Village de Ghildé, à deux cens quarante-deux lieues de la Barre du Sénégal ; une lieue au-dessous de Tuabo. Son étendue, de l'Ouest à l'Est, en remontant la riviere, est d'environ quarante-cinq lieues. Il se termine au rocher de Felu, où le Sénégal ayant comme forcé le passage entre deux montagnes se précipite d'environ quarante brasses de hauteur. Cependant Brue raconte dans un autre endroit que le Pays de Galam commence au Village d'Embakané, qui est de trois ou quatre lieues à l'Ouest de Ghildé ; ce qui ne lui fait pas compter néanmoins plus de quarante-cinq lieues jusqu'aux Cataractes de Felu. Il ajoute au même endroit, que le Royaume au-delà de Felu s'étend du côté de l'Est.

Au Nord & au Nord-Ouest, il est borné par ces Déserts sabloneux qui portent le nom de Sarra, ou Désert de Barbarie ; Région fort vaste où les Mores ont des habitations mobiles ; & par quelques Villages fixes des Foulis de la dépendance du Siratik. A l'Est & au Nord-Est, ses bornes sont le Royaume de *Kasson* ou *Kassou*. Suivant la Carte posthume de M. de l'Isle la partie du Royaume de Galam ou des *Sarakolez*, qui est au Nord du Sénégal, est occupée par les Négres de *Heré*, Nation fugitive d'un autre Pays ; le même Géographe place les Foulis à l'Ouest, & le Pays de Bambuk au Sud. Mais, suivant les Mémoires employés par Labat, le Royaume de Bambuk fait partie de celui de Galam ; & dans cette supposition, Galam aura les Jalofs aussi pour limites à l'Ouest ; & les Mandingos du Nord de la riviere de Gambra, au Sud.

Différence d'opinions entre de l'Isle & Labat.

Noms particuliers des Seigneurs & des Habitans de Galam.

Le titre du Roi de Galam est Tonka, qui signifie Roi. Les principaux Seigneurs du Pays, qui sont autant de petits Rois lorsqu'ils ont pû parvenir au gouvernement d'un Village, se font nommer *Siboyez*. Le commun des Habitans portent le nom de *Sarakolez*, tiré sans doute du lieu même de leur habitation, parce qu'en langage du Pays *Kolez* signifie riviere. On a déja fait remarquer qu'ils sont inquiets & turbulens, capables de détrôner leurs Rois sous les moindres prétextes ; paresseux d'ailleurs, & si peu portés à s'éloigner de leur Pays que leurs plus longues courses ne vont gueres au-delà de Jaga, cinq journées au-dessus du Rocher de Felu, ou de Bambuk, grande Contrée au Sud qui mérite des observations particulieres dans son propre article, quoiqu'elle soit regardée comme une partie du Royaume de Galam. Ils amenent des Esclaves de Jaga ; & de Bambuk, ils apportent de l'or.

Eclaircissemens sur les Mandingos.

La Nation qu'on appelle les *Mandingos* est originaire de Jaga ; mais elle s'est établie dans le Pays de Galam, où elle est devenue fort nombreuse, avec assez d'union pour former une espece de République, qui n'a pas plus de considération pour le Roi qu'elle ne juge à propos. Tout le commerce du Pays est entre les mains des Mandingos. Ils l'étendent dans les Royaumes voisins ; & n'étant pas moins ardens pour la Religion de Mahomet que pour les richesses, ils

ils font gloire d'être tout à la fois Marchands & Missionnaires. Ils se qualifient tous du nom de Marburs, que les François ont changé en *Marabous ;* c'est-à-dire Religieux & Prédicateurs. Si l'on excepte les vices propres aux Negres, il y a peu de reproches à faire à leur Nation. Elle est douce, civile, amie des Etrangers, fidelle à ses promesses, laborieuse, industrieuse, capable de tous les Arts & de toutes les Sciences. Cependant tout leur sçavoir consiste à lire & écrire l'Arabe. On a peine à juger si c'est par inclination qu'ils aiment les Etrangers, ou pour le profit qu'ils tirent d'eux par le commerce.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Caractere singulier de cette Nation.

Les Habitans naturels du Pays de Bambuk, qui se nomment *Malinkops*, ont recu aussi les Mandingos, & les ont même incorporés avec eux jusqu'à ne former qu'une même Nation, où la Religion, les mœurs & les usages des Mandingos ont si absolument prévalu qu'il n'y reste aucune trace des anciens Malinkops.

Grand pays qui se nomme Mandingo.

Mais outre le Pays de Jaga, d'où sont venus les Mandingos du Royaume de Galam, on trouve au Sud de Bambuk une vaste Contrée, ou un Royaume qui porte leur nom. Cette Region de Mandingo est extrêmement peuplée, autant parce que les femmes y sont d'une rare fécondité, que parce qu'on n'y fait aucun Esclave du Pays, comme dans tous les Etats voisins. On n'y vend du moins que les Criminels. L'abondance des Habitans s'est quelquefois trouvée si excessive, qu'il s'en est formé des Colonies dans diverses parties de l'Afrique, surtout dans les Pays où le Commerce est en honneur. Telle est l'origine des Mandingos de Galam, de Bambuk, & de plusieurs autres lieux.

Cataractes de Felu & de Govina.

Des Cataractes de Felu jusqu'à celles de Govina, qui sont encore plus hautes & plus inaccessibles, la distance est d'environ quarante lieues, suivant le calcul des Facteurs François qui firent ce voyage en 1719. Brue dit ici que la Cataracte de Felu a plus de trente toises de hauteur, quoiqu'on ait déja rapporté d'après lui qu'elle a quarante brasses. La riviere se trouve comme pressée entre deux hautes montagnes; non que le Canal n'ait assez de largeur; mais il est rempli de rocs au travers desquels il semble que l'eau se soit ouvert un passage en chariant toute la terre qui les environnoit. Elle coule ainsi par cent boyaux fort rapides, dont aucun ne paroît navigable. Au-delà de ces Détroits, on trouve une belle Isle sans nom, vis-à-vis le Village de *Lantu*, qui est sur la rive droite de la riviere. La situation de cette Isle seroit fort commode pour un Etablissement, & pour un magasin de marchandises, d'où le commerce pourroit s'étendre sur les deux bords de la riviere, & plus haut jusqu'au dessus des Cataractes de Govina.

Entreprises des François pour découvrir les pays voisins.

Brue avoit conçu l'importance de cette découverte pour l'intérêt de la Compagnie, & s'étoit proposé de la faire lui-même avec celle de tout le Pays qui est aux environs : mais d'autres affaires l'ayant obligé de mettre des bornes à son absence, il engagea quelques-uns de ses plus courageux Facteurs à tenter une si belle entreprise. Ils se rendirent du Fort Saint-Louis au Fort de Dramanet, qui avoit reçu le nom de *Saint-Joseph*, sous la conduite de quelques Negres qui connoissoient le Pays. Ensuite s'étant avancés jusqu'au pied des Cataractes de Felu, ils y quitterent leurs Chaloupes. Les bords du Senegal leur parurent d'une beauté admirable, mais mieux peuplés sur la droite, c'est-à-dire au Sud, que du côté du Nord. Ils furent bien reçus dans tous les lieux du passage, en se faisant des amis par leurs présens. Après avoir suivi à pied le bas

BRUE. II. Voyage. 1698.

de la montagne, ils arriverent à Lantu, ils visiterent l'Isle dont on a parlé, & s'étant procuré quelques mauvais canots par l'entremise de leurs Guides, ils poussèrent leur navigation jusqu'au pied d'un roc, nommé *Govina* par les Habitans, à quarante lieues de Lantu.

La Cataracte de Govina leur parut plus haute que celle de Felu. Comme la riviere y est assez large, elle forme, en tombant avec un bruit horrible, une épaisse bruine, qui des différens points d'où elle peut être observée réflechit différens Arcs-en-ciel. Les Avanturiers François, encouragés par le succès de leur route, chercherent de quel côté de la riviere ils pouvoient espérer de franchir plus facilement les montagnes qui font la Cataracte. Mais les Negres qui leur servoient de Guides refuserent constamment de les accompagner plus loin, sous prétexte qu'ils étoient en guerre avec les Peuples du Pays supérieur, & qu'ils n'entendoient pas leur langage. Les Facteurs se virent dans la nécessité de retourner au Fort S. Louis sans avoir exécuté leur dessein.

Elle manque par le caprice des Negres.

Avantages qu'on en pouvoit espérer.

Quoique ces Cataractes rendent le passage de la riviere fort difficile, elles ne mettent point d'obstacle insurmontable au Commerce. Les Habitans ne manquent ni de Bœufs ni de Chevaux pour le transport des marchandises. Ils ont aussi des Chameaux en abondance; de sorte que si ces Régions étoient une fois bien connues, & l'ouverture assurée par de bons Etablissemens, on pourroit entreprendre un riche commerce avec le Royaume de Tombuto & les Pays du même côté.

Royaume de Kasson, son étendue & sa puissance.

A l'Est & au Nord-Est de Galam, on trouve le Royaume du *Kasson*, ou de *Kassou*, qui commence à la moitié du chemin entre les Rochers de Felu & de Govina. Le Souverain s'appelle *Sagedova.* Il fait sa résidence ordinaire à Gumel, dans une grande Isle, ou plutôt une Peninsule, formée par deux rivieres au Nord du Senegal, qui après un cours de plus de soixante lieues vont se perdre dans un grand Lac du même nom que le Royaume. La plus méridionale de ces deux rivieres, qui forment l'Isle de Kasson, se nomme la Riviere noire, de la couleur sombre de ses eaux, & ne prend pas sa source à plus d'une demie lieue de celle du Senegal; mais à moins d'une lieue de son origine, elle devient si forte qu'elle cesse d'être guéable. L'autre, qui est au Nord, porte le nom de Riviere blanche, parce que la terre blanchâtre & glaireuse où elle passe, lui fait prendre cette couleur; fort différente de celle du Senegal, d'où elle sort, à demie-lieue, au plus, de la source de la Riviere noire.

L'Isle, ou la Peninsule de Kasson, qui est longue d'environ soixante lieues, n'en a guéres que six dans sa plus grande largeur. Le terroir en est fertile, & bien cultivé. Elle est si peuplée, & son commerce a tant d'étendue, qu'elle doit être fort riche. Son Roi passe pour un Prince puissant, qui n'est pas moins respecté de ses Voisins que de ses Sujets. Galam & la plûpart des Royaumes voisins sont ses tributaires. On connoît peu ses limites au Nord; mais il est certain qu'au Sud il s'étend jusqu'aux Pays de Godova & de Jaga; & que les Mandingos de Bambuk & de Tombuto sont ses Tributaires, s'ils ne sont ses Sujets. On prétend que les Habitans de Kasson étoient Foulis dans leur origine, & que leur Roi possédoit anciennement tout le Royaume de Galam & la plûpart des Pays qui forment aujourd'hui les Etats du Siratik. Peut-être faut-il rapporter à cette cause le tribut que ces Peuples lui payent encore. On assure qu'il a des mines d'or, d'argent & de cuivre en fort grand nombre, & si riches

Abondance des mines qui s'y trouvent.

que le métal paroît presque sur la surface ; de sorte que si délayant un peu de terre dans un vase on le vuide avec un peu de précaution, ce qui reste au fond est le métal pur. C'est ce qu'on appelle l'or de lavage.

Brue. II. Voyage. 1698.

Recherches sur le Commerce de Tombuto, & sur les entreprises des Européens.

Comme les François n'ont pas pénetré plus loin, à l'Est, que les Cataractes de Govina, toutes les lumieres qu'on a sur les richesses du Royaume de Kasson viennent des Marchands Negres du Pays, qui ont beaucoup de passion pour les Voyages, & plus d'habileté dans les affaires que tous les autres Peuples de leur couleur. Ils conviennent tous qu'il s'étend plusieurs journées au-delà du Rocher de Govina, & qu'il est borné à l'Est par un autre Royaume qui touche à celui de Tombuto ; Pays qu'on cherche depuis si long-tems.

Comme l'opinion qui s'est répandue des richesses de Tombuto & le désir d'entrer en partage ou plutôt de se saisir du commerce de l'or, est le principal motif qui a porté les Européens à s'établir sur la Côte occidentale d'Afrique, il ne sera pas inutile de faire ici quelques recherches sur l'état de ce commerce & sur les progrès qu'on a faits jusqu'à présent dans cette découverte.

Nous n'assurerons pas que Cada Mosto soit le premier qui ait fait connoître en Europe le nom de Tombuto & son commerce ; mais il est en effet le premier Voyageur qui nous en ait donné de justes idées dans sa Relation. Il avoit fait en 1455 le voyage des deux rivieres du Senegal & de la Gambra. Suivant les lumieres (36) qu'il s'étoit procurées, l'or venoit de l'Empire de Melli, Région des Negres à trente journées de Tombuto au Sud-Ouest. De Tombuto il passoit, par les Caravanes, en Egypte, à Tunis, à Hoden, (*Guiden* ou *Whaden*) six ou sept journées à l'Est d'Arguim. De Hoden, il étoit transporté à Oran, Fez, Maroc, & dans les Ports de ce dernier Royaume, où les Italiens & les autres Nations de l'Europe l'alloient prendre ; tandis que les Portugais le recevoient des Mores qui l'apportoient directement de Hoden dans (37) la Baye d'Arguim. Hoden, suivant le même récit, est situé au Nord-Ouest de Tombuto, à quarante ou cinquante (38) journées de distance, & lui fournissoit du sel, d'une Ville ou d'un Canton nommé *Teggazza*, dont Hoden n'est qu'à six journées au Nord-Est.

Témoignages de divers Auteurs.

Leon, qui étoit à Tombuto vers l'année 1500, en parle comme d'un Pays fort riche en or, mais s'étend peu sur son commerce. Cependant l'occasion lui fait toucher quelque chose d'une correspondance établie par les Marchands avec divers Cantons de Barbarie. Il parle aussi de la possibilité de communiquer avec l'Océan par le Niger, qui est dans ses idées la même riviere que le Senegal. Marmol fit aussi le voyage de Tombuto, quelques années après Leon ; mais il ne donne pas plus d'éclaircissemens sur les voyes du Commerce.

En 1594, un Marchand (39) nommé Antoine *Dassel*, envoya jusqu'à Ma-

(36) Voyez ci-dessus la Relation de Cada Mosto.

(37) Une Lettre écrite d'Arguim à Lisbone en 1591, parle des riches Mines du Royaume de Darba, soixante lieues dans les terres, mais se plaint que les Portugais d'Arguim n'ayant pas de marchandises pour attirer ces richesses de leur côté, les Mores les transportent à Fez en Barbarie, quoiqu'ils en soient éloignés de deux cens cinquante milles ; & à Tombuto, qui est à trois cens lieues d'eux au Midi. Il paroît par cette Lettre que les Portugais avoient alors un Fort dans la Baye d'Arguim, mais sans commerce. Voyez la Collection de Hakluyt, Vol. II. Part. II. p. 188.

(38) Leon met cinq cens milles, & Marmol six cens.

(39) Collection de Hakluyt, Vol. II. Partie II. p. 192.

BRUE. II. Voyage. 1698.

roc, pour y recevoir de son Correspondant, Laurent *Madoc*, des informations sur Tombuto & Gago, & sur la conduite des Mores qui avoient fait depuis peu la conquète de ces deux Pays sous *Alkayd Hamet*. Madoc confirma l'idée qu'on avoit de la richesse de ces Contrées, & rendit témoignage qu'il en avoit vû arriver, au mois de Juillet de la même année, trente mulets chargés d'or.

L'Ecrivain anonyme d'une Lettre, qui se trouve jointe au voyage de Frejus en Mauritanie, imprimé en 1671, entre dans quelque détail (40) sur le commerce de l'or entre Maroc & Tombuto, & sur la maniere dont on traverse les Déserts de sable. Il donne pour distance huit cent milles au Sud. Il représente les deux rivieres du Senegal & de Gambra, comme deux branches du Niger, & place le lieu de leur division à quatre cens milles à l'Ouest du Royaume de *Gago*, dont il regarde Tombuto comme la Capitale. Il observe que suivant l'opinion de quantité de personnes on peut arriver au Royaume de Gago par ces deux rivieres; que les Anglois en ont formé l'espérance plus que toute autre Nation; mais que toutes leurs entreprises ont manqué parce qu'ils n'ont pû remonter leur riviere au-delà de quatre ou cinq cens milles. Il ajoûte qu'il avoit souvent demandé aux Habitans des bords du Senegal si cette riviere est plus navigable que celle de Gambra, & s'il n'étoit pas possible de remonter plus de quatre ou cinq cens milles; qu'ils l'ont assuré qu'on ne pouvoit remonter plus loin, par trois raisons insurmontables; les maladies causées par le climat, la mechanceté des Mores, & les Rochers qui traversent la riviere. On doit remarquer que cet Auteur attribue aux trois mêmes causes le mauvais succès des Anglois sur la riviere de Gambra; quoiqu'au fond le grand obstacle, sur les deux rivieres, soit la hauteur des rocs & des cataractes qui les rend peu propres à la navigation.

Obstacles qui arrêtent les Européens.

Mouette qui voyageoit en 1670 dans les Royaumes de Fez & de Maroc, explique la maniere dont se faisoit alors le commerce des Arabes à (41) *Sudan*, en Guinée & dans le Pays de Tombuto. Ils apportoient de ce dernier lieu du *tibis* ou de la poudre d'or, qu'ils y recevoient en échange pour du sel; & la vendant aux Mores & aux Juifs, ceux-ci la revendoient dans les Ports de *Zafy* ou *Asafy*, & d'*Agader* ou *Santa-Cruz*, aux Marchands de l'Europe, qui la transportoient dans leur Pays (42).

On pourroit citer quelques autorités plus modernes, si tous ces témoignages ne suffisoient pas pour prouver que le commerce de l'or dans la Nigritie n'est pas imaginaire, & que pendant trois cens ans les Arabes & les Mores l'ont exercé de Barbarie à Tombuto & à Gago. Depuis qu'on a sçû dans l'Europe que c'étoit effectivement delà que venoit tout l'or de l'Afrique, on s'est efforcé d'y pénétrer, dans la vûe de partager avec les Arabes & les Mores un commerce si utile, ou plutôt de le faire passer de leurs mains dans les nôtres. Les Portugais formerent les premiers cette entreprise; & quoiqu'ils l'ayent négligée du côté d'Arguim, parce qu'ils desespererent de pouvoir arriver à Tombuto par terre, Marmol nous apprend qu'ils penserent ensuite à s'ouvrir une route par la riviere de Gambra, en faisant sauter le roc de Barakonda. Mais

Les Portugais veulent faire sauter un roc sur la riviere de Gambra.

(40) Page 13 de cette Lettre.

(41) C'est plutôt *Belad ad Sudan*, qui signifie *Terre des Negres*.

(42) Voyez les Voyages de Mouette, p. 80. & suiv.

il est à présumer qu'ayant été découragés par la grandeur de l'obstacle, ils abandonnerent entiérement leur entreprise (43).

Brue. II. Voyage. 1698.

Tentative des Anglois,

Les Anglois formerent ensuite le même dessein par la même riviere, dans la supposition qu'elle sortoit du Niger. Ils conservent encore cette idée, sans pouvoir l'éclaircir avec certitude, ni pénétrer plus loin que les rocs de Barakonda.

Et des François.

Enfin les François ont poussé leurs découvertes par le Senegal, mais avec aussi peu de succès que les autres Nations pour le principal objet de leur entreprise. Ils ont trouvé des rocs insurmontables à trois cens lieues de l'embouchure de cette riviere. Ils sont encore incertains s'ils doivent la prendre pour le Niger; & quand ce le seroit en effet, ils ignorent si dans la supposition qu'il fût navigable au-dessus de Govina, il les conduiroit à Tombuto.

Informations sur les routes par terre.

Mais tandis que plusieurs autres Nations cherchoient comme eux à découvrir Tombuto par les rivieres, ils ont pris des informations sur les routes par terre. Brue faisant construire son Fort à Dramanet demanda soigneusement la situation de Tombuto à divers Marchands Negres qui en avoient fait plusieurs fois le voyage. Ils lui apprirent que la Ville de ce nom n'est pas sur le Niger, mais à quelque distance de ses bords; que pour s'y rendre ils avoient suivi pendant plusieurs jours la rive du Sud, & qu'ayant quitté cette riviere à Tombir où elle tourne vers le Nord, ils avoient mis six jours de marche pour arriver à Tombuto. Trente-deux jours qu'ils avoient employés dans tout le voyage, en les comptant à dix lieues par jour, font trois cens vingt lieues depuis les cataractes de Felu jusqu'à cette Ville. Les Negres ajoûterent qu'il venoit tous les ans à Tombuto une grosse Caravane d'hommes blancs, armés de fusils, pour faire l'échange de leurs marchandises, & qu'ils emportoient beaucoup d'or. Brue ne douta pas qu'ils ne parlassent des Mores de Barbarie.

Lumieres que Brue se procure à Tripoli.

Etant lui-même à Tripoli en Barbarie, il eut plusieurs fois l'occasion de voir partir les Caravanes des Mores pour un Pays méridional qu'ils appellent *Faison*, *Faisan*, ou *Faisaon* & *Faïzzan*. Ces Caravanes étoient cinquante jours en chemin, sans y comprendre les jours de repos; d'où l'Auteur conclut que Faisan n'étant qu'à cent ou cent vingt lieues de Tripoli, il y a beaucoup d'apparence qu'au lieu de Faisan les Caravanes alloient à Tombuto. D'ailleurs les Marchands Mandingos qui ont fait le voyage de Tombuto, racontent qu'outre l'or de ce Pays ils en apportent aussi du Royaume de Zanfara, & que les Marchands de ce Royaume employent cinquante jours dans leur voyage; or Zanfara n'est pas à plus de deux cens lieues de Faisan. Ainsi l'on doit conclure que les Caravanes de Tripoli vont à Tombuto, & que leur voyage est de quatre cens cinquante lieues, qui peuvent fort bien prendre cinquante jours de marche. Les Marchands de Zanfara y employent le même tems, parce que leur distance est à peu près la même. Il est probable que les Barques à mâts dont on a parlé, & que les Mandingos voyent sur le Niger à quelques lieues de Tombuto, sont celles que les Tripolitains employent depuis le premier endroit où ils rencontrent cette riviere, & qu'ils laissent aussi dans l'endroit le plus proche de Tombuto, qui suivant l'opinion de plusieurs Géogra-

(43) Le Roi de Portugal envoya des Ingénieurs pour faire sauter un roc au-dessus de Cantor. La peine & la dépense furent perdues. Marmol, Vol. III. p. 74. Ce fut apparemment environ l'an 1520.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Caravane de Tripoli. Marchandiſes qu'elle porte.

phes n'eſt qu'à ſix lieues du Niger. La Caravane de Tripoli eſt ordinairement compoſée d'environ mille hommes, aſſez bien armés pour ſe défendre contre les bêtes farouches ou les Voleurs qu'ils peuvent rencontrer dans les Déſerts. Ils y trouvent de l'eau & du fourage pour leurs Chevaux & leurs Chameaux. Les Marchandiſes qu'ils portent à Tombuto ſont preſque les mêmes que les François portent à Galam; des draps & des ſerges de diverſes couleurs; bleu, verd, violet, jaune & rouge, mais rouge ſur-tout, juſqu'à la valeur de vingt mille écus; des criſtaux & des glaces, pour la même ſomme; du corail travaillé de différentes ſortes, pour douze mille écus; du papier, du cuivre, des baſſins & des vaſes pour dix mille. Toute la cargaiſon peut monter ainſi à ſoixante deux mille écus, & l'on jugera de leur profit par les marchandiſes qu'ils prennent en retour. C'eſt ordinairement trois mille quintaux de dattes, qu'ils vendent dans leur Pays à deux écus le quintal; douze cens quintaux de ſené, dont il tirent quinze écus pour chaque quintal; des plumes d'Autruche pour la valeur de quinze mille écus; huit cens, ou mille Eſclaves, & mille marcs d'or. L'article ſeul de l'or monte à cent mille écus; & comptant les Eſclaves à cinquante écus par tête, c'eſt encore quarante mille écus. Ainſi les cinq articles ne ſont pas moins de cent ſoixante-dix-neuf mille écus; deſquels, ſi l'on déduit les ſoixante-deux mille où l'on a fait monter le premier fond des marchandiſes, il reſte pour profit cent dix-ſept mille écus, gagnés dans l'eſpace de cinq mois. Les François pourroient ſe procurer ce gain avec plus de facilité, & par conſéquent avec encore plus d'avantage.

Marchandiſes qu'elle tire, & ſes profits.

Richeſſes & fertilité du Royaume de Tombuto.

Il eſt certain que le Royaume de Tombuto produit beaucoup d'or. Mais on y en apporte auſſi de Gago, de Zanfara, & de pluſieurs autres Régions; ce qui ajoûte aux avantages de la Ville de Tombuto, qui eſt déja riche en elle-même, celui d'être le centre du Commerce pour toutes les parties de l'Afrique. Son Pays a d'ailleurs en abondance toutes les néceſſités de la vie. Le maïz, le riz, & toutes ſortes de grains y croiſſent en perfection. Les beſtiaux y ſont en grand nombre & les fruits fort communs. Il s'y trouve des palmiers de toutes les eſpéces. Enfin le ſeul bien qui leur manque eſt le ſel. Comme la chaleur du climat le rend abſolument néceſſaire, il y eſt auſſi cher que rare. On l'y reçoit des Marchands Mandingos, qui l'achetent des Européens & des Mores. L'Auteur regréte qu'un ſi beau Pays ſoit ſi peu connu. Il eſt perſuadé qu'on parviendroit plus aiſément à cette découverte aujourd'hui, parce que la Compagnie Françoiſe ayant des Etabliſſemens dans le Royaume de Galam, il ne ſeroit pas difficile d'engager les Marchands Mandingos à prendre avec eux quelque Agent François. Mais il faudroit choiſir, pour cette entrepriſe, un homme de ſçavoir & d'expérience, capable de dreſſer une Carte du Pays & de lever ſur ſon paſſage le plan des Villes & des routes. Il ſeroit même à ſouhaiter qu'il fût verſé dans la Phyſique, la Botanique & la Chirurgie; qu'il ſçût les Langues Arabe & Mandingo; & qu'il fût excité à courir les dangers d'une ſi grande entrepriſe par des eſpérances proportionnées aux difficultés du travail. On obtiendroit bientôt, par cette voie, une parfaite connoiſſance, non-ſeulement de Tombuto, mais encore de toutes les Régions intérieures de l'Afrique, dont on n'a publié juſqu'aujourd'hui que des Relations puériles & fabuleuſes.

Vûes & conſeils pour étendre les découvertes.

Après une découverte de cette importance, il ſeroit aiſé à la Compagnie

de pousser son commerce par ses propres Facteurs, avec un bon nombre de Negres armés pour la sûreté de leur voyage. Elle pourroit former un Etablissement au-dessus des cataractes de Govina, où elle entretiendroit de petits Bâtimens propres à naviguer sur le Niger (44) jusqu'à l'opposite de Tombuto, & s'épargner ainsi les trois quarts de la peine & des frais du voyage par terre. Cette méthode la mettroit en état d'acheter sur les lieux, à très-bas prix, l'or, l'yvoire & les Esclaves qu'elle achete à present des Mandingos, & lui épargneroit les profits qu'ils font sur les marchandises Françoises. Elle excluroit les autres Nations du même commerce. Elle couperoit le cours à celui qu'ils portent sur la riviere de Gambra.

Brue. II. Voyage. 1698.

Utilité que la Compagnie en pourroit tirer.

Telles étoient les vûes de Brue. La juste opinion qu'on a de son courage & de ses lumieres fait juger qu'il les auroit exécutées, si le changement des affaires de la Compagnie ne l'eût obligé d'abandonner son entreprise.

(44) L'Auteur parle toujours dans la supposition que le Senegal est une branche du Niger, &c.

CHAPITRE VII.

Differends entre les François & les Anglois pour le Commerce de la Riviere de Gambra.

Ignorance des Anglois sur l'origine de leurs propres Etablissemens.

Il n'est pas aisé de fixer le tems où les Anglois commencerent à s'établir sur la Riviere de Gambra. Ce seroit d'eux-mêmes qu'on (45) devroit l'apprendre, si les fréquentes interruptions de leur commerce & les changemens des différentes Compagnies qui se formerent pour cette entreprise, n'avoient jetté de la confusion dans un événement déja fort obscur. Il est certain que les Marchands de la premiere Compagnie de Dieppe & de Rouen avoient connu & fréquenté la Riviere de Gambra long-tems avant les découvertes des Portugais. Ces Voyageurs Normands trouvant plus d'avantage pour leur commerce en Guinée que sur la Gambra, négligerent leurs premiers Etablissemens sur cette Riviere pour en former de plus solides à *Mina* ou *la Mina*, au *Petit-Dieppe*, *au Grand & au Petit-Paris*, & dans d'autres Parties de la Côte Méridionale. Le commerce des Esclaves n'étoit point encore commencé, & les Marchands Mandingos n'avoient pas pris l'habitude d'apporter vers la Mer, l'or, l'ivoire & les autres richesses qu'ils tirent des Royaumes de Tombuto, de Galam & de Bambuk.

Succession des François, des Portugais & des Anglois sur la riviere de Gambra.

Les Portugais, qui vinrent ensuite, remplirent la place que les Normands avoient quittée, & firent divers Etablissemens sur la Côte, depuis le Cap Blanco, & dans l'intérieur même du Pays. Il en reste des témoignages dans leurs Forts & leurs Comptoirs, dont les ruines subsistent encore; & malgré la décadence de leurs affaires, ils en ont conservé quelques-uns, à Kachao,

(45) Labat, Vol. III. p. 366. & suiv. Il n'est pas plus surprenant que les Anglois n'ayent rien de certain sur l'origine de leurs Etablissemens en Afrique, qu'il ne l'est de les trouver dans la même ignorance sur d'autres points de leur ancien commerce & de leurs premieres navigations. On en a déja fait remarquer la raison. C'est l'ignorance & la grossiereté de leurs Marchands, qui n'avoient de recommandable alors que leur avidité pour le gain.

BRUE, 1698.

à Bintam & Bissao, sans parler de ceux de la Riviere de Gambra, où ils font par commission un commerce assez considérable, pour les François, les Anglois & les Hollandois (46).

Jamesfort bâti par les Anglois.

Pris & rasé par les François.

Les Anglois, qui succederent aux Portugais, les chasserent de plusieurs lieux dont ils étoient en possession, & choisirent pour leur principal Etablissement une petite Isle au milieu de la Riviere, entre Albreda & Jilfray, à quatorze lieues de l'embouchure. Ils y bâtirent un Fort, qu'ils auroient pû défendre aisément, s'ils y avoient eu des Citernes & des Magasins à l'épreuve des bombes. Mais le défaut de ces deux avantages l'ayant exposé aux incursions des François & des (47) Pyrates, il fut pris plusieurs fois, pillé, démoli, & les affaires de la Compagnie Angloise réduites si bas, qu'elles n'auroient jamais pû se rétablir sans l'assistance du Parlement. Cet Etablissement portoit le nom de Jamesfort, & le tems de sa plus grande disgrace fut l'année 1695, où il fut pris & rasé par le Comte de Gennes.

Brue établit des Comptoirs sur la Gambra.

Aussi-tôt que cette nouvelle fut arrivée en France, la Compagnie Françoise d'Afrique envoya ordre au Sieur Bourguignon son Directeur Géneral au Senegal, de prendre possession des ruines du Fort Anglois, & d'établir un commerce reglé sur la Riviere de Gambra. Il executa la premiere partie de cette commission (48) au mois de Septembre 1696; mais négligeant l'autre, il ne laissa personne dans le Fort pour y résider. Le Sieur Brue, qui retourna au Senegal le 20 d'Août 1697, avec la qualité de Directeur, s'appliqua plus sérieusement au progrès du commerce sur la Gambra. Il y envoya, au mois de Septembre de la même année, une Barque qui exerça le commerce sur la Riviere jusqu'à Guioches, & qui fit les Traités nécessaires avec le Roi de Barra & les autres Princes du Pays. L'année suivante, il y établit des Comptoirs à Albreda & à Jereja sur la Riviere de Bintam ou Vintain, où il mit un Facteur avec quatorze François. Plusieurs Chaloupes Françoises remonterent assez loin la Riviere de Gambra, & renouvellerent le Commerce avec les Nations qui en habitent les bords.

Querelle des François avec deux Rois Negres.

On pourroit s'étonner que les François n'eussent pas choisi pour leur établissement la Ville même de Bintam, dont la situation est plus favorable au commerce que celle de Jereja. Mais lorsque M. de Genes avoit pris Jamesfort, il avoit brûlé deux Chaloupes Angloises qui se carenoient près de cette Ville; ce qui avoit tellement irrité l'Empereur de *Foigny* ou *Fonia*, dont Bintam est la Capitale, qu'il fut long-tems sans vouloir souffrir qu'ils s'établissent dans ses Etats. Ils se firent une autre querelle avec le Roi de Barra, dont ils prévinrent sagement les suites. Brue ayant donné des ordres rigoureux pour arrêter l'Interlope, un Vaisseau de la Compagnie Françoise, nommé *la Marianne*, se saisit d'un Bâtiment Anglois sur lequel ce Prince avoit quelque intérêt. Mais le Facteur lui restitua de bonne grace cent Esclaves qui se trouverent à bord. La conduite de cet Officier, après avoir été blâmée par la Compagnie, obtint ensuite des éloges lorsqu'elle fut mieux approfondie. Il avoit jugé qu'il valoit mieux renoncer au petit avantage d'une saisie, que de fournir au Roi de Barra un prétexte pour piller le Comptoir François.

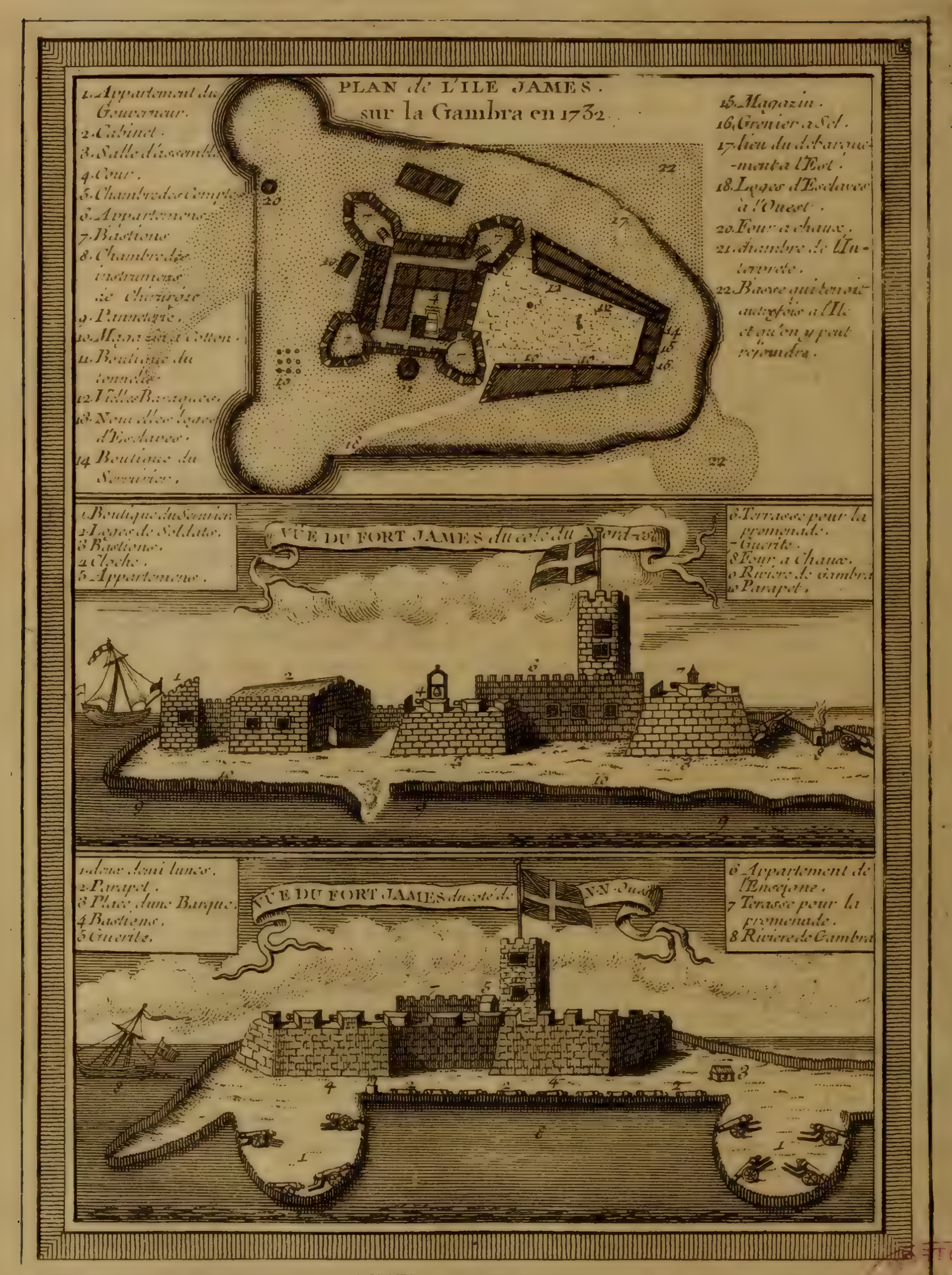
Le Commerce de la Gambra est restitué aux Anglois.

La Compagnie de France continua de jouir du Commerce jusqu'à la Paix

(46) Voy. le Voyage d'Afriq. par M. Moore. & 262.
(47) Johnson, Histoire des Pyrates, p. 231. (48) Labat, Vol. IV. p. 276.

de




PLAN de L'ILE JAMES.
sur la Gambra en 1732.
1. Appartement du Gouverneur.
2. Cabinet.
4. Cour.
7. Bastions
15. Magazin.
16. Grenier a Sel.
18. Loges d'Esclaves a l'Ouest.
20. Four a chaux.
VUE DU FORT JAMES du côté du Nord
3 Bastions.
4 Cloche.
5 Appartements.
6 Terrasse pour la promenade.
8 Four a Chaux.
10 Parapet.
VUE DU FORT JAMES du côté de N.N.Ouest
2 Parapet.
3 Place d'une Barque.
4 Bastions.
5 Guerite.
6 Appartement de l'Enseigne.
7 Terasse pour la promenade.
8 Riviere de Gambra

T. II. N° 2.

de Riswick, où Jamesfort fut restitué à la Compagnie Royale d'Afrique qui n'avoit pas cessé de subsister en Angleterre. Elle y envoya M. *Corker* pour Gouverneur, au commencement de l'année 1699. Le Parlement d'Angleterre voulant rétablir ce Fort sans aucune dépense pour l'Etat, rendit le Commerce libre dans la Riviere de Gambra, sous la seule condition de payer au Directeur de la Compagnie dix pour cent à l'arrivée de chaque Vaisseau, ou vingt pour cent à leur retour en Angleterre. Il est impossible de représenter quelle multitude de Vaisseaux Anglois cette permission conduisit en Afrique, & quelle confusion elle mit dans le Commerce. Chaque Capitaine se hâtant de prévenir les autres, pour être plutôt chargé, le prix d'un Esclave monta jusqu'à quarante barres. Les Marchands Mandingos, qui n'en tiroient que quinze ou dix-sept de la Compagnie de France & de celle d'Angleterre, à Barakonda ou à Guioches (49), furent attirés à l'embouchure de la Riviere par l'espérance d'un profit qui compensoit avantageusement leurs peines. Ainsi les Agens des deux Compagnies se virent forcés de demeurer oisifs, & d'attendre patiemment la fin de ce ruineux commerce. Depuis le mois de Janvier 1699 jusqu'au mois de Juin, tous ces Négocians particuliers ne transporterent pas moins de trois mille six cens Esclaves, & répandirent dans le Pays plus de marchandises qu'il n'en falloit pour plusieurs années.

Brue. 1699.

Imprudence de la Compagnie Angloise.

La Compagnie Angloise ouvrit enfin les yeux sur son imprudence. Elle sentit qu'il auroit mieux valu ne rien recevoir du Parlement pour les réparations de Jamesfort, que d'accepter un bienfait pernicieux, dont l'effet manifeste étoit de ruiner son propre Commerce. Elle avoit esperé de nuire par cette méthode au Commerce des François, & les plus grandes pertes tomberent sur elle-même. Cependant M. Corker avoit établi des Comptoirs dans plusieurs endroits où sa Compagnie n'en avoit jamais eu. Outre ceux des bords de la riviere, & de Jereja, il en avoit à *Joval* (50), & à *Portodali*. Il avoit envoyé au Roi de Kayor, qu'on a vû paroître tant de fois sous le titre de Damel, quelques-uns de ses Facteurs, avec des marchandises, & l'ordre de les vendre à ce Prince avide fort au-dessous de leur prix, en les accompagnant de présens considérables. Ces liberalités avoient eu si peu de succès, que le Damel après avoir promené les Facteurs Anglois de Ville en Ville, comme il avoit déja fait dans une autre occasion, les avoit renvoyés sans payement, & fort heureux d'être échappés de ses mains. Corker avoit fait beaucoup plus. Il avoit vendu les marchandises de la Compagnie au même prix, c'est-à-dire, aussi bas que les Vaisseaux d'Interlope; il avoit employé la force pour fermer l'entrée de la Riviere aux Bâtimens de la Compagnie Françoise; il en avoit arrêté quelques-uns, & fait feu sur les autres, sous prétexte qu'ils étoient sans Passeport. En un mot, il avoit déclaré dans toutes les occasions une haine ouverte aux François.

Son Directeur général y met le comble.

Il reconnut enfin son erreur, & dans le chagrin de tant d'imprudences, il écrivit à la Compagnie Royale qu'il valoit mieux renoncer au dix pour cent, réparer le Fort à ses propres frais, & vivre en bonne intelligence avec la

Il s'apperçoit de sa faute.

(49) Autrement *Joar*. On ne doit pas être surpris de voir porter deux, trois noms, & quelquefois plus au même lieu; c'est-à-dire, celui qu'il a dans le Pays, & celui qu'il a reçu des François, des Portugais, des Anglois, &c.

(50) Joal, Jualf, *ou* Joala.

BRUE. 1699.

Compagnie Françoise, que de s'exposer tôt ou tard à la nécessité d'abandonner le Commerce. D'un autre côté, il proposa au Directeur François un accommodement, par lequel le prix des marchandises devoit être reglé de concert entre les deux Compagnies, avec des mesures unanimes pour arrêter le commerce d'Interlope aussi-tôt que l'Acte de 1695 auroit été révoqué par le Parlement d'Angleterre. Il envoya dans cette vûe un Officier au Fort Saint-Louis, le 10 de Novembre 1699, chargé de ses complimens pour Brue, & d'un projet de Concordat dont on nous a conservé les articles.

Projet d'un Concordat avec les François.

I. Que la Compagnie Françoise conserveroit sur la Riviere de Gambra le même commerce dont elle avoit joui avant la guerre, c'est-à-dire, le droit d'entretenir des Comptoirs à Albreda & Jereja; & que les Agens vivroient, comme auparavant, en bonne intelligence avec ceux de la Compagnie Royale d'Angleterre.

II. Que la Compagnie Angloise ayant eu avant la guerre des Comptoirs à Joal & Portodali, elle continueroit de jouir des mêmes Privileges.

III. Que la Barque Françoise du Sieur *Desnos* étant la seule qui eût été saisie par les Anglois, elle seroit restituée à l'ordre du Sieur Brue, & que s'ils s'étoient portés à cette violence, c'étoit uniquement parce que le Sieur Desnos, sous prétexte de se rendre à *Guikar* (51) pour se faire payer de quelques dettes, avoit exercé un commerce illicite, & menacé outrageusement le Général Anglois de détruire son Fort.

IV. Que comme il venoit encore un si grand nombre de Vaisseaux d'Angleterre, il paroissoit impossible d'établir actuellement un Tarif pour les Esclaves; mais que cet article seroit reglé aussi-tôt que le Général Anglois auroit reçu les ordres de sa Compagnie.

V. Que la Compagnie Royale d'Angleterre ne pouvant chagriner les Marchands particuliers, tant qu'ils seroient autorisés par l'Acte du Parlement, le Général François ne devoit pas prendre en mauvaise part qu'elle leur accordât son secours dans l'occasion.

Brue envoya cette réponse aux Anglois, par le même Officier.

Réponse du Général François.

I. Qu'on étoit convenu, par la Paix de Riswick, que les conquêtes seroient restituées de part & d'autre, & toutes les affaires rétablies dans le même état où elles étoient avant la guerre. Qu'avant la guerre le commerce de la Compagnie Angloise étoit borné à la Riviere de Gambra; au lieu que celui des François s'étendoit par Lettres Patentes depuis le Cap-Blanco jusqu'à la Riviere de Sierra Leona; que la Compagnie Françoise avoit toujours eu le même droit que les Anglois de commercer sur la Riviere de Gambra, témoins les Comptoirs qu'elle avoit toujours entretenus à Albreda & à Jereja: qu'assurément on ne pouvoit lui contester d'en avoir autant que les Interlopiers Anglois & Portugais: qu'il étoit de l'intérêt mutuel des deux Compagnies de s'unir dans un commerce libre, & d'établir pour les marchandises un Tarif auquel les Négres seroient forcés de se soumettre, lorsqu'ils ne pourroient plus prendre avantage de la mauvaise intelligence des deux Nations pour troubler le Commerce.

II. Que la Compagnie Angloise étant limitée à la Riviere de Gambra, il

(51) Ce lieu est nommé ailleurs Ginhor; c'est vraisemblablement le même que *Joar*.

n'étoit pas raisonnable qu'elle prétendît s'établir à Joal & à Portodali, puisque c'étoit empieter sur les Droits de la Compagnie Françoise.

Brue. 1699.

III. Que le Sieur Brue se promettoit de l'équité du Général Corker qu'il restitueroit au Sieur *Marchand*, Magasinier de la Compagnie Françoise à Albreda, la Chaloupe & les effets qui avoient été saisis, suivant l'Inventaire qui seroit délivré : qu'à l'égard du Sieur Desnos, le Sieur Brue auroit rendu au Général Anglois la justice qui étoit dûe à son caractere, s'il eût pris la peine de la demander ; que le Sieur Brue avoit déja rappellé Desnos pour lui faire rendre compte de sa conduite ; mais qu'il prioit le Général Anglois d'éviter à l'avenir toutes les voies violentes, qui ne pouvoient servir qu'à rompre l'harmonie & l'amitié que les François souhaitoient d'entretenir.

IV. Qu'il souhaitoit ardemment que le Général Anglois voulût représenter à sa Compagnie la nécessité de fixer, pour le prix des Esclaves, un Tarif qui fût commun aux deux Nations, & que les Officiers des deux Compagnies fussent obligés d'obsérver fidélement.

V. Qu'avec toute la déférence qui étoit dûe au Parlement d'Angleterre, il ne faisoit pas difficulté de dire, qu'il y avoit eu de l'injustice à donner la liberté du Commerce aux Marchands particuliers, au préjudice non-seulement de la Compagnie d'Angleterre, mais de celle même de France, dont les intérêts dans cette occasion n'étoient pas différens.

Brue finissoit en exhortant M. Corker à presser sa Compagnie d'employer tout son crédit pour faire supprimer la permission du Commerce particulier, & lui promettoit d'engager la sienne à s'unir, pour représenter au Parlement l'importance de cette suppression.

Voyage que Brue fait à la riviere de Gambra.

L'inclination que Brue avoit à fixer, avec la Compagnie d'Angleterre, un Tarif ou un prix reglé pour les marchandises, sur un pied dont les deux Nations pussent tirer autant de satisfaction que d'avantage, lui fit naître la pensée d'entreprendre un voyage à la Riviere de Gambra, sur la *Princesse*, Vaisseau de trente-deux piéces de canon. Il entra dans cette riviere le 10 de Février 1700. Son premier soin fut d'envoyer faire des complimens au Général Corker. Mais apprenant qu'il étoit allé à *Kachao*, il prit ce tems pour visiter les Comptoirs d'Albreda, de Jereja & de Bissao. En chemin il se saisit d'un Vaisseau Hollandois nommé l'*Anne*, qui faisoit le Commerce sur cette Côte. Comme il falloit passer devant Jamesfort pour se rendre avec sa prise au Comptoir d'Albreda, il salua les Anglois de neuf coups de canon, & leur envoya un de ses Officiers pour sçavoir quand leur Général pourroit recevoir sa visite. Ils répondirent à son artillerie coup pour coup. Le lendemain un Capitaine de Vaisseau, nommé *Joanes*, vint faire les complimens de M. Corker au Général François, & l'assurer qu'aussitôt qu'il seroit délivré de sa goute, il s'empresseroit de l'aller voir à Albreda.

1700.

Il se présente devant Jamesfort.

Politesses qu'il reçoit des Anglois.

Cependant on convint que Joanes iroit prendre Brue à Albreda, lorsque Corker commenceroit à se porter mieux. Il s'y rendit trois jours après, avec deux magnifiques Barques, au bruit des trompettes & des hautbois. Sept Vaisseaux Anglois, qui étoient à l'ancre dans la riviere, déployerent leurs pavillons au passage du Général François & le saluerent de leur artillerie. En descendant, il trouva le Lieutenant du Fort & tous les Capitaines des Vaisseaux assemblés pour le recevoir. La Garnison étoit sous les armes. Corker, qui

BRUE. 1700.

n'étoit pas encore bien remis de sa goute, ne laissa pas de venir au-devant de lui jusqu'à la porte. Après le premier compliment, les deux Généraux entrerent dans une grande salle, où la table du festin étoit déja préparée. Elle étoit faite en longueur. Corker fit placer Brue au sommet. Il se mit à sa droite, & le Lieutenant du Fort à sa gauche. Les Officiers François furent placés d'un côté, & les Capitaines Anglois de l'autre. On servit beaucoup de grosse viande, & des pâtés de différentes sortes. Le vin, le *punch*, le *sangris* & l'eau-de-vie brûlée ne furent point épargnés. Les santés des Rois de France & d'Angleterre, des Compagnies Angloise & Françoise, & des deux Généraux furent bûes avec autant de décharges de l'artillerie du Fort. Enfin, la fête ayant duré jusqu'à deux heures après minuit, Brue fut conduit à Albreda & salué comme en arrivant par tous les Vaisseaux Anglois.

Il reçoit leur visite à son tour.

Deux jours après cette visite, il reçut celle de Corker, qui s'étoit promis de le surprendre, mais qui se trouva fort loin de ses espérances. Les Anglois furent surpris de la magnificence avec laquelle ils furent traités, & tout prévenus qu'ils sont en faveur de leurs propres usages, ils convinrent que rien n'approchoit de la galanterie des François. A l'égard du cérémonial il fut le même qu'à Jamesfort. Le Général Anglois & ses Officiers se retirerent fort satisfaits, après être convenus avec Brue de se revoir le lendemain sur le Vaisseau Anglois du Capitaine *Brown*, qui étoit entre Albreda & Jilfrey. Mais la fête & les plaisirs avoient été poussés si loin, qu'on fut obligé de remettre cette Assemblée au 19 d'Avril, & de regler qu'elle se feroit sans cérémonie dans le Fort.

Conférence dans le Fort Anglois.

Brue s'y rendit, & la conférence s'ouvrit après le dîner. Corker parut fort disposé à suivre toutes les vûes du Général François; mais ses pouvoirs n'étant pas assez étendus pour rien conclure sans le consentement des Capitaines qui étoient à l'ancre dans la riviere, il devint nécessaire de les faire inviter à l'assemblée, quoiqu'il fût aisé de prévoir qu'ils ne goûteroient pas des résolutions, qui devoient mettre fin à leur commerce. Cependant ayant été appellés, Brue leur représenta le préjudice extrême que les Marchands particuliers apportoient au Commerce des deux Nations, en fournissant aux Négres des marchandises au-dessous de l'ancien prix; ce qui leur avoit donné l'occasion d'augmenter à l'excès celui des Esclaves & des provisions. Pour remédier à ce désordre & rétablir le Commerce sur l'ancien pied, il leur demanda la permission de proposer quatre articles.

Articles proposés par Brue.

I. Que si l'on vouloit couper désormais la source à toutes les contestations, il falloit nécessairement fixer les lieux où les deux Compagnies avoient le droit du Commerce, soit ensemble, soit séparément; que dans cette vûe il falloit que les Comptoirs des deux Compagnies à Joal & à Portodali commençassent par se retirer de ces deux lieux, jusqu'à ce que le fond des affaires fût ajusté entre les Supérieurs respectifs.

II. Que si les Anglois persistoient, après cette convention, à faire le commerce du côté de Joal & de Portodali, les François auroient la même liberté sur la riviere de Gambra.

III. Qu'il paroissoit convenable aux intérêts des deux Compagnies que le Gouverneur Anglois fit saisir & confisquer les Vaisseaux Portugais qui viendroient commercer dans la Gambra.

IV. Que si le Tarif n'étoit pas bientôt reglé, suivant le quatriéme article du Mémoire qu'il avoit envoyé au Général Anglois, le Commerce de l'Europe étoit perdu sans ressource, puisque les Négres ne cessoient pas d'augmenter de jour en jour le prix de leurs marchandises & de diminuer celui des marchandises de l'Europe. Il en donnoit pour exemple le prix des Esclaves, qui étoit monté à trente ou quarante barres par tête, tandis que celui de la Compagnie n'avoit jamais surpassé vingt ou vingt-deux barres.

Difficultés de la part des Anglois.

Brue reconnut bientôt que ses propositions ne s'accordoient pas avec les interêts de la plus nombreuse partie de l'Assemblée. Les Capitaines étant sortis un moment avec leur Général, rentrerent presqu'aussi-tôt, & Corker répondit à Brue en leur nom, que sans un ordre exprès de la Compagnie d'Angleterre, autorisé par le Parlement, ils ne pouvoient consentir au Tarif proposé entre les deux Nations; qu'ils ne troubleroient pas les François dans la possession de leur commerce à Albreda & à Jereja, mais qu'ils ne leur accorderoient jamais la liberté de remonter plus haut dans la riviere, puisque les François la leur avoient ôtée dans celle du Sénégal; qu'à l'égard de la Felouque du Sieur Desnos, qui n'avoit été qu'arrêtée, elle seroit rendue au Sieur Brue lorsqu'il voudroit la demander : que la proposition d'interdire aux Anglois le commerce de Joal & de Portodali regardoit le Parlement d'Angleterre, qui prendroit soin sans doute de regler cet article; & que la restitution du Vaisseau de William-Jane contribueroit à terminer là-dessus tous les différends.

Telle fut la fin de la conférence. On prit de part & d'autre le Mémoire de ce qui s'étoit passé, & les deux Généraux se séparerent avec de grands témoignages d'amitié & de civilité.

La Compagnie Angloise nomme un nouveau Gouverneur.

Brue s'étant apperçu que le Général Anglois favorisoit sécretement son opinion, se flatta qu'il employeroit son crédit auprès de la Compagnie Angloise pour avancer le succès de ses intentions. Mais Corker fut rappellé vers la fin d'Avril, & le Sieur Pinder nommé pour lui succéder. La Compagnie d'Angleterre envoya dans le même tems à Jamesfort une Compagnie de Grenadiers, avec des Ouvriers pour la réparation du Fort, qui portoit encore des marques de l'expédition de M. de Genes. Brue ne manqua point d'écrire au nouveau Général pour le complimenter sur son élévation, aussi-bien qu'au Sieur Corker, pour le féliciter du bonheur qu'il avoit de quitter un climat si préjudiciable à sa santé, & d'aller jouir dans sa Patrie (52) des richesses qu'il avoit acquises en Afrique. Pinder en recevant la Lettre du Général François, lui envoya son Lieutenant, avec son Chapelain & le Capitaine du Vaisseau qui l'avoit amené pour lui rendre ses politesses. Ils s'assemblerent plusieurs fois; &

Espérances d'accommodement.

cherchant tous deux les véritables intérêts de leur Compagnie, ils formerent enfin un plan de paix & de commerce, qu'ils entreprirent de faire approuver à Paris & à Londres. En même tems Pinder communiqua au Général François un Mémoire présenté au Parlement d'Angleterre par la Compagnie Royale d'Afrique, en lui apprenant qu'il y avoit lieu d'espérer que les soins des Ambassadeurs des deux Couronnes dans les Cours respectives produiroient bientôt une parfaite intelligence.

(52) Il avoit gagné en peu de tems treize mille cinq cens livres sterling.

BRUE. 1700.

Raisons qui les font manquer.

Après beaucoup d'efforts, Brue perdit l'espérance de réussir dans ses vûes. Quoique le Gouverneur Anglois les approuvât; les Marchands particuliers, dont les intérêts étoient fort différens de ceux de la Compagnie, ne cesserent pas de s'y opposer; &, par leur crédit ou leurs libéralités, ils obtinrent du Gouvernement d'Angleterre un Vaisseau de guerre de cinquante piéces de canon pour assurer leur Commerce.

Un Vaisseau Anglois se présente devant Gorée.

Aussi-tôt que ce Vaisseau, nommé le *Rochester*, fut arrivé dans la riviere (53) de Gambra, le Capitaine *Mayn*, qui le commandoit, écrivit à Brue que sur diverses plaintes des Sujets de l'Angleterre, qui accusoient la Compagnie Françoise de les troubler dans leur commerce, & d'avoir fait saisir plusieurs Bâtimens Anglois, contre les articles formels du Traité de Riswich, le Roi son Maître l'avoit envoyé pour protéger le Commerce Anglois sur cette Côte, & pour demander la restitution des Vaisseaux saisis, particuliérement celle du Brigantin le *Saint Georges*. La réponse du Général François n'étant pas venue aussi-tôt que Mayn l'attendoit, il sortit de la riviere pour aller mouiller devant Gorée, hors de la portée du canon, & dépêchant un de ses Officiers à Brue, avec le pavillon blanc, il lui fit demander si sa Nation étoit en paix ou en guerre avec les Anglois. Le Député déclara aux François que le Vaisseau qui avoit mouillé dans leur Rade étoit un Vaisseau de guerre Anglois de cinquante piéces de canon; que si le Fort lui faisoit l'honneur de le saluer, les Anglois rendroient coup pour coup; mais qu'ils demandoient du moins que le Fort fit feu de deux piéces, pour leur faire connoître qu'on n'étoit pas en guerre avec eux. Brue répondit que ce n'étoit pas l'usage des Forts Royaux de saluer les premiers; mais que si les Anglois vouloient commencer, on leur rendroit coup pour coup. L'Officier Anglois n'espérant plus de faire tomber Brue dans le piege, lui demanda une réponse à la Lettre du Capitaine. Elle lui fut accordée sur le champ. Brue lui marquoit qu'il lui avoit envoyé la copie d'un Arrêt du Conseil d'Etat, datté le 24 d'Avril 1700, dans lequel il trouveroit les explications qu'il demandoit, sur-tout par rapport au Vaisseau le *William-Jane*, qui malgré les représentations du Lord Manchester, Envoyé d'Angleterre à Paris, & quoiqu'il eût payé dix pour cent à la Compagnie Angloise, avoit été déclaré de bonne prise; que le Brigantin le *Saint Georges*, que Mayn réclamoit, ayant été pris sans permission & sans passeport, étoit encore plus sujet à confiscation. Il ajoutoit que toute sa passion étoit de vivre en bonne intelligence avec les Anglois, suivant les ordres du Roi son Maître & ceux de sa Compagnie, pourvû que les Anglois ne fissent rien de propre à la troubler. Après avoir reçu cette Lettre, Mayn leva l'ancre & s'éloigna de Gorée.

Artifices des Officiers.

Ils se retirent.

Les Officiers de la Compagnie Angloise furent bientôt forcés de reconnoître que les propositions de Brue étoient ce qu'ils pouvoient accepter de plus utile. La guerre ayant éclaté dans l'Europe, toute la diligence qu'ils apporterent à mettre Jamesfort en état de se défendre, ne l'empêcha point d'être pris au commencement de 1703 par le Sieur de la Roque avec un seul Vaisseau, & l'année suivante il fut pillé par Henri Baton, Armateur de la Martinique, qui montoit un Brigantin nommé *le Fanfaron*, avec cent vingt hommes. Ainsi

Jamesfort pris & pillé.

(53) Il étoit arrivé le 12 de Mars 1701.

le Commerce de la Compagnie Angloise fut réduit si bas sur cette Côte, qu'elle se vit obligée de proposer à la Compagnie Françoise un Traité de neutralité, dont les articles furent signés à Londres le 8 Juin 1705 par les Agens des deux Partis. On nous en a conservé la substance.

Neutralité proposée par la Compagnie Angloise.

Articles dressés.

I. Que les deux Compagnies ordonneront à leurs Gouverneurs & leurs Officiers dans tous leurs Etablissemens sur la Côte d'Afrique, depuis le Cap Blanc jusqu'à la riviere de *Sierra Leona*, de vivre en bonne intelligence & de s'aider réciproquement contre les Négres ou quiconque entreprendroit de troubler leur Commerce. II. Que la Compagnie Angloise s'engage à ne pas permettre qu'aucun de ses Officiers, de ses Agens, & de ses Commandans de Vaisseaux, attaque ou chagrine, par mer ou par terre, aucun Fort, aucun Comptoir, ni aucun autre Etablissement de la Compagnie Françoise; depuis le Cap Blanc jusqu'à la riviere de Sierra Leona; ni aucune Barque, Vaisseau, ou Bâtiment de la même Compagnie, exerçant le Commerce dans les rivieres ou sur la Côte. III. Que la Compagnie Françoise du Sénégal promet les mêmes égards pour la Compagnie Angloise entre le Cap Blanc & les rivieres du Sierra Leona & de Scherbaro inclusivement. IV. Que si quelque Vaisseau de l'une ou l'autre Compagnie étoit pris par les Armateurs, les Pyrates, ou les Vaisseaux de guerre de la Nation opposée, cette violence qu'aucune des deux Compagnies ne peut prévenir, ne sera pas regardée comme une infraction du Traité. V. Que les deux Compagnies s'employeront auprès de leurs Cours respectives pour obtenir que les Vaisseaux de guerre de l'une & l'autre Nation ne commettent pas d'hostilités dans les bornes qu'on a nommées. VI. Que pour l'exécution de ces articles, le Traité sera déposé entre les mains du Sieur André de la Porte à Leyden, & qu'on s'engage de part & d'autre à le signer & le ratifier aussi-tôt que la défense du Commerce sera levée par les deux Cours. VII. Qu'on promet aussi de ne rien négliger des deux côtés auprès du Ministre de chaque Nation. VIII. Que les deux Compagnies donneront ordre à leurs Gouverneurs, leurs Facteurs & leurs Agens de se rendre fidélement les Déserteurs.

Deux avantures de Brue.

Pendant que Brue étoit au Comptoir d'Albreda, il eut deux avantures remarquables. La premiere fait honneur à sa continence, dans l'attaque qu'elle reçut d'une fameuse Courtisane du Pays. C'étoit une femme de distinction, fille d'un Roi, & veuve d'un Portugais. Elle n'avoit pas été moins galante pendant son mariage que depuis qu'elle étoit veuve; & ses charmes ayant fait impression sur le Roi de Barra, elle avoit fait avec lui quelques marchés fort avantageux. L'Auteur loue la beauté de sa taille & celle de son visage. Elle étoit adroite & rusée. Elle parloit en perfection les langues Françoise, Angloise & Portugaise. Elle sçavoit même écrire dans ces trois langues. Ses richesses, la beauté de sa maison & la multitude de ses Domestiques relevoient encore l'éclat de ses qualités personnelles. Elle se nommoit *la Signora Belinguera*. Jamais femme ne fut plus exercée dans l'art de plaire & ne connut mieux celui de ruiner ses Amans. Plusieurs Européens en ont fait une expérience qui leur à coûté bien cher. Cependant l'intérêt de la Compagnie obligeoit les Facteurs d'entretenir son amitié par des présens.

Caractere d'une Courtisanne du pays.

Brue n'ayant pû se dispenser de lui rendre une visite, elle le reçut dans une

BRUE. 1700.

grande salle, ouverte de trois côtés, à la maniere des Portugais, & fort bien ornée de fauteuils & de tapisseries. Il ne paroît pas qu'il eut dessein de rendre sa visite fort longue. Mais la Signora, qui pensoit à le mettre au nombre de ses conquêtes, le retint à dîner avec les caresses les plus flatteuses. Le repas fut servi fort proprement. D'abord il ne manquoit rien à la beauté du linge. Le premier service consistoit en fruits du Pays, tels que des citrons, des oranges, des melons, & deux ou trois sortes de bananes & de kurbatis. Il fut relevé par trois Poulets au riz, où le poivre dominoit beaucoup, & par deux Pintades désossées, & farcies. Pour rôti, c'étoient des Poulets gras, du Mouton & d'autres viandes, accompagnées de Jambons & de Langues à l'Européene. Les liqueurs furent d'excellent vin de palmier, & du punch. La Signora ne but que de l'eau pendant le dîner, mais elle prit un peu de punch au Dessert. Elle entretint la Compagnie avec tout l'agrément possible. Brue, ou son Editeur passe modestement sur les efforts qu'elle fit pour plaire, & se contente de remarquer que si elle perdit ses peines, ce ne fut pas pour les avoir épargnées.

Repas qu'elle donne à Brue.

Sa parure.

Elle étoit vêtue d'une chemise d'homme, fort fine, avec des boutons d'or au col & aux poignets. Par-dessus, elle portoit un corset de satin à la Portugaise, & pour jupe une de ces belles étoffes du Cap-Verd, qui se nomment *Pagne alte*. Sa Coeffure étoit une sorte de turban de mousseline blanche brochée d'or, qui s'élevoit un peu sur le front. Elle avoit un colier de grains d'or entremêlés d'ambre & de corail, & de très-belles bagues presqu'à tous les doigts. Cette parure ne contribuoit pas peu à relever ses charmes naturels. Brue lui fit un fort beau présent, & se crut fort heureux d'être échappé aux piéges d'une femme si dangereuse.

Avanture d'un Imposteur Négre.

Sa seconde avanture fut avec un Imposteur Négre, qui se donnoit pour Prophete, & qui se prétendoit inspiré du Ciel pour découvrir les secrets les plus cachés. Il se vantoit de pouvoir se rendre invisible, & faire entendre sa voix à toutes sortes de distances. Ses Disciples & ses Partisans attestoient la vérité de ses miracles, & la confirmoient par cent rélations fabuleuses; de sorte que le Peuple toujours crédule & passionné pour les nouveautés, donnoit avidement dans le prestige. Ce Charlatan se disoit envoyé du Ciel pour rétablir l'ordre & la justice; prenoit le titre de *Mamayenbuk*, c'est-à-dire, de grand Justicier. Il étoit sans cesse accompagné d'une multitude armée de ses Disciples. On n'approchoit de lui qu'avec des marques extraordinaires de soumission. S'il parloit, tous les Assistans demeuroient dans un profond silence. Il auroit été dangereux de le contredire ou de révoquer en doute la vérité de sa mission. Enfin la faveur du Peuple l'avoit rendu si redoutable, que si sa prudence & sa conduite avoient répondu à son impudence, il n'auroit pas eu de peine à s'élever sur le trône. On voyoit courir de toutes parts des troupes de Négres, pour se mettre sous sa protection; car ceux à qui il donnoit une fois le titre de ses enfans ne se croyoient plus soumis à l'oppression du Roi & des Grands. Dans sa marche, il se faisoit précéder d'un petit tambour. S'il ouvroit la bouche pour prêcher ou pour parler, c'étoit avec un ton d'autorité qui faisoit trembler le Peuple, & qui disposoit tous ses Partisans à lui rendre une obéissance aveugle.

Brue, passant un jour près d'un bois, fut surpris d'y voir une nombreuse assemblée. S'étant avancé vers un grand arbre, qui sembloit attirer les regards de

cette

cette populace, il apperçut des habits suspendus. C'étoient ceux de l'Imposteur; & les Negres paroissoient persuadés qu'il y étoit lui-même, quoique par la vertu de ses secrets il se rendît invisible. Brue, qui étoit à cheval, voulut s'approcher davantage, pour examiner mieux en quoi consistoit l'artifice; mais tout le Peuple s'efforça de l'arrêter par de grands cris, en le menaçant d'une mort certaine s'il avoit la hardiesse de toucher aux habits. Ses Laptots mêmes, le voyant sourd aux prieres & aux menaces, se mirent à pleurer, comme s'ils eussent déja perdu leur maître. Cependant il arriva au pied de l'arbre, & frappant les habits d'une canne qu'il avoit à la main, il fit voir à l'assemblée qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire. Le Prophête apprenant cette insulte déclara qu'il avoit pardonné au Géneral François, parce qu'il se sentoit de l'affection pour lui, & qu'il sçavoit qu'un jour il devoit se convertir. Après cet incident, Brue eut la curiosité de le voir. Quelques présens qu'il lui envoya le déterminerent à se rendre au Comptoir, mais suivi d'un grand cortege. Sa robe d'écorce d'arbre étoit si longue qu'elle traînoit à terre, quoiqu'il s'en enveloppât la tête pour se cacher la moitié du visage, & qu'il eût aussi les mains couvertes de ses grandes manches. Brue lui fit faire diverses questions par ses Interprêtes. Mais il ne fit aucune réponse. De tems en tems il se mettoit à danser au son de son tambour. La couleur de sa peau étoit fort noire, & son âge paroissoit d'environ trente ans.

Brue détruit ses prestiges.

Il reçoit une visite au Comptoir.

CHAPITRE VIII.

Voyage du Sieur Brue, d'Albreda à Kachao.

PEndant le séjour que Brue fit au Comptoir d'Albreda, il forma le dessein de quitter les bords de la riviere pour s'avancer par terre jusqu'à Kachao (54); moins dans la vûe de satisfaire sa curiosité, que dans la résolution d'y établir un nouveau commerce, & d'examiner par ses propres yeux ce qu'il avoit à se promettre du Pays, sans se fier aux Officiers subalternes, qui ont toujours beaucoup d'intérêt à cacher une partie de la vérité à leurs Supérieurs.

Défiance nécessaire à l'égard des Subalternes.

Il partit d'Albreda, sans autre suite que deux Facteurs, son Chirurgien, ses Domestiques, & un petit nombre de Laptots, pour le transport de son bagage & de quelques marchandises dont il vouloit faire des présens sur la route. En traversant la Riviere de Gambra, il rendit une visite au Gouverneur Anglois de Jamesfort, qui le reçut fort civilement, & qui lui donna pour guide un de ses Officiers, fort versé dans la connoissance du Pays, & des différentes langues des Negres.

Départ du Géneral.

De Jamesfort, il entra dans la Riviere de Vintain, ou Bintam, qui se jette dans la Gambra du côté du Sud, une lieue au-dessus du Fort Anglois. Les Européens l'ont nommée la Riviere de *Saint-Grigou*. L'entrée en est facile & le Canal profond. Ses rives offrent, sur la droite, des collines chargées de grands

(54) Les François prononcent *Kachau*. Les Portugais écrivent *Chacheo*. Les Anglois écrivent *Kachevv*, & prononcent *Kachiou*.

BRUE. 1700.

Bois ; & ſur la gauche, de vaſtes plaintes, ou des prairies qui s'étendent à perte de vûe. La Ville du même nom eſt ſituée ſur la rive droite, au pied d'une colline, & couverte d'arbres qui garantiſſent les maiſons de l'ardeur du Soleil. Brue prit ſon logement au Comptoir Anglois.

Situation de la Ville de Vintain ou Bintam.

Il trouva dans cette Ville quantité de Portugais, qui s'y ſont fait des établiſſemens, & qui ont une plus belle Egliſe qu'à Jilfray. Leurs Chefs ſe rendirent auprès du Géneral François en habits de cérémonie ; c'eſt-à-dire, vêtus de longues robes noires, avec l'épée au côté, le poignard à la ceinture, de grands chapelets à la main gauche, qui pendoient ſur le pomeau de leurs épées, des chapeaux plats comme ceux des Quakers, & de longues mouſtaches. Ils firent un compliment fort grave, qui fut ſuivi de préſens & d'offres de ſervice. L'Alkade, ou le Chef Negre de la Ville, vint faire auſſi ſa cour au Géneral, qui le renvoya fort ſatisfait avec quelques flacons d'eau-de-vie. Le ſoir, Brue rendit viſite à ceux de qui il l'avoit reçue, & crut en devoir une auſſi à la femme d'un Capitaine Anglois, nommé Agis. C'étoit une Mulâtre, qui n'avoit pas encore trente ans, grande, bien faite, & d'une figure agréable, mais ſans beauté. Elle avoit épouſé en premieres nôces un Portugais, qui l'avoit laiſſée veuve dans une grande jeuneſſe, avec un bien aſſez conſidérable. Auſſi ſa maiſon & le nombre de ſes domeſtiques répondoient-ils à ſa fortune. Brue la trouva ſous ſon portique, aſſiſe ſur une natte, avec trois ſervantes Negres qui filoient du coton autour d'elle. Auſſi-tôt qu'elle eut apperçu la Compagnie du Géneral, elle ſe fit apporter un pagne pour ſe couvrir. Ses fileuſes ſe retirerent. Il ne reſta qu'une de ſes filles, & deux Eſclaves Negres qui ſe tinrent debout derriere ſa chaiſe ; car elle en prit une, après en avoir fait donner à toute la Compagnie. Elle parloit fort bien les Langues Portugaiſe & Angloiſe, mais elle ne ſçavoit le François que pour l'entendre.

Portugais qui s'y ſont etablis.

Viſite que Brue rend à Madame Agis.

Après les premiers complimens, une de ſes Eſclaves, jeune & fort jolie, mais vêtue avec peu de modeſtie, préſenta au Géneral du *kola* dans un baſſin d'étain. C'eſt un fruit fort eſtimé des Portugais. Il eſt amer, & jaunit les dents & la ſalive. La même Eſclave lui offrit enſuite, dans une couppe de terre de Portugal, de l'eau fraîche, qu'il ne trouva pas meilleure après avoir mangé du Kola, quoique les Portugais en ayent cette opinion. Madame Agis fit voir au Gouverneur deux petits canons de cuivre, qui avoient appartenu à ſon premier Mari. Brue promit de les acheter. Elle l'invita à dîner le jour ſuivant. Comme il lui reconnut l'eſprit adroit, & qu'il avoit appris qu'elle étoit fort bien à la Cour de l'Empereur de Foigny ou Fonia, il accepta volontiers ſon invitation. Le Capitaine Agis étoit alors à Barakonda. Quelques mois après, ayant trouvé à ſon retour que ſa femme étoit accouchée d'un petit Negre, & la ſoupçonnant de l'avoir eu de l'Alkade, avec lequel il prétendoit avoir découvert qu'elle étoit en commerce de galanterie ; il pouſſa la rage juſqu'à écraſer l'enfant dans un mortier, & le jetter enſuite aux chiens. Sa femme, épouvantée de cette barbarie, prit pendant quelque tems le parti de ſe cacher ; mais ils ſe réconcilierent enfin, & recommencerent à vivre enſemble.

Effet barbare de la jalouſie.

Vers le ſoir Brue fit une promenade autour de la Ville, pour obſerver les bords de la riviere, & le grand nombre de ruiſſeaux qui s'y jettent. Il y vit une ſi prodigieuſe quantité d'Abeilles, qu'il ne fut pas ſurpris que le Pays produiſe tant de cire. Les Habitans de cette Contrée ſont diſtingués par le nom de

Flups ou *Floupes*. Ils ont une langue, ou plutôt un dialecte qui leur est propre. Leur Religion n'a pas d'objet fixe; ou s'ils ont quelques divinités, ils ne leur rendent que des adorations arbitraires. Ceux qui habitent l'intérieur des terres sont farouches, & souvent cruels pour les autres Negres qui passent dans leur Pays, à moins qu'ils ne soient à la suite de quelque Européen. A Bintam, & dans les lieux voisins, ils ont le naturel beaucoup plus doux. Ils aiment les Etrangers, ils sont de bonne foi dans le commerce; mais comme ils ne sont pas capables de tromper, ils n'aiment pas non plus qu'on abuse de leur simplicité. Brue passa quatre jours à Bintam, pour y jetter les fondemens d'un Comptoir, qui reçut bientôt sa perfection. Elle ne fut d'abord retardée que par l'absence de l'Empereur, qui étoit allé secourir le Roi de Komba contre ses Sujets rebelles.

BRUE. 1700.

Caractere des Habitans du pays.

Etablissement d'un Comptoir François.

Le Géneral François quitta Bintam pour se rendre à *Jereja*. La distance n'étant que de sept lieues, il étoit à peine six heures lorsqu'il y arriva; mais les Crépuscules sont si courts dans ces Régions Equinoxiales, que la nuit le surprit tout d'un coup. Il fut reçu dans cette Ville avec de grands honneurs, par l'Alkade Negre, par les Portugais, & par les Facteurs des Comptoirs Anglois & François. Le lendemain, il se rendit au Palais du Roi, qui n'est qu'à une demie-lieue de la Ville. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il se procura des Chevaux pour son cortege. Ils sont non-seulement rares dans le Pays, mais petits & fort mal faits. La plus grande partie du commerce s'y fait par eau.

Brue se rend à Jereja.

Les cabanes du Roi sont en assez grand nombre pour former un petit Village. Brue trouva ce Monarque sur le seuil de sa porte. C'étoit un petit homme, d'une figure assez agréable, les yeux vifs, la bouche riante, & les dents fort blanches. Son habillement n'étoit pas différent de celui des Negres; excepté qu'il portoit sur la tête un chapeau à la Portugaise, & qu'il tenoit à la main une longue épée Espagnole, sur laquelle il s'appuyoit. Après les premiers complimens, il conduisit le Géneral François dans sa salle, & s'assit avec lui sur des sieges de bois. La conversation dura jusqu'à l'heure du dîner. Le Roi fit passer ses Hôtes dans une seconde chambre, où l'on avoit déja servi. Il s'assit avec ses femmes, mais en laissant une place entre la Reine & lui, qui fut remplie par le Géneral. Il ne parut que des femmes, pour servir à table. Le dîner consista dans une grande fricassée de Poulets & quelques plats de riz, de kuskus, & de biscuit. On prodigua le vin de palmier; & Brue ayant fait apporter de l'eau-de-vie, du vin de l'Europe & des confitures; le repas fut poussé jusqu'au soir avec de grands témoignages d'une satisfaction mutuelle. Le Géneral fit divers présens au Roi & à la Reine. Mais ceux qu'il fit au Roi lui furent si agréables, que ce Prince avoua qu'il n'avoit jamais rien vû de si magnifique. Il étoit passionné pour les armes à feu, & l'adresse ne lui manquoit pas pour s'en servir. Ses Sujets ne sont pas moins belliqueux. De bons Officiers en feroient d'excellentes Troupes; & les Anglois l'ont reconnu par plus d'une expérience. Quelques mois avant l'arrivée du Géneral Brue, sur quelques sujets de plainte qui regardoient les droits & les présens, ils envoyerent une Chaloupe bien armée jusqu'à *Jereja*. Le Roi qui avoit mis ses gens en embuscade, derriere quelques arbres, sur le bord de la riviere, reçut ses Ennemis avec un feu si vif, que pendant deux heures ils n'oserent paroître sur le pont; & vraisemblablement il auroit abîmé la Chaloupe, si le reflux de la marée n'étoit arrivé

Il fait sa cour au Roi qui le traite à dîner.

Bravoure de ce Prince & de ses Sujets.

BRUE. 1700.

à propos pour tirer les Anglois d'embarras. Bientôt la paix fut conclue à l'avantage du Roi, qui fut bien payé de la poudre & des balles qu'il avoit employées à se défendre. Outre quantité de Portugais qui vivent dans ses Etats, & qui lui payent un tribut annuel, ses Sujets sont composés de deux Nations Negres, les *Bagnons* (55) & les *Flups*. Les premiers habitent la rive Sud de la Riviere de Gambra, & forment une Nation civilisée, brave & industrieuse. Leurs femmes paroissent entiérement livrées à l'économie domestique, & au soin de leurs familles, avec une application qui n'est pas ordinaire aux Negres. On rapporte que pour éviter la médisance & l'inutilité des discours, elles se remplissent la bouche d'eau pendant qu'elles sont au travail. Le Roi fait sa résidence au Nord (56) de Kasamansa. Il est idolâtre, lui & tous ses Sujets (57), & par conséquent plus facile à convertir que les Mahométans. C'étoit du moins l'opinion de Dom *Juan Felipe*, Gentilhomme Espagnol établi depuis long-tems dans le Pays, & si agréable au Roi, que ce Prince lui avoit donné en mariage une de ses filles, qui ne manquoit ni de jeunesse, ni d'agrémens.

Sagesse de leurs femmes.

Espagnol marié à la fille du Roi.

Dom Juan assura le Géneral qu'il avoit converti sa femme, & que le Roi son Beau-pere avoit embrassé secrettement le Christianisme. Il racontoit même que le ciel avoit confirmé cette conversion par un miracle. Un jour que le Roi étoit tombé dans un précipice, par un faux pas que son Cheval avoit fait sous lui, il ne fit que prononcer avec confiance, Seigneur Jesus, ayez pitié de moi; & par la vertu de cette priere il se retrouva dans son chemin, à l'étonnement extrême des témoins de sa chute; & sans sçavoir lui-même comment cette merveille étoit arrivée. D. Juan avoit offert aux Portugais du Pays de partager les frais d'une Mission. Ils avoient refusé d'entrer dans une si pieuse intention; ce qui lui faisoit croire que c'étoit autant de Juifs déguisés, que la crainte de l'Inquisition avoit chassés du Portugal. Quoiqu'ils portent de grands chapelets, il est certain, ajoute l'Auteur, qu'ils ne menent pas une vie fort chrétienne.

Conversion secrette de ce Monarque.

Juifs Portugais établis en Afrique.

Pour remercier le Géneral de ses présens, le Roi donna ordre à l'Alkade de *Jereja* de lui fournir des Chevaux, & lui prêta trois des siens. Après s'être arrêté six jours, Brue partit accompagné de seize personnes bien armées, de cinq Chevaux de bagage, & de deux Chevaux de main. Le premier jour, sa marche fut de dix lieues. Il arriva le soir à *Paska*, grand Village de Negres Bagnons, dont l'Alkade le reçut fort civilement. On avoit préparé, par l'ordre du Roi, trois grandes maisons pour le loger avec son cortege, & du fourage pour ses Chevaux. Il trouva un Bœuf & un Mouton tués pour son souper, un quartier de Cheval marin, de la volaille, du Poisson, du kuskus & du miel; enfin plus qu'il n'auroit fallu pour traiter cinquante personnes. Outre de l'eau excellente & du vin de palmier, on lui servit une liqueur (58) qui se nomme *Farob*, & qui a quelque ressemblance avec la bierre. Elle se fait avec certains fruits, dont les noms seront rapportés dans l'article des productions naturelles du Pays. On en met plus ou moins, à proportion de la force qu'on veut

Brue continue son voyage. Il arrive à Paska.

Liqueur nommée Farob.

(55) Autrement *Bannons* ou *Baneays*. Moore écrit *Banyans* dans son Voyage d'Afrique, p. 40.

(56) A douze ou treize lieues de la mer, dit l'Auteur anonyme de la Relation qui est à la fin de le Maire, p. 125.

(57) Le même Auteur dit qu'ils adorent les Bois & les Forêts, parce que ces lieux sont remplis de Voleurs, & qu'ils les craignent beaucoup.

(58) Labat, Vol. I. p. 20. & suiv.

donner à la liqueur. Après l'avoir fait bouillir, on la passe au clair dans de grands vaisseaux de terre, où la fermentation lui fait jetter une sorte d'écume ou de lie. Elle a l'odeur & le goût du pain de gingembre. Brue la trouva beaucoup plus agréable que le vin de latanier, dont les Sereres font usage; mais elle enyvre facilement.

Fertilité du pays.

Il avoit été surpris, dans sa marche, de voir le Pays si bien cultivé que rien n'y paroissoit en friche. Les cantons bas étoient divisés par de petits canaux, & semés de riz. Au long de chaque canal, l'art des Habitans avoit élevé des bordures de terre pour arrêter l'eau. Les lieux élevés produisoient du millet, du maïz & des pois de differentes especes, particuliérement une espece noire qui s'appelle *Pois negre*, & qui fait d'excellentes soupes. Les melons d'eau de ce Canton sont d'une bonté parfaite. Il s'en trouve qui pesent jusqu'à soixante livres. Leur graine est couleur d'écarlate, & le jus en est extrémement doux & rafraîchissant. Le Bœuf du Pays est excellent, mais le Mouton est si gras qu'il sent le suif. La Volaille & toutes les nécessités de la vie y sont en abondance.

Cabanes des Habitans.

Entre Jereja & Paska, Brue rencontra une Caravane de Negres & de Negresses, qui attendoient son arrivée pour se garantir, par sa protection, de l'insulte des Flups, qui ne manquent guéres de piller les Passans. Leurs Cabanes sont fortifiées par un enclos de palissades, de sept ou huit pieds de hauteur, qui a plusieurs entrées dans différens endroits du cercle. Les Cabanes sont au centre, fort bien couvertes de feuilles de palmier. Celle où le Géneral fut logé avoit environ vingt pieds de largeur. Elle étoit composée de six chambres. Le Propriétaire lui dit que l'usage des enclos leur venoit également de la nécessité de se défendre contre les bêtes farouches & contre leurs Ennemis. Dix hommes y soutiendroient l'attaque de cent. Près d'un de ces enclos, Brue rencontra un *Guiriot*, c'est-à-dire, un Poëte-Musicien du Pays, avec un bonnet de la forme d'une tête de Bœuf, couvert de certains grains jaunes (59), & défendu par deux grandes cornes. Cet Histrion s'approcha du Géneral, lorsqu'il l'eut reconnu pour le Chef de la Troupe. Il se mit à genoux devant lui, à trois pas de distance, en le regardant d'un œil fixe. Ensuite se levant de même, il se retira sans avoir prononcé une parole.

Poëte musicien Negre.

Chauves-souris monstrueuses.

Les Chauves-souris du Pays sont de la grosseur de nos Pigeons, avec de longues aîles pointues, qui leur servent à s'attacher aux arbres, où elles se tiennent suspendues, en formant ensemble des especes de gros pelotons. Les Negres en mangent la chair, après les avoir écorchées, parce qu'ils croyent que le petit duvet brun dont elles ont la peau couverte est un poison. C'est le seul de tous les Volatilles connus, à qui la nature ait donné du lait pour la nourriture de ses petits.

Retraites singulieres des fourmis.

Brue ayant remarqué, en chemin, des pyramides de terre dans plusieurs endroits, les avoit prises d'abord pour des tombeaux. Mais l'Alkade, qui lui servoit de Guide, l'assura que c'étoit la retraite des Fourmis, & l'en convainquit aussi-tôt en ouvrant un de ces terriers, dont le dehors étoit uni & cimenté, comme s'il eût été l'ouvrage d'un Masson. Ces Fourmis sont blanches, de la grosseur d'un grain d'orge, & fort agiles. Leurs demeures n'ont

(59) C'est la parure de ceux qui sont nouvellement circoncis.

BRUE. 1700.

qu'une seule ouverture, vers le tiers de leur hauteur, d'où elles descendent sous terre par une sorte d'escalier circulaire. Brue fit jetter, près d'un de ces terriers, une poignée de riz, quoiqu'il ne parût aucune Fourmi hors du trou. Mais dans l'instant il en sortit une légion, qui transporterent ce trésor dans leur magasin, sans en laisser le moindre reste, & qui rentrerent dans leur azile lorsqu'elles n'en trouverent plus. Ces especes de ruches sont si fortes qu'il n'est pas facile de les ouvrir.

Le Roi de Jereja entretient à Paska une Garnison de cent Mousquetaires Negres, pour contenir les Flups sauvages dans la soumission, & lever le tribut auquel ils sont assujettis. La Ville, dont le nom signifie en langage Negre, *Arbre* ou *Pavillon du Roi*, contient environ trois cens Habitans. Ses fortifications consistent en six rangs de palissades. Brue y passa un jour & deux nuits, pour se donner le tems de renvoyer les Chevaux qu'il avoit amenés de Jereja, & pour s'en procurer d'autres. Il employa cet intervalle à visiter le Canton, qu'il trouva rempli de Negres occupés de l'agriculture, & les bords de la Riviere, qui sans être fort large ni profonde, nourrit un grand nombre de Crocodiles. Avec beaucoup de peine, il trouva des Chevaux, pour lui & pour les Blancs de son train; & deux Canots, conduits par des Negres, servirent au transport de son bagage. Mais l'après-midi du troisiéme jour étoit arrivé avant qu'il fût en état de partir.

Belle maison d'un Espagnol.

Il s'arrêta la nuit suivante dans la maison d'un Espagnol, à une lieue de Paska, & située sur la même riviere. Elle étoit commode, défendue par une quadruple palissade, dont la plus intérieure étoit flanquée de terre, & montée de huit piéces de canon. Le Maître se nommoit *Don Juan Maldonado*, natif de l'Isle de Cube, & si respecté des Negres, qu'il n'en passoit pas un qui ne vînt lui faire son compliment. Il ne manquoit jamais de reconnoître cette civilité par quelque petit présent, ne fut-ce qu'une aiguillée de fil de la couleur que ces Peuples aiment le plus, & dont ils ornent le collet & les manches de leurs chemises. Le Pays, autour de sa maison, présentoit une fort belle perspective. Les terres qui étoient sans culture consistoient en vastes prairies, entremêlées de petits bois de palmiers & de (60) *polons*. Dom Juan n'étoit pas marié, mais il profitoit de l'usage du Pays, qui permet d'avoir autant de femmes qu'on le desire. Brue admira ici l'adresse d'un Negre, qui tenoit son arc & ses fléches d'une main, tandis que de l'autre il conduisoit un Canot. S'il appercevoit un poisson, il étoit sûr de le percer; & sur le champ il retiroit la fléche avec sa proie. Entre les arbres, qui bordent les deux rives, Brue trouva des Oiseaux de la grosseur des *Trusches*, dont la chair est fort grasse & de très-bon goût. Leur cri consiste à répeter les deux sillabes *ha, ha*, aussi distinctement que la voix humaine.

Il avoit plusieurs femmes sans être marié.

Oiseaux à voix humaine.

En quittant cet agréable Canton, Brue voyagea, pendant deux jours, dans un Pays qui n'est habité que par des Flups. C'est une espece de Negres indépendans, qui se sont établis entre la riviere de Gambra & celle de Kachao. Ceux qui ont été subjugués par le Roi de Jereja & les Portugais, sont assez civilisés; mais les autres, qui habitent les bords de la riviere de Kasamansa, forment

(60) C'est l'arbre qui s'appelle *Fromage* en Amérique; & que du Tertre, dans son Histoire des Antilles, nomme Fromage de Hollande. On en donnera la description.

Brue. 1700.

une Nation ſauvage & barbare (61) qui ménage peu les Etrangers, comme l'expérience l'a fait connoître aux Anglois & aux François. Ils ont peu de commerce avec les Blancs, & ne vivent pas mieux avec leurs voiſins, contre leſquels ils ont perpétuellement la guerre. Les Negres des autres Nations n'auroient pas la hardieſſe de traverſer le Pays des Flups, s'ils ne trouvoient l'occaſion des Voyageurs Européens, qui n'y paſſent pas même ſans ſe mettre en état de ne craindre aucune inſulte. A cette peinture que Brue fait d'un Peuple ſi farouche, on peut joindre ici le témoignage de deux autres Ecrivains. Le premier eſt un Voyageur anonyme, qui a publié de curieuſes remarques ſur cette Côte, à la fin du voyage de le Maire en 1682. Il obſerve que les Flups (62) poſſédent, juſqu'à ſix lieues dans les terres, tout l'eſpace qui eſt depuis la pointe Sud de l'embouchure de la Gambra juſqu'au Village de Bulol, à l'entrée de la riviere de San Domingo. Ceux, dit-il, qui habitent l'embouchure de la riviere de Zamenée, qui eſt la même que celle de Kaſamanſa, ſont ſi ſauvages, qu'aucune Nation n'entretient de commerce avec eux. Chacun d'eux a ſa divinité, qui eſt l'ouvrage de ſon imagination. L'un adore des cornes de Taureau, l'autre une bête, ou un arbre, & leurs ſacrifices ſe font avec autant de bizarrerie. Leur habillement reſſemble à celui des Negres du Cap-Verd & des Habitans de la Gambra; c'eſt-à-dire, qu'il conſiſte dans une piece d'étoffe de cotton, rayé ſuivant la coutume du Pays, pour cacher uniquement leur nudité à la ceinture. Ils n'ont pas de ſucceſſion établie pour les Rois. C'eſt le plus puiſſant qui ſe met en poſſeſſion de l'autorité ſouveraine. Ils cultivent aſſez bien leurs terres, pour y ſemer du riz & du millet. Leurs richeſſes ſont de grands troupeaux de Vaches & de Chevres. Leurs Villages ſont bien peuplés, & ne ſont éloignés que d'un quart de lieue l'un de l'autre.

Nation des Flups ou Flouppes.

Singularités de ſon caractere.

Les Flups qui habitent le côté du Sud de la riviere, ſont d'une cruauté barbare. Ils n'accordent point de quartier aux Blancs qui tombent entre leurs mains, & l'on raconte même qu'ils en mangent la (63) chair. Cette Côte eſt mieux peuplée que celle de la Gambra. On ne compte que deux lieues d'un Village à l'autre; & le plus proche de la mer n'en eſt qu'à un quart de lieue.

J'ai promis le témoignage de deux Ecrivains. Le ſecond eſt (64) un Voyageur Anglois, (65) qui parlant des Flups, Habitans naturels du Sud de la Gambra, les repréſente comme un Peuple tout-à-fait ſauvage, mortel ennemi des Mandingos. Leur Contrée, dit-il, eſt d'une grande étendue, & leurs Villes ſont fortifiées de pieux flanqués de terre. Quoiqu'ils vivent dans l'indépendance & qu'ils n'ayent pas de Rois, l'union eſt ſi bien établie parmi eux, que les Mandingos, en quelque nombre qu'ils ſoient, n'ont jamais pû les ſubjuguer. Leur caractere les rend également capables & d'oublier les bienfaits & de ne jamais pardonner les injures. Le même Auteur ajoûte qu'en 1731, une Chaloupe envoyée pour le Commerce à Kachao, par le Gouverneur de Jamesfort, ayant échoué malheureuſement à vingt lieues dans la Gambra, fut attaquée par ces

(61) Les Portugais les appellent *Bravos.*

(62) Il les appelle *Flouppes.*

(63) C'eſt une opinion qui a peu de fondement en Afrique, & dont on ne laiſſe pas d'être frappé de part & d'autre. Certains Negres croyent que les Blancs ſont capables de les manger, comme les Blancs craignent de l'être par les Negres.

(64) Voyage de le Maire aux Iſles Canaries, p. 114. & ſuiv. Barbot, Deſcription de la Guinée, p. 82. Mais il eſt clair que Barbot a copié le Maire & pluſieurs autres.

(65) C'eſt Moore, dans ſon Voyage d'Afrique, p. 36. Il écrit Floops.

BRUE. 1700.

cruels ennemis de l'humanité. L'Equipage, qui étoit composé de cinq Blancs & de sept Esclaves, se battit avec un courage extrême & tua un grand nombre de Flups. Mais la Chaloupe & tout ce qui lui restoit de défenseurs, auroient été la proie de ces Barbares, si le reflux de la marée ne les eut délivrés d'un si grand danger. En arrivant à Jamesfort, le Gouverneur Anglois leur fit présent à chacun d'un habit neuf, pour récompenser leur valeur. Ce trait confirme ce qu'on a déja rapporté d'après Brue; si ce n'est pas le même événement, avec quelque altération dans les circonstances.

Admirations des femmes pour Brue.

En traversant ce dangereux Pays, les François eurent à passer deux petites rivieres, qui tombent dans celle de Paska. Ils s'arrêterent deux nuits dans les cabanes de quelques Bagnons, qui se trouvent mêlés avec les Flups. Les femmes du Pays, n'ayant jamais vû d'hommes blancs, s'assembloient en foule autour du Géneral, pour admirer sa couleur, ses habits, ses armes, & sur-tout ses cheveux, qu'ils ne pouvoient croire naturels, parce qu'ils étoient fort longs. Il arriva le troisiéme jour à *Jamez*, (66) à quatorze lieues de Paska. Jamez est l'endroit du Pays qui produit le plus de cire. Il s'y tient deux fois la semaine un marché pour le Commerce. Les Portugais, qui l'achetent sans préparation, la purifient & la font transporter à Kachao. On trouve ici moins de férocité à la Nation des Flups. Elle forme une espece de République, sous le Gouvernement de ses Anciens. Les terres y sont bien cultivées; & les Portugais qui s'y sont établis ont des maisons fort agréables. Mais ils y sont infestés par les *Mosquites* (*). Ce fut de-là que Brue renvoya ses Chevaux & qu'il prit des Canots pour le conduire jusqu'à Kachao.

Riviere de Kasamansa.

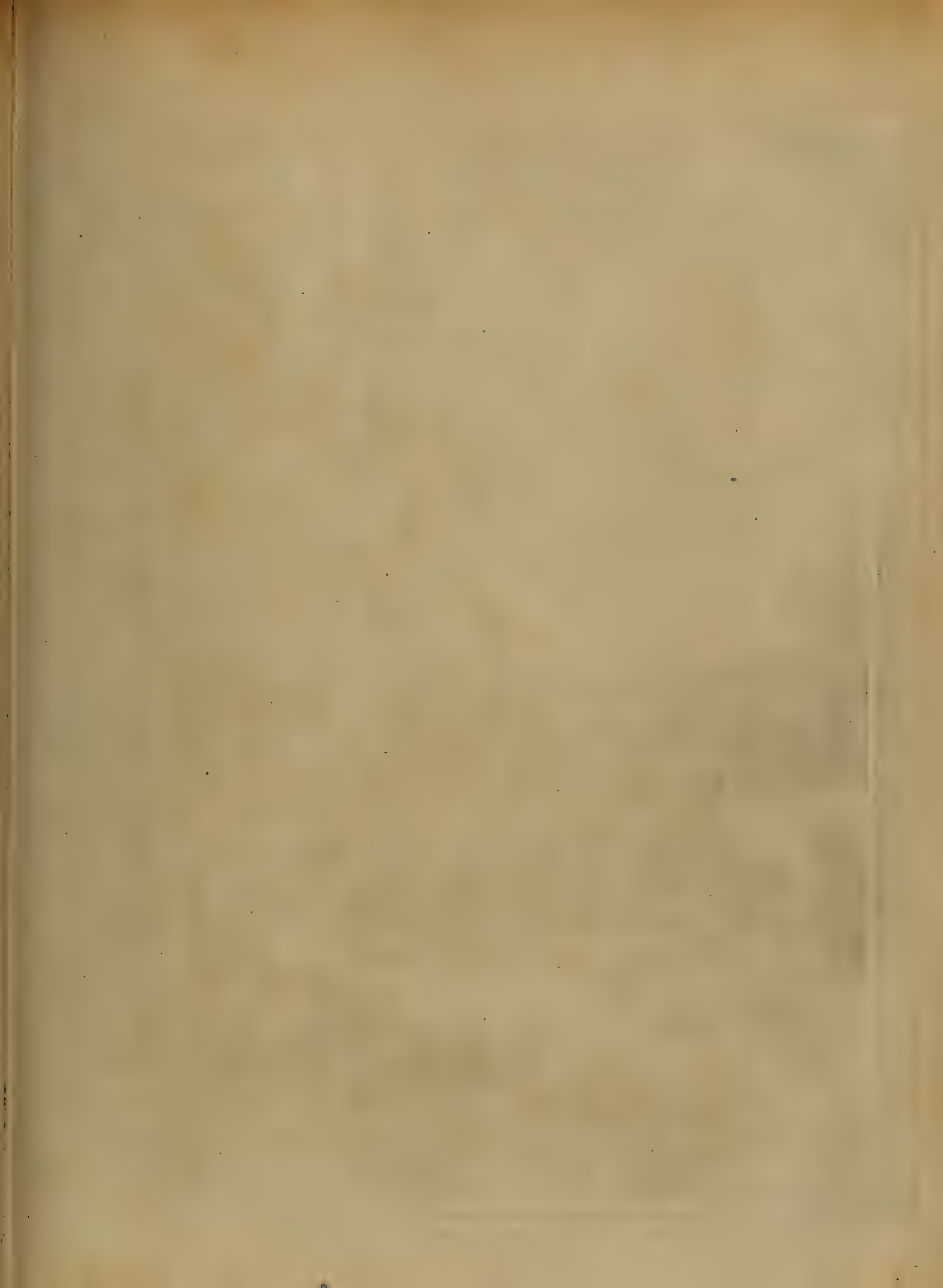
Une lieue au-dessous de Jamez il entra dans la riviere de Kasamansa, deux lieues au-dessus d'un Fort Portugais qui est sur la rive droite de cette riviere, en la remontant, c'est-à-dire au Sud. La Kasamansa va porter ses eaux dans la mer, au Nord de Rio San Domingo. Elle est assez large & assez profonde pour recevoir de gros Vaisseaux; mais la barre est si dangereuse à son embouchure, qu'il n'y peut entrer que des Canots, des Chaloupes & d'autres petits Bâtimens, qui n'y sont pas même exempts de dangers. Le Pays est divisé par plusieurs rivieres, ou plutôt par des torrens sortis d'un grand lac qui se forme dans la saison des pluies, & qui se séchant ensuite, comme les torrens, ne compose plus qu'un marais. Brue passa par le Fort Portugais. Il consiste en deux demi-bastions, qui font face à la riviere, & deux bastions du côté de la terre, montés de quelques pieces d'artillerie. Une lieue plus loin, il trouva le Village de Bayto, où les Portugais ont une redoute ou un magasin palissadé, avec quinze petits canons. La Garnison est de quinze hommes, en y comprenant deux Officiers qui la commandent; mais il étoit aisé de juger, à la pâleur de leur visage & à l'enflure de leur ventre, que la situation de la Place est fort mal saine. Le Commandant reçut les François avec beaucoup de civilité, & les pressa de s'arrêter; mais Brue aima mieux s'avancer vers un Village de Negres Bagnons, situé sur un ruisseau qui passe par *Ghinghin*, & qui se jette dans la riviere de Kachao. Cependant il se repentit d'avoir re-

Fort Portugais & sa Garnison.

(66) Autrement *Jam* ou *Yam*. L'Auteur anonyme, qui est à la fin de le Maire appelle ce lieu *Jam*, & le place à sept ou huit lieues de l'embouchure de Rio San-Domingo. Il dit que les Portugais y ramassent beaucoup de cire, qu'ils envoyent à Kachao & sur la Gambra.

(*) Espece de Mouches, que les Matelots François appellent *Maringuoins*.

fusé





1. Negre qui ratisse la racine de Manioc.
2. Negre qui la rape.
3. Negre qui la sasse.
4. Presoir pour la farine en Sacs.
5. Negre qui fait cuire la Pate.

Cochin filius delin. Tardieu filius Sculp.

Negres de Kachao et de Bissao qui preparent le Manioc. N.° XXIII

fusé les offres de l'Officier Portugais, car à peine eût-il fait cinq cens pas qu'il se vit engagé dans des marais fort humides, & percé jusqu'à la peau par une pluie qui le força d'entrer dans quelques cabanes de Negres, & d'y passer une fort mauvaise nuit. Le jour suivant il gagna un Village où le Roi des Bagnons fait sa résidence. Quoique ce Prince fût absent, ses Officiers fournirent au Géneral François autant de Chevaux & d'Anes qu'il en avoit besoin. Avec ce secours il arriva le même soir à Ghinghin, qui n'est qu'à cinq lieues de Bayto (67).

Brue. 1700.

Le Village ou la Ville de Ghinghin est situé à la source d'un ruisseau qui sort de la riviere de Kasamansa, & qui tombe dans celle de San Domingo trois lieues au-dessus de Kachao, dont Ghinghin (68) n'est qu'à cinq lieues. C'est un lieu bien peuplé, moitié de Bagnons, moitié de Portugais qui s'y sont établis, & qui font cultiver leurs plantations par les Gromettes, Esclaves Negres, qu'on employe au commerce de la cire. Le pays est agréable. Il porte des fruits en abondance; & de toutes parts on y voit des Abeilles. Les Singes y sont en si grand nombre qu'ils y causent beaucoup de désordre; mais ils n'osent attaquer les ruches. La riviere de Ghinghin est divisée en deux bras par une Isle longue & étroite, au-dessous de laquelle ils se réunissent pour entrer dans la Kasamansa. Les Flups rendent le plus grand de ces deux Canaux fort dangereux. Un Capitaine François qui s'y étoit engagé dans une Chaloupe bien armée, avec vingt cinq hommes, pour retourner à Ghinghin par cette voie, découvrit une embuscade de cent Flups qui l'attendoient au passage. Avec toute la diligence qu'il fit pour avancer, il ne put éviter d'être poursuivi par ces Barbares, les uns à la nage, d'autres dans leurs Canots. Ils attaquerent la Chaloupe avec une extrême furie, & les François ne se virent libres qu'après les avoir tués presque tous à coups de fusil.

Ghinghin & sa situation.

Grand commerce de cire.

Furie des Flups

Ces deux bras de la riviere sont bordés d'une espece singuliere de citroniers, dont le fruit est tout-à-fait rond & la peau aussi fine que du parchemin. Il est rempli de jus, mais il ne porte aucune sorte de pepin ou de semence. Une lieue au-dessous de l'endroit où les deux bras réunis se jettent dans la riviere de San Domingo, on trouve la Ville de Cachao.

Brue s'étoit attendu de trouver, à Ghinghin, une Pinace dont il s'étoit fait précéder; & n'en apprenant aucune nouvelle il envoya, dans un Canot, un de ses Facteurs avec un Interprête, pour se procurer des informations. Ils rencontrerent un Vaisseau Anglois, arrivé nouvellement de Lisbonne, & chargé de fruits & de vins, dont le Capitaine envoya aussi-tôt sa Chaloupe au Géneral, pour le délivrer d'inquiétude. En effet dans la joie qu'il eut d'apprendre que sa Pinace étoit à l'ancre près de Kachao, il se rendit immédiatement sur le Vaisseau Anglois, où il fut reçu avec toute la distinction dûe à son caractere. Il y passa même la nuit. Le lendemain on lui fit voir un essein d'Abeilles qui s'étoient établis à bord & qui y faisoient leur travail.

Brue rencontre un Vaisseau Anglois.

Abeilles qui s'y trouvent.

Le Capitaine Anglois conduisit Brue à Kachao. Ils rencontrerent la Pinace Françoise, qui attendoit les ordres de son Géneral; & le soir du même jour ils arriverent à la Ville, où Brue prit son logement chez Dom *Manuel Perere*, Officier Portugais. Le jour suivant il envoya complimenter le Gouverneur par un de ses Officiers, & dans le cours de l'après-midi il reçut sa visite. Ce

Arrivée des François à Kachao.

(67) Labat, Vol. V. p. 42.

(68) Dans l'Appendix au Voyage de le Maire, ce lieu est nommé *Guanguin*. Mais chacun se fait là-dessus des régles arbitraires.

BRUE.
1700.

Gentilhomme Portugais, qui se nommoit Dom *Antonio de Barros*, étoit né à Madere. Il offrit sa maison au Géneral, & lui fit porter quantité de rafraîchissemens. Après avoir passé quelques jours à Kachao, Brue monta sur la Pinace, qu'il avoit fait partir avant lui dans ce dessein, & retourna directement dans la riviere de Gambra.

Description de cette Ville.

Kachao est une Ville & une Colonie Portugaise, située sur la rive Sud de Rio San Domingo, à vingt lieues de son embouchure. C'est le principal Etablissement que les Portugais ayent dans ce Pays, quoique les Habitans, qui sont distingués par le nom de Negres *Papels*, leur portent une haine mortelle. Aussi n'ont-ils rien négligé pour se fortifier du côté de la terre. Ils y ont un rempart bien palissadé, avec une bonne artillerie. La Ville consiste en deux longues rues, traversées de plusieurs autres. Elle est environnée de marais, avec quelques petits cantons de terre labourable, où l'on recueille un peu de maïz & de riz, mais en si petite quantité qu'il ne peut fournir à l'entretien des Habitans (69). Comme il ne se trouve aux environs ni fermes, ni prairies, les Bœufs & les Vaches y sont aussi chers que rares. On y voit quelques Chevres, mais sans Porcs & sans Moutons.

Les maisons de la Ville sont de terre glaise, blanchies dedans & dehors. Elles sont fort grandes, mais leur hauteur n'est que d'un étage. Pendant la saison des pluies, elles sont couvertes de feuilles de lataniers; mais dans les tems secs, on ne les couvre que d'une simple toile, qui suffit pour les garantir du Soleil & de la rosée. Le climat est sujet à des rosées fort abondantes, sur tout près d'un si grande riviere & dans un Canton si marécageux. Il y a dans la Ville une Eglise Paroissiale & un Couvent de Capucins. La Paroisse est déservie par un Curé & deux Prêtres, d'une ignorance égale à leur pauvreté. En 1700, le Couvent des Capucins n'en contenoit que deux, qui étoient entretenus par le Roi de Portugal. Ils sont soumis à l'Evêque de Saint Jago.

Sa Garnison & ses fortifications.

La Garnison est composée de trente hommes, sous un Capitaine-Major, qui prend le titre de Gouverneur, & qui a sous lui un Lieutenant, un *Alfere* ou un Enseine, & un Aide-Major. Dom Antonio de Barros occupoit (70) ce poste depuis long-tems. L'usage est de changer la Garnison tous les trois ans, terme qu'elle attend toujours avec impatience; car elle est si mal payée que la plûpart des Soldats ne font pas scrupule de voler pendant la nuit. Pour Officiers civils, le Roi (71) de Portugal a dans Kachao un Intendant, qui se nomme *Sindiquante*, un Receveur des droits, un Notaire & quelques Commis. Le droit d'entrée pour les Vaisseaux est de dix pour cent (72).

La Ville est défendue à l'Ouest par un Fort triangulaire qui se nomme *Casa-forte*. Un de ses bastions fait face à la riviere; mais n'ayant qu'une palissade, sans fossé, sans glacis & sans chemin couvert, étant même très mal pourvu de munitions, il est peu capable de défense. La riviere a plus d'un quart de lieue de largeur devant la Ville. Elle est assez profonde pour recevoir des Bâtimens de la premiere grandeur, si les dangers de la barre ne les arrêtoient à l'em-

(69) L'Auteur anonyme qui est à la fin de le Maire n'en fait monter le nombre qu'à deux ou trois cens, p. 128.

(70) Il revint en Europe avec le Capitaine Roberts en 1725.

(71) Labat, Vol. V. p. 57.

(72) L'Auteur anonyme dans le Maire, page 128.

bouchure. Les deux rives sont couvertes d'arbres ; mais ceux de la rive du Nord sont les plus beaux de toute l'Afrique, (73) autant par l'excellence du bois, que par leur hauteur & leur grosseur. On feroit de leur tronc un Canot d'une seule piece, capable de recevoir le poids de dix tonneaux & de porter vingt-cinq ou trente hommes. La marée remonte trente lieues au-dessus de Kachao. Il y pleut avec tant d'abondance qu'on l'appelle le pot de chambre de l'Afrique ; comme Rouen, dit l'Auteur, est celui de la Normandie. Sa situation est à l'onziéme degré de latitude du Nord (74).

Brue. 1700.

Arbres d'une beauté singuliere.

L'indolence des Portugais est extrême à Kachao. Quoique les vivres y soient chers, ils ne veulent pas prendre la peine d'élever de la volaille. Ils sont obligés pour leurs moindres besoins, jusqu'à celui de l'eau, de sortir de leurs remparts avec une Garde ; sans quoi ils seroient exposés aux insultes des Papels, leurs mortels ennemis. Cependant quelques-uns de ces Barbares se sont familiarisés avec eux, & demeurent même dans la Ville, dont ils composent environ la cinquiéme partie. Cette raison a fait donner à leur quartier le nom de *Villa Quinta*. Ils sont Idolâtres ; mais pour le fond des mœurs ils ont pris la plûpart des usages Portugais, comme les Portugais ont adopté quelques-uns des leurs ; sur-tout leurs débauches avec les femmes, que les deux Nations poussent à l'excès. Ils ne mangent de la chair qu'une fois par jour, au repas qu'ils appellent *jentar*, ou dîner. Leur rassiar, ou leur souper, est toujours maigre ; & la riviere, quoique remplie de *Legartos* ou d'*Alligators*, leur fournit du poisson en abondance. Tous leurs repas commencent par les fruits, dont le Canton produit différentes sortes, sans culture & sans soins ; tels que des guaves, des oranges, des citrons, des ignames, des patates, des kurbaris, &c.

Indolence des Portugais de Kachao, & leur régime.

Quoiqu'on ne puisse sortir pendant la nuit à Kachao, sans courir quelque danger, & qu'on ait soin de s'armer lorsqu'on est appellé dans la Ville par quelque affaire pressante, il s'y trouve une espece de gens qui s'en font comme un métier. L'Equipage de ces Avanturiers nocturnes est fort remarquable. Ils portent sur leurs habits un petit tablier de cuir, avec une bavette qui couvre une cuirasse ou une Côte de maille. Ce tablier, qui ne passe la ceinture que de quelques doigts, est plein de trous, ausquels sont attachés deux ou trois paires de pistolets de poche, & plusieurs poignards. Le bras gauche est chargé d'un petit bouclier. Au-dessous pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre tout d'un coup par le moyen d'un ressort, pour épargner la peine & le tems de la tirer. Lorsqu'ils sortent sans dessein formé, & seulement pour se réjouir, ils sont couverts, par dessus toute cette parure, d'un manteau noir, qui leur pend jusqu'aux mollets. Mais s'ils se proposent quelque avanture, c'est-à-dire, un duel à la Portugaise, ils ajoûtent à leurs armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, & d'un quarteron de poudre, avec un bâton fourchu pour la poser dessus en tirant. Enfin, pour achever une si étrange parure, ils ont sur le nez une grande paire de lunettes, qui est attachée des deux côtés à l'oreille. En arrivant au lieu de l'exécution, le Brave commence par planter sa carabine, rejette son manteau sur le bras gauche, prend son épée de la main droite, &, dans cette posture, attend courageusement l'homme qu'il veut tuer & qui ne pense point

Singuliere espéce d'assassins.

Leur Habillement.

Maniere dont ils tuent leurs ennemis.

(73) Les Portugais appellent cette Rive *Mata formosa*.

(74) L'Auteur ne dit pas que cette latitude ait été observée.

BRUE. 1700.

à se défendre. Aussi-tôt qu'il le voit, il fait feu, en lui disant de prendre garde à lui. Il lui seroit fort difficile de le manquer, car cette espece d'arme à feu écarte tellement les balles qu'elle en couvriroit la plus grande porte. Si l'infortuné qui reçoit le coup n'est pas tout-à-fait mort, le meurtrier s'approche, en l'exhortant à dire *Jesus Maria*, & l'acheve à terre de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive quelquefois que ces perfides assassins trouvent la partie égale, & qu'ils sont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie. Mais ils se tirent d'embarras en protestant qu'ils se sont trompés, & qu'une autre fois ils sçauront mieux distinguer leur ennemi. Enfin il est toujours très-dangereux à Kachao de sortir la nuit, & l'Auteur ajoûte qu'il n'y a pas beaucoup plus de sûreté dans toutes les autres Colonies Portugaises. Cependant le Gouverneur fait marcher dans les ténébres une patrouille de quelques Soldats, pour arrêter les vols & les autres désordres. Ce soin pourroit être de quelque secours au public, si les Gardes n'étoient eux-mêmes des Voleurs, d'autant plus redoutables qu'ils sont en grand nombre & comme privilégiés. Les maisons ne sont guéres plus sûres que les rues, parce qu'étant fort legeres, il est aisé d'en forcer l'entrée. Aussi ne manque-t'on pas d'y tenir des lanternes allumées pendant toute la nuit, & d'y avoir des Chiens de l'Europe, pour avertir par leur aboyement. Ceux du Pays n'aboyoient presque point. On fait veiller aussi les Domestiques, avec ordre de tirer sur tout ce qui paroît autour de la maison.

Précautions dont on use contr'eux.

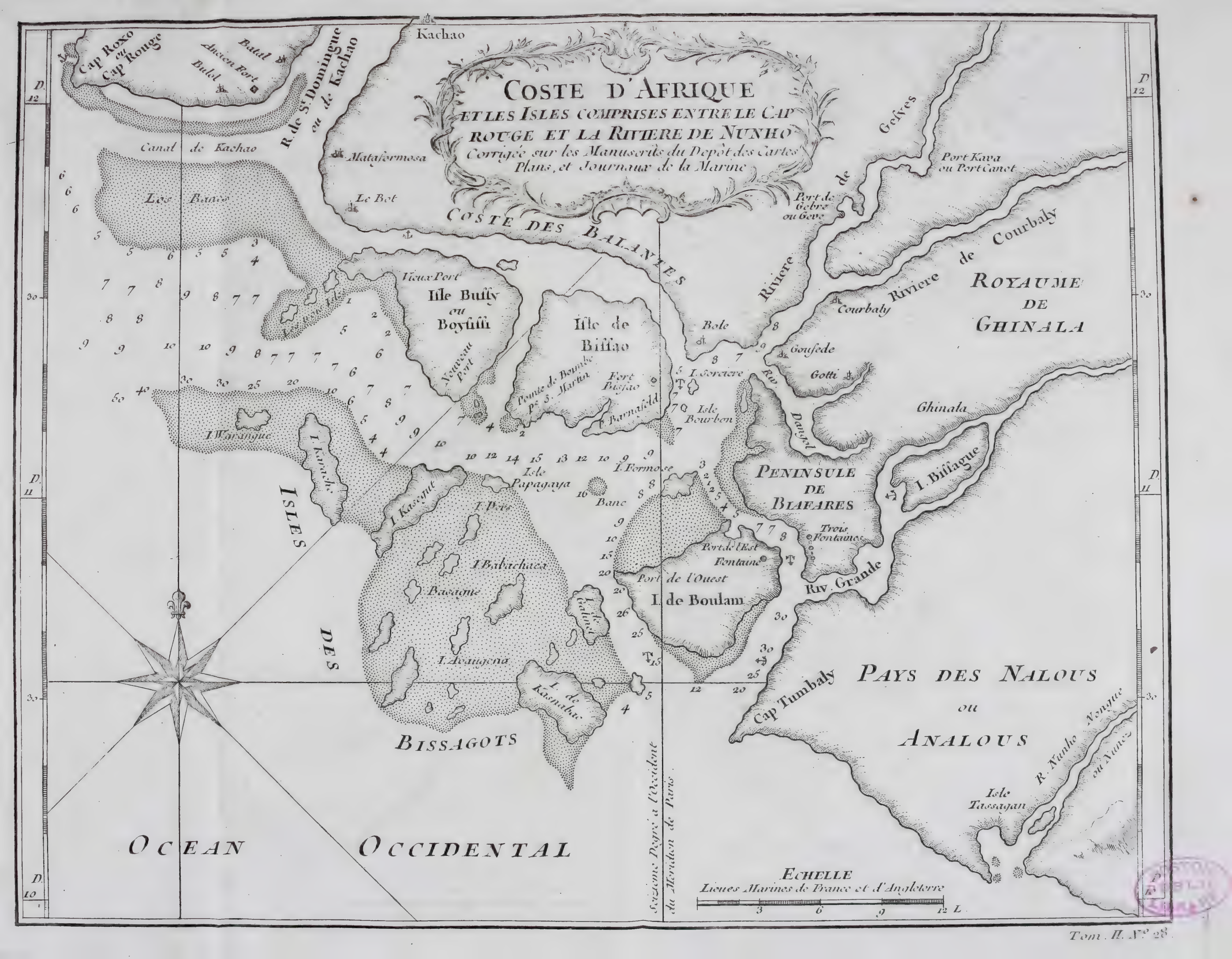
Il y a peu de familles Portugaises, à Kachao, qui méritent véritablement ce nom. La plûpart sont de race mêlée, & même si noirs qu'à peine les distingue-t'on des Negres. Ces Portugais, soit blancs ou bazanés, mulâtres, ou noirs, ont des femmes légitimes, & les tiennent fort resserrées dans leurs maisons. Celles qui sont blanches n'en sortent jamais pendant le jour, pas même pour aller à l'Eglise. L'usage des personnes de distinction est d'avoir des Chapelles domestiques pour les exercices de la Religion. Cependant les Dames d'une autre couleur, c'est-à-dire, noires ou mulâtres, ont la liberté de sortir voilées. Les mantes, qui les couvrent, ne laissent voir de toute leur figure qu'un œil & les pieds. La jalousie des maris passe pour une marque d'estime & de tendresse. Dans les visites qu'on rend aux Portugais, on se garde bien de demander à voir leurs femmes, ou même de s'informer de leur santé. Ce seroit assez pour s'exposer à quelque duel, de la nature de ceux qu'on vient d'expliquer, ou pour exposer une femme au poignard ou au poison. Les filles des Papels & les Esclaves sortent librement, sans autre habit qu'une piéce d'étoffe, de la longueur d'un pied & de six ou sept pouces de largeur, pour cacher leur principale nudité, mais ornées néanmoins de bracelets, de pendans d'oreilles & de ceintures de grains de verre. Lorsqu'elles sont mariées, elles portent le pagne.

Femmes de Kachao.

Les Portugais de Kachao voudroient se reserver tout le Commerce; mais comme le Portugal ne leur fournit point assez de marchandises pour les enrichir, ils ont la prudence d'entrer en composition sur cet article. En sauvant un peu les apparences, les Etrangers sont sûrs d'être bien reçus; & les Officiers même de la Ville se prêtent facilement à ces petits artifices. Ainsi l'on y trouve toujours quelque Vaisseau François, Anglois, ou Hollandois, qui feint de manquer d'eau, ou d'avoir besoin de quelque autre secours.

Facilité que les Portugais y donnent aux Etrangers pour le Commerce.

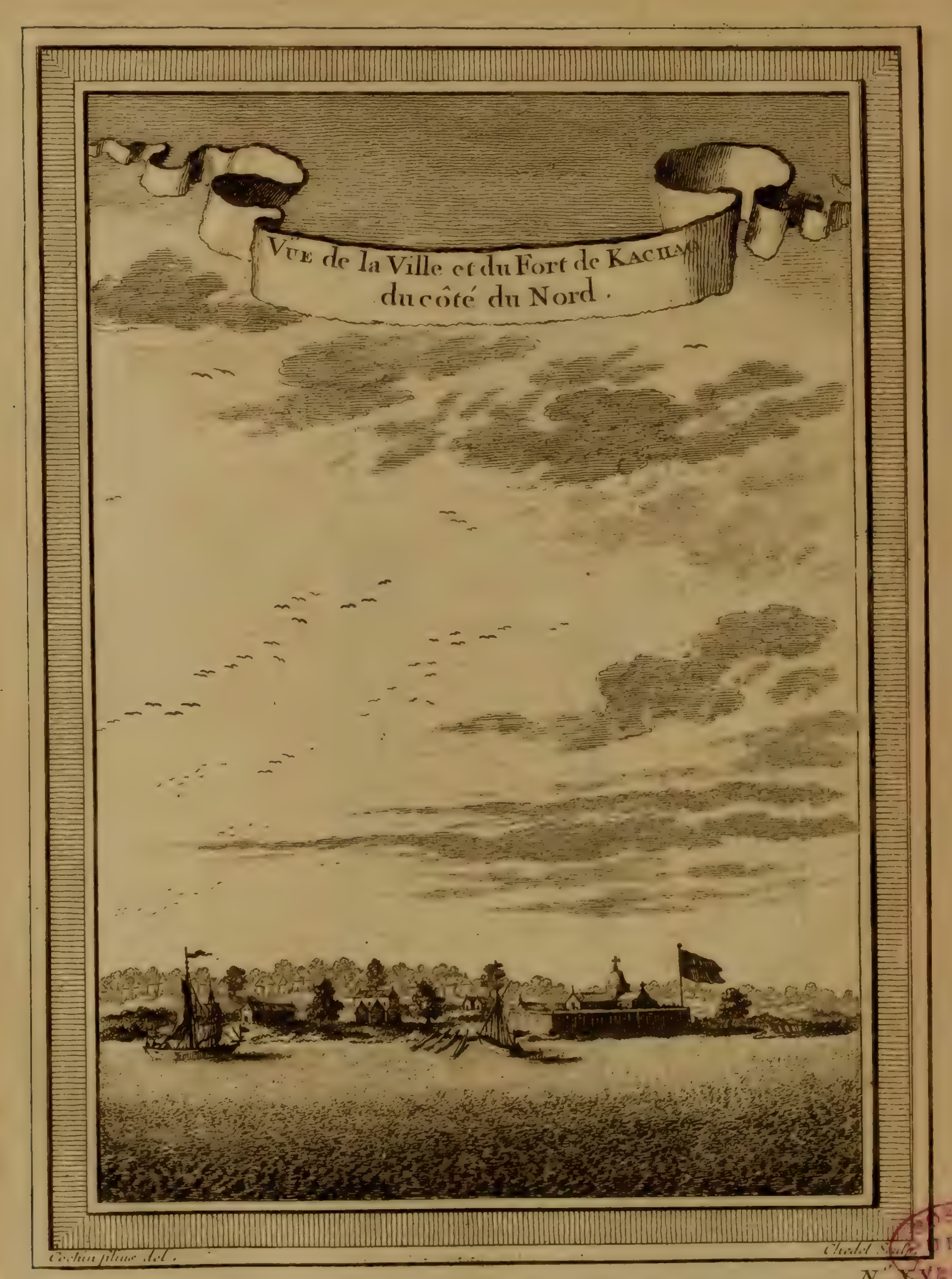




Coste d'Afrique
et les Isles comprises entre le Cap Rouge et la Riviere de Nunho
Corrigée sur les Manuscrits du Depôt des Cartes Plans, et Journaux de la Marine
Cap Roxo ou Cap Rouge
Batal
Ancien Fort
Bulol
R. de St. Domingue ou de Kachao
Kachao
Canal de Kachao
Matafor mosa
Le Bot
Los Baxos
Coste des Balantes
Port de Gebre ou Geve
Riviere de Gesves
Port Kava ou Port Canot
Riviere de Courbaly
Courbaly
Royaume de Ghinala
Vieux Port
Isle Bussy ou Boyssi
Nouveau Port
Isle de Bissao
Pointe de Boumbe P. S. Martin
Fort Bissao
P. Barnafeld
Bole
I. Sorciere
Isle Bourbon
Gousede
Gotti
Riv. Dangel
Ghinala
I. Bissague
I. Warangue
I. Kanabac
Isles des Bissagots
I. Kasegut
Isle Papagaya
I. Formose
Banc
Peninsule de Biafares
Trois Fontaines
I. Pors
I. Babachaca
Basagne
I. Galinel
I. Arangena
I. de Kasnabac
Port de l'Est
Fontaine
Port de l'Ouest
I. de Boulam
Riv. Grande
Cap Tumbaly
Pays des Nalous ou Analous
Isle Tassagan
R. Nunho Nongue ou Nunez
Ocean Occidental
Seizième Degré à l'Occident du Méridien de Paris
Echelle
Lieues Marines de France et d'Angleterre
3 6 9 12 L.
D. 12
D. 11
D. 10

Tom. II. N.º 28.




VÜE de la Ville et du Fort de KACHA
du côté du Nord.
Cochin filius del.
Chedel Sculp.

N.° XV

CHAPITRE IX.

Voyages du Sieur Brue aux Isles de Bissao & des Bissagos.

Introduction, ou motif de ce voyage.

LES François avoient reconnu les avantages du commerce de *Bissao* (75) avant que de s'y être fait un Etablissement. Dès les années 1685 & 1686, *Lafond*, qui avoit fait le voyage de cette Isle en qualité de Facteur, en avoit tiré dix-huit cens Esclaves & près de quatre cens quintaux de cire. En 1686 & 1687, Bourguignon s'y étoit procuré sept cens Esclaves dans l'espace de 18 mois; & Lafond n'avoit eu besoin que de trois mois, en 1687, pour en acheter trois cens. Mais ce commerce étoit tombé dans la suite, jusqu'à l'arrivée du Sieur Brue au Senegal, en 1697. Il n'avoit pas trouvé un seul des Agens de sa Compagnie, qui eût été à Bissao par terre ou par mer. Cependant il reconnut bientôt que cette Isle méritoit l'attention d'un Directeur, & qu'année commune elle pouvoit fournir en échange, pour les marchandises de l'Europe, quatre cens Negres, cinq cens quintaux de cire, & trois ou quatre cens quintaux d'ivoire. C'est à sa situation qu'elle doit ces richesses. Elle est au centre de plusieurs autres Isles fort peuplées, & proche de plusieurs rivieres navigables, qui sortent du Continent.

Ancien Commerce des François à Bissao.

Projet d'une Colonie à Bulam.

Le premier dessein de la Compagnie Françoise étoit de former un Comptoir dans une petite Isle, nommée l'*Isle de Bourbon*, à peu de distance de celle de Bissao. Mais après l'avoir examinée plus soigneusement, Brue la trouva trop petite, & se détermina d'abord pour celle de *Bulam*, où il se proposa d'établir une Colonie. Le 10 de Janvier 1699, il y envoya l'*Eleonor de Roye*, Vaisseau de la Compagnie, avec les Corvettes, *la Mignone* & *l'Hirondelle*, chargées de plusieurs Facteurs, d'un Chapelain, d'un Ingenieur, d'un Chirurgien, & de quelques Soldats avec leurs Officiers. Ces trois Bâtimens firent heureusement le Voyage, & trouverent l'Isle inhabitée; mais le Sieur Cartaing, qui avoit la direction du projet, jugea dès la premiere vûe qu'elle étoit trop grande pour être défendue par le petit nombre d'hommes qu'il avoit sous ses ordres. Il envoya proposer aussi-tôt cette objection au Géneral, qui lui fit dire de former son Etablissement dans l'Isle même de Bissao, & d'y prendre possession du Fort des Portugais, s'ils prenoient le parti de l'abandonner, comme le bruit s'en étoit répandu.

Il est changé en celui de s'établir à Bissao.

Cartaing exécuta une partie de ces ordres. Il fit voile à Bissao. Il y fut bien reçu du Roi, qui lui prêta quelques maisons pour y déposer ses marchandises, & qui lui permit d'ouvrir un commerce fort avantageux avec les Habitans. Mais quelques mois après, on fut extrémement surpris de le voir arriver à Gorée. Il s'étoit vû forcé d'abandonner son entreprise par la mort d'une partie de ses gens, & par le triste état où la maladie avoit réduit les autres; sans compter les exactions du Gouverneur Portugais, qui prétendoit lever sur les marchandises Françoises un droit de dix pour cent. Brue, plus rempli que

Mauvais succès de l'entreprise de Cartaing.

(75) Labat, qui affecte de donner à tous les lieux d'Afrique des terminaisons Françoises, écrit *Bissaux*. Barbot met *Bissos*. Mais, chez tous les autres, c'est *Bissao*, qui est le nom Negre.

BRUE. 1701.

jamais de la néceſſité de cet Etabliſſement, réſolut de ſe rendre lui-même à Biſſao; mais ſi bien accompagné, qu'il n'eut rien à redouter des Portugais & des Negres.

Brue entreprend de l'exécuter lui-même.

Il étoit revenu depuis peu de Kachao & d'Albreda. Après avoir employé jusqu'au 21 de Février 1701 à faire ſes préparatifs, il mit à la voile avec deux Vaiſſeaux de la Compagnie, *la Princeſſe* & *l'Eleonore de Roye;* les deux Corvettes *la Mignone* & *l'Hirondelle; la Sirene*, Galiote à bombes; *le Saint George*, Brigantin, & *la Chriſtine*, Barque de proviſions. Cette petite Flotte mouilla le lendemain près de la Pointe de *Bagnon.* Le ſoir, ayant levé l'ancre avec la marée, elle continua ſa courſe juſqu'au 28. Elle étoit à la vûe de Saint Martin, Pointe Oueſt-Sud-Oueſt de l'Iſle de Biſſao, lorſque l'Eleonor avertit, par un ſignal, qu'il paroiſſoit un Bâtiment. *De la Rue*, qui commandoit la Princeſſe, entreprit auſſi-tôt de lui donner la chaſſe, & le ſuivit en effet au Sud-Sud-Oueſt, vers le Canal qui ſépare les Iſles de Kazegut & de Carache. Mais s'étant fié à ſon Pilote, qui croyoit y trouver aſſez de fond, il échoua doucement ſur le ſable. La même diſgrace étoit arrivée au Vaiſſeau qu'il pourſuivoit.

Il prend un Vaiſſeau Danois.

Elle n'empêcha pas le Capitaine François d'armer auſſi-tôt ſes Chaloupes; mais l'autre ſe rendit ſans réſiſtance. C'étoit un Bâtiment Danois, commandé par *Louis Batman*, François de Dieppe, établi à Saint Thomas, une des *Iſles Vierges.* Après avoir aſſuré cette priſe, & remis la Princeſſe à flots, la Flotte Françoiſe alla mouiller, le 4 de Mars, ſous la Pointe de *Bernafel*, dans l'Iſle de Biſſao, ſix lieues à l'Oueſt du Fort Portugais. La même nuit, Brue apperçut des feux en mer; ce qui lui fit juger qu'il y avoit ſur la Côte d'autres Bâtimens d'Interlope. Il découvrit en effet, avec la lumiere du jour, deux Vaiſſeaux à l'ancre, ſous le vent de la Flotte. S'étant avancé pour les obſerver, il les reconnut en moins d'une heure pour des Hollandois. La Princeſſe arbora ſon Pavillon, &, portant droit au plus gros, tira un coup de canon pour le ſommer de ſe rendre. Mais le Hollandois fit bonne contenance & parut diſpoſé à ſe défendre. Alors de la Rue ceſſant de le ménager, lui envoya quelques bordées qui lui ôterent l'envie de combattre. Dans le même tems l'Eleonor donnoit la chaſſe à l'autre, qui ſe défendit vigoureuſement; mais l'Equipage Hollandois déſeſperant à la fin de pouvoir s'échapper, ſe fit échouer volontairement, & ſe ſauva dans ſes Chaloupes. Les Negres, qui étoient à bord, profiterent de l'occaſion pour briſer leurs chaînes. Ils pillerent même une partie des marchandiſes, avec leſquelles ils gagnerent la terre en ſautant dans la vaſe. Il fut impoſſible aux Barques Françoiſes d'arriver aſſez tôt pour prévenir ce déſordre. Elles trouverent le Vaiſſeau abandonné, & le tillac couvert des reſtes du pillage. Les Negres de l'Iſle, voyant un Vaiſſeau à ſec, s'approcherent avec leurs arcs pour attaquer les François; mais la chûte de quelques-uns de leurs compagnons arrêta leur ardeur, & le Bâtiment fut remis à flots par la premiere marée. Le plus conſidérable de ces deux Vaiſſeaux ſe nommoit *l'Anne*, de vingt-deux pieces de canon. L'autre, nommé *le Peter*, en avoit ſeize. Les deux Capitaines, *Vandernotte* & *Jacob Kenoque*, étoient morts de maladie ſur la Côte.

Et deux Vaiſſeaux Hollandois.

Il arrive à Biſſao.

Brue alla jetter l'ancre, avec ſes priſes, ſous le Fort Portugais de Biſſao. Quoique la Flotte Françoiſe y fût arrivée avec ſes pavillons déployés, le Gou-

verneur lui fit tirer un coup de canon à balle ; ce qui irrita si vivement de la Rue, que sans les instances du Géneral, il auroit battu sur le champ la Place avec toute son artillerie. Mais Brue lui ayant fait suspendre son ressentiment, envoya la Mignone, commandée par le Sieur *le Cerf*, avec ordre d'entrer dans une Crique fort proche du Fort ; résolu de ne garder aucun ménagement avec les Portugais, s'ils continuoient de tirer sur cette Corvette ou sur la Flotte. Le Cerf mouilla si près du Fort, que le Gouverneur, nommé *Dom Rodrigo de Olivera de Alfonça*, prit le parti de lui envoyer demander qui il étoit, & de le faire prier de descendre au rivage. Le Cerf descendit, & se laissa conduire dans le Fort, où le Gouverneur feignant d'apprendre qu'il étoit François, lui demanda si Cartaing étoit à bord. Sans s'expliquer nettement, le Cerf répondit que Cartaing seroit bientôt dans l'Isle. Alors le Portugais prenant un ton fort haut, déclara que si Cartaing paroissoit à Bissao, on le forceroit d'en sortir plus vîte qu'il n'y seroit entré, & que les François ne devoient pas espérer d'être soufferts dans l'isle, ni même d'obtenir la liberté d'y descendre. Là-dessus, il conseilla au Capitaine de se retirer, & de faire voile où ses affaires l'appelloient.

BRUE. 1701.

Mauvais accueil qu'il reçoit du Fort Portugais.

Au retour de le Cerf, & sur le récit des rodomontades Portugaises, Brue fit monter Cartaing sur une Barque bien armée, pour aller complimenter de sa part le Gouverneur, lui faire des plaintes du coup de canon qu'il avoit fait tirer, & lui déclarer que le Géneral François du Senegal étoit venu précisément dans la vûe de s'établir à Bissao. Cette députation rendit les Portugais plus moderés. Dom Alfonse reçut Cartaing fort civilement, & s'excusa sur l'accident du boulet. Cependant il continua de prétendre que les François ne pouvoient être reçus dans l'Isle, parce qu'elle étoit comprise dans les limites de la Compagnie Portugaise en Afrique, & qu'il avoit une défense expresse du Roi son Maître d'y souffrir l'établissement d'aucune autre Nation. Le soir du même jour, il envoya son Alfere, ou son Enseigne, au Géneral, avec des explications dans la même vûe, & de grandes offres de service.

Il députe au Gouverneur & le ménage peu.

Brue répondit qu'il étoit fort surpris qu'après avoir résidé si long-tems dans le Pays, il oubliât que les François y avoient exercé le commerce avant que les Portugais y eussent bâti leur Fort ; qu'il devoit apprendre à mettre de la distinction entre la Compagnie Françoise & les Interlopiers, puisque la Compagnie avoit un droit établi par Lettres Patentes d'exercer le commerce au long des Côtes, depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra Leona ; droit qui excluoit toutes les autres Nations, comme il pouvoit en juger par les prises que la Flotte Françoise venoit de faire à ses yeux ; que le meilleur parti qu'il eut à prendre, étoit de bien vivre avec la Compagnie, & de faire son commerce sans apporter d'obstacle à celui d'autrui.

Réponse qu'il fait au Messager du Gouverneur.

Comme il falloit s'attendre qu'il employeroit tout son crédit auprès de l'Empereur de Bissao, pour empêcher l'Etablissement François, Brue envoya de la Rue & Cartaing à la Cour de ce Prince, pour lui faire demander une prompte audience. Ils furent reçus fort civilement. L'Empereur promit de se rendre dans un jour ou deux à sa Capitale, & de délibérer avec le Conseil sur l'Etablissement que le Géneral proposoit.

Il demande une audience à l'Empereur de l'Isle.

Le 9 de Mars, ce Prince arriva de grand matin dans une maison qu'il avoit près du rivage, & fit donner avis de son arrivée à la Flotte Françoise,

BRUE. 1701.

Marche des François en allant à l'Audience de l'Empereur.

Brue se disposa aussi-tôt à descendre. Il entra dans sa Chaloupe au bruit de toute l'artillerie de sa Flotte. En touchant à terre, sa marche fut ordonnée avec beaucoup d'appareil. Elle commença par deux Trompettes & deux Hautbois. Un Capitaine d'Infanterie, nommé *de Segonzac*, suivoit armé du sponton, à la tête de 25 Soldats, avec deux Sergens & deux Tambours. Les Facteurs de la Compagnie marchoient ensuite, deux à deux, devant le Géneral, qui avoit à ses côtés les deux principaux Capitaines de la Flotte. Les autres Officiers venoient après lui, suivis des Domestiques de sa Livrée, & d'un Corps de Matelots armés. L'artillerie fit une seconde décharge lorsque cette Troupe se mit en mouvement. Elle s'avança vers un grand arbre, entre le Fort Portugais & le Couvent des Francisquains. Là Brue trouva l'Empereur de Bissao, assis sur un fauteuil. Ce Prince portoit un habit de moire verte, orné de quelques dentelles d'argent. Ses hautes-chausses étoient d'une belle étoffe de coton. Il avoit la tête couverte d'un bonnet de drap rouge, en forme de pain de sucre, & bordé par le bas d'un double rang de corde de chanvre. Ce bord de corde est la marque de son pouvoir absolu sur la liberté de ses Sujets. Quatre de ses femmes étoient assises à ses pieds; & les Seigneurs de sa Cour se tenoient debout en cercle, mais à quelque distance. Derriere eux, trois Negres d'une taille fort haute, jouoient d'un instrument qui ressemble à la flutte Allemande. Il y avoit quelques fauteuils placés vis-à-vis de l'Empereur.

Cérémonies de l'Audience.

Brue s'étant approché, l'Empereur se leva pour le recevoir. Ils se saluerent en se serrant plusieurs fois les mains; & l'Empereur répeta chaque fois, d'un air riant, *vous êtes le bien venu*. Lorsqu'ils se furent assis tous deux, Brue commença son compliment, qui fut expliqué aussi-tôt par l'Interpréte de la Compagnie, à genoux entre l'Empereur & le Géneral. Il contenoit en substance que la grande réputation de S. M. n'étant pas moins répandue en Europe qu'en Afrique, la Compagnie qui avoit appris en même tems sa bonté pour les Etrangers, & le soin qu'il prenoit de rendre son Peuple riche & florissant, par les encouragemens qu'il donnoit au Commerce, souhaitoit ardemment & lui demandoit la permission d'établir un Comptoir dans ses Etats, & d'y bâtir les Magasins nécessaires à cette entreprise, avec l'espérance que S. M. lui accorderoit tout à la fois son consentement & sa protection.

Réponse de l'Empereur à la harangue du Géneral.

L'Empereur répondit civilement, qu'il remercioit le Géneral de sa visite, & qu'il souhaitoit de vivre en bonne intelligence avec les François; mais qu'à l'égard de l'établissement il ne pouvoit se déterminer sans avoir consulté ses Dieux, en présence du Gouverneur Portugais, qu'il alloit faire appeller. Brue jugea que cette réponse avoit été concertée, car le Gouverneur arriva immédiatement, accompagné de son Alfere & de six Fusiliers Negres. Cependant il profita de ce court intervalle pour representer à l'Empereur les grands avantages qu'il pouvoit tirer de l'ouverture du Commerce, sur-tout avec la Compagnie Françoise. Le Gouverneur en arrivant salua Brue, & fit une profonde révérence à l'Empereur, qui le reçut d'un air familier, sans se lever de son fauteuil, & qui le pria de s'asséoir.

Il fait appeller le Gouverneur Portugais & le ménage peu.

Après un moment de silence, l'Empereur lui dit d'un ton sévere: « Vous » m'avez soutenu que le dessein des François étoit de bâtir ici non-seulement » un Comptoir, mais encore un Fort. M'avez-vous dit la vérité, ou n'est-ce » qu'une fable de votre invention? Le Gouverneur ne pouvant prouver ce qu'il

qu'il avoit avancé, demeura quelque tems dans l'embarras. Enfin il répondit que les François ne pouvoient penser à bâtir un Comptoir sans le fortifier d'une maniere qui assurât la conservation de leurs marchandises; que le Roi son Maître ne le souffriroit jamais, & qu'une entreprise de cette nature étoit contraire aux Traités du Portugal avec S. M. Imp. & ses Prédecesseurs. Brue prit la parole, pour expliquer hautement que ce qu'il demandoit n'étoit pas une nouvelle faveur, mais le renouvellement d'une ancienne alliance entre les deux Nations; que les injustes prétentions des Portugais avoient forcé le Sieur Cartaing de se retirer l'année d'auparavant; que la Compagnie ne pensoit point à bâtir un Fort ni même des Magasins de pierre, & qu'elle croiroit ses marchandises assez assurées par la protection de l'Empereur; que ce Prince étant le Maître dans son Isle, pouvoit accorder les faveurs qu'il jugeoit à propos, & n'avoit pas besoin de consulter des Nations Etrangeres. Cette réponse parut plaire à l'Empereur. Il se leva, & regardant le Gouverneur Portugais d'un air sombre, il lui dit qu'il trouvoit fort étrange qu'on prétendît lui imposer des loix dans son Royaume; qu'il feroit voir s'il étoit le Maître, & qu'il sçavoit comment il devoit traiter ceux qui entreprendroient de s'opposer à ses volontés. Ensuite prenant Brue par la main, il le pria de le suivre. Il s'avança vers la mer avec ses femmes & ses principaux Courtisans, précedé de ses trois Joueurs de flutte. Il s'arrêta près d'un grand arbre, que les Habitans regardent comme une espece de Divinité, parce qu'il contient les images de leurs Dieux. Tout le cortége fit un grand cercle autour de cet arbre, tandis que l'Empereur & ses femmes s'approcherent du tronc. Un Prêtre des Idoles, vêtu d'un habit de plusieurs couleurs, d'où pendoient quantité de petites sonnettes, présenta au Monarque une coupe de calebasse, remplie de vin de palmier. Ce Prince la reçut sur la paulme de sa main droite, & ses femmes y joignirent aussi leur main pour la soutenir. Tous les Seigneurs, qui purent trouver place, firent la même chose, & ceux qui n'en purent trouver soutinrent le coude des autres.

Brue. 1701.

Adresse du Géneral.

L'Empereur consulte ses Dieux. Cérémonies du sacrifice.

Alors l'Empereur s'adressant aux Divinités qui étoient placées dans les niches de l'arbre, leur répeta la demande du Géneral François, & leur demanda gravement leur avis. Brue avoit peu d'embarras pour la réponse. Il avoit pris soin de se la rendre favorable par les présens qu'il avoit faits secrettement au Prêtre, aux femmes de l'Empereur & à ses principaux Courtisans.

L'Empereur, après avoir arrosé l'arbre d'une partie de la liqueur, & versé le reste au pied, donna ordre qu'on amenât un Bœuf, destiné pour le Sacrifice. Le Prêtre se saisit de la Victime, lui coupa la gorge; & recevant le sang dans la même calebasse, il la presenta encore à l'Empereur, qui recommença ses aspersions. Ensuite ayant trempé un de ses doigts dans le sang, il s'approcha du Géneral, & lui toucha la main; mistere sacré, qui emporte un serment d'alliance perpétuelle. Après toutes ces formalités, il prit Brue par la main & le reconduisit au premier lieu de l'audience. On s'y assit. La musique cessa, & fut suivie, pendant quelques momens, d'un profond silence. Enfin l'Empereur s'adressa au Géneral dans ces termes: » Vous êtes le bien venu. Vous avez la li» berté d'établir ici un Comptoir & des Magasins, dans les lieux que vous vou» drez choisir. Je fais une alliance perpétuelle avec vous & votre Nation. Je » vous reçois sous ma protection; & jusqu'à ce que vos maisons soiens bâties,

La réponse des Dieux est favorable au Géneral.

BRUE. 1701.

» je vous prêterai les miennes. Lorsque l'Empereur eut fini ce discours, ses femmes, les Grands, & tous les spectateurs, poussérent un cri de joie, auquel les François répondirent par une décharge de leur mousqueterie & de tout le canon de leur Flotte.

Préfens qu'il fait à l'Empereur.

Brue s'étant levé aussi-tôt rendit graces à l'Empereur de ses bontés, & fit apporter les présens de la Compagnie. C'étoient de fort beaux calicos, de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs, du corail, des verres ardens, des telescopes, des cristaux & plusieurs belles paires de pistolets, avec une épée à monture d'argent, & le ceinturon brodé. Les femmes de l'Empereur eurent aussi leurs présens, qui consistoient en petites galanteries de l'Europe. Toute l'Assemblée fut traitée avec de l'eau-de-vie; ce qui produisit de nouvelles acclamations. En se retirant, l'Empereur donna plusieurs fois la main au Géneral, & le fit conduire jusqu'à sa Barque par ses Joueurs de flutte, & par une partie de ses Courtisans. Le Gouverneur Portugais, qui avoit quitté l'Assemblée en apprenant la réponse de l'Oracle, rejoignit Brue en chemin, & lui fit un compliment fort froid sur l'avantage qu'il venoit d'obtenir. Brue lui répondit que ce qu'ils avoient à faire de mieux l'un & l'autre étoit de vivre en amis, jusqu'à ce que leurs différends fussent terminés par leurs Superieurs en Europe. Le Gouverneur s'y engagea nettement par sa promesse. Il pressa même les Officiers François d'accepter un dîner dans le Fort. Brue ne fit pas difficulté d'y consentir. On l'y reçut avec une décharge de treize canons. Mais il arriva malheureusement qu'une piéce étant chargée à boulet, brisa quelques pierres, qui blesserent le fils du Roi & quelques Seigneurs du Pays. Quoique ce fût le simple effet du hasard, les Negres en firent un crime aux Portugais, & l'attribuerent au ressentiment de ce qui s'étoit passé. Il s'éleva de grands cris, on courut aux armes, & les Habitans du Canton commençoient à s'assembler. Brue envoya Cartaing à l'Empereur pour l'informer de la verité, & le supplier d'arrêter le desordre. Sa priere eut l'effet qu'il avoit esperé. Après le festin, il fut conduit par le Gouverneur au Couvent des Cordeliers, où il fut traité avec de nouvelles politesses.

Le Gouverneur Portugais prend le parti de la politesse.

Etat du Fort de Bissao.

Le Fort Portugais de Bissao est peu considérable. C'est un quarré d'assez grande étendue, qui n'a que trois bastions, parce que le quatriéme est demeuré imparfait; sans fossés, sans chemin couvert & sans palissades. Les courtines étoient fort basses & fort mal entretenues. L'artillerie consistoit en vingt piéces de campagne; mais il n'y avoit dans l'Arsenal que vingt fusils, outre ceux de la Garnison, qui étoit ou qui devoit être composée de quinze (76) *Gromettes*, c'est-à-dire de quinze Negres gagés. Le Gouverneur, son Lieutenant & son Alfere étoient les seuls Blancs. Ils avoient pour Sergent un vieux Créole noir de S. Jago.

Brue se hâte de bâtir un Comptoir.

Brue ne perdit pas un moment pour commencer l'édifice du Comptoir. Tous ses gens furent employés au travail. Il se servit des Negres pour couper le bois de la charpente; mais au lieu de paille & de feuillage, il couvrit les toits de fort bonnes tuiles, qu'il avoit apportées pour leste. Il fit un grand cabinet de briques, avec la précaution de les enduire de terre glaise & d'en

(76) Labat les appelle *Gourmets*; mais Barbot, Atkins, &c. s'accordent pour *Gromettas*, qui est le nom Portugais. Ces Negres sont les mêmes qu'on appelle Laptots sur le Senegal & la Gambra.

blanchir les dehors, pour aller au devant de toutes les défiances des Negres.

L'ouvrage fut pressé avec tant de diligence, que dans l'espace d'un mois le Comptoir fut en état, non-seulement de recevoir les marchandises & les Facteurs, mais de se défendre même en cas d'attaque. On avoit menagé, autour de la maison, des embrasures bouchées de terre & blanchies. Sous prétexte de se procurer de l'eau pour les Ouvriers & de se précautionner contre les accidens du feu, on avoit environné le Comptoir d'un fossé large de six pieds, sur autant de profondeur, avec une double haie d'épine, qui en défendoit l'approche. Brue n'avoit pas manqué, tandis qu'on travailloit aux embrasures, de prodiguer l'eau-de-vie aux Ouvriers Negres, pour écarter leur attention.

Son habileté dans cet édifice.

Après l'heureuse exécution de son projet, il se rendit à la maison de campagne de l'Empereur, qui n'est pas à plus d'un quart de lieue du Fort Portugais. Le grand nombre de ses cabanes lui donne l'apparence d'un petit Village. La premiere porte étoit gardée par vingt-cinq ou trente Negres, armés de sabres, d'arcs & de fleches. On entre dans un labyrinte de bananiers, entremêlé de cabanes fort propres, qui sont la demeure des Femmes, des Enfans, & des Esclaves domestiques. Au centre est une grande place, au milieu de laquelle est un oranger d'une si prodigieuse grosseur, qu'il couvre toute la place de ses branches. Brue trouva l'Empereur assis sous cet arbre, avec une douzaine de ses femmes & de ses enfans. Il étoit en deshabillé. Un pagne faisoit toute sa parure; mais il avoit son diadême sur la tête, c'est-à-dire, le bonet bordé de corde. Après avoir fait donner au Géneral & à ses Officiers des chaises de bois, telles que la sienne, il se servit de la Langue Portugaise, qu'il parloit fort bien, & que Brue entendoit parfaitement. Ses discours furent civils. Il présenta du vin de palmier à la Compagnie. Il but à la santé du Géneral. On apporta des pipes, & la conversation dura trois heures.

Palais de l'Empereur de Bissao.

§. II.

Description de l'Isle de Bissao & des usages du Pays.

LA circonférence de cette Isle est de trente-cinq ou quarante lieues. Sa perspective est d'autant plus agréable de la mer, qu'elle s'éleve insensiblement jusqu'au centre, où l'on découvre plusieurs hauteurs, qui sont moins des montagnes que des collines, entre lesquelles il se trouve des vallées & des sources d'eau assez fortes pour former des rivieres, qui vont se perdre dans l'Océan après avoir fertilisé toutes les parties de l'Isle. Aussi est-elle entiérement cultivée, avec un mélange de petits bois de palmiers, qui servent d'abris contre la chaleur. Les orangers y sont en abondance, avec les autres especes d'arbres qui sont propres au climat. Il y a peu de cabanes qui ne soient environnées de bananiers & de guaviers.

Grandeur de l'Isle.

Sa beauté & sa fécondité.

Le terroir est si riche & si fécond, qu'à la grandeur du riz & du maïz, on les prendroit pour des arbustes. Il s'y trouve, avec le maïz des deux especes, un autre sorte de grain qui lui ressemble. Il est blanc, & se réduit aisément en farine, que les Habitans mêlent avec du beurre ou de la graisse, pour en faire une pâte qu'ils nomment *Fonde*. Le maïz ne leur sert pas, comme au

Alimens des Insulaires.

BRUE. 1701.

Senegal, à faire du pain ou du kuskus. Ils le mangent grillé. Cependant les plus curieux en forment quelquefois des gâteaux, nommés *batangos*, de l'épaisseur d'un doigt, & les font cuire dans des cercles de terre, comme la cassave en Amérique. Cette sorte de patisserie excite l'appetit, sur-tout lorsqu'on la mange fraiche, avec du beurre. Ils préparent le riz avec du beurre, ou sous la volaille. Les femmes du Roi en firent manger à Brue, qu'il trouva délicieux.

Les Bœufs & les Vaches sont d'une grosseur extraordinaire dans l'Isle de Bissao, & se vendent assez cher. Mais le lait & le vin de palmier sont en si grande abondance qu'ils ne peuvent être à meilleur marché, de même que les bananes, les guaves & les autres fruits. L'Isle est si remplie de bananiers, qu'une de ses parties en a tiré son nom. Les Portugais y ont planté du Manioc, dont ils faisoient d'aussi bonne farine qu'au Bresil. On ne remarque pas que les Negres en prennent le goût, apparemment parce que leur paresse leur fait craindre la peine de le préparer. Cependant il s'en trouve quelques-uns qui le cultivent; mais ce n'est pas pour en faire de la cassave ni de la farine. Ils le mangent grillé sur les charbons, ce qui le purge de son jus, qui passe pour nuisible. Les patates & les ignames font une grande partie de leur nourriture. Ils ont une grande quantité de Chevres grasses à courtes jambes; mais ils manquent de Moutons & de Chevaux. On prétend même que les Chevaux meurent aussi-tôt qu'ils ont goûté de l'herbe de l'Isle. On n'y voit pas de Porcs. Les Portugais & les Negres paroissent les mépriser également, sans qu'on puisse soupçonner ceux-ci d'être arrêtés par des scrupules de religion, puisqu'ils ne sont ni Juifs ni Mahometans; mais que faut-il penser des premiers? Leurs Vaches leur servent de monture au lieu de Chevaux. On leur fait un trou dans les narines, par lequel on passe une corde qui leur sert de bride; & si leur pas n'est pas fort vîte, il est extrêmement doux.

L'Isle n'a pas de Porcs ni de Chevaux.

Logemens des Insulaires.

Les Habitans demeurent dans des cabanes dispersées; car, excepté deux petits Villages qui se sont formés autour de l'Eglise paroissiale & du Couvent des Portugais, il n'y a rien dans l'Isle qui ait l'apparence d'une habitation réguliere. Le Couvent & sa Chapelle ont un grand air de pauvreté; mais ils étoient entretenus proprement. La Paroisse, qui est entre le Fort & le Couvent, regarde la mer, & n'est pas mieux bâtie que les maisons des Portugais, qui sont de terre blanchie & couvertes de paille. Elle a deux ou trois petites cloches, mais si peu de revenus qu'il ne peut suffire à l'entretien de ses Ministres. Les Paroissiens sont environ cent cinquante Negres & quatre cens femmes, qui se disent Portugais, quoiqu'ils soient aussi noirs que des Corbeaux.

Negresse blanche.

Brue vit à Bissao une Negresse blanche, née d'un pere & d'une mere noirs. Elle fut mariée à un Negre, dont elle eut des enfans aussi noirs que leur pere.

L'Isle de Bissao est fort peuplée, & le seroit beaucoup plus si elle n'étoit exposée aux incursions des Negres *Biafaras*, *Balantes*, *Bissagos*, qui infestent souvent ses Côtes. Les Biafaras vendent une partie de leurs Prisonniers aux Blancs, & sacrifient le reste à leur Divinité, qui se nomme China.

Les Habitans de Bissao sont *Papels*. Cette Nation occupe une partie des Isles & des Côtes voisines, sur-tout au Sud de Kachao. Elle est mal disposée pour les Portugais, quoiqu'elle ait emprunté un grand nombre de leurs usages. Les femmes des Papels ne portent pour habillement qu'un pagne de coton,



Negres grimpans sur les Arbres. N.° VIII.



avec des bracelets de verre ou de corail. Les filles sont entiérement nues. Si leur naissance est distinguée, elles ont le corps réguliérement marqué de fleurs & d'autres figures, ce qui fait paroître leur peau comme une piece de satin travaillé. Les Princesses filles de l'Empereur de Bissao étoient couvertes de ces marques, sans autre parure que des bracelets de corail, & un petit tablier de coton.

Brue. 1701. Habillement des Insulaires.

L'habillement des Seigneurs est peu différent de celui des conditions inférieures. C'est une peau de Chevre passée entre les jambes, qui leur couvre le derriere & le devant du corps. (77). Ils portent à la main un sabre nud, & deux grosses bagues de fer, qui ont, au lieu de pierre, une petite plaque du même métal dont ils se servent comme de castagnetes. L'une est au pouce & l'autre au doigt du milieu. En les frappant l'une contre l'autre, ils expriment mille choses qui ne peuvent être entendues de ceux qui ignorent cette méthode. Les Negres de Bissao sont excellens mariniers, & passent pour les plus habiles Rameurs de toute la Côte. Ils employent au lieu de rames de petites pelles de bois, qu'ils nomment pagales; & le mouvement qu'ils font pour s'en servir produit une sorte de musique, avec un faux-bourdon, qui n'est pas sans harmonie. Ils ont un langage qui est propre aux Papels, comme ils ont des usages qui leur sont particuliers. Le Commerce n'a pas servi peu à les civiliser. Ils sont Idolâtres; mais leurs idées de religion sont si confuses, qu'il n'est pas aisé (78) de les démêler. Leur principale Idole est une petite figure qu'ils appellent *China*, dont ils ne peuvent expliquer la nature ni l'origine. Chacun d'ailleurs se fait une Divinité suivant son caprice. Ils regardent certains arbres consacrés, sinon comme des dieux, du moins comme l'habitation de quelque Dieu. Ils leur sacrifient des Chiens, des Cocqs & des Bœufs, qu'ils engraissent & qu'ils lavent avec beaucoup de soin avant que de les faire servir de victimes. Après les avoir égorgés, ils arrosent de leur sang les branches & le pied de l'arbre. Ensuite ils les coupent en pieces, dont l'Empereur, les Grands & le Peuple ont chacun leur partie. Il n'en reste à la Divinité que les cornes, qu'on attache au tronc de l'arbre jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Castagnetes qui forment un langage.

Religion de l'Isle.

Il ne paroît pas que l'Isle de Bissao ait jamais été troublée par des guerres civiles; preuve assez honorable de l'humanité des Habitans & de leur soumission pour leur Prince. Cependant ils sont sans cesse en guerre avec leurs voisins, qu'ils troublent, comme ils en sont troublés, par des incursions continuelles. Les *Biafaras*, les *Bissagos*, les *Balantes*, & les *Nalus* (79), qui les environnent de toutes parts, sont des Nations fort braves, qui se battent avec la derniere furie. Les Traités de paix n'étant pas connus entre ces Barbares, il n'y a jamais beaucoup de correspondance entre eux dans les intervalles mêmes de repos. Loin de leur offrir leur médiation, les Européens trouvent leur intérêt à les voir souvent aux mains, parce que la guerre augmente le nombre des Esclaves. Mais ordinairement les incursions, de part ou d'autre, ne durent pas plus de cinq ou six jours.

Nations voisines & leurs guerres.

(77) Barbot dit que c'est une peau d'Agneau préparée & peinte en rouge. Description de la Guinée, p. 88.

(78) L'Auteur a dit ci-dessus qu'ils adorent particuliérement les Bois & les arbres.

(79) La Carte de l'Afrique Françoise par de l'Isle les appelle *Anallus*. D'autres les nomment *Naloux* & *Analloux*.

BRUE. 1701.

Maniere dont la guerre se fait entre ces Barbares.

Lorsque l'Empereur prend la résolution de porter la guerre chez ses voisins, il fait sonner le *bonbalon*, qui est une sorte de tocsin; & ce signal rassemble en certains lieux les Officiers & les Soldats. Ils y trouvent la Flotte Royale, qui est ordinairement de trente Canots. Chaque Canot reçoit vingt hommes, dont le Commandant répond. Il est rare que l'Empereur prenne lui-même la conduite de ces expéditions; mais il consulte ses dieux avant l'entreprise par le sacrifice de plusieurs victimes, dont la chair ne se partage qu'entre lui, les Prêtres & son armée. Comme les divinités de bois sont toujours dans les intérêts du Prince, la réponse ne manque point de lui être favorable. Alors les Troupes s'embarquent avec une vive confiance, & la course est tellement reglée qu'elles arrivent sur le terrain ennemi pendant les ténébres. Elles débarquent sans bruit. S'il se trouve quelque cabane écartée & sans défense, elles l'environnent, la surprennent; & se saisissant des Habitans & des effets, elles se rembarquent aussi-tôt. Si les Habitations sont capables de se défendre, l'attaque n'est pas si brusque. On se met en embuscade du côté de quelque riviere ou de quelque fontaine, & l'on cherche l'occasion d'enlever furtivement quelque ennemi. Au moindre avantage de cette nature, on s'attribue la victoire, & l'on retourne en triomphe. La moitié du butin appartient à l'Empereur. Le reste se divise entre ceux qui l'ont enlevé. Tous les Esclaves sont vendus aux Européens, à moins que dans le nombre il ne se trouve quelque Negre d'un rang distingué, qui est ordinairement racheté par sa famille ou ses amis, en donnant à sa place deux autres Esclaves ou cinq ou six Bœufs. Les Guerriers de l'expédition font parade de leurs avantages dans toutes les parties de l'Isle. Ils montrent leurs blessures. Ils se font suivre de leurs Prisonniers. Leur usage n'est pas de les maltraiter, comme dans le Nord de l'Amérique; mais de les accabler de reproches, & de les forcer à chanter les louanges de leurs Vainqueurs. C'est une espece d'ovation qu'ils appellent *Cavalarze;* nom tiré apparemment des Portugais. Mais s'il arrive au contraire que l'entreprise soit malheureuse, les Prisonniers courent grand risque d'être sacrifiés; sur-tout lorsqu'on a perdu quelque personne riche ou d'une famille puissante. Ceux qui perissent dans ces occasions reçoivent des honneurs publics, par des chants, & des danses au son du tambour. Les femmes, qui sont les principales actrices de la pompe funébre, expriment leur douleur d'une maniere qui inspire la compassion. Elles s'arrachent les cheveux, elles se déchirent la peau, & leurs cris ne peuvent être representés. Lorsqu'elles sont fatiguées d'un si rude exercice, on leur donne du vin de palmier en abondance. Ce rafraîchissement les met en état de recommencer la scene, & leur fournit une nouvelle source de larmes, jusqu'à ce que le corps ait reçu la sépulture.

Leurs triomphes & les honneurs qu'ils rendent aux morts.

Pouvoir despotique de l'Empereur.

L'Empereur de Bissao jouit d'une autorité fort despotique. Il a trouvé une voie fort étrange pour s'enrichir aux dépens de ses Sujets, sans qu'il lui en coûte jamais rien. C'est d'accepter la donation qu'un Negre lui fait de la maison de son voisin. Il en prend aussi-tôt possession, & le Propriétaire se trouve dans la nécessité de la racheter ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de se vanger est facile, en jouant le même tour à celui de qui on l'a reçu. Mais l'Empereur n'y peut rien perdre, puisqu'il ne hazarde que de gagner deux maisons pour une. Ce pouvoir arbitraire s'étend sur tous ceux qui habitent

dans l'Isle. Un jour, l'Empereur de Bissao avoit confié à la garde des Portugais, un Esclave qui se pendit. C'étoit lui, naturellement, qui devoit supporter cette perte. Mais il ordonna que le cadavre fût laissé dans le même lieu, jusqu'à ce que les Portugais lui fournissent un autre Esclave. Le désagrément de voir pourrir un corps devant leurs yeux, leur fit prendre le parti d'obéir. Dans une autre occasion, deux Esclaves qu'il avoit vendus s'échapperent de leurs chaînes, & furent repris par ses Soldats. L'équité sembloit demander qu'ils fussent restitués à leur Maître. Mais l'Empereur déclara qu'ils étoient à lui, puisqu'ils s'étoient remis en liberté, & les revendit sans scrupule à d'autres Marchands. Le Sieur de la Fond, Agent de la Compagnie Françoise, s'étoit procuré un Negre qui jouoit excellemment d'un instrument du Pays, nommé *Balafo*. L'Empereur, qui entendit louer le talent de cet Esclave, souhaita de l'acheter; & l'Agent, pour l'intérêt de sa Compagnie, consentit à le vendre. Mais le Negre s'étant échappé de la maison de l'Empereur, retourna sur le Vaisseau de de la Fond, qui lui demanda avec surprise pourquoi il avoit abandonné son Maître. L'Esclave répondit que l'usage de la Cour étoit de tuer les Musiciens à la mort du Prince, pour l'accompagner & le rejouir dans l'autre monde; & que les Blancs n'ayant pas cette cruelle coutume, il préferoit leur esclavage à celui de l'Empereur. Cependant il fut reclamé par ce Maître impérieux, qui ne craignit pas de démentir son propre exemple; & l'Agent François n'osa refuser de payer le prix de l'Esclave.

BRUE. 1701.

Exemples.

A la mort des Empereurs de Bissao, les femmes qu'ils ont aimées le plus tendrement & leurs Esclaves les plus familiers sont condamnés à perdre la vie, & reçoivent la sépulture près de leur Maître, pour le servir dans un autre monde. L'usage étoit même autrefois d'enterrer des Esclaves vivans avec le Monarque mort. Mais il paroît que cette coutume est abolie. Le dernier Roi n'eut qu'un Esclave enterré avec lui; & celui qui regne à présent paroît disposé à détruire entiérement une Loi si barbare. Un Seigneur du Pays avoit donné ordre en mourant qu'on enterrât près de lui trois jeunes filles, qu'il avoit choisies pour cet affreux sacrifice. L'Empereur les vendit, & donna l'argent aux héritiers du mort.

Usages barbares à la mort des Rois de Bissao.

En parlant de la guerre, on a nommé le tocsin qui sert à rassembler la milice des Negres. Il porte dans cette Isle le nom de *Bonbalon*. C'est une sorte de trompette marine, mais sans corde, avec beaucoup plus de grosseur & le double de la longueur. Elle est d'un bois leger. On frappe dessus avec un marteau de bois dur, & l'on prétend que le bruit se fait entendre de quatre lieues. L'Empereur a plusieurs de ces instrumens au long des Côtes & dans l'intérieur de l'Isle, avec une Garde pour chacun; & lorsque le sien a donné le signal, les autres répétent autant de fois les mêmes coups & sur les mêmes tons; de sorte que ses volontés sont connues, en un moment, par la maniere de les communiquer. Si quelqu'un refuse d'obéir, il est vendu pour l'esclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la soumission; & l'Empereur, pour qui la désobéissance est utile, se plaint quelquefois de trouver les Sujets trop ardens à le servir.

Tocsin militaire nommé Bonbalon.

Au lieu de la qualité de Roi, la plûpart des Ecrivains lui donnent celle d'Empereur, parce que l'Isle étant divisée en huit ou neuf Provinces, ils prétendent que le titre des Gouverneurs répond à celui de Rois. Mais pour confir-

Le Roi de Bissao qualifié d'Empereur, & pourquoi.

BRUE. 1701.

mer cette remarque, il auroit fallu nous apprendre quels titres ils portent en effet dans la Langue du Pays, & ce qu'ils signifient dans les Langues de l'Europe.

§. III.

Voyage dans l'Isle de Bulam.

Motifs de ce Voyage.

TANDIS que le Comptoir se formoit à Bissao, Brue entreprit de visiter l'Isle de Bulam, où son premier dessein avoit été d'établir une Colonie. La grandeur de l'Isle l'avoit fait renoncer à ce projet; mais il lui restoit des impressions avantageuses du Pays, & quelque espérance d'en tirer de l'avantage pour les interêts de la Compagnie. Dans cette vûe, il prit deux Barques, montées par les Laptots de Gorée, & par quelques Papels qui avoient traversé les Détroits dans leurs expéditions, avec deux Pilotes François qu'il se proposoit de laisser à Bissao après son départ, pour examiner les Côtes & pousser le Commerce.

Isles des Sorciers & de Bourbon.

Il mit à la voile entre l'Isle des Sorciers & celle de Bourbon, portant au Sud, pour doubler la Pointe de l'Isle Formosa. Les apparences de celle-ci répondent fort bien à son nom. Elle est couverte de grands arbres, excepté sur les Côtes, qui sont basses & qui ne presentent que des arbrisseaux. Le terroir paroît uni & fertile; mais il manque d'eau fraîche, & c'est apparemment ce qui le rend désert. Brue se sentoit beaucoup de penchant à descendre au rivage, pour observer un si beau Pays. Quelques raisons lui firent remettre ce dessein à d'autres tems. Il remarqua seulement que la longueur de l'Isle est d'environ deux lieues, sur une de largeur. On en compte cinq depuis la Pointe Sud-Est de Bissao jusqu'à la Pointe Nord-Est de l'Isle Formosa.

Isle Formosa.

Observation sur les Detroits de ces Isles.

En doublant cette Pointe, on entre dans le bras d'une grande riviere, qui sépare la Peninsule de Biafaras de l'Isle de Bulam. L'entrée de ce Canal peut avoir une bonne lieue de largeur. Ses rives sont hautes, & la mer y bat avec assez de violence, à proportion de la force des marées. Comme le dessein du Géneral étoit de reconnoître soigneusement tous ces passages, il avançoit la sonde à la main. Entre la Pointe Ouest de la Peninsule de Biafaras & la Pointe Est de l'Isle Formosa, il trouva depuis deux & trois jusqu'à sept brasses, & qu'il est nécessaire de suivre le milieu du Canal pour éviter les bancs qui le resserrent beaucoup, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la Pointe Nord-Est de l'Isle de Bulam.

Dangers de la plûpart des Biafaras.

En sondant, avec trop peu d'attention pour le reste, les deux Barques échouerent vis-à-vis l'une de l'autre. Le reflux, qui est d'une extrême rapidité dans le Canal, les laissa si vîte à sec, qu'on n'eût pas d'autre parti à prendre que d'y faire la garde, en attendant le retour de la marée. Il est dangereux de demeurer exposé aux Negres de Biafaras. Leur avidité pour le butin les rend attentifs à tous les Bâtimens qui s'approchent de leur Côte, & rarement manquent-ils de les insulter. Ils attachent à leurs pieds, dans ces occasions, des semelles d'écorce d'arbre, longues de deux pieds & larges de sept ou huit pouces, avec lesquelles ils marchent sur la vase sans enfoncer; à peu près comme les Sauvages du Canada font pour marcher sur la neige. Quoique les deux Barques fussent trop bien armées pour craindre des Ennemis si méprisables,

prisables, l'Equipage demeura sous les armes jusqu'à l'arrivée des flots.

En doublant la Pointe Nord-Est de Bulam, on trouve une Crique large d'une lieue, & d'environ la même profondeur, au milieu de laquelle il y a toujours trois ou quatre brasses d'eau, & dont les bords sont couverts d'arbrisseaux. Dans le mauvais tems, c'est une fort bonne retraite pour les petits Vaisseaux. De cette petite Baye jusqu'à la Pointe Sud, le mouillage est sûr & commode au long de la Côte, pour les plus grands Bâtimens. Mais il faut connoître la nature des marées. Brue en sentit la nécessité par son expérience; car à peine eut-il gagné la Pointe Est, que la même marée qui l'y avoit conduit lui devenant contraire, produisit le même effet que le reflux. Il n'eut pas d'autre ressource que de gagner aussi-tôt le rivage, & d'amarrer contre les arbres, à l'exemple d'un Canot de Bissagos, qui se trouvoit dans le même cas. Il passa la nuit dans ce lieu. Ses tentes n'empêcherent pas qu'il n'y fût fort mouillé, & qu'il n'eût beaucoup à souffrir d'un violent ouragan, accompagné de tonnerre & de pluie; outre l'irregularité des courans, qui lui firent craindre d'être enlevé de dessus ses ancres, & de se briser sur la Côte. L'obscurité d'ailleurs étoit si épaisse, que les objets les plus proches ne pouvant être distingués qu'à la lueur des feux, il n'étoit pas possible de se hasarder en mer. Le jour suivant ramena un tems plus tranquille. Les Bissagos, qui avoient passé la nuit sur le rivage avec beaucoup d'inquiétude pour leur Canot, s'approcherent des Barques Françoises après les avoir long-tems observées. Brue les y encouragea par des signes d'amitié, & leur fit parler par ses Interprêtes. Il en vint trois à bord, qui furent traités civilement. On les fit boire. On leur offrit quelques petits présens. Enfin tous les autres s'avancerent, au nombre de quinze.

Bons ancrages autour de Bulam.

Contrariété des marées & des courans.

Rencontre de quinze Bissagos.

Brue leur ayant déclaré le dessein qu'il avoit de traverser l'Isle, & de chasser en chemin, ils s'offrirent volontairement à lui servir de Guides. Il en prit sept, & laissa le reste dans ses Barques, sous prétexte d'assister ses gens; mais en effet pour lui servir d'otages pendant sa course. Après avoir doublé la Pointe Est de Bulam, il découvrit une belle riviere, de la largeur d'une lieue, & d'une profondeur à recevoir les plus gros Vaisseaux. Ce fut-là qu'il reconnut la cause de cette contrarieté qui l'avoit surpris dans les marées & les courans. Le canal, ou la riviere, qui est entre l'Isle de Bulam & la Peninsule de Biafaras, fait partie de la grande riviere, nommée *Rio Grande*, qui se divise en deux bras à la Pointe Sud-Est de Bulam. Il arrive de-là que la marée entrant par deux ouvertures, les flots du canal du Sud, qui vont impétueusement à l'Est, forcent ceux du canal du Nord, qui est plus étroit & plus creux que l'autre, à retourner sur eux-mêmes, & forment ces courans rapides & incertains, qui obligent de jetter l'ancre pour ne pas perdre, par le reflux, ce qu'on a gagné à la faveur de la marée.

Explication des courans.

Depuis la Pointe Nord-Est de Bulam jusqu'au Sud-Est, l'ancrage est excellent, entre douze & vingt brasses d'un très-bon fond. La Côte est unie, & couverte de grands arbres. Les terres intérieures sont cultivées en plusieurs endroits, & présentent une perspective agréable. Quatre gros ruisseaux se déchargent dans la Baye, qui est large d'environ deux lieues. Elle forme un Port très-commode pour toutes sortes de Vaisseaux.

Dans la Peninsule de Biafaras, à l'opposite du lieu où les Barques Françoises avoient jetté l'ancre, on trouve trois sources d'eau fraîche qu'on a

Les trois fontaines.

BRUE. 1701.

nommées les *trois Fontaines*. La riviere en est éloignée d'une lieue.

Brue descend dans l'Isle de Bulam.

Brue laissant ses deux Barques amarrées avec le Canot des Bissagos, descendit au rivage, accompagné de dix-huit Blancs, de douze Laptots, & de plusieurs Négres armés, sans compter les sept Bissagos. Il laissa un Officier avec le reste de ses gens, pour garder les deux Barques, & tenir l'œil ouvert sur le Canot & sur les huit hommes qui y étoient restés. Après avoir marché l'espace de six cens pas, & s'être dégagé des Bois qui bordent la Côte, il trouva un Pays fort agréable, qui paroissoit avoir été habité, & qui est encore cultivé tous les ans par trois ou quatre cens Bissagos, qui viennent y semer leur riz, leur maiz & leurs légumes, & qui se retirent dans leur Pays après la moisson. Le terrain s'éleve insensiblement jusqu'au pied de quelques collines, qui servent comme de base à des montagnes plus élevées. Mais les plus hautes ne sont ni escarpées ni steriles. Elles sont couvertes de grands arbres. Les côtés sont capables de culture; & l'on voit sortir, des fréquentes vallées qui les séparent, quantité de petits ruisseaux, qui, suivant le témoignage des Bissagos, ne tarissent jamais dans les plus grandes chaleurs.

Description de cette Isle.

Sa fertilité.

Le terroir est gras, riche & profond, autant qu'on en peut juger par la hauteur des arbres qu'il produit. Il s'y trouve des palmiers de toutes les especes. On y voit aussi des chênes verds, les uns droits, d'autres tortus, qui paroissent très-propres aux édifices; & des poiriers de la même espece que dans les Isles de l'Amérique. Le bois en est fort bon pour toutes sortes d'usages, pourvû qu'on apporte un peu de soin à le garantir de certains insectes qui l'altérent beaucoup. Le rivage offre une pierre grise d'un beau grain. Toutes les rivieres ont du sable fort net; & la mer jette sur les Côtes une si grande quantité d'Huitres & d'autres coquillages, qu'on ne sçauroit manquer de ciment. La Pointe Sud de l'Isle est une Prairie naturelle, où le pâturage est excellent. On y voit des troupeaux de Vaches & de Chevaux sauvages. Les Chevaux sont petits; mais les Taureaux & les Vaches paroissent d'une grosseur extraordinaire. Les Cerfs, les Daims, les Bufles ne sont pas en moindre abondance. On rencontre même quelques Elephans, qui viennent sans doute du Continent.

Pourquoi elle est déserte.

L'Isle de Bulam appartenoit anciennement aux Biafaras; mais les Bissagos, leurs Ennemis, leur ont fait une guerre si cruelle, qu'après en avoir enlevé un grand nombre pour l'esclavage, ils ont forcé le reste de se renfermer dans leur Pays. Cependant les Vainqueurs n'ont jamais entrepris de se mettre en possession de leur conquête. Ils s'y rendent, chaque année, au nombre de trois ou quatre cens, pendant les mois de Février, de Mars, d'Avril & de May, pour y faire leurs *Lugans*, ou leurs Plantations; & la fin de la moisson est le signal qui les rappelle chez eux. S'il s'y en trouve dans d'autres tems, comme à l'arrivée du Général François, ce sont ou des Avanturiers qui vont ravager les Côtes des Biafaras, ou des Chasseurs qui viennent tuer des Elephans. Ces animaux sont toujours une riche proie pour les Négres, qui, outre le profit des dents, se nourrissent long-tems de la chair. C'est cette destruction qui empêche les Elephans de multiplier, comme ils feroient nécessairement dans une Isle où il ne se trouve pas de Lions, ni d'autres bêtes de proie qui leur fassent la guerre.

Bulam ne manque pas d'Oiseaux, soit de passage, soit naturels au Pays. La mer y est remplie de Poissons. Les Tortues & les coquillages de toute espece

y sont en si grande abondance que l'homme le plus paresseux y peut vivre avec peu de travail. Brue, & tout son cortege, qui n'avoient avec eux que du biscuit, du vin & de l'eau-de-vie, ne laisserent pas de faire fort bonne chere pendant quelques jours, qu'ils employerent à faire le tour de l'Isle. Ils la trouverent charmante dans toutes ses parties, fort propre à l'établissement d'une Colonie, qui ne manqueroit pas de devenir bientôt riche & florissante. Le Commerce y seroit avantageux avec les Portugais & les Négres des Pays voisins, non-seulement en marchandises de l'Europe, mais même en productions du Pays, telles que le sucre, le rum, le coco, l'indigo, le coton, le roucou, &c. qui n'y réussiroient pas moins que dans les Isles de l'Amérique. Il seroit d'autant plus aisé d'y établir des Manufactures de sucre, que les cannes viennent en perfection au Sénégal, d'où l'on pourroit en tirer facilement; & la plus grande partie de l'Isle étant déja défrichée, les plantations s'y feroient sans peine. Les Esclaves qui sont si chers en Amérique, se trouveroient ici à bon marché. On pourroit s'assurer la possession tranquille du Pays, soit par un Traité avec les Bissagos, ou par la voie de la force, en les châtiant s'ils entreprenoient de s'y opposer.

BRUE. 1701.

L'Isle de Bulam fort propre à l'Etablissement d'une Colonie.

Brue mit quatre jours à faire le tour de l'Isle. Quoique fatigué en retournant à ses Barques, il s'applaudit beaucoup d'un voyage, qui le confirmoit dans la résolution d'établir une Colonie à Bulam, semblable à celle de l'Isle *das Vaccas*, ou *des Vaches*, sur la Côte d'Hispaniola. Suivant son calcul, l'Isle de Bulam a huit ou dix lieues de longueur, de l'Est à l'Ouest; cinq de largeur, du Nord au Sud, & vingt ou trente de circonférence.

Brue en fait le tour par mer.

Après avoir fait ses observations par terre, il entreprit d'en faire le tour sur les Barques, pour reconnoître parfaitement les Bayes, les Rocs, les Ports & les profondeurs. Il partit avec des provisions fraîches, en suivant la même direction qu'il avoit prise pour venir. La sonde, qu'il n'abandonnoit pas, ne put lui faire trouver de passage entre l'Isle de Bulam & l'Isle Formosa. C'est un banc continuel, où le moindre vent met la mer dans une grande agitation. Il y envoya les Bissagos dans leur Canot, avec la précaution d'en retenir quatre, par la sûreté de deux Pilotes dont il les fit accompagner. Quoique la marée fût pleine, le Canot toucha le fond dans plusieurs endroits, & les Négres furent obligés de se jetter dans l'eau pour le tirer au travers des rocs, sur une basse de la plus dure espece. Il rejoignit les Barques à la Pointe Ouest de Formosa, où elles s'étoient rendues par un passage plus sûr. Les rocs continuent d'une Pointe à l'autre, en formant un demi-cercle jusqu'à celle du Nord-Ouest dans l'Isle de Bulam. Cependant, à la distance de deux cables de ces rocs, on trouve de l'eau depuis huit jusqu'à dix brasses.

Passage impossible entre Bulam & Formosa.

Isle des Bissagos, ou das Gallinas.

En avançant entre l'Isle de Bulam & celle des Bissagos, que les Portugais ont nommée l'Isle *das Gallinas*, parce qu'elle produit beaucoup de volaille, on rencontre un canal d'une lieue de large, qui a l'apparence d'une rue fort droite, & qui a cinq lieues de long au Sud-Est. Le fond est depuis douze jusqu'à trente-six brasses. Entre les bancs & les basses qui commencent à la Pointe de l'Isle des Bissagos, & qui continuent jusqu'à une Isle déserte qui est à l'Est-Sud-Est de Kasnaback, on trouve au long du rivage, à deux cables de distance, un fond de gravier entre quatre & cinq brasses.

Bancs & basses.

Les basses de l'Isle de Bulam commencent à deux lieues de sa Pointe Nord-

BRUE. 1701.

Oueſt. Cet eſpace forme la Rade de l'Oueſt, qui n'eſt pas moins ſûre & moins commode pour l'ancrage que celle de l'Eſt. Les bancs reparoiſſent & forment un angle droit, à deux lieues de la Pointe de l'Iſle, par une ligne qui retourne & qui va ſe terminer à la Pointe Sud-Sud-Eſt. Entre cette Pointe des Rocs & celle de Tombali au Continent, qui eſt habitée par les Négres *Nalous* ou *Anallus*, on découvre le plus grand bras de *Rio Grande*, qui a, dans toutes ſes parties, depuis vingt juſqu'à trente braſſes d'eau. Brue s'engagea dans ce bras, entre la Pointe des Nalous & celle de Troisfontaines. Rio grande a deux lieues de largeur dans ce lieu. Après avoir coulé pendant quelques lieues à l'Eſt & à l'Oueſt, & fait un grand détour au Sud, il prend un autre cours au Nord-Eſt, juſqu'à ce qu'il ſoit diviſé en deux bras par l'Iſle de Biſague.

Rio Grande & ſes bords.

Tout le Pays, aux deux côtés de cette riviere, eſt fort bien peuplé. Brue entendit, pendant la nuit, les tambours qui battoient dans chaque quartier, ſoit par ſimple amuſement, ſoit que les deux Barques fuſſent ſuſpectes aux Habitans, & qu'ils vouluſſent faire connoître qu'ils étoient ſur leurs gardes. Les bords de Rio Grande ſont couverts de gros arbres, qui firent naître aux Portugais la penſée d'y venir conſtruire des Vaiſſeaux. Celui qu'on nomme *le Misheri*, donne d'excellentes planches, qui ſont fort aiſées à travailler, & qui ont la proprieté d'être à l'épreuve des vers, non-ſeulement ſur cette Côte où les Vaiſſeaux s'en reſſentent beaucoup, mais encore dans toutes les Parties de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique. La réſine onctueuſe, dont cet arbre eſt rempli, a tant d'amertume, qu'on n'attribue pas ſa vertu à d'autre cauſe. Il n'eſt pas fort haut, & rarement ſurpaſſe-t-il vingt ou vingt-deux pieds; mais il a le tronc d'une groſſeur ſurprenante.

Sur les bords des ruiſſeaux & dans les terrains marécageux, on trouve certains arbres d'une hauteur médiocre, qui reſſemblent par le bois & par les feuilles au Mahot de l'Amérique, dont l'écorce ſert au lieu d'étouppe pour calfater les Vaiſſeaux. Les Habitans, au défaut de godron, qui leur manque ſouvent, employent l'huile de palmier, mêlé avec de la glue vive, & bouillie juſqu'à la conſiſtence néceſſaire. Pour ſuppléer aux cables, la nature a donné au Pays certains roſeaux, nommés *Bumbus*, qui croiſſent dans les lieux marécageux. On les coupe, on les laiſſe rouir dans l'eau; après quoi les ayant bien battus, pour en ſéparer les parties les plus groſſieres, on les file en corde. Ce qui manque au Pays, c'eſt du bois propre à faire des Mâts. Le misheri eſt trop court, le palmier trop péſant, & tous les autres arbres trop faciles à ſe fendre; de ſorte qu'on eſt réduit à ſe ſervir du palmier: mais pour corriger ſa péſanteur, on n'y met pas de perroquets, & l'on fait généralement les mâts fort courts. Il eſt étrange que l'Iſle produiſant un ſi grand nombre de cocotiers, on ne s'y ſerve pas, comme aux Indes Orientales, des coſſes pour en faire des cordes.

Ce qui manque au pays pour l'équipement des Vaiſſeaux.

Iſle de Biſague.

Après avoir paſſé l'Iſle de Biſague, d'où les Biſſagos ont peut-être tiré leur nom, Brue trouva, une lieue plus loin, ſur la gauche, un *Marigot* (81) ou une petite riviere, dans laquelle s'étant avancé l'eſpace d'une lieue, il arriva près de *Ghinala*, grand Village habité depuis long-tems par les Portugais. Il y trouva un petit Vaiſſeau Anglois de Sierra Leona, commandé par le Capitaine *Glick*, qui s'étoit marié dans ce Pays avec une riche Négreſſe. Outre une groſſe

(81) Ce nom ſignifie proprement l'eau qui reſte dans les terres lorſque la marée ſe retire; mais les François le donnent ſans diſtinction à toutes les rivieres qui ſont ſur cette Côte.

somme d'argent, elle lui avoit apporté la proprieté d'une grande Isle dans la riviere de Sierra Leona; & tandis qu'il faisoit cultiver son bien par des Esclaves, il exerçoit un commerce avantageux sur les Côtes voisines. Son Vaisseau étoit un Brigantin de 50 ou 60 tonneaux, construit à Sierra Leona. A l'arrivée des François, il se hâta de venir faire des civilités au Général. Le Signore *Patricio Paresse*, un des principaux Habitans, ne fut pas moins empressé dans les siennes, & lui offrit sa maison, qu'il accepta. Cet honnête Afriquain étoit né d'un pere Hollandois & d'une Mulâtre Portugaise. Il étoit blanc, mais avec un cercle noirâtre autour des yeux, qu'il tenoit apparemment de sa mere. Il avoit hérité la gravité du Portugal, & la propreté de la Hollande. Il étoit riche. Sa maison étoit fort belle. A peine Brue y fut-il entré, qu'il reçut la visite du Chef des Portugais & de tous les *Fidalgos* du voisinage, personnages fort remarquables par la longueur de leurs noms & de leurs titres.

BRUE. 1701.

Anglois marié avec une riche Negresse.

Le Village de Ghinala est situé sur la rive droite du Marigot ou de la riviere du même nom. Elle donne aussi son nom au Royaume, qui porte également celui de Biafaras. Cette Région est considérable par le nombre des Portugais blancs, noirs, bazanés & mulâtres, qui y jouissent d'une fortune aisée; & qui sont assez bien logés. L'antichambre, qu'ils appellent le portique de leurs maisons, est agréable & fort bien meublé. Nul étranger ne pénétre plus loin dans un Pays où la jalousie est le vice général. Femmes & Maîtresses, tout est renfermé sous une même clef. A l'exception de ce point, les Portugais de Ghinala sont civils & complaisans. Brue employa trois jours à rendre ses visites & à prendre des informations sur l'état du Commerce.

Situation de Ghinala.

Il partit escorté de vingt hommes de sa suite & de plusieurs Gentilshommes Portugais, qui se firent honneur de l'accompagner, l'espace d'une lieue, jusqu'à la Cour du Roi de Ghinala ou de Biafaras; car ce Monarque est également connu sous ces deux noms. Il le trouva informé de son approche, & déja prêt à le recevoir, sous un arbre qui est vis-à-vis de son enclos. Son habillement étoit un pagne noir, qui lui tomboit jusqu'au milieu des jambes, avec un manteau de la même couleur; des sandales noires, sans bas; & sur la tête un grand chapeau noir; de sorte qu'à la reserve de ses dents & de ses yeux, on n'appercevoit rien que de noir dans sa figure.

Brue rend visite au Roi.

Il reçut avec beaucoup de civilités le compliment & les présens du Général François, en lui touchant plusieurs fois la main, & l'assurant qu'il verroit volontiers des François dans ses Etats; qu'il leur accorderoit une protection particuliere, & qu'il prendroit plus de plaisir à commercer avec eux qu'avec toute autre Nation: qu'il leur donnoit la permission de s'établir dans les lieux qu'ils voudroient choisir, & d'y bâtir des Magasins & des enclos. Enfin Brue lui témoignant quelque désir de former un établissement dans l'Isle de Bulam, dont il n'ignoroit pas, lui dit-il, que le Domaine étoit à lui, il répondit que rien ne pouvoit lui être plus agréable que de voir les Bissagos, ses ennemis, chassés pour jamais de cette Isle; qu'il en faisoit présent de tout son cœur aux François, & que si cet espace du Pays ne leur suffisoit pas, il y joindroit volontiers d'autres terres, du côté de trois Fontaines. Ensuite il examina curieusement les présens du Général; & pour lui témoigner qu'il en étoit satisfait, il fit apporter du vin de palmier, dont il lui fit boire, après avoir bu lui-même à sa santé.

Civilités & offres qu'il reçoit de ce Prince.

BRUE. 1701.

Il prit tant de plaisir dans sa conversation, qu'il parut chagrin de ne pouvoir le retenir quelques jours de plus à sa Cour. Il lui donna un dîner dans le goût du Pays ; c'est-à-dire, que l'abondance y tint lieu de la délicatesse. Cependant le riz étoit fort bien préparé ; & la volaille bouillie, qu'on servit dessus, étoit coupée en quartiers avec assez de propreté. Après le repas, Brue visita le village, qu'il trouva fort grand. Le Pays, aux environs, lui parut délicieux. Les bananiers & les autres arbres dont les maisons sont entourées, les enclos de roseaux, les haies d'épines, forment des perspectives charmantes. La situation du Village est sur le bord d'une riviere médiocre, qui venant de l'Est va se jetter dans celle de Kurbali. Elle répand la fécondité dans un terroir déja riche & fertile, qui le deviendroit encore plus s'il étoit cultivé par d'autres mains. La cire, les Esclaves & l'ivoire y entretiennent un commerce considérable. Les Elephans y sont en grand nombre, malgré les persécutions des Négres, qui en aiment autant la chair que les dents.

Beauté du pays.

Les François retournerent le soir à Ghinala, & prirent le reste du jour pour se reposer. Le lendemain Brue eut la curiosité de faire six lieues sur la riviere, pour visiter un Village où l'excellence du bois porte divers Européens à faire construire des Vaisseaux. Il y en trouva un sur les chantiers, d'environ cent tonneaux. Le seul désavantage du Pays est de manquer de mâts.

Lieu où les Européens construisent des Vaisseaux.

La plûpart des Villages, au long de la riviere, sont habités par des Portugais, quelquefois entremêlés de Négres ; mais on distingue aisément leurs maisons par la forme & la grandeur. Outre la cire, les Esclaves & l'ivoire, le Pays produit, pour le Commerce, de grands cuirs sechés, du coton, quelques plumes d'Autruche & des gommes de différentes sortes. Il fournit même de l'or, qui vient des terres intérieures au Sud & à l'Est, mais sans qu'on connoisse autrement les lieux.

Commodité de Rio Grande pour le Commerce.

Rio Grande est navigable jusqu'à cent cinquante lieues de son embouchure, du moins pour les Barques & les autres petits Bâtimens. Brue assure que si l'Etablissement de Bulam étoit une fois formé, & qu'on n'y laissât pas manquer les marchandises de l'Europe, on pourroit s'ouvrir un commerce fort étendu dans toutes ces Régions. Les Portugais de Bissao & des rivieres de *Gesves*, de Nunez, de Kurbali, de Rio Grande, &c. s'empresseroient d'y venir prendre les commodités dont ils auroient besoin, & d'y apporter en vente ou en échange leurs propres richesses.

§. IV.

Voyage à Kazegut, une des Isles des Bissagos.

Après avoir fait toutes les observations convenables à ses vûes, Brue revint à Bissao, où il trouva les édifices du Comptoir fort avancés. Comme il n'y avoit rien qui demandât nécessairement sa présence, il remonta aussi-tôt dans sa Barque, pour visiter quelques Isles des Bissagos. On en compte treize ou quatorze, dont les principales & les plus fréquentées sont Kasnabak, las Gallinas, Kazegut, Karache, Aranghena, Papagago, ou l'Isle des Perroquets, Formosa, Babachoka, Bissague, & Warange. Il y en a quelques autres moins connues, parce qu'elles sont peu fréquentées. Chacune de ces

Nombre des Isles des Bissagos.

Isles est gouvernée par un Chef, qui est revêtu de l'autorité souveraine. Tous ces petits Monarques sont indépendans l'un de l'autre, & se font même souvent la guerre; mais s'ils s'unissent pour la faire sur le Continent aux Biafaras, leurs anciens ennemis, qu'ils ont chassés de l'Isle de Bulam. Leurs Canots sont assez grands pour recevoir vingt-cinq ou trente hommes, avec des provisions & leurs armes, qui sont l'arc & le sabre.

Qualités des Habitans.

Les Négres de ces Isles sont grands & robustes, quoique leurs alimens ordinaires soient le poisson, les coquillages, l'huile & les noix de palmier, & qu'ils aiment mieux vendre leur riz, leur maïz & leurs légumes aux Européens, que de les reserver pour leur usage. Ils sont Idolâtres, & d'une cruauté extrême pour leurs ennemis. Ils coupent la tête à ceux qu'ils tuent dans leurs guerres; ils emportent cette proie pour l'écorcher, & faisant sécher la peau du crane avec la chevelure, ils en ornent leurs maisons comme d'un trophée. Au moindre sujet de chagrin, ils tournent aussi facilement leur furie contre eux-mêmes. Ils se pendent, ils se noyent, ils se jettent dans le premier précipice. Leurs Héros prennent la voie du poignard. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie. S'ils croyent qu'un Vaisseau leur en apporte, ils se disputent l'honneur d'y arriver les premiers, & rien ne leur coûte pour se procurer cette chere liqueur. Alors le plus foible devient la proie du plus fort. Dans ces occasions ils oublient les loix de la nature. Le pere vend ses enfans; & si ceux-ci peuvent l'emporter par la force ou l'adresse, ils traitent de même leurs peres & leurs meres.

Leur passion pour l'eau-de-vie. A quoi elle les porte.

Formosa est la plus orientale de toutes leurs Isles, mais elle est inhabitée. Celles das Gallinas & de Kasnabak, qui sont situées à la tête des bancs & des basses qui environnent cette chaîne d'Isles, sont également fertiles & peuplées. L'eau fraîche y est en abondance. Les Côtes sont remplies de poisson & de coquillages. Avec un peu plus d'industrie pour cultiver leurs terres, les Habitans pourroient faire un commerce considérable, car le terroir est excellent dans toutes les Isles.

Description de Kazegut.

Kazegut est une des plus grandes & des plus fertiles. Elle est renfermée dans un cercle de bancs de sable & de basses, excepté aux deux pointes du Nord-Est & du Sud-Ouest, où les Vaisseaux peuvent mouiller en sûreté. On compte dix ou douze lieues depuis la pointe de Bernasel dans l'Isle de Bissao, jusqu'à la pointe Nord-Est de Kazegut, & cinq seulement jusqu'à celle de Saint Martin. En partant de la pointe de Bernasel, il faut suivre de prés l'Isle des Perroquets, sans quoi les marées & les courans écartent beaucoup un Vaisseau, & l'obligent de louvoyer long-tems pour regagner ce qu'il a perdu. Les Habitans de Kazegut sont les plus civils de tous ces Insulaires, & doivent cet avantage au Commerce. Mais il y a néanmoins des précautions nécessaires pour traiter avec eux. Brue qui en étoit bien informé les observa soigneusement. Lorsqu'il eut amaré sa Corvette, il fit arborer son pavillon & tirer une petite piece d'artillerie. Trois Bissagos, qui parurent aussi-tôt sur le rivage, firent connoître par des signes qu'ils souhaitoient d'être conduits à bord. On les prit dans l'Esquif. C'étoit un des Grands de l'Isle & des plus proches parens du Roi, accompagné de deux personnes de sa famille. Il n'avoit qu'un pagne autour de la ceinture, & un chapeau sur la tête. Ses cheveux étoient graissés d'huile de palmier, ce qui les faisoit paroître rouges. Il salua civile-

Brue y arrive. Seigneur Négre.

Brue. 1701.

ment Brue, en se découvrant la tête; & l'ayant pris par la main il lui demanda des nouvelles du Sieur de la Fond, dont il avoit été l'ami particulier.

Cérémonie bizare d'un Negre.

Tandis que le Général traitoit ce Seigneur Négre avec de l'eau-de-vie, on vit paroître un Canot chargé de cinq Insulaires, dont l'un étant monté à bord s'arrêta sur le tillac, en tenant un Coq d'une main, & de l'autre un couteau. Il se mit à genoux devant Brue, sans prononcer un seul mot. Il y demeura une minute; & s'étant levé, il tourna vers l'Est & coupa la gorge au Coq. Ensuite s'étant remis à genoux, il fit tomber quelques gouttes de sang sur les pieds du Général. Il alla faire la même cérémonie au pied du mât & de la pompe; après quoi retournant vers le Général, il lui présenta son Coq. Brue lui fit donner un verre d'eau-de-vie, & lui demanda la raison de cette conduite. Il répondit que les Habitans de son Pays regardoient les Blancs comme les Dieux de la mer; que le mât étoit une Divinité qui faisoit mouvoir le Vaisseau; & que la pompe étoit un miracle, puisqu'elle faisoit monter l'eau, dont la proprieté naturelle étoit de descendre.

Brue renvoya le Seigneur Négre après lui avoir fait un présent. Comme la nuit s'approchoit, il remit sa descente au lendemain. Le premier Insulaire qu'il rencontra sur le rivage fut ce même Seigneur, qui venoit au-devant de lui pour le conduire dans son habitation. Elle étoit à trois cens pas du rivage, bâtie à la maniere des Portugais, & blanchie en dehors, avec un porche ouvert, qui étoit environné de grands palmiers, & garnie de chaises de bois assez propres. Après quelques momens de conversation, le Négre conduisit Brue vers un édifice, qui étoit à cinquante pas de la maison, & que les François reconnurent avec beaucoup d'étonnement pour une Chapelle, qui avoit son autel, ses bancs, & même une cloche d'environ trente livres, suspendue près de la porte à un grand arbre. Le Seigneur Négre fit sonner la cloche, & dit à Brue qu'aimant les Chrétiens sans l'être lui-même, il avoit fait bâtir cette Chapelle pour l'usage de ceux qui pourroient venir dans l'Isle; & que si quelque Prêtre vouloit s'y établir avec lui, il s'engageoit à ne le laisser manquer de rien.

Maison d'un Seigneur de l'Isle.

Chapelle qu'il avoit bâtie sans être Chrétien.

Ensuite ils se rendirent ensemble à la maison, ou si l'on veut, au Palais du Roi, qui n'étoit éloigné que d'un mille. Ce Prince parut charmé de la visite qu'il recevoit du Général. C'étoit un vénérable vieillard d'environ soixante-dix ans. Sa barbe étoit frisée, & presque blanche. Il avoit la bouche & les yeux agréables, & l'air majestueux. Son habillement n'étoit qu'un pagne & un chapeau. Il se découvrit pour saluer Brue; & lui ayant pris la main en repetant plusieurs fois qu'il étoit le bien venu; il lui offrit la liberté de s'établir dans son Isle. Brue lui fit présent de quelques curiosités de l'Europe & de deux barils d'eau-de-vie. Sa maison n'étoit pas si commode que celle de son parent; mais elle ne manquoit ni de chaises ni de tables. Il retint le Général à dîner. Les mêts furent de la volaille bouillie dans du riz, de la venaison, du Mouton & du Bœuf. Le vin de palmier étoit excellent, & l'eau-de-vie du Général ne fut pas épargnée. Ensuite le Roi proposa de fumer, & pressa Brue de se servir de sa pipe. Le tuiau n'avoit pas moins de cinq pieds de longueur, & la tête étoit assez grande pour contenir un quarteron de tabac. Elle étoit ornée de divers anneaux & d'autres bijoux de cuivre blanc.

Visite que Brue rend au Roi de Kazegut.

Le Roi fit présent au Géneral de deux cocqs ; ce qui passe à Kazegut pour la plus haute marque de distinction, parce que cet animal est consacré particuliérement aux Divinités de l'Isle.

Brue. 1701.

Propriétés de l'Isle.

La longueur de Kazegut surpasse trois fois sa largeur. Le terroir est riche & bien cultivé. Il produit en abondance des lataniers, des palmiers, & des orangers, du maïz, du riz, des courges, des pois & d'autres especes de légumes. Brue remarqua près du Palais quarante ou cinquante Negres armés de sabres, qu'il prit pour la Garde du Roi. Kazegut, Karache, Kosnabak, & las Gallinas sont les seules Isles des Bissagos où le Commerce soit sans péril pour les Etrangers. Dans toutes les autres, il faut être dans une défiance continuelle, & ne pas se hasarder témérairement au rivage. Les Portugais se sont repentis plusieurs fois d'avoir négligé les précautions. A bord même, c'est-à-dire sur son propre Vaisseau, un Etranger ne peut être trop sur ses gardes, particuliérement dans les ténébres ; & l'ancre doit être jettée dans un lieu, où l'on ne puisse pas craindre que la marée laisse jamais un moment le Vaisseau à sec. Brue donne des avis fort utiles pour la conduite qu'il faut tenir ensuite avec les Insulaires. Après avoir arboré les couleurs & tiré un coup de canon, il conseille d'envoyer au rivage un Interprète, avec des essais de marchandises, & une bouteille d'eau-de-vie pour le Roi ou le Chef de l'Isle. Pour cette députation, il recommande que la Chaloupe soit bien armée, & n'approche pas plus du rivage qu'il n'est nécessaire pour débarquer l'Interprète. Les Insulaires le reçoivent & le conduisent à leur Roi, qui se trouve souvent sur le bord de la mer, dans la foule de ses Sujets. Leurs complimens sont fort ennuieux, & consistent à répéter mille fois, *bon-jour, soyez le bien venu*. On convient néanmoins assez promptement du prix des Esclaves, de l'yvoire, & des autres marchandises. La Chaloupe ramene l'Interprète, qui rend compte de sa négociation. Si les Habitans ont des Esclaves ou d'autres biens à vendre, ils s'empressent bientôt de les amener à bord dans leurs Canots. C'est alors qu'il faut redoubler la garde, tenir l'Equipage sous les armes, & pointer même le canon, pour forcer les Negres d'entrer l'un après l'autre. Malgré le danger, il n'y a pas d'année où l'on ne tire de ces Isles trois ou quatre cens Esclaves, dont le prix est depuis quinze jusqu'à vingt barres ; & ce commerce pourroit recevoir beaucoup d'augmentation s'il étoit bien ménagé. Les marchandises qui conviennent à ces Isles sont l'ambre jaune, les étoffes de laine jaunes & rouges, l'eau-de-vie en abondance, les sonnettes, les armes à feu, sur-tout pour la chasse ; les paremens de lit rouges & jaunes, les étoffes de coton ou les pagnes, la vaisselle d'étain, les bassins de cuivre, des toiles de différentes sortes, & des grains de verre rouges & noirs.

Avis sur la maniere de se conduire avec les Insulaires.

Plaintes du Roi de Kazegut contre les François.

Le Roi de Kazegut avoit eu de grands sujets de plainte, qu'il promit d'oublier en faveur du Géneral Brue. En 1687, le Sieur de la Fond, qui étoit venu commercer dans ces Isles, avoit perdu quelques marchandises par le pillage des Habitans. Pendant qu'il cherchoit à se vanger, il arriva sur la Côte un Vaisseau de guerre François nommé le *Lion*, sous le commandement du Sieur de Montisier. Les deux Capitaines convinrent de piller l'Isle, & débarquerent, dans cette vûe, deux cens hommes qui n'y trouverent aucune résistance. Le Roi, qui se nommoit *Dukermenay*, se voyant surpris dans sa maison, sans espérance de pouvoir se sauver par la fuite, prit le parti d'y

BRUE. 1701.

mettre le feu de ſes propres mains & de ſe brûler vif. Les Negres ſe retirerent ſi promptement dans les montagnes, que de deux ou trois mille Habitans, il fut impoſſible aux François d'en prendre plus de dix ou douze. Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe fit craindre à la Fond que le Commerce ne fût interrompu pour jamais avec tous ces Peuples; mais il eut l'habileté de leur perſuader qu'il n'avoit pas eu de part au pillage, & qu'ils ne devoient en accuſer que les Corſaires.

Uſages des Habitans de Kazegut.

Les Habitans de Kazegut, ſur-tout ceux qui ſont diſtingués par le rang ou les richeſſes, ſe frottent les cheveux d'huile de palmier; ce qui les fait paroître tout-à-fait rouges. Les femmes & les filles n'ont autour de la ceinture qu'une eſpece de frange épaiſſe, compoſée de roſeaux, qui leur tombent juſqu'aux genoux. Dans la ſaiſon du froid, elles en ont une autre qui leur couvre les épaules, & qui deſcend juſqu'à la ceinture. Quelques-unes en ajoûtent une troiſiéme ſur la tête, qui pend juſqu'aux épaules. Rien n'eſt ſi comique que cette parure. Elles y joignent des bracelets de cuivre & d'étain aux bras & aux jambes. En géneral les deux ſexes ont la taille belle, les traits du viſage aſſez réguliers & la couleur du jais le plus brillant, ſans avoir le nez plat, ni les levres trop groſſes. L'eſprit & la vivacité ne leur manquent pas. Il ne ſeroit pas difficile de les inſtruire dans toutes ſortes d'arts, ſi leur indolence n'étoit un obſtacle inſurmontable; mais ils ſouffrent l'eſclavage avec tant d'impatience, ſur-tout hors de leur Patrie, qu'il eſt dangereux d'en avoir un grand nombre à bord. La Fond, après en avoir acheté pluſieurs, avoit pris toutes ſortes de précautions pour les tenir ſous le joug, en les enchaînant deux à deux par le pied, & mettant des menotes aux plus vigoureux. Ils n'en trouverent pas moins le moyen d'arracher l'étoupe du Vaiſſeau, & l'eau pénétra ſi vîte, qu'il auroit coulé à fond ſi le Capitaine n'eût rencontré fort heureuſement une vieille voile qui ſervit à boucher le trou. Le naturel fier & indomptable de ces Inſulaires, & leur pareſſe obſtinée, ſont des vices ſi connus en Amérique, qu'on ne les y achete qu'avec de grandes précautions. Ils ne travaillent qu'à force de coups. Ils ſe dérobent ſouvent par la fuite, & quelquefois ils ſe détruiſent eux-mêmes.

Leur pareſſe & leur fierté dans l'eſclavage.

§. V.

Affaires de Biſſao.

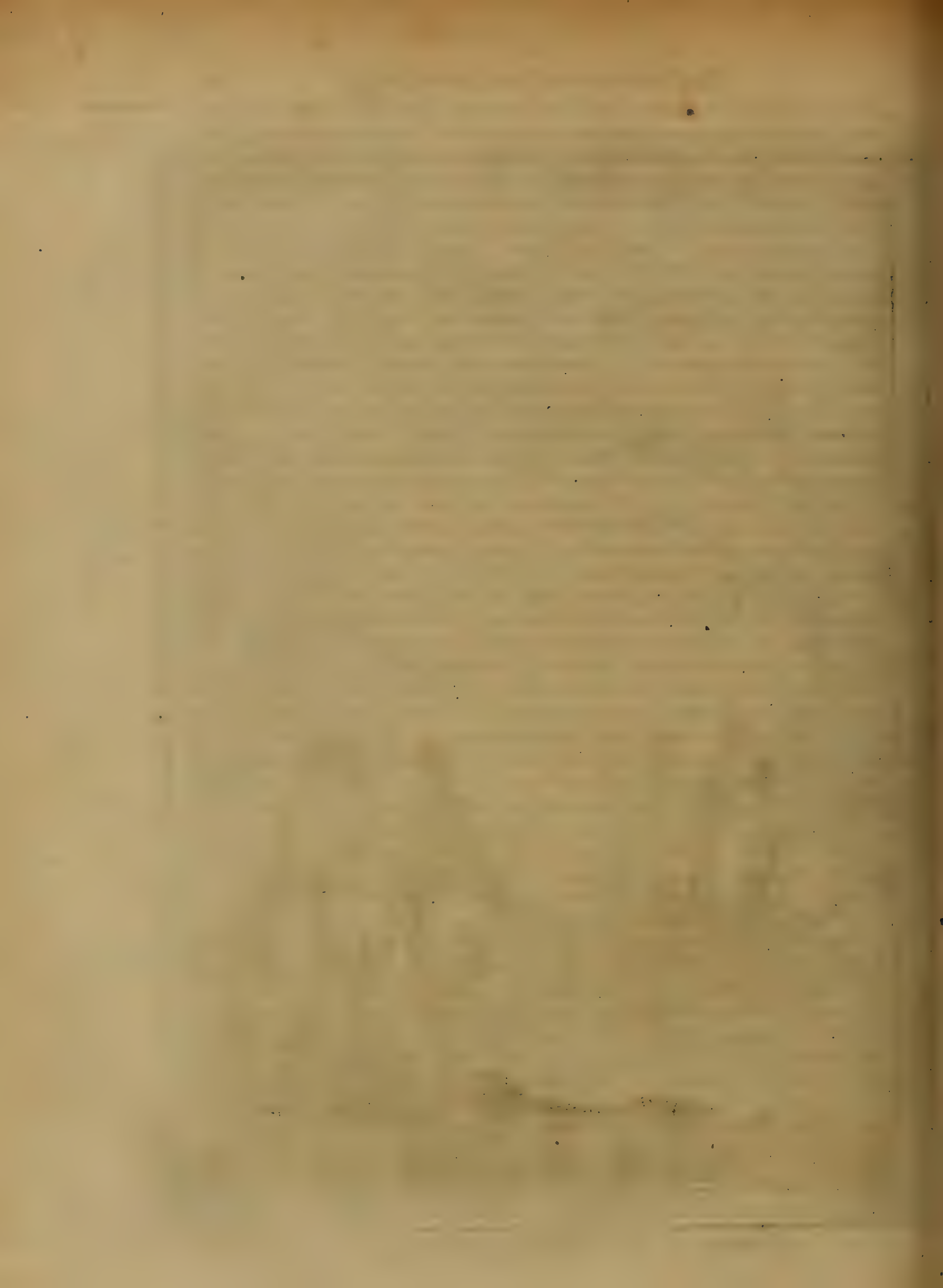
Le Comptoir François s'acheve à Biſſao.

EN arrivant de Kazegut, le Géneral trouva ſes édifices preſqu'achevés. Le foſſé demandoit encore quelque travail; mais la haie étoit entiérement plantée; & deux ou trois nuits paroiſſoient ſuffire pour la perfection de l'entrepriſe. Son premier ſoin fut de ſe rendre auprès de l'Empereur, qui le reçut avec de grands témoignages d'amitié & de nouvelles aſſurances de protection. Les femmes de ce Prince & les Seigneurs de la Cour lui firent mille offres de ſervice. Enfin dans cette occaſion, comme en 1723, lorſqu'il retourna au Senegal avec la qualité de Directeur, toutes les apparences devoient lui perſuader que l'Empereur & ſes Peuples étoient de bonne-foi dans ſes intérêts.

Il ſe crut obligé de rendre une ſeconde viſite au Gouverneur Portugais, avec lequel il vivoit auſſi-bien qu'on pouvoit l'attendre de l'un & de l'autre



Femmes de Kazegut en differens habits. N.° XXII.



dans l'opposition de leurs intérêts. Dom Rodrigo apprenant que Brue se proposoit de loger dans son nouveau Comptoir, le pressa de prendre un appartement dans le Fort. Il s'en défendit, parce que le Fort étoit trop éloigné de ses Bâtimens. Le Gouverneur lui offrit le Couvent des Cordeliers, que Brue refusa par la même raison. Enfin il accepta un magasin dont la situation lui parut plus commode, & les Portugais le firent aussi-tôt meubler pour l'y recevoir. Le Dimanche suivant, Brue étant à la Messe avec le Gouverneur, qui l'y avoit invité, observa qu'une des peintures de l'autel portoit les Armes de la Compagnie Françoise, c'est-à-dire, *argent semé de fleurs de lys d'or*, avec deux Negres pour support. Il les fit remarquer au Gouverneur, comme une preuve que sa Nation avoit eu des Etablissemens dans l'Isle avant les Portugais, ou du moins aussi-tôt qu'eux, puisque cette peinture paroissoit aussi ancienne que l'Eglise. Dom Rodrigo répondit qu'il n'entreprenoit pas de décider cette difficulté; mais il protesta qu'un Empereur de Bissao avoit envoyé son fils au Roi de Portugal, pour le reconnoître en qualité de Souverain, & s'étoit engagé par un Traité exclusif à recevoir les Portugais dans son Isle, & à leur permettre d'y élever un Fort. Ce récit parut d'autant plus fabuleux à Brue, que le Gouverneur ne put lui citer le tems dont il parloit, ni sous quels Rois de Portugal & de Bissao le Traité s'étoit conclu, ni même la datte (82) de l'érection du Fort. Aussi n'abandonna-t'il pas le projet d'établir son commerce & de ruiner celui des Portugais.

Armoiries de la Compagnie Françoise dans l'Eglise des Portugais.

Explications du Gouverneur.

L'amitié fut entretenue extérieurement par des visites, des présens, & des festins mutuels. Cependant lorsque Brue fut à la veille de son départ, il reçut de la main d'un Officier du Fort une protestation formelle au nom du Roi de Portugal contre l'Etablissement des François. Le parti qu'il prit, sans rien changer à ses politesses, fut de répondre par une contre-protestation dattée à bord de l'*Anne*, dans la rade de Bissao, le 16 d'Avril 1701. Malgré cette espece d'hostilité, les deux Chefs ne cesserent pas de se voir avec leurs civilités ordinaires, & convinrent de laisser la décision du différent aux deux Cours.

Amitié politique entre les deux Chefs.

L'Empereur de Bissao n'eut pas plutôt appris que Brue se disposoit à partir, & lui faisoit demander son audience de congé, qu'il se rendit avec toute sa Cour au nouveau Comptoir. Les François allerent le recevoir à quelque distance, & le saluerent de toute l'artillerie de la Flotte. Ils lui rendirent tous les honneurs dont ils ne pouvoient craindre aucune conséquence. L'Empereur de-

L'Empereur visite Brue.

(82) On trouve dans la Gazette de Paris du mois de Novembre 1694 un article de Lisbonne, en datte du 26 Octobre, où l'on raconte qu'il étoit arrivé un Vaisseau de Kachao avec un Prince Negre, nommé *Batonio*, fils de *Bacompoloco* Empereur de l'Isle de Bissao; que son pere l'avoit envoyé à la Cour de Portugal pour se faire baptiser, pour en amener des Missionnaires, pour demander la protection du Roi & pour lui promettre la liberté de bâtir un Fort dans son Isle. La Gazette de la même Ville, du 18 de Décembre, dit dans un autre article de Lisbonne du 9 Novembre, que ce jeune Prince avoit été baptisé dans la Chapelle du Château par Contarini, Nonce du Pape; que le Roi lui avoit servi de Parrein, l'avoit nommé Emmanuel, & lui avoit fait présent d'un joyau de huit cens pistoles. *Voyez Barbot*, dans sa Description de la Guinée, p. 428. On ne peut contester ce fait; mais il paroît si peu que les Portugais eussent profité des offres du Prince, que *le Maire* dans son Voyage publié en 1694. déclare positivement qu'ils n'avoient point alors de Fort dans l'Isle de Bissao. Mais en quelque année qu'eut été bâti celui que Brue y trouva, le droit des François, qui portoit sur un Traité de Commerce plus ancien, n'en pouvoit recevoir d'affoiblissement.

BRUE. 1701.

manda civilement à Brue s'il étoit satisfait de son établissement, en lui offrant la liberté de le changer ou de l'augmenter à son gré. Le Géneral lui fit des remercimens fort vifs, & lui marqua beaucoup de confiance à sa protection. Entre plusieurs présens, il lui donna un bonnet de velours cramoisi, brodé d'or, que ce Prince mit aussi-tôt sur sa tête.

Son habillement.

Il étoit vêtu fort bizarrement ce jour là. Ses hautes-chausses étoient un pagne fort long. Il portoit sur le corps un manteau de gros drap sans forme, sous lequel on ne voyoit ni veste ni chemise. Ce manteau étoit long, & par derriere il avoit un capuchon qui pendoit jusqu'au milieu des épaules. Sa tête étoit couverte d'un grand chapeau noir à forme haute, ceint d'un ruban rouge, sans sa bordure ordinaire de corde de chanvre. Il avoit les pieds nuds; ce qui ne l'empêcha point de marcher dans cet état l'espace d'un quart de mille, jusqu'au Comptoir François. Il auroit pû venir à cheval; car à l'exception de la taille, qui est fort basse, il se trouve d'assez jolis Chevaux dans l'Isle. Mais il n'en avoit pas assez pour tout son train.

Brue prend congé de la Cour.

Brue se rendit à son Palais de campagne le 26 d'Avril, pour lui faire ses derniers adieux. On servit des chaises au Géneral & à son cortege, sous un arbre fort près de la porte de l'enclos. L'Empereur parut immédiatement, couvert, sur son pagne, d'un manteau d'écarlate doublé de calico, avec un bonnet gris sur la tête. Brue lui renouvella ses remercimens pour toutes ses faveurs, & lui présenta le Sieur Cartaing, qu'il laissoit pour Chef du Comptoir, avec six autres Facteurs qui devoient demeurer dans l'Isle, & pour lesquels il lui demanda sa protection. Elle lui fut accordée, avec des vœux pour le succès de son voyage, & pour le plaisir de le revoir. Le même jour une partie (83) des Courtisans & des femmes de l'Empereur l'allerent complimenter sur son départ & lui porterent des provisions. Ils l'amuserent par des danses, au son des tambours Imperiaux. Enfin ce Prince, qui marque tant de hauteur pour toutes les autres Nations, traita Brue avec des témoignages extraordinaires de considération.

Ordre qu'il met au Comptoir François.

Avec les Facteurs, Brue laissa dans le Comptoir un Chirurgien, deux Interprêtes & quelques Laptots. Il leur donna une Barque, un Brigantin, une excellente Chaloupe, avec des Pilotes & des Matelots. Dans le Comptoir, il mit des armes, des munitions, des marchandises pour le Commerce, & des provisions de l'Europe. Il donna au Sieur Cartaing toutes les instructions qui pouvoient servir à regler sa conduite. Mais il le chargea particuliérement de reconnoître avec soin les Côtes voisines; & si les Portugais abandonnoient leur Fort, comme on ne cessoit pas de le publier, il lui recommanda de s'en mettre en possession avant que les Negres pussent le détruire.

Politesses qu'il reçoit des Portugais à son départ.

Le 30 d'Avril, il se rendit dans le Fort, pour rendre ses dernieres civilités au Gouverneur. Il y fut reçu, comme il l'avoit toujours été, au son des instrumens militaires & la Garnison sous les armes. Dom Rodrigo alla au-devant de lui jusqu'à la porte extérieure. Après quelques complimens, Brue lui présenta les sept Officiers de la Compagnie qui étoient destinés pour le

(83) Les Portugais, pour flatter les Seigneurs de l'Isle, leur avoient donné le nom de *Fidalgos*, qui signifie Gentilshommes. Les François se gardoient bien de leur refuser ce titre, lorsqu'il étoit question de se les attacher & d'assurer leur protection au nouveau Comptoir.

Comptoir, en le priant de leur accorder son amitié jusqu'à la décision de leur différend. Elle lui fut promise, & Dom Rodrigo voulut l'accompagner jusqu'au Port. L'artillerie du Fort le salua de neuf coups à son embarquement. Comme il avoit envoyé devant lui ses deux plus grands Vaisseaux, pour faire leur cargaison au Senegal & à Gorée, il partit de Bissao avec ses trois prises & les petites Barques, fort satisfait du succès de son voyage.

BRUE. 1701.

Les civilités du Gouverneur Portugais & la parole qu'il avoit donnée d'attendre la décision de ses Maîtres en Europe, ne l'empêcherent pas d'employer sécretement toutes sortes d'artifices pour engager Brue à payer les dix pour cent, dont il s'attribuoit le droit sur les marchandises. Le Gouverneur Portugais de Kachao écrivit à Gorée, pour representer au Géneral François que c'étoit le moyen de vendre plus de marchandises en quinze jours qu'il ne pouvoit l'esperer dans une année. Il lui offrit même de rabatre quelque chose de ce droit, en lui rappellant que le Sieur la Fond avoit fait des profits considérables dans l'Isle de Bissao, parce qu'il ne s'étoit pas fait un scrupule de le payer. Il ajoûtoit que le Roi son Maître lui ayant permis de commercer avec les Etrangers, il souhaitoit que les François voulussent saisir une si belle occasion, avant qu'il l'offrît aux Marchands d'Angleterre & de Hollande. Brue répondit qu'il ne manqueroit pas de communiquer ces propositions à sa Compagnie; quoique suivant ses propres lumieres il les trouvât préjudiciables au Commerce des François & contraires à leurs priviléges: que l'exemple de la Fond n'étoit pas une raison qui leur pût faire abandonner leurs droits, parce qu'il s'étoit conduit en Négociant particulier, qui n'avoit en vûe que son propre interêt. Bientôt le Commerce des Portugais à Bissao tomba dans une décadence qui ne leur permit plus de fournir aux frais d'un Commandant & d'une Garnison. Leur Magasinier fut rappellé, & le Gouverneur de Kachao conseilla au Roi de Portugal d'abandonner & de raser le Fort. Brue se hâta d'en donner avis à sa Compagnie, qui écrivit aussi-tôt au Président Rouillé, Ambassadeur de France à la Cour de Portugal. En 1703, Brue se rendit lui-même à Lisbonne, & joignit ses instances à celles de l'Ambassadeur, pour obtenir du Ministere Portugais que le Fort fût vendu à la Compagnie Françoise. Mais la Cour de Lisbonne prit le parti de le faire démolir; ce qui fut exécuté au mois d'Octobre de la même année.

Artifices qu'ils employent pour le faire entrer dans leurs vûes.

Sa réponse.

Les Portugais abandonnent le Fort de Bissao.

Le Couvent appartenoit à l'Ordre de Saint François; mais il avoit été rempli successivement par des Cordeliers, des Capucins & des Recollets. La Paroisse étoit gouvernée par des Prêtres Seculiers, qu'on y envoyoit de S. Jago; & s'ils venoient à manquer, c'étoient les Religieux du Couvent qui suppleoient à leurs fonctions. Ils n'étoient que trois pendant le séjour que Brue fit à Bissao. Mais quoique leur zele fût fort ardent, ils pensoient à se retirer, rebutés du champ stérile qu'ils avoient à cultiver. Le mauvais exemple des Blancs, leurs débauches & leurs vices, sont un obstacle presqu'invincible à la conversion des Negres. Cependant un Insulaire de quelque distinction se fit baptiser. Mais ayant bientôt renoncé à sa nouvelle religion, il mourut sans aucun signe de pénitence. Ses parens ne laisserent pas d'apporter son corps à l'Eglise Portugaise. Les Recollets qui exerçoient alors l'Office de Curé refuserent de l'enterrer, à cause de son apostasie & de son impénitence finale; ce qui fit naître un tumulte qu'il ne fut pas aisé d'appaiser.

Zele des Prêtres Catholiques dans cette Isle.

Différend des Insulaires avec les Recollets.

BRUE. 1701.

Les amis du mort enterrerent le corps dans l'Eglise, malgré la résistance des Récollets, qui interrompirent le Service divin, & regarderent l'Eglise comme profanée. Cette sévérité, que les Portugais mêmes traiterent de contre-tems, rendit les Prêtres fort odieux dans l'Isle. Ils furent accablés de reproches par les Seigneurs Negres, & la vengeance auroit été poussée plus loin s'ils n'eussent été sous la protection du Roi de Portugal. Enfin le Vicaire Géneral de Kachao, allarmé pour les suites de cette affaire, envoya un Commissaire Ecclésiastique à Bissao pour terminer le différend. Après de longues délibérations, l'expédient auquel on s'arrêta fut d'enlever secrettement le corps pendant la nuit, & de purifier l'Eglise par une nouvelle consécration. Mais cette démarche satisfit si peu les Recollets, qu'ils publierent un Manifeste pour justifier leur conduite. Ils accuserent d'irreligion tous les Chrétiens qui tenoient d'autres Chrétiens dans l'esclavage, quoique Negres & Barbares. Ils firent un crime de vendre des Esclaves aux Anglois & aux Hollandois, parce qu'il n'y avoit point avec eux de sûreté pour l'exercice de la Religion. Ils s'emporterent ouvertement contre leurs Compatriotes, en leur reprochant d'arrêter par leurs irrégularités les progrès de la foi catholique. Ils firent répandre des copies de ce Mémoire en Espagne & en Portugal. Enfin l'excès de leur zéle les ayant fait chasser de Bissao par les Negres & par les Portugais mêmes, qui les obligerent de s'embarquer dans un Vaisseau de la Compagnie Françoise qui faisoit voile à la Martinique, ils s'efforcerent de faire approuver leur conduite & leurs sentimens aux Négocians François de cette Isle. Mais le Gouverneur les pria de garder leur apologie pour eux-mêmes, & de ne pas ouvrir la bouche sur cette matiere, pendant le sejour qu'ils devoient faire parmi les François en attendant l'occasion de repasser dans leur Patrie. Ils eurent des Cordeliers pour Successeurs à Bissao.

Les Recollets sont chassés de l'Isle. Leur manifeste.

§. VI.

Voyage à Geves, avec une Description historique & géographique des Pays & des Isles jusqu'à Sierra Leona.

LA riviere de *Kasamanza* ou Kasamansa (84) est une branche de la Gambra. Son cours est fort long & fort rapide. Elle le prend entre les rivieres de *Saint Juan* & de *San-Domingo*, dont la derniere est souvent nommée *Riviere de Kachao*, parce que cette Ville est située sur ses bords.

Deux Forts Portugais sur la riviere de Kasamansa.

Les Portugais ont deux petits Forts sur la riviere de Kasamansa, tous deux sur la rive droite en remontant. Le premier, qui n'est qu'à dix-huit ou vingt lieues de son embouchure, s'appelle *Zinkinchor*. Le second, presqu'à la même distance de l'autre, est ce même Fort de *Ghingin* dont on a déja vû la description dans le voyage de Kachao. Ces deux Places ne sont proprement que des magasins, environnés d'un mur ou d'un enclos de terre garni de fascines. Leur principale force consiste dans la difficulté de l'accès, à cause des marais & des arbres au milieu desquels ils sont situés; quoiqu'ils soient assez défendus par des Légions de Mouches, qui suffiroient pour détruire une armée,

(84) Ce nom lui vient de celui d'un Seigneur du Pays. Il semble que son vrai nom soit *Zamenée* ou *Jameni*, tiré de la Ville de *Jam* ou *Jamez* qui est fort loin sur ses bords. Du moins l'Auteur anonyme, à la fin de le Maire, ne la nomme pas autrement, p. 124.

C'eſt dans ce triſte ſéjour qu'on trouve dix ou douze miſérables Bannis Portugais, avec deux ou trois pieces d'artillerie pour exclure les autres Nations du Commerce de cette Contrée. Les Portugais tirent annuellement de ces deux lieux cent ou cent vingt quintaux de cire jaune, aux mois d'Avril, de Mai & de Juin. Lorſqu'ils ne peuvent la vendre aux Bâtimens étrangers qui s'approchent de la Côte, ils la tranſportent à *Sommers*, Village ſur la gauche de leur riviere, d'où elle paſſe à Jereja, & de-là dans la Gambra. Quelquefois ils la portent à Kachao; mais c'eſt lorſqu'ils deſeſperent de trouver d'autres voyes, parce qu'il y a des droits à payer au Gouverneur de cette Ville, & que ceux qui achetent la cire en baiſſent d'autant plus le prix, qu'ils ne peuvent trouver autrement de profit à la revendre.

Brue. 1701.

Commerce de cire.

A cent cinquante lieues de ſon embouchure la riviere de Kaſamanſa forme, en tournant, un coude qui donne le nom de *Cabo* à un grand Royaume voiſin. Il étoit gouverné au commencement de notre ſiécle par un Roi Negre, nommé *Briam Manſare*, qui vivoit avec plus de faſte que tous les autres Princes de la même Côte. Sa Cour étoit nombreuſe. Il ſe faiſoit ſervir dans de la vaiſſelle *** (85), dont il avoit juſqu'à quatre mille marcs. Il entretenoit conſtamment ſix ou ſept mille hommes bien armés, avec leſquels il tenoit ſes voiſins dans la ſoumiſſion, & les forçoit de lui payer un tribut. La Police étoit ſi bien établie dans ſes Etats, que les Négocians auroient pû laiſſer ſans crainte leurs marchandiſes ſur le grand chemin. A force de Loix & par la rigueur de l'exécution, il avoit corrigé dans ſes Sujets le penchant au vol, qui eſt un vice comme naturel aux Negres. Jamais les Eſclaves n'étoient enchaînés. Lorſqu'ils avoient reçu la marque du Marchand, il ne falloit plus craindre de les perdre par la fuite, tant la garde étoit exacte ſur les frontieres & la diſcipline rigoureuſe dans le Gouvernement. Ce Prince faiſoit chaque année, avec les Portugais, un commerce de ſix cens Eſclaves, à quinze ou dix-huit barres (86) par tête, en différentes eſpeces de marchandiſes, telles que des armes à feu, des ſabres courbés avec de belles poignées, des ſelles de France, des fauteuils de velours, & d'autres meubles, de la fenouillette de l'Iſle de Rhé, de l'eau de canelle, du roſſolis, &c. Lorſqu'il recevoit la viſite de quelque Blanc, il le faiſoit défrayer dès l'entrée de ſes Etats; & ſes Sujets ne pouvoient rien exiger d'un Etranger, ſous peine d'être vendus pour l'eſclavage. Il étoit toujours prêt à donner audience. A la verité on étoit obligé, pour l'obtenir, de lui faire un préſent de la valeur de trois Eſclaves; mais il rendoit toujours plus qu'il n'avoit reçu. Ces civilités continuoient juſqu'à ce que l'Etranger eût diſpoſé de ſes marchandiſes. Alors ſi dans ſon audience de congé il demandoit au Roi un préſent pour ſa femme, ce Prince ne manquoit jamais de donner un Eſclave ou deux marcs d'or. Il mourut en 1705, également regretté de ſes Peuples & des Etrangers.

Royaume de Cabo.

Bonnes qualités du Roi. Excellence de ſon Gouvernement.

Sa générosité pour les Etrangers.

L'Iſle de *Buſſi*, *Buſi* ou *Boiſſiſi*, eſt ſituée à l'Eſt de Biſſao. Elle en eſt ſéparée par un canal large & profond, dont l'entrée, du côté du Sud, eſt devenue fort dangereuſe par deux baſſes qui ſe ſont formées à l'embouchure. C'eſt tout

Iſle de Buſſi. Férocité de ſes Habitans.

(85) L'Auteur ayant omis la qualité du métal, on n'oſe y ſuppléer, quoique ce ſoit apparemment de l'or: cela eſt même aſſez confirmé quelques lignes plus bas par le preſent d'or que le Roi fait aux Etrangers.

(86) Le mot de barre eſt une évaluation imaginaire de marchandiſes qui ſert de régle pour le Commerce. Elle a déja été expliquée.

BRUE. 1701.

ce qu'on a pû découvrir de cette Isle, parce que ses Habitans, qui sont Papels comme ceux de Bissao, ont le caractere si farouche & si méchant, qu'on n'ose se fier à leur commerce. Cependant on tire d'eux quelques bestiaux, & des noix de Palmier, qu'on fait servir à la nourriture des Esclaves, après en avoir exprimé l'huile. Cinq barils de ces noix ne coûtent que deux barres, en grains de verre. Leurs Bœufs reviennent à quatre ou cinq barres. L'Isle de Bussi a deux Ports, où l'ancrage est sûr & commode. Celui du Nord porte le nom de *Vieux-Port*, & l'autre celui de *Port-Neuf*. On n'y peut trop apporter de précaution contre la surprise & la fraude. La plus sûre est de ne recevoir qu'un Canot à la fois, & de faire feu sur les autres, s'ils ne se retirent pas après avoir été avertis.

Ses deux Ports.

Canton des Negres nommés Balantes.

Au Nord de l'Isle de Bussi, de l'autre côté du Canal ou de la Riviere de Geves, on trouve un Canton de dix ou douze lieues de longueur, habité par des Negres, nommés *Balantes*, qui n'ont aucune correspondance avec leurs voisins, & qui ne souffrent pas que les Etrangers pénetrent dans leur Pays. Ils ne contractent leurs alliances qu'entr'eux, sans se relâcher jamais de cette loi pour les mariages. Leur Religion est l'Idolâtrie; & leur Gouvernement une espece de République, dont le Conseil est composé des Anciens. Ils ne font aucun Esclave dans leur Pays, mais ils sont méchans à l'excès pour leurs voisins; & comme ils cherchent souvent leur proye, ils ont surpris plusieurs Barques Portugaises. Dans ces occasions, ils ne font pas de quartier aux Blancs. Pour les Negres, ils les vendent à leurs voisins, ou les échangent pour des bestiaux. Leurs armes sont le sabre, la zagaye, & les fleches. Ils eurent la hardiesse, le 23 d'Avril 1700, d'attaquer un Brigantin François de quatre pieces de canon. Ils l'environnerent avec trente-cinq Canots, dont chacun ne portoit pas moins de quarante hommes. Heureusement les François, à la vûe de cette Flotte, eurent le tems de se couvrir d'un double mur de peaux de Bœufs, qui les garantit de la premiere grêle des fléches. Les Negres tenterent plusieurs fois d'aborder le Brigantin; mais le Capitaine François fit un usage si bien entendu de son artillerie, que prenant plusieurs files de Canots, avec sa mitraille, il en détruisit une grande partie. Le combat dura néanmoins plus de six heures, & rien ne peut être comparé à la furie des Sauvages. Enfin leur courage diminuant avec le nombre, ils se retirerent, en marquant par des cris effroyables la grandeur de leur perte & leur consternation.

Singularité de cette Nation.

Elle attaque un Brigantin François.

C'est l'opinion commune du Pays que les Balantes ont des Mines d'or dans leur terroir, & qu'ils n'ont pas d'autre raison pour en interdire l'entrée aux Etrangers. Cette persuasion est fondée sur deux ou trois argumens : 1°. Que les Portugais ayant acheté d'eux de la volaille sur cette côte, ont trouvé de l'or dans presque tous les geziers. 2°. Que ces Peuples payent en or leur tribut annuel au Roi de Kasamansa, dont le territoire est entre la Riviere de ce nom & celle de Geves. 3°. Que leur or est différent de celui de Galam & de Tomba-Aura, quoique les Mandingos n'ayent aucun commerce avec eux.

Raisons qui font croire qu'elle a des mines d'or.

Quant à la premiere raison, quoique les François n'ayent jamais trouvé d'or dans la volaille de cette contrée, parce qu'elle leur venoit peut-être d'un autre canton, les Portugais étoient si persuadés de la vérité du fait, que s'étant assemblés à Bissao, au mois de Juillet 1695, ils partirent avec trois cens

cens Négres pour la conquête de la Toison d'or, & débarquerent sans opposition. Mais comme on étoit alors au milieu de la saison des pluies, leurs armes & leurs munitions furent si mouillées, qu'elles se trouverent hors d'état de servir. Ils furent attaqués par les Balantes & répoussés avec beaucoup de résolution jusqu'à leurs Barques, en laissant à leurs ennemis une bonne partie de leur bagage & de leurs Négres auxiliaires.

Brue. 1701.

Les Balantes sont laborieux, autant du moins qu'on en peut juger par cette partie de leur côte qu'on découvre de la Mer, car aucun Voyageur n'a pénétré assez loin pour en donner la description. S'ils font quelque commerce avec leurs voisins, il ne consiste qu'en riz, en maïz, en légumes, en bestiaux, & en volaille. On juge de la fertilité de leur terroir par l'abondance de leur volaille & de leurs bestiaux.

Embouchure de Rio S. Doming, & ses difficultés.

Rio St Domingo, autrement nommé la Riviere de Kachao, a son embouchure à trois lieues au Sud de celle de Kasamansa. L'accès en est difficile. Après avoir doublé le Cap Rouge (Cabo Roxo), qui est à onze dégrés trente-six minutes de latitude du Nord, il faut mouiller sur quatorze ou quinze brasses, à deux lieues de ce Cap, Nord & Sud. On appelle de-là la Chaloupe, pour observer l'état présent de la Riviere, parce qu'une partie des rocs & des basses se faisant voir à découvert dans les basses marées, on juge plus aisément du péril. On doit passer fort près de ceux du Nord, si l'on veut éviter ceux du Sud, qui sont les plus dangereux. Ces bancs ont environ trois lieues de longueur. Il ne faut pas espérer d'y pouvoir louvoyer, parce que le Canal n'a qu'une demi-lieue de large. Lorsqu'on a mis au Nord & Sud un gros arbre qu'on a nommé l'*Arbre Couronné*, pour la forme de ses branches, on peut s'avancer droit vers la Riviere, sans s'embarrasser des battemens de la marée, que ceux qui connoissent mal ce lieu peuvent prendre pour autant d'écueils, & qui leur feroient chercher des dangers réels pour en éviter d'imaginaires.

Commerce de Kachao & de Farim.

Kachao, Colonie Portugaise, dont on a déja vû la description, est située sur la rive droite de la Riviere, à vingt lieues de son embouchure. Il s'y fait annuellement un commerce de deux ou trois cens Esclaves, à trente barres par tête; de cent quintaux de cire, à seize barres le quintal; & d'autant d'ivoire, à dix-huit barres le quintal.

Farim, est un autre Marché sur la rive droite, c'est-à-dire, au Sud de Rio San Domingo. Cette Ville est environ quarante-cinq lieues au-dessous de Kachao, & n'a gueres que la moitié du même commerce.

Le Bot, Village.

Mais revenant à l'embouchure de Rio San Domingo, on trouve entre sa rive Sud & le Canal de Geves, un Village nommé *le Bot*, où le riz est excellent & dans une extrême abondance. On l'achete avec de l'ambre jaune, des cristaux, du fer, des sables, du cuivre, & de l'étain; des bassins, des sonnettes de différentes grandeurs, des couteaux, & d'autres sortes de mercerie.

Crocodiles privés.

On remarque, avec étonnement, dans la Riviere de Rio San Domingo, que les *Caymans*, ou les Crocodiles, qui sont ordinairement des animaux si terribles, ne nuisent ici à personne. Il est certain, dit l'Auteur, que les enfans en font leur jouet, jusqu'à leur monter sur le dos & les battre même; sans en recevoir aucune marque de ressentiment. Cette douceur leur vient peut-être du soin que les Habitans prennent de les nourrir, & de les bien traiter. Dans

BRUE. 1701.

toutes les autres parties de l'Afrique, ils se jettent indifféremment sur les hommes & sur les animaux. Cependant il se trouve des Négres assez hardis pour les attaquer à coups de poignards. Un Laptot du Fort Saint-Louis s'en faisoit tous les jours un amusement, qui lui avoit long-tems réussi; mais il reçut enfin tant de blessures dans ce combat, que sans le secours de ses compagnons, il auroit perdu la vie entre les dents du monstre.

Bole, Village.

Un peu au-dessus du Bot, & du même côté, sur la Riviere de Geves, au Nord de Bissao, est le Village de *Bole*, où les Habitans donnent du maïs & des Bœufs pour du fer, du cuivre, des bassins, des grains de verre noir, des couteaux, & du cristal. Le baril de maïz écossé, se vend quatre barres; & le plus gros Bœuf ne passe pas le même prix. Ces Négres sont Papels, & font un commerce assez considérable. La Riviere de Geves est au Nord-Nord Est de l'Isle de Bissao. Ses Habitans sont Biafaras & Mandingos; les premiers Idolâtres, & ceux-ci Mahométans. Les Portugais ont un Comptoir dans ce canton, avec un Officier qu'ils appellent Sergent. Ils y ont aussi une Eglise, desservie par deux ou trois Prêtres.

Fort Portugais.

Rapidité de la Riviere de Geves.

La Riviere de Geves est extrêmement rapide. Outre la pente du Canal, on attribue la vitesse de son cours à l'irrégularité de la marée, qui après avoir employé six heures à monter, descend en trois heures, & quelquefois plus vîte, avec une si furieuse violence, que les vagues s'élevent comme autant de montagnes. Il est à propos de jetter l'ancre de maniere qu'on soit toujours à flot, & que les Bâtimens obéissent au mouvement de la marée. On employe dix marées pour se rendre de Bissao à Geves. Les Barques qui sont destinées pour ce voyage, ne doivent prendre que quatre pieds d'eau. Elles ne peuvent partir que depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Septembre, c'est-à-dire, pendant que la Riviere est accessible; car depuis Octobre jusqu'au mois de Janvier, les marées sont si fortes, que la navigation est trop dangereuse, sur-tout lorsqu'il n'y a pas d'esperance d'être aidé sur les rives.

Description de la Ville de Geves.

La Ville, ou le Village de Geves, contient environ quatre mille ames, entre lesquels on compte quatre ou cinq familles de Blancs. Tout le reste est noir ou bazané, & n'en prend pas moins le nom de Portugais, mais sans autre garand que leur parole. Geves est située sur une eminence, & n'a pas de mur ni d'enclos. Les maisons sont de terre, blanchies en dehors, & couvertes de paille. L'Eglise Paroissiale est fort belle. C'est un Prêtre mulâtre de St Jago, qui exerce les fonctions de Curé. Autrefois les environs de la Ville étoient fort bien cultivés; mais les terres sont à présent fort négligées, & les Habitans tirent leurs provisions des Villages voisins. Années communes, il s'y fait un commerce de deux cens cinquante Esclaves, à trente barres par tête; de quatre-vingt ou cent quintaux de cire, à seize barres le quintal; d'autant d'ivoire, à dix-huit barres; & de quatre ou cinq cens *Guluzans*, ou Pagnes communs, qui se donnent pour une paire de cordes, ou pour une pinte & demie d'eau-de-vie. Ces Guluzans sont absolument nécessaires, pour le commerce de Bissagos & de la plupart des Négres. Comme ils se vendent sur le pied de trois livres pieces, il y auroit peu de profit sur cette vente, si l'évaluation commune de l'eau-de-vie n'étoit à quarante sous la pinte.

Son Commerce.

Réflexions sur les moyens de l'étendre.

La meilleure voie & la plus sûre pour étendre ici le commerce, seroit d'avoir un grand nombre de petites Barques qui fussent répandues continuel-

lement dans les Marigots & dans les autres lieux où les Négres se présentent. On pourroit faire un établissement fort avantageux avec deux Facteurs & quelques Gromettes, au Village de Malanpagne, qui est vis-à-vis celui de Geves. Ce Pays est habité par les Biafaras, dont le Souverain se nomme *Tamba.* Celui qui occupoit alors le Trône, étoit un Prince des plus affables de cette Côte, porté d'inclination pour les Blancs, sur-tout pour les François. La Compagnie Françoise employe dans ses Comptoirs & pour le service de ses Barques, un grand nombre de Gromettes, dont elle tire beaucoup davantage. Les uns servent d'Interprétes. Ceux qui ont plus de lumieres & d'habilité, sont chargés du Commerce intérieur pour la cire, l'ivoire, l'or, & les Esclaves. Outre leurs gages, elle leur accorde un certain profit sur les marchandises. De cette maniere, elle est sûre que tout ce qu'elle achete est de la premiere main, & son profit est de cent pour cent. Lorsque ces Facteurs Négres ont rassemblé de quoi charger une Barque ou deux, la Compagnie leur envoye de nouvelles marchandises pour remplir leurs magazins, & fait transporter celles qu'ils ont achetées.

Malenpagne. Mal formosa.

Dix-sept lieues au-dessus de Malenpagne, on trouve un Village nommé *Mal Formosa* (87), dont le terroir produit les plus beaux Arbres du monde pour la construction des Vaisseaux. Il est facile de les couper & de les transporter à bord. Le Chef du Village donneroit le moitié de sa Forêt pour un baril d'eau-de-vie.

Gonfede.

Après avoir tourné le coude, pour entrer dans la véritable embouchure de la Riviere de Geves, qui a son cours au Nord-Est, on découvre sur la rive droite un Village nommé *Gonfede*, habité par les Biafaras civilisés, qui font un Commerce assez considérable de millet, de riz, d'ivoire, de bestiaux, & d'Esclaves. Plus au Sud du même coude, dans un grand Marigot, qui se nomme *Riviere de Dongol*, & qui est plutôt un bras de Mer, ou une Baye qui sépare du Continent la Peninsule des Biafaras, on voit le Village de *Golli*, où l'on achete des Esclaves, depuis dix jusqu'à quinze barres par tête, de l'ivoire à huit ou dix barres le quintal, & des guluzans pour une pinte & demie d'eau-de-vie. Mais c'est à condition que votre commerce se borne aux Négres du Canton; car s'ils apprennent que vous ayez quelque relation avec les Portugais qui s'y sont établis, ils font monter le prix des Esclaves jusqu'à trente barres, & celui du quintal d'ivoire à dix-huit. Les Négres Biafaras de Golli, sont d'un naturel assez doux, & l'on peut traiter sûrement avec eux sur le rivage. Cependant il ne faut jamais perdre les marchandises de vûe; car l'occasion les porte quelquefois à tromper.

Riviere de Dongol. Golli.

Village & riviere de Kurbaly.

Le Village de *Kurbaly*, donne son nom à la Riviere qui passe au long de son enclos, & qui venant de l'Est va se perdre dans celles de Geves. Ses bords sont fort unis de deux côtés, & cultivés avec beaucoup de soin. Mais les Habitans sont obligés de veiller nuit & jour, pour garantir leurs plantations des Elephans & des Chevaux marins. Cette Riviere de Kurbaly conduit dans un Village où le Roi de Ghinala fait quelquefois sa résidence. Il est fort commun de voir dans le Pays des troupeaux de quarante ou cinquante Elephans. Lorsqu'ils sont couchés dans la fange, pour s'y rafraîchir, ils ne jettent pas

Abondance des Eléphans.

(87) Il y a de l'apparence que c'est plutôt Matta Formosa, à l'embouchure de Rio San-Domingo.

BRUE. 1701.

les yeux sur les passans ; & l'on n'a pas d'exemple qu'ils ayent jamais attaqué personne ; à moins qu'on ne fasse feu sur eux & qu'on ne les irrite par quelque blessure, car ils deviennent alors des ennemis si dangereux, qu'il est fort difficile de leur échaper. Mais si l'on parvient à les effrayer assez pour leur faire prendre le parti de se retirer, il le font avec beaucoup de lenteur. Ils regardent fixement ceux qui troublent leur repos, & jettant deux ou trois cris, ils continuent leur marche.

Quelques Matelots François remontant la Riviere dans une Barque, virent un Elephant si embarrassé dans la fange, qu'ils se promirent d'en faire aisément leur proie. Comme ils ne pouvoient s'en approcher assez pour le tuer, leurs balles ne servirent qu'à le mettre en fureur. Ne pouvant aussi s'avancer vers eux, il n'eût pas d'autre moyen pour se venger, que de remplir sa trompe d'eau bourbeuse, & de leur en lancer une si grosse pluie qu'elle faillit de les abîmer dans leur Barque. Ils furent contraints de se retirer ; & la marée qui revint bientôt, mit l'Elephant en état de regagner la rive à la nage.

Chevaux marins, & leurs ravages.

Les Chevaux marins sont en nombre prodigieux dans toutes ces Rivieres, comme dans celles du Sénégal & de Gambra ; mais ils ne causent nulle part tant de désordre qu'entre celles de Kasamansa & de Sierra-Léona. Les plantations de riz & de maiz que les Négres ont dans leurs cantons marécageux, sont exposées à des ravages continuels, si la garde ne s'y fait nuit & jour. Cependant ils sont plus timides & plus aisés à chasser que les Elephans. Au moindre bruit, ils regagnent la Riviere, où ils plongent d'abord la tête ; & se relevant ensuite sur la surface, ils secouent les oreilles, & poussent deux ou trois cris si hauts, qu'ils peuvent être entendus d'une lieue.

Portugais établis à Kurbaly.

Il se trouve quantité de Portugais établis sur les deux rives de la Riviere de Kurbaly. Leur occupation pendant tout le jour est de demeurer assis sur des nattes à l'entrée de leurs maisons, sans autre habillement que leur chemise & des hautes-chausses ; & d'y passer le tems à discourir & à fumer. Ils se promenent rarement. Ils ne chassent jamais. Enfin ils paroissent avoir renoncé à toutes sortes d'exercices. Après avoir mangé du Kola, ils boivent de l'eau, que l'amertume de cette noix leur fait trouver plus agréable. Ils ne laissent pas de faire un Commerce considérable sur la Riviere, par le ministere de leurs Gromettes. On y voit sans cesse descendre & monter leurs Canots, quoique la marée soit si violente qu'elle s'approche avec un bruit horrible & qu'elle arrive en un moment. Il s'y trouve des Serpens d'une grandeur prodigieuse. On en a vu de vingt-cinq & trente pieds de long. On assure même qu'ils sont capables d'avaller un Bœuf entier, à la seule exception des cornes. Mais comme ces récits viennent des Portugais, ils sont d'autant plus suspects, qu'on n'ignore pas que la nature apprend aux Serpens, lorsqu'ils dévorent quelque animal, à commencer par la tête. Ainsi, dire qu'ils ne peuvent avaller les cornes d'un Bœuf, c'est donner lieu de conclure qu'ils ne nuisent pas plus au corps.

Fausse idée sur les Serpens.

Pendant le Voyage que Brue fit à Geves, la mort y enleva le Capitaine *Manuel Alvas*, Gouverneur de cette Ville pour le Roi de Portugal. C'étoit un Chrétien Négre, Chevalier de l'Ordre de Christ, & le plus généreux Cavalier du Pays ; qualité rare parmi les Négres, & qu'il portoit si loin, qu'outre l'accueil agréable qu'il faisoit aux Etrangers, personne ne sortoit de sa maison,

sans avoir reçu de lui un petit présent d'or, plus ou moins considérable, suivant la qualité de ses Hôtes. Brue, en arrivant dans la Ville, ne manqua point d'aller faire ses complimens de condoléance à la Veuve & aux Enfans du mort. Aussi-tôt qu'il parut à la porte de la maison, les Pleureuses gagées pour cette cérémonie, commencerent leurs lamentations, comme si le Gouverneur eut expiré le même jour.

Cérémonies funebres communes aux Portugais & aux Négres.

Les usages des Portugais & des Négres sont à peu près les mêmes à la mort des Chefs d'une famille. Il seroit difficile de juger laquelle des deux Nations emprunte les siens de l'autre. Lorsque la principale personne d'une Maison a rendu l'ame, toutes les femmes du voisinage s'assemblent; & si le nombre n'en est pas assez grand, on en prend d'autres à gages. Ces femmes tiennent compagnie pendant quelques tems à la Femme & aux Enfans du mort, & font leurs gémissemens en cadence. Ces cris funebres, accompagnés de soupirs & de larmes, sont capables de toucher vivement ceux qui ne les prendroient pas pour de simples grimaces. A la fin de chaque scene, on sert aux Pleureuses de l'eau-de-vie & du vin de palmier, qu'elles boivent d'aussi bonne grace que si elles n'avoient fait que rire pendant tout le jour. Elles se réjouissent ainsi jusqu'à l'arrivée de quelques nouveaux spectateurs, devant lesquels cette comédie recommence.

Les Enfans du Capitaine Manuel étoient assis sur des nattes, en deuil profond, avec tous leurs Parens autour d'eux. Lorsque Brue leur eut fait son compliment, il s'assit près d'eux, & pendant quelques momens il regna dans la compagnie un profond silence. Ensuite on servit du vin de Palmier. Tous les assistans en bûrent quelques verres; après quoi la conversation tourna sur les nouvelles, tandis que les Pleureuses, qui étoient daus une chambre voisine avec la Veuve, crioient de toutes leurs forces, bûvant dans les intervalles & récitant les grandes actions du mort. Après avoir assisté une heure entiere à cette triste cérémonie, Brue se leva & fut conduit à la porte par les Parens; car l'usage oblige les Enfans de demeurer sur leur natte, dans la même posture, c'est-à-dire, à demi étendus, & la tête appuyée sur le bras.

Brue fut invité aux Obseques du Capitaine. Tous les Portugais du Canton y assisterent en habits longs, avec leurs longues épées & leurs poignards. On avoit placé devant la maison du Mort huit petites Pieces de canon, dont on fit une décharge au départ du Convoi. On continua de tirer successivement chaque Piece, à mesure que la Procession défiloit. Après l'Enterrement on fit encore une décharge générale. Ensuite le Cortege étant retourné à la Maison, on y distribua du vin de Palmier, & tout le monde se retira.

Brue accepte un logement chez Dom Francisco Collea.

Le Capitaine Manuel avoit toujours donné un appartement dans sa Maison aux Facteurs François que leurs affaires amenoient à Geves. Mais l'état de sa famille ne permettoit pas au Général d'en attendre cette civilité. Un Officier Portugais, nommé Dom *Francisco Collea*, le fit prier d'accepter un logement près de sa Maison. Il profita de cette offre; mais ayant cru devoir une visite à son Hôte, il fut surpris en approchant de sa Maison d'ntendre des cris si aigus, que s'il avoit distingué plus d'une voix, il les auroit pris pour quelque nouvelle cérémonie d'Enterrement. Etant entré, il trouva un grand homme maigre, dans un Hamac, ou un Branle, qui faisoit une pénitence forcée pour les péchés de

Etat où il le trouve.

BRUE. 1701.

la jeunesse. Sa femme, qui étoit une Négresse du Pays, ne manquoit ni d'agrément ni de politesse. Elle avoit préparé l'appartement du Général avec autant de propreté qu'elle avoit pû, c'est-à-dire, qu'elle y avoit mis un branle, des chaises, des nattes, une table, du bois & de l'eau, & qu'elle y avoit laissé des domestiques pour lui faire son souper. Heureusement, il avoit apporté des provisions & du linge, parce qu'il s'étoit attendu à n'en pas trouver aisément dans la Ville. C'est un embarras extrême lorsqu'il faut se procurer un chevreau ou quelques poulets. Les Portugais, qui sont établis depuis longtems dans un Pays si fertile & si capable de culture, se laissent manquer des choses les plus nécessaires à la vie, & se traitent plus misérablement que les Négres.

Tempérance forcée des Portugais.

Cette disette générale de provisions les force à la temperance. Leur nourriture la plus ordinaire, est la chair des Chevaux marins; viande, qui avec l'apparence du Bœuf, n'a qu'un goût sauvage de poisson. Ils n'ont gueres d'autre vin que celui de Palmier, ni d'autres liqueurs que le *Rum*. Encore leur Rum est-il si fort & d'une odeur si désagréable, que dans les Isles voisines, il n'y a que les Négres & la plus vile populace qui en veuille faire usage. La Chasse pourroit suppléer au défaut de la volaille & des bestiaux, car le Pays est rempli de Singes, de Gazelles, de Daims, & d'autre gibier. Il s'y trouve aussi des Oyseaux de toute espece, & dans une grande abondance. Mais le soin de les tuer seroit un exercice trop pénible, pour des gens qui préférent l'oisiveté & l'inaction à tous les plaisirs.

Flamingos, oiseaux fort réverés des Négres.

Les *Flamingos* sont en grand nombre dans le Canton, & si respectés par les Mandingos d'un Village à demie-lieue de Geves, qu'il s'y en trouve des milliers. Ces Oyseaux sont de la grandeur d'un Cocq-d'Inde. Ils ont les jambes fort longues. Leur plumage est d'un rouge de feu, mêlé de quelques plumes noires. Mais leur chair a le goût huileux, & fait un mets très-médiocre pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Les Habitans du même Village portent le respect si loin pour ces animaux, qu'ils ne souffrent pas qu'on leur fasse le moindre mal. Ils les laissent tranquilles sur des arbres, au milieu de leur habitation, sans être incommodés de leurs cris, qui se font entendre néanmoins d'un quart de lieue. Les François en ayant tué quelques-uns dans cet azile, furent forçés de les cacher sous l'herbe, de peur qu'il ne prît envie aux Négres de venger sur eux la mort d'une bête si reverée (88(

Oiseaux nommés *Spatules*.

Dans plusieurs endroits de la Côte, sur-tout aux environs de Geves, on trouve une sorte d'Oyseaux de Riviere, de l'espece des Oyes ou des Canards. On la nommé *Spatule*, parce que leur bec a beaucoup de ressemblance avec cet instrument de chirurgie. Ils ont la chair beaucoup meilleure que les Flamingos.

Différentes rivieres sur la Côte ou qui se jettent dans Rio Grande.

Rio-Grande n'est qu'à dix ou douze lieues au Sud de la Riviere de Geves. Dans l'intervalle, on trouve deux autres petites Rivieres qui sont peu fréquentées. Le Commerce des Esclaves est plus ou moins riche dans cette contrée, suivant les guerres des Habitans & leurs divers succès. On en tire aussi de l'ivoire, de la cire, & de l'or.

En remontant Rio-Grande, quatre-vingt lieues au-dessus de son embou-

(88) Voyez sa Description au Tome suivant, dans l'Histoire naturelle de ces Régions.

chure, on arrive dans le Pays des Nalus ou des Analoux, Négres qui ont beaucoup de passion pour le Commerce. Leurs richesses sont l'ivoire, le riz, le maïz, & les Esclaves.

BRUE. 1701.

A seize lieues de Rio-Grande, vers le Sud, on trouve la Riviere de Nogne (89) ou Nunez, sur les bords de laquelle on fait un Commerce annuel de trois cens quintaux d'ivoire, à huit ou dix barres le quintal, & d'une centaine d'Esclaves, depuis dix jusqu'à quinze barres par tête. Le riz y est excellent & à fort bon marché. Les cannes de sucre & l'indigo, y croissent naturellement. Ce Commerce se fait depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Août, pour se ménager l'avantage des vents de Sud au retour.

Riviere de Nogne ou Nunez.

Le Pays, aux environs de la Riviere de Nogne, produit un Sel que les Portugais estiment beaucoup, & qu'ils regardent comme un contre-poison. Ils ont l'obligation aux Elephans de leur en avoir découvert la vertu. Les Négres qui vont à la chasse de ces animaux, leur tirent des fléches empoisonnées; & lorsqu'ils les tuent, ils coupent l'endroit où la fléche a touché, & vuident le corps de ses boyaux, pour en manger la chair. Des Chasseurs qui avoient blessé un Elephant, furent surpris de le voir marcher & se nourrir, sans aucun ressentiment de sa blessure. Ils cherchoient la cause de ce prodige, lorsqu'ils le virent s'approcher de la Riviere & prendre dans sa trompe quelque chose qu'il mangeoit avidement. Ils trouverent, après son départ, que c'étoit un sel blanc, qui avoit le goût de l'alun. Un autre Elephant, qu'ils blesserent encore, s'étant guéri de la même maniere, les Portugais, qui sont dans une défiance continuelle du poison, firent diverses expériences de ce sel, & le reconnurent pour un des plus puissans antidotes qui ayent jamais été découverts. Que le poison soit intérieur ou extérieur, une dragme du *Sel de Nogne*, delayée dans de l'eau chaude, est un remede spécifique.

Espece de sel, qui est un contre-poison.

On compte cinq Rivieres entre celles de Nogne & de Sierra-Léona. Leurs noms sont (90) *Ponghé*, *Tafali*, *Samos*, & *Cafferes*. Les Peuples qui en habitent les bords, se nomment les *Zapez*, les *Foulis*, les *Kokolis*, & les *Nalus*. Les Zapez sont divisés en quatre Tribus, distinguées par autant de noms; les Zapez *Errans*, les Zapez *Volumez*, les Zapez *Rapez*, & les Zapez *Sosez*. Toutes ces Nations sont Idolâtres, & n'en reconnoissent pas moins un Etre suprême, auquel ils ne rendent aucun culte, parce qu'ils se fient à sa bonté. Ils empoisonnent si habilement leurs fléches, que la moindre blessure cause la mort dans l'espace d'une demie-heure. Mais ils n'entendent pas moins l'art des contre-poisons. Leur principal Commerce est celui de l'ivoire, & d'un certain fruit nommé *Kola*, dont les Portugais font beaucoup d'usage, pour relever le goût de l'eau, comme on l'a deja fait observer.

Cinq rivieres.

Les Anglois ont un petit Fort sur la Riviere de Sierra-Léona, d'où leur Commerce s'étend dans l'intérieur du Pays, jusqu'à celui des Foulis, à l'Est. Ils en tirent des Esclaves, de l'ivoire, & même une bonne quantité d'or (91). Mais on n'a point encore appris d'où cet or vient comme de sa premiere

Ancien Fort, Anglois.

(89) On lit mal-à-propos *Nongue* dans le Carte de l'Isle, puisqu'il est certain que le nom vient de *Nunez* ou *Nugnez*. D'autres veulent *Nunho*.

(90) L'Auteur n'en nomme que quatre. Les Cartes en mettent six; & dans la Description de Sierra Léona l'Auteur même en met dix.

(91) Les Anglois ont depuis abandonné ce Fort.

BRUE. 1701.

source. La Riviere de Sierra Léona borne au Sud la Concession de la Compagnie du Sénégal.

§. VII.

Supplément au Voyage de Bissao, par un Voyageur anonyme.

INTRODUCTION.

ON a l'obligation de la Rélation suivante aux observations d'un François, qui fit le Voyage de cette partie de l'Afrique dans le même tems que le Maire, & qui le vit à Gorée en 1682. Aussi l'a-t-on publiée en 1696, à la suite du Voyage de le Maire aux Isles Canaries; mais il semble que contenant des Remarques curieuses sur les rivieres & les Habitans des Côtes qu'on vient de représenter, il ne peut être placé plus naturellement qu'après le Voyage du Sieur Brue à Bissao.

ANONYME. 1695.

Royaume des Barbessins.

Le Royaume des Barbessins, qui sont presque tous Mahométans, & qui touchent au Pays des Jalofs, n'a pas plus de six ou sept lieues d'étendue sur la Côte. Il commence au Village de Jual, & n'est habité dans cette partie que par un petit nombre de Mulâtres & de Portugais. Il a dans sa dépendance, près du Cap-Verd, un autre petit Village nommé *Koringhe*, où se fait le principal Commerce du Pays.

Au Sud, on trouve à sept ou huit lieues la Riviere de *Brusalum* ou de *Borsali* (92), dont l'embouchure est fort large, mais remplie de bancs de sable qui ferment l'entrée aux Canots, aux Chaloupes, & aux petites Barques. Le Commerce y est de peu d'importance. Cependant les Portugais y achetent du sel & des provisions de vivres.

Sur la même Côte, deux lieues plus bas, est la Riviere de Gambra, qui offre deux passages aux vaisseaux, l'un au Nord & l'autre au Sud. Elle peut recevoir des Batimens de cinq cens tonneaux; mais auparavant il est à propos de sonder le canal, si l'on veut se garantir des bancs. En entrant dans la riviere on trouve au Nord le Royaume de Barra, dont le Roi fait sa résidence à un quart de lieue de la mer. Les Habitans sont Mandingos, & la plûpart Mahométans.

Royaume de Barra.

L'Isle des Chiens ou Charles.

L'Isle *des Chiens*, qui se nomme aujourd'hui l'Isle *Charles*, où l'on peut passer à pied sec dans les basses marées, est vis-à-vis de cette Région. Elle étoit autrefois habitée par les François, qui se laisserent surprendre & massacrer par les Négres. Depuis leur infortune, elle est demeurée sans Habitans, & ses avantages ne sont pas assez considérables pour en attirer. Les Négres Flups, ou Floupes, sont précisément à l'entrée, sur la Pointe Sud. Six lieues plus haut dans la riviere, on voit le Village d'Albreda, où les François avoient autrefois (93) un Comptoir. Les Anglois en ont un à Jilfray, qui est une lieue plus loin sur la même rive. Ils ont aussi un Fort régulier dans l'Isle, qui n'est pas à plus d'un demi-quart de lieu de Jilfray, Ce Fort est muni de plus de cinquante pieces de canon; mais faute de mains ou d'habilité pour les employer, elles ne sont pas d'un grand usage. Les Anglois sont obligés de faire venir leur bois & leur eau du Continent. Ils ont la meilleure partie du commerce de cette ri-

Fort Anglois dans la Gambra.

(92) L'Auteur met *Bresalime*.

(93) Ils l'ont rétabli depuis le voyage de l'Auteur.

viere

viere, qui consiste en Esclaves Négres, en cire & en ivoire. Elle est navigable l'espace d'environ deux cens lieues.

ANONYME. 1695.

La riviere *Zamenée* (94) est habitée par différentes sortes de Négres. Ceux qui habitent l'embouchure sont de la race des Flups, Nation extrêmement sauvage (95) qui occupe toute la Côte jusqu'à *Bulol*, à l'entrée de Rio San-Domingo. Cette Côte est beaucoup mieux peuplée que celle de la Gambra.

Sept ou huit lieues plus haut, la marée forme un ruisseau, qui conduit à la Ville de Jam, où les Portugais font une grosse quantité de cire, qu'ils transportent à Kachao & sur les bords de la Gambra. Les Pays voisins sont habités par les Négres, nommés *Bagnons*, dont le Roi fait son séjour ordinaire à douze ou treize lieues de la mer.

Divers lieux sur les bords de Rio-San-Domingo.

Le cours de Rio S. Domingo est de l'Est à l'Ouest, mais il fait différens tours pendant plus de deux cens lieues. Ses rives ont aussi différentes sortes d'Habitans, Négres & Portugais, qui sont rassemblés dans plusieurs Villages. A l'embouchure, du côté du Nord, les Portugais ont un Fort, muni de quatre pieces de canon, & commandé par un Sergent, avec quatre Soldats. Quatre lieues plus loin, sur la même rive, près du Village de Bulol, on rencontre la petite riviere de Linghin, qui n'a que huit ou dix lieues de cours dans les terres, & qui est occupée par les Bagnons. Elle a, près de l'endroit où elle se perd dans celle de S. Domingo, le Village de *Quongain* (96) habité par quantité de Portugais & de Gromettes, qui ramassent beaucoup de cire.

Riviere de Bujind.

La riviere de *Bujind* vient se décharger du même côté, trois lieues au-dessus de l'endroit jusqu'où la marée remonte. Elle coule douze ou quinze lieues dans les terres, & ses bords sont habités par la même Nation, qui fait aussi le commerce de la cire. C'est la route ordinaire de *Jam* à Kachao.

A l'entrée de la riviere de S. Domingo, du côté du Sud, on trouve un grand Bois, nommé (97) *Matta formosa*, qui renferme un Village habité par des Flups, mais moins barbares qu'on ne les a représentés dans leurs autres Cantons. On fait avec eux le commerce des Esclaves & des provisions, sur-tout du riz, que leur terroir produit en abondance. Deux lieues plus loin, en continuant de remonter, on rencontre une petite riviere qui n'est pas navigable, & qui sépare le Pays des Flups de celui des Papels.

Les Négres qui se nomment *Papels*, sont Idolâtres comme les Flups, & gouvernés par un Roi qui fait sa résidence à cinq ou six lieues de cette riviere. A la mort des personnes considérables, ils sacrifient des Veaux, des Chevreaux & des Chapons à leurs Dieux, qui sont généralement des arbres, des cornes de Taureaux & d'autres substances inanimées. Dans le même Canton, trois ou quatre lieues plus loin, est située la Ville de Kachao (98), Colonie Portugaise. Cette Ville a trois Forts, dont le premier contient dix ou douze pieces de canon, & les deux autres chacun deux ou trois. Elle est commandée par un Ca-

Observations sur les Villes de Kachao & de Farim.

(94) Ou *Jam*, ou *Jameni*. C'est la même riviere que la Kasamansa.

(95) On a déja cité cet endroit de la Relation.

(96) La même sans doute que Guinguin ou Ghinghin.

(97) Suivant ce récit, Matte Formose devroit être placée, dans la Carte, à l'endroit où est *Bulol* ou *Bulot*, comme l'Auteur l'appelle, qui devroit être reculé plus loin au côté Nord de la riviere.

(98) L'Auteur écrit toujours Kachaux & Gambie. On a fait remarquer l'erreur de cette ortographe.

ANONYME. 1695.

pitaine-Major, qui dépend du Gouverneur Général des Isles du Cap Verd. Sa Garnison est recrutée tous les ans par trente ou quarante Soldats Portugais, dont la plûpart ont été bannis pour leurs crimes. Le nombre des Habitans est de deux ou trois cens hommes, sans y comprendre leurs femmes & leurs concubines. Le Roi de Portugal entretient à Kachao un Receveur des droits, qui sont de dix pour cent sur tous les Vaisseaux Marchands qui arrivent & qui partent; avec un Ecrivain ou un Sécretaire, qui exerce tout à la fois l'Office de Notaire & de Chérif. C'est au Gouverneur qu'appartient l'administration de la Justice. Il y a dans la Ville une Eglise Paroissiale, qui a son Curé, dépendant d'un Visiteur, ou de ce qu'on appelle en France un grand Vicaire, pour l'Evêque Diocésain de S. Jago. Les Capucins ont un Couvent à Kachao, mais on y voit rarement plus de trois ou quatre Religieux. Les Habitans de la Ville ont de petites Barques, avec lesquelles ils exercent le commerce sur les rivieres de Nogne, de Pouque, de Sierra Leona, & dans les Isles des Bissagos, d'où ils tirent beaucoup de cire & d'Esclaves, avec une petite quantité d'ivoire.

Les Portugais ont plus haut sur la même riviere une autre Ville, nommée *Farim*, à cent cinquante lieues (99) de Kachao, mais beaucoup moins peuplée. Elle n'a pour fortifications qu'un enclos de palissades. Les principaux Habitans de Kachao ont des maisons à Farim, où leurs Gromettes font des étoffes de coton & de la cire. La Ville est gouvernée par un Capitaine-Major, dépendant de celui de Kachao. On appelle Mandingos les Négres qui habitent les Contrées voisines. Tous les Villages entre Kachao & Farim sont peuplés de Gromettes Portugais, qui s'employent à ramasser du coton.

Isles au Sud de Rio-San-Domingo.

En quittant la riviere de S. Domingo pour s'avancer vers le Sud, on rencontre plusieurs Isles. La premiere, nommée *Trois-Isles*, parce qu'elle en a (1) l'apparence, est possedée par des Gromettes Négres, qui se sont délivrés de l'esclavage des Portugais. La plûpart, quoique baptisés, ont renoncé au Christianisme. Cette Isle, qu'ils cultivent soigneusement, produit une extrême abondance de coton, dont ils se font des habits. Ils ont des Canots, sur lesquels ils vont commercer avec les Négres du Continent, dans un Village nommé (2) *le Bot*. Mais ils ne permettent pas l'accès de leur Isle aux Canots étrangers.

Vis-à-vis les *Trois-Isles*, on découvre celle de Bussi, ou Bussisi, qui est occupée par les Papels, sous un Roi de peu d'autorité. Le canal qui sépare ces deux Isles a si peu de profondeur, qu'on n'y a pas de l'eau jusqu'aux genoux. Mais le commerce n'en est pas moins dangereux avec les Insulaires, parce qu'ils portent à l'excès la défiance & la jalousie. L'Auteur rend témoignage que de sa connoissance plusieurs Négocians Anglois & Hollandois ont péri par la trahison de ces Barbares. Ils ont des provisions en abondance, telles que du riz, du millet, des bestiaux, de la volaille & des Faisans, mais d'une bonté médiocre. L'Isle de Bussi a de circonférence environ dix lieues. On lui connoît deux Ports; l'un à l'Est nommé le *Port-Vieux*; l'autre au Sud-Est, qui se nomme (3) *Port des Pierres*

(99) Cette distance est une erreur. On l'a marquée ci-dessus plus juste.

(1) Ce sont en effet trois Isles, & l'Auteur s'est trompé en les prenant pour une seule.

(2) Ce Village, dont on a déja parlé, est placé dans la Carte à trois lieues de l'embouchure de Rio San-Domingo.

(3) Il s'appelle aussi *Port-neuf*. Voy. ci-dessus.

blanches. Vis-à-vis est l'Isle de Kazelut (4), & plusieurs autres petites Isles qui ne sont pas habitées.

Observations sur l'Isle de Bissao.

Celle de Bissao est à deux lieues de Bussi. Le canal est si bien connu entre ces deux Isles, qu'un Bâtiment de trois cens tonneaux y passe sans danger. Bissao n'a pas moins de quarante lieues de circuit. Les Papels qui l'habitent sont Idolâtres, & sacrifient souvent à leurs Dieux des Veaux, des Chevreaux & des Chapons. Elle a plusieurs Ports, dont le principal porte le nom de *Port Bissao*. Plusieurs Vaisseaux de soixante pieces de canon y peuvent mouiller sans incommodité. Les Portugais y ont une Eglise & un Couvent de Capucins. Ils se marient sans difficulté avec les femmes du Pays, & plusieurs jeunes Papels ont reçu le Baptême.

L'Isle a neuf Rois, dont huit reconnoissent l'autorité du neuviéme, & ne sont proprement que des Gouverneurs de Province. Lorsqu'il en meurt un, on étrangle plus de trente personnes pour l'accompagner au tombeau, sur-tout les jeunes filles & les Esclaves qui lui ont été les plus fidéles. On enterre avec lui cette multitude de victimes, & l'on renferme dans le même tombeau son or, son argent, son ambre gris, ses étoffes & ce qu'il avoit de plus précieux. Il ne se présente pas d'autres concurrens pour le Trône que les Jeagres, dont la dignité peut être comparée à celle des Ducs & Pairs en France. Ils s'assemblent en cercle, autour de la tombe du Roi mort, qui est composée de roseaux & de bois fort leger. Elle est soulevée par quantité des Négres qui l'élancent dans l'air; & le Jeagre sur qui elle retombe, obtient la Couronne.

Le Palais de l'Empereur n'est éloigné du Port de Bissao que d'une lieue. Ce Monarque a ses Gardes, son armée & ses femmes autour de lui. Sa Flotte est composée d'environ cinquante Canots, qui peuvent recevoir chacun trente hommes. La seule arme de la Milice est un cimeterre attaché au bras. Pour habillement, les Insulaires de Bissao portent une peau de Chevreau, qui pend derriere eux, & qui passant entre leurs jambes se releve pardevant pour cacher leur nudité. Leurs guerres sont contre les Biafaras, qui habitent le Continent à l'opposite de leur Isle. Elles se renouvellent deux ou trois fois dans le cours de l'année.

Les Portugais avoient autrefois bâti un Fort dans l'Isle de Bissao, & l'avoient monté de huit pieces de canon, pour interdire le commerce de l'Isle aux Etrangers; mais les Négres ne le souffrirent (*) pas long-tems. Ils ont toujours entretenu la liberté de leur Pays, en recevant dans leurs Ports les Etrangers qui s'y présentent pour le Commerce, & leur accordant la permission de l'exercer dans l'Isle avec une parfaite sûreté. Mais avant que de les laisser descendre au rivage, leur Roi consulte les Dieux par un sacrifice solemnel.

Isle Sortieres.

Vis-à-vis de Bissao est une Isle nommée *Sortieres*, couverte d'arbres, où les Négres vont faire tous les ans leurs grands sacrifices. Les Vaisseaux y sont en sûreté sur leurs ancres.

La riviere de Geves coule environ soixante-dix lieues dans le Continent par divers détours au Nord-Est & au Sud-Est. Tous les Villages qu'elle a sur ses bords, à une lieue de la mer, sont habités par les Biafaras. A l'entrée, sur la rive de l'Est, on trouve le Village de Gonfede, où les Veaux & la volaille

Gonfede.

(4) Erreur, pour *Kazegut*.

(*) Voyez ci-dessus le Voyage de Brue à Bissao.

ANONYME. 1695.

font en abondance. Les Négres y vendent auſſi de l'ivoire & quelques Eſclaves.

Geves.

Cinq lieues plus haut dans la riviere on arrive à la Ville de Geves, dont la plûpart des Habitans ſont Portugais & Gromettes. Cette Ville eſt défendue par un enclos de paliſſades. Elle a ſon Egliſe, ſon Curé; & pour Commandant, un Capitaine qui dépend du Gouverneur de Kachao. Les lieux voiſins ſont poſſedés par les Biafaras.

Les Portugais ont quantité de Barques, ſur leſquelles ils portent leur commerce juſqu'à Sierra Leona. Ils les envoyent auſſi dans la riviere Nogne, pour en apporter de l'ivoire & de l'*Indigo* en feuilles, qui leur ſert à teindre leurs étoffes. Il ſe fait un grand commerce de *Kocters* (5), fruit qui par ſa forme & ſon goût reſſemble beaucoup aux marons de l'Inde. Il y en a de rouges & de blancs. Le principal tranſport eſt dans le Pays de Biafaras & des Mandingos.

Iſle de Bulam.

Les Barques ne peuvent aller plus loin que la riviere de Geves; mais avec les Canots on pénétre dans pluſieurs petites rivieres qui coupent le Pays. Vis-à-vis cette Côte, on rencontre pluſieurs Iſles, particuliérement celle de Bulam, qui eſt fort riche en arbres, mais ſans aucun Habitant. Elle eſt à l'embouchure de Rio Grande, & ſon circuit eſt d'environ ſix lieues. Les autres Iſles ne meritent pas qu'un Voyageur s'y arrête, ni qu'il en parle.

(5) C'eſt vraiſemblement le Kola, dont on a parlé pluſieurs fois.

CHAPITRE X.

Entrepriſe pour découvrir le Lac de Kayor en 1714, avec des obſervations ſur le Commerce de Gorée.

BRUE. 1714.

INTRODUCTION.

LE Lac de *Kayor*, de *Kayer*, ou de *Kaillor*, n'eſt pas à plus de cinquante lieues du Fort Saint Louis, c'eſt-à-dire, de l'embouchure du Sénégal. Il eſt formé par les inondations de cette riviere, au Nord de laquelle il eſt ſitué; mais lorſque les flots ſe retirent, il demeure à ſec dans une grande partie de ſon étendue, & les Mores ou les Négres qui habitent ſes bords y font leurs Plantations de millet & de riz, qui réuſſiſſent merveilleuſement dans un terrain engraiſſé par des eaux de la riviere. Ce Lac n'avoit pas été fort connu des François, ou du moins leurs principales lumieres venoient des Mores & des Négres, dont le témoignage eſt toujours ſuſpect. On ſçavoit, ſur leurs recits, que le Lac de Kayor eſt fort grand, & que pour y naviguer on étoit obligé d'employer la Bouſſole. Quoique cette circonſtance parût douteuſe, on étoit ſûr, du moins par l'accord de tous les témoignages, qu'il eſt plus grand que celui de Panier Fouli; que le Commerce s'y étoit fait autrefois avec beaucoup d'avantage, & que les Pays voiſins ſont habités par des Mores & des Négres ſujets du Siratik.

Récits incertains ſur le Lac de Kayor.

Entrepriſe de Chamboneau pour les vérifier.

Les changemens qui étoient arrivés dans la Compagnie Françoiſe ayant fait perdre toutes les idées de ce commerce, Chamboneau, Directeur au Sénégal en 1693, entreprit de les faire revivre. Il fit partir du Fort Saint Louis,

une Barque, avec un Facteur & des marchandises. Les François chargés de cette commission arriverent au Lac & n'y entrerent pas sans difficulté. Ils eurent à traverser une forêt de roseaux, qui rendoient le passage presqu'impossible. Cependant après avoir surmonté cet obstacle, ils furent effrayés par la vûe d'un corps de Négres armés, qui se présenta sur la Côte, près d'un Village où ils se proposoient de débarquer. Ils revinrent sans aucun fruit de leur voyage; & les récits qu'ils en firent ayant paru terribles, le Directeur ne trouva personne qui voulût tenter la même entreprise.

Elle réussit mal.

Brue, qui se trouva revêtu de la qualité de Directeur en 1697, entra d'abord ardemment dans les vûes de son Prédécesseur; mais d'autres affaires le forcerent de les suspendre jusqu'en 1699. Enfin, son caractere lui faisant mépriser les difficultés, il envoya une Barque bien armée, sous la conduite d'un Facteur habile, avec les Marchandises convenables & des présens pour les Chefs Mores. Il avoit eu la précaution de mettre dans ses intérêts quantité de Marbuts ou de Prêtres, qui lui avoient promis de faire goûter ses propositions de commerce aux Chefs de plusieurs Nations. La Barque gagna heureusement la riviere de Kayor. C'est un Canal naturel par lequel les eaux du lac communiquent avec la riviere du Sénégal, & celles du Sénégal vont grossir le lac dans leurs débordemens. Sa largeur est de seize, ou dix-huit toises, & sa profondeur de douze ou quinze pieds. La navigation n'y est pas difficile jusqu'au Port de Graine, ou d'*Ingrin*, Village éloigné du lac d'environ huit lieues, où les Négres ont un commerce établi pour le millet, les pois & d'autres légumes. Mais, un peu au-dessus de ce Village, les François commencerent à trouver le Canal si bouché par l'épaisseur & la force des roseaux, qu'avec un fort bon vent & de l'eau dans une juste hauteur, leur Barque fut arrêtée. Le Facteur, qui s'étoit fait accompagner par plusieurs Canots du Village d'Ingrin, en prit un pour aller reconnoître de plus près la grandeur de l'obstacle & s'ouvrir un passage. Mais ne trouvant pas plus de facilité à pénétrer, & les roseaux s'élevant, dans plusieurs endroits, de deux toises au-dessus de l'eau, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de retourner sur ses traces.

Brue la tente aussi avec peu de succès.

Cette confirmation des premiers récits fit abandonner l'entreprise jusqu'en 1714, que Brue prit la résolution de la tenter lui-même. Il semble que la meilleure méthode auroit été de mettre le feu aux roseaux dans le tems de la sécheresse, & de les brûler ainsi jusqu'à la surface de l'eau; après quoi il auroit été moins difficile de les déraciner; sur tout avec le secours des Négres qui habitent les bords du Canal, & que leur propre intérêt auroit attachés au travail. Les terres des deux côtés appartiennent à un Chef Négre, nommé *Riquet*, qui a plusieurs Villages au long des rives. Il est vassal du Siratik. Son terroir est fertile, & les Habitans y vivent dans l'abondance.

Seconde tentative du sieur Brue.

La saison des pluies ayant fini tard cette année, & les eaux étant plus grosses qu'à l'ordinaire, Brue se flattoit de trouver les passages plus ouverts, ou du moins les roseaux plus faciles à forcer. Il se mit dans une Barque de vingt tonneaux, commandée par *Gaudebon*, ancien Officier de la Compagnie, qui connoissoit la riviere & le Pays. Etant partis du Fort Saint Louis au commencement de Novembre, ils arriverent le soir du même jour à Buksar, ou Buxar, qui en est à 15 lieues. Cette habitation est un composé de plusieurs Villages, dans une grande plaine qui aboutit aux bords du Sénégal. Les Négres y nourrissent

Il part dans une Barque de vingt tonneaux.

BRUE. 1714.

un grand nombre de bestiaux & menent une vie assez aisée. On remarque que de Buksar jusqu'à la mer, les bestiaux sont petits, & qu'on les trouve plus gros à mesure qu'on remonte la riviere. Ils y sont infestés par certains Oiseaux qui s'attachent sur leur dos, & qui leur mangeroient la chair jusqu'à l'os, si l'on ne prenoit soin de les délivrer. Brue, sans s'arrêter à Buksar, continua de remonter, avec le secours de ses Laptots, jusqu'à l'Isle des Palmiers. C'est un peu plus haut, du côté Nord de la riviere, qu'on trouve le Marigot ou le Canal de Kayor. Il a quinze lieues de longueur, du Nord au Sud. Dans l'endroit où il se joint au Sénégal sa largeur est d'environ huit toises. Le 4 de Novembre, il avoit quatre toises de profondeur, ce qui fit connoître au Général que l'eau étoit beaucoup plus diminuée qu'il ne devoit s'y attendre dans la saison. Cependant sa résolution n'en fut pas refroidie. En avançant il observa que le Canal devenoit plus large & plus creux. Il jetta l'ancre près du Village de Graine ou d'Ingrin, à trois lieues du Sénégal, contre la rive gauche du Canal.

Il arrive au canal de Kayor.

Ce Village appartient à *Riquet*, Seigneur Négre du Royaume de Hoval, & parent du grand Brak. Quoiqu'il n'y fasse pas sa principale résidence, il y a des femmes & des Esclaves, pour ne pas manquer de compagnie lorsqu'il y vient. Il s'y trouvoit à l'arrivée du Général. Il lui fit présent d'un Esclave, & Brue descendit sans difficulté, pour tirer quelques pintades avec lui. Il trouva le Pays agréable, bien cultivé, & libre de ces moucherons importuns qui remplissent les Cantons bas & marécageux. Le riz & le maïz promettoient une riche moisson sur les bords du Canal. Les pompions n'y étoient pas moins abondans. C'est le nom que les Négres donnent aux melons d'eau, que les Espagnols appellent *pasteques*. Les melons de France & d'Espagne, c'est-à-dire, les rouges & les verds croissent ici parfaitement. On en ramasse la graine ; & les Négres s'en font un mets qu'ils aiment beaucoup, en la rotissant dans des poëles pleines de trous.

Riquet, Seigneur Négre.

Richesse de son pays.

Brue passa la nuit dans sa Barque ; mais le jour suivant, Riquet lui rendit une seconde visite, accompagné d'une de ses femmes, qui fit présent d'un Bœuf gras au Général. Cette Dame avoit la taille bien prise, le visage agréable, & les dents d'une blancheur surprenante. Brue lui demanda quelle étoit sa méthode pour les conserver si belles. Elle lui dit qu'elle se les frottoit avec un certain bois, dont elle lui donna quelques pieces. Ce bois se nomme *ghelele*. Il croît sur le bord de l'eau & ressemble beaucoup à notre ozier ; mais il est d'un goût fort amer. L'âge de Riquet paroissoit d'environ soixante-quinze ans : mais il jouissoit d'une parfaite santé, il avoit l'air martial & robuste, avec beaucoup de vivacité dans les yeux. Son courage avoit éclaté dans les guerres des Négres contre les Mahométans, où il avoit battu plus d'une fois les troupes du Roi de Maroc.

Belles dents de sa femme & son secret pour les conserver.

Brue ayant levé l'ancre se rendit, quatre lieues plus loin, dans un Village nommé *Queda*, sur la rive droite du Canal, & de la dépendance du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis. Le Canal & le Lac de Kayor séparent ses Etats de ceux des Jalofs & du Brak. Ici le Canal se retrecit beaucoup, & l'eau s'abaisse visiblement. Vis-à-vis du Village, il s'est formé une crique fort profonde où de gros Vaisseaux pourroient être à flot toute l'année ; mais lorsqu'on en est sorti, à peine trouve-t-on assez d'eau pour les plus petites Barques dans les

Village de Queda.

BRUE. 1714.

Obstacles aux progrès vers le Lac de Kayor.

tems de sécheresse. Le Chef du Village vint faire les complimens ordinaires à Brue & les accompagna d'un présent. Il lui déclara que s'il ne finissoit pas son voyage dans l'espace de quarante-huit heures, il falloit y renoncer jusqu'à la saison suivante, parce que les eaux se retiroient avec une promptitude dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Un Seigneur de Kayor qui vint rendre le lendemain ses civilités au Général lui tint le même langage, en paroissant fort affligé de ce que la retraite des eaux lui ôtoit l'espérance de le recevoir dans son Village. Il l'assura que si les Barques Françoises venoient à la fin de Juillet ou d'Août, elles trouveroient le passage plus libre, & qu'elles feroient un Commerce avantageux dans les Pays, où les Habitans seroient charmés qu'on leur épargnât la peine de porter leurs marchandises à Arguim, à Portendic & aux Comptoirs du Sénégal. Il ajoûta que si le Général vouloit s'arrêter deux ou trois jours à Queda, on lui fourniroit assez de maïz & de riz pour charger sa Barque. Brue accepta cette offre, qui fut exécutée fidélement.

Visites que Brue reçoit à bord.

Le même jour il reçut à bord un Seigneur More, accompagné de deux autres, avec une suite qui annonçoit son rang. Les trois Seigneurs étoient fort bazanés. Ils avoient la tête nue, les cheveux frisés au sommet & tressés par derriere. Leur barbe & leurs moustaches étoient fort longues. Ils étoient vêtus comme les Négres; mais leurs pagnes étoient d'une étoffe très-fine & d'un noir brillant. Sans avoir beaucoup d'embonpoint ni la taille fort haute, ils étoient de fort bonne mine & leurs manieres fort polies. Le Principal fit un compliment au Général & lui présenta deux Bœufs d'une grosseur extraordinaire, mais si farouches que pour les empêcher de nuire il fallut les tuer sur le champ. Les présens des deux autres Seigneurs furent quelques beaux pagnes. Brue leur fit aussi les siens, & les ayant retenus à dîner avec quelques Seigneurs Négres, il ne leur épargna pas l'eau-de-vie. Mais par un scrupule de religion les Mores ne burent que de l'hydromel. Ils étoient venus sur des Chevaux barbes d'une grande beauté, qu'ils estimoient la valeur de quinze Esclaves, c'est-à-dire, quatre cens cinquante livres.

Scrupule religieux des Mores.

Commerce des François avec les Habitans du pays.

Le lendemain au lever du Soleil, on vit arriver plus de cinq cens Marchands, Négres ou Mores, avec du Maïz, du riz & des feves en cosse, chargés sur des Chameaux, des Chevaux & des Anes. Les Chefs de Queda & de Kayor reglerent le prix du marché. Leur mesure contient environ le minot de Paris. Le Commerce se fit à bord, avec la précaution de n'y recevoir à la fois qu'un petit nombre de Marchands, pour éviter la confusion. Ils étoient si empressés à se procurer des marchandises de l'Europe, que plusieurs tomberent dans l'eau; & le bruit auroit été capable d'effrayer, si l'on en avoit ignoré la cause. Cependant il n'arriva aucun désordre. Les François acheterent quatre-vingt barils de maïz, de riz & de feves, de l'ivoire, des plumes d'Autruche & quelques livres d'Ambre gris; mais, avec si peu d'espace pour placer les marchandises, ils furent obligés de renvoyer plus de quatre cens Marchands.

Funerailles d'un Négre auxquelles Brue assista.

Pendant le séjour qu'ils firent à Queda, il arriva un accident qui retarda leur départ de quelques heures. Un des principaux Habitans du Village mourut subitement, & sa femme n'eût pas plutôt mis la tête à sa porte, pour porter avis de sa perte par un cri, qu'il s'éleva un tumulte surprenant dans toute l'habitation. On n'entendit de toutes parts que des gémissemens. Les femmes accouru-

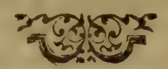
rent en foule ; & sans sçavoir de quoi il étoit question , elles commencerent à s'arracher les cheveux , comme si chacune eut perdu toute sa famille. Ensuite lorsqu'elles eurent appris le nom du mort, elles se précipiterent vers sa maison, avec des hurlemens qui n'auroient pas permis d'entendre le tonnerre. Au bout de quelques heures les Marbuts arriverent , laverent le corps , le revêtirent de ses meilleurs habits, & le placerent sur son lit, avec ses armes à son côté. Alors ses parens entrerent l'un après l'autre, le prirent par la main, lui firent plusieurs questions ridicules , & lui offrirent leurs services ; mais ne pouvant recevoir aucune réponse , ils se retiroient comme ils étoient entrés , en disant gravement , Il est mort. Pendant cette cérémonie, ses femmes & ses enfans tuerent ses Bœufs, & vendirent ses marchandises & ses Esclaves pour l'eau-de-vie ; parce que l'usage, dans ces occasions, est de faire un Folgar, c'est-à-dire, de donner une fête après l'enterrement.

Le convoi fut précédé des Guiriots, avec leurs tambours. Tous les Habitans suivoient en silence, chargés de leurs armes. Ensuite venoit le corps, environné de tous les Marbuts qu'on avoit pû rassembler , & porté par deux hommes. Les femmes fermoient la marche , en criant & se déchirant le visage comme autant de furieuses. Lorsque le mort est enterré dans sa propre maison , privilége qui n'appartient qu'au Prince & aux Seigneurs , la procession se fait autour du Village. En arrivant au lieu destiné pour la sépulture, le principal Marbut s'approche du corps & lui dit quelques mots à l'oreille , tandis que quatre hommes soutiennent un drap de coton qui le cache à la vûe des Assistans.

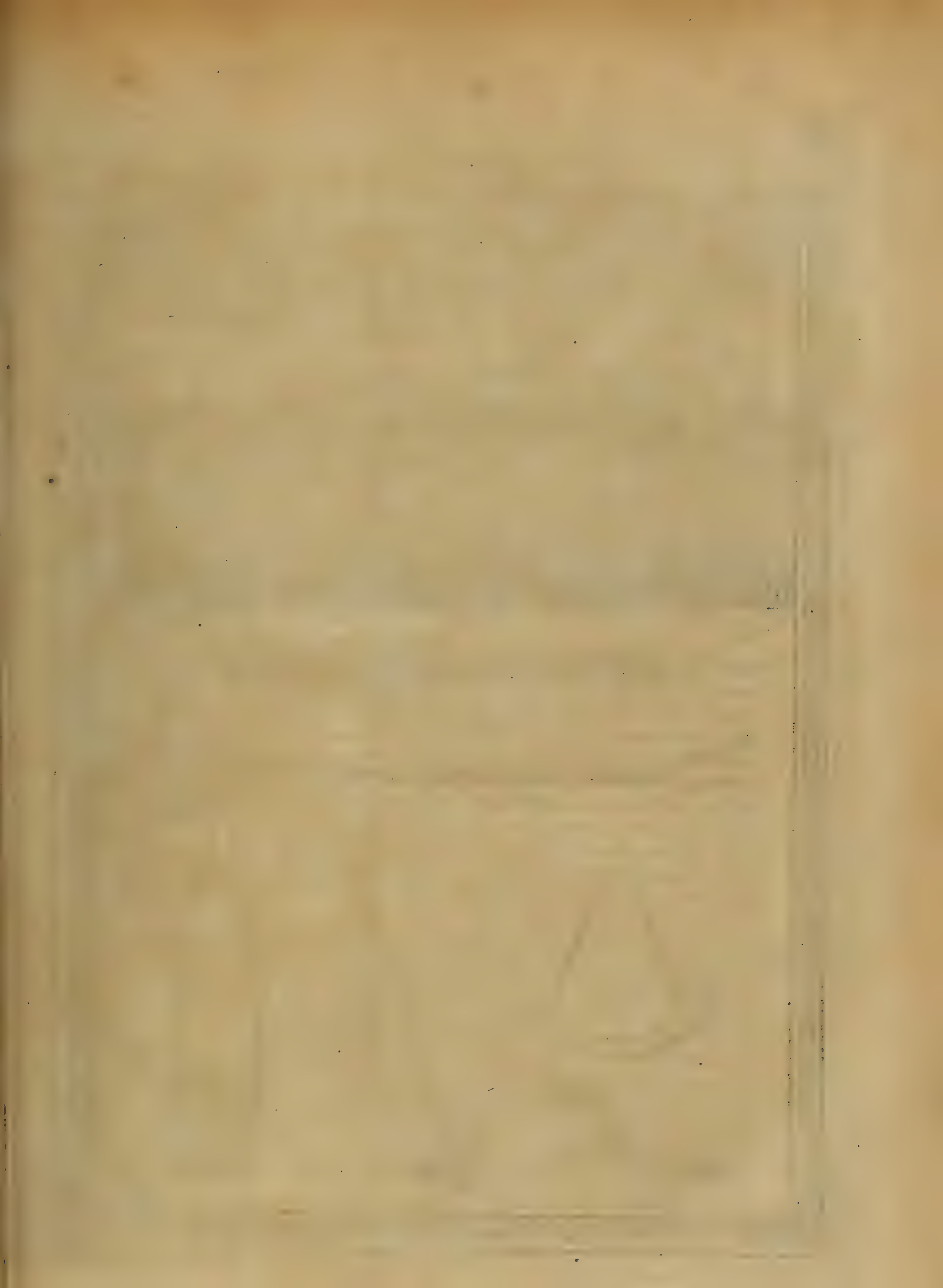
Enfin les Porteurs le mettent dans la fosse , & le couvrent aussi-tôt de terre & de pierres. Les Marbuts attachent ses armes au sommet d'un pieu , qu'ils placent à la tête du tombeau avec deux pots, l'un rempli de kuskus, l'autre d'eau. Après ces formalités , ceux qui soutenoient le drap de coton le laissent tomber ; signal auquel les femmes recommencent leurs lamentations jusqu'à ce que le principal Marbut donne ordre aux Guiriots de battre la marche du retour. Au même moment le deuil cesse, & l'on ne pense qu'à se rejouir, comme si personne n'avoit fait aucune perte. Dans quelques endroits, on creuse un fossé autour du tombeau, & l'on plante sur le bord une haie d'épine. Sans cette précaution, il arrive souvent que le corps est déterré par les bêtes farouches. Dans d'autres lieux , la cérémonie funebre dure sept ou huit jours. Si c'est un jeune homme qu'on ait perdu, tous les Négres du même âge courent le sabre à la main, comme s'ils cherchoient leur camarade , & font retentir le cliquetis de leurs armes lorsqu'ils se rencontrent. Brue prit plaisir à ce spectacle.

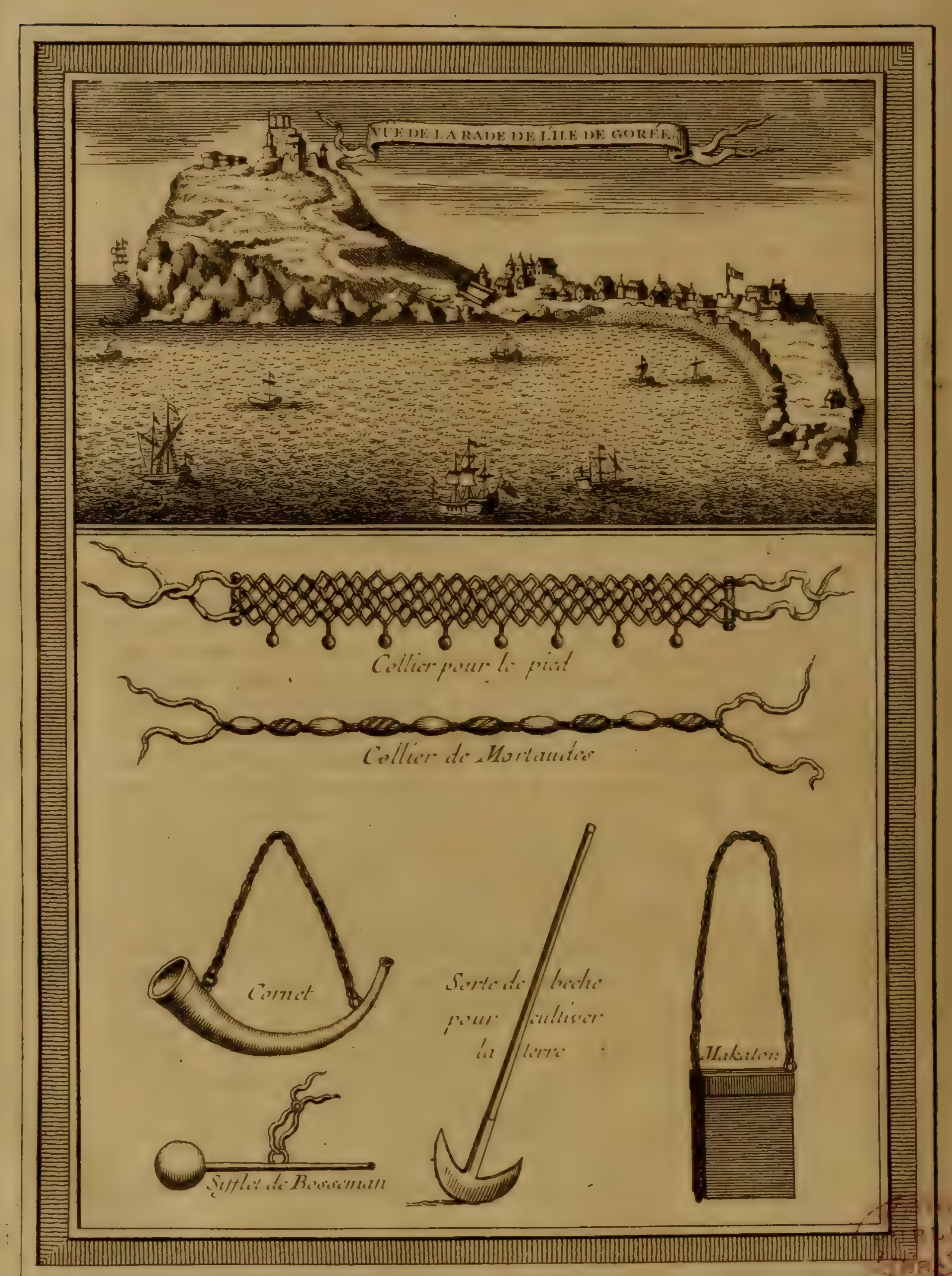
Il rétourne au Fort Saint Louis.

Quoique la Barque fût petite , il eut beaucoup de peine à retourner par le Canal de Kayor, jusqu'au Sénégal. Les eaux s'étoient rétirées avec une promptitupe qu'il auroit eu peine à croire, s'il ne l'eût reconnu par sa propre expérience. Dans le chagrin d'avoir manqué son entreprise, il ne pensa qu'à retourner directement au Fort Saint Louis.



§. II.




VUE DE LA RADE DE L'ILE DE GORÉE.
Collier pour le pied
Collier de Mortaudes
Cornet
Sorte de beche pour cultiver la terre
Makaton
Sifflet de Bossenan

§. II.

Obſervations ſur le Commerce de Guinée.

LE département, ou la diviſion du Comptoir de Gorée, comprend le commerce des Royaumes de *Kayor*, de *Sin*, & de *Salum*.

On a déja vû que le Royaume du Damel, ou de Kayor, eſt aſſez loin du lac qui porte le même nom. Il eſt près du Cap-Verd & de Gorée; au lieu que le lac eſt dans le *Zarra*, ou le Déſert, habité par les Mores, au Nord du Senegal. Le commerce du Royaume de Kayor produit chaque année deux ou trois cens Eſclaves, vingt mille cuirs, & deux cens cinquante quintaux de morfil ou d'ivoire. Les cuirs montoient autrefois juſqu'à quatre-vingt mille; mais les oppreſſions du Damel ont dépeuplé le Pays & diminué le nombre des beſtiaux.

Trois Tarifs de la Compagnie Françoiſe.

La Compagnie Françoiſe a trois tarifs pour le Département de Gorée; l'un qui ſert de régle pour le Commerce avec le Roi, l'autre avec les Grands du Pays, le troiſiéme avec le peuple. Le principal, qui regarde le Roi, eſt pour le commerce des Eſclaves. On apporte beaucoup de ſoin à les examiner. Les moindres défauts ſuffiſent pour les faire rejetter, ou du moins pour en diminuer le prix. Deux enfans paſſent pour un homme, ou trois pour deux, ſuivant leur âge & leurs forces. C'eſt dans le ménagement de cet article que conſiſte l'habileté des Facteurs.

Les principales marchandiſes, pour l'échange, ſont diſtinguées par des noms qui viennent apparemment des Negres.

Le grand Makaton.

1°. Le grand *makaton*. C'eſt une boëte d'argent quarrée, de trois pouces neuf lignes de hauteur, & de la même largeur; épaiſſe d'un pouce & quatre lignes, avec un couvercle de la même figure, & quatre anneaux aux quatre coins pour y attacher une chaîne ou un cordon de ſoie. La longueur de la chaîne eſt ordinairement de quatre pieds ſept pouces. Avec le makaton, elle peſe quatorze onces. Les Negres portent cet ornement en forme de bandouliere, & s'en ſervent pour garder leurs parfums, leurs bagues, leur or, & d'autres choſes précieuſes. Les Damels ne le portent pas eux-mêmes, car ils ne font cet honneur qu'à l'Alcoran; mais ils le font porter près d'eux par un de leurs principaux Officiers, qui eſt toujours prêt à leur préſenter ce qu'ils demandent. Quelquefois le makaton ne contient que des curedents, ou ne ſert que pour la montre.

Le cornet d'argent.

2°. Le *cornet d'argent*. C'eſt effectivement une ſorte de cornet, dont le diametre eſt de neuf ou dix pouces dans ſa plus grande largeur, & de ſept dans ſa plus étroite partie. Avec la chaîne qui eſt ordinairement longue de quatre pieds, il peſe ſix onces & quatorze grains. Les Negres s'en ſervent comme du makaton, pour garder leurs parfums. Ils ſont paſſionnés auſſi pour les ſifflets d'argent, tels qu'on les a ſur les Vaiſſeaux. Le poids de ces ſifflets eſt ordinairement de deux onces deux grains. Avec la chaîne, qui eſt longue de quatre pieds & demi, ils peſent dix onces. Les femmes aiment certaines petites chaînes plates, qu'elles portent au-deſſous de la cheville du pied. Elles les nomment chaînes des pieds. Leur poids eſt de deux onces & demie.

Mortaudes.

3°. Les *mortaudes*. Ce ſont des grains d'argent, creux & de figure ovale,

BRUE. 1714.

que les femmes mêlent dans leurs colliers avec les grains de corail & d'ambre. Les uns sont unis, & pesent depuis quarante jusqu'à cinquante grains. Les autres qui sont travaillés & qui se nomment *mortaudes de Godené*, pesent depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingt grains. Quelquefois les femmes se servent de petits grelots d'argent, tels que ceux des hochets, & se les attachent aux pieds pour se donner plus de grace en dansant. Ces grelots pesent depuis soixante jusqu'à soixante dix grains.

4°. Les *Bujis*, ou les *Kowris*. Ce sont de petites coquilles qui viennent des Isles Maldives, & qui servent de petite monnoie au long des Côtes de Guinée, & depuis la riviere du Senegal jusqu'à celle de Sierra Leona.

Barres de fer, & maniere d'en faire des epées.

5°. Des *barres de fer*. Celles qu'on porte au Royaume de Kayor doivent être plates, & longues de neuf pieds, sur deux pouces de largeur & quatre lignes d'épaisseur. Les Negres les divisent en douze longueurs, chacune de sept pouces & demie, qu'ils appellent *pattes;* & chaque longueur est subdivisée en trois parties, nommées *dialots*. Un dialot suffit pour faire l'épée ou le poignard, ou la bêche d'un Negre.

Emaux & verres.

6°. Des *émaux & des verres* de toutes sortes d'especes, de couleurs & de figures. Il s'en vend une incroyable quantité dans le Royaume de Kayor. Les Negres, hommes, femmes & enfans, s'en font des colliers, des bracelets & d'autres parures.

Le Tarif pour les Esclaves, avec le Damel, est reglé de la maniere qui suit. Le coin d'argent, ou le *patacon*, est évalué à vingt-huit sols.

Tarif des Esclaves.

	Marchandises.	Esclaves.
Grand Makaton avec la chaîne.	1.	1.
Ambre jaune.	3 livres.	1.
Balles de Mousquet.	100.	1.
Corail rouge.	9 oz.	1.
Couteaux de Hollande.	240.	1.
Tambours.	2.	1.
Echarpes de taffetas à franges.	4.	1.
Drap écarlatte.	4 aunes.	1.
Eau-de-vie.	100 pintes.	1.
Barres de fer.	30.	1.
Fusils communs.	4.	2.
Fusils garnis du cuivre jaune.	2.	1.
Epices.	4 livres.	1.
Iris de Florence.	4 livres.	1.
Laine écarlate.	30 livres.	1.
Pistolets.	3 paires.	1.
Papier.	12 rames.	1.
Etoffes rouges & jaunes.	30 aunes.	1.
Petits Bassins de cuivre.	30.	1.
Quintin.	6 pieces.	1.
Calicos de cinq aunes & demie.	5 pieces.	1.
Grains de verre petits & gros, de mille au rang.	5 rangs.	1.

Le Royaume de Sin n'a que deux Ports pour le Commerce, sur la Côte occidentale d'Afrique; *Joal* & *Fakiyu*. Le plus considérable est le premier, parce que l'ancrage y est plus sûr, & le débarquement plus aisé. La Ville est grande & peuplée. Quoique les Habitans soient insolens & grossiers, ils aiment le Commerce; & lorsqu'on s'est accoûtumé à leurs manieres, on peut trouver avec eux beaucoup d'avantages. Deux raisons avoient déterminé la Compagnie Françoise à s'y faire un Comptoir. 1°. La certitude de s'y procurer près de deux cens Esclaves, plus de trois mille cuirs, douze ou quinze cens quintaux d'ivoire, & quatre ou cinq cens quintaux de cire jaune, sur le même Tarif que celui du Damel; de sorte qu'en tenant ses Magasins bien remplis, la Compagnie étoit sûre d'y jouir de tout le Commerce, & d'éloigner par conséquent tous les Vaisseaux d'Interlope. 2°. La nécessité de tenir le Damel en respect, & de se garantir de ses caprices, dont les François avoient fait plusieurs fois l'expérience. Le *Bur*, ou le Roi de Sin, étant sans cesse en guerre avec le Tin & le Damel, ses deux voisins, les différends continuels de ces trois Princes tournent à l'avantage de la Compagnie, qui est en état, lorsqu'elle tient ses Magasins bien garnis, d'acheter tous les Prisonniers qu'ils font l'un sur l'autre, & qui s'enrichit ainsi de leurs pertes.

Brue. 1714.

Commerce de la Compagnie Françoise au Royaume de Sin.

Avantages qu'elle trouve au Port de Joal.

Outre les marchandises qu'on a nommées, Joal est capable de fournir à l'Isle de Gorée & aux Vaisseaux qui viennent sur la Côte, toutes les provisions qui peuvent être nécessaires. Les Bœufs y sont en abondance; la volaille, commune & à bon marché. Six cens barils de maïz, pesant chacun deux cens livres, s'y donnent pour une barre. Cinquante ou soixante mesures de riz, chacune du poids ordinaire de quatre cens livres, n'y coûtent pas plus de quatre barres, quand le riz est nettoyé, & se donnent autrement pour deux.

A *Fakiyu*, treize ou quatorze lieues au Sud de Joal, on ne paye le sel transporté à bord que trois livres le baril, c'est-à-dire la valeur de cette somme en fer, en *Bujis*, en couteaux & verres rouges; de sorte que trois cens livres de sel ne reviennent qu'à trente-six francs. C'est encore une voie que la Compagnie prend pour mortifier le Damel, dont les revenus consistent dans les Salines de Biyurt.

Commerce de Fakiyu.

L'Auteur n'a pû se défendre, dit-il, de donner place ici à l'artifice des Negres d'un Village voisin de Joal. Ils avoient publié, dans le Canton, que tous les Chevaux qui entroient dans leur Village mouroient subitement. Les François & les Anglois s'étoient laissés persuader par ce bruit, sur-tout depuis qu'un Facteur François, nommé *Moreau*, y avoit perdu son Cheval par un accident qui l'auroit fait périr de même dans tout autre lieu. Enfin la mort de ce Cheval avoit confirmé le récit des Negres; jusqu'à ce que Brue s'informant de la verité dans le Village même, découvrit que c'étoit une ruse des Habitans, inventée pour empêcher que le Bursin, leur Roi, ne leur rendît de si fréquentes visites, parce que ce Prince ne passoit jamais chez eux sans enlever tout ce qu'il trouvoit de son goût. Brue ayant traversé plusieurs fois le même Village à Cheval, sans avoir éprouvé le moindre accident, les Negres eurent encore la malice de répandre qu'il s'en étoit garanti par la vertu d'un grisgris François. Le Bur, qui ne pouvoit se procurer un grisgris si puissant, n'en eut que moins de hardiesse à visiter le Village; & vraisemblablement les Negres auroient empoisonné ses Chevaux, pour se délivrer de l'honneur dangereux de le voir;

Artifice des Negres pour se dispenser de recevoir leur Roi.

BRUE. 1714.

car les Rois Negres ne marchent jamais qu'à Cheval.

De Joal jusqu'à la riviere de Palmerin on compte sept lieues, qui font à peu près toute l'étendue du Royaume de Sin au long de la Côte. Il est beaucoup plus large de l'Ouest à l'Est. Le terroir en est fertile & bien cultivé, à l'exception des Frontieres, que les incursions des Sujets du Tin & du Damel ont rendues fort désertes. On trouve dans ce Pays une grande abondance de palmiers, & de bananiers, avec beaucoup de fruits & de coton. Les Negres de Joal sont fiers & brutaux. Le seul moyen de les tenir dans la soumission est de se bien fortifier dans un Comptoir bâti de pierre, car ils n'ont point assez d'adresse & de force pour entreprendre un siége. Mais, pour leur inspirer plus de terreur, il seroit à propos que les Vaisseaux qui font le commerce sur cette Côte, mouillassent quelquefois dans leur Port, qu'ils y prissent leur provision d'eau & de bois, & qu'ils chargeassent plus souvent les marchandises du Pays, qui demeurent dans les Magasins.

Moyen de tenir les Negres de Joal en respect.

Le principal commerce du Royaume de Salum se fait au Village de Kahone, ou Kohorne, près de l'endroit où la riviere de Gambra forme (6) celle de Salum. On y pourroit établir un bon Comptoir, parce que les Marchands Mandingos s'y arrêtent avec l'or, l'ivoire & les Esclaves qu'ils ont tirés des Royaumes de *Tombuto*, de *Bambara Kana*, & des autres Régions plus orientales. Ils seroient fort satisfaits de trouver à Kahone un Marché, qui leur épargneroit cinq ou six jours de chemin jusqu'aux Comptoirs d'Albreda & de Jilfray, sans compter les droits considérables qu'ils sont obligés de payer au Roi de Barra. La meilleure saison pour le Commerce de Kahone est depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, en ménageant sa route pour s'y trouver au commencement de Janvier, qui est le tems auquel on y voit arriver les Marchands Mandingos. Ils y amenent annuellement sept ou huit cens Esclaves. Ils y apportent une grosse quantité d'ivoire, & souvent quatre cens marcs d'or.

Commerce du Royaume de Salum qui se fait à Kahone.

Les Anglois qui sont établis sur la riviere de Gambra, & qui traversent autant qu'il leur est possible le commerce des François, vont jusqu'à Barakonda pour rencontrer les Mandingos. Mais comme ils manquent souvent de Facteurs pour entreprendre ce voyage, les Marchands Negres ne les trouvant point au rendez-vous sont alors obligés de descendre à Jilfray, où les Anglois ont un Comptoir, vis-à-vis Jamesfort. Il arrive de-là que les François du Comptoir d'Albreda partagent leur commerce, d'autant plus que sur la réputation d'avoir de meilleures marchandises, & d'être plus civils que leurs compétiteurs, les Mandingos les préferent toujours aux Anglois. Mais l'Auteur observe qu'outre ces deux raisons, ils sont assez vengés par la mort presque certaine de trois ou quatre Agens du Comptoir Anglois, que leur intemperance & la saison des pluies font perir tous les ans. Ensuite ces places étant remplies par de nouveaux Facteurs, qui ne sont accoutumés ni au climat, ni au commerce du Pays, le tort qu'ils peuvent causer à la Compagnie Françoise n'est jamais fort redoutable.

Les François préférés aux Anglois dans le Commerce.

La meilleure voie, continue l'Auteur, que le Comptoir de Gorée puisse prendre pour conserver son commerce, & l'étendre dans l'intérieur des terres, seroit, 1°. d'entretenir les Forts & la Garnison de Gorée dans un état

Conseils pour le succès du commerce de France.

(6) Suivant les informations des Anglois, la riviere de Salum ou de Barsali n'est pas un bras de celle de Gambra. *Voyez* le Tome suivant.

qui ne lui laissât rien à craindre des Ennemis de l'Etat en tems de guerre, ni des Pyrates & des Negres pendant la paix; 2°. d'avoir ses Magasins toujours bien fournis de marchandises de l'Europe; 3°. de n'être jamais sans quelques Vaisseaux bien armés, pour éloigner les Bâtimens d'Interlope; enfin d'être sans cesse en état de contenir les Negres par la terreur, & de les forcer à l'observation des anciens Traités. Il faudroit s'attacher sur-tout à nourrir les jalousies dont le fond subsiste toujours entre le Damel & le Tin, & ne jamais permettre, s'il étoit possible, que les Couronnes de ces deux Princes se trouvent réunies sur la même tête. En conservant ces deux Puissances dans l'équilibre, la Compagnie Françoise sera toujours en état de leur faire la loi, ou du moins d'empêcher qu'elles ne puissent imposer de nouveaux droits sur les marchandises, hausser le prix des provisions, ou retrancher la liberté de prendre de l'eau & du bois dans leurs Ports.

TARIF des Echanges pour les Cuirs & les Esclaves, à Rufisco, Portodali *&* Joal, *avec le Damel, le Bursin & leurs Sujets.*

Tarif des Echanges.

Marchandises d'Europe.		*Marchandises du Pays.* Avec les Officiers des deux Rois.	Avec le Peuple.
Grains ou Perles d'argent uni.	1.	2 Cuirs & demi.	2 Cuirs.
Perles d'arg. travaillées.	1.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.
Sifflets d'arg. & la chaîne.	1.	1 Esclave.	1 Esclave.
Cornet d'ar. & la chaîne.	1.	1 Esclave.	1 Esclave.
Makatons & la chaîne.	1.	1 Esclave.	1 Esclave.
Grands bassins de cuivre.	1.	6 Cuirs.	8 Cuirs.
Petits bassins.	1.	3 Cuirs.	4 Cuirs.
Bujis, *ou* Kowris.	50.	1 Cuir.	1 Cuir.
Corail.	1 once.	18 Cuirs.	24 Cuirs.
Chapeaux communs.	1.	8 Cuirs.	12 Cuirs.
Chemises grosses.	1.	8 Cuirs.	12 Cuirs.
Couteaux de Flandres.	2.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.
Drap rouge de Berry.	1 aune.	20 Cuirs.	30 Cuirs.
Eau-de-vie.	1 pinte.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.
Echarpes de taff. à frang.	1.	1 Esclave.	1 Esclave.
Barres de fer de 9 pieds.	1.	8 Cuirs.	12 Cuirs.
Papier commun.	2 mains.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.
Assiettes d'étain.	1.	3 Cuirs.	4 Cuirs.
Etoffes rouges, jaunes, bleues.	1 aune.	6 Cuirs.	8 Cuirs.
Rubans de couleur.	1 aune.	6 Cuirs.	8 Cuirs.
Sabres.	1.	8 Cuirs.	12 Cuirs.
Linge.	1 aune.	6 Cuirs.	8 Cuirs.
Grains de verre.	100.	1 Cuir.	2 Cuirs.
Petits grains de verre rouges.	10 rangs.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.
Grains rouges moyens.	6 rangs.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.
Gros grains rouges.	3 rangs.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.

BRUE.
III. Voyage.
1715.

CHAPITRE XI.

Troisiéme Voyage du Sieur Brue sur le Senegal.

A Son retour au Senegal, en 1714, avec la qualité de Directeur Géneral du Commerce de France en Afrique, Brue prit la résolution de pénétrer dans le commerce des Gommes, qui étoit sujet à quantité de fraudes & d'artifices, dont on avoit accusé plusieurs Officiers de la Compagnie. Le 4 de Mars de l'année suivante, *Scham Schi*, Chef des Marbuts Mores, qui se nomment *Serins*, le fit avertir qu'il étoit tems d'envoyer ses Barques pour le Commerce. Il partit le 7, avec deux Barques & deux Canots Negres, accompagné de dix-huit Blancs & d'autant de Laptots. Dans sa route il toucha au Port de *Maka*, résidence du petit Brak, qui lui envoya un Bœuf, pour lequel il lui fit present d'un baudrier d'écarlate. Après l'avoir traité à bord, avec deux ou trois de ses Grands, il continua son voyage.

Brue est averti par un Marbut.

Le 10 de Mars, il jetta l'ancre à Serinfalli. Le Pays entre ce Village & celui de Maka, est fort uni, & consiste en vastes Plaines, qui feroient en France les plus belles Prairies du monde. Il étoit autrefois rempli de bestiaux, quoiqu'il s'y en trouve à present fort peu. Mais à la place on voit de grands troupeaux de Daims & de Gazelles, qui traversent la riviere pour venir paître dans un si beau lieu, quoique les Negres leur fassent payer cette nourriture bien cher; car dans la saison de la sécheresse, c'est-à-dire, au mois de Mars & d'Avril, ils mettent le feu aux herbes; & les flammes chassant tous ces animaux à l'extrémité de l'Isle, ils en font une prodigieuse boucherie. Leur chair est excellente.

Boucherie d'animaux.

La fertilité du terroir, depuis Serinfalli jusqu'à Buksar, y attire, avec leurs troupeaux, les Negres qui se nomment *Sargamts*. Ils donnent, pour cette permission, quelques marques de reconnoissance au Chef du Pays. On fait dans le même Canton les plus grands Canots que les Negres emploient pour se rendre à Maka & à Biyurt, où ils vont charger du sel, qu'ils échangent pour leur maïz avec les Foulis. Quoique cette Région fût autrefois si abondante en troupeaux noirs, qu'il en sortoit tous les ans vingt-cinq ou trente mille Cuirs, à peine en fournit-elle aujourd'hui le tiers. Ce changement est venu des guerres que les Negres ont eues avec les Mores, & qui ont causé la ruine des deux Partis. L'occasion qui les avoit fait naître est trop remarquable pour ne pas demander une courte disgression.

Guerre des Mores contre les Negres.

Les Mores qui introduisirent le Mahométisme parmi les Negres furent longtems l'objet de leur vénération. Cette prévention que leurs Marbuts ou leurs Prêtres remarquerent en leur faveur, leur inspira le dessein de prendre, sur des hommes si simples, la même autorité dans le Gouvernement civil qu'ils s'étoient procurée dans la Religion. Ils commencerent à s'emporter contre le pouvoir absolu que les Rois Negres exerçoient sur leurs Peuples, & le traiterent de tyrannie. D'un autre côté ils representerent la liberté comme le plus grand de tous les biens. Une doctrine de cette nature fut extrémement agréable aux Negres, qui sont les plus paresseux de tous les hommes. L'aver-

ſion qu'ils ont pour le travail leur fit embraſſer toutes les propoſitions des Prêtres, ſur-tout lorſque ces Impoſteurs leur promirent que s'ils vouloient ſecouer le joug de leurs Rois, le riz & le millet croîtroient pour eux naturellement, par la vertu de leurs griſgris.

Commencement de la révolte des Negres.

La révolte commença par le refus qu'ils firent de travailler aux Lugans de leurs Rois. Les Princes du Pays s'étant efforcés de les faire rentrer dans la ſoumiſſion, ils appellerent les Mores à leur ſecours. Ce fut alors qu'on vit paroître les Marbuts à leur tête. On en vint aux mains pluſieurs fois. Le Brak & le Damel furent tués dans une ſanglante bataille, & leurs Troupes entiérement défaites. Le Burba Ghiolof, qui avoit embraſſé leur cauſe, fut vaincu à ſon tour & contraint de chercher un azile dans les Terres du Roi de Galam, dont les Sujets, comme ceux du Siratik, avoient refuſé de prêter l'oreille aux ſéductions des Marbuts. La mort ou la fuite de ces trois Princes ayant laiſſé leurs Etats à la diſcrétion de leurs Ennemis, les Mores de Mavre enleverent la plus grande partie des jeunes gens pour l'Eſclavage, tandis que les Marbuts & leurs partiſans pillerent le Pays, ſans mettre de diſtinction entre leurs Ennemis & ceux qui avoient imploré leur aſſiſtance. Pendant ce tems-là, il ne paroiſſoit aucun effet de ces promeſſes de bonheur & d'une abondante moiſſon, qui avoient fait prendre les armes à tant de miſérables. La famine qui vint après la guerre, en fit perir un nombre incroyable. Le reſte ouvrit enfin les yeux; & revenant de leurs folles eſpérances, ils choiſirent de nouveaux Princes dans les plus anciennes familles du Pays. Ces Princes formerent une armée du débris des trois Nations, & chaſſerent les Marbuts, qui n'étant plus ſupportés par le Roi de Maroc, ſe trouverent trop foibles pour leur réſiſter. C'étoit dans une ſi longue guerre que Riquet, dont on a déja vû le nom, avoit ſignalé ſa conduite & ſa valeur.

Trois Rois tués dans une bataille.

Rétabliſſement des Royaumes Negres.

Le Pays s'eſt rétabli inſenſiblement, ſur-tout en Beſtiaux, par la défenſe d'en tuer, excepté dans certaines occaſions. Comme ce ſage réglement en a beaucoup augmenté le nombre, on peut eſpérer que les habitans ſeront bientôt en état de fournir l'ancienne quantité de cuirs. Le Seigneur ou le Prince du Canton où Brue aborda, ſe nommoit *Kaye*. Il étoit neveu du Brak, à la Cour duquel il ſe trouvoit actuellement. Ses femmes & les Chefs des Villages voiſins ne manquerent pas de faire au Géneral François leurs complimens & leurs préſens. Il y avoit dans le même Canton un autre Seigneur nommé *Ker*, dont le Territoire nommé le *Petit-Bukſar*, eſt ſitué à l'oppoſite du *Grand-Bukſar*, ſur le bord gauche de la riviere. Sans aucune ſorte d'étude, il s'attribuoit des lumieres extraordinaires en Médecine; & cette réputation lui attiroit quantité de malades, dont il ne faiſoit pas ſcrupule de ſe faire payer à grand prix. Brue ayant à bord la femme d'un Chef Negre des environs du Fort S. Louis, qui étoit attaquée depuis quelques années d'une fâcheuſe infirmité, la mit entre les mains de Ker, comme la derniere reſſource à tenter pour ſa guériſon. Il accompagna ſa priere d'un flacon d'eau-de-vie, ſpécifique auſſi agréable pour les malades Negres que pour le Médecin. Mais en faiſant entendre que la femme du Chef fut redevable de ſa ſanté à ce remede, l'Auteur ne nous apprend pas pourquoi il en avoit réſervé l'expérience au Doĉteur Negre.

Médecin Negre.

Le terrain, depuis Bukſar juſqu'à la Riviere des Maringouins, eſt parfaite-

BRUE. III. Voyage. 1715.

ment au niveau de la Mer, pendant l'espace de trois lieues; ce qui expose les Barques à des vents capables de les renverser. On trouve fort ordinairement sur la surface de la terre, dans cette étendue de Pays, une matiere blanche & solide, d'un goût fort âcre & fort amer. Quelques uns l'avoient pris pour du salpêtre, & fondoient de grandes espérances sur cette opinion : mais Brue jugea que ce n'étoit que l'écume des flots, qui étant poussée par le vent, reçoit sa condensation de la chaleur, & forme cette croute salée. La riviere des Maringouins n'a pas plus de quatre toises de largeur. Elle est si basse, qu'elle ne devient navigable que dans le tems des inondations. Mais sa petitesse n'empêche pas qu'elle ne porte ses eaux jusqu'à la Mer. En 1645, un Bâtiment Espagnol arrivé sur cette côte, y débarqua quelques hommes, qui bâtirent un Fort. Ils s'y maintinrent jusqu'à la fin de leurs provisions; mais lorsqu'elles vinrent à manquer, ils prirent le parti de s'engager au service du Sieur Collyer, qui étoit alors Directeur de la Compagnie Françoise au Fort Saint-Louis. On se figura que c'étoient des criminels transportés pour recruter quelque Garnison Espagnole en Afrique; mais ils s'accorderent fidellement à cacher leur fortune & leurs noms. Les environs de la riviere des Maringouins forment un terroir marécageux, qui produit une espece de maïz sauvage, nommé *Gernotta*. Brue vit environ deux cens femmes, qui s'occupoient à le recueillir.

Ecume de mer changée en croute de sel.

Fort bâti par des Espagnols inconnus.

Il arriva le 14 de Mars à Serinpate, où il trouva une Barque de la Compagnie, qui ayant fait le Voyage de *Terrier-Rouge*, pour le Commerce des gommes, avoit eu quelques différends avec les Officiers du Siratik, au sujet des droits. Elle avoit pris le parti de retourner; mais elle apportoit deux cens Moutons & quatre-vingt Bœufs, pour les conduire au Fort Saint-Louis. Chaque Mouton ne lui revenoit qu'à six ou sept sous, & chaque Bœuf à trente-cinq ou quarante. Brue se procura ici deux Autruches, qu'il fut surpris de trouver apprivoisées en arrivant au Fort Saint-Louis. On lui fit aussi présent de douze de leurs œufs. Il les prit comme une bonne provision pour le Carême, parce que d'un seul on peut faire une omelette pour huit hommes.

Autruches apprivoisées; grosseur de leurs œufs.

Le lendemain, c'est-à-dire le 15, il arriva au Desert, Marché ordinaire des Gommes, qui y sont apportées par les Mores de la Tribu d'*Alad-al-Haji*. De-là, il dépêcha au Brak un Alkaïde, avec un présent de quelques flacons d'eau-de-vie, pour inviter ce Prince à venir recevoir lui-même les droits établis. L'Alkaïde revint le 16, & déclara au Géneral que le Prince son maître ayant commencé par s'enyvrer à l'arrivée du présent, ne seroit pas en état de venir d'un jour ou deux; sans compter qu'il étoit arrêté par la crainte des Mores, qu'il avoit pillés peu de jours auparavant, & qui cherchoient l'occasion d'en tirer vengeance. Enfin le Député fit entendre au Géneral que s'il vouloit obliger beaucoup le Brak, il falloit lever l'ancre & l'aller jetter devant son Village, pour lui épargner la peine ou le danger d'en sortir.

Marché des gommes.

Cette demande étoit si raisonnable, que mettant à la voile aussi-tôt, le Géneral alla mouiller devant le Village d'*Ingherbel* ou *Garebal*, résidence du Roi. Il fit connoître son arrivée par trois coups de canon. Le lendemain ayant vû paroître ce Prince sur le rivage, avec un cortege de trente Chevaux, il le fit prier de ne prendre que cinq ou six de ses gens pour venir à bord. Le Brak y consentit, & ne se fit accompagner que de *Mulo*, *Riquet*, *Kayé*, &

Brue va mouiller à Ingherbel.

Brue. III. Voyage. 1715.

& *Menhros*, quatre de ses Grands, avec ses Guiriots, *Mantel*, son Amiral, deux Valets, & son Alkaïde. Brue le reçut sous une Tente, qu'il avoit fait dresser sur le tillac. Ils se serrerent plusieurs fois la main. Après quelques momens de silence, le Général déclara qu'il étoit venu pour payer les droits & renouveller le Traité de commerce & d'amitié : mais qu'il avoit trois faveurs à demander au Roi. 1°. Que le Commerce fût ouvert à Serinpate au lieu du Désert, parce qu'attendant de jour en jour des Vaisseaux de l'Europe, il auroit plus de facilité à renvoyer la Barque de la Barre (7), qu'il avoit amenée avec lui ; 2°. Que sa Majesté se privât du plaisir de boire pendant qu'elle seroit à bord, pour éviter tous les désordres qui étoient capables de troubler leur bonne intelligence ; 3°. Qu'elle ne demandât cette année aucun présent, parce qu'il n'y avoit, dans les Magazins de la Compagnie, que les marchandises nécessaires pour le Commerce.

Il prie le Roi de ne pas boire de quelques jours.

Le Brak écouta paisiblement ces propositions, & s'engagea sans peine aux deux dernieres ; mais il répondit à l'autre, qu'il prioit le Général de trouver bon que le Commerce s'ouvrît au Désert, parce que s'attendant à se voir attaqué par les Mores, il espéroit que les François lui accorderoient leur secours. Malo, qui paroissoit le plus considérable de ses Grands, appuya cette demande par des raisons si fortes, que pour obliger le Roi, Brue promit d'ouvrir le Commerce, non-seulement au Désert, mais au Port même d'Ingherbel, s'il le desiroit, & de l'assister de toutes les forces de la Compagnie. Tous les Courtisans pousserent un cri de joie à cette promesse. Le Brak témoigna lui-même beaucoup de reconnoissance pour les offres du Général ; & se bornant à demander l'ouverture du Commerce au Désert, il l'assura d'une parfaite amitié.

Accord entre le Brak & Brue.

Les droits furent payés sans aucune contestation. Mais le Roi ne se souvint pas long-tems de la parole qu'il avoit donnée de ne pas boire. Il demanda si souvent de l'eau-de-vie, que Brue se crut obligé d'en faire apporter. Contre sa coutume, ce Prince but avec modération. Il paroissoit âgé d'environ 46 ans. Sa taille étoit haute, avec un embonpoint raisonnable. Il n'avoit rien dans ses habits qui le distinguât de ses Courtisans ; mais il avoit l'air noble, & le son de la voix fort agréable. Lorsqu'il étoit sobre, c'étoit un des plus raisonnables & des meilleurs hommes du monde. Il se nommoit *Fara Pinda*, du nom de son pere & de sa mere, suivant l'usage des Princes Négres du Pays. Les droits consisterent en makatons d'argent, en fer, linge, bassins, corail, ambre jaune, colliers de verre, eau-de-vie, & quelque argent en espece ; le tout de la valeur d'environ cent écus. Le Brak fit présent au Général d'un jeune Esclave, pour lequel Brue lui donna huit piastres. Il souhaita d'être salué à son départ de quelques coups de canons. Cette satisfaction lui fut accordée d'autant plus volontiers qu'on étoit content de sa conduite. Toute sa Cour & le Peuple qui étoit en foule sur le rivage, marquerent leur joie par de grandes acclamations.

Age & figure du Brack.

Le même jour Brue reçut la visite des deux sœurs du Brak. Le Roi leur pere, nommé *Fara Komba*, avoit été tué dans la guerre contre les Mores. L'une des deux Princesses étoit femme d'un Seigneur Négre qui se nommoit *Brieu*. L'autre étoit encore à marier. Elles étoient toutes deux jolies & bienfaites, sur-

Visite que Brue reçoit de deux Princesses.

(7) C'est une Barque entretenue par la Compagnie pour transporter les marchandises des Vaisseaux au Fort S. Louis.

BRUE. III. Voyage. 1715.

tout la plus jeune, qui, avec un teint aussi noir que le jais, avoit l'air vif & gracieux. Elles avoient à leur suite deux Esclaves & un Guiriot de leur sexe, dont les cheveux etoient chargés de grisgris dans un grand nombre de petites boëtes d'argent, de differentes formes. Brue reçut ces deux Dames, le chapeau à la main, & les conduisit sous sa tente, où il leur présenta d'abord du biscuit blanc, qu'elles tremperent dans de l'eau mêlée de miel. Ensuite il leur fit servir des Prunes de Brignoles & d'autres confitures. Elles bûrent, à sa priere, un verre de malvoisie. A leur depart, elles lui firent des excuses de n'avoir aucun present à lui offrir; mais elles lui promirent qu'à son retour du Désert elles ne manqueroient pas de lui temoigner leur reconnoissance. Leur habillement consistoit en deux pagnes noirs, à raies blanches, l'un qui leur servoit de juppon, l'autre qui leur couvrant le corps en maniere d'écharpe, tomboit par derriere avec une longue queue. Ce pagne superieur est une grande marque de distinction, & se porte differemment. Quelques femmes le passent en bandouliere, & laissent voir un bras nud, avec une partie du sein. Dans les grandes chaleurs, elles le quittent entierement, & demeurent nues jusqu'à la ceinture. Les deux Princesses avoient des colliers de corail, entremêlés de grains d'or, avec quantité de clous de girofle liés en faisceaux, qui leur tomboient sur la poitrine. A chaque bras elles portoient deux bracelets, l'un d'or, l'autre d'argent, & des chaines du même metail. Leurs pieds étoient ornés de petites coquilles & de grelots au-dessous de la cheville. En arrivant à bord elles avoient des sandales de cuir rouge, comme celles des anciens Romains; mais elles se les firent ôter, pour être plus à leur aise. Leurs cheveux tomboient par derriere en deux tresses, avec quelques brins d'or & de corail à l'extremité. Sur la tête, ils étoient relevés en touffe, à l'aide d'un petit bonnet de coton qui les soutenoit; & sur le front, ils étoient partagés comme ceux des Villageoises de France: ce qui n'empêchoit pas qu'il n'en tombât quelques boucles sur les temples & au long des oreilles, mais sans cacher les pendans, qui etoient deux anneaux d'or. Les Princesses mariées portent de grands morceaux de corail au lieu d'anneaux. Leurs sourcils etoient fort noirs. Elles les entretiennent dans cette couleur en se les frottant souvent avec un morceau de plomb. On leur remarquoit une affectation continuelle à montrer les mains; sur-tout leurs ongles, qu'elles avoient fort grands & rougis à l'extremité. Leurs dents étoient extrêmement blanches & bien rangées. Elles leur donnent cet éclat de blancheur avec le bois de Ghelele, dont on a déja parlé. Après une longue conversation, où elles marquerent toutes deux beaucoup d'esprit & de bon sens, elles chanterent un air du Pays, & firent danser leur Guiriot, qui surprit Brue par son agilité, mais avec des postures lascives & indécentes, qui lui causerent peu de satisfaction. Il fit présent d'une lunette d'approche à chacune des deux Princesses, & les salua d'une décharge de son Artillerie à leur départ.

Portrait de ces deux Dames.

Autre visite que Brue reçoit du Brak.

Le 18, il reçut une seconde visite du Brak, accompagné d'une de ses femmes & de ses trois filles. Ce Prince s'assit sans façon sur une caisse, la jambe étendue sur les genoux de sa femme, qui etoit assise près de lui. Une de ses filles, qui se mit entre ses jambes, lui tenoit la cuisse accollée d'un bras. Les deux autres étoient à terre auprès de leur mere, & firent quantité de petites singeries pour divertir le Roi. Leur situation, dit l'Auteur, auroit fait le sujet





C. Cochin filius inv. F. A. Aveline Sculpsit.

Arabes et Mores montés sur leurs Chameaux, leurs Chevaux, et leurs bœufs pour apporter des gommes au Senégal N° X

d'une peinture fort grotesque. Pendant que Brue entretenoit le Roi, on vint lui annoncer l'arrivée de *Schamchi*, Chef des Mores. Il se hâta de l'aller recevoir sur le tillac, & de l'introduire dans sa chambre avec ses deux fils & trois Marbuts. Schamchi lui fit un compliment fort civil; mais ayant apperçu le Brak, il évita de parler des affaires qui l'amenoient. C'étoit un petit homme, assez blanc, en comparaison des Négres, qui avoit une longue barbe grise, & qui paroissoit âgé de plus de soixante ans. Il portoit un bonnet de drap rouge, entouré d'un bord de mousseline. Son habillement étoit un pagne de coton, à la maniere des Négres; mais il avoit par-dessus une écharpe de laine blanche, avec des ornemens de soie rouge. Les gens de sa suite étoient vêtus de même. Le Général lui fit quelques présens; & sçachant qu'il étoit venu pour le Commerce des Gommes, il lui indiqua le jour où l'ouverture du Marché devoit se faire au Désert.

BRUE. III. Voyage. 1715.

Visite de Schamchi, Chefs des Mores.

Le Désert est une plaine vaste & stérile au Nord du Sénégal, bornée au loin par de petites collines de sable rouge, & couverte de ronces qui n'ont pas beaucoup d'épaisseur. C'est dans ce lieu que se faisoit depuis long-tems le Commerce des Gommes. Le Général, pour se garantir de l'attaque des Mores, fit entourer les Magazins qu'il éleva au long de la Riviere, d'un fossé large de six pieds & d'autant de profondeur, défendu par une haie d'épine. Il fortifia soigneusement la porte, & mit pour la garder deux Laptots bien armés, avec un Interprête, pour examiner & pour introduire ceux qui viendroient s'y présenter. Près de la porte, il éleva un cavalier, sur lequel il plaça deux petites Piéces de canon. Les deux Barques furent rangées contre la rive, & l'Artillerie pointée vers les ouvrages du Fort. Le Brak & le Schamchi qui virent toutes ces préparations, & qui n'en ignoroient pas les motifs, approuverent les précautions du Général, comme la meilleure voie pour prévenir les désordres pendant la Foire.

Description du Désert.

Fort que Brue y bâtit pour la sûreté du Commerce.

Le 1 d'Avril, Schamchi ayant reçu avis de l'approche des Caravanes, vint avertir Brue qu'il étoit tems de régler les prix. Après quelques contestations sur les mesures, sur la nature des échanges, & sur les frais de l'entretien des Mores, le Général se relâcha de quelque chose en faveur de la paix; mais il obtint en récompense que de trois cens quatre-vingt livres dont la mesure avoit été composée jusqu'alors, elle monteroit à cinq cens.

Arrivée des Caravanes.

Les François sont obligés de pourvoir à l'entretien des Mores qui apportent les Gommes. Cet engagement les expose à quantité de fausses dépenses, parce que, sous prétexte de Commerce, il arrive une multitude de Mores, qui ne cherchent que l'occasion de vivre quelques jours aux dépens d'autrui, ou de satisfaire leur inclination au larcin. Mais Brue regla tellement cet article, qu'il n'étoit obligé de nourrir que ceux qui auroient apporté des marchandises, & dans la proportion même de ce qu'ils auroient apporté. Cette nourriture fut fixée à deux livres de Bœuf & autant de Kuskus pour chaque portion, & tel nombre de portions pour chaque quintal. Les Commis qui furent nommés pour la distribution, reçurent l'ordre de la finir aussi-tôt que les marchandises seroient délivrées. On parvint ainsi à purger la Foire de voleurs & de gens oisifs.

Engagement des François pour l'entretien des Mores.

On commença le 14 d'Avril à mesurer les Gommes. Cette opération se fit sans désordre, parce qu'on ne reçut les Marchands que l'un après l'autre. Le

Exercice du Commerce.

BRUE.
III. Voyage.
1715.

Général y assista exactement, & fit veiller avec le même soin à tout ce qu'il ne pouvoit éclairer par sa présence. Aussi-tôt que le Commerce fut ouvert, on vit arriver chaque jour de nouvelles Caravanes, de dix, vingt & trente Chameaux, ou de voitures traînées par des Bœufs & gardées par les Propriétaires des Gommes & par leurs domestiques. Ces Mores ont l'apparence d'autant de Sauvages. Ils n'ont pour habit que des peaux de chevre autour des reins, & des sandales de cuir de Bœuf. Leurs armes sont de longues picques, des arcs, & des fleches, avec un long couteau attaché à leur ceinture. Leurs femmes, qui sont portées sur le dos des Chameaux, ont des chemises de coton blanc, & par-dessus, une piece d'étoffe rayée, en forme de juppe ou d'écharpe. Une partie de leurs cheveux est relevée sur la tête, le reste est lié par derriere & leur tombe jusqu'à la ceinture. Cet habillement est modeste. Pour coeffure, elles ont une piece de linge entrelassé. Les filles ne portent qu'une piece d'étoffe rayée, autour des épaules, & plusbas une juppe de peau assez courte, coupée en plusieurs bandes, qui les couvre assez bien lorsqu'elles sont en repos ou dans un tems calme; mais le moindre mouvement, ou le souffle du vent les met en désordre. Ces Moresques ont le teint olivâtre, les traits réguliers, de grands yeux noirs fort beaux & fort brillans, la bouche petite & les dents d'une blancheur extrême. Quoiqu'elles ayent l'air fort vif, elles ont plus de retenue que les femmes des Négres. Elles apportent leur provision de beurre & de lait dans des outres fort nettes, des boetes à tabac, & des bourses de différentes sortes, composées de paille de riz ou de jonc, & tissues avec beaucoup d'art.

Portrait des femmes Moresques.

Il n'est pas besoin de Sentinelles pour découvrir l'approche de ces Caravanes. Les Chameaux poussent des cris hideux qui les trahissent bientôt. Leurs *foulons*, c'est-à-dire, les sacs dans lesquels ils apportent les gommes sont des peaux de Bœufs sans couture. Les Mores n'ont point d'autres commodités pour renfermer leurs marchandises, ni même pour le transport de leur eau. Comme on avoit pris toutes sortes de soins pour empêcher qu'ils n'entrassent plusieurs à la fois dans l'enclos, c'étoit un spectacle amusant que de voir leurs efforts & leurs contorsions pour entrer l'un avant l'autre; car les Mores sont une Nation fort bruyante.

Friponnerie des Officiers du Commerce.

Le premier jour de la foire, *Mahagni*, Interpréte More de Schamchi, vint trouver Brue & lui dit que les Officiers François qui avoient eu jusqu'alors la conduite du Commerce s'étoient toujours accordés avec lui pour faire tourner à son avantage un huitiéme de profit, qui devoit revenir à son Maître; & que de son côté il leur avoit ménagé le commerce privé de l'or & de l'ambre gris que les Mores apportoient à la foire. C'étoit précisément ce que le Général s'étoit proposé d'approfondir. Il déclara d'un air ferme à l'Interprête, que s'il continuoit cette injuste pratique il en avertiroit son Maître; & cet honnête Agent, fâché de s'être trahi sans précaution, promit d'être à l'avenir plus fidéle.

Délicatesse des Facteurs François.

A l'arrivée du Général on lui avoit présenté une jeune Négresse d'une fort jolie figure, qui lui avoit offert diverses sortes de services, tels qu'elle étoit accoutumée de les rendre aux François qui étoient venus avant lui. Elle avoit soin, lui dit-elle, de leur laver les pieds, de les peigner & de les servir dans l'intérieur du magazin lorsqu'ils revenoient fatigués du travail. Brue admira

la délicateſſe de ſes Facteurs, & reçut la Négreſſe pour blanchir ſon linge, mais la diſpenſa du reſte de ſes offres.

Détail du Commerce.

La préſence du Général entretint l'ordre & la tranquillité pendant toute la durée de la foire. On meſura les gommes dans un vaiſſeau cubique, que les Mores appellent *quantor*. Il en revenoit au Brak une certaine quantité ſur chaque quintal. Ses Commiſſaires la mettoient dans un ſac; & lorſqu'ils en avoient reçu le poids d'un quintal, ils laiſſoient aux Agens de la Compagnie la liberté d'emporter ce qui leur appartenoit. Un Officier de Schamchi prenoit le compte de tous les quintaux qui ſe meſuroient, parce que ce Chef More s'attribue le droit d'un huitiéme ſur toutes les gommes qui ſont vendues à la Compagnie. Comme c'eſt lui-même qui regle le prix des gommes & le poids du quintal, on trouve toujours le moyen de faire tomber ce droit ſur les Marchands Mores, par des compenſations qui ſont à l'avantage de Schamchi ou de ſes Officiers.

Le Prince Addi allarme le Brak.

Le Brak, qui ſe reprochoit d'avoir pillé les Mores, étoit dans la crainte continuelle de leur vengeance. Ses Eſpions lui rapporterent un jour au ſoir qu'ils avoient remarqué parmi eux des mouvements extraordinaires, & qu'il en étoit arrivé quelques-uns avec des armes, de la part d'Addi, Prince More qui avoit ſon camp dans le voiſinage. Cet avis l'avoit jetté dans une ſi vive allarme, qu'il étoit prêt à quitter Ingherbel, lorſque ſur de meilleurs conſeils il prit le parti de faire communiquer ſes craintes au Général François & de lui demander du ſecours. Il étoit minuit lorſque ſon Courrier arriva au magaſin. Brue éveillé bruſquement & frappé lui-même de cette nouvelle, ſe détermina ſur le champ à s'éloigner du rivage avec ſes deux Barques, en laiſſant deux Facteurs & ſes Laptots pour la garde du magaſin. Lorſqu'il ſe préparoit à partir, il lui vint un autre exprès pour lui apprendre que le Prince Addi ne s'approchoit d'Ingherbel que pour faire une viſite de civilité au Brak, & qu'il en avoit fait demander la permiſſion; mais qu'il étoit accompagné de vingt fuſiliers, dont on pouvoit apprehender quelque violence. Sur quoi le Brak faiſoit prier Brue de lui envoyer quelques hommes bien armés, pour ſoutenir ſa réputation & faire connoître aux Mores qu'il avoit des amis. Brue lui envoya douze de ſes Laptots, avec trois Officiers Négres. Le Prince Addi étant entré dans Ingherbel affecta de ſaluer le Brak par une décharge de ſa mouſqueterie. Elle lui fut rendue par treize fuſiliers Négres, que le Brak avoit à ſon ſervice, & par les quinze Laptots du Général. Ceux-ci ayant tiré à balle, les Mores ne parurent pas contens d'une civilité de cette nature. Cependant les deux Princes eurent une longue & ſécrette conférence, qui finit par des témoignages éclatans de leur ſatisfaction. Addi préſenta au Brak un Bœuf gras, & le Brak lui donna un jeune Eſclave.

Secours que Brue envoye au Brak.

Le même jour Addi vint rendre ſa viſite au Général. La converſation dura long-tems. Le Prince More parloit Arabe. Schamchi, qui l'accompagnoit, repetoit ſes diſcours en Langue des Négres à l'Interprête, qui les rendoit en François à Brue. Addi loua beaucoup les Hollandois, qui étoient alors en poſſeſſion d'Arguim. Il venta les droits & les préſens qu'il recevoit d'eux. C'étoient cent fuſils, cent piſtolets, quatre barils de poudre, quatre de balles, & cent écus pour chaque quintal de gomme; ſans compter une groſſe quantité de biſcuit blanc, de miel, de prunes, de miroirs & d'autres merceries. Brue répondit que les Hollandois s'étoient rendus coupables d'une injuſtice en ſe

Le Prince Addi ſe loue des Hollandois.

Brue. III. Voyage. 1715.

saisissant d'Arguim, & que les égards qu'ils avoient pour les Princes Mores cesseroient aussi-tôt qu'ils pourroient se passer de leur protection. Il retint le Prince à dîner. On ne lui servit d'abord que de l'eau & du miel pour liqueur. Mais ayant consenti à goûter du vin de Canarie, il ne se fit pas presser ensuite pour boire toutes sortes de vins François. Addi étoit d'une taille médiocre, mais fort bien prise. Il paroissoit extrémement robuste. Il avoit les traits réguliers, le nez aquilin, les dent belles, la barbe longue & les cheveux courts. Sa tête étoit nue, mais il avoit le corps entiérement couvert. Il portoit pour habit une sorte de chemise blanche, qui s'élargissoit sur ses hautes-chausses, avec une ceinture de mousseline, d'où pendoit un couteau en forme de poignard. Par dessus, il avoit une casaque d'étoffe blanche, avec un capuchon qui pendoit par derriere. Après le dîner, Brue lui fit présent de plusieurs choses qui paroissoient lui plaire. Il fuma, il prit du caffé. A son départ il fut salué de cinq coups de canon. Brue, qui l'avoit reçu sur sa Barque, le conduisit jusqu'au rivage, dans l'espérance de voir son Cheval; mais il fut surpris de n'y trouver que des Chameaux, pour sa monture & celle de sa suite. Quoique les Mores ne manquent pas de Chevaux, il les ménagent beaucoup, & les reservent particuliérement pour leurs expéditions.

Sa figure & ses Habits.

Le Brak vint remercier le Général du secours qu'il lui avoit envoyé, & parut mettre beaucoup d'ardeur & de bonne-foi dans les témoignages de son amitié. Il lui amena plusieurs jeunes Esclaves, mais il n'en refusa pas le payement. Le même jour un More, nommé *Barikada*, fit présent au Général d'une Aigle apprivoisée, de la grandeur d'un Coc-d'Inde. Elle n'avoit rien d'ailleurs qui la distinguât des Aigles ordinaires. Sa familiarité avec les hommes alloit jusqu'à se laisser prendre par le premier venu, & dans peu de jours elle prit l'habitude de suivre le Général comme un chien. Mais elle fut tuée malheureusement par la chûte d'un baril, qui l'écrasa sur le tillac.

Aigle apprivoisée.

Le 10 d'Avril, la principale femme du Brak rendit une visite au Général, accompagnée des Dames de sa Cour. Elles étoient montées sur des Anes, avec un cortége de dix ou douze femmes à pied & d'autant d'hommes, entre lesquels étoient deux Guiriots. Brue reçut la Sultane à l'entrée de sa Barque & la conduisit dans sa chambre, où elle s'assit d'abord sur le lit avec trois de ses principales Dames. Les autres prirent les places que le hazard leur offrit; & le fauteuil demeura au Général. Toutes ces Dames étoient couvertes d'un fort beau pagne de coton noir, qui prenant depuis la tête avec la forme d'un turban, leur tomboit jusqu'à la ceinture. Plus bas, elles avoient un second pagne qui traînoit jusqu'à terre, & sous lequel il y en avoit un troisiéme qui leur servoit de juppon. Après les premieres civilités, elles ôterent le pagne supérieur, & laisserent voir leur tête, qui étoit coëffée comme celle des deux Princesses dont on a déja vû le portrait. Bientôt elles se défirent aussi du second pagne, qui les laissa presque nues. La Sultane n'étoit pas une beauté réguliere, mais elle avoit le visage agréable, & la taille fine, avec un air de Majesté & de douceur qui rendoit sa figure fort touchante: ses dents & celles de toutes les autres Dames étoient d'une grande blancheur. Elle fit présent au Général d'une boëte d'or de Filigrane, travaillée à la Moresque, remplie d'épices & de petits grains d'or.

Visite que la Sultane rend à Brue, & les circonstances.

Elle fit ensuite apporter des pipes, pour elle-même & pour les Dames de

ſa ſuite. Le tuiau eſt un roſeau de dix-huit ou vingt pouces de longueur, orné d'anneaux d'or, d'argent, de corail & d'ambre. La tête eſt d'or ou d'argent. La Sultane remarquant que le Général ne fumoit pas, offrit de renvoyer les pipes ſi la fumée l'incommodoit. Mais lorſqu'elle eut appris qu'il ne s'en diſpenſoit que pour lui donner une marque de reſpect, elle le força de recevoir ſa propre pipe & s'en fit apporter une autre. La converſation fut fort vive, & Brue n'eut pas peu d'embarras à répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit de tous côtés par la bouche de ſon Interpréte. Elles roulerent preſque toutes ſur les Dames de France, ſur leur beauté, leur habillement, leur galanterie, ſur la magnificence de la Cour de France, & ſur la maniere dont les femmes Françoiſes vivent avec leurs maris. Le bonheur de n'en avoir qu'un paroiſſoit leur faire envie. On ſervit le déjeuner, c'eſt-à-dire, de l'eau & du miel, des confitures & des biſcuits de France, de l'eau-de-vie & du vin.

Sujet de leur entretien.

A l'heure du dîner, le Général qui ſçavoit que les femmes du Pays ne mangent jamais devant les hommes, prit volontairement le parti de ſe retirer. Elles furent traitées ſuivant leurs uſages. Mais Brue leur envoya quelques mets de ſa table, ſur-tout pluſieurs pieces de patiſſerie Françoiſe. La Sultane y fut ſi ſenſible qu'elle but à ſa ſanté, & qu'elle le fit prier de venir boire à la ſienne. Il paſſa auſſi-tôt dans la chambre des Dames, où il acheva de dîner à leur table. Enſuite il leur fit ſervir du caffé, & du chocolat qu'elles trouverent délicieux. A leur départ il leur fit préſent de miroirs, de corail, de cloux de girofle; & de colliers de verre aux femmes de leur ſuite. Il conduiſit la Sultane au rivage, il l'aida à remonter ſur ſon Ane, & la fit ſaluer de cinq coups de Canon. Elle laiſſa paſſer peu de jours ſans lui envoyer quelque préſent. L'auteur nomme deux Pintades, mâle & femelle, ſi privées qu'elles mangeoient ſur ſon aſſiete, & qu'avec la liberté de voler au rivage elles revenoient ſur la Barque au ſon de la cloche pour le dîner & le ſouper. Pendant toute la foire, Brue ayant obſervé les jours de fête & les jeûnes de l'Egliſe, & n'ayant pas manqué de faire reciter ſoir & matin les prieres à bord, tous les Mores le prirent par un Marbut François.

Galanterie qu'elle fait à Brue.

Pintades privées.

Le Déſert eſt infeſté par une ſorte de Milans, que les Négres appellent *Ekufs*. Ces Animaux ſont ſi voraces, qu'ils venoient prendre les aliments des Matelots juſques dans les plats.

Brue, qui ne ſe ménageoit pas dans l'exercice de ſes fonctions, gagna une colique violente, pour avoir dormi à l'air après s'être extrémement fatigué. Ses Chirurgiens avoient employé vainement toute leur habileté à le ſoulager, lorſqu'un More, qui étoit venu lui rendre viſite, lui conſeilla, comme un remede ordinaire à ſa Nation, de faire diſſoudre de la gomme dans du lait & d'avaller cette potion fort chaude. Il ſuivit ce conſeil, & fut guéri ſur le champ.

Remede More pour la colique.

Le 15 de Mai, il arriva au Déſert un Marbut, qui prétendoit revenir de la Mecque. Brue le reconnut pour un impoſteur, au récit qu'il faiſoit de la tombe du Prophéte, qu'il avoit vûe, diſoit-il, ſuſpendue dans l'air entre les mains de quatre Anges, qui ſe relevoient d'heure en heure, pour ſoutenir ce précieux fardeau. Cependant il le retint à dîner: après quoi le Marbut ſe préſenta au Peuple, pour le conduire à la priere. Elle fut ſuivie d'un ſolgar, ou d'une danſe, qui dura toute la nuit, avec un mêlange de chants

Marbut impoſteur.

BRUE. III. Voyage. 1715.

tirés des verſets de l'Alcoran, à l'honneur de ce nouveau Saint. Le Général lui fit préſent de quelques mains de papier, pour faire des griſgris, qui ſont le principal revenu des Prêtres Mores.

Viſite que Brue reçoit de la Princeſſe Addi.

On vit arriver, le 17 Mai, une nouvelle Caravane, avec des apparences qui annonçoient moins une troupe de Marchands, que des voyageurs d'une haute diſtinction. Elle étoit précédée par un grand nombre d'hommes armés, les uns montés ſur des Chameaux, d'autres à cheval, avec un tambour & deux trompettes à leur tête. Cette avant-garde étoit ſuivie de huit ou dix Chameaux, qui portoient ſur leur dos des ſiéges couverts de drap bleu. Enſuite on voyoit un autre Chameau, beaucoup plus gros, chargé auſſi d'un grand ſiége ouvert, mais ombragé par un paraſol, ſur lequel étoient aſſiſes deux femmes vis-à-vis l'une de l'autre. Autour de ce Chameau marchoient pluſieurs hommes à pied, armés de mouſquets & de ſabres. Dix ou douze Cavaliers bien montés fermoient la marche. Schamchi apprennant qui étoient les Dames, ſe hâta d'aller à leur rencontre, & fit dire en même tems à Brue, que c'étoient la mere & la femme du Prince Addi qui venoient pour le voir.

Le Général fit mettre auſſi-tôt tous ſes gens ſous les armes, & prit la réſolution de recevoir les Princeſſes dans ſon magaſin, parce que les deux Barques étoient ſi chargées qu'il n'y reſtoit plus d'eſpace libre. Un de ſes Officiers les reçut d'abord à la porte du Fort, avec une décharge de mouſqueterie, au ſon des hautbois & des tambours. Brue fit quelques pas hors du Bâtiment pour aller audevant d'elles; & les ayant introduites dans la ſalle, il les plaça dans une alcove, couverte d'un beau tapis & de couſſins. Elles n'y furent accompagnées que de deux ou trois Dames de leur ſuite & d'un Guiriot. Les autres s'arrêterent dans une antichambre, & tout l'Equipage attendit dans la Cour, avec beaucoup d'ordre & de retenue.

Portrait de ces deux Princeſſes.

La Princeſſe mere de Sidi Addi avoit été très-belle femme; mais l'embonpoint avoit altéré ſes traits. Son habillement conſiſtoit dans une belle mante de toile noire des Indes, qui deſcendoit juſqu'à terre; & dont les manches étoient ſi longues qu'elles lui couvroient les mains. Une partie de ſes cheveux étoit raſſemblée ſur le haut de la tête; le reſte lié d'un nœud de ruban tomboit négligemment ſur les épaules, avec un voile de mouſſeline rayée, qui flottoit par-deſſus. Elle avoit à chaque oreille un anneau d'or, dont le diametre étoit au moins d'un demi-pied. Son collier étoit d'or, mêlé de grains d'ambre. La femme du Prince paroiſſoit âgée d'environ dix-huit ans. Elle étoit plus grande que ne le ſont ordinairement les femmes de ſa Nation, mais parfaitement bien faite; les traits réguliers; les yeux noirs, bien ouverts & remplis de feu; la voix douce, & toute la figure agréable. Elle avoit du rouge au viſage; mais ſon teint, qui étoit olivâtre, en tiroit peu d'avantage. Ses ongles étoient auſſi peints de rouge, & ſes mains fort belles. Elle étoit vêtue comme ſa mere, avec la ſeule différence que ſes cheveux étoient entremêlés de grains d'or, d'ambre & de corail, & qu'ils étoient rangés avec plus d'art. Les Dames de la ſuite n'étoient pas vêtues moins modeſtement, fort différentes des Négreſſes qui ont l'habitude de laiſſer voir la moitié de leur Corps à découvert.

Leur converſation.

La vieille Princeſſe commença par un compliment fort civil. Elle dit au Général que ſur la réputation de ſon caractere, elle n'avoit pas fait difficulté

de passer un peu sur les loix de la bienséance pour venir voir un étranger. Ensuite elle lui présenta une boëte d'or & une chaîne de filigrane, fort bien travaillées. La jeune Princesse lui fit aussi son compliment & son présent. Il leur fit à toutes deux une réponse polie. La conversation devint fort agréable, & les deux Dames marquerent beaucoup d'esprit & d'enjouement. Brue ayant demandé à la Princesse Douairiere si la jeune Dame, qu'elle avoit avec elle, étoit la Sultane, ou la premiere femme du Prince Addi ; elle lui répondit que les Mores n'avoient qu'une femme légitime ; & que si la Loi leur en permettoit d'autres, les personnes de distinction & de conduite ne les voyoient qu'en secret & comme à la dérobée.

BRUE. III. Voyage. 1715.

A l'heure du dîner, le Géneral demanda aux deux Dames si elles étoient résolues de manger suivant leurs usages, ou si elles lui feroient l'honneur d'accepter un dîner à la Françoise. Elles lui en laisserent le choix, en le priant seulement qu'il n'y eût pas dans la salle d'autre homme que l'Interprête. On mit aussi-tôt une table fort basse. Brue s'assit, comme les Dames, en croisant les jambes sur un coussin. Les plats furent apportés jusqu'à la porte par les Domestiques François, & les femmes des Princesses les alloient recevoir. L'Interprête les plaçoit sur la table, & faisoit le reste du service autour du Géneral. On avoit eu soin de se pourvoir de kuskus, & de quelques autres mets à la Moresque. Mais les Dames eurent la complaisance de ne toucher qu'aux alimens François. Elles imiterent même, avec beaucoup de grace, l'usage qu'elles voyoient faire au Géneral de sa fourchete & des autres instrumens de table.

Elles font dîner Brue avec elles.

Pendant le dîner, la Princesse mere fit chanter quelques airs à son Guiriot, qui étoit une jeune fille extrémement jolie. Elle lui fit toucher un instrument composé d'une calebasse couverte de parchemin rouge, avec douze cordes, les unes d'argent, d'autres de letton, dont le son ressembloit à celui de la harpe. Les deux Dames parurent charmées de l'accueil qu'elles avoient reçu du Géneral. Elles accepterent quantité de confitures qu'il les pria d'emporter, & plusieurs paires de gants parfumés, qui étoient pour elles un présent d'autant plus agréable qu'elles n'en avoient jamais vû. Brue les conduisit ensuite jusqu'à leur Chameau, & les fit saluer, à leur départ, d'une décharge génerale de sa mousqueterie & de son canon.

Leur chant & leurs instrumens.

Un Pêcheur lui apporta le même jour un jeune Crocodile vivant, long d'environ cinq pieds. Mais personne n'ayant voulu prendre la commission de l'apprivoiser, on prit le parti de lui casser la tête. Brue n'en trouva pas la chair désagréable.

Le 9 de Mai, un Officier François, qu'il avoit envoyé pour le Commerce à Terrier rouge, revint avec cent cinquante quintaux de gomme, mais sans ivoire & sans or, parce que les Mores avoient porté leur or & leur ivoire à Portendic, où il étoit arrivé quelques Vaisseaux Hollandois. Le tems du Commerce approchant de sa fin, & les eaux du Senegal commençant à s'enfler, Brue renvoya ses Barques chargées au Fort Saint Louis. Le 24 il jetta l'ancre devant Ingherbel, où rendant visite au Brak, il le trouva sous le portique de son Palais, occupé à juger un procès fort singulier. Un Marbut s'étoit engagé avec un Seigneur Negre à lui donner un grisgris ou un charme qui le rendroit invulnérable à la guerre. Il avoit reçu, pour une faveur si pré-

Visite que Brue rend au Brak.

BRUE. III. Voyage. 1715.

cieuſe, un Cheval d'une beauté rare. Mais ce merveilleux amulete n'avoit point empêché que le Negre n'eût été tué dès le commencement du combat. Ses Héritiers, qui n'avoient pas ignoré le marché, redemandoient le Cheval au Marbut. Le Brak voyant arriver Brue lui demanda ſon opinion. Il parut clair au Géneral que le griſgris ayant été ſans vertu, le Cheval devoit être reſtitué aux Héritiers; & ſon jugement ſervit de Sentence.

Il juge un Procès bizarre.

Palais du Brak. Ses Femmes & ſes Chiens.

Après cette audience, il fut conduit dans l'appartement du Roi, qui ne différe de ceux de ſes Sujets que par le nombre & la grandeur des bâtimens. La nature de l'édifice & les meubles ſont à peu près les mêmes. Ce qui diſtingue ſeulement le Palais Royal, c'eſt qu'il eſt renfermé dans un vaſte enclos de roſeaux, qui reçoit de l'ombre d'une grande quantité d'arbres, autour deſquels ſont les appartemens du Roi, ſes magaſins, ſes étables, ſon chenis, & les logemens de ſes femmes & de ſes Officiers. La porte de cet enclos eſt gardée par cinq ou ſix Negres, armés de ſabres & de zagayes. Après une longue conférence où les engagemens du Commerce & de l'amitié furent renouvellés, le *Yagaraf*, un des principaux Officiers du Palais, conduiſit le Géneral à l'audience de la Sultane ou de la principale Reine. Cette Princeſſe étoit aſſiſe ſur ſon lit. Sa chambre étoit couverte de nattes, ſur leſquelles cinq ou ſix de ſes femmes s'occupoient à filer. Elle fit aſſeoir Brue à ſon côté; & lorſqu'il ſe leva pour ſe retirer, elle quitta auſſi ſa poſture & le reconduiſit juſqu'à la porte. Il rendit ſucceſſivement ſa viſite à toutes les autres femmes, car le Brak en a pluſieurs, qui ont chacune leur maiſon & leur famille. Retournant enſuite auprès du Roi, il le trouva dans ſa cour, aſſis au pied d'un latanier, d'où il voyoit faire l'exercice à quelques Chevaux qu'on lui offroit à vendre. Les Mores qui les exerçoient ne manquoient pas d'art & de grace pour les conduire; mais quoique ces animaux fuſſent de belle encolure, ils n'avoient pas de bouche; ce que Brue crut devoir attribuer à leurs brides, qui lui parurent fort mal faites. Il vit auſſi les Chiens du Brak. Ce Prince en avoit dix-huit, grands, les oreilles belles, & de l'eſpece de nos levriers; mais avec deux propriétés rares dans cette eſpece, le nez & les yeux excellens. On les nourriſſoit avec du ſon de maïz trempé dans du lait; & lorſqu'ils avoient tué quelque piece de gibier, on leur donnoit les entrailles.

A l'heure du dîner, le Géneral fut conduit dans une chambre où le Roi l'attendoit. Toutes les femmes de ce Prince lui envoyerent chacune un plat de leur cuiſine. Comme il avoit apporté de l'eau-de-vie & du vin, le Brak fut de la meilleure humeur du monde, avec aſſez de modération pour ne pas s'enivrer. Brue prit enſuite congé des femmes du Roi, de ſes ſœurs & de ſes filles, qu'il n'avoit pas vûes le matin, & qu'il ne quitta pas ſans leur avoir fait quelques petits préſens. Il en reçut auſſi de toutes ces Princeſſes. Enfin lorſqu'il fut retourné pour faire ſes derniers adieux au Brak, il fut ſurpris de le voir monter à cheval avec toute ſa Cour, dans la réſolution de conduire ſes Hôtes juſqu'au bord de la riviere. Cette politeſſe fut accompagnée de toutes ſortes de galanteries. Le Roi fit faire quantité de ſauts & de courbettes à ſon Cheval. Quelquefois il le mettoit au grand galop; & retournant tout d'un coup, il ſe rapprochoit du Géneral en branlant ſa zagaye d'un air libre & gracieux. On amena quelques Eſclaves qu'il lui vendit, & dont il reçut le prix ſur le champ. A ſon départ, Brue le ſalua de quelques coups de canon.

Départ du Géneral, & galanteries du Brak.

Brue. III. Voyage. 1715.

Le jour suivant, les droits de Schamchi furent reglés. Il lui revenoit dix quintaux, des huitiémes qu'il s'attribuoit sur les gommes; mais on ne manqua pas de déduire ce qu'il avoit emprunté l'année d'auparavant. Il fit un nouvel emprunt, de la valeur de trente quintaux de gomme en marchandises, qui devoit être pris sur les huitiémes de l'année suivante. Cette méthode le met en état de continuer le Commerce, & l'interresse beaucoup à l'avantage de la Compagnie.

Droits de Schamchi.

Brue partit du Désert le 1 de Juin 1715, avec plus de sept cens quintaux de gomme, sans y comprendre ce qui étoit venu de Terrier rouge. Comme il avoit fait monter le quintal à sept cens livres, poids de Paris, sa cargaison se trouva de quatre cens mille livres de gomme, outre les Esclaves, l'ivoire, les plumes d'Autruche, l'or & l'ambre gris. Les vents étant contraires, il fut obligé de jetter l'ancre plusieurs fois, & d'attendre le reflux des marées pour retourner au Fort Saint Louis, où toutes ces richesses arriverent heureusement.

Richesse du Commerce François.

§. II.

Observations sur la Gomme du Senegal, & sur son Commerce.

Quoique le Pays, aux environs d'Arguim & de Portendic, soit fort mauvais, & la Côte très-dangereuse, les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais s'y rendent avec beaucoup d'empressement, & s'efforcent tous d'y établir leur commerce, parce que c'est le seul endroit, avec le Senegal, où les Peuples de l'Afrique apportent les gommes. Cette marchandise est peu importante en apparence; mais deux raisons principales en font un objet considérable. 1°. Elle s'achette à fort bon marché dans le Pays, & se vend fort cher hors de l'Afrique. 2°. Elle occupe une grande partie des manufactures de l'Europe, & sert ainsi à faire circuler l'argent. Elle fournit à l'entretien d'une infinité de personnes.

Importance du commerce des gommes.

Il n'est donc pas surprenant que les plus riches Marchands de l'Europe entreprennent de porter leur commerce du côté d'Arguim & de Portendic. Ils n'ont que cette voie pour empêcher que toutes les gommes ne tombent entre les mains des François, qui sont seuls en possession du Senegal, c'est-à-dire, de tous les autres Ports où cette marchandise est apportée. C'est la véritable raison qui a jetté les Hollandois dans une si grosse dépense pour établir un Comptoir dans l'Isle d'Arguim, & qui leur a fait chercher une retraite à Portendic lorsqu'ils ont été chassés de cette Isle. Ils ont réussi, par cette voie, à partager d'abord le commerce des gommes avec les François. Ensuite ils l'ont attiré presqu'entiérement dans leur Comptoir, en payant les gommes fort cher, & faisant des échanges à perte, pour engager les Mores à tourner de leur côté. Lorsque ces artifices ne produisoient rien, ils employoient le Prince Alischandora & d'autres Seigneurs Negres à piller les gommes que les Mores portoient au Senegal. C'est ce qu'on a vû plus d'une fois, malgré les Traités formels de ce Chef de Tribu avec la Compagnie Françoise, qui n'a jamais manqué de lui payer les droits & de les accompagner de présens.

Efforts des Nations de l'Europe pour y participer.

Artifice des Hollandois.

La gomme s'appelle gomme du Senegal, ou gomme Arabique, parce qu'avant que les François eussent des Comptoirs au Senegal, elle ne venoit

Origine & nature du commerce des gommes.

BRUE. III. Voyage. 1715.

que de l'Arabie. Mais depuis que le Commerce est ouvert par cette voie, le prix en est tellement diminué qu'on n'en apporte plus d'Arabie. Cependant il en vient encore du Levant. On prétend même qu'elle est meilleure que celle du Senegal, par la seule raison qu'elle est plus chere; car au fond elles sont toutes deux de la même bonté. L'artifice consiste à tirer la plus belle, c'est-à-dire la plus claire & la plus seche, & celle qui est en gros morceaux, qu'on fait passer hardiment pour la véritable gomme d'Arabie.

Qualités de la gomme du Senegal.

Les Médecins prétendent que cette gomme est pectorale, anodine, & rafraichissante; qu'elle épaissit les humeurs sereuses & les empêche d'entrer dans la masse du sang pour le corrompre; qu'elle est excellente pour le rhume, sur-tout lorsqu'elle est mêlée avec le sucre d'orge, suivant l'usage de Blois, où l'on en fabrique beaucoup; que c'est un spécifique contre la dissenterie & les hemorragies les plus obstinées. On lui attribue quantité d'autres effets. Ce qui est certain, suivant le témoignage de l'Auteur, c'est qu'un grand nombre de Negres qui la recueillent, & les Mores qui l'apportent au marché, n'ont pas d'autre nourriture; qu'ils n'y sont pas réduits par néceffité, faute d'autres alimens, mais que leur goût les y porte, & qu'ils la trouvent délicieuse. Ils n'y employent pas d'autre art que de l'adoucir par le mélange d'un peu d'eau. Elle leur donne de la force & de la santé. Enfin par sa simplicité & ses autres vertus ils la regardent comme une diete excellente. Si elle a quelque chose d'insipide, on peut lui donner, avec une teinture, l'odeur & le goût qu'on desire. Il paroît étrange, ajoûte l'Auteur, que ceux qui l'apportent, de plus de trois cens milles dans l'intérieur des terres, n'ayent aucune provision de reste lorsqu'ils arrivent au Marché; mais il est bien plus surprenant qu'ils n'en ayent pas eu d'autre que leur gomme, & qu'elle ait été leur unique subsistance dans une si longue route. Cependant c'est un fait qui ne peut être contesté, & sur lequel on a le témoignage de tous ceux qui ont passé quelque tems au Senegal. Brue, qui avoit goûté souvent de la gomme, la trouvoit agréable. Les pieces les plus fraîches, c'est-à-dire, celles qui ont été recueillies nouvellement, s'ouvrent en deux comme un abricot mur. Le dedans en est tendre, & ressemble assez à l'abricot par le goût.

Usage de la gomme du Senegal.

On fait un grand usage de la gomme du Senegal dans plusieurs Manufactures, particuliérement dans celles de laine, & de soie. Les Teinturiers s'en servent beaucoup aussi. Toute l'habileté dans le choix de cette gomme consiste à choisir la plus séche, la plus nette & la plus transparente, car la grosseur & la forme des pieces n'y mettent aucune différence.

Arbre qui la produit.

L'arbre qui la porte, en Afrique comme en Arabie, est une sorte d'*Acacia*, (*a*) assez petit & toujours verd, chargé de branches & de pointes, avec de longues feuilles, mais étroites & rudes. Il porte une petite fleur blanche en forme de vase, dans laquelle il y a des filets de la même couleur, qui environnent un piston où la semence est renfermée. Ce piston est d'abord verd; mais en meurissant il prend une couleur de feuille morte. La semence ou la petite graine dont il est rempli, est dure & blanchâtre. On trouve entre le Senegal

Trois forêts où il s'en trouve.

& le Fort d'Arguim trois Forêts qui portent quantité de ces arbres. La premiere se nomme *Sahel*; la seconde & la plus grande, *Lebiar*; & la troisié-

(*a*) Cet article n'appartient qu'au Commerce. Mais on trouvera d'autres détails dans l'Histoire naturelle de toutes ces Régions, au Tome suivant.

me *Afatak*. Elles sont à peu près à la même distance, c'est-à-dire à trente lieues du Désert, qui est aussi à trente lieues du Fort Saint Louis; & toutes trois, elles sont entr'elles à dix lieues l'une de l'autre. De Sahel à Marsa ou Portendic, on compte soixante lieues, & quatre-vingt jusqu'à la Baye d'Arguim.

Tems & maniere de la recueillir.

La récolte de la gomme se fait deux fois chaque année; mais la plus considérable est celle du mois de Décembre, où l'on prétend qu'elle est plus nette & plus séche. Celle du mois de Mars est plus guante, avec moins de transparence. La raison en est sensible. C'est qu'au mois de Décembre elle se recueille après les pluies, lorsque l'arbre est rempli d'une séve que la chaleur du Soleil vient épaissir & perfectionner, sans lui donner trop de dureté. Depuis cette saison jusqu'au mois de Mars, la chaleur devenant excessive & séchant l'écorce de l'arbre, oblige d'y faire des incisions pour en tirer cette séve; car la gomme n'étant que de la séve extravasée qui transpire par les pores de l'écorce, on est forcé, lorsqu'elle ne sort pas d'elle-même, de blesser l'arbre pour l'en tirer (8).

Maniere dont elle se mesure.

Elle se mesure, pour la vente, dans un vaisseau cubique nommé *Quantar*, ou *Quintal*, de la grandeur dont on convient entre les Européens & les Mores. La mesure des Hollandois, lorsqu'ils étoient en possession d'Arguim, contenoit le poids de deux cens vingt livres de Paris, qui leur revenoient à la valeur d'un piastre d'Espagne en marchandises. Les Interlopiers, qui faisoient le Commerce à Portendic & dans la Baye d'Arguim avec la permission du Gouverneur Hollandois, avoient une mesure qui contenoit environ sept cens livres de Paris.

Il ne sera point inutile de joindre ici les droits qu'ils payoient aux Hollandois, sur les marchandises qu'ils dônnoient en échange dans le commerce des gommes, & les présens que le Prince Alischandora exigeoit d'eux, pour mille quintaux du poids qu'on vient d'expliquer.

Droits du Gouverneur Hollandois d'Arguim pour sa protection & le courtage de mille quintaux, à une demie-piastre par quintal, ... 3000 l.

Prix des Gommes en Marchandises.

Tarif des Contrebandiers d'Arguim & de Portendic.

Mille pieces de drap de laine bleue, nommé *Blaeukaton*, de vingt-cinq aunes de Hollande (9), à 17 *guilders* (10) ou 21 liv. 5 s. par pieces, ...	21250
Cinq cens douzaines de petits miroirs, à 7 sols la douzaine, .	175
Cinq cens douzaines de peignes de bois, à 6 sols la douzaine, .	150
Deux mille cadenats . . . . à 5 sols piece, ...	500
Deux mille couteaux de Flandres, à 5 sols piece, . .	500
Total. . .	25575 l.

(8) Barbot explique autrement la maniere de recueillir la gomme. Il prétend que dans la saison les Mores dépouillent l'arbre de son écorce avec de petits instrumens de fer, & que peu de tems après, la substance aqueuse qui étoit dessous, s'endurcit & se gromele. Il ajoûte que les Arabes la conservent fraîche d'une année à l'autre, en la mettant sous terre. Mais il ne cite aucune autorité. Voyez sa Description de la Guinée, p. 46.

(9) L'aune de Flandres, telle que l'emploïent les Hollandois, ne fait qu'environ la moitié de celle de Paris.

(10) Monnoie de Hollande que nous appellons *Florin*.

BRUE. III. Voyage. 1715.

Droits du Prince Alischandora, pour la Cargaison d'un Vaisseau.

Ce Prince a long-tems exigé deux mille quatre cens piastres en especes. Mais il pouvoit prendre la moitié de cette somme en marchandises, c'est-à-dire, en trois cens pieces de toile bleue, évaluées à douze cens piastres, quoiqu'au fond leur valeur soit de vingt & une liv. cinq sols par piece; ce qui monte à neuf mille neuf cens soixante-quinze livres, ... 9975 l.

Les présens en différentes sortes de marchandises montent à . 2870

Les appointemens de l'Interprête, pour cent jours de service, à une demie-piastre par jour, payables, moitié en especes, moitié en toile bleue, ... 150

Les gages de vingt Ouvriers Mores, pour charger le Vaisseau pendant le même espace de tems, à un quart de piastre par jour, payables de la même maniere que ceux de l'Interprête, ... 1418

Total. 14413

Cette derniere somme ajoûtée à la premiere de 25575 liv. sans y comprendre les autres frais du Vaisseau, fait celle de 39988

Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que les droits du Prince Alischandora regardoient toutes sortes de Vaisseaux, sans distinction de leur grandeur. Ainsi les Hollandois, au lieu d'employer des Bâtimens de trois ou quatre cens tonneaux, auroient trouvé beaucoup d'avantage à n'en avoir que de mille ou douze cens.

En 1715, Brue régla, au nom de la Compagnie Françoise, un Tarif des poids fort différent, tant au Désert qu'à Terrier-Rouge sur le Senegal. Le quintal des Mores, pesoit dans ces deux lieux, cinq cens livres de Paris.

Tarif des François reglé par Brue en 1715.

MARCHANDISES.	Nomb.	Quintaux de gomme.
Argent en Especes, ou Piastres d'Allemagne, à 48 sols piece.	4.	1.
Perles d'argent uni, à 5 s. 6 d. piece.	24.	1.
Ambre jaune.	6 onces.	1.
Cadiz ou Serge noire & bleue.	8 aunes.	1.
Chaudieres de cuire, pesant 12 livres.	1.	1.
Chaudrons de cuivre de six livres.	2.	1.
Corail.	1 once.	1.
Colliers, nommés de Cornalines.	6.	1.
Drap rouge commun.	2 aunes.	1.
Drap bleu.	2 aunes.	1.
Barres de fer plattes, de 8 à 9 pieds.	2.	1.
Cloux de girofle.	80.	1.
Mains de papier à 20 feuilles la main.	20.	1.
Pagnes de coton du Pays.	5.	1.
Reveches rouges ou bleues.	3 aunes.	1.
Bassins de cuivre rouge.	4.	1.
Baftas bleus.	12 aunes.	1.
Toile blanche.	12 aunes.	2.

Brue. III. Voyage. 1715.

Marchandises.	Nomb.	Quintaux de gomme.
Calico, ou Toile des Indes. . . .	5 aunes ½.	1.
Grains de verre rouge, de moïenne grosseur.	40.	1.
Grains de verre rayé.	18.	1.
Grains de verre jaune.	600.	1.
Grains jaunes massifs.	40.	1.
Petits grains de différentes couleurs.	24000.	1.

Différence du prix des Marchandises en France & au Senegal.

Différence des prix en France & au Senegal.

	En France.			Au Senegal.	
	liv.	sols		liv.	sols
Piastres d'Allemagne.	2	8	. . .	4	
Perles d'argent unies.	5	10	. . .	10	
Ambre jaune, l'once.	1		. . .	2	5
Serge de Cadix, l'aune.	1	10	. . .	4	
Bassins de cuivre rouge, la livre. . .	1	4	. . .	2	4
Corail. . . . . la livre.	45		. . .	160	
Drap rouge ou bleu, l'aune. . .	12		. . .	16	
Barres plattes de fer, la livre. . .		3	. . .		6
Cloux de girofle.	8	10	. . .		32
Papier, la rame.	2		. . .	8	
Pagnes, ou étoffes de coton, la piece.	1	10	. . .	4	
Reveche . . . . . . l'aune.	1	10	. . .	4	
Toiles diverses, l'aune.		18	. . .	2	

CHAPITRE XII.

Etat des Pays, au Nord du Senegal, d'où l'on tire la gomme.

Le Pays au Nord du Senegal, qui s'appelle *Zarra* ou *le Désert*, & que la plûpart de nos Géographes ont nommé *le Désert de Barbarie*, est habité, suivant le témoignage de Leon, par six Nations ou Tribus de Mores; les *Sanagas*, les *Souenzigas*, les *Fuergas*, les *Lamphins*, les *Bardoas* & les *Levatas*. Ces Peuples sont situés, depuis l'Ocean vers l'Est, l'un après l'autre dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Ainsi les Sanagas, Zanajas, ou Zaneghas, car leur nom se trouve écrit différemment, sont les plus Occidentaux, bordent la mer, & possedent le Pays où croît la gomme, & dans lequel Arguim & Portendic se trouvent renfermés. Quoiqu'ils ayent la même origine que les Mores de Barbarie, ils sont distingués d'eux par la différence des Pays qu'ils habitent, comme ils le sont des Arabes, qui viennent souvent commercer avec eux. Cependant les Ecrivains de l'Europe confondent ordinairement tous ces Peuples; & Labat, sur-tout, est habituellement dans cette erreur. L'Espagne fut d'abord conquise par les Arabes, & dans la suite, arrachée de leurs mains par les Mores de Fez & de Maroc. Nos Historiens & nos Geographes modernes n'ayant pas mis de distinction entre ces deux conquêtes, employent souvent les noms de Mores & d'Arabes pour désigner indifféremment

Six Tribus Mores.

Erreur des Ecrivains de l'Europe sur le nom de ces Peuples.

BRUE. III. Voyage. 1715.

les deux Nations. D'autres se sont servis, avec la même indifférence, du nom de Mores pour signifier tous les Mahométans. C'est ainsi que pour suivre le langage des Portugais & des autres Nations de l'Europe aux Indes Orientales, nous n'avons pas donné d'autre nom, dans le premier Volume de ce Recueil, aux Mahométans de l'Asie. Enfin les Arabes mêmes de Barbarie, qui sont en grand nombre & qui n'admettent aucun mêlange, n'ont pas laissé d'être confondu sous le nom de Mores par la plûpart de nos Auteurs, qui paroissent ne pas connoître d'Arabes hors de l'Arabie. Cependant Labat mérite quelque indulgence, lorsqu'il assure (*) que la gomme est recueillie par trois Tribus de Mores ou d'Arabes, parce qu'il se trouve en effet quelques Tribus d'Arabes établis dans le Pays du Senegal. Mais il confesse qu'il n'a jamais sçu à quelles Tribus l'un ou l'autre de ces noms appartient.

Trois Tribus Arabes, & leur séjour.

La premiere de ces familles ou de ces Tribus s'appelle en Arabe *Terarza*. Son Chef étoit Alischandora, dont on a vû plusieurs fois le nom. Ce Prince, fils d'Addi, n'avoit pas d'autre demeure que ses Villages errans, au Nord de la Forêt de Sahel, vers Arguim & Portendic. Aussi portoit-il volontiers la gomme de sa Forêt dans ces deux Ports, parce qu'ils étoient plus proches de lui; mais sur-tout à Portendic, où il y avoit deux pauvres Villages, composés d'environ quatre cens personnes, qui y faisoient constamment leur résidence.

Le Chef de la Tribu d'*Aulad al Haji*, se nommoit *Chams*. Cette Tribu recueille la gomme de la Forêt de Hebiar, & quelquefois celle d'Afatak, & la porte aux François dans la Désert du Senegal. La Tribu d'*Ebraghena*, dont le Chef se nommoit *Barkar*, recueille la gomme de la Forêt d'Afatak, & la porte aussi à la Compagnie Françoise dans un Port du Senegal, qui se nomme *Terrier-Rouge*, de la dépendance du Siratik, à cinquante lieues de la résidence de Bakar.

Religion des Mores dans ces Contrées d'Afrique.

La Religion des Mores est le Mahométisme, quoiqu'ils n'ayent pas de Mosquées, ni de lieu fixe pour leur culte. Ils prient dans leurs Tentes, ou dans quelque lieu qu'ils se trouvent, au tems marqué pour la priere, après s'être lavés d'eau s'ils en ont, & s'être frottés de terre ou de sable si l'eau leur manque. Les Chefs des trois Tribus Arabes, les Principaux de chaque Tribu, & celle d'Aulad al Haji presqu'entiere, sont Marbuts, ou Marabouts, comme les François les appellent par corruption. A leur contenance grave & modeste, à leurs discours & leurs prieres, qui commencent & finissent toujours par le nom de Dieu & de leur Prophête, on s'imagineroit qu'ils sont les plus scrupuleux observateurs d'une Loi, qui, malgré les libertés qu'elle accorde, a des pratiques tristes & mortifiantes. Mais lorsqu'on les met à l'épreuve, sur-tout dans les affaires & le commerce, on n'y trouve que de l'hipocrisie, de la dissimulation, de l'avarice, de la cruauté, de l'ingratitude, de la superstition & de l'ignorance, sans aucun principe de vertu morale, ou même d'honnêteté naturelle. Ce sont les Pharisiens du Mahométisme. Ils parcourent la Terre & les Mers pour faire des Proselytes; ce qui leur réussit sans peine parmi les Negres.

Penchant des Arabes d'Afrique pour les longs voyages.

La moindre espérance de gain engage aisément les Arabes dans de longs voyages. Ceux qui habitent le Canton d'Arguim n'entreprennent guéres le pélerinage de la Mecque, parce qu'il est long & dangereux; mais comme ils sont

(*) Afrique Occidentale, Vol. I. p. 254.

passionnés

Brue. 1715.

passionnés pour l'or, & que la nature n'en produit pas dans leur Pays, ils font volontiers le voyage de *Tombuto*, de *Gago* & de *Galam*, d'où ils le tirent quelquefois en abondance. Il est certain qu'ils y vont en Caravanes, sans craindre la fatigue & les dangers. Outre l'or, ils en apportent des dents d'Elephans d'une grosseur & d'une blancheur extraordinaires, de la civette, du bezoar, & des Esclaves; pour lesquels ils donnent en échange, du sel, du drap & des instrumens de fer. Il semble que tout ce qu'ils trouvent en chemin leur appartienne. Amis, ennemis, ils traitent tout le monde en vrais Brigands. Ils ressemblent à ces Vaisseaux qui exercent tout à la fois le commerce & la guerre. Souvent ils se saisissent des Negres mêmes qui trafiquent avec eux; & s'ils ne les gardent pas pour leur usage, ils les vendent aux Européens ou aux Mores de Fez & de Maroc.

Trois Tribus de Mores entre le Cap Blanc & le Senegal.

Les trois Tribus de Mores qui ont leurs Habitations entre le Cap Blanc & le Senegal ne reconnoissent pas de Souverains. Chaque Canton compose une petite République, gouvernée par un Chef, qui est ordinairement le plus riche & le plus consideré de la Tribu. Ces Chefs ont entr'eux de fréquens démêlés, mais qui s'appaisent aussi facilement qu'ils s'élevent. Ils ont un respect extrême pour les Marbuts, par la crainte de leurs grisgris & de leurs enchantemens, plutôt que par un sentiment de Religion.

On trouve, parmi ces Mores, des Chevaux Barbes d'une beauté admirable, qu'ils entretiennent avec beaucoup de soin. Ils nourrissent aussi un grand nombre de Chameaux, de Bœufs, de Moutons & de Chevres. Mais à l'exception des jours de fêtes & des occasions où ils traitent leurs amis, jamais ils ne tuent aucun de ces animaux pour les manger. Ils mangent des Autruches, des Gazelles, des Cerfs, & même des Singes & des Lions, qu'ils tuent à la chasse; mais assez rarement, car ils sont mauvais tireurs. Leurs Bœufs & leurs Chameaux leur servent à transporter leur bagage, lorsque la disette du fourage les force de changer de quartier, ou dans les voyages qu'ils font à Galam & à Gago, pour le commerce des Esclaves, de l'or & des pagnes.

Armes des Mores. Pourquoi ils n'ont pas d'armes à feu.

Leurs armes ordinaires sont le sabre & la zagaye. Ils ont quelques mousquets & quelques pistolets de poche, qu'ils ont achetés des Hollandois; mais la chaleur & l'humidité du climat les rend bientôt inutiles en les couvrant de rouille; & comme ils n'ont pas d'Ouvriers qui soient capables de les remettre en ordre, ils les negligent, pour reprendre leurs anciennes armes. S'ils étoient mieux armés & plus accoutumés à la guerre, ils seroient d'autant plus redoutables pour les Européens qu'ils sont naturellement braves & fort endurcis à la fatigue.

Les Mores & les Arabes, aux environs d'Arguim & du Senegal, conservent inviolablement les usages de leurs ancêtres. Si l'on excepte un petit nombre, qui ont leurs Cabanes sous les murs du Fort de Portendic, & vers le Senegal, ils campent tous en pleine campagne, près ou loin de la mer ou de la riviere, suivant les saisons & les besoins du commerce. Leurs Tentes & leurs Cabanes ont toutes la forme d'un cône. Les premieres sont composées d'une toile grossiere de poil de Chevres & de Chameaux, si bien tissue que malgré la violence & la longueur des pluies il est fort rare que l'eau les pénetre. Ces toiles ou ces étoffes sont l'ouvrage de leurs femmes, qui filent le poil & la laine, & qui apprennent de bonne heure à les mettre en œuvre. Elles n'en sont pas moins

Leurs tentes.

Leurs femmes.

chargées de tous les travaux domestiques, jusqu'à celui de panser les Chevaux, de faire la provision d'eau & de bois, de faire le pain & de préparer les alimens. Malgré ces assujettissemens, où leurs maris les réduisent, ils les aiment & ne les maltraitent presque jamais. Si elles manquent à quelque devoir essentiel, ils les chassent de leur maison; & les peres, les freres ou les autres parens d'une femme coupable la punissent bientôt de l'opprobre qu'elle jette sur leur famille. D'ailleurs les maris se font un honneur d'entretenir leurs femmes bien vêtues, & ne leur refusent rien pour leur parure. Tout ce qu'ils gagnent par le commerce ou par le travail est employé à cet usage. Aussi ne faut-il guéres esperer d'obtenir d'eux l'or qu'ils apportent de leurs voyages. Ils le gardent pour en faire des bracelets & des pendans d'oreilles à leurs femmes, ou pour garnir la poignée de leurs couteaux & de leurs sabres.

Leur figure & leur taille.

Les femmes des Mores ne paroissent jamais sans un long voile, qui leur couvre le visage & les mains. Les Européens ne sont pas encore assez familiers avec leur Nation pour obtenir la liberté de les voir à découvert. Mais les hommes & les enfans ont généralement la taille & la physionomie fort belles. Quoiqu'ils ne soient pas fort hauts, ils ont les traits réguliers : leur couleur foncée vient de la chaleur du Soleil, à laquelle ils sont continuellement exposés. Si la beauté du teint manque aussi à leurs femmes, elle est fort avantageusement compensée par la prudence, la modestie, & la fidélité pour les engagemens du mariage. Elles ne connoissent pas la galanterie; apparemment, dit l'Auteur, parce qu'elles n'en trouvent pas l'occasion. Non-seulement elles ne sortent jamais seules, mais l'usage des hommes est de détourner le visage lorsqu'ils rencontrent une femme. Ils se rendent même le bon office de veiller mutuellement sur les femmes & les filles l'un de l'autre, & nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la Tente des femmes. Un More, qui seroit assez pauvre pour n'avoir qu'une seule Tente, recevroit ses visites & feroit toutes ses affaires à la porte, plutôt que d'y laisser entrer ses plus proches parens. Ce privilege n'est accordé qu'à leurs Chevaux, ou plutôt à leurs Jumens, qu'ils préferent beaucoup aux mâles de cette espece, parce qu'outre l'avantage d'en tirer des Poulains, qui leur apportent beaucoup de profit, ils les trouvent plus douces, plus vives & de plus longue durée que les mâles. Elles couchent dans leurs Tentes, pêle-mêle avec leurs femmes & leurs enfans. Ils les laissent courir librement avec leurs Poulains; ou du moins ils ne les attachent jamais par le col, & leur seul lien est aux pieds. Elles s'étendent par terre, où elles servent d'oreiller aux enfans, sans leur faire le moindre mal. Elles prennent plaisir à se voir baiser, caresser; elles distinguent ceux qui les traitent le mieux, & lorsqu'elles sont en liberté elles s'en approchent & les suivent. Leurs Maitres gardent fort soigneusement leur généalogie, & ne les vendent pas sans faire valoir les bonnes qualités de leurs peres, dont ils produisent un état exact qui en rehausse beaucoup le prix. Elles ne sont pas remarquables par leur grandeur ni par leur embonpoint; mais, dans une taille médiocre, elles sont bien proportionnées. L'usage des Mores n'est pas de les ferrer. Ils les nourrissent pendant la nuit avec du grand millet & de l'herbe un peu sechée. Au Printems ils les mettent au verd, & les laissent un mois sans les monter.

Leur familiarité avec leurs Chevaux.

Leur habillement.

L'habillement des Arabes est fort simple. Il n'y a que les personnes riches ou

d'un rang distingué, qui portent des chemises de toile. Leurs hautes-chausses tombent jusqu'à la cheville du pied. Ils ont, par-dessus, une grande casaque sans boutons, liée d'une ceinture qui leur fait trois ou quatre fois le tour du corps. Cette robbe, qu'ils nomment *Caffetan* ou *Kaftan*, est d'un drap de laine, ou de serge, ou de coton, bleu ou noir, mais rarement de soie. Les manches en sont longues & étroites. Dans la ceinture, ils passent un fourreau, qui contient une grande bayonette, & quelquefois deux. Comme ils n'ont pas de poches, ils portent tout ce qu'ils ont sur eux dans leur sein. Leur bourse est ordinairement suspendue à leur ceinture; c'est un petit sac, d'un tissu de soie ou de coton, assez grand pour y mettre la main. Quelques-uns en portent d'un cuir fort doux & fort fin, assez proprement brodé par leurs femmes.

Ils portent aussi à leur ceinture un mouchoir de coton, beaucoup plus long que large, qui ne leur sert guéres que pour s'essuyer les mains. Les plus galans en ont deux. Leurs hautes-chausses leur tenant lieu de bas, ils ont aux pieds des socs de cuir d'Espagne rouge, qui montent jusqu'au-dessus de la cheville, & des baboches ou des mules de la même matiere & de la même couleur. Sur la tête, ils portent un bonnet rouge bordé de coton blanc. Par-dessus tout cet habillement, ils ont une autre sorte de robbe, sans manches, d'un beau drap de laine, qu'ils nomment *Haïk*. Elle est ornée d'un grand capuchon, de la forme de celui des Chartreux. Ils ne portent de sabre que dans les occasions de s'en servir. Alors ils le tiennent entre les mains, ou ils le passent dans leur ceinture, car ils n'ont pas l'usage des ceinturons ni des baudriers.

Ils montent à Cheval en botines de cuir d'Espagne rouge, avec une massue de guerre à l'arçon de la selle, & la lance ou la zagaye dans la main. Les Pauvres n'ont par-dessus leurs hautes-chausses qu'un morceau d'étoffe passé en forme de ceinture, & la plûpart vont nuë-tête & nuds-pieds. Ceux qui ont leurs Habitations près de celles des Negres n'ont guéres d'autre habillement que ces Barbares.

Habillement de leurs femmes.

Les femmes ont des chemises & des hautes-chausses fort longues. Les manches de la chemise sont d'une grande largeur; mais au lieu de haïk, elles portent une piece de drap qui les couvre de la tête jusqu'aux pieds. Leurs pendans d'oreilles sont plus précieux & plus grands, à proportion de leurs richesses. Elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets aux jointures du bras, des chaînes à la cheville du pied, & d'autres ornemens.

Adoüar ou Village des Mores.

Un *Adoüar* est un nombre de Tentes & de Cabanes, où les Mores habitent, quelquefois par Tribus, & quelquefois par familles. Ils les rangent ordinairement en cercle, l'une fort près de l'autre, en laissant dans le centre une place où leurs bestiaux & leurs animaux domestiques passent la nuit. Il y a toujours une Sentinelle établie, pour garantir l'Habitation des surprises de l'Ennemi, ou des Voleurs, ou des Bêtes farouches. Au moindre danger, la Sentinelle donne l'allarme, qui est augmentée par l'aboïement des Chiens; & tout le Village pense aussi-tôt à se défendre. Ces Adoüards sont mobiles & se transportent d'autant plus aisément que les Mores ayant peu de meubles & d'ustenciles domestiques, ils chargent en un instant tout leur équipage sur leurs Bœufs & leurs Chameaux. Ils placent leurs femmes dans des paniers, sur le dos de ces animaux. Cette vie errante n'est pas sans agrémens. Ils se procurent ainsi de nouveaux voisins, de nouvelles commodités & de nouvelles

BRUE. 1715.

Ils changent souvent de lieu.

perspectives. Leurs Tentes sont de poil de Chameau. Elles sont soutenues par des pieux, ausquels ils ne les attachent qu'avec des courroies de cuir. Dans le tems de la sécheresse, ils approchent leurs Camps des bords du Senegal, pour y trouver de l'herbe & la fraîcheur de l'eau. Dans la saison des pluies, ils se retirent vers les Côtes de la mer, où le vent les délivre de l'importunité des Moucherons. C'est à la fin de cette derniere saison qu'ils font leurs plantations de millet & de maïz.

Maniere dont ils conservent leurs grains.

Ils n'ont pas d'autre liqueur que l'eau & le lait. Leur pain est de farine de millet; non que la nature leur refuse d'autres grains, puisque le froment & l'orge croissent en perfection dans le Pays; mais les changemens continuels de leur demeure leur ôtent le goût de l'agriculture. Ils se servent quelquefois de riz. Lorsqu'ils recueillent de l'orge ou du froment, ils l'enferment, après l'avoir fait sécher, dans des puits fort profonds, qu'ils creusent dans le roc ou dans la terre. L'ouverture de ces trous n'a pas plus de largeur qu'il ne faut pour le passage d'un homme; mais ils s'élargissent par dégrés, à proportion de leur profondeur, qui est souvent de trente pieds. On les nomme *Matamors*. Le fond & les côtés sont garnis de paille. Les Mores y mettent leur bled jusqu'à l'ouverture, qu'ils couvrent de bois, de planches & de paille; & pardessus ils forment une couche de terre, sur laquelle ils sement ou plantent quelque autre grain. Le bled se conserve fort long-tems dans ces greniers souterrains.

Leurs usages domestiques.

Les Mores ont des moulins portatifs, dont ils se servent avec beaucoup d'industrie. Ils nettoyent fort soigneusement leur grain pour le moudre. Leur pain se cuit sous la cendre, & leur usage est de le manger chaud. Ils font bouillir doucement leur riz dans un peu d'eau; & lorsqu'il est à demi cuit, ils le tirent du feu, le couvrent & le laissent ainsi comme en digestion. Dans cet état, il s'enfle, sans se coaguler. N'ayant pas l'usage des cuillieres, ils se servent de leurs doigts, pour en prendre de petites parties qu'ils jettent fort adroitement dans leur bouche. Ils ne mangent que de la main droite, parce que l'autre est réservée pour des exercices qui ont moins de propreté. Aussi ne se lavent-ils jamais la main gauche. Leurs viandes sont coupées en petits morceaux avant qu'elles soient cuites, pour éviter la peine de servir des couteaux à table. Mais si l'on prépare des Poules ou quelque autre piece de volaille au riz, on les coupe en quartiers; après quoi il n'est plus besoin de couteau pour les dépecer autrement, parce que l'un en prend un quartier qu'il présente à son voisin; & celui-ci tirant de son côté tandis que l'autre tire du sien, le partage est fait en un moment. Ils mangent, comme au Levant, assis à terre & les jambes croisées, autour d'un cercle de cuir rouge, ou d'une natte de palmier, sur laquelle on sert les alimens dans des plats de bois ou dans des bassins de cuivre. Ils mangent successivement leur pain & leur viande; & jamais ils ne boivent qu'à la fin du repas, lorsqu'ils quittent la table pour se laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes. L'usage ordinaire est de manger deux fois le jour; le matin, & vers l'entrée de la nuit. Les repas sont courts, & se font avec un grand silence. Mais la conversation vient ensuite, du moins entre les personnes de distinction, lorsqu'on commence à fumer, à boire du caffé, ou du vin & de l'eau-de-vie, pour se procurer les amusemens que chacun peut tirer de son rang ou de ses richesses. Les Marbuts mêmes ne se refu-

Leurs repas.

sent pas ces plaisirs, lorsqu'ils peuvent les prendre secretement & sans scandale.

BRUE. 1715.

Ils n'ont pas de Medecins.

Les Mores de ces Contrées n'ont pas de Médecins. La santé, qui est un bien commun dans leur Nation, les délivre de cette servitude. S'ils sont sujets à quelques maladies, c'est à la dissenterie & à la pleuresie; mais ils s'en guérissent eux-mêmes avec le secours des Simples. Barbot assure nettement (10) qu'ils ne sont sujets à aucune maladie, & que l'air de Zarra est si bon, qu'on y porte les Malades comme à la source de la santé & de la vie.

Superstition de leurs femmes.

Ils sont passionnés pour leurs enfans, & sans cesse attentifs à les garantir de toutes sortes de maux. Leurs femmes sont persuadées, comme celles d'Espagne & de Portugal, que certaines gens ont les yeux empestés & capables de communiquer des maladies par leur regard. Elles ne connoissent pas d'autre remede que les grisgris, c'est-à-dire des amuletes composés de quelques versets de l'Alcoran, que les Marbuts enveloppent dans de petites boëtes ou de petits sacs, & qu'ils vendent fort cher. Les Arabes établis en Syrie sont esclaves de la même superstition (11).

Femmes qui s'achetent.

Les enfans mâles reçoivent la circoncision à l'âge de treize ou quatorze ans. Ils se marient ensuite, aussi-tôt qu'ils sont en état d'acheter une femme. Un pere qui a plusieurs filles devient bientôt riche par les Chameaux, les Chevaux, les Bœufs & les Chevres qu'il reçoit en les mariant. L'Amant convient de prix avec la famille, & doit le payer avant que la femme lui soit délivrée. S'il ne la trouve pas de son goût lorsqu'elle arrive chez lui, il peut la renvoyer; mais il perd tout ce qu'il a donné pour l'obtenir.

Funerailles des Mores.

Lorsqu'un More a rendu le dernier soupir, sa femme, ou quelque parent de la famille met la tête à la porte de la tente & pousse un horrible cri. A ce signal, toutes les femmes du voisinage se mettent à crier aussi de toute leur force; de sorte qu'en un moment la nouvelle de cette mort est répandue dans l'*Adouar*. Tous les Habitans s'assemblent autour de la tente, où les uns jettent des cris, & les autres chantent les louanges du More. On s'imagineroit, aux témoignages d'un intérêt si vif, qu'ils sont tous ses parens ou ses intimes amis. Mais c'est une simple formalité; & malgré toutes ces grimaces, il n'y en a pas un qui ne soit aussi prêt à rire qu'à pleurer. Ensuite on lave le corps, on l'habille, on le transporte dans quelque lieu élevé, où l'on creuse une fosse dans laquelle on place le corps, la tête un peu élevée & le visage tourné à l'Est. On remplit la fosse, & l'on jette dessus quantité de pierres, pour la garentir des bêtes sauvages.

Leurs sciences & leurs plaisirs.

Les Marbuts sont presque les seuls qui sachent lire l'Arabe. En géneral toute la Nation est ensevelie dans l'ignorance. Cependant il se trouve un grand nombre de particuliers qui connoissent fort bien le cours des Etoiles, & qui parlent raisonnablement sur cette matiere. L'habitude qu'ils ont de vivre en pleine campagne leur donne beaucoup de facilité pour les observations. Ils ont presque tous l'imagination fort vive & la mémoire excellente; mais leur histoire est mêlée de tant de fables, qu'il est difficile d'y rien comprendre. Leur habileté principale est pour le Commerce. Ils n'ignorent rien de ce qui appartient à leurs intérêts (12). Ils sont adroits & trompeurs. Sans goût pour les

(10) Description de la Guinée, p. 334.

(11) Voyez le Chevalier d'Arvieux, dans son Voyage en Palestine.

(12) Barbot prétend au contraire qu'ils ont le cœur libre & ouvert, qu'ils sont fort sensibles à l'honneur, & qu'ils reçoivent bien les Etrangers. Descript. de la Guinée, p. 534.

BRUE. 1715.

arts, ils ne laiſſent pas d'aimer la muſique & la poëſie. L'inſtrument qui les amuſe le plus reſſemble à nos guitarres. Ils compoſent des vers, qui ne paroiſſent pas mépriſables à ceux qui connoiſſent le génie des langues orientales, dont la leur eſt deſcendue.

Leurs armes ordinaires ſont la zagaie, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe, le ſabre & le poignard. On a déja remarqué que les armes à feu qu'ils reçoivent des Hollandois ne leur ſont pas d'un grand uſage, parce qu'ils manquent d'art pour les remettre en ordre. Leurs combats ſe font à cheval. Ils ſont excellens cavaliers. Leur adreſſe ne paroît pas moins dans les ſervices qu'ils tirent de leurs Bœufs & de leurs Chameaux.

Chameaux de pluſieurs eſpeces & leurs proprietés.

Cette partie de l'Afrique produit des Chameaux d'une groſſeur & d'une force extraordinaires. Ils ne ſont pas incommodés d'un poids de douze cens livres. On les accoutume à ſe mettre à genoux pour recevoir leurs charges; mais lorſqu'ils ſe trouvent aſſez chargés, ils ſe levent d'eux-mêmes, & ne ſouffrent pas volontiers qu'on augmente leur fardeau. Il y a peu d'animaux auſſi faciles à nourrir. Le Chameau ſe contente de branches d'arbres, de ronces & de joncs, qu'il mâche à loiſir. Il eſt capable de demeurer chargé pendant trente ou quarante jours, & d'en paſſer huit ou dix ſans boire & ſans manger. Sa nourriture commune eſt le maïz & l'avoine. Lorſqu'il eſt revenu de quelque long voyage, ſes Maîtres lui donnent la liberté de chercher à vivre dans les plaines, où il trouve toujours de quoi ſe nourrir. Si l'herbe eſt fraîche, on ne lui donne de l'eau qu'une fois en trois jours. Il boit beaucoup lorſqu'il en trouve l'occaſion; & loin d'aimer l'eau bien claire, il la trouble avec le pied pour la rendre bourbeuſe.

Le Chameau a le col fort long, à proportion de ſa tête, qui eſt fort petite. Il a ſur le dos une boſſe aſſez épaiſſe, & ſous le ventre une ſubſtance calleuſe, ſur laquelle il ſe ſoutient lorſqu'il plie les jambes. Ses cuiſſes & ſa queue ſont petites; mais il a les jambes longues & fermes, & le pied fourchu comme le Bœuf. La nature l'a rendu traitable & docile, fort utile aux beſoins des hommes & peu incommode pour la dépenſe. Il vit longtems. Son naturel le porte à la vengeance; & s'il eſt maltraité ſans raiſon par ſes guides, il ſaiſit la premiere occaſion de leur marquer ſon reſſentiment, par quelques coups de pieds, qui ſont heureuſement peu dangereux. Il aime la muſique & le chant. La maniere de lui faire hâter ſa marche eſt de ſiffler ou de jouer de quelque inſtrument. On aſſure que les femelles portent leurs jeunes une année preſqu'entiere, & qu'elles ne s'accouplent qu'une fois en trois ans. Auſſitôt qu'un jeune Chameau paroît au jour, les Mores lui lient les quatre pieds ſous le ventre, & le couvrent d'un drap, ſur les coins duquel ils mettent des pierres fort peſantes. Ils l'accoutument ainſi à recevoir les plus gros fardeaux. Le lait des Chameaux eſt un des principaux alimens des Mores. On mange leur chair, lorſqu'ils deviennent vieux, ou peu propres au ſervice, & l'on aſſure que malgré ſa dureté elle eſt ſaine & nourriſſante. Les Mores donnent à cette eſpece de Chameau le nom de *Jimels* (13).

Chameaux nommés *Bechets*.

Ils en ont une autre eſpece qu'ils nomment (14) *Bechets*, mais qui eſt rare en Afrique, & qui ne ſe trouve guéres hors de l'Aſie. Elle eſt plus foible que la premiere, quoiqu'elle ait deux boſſes ſur le dos.

(13) Ou *Jam*.

(14) C'eſt plutôt *Baſt* ou *Biſt*, car *Bechet* ſignifie un Chameau en pâture avec ſon Poulain.

Dromadaires.

La troisiéme espece se nomme (15) *Dromadaires.* Elle est plus foible encore que la seconde, & ne sert ordinairement que de monture. Mais en récompense elle est extrêmement legere à la course; sans compter qu'elle résiste fort longtems à la soif. Aussi les Mores en font-ils beaucoup d'estime. Le mouvement de cet animal est si rapide, qu'il faut se ceindre la tête & les reins pour le supporter.

Vertus du Chameau.

Les Chimistes attribuent beaucoup d'effets aux diverses parties du corps des Chameaux. Mais sa principale vertu est dans son urine, qui étant sechée & sublimée au soleil, produit le vrai sel armoniac, drogue fort connue, & souvent contrefaite par les Hollandois & les Vénitiens. Ce sel, lorsqu'il n'est point alteré, a tant de force & d'âcreté, qu'étant mêlé dans l'eau forte ou dans l'esprit de nitre, il dissout l'or.

Autruches & leurs propriétés.

L'Autruche est le principal oiseau du même Pays. Il est si commun, qu'on en voit souvent de grandes troupes dans les déserts qui sont à l'Est du Cap Blanc, du Golphe d'Arguim, de celui de Portendic, & sur les bords de la riviere de *S. Jean.* Ils ont ordinairement six ou huit pieds de hauteur, en les prenant de la tête aux pieds; mais leur corps a peu de proportion avec leur grandeur, quoiqu'il soit assez gros, & qu'ils ayent le derriere large & plat. Il semble qu'ils ne soient composés que de pieds & de col. Le plus grand avantage qu'ils reçoivent de leur taille est de voir de fort loin. Ils ont la tête fort petite, & couverte d'une sorte de duvet jaune. La nature, qui est toujours sage dans ses opérations, n'a pas cru devoir une défense plus forte à des têtes qui ont fort peu de cervelle. En effet, rien n'approche de leur stupidité. Les yeux de l'Autruche sont fort grands, avec de longs sourcils. Les paupieres supérieures sont aussi mobiles que celles de l'Homme. Elle a la vûe ferme. Son bec est court, dur & pointu. Sa langue est petite & fort rude. Son col, qui est aussi long qu'on l'a déja representé, est couvert de petites plumes, ou plutôt d'un poil fort doux & comme argenté. Ses aîles sont trop petites & trop foibles pour soutenir dans l'air un corps si pesant; mais elles l'aident à courir avec une vitesse surprenante, sur-tout avec la faveur du vent; elles lui servent de voiles, & rien n'égale alors sa legereté; au lieu que si le vent est contraire, les aîles & le corps demeurent immobiles. Les plumes du corps sont douces. Elles ressemblent à la laine ou au coton. Celles des mâles sont plus blanches, plus longues & plus épaisses que celles des femelles, dont la couleur est ordinairement grise ou d'un brun foncé. Celles du derriere, quoique de la même espece que celles des aîles, sont plus courtes & plus noires qu'aux femelles. La queue est toujours blanche, du moins lorsque l'Autruche est parvenue à toute sa grandeur. Ses cuisses ressemblent beaucoup à celles de l'homme. Elles sont grosses & charnues, couvertes d'une peau dure & épaisse, ridées, d'un blanc sable qui tire sur le rouge; ses jambes longues, grosses & fortes, couvertes d'écailles depuis la jointure supérieure jusqu'aux pieds, qui sont aussi fort gros & de la forme de ceux des Bœufs; mais la corne est distinguée en articles, & même armée de griffes, qui lui servent à lever ce qu'elle veut prendre. Si quelqu'un la poursuit, elle prend des pierres qu'elle jette derriere elle avec beaucoup de force.

Forme des Autruches.

Leur fécondité.

Les Autruches multiplient prodigieusement. Elles couvent leurs œufs plu-

(15) Barbot dit que les Mores les appellent *Raguahils* & *Elmaharis.* Au reste on verra l'Histoire naturelle de ces Pays au Tome suivant.

BRUE. 1715.

ſieurs fois l'année, & jamais elles n'en couvent moins de quinze ou ſeize à la fois. Ce n'eſt point en repoſant deſſus qu'elles leur rendent l'office de meres. Elles les placent au Soleil, où la chaleur les fait éclore; & les jeunes n'ont pas plutôt vû le jour qu'ils cherchent leur nourriture (16). Les œufs ſont fort gros. Il s'en trouve qui peſent juſqu'à quinze livres, & qui ſuffiſent pour raſſaſier ſept perſonnes. On aſſure qu'ils ſont de bon goût & fort nourriſſans. L'écaille en eſt blanche, unie & fort dure, quoique d'une épaiſſeur médiocre. On en fait des taſſes, & des ornemens pour le cabinet des curieux. Les Turcs & les Perſans les ſuſpendent à la voûte de leurs Moſquées. L'extrêmité de l'aîle des Autruches eſt armée d'un os pointu, de la longueur d'un doigt.

Ses vertus.

Les Arabes n'eſtiment pas ſeulement l'Autruche pour ſes plumes, qui ſont une marchandiſe recherchée, mais encore pour ſa chair, qui toute rude qu'elle eſt, paſſe chez eux pour un mets délicat. Comme ils ont peu d'adreſſe à tirer, qu'ils ſont mal pourvus d'armes à feu, & qu'ils n'ont pas de chiens formés à la courſe, ils chaſſent les Autruches à cheval, en prenant ſoin de les pouſſer toujours à contre-vent. Lorſqu'ils s'apperçoivent qu'elles commencent à ſe fatiguer, ils fondent deſſus au grand galop, & les achevent à coups de fleches & de zagayes (17).

Sa voracité.

L'Autruche eſt d'une voracité ſinguliere. Elle dévore tout ce qu'elle rencontre; herbe, bled, oſſemens d'autres animaux, juſqu'aux pierres & au fer. Mais les corps durs paſſent au travers de ſon corps, avec peu d'altération. D'une infinité de vertus que les Chimiſtes attribuent à cet oiſeau, on n'en connoit pas une aſſez averée pour mériter un éloge ſérieux. Son principal mérite conſiſte dans ſes plumes. Elles ſont en uſage dans tous les Pays de l'Europe pour les chapeaux, les dais, les cérémonies funebres, & ſur-tout pour les habillemens de théâtre. En Turquie, les Janiſſaires s'en ſervent pour orner leurs bonnets. On n'eſtime que celles qui ſont arrachées à l'oiſeau tandis qu'il eſt vivant. Mais les Arabes en font des amas, dans leſquels ils font entrer indifféremment les bonnes & les mauvaiſes. Dans la difficulté de les diſtinguer, les Facteurs n'ont qu'une régle; c'eſt de preſſer le tuyau, qui doit rendre une liqueur rouge, ſemblable à du ſang, lorſque les plumes ſont d'une Autruche vive. Autrement, elles ſont legeres, ſeches & fort ſujettes aux vers.

Uſage de ſes plumes.

(16) Elian (Liv. XIV. Chap. XV.) prétend que les Autruches aident à la fécondité de leurs œufs par leurs regards, & que les œufs ſont remplis de petits vers qui ſervent de nourriture aux petits. Mais on ſçait qu'il faut ſe fier peu aux anciens Naturaliſtes.

(17) Jannequin aſſure qu'ils ne les tuent qu'à coups de bâton, dans la crainte de ſouiller leurs plumes de ſang. Voyage de Lybie, page 158 Il ajoûte que les Autruches s'apprivoiſent aiſément dans leur jeuneſſe.



CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Relation de la découverte du Royaume de Bambuk, ou *Bambouc*, *& de ses Mines d'or, en 1716.*

INTRODUCTION.

LES richesses du Royaume de Bambuk excitoient depuis long-tems toute l'ardeur des Compagnies Françoises. Elles n'avoient pas eu de Directeur Géneral qui n'eût recommandé, à ses Agens, d'employer tous leurs soins pour la découverte d'un Pays, d'où venoit l'or qu'ils recevoient des Sujets du Siratik, & de ne rien négliger pour s'en ouvrir l'entrée. Les affaires du Commerce François, qui avoient reçu tant d'altération par la mauvaise conduite d'une grande partie de ses Officiers, avoient besoin d'un secours si puissant pour se rétablir (*a*).

Premieres tentatives pour la découverte de Bambuk.

Cette découverte étoit réservée à la Compagnie de 1696, & Brue fut le premier Directeur qui se procura les éclaircissemens nécessaires pour remonter jusqu'à la source des trésors que les Negres apportoient au Senegal & sur les bords de la Gambra. Il avoit vû quelquefois jusqu'à quatre cens marcs d'or entre les mains des Mandingos. C'étoit pour approfondir cet important secret qu'il avoit fait le voyage du Royaume de Galam, & qu'il avoit entrepris d'y établir plusieurs Comptoirs. Il vouloit s'avancer par degrés vers le Pays qui mérite justement le nom de terre d'or, puisqu'outre les rivieres, il s'y trouve plusieurs Cantons qui portent ce précieux métal en abondance.

Obstacle de la part des Mandingos.

Ce n'étoit pas une entreprise aisée. Les Mandingos du Royaume de Galam, & les Sarakolez, qui sont les Habitans naturels du Pays, comprenoient également qu'il n'étoit pas de leur intérêt d'introduire des Etrangers, dont le premier soin seroit de faire tourner un si riche commerce à leur avantage, & qui ne s'établiroient peut-être dans le Pays que pour les en chasser. Ils consentoient volontiers à partager avec les François le commerce de leur propre Pays; mais ils ne vouloient pas les recevoir pour associés dans celui de Bambuk & des autres Pays à l'Est. En un mot, leur jalousie allant jusqu'à leur faire exclure les Sujets du Siratik, leurs voisins, leurs pareils en couleur & leurs freres en religion, il étoit aisé de s'imaginer qu'ils admettroient bien moins les Européens, dont ils connoissoient le génie entreprenant & l'humeur audacieuse.

Autres obstacles.

D'ailleurs les Peuples de Bambuk n'ignoroient pas les avantages de leur Pays. L'expérience leur avoit fait connoître depuis long-tems combien les hommes de toutes sortes de Nations & de caracteres étoient passionnés pour le précieux métal qu'il renfermoit dans son sein, & quelle ardeur ils auroient eue à s'en rendre maîtres, s'ils avoient trouvé de la facilité dans les circonstances. Par cette raison ils n'y recevoient aucun Etranger, sous quelque prétexte qu'il se présentât, à la réserve d'un petit nombre de Négocians qui leur apportoient les commodités que la nature a refusées à leur climat; de sorte que si l'on excepte les occasions du commerce, personne ne pouvoit se vanter d'avoir pénetré dans le Royaume de Bambuk. Ceux qui l'avoient tenté

(*a*) Afrique Occidentale, Tome IV. pag. 5. & suiv.

COMPAGNON. 1716.

avoient payé leur curiosité bien cher, & l'on ne connoissoit pas de Voyageurs qui fussent revenus pour en faire le récit.

Préparatifs du Directeur François pour les vaincre.

Cependant la Compagnie Françoise, qui n'entreprenoit rien qu'avec prudence, n'étoit pas disposée à risquer ses peines & son argent, sans être bien sûre que l'or dont les Mandingos & les Sarakolez faisoient un si riche trafic venoit réellement de Bambuk, & n'étoit pas peut-être apporté de quelque Région beaucoup plus éloignée. Il falloit commencer par faire découvrir non-seulement les lieux, mais encore la quantité de métal qui s'y trouvoit; chercher le moyen d'y former des Etablissemens; s'en rendre maître, s'il étoit possible, autant du moins qu'il étoit nécessaire pour empêcher que les trésors du Pays ne passassent dans d'autres mains; projet dont l'exécution n'avoit pas moins de difficultés que de dangers.

La premiere démarche & la plus indispensable étoit de s'établir d'abord dans le Royaume de Galam. Brue se l'étoit proposé dès l'année 1698, près d'un lieu nommé *Dramanet*, où il avoit tracé le plan d'un Fort. Il avoit eu le même dessein dans l'Isle de *Kaygnu*, près des Cataractes de Felu; & cette double entreprise auroit réussi, particuliérement la premiere, s'il eût été libre alors de suivre ses vûes, & s'il avoit eu le nombre d'hommes & les materiaux nécessaires. Mais il lui falloit le consentement de la Compagnie, qui toute prévenue qu'elle étoit par les informations qu'il avoit pris soin de lui envoyer, marquoit tant de lenteur dans ses délibérations, que le renfort d'hommes & les autres secours qu'il lui demandoit n'arriverent point au Senegal avant le milieu de l'année 1700.

Difficultés qui l'arrêtent.

Les soins du Directeur s'étoient bornés dans cet intervalle à cultiver le commerce de Galam, autant qu'il l'avoit pû avec la petite quantité de marchandises qu'il recevoit de France. Il n'avoit pas cessé d'y envoyer des Barques dans la saison. Ses présens & ses promesses lui avoient fait obtenir l'amitié des Princes du Pays. Il s'étoit assuré de leur protection pour les Etablissemens qu'il méditoit; & dans leur faveur qu'il avoit acquise à leur Cour, il crut avoir trouvé l'occasion d'envoyer un de ses Facteurs à Bambuk, & d'approfondir enfin la situation & les richesses de cette contrée.

A quoi il s'étoit reduit pendant deux ans.

Entre les François qu'il avoit laissés à Dramanet, il faisoit beaucoup de fond sur l'intelligence & l'habileté d'un Frere Augustin, nommé *Apollinaire*, Chirurgien de profession, qui avoit servi la Compagnie dans cette qualité, avant que d'embrasser l'état Religieux, & qui étoit rentré depuis à son service. Comme il joignoit des mœurs fort reglées aux qualités de l'esprit, il y avoit beaucoup d'apparence que la considération même qu'il s'étoit acquise parmi les Negres serviroit à lui ouvrir un passage libre dans leur Pays, & le feroit recevoir sans défiance sous la conduite des Mandingos qui rendroient témoignage à son caractere. Il rapporta long-tems ses soins à ce grand projet. Mais les Mandingos eurent l'adresse d'éluder toutes ses offres. Il fut obligé de réduire ses observations au Royaume de Galam; ou, s'il les étendit au-delà, ce ne fut que dans une partie de celui de Kasson, environ quatre lieues au-dessous de la Cataracte de Govina. Les Negres du Pays lui refuserent constamment la liberté de pénétrer plus loin, sous prétexte de leurs guerres, qui ne leur permettoient, ni de lui servir de guides, ni de lui accorder le passage.

Il employe le Frere Apollinaire. Caractere de ce Religieux.

Ses entreprises.

Cependant il fut plus heureux du côté de la riviere Falemé, qu'il remonta

jusqu'à la chaîne de rocs qui est vis-à-vis de *Kaygnura*. Il y mit dans les intérêts de la Compagnie le Seigneur de ce Village, & l'attacha par des liens si forts, que les François ont tiré des fruits constans de son amitié. Brue avoit laissé au Frere Apollinaire un assortiment de marchandises pour le commerce. Il l'avoit recommandé particuliérement au Chef des Marbuts de Dramanet qui ne se relâcha point de son zéle dans toutes les occasions de lui rendre service. Ce fut sous sa protection que Frere Apollinaire se procura une maison à Dramanet, & qu'en vendant ses marchandises il acquit beaucoup de lumieres sur tout ce qui regarde la situation & le commerce du Pays. Mais il n'executa rien de plus dans le cours d'une année; & rassemblant toutes ses connoissances, il en fit un Mémoire datté le 8 d'Octobre 1699, qu'il prit soin d'envoyer à la Compagnie. Il en reçut de nouvelles instructions, & diverses demandes ausquelles on le pressoit de répondre. Comme il n'excelloit pas dans l'art d'écrire, il crut qu'il lui seroit plus facile de faire le voyage de France que de satisfaire par ses lettres aux questions de la Compagnie. Dans cette résolution il arriva au Fort Saint-Louis le 16 de Septembre 1700. Deux mois après, il s'embarqua pour l'Europe, avec des Lettres du Directeur géneral, qui rendoient témoignage à son mérite, & qui exhortoient la Compagnie, non-seulement à le récompenser avec distinction, mais à le retenir à son service dans quelque poste honorable.

COMPAGNON 1716.

Compte qu'il en rend à la Compagnie.

Il retourne en France.

Brue avoit abandonné le dessein du Fort dont il avoit tracé le plan à Dramanet; ou du moins, en ayant différé l'exécution jusqu'à l'arrivée des secours de France, il commençoit à desespérer de cette entreprise, depuis deux ans d'une attente inutile; lorsqu'en 1700 il reçut par les Vaisseaux de la Compagnie ce qu'il n'avoit pas cessé de demander avec des instances continuelles. Il dépêcha aussitôt un Facteur à Dramanet pour commencer le Fort. Mais cet Officier eut la présomption de changer le terrain que le Géneral avoit marqué. Sous prétexte d'en prendre un plus commode pour charger & décharger les marchandises, il bâtit si près de la riviere, qu'à la premiere inondation le Fort fut emporté par la violence des flots, avec une perte considérable pour la Compagnie. Cette disgrace chagrina d'autant plus le Géneral, qu'elle rompoit toutes ses mesures. Cependant il se hâta de la réparer par de nouveaux ordres. Comme la quantité des marchandises augmentoit à mesure que le Commerce acqueroit plus d'étendue, il fit prendre un lieu plus élevé, & donner aussi plus d'élévation aux édifices, pour mettre d'abord à couvert les biens de la Compagnie. L'enclos fut environné d'une bonne terrasse, sur laquelle on plaça quelques pieces de canon. Brue se disposoit à s'y rendre, pour achever d'en faire un Fort régulier. Mais, contre son attente, il fut rappellé en France le 12 d'Avril 1702.

Brue fait enfin bâtir un Fort à Dramanet.

On suit mal ses vûes.

Il est rappellé en France.

Suivant les informations des Mandingos, la riviere de Falemé sépare du Senegal, un peu au-dessous de *Barakotta*, un Village où les Anglois de Gambra paroissent souvent, soit par eux-mêmes, soit par les Negres libres, & les Portugais qui leur servent de Gromettes, c'est-à-dire, de Messagers & de Facteurs. Ils se rendent dans ce lieu par la riviere de Gambra, qui est une branche (*a*) du Senegal, mais qui n'est pas navigable au-dessus de Barakotta, parce qu'une chaî-

Anglois, ou leurs Agens, qui s'approchent des Etablissemens François.

(*a*) On suit ici l'Auteur, quoique cette supposition ait déja été combattue dans un article précédent, & qu'elle paroisse détruite dans le Tome suivant.

COMPAGNON. 1716.

ne de rocs dont elle est traversée y forme une de ces chûtes d'eau qu'on a nommées Cataractes. Les Gromettes, & quelquefois même un Capitaine Anglois nommé *Agis*, laissant leurs Barques à Barakotta, venoient avec une fatigue incroyable jusqu'à Kaygnura. Ils étoient obligés de faire à pied une route aussi dangereuse que difficile, sans oser prendre à l'Est de Falemé, parce que les Negres y sont si défians qu'ils ne permettent à personne l'accès de leur Pays. Cette riviere de Falemé (18), après un cours dont la longueur n'est pas encore bien connue, vient se rendre dans la riviere du Senegal à Dughiuma. Elle forme une grande Isle nommée *Babadegu*, qui renferme les Contrées de Bambuk, de Makanna, de Jaka, & de Gadda, partie des Royaumes de Galam & de Kasson, avec divers autres Pays à l'Est, dont les Européens n'ont point acquis la connoissance. On n'y a trouvé jusqu'à présent qu'une chaîne de Rocs, près de Kaygnura; mais c'est assez pour y rendre la navigation impossible, dans tout autre tems du moins que celui des pluies. Ses eaux sont fort rapides, avec beaucoup moins de profondeur que celles du Senegal. Ses débordemens arrivent dans la même saison. Les lieux mêmes où elle est navigable sont d'un accès si difficile, par la hauteur des rives qui sont en même tems escarpées & couvertes d'arbres ou de grandes bornes, qu'on n'y peut faire passer ni hommes ni animaux pour tirer les Barques. On ne va pas plus aisément à la voile, parce que les arbres coupent sans cesse le vent. Cependant il se trouve, sur les bords, quantité de Villages qui communiquent l'un à l'autre par des routes, & dont l'accès est fort aisé par terre.

Riviere de Faleme.

Le départ du Directeur géneral l'ayant empêché de former à *Kaygnu* l'Etablissement qu'il s'étoit proposé, devint fatal à celui de Dramanet. Les Marbuts Mandingos se repentirent bientôt d'avoir reçu les François. Ils ne se crurent pas obligés, dans l'absence du Géneral, d'observer le Traité d'alliance qu'ils avoient avec lui. On ignore si ce changement vint de la diminution du commerce ou des artifices des Anglois, qui insinuerent aux Negres que la Compagnie Françoise n'avoit poussé si loin ses découvertes que pour leur imposer la loi, & remonter jusqu'à la source de l'or. Ces discours furent soutenus par une lettre qu'on prétendoit avoir reçu de Salé, & qui portoit que les François devoient se joindre aux Mores de Maroc, pour conquerir une partie de l'Afrique, réduire à l'esclavage tous les Negres qui étoient en état de porter les armes, & forcer le reste de travailler aux Mines. C'étoit assez pour soulever contre eux tout le Pays. Aussi le Fort de Dramanet, qu'ils avoient nommé *Saint Joseph*, fut-il assiegé par une multitude de Negres, avant que le Commandant pût s'en défier. Malheureusement il venoit d'abattre une partie de son enclos, dans la vûe de l'élargir; & le canon du Fort ayant été démonté, la Garnison se trouvoit exposée aux fleches empoisonnées des Assiégeans, qui ne cessoient d'en lancer jour & nuit. Les Facteurs & quelques Soldats employés par la Compagnie se défendirent pendant plusieurs jours avec un courage extrême, & tuerent beaucoup de monde à l'ennemi. Mais ces Barbares, irrités par leur perte, n'en furent que plus ardens à presser le siege. Ils y employerent une habileté qui n'est ordinairement que le fruit de l'expérience, s'avançant la nuit

Les François attaques à Dramanet dans leur Fort de Saint Joseph.

On les rend odieux aux Negres par divers artifices.

Ils se défendent vaillamment.

(18) Cet endroit n'est pas sans difficulté, car dans la supposition de l'Auteur il paroît ici que la Gambra se sépare du Senegal au-dessous de Barakotta; mais si cela est, comment la Falemé, qui sort de cette riviere au-dessus du même Village peut-elle y retomber, puisqu'elle doit rencontrer la Gambra qui l'en empêche?

à couvert de leurs fascines, & paroissant se proposer de brûler le Fort. A la vérité leurs efforts eurent si peu de succès, qu'ils ne tuerent pas un homme aux Assiegés. Mais la fatigue de tant de jours & de nuits passés sous les armes, & la diminution de la poudre & des vivres, forcerent enfin le Commandant de faire quelques propositions d'accomodement. Elles furent si mal reçues que perdant toute espérance, il prit le parti de profiter des ténebres pour descendre dans une Barque qui étoit sous le Fort, avec ses gens, le reste de ses munitions & ses meilleures marchandises. Il mit le feu à tout ce qu'il laissoit derriere lui; & s'abandonnant au cours de la riviere, le 23 Décembre 1702, il ne pensa qu'à retourner droit au Fort Saint Louis.

COMPAGNON. 1716.

Ils sont forcés d'abandonner leur Fort.

Les Negres ne perdirent pas la Barque de vûe. Ils s'obstinerent à la suivre au long de la riviere, dans l'espérance que l'eau lui manquant au milieu du Canal, elle seroit forcée, dans quelque endroit, de s'approcher des rives. Mais les François aimerent mieux s'exposer à toute autre sorte de danger; ce qui n'empêcha point que lorsqu'ils rencontroient des basses ou des bancs de sable, ils ne se vissent dans la nécessité de s'avancer quelquefois à la portée des fleches. Ils ne sortirent de cet embarras qu'en arrivant dans les Etats du Siratik.

Après ce fâcheux événement les affaires de la Compagnie tomberent dans une langueur qui fit différer le rétablissement du Fort Saint-Joseph jusqu'à l'année 1710, lorsque le sieur Mustellier, premier Directeur de la cinquiéme Compagnie, & dix-neuviéme depuis la concession du Senegal, arriva au Fort Saint Louis dans le cours du mois de May. Il en partit l'année suivante, dans le dessein de relever le Comptoir de Dramanet; mais la mort l'arrêta dans ce voyage, le 15 du mois d'Août, à Tuabo sur le Senegal.

Mort consécutive de deux Directeurs François.

Il eut pour Successeur le sieur de Richebourg, Commandant de Gorée, qui ne posséda guéres plus long-tems le même Office. Le 2 de May 1713, ayant voulu passer la barre du Senegal, il eut le malheur de se noyer avec quelques Matelots; mais ce ne fut qu'après avoir établi un Comptoir & bâti un Fort dans le Royaume de Galam, une lieue au-dessous de Brankanet, dans un lieu nommé (19) Mankanet. La situation en est agréable & l'air excellent. L'ancrage pour les Barques est sûr & commode, au pied d'une petite éminence, & défendu par l'artillerie & la mousqueterie du Fort.

Brue renouvelle ses efforts pour le Commerce. Forts qu'il bâtit.

Brue renvoyé au Fort Saint Louis dans le cours du mois d'Avril 1714, s'attacha beaucoup à remettre le commerce de Galam dans un état florissant. Il fit achever le Fort de Mankanet, sous l'ancien nom de Saint Joseph, & dans le même tems il en éleva un à Kaygnura, qu'il nomma Fort de Saint Pierre. Des commencemens si favorables sembloient lui promettre beaucoup de succès; mais il ne voyoit réussir qu'une partie de ses esperances, par la vente des marchandises qu'il envoyoit dans ses Comptoirs; sans aucun moyen de participer à des richesses beaucoup plus considérables, qu'il ne pouvoit se promettre qu'en les allant chercher à leur source. Il falloit, comme on l'a déja fait remarquer, avoir acquis une parfaite connoissance du Pays & de ses Mines. Brue en avoit proposé l'entreprise à plusieurs de ses Facteurs. Il avoit joint des offres fort avantageuses à ses propositions. Quelques-uns s'y étoient engagés par des promesses formelles. Mais ils s'étoient crus tous en droit de

(19) Les Auteurs François mettent *Macanet*, mais on trouve dans tous les autres & dans la Carte *Mankanet*.

COMPAGNON. 1716.

les retracter, lorsqu'ils avoient appris de quels dangers les Blancs étoient menacés à l'entrée du Royaume de Bambuk, où la jalousie des Negres n'épargnoit rien pour éloigner les Etrangers.

Entreprise du Sieur Compagnon.

Un Facteur, nommé (20) le Sieur Compagnon, qu'on a vû depuis Architecte à Paris, fut le seul qui osa risquer tous les périls d'une si grande entreprise. Il s'étoit fourni de toutes les marchandises qu'il avoit crû convenables au Pays, & de présens pour les *Farims* ou les Chefs de Village qui pouvoient favoriser son dessein par leur protection. Toutes ses mesures furent prises avec tant d'habileté, qu'ayant réussi avec autant de bonheur, il fut le premier Européen qui pénetra dans cette redoutable Contrée, & qui acquit assez de connoissance des lieux pour y retourner plusieurs fois.

La Carte qu'on ne manquera pas de joindre à ce Chapitre est de sa propre composition. Après y avoir tracé les différentes routes qu'il avoit suivies dans ses divers voyages, il a pris soin de les corriger ensuite & de rectifier la position, & les distances des places, sur le Recueil géneral de ses propres observations.

Voyages qu'il fait au Royaume de Bambuk.

Son premier voyage fut du Fort Saint (21) Joseph, en droite ligne, jusqu'à celui de Saint Pierre sur la riviere de Falemé. Il en fit un second, en suivant la rive Est de cette riviere depuis Onneka jusqu'à Naye. Dans le troisiéme il traversa le Pays depuis Babiakolam sur le Senegal, jusqu'à Netteko & Tamba Aura, lieux qui sont au centre de Bambuk & voisins des Mines les plus riches. Ainsi, dans l'espace d'un an & demi qu'il mit à voyager dans ce Royaume, il le visita de tant de côtés différens, qu'il paroît n'avoir laissé aucun endroit à parcourir. Il porta ses observations sur tous les objets qui se présenterent dans sa route, avec l'exactitude dont son génie le rendoit capable; autant pour satisfaire sa curiosité, que pour répondre aux espérances de la Compagnie qui l'employoit.

Il doit ses succès à sa conduite.

La sagesse de sa conduite & ses présens lui gagnerent aisément l'estime du Farim de Kaygnure, qui le prit moins pour un Agent de la Compagnie, que pour un Artiste curieux, dont le but étoit de s'instruire. Il le fit conduire par son propre fils jusqu'à *Sambanura*, dans le Royaume de *Kontu*. On y fut extrémement surpris de voir un Blanc. Mais on ne le fut pas moins de la hardiesse de cet Etranger, & les Negres l'auroient fort mal reçu s'il n'avoit eu pour guide le fils du Farim de Kaygnure. Tout étoit à craindre de la part d'un Peuple si jaloux de son or. Les plus passionnés proposerent de lui ôter la vie. D'autres plus moderés voulurent qu'il fut renvoyé sans lui laisser le tems d'observer le Pays.

Obstacles qu'il trouve à vaincre.

Cependant le Farim de la Ville, sollicité par le fils de son ami, & peut-être gagné par les présens de Compagnon, trouva le moyen de persuader à ses Sujets que leurs allarmes étoient sans fondement. Il les assura que ce Blanc étoit un honnête homme, qui venoit leur proposer un commerce avantageux, & qui pouvoit leur fournir d'excellentes marchandises à meilleur marché

(20) L'autorité de Labat m'ayant paru trop foible pour établir la verité d'une Relation si merveilleuse, je me suis adressé à MM. de Prêmenil & David, actuellement Directeurs de la Compagnie des Indes, & chargés particuliérement des affaires du Senegal. Ils m'ont garanti toute l'histoire du Sieur Compagnon.

(21) Labat donne pour latitude à ce Fort, 12 degrés 34 minutes. Il semble que c'est une erreur pour 14 degrés 34 minutes. Aussi ne dit-il pas qu'il l'ait appris par observation.



Septentrion
Occident
Orient
Midy
PAYS DE HAEREN KOBE
FOULI DE KISSON
Riviere de Sanaga
Sault de Felu
Isle Lontu
Sault des deux Rochers appelé Govina
LES SARACOLEZ
S. Joseph
Caignou
PAYS DE GAYAGA
PAYS DE GALAM
PAYS DE BONDU
S. Pierre
Riviere de Ghiannon
PAYS DE L'OR
R. Sannon
Montagnes de Ghenin
PAYS DES MANDINGOS
PAYS DE GADUA
ROY.E DE KONTU
Sambanura
Dallemulet
Mines d'Or
Farbanna
PAYS DE BAMBUC ET
TAMBA AWRA
Tamba Awra
PAYS DE JAKA
Riviere de Faleme
Tragollés
Saiffandin
Queigne
ROY.E DE KOMBREGUDU
ROYAUME DE MAKANNA
Dambanna
Remarque
Routes de l'Auteur
Mines d'Or.
Dans l'Original la Riv. de Sanaga est appelée Niger et on a obmis l'Isle de Lontu, au Sault de Felu
Echelle de Lieues communes
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 L.
CARTE
Du Cours des Rivieres de
FALEME ET SANAGA
Dans les Pays de
BAMBUC ET TAMBA AWRA
Levé sur les Lieux par.
Mr. Compagnon.



que les Négocians Mores ou Negres, ausquels ils permettoient l'entrée de leur Pays. Ces raisons, soutenues de quelques présens, qui furent répandus à propos entre les principaux Habitans & leurs femmes, produisirent un changement merveilleux. La défiance parut se changer en affection. Le peuple accourut en foule pour admirer les armes & l'habillement de l'Etranger. On lui trouva du sens & de bonnes qualités. Comme il s'accommodoit à leurs manieres, il s'insinua si heureusement dans leur estime, qu'il se vit bientôt autant d'amis qu'il avoit eu d'abord d'ennemis & de persécuteurs. On lui répetoit de toutes parts : » Nous remercions le Ciel de vous avoir conduit ici. Nous souhaitons qu'il ne vous arrive aucun mal.

COMPAGNON. 1716.

Ils redoublent à mesure qu'il avance.

Compagnon auroit remercié la fortune, s'il n'avoit pas eu d'autre obstacle à surmonter. Mais il devoit s'attendre aux mêmes difficultés dans chaque Ville qu'il avoit à traverser. A la vérité, il n'oublia pas de se faire accompagner, dans toute la suite de ses voyages, par quelques Habitans du Pays qui lui avoient paru fort attachés à ses intérêts. Cependant les jalousies & les dangers renaissoient à chaque pas. Il fut obligé de répondre à mille questions ennuyeuses, d'essuyer des observations fort gênantes; & sans l'amorce de ses présens, il auroit desesperé plus d'une fois de pouvoir pénétrer plus loin. Dans ce Pays, comme dans le reste du monde, c'est le plus sûr moyen de donner de la force & du poids aux argumens. Il trouva néanmoins plusieurs Villes où les présens joints aux raisons furent trop foibles pour dissiper la crainte & la défiance. Si les Habitans paroissoient disposés à ménager sa vie, ils n'en refusoient pas moins de le laisser toucher à la terre de leurs Mines. En vain leur offroit-il de l'acheter au prix qu'ils y voudroient mettre, en les assurant par lui-même & par ses guides qu'il n'avoit pas d'autre motif que sa curiosité, & que son dessein étoit d'en faire des *cassots* ou des têtes de pipes. Après avoir écouté ses raisons, ils lui déclaroient que jamais il ne leur feroit croire qu'un homme pût voyager si loin par un motif si leger. Ils lui soutenoient qu'il étoit venu dans quelque mauvaise intention; celle peut-être de voler leur or, ou de conquérir leur pays après l'avoir reconnu; & la conclusion ordinaire étoit de le renvoyer sur le champ, ou de le tuer, pour ôter aux Blancs la pensée de suivre son exemple.

Danger où sa vie est exposée.

Fermeté de Compagnon.

La fermeté de Compagnon servoit souvent à le tirer des plus dangereux embarras. Etant à *Tarako*, il envoya un de ses guides à *Silabali*, pour lui apporter du *ghingan*, ou de la *terre dorée*, & pour inviter le Peuple à lui vendre ses cassots, qu'il promettoit de payer libéralement. Son Messager fut mal reçu. Non-seulement on rejetta ses demandes, mais il fut chassé brutalement, avec ordre de dire au Farim de Tarako, qu'il falloit être fou pour ouvrir l'entrée de ses terres à un Blanc, dont l'unique intention étoit de voler le Pays après y avoir fait ses observations. Cette réponse fut rendue à Compagnon dans la présence du Farim; mais sans se déconcerter il répliqua que le Farim de Silabali devoit être lui-même un fou, pour s'effrayer de l'arrivée d'un Blanc dans son Pays, & pour refuser de vendre quelques morceaux d'une terre dont il avoit beaucoup plus qu'il n'en pouvoit jamais employer. Après ce discours, il paya le Negre avec autant de libéralité que s'il eût réussi dans sa commission.

Effet qu'elle produit sur les Negres.

Cette humeur génereuse fit tant d'impression sur les Habitans du Pays qu'elle devint le sujet de tous les entretiens. Un autre Negre offrit à Compagnon de

COMPAGNON. 1716.

lui aller chercher de la terre pendant la nuit. Mais comme la politique du Facteur François le portoit toujours à cacher ses vûes, il reçut cette offre avec beaucoup d'indifférence, en se contentant de répondre que lorsqu'il seroit mieux connu on ne feroit pas difficulté de lui vendre de la terre & des cassots.

Il parvint ainsi à s'en voir apporter plus qu'il n'en desiroit. Les Farims, & le Peuple même, prirent par degrés tant de considération pour lui, qu'ils lui rendirent des présens pour les siens, & qu'à la fin ils lui accorderent la liberté de choisir lui-même la terre qui lui plairoit le plus, & d'en faire autant de cassots qu'il desiroit. Brue, qui continuoit de commander au Fort Saint Louis, envoya (22) de ces cassots à la Compagnie, avec des essais de toutes les Mines, par le Vaisseau la *Victoire*, qui partit du Senegal le 28 Juillet 1716.

Mines de Bambuk & leur richesse.

Les Mines qui furent ouvertes en 1716 sont marquées de plusieurs petites croix dans la Carte. Ce sont celles où les Negres du Pays travaillent habituellement. La plûpart produisent de l'or en si grande abondance, qu'il n'est pas besoin de creuser. On gratte la superficie du terrain. On met la terre dans un vase, & l'ayant démêlée avec de l'eau, il suffit de pancher doucement le vase pour en faire sortir les parties terrestres, qui laissent, au fond, de l'or en poudre, & quelquefois en assez gros grains. Compagnon fit lui-même l'expérience de cette méthode. Mais il remarqua que les Negres s'arrêtant ainsi à l'extrémité des rameaux d'une Mine, ne parviennent jamais aux principales veines. A la vérité ces rameaux mêmes sont fort riches, & l'or en est si pur, qu'on n'y trouve aucun mêlange de marcassite ni d'autres substances minérales. Il n'a pas besoin d'être fondu, & tel qu'il sort de la Mine il peut être mis en œuvre. La terre qui le produit ne demande pas non plus beaucoup de travail. C'est ordinairement une sorte d'argile de différentes couleurs, mêlée de veines de sable ou de gravier; de sorte que dix hommes font plus ici que cent dans les plus riches Mines du Perou & du Bresil.

Maniere dont les Negres y travaillent.

Les Negres du Pays n'ont aucune notion des différences de la terre, ni la moindre regle pour distinguer celle qui produit de l'or d'avec celle qui n'en produit pas. Ils sçavent en géneral que leur Pays en contient beaucoup, & qu'à proportion que le sol est plus sec & plus stérile, il produit plus d'or. Ils grattent la terre indifféremment dans toutes sortes de lieux; & quand le hazard leur fait rencontrer une certaine quantité de métal, ils continuent de travailler dans le même endroit jusqu'à ce qu'ils le voyent diminuer ou disparoître entiérement. Alors ils tournent leur travail d'un autre côté. Ils sont persuadés que l'or est un être malin, qui se plait à tourmenter ceux qui l'aiment, & qui par cette raison change souvent de domicile. Aussi, quand après avoir remué quelques poignées de terre ils ne trouvent rien qui réponde à leurs espérances, ils se disent l'un à l'autre, sans aucune plainte : Il est parti. Ensuite ils vont chercher plus de bonheur dans un autre lieu.

L'industrie leur manque.

Si la Mine est fort riche, & que sans beaucoup de travail ils soient satisfaits du produit, ils s'y arrêtent & creusent quelquefois jusqu'à six, sept, ou huit pieds de profondeur. Mais ils ne vont pas plus loin; non qu'ils craignent que le métal vienne à manquer, car ils déclarent au contraire que plus ils pénétrent, plus ils le trouvent en abondance; mais parce qu'ils ignorent la ma-

(22) On trouve de ces Cassots à Paris dans plusieurs Cabinets.

niere

niere de faire des échelles, & qu'ils n'ont point assez d'industrie pour soutenir la terre & pour empêcher qu'elle ne s'écroule. Ils ont seulement l'usage de tailler des dégrés pour y descendre, ce qui prend beaucoup d'espace, & n'empêche pas la terre de tomber, sur-tout dans la saison des pluies, qui est ordinairement celle de leur travail, parce qu'ils ont besoin d'eau pour séparer l'or. Lorsqu'ils s'apperçoivent que la terre menace ruine, ils quittent le trou qu'ils ont ouvert pour en commencer un autre, qu'ils abandonnent de même après l'avoir conduit à la même profondeur. On conçoit qu'avec si peu d'industrie, non-seulement ils ne tirent qu'une petite partie de l'or qui est dans la mine, mais qu'ils ne recueillent même qu'imparfaitement celui qu'ils ont tiré; car ils ne s'arrêtent qu'aux parties sensibles qui demeurent au fond du vase, tandis qu'il en sort avec l'eau & la terre une infinité de particules qui feroient bientôt la fortune d'un Européen.

Dépendance où ils sont pour l'ouverture des mines.

Cependant les Habitans de cette riche contrée n'ont pas la liberté d'ouvrir en tous tems la terre, ni de chercher des mines quand il leur plaît. Ce choix dépend de l'autorité de leurs Farims ou des Chefs de leurs Villages. Ces Seigneurs font publier dans certaines occasions, soit en faveur du Public, soit pour leur intérêt particulier, que la mine sera ouverte un certain jour. Ceux qui ont besoin d'or se rendent au lieu marqué, & commencent le travail. Les uns creusent la terre, d'autres la transportent; d'autres apportent de l'eau, & d'autres lavent le mineral. Le Farim & les principaux Négres gardent l'or qui est nettoyé, & prennent garde que les Ouvriers n'en détournent quelque partie. Après le travail, il est partagé, c'est-à-dire, que le Farim commence par se mettre en possession de son lot, qui est ordinairement la moitié, à laquelle il joint, par un ancien droit, tous les grains qui surpassent une certaine grosseur. L'ouvrage dure aussi long-tems qu'il le juge à propos; & lorsqu'il est fini, personne n'a la hardiesse de toucher aux mines. Ces interruptions sont la seule cause que l'or n'est point apporté réguliérement dans les mêmes saisons; car si les Négres avoient toujours la liberté de travailler, leur paresse céderoit au besoin qu'ils ont des marchandises de l'Europe, & le travail seroit aussi continuel que la nécessité du commerce. Leur Pays est si sec, qu'il ne produit aucune des nécessités de la vie. Les Mandingos, les Guineas & d'autres Marchands, tirent avantage de leurs besoins pour leur faire attendre long-tems les moindres secours, dans la vûe de les leur faire payer plus cher. Mais si les Européens s'établissoient une fois parmi eux, on les délivreroit de la tirannie de ces étrangers; & la connoissance qu'on leur donneroit des marchandises de l'Europe serviroit également à leur en faire consommer davantage & à nous procurer de l'or avec plus d'abondance.

Cause pour laquelle l'or ne vient pas réguliérement.

Misere des Peuples de Bambuk.

Utilité qu'on en peut tirer.

Dans cette vûe, il faudroit commencer par leur fournir sur leurs frontieres toutes les commodités dont ils ont besoin, parce qu'ils ont aussi peu de disposition à sortir de leur Pays, qu'à recevoir les Etrangers. D'ailleurs, s'ils entreprenoient de traverser celui des Sarakolez pour se rendre aux Etablissemens de France sur le bord du Sénégal, ces Peuples, qui sont pauvres, avides, méchans, & de mauvaise foi, ne manqueroient pas, au mépris de tous les Traités, de piller des passans qu'ils verroient chargés d'or. Ainsi les François se trouveroient engagés dans des guerres continuelles, pour soutenir leur commerce. L'Auteur conclut que l'intérêt de la Compagnie Françoise est d'établir

COMPAGNON. 1716.

des Comptoirs bien fortifiés, dans un Pays dont elle a tant de richesses à se promettre.

Noms & lieux des mines connues.

Compagnon, & ceux qui ont entrepris à son exemple de pénétrer dans le Royaume de Bambuk, pour confirmer l'alliance qu'il avoit commencée avec les *Farims*, n'ont pu trouver en remontant la riviere de Falemé, depuis sa jonction avec le Sénégal jusqu'au Village de Naye, c'est-à-dire, dans l'espace de quatorze ou quinze lieues, qu'un seul Village où ils ayent découvert quelques marques de mines d'or. Ce lieu, qui se nomme *Furkarane*, est une Habitation ruinée, à deux lieues de la riviere, au Nord-Est, prés d'un Marigot ou d'un Ruisseau qui va s'y jetter. Ce Marigot à trop peu d'eau pour recevoir des Barques; mais n'étant qu'à deux lieues de la riviere, il seroit fort aisé, si l'on y avoit formé un Etablissement, de transporter le minéral sur le dos des Chameaux. Outre les apparences d'une mine d'or, on y a trouvé celles d'une mine d'argent des plus riches. On prendroit facilement possession d'un lieu qui est abandonné, éloigné de toute habitation, & qui n'est pas à plus d'une journée du Fort de Saint-Joseph.

Furkarane.

Mine de Sambanura.

La seconde mine d'or, dont on doit la découverte à Compagnon, est à l'Est de la riviere de Falemé, à ving-cinq lieues de sa jonction avec le Sénégal, environ cinq lieues dans les terres, entre les Villages de Sambanura & de Dallemulet. C'est un Canton haut & sabloneux, où les Négres trouvent de l'or, en lavant seulement la surface de la terre, qu'ils grattent au hazard, sans se donner la peine de la creuser.

Segalla.

Les environs de *Segalla*, Village à cinq cens pas de la rive droite de Falemé, en remontant cette riviere, & à cinquante lieues de son embouchure, sont remplis de veines de la même couleur & de la même substance que celles des mines d'or de *Ghinghi-Faranna*; sans compter que les Négres y recueillent aussi de l'or en lavant seulement la terre. Il est d'une beauté extraordinaire, & facile à travailler. On ne doutera point que si ces terrains métalliques étoient ouverts par des mains habiles, ils ne produisissent beaucoup plus que les Négres n'en peuvent tirer.

Ghinghi Faranna.

Les mines de Ghinghi-Faranna, sont cinq lieues plus loin. Il semble que ce Canton soit uniquement composé d'or. Le Farim de *Taroko*, qui en est le maitre, ayant accordé à Compagnon la liberté d'enlever autant de terre, qu'il en souhaiteroit, elle fut prise au hazard, & lavée dans un vase, au fond duquel Compagnon trouva une grosse quantité d'or pur, qu'il fit fondre fort aisément. Une autre preuve de la richesse de ce terroir, c'est que tous les marigots ou les ruisseaux qui l'arrosent & qui vont se jetter dans la riviere de Falemé, charient tant d'or dans leur sable, que les Négres voisins, lorsqu'ils ont besoin d'or pendant le repos de leurs mines, viennent aux bords de ces marigots & de la riviere de Falemé, en prennent le sable, le lavent, & tirent quantité d'or. Cette maniere de le ramasser n'est défendue dans aucun tems, & si les Négres étoient moins paresseux, elle suffiroit pour les enrichir.

Rivieres qui charient de l'or.

Les montagnes voisines de Ghinghi-Faranna, sont composées d'un gravier doux, qui paroît entierement couvert de paillettes d'or. Brue en communiqua des essais à la Compagnie de France, après avoir fait lui-même diverses expériences qui lui réussirent heureusement. Sans le secours d'aucun dissolvant, il fit, avec le feu seul, des lingots d'or d'une excellente qualité. Dans le même lieu, on

trouve des marcassites dorées, qui surpassent les espérances. On prétend que le Village de *Nian Sahanna*, sur la riviere *Sannon*, près de *Turet Kanda*, est un des premiers endroits où les Peuples de cette région ont découvert de l'or. La mine en est riche, & le travail facile. Mais le minéral demande d'être fondu, ouvrage dont les Négres n'ont aucune notion. D'ailleurs il est mêlé de souffres d'arsénic, qui produisent de fâcheux effets sur ceux qui n'ont pas l'art de s'en défendre. Les Négres, qui sont idolâtres de leur santé, & qui ont une extrême aversion pour le travail pénible, ont entiérement abandonné cette mine. Il y a beaucoup d'apparence que le Farim de ce Canton céderoit volontiers un terrain dont il ne fait aucun usage.

Mine de Sahana.

La plus riche de toutes les mines où les Négres travaillent actuellement, est presqu'au centre du Royaume de Bambuk, entre les Villages de *Tamba Aura*, & *Nettoko*, à trente lieues de la riviere de Falemé à l'Est, & quarante du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, sur la même riviere. Elle est d'une abondance surprenante, & l'or en est fort pur. Quoique tout le Pays, à quinze ou vingt lieues, soit si rempli de mines qu'on n'auroit pû les marquer toutes dans la Carte sans y mettre trop de confusion, il est certain que ce Canton de Bambuk surpasse tous les autres en richesse.

Tamba Aura & Nettoko.

Ces mines sont environnées de montagnes, hautes, nues, & stériles. Les Habitans du Pays n'ayant pas d'autres commodités que celles qu'ils se procurent avec leur or, sont obligés d'y travailler avec plus d'application que leurs voisins. Le besoin sert d'aiguillon à leur industrie. On trouve, dans cet espace, des trous qui n'ont pas moins de dix pieds de profondeur; ce qui doit paroître merveilleux pour les Peuples qui n'ont ni échelles ni machines. Ils confessent tous qu'à la profondeur où ils s'arrêtent, l'or se trouve en plus grande abondance qu'à la surface. Lorsqu'ils rencontrent quelque veine mêlée de gravier, ou de quelque substance plus dure, l'expérience leur a fait comprendre qu'il faut briser la marcassite pour en tirer l'or. Ils en lavent les fragmens, & rassemblent ainsi ce qui frappe leurs yeux. Qui ne conçoit pas qu'avec plus d'industrie ils en tireroient infiniment davantage? Ajoutons qu'ils n'ont jamais été capables de pénétrer jusqu'aux principales veines.

Situation de ces mines.

Toutes ces terres sont argilleuses, & de différentes couleurs; comme blanc, pourpre, verd de mer, jaune de plusieurs nuances, bleu, &c. Les Négres de ce Canton l'emportent sur tous les autres pour la fabrique des cassots ou des têtes de pipe. On voit briller de tous côtés, dans la terre dont ils se servent, du sable d'or & des paillettes de diverses grandeurs; mais les paillettes sont fort minces. Ils appellent cette terre *Ghingan*, c'est-à-dire, terre d'or ou dorée. Quoiqu'elle ait été lavée lorsqu'on l'employe pour les cassots, on en tireroit encore beaucoup d'or.

Qualités des terres.

Assez près du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, un trouve un marigot dont le fond & les bords sont revêtus de roquailles colorées, ou de marcassites métalliques. La couleur & le poids semblent indiquer quelques mines aux environs; & la difficulté de les découvrir ne sçauroit être infinie à si peu de distance du Fort.

Mines près du Fort Saint-Pierre.

Le Village de Naye a deux mines d'or. Celle qui est le plus près de la riviere est abandonnée depuis long-tems, parce qu'elle est sujette aux inondations, & que les Négres ne pensent gueres à vuider les puits. Mais on en a

Mines de Naye.

COMPAGNON. 1716.

découvert une autre, sur la droite de la riviere, & plus éloignée, qui n'a rien à redouter du débordement des eaux. Le Village de Naye est assez grand. Comme il n'est qu'à quatre lieues du Fort Saint-Joseph, il ne seroit pas difficile de se saisir de cette mine ou de l'acheter.

Mines de Tomana Niakanel.

Vingt lieues au-dessus de Kaygnure, à gauche de la riviere de Falemé, on connoît une mine d'or dans les terres de *Tomana Niakanel*, où la pureté du métal ne le céde qu'à son abondance. Quoique le travail y soit aisé, les Négres l'ont abandonnée, par l'opinion superstitieuse qu'il n'y a que des femmes ou des Blancs qui puissent y travailler sans mourir. Les Femmes n'osent y mettre la main, parce qu'elles se croyent menacées du même danger que leurs maris. Ainsi, conclut l'Auteur, elle paroît réservée aux Blancs, à qui l'intérêt seul est capable de faire mépriser les superstitions.

Mine de la Raque de Bois.

On trouve, en différens lieux, des signes manifestes de mines d'or, sur-tout à dix-sept lieues de la jonction des rivieres de Falemé & du Sénégal. L'Auteur désigne encore plus exactement le lieu, en marquant la trente-sixiéme *Raque de bois* à main droite. Il nomme souvent ces *Raques*, sans expliquer leur usage; mais on croît comprendre que ce sont des poteaux, à distances égales, qui servent à marquer l'éloignement des lieues. La terre de ce Canton est séche, stérile, & chargée d'un gravier doux, divisé en plusieurs couches de couleurs fort vives, comme celle de Tamba Aura & de Nettoko. Quoiqu'on n'ait pas découvert d'autres mines jusqu'en 1720, on doit présumer que le même Pays en a quantité d'autres, qui demeurent inconnues par l'ignorance & la paresse des Négres.

Autres métaux de Bambuk.

Outre l'or & l'argent, dont la nature est si prodigue dans la contrée de Bambuk, on trouve, dans quantité d'endroits, des pierres bleues, qu'on regarde comme des signes certains de quelques mines de cuivre, d'argent, de plomb, de fer, & d'étain. On y a trouvé d'excellentes pierres d'aimant, dont on a pris soin d'envoyer plusieurs morceaux en France. Mais l'ardeur ne doit pas être bien vive pour des biens d'une valeur médiocre, dans un Pays où l'on nous représente l'or si commun.

Fer extrémement commun dans toutes ces Contrées.

A l'égard du fer, ce n'est pas seulement dans les contrées de Bambuk, de Galam, de Kayne, & de Dramanet, qu'il est en abondance & d'une excellente qualité. Il s'en trouve dans tous les autres Pays en descendant le Sénégal, sur-tout à Joël & Donghel, dans les Etats du Siratik, où il est si commun que les Négres en font des pots & des marmites, sans autre secours que le feu & le marteau. Aussi n'en achetent-ils pas des François, à moins qu'il ne soit travaillé.

Autres productions.

Le Royaume de Galam produit quantité de cristal de roche, de pierres transparentes, & de beau marbre. Il n'est pas moins riche en bois de couleur, d'un grand nombre d'especes, dont quelques-unes donneroient beaucoup déclat à la teinture de l'Europe.

La Compagnie de France s'est fait apporter, du même Pays, des essais de salpêtre. Il ne demande que la peine du travail & du transport. Ce seroit épargner, à l'Europe, l'embarras de l'apporter des Indes Orientales, d'où l'on en tire beaucoup.

Deux sistémes de Brue pour s'établir dans le Royaume de Bambuk.

Brue avoit formé différentes vûes pour l'établissement des François dans le Royaume de Bambuk. Il les réduisit à un seul sistême, qu'il soumit au juge-

ment de sa Compagnie. Il vouloit d'abord qu'on n'épargnât rien pour se concilier l'affection des Farims, & pour en obtenir la permission de bâtir des Forts dans leur Pays. Il proposoit d'en construire deux sur la riviere de Falemé, & d'en faire un troisiéme qui fût mobile, c'est-à-dire, de bois, pour le transporter de mine en mine, suivant les raisons qu'on auroit de préférer l'une à l'autre. Le Directeur, les Officiers, les Mineurs, les Soldats, & tous les gens nécessaires à l'entreprise, auroient eu dans le Fort mobile une retraite toujours sure, dont la crainte des armes à feu auroit éloigné les Négres de Bambuk. Mais ce projet entraînant des lenteurs, qui ne convenoient point à l'impatience de sa Nation, il en forma un second, qu'il présenta à la Compagnie le 25 Septembre 1723. Il y établissoit que douze cens hommes étoient une armée suffisante pour la conquête du Royaume de Bambuk, & que l'entretien de ce corps de troupes, pendant quatre ans, ne reviendroit qu'à deux millions de livres. Il comptoit que quatre mille marcs d'or, à cinq cens livres le marc, rembourseroient toute la dépense, & que les mines fourniroient annuellement plus de mille marcs. Mais on ne s'est point apperçu jusqu'à présent que ce sistême ait été goûté.

Lumieres qu'on a sur l'étendue & la situation de ce pays.

On ne peut se dispenser de donner ici quelque idée de l'étendue & de la situation d'un Royaume dont on a tant vanté les richesses. Du côté du Nord, le Royaume de Bambuk s'étend dans une partie des Régions de Galam & de Kasson. A l'Ouest, il a la riviere de Falemé & les Royaumes de Kantu & de Kambregudu; au Sud, celui de Mankanna, & les Pays à l'Ouest de Mandingo. Ses bornes Orientales sont encore peu connues. On sçait seulement qu'elles touchent aux Pays de Gadda & de Guinée, où les Voyageurs Européens n'ont pas porté bien loin leurs découvertes.

Gouvernement de Bambuk.

Le Pays de Bambuk, comme ceux de *Kontu* & de *Kombregudu*, n'est gouverné par aucun Roi, quoiqu'il porte le nom de Royaume. Peut-être avoit-il autrefois des Souverains. Mais à présent les Habitans n'ont pour Seigneurs que les Chefs des Villages, qui sont nommés *Farims*, vers la riviere de Falemé, avec l'addition du lieu dont ils sont les maîtres; comme *Farim Torako*, *Farim Furbarane*. Dans l'intérieur du Pays, ces Chefs s'appellent *Elemanni*, ou portent d'autres noms. Quoique leurs titres soient moins fastueux que ceux d'Empereur ou de Roi, ils ont la même autorité, & leurs Sujets vivent dans la même soumission, aussi long-tems du moins qu'observant les anciens usages de cette Aristocratie, ils n'entreprennent point d'innovation; car il seroit dangereux ici d'aspirer au pouvoir arbitraire. Le moindre châtiment qui menaceroit les usurpateurs, seroit une hontueuse déposition ou le pillage de leurs biens.

Le pays est fort peuplé.

Tous ces Farims ou ces Chefs, sont indépendans l'un de l'autre; mais leur devoir les oblige de se réunir pour la défense du Pays, lorsqu'il est attaqué dans le corps ou dans les membres. Les Habitans s'appellent *Malinkups*. Ils sont en fort grand nombre, comme on en peut juger par la multitude de Villages qui sont à l'Est de la riviere de Falemé, quoiqu'on n'ait pû donner place dans la Carte qu'aux plus considérables. Le *Sannon*, le *Guianon*, la *Mansa* & d'autres petites rivieres qui se rendent dans celle de Falemé ou du Sénégal, sont aussi bordées d'Habitations. Mais le centre du Pays n'est pas si peuplé, parce que les lieux qui n'ont pas de rivieres sont secs & stériles. La terre

COMPAGNON. 1716.

Il l'est moins au centre. Raison que l'Auteur en apporte.

n'y produit ni millet, ni riz, ni légumes. La paille même y manque pour couvrir les maisons. Cette stérilité vient de la chaleur excessive du climat, non-seulement parce qu'il est entre le douze & treiziéme dégré de latitude du Nord, mais encore plus parce qu'étant environné de hautes montagnes, l'air n'y trouve aucun passage, & les vapeurs qui s'exhalent sans cesse d'un fond si rempli de métaux & de minéraux, y demeurent constamment renfermées. Aussi le séjour de ce Canton est-il fort mal-sain, & très dangéreux pour les Etrangers, quoique les Habitans naturels n'en souffrent aucune incommodité.

Comme le Royaume de Bambuk produit quelques Animaux extraordinaires, & plusieurs Plantes qui lui sont propres, il est naturel de les placer ici, sans les confondre dans l'article général de l'Histoire naturelle.

Singes Blancs.

On y trouve une espece de Singes blancs, d'une blancheur beaucoup plus brillante que les Lapins blancs de l'Europe. Ils ont les yeux rouges. On les apprivoise aisément dans leur jeunesse ; mais lorsqu'ils avancent en âge, ils deviennent aussi méchans que les Singes des autres Pays. Jusqu'à présent il n'a pas encore été possible d'en apporter un vivant au Fort Saint-Louis. Outre la délicatesse de leur constitution, ils paroissent chagrins lorsqu'ils sortent de leur Pays, & leur tristesse va jusqu'à leur faire refuser toutes sortes de nourriture.

Le Renard blanc est un autre animal particulier au Pays de Bambuk, qui n'est pas moins ennemi de la volaille que celui de l'Europe. Sa couleur est un blanc argenté. Les Négres en mangent la chair, & vendent la peau aux Comptoirs François.

Pigeons verds.

Les Pigeons de Bambuk sont tout-à-fait verds ; ce qui les fait prendre souvent pour des Perroquets. On trouve dans le même Pays & dans les Régions voisines, un Animal extraordinaire, nommé *Ghiamala*. Il se retire particuliérement à l'Est de Bambuk, dans les Cantons de Gadda & de Jaka. Ceux qui l'ont vû prétendent qu'il est plus haut de la moitié que l'Elephant, mais qu'il n'approche pas de sa grosseur. On le croit de l'espece des Chameaux, avec lesquels il a beaucoup de ressemblance par la tête & le cou. Il a d'ailleurs deux bosses sur le dos comme le Dromadaire. Ses jambes sont d'une longueur extraordinaire, ce qui sert encore à le faire paroître plus haut. Il se nourrit, comme le Chameau, de ronces & de bruyeres. Aussi n'est-il jamais fort gras. Mais les Négres n'en mangent pas moins la chair, lorsqu'ils peuvent le prendre. Cet animal pourroit devenir propre à porter les plus lourds fardeaux, si les Négres étoient capables de l'apprivoiser. Le Pays de Bambuk ayant peu de pâturages, on n'y voit pas de troupeaux, à la réserve de quelques Moutons & de quelques Chevres, qui trouvent à vivre dans les lieux les plus secs. Le Ghiamala est extrémement féroce. La nature l'a pourvû de sept petites cornes fort droites, qui dans leur pleine grandeur sont longues chacune d'environ deux pieds. Il a la corne du pied, noire & semblable à celle du Bœuf. Sa marche est prompte & se soutient long-tems. Les Négres trouvent sa chair excellente.

Animal nommé Ghiamala.

Merles blancs & tachetés.

Quoique le merle blanc passe pour une chimere, il s'en trouve néanmoins de cette couleur dans le Pays de Bambuk & de Galam. On y en voit aussi de marquetés. Le *Monoceros* ou l'Oiseau du Paradis, n'y est pas rare. Sa grandeur est celle d'un Coq ordinaire, & son plumage varié, sur-tout aux aîles.

Mouceron, ou l'Oiseau du Paradis.

Son bec est crochu, comme celui de l'Aigle ; ses éperons gros & robustes. Il a sur la tête deux plumes, longues de trois ou quatre pouces, qui se joignent dans un point avec l'apparence d'une corne ; ce qui a fait croire mal-à-propos que c'en étoit une.

Compagnon. 1716.

Espece de pois singuliere.

Les cantons sabloneux du Royaume de Bambuk produisent une espece de pois fort singuliere. La cosse en est ronde, d'environ deux pouces de diametre. La tige rampe & s'étend fort loin. Il est fort ordinaire de lui voir cinq ou six pieds de longueur. Ses feuilles, semblables au treffle, n'ont pas moins de six pouces de long, & sortent deux à deux, à cinq ou six pouces de distance. C'est entre les deux feuilles que se placent les fleurs ; mais elles sont de différentes formes. Les premieres forment un calice ouvert, composé de cinq feuilles bleues, longues de quinze ou seize lignes, & presque de la même largeur. Ce calice est supporté par cinq petites feuilles vertes, fort douces & fort brillantes. Le centre du calice contient quantité de filets, longs de six lignes, d'un jaune foncé ou couleur d'orange ; mais il est sans piston. Les autres fleurs ressemblent à celles de nos pois. La plus grande différence entre les unes & les autres, c'est que les premieres ne produisent point de cosse ; au lieu que les autres en donnent une, qui est partagée en petites cellules par une petite peau rouge. Chaque cellule contient un pois, de la grosseur d'une balle de mousquet, de seize à la livre. Les pois sont ronds, d'un gris marbré, durs, & difficiles à cuire s'ils n'ont été trempés dans l'eau chaude pendant onze ou douze heures. Comme ils viennent sans culture, les Négres en font beaucoup de cas, & les préférent à de meilleures especes qui leur couteroient plus de peine & de travail. Ce qui paroît fort extraordinaire dans cette Plante, c'est que ses différentes sortes de fleurs sont placées alternativement de chaque côté de la tige.

Abel-Mosh ou graine de musc.

L'*Abel-Mosh*, nommé autrement la *Graine de Musc* ou l'*Ambrette*, croît en abondance & sans culture dans le Pays de Galam. Les Négres n'en font aucun usage. Leurs femmes mêmes, qui aiment beaucoup les odeurs & qui sont passionnées pour les cloux de girofle, dont elles portent des pacquets autour du cou, négligent cette graine, par la seule raison peut-être qu'elle est fort commune ; car lorsqu'elle est cueillie doucement, elle rend une odeur de musc qui est fort agréable. Il est vrai que cette odeur se dissipe ; mais elle peut être renouvellée avec de la graine fraîche. Les Marchands ne doivent pas souhaiter que l'usage s'en établisse parmi les Négres, parce que le girofle, qu'ils achetent assez cher, leur deviendroit inutile.

Description de cette plante.

Lorsque l'Abel-Mosh se trouve dans un riche terroir, & qu'il rencontre un arbre auquel il puisse s'attacher, il s'éleve jusqu'à six ou sept pieds de hauteur. Sans ce secours, il rampe sur la terre, & ne s'éleve à la fin que d'environ deux pieds. Ses cosses sont rondes, blanches, tendres & couvertes d'un duvet. Les feuilles croissent deux à deux, mais d'inégale grandeur. Celles du côté supérieur sont beaucoup plus grandes que les autres. Elles sont dentelées ; & quoique l'échancrure ne soit pas fort profonde, elle forme des angles si aigus qu'on les croiroit capables de piquer. Leur couleur est un verd brillant au-dessus, & plus pâle au-dessous. On prétend que ces feuilles, bouillies dans l'eau, & réduites en cataplasmes, sont un remede excellent pour les tumeurs, & qu'elles les font meurir en peu de tems. Elles ne sont pas moins estimées pour

COMPAGNON. 1716.

les contusions & les érésipelles. C'est du pied de la feuille que sortent les fleurs, composées de cinq feuilles rondes, qui forment un grand calice. Le dehors est de couleur d'or fort brillante, & le dedans couleur de pourpre. Du fond du calice il s'éleve plusieurs filets, au milieu desquels est un piston blanc, qui se change en un fruit pyramidal, à cinq angles. Il est d'abord d'un verd pâle, ensuite brun & presque noir dans sa maturité. Ce fruit contient quantité de petite semence grise, plate d'un côté, de la forme d'un rognon, & d'une odeur d'ambre qui est fort agréable. On prétend que cette semence est extrémement chaude, & qu'elle est d'un excellent usage dans certaines maladies. Il s'en trouve chez nos Parfumeurs. On les accuse même de s'en servir pour falsifier leur musc.

Bataule ou beurre de Bambuk.

Entre les curiosités du Pays de Bambuk, Brue reçut des Marchands Mandingos plusieurs calebasses remplies d'une certaine graisse, qui sans être aussi blanche que celle du Mouton avoit la même consistence. On la nomme *Bataule* dans le Pays. Les Négres qui sont plus bas sur la riviere lui donnent le nom de *Bambuk Tulu*, ou beurre de Bambuk, parce qu'elle leur vient de cette Contrée. C'est une admirable présent de la nature. Cependant on assure que la meilleure vient du Pays de *Ghiaora*, sur les bords du Sénégal, trois cens vingt lieues à l'Est de Galam. L'arbre qui produit le fruit d'où l'on tire cette graisse, est d'une grosseur médiocre. Les feuilles sont petites, rudes, & en fort grand nombre. Si on les presse entre les doigts, elles rendent un jus huileux. Les incisions qu'on fait au tronc de l'arbre en tirent la même liqueur, mais en moindre quantité. On n'en connoît pas d'autre proprieté, parce que les Mores & les Négres s'attachent plus au commerce de leur beurre qu'à l'étude de l'arbre qui le produit. Cependant on sçait d'eux que le fruit en est rond, de la grosseur d'une noix, & couvert d'une coque, avec une petite peau séche & brillante. Il est d'un blanc rougeâtre, & ferme comme le gland, huileux & d'une odeur aromatique. Son noyau est de la grosseur d'une muscade, & fort dur; mais l'amande qu'il contient a le goût d'une noisette. Les Négres sont passionnés pour ce fruit. Après en avoir séparé une partie, qui tient de la nature du suif, ils pilent le reste & le mettent dans l'eau chaude. Il s'en forme une graisse qui surnage. C'est ce qui leur tient lieu de beurre ou de lard, avec leurs legumes, & quelquesfois sans aucun mélange. Les Blancs qui en mangent sur le pain ou dans les sauces, ne le trouvent pas différent du lard, à la reserve d'une petite acreté qui n'est pas désagréable. Brue paroît persuadé que l'usage de cette graisse est fort sain. Les Négres l'employent d'ailleurs avec succès pour la guérison des rhumatismes, des sciatiques, des douleurs de nerfs, & des autres maladies de cette nature. Ils la préférent beaucoup à l'huile de palmier. Leur méthode est d'en frotter devant le feu les parties attaquées, pour y faire pénétrer la graisse autant qu'il est possible; de les couvrir ensuite avec du papier gris, le plus doux, & de les tenir chaudement sous quelque drap fort épais.

Son origine.

Description de l'arbre qui le porte, & de son fruit.

Son usage pour diverses maladies.

§. II.

Suite des affaires du Comptoir François à Mankanet.

BRUE. 1718.

C'Est ici qu'il faut joindre aux transactions du sieur Brue ce qu'il rapporte de Mankanet

Mankanet, après le rétablissement du Fort en 1718, & ce qui regarde le projet qu'il avoit formé de bâtir un Fort à Kaygnu, pour couper le commerce des Anglois sur la riviere de la Gambra.

Brue. 1718.

Aussi-tôt que le Fort de S. Joseph eut été rétabli à Mankanet, Brue reçut plusieurs plaintes, au Fort Saint Louis, des insultes continuelles que les Agens de la Compagnie recevoient d'un Chef Negre nommé *Budel*, Alkaïde de *Tonka Niama*. Cet Ennemi des François défendoit le commerce, suivant les mouvemens de son caprice, dans la vûe de faire monter les droits aussi hauts que ceux du Siratik, ou de réduire les Agens à la nécessité de quitter le Pays. Brue prit la résolution, le 31 de Juillet 1718, d'envoyer au sieur Charles, Gouverneur du Fort Saint Joseph, l'ordre de rassembler toutes les munitions nécessaires pour sa défense & de commencer alors à punir rigoureusement Budel, non-seulement par le pillage & l'incendie de son Village, mais s'il en trouvoit l'occasion, en l'enlevant lui-même avec ses femmes & ses enfans. Il ajoûtoit à cet ordre que si Tonka Niama prenoit le parti de son Alkaïde, au lieu de le corriger, & refusoit de satisfaire la Compagnie, il vouloit que Charles engageât les *Bakarris*, ou les principaux Seigneurs de Galam, à déposer leur Roi, pour en élire un plus agréable aux François. Ces menaces, qu'on ne chercha point à tenir secrettes, allarmerent si vivement le Roi, son Alkaïde & les Bakarris, qu'abandonnant toute leur fierté, ils devinrent extrémement civils. Mais c'étoit un masque, sous lequel ils vouloient attendre l'occasion d'exercer leur ressentiment.

Démêlés avec un Alkaïde.

Résolution du Directeur General, & ses effets.

La paix dura jusqu'en 1722, que l'Alkaïde & les Bakarris de Mankanet, soutenus par Tonka Niama, recommencerent leurs outrages, & les pousserent si loin, qu'ils tuerent un Facteur à son retour du marché. Le Gouverneur de Saint Joseph, qui se nommoit alors Charpentier, ne se trouvant point en état de penser à la vengeance, prit le parti d'attendre l'arrivée des Barques du Fort Saint Louis. A peine eurent-elles paru qu'il rassembla toutes ses forces; & tournant vers le Village de Mankanet, il battit en pleine campagne les Negres qui avoient pris les armes, il en tua soixante, il en blessa le double & fit quatre cens Esclaves. Ensuite il brûla le Village, après en avoir enlevé tous les bestiaux.

1722. Les troubles recommencent.

Châtiment des Negres.

Un châtiment si juste & si sévere jetta la terreur dans tout le Pays, & força Tonka Niama & ses Bakarris d'implorer la clémence des Vainqueurs. Ils employerent pour médiateurs les Marbuts de Dramanet, & les principaux Négocians Negres, qui s'étoient conservé l'amitié des François. Charpentier se fit presser long-tems, & ne manqua pas, dans l'intervalle, de faire conduire ses Esclaves & son butin au Fort Saint Louis. Ensuite il se rendit aux sollicitations des Marbuts. Le Roi désavoua la conduite de ses Bakarris, qui reconnoissant leur faute demanderent pardon aux François, & se reconnurent sujets de la Compagnie de France. Le Traité fut confirmé avec les cérémonies ordinaires, par le serment des deux Parties. Il y a beaucoup d'apparence qu'il continuera d'être observé fidélement, comme il n'a pas cessé de l'être jusqu'aujourd'hui; sur-tout depuis que la Compagnie est devenue plus puissante dans ces Régions, & que son commerce ne fait qu'augmenter de jour en jour.

Retablissement du Traité & sa confirmation.

Lorsque Brue avoit été rappellé en France, peu de tems après la perte du Fort de Dramanet en 1702, plusieurs Facteurs s'étoient fait un mérite d'écrire

Remarques sur divers Etablissemens.

BRUE. 1722.

Divers projets proposés à la Compagnie Françoise pour bâtir un Fort.

leurs sentimens à la Compagnie sur les lieux les plus propres à la construction d'un nouveau Fort. Mais la plupart n'avoient pris pour guides que leur passion & leur intérêt. La différence des opinions tint long-tems la Compagnie en suspens. Quelques-uns proposoient de bâtir à l'embouchure de la riviere de Falemé, & cet avis n'auroit pas été le moins raisonnable, s'il avoit été possible de l'executer. D'autres furent pour Mankanet, sans considérer ce qu'il y avoit à craindre parmi des Negres factieux & turbulens. Enfin d'autres louerent l'Isle de Kaygnu, & prirent parti pour l'opinion de Brue, qui avoit toujours jugé ce lieu fort commode, pourvû qu'il y eût près de la riviere Falemé un autre Fort, tel que celui de Dramanet, pour soutenir le principal établissement, & que le commerce pût suffire aux frais de ces deux Comptoirs; ce qu'on ne pouvoit connoître que par une expérience de plusieurs années.

Projet du Frere Apollinaire. Ses raisons pour l'appuyer.

Le Frere Apollinaire ayant été consulté, comme un homme de probité & d'expérience, déclara qu'on ne pouvoit choisir de place plus favorable que le Canton de Dramanet. 1°. Parce que les provisions y sont en abondance, objet d'une importance égale pour la commodité des Agens de la Compagnie & pour l'entretien des Esclaves jusqu'à l'arrivée des Barques. 2°. Parce qu'on y pourroit toujours compter sur un commerce avantageux, & trouver pendant toute l'année l'occasion d'acheter des Esclaves, de l'ivoire & de l'or, pourvû que les marchandises ne manquassent point au Comptoir, & que les Facteurs fussent des gens doux & civils. 3°. Frere Apollinaire représentoit qu'à la vérité les Sarakolez de Kaygnu desiroient de voir chez eux un Etablissement François; mais qu'étant une Nation maligne & turbulente, & leurs Chefs fort avides, il seroit fort dificile, dans le cas d'une rupture, de retirer les marchandises d'entre leurs mains; que comme il étoit vrai néanmoins qu'on pouvoit tirer de l'avantage du commerce de Kaygnu, parce que les Caravanes de Bambara Kana s'y arrêtoient, & que les Marchands Negres seroient bien aises qu'on leur épargnât la peine de porter leur ivoire & leur or jusqu'à la Gambra, il croiroit qu'en attendant que le Fort de Dramanet fût en état de soutenir celui qu'on vouloit bâtir à Kaygnu, il falloit ne pas négliger ce dernier lieu, & prendre soin d'y envoyer des Barques pour le passage des caravanes. Il ajoûtoit qu'il seroit plus aisé de soutenir un établissement à Dramanet qu'à Kaygnu, parce qu'ici la paresse des Sarakolez rendoit les provisions toujours rares; de sorte que dans toutes les suppositions, il étoit nécessaire d'avoir un Fort à Dramanet, ne fut-ce que pour fournir des provisions à l'autre.

Autres raisons.

D'ailleurs il faisoit observer que dans les tems mêmes où la riviere est la plus basse, il y a toujours devant Dramanet un Canal d'une demie-lieue de largeur, avec six ou sept pieds d'eau; ce qui suffisoit pour les Barques : au lieu que la riviere étant trop large à Kaygnu, il y avoit à peine assez d'eau pour les Canots; enfin que si les François vouloient pousser leur commerce dans le Pays de Bambuk, il falloit absolument qu'ils eussent deux ou trois postes fortifiés sur la riviere de Falemé, particuliérement à Kaygnura; ce qui établissoit encore la nécessité d'un Fort à Dramanet, pour les provisions. Kaygnura est situé dans un lieu fort avantageux, & dépend d'un Peuple ami des François. Il n'est qu'à dix-huit ou vingt lieues de Dramanet par terre, sans être beaucoup plus éloigné par eau. C'est ce qui a fait prendre enfin le parti d'y bâtir un Fort sous le nom de Saint Pierre, comme on l'a déja remarqué.

Il paroît par toutes ces raiſons qu'un Etabliſſement à Kaygnu a toujours été regardé comme un objet fort important pour le commerce des François ſur le Senegal. Auſſi Brue n'avoit-il pas ceſſé de preſſer la Compagnie, depuis ſon premier voyage au Royaume de Galam en 1697. L'Iſle de Kaygnu, ou de *Kaygneaux*, comme Labat l'a corrompu dans ſa Langue, eſt ſituée dans la riviere du Senegal, un peu au-deſſous des Cataractes de Felu, & vingt lieues au-deſſus de Mankanet. Sa longueur eſt d'environ une lieue, & dans les plus grandes inondations l'eau ne couvre que ſa pointe Eſt. Les Pays voiſins, habités par les Negres, ſont bien cultivés & fourniſſent beaucoup de proviſions. Mais le principal avantage de ſa ſituation eſt d'avoir à l'oppoſite une Ville du même nom, où les Mandingos & les autres Marchands de Tombuto, de Bambara Kana, & de pluſieurs autres Contrées à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt, ne manquent jamais de s'arrêter avec les Eſclaves qu'ils amenent de l'intérieur des terres, pour les conduire ſur la riviere de Gambra, où ils les vendent aux Anglois. On en doit conclure de quel avantage il ſeroit de pouvoir intercepter ces Marchands & leur faire perdre l'envie d'aller plus loin, en leur fourniſſant ici des marchandiſes pour leur or, leurs Eſclaves & leur ivoire. On composeroit avec eux d'autant plus facilement, que ce ſeroit leur épargner près de deux cens lieues qui leur reſtent à faire juſqu'aux Etabliſſemens Anglois ſur la riviere de Gambra. Outre une nouvelle ouverture pour le débit de ſes marchandiſes, la Compagnie ſeroit aſſurée de trouver tous les ans une groſſe quantité d'or, & depuis quinze cens juſqu'à deux mille Eſclaves. A la vérité les Anglois ont porté le prix des Eſclaves trois ou quatre fois plus haut qu'il n'étoit anciennement, dans la vûe de ruiner le commerce de France. Mais que deviendroit le leur ſur la Gambra, ſi la ſource en étoit coupée à la diſtance de deux cens lieues ? Ils ſeroient peut-être obligés d'abandonner tous les Etabliſſemens qu'ils ont ſur cette riviere.

Brue. 1722.

Concluſion en faveur de Kaygnu.

Situation avantageuſe de ce lieu.

Avantage que les François en peuvent tirer au préjudice des Anglois.

On convient que ce commerce avec les Mandingos ne peut procurer des Eſclaves que de Bambara. Mais il eſt certain que ces Negres ſont les meilleurs de l'Afrique pour le travail; qu'ils ſont robuſtes, dociles & fidéles; enfin qu'ils ne ſont pas ſujets, comme la plûpart des Negres de Guinée, à ſe déſeſpérer de leur condition, juſqu'à vouloir s'en délivrer par la mort ou la fuite.

Le ſieur Courbe, que Brue eut pour Succeſſeur en 1702, ſuivit le plan qu'il lui avoit laiſſé, & n'épargna rien pour engager la Compagnie à bâtir un Fort à Kaygnu. Mais il fut rappellé avant l'exécution; & le ſieur Muſtelier, qui prit ſa place en 1710, écrivit ſi fortement contre ce projet, qu'il parvint à le faire abandonner. Brue ayant repris l'Emploi de Directeur Géneral en 1714, rentra auſſi-tôt dans toutes ſes anciennes vûes, & renouvella ſes efforts pour les faire gouter, ſans y avoir jamais pû réuſſir. Il dreſſa en 1727 un Mémoire, datté du Fort Saint Louis, le 27 de Fevrier, où toutes ſes raiſons furent réunies avec beaucoup de force, mais avec auſſi peu de ſuccès. On trouvera, dans la ſuite de ce Recueil, les remarques de quelques autres Voyageurs ſur l'état actuel du Commerce de France en Afrique.

Ce projet demeure encore ſans exécution.

FIN DU SECOND VOLUME.



TABLE

DES CHAPITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE IV.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

LIVRE V.

Voyages en différentes Parties de l'Afrique & dans les Isles adjacentes, avec la description des Pays & des Habitans.

LIVRE VI.

Voyage au long de la Côte Occidentale d'Afrique, depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra Leona, contenant la description de plusieurs Pays & de leurs Habitans.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, *Pere, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.*

